CATALOGUE

DES OUVRAGES QUE CONTIENDRA

LA COMÉDIE HUMAINE.

(ORDRE ADOPTÉ EN 1845 POUR UNE ÉDITION COMPLÈTE EN 26 TOMES.)

Les ouvrages en italique sont ceux qui restent à faire.

PREMIÈRE PARTIE : ÉTUDES DE MŒURS.

DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

TROISIÈME PARTIE : ÉTUDES ANALYTIQUES.

Première partie : ÉTUDES DE MŒURS.

Six livres : 1 Scènes de la Vie Privée; 2. de Province; 3. Parisienne; 4 Politique; 5. de la Vie Militaire; 6. de la Vie de Campagne.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. (Quatre volumes, tomes 1 à 4.) — 1. *Les Enfants.* — 2. *Un Pensionnat de demoiselles.* — 3. *Intérieur de Collége.* — 4. La Maison du Chat-qui-Pelote. — 5. Le Bal de Sceaux. — 6. Mémoires de Deux Jeunes

CATALOGUE

DES OUVRAGES QUE CONTIENDRA

LA COMÉDIE HUMAINE.

(ORDRE ADOPTÉ EN 1845 POUR UNE ÉDITION COMPLÈTE EN 26 TOMES.)

Les ouvrages en italique sont ceux qui restent à faire.

PREMIÈRE PARTIE : ÉTUDES DE MŒURS.
DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.
TROISIÈME PARTIE : ÉTUDES ANALYTIQUES.

Première partie : ÉTUDES DE MŒURS.

Six livres : 1 Scènes de la Vie Privée; 2. de Province; 3. Parisienne; 4 Politique; 5. de la Vie Militaire; 6. de la Vie de Campagne.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. (Quatre volumes, tomes 1 à 4.) — 1. *Les Enfants.* — 2. *Un Pensionnat de demoiselles.* — 3. *Intérieur de Collége.* — 4. La Maison du Chat-qui-Pelote. — 5. Le Bal de Sceaux. — 6. Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — 7. La Bourse. — 8. Modeste Mignon. — 9. Un Début dans la vie. — 10. Albert Savarus. — 11. La Vendetta. — 12. Une double Famille. — 13. La Paix du ménage. — 14. Madame Firmiani. — 15. Étude de Femme. — 16. La Fausse Maîtresse. — 17. Une Fille d'Ève. — 18. Le Colonel Chabert. — 19. Le Message. — 20. La Grenadière. — 21. La Femme abandonnée. — 22. Honorine. — 23. Béatrix ou les Amours forcés. — 24. Gobseck. — 25. La Femme de trente ans. — 26. Le Père Goriot. — 27. Pierre Grassou. — 28. La Messe de l'Athée. — 29. L'Interdiction. — 30. Le Contrat de mariage. — 31. *Gendres et Belles-Mères.* — 32. Autre Étude de femme.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE. (Quatre volumes, tomes 5 à 8.) — 33. Le Lys dans la Vallée. — 34. Ursule Mirouët. — 35. Eugénie Grandet. — LES CÉLIBATAIRES : 36. Pierrette. — 37. Le Curé de Tours. — 38. Un Ménage de Garçon en province. — LES PARISIENS EN PROVINCE : 39. L'Illustre Gaudissart. — 40. *Les Gens ridés.* — 41. La Muse du Département. — 42. *Une Actrice en voyage.* — 43. *La Femme supérieure.* — LES RIVALITÉS : 44. *L'original.* — 45. *Les Héritiers Boirouge.* — 46. La Vieille Fille. — LES PROVINCIAUX A PARIS : 47. Le Cabinet des Antiques. — 48. *Jacques de Metz.* — 49. ILLUSIONS PERDUES : 1re partie. Les Deux Poètes. — 2e partie. Un Grand Homme de province à Paris. — 3e partie. Les Souffrances de l'Inventeur.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE. (Quatre volumes, tomes 9 à 12.) — HISTOIRE DES TREIZE : (1er épisode) 50. Ferragus. — (2e épisode) 51. La Duchesse de Langeais. — (3e épisode) 52. La Fille aux yeux d'or. — 53. Les Employés. — 54. Sarrasine. — 55. Grandeur et Décadence de César Birotteau. — 56. La Maison Nucingen. — 57. Facino Cane. — 58. Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — 59. Splendeurs et Misères des Courtisanes. — 60. Dernière Incarnation de Vautrin. — 61. Les Grands, L'Hôpital et le Peuple. — 62. Un Prince de la Bohême. — 63. Les Comiques Sérieux. — 64. Échantillons de Causeries françaises. — 65. *Une Vue du Palais.* — 66. Les Petits Bourgeois. — 67. *Entre Savants.* — 68. *Le Théâtre comme il est.* — 69. *Les Frères de la Consolation.*

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. (Trois volumes, tomes 13 à 15.) — 70. Un Épisode de la Terreur. — 71. *L'Histoire et le Roman.* — 72. Une Ténébreuse affaire. — 73. *Les Deux Ambitieux.* — 74. *L'Attaché d'ambassade.* — 75. *Comment on fait un Ministère.* — 76. Le Député d'Arcis. — 77. Z. Marcas.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE. (Quatre volumes, tomes 16 à 19.) — 78. *Les Soldats de la République* (trois épisodes). — 79. *L'Entrée en campagne.* — 80. *Les Vendéens.* — 81. Les Chouans. — LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE : (1er épisode) 82. *Le Prophète.* — (2e épisode) 83. *Le Pacha.* — (3e épisode) 84. Une Passion dans le désert. — 85. *L'Armée Roulante.* — 86. *La Garde consulaire.* — 87. SOUS VIENNE : 1re partie. *Un combat.* — 2e partie. *L'Armée assiégée.* — 3e partie. *La Plaine de Wagram.* — 88. *L'Aubergiste.* — 89. *Les Anglais en Espagne.* — 90. *Moscou.* — 91. *La Bataille de Dresde.* — 92. *Les Traînards.* — 93. *Les Partisans.* — 94. *Une Croisière.* — 95. *Les Pontons.* — 96. *La Campagne de France.* — 97. *Le Dernier champ de bataille.* — 98. *L'Émir.* — 99. *La Pénissière.* — 100. *Le Corsaire algérien.*

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE. (Deux volumes, tomes 20 à 21.) — 101. Les Paysans. — 102. Le Médecin de campagne. — 103. *Le Juge de Paix.* — 104. Le Curé de village. — 105. *Les Environs de Paris.*

Deuxième partie : ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

(Trois volumes, tomes 22 à 24.) 106. *Le Phédon d'aujourd'hui.* — 107. La Peau de chagrin. — 108. Jésus-Christ en Flandre. — 109. Melmoth réconcilié. — 110. Massimilla Doni. — 111. Le Chef-d'œuvre inconnu. — 112. Gambara. — 113. Balthasar Claës ou la Recherche de l'Absolu. — 114. *Le Président Fritot.* — 115. *Le Philanthrope.* — 116. L'Enfant maudit. — 117. Adieu. — 118. Les Marana. — 119. Le Réquisitionnaire. — 120. El Verdugo. — 121. Un Drame au bord de la mer. — 122. Maître Cornélius. — 123. L'Auberge rouge. — 124. Le Martyr calviniste. — 125. La Confession des Ruggieri. — 126. Les Deux Rêves. — 127. *Le Nouvel Abeilard.* — 128. L'Élixir de Longue vie. — 129. *La Vie et les Aventures d'une Idée.* — 130. Les Proscrits. — 131. Louis Lambert. — 132. Séraphita.

Troisième partie : ÉTUDES ANALYTIQUES.

(Deux volumes, tomes 25 à 26.) 133. *Anatomie des Corps enseignants.* — 134. La Physiologie du Mariage. — 135. Pathologie de la vie sociale. — 136. *Monographie de la Vertu.* — 137. *Dialogue philosophique et politique sur les perfections du* XIXe *siècle.*

Chaque tome devra se composer d'au moins 40 feuilles (640 pages) grand papier, en philosophie sur corps de petit-romain, de manière à faire tenir trois mille lettres à la page.

ÉTUDES
ANALYTIQUES,

ÉBAUCHES POUR LA COMÉDIE HUMAINE
ET
PRÉFACES DE LA COMÉDIE HUMAINE.

—

Petites Misères de la Vie Conjugale.
Pathologie de la Vie Sociale.
Ébauches. Préfaces.

—

VIGNETTES

PAR MM. FRANÇAIS, GAVARNI, GÉRARD-SÉGUIN, TONY JOHANNOT,
MEISSONNIER, HENRI MONNIER, C. NANTEUIL ET BERTALL.



LES BIBLIOPHILES
DE L'ORIGINALE,

PARIS,
1968.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. DE BALZAC.

LA

COMÉDIE HUMAINE,

DIX-NEUVIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE,

ÉTUDES ANALYTIQUES.

ÉBAUCHES.

PRÉFACES.

ÉTUDES

ANALYTIQUES,

ÉBAUCHES POUR LA COMÉDIE HUMAINE

ET

PRÉFACES DE LA COMÉDIE HUMAINE.

TOME XIX.

ÉTUDES ANALYTIQUES : Petites misères de la vie conjugale. — Pathologie de la vie sociale : Des mots a la mode. — Traité de la vie élégante. — Théorie de la démarche. — Traité des excitants modernes. — ÉBAUCHES : Sœur marie des anges. — Perdita. — La Comédienne de salon. — Valentine et Valentin. — Le Programme d'une jeune veuve. — La Femme auteur. — Les Héritiers Boirouge. — Un grand homme de Paris en province. — Les Méfaits d'un procureur du Roi. — La Gloire des sots. — Le Théâtre comme il est. — Un caractère de femme. — L'Hôpital et le peuple. — Échantillon de causerie française. — Entre savants. — La Fin d'un dandy. — Mademoiselle du Vissard. — Les Martyrs ignorés. — Aventures administratives d'une idée heureuse. — Le Prêtre catholique. — La Frélore. — Adam-le-chercheur. — PRÉFACES.



LES BIBLIOPHILES
DE L'ORIGINALE,

PARIS,
1968.



ADOLPHE ET CAROLINE.

Caroline, votre ex-biche, votre ex-trésor, s'appuie beaucoup trop sur votre bras.

(VIE CONJUGALE.)

ÉTUDES ANALYTIQUES.

PETITES MISÈRES
DE LA VIE CONJUGALE[1].

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACE

OU CHACUN RETROUVERA SES IMPRESSIONS DE MARIAGE.

Un ami vous parle d'une jeune personne :

— Bonne famille, bien élevée, jolie, et trois cent mille francs comptant.

Vous avez désiré rencontrer cet objet charmant.

Généralement, toutes les entrevues fortuites sont préméditées. Et vous parlez à cet objet devenu très-timide.

VOUS. — Une soirée charmante ?...

ELLE. — Oh ! oui, monsieur.

Vous êtes admis à courtiser la jeune personne.

LA BELLE-MÈRE (*au futur*). — Vous ne sauriez croire combien cette chère petite fille est susceptible d'attachement.

Cependant les deux familles sont en délicatesse à propos des questions d'intérêt.

VOTRE PÈRE (*à la belle-mère*). — Ma ferme vaut cinq cent mille francs, ma chère dame !...

VOTRE FUTURE BELLE-MÈRE. — Et notre maison, mon cher monsieur, est à un coin de rue.

Un contrat s'ensuit, discuté par deux affreux notaires : un petit, un grand.

Puis les deux familles jugent nécessaire de vous faire passer à

la mairie, à l'église, avant de procéder au coucher de la mariée, qui fait des façons.

Et après !... il vous arrive une foule de petites misères imprévues, comme ceci :

LE COUP DE JARNAC.

Est-ce une petite, est-ce une grande misère ? je ne sais ; elle est grande pour les gendres ou pour vos belles-filles, elle est excessivement petite pour vous.

— Petite, cela vous plaît à dire ; mais un enfant coûte énormément ! s'écrie un époux dix fois trop heureux qui fait baptiser son onzième, nommé *le petit dernier*, — un mot avec lequel les femmes abusent leurs familles.

Quelle est cette misère ? me direz-vous. Hé bien ! cette misère est, comme beaucoup de petites misères conjugales : un bonheur pour quelqu'un.

Vous avez, il y a quatre mois, marié votre fille, que nous appellerons du doux nom de CAROLINE, pour en faire le type de toutes les épouses.

Caroline est, comme toujours, une charmante jeune personne, et vous lui avez trouvé pour mari :

Soit un avoué de première instance, soit un capitaine en second, peut-être un ingénieur de troisième classe ; ou un juge suppléant ; ou encore un jeune vicomte. Mais plus certainement, ce que recherchent le plus les familles sensées, l'idéal de leurs désirs : le fils unique d'un riche propriétaire !... (Voyez la *Préface*.)

Ce phénix, nous le nommerons ADOLPHE, quels que soient son état dans le monde, son âge, et la couleur de ses cheveux.

L'avoué, le capitaine, l'ingénieur, le juge, enfin le gendre, Adolphe et sa famille ont vu dans mademoiselle Caroline :

1° Mademoiselle Caroline ;

2° Fille unique de votre femme et de vous.

Ici, nous sommes forcé de demander, comme à la Chambre, la division :

I. DE VOTRE FEMME !

Votre femme doit recueillir l'héritage d'un oncle maternel, vieux podagre qu'elle mitonne, soigne, caresse et emmitoufle ; sans

compter la fortune de son père à elle. Caroline a toujours adoré son oncle, son oncle qui la faisait sauter sur ses genoux, son oncle qui... son oncle que... son oncle enfin dont la succession est estimée deux cent mille francs.

De votre femme, personne bien conservée, mais dont l'âge a été l'objet de mûres réflexions et d'un long examen de la part des aves et ataves[1] de votre gendre. Après bien des escarmouches respectives entre les belles-mères, elles se sont confié leurs petits secrets de femmes mûres.

— Et vous, ma chère dame ?

— Moi, Dieu merci ! j'en suis quitte, et vous ?

— Moi, je l'espère bien ! a dit votre femme.

— Tu peux épouser Caroline, a dit la mère d'Adolphe à votre futur gendre, Caroline héritera seule de sa mère, de son oncle et de son grand-père.

II. DE VOUS :

Qui jouissez encore de votre grand-père maternel, un bon vieillard dont la succession ne vous sera pas disputée : il est en enfance, et dès lors incapable de tester.

De vous, homme aimable, mais qui avez mené une vie assez libertine dans votre jeunesse. Vous avez d'ailleurs cinquante-neuf ans, votre tête est couronnée, on dirait d'un genou qui passe au travers d'une perruque grise.

3° Une dot de trois cent mille francs !...

4° La sœur unique de Caroline, une petite niaise de douze ans, souffreteuse et qui promet de ne pas laisser vieillir ses os.

5° Votre fortune à vous, beau-père (dans un certain monde, on dit le *papa beau-père*), vingt mille livres de rente, qui s'augmenteront d'une succession sous peu de temps.

6° La fortune de votre femme, qui doit se grossir de deux successions : l'oncle et le grand-père.

Trois successions et les économies, ci .	750,000 f.
Votre fortune	250,000
Celle de votre femme	250,000
Total	1,250,000 f.

qui ne peuvent s'envoler !...

Voilà l'autopsie de tous ces brillants hyménées qui conduisent leurs chœurs dansants et mangeants, en gants blancs, fleuris à

la boutonnière, bouquets de fleurs d'oranger, cannetilles[1], voiles, remises et cochers allant de la mairie à l'église, de l'église au banquet, du banquet à la danse, et de la danse dans la chambre nuptiale, aux accents de l'orchestre et aux plaisanteries consacrées que disent les restes de dandies ; car n'y a-t-il pas, de par le monde, des restes de dandies, comme il y a des restes de chevaux anglais ?

Oui, voilà l'ostéologie des plus amoureux désirs.

La plupart des parents ont dit leur mot sur ce mariage.

Ceux du côté du marié :

— Adolphe a fait une bonne affaire.

Ceux du côté de la mariée :

— Caroline a fait un excellent mariage. Adolphe est fils unique, et il aura soixante mille francs de rente, *un jour ou l'autre !...*

Un jour, l'heureux juge, l'ingénieur heureux, l'heureux capitaine ou l'heureux avoué, l'heureux fils unique d'un riche propriétaire, Adolphe enfin, vient dîner chez vous, accompagné de sa famille.

Votre fille Caroline est excessivement orgueilleuse de la forme un peu bombée de sa taille. Toutes les femmes déploient une innocente coquetterie pour leur première grossesse. Semblables au soldat qui se pomponne pour sa première bataille, elles aiment à faire la pâle, la souffrante ; elles se lèvent d'une certaine manière, et marchent avec les plus jolies affectations. Encore fleurs, elles ont un fruit : elles anticipent alors sur la maternité.

Toutes ces façons sont excessivement charmantes... la première fois.

Votre femme, devenue la belle-mère d'Adolphe, se soumet à des corsets de haute pression. Quand sa fille rit, elle pleure ; quand sa Caroline étale son bonheur, elle rentre le sien. Après dîner, l'œil clairvoyant de la co-belle-mère a deviné l'œuvre de ténèbres.

Votre femme est grosse ! la nouvelle éclate, et votre plus vieil ami de collége vous dit en riant : — Ah ! vous avez fait des nôtres ?

Vous espérez dans une consultation qui doit avoir lieu le lendemain. Vous, homme de cœur, vous rougissez, vous espérez une hydropisie ; mais les médecins ont confirmé l'arrivée d'un *petit dernier !*

Quelques maris timorés vont alors à la campagne ou mettent à exécution un voyage en Italie. Enfin une étrange confusion

règne dans votre ménage. Vous et votre femme, vous êtes dans une fausse position.

— Comment ! toi, vieux coquin, tu n'as pas eu honte de... ? vous dit un ami sur le boulevard.

— Eh ! bien, oui ! fais-en autant, répliquez-vous enragé.

— Comment, le jour où ta fille ?... mais c'est immoral ! Et une vieille femme ? mais c'est une infirmité !

— Nous avons été volés comme dans un bois, dit la famille de votre gendre.

Comme dans un bois ! est une gracieuse expression pour la belle-mère.

Cette famille espère que l'enfant qui coupe en trois les espérances de fortune sera, comme tous les enfants des vieillards, un scrofuleux, un infirme, un avorton. Naîtra-t-il viable ?

Cette famille attend l'accouchement de votre femme avec l'anxiété qui agita la maison d'Orléans pendant la grossesse de la duchesse de Berri : une seconde fille procurait le trône à la branche cadette, sans les conditions onéreuses de Juillet ; Henri V râflait la couronne. Dès lors, la maison d'Orléans a été forcée de jouer quitte ou double : les événements lui ont donné la partie.

La mère et la fille accouchent à neuf jours de distance.

Le premier enfant de Caroline est une pâle et maigrichonne petite fille qui ne vivra pas.

Le dernier enfant de sa mère est un superbe garçon, pesant douze livres, qui a deux dents, et des cheveux superbes.

Vous avez désiré pendant seize ans un fils. Cette misère conjugale est la seule qui vous rende fou de joie.

Car votre femme rajeunie rencontre, dans cette grossesse, ce qu'il faut appeler *l'été de la Saint-Martin* des femmes : elle nourrit, elle a du lait ! son teint est frais, elle est blanche et rose.

A quarante-deux ans, elle fait la jeune femme, achète des petits bas, se promène suivie d'une bonne, brode des bonnets, garnit des béguins. Alexandrine a pris son parti, elle instruit sa fille par l'exemple ; elle est ravissante, elle est heureuse.

Et cependant c'est une misère, petite pour vous, grande pour votre gendre. Cette misère est des deux genres, elle vous est commune à vous et à votre femme. Enfin, dans ces cas-là, votre paternité vous rend d'autant plus fier qu'elle est incontestable, mon cher monsieur !

LES DÉCOUVERTES.

Généralement, une jeune personne ne découvre son vrai caractère qu'après deux ou trois années de mariage. Elle dissimule, sans le vouloir, ses défauts au milieu des premières joies, des premières fêtes. Elle va dans le monde pour y danser, elle va chez ses parents pour vous y faire triompher, elle voyage escortée par les premières malices de l'amour, elle se fait femme. Puis elle devient mère et nourrice, et dans cette situation pleine de jolies souffrances, qui ne laisse à l'observation ni une parole ni une minute, tant les soins y sont multipliés, il est impossible de juger d'une femme.

Il vous a donc fallu trois ou quatre ans de vie intime avant que vous ayez pu découvrir une chose horriblement triste, un sujet de perpétuelles terreurs.

Votre femme, cette jeune fille à qui les premiers plaisirs de la vie et de l'amour tenaient lieu de grâce et d'esprit, si coquette, si animée, si vive, dont les moindres mouvements avaient une délicieuse éloquence, a dépouillé lentement, un à un, ses artifices naturels.

Enfin, vous avez aperçu la vérité ! Vous vous y êtes refusé, vous avez cru vous tromper ; mais non : Caroline manque d'esprit, elle est lourde, elle ne sait ni plaisanter ni discuter, elle a parfois peu de tact. Vous êtes effrayé. Vous vous voyez pour toujours obligé de conduire *cette chère Minette* à travers des chemins épineux où vous laisserez votre amour-propre en lambeaux.

Vous avez été déjà souvent atteint par des réponses qui, dans le monde, ont été poliment accueillies : on a gardé le silence au lieu de sourire ; mais vous aviez la certitude qu'après votre départ les femmes s'étaient regardées en se disant : — Avez-vous entendu madame Adolphe ?...

— Pauvre petite femme, elle est...

— Bête comme un chou.

— Comment, lui, qui certes est un homme d'esprit, a-t-il pu choisir ?...

— Il devrait former sa femme, l'instruire, ou lui apprendre à se taire.

AXIOMES.

Un homme est, dans notre civilisation, responsable de toute sa femme.

Ce n'est pas le mari qui forme la femme.

Un jour, Caroline aura soutenu *mordicus* chez madame de Fischtaminel, une femme très-distinguée, que le petit dernier ne ressemblait ni à son père ni à sa mère, mais à l'ami de la maison. Elle aura peut-être éclairé monsieur de Fischtaminel, et inutilisé[1] les travaux de trois années, en renversant l'échafaudage des assertions de madame de Fischtaminel, qui, depuis cette visite, vous marque de la froideur, car elle soupçonne chez vous une indiscrétion faite à votre femme.

Un soir, Caroline, après avoir fait causer un auteur sur ses ouvrages, aura terminé en donnant le conseil à ce poète déjà fécond de travailler enfin pour la postérité.

Tantôt elle se plaint de la lenteur du service à table chez des gens qui n'ont qu'un domestique et qui se sont mis en quatre pour la recevoir.

Tantôt elle médit des veuves qui se remarient, devant madame Deschars, mariée en troisièmes noces à un ancien notaire, à Nicolas-Jean-Jérôme-Népomucène-Ange-Marie-Victor-Anne-Joseph Deschars, l'ami de votre père.

Enfin vous n'êtes plus vous-même dans le monde avec votre femme. Comme un homme qui monte un cheval ombrageux et qui le regarde sans cesse entre les deux oreilles, vous êtes absorbé par l'attention avec laquelle vous écoutez votre Caroline.

Pour se dédommager du silence auquel sont condamnées les demoiselles, Caroline parle, ou mieux, elle babille ; elle veut faire de l'effet, et elle en fait : rien ne l'arrête ; elle s'adresse aux hommes les plus éminents, aux femmes les plus considérables ; elle se fait présenter, elle vous met au supplice. Pour vous, aller dans le monde, c'est aller au martyre.

Elle commence à vous trouver maussade : vous êtes attentif, voilà tout ! Enfin, vous la maintenez dans un petit cercle d'amis, car elle vous a déjà brouillé avec des gens de qui dépendaient vos intérêts.

Combien de fois n'avez-vous pas reculé devant la nécessité

d'une remontrance, le matin, au réveil, quand vous l'aviez bien disposée à vous écouter ! Une femme écoute très-rarement. Combien de fois n'avez-vous pas reculé devant le fardeau de vos obligations magistrales ?

La conclusion de votre communication ministérielle ne devait-elle pas être : — Tu n'as pas d'esprit.

Vous pressentez l'effet de votre première leçon, Caroline se dira : — Ah ! je n'ai pas d'esprit !

Aucune femme ne prend jamais ceci en bonne part. Chacun de vous tirera son épée et jettera le fourreau. Six semaines après, Caroline peut vous prouver qu'elle a précisément assez d'esprit pour vous *minotauriser*[1] sans que vous vous en aperceviez.

Effrayé de cette perspective, vous épuisez alors les formules oratoires, vous les interrogez, vous cherchez la manière de dorer cette pilule.

Enfin, vous trouvez le moyen de flatter tous les amours-propres de Caroline, car :

AXIOME.

Une femme mariée a plusieurs amours-propres.

Vous dites être son meilleur ami, le seul bien placé pour l'éclairer ; plus vous y mettez de préparation, plus elle est attentive et intriguée. En ce moment, elle a de l'esprit.

Vous demandez à votre chère Caroline, que vous tenez par la taille, comment, elle, si spirituelle avec vous, qui a des réponses charmantes (vous lui rappelez des mots qu'elle n'a jamais eus, que vous lui prêtez, qu'elle accepte en souriant), comment elle peut dire ceci, cela, dans le monde. Elle est sans doute, comme beaucoup de femmes, intimidée dans les salons.

— Je connais, dites-vous, bien des hommes fort distingués qui sont ainsi.

Vous citez d'admirables orateurs de petit comité auxquels il est impossible de prononcer trois phrases à la tribune. Caroline devrait veiller sur elle ; vous lui vantez le silence comme la plus sûre méthode d'avoir de l'esprit. Dans le monde, on aime qui nous écoute.

Ah ! vous avez rompu la glace, vous avez patiné sur ce miroir sans le rayer ; vous avez pu passer la main sur la croupe de la

Chimère la plus féroce et la plus sauvage, la plus éveillée, la plus clairvoyante, la plus inquiète, la plus rapide, la plus jalouse, la plus ardente, la plus violente, la plus simple, la plus élégante, la plus déraisonnable, la plus attentive du monde moral : LA VANITÉ D'UNE FEMME !...

Caroline vous a saintement serré dans ses bras, elle vous a remercié de vos avis, elle vous en aime davantage ; elle veut tout tenir de vous, même l'esprit ; elle peut être sotte, mais ce qui vaut mieux que de dire de jolies choses, elle sait en faire !... elle vous aime. Mais elle désire être aussi votre orgueil ! Il ne s'agit pas de savoir se bien mettre, d'être élégante et belle ; elle veut vous rendre fier de son intelligence.

Vous êtes l'homme le plus heureux du monde d'avoir su sortir de ce premier mauvais pas conjugal.

— Nous allons ce soir chez madame Deschars, où l'on ne sait que faire pour s'amuser ; on y joue à toutes sortes de jeux innocents à cause du troupeau de jeunes femmes et de jeunes filles qui y sont ; tu verras !... dit-elle.

Vous êtes si heureux que vous fredonnez des airs en rangeant toutes sortes de choses chez vous, en caleçon et en chemise. Vous ressemblez à un lièvre faisant ses cent mille tours sur un gazon fleuri, parfumé de rosée. Vous ne passez votre robe de chambre qu'à la dernière extrémité, quand le déjeuner est sur la table.

Pendant la journée, si vous rencontrez des amis, et si l'on vient à parler femmes, vous les défendez ; vous trouvez les femmes charmantes, douces ; elles ont quelque chose de divin.

Combien de fois nos opinions nous sont-elles dictées par les événements inconnus de notre vie ?

Vous menez votre femme chez madame Deschars. Madame Deschars est une mère de famille excessivement dévote, et chez qui l'on ne trouve pas de journaux à lire ; elle surveille ses filles, qui sont de trois lits différents, et les tient d'autant plus sévèrement qu'elle a eu, dit-on, *quelques petites choses* à se reprocher pendant ses deux précédents mariages. Chez elle, personne n'ose hasarder une plaisanterie. Tout y est blanc et rose, parfumé de sainteté, comme chez les veuves qui atteignent aux confins de la troisième jeunesse. Il semble que ce soit la Fête-Dieu tous les jours.

Vous, jeune mari, vous vous unissez à la société juvénile des

jeunes femmes, des petites filles, des demoiselles et des jeunes gens qui sont dans la chambre à coucher de madame Deschars.

Les gens graves, les hommes politiques, les têtes à whist et à thé sont dans le grand salon.

On joue à deviner des mots à plusieurs sens, d'après les réponses que chacun doit faire à ces questions.

— Comment l'aimez-vous ?

— Qu'en faites-vous ?

— Où le mettez-vous ?

Votre tour arrive de deviner un mot, vous allez dans le salon, vous vous mêlez à une discussion, et vous revenez appelé par une rieuse petite fille. On vous a cherché quelque mot qui puisse prêter aux réponses les plus énigmatiques. Chacun sait que, pour embarrasser les fortes têtes, le meilleur moyen est de choisir un mot très-vulgaire, et de comploter des phrases qui jettent l'Œdipe de salon à mille lieues de chacune de ses pensées.

Ce jeu remplace difficilement le lansquenet ou le creps, mais il est peu dispendieux.

Le mot MAL a été promu à l'état de Sphinx. Chacun s'est promis de vous dérouter.

Le mot, entre autres acceptions, a celle de *mal*, substantif qui signifie, en esthétique, le contraire du bien ;

De *mal*, substantif qui prend mille expressions pathologiques ;

Puis *malle*, la voiture du gouvernement ;

Et enfin *malle*, ce coffre, varié de forme, à tous crins, à toutes peaux, à oreilles, qui marche rapidement, car il sert à emporter les effets de voyage, dirait un homme de l'école de Delille.

Pour vous, homme d'esprit, le Sphinx déploie ses coquetteries, il étend ses ailes, les replie ; il vous montre ses pattes de lion, sa gorge de femme, ses reins de cheval, sa tête intelligente ; il agite ses bandelettes sacrées, il se pose et s'envole, revient et s'en va, balaie la place de sa queue redoutable ; il fait briller ses griffes, il les rentre ; il sourit, il frétille, il murmure ; il a des regards d'enfant joyeux, de matrone grave ; il est surtout moqueur.

— Je l'aime d'amour.

— Je l'aime chronique.

— Je l'aime à crinière fournie.

— Je l'aime à secret.

— Je l'aime dévoilé.

— Je l'aime à cheval.

— Je l'aime comme venant de Dieu, a dit madame Deschars.

— Comment l'aimes-tu ? dites-vous à votre femme.

— Je l'aime légitime.

La réponse de votre femme est incomprise, et vous envoie promener dans les champs constellés de l'infini, où l'esprit, ébloui par la multitude des créations, ne peut rien choisir.

On le place

— Dans une remise.

— Au grenier.

— Dans un bateau à vapeur.

— Dans la presse.

— Dans une charrette.

— Dans les bagnes.

— Aux oreilles.

— En boutique.

Votre femme vous dit en dernier : — Dans mon lit.

Vous y étiez, mais ne savez aucun mot qui aille à cette réponse, madame Deschars n'ayant pu rien permettre d'indécent.

— Qu'en fais-tu ?

— Mon seul bonheur, dit votre femme après les réponses de chacun, qui toutes vous ont fait parcourir le monde entier des suppositions linguistiques.

Cette réponse frappe tout le monde, et vous particulièrement ; aussi vous obstinez-vous à chercher le sens de cette réponse.

Vous pensez à la bouteille d'eau chaude enveloppée de linge que votre femme fait mettre à ses pieds dans les grands froids,

A la bassinoire, surtout !...

A son bonnet,

A son mouchoir,

Au papier de ses papillotes,

A l'ourlet de sa chemise,

A sa broderie,

A sa camisole,

A votre foulard,

A l'oreiller,

A la table de nuit, où vous ne trouverez rien de convenable.

Enfin, comme le plus grand bonheur des répondants est de voir leur Œdipe mystifié, que chaque mot donné pour le vrai les jette

en des accès de rire, les hommes supérieurs aiment mieux, en ne voyant cadrer aucun mot à toutes les explications, s'avouer vaincus que de dire inutilement trois substantifs. D'après la loi de ce jeu innocent, vous êtes condamné à retourner dans le salon après avoir donné un gage ; mais vous êtes si excessivement intrigué par les réponses de votre femme, que vous demandez le mot.

— Mal, vous crie une petite fille.

Vous comprenez tout, moins les réponses de votre femme : elle n'a pas joué le jeu.

Madame Deschars, ni aucune des jeunes femmes, n'a compris.

On a triché.

Vous vous révoltez, il y a émeute de petites filles, de jeunes femmes. On cherche, on s'intrigue. Vous voulez une explication, et chacun partage votre désir.

— Dans quelle acception as-tu donc pris ce mot, ma chère ? demandez-vous à Caroline.

— Eh ! bien, mâle !

Madame Deschars se pince les lèvres et manifeste le plus grand mécontentement ; les jeunes femmes rougissent et baissent les yeux ; les petites filles agrandissent les leurs, se poussent les coudes et ouvrent les oreilles.

Vous restez les pieds cloués sur le tapis et vous avez tant de sel dans la gorge que vous croyez à une répétition inverse de l'accident qui délivra Loth de sa femme.

Vous apercevez une vie infernale : le monde est impossible. Rester chez vous avec cette triomphante bêtise, autant aller au bagne.

AXIOME.

Les supplices moraux surpassent les douleurs physiques de toute la hauteur qui existe entre l'âme et le corps.

Vous renoncez à éclairer votre femme.

Caroline est une seconde édition de Nabuchodonosor, car un jour, de même que la chrysalide royale, elle passera du velu de la bête à la férocité de la pourpre impériale.

LES ATTENTIONS D'UNE JEUNE FEMME.

Au nombre des délicieuses joyeusetés de la vie de garçon, tout homme compte l'indépendance de son lever. Les fantaisies du réveil compensent les tristesses du coucher. Un garçon se tourne et se retourne dans son lit ; il peut bâiller à faire croire qu'il se commet des meurtres, crier à faire croire qu'il se commet des joies excessives.

Il peut manquer à ses serments de la veille, laisser brûler son feu allumé dans sa cheminée et sa bougie dans les bobèches, enfin se rendormir malgré des travaux pressés.

Il peut maudire ses bottes prêtes qui lui tendent leurs bouches noires et qui hérissent leurs oreilles,

Ne pas voir les crochets d'acier qui brillent éclairés par un rayon de soleil filtré à travers les rideaux,

Se refuser aux réquisitions sonores de la pendule obstinée,

S'enfoncer dans sa ruelle en se disant : — Hier, oui, hier c'était bien pressé, mais aujourd'hui, ce ne l'est plus. HIER est un fou, AUJOURD'HUI est le sage ; il existe entre eux deux la nuit qui porte conseil, la nuit qui éclaire... Je devrais y aller, je devrais faire, j'ai promis... Je suis un lâche... ; mais comment résister aux ouates de mon lit ? J'ai les pieds mous, je dois être malade, je suis trop heureux... Je veux revoir les horizons impossibles de mon rêve, et mes femmes sans talons, et ces figures ailées et ces natures complaisantes. Enfin, j'ai trouvé le grain de sel à mettre sur la queue de cet oiseau qui s'envolait toujours. Cette coquette a les pieds pris dans la glu, je la tiens...

Votre domestique lit vos journaux, il entr'ouvre vos lettres, il vous laisse tranquille. Et vous vous rendormez bercé par le bruit vague des premières voitures. Ces terribles, ces pétulantes, ces vives voitures chargées de viande, ces charrettes à mamelles de fer-blanc pleines de lait, et qui font des tapages infernaux, qui brisent les pavés, elles roulent sur du coton, elles vous rappellent vaguement l'orchestre de Napoléon Musard. Quand votre maison tremble dans ses membrures et s'agite sur sa quille, vous vous croyez comme un marin bercé par le zéphyr.

Toutes ces joies, vous seul les faites finir en jetant votre foulard

comme on tortille sa serviette après le dîner, en vous dressant sur votre... ah ! cela s'appelle *votre séant.* Et vous vous grondez vous-même en vous disant quelque dureté, comme : — Ah ! ventrebleu ! il faut se lever. — Chasseur diligent, — mon ami, qui veut faire fortune doit se lever matin, — tu es un drôle, un paresseux.

Vous restez sur ce temps. Vous regardez votre chambre, vous rassemblez vos idées. Enfin, vous sautez hors du lit,

Spontanément !

Avec courage !

Par votre propre vouloir !

Vous allez au feu, vous consultez la plus complaisante de toutes les pendules, vous interjetez des espérances ainsi conçues :

— Chose est paresseux, je le trouverai bien encore !

— Je vais courir.

— Je le rattraperai, s'il est sorti.

— On m'aura bien attendu.

— Il y a un quart d'heure de grâce dans tous les rendez-vous, même entre débiteur et créancier.

Vous mettez vos bottes avec fureur, vous vous habillez comme quand vous avez peur d'être surpris peu vêtu, vous avez les plaisirs de la hâte, vous interpellez vos boutons ; enfin, vous sortez comme un vainqueur, sifflotant, brandissant votre canne, secouant les oreilles, galopant.

— Après tout, dites-vous, vous n'avez de compte à rendre à personne, vous êtes votre maître !

Toi, pauvre homme marié, tu as fait la sottise de dire à ta femme : — Ma bonne, demain... (quelquefois elle le sait deux jours à l'avance), je dois me lever de grand matin.

Malheureux Adolphe, vous avez surtout prouvé la gravité de ce rendez-vous : — Il s'agit de... et de... et encore de..., enfin de...

Deux heures avant le jour, Caroline vous réveille tout doucement, et vous dit tout doucement :

— Mon ami, mon ami !...

— Quoi ? le feu, le...

— Non, dors, je me suis trompée, l'aiguille était là, tiens ! Il n'est que quatre heures, tu as encore deux heures à dormir.

Dire à un homme : Vous n'avez plus que deux heures à dormir, n'est-ce pas, en petit, comme quand on dit à un criminel : Il est cinq heures du matin, ce sera pour sept heures et demie ? Ce

sommeil est troublé par une pensée grise, ailée qui vient se cogner aux vitres de votre cervelle, à la façon des chauves-souris.

Une femme est alors exacte comme un démon venant réclamer une âme qui lui a été vendue. Quand cinq heures sonnent, la voix de votre femme, hélas ! trop connue, résonne dans votre oreille ; elle accompagne le timbre, et vous dit avec une atroce douceur : — Adolphe, voilà cinq heures, lève-toi, mon ami.

— Ouhouhi... ououhoin...

— Adolphe, tu manqueras ton affaire, c'est toi-même qui l'as dit.

— Ououhouin, ouhouhi...

Vous vous roulez la tête avec désespoir.

— Allons, mon ami, je t'ai tout apprêté hier... Mon chat, tu dois partir ; veux-tu manquer le rendez-vous ? Allons donc, lève-toi donc, Adolphe ! va-t'en. Voilà le jour.

Caroline se lève en rejetant les couvertures : elle tient à vous montrer qu'elle peut se lever, sans barguigner. Elle va ouvrir les volets, elle introduit le soleil, l'air du matin, le bruit de la rue. Elle revient.

— Mais, mon ami, lève-toi donc ! Qui jamais aurait pu te croire sans caractère ? Oh ! les hommes !... Moi, je ne suis qu'une femme, mais ce que je dis est fait.

Vous vous levez en grommelant, en maudissant le sacrement du mariage. Vous n'avez pas le moindre mérite dans votre héroïsme ; ce n'est pas vous, mais votre femme qui s'est levée. Caroline vous trouve tout ce qu'il vous faut avec une promptitude désespérante ; elle prévoit tout, elle vous donne un cache-nez en hiver, une chemise de batiste à raies bleues en été, vous êtes traité comme un enfant ; vous dormez encore, elle vous habille, elle se donne tout le mal ; vous êtes jeté hors de chez vous. Sans elle tout irait mal ! Elle vous rappelle pour vous faire prendre un papier, un portefeuille. Vous ne songez à rien, elle songe à tout !

Vous revenez cinq heures après, pour le déjeuner, entre onze heures et midi. La femme de chambre est sur la porte, dans l'escalier, sur le carré, causant avec quelque valet de chambre ; elle se sauve en vous entendant ou vous apercevant. Votre domestique met le couvert sans se presser, il regarde par la croisée, il flâne, il va et vient en homme qui sait avoir son temps à lui. Vous demandez où est votre femme, vous la croyez sur pied.

— Madame est encore au lit, dit la femme de chambre.

Vous trouvez votre femme languissante, paresseuse, fatiguée, endormie.

Elle avait veillé toute la nuit pour vous éveiller, elle s'est recouchée, elle a faim.

Vous êtes cause de tous les dérangements.

Si le déjeuner n'est pas prêt, elle en accuse votre départ. Si elle n'est pas habillée, si tout est en désordre, c'est votre faute.

A tout ce qui ne va pas, elle répond : — Il a fallu te faire lever si matin !

Monsieur s'est levé si matin ! est la raison universelle.

Elle vous fait coucher de bonne heure, parce que vous vous êtes levé matin.

Elle ne peut rien faire de la journée, parce que vous vous êtes levé matin.

Dix-huit mois après, elle vous dit encore : — Sans moi, tu ne te lèverais jamais.

A ses amies, elle dit : — Monsieur se lever !... Oh ! sans moi, si je n'étais pas là, jamais il ne se lèverait.

Un homme dont la tête grisonne lui dit : — Cela fait votre éloge, madame.

Cette critique, un peu leste, met un terme à ses vanteries.

Cette petite misère, répétée deux ou trois fois, vous apprend à vivre seul au sein de votre ménage, à n'y pas tout dire, à ne vous confier qu'à vous-même ; il vous paraît souvent douteux que les avantages du lit nuptial en surpassent les inconvénients.

LES TAQUINAGES.

Vous avez passé de l'allégro sautillant du célibataire au grave andante du père de famille.

Au lieu de ce joli cheval anglais cabriolant, piaffant entre les brancards vernis d'un tilbury léger comme votre cœur, et mouvant sa croupe luisante sous le quadruple lacis des rênes et des guides que vous savez manier, avec quelle grâce et quelle élégance, les Champs-Élysées le savent ! vous conduisez un bon gros cheval normand à l'allure douce.

Vous avez appris la patience paternelle, et vous ne manquez pas d'occasions de le prouver. Aussi votre figure est-elle sérieuse.

A côté de vous, se trouve un domestique évidemment à deux fins, comme est la voiture.

Cette voiture à quatre roues, et montée sur des ressorts anglais, a du ventre et ressemble à un bateau rouennais ; elle a des vitrages, une infinité de mécanismes économiques. Calèche dans les beaux jours, elle doit être un coupé les jours de pluie. Légère en apparence, elle est alourdie par six personnes et fatigue votre unique cheval.

Au fond, se trouvent étalées comme des fleurs votre jeune femme épanouie, et sa mère, grosse rose trémière à beaucoup de feuilles. Ces deux fleurs de la gent femelle gazouillent et parlent de vous, tandis que le bruit des roues et votre attention de cocher, mêlée à votre défiance paternelle, vous empêchent d'entendre le discours.

Sur le devant, il y a une jolie bonne proprette qui tient sur ses genoux une petite fille ; à côté brille un garçon en chemise rouge plissée qui se penche hors de la voiture, veut grimper sur les coussins, et s'est attiré mille fois des paroles qu'il sait être purement comminatoires, le : — Sois donc sage, Adolphe, ou : — Je ne vous emmène plus, monsieur ! — de toutes les mamans.

La maman est en secret superlativement ennuyée de ce garçon tapageur ; elle s'est irritée vingt fois, et vingt fois le visage de la petite fille endormie l'a calmée.

— Je suis mère, s'est-elle dit.

Et elle a fini par maintenir son petit Adolphe.

Vous avez exécuté la triomphante idée de promener votre famille. Vous êtes parti le matin de votre maison, où les ménages mitoyens se sont mis aux fenêtres en enviant le privilége que vous donne votre fortune d'aller aux champs et d'en revenir sans subir les voitures publiques. Or, vous avez traîné l'infortuné cheval normand à Vincennes à travers tout Paris, de Vincennes à Saint-Maur, de Saint-Maur à Charenton, de Charenton en face de je ne sais quelle île qui a semblé plus jolie à votre femme et à votre belle-mère que tous les paysages au sein desquels vous les avez menées.

— Allons à Maisons !... s'est-on écrié.

Vous êtes allé à Maisons, près d'Alfort. Vous revenez par la rive gauche de la Seine, au milieu d'un nuage de poussière olympique très-noirâtre. Le cheval tire péniblement votre famille ; hélas !

vous n'avez plus aucun amour-propre, en lui voyant les flancs rentrés, et deux os saillants aux deux côtés du ventre ; son poil est moutonné par la sueur sortie et séchée à plusieurs reprises, qui, non moins que la poussière, a gommé, collé, hirsuté le poil de sa robe. Le cheval ressemble à un hérisson en colère, vous avez peur qu'il ne soit fourbu, vous le caressez du fouet avec une sorte de mélancolie qu'il comprend, car il agite la tête comme un cheval de coucou fatigué de sa déplorable existence.

Vous y tenez, à ce cheval ; il est excellent ; il a coûté douze cents francs. Quand on a l'honneur d'être père de famille, on tient à douze cents francs autant que vous tenez à ce cheval. Vous apercevez le chiffre effrayant des dépenses extraordinaires dans le cas où il faudrait faire reposer Coco.

Vous prendrez pendant deux jours des cabriolets de place pour vos affaires.

Votre femme fera la moue de ne pouvoir sortir ; elle sortira, et prendra un remise.

Le cheval donnera lieu à des extra que vous trouverez sur le mémoire de votre unique palefrenier, un palefrenier unique, et que vous surveillez comme toutes les choses uniques.

Ces pensées, vous les exprimez dans le mouvement doux par lequel vous laissez tomber le fouet le long des côtes de l'animal engagé dans la poudre noire qui sable la route devant la Verrerie.

En ce moment, Adolphe, qui ne sait que faire dans cette boîte roulante, s'est tortillé, s'est attristé dans son coin, et sa grand'-mère inquiète lui a demandé :

— Qu'as-tu ?

— J'ai faim, a répondu l'enfant.

— Il a faim, a dit la mère à sa fille.

— Et comment n'aurait-il pas faim ? il est cinq heures et demie, nous ne sommes seulement pas à la barrière, et nous sommes partis depuis deux heures !

— Ton mari aurait pu nous faire dîner à la campagne.

— Il aime mieux faire faire deux lieues de plus à son cheval et revenir à la maison.

— La cuisinière aurait eu son dimanche. Mais Adolphe a raison, après tout. C'est une économie que de dîner chez soi, répond la belle-mère.



LA BELLE-MÈRE.

Elle jette, tout doucement et avec des précautions infinies, de l'huile sur le feu.

(VIE CONJUGALE.)

— Adolphe, s'écrie votre femme stimulée par le mot économie, nous allons si lentement que je vais avoir le mal de mer, et vous nous menez ainsi précisément dans cette poussière noire. A quoi pensez-vous ? ma robe et mon chapeau seront perdus.

— Aimes-tu mieux que nous perdions le cheval ? demandez-vous en croyant avoir répondu péremptoirement.

— Il ne s'agit pas de ton cheval, mais de ton enfant qui se meurt de faim : voilà sept heures qu'il n'a rien pris. Fouette donc ton cheval ! En vérité, ne dirait-on pas que tu tiens plus à ta rosse qu'à ton enfant ?

Vous n'osez pas donner un seul coup de fouet au cheval, il aurait peut-être encore assez de vigueur pour s'emporter et prendre le galop.

— Non, Adolphe tient à me contrarier, il va plus lentement, dit la jeune femme à sa mère. Va, mon ami, va comme tu voudras. Et puis, tu diras que je suis dépensière en me voyant acheter un autre chapeau.

Vous dites alors des paroles perdues dans le bruit des roues.

— Mais quand tu me répondras par des raisons qui n'ont pas le sens commun, crie Caroline.

Vous parlez toujours en tournant la tête vers la voiture et la retournant vers le cheval, afin de ne pas faire de malheur.

— Bon ! accroche ! verse-nous, tu seras débarrassé de nous. Enfin, Adolphe, ton fils meurt de faim, il est tout pâle !...

— Cependant, Caroline, dit la belle-mère, il fait ce qu'il peut...

Rien ne vous impatiente comme d'être protégé par votre belle-mère. Elle est hypocrite, elle est enchantée de vous voir aux prises avec sa fille ; elle jette, tout doucement et avec des précautions infinies, de l'huile sur le feu.

Quand vous arrivez à la barrière, votre femme est muette, elle ne dit plus rien, elle tient ses bras croisés, elle ne veut pas vous regarder.

Vous n'avez ni âme, ni cœur, ni sentiment. Il n'y a que vous pour inventer de pareilles parties de plaisir. Si vous avez le malheur de rappeler à Caroline que c'est elle qui, le matin, a exigé cette partie au nom de ses enfants et de sa nourriture (elle nourrit sa petite), vous serez accablé sous une avalanche de phrases froides et piquantes.

Aussi acceptez-vous tout *pour ne pas aigrir le lait d'une femme*

qui nourrit, et à laquelle il faut passer quelques petites choses, vous dit à l'oreille votre atroce belle-mère.

Vous avez au cœur toutes les furies d'Oreste.

A ces mots sacramentels dits par l'Octroi : — *Vous n'avez rien à déclarer...*

— Je déclare, dit votre femme, beaucoup de mauvaise humeur et de poussière.

Elle rit, l'employé rit, il vous prend envie de verser votre famille dans la Seine.

Pour votre malheur, vous vous souvenez de la joyeuse et perverse fille qui avait un petit chapeau rose et qui frétillait dans votre tilbury quand, six ans auparavant, vous aviez passé par là pour aller manger une matelote. Une idée ! Madame Schontz s'inquiétait bien d'enfants, de son chapeau dont la dentelle a été mise en pièces dans les fourrés ! elle ne s'inquiétait de rien, pas même de sa dignité, car elle indisposa le garde-champêtre de Vincennes par la désinvolture de sa danse un peu risquée.

Vous rentrez chez vous, vous avez hâté rageusement votre cheval normand, vous n'avez évité ni l'indisposition de votre animal, ni l'indisposition de votre femme.

Le soir, Caroline a très-peu de lait. Si la petite crie à vous rompre la tête en suçant le sein de sa mère, toute la faute est à vous, qui préférez la santé de votre cheval à celle de votre fils qui mourait de faim, et de votre fille dont le souper a péri dans une discussion où votre femme a raison, *comme toujours !*

— Après tout, dit-elle, les hommes ne sont pas mères.

Vous quittez la chambre, et vous entendez votre belle-mère consolant sa fille par ces terribles paroles : — Ils sont tous égoïstes, calme-toi ; ton père était absolument comme cela.

LE CONCLUSUM.

Il est huit heures, vous arrivez dans la chambre à coucher de votre femme. Il y a force lumières. La femme de chambre et la cuisinière voltigent. Les meubles sont encombrés de robes essayées, de fleurs rejetées.

Le coiffeur est là, l'artiste par excellence, autorité souveraine, à la fois rien et tout. Vous avez entendu les autres domestiques

allant et venant ; il y a eu des ordres donnés et repris, des commissions bien ou mal faites. Le désordre est au comble. Cette chambre est un atelier d'où doit sortir une Vénus de salon.

Votre femme veut être la plus belle du bal où vous allez. Est-ce encore pour vous, seulement pour elle, ou pour autrui ? Questions graves ! Vous n'y pensez seulement pas.

Vous êtes serré, ficelé, harnaché dans vos habits de bal ; vous allez à pas comptés, regardant, observant, songeant à parler d'affaires sur un terrain neutre avec un agent de change, un notaire ou un banquier à qui vous ne voudriez pas donner l'avantage d'aller les trouver chez eux.

Un fait bizarre que chacun a pu observer, mais dont les causes sont presque indéterminables, est la répugnance particulière que les hommes habillés et près d'aller en soirée manifestent pour les discussions ou pour répondre à des questions. Au moment du départ, il est peu de maris qui ne soient silencieux et profondément enfoncés dans des réflexions variables selon les caractères. Ceux qui répondent ont des paroles brèves et péremptoires.

En ce moment les femmes, elles, deviennent excessivement agaçantes, elles vous consultent, elles veulent avoir votre avis sur la manière de dissimuler une queue de rose, de faire tomber une grappe de bruyère, de tourner une écharpe. Il ne s'agit jamais de ces brimborions, mais d'elles-mêmes.

Suivant une jolie expression anglaise, elles pêchent les compliments à la ligne, et quelquefois mieux que des compliments.

Un enfant qui sort du collége apercevrait la raison cachée derrière les saules de ces prétextes ; mais votre femme vous est si connue, et vous avez tant de fois agréablement badiné sur ses avantages moraux et physiques, que vous avez la cruauté de dire votre avis brièvement, en conscience ; et vous forcez alors Caroline d'arriver à ce mot décisif, cruel à dire pour toutes les femmes, même celles qui ont vingt ans de ménage :

— Il paraît que je ne suis pas à ton goût ?

Attiré sur le vrai terrain par cette question, vous lui jetez des éloges qui sont pour vous la petite monnaie à laquelle vous tenez le moins, les sous, les liards de votre bourse.

— Cette robe est délicieuse ! — Je ne t'ai jamais vue si bien mise. — Le bleu, le rose, le jaune, le ponceau (choisissez) te va à ravir. — La coiffure est très-originale. — En entrant au bal, tout

le monde t'admirera. — Non-seulement tu seras la plus belle, mais encore la mieux mise. — Elles enrageront toutes de ne pas avoir ton goût. — La beauté, nous ne la donnons pas ; mais le goût est comme l'esprit, une chose dont nous pouvons être fiers...

— Vous trouvez ? est-ce sérieusement, Adolphe ?

Votre femme coquète[1] avec vous. Elle choisit ce moment pour vous arracher votre prétendue pensée sur telle ou telle de ses amies, et pour vous glisser le prix des belles choses que vous louez. Rien n'est trop cher pour vous plaire. Elle renvoie sa cuisinière.

— Partons, dites-vous.

Elle renvoie la femme de chambre après avoir renvoyé le coiffeur, et se met à tourner devant sa psyché, en vous montrant ses plus glorieuses beautés.

— Partons, dites-vous.

— Vous êtes bien pressé, répond-elle.

Et elle se montre en minaudant, en s'exposant comme un beau fruit magnifiquement dressé dans l'étalage d'un marchand de comestibles.

Comme vous avez très-bien dîné, vous l'embrassez alors au front, vous ne vous sentez pas en mesure de contre-signer vos opinions. Caroline devient sérieuse.

La voiture est avancée. Toute la maison regarde madame s'en allant ; elle est le chef-d'œuvre auquel chacun a mis la main, et tous admirent l'œuvre commune.

Votre femme part enivrée d'elle-même et peu contente de vous. Elle marche glorieusement au bal, comme un tableau chéri, pourléché dans l'atelier, caressé par le peintre, est envoyé dans le vaste bazar du Louvre, à l'Exposition.

Votre femme trouve, hélas ! cinquante femmes plus belles qu'elle ; elles ont inventé des toilettes d'un prix fou, plus ou moins originales ; et il arrive pour l'œuvre féminine ce qui arrive au Louvre pour le chef-d'œuvre : la robe de votre femme pâlit auprès d'une autre presque semblable dont la couleur, *plus voyante*, écrase la sienne. Caroline n'est rien, elle est à peine remarquée. Quand il y a soixante jolies femmes dans un salon, le sentiment de la beauté se perd, on ne sait plus rien de la beauté. Votre femme devient quelque chose de fort ordinaire. La petite ruse de son sourire perfectionné ne se comprend plus parmi les expressions grandioses, auprès de femmes à regards hautains et hardis. Elle

est effacée, elle n'est pas invitée à danser. Elle essaie de se grimer pour jouer le contentement, et comme elle n'est pas contente, elle entend dire : « Madame Adolphe a bien mauvaise mine. » Les femmes lui demandent hypocritement si elle souffre ; pourquoi ne pas danser. Elles ont un répertoire de malices couvertes de bonhomie, plaquées de bienveillance à faire damner un saint, à rendre un singe sérieux et à donner froid à un démon.

Vous, innocent, qui jouez, allez et venez, et qui ne voyez pas une des mille piqûres d'épingle par lesquelles on a tatoué l'amour-propre de votre femme, vous arrivez à elle en lui disant à l'oreille : — Qu'as-tu ?

— Demandez *ma* voiture.

Ce *ma* est l'accomplissement du mariage.

Pendant deux ans on a dit *la* voiture de monsieur, *la* voiture, *notre* voiture, et enfin *ma* voiture.

Vous avez une partie engagée, une revanche à donner, de l'argent à regagner.

Ici l'on vous concède, Adolphe, que vous êtes assez fort pour dire oui, disparaître et ne pas demander la voiture.

Vous avez un ami, vous l'envoyez danser avec votre femme, car vous en êtes à un système de concessions qui vous perdra : vous entrevoyez déjà l'utilité d'un ami.

Mais vous finissez par demander la voiture. Votre femme y monte avec une rage sourde, elle se flanque dans son coin, s'emmitoufle dans son capuchon, se croise les bras dans sa pelisse, se met en boule comme une chatte, et ne dit mot.

O maris ! sachez-le, vous pouvez en ce moment tout réparer, tout raccommoder, et jamais l'impétuosité des amants qui se sont caressés par de flamboyants regards pendant toute la soirée n'y manque ! Oui, vous pouvez la ramener triomphante, elle n'a plus que vous, il vous reste une chance, celle de violer votre femme. Ah ! bah ! vous lui dites votre imbécile, niais et indifférent : — Qu'as-tu ?

AXIOME.

Un mari doit toujours savoir ce qu'a sa femme, car elle sait toujours ce qu'elle n'a pas.

— Froid, dit-elle.

— La soirée a été superbe.

— Ouh ! ouh ! rien de distingué ! l'on a la manie, aujourd'hui, d'inviter tout Paris dans un trou. Il y avait des femmes jusque sur l'escalier ; les toilettes s'abîment horriblement, la mienne est perdue.

— On s'est amusé.

— Vous autres, vous jouez, et tout est dit. Une fois mariés, vous vous occupez de vos femmes comme les lions s'occupent de peinture.

— Je ne te reconnais plus, tu étais si gaie, si heureuse, si pimpante en arrivant !

— Ah ! vous ne nous comprenez jamais. Je vous ai prié de partir, et vous me laissez là, comme si les femmes faisaient jamais quelque chose sans raison. Vous avez de l'esprit, mais dans certains moments vous êtes vraiment singulier, je ne sais à quoi vous pensez...

Une fois sur ce terrain, la querelle s'envenime. Quand vous donnez la main à votre femme pour descendre de voiture, vous tenez une femme de bois ; elle vous dit un merci par lequel elle vous met sur la même ligne que son domestique.

Vous n'avez pas plus compris votre femme avant qu'après le bal, vous la suivez avec peine, elle ne monte pas l'escalier, elle vole. Il y a brouille complète.

La femme de chambre est enveloppée dans la disgrâce ; elle est reçue à coups de *non* et *oui* secs comme des biscottes de Bruxelles, et qu'elle avale en vous regardant de travers.

— Monsieur n'en fait jamais d'autres ! dit-elle en grommelant.

Vous seul avez pu changer l'humeur de madame. Madame se couche, elle a une revanche à prendre ; vous ne l'avez pas comprise, elle ne vous comprend point.

Elle se range dans son coin de la façon la plus déplaisante et la plus hostile ; elle est enveloppée dans sa chemise, dans sa camisole, dans son bonnet de nuit, comme un ballot d'horlogerie qui part pour les Grandes-Indes. Elle ne vous dit ni bonsoir, ni bonjour, ni mon ami, ni Adolphe ; vous n'existez pas, vous êtes un sac de farine.

Votre Caroline, si agaçante cinq heures auparavant dans cette même chambre où elle frétillait comme une anguille, est du plomb en saumon[1]. Vous seriez le Tropique en personne, à cheval sur l'Équateur, vous ne fondriez pas les glaciers de cette petite Suisse

personnifiée qui paraît dormir, et qui vous glacerait de la tête aux pieds, au besoin. Vous lui demanderiez cent fois ce qu'elle a, la Suisse vous répond par un *conclusum*[1], comme le *vorort*[2] ou comme la conférence de Londres.

Elle n'a rien, elle est fatiguée, elle dort.

Plus vous insistez, plus elle est bastionnée d'ignorance, garnie de chevaux de frise. Quand vous vous impatientez, Caroline a commencé des rêves ! Vous grognez, vous êtes perdu.

AXIOME.

Les femmes, sachant toujours bien expliquer leurs grandeurs, c'est leurs petitesses qu'elles nous laissent à deviner.

Caroline daignera vous dire peut-être aussi qu'elle se sent déjà très-indisposée ; mais elle rit dans ses coiffes quand vous dormez, et profère des malédictions sur votre corps endormi.

LA LOGIQUE DES FEMMES.

Vous croyez avoir épousé une créature douée de raison, vous vous êtes lourdement trompé, mon ami.

AXIOME.

Les êtres sensibles ne sont pas des êtres sensés.

Le sentiment n'est pas le raisonnement, la raison n'est pas le plaisir, et le plaisir n'est, certes, pas une raison.

— Oh ! monsieur !

Dites : — Ah ! Oui, ah ! Vous lancerez ce ah ! du plus profond de votre caverne thoracique en sortant furieux de chez vous, ou en rentrant dans votre cabinet, abasourdi.

Pourquoi ? comment ? qui vous a vaincu, tué, renversé ? La logique de votre femme, qui n'est pas la logique d'Aristote,

Ni celle de Ramus,

Ni celle de Kant,

Ni celle de Condillac,

Ni celle de Robespierre,

Ni celle de Napoléon ;

Mais qui tient de toutes les logiques, et qu'il faut appeler la logique de toutes les femmes, la logique des femmes anglaises comme celle des Italiennes, des Normandes et des Bretonnes (oh ! celles-ci sont invaincues), des Parisiennes, enfin des femmes de la lune, s'il y a des femmes dans ce pays nocturne avec lequel les femmes de la terre s'entendent évidemment, anges qu'elles sont !

La discussion s'est engagée après le déjeuner. Les discussions ne peuvent jamais avoir lieu qu'en ce moment dans les ménages.

Un homme, quand il le voudrait, ne saurait discuter au lit avec sa femme : elle a trop d'avantages contre lui, et peut trop facilement le réduire au silence.

En quittant le lit conjugal où il se trouve une jolie femme, on a faim, quand on est jeune. Le déjeuner est un repas assez gai, la gaîté n'est pas raisonneuse. Bref, vous n'entamez l'affaire qu'après avoir pris votre café à la crème ou votre thé.

Vous avez mis dans votre tête d'envoyer, par exemple, votre enfant au collége.

Les pères sont tous hypocrites, et ne veulent jamais avouer que leur sang les gêne beaucoup quand il court sur deux jambes, porte sur tout ses mains hardies, et frétille comme un têtard dans la maison.

Votre enfant jappe, miaule et piaule ; il casse, brise ou salit les meubles, et les meubles sont chers ; il fait sabre de tout, il égare vos papiers, il emploie à ses cocottes le journal que vous n'avez pas encore lu.

La mère lui dit : — Prends ! à tout ce qui est à vous ; mais elle dit : — Prends garde ! à tout ce qui est à elle.

La rusée bat monnaie avec vos affaires pour avoir sa tranquillité. Sa mauvaise foi de bonne mère est à l'abri derrière son enfant, l'enfant est son complice. Tous deux s'entendent contre vous comme Robert Macaire et Bertrand[1] contre un actionnaire. L'enfant est une hache avec laquelle on fourrage tout chez vous.

L'enfant va triomphalement ou sournoisement à la maraude dans votre garde-robe ; il reparaît caparaçonné de caleçons sales, il met au jour des choses condamnées aux gémonies de la toilette. Il apporte à une amie que vous cultivez, à l'élégante madame de Fischtaminel, des ceintures à comprimer le ventre, des bouts de bâtons à cirer les moustaches, de vieux gilets déteints aux entournures, des chaussettes légèrement noircies aux talons et jaunies

dans les bouts. Comment faire observer que ces maculatures sont un effet du cuir ?

Votre femme rit en regardant votre amie, et vous n'osez pas vous fâcher, vous riez aussi, mais quel rire ! les malheureux le connaissent.

Cet enfant vous cause, en outre, des peurs chaudes quand vos rasoirs ne sont plus à leur place. Si vous vous fâchez, le petit drôle sourit et vous montre deux rangées de perles ; si vous le grondez, il pleure. Accourt la mère ! Et quelle mère ! une mère qui va vous haïr si vous ne cédez pas. Il n'y a pas de *mezzo termine*[1] avec les femmes : on est un monstre, ou le meilleur des pères.

Dans certains moments, vous concevez Hérode et ses fameuses ordonnances sur le massacre des innocents, qui n'ont été surpassées que par celles du bon Charles X !

Votre femme est revenue sur son sofa, vous vous promenez, vous vous arrêtez, et vous posez nettement la question par cette phrase interjective :

— Décidément, Caroline, nous mettrons Charles[2] en pension.

— Charles ne peut pas aller en pension, dit-elle d'un petit ton doux.

— Charles a six ans, l'âge auquel commence l'éducation des hommes.

— A sept ans, d'abord, répond-elle. Les princes ne sont remis, par leur gouvernante au gouverneur, qu'à sept ans. Voilà la loi et les prophètes. Je ne vois pas pourquoi l'on n'appliquerait pas aux enfants des bourgeois les lois suivies pour les enfants des princes. Ton enfant est-il plus avancé que les leurs ? Le roi de Rome...

— Le roi de Rome n'est pas une autorité.

— Le roi de Rome n'est pas le fils de l'Empereur ?... (Elle détourne la discussion.) En voilà bien d'une autre ! Ne vas-tu pas accuser l'impératrice ? elle a été accouchée par le docteur Dubois, en présence de...

— Je ne dis pas cela...

— Tu ne me laisses jamais finir, Adolphe.

— Je dis que le roi de Rome... (ici vous commencez à élever la voix), le roi de Rome, qui avait à peine quatre ans lorsqu'il a quitté la France, ne saurait servir d'exemple.

— Cela n'empêche pas que le duc de Bordeaux n'ait été remis à sept ans à M. le duc de Rivière, son gouverneur. (Effet de logique.)

— Pour le duc de Bordeaux, c'est différent...

— Tu conviens donc alors qu'on ne peut pas mettre un enfant au collége avant l'âge de sept ans ? dit-elle avec emphase. (Autre effet.)

— Je ne dis pas cela du tout, ma chère amie. Il y a bien de la différence entre l'éducation publique et l'éducation particulière.

— C'est bien pour cela que je ne veux pas mettre encore Charles au collége, il faut être encore plus fort qu'il ne l'est pour y entrer.

— Charles est très-fort pour son âge.

— Charles ?... oh ! les hommes ! Mais Charles est d'une constitution très-faible, il tient de vous. (Le *vous* commence.) Si vous voulez vous défaire de votre fils, vous n'avez qu'à le mettre au collége... Mais il y a déjà quelque temps que je m'aperçois bien que cet enfant vous ennuie.

— Allons ! mon enfant m'ennuie, à présent ; te voilà bien ! Nous sommes responsables de nos enfants envers eux-mêmes ! il faut enfin commencer l'éducation de Charles ; il prend ici les plus mauvaises habitudes ; il n'obéit à personne ; il se croit le maître de tout ; il donne des coups et personne ne lui en rend. Il doit se trouver avec des égaux, autrement il aura le plus détestable caractère.

— Merci ; j'élève donc mal mon enfant ?

— Je ne dis pas cela ; mais vous aurez toujours d'excellentes raisons pour le garder.

Ici le *vous* s'échange, et la discussion acquiert un ton aigre de part et d'autre.

Votre femme veut bien vous affliger du *vous*, mais elle se blesse de la réciprocité.

— Enfin, voilà votre mot ! vous voulez m'ôter mon enfant, vous vous apercevez qu'il est entre nous, vous êtes jaloux de votre enfant, vous voulez me tyranniser à votre aise, et vous sacrifiez votre fils ! Oh ! j'ai bien assez d'esprit pour vous comprendre.

— Mais vous faites de moi Abraham tenant son couteau ! Ne dirait-on pas qu'il n'y a pas de colléges ? Les colléges sont vides, personne ne met ses enfants au collége.

— Vous voulez me rendre aussi par trop ridicule, reprend-elle. Je sais bien qu'il y a des colléges, mais on ne met pas des garçons au collége à six ans, et Charles n'ira pas au collége.

— Mais, ma chère amie, ne t'emporte pas.

— Comme si je m'emportais jamais ! Je suis femme et sais souffrir.

— Raisonnons.

— Oui, c'est assez déraisonner.

— Il est bien temps d'apprendre à lire et à écrire à Charles ; plus tard, il éprouverait des difficultés qui le rebuteraient.

Ici, vous parlez pendant dix minutes sans aucune interruption. et vous finissez par un : — Eh bien ? armé d'une accentuation qui figure un point interrogant extrêmement crochu.

— Eh bien ! dit-elle, il n'est pas encore temps de mettre Charles au collége.

Il n'y a rien de gagné.

— Mais, ma chère, cependant monsieur Deschars a mis son petit Jules au collége à six ans. Viens voir des colléges, tu y trouveras énormément d'enfants de six ans.

Vous parlez encore dix minutes sans aucune interruption, et quand vous jetez un autre : — Eh bien ?

— Le petit Deschars est revenu avec des engelures, répond-elle.

— Mais Charles a des engelures ici.

— Jamais, dit-elle d'un air superbe.

La question se trouve, après un quart d'heure, arrêtée par une discussion accessoire sur : « Charles a-t-il eu ou n'a-t-il pas eu des engelures ? »

Vous vous renvoyez des allégations contradictoires, vous ne vous croyez plus l'un l'autre, il faut en appeler à des tiers.

AXIOME.

Tout ménage a sa cour de cassation qui ne s'occupe jamais du fond et qui ne juge que la forme.

La bonne est mandée, elle vient, elle est pour votre femme.

Il est acquis à la discussion que Charles n'a jamais eu d'engelures.

Caroline vous regarde, elle triomphe et vous dit ces ébouriffantes paroles : — Tu vois bien qu'il est impossible de mettre Charles au collége.

Vous sortez suffoqué de colère. Il n'y a aucun moyen de prouver à cette femme qu'il n'existe pas la moindre corrélation entre la proposition de mettre son enfant au collége, et la chance d'avoir ou de ne pas avoir des engelures.

Le soir, devant vingt personnes, après le dîner, vous entendez cette atroce créature finissant avec une femme sa longue conversation par ces mots : — Il voulait mettre Charles au collége, mais il a bien vu qu'il fallait encore attendre.

Quelques maris, dans ces sortes de circonstances, éclatent devant tout le monde, ils se font minotauriser six semaines après ; mais ils y gagnent ceci, que Charles est mis au collége le jour où il lui échappe une indiscrétion. D'autres cassent des porcelaines en se livrant à une rage intérieure. Les gens habiles ne disent rien et attendent.

La logique de la femme se déploie ainsi dans les moindres faits, à propos d'une promenade et d'un meuble à placer, d'un déménagement.

Cette logique, d'une simplicité remarquable, consiste à ne jamais exprimer qu'une seule idée, celle qui formule leur volonté. Comme toutes les choses de la nature femelle, ce système peut se résoudre par ces deux termes algébriques : Oui — Non.

Il y a aussi quelques hochements de tête qui remplacent tout.

JÉSUITISME DES FEMMES.

Le jésuite, le plus jésuite des jésuites est encore mille fois moins jésuite que la femme la moins jésuite, jugez combien les femmes sont jésuites ! Elles sont si jésuites, que le plus fin des jésuites lui-même ne devinerait pas à quel point une femme est jésuite, car il y a mille manières d'être jésuite, et la femme est si habile jésuite, qu'elle a le talent d'être jésuite sans avoir l'air jésuite. On prouve à un jésuite, rarement, mais on lui prouve quelquefois qu'il est jésuite ; essayez donc de démontrer à une femme qu'elle agit ou parle en jésuite ? elle se ferait hacher avant d'avouer qu'elle est jésuite.

Elle, jésuite ! elle, la loyauté, la délicatesse même ! Elle, jésuite ! Mais qu'entend-on par : Être jésuite ? Connaît-elle ce que c'est que d'être jésuite ? Qu'est-ce que les jésuites ? Elle n'a jamais

vu ni entendu de jésuites. « C'est vous qui êtes un jésuite !... » et elle vous le démontre en expliquant jésuitiquement que vous êtes un subtil jésuite.

Voici un des mille exemples du jésuitisme de la femme, et cet exemple constitue la plus horrible des petites misères de la vie conjugale, elle en est peut-être la plus grande.

Poussé par les désirs mille fois exprimés, mille fois répétés de Caroline, qui se plaignait d'aller à pied,

Ou de ne pas pouvoir remplacer assez souvent son chapeau, son ombrelle, sa robe, quoi que ce soit de sa toilette ;

De ne pas pouvoir mettre son enfant en matelot, en lancier, en artilleur de la garde nationale, — en Écossais, les jambes nues, avec une toque à plumes, — en jaquette, — en redingote, — en sarrau de velours, — en bottes, — en pantalon ;

De ne pas pouvoir lui acheter assez de joujoux, des souris qui trottent toutes seules, — de petits ménages complets, etc. ;

Ou rendre à madame Deschars ni à madame de Fischtaminel leurs politesses : — un bal, — une soirée, — un dîner ;

Ou prendre une loge au spectacle, afin de ne plus se placer ignoblement aux galeries entre des hommes trop galants, ou grossiers à demi ;

D'avoir à chercher un fiacre à la sortie du spectacle :

— Tu crois faire une économie, tu te trompes, vous dit-elle ; les hommes sont tous les mêmes ! Je gâte mes souliers, je gâte mon chapeau, mon schall[1] se mouille, tout se fripe, mes bas de soie sont éclaboussés. Tu économises vingt francs de voiture, — non pas même vingt francs, car tu prends pour quatre francs de fiacre, — seize francs donc ! et tu perds pour cinquante francs de toilette, puis tu souffres dans ton amour-propre en voyant sur ma tête un chapeau fané ; tu ne t'expliques pas pourquoi : c'est tes damnés fiacres. Je ne te parle pas de l'ennui d'être prise et foulée entre des hommes, il paraît que cela t'est indifférent !

De ne pouvoir acheter un piano au lieu d'en louer un.

Ou suivre les modes. (Il y a des femmes qui ont toutes les nouveautés, mais à quel prix ?... Elle aimerait mieux se jeter par la croisée que de les imiter, car elle vous aime, elle pleurniche. Elle ne comprend pas ces femmes-là !)

De ne pouvoir s'aller promener aux Champs-Élysées, dans sa voiture, mollement couchée, comme madame de Fischtaminel.

(En voilà une qui entend la vie ! et qui a un bon mari, et bien appris, et bien discipliné, et heureux ! sa femme passerait dans le feu pour lui !...)

Enfin, battu dans mille scènes conjugales, battu par les raisonnements les plus logiques, (feu Tripier, feu Merlin ne sont que des enfants, la misère précédente vous l'a maintes fois prouvé) battu par les caresses les plus chattes, battu par des larmes, battu par vos propres paroles ; car, dans ces circonstances, une femme est tapie entre les feuilles de sa maison comme un jaguar ; elle n'a pas l'air de vous écouter, de faire attention à vous ; mais s'il vous échappe un mot, un geste, un désir, une parole, elle s'en arme, elle l'affile, elle vous l'oppose cent et cent fois... battu par des singeries gracieuses : « Si tu fais cela, je ferai ceci. » Elles deviennent alors plus marchandes que les Juifs, les Grecs (de ceux qui vendent des parfums et des petites filles), les Arabes (de ceux qui vendent des petits garçons et des chevaux), plus marchandes que les Suisses, les Génevois, les banquiers, et, ce qui est pis que tout cela, que les Génois !

Enfin, battu comme on est battu, vous vous déterminez à risquer, dans une entreprise, une certaine portion de votre capital.

Un soir, entre chien et loup, côte à côte, ou un matin au réveil, pendant que Caroline est là, à moitié éveillée, rose dans ses linges blancs, le visage riant dans ses dentelles, vous lui dites : — Tu veux ceci ! Tu veux cela ! Tu m'as dit ceci ! Tu m'as dit cela !...

Enfin, vous énumérez, en un instant, les innombrables fantaisies par lesquelles elle vous a maintes et maintes fois crevé le cœur, car il n'y a rien de plus affreux que de ne pouvoir satisfaire le désir d'une femme aimée ! et vous terminez en disant :

— Eh bien ! ma chère amie, il se présente une occasion de quintupler cent mille francs, et je suis décidé à faire cette affaire.

Elle se réveille, elle se dresse sur ce qu'on est convenu d'appeler *son séant*, elle vous embrasse, oh ! là... bien !

— Tu es gentil, est son premier mot.

Ne parlons pas du dernier : c'est une énorme et indicible onomatopée assez confuse.

— Maintenant, dit-elle, explique-moi ton affaire !

Et vous tâchez d'expliquer l'affaire.

D'abord, les femmes ne comprennent aucune affaire, elles ne veulent pas paraître les comprendre ; elles les comprennent, où,

quand, comment ? elles doivent les comprendre, à leur temps, — dans la saison, — à leur fantaisie. Votre chère créature, Caroline ravie, dit que vous avez eu tort de prendre au sérieux ses désirs, ses gémissements, ses envies de toilette. Elle a peur de cette affaire, elle s'effarouche des gérants, des actions, et surtout du fonds de roulement, le dividende n'est pas clair...

AXIOME.

Les femmes ont toujours peur de ce qui se partage.

Enfin, Caroline craint des piéges ; mais elle est enchantée de savoir qu'elle peut avoir sa voiture, sa loge, les habits variés de son enfant, etc. Tout en vous détournant de l'affaire, elle est visiblement heureuse de vous voir y mettant vos capitaux.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

— Oh ! ma chère, je suis la plus heureuse femme de la terre ; Adolphe vient de se lancer dans une magnifique affaire. — Je vais avoir un équipage, — oh ! bien plus beau que celui de madame de Fischtaminel : le sien est passé de mode ; le mien aura des rideaux à franges... — Mes chevaux seront gris de souris, les siens sont des alezans, communs comme des pièces de six liards.

— Madame, cette affaire est donc ?...

— Oh ! superbe, les actions doivent monter ; il me l'a expliquée avant de s'y jeter : car — Adolphe ! — Adolphe ne fait rien sans prendre conseil de moi...

— Vous êtes bien heureuse.

— Le mariage n'est pas tolérable sans une confiance absolue, et Adolphe me dit tout.

Vous êtes, vous ou toi, Adolphe, le meilleur mari de Paris, un homme adorable, un génie, un cœur, un ange. Aussi êtes-vous choyé à en être incommodé. Vous bénissez le mariage. Caroline vante les hommes, — ces rois de la création ! — les femmes sont faites pour eux, — l'homme est généreux, — le mariage est la plus belle institution.

Durant trois mois, six mois, Caroline exécute les concertos, les solos les plus brillants sur cette phrase adorable : — Je serai

riche ! — j'aurai mille francs par mois pour ma toilette. — Je vais avoir un équipage !...

Il n'est plus question de l'enfant que pour savoir dans quel collége on le mettra.

Deuxième époque.

— Eh bien ! mon cher ami, où donc en est cette affaire ?

Que devient ton affaire ?

Et cette affaire qui doit me donner une voiture, etc. ?...

Il est bien temps que ton affaire finisse !...

Quand se terminera l'affaire ?

Elle est bien long-temps à se faire, cette affaire-là.

Quand l'affaire sera-t-elle finie ?

Les actions montent-elles ?

Il n'y a que toi pour trouver des affaires qui ne se terminent pas.

Un jour, elle vous demande : — Y a-t-il une affaire ?

Si vous venez à parler de l'affaire, au bout de huit à dix mois, elle répond :

— Ah ! cette affaire !... Mais il y a donc vraiment une affaire ?

Cette femme, que vous avez crue sotte, commence à montrer incroyablement d'esprit quand il s'agit de se moquer de vous.

Pendant cette période, Caroline garde un silence compromettant quand on parle de vous.

Ou elle dit du mal des hommes en général : — Les hommes ne sont pas ce qu'ils paraissent être : on ne les connaît qu'à l'user. — Le mariage a du bon et du mauvais. — Les hommes ne savent rien finir.

Troisième époque.

Catastrophe.

Cette magnifique entreprise qui devait donner cinq capitaux pour un, à laquelle ont participé les gens les plus défiants, les gens les plus instruits, des pairs et des députés, des banquiers, — tous chevaliers de la Légion-d'Honneur, — cette affaire est en liquidation ! Les plus hardis espèrent dix pour cent de leurs capitaux. Vous êtes triste.

Caroline vous a souvent dit : — Adolphe, qu'as-tu ? — Adolphe, tu as quelque chose.

Enfin, vous apprenez à Caroline le fatal résultat ; elle commence par vous consoler.

— Cent mille francs de perdus ! Il faudra maintenant la plus stricte économie, dites-vous imprudemment.

Le jésuitisme de la femme éclate alors sur ce mot économie. Le mot économie met le feu aux poudres.

— Ah ! voilà ce que c'est que de faire des affaires ! — Pourquoi donc, *toi, si prudent*, es-tu donc allé compromettre cent mille francs ? — J'étais contre l'affaire, souviens-t'en ! *Mais* TU NE M'AS PAS ÉCOUTÉE !...

Sur ce thème, la discussion s'envenime.

— Vous n'êtes bon à rien, — vous êtes incapable, — les femmes seules voient juste. — Vous avez risqué le pain de vos enfants, — elle vous en a dissuadé. — Vous ne pouvez pas dire que ce soit pour elle. Elle n'a, Dieu merci, aucun reproche à se faire. Cent fois par mois elle fait allusion à votre désastre : — Si monsieur n'avait pas jeté ses fonds dans une telle entreprise, je pourrais avoir ceci, — cela.

— Quand tu voudras faire une affaire, une autre fois, tu m'écouteras !

Adolphe est atteint et convaincu d'avoir perdu cent mille francs à l'étourdie, sans but, comme un sot, sans avoir consulté sa femme.

Caroline dissuade ses amies de se marier. Elle se plaint de l'incapacité des hommes qui dissipent la fortune de leurs femmes. Caroline est vindicative ! elle est sotte, elle est atroce !

Plaignez Adolphe ! Plaignez-vous, ô maris ! O garçons, réjouissez-vous !

SOUVENIRS ET REGRETS.

Marié depuis quelques années, votre amour est devenu si placide, que Caroline essaie quelquefois le soir de vous réveiller par de petits mots piquants. Vous avez ce je ne sais quoi de calme et de tranquille qui impatiente toutes les femmes légitimes. Les femmes y trouvent une sorte d'insolence ; elles prennent la nonchalance du

bonheur pour la fatuité de la certitude, car elles ne pensent jamais au dédain de leurs inestimables valeurs : leur vertu est alors furieuse d'être prise au mot.

Dans cette situation, qui est le fond de la langue de tout mariage, et sur laquelle homme et femme doivent compter, aucun mari n'ose dire que le pâté d'anguille l'ennuie[1]; mais son appétit a certainement besoin des condiments de la toilette, des pensées de l'absence, des irritations d'une rivalité supposée.

Enfin, vous vous promenez alors très-bien avec votre femme sous le bras, sans serrer le sien contre vos flancs avec la craintive et soigneuse cohésion de l'avare tenant son trésor. Vous regardez, à droite et à gauche, les curiosités sur les Boulevards, en gardant votre femme d'un bras lâche et distrait, comme si vous étiez le remorqueur d'un gros bateau normand. Allons, soyez francs, mes amis ! si, derrière votre femme, un admirateur la pressait par mégarde ou avec intention, vous n'avez aucune envie de vérifier les motifs du passant ; d'ailleurs, nulle femme ne s'amuse à faire naître une querelle pour si peu de chose. Ce peu de chose, avouez-nous encore ceci, n'est-il pas excessivement flatteur pour l'un comme pour l'autre ?

Vous en êtes là, mais vous n'êtes pas allé plus loin. Cependant vous enterrez, au fond de votre cœur et de votre conscience, une horrible pensée : Caroline n'a pas répondu à votre attente.

Caroline a des défauts qui, par la haute mer de la lune de miel, restaient sous l'eau, et que la marée basse de la lune rousse a découverts. Vous vous êtes heurté souvent à ces écueils, vos espérances y ont échoué plusieurs fois, plusieurs fois vos désirs de jeune homme à marier (où est ce temps !) y ont vu se briser leurs embarcations pleines de richesses fantastiques : la fleur des marchandises a péri, le lest du mariage est resté. Enfin, pour se servir d'une locution de la langue parlée, en vous entretenant de votre mariage avec vous-même, vous vous dites, en regardant Caroline : *Ce n'est pas ce que je croyais !*

Un soir, au bal, dans le monde, chez un ami, n'importe où, vous rencontrez une sublime jeune fille, belle, spirituelle et bonne ; une âme, oh ! une âme céleste ! une beauté merveilleuse ! Voilà bien cette coupe inaltérable de figure ovale, ces traits qui doivent résister long-temps à l'action de la vie, ce front gracieux et rêveur. L'inconnue est riche, elle est instruite, elle appartient à

une grande famille ; partout elle sera bien ce qu'elle doit être, elle saura briller ou s'éclipser ; elle offre enfin, dans toute sa gloire et dans toute sa puissance, l'être rêvé, votre femme, celle que vous vous sentez le pouvoir d'aimer toujours : elle flattera toujours vos vanités, elle entendrait et servirait admirablement vos intérêts. Enfin, elle est tendre et gaie, cette jeune fille qui réveille toutes vos passions nobles ! qui allume des désirs éteints !

Vous regardez Caroline avec un sombre désespoir, et voici les fantômes de pensées qui frappent, de leurs ailes de chauve-souris, de leur bec de vautour, de leur corps de phalène, les parois du palais où, comme une lampe d'or, brille votre cervelle, allumée par le Désir.

Première strophe.

Ah ! pourquoi me suis-je marié ? ah ! quelle fatale idée ! je me suis laissé prendre à quelques écus ! Comment ? c'est fini, je ne puis avoir qu'une femme. Ah ! les Turcs ont bien de l'esprit ! On voit que l'auteur du Coran a vécu dans le désert !

IIe strophe.

Ma femme est malade, elle tousse quelquefois le matin. Mon Dieu, s'il est dans les décrets de votre sagesse de retirer Caroline du monde, faites-le promptement pour son bonheur et pour le mien. Cet ange a fait son temps.

IIIe strophe.

Mais je suis un monstre ! Caroline est la mère de mes enfants !

Votre femme revient avec vous en voiture, et vous la trouvez horrible ; elle vous parle, vous lui répondez par monosyllabes. Elle vous dit : « Qu'as-tu donc ? » Vous lui répondez : « Rien. »

Elle tousse, vous l'engagez à voir, dès demain, le docteur. La médecine a ses hasards.

IVe strophe.

On m'a dit qu'un médecin, maigrement payé par des héritiers, s'écria très-imprudemment : « Ils me rognent mille écus, et me doivent quarante mille livres de rentes ! » Oh ! je ne regarderais pas aux honoraires, moi !

— Caroline, lui dites-vous à haute voix, il faut prendre garde à toi ; croise ton châle, soigne-toi, mon ange aimé.

Votre femme est enchantée de vous, vous paraissez vous intéresser énormément à elle.

Pendant le déshabiller de votre femme, vous restez étendu sur la causeuse.

Quand tombe la robe, vous contemplez la divine apparition qui vous ouvre la porte d'ivoire des châteaux en Espagne. Extase ravissante ! vous voyez la sublime jeune fille !... Elle est blanche comme la voile du galion qui entre à Cadix chargé de trésors, elle en a les merveilleux bossoirs qui fascinent le négociant avide.

Votre femme, heureuse d'être admirée, s'explique alors votre air taciturne. Cette jeune fille sublime ! vous la voyez les yeux fermés ; elle domine votre pensée, et vous dites alors :

Ve ET DERNIÈRE STROPHE.

Divine ! adorable ! Existe-t-il deux femmes pareilles ?
Rose des nuits !
Tour d'ivoire !
Vierge céleste !
Étoile du soir et du matin !

Chacun a ses petites litanies, vous en avez dit quatre.

Le lendemain, votre femme est ravissante, elle ne tousse plus, elle n'a pas besoin de docteur ; si elle crève, elle crèvera de santé ; vous l'avez maudite quatre fois au nom de la jeune fille, et quatre fois elle vous a béni.

Caroline ne sait pas qu'il frétillait, au fond de votre cœur, un petit poisson rouge de la nature des crocodiles, enfermé dans l'amour conjugal comme l'autre dans un bocal, mais sans coquillages.

Quelques jours auparavant, votre femme avait parlé de vous, en termes assez équivoques, à madame de Fischtaminel ; votre belle amie vient la voir, et Caroline vous compromet alors par des regards mouillés et long-temps arrêtés ; elle vous vante, elle se trouve heureuse.

Vous sortez furieux, vous enragez, et vous êtes heureux de rencontrer un ami sur le Boulevard, pour y exhaler votre bile.

— Mon ami, ne te marie jamais ! Il vaut mieux voir tes héritiers

emportant tes meubles pendant que tu râles, il vaut mieux rester deux heures sans boire, à l'agonie, assassiné de paroles testamentaires par une garde-malade comme celle que Henri Monnier met si cruellement en scène dans sa terrible peinture des derniers moments d'un célibataire ! Ne te marie sous aucun prétexte !

Heureusement vous ne revoyez plus la sublime jeune fille ! Vous êtes sauvé de l'enfer où vous conduisaient de criminelles pensées, vous retombez dans le purgatoire de votre bonheur conjugal ; mais vous commencez à faire attention à madame de Fischtaminel, que vous avez adorée sans pouvoir arriver jusqu'à elle quand vous étiez garçon.

OBSERVATION.

Arrivé à cette hauteur dans la latitude ou la longitude de l'océan conjugal, il se déclare un petit mal chronique, intermittent, assez semblable à des rages de dents... Vous m'arrêtez, je le vois, pour me dire : — « Comment relève-t-on la hauteur dans cette mer ? Quand un mari peut-il se savoir à ce point nautique ; et peut-on en éviter les écueils ? »

On se trouve là, comprenez-vous ? aussi bien après dix mois de mariage qu'après dix ans : c'est selon la marche du vaisseau, selon sa voilure, selon la mousson, la force des courants, et surtout selon la composition de l'équipage. Eh ! bien, il y a cet avantage que les marins n'ont qu'une manière de prendre le point, tandis que les maris en ont mille de trouver le leur.

Exemples.

Caroline, votre ex-biche, votre ex-trésor, devenue tout bonnement votre femme, s'appuie beaucoup trop sur votre bras en se promenant sur le Boulevard, ou trouve beaucoup plus distingué de ne plus vous donner le bras ;

Ou elle voit des hommes plus ou moins jeunes, plus ou moins bien mis, quand autrefois elle ne voyait personne, même quand le Boulevard était noir de chapeaux et battu par plus de bottes que de bottines ;

Ou, quand vous rentrez, elle dit : « — Ce n'est rien, c'est

Monsieur ! » au lieu de : « — Ah ! c'est Adolphe ! » qu'elle disait avec un geste, un regard, un accent qui faisaient penser à ceux qui l'admiraient : Enfin, en voilà une heureuse ! (Cette exclamation d'une femme implique deux temps : celui pendant lequel elle est sincère, celui pendant lequel elle est hypocrite avec : « — Ah ! c'est Adolphe. » Quand elle s'écrie : « — Ce n'est rien, c'est Monsieur ! » elle ne daigne plus jouer la comédie.)

Ou, si vous revenez un peu tard (onze heures, minuit), elle... ronfle !! odieux indice !

Ou, elle met ses bas devant vous... (Dans le mariage anglais, ceci n'arrive qu'une seule fois dans la vie conjugale d'une lady ; le lendemain, elle part pour le continent avec un *captain* quelconque, et ne pense plus à mettre ses bas.)

Ou... mais restons-en là.

Ceci s'adresse à des marins ou maris familiarisés avec LA CONNAISSANCE DES TEMPS.

LE TAON CONJUGAL.

Eh bien ! sous cette ligne voisine d'un signe tropical sur le nom duquel le bon goût interdit de faire une plaisanterie vulgaire et indigne de ce spirituel ouvrage, il se déclare une horrible petite misère ingénieusement appelée le Taon Conjugal, de tous les cousins, moustiques, taracanes, puces et scorpions, le plus impatientant, en ce qu'aucune moustiquière[1] n'a pu être inventée pour s'en préserver.

Le Taon ne pique pas sur-le-champ : il commence à tintinnuler[2] à vos oreilles, et *vous ne savez pas encore ce que c'est.*

Ainsi, à propos de rien, de l'air le plus naturel du monde, Caroline dit : — Madame Deschars avait une bien belle robe, hier...

— Elle a du goût, répond Adolphe sans en penser un mot.

— C'est son mari qui la lui a donnée, réplique Caroline en haussant les épaules.

— Ah !

— Oui, une robe de quatre cents francs ! Elle a tout ce qui se fait de plus beau en velours...

— Quatre cents francs ! s'écrie Adolphe en prenant la pose de l'apôtre Thomas.



M. DESCHARS.

Ce n'est pas M. Deschars qui se conduirait ainsi.

(VIE CONJUGALE.)

— Mais il y a deux lés de rechange et un corsage...

— Il fait bien les choses, monsieur Deschars ! reprend Adolphe en se réfugiant dans la plaisanterie.

— Tous les hommes n'ont pas de ces attentions-là, dit Caroline sèchement.

— Quelles attentions ?...

— Mais, Adolphe... penser aux lés de rechange et à un corsage pour faire encore servir la robe quand elle ne sera plus de mise, décolletée...

Adolphe se dit en lui-même : — Caroline veut une robe.

Le pauvre homme !...!...!

Quelque temps après, monsieur Deschars a renouvelé la chambre de sa femme.

Puis monsieur Deschars a fait remonter à la nouvelle mode les diamants de sa femme.

Monsieur Deschars ne sort jamais sans sa femme, ou ne laisse sa femme aller nulle part sans lui donner le bras.

Si vous apportez quoi que ce soit à Caroline, ce n'est jamais aussi bien que ce qu'a fait monsieur Deschars.

Si vous vous permettez le moindre geste, la moindre parole un peu trop vifs ; si vous parlez un peu haut, vous entendez cette phrase sibilante et vipérine :

— Ce n'est pas monsieur Deschars qui se conduirait ainsi ! Prends donc monsieur Deschars pour modèle.

Enfin, l'imbécile monsieur Deschars apparaît dans votre ménage à tout moment et à propos de tout.

Ce mot : « — Vois donc un peu si monsieur Deschars se permet jamais... » est une épée de Damoclès, ou ce qui est pis, une épingle ; et votre amour-propre est la pelote où votre femme la fourre continuellement, la retire et la refourre, sous une foule de prétextes inattendus et variés, en se servant d'ailleurs des termes d'amitié les plus câlins ou avec des façons assez gentilles.

Adolphe, taonné jusqu'à se voir tatoué de piqûres, finit par faire ce qui se fait en bonne police, en gouvernement, en stratégie. (*Voyez* l'ouvrage de Vauban sur l'attaque et la défense des places fortes.) Il avise madame de Fischtaminel, femme encore jeune, élégante, un peu coquette, et il la pose (le scélérat se proposait ceci depuis long-temps) comme un moxa[1] sur l'épiderme excessivement chatouilleux de Caroline.

O vous qui vous écriez souvent : « — Je ne sais pas ce qu'a ma femme !... » vous baiserez cette page de philosophie transcendante, car vous allez y trouver *la clef du caractère de toutes les femmes !...* Mais les connaître aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup : elles ne se connaissent pas elles-mêmes ! Enfin, Dieu, vous le savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eue à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire.

Caroline veut bien piquer Adolphe à toute heure, mais cette faculté de lâcher de temps en temps une guêpe au conjoint (terme judiciaire) est un droit exclusivement réservé à l'épouse. Adolphe devient un monstre s'il détache sur sa femme une seule mouche. De Caroline, c'est de charmantes plaisanteries, un badinage pour égayer la vie à deux, et dicté surtout par les intentions les plus pures ; tandis que, d'Adolphe, c'est une cruauté de Caraïbe, une méconnaissance du cœur de sa femme et un plan arrêté de lui causer du chagrin. Ceci n'est rien.

— Vous aimez donc bien madame de Fischtaminel ? demande Caroline. Qu'a-t-elle donc dans l'esprit ou dans les manières de si séduisant, cette araignée-là ?

— Mais, Caroline...

— Oh ! ne prenez pas la peine de nier ce goût bizarre, dit-elle en arrêtant une négation sur les lèvres d'Adolphe, il y a long-temps que je m'aperçois que vous me préférez cet échalas (madame de Fischtaminel est maigre). Eh ! bien, allez... vous aurez bientôt reconnu la différence.

Comprenez-vous ? Vous ne pouvez pas soupçonner Caroline d'avoir le moindre goût pour monsieur Deschars (un gros homme commun, rougeaud, un ancien notaire), tandis que vous aimez madame de Fischtaminel ! Et alors Caroline, cette Caroline dont l'innocence vous a tant fait souffrir, Caroline qui s'est familiarisée avec le monde, Caroline devient spirituelle : vous avez deux Taons au lieu d'un.

Le lendemain elle vous demande, en prenant un petit air bon-enfant : — Où en êtes-vous avec madame de Fischtaminel ?...

Quand vous sortez, elle vous dit : — Va, mon ami, va prendre les eaux !

Car, dans leur colère contre une rivale, toutes les femmes, même les duchesses, emploient l'invective, et s'avancent jusque dans les tropes[1] de la Halle ; elles font alors arme de tout.



MADAME FISCHTAMINEL.

Qu'a-t-elle donc dans l'esprit et les manières, cette.....
araignée-là?

(VIE CONJUGALE.)

Vouloir convaincre Caroline d'erreur et lui prouver que madame de Fischtaminel vous est indifférente, vous coûterait trop cher. C'est une sottise qu'un homme d'esprit ne commet pas dans son ménage : il y perd son pouvoir et il s'y ébrèche.

Oh ! Adolphe, tu es arrivé malheureusement à cette saison si ingénieusement nommée *l'été de la saint Martin du mariage.* Hélas ! il faut, chose délicieuse ! reconquérir ta femme, ta Caroline, la reprendre par la taille, et devenir le meilleur des maris en tâchant de deviner ce qui lui plaît, afin de faire à son plaisir au lieu de faire à ta volonté ! Toute la question est là désormais.

LES TRAVAUX FORCÉS.

Admettons ceci, qui, selon nous, est une vérité remise à neuf :

AXIOME.

La plupart des hommes ont toujours un peu de l'esprit qu'exige une situation difficile, quand ils n'ont pas tout l'esprit de cette situation.

Quant aux maris qui sont au-dessous de leur position, il est impossible de s'en occuper : il n'y a pas de lutte, ils entrent dans la classe nombreuse des *Résignés.*

Adolphe se dit donc : — Les femmes sont des enfants : présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très-bien toutes les contredanses que dansent les enfants gourmands ; mais il faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haut, et... que le goût des dragées ne leur passe point. Les Parisiennes (Caroline est de Paris) sont excessivement vaines, elles sont gourmandes !... On ne gouverne les hommes, on ne se fait des amis, qu'en les prenant tous par leurs vices, en flattant leurs passions : ma femme est à moi !

Quelques jours après, pendant lesquels Adolphe a redoublé d'attention pour sa femme, il lui tient ce langage :

— Tiens, Caroline, amusons-nous ! il faut bien que tu mettes ta nouvelle robe (la pareille à celle de madame Deschars), et... ma foi, nous irons voir quelque bêtise aux Variétés.

Ces sortes de propositions rendent toujours les femmes légitimes

de la plus belle humeur. Et d'aller ! Adolphe a commandé pour deux, chez Borrel, au Rocher de Cancale, un joli petit dîner fin.

— Puisque nous allons aux Variétés, dînons au cabaret ! s'écrie Adolphe sur les Boulevards en ayant l'air de se livrer à une improvisation généreuse.

Caroline, heureuse de cette apparence de bonne fortune, s'engage alors dans un petit salon où elle trouve la nappe mise et le petit service coquet offert par Borrel aux gens assez riches pour payer le local destiné aux grands de la terre qui se font petits pour un moment.

Les femmes, dans un dîner prié, mangent peu : leur secret harnais les gêne, elles ont le corset de parade, elles sont en présence de femmes dont les yeux et la langue sont également redoutables. Elles aiment, non pas la bonne, mais la jolie chère : sucer des écrevisses, gober des cailles au gratin, tortiller l'aile d'un coq de bruyère, et commencer par un morceau de poisson bien frais relevé par une de ces sauces qui font la gloire de la cuisine française. La France règne par le goût en tout : le dessin, les modes, etc. La sauce est le triomphe du goût, en cuisine. Donc, grisettes, bourgeoises et duchesses sont enchantées d'un bon petit dîner arrosé de vins exquis, pris en petite quantité, terminé par des fruits comme il n'en vient qu'à Paris, surtout quand on va digérer ce petit dîner au spectacle, dans une bonne loge, en écoutant des bêtises, celles de la scène, et celles qu'on leur dit à l'oreille pour expliquer celles de la scène. Seulement l'addition du restaurant est de cent francs, la loge en coûte trente, et les voitures, la toilette (gants frais, bouquet, etc.) autant. Cette galanterie monte à un total de cent soixante francs, quelque chose comme quatre mille francs par mois, si l'on va souvent à l'Opéra-Comique, aux Italiens et au grand Opéra. Quatre mille francs par mois valent aujourd'hui deux millions de capital. Mais tout *honneur conjugal* vaut cela.

Caroline dit à ses amies des choses qu'elle croit excessivement flatteuses, mais qui font faire la moue à un mari spirituel.

— Depuis quelque temps, Adolphe est charmant. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter tant de gracieusetés, mais il me comble. Il ajoute du prix à tout par ces délicatesses qui nous *impressionnent* tant, nous autres femmes... Après m'avoir menée lundi au Rocher de Cancale, il m'a soutenu que Véry faisait aussi bien la cuisine que Borrel, et il a recommencé la partie dont je vous ai



MADAME DESCHARS.

Avoir, comme cette grosse madame Deschars, des cascades de chair à la Rubens !

(VIE CONJUGALE.)

parlé, mais en m'offrant au dessert un coupon de loge à l'Opéra. L'on donnait GUILLAUME TELL, qui, vous le savez, est ma passion.

— Vous êtes bien heureuse, répond madame Deschars sèchement, et avec une évidente jalousie.

— Mais une femme qui remplit bien ses devoirs mérite, il me semble, ce bonheur...

Quand cette phrase atroce se promène sur les lèvres d'une femme mariée, il est clair qu'elle *fait son devoir*, à la façon des écoliers, pour la récompense qu'elle attend. Au collége, on veut gagner des exemptions ; en mariage, on espère un châle, un bijou. Donc, plus d'amour !

— Moi, ma chère (madame Deschars est piquée), moi, je suis raisonnable. Deschars faisait de ces folies-là...*, j'y ai mis bon ordre. Écoutez donc, ma petite, nous avons deux enfants, et j'avoue que cent ou deux cents francs sont une considération pour moi, mère de famille.

— Eh ! madame, dit madame de Fischtaminel, il vaut mieux que nos maris aillent en partie fine avec nous que...

— Deschars ?... dit brusquement madame Deschars en se levant et saluant.

Le sieur Deschars (homme annulé par sa femme) n'entend pas alors la fin de cette phrase, par laquelle il apprendrait qu'on peut manger son bien avec des femmes excentriques.

Caroline, flattée dans toutes ses vanités, se rue alors dans toutes les douceurs de l'orgueil et de la gourmandise, deux délicieux péchés capitaux. Adolphe regagne du terrain ; mais, hélas ! (cette réflexion vaut un sermon de Petit Carême) le péché, comme toute volupté, contient son aiguillon. De même qu'un Autocrate, le Vice ne tient pas compte de mille délicieuses flatteries devant un seul pli de rose qui l'irrite. Avec lui, l'homme doit aller *crescendo !...* et toujours.

AXIOME.

Le Vice, le Courtisan, le Malheur et l'Amour ne connaissent que le *présent*.

* Mensonge à triple péché mortel (mensonge, orgueil, envie) que se permettent les dévotes, car madame Deschars est une dévote atrabilaire ; elle ne manque pas un office à Saint-Roch *depuis qu'elle a quêté avec la reine*. NOTE DE L'AUTEUR.

Au bout d'un temps difficile à déterminer, Caroline se regarde dans la glace, au dessert, et voit des rubis fleurissant sur ses pommettes et sur les ailes si pures de son nez. Elle est de mauvaise humeur au spectacle, et vous ne savez pas pourquoi, vous, Adolphe, si fièrement posé dans votre cravate ! vous qui tendez votre torse en homme satisfait.

Quelques jours après, la couturière arrive, elle essaie une robe, elle rassemble ses forces, elle ne parvient pas à l'agrafer... On appelle la femme de chambre. Après un tirage de la force de deux chevaux, un vrai treizième travail d'Hercule, il se déclare un hiatus de deux pouces. L'inexorable couturière ne peut cacher à Caroline que sa taille a changé. Caroline, l'aérienne Caroline, menace d'être pareille à madame Deschars. En terme vulgaire, elle épaissit.

On laisse Caroline atterrée.

— Comment avoir, comme cette grosse madame Deschars, des cascades de chairs à la Rubens ? Et c'est vrai... se dit-elle, Adolphe est un profond scélérat. Je le vois, il veut faire de moi une mère Gigogne ! et m'ôter mes moyens de séduction !

Caroline veut bien désormais aller aux Italiens, elle y accepte un tiers de loge, mais elle trouve *très-distingué* de peu manger, et refuse les parties fines de son mari.

— Mon ami, dit-elle, une femme comme il faut ne saurait aller là souvent... On entre une fois, par plaisanterie, dans ces boutiques ; mais s'y montrer habituellement ?... fi donc !

Borrel et Véry, ces illustrations du Fourneau, perdent chaque jour mille francs de recette à ne pas avoir une entrée spéciale pour les voitures. Si une voiture pouvait se glisser sous une porte cochère, et sortir par une autre en jetant une femme au péristyle d'un escalier élégant, combien de clientes leur amèneraient de bons, gros, riches clients !...

AXIOME.

La coquetterie tue la gourmandise.

Caroline en a bientôt assez du théâtre, et le diable seul peut savoir la cause de ce dégoût. Excusez Adolphe ! un mari n'est pas le diable.

Un bon tiers des Parisiennes s'ennuie au spectacle, à part

quelques escapades, comment aller rire et mordre au fruit d'une indécence, — aller respirer le poivre long d'un gros mélodrame, — s'extasier à des décorations, etc. Beaucoup d'entre elles ont les oreilles rassasiées de musique, et ne vont aux Italiens que pour les chanteurs, ou, si vous voulez, pour remarquer des différences dans l'exécution. Voici ce qui soutient les théâtres : les femmes y sont un spectacle avant et après la pièce. La vanité seule paie du prix exorbitant de quarante francs trois heures d'un plaisir contestable, pris en mauvais air et à grands frais, sans compter les rhumes attrapés en sortant. Mais se montrer, se faire voir, recueillir les regards de cinq cents hommes !... quelle franche lippée ! dirait Rabelais.

Pour cette précieuse récolte, engrangée par l'amour-propre, il faut être remarquée. Or, une femme et son mari sont peu regardés. Caroline a le chagrin de voir la salle toujours préoccupée des femmes qui ne sont pas avec leurs maris, des femmes excentriques. Or, le faible loyer qu'elle touche de ses efforts, de ses toilettes et de ses poses, ne compensant guère à ses yeux la fatigue, la dépense et l'ennui, bientôt il en est du spectacle comme de la bonne chère : la bonne cuisine la faisait engraisser, le théâtre la fait jaunir.

Ici Adolphe (ou tout homme à la place d'Adolphe) ressemble à ce paysan du Languedoc qui souffrait horriblement d'un *agacin* (en français, cor ; mais le mot de la langue d'Oc n'est-il pas plus joli ?). Ce paysan enfonçait son pied de deux pouces dans les cailloux les plus aigus du chemin, en disant à son agacin : — *Troun de Diou ! de bagasse !* si tu mé fais souffrir, jé té lé rends bien.

— En vérité, dit Adolphe profondément désappointé le jour où il reçoit de sa femme un refus non motivé, je voudrais bien savoir ce qui peut vous plaire...

Caroline regarde son mari du haut de sa grandeur, et lui dit, après un temps digne d'une actrice : — Je ne suis ni une oie de Strasbourg, ni une girafe.

— On peut, en effet, mieux employer quatre mille francs par mois, répond Adolphe.

— Que veux-tu dire ?

— Avec le quart de cette somme, offert à d'estimables forçats, à de jeunes libérés, à d'honnêtes criminels, on devient un per-

sonnage, un Petit-Manteau-Bleu[1] ! reprend Adolphe, et une jeune femme est alors fière de son mari.

Cette phrase est le cercueil de l'amour ! aussi Caroline la prend-elle en très-mauvaise part. Il s'ensuit une explication. Ceci rentre dans les milles facéties du chapitre suivant, dont le titre doit faire sourire les amants aussi bien que les époux. S'il y a des rayons jaunes, pourquoi n'y aurait-il pas des jours de cette couleur excessivement conjugale ?

DES RISETTES JAUNES.

Arrivé dans ces eaux, vous jouissez alors de ces petites scènes qui, dans le grand opéra du mariage, représentent les intermèdes, et dont voici le type.

Vous êtes un soir seuls, après dîner, et vous vous êtes déjà tant de fois trouvés seuls que vous éprouvez le besoin de vous dire de petits mots piquants, comme ceci, donné pour exemple.

— Prends garde à toi, Caroline, dit Adolphe, qui a sur le cœur tant d'efforts inutiles, il me semble que ton nez a l'impertinence de rougir à domicile tout aussi bien qu'au restaurant.

— Tu n'es pas dans tes jours d'amabilité !...

RÈGLE GÉNÉRALE.

Aucun homme n'a pu découvrir le moyen de donner un conseil d'ami à aucune femme, pas même à la sienne.

— Que veux-tu, ma chère ! peut-être es-tu trop serrée dans ton corset, et l'on se donne ainsi des maladies...

Aussitôt qu'un homme a dit cette phrase n'importe à quelle femme, cette femme (elle sait que les buscs sont souples) saisit son busc par le bout qui regarde en contre-bas, et le soulève en disant, comme Caroline :

— Vois, on peut y mettre la main ! jamais je ne me serre.

— Ce sera donc l'estomac...

— Qu'est-ce que l'estomac a de commun avec le nez ?

— L'estomac est un centre qui communique avec tous nos organes ?

— Le nez est donc un organe ?

— Oui.

— Ton organe te sert bien mal en ce moment... (Elle lève les yeux et hausse les épaules.) Voyons ! que t'ai-je fait, Adolphe ?

— Mais rien, je plaisante, et j'ai le malheur de ne pas te plaire, répond Adolphe en souriant.

— Mon malheur, à moi, c'est d'être ta femme. Oh ! que ne suis-je celle d'un autre !

— Nous sommes d'accord !

— Si, me nommant autrement, j'avais la naïveté de dire, comme les coquettes qui veulent savoir où elles en sont avec un homme : « Mon nez est d'un rouge inquiétant ! » en me regardant à la glace avec des minauderies de singe, tu me répondrais : « Oh ! madame, vous vous calomniez ! D'abord, cela ne se voit pas ; puis c'est en harmonie avec la couleur de votre teint... Nous sommes d'ailleurs tous ainsi après dîner ! » et tu partirais de là pour me faire des compliments... Est-ce que je dis, moi, que tu engraisses, que tu prends des couleurs de maçon, et que j'aime les hommes pâles et maigres ?...

On dit à Londres : *Ne touchez pas à la hache*[1] *!* En France, il faut dire : Ne touchez pas au nez de la femme...

— Et tout cela pour un peu trop de cinabre naturel ! s'écrie Adolphe. Prends-t'en au bon Dieu, qui se mêle d'étendre de la couleur plus dans un endroit que dans un autre, non à moi... qui t'aime... qui te veux parfaite, et qui te crie : Gare !

— Tu m'aimes trop, alors, car depuis quelque temps tu t'étudies à me dire des choses désagréables, tu cherches à me dénigrer sous prétexte de me perfectionner... J'ai été trouvée parfaite, il y a cinq ans...

— Moi, je te trouve mieux que parfaite, tu es charmante !...

— Avec trop de cinabre ?

Adolphe, qui voit sur la figure de sa femme un air hyperboréen, s'approche, se met sur une chaise à côté d'elle. Caroline, ne pouvant pas décemment s'en aller, donne un coup de côté sur sa robe comme pour opérer une séparation. Ce mouvement-là, certaines femmes l'accomplissent avec une impertinence provocante ; mais il a deux significations : c'est, en terme de whist, ou *une invite au roi*, ou *une renonce*. En ce moment, Caroline renonce.

— Qu'as-tu ? dit Adolphe.

— Voulez-vous un verre d'eau et de sucre ? demande Caroline

en s'occupant de votre hygiène et prenant (en charge) son rôle de servante.

— Pourquoi ?

— Mais vous n'avez pas la digestion aimable, vous devez souffrir beaucoup. Peut-être faut-il mettre une goutte d'eau-de-vie dans le verre d'eau sucrée ? Le docteur a parlé de cela comme d'un remède excellent...

— Comme tu t'occupes de mon estomac !

— C'est un centre, il communique à tous les organes, il agira sur le cœur, et de là peut-être sur la langue.

Adolphe se lève et se promène sans rien dire, mais il pense à tout l'esprit que sa femme acquiert ; il la voit grandissant chaque jour en force, en acrimonie ; elle devient d'une intelligence dans le taquinage et d'une puissance militaire dans la dispute qui lui rappelle[1] Charles XII et les Russes. Caroline, en ce moment, se livre à une mimique inquiétante : elle a l'air de se trouver mal.

— Souffrez-vous ? dit Adolphe pris par où les femmes nous prennent toujours, par la générosité.

— Ça fait mal au cœur, après le dîner, de voir un homme allant et venant comme un balancier de pendule. Mais vous voilà bien : il faut toujours que vous vous agitiez... Êtes-vous drôles... Les hommes sont plus ou moins fous...

Adolphe s'assied au coin de la cheminée opposé à celui que sa femme occupe, et il y reste pensif : le mariage lui apparaît avec ses steppes meublés d'orties.

— Eh bien ! tu boudes ?... dit Caroline après un demi-quart d'heure donné à l'observation de la figure maritale.

— Non, j'étudie, répond Adolphe.

— Oh ! quel caractère infernal tu as !... dit-elle en haussant les épaules. Est-ce à cause de ce que je t'ai dit sur ton ventre, sur ta taille et sur ta digestion ? Tu ne vois donc pas que je voulais te rendre la monnaie de ton cinabre ? Tu prouves que les hommes sont aussi coquets que les femmes... (Adolphe reste froid.) Sais-tu que cela me semble très-gentil à vous de prendre nos qualités... (Profond silence.) On plaisante, et tu te fâches... (elle regarde Adolphe), car tu es fâché... Je ne suis pas comme toi, moi : je ne peux pas supporter l'idée de t'avoir fait un peu de peine ! Et c'est pourtant une idée qu'un homme n'aurait jamais eue, que d'attribuer ton impertinence à quelque embarras dans ta digestion. Ce

n'est plus *mon Dodofe!* c'est son ventre qui s'est trouvé assez grand pour parler... Je ne te savais pas ventriloque, voilà tout...

Caroline regarde Adolphe en souriant : Adolphe se tient comme gommé.

— Non, il ne rira pas... Et vous appelez cela, dans votre jargon, avoir du caractère... Oh ! comme nous sommes bien meilleures !

Elle vient s'asseoir sur les genoux d'Adolphe, qui ne peut s'empêcher de sourire. Ce sourire, extrait à l'aide de la machine à vapeur, elle le guettait pour s'en faire une arme.

— Allons, mon bon homme, avoue tes torts ! dit-elle alors. Pourquoi bouder ? Je t'aime, moi, comme tu es ! Je te vois tout aussi mince que quand je t'ai épousé... plus mince même.

— Caroline, quand on en arrive à se tromper sur ces petites choses-là... quand on se fait des concessions et qu'on ne reste pas fâché, tout rouge... sais-tu ce qui en est ?...

— Eh bien ? dit Caroline inquiète de la pose dramatique que prend Adolphe.

— On s'aime moins.

— Oh ! gros monstre, je te comprends : tu restes fâché pour me faire croire que tu m'aimes.

Hélas ! avouons-le ! Adolphe dit la vérité de la seule manière de la dire : en riant.

— Pourquoi m'as-tu fait de la peine ? dit-elle. Ai-je un tort ? ne vaut-il pas mieux me l'expliquer gentiment plutôt que de me dire grossièrement (elle enfle sa voix) : « Votre nez rougit ! » Non, ce n'est pas bien ! Pour te plaire, je vais employer une expression de ta belle Fischtaminel : « *Ce n'est pas d'un gentleman!* »

Adolphe se met à rire et paye les frais du raccommodement ; mais au lieu d'y découvrir ce qui peut plaire à Caroline et le moyen de se l'attacher, il reconnaît par où Caroline l'attache à elle.

NOSOGRAPHIE DE LA VILLA[1].

Est-ce un agrément de ne pas savoir ce qui plaît à sa femme, quand on est marié ?... Certaines femmes (cela se rencontre encore en province) sont assez naïves pour dire assez promptement ce qu'elles veulent ou ce qui leur plaît. Mais, à Paris, presque toutes les femmes éprouvent une certaine jouissance à voir un homme

aux écoutes de leur cœur, de leurs caprices, de leurs désirs, trois expressions d'une même chose ! et tournant, virant, allant, se démenant, se désespérant, comme un chien qui cherche un maître.

Elles nomment cela *être aimées*, les malheureuses !... Et bon nombre se disent en elles-mêmes, comme Caroline : — Comment s'en tirera-t-il ?

Adolphe en est là. Dans ces circonstances, le digne et excellent Deschars, ce modèle du mari bourgeois, invite le ménage Adolphe et Caroline à inaugurer une charmante maison de campagne. C'est une occasion que les Deschars ont saisie par son feuillage, une folie d'homme de lettres, une délicieuse villa où l'artiste a enfoui cent mille francs, et vendue à la criée onze mille francs. Caroline a quelque jolie toilette à essayer, un chapeau à plumes en saule pleureur : c'est ravissant à monter en tilbury. On laisse le petit Charles à sa grand'mère. On donne congé aux domestiques. On part avec le sourire d'un ciel bleu, lacté de nuages, uniquement pour en rehausser l'effet. On respire le bon air, on le fend par le trot du gros cheval normand sur qui le printemps agit. Enfin l'on arrive à Marnes, au-dessus de Ville-d'Avray, où les Deschars se pavanent dans une villa copiée sur une villa de Florence, et entourée de prairies suisses, sans tous les inconvénients des Alpes.

— Mon Dieu ! quelles délices qu'une semblable maison de campagne ! s'écrie Caroline en se promenant dans les bois admirables qui bordent Marnes et Ville-d'Avray. On est heureux par les yeux comme si l'on y avait un cœur !

Caroline, ne pouvant prendre qu'Adolphe, prend alors Adolphe, qui redevient son Adolphe. Et de courir comme une biche, et de redevenir la jolie, naïve, petite, adorable pensionnaire qu'elle était !... Ses nattes tombent ! elle ôte son chapeau, le tient par ses brides. La voilà *re*jeune, blanche et rose. Ses yeux sourient, sa bouche est une grenade douée de sensibilité, d'une sensibilité qui paraît neuve.

— Ça te plairait donc bien, ma chérie, une campagne !... dit Adolphe en tenant Caroline par la taille, et la sentant qui s'appuie comme pour en montrer la flexibilité.

— Oh ! tu serais assez gentil pour m'en acheter une ?... Mais, pas de folies !... Saisis une occasion comme celle des Deschars.

— Te plaire, savoir bien ce qui peut te faire plaisir, voilà l'étude de ton Adolphe.

Ils sont seuls, ils peuvent se dire leurs petits mots d'amitié, défiler le chapelet de leurs mignardises secrètes.

— On veut donc plaire à sa petite fille ?... dit Caroline en mettant sa tête sur l'épaule d'Adolphe, qui la baise au front en pensant : — Dieu merci, je la tiens !

AXIOME.

Quand un mari et une femme se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre.

Le jeune ménage est charmant, et la grosse madame Deschars se permet une remarque assez décolletée pour elle, si sévère, si prude, si dévote.

— La campagne a la propriété de rendre les maris très-aimables.

Monsieur Deschars indique une occasion à saisir. On veut vendre une maison à Ville-d'Avray, toujours pour rien. Or, la maison de campagne est une maladie particulière à l'habitant de Paris. Cette maladie a sa durée et sa guérison. Adolphe est un mari, ce n'est pas un médecin. Il achète la campagne, et il s'y installe avec Caroline redevenue sa Caroline, sa Carola, sa biche blanche, son gros trésor, sa petite fille, etc.

Voici quels symptômes alarmants se déclarent avec une effrayante rapidité :

On paye une tasse de lait vingt-cinq centimes quand il est baptisé, cinquante centimes quand il est *anhydre*[1], disent les chimistes.

La viande est moins chère à Paris qu'à Sèvres, expérience faite des qualités.

Les fruits sont hors de prix. Une belle poire coûte plus prise à la campagne que dans le jardin (anhydre !) qui fleurit à l'étalage de Chevet.

Avant de pouvoir récolter des fruits chez soi, où il n'y a qu'une prairie suisse de deux centiares, environnée de quelques arbres verts qui ont l'air d'être empruntés à une décoration de vaudeville, les autorités les plus rurales consultées déclarent qu'il faudra dépenser beaucoup d'argent, et — attendre cinq années !...

Les légumes s'élancent de chez les maraîchers pour rebondir à la Halle. Madame Deschars, qui jouit d'un jardinier-concierge, avoue que les légumes venus dans son terrain, sous ses bâches,

à force de terreau, lui coûtent deux fois plus cher que ceux achetés à Paris chez une fruitière qui a boutique, qui paie patente, et dont l'époux est électeur.

Malgré les efforts et les promesses du jardinier-concierge, les primeurs ont toujours à Paris une avance d'un mois sur celles de la campagne.

De huit heures du soir à onze heures, les époux ne savent que faire, vu l'insipidité des voisins, leur petitesse et les questions d'amour-propre soulevées à propos de rien.

Monsieur Deschars remarque, avec la profonde science de calcul qui distingue un ancien notaire, que le prix de ses voyages à Paris cumulé avec les intérêts du prix de la campagne, avec les impositions, les réparations, les gages du concierge et de sa femme, etc., équivalent à un loyer de mille écus ! Il ne sait pas comment lui, ancien notaire, s'est laissé prendre à cela !... Car il a maintes fois fait des baux de châteaux avec parcs et dépendances pour mille écus de loyer.

On convient à la ronde, dans les salons de madame Deschars, qu'une maison de campagne, loin d'être un plaisir, est une plaie vive...

— Je ne sais pas comment on ne vend que cinq centimes, à la Halle, un chou qui doit être arrosé tous les jours, depuis sa naissance jusqu'au jour où on le coupe, dit Caroline.

— Mais, répond un petit épicier retiré, le moyen de se tirer de la campagne, c'est d'y rester, d'y demeurer, de se faire campagnard, et alors tout change...

Caroline, en revenant, dit à son pauvre Adolphe : — Quelle idée as-tu donc eue là, d'avoir une maison de campagne ? Ce qu'il y a de mieux, en fait de campagne, est d'y aller chez les autres...

Adolphe se rappelle un proverbe anglais qui dit : « N'ayez jamais de journal, de maîtresse, ni de campagne ; il y a toujours des imbéciles qui se chargent d'en avoir pour vous... »

— Bah ! répond Adolphe, que le Taon Conjugal a définitivement éclairé sur la logique des femmes, tu as raison ; mais aussi, que veux-tu ?... l'enfant s'y porte à ravir.

Quoique Adolphe soit devenu prudent, cette réponse éveille les susceptibilités de Caroline. Une mère veut bien penser exclusivement à son enfant, mais elle ne veut pas se le voir préférer. Ma-

dame se tait ; le lendemain, elle s'ennuie à la mort. Adolphe étant parti pour ses affaires, elle l'attend depuis cinq heures jusqu'à sept, et va seule avec le petit Charles jusqu'à la voiture. Elle parle pendant trois quarts d'heure de ses inquiétudes. Elle a eu peur en allant de chez elle au bureau des voitures. Est-il convenable qu'une jeune femme soit là, *seule ?* Elle ne supportera pas cette existence-là.

La villa crée alors une phase assez singulière, et qui mérite un chapitre à part.

LA MISÈRE DANS LA MISÈRE.

AXIOME.

La misère fait des parenthèses.

EXEMPLE.

On a diversement parlé, toujours en mal, du point de côté ; mais ce mal n'est rien, comparé au point dont il s'agit ici, et que les plaisirs du regain conjugal font dresser à tout propos, comme le marteau de la touche d'un piano. Ceci constitue une misère picotante, qui ne fleurit qu'au moment où la timidité de la jeune épouse a fait place à cette fatale égalité de droits qui dévore également le ménage et la France. A chaque saison ses misères !...

Caroline, après une semaine où elle a noté les absences de monsieur, s'aperçoit qu'il passe sept heures par jour loin d'elle. Un jour, Adolphe, qui revient gai comme un acteur applaudi, trouve sur le visage de Caroline une légère couche de gelée blanche. Après avoir vu que la froideur de sa mine est remarquée, Caroline prend un faux air amical dont l'expression bien connue a le don de faire intérieurement pester un homme, et dit : — Tu as donc eu beaucoup d'affaires, aujourd'hui, mon ami ?

— Oui, beaucoup !

— Tu as pris des cabriolets ?

— J'en ai eu pour sept francs...

— As-tu trouvé tout ton monde ?...

— Oui, ceux à qui j'avais donné rendez-vous...

— Quand leur as-tu donc écrit ? L'encre est desséchée dans ton encrier : c'est comme de la laque ; j'ai eu à écrire, et j'ai passé une grande heure à l'humecter avant d'en faire une bourbe compacte avec laquelle on aurait pu marquer des paquets destinés aux Indes.

Ici, tout mari jette sur sa moitié des regards sournois.

— Je leur ai vraisemblablement écrit à Paris...

— Quelles affaires donc, Adolphe ?...

— Ne les connais-tu pas ?... Veux-tu que je te les dise ?... Il y a d'abord l'Affaire Chaumontel...

— Je croyais monsieur Chaumontel en Suisse...

— Mais n'a-t-il pas ses représentants, son avoué ?...

— Tu n'as fait que des affaires ?... dit Caroline en interrompant Adolphe.

Elle jette alors un regard clair, direct, par lequel elle plonge à l'improviste dans les yeux de son mari : une épée dans un cœur.

— Que veux-tu que j'aie fait ?... De la fausse monnaie, des dettes, de la tapisserie ?...

— Mais, je ne sais pas. Je ne peux rien deviner, d'abord ! Tu me l'as dit cent fois : je suis trop bête.

— Bon ! voilà que tu prends en mauvaise part un mot caressant. Va, ceci est bien femme.

— As-tu conclu quelque chose ? dit-elle en prenant un air d'intérêt pour les affaires.

— Non, rien...

— Combien de personnes as-tu vues ?

— Onze, sans compter celles qui se promenaient sur les Boulevards.

— Comme tu me réponds !

— Mais aussi tu m'interroges comme si tu avais fait pendant dix ans le métier de juge d'instruction...

— Eh bien ! raconte-moi toute ta journée, ça m'amusera. Tu devrais bien penser ici à mes plaisirs ! Je m'ennuie assez quand tu me laisses là, seule, pendant des journées entières.

— Tu veux que je t'amuse en te racontant des affaires ?...

— Autrefois, tu me disais tout...

Ce petit reproche amical déguise une espèce de certitude que veut avoir Caroline touchant les choses graves dissimulées par

Adolphe. Adolphe entreprend alors de raconter sa journée. Caroline affecte une espèce de distraction assez bien jouée pour faire croire qu'elle n'écoute pas.

— Mais tu me disais tout à l'heure, s'écrie-t-elle au moment où notre Adolphe s'entortille, que tu as pris pour sept francs de cabriolets, et tu parles maintenant d'un fiacre ? Il était sans doute à l'heure ? Tu as donc fait tes affaires en fiacre ? dit-elle d'un petit ton goguenard.

— Pourquoi les fiacres me seraient-ils interdits ? demande Adolphe en reprenant son récit.

— Tu n'es pas allé chez madame de Fischtaminel ? dit-elle au milieu d'une explication excessivement embrouillée où elle vous coupe insolemment la parole.

— Pourquoi y serais-je allé ?...

— Ça m'aurait fait plaisir ; j'aurais voulu savoir si son salon est fini...

— Il l'est !

— Ah ! tu y es donc allé ?...

— Non, son tapissier me l'a dit.

— Tu connais son tapissier ?...

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Braschon.

— Tu l'as donc rencontré, le tapissier ?...

— Oui.

— Mais tu m'as dit n'être allé qu'en voiture ?...

— Mais, mon enfant, pour prendre des voitures, on va les cherc...

— Bah ! tu l'auras trouvé dans le fiacre...

— Qui ?

— Mais, le salon — ou — Braschon ! Va, l'un comme l'autre est aussi probable.

— Mais tu ne veux donc pas m'écouter ? s'écrie Adolphe en pensant qu'avec une longue narration il endormira les soupçons de Caroline.

— Je t'ai trop écouté. Tiens : tu mens depuis une heure, comme un commis-voyageur.

— Je ne dirai plus rien.

— J'en sais assez, je sais tout ce que je voulais savoir. Oui, tu

me dis que tu as vu des avoués, des notaires, des banquiers : tu n'as vu personne de ces gens-là ! Si j'allais faire une visite demain à madame de Fischtaminel, sais-tu ce qu'elle me dirait ?

Ici, Caroline observe Adolphe ; mais Adolphe affecte un calme trompeur, au beau milieu duquel Caroline jette la ligne afin de pêcher un indice.

— Eh bien ! elle me dirait qu'elle a eu le plaisir de te voir... Mon Dieu ! sommes-nous malheureuses ! Nous ne pouvons jamais savoir ce que vous faites... Nous sommes clouées là, dans nos ménages, pendant que vous êtes à vos affaires ! Belles affaires !... Dans ce cas-là, je te raconterais, moi, des affaires un peu mieux machinées que les tiennes !... Ah ! vous nous apprenez de belles choses !... On dit que les femmes sont perverses... Mais qui les a perverties ?...

Ici, Adolphe essaie, en arrêtant un regard fixe sur Caroline, d'arrêter ce flux de paroles. Caroline, comme un cheval qui reçoit un coup de fouet, reprend de plus belle et avec l'animation d'une *coda*[1] rossinienne.

— Ah ! c'est une jolie combinaison ! mettre sa femme à la campagne pour être libre de passer la journée à Paris comme on l'entend. Voilà donc la raison de votre passion pour une maison de campagne ! Et moi, pauvre bécasse, qui donne dans le panneau !... Mais vous avez raison, monsieur : c'est très-commode, une campagne ! elle peut avoir deux fins. Madame s'en arrangera tout aussi bien que monsieur. A vous Paris et ses fiacres !... à moi les bois et leurs ombrages !... Tiens, décidément, Adolphe, cela me va, ne nous fâchons plus...

Adolphe s'entend dire des sarcasmes pendant une heure.

— As-tu fini, ma chère ?... demande-t-il en saisissant un moment où elle hoche la tête sur une interrogation à effet.

Caroline termine alors en s'écriant : — J'en ai bien assez de la campagne, et je n'y remets plus les pieds !... Mais je sais ce qui m'arrivera : vous la garderez, sans doute, et vous me laisserez à Paris. Eh bien ! à Paris, je pourrai du moins m'amuser pendant que vous mènerez madame de Fischtaminel dans les bois. Qu'est-ce qu'une *villa Adolphini* où l'on a mal au cœur quand on s'est promené six fois autour de la prairie ? où l'on vous a planté des bâtons de chaise et des manches à balai, sous prétexte de vous procurer de l'ombrage ?... On y est comme dans un four : les

murs ont six pouces d'épaisseur ! Et monsieur est absent sept heures sur les douze de la journée ! Voilà le fin mot de la villa !

— Écoute, Caroline...

— Encore, dit-elle, si tu voulais m'avouer ce que tu as fait aujourd'hui ?... Tiens, tu ne me connais pas : je serai bonne-enfant, dis-le moi !... Je te pardonne à l'avance tout ce que tu auras fait.

Adolphe *a eu des relations* avant son mariage ; il connaît trop bien le résultat d'un aveu pour en faire à sa femme, et alors il répond : — Je vais tout te dire...

— Eh bien ! tu seras gentil... je t'en aimerai mieux !

— Je suis resté trois heures...

— J'en étais sûre... chez madame de Fischtaminel ?...

— Non, chez notre notaire, qui m'avait trouvé un acquéreur ; mais nous n'avons jamais pu nous entendre : il voulait notre maison de campagne toute meublée, et, en sortant, je suis allé chez Braschon pour savoir ce que nous lui devions...

— Tu viens d'arranger ce roman-là pendant que je te parlais !... Voyons, regarde-moi !... J'irai voir Braschon demain.

Adolphe ne peut retenir une contraction nerveuse.

— Tu ne peux pas t'empêcher de rire, vois-tu ! vieux monstre !

— Je ris de ton entêtement.

— J'irai demain chez madame de Fischtaminel.

— Hé ! va où tu voudras !...

— Quelle brutalité ! dit Caroline en se levant et s'en allant son mouchoir sur les yeux.

La maison de campagne, si ardemment désirée par Caroline, est devenue une invention diabolique d'Adolphe, un piége où s'est prise la biche.

Depuis qu'Adolphe a reconnu qu'il est impossible de raisonner avec Caroline, il lui laisse dire tout ce qu'elle veut.

Deux mois après, il vend sept mille francs une villa qui lui coûte vingt-deux mille francs ! Mais il y gagne de savoir que la campagne n'est pas encore ce qui plaît à Caroline.

La question devient grave : orgueil, gourmandise, deux péchés de moine y ont passé ! La nature avec ses bois, ses forêts, ses vallées, la Suisse des environs de Paris, les rivières factices ont à peine amusé Caroline pendant six mois. Adolphe est tenté d'abdiquer, et de prendre le rôle de Caroline.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE DES MÉNAGES.

Un matin, Adolphe est définitivement saisi par la triomphante idée de laisser Caroline maîtresse de trouver elle-même ce qui lui plaît. Il lui remet le gouvernement de la maison en lui disant : « Fais ce que tu voudras. » Il substitue le système constitutionnel au système autocratique, un ministère responsable au lieu d'un pouvoir conjugal absolu. Cette preuve de confiance, objet d'une secrète envie, est le bâton de maréchal des femmes. Les femmes sont alors, selon l'expression vulgaire, maîtresses à la maison.

Dès lors, rien, pas même les souvenirs de la lune de miel, ne peut se comparer au bonheur d'Adolphe pendant quelques jours. Une femme est alors tout sucre, elle est trop sucre ! Elle inventerait les petits soins, les petits mots, les petites attentions, les chatteries et la tendresse, si toute cette confiturerie conjugale n'existait pas depuis le Paradis Terrestre. Au bout d'un mois, l'état d'Adolphe a quelque similitude avec celui des enfants vers la fin de la première semaine de l'année. Aussi Caroline commence-t-elle à dire, non pas en paroles, mais en action, en mines, en expressions mimiques : — On ne sait que faire pour plaire à un homme !...

Laisser à sa femme le gouvernail de la barque est une idée excessivement ordinaire, qui mériterait peu l'expression de triomphante, décernée en tête de ce chapitre, si elle n'était pas doublée de l'idée de destituer Caroline. Adolphe a été séduit par cette pensée, qui s'empare et s'emparera de tous les gens en proie à un malheur quelconque, savoir jusqu'où peut aller le mal ! expérimenter ce que le feu fait de dégât quand on le laisse à lui-même, en se sentant ou en se croyant le pouvoir de l'arrêter. Cette curiosité nous suit de l'enfance à la tombe. Or, après sa pléthore de félicité conjugale, Adolphe, qui se donne la comédie chez lui, passe par les phases suivantes.

Première époque.

Tout va trop bien. Caroline achète de jolis petits registres pour écrire ses dépenses, elle achète un joli petit meuble pour serrer l'argent, elle fait vivre admirablement bien Adolphe, elle est

heureuse de son approbation, elle découvre une foule de choses qui manquent dans la maison, elle met sa gloire à être une maîtresse de maison incomparable. Adolphe, qui s'érige lui-même en censeur, ne trouve pas la plus petite observation à formuler.

S'il s'habille, il ne lui manque rien. On n'a jamais, même chez Armide, déployé de tendresse plus ingénieuse que celle de Caroline. On renouvelle, à ce phénix des maris, le caustique sur son cuir à repasser ses rasoirs. Des bretelles fraîches sont substituées aux vieilles. Une boutonnière n'est jamais veuve. Son linge est soigné comme celui du confesseur d'une dévote à péchés véniels. Les chaussettes sont sans trous.

A table, tous ses goûts, ses caprices même sont étudiés, consultés : il engraisse !

Il a de l'encre dans son écritoire, et l'éponge en est toujours humide. Il ne peut rien dire, pas même, comme Louis XIV : « J'ai failli attendre ! » Enfin, il est à tout propos qualifié d'*un amour d'homme.* Il est obligé de gronder Caroline de ce qu'elle s'oublie : elle ne pense pas assez à elle. Caroline enregistre ce doux reproche.

Deuxième époque.

La scène change, à table. Tout est bien cher. Les légumes sont hors de prix. Le bois se vend comme s'il venait de Campêche. Les fruits, oh ! quant aux fruits, les princes, les banquiers, les grands seigneurs seuls peuvent en manger. Le dessert est une cause de ruine. Adolphe entend souvent Caroline disant à madame Deschars : « Mais comment faites-vous ?... » On tient alors devant vous des conférences sur la manière de régir les cuisinières.

Une cuisinière, entrée chez vous sans nippes, sans linge, sans talent, est venue demander son compte en robe de mérinos bleu, ornée d'un fichu brodé, les oreilles embellies d'une paire de boucles d'oreilles enrichies de petites perles, chaussée en bons souliers de peau qui laissaient voir des bas de coton assez jolis. Elle a deux malles d'effets et son livret à la Caisse d'Épargne.

Caroline se plaint alors du peu de moralité du peuple ; elle se plaint de l'instruction et de la science de calcul qui distingue[1] les domestiques. Elle lance de temps en temps de petits axiomes comme ceux-ci : — Il y a des écoles qu'il faut faire ! — Il n'y a

que ceux qui ne font rien qui font tout bien. — Elle a les soucis du pouvoir. Ah! les hommes sont bien heureux de ne pas avoir à mener un ménage. — Les femmes ont le fardeau des détails.

Caroline a des dettes. Mais, comme elle ne veut pas avoir tort, elle commence par établir que l'expérience est une si belle chose, qu'on ne saurait l'acheter trop cher. Adolphe rit, dans sa barbe, en prévoyant une catastrophe qui lui rendra le pouvoir.

Troisième époque.

Caroline, pénétrée de cette vérité qu'il faut manger uniquement pour vivre, fait jouir Adolphe des agréments d'une table cénobitique.

Adolphe a des chaussettes lézardées ou grosses du lichen des raccommodages faits à la hâte, car sa femme n'a pas assez de la journée pour ce qu'elle veut faire. Il porte des bretelles noircies par l'usage. Le linge est vieux et bâille comme un portier ou comme la porte cochère. Au moment où Adolphe est pressé de conclure une affaire, il met une heure à s'habiller en cherchant ses affaires une à une, en dépliant beaucoup de choses avant d'en trouver une qui soit irréprochable. Mais Caroline est très-bien mise. Madame a de jolis chapeaux, des bottines en velours, des mantilles. Elle a pris son parti, elle administre en vertu de ce principe : Charité bien ordonnée commence par elle-même. Quand Adolphe se plaint du contraste entre son dénûment et la splendeur de Caroline, Caroline lui dit : — Mais tu m'as grondée de ne rien m'acheter !...

Un échange de plaisanteries plus ou moins aigres commence à s'établir alors entre les époux. Caroline, un soir, se fait charmante, afin de glisser l'aveu d'un déficit assez considérable, absolument comme quand le Ministère se livre à l'éloge des contribuables, et se met à vanter la grandeur du pays en accouchant d'un petit projet de loi qui demande des crédits supplémentaires. Il y a cette similitude que tout cela se fait dans la Chambre, en gouvernement comme en ménage. Il en ressort cette vérité profonde que le système constitutionnel est infiniment plus coûteux que le système monarchique. Pour une nation comme pour un ménage, c'est le gouvernement du juste-milieu, de la médiocrité, des chipoteries, etc.

Adolphe, éclairé par ses misères passées, attend une occasion d'éclater, et Caroline s'endort dans une trompeuse sécurité.

Comment arrive la querelle ? sait-on jamais quel courant électrique a décidé l'avalanche ou la révolution ? elle arrive à propos de tout et à propos de rien. Mais enfin, Adolphe, après un certain temps qui reste à déterminer par le bilan de chaque ménage, au milieu d'une discussion, lâche ce mot fatal : — Quand j'étais garçon !...

Le temps de garçon est, relativement à la femme, ce qu'est le : « Mon pauvre défunt ! » relativement au nouveau mari d'une veuve. Ces deux coups de langue font des blessures qui ne se cicatrisent jamais complétement.

Et alors Adolphe de continuer comme le général Bonaparte parlant aux Cinq-Cents : — Nous sommes sur un volcan ! — Le ménage n'a plus de gouvernement, — l'heure de prendre un parti est arrivée. — Tu parles de bonheur, Caroline, tu l'as compromis, — tu l'as mis en question par tes exigences, tu as violé le Code civil en t'immisçant dans la discussion des affaires, — tu as attenté au pouvoir conjugal. — Il faut réformer notre intérieur.

Caroline ne crie pas, comme les Cinq-Cents : *A bas le dictateur !* car on ne crie jamais quand on est sûr de l'abattre.

— Quand j'étais garçon, je n'avais que des chaussures neuves ! je trouvais des serviettes blanches à mon couvert tous les jours ! Je n'étais volé par le restaurateur que d'une somme déterminée ! Je vous ai donné ma liberté chérie !... qu'en avez-vous fait ?

— Suis-je donc si coupable, Adolphe, d'avoir voulu t'éviter des soucis ? dit Caroline en se posant devant son mari. Reprends la clef de la caisse... mais qu'arrivera-t-il ?... j'en suis honteuse, tu me forceras à jouer la comédie pour avoir les choses les plus nécessaires. Est-ce là ce que tu veux ? avilir ta femme, ou mettre en présence deux intérêts contraires, ennemis...

Et voilà, pour les trois quarts des Français, le mariage parfaitement défini.

— Sois tranquille, mon ami, reprend Caroline, en s'asseyant dans sa chauffeuse comme Marius sur les ruines de Carthage ! je ne te demanderai jamais rien, je ne suis pas une mendiante ! Je sais bien ce que je ferai... tu ne me connais pas.

— Eh bien ! quoi ?... dit Adolphe, on ne peut donc, avec vous autres, ni plaisanter, ni s'expliquer ? Que feras-tu ?...

— Cela ne vous regarde pas !...

— Pardon, madame, au contraire. La dignité, l'honneur...

— Oh !... soyez tranquille à cet égard, monsieur... Pour vous, plus que pour moi, je saurai garder le secret le plus profond.

— Eh bien ! dites ? voyons Caroline, ma Caroline, que ferastu ?...

Caroline jette un regard de vipère à Adolphe, qui recule et va se promener.

— Voyons, que comptes-tu faire ? demande-t-il après un silence infiniment trop prolongé.

— Je travaillerai, monsieur !

Sur ce mot sublime, Adolphe exécute un mouvement de retraite, en s'apercevant d'une exaspération enfiellée, en sentant un mistral dont l'âpreté n'avait pas encore soufflé dans la chambre conjugale.

L'ART D'ÊTRE VICTIME.

A compter du Dix-Huit Brumaire, Caroline vaincue adopte un système infernal, et qui a pour effet de vous faire regretter à toute heure la victoire. Elle devient l'Opposition !... Encore un triomphe de ce genre, et Adolphe irait en cour d'assises accusé d'avoir étouffé sa femme entre deux matelas, comme l'Othello de Shakspeare. Caroline se compose un air de martyr, elle est d'une soumission assommante. A tout propos elle assassine Adolphe par un : « Comme vous voudrez ! » accompagné d'une épouvantable douceur. Aucun poète élégiaque ne pourrait lutter avec Caroline, qui lance élégie sur élégie : élégie en actions, élégie en paroles, élégie à sourire, élégie muette, élégie à ressort, élégie en gestes, dont voici quelques exemples où tous les ménages retrouveront leurs impressions.

Après déjeuner.

— Caroline, nous allons ce soir chez les Deschars, une grande soirée, tu sais...

— Oui, mon ami.

Après diner.

— Eh bien ! Caroline, tu n'es pas encore habillée ?... dit Adolphe, qui sort de chez lui magnifiquement mis.

Il aperçoit Caroline vêtue d'une robe de vieille plaideuse, une moire noire à corsage croisé. Des fleurs, plus artificieuses qu'artificielles, attristent une chevelure mal arrangée par la femme de chambre. Caroline a des gants déjà portés.

— Je suis prête, mon ami...

— Et voilà ta toilette ?...

— Je n'en ai pas d'autre. Une toilette fraîche aurait coûté cent écus.

— Pourquoi ne pas me le dire ?

— Moi, vous tendre la main !... après ce qui s'est passé !...

— J'irai seul, dit Adolphe, ne voulant pas être humilié dans sa femme.

— Je sais bien que cela vous arrange, dit Caroline d'un petit ton aigre, et cela se voit assez à la manière dont vous êtes mis.

Onze personnes sont dans le salon, toutes priées à dîner par Adolphe ; Caroline est là comme si son mari l'avait invitée : elle attend que le dîner soit servi.

— Monsieur, dit le valet de chambre à voix basse à son maître, la cuisinière ne sait où donner de la tête.

— Pourquoi ?

— Monsieur ne lui a rien dit ; elle n'a que deux entrées, le bœuf, un poulet, une salade et des légumes.

— Caroline, vous n'avez donc rien commandé ?...

— Savais-je que vous aviez du monde, et puis-je d'ailleurs prendre sur moi de commander ici ?... Vous m'avez délivrée de tout souci à cet égard, et j'en remercie Dieu tous les jours.

Madame Fischtaminel[1] vient rendre une visite à madame Caroline elle la trouve toussotant et travaillant le dos courbé sur un métier à tapisserie.

— Vous brodez ces pantoufles-là pour votre cher Adolphe ?

Adolphe est posé devant la cheminée en homme qui fait la roue.

— Non, madame, c'est pour un marchand qui me les paye ; et, comme les forçats du bagne, mon travail me permet de me donner de petites douceurs.

Adolphe rougit ; il ne peut pas battre sa femme, et madame de Fischtaminel le regarde en ayant l'air de lui dire : — Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous toussez beaucoup, ma chère petite !... dit madame de Fischtaminel.

— Oh ! répond Caroline, que me fait la vie !...

Caroline est là, sur sa causeuse, avec une femme de vos amies à la bonne opinion de laquelle vous tenez excessivement. Du fond de l'embrasure où vous causez entre hommes, vous entendez, au seul mouvement des lèvres, ces mots : *Monsieur l'a voulu !...* dits d'un air de jeune Romaine allant au cirque. Profondément humilié dans toutes vos vanités, vous voulez être à cette conversation tout en écoutant vos hôtes ; vous faites alors des répliques qui vous valent des : « A quoi pensez-vous ? » car vous perdez le fil de la conversation, et vous piétinez sur place en pensant : « Que lui dit-elle de moi ?... »

Adolphe est à table chez les Deschars, un dîner de douze personnes, et Caroline est placée à côté d'un joli jeune homme appelé Ferdinand, cousin d'Adolphe. Entre le premier et le second service, on parle du bonheur conjugal.

— Il n'y a rien de plus facile à une femme que d'être heureuse, dit Caroline en répondant à une femme qui se plaint.

— Donnez-nous votre secret, madame, dit agréablement monsieur de Fischtaminel.

— Une femme n'a qu'à ne se mêler de rien, se regarder comme la première domestique de la maison ou comme une esclave dont le maître a soin, n'avoir aucune volonté, ne pas faire une observation : tout va bien.

Ceci, lancé sur des tons amers et avec des larmes dans la voix, épouvante Adolphe, qui regarde fixement sa femme.

— Vous oubliez, madame, le bonheur d'expliquer son bonheur, réplique-t-il en lançant un éclair digne d'un tyran de mélodrame.

Satisfaite de s'être montrée assassinée ou sur le point de l'être, Caroline détourne la tête, essuie furtivement une larme, et dit :
— On n'explique pas le bonheur.

L'incident, comme on dit à la Chambre, n'a pas de suites, mais Ferdinand a regardé sa cousine comme un ange sacrifié.

On parle du nombre effrayant de gastrites, de maladies innommées dont meurent les jeunes femmes.

— Elles sont trop heureuses ! dit Caroline en ayant l'air de donner le programme de sa mort.

La belle-mère d'Adolphe vient voir sa fille. Caroline dit : « Le salon de monsieur ! — la chambre de monsieur ! » Tout, chez elle, est à monsieur.

— Ah çà ! qu'y a-t-il donc, mes enfants ? demande la belle-mère ; on dirait que vous êtes tous les deux à couteaux tirés ?

— Eh ! mon Dieu, dit Adolphe, il y a que Caroline a eu le gouvernement de la maison et n'a pas su s'en tirer.

— Elle a fait des dettes ?...

— Oui, ma chère maman.

— Écoutez, Adolphe, dit la belle-mère après avoir attendu que sa fille l'ait laissée seule avec son gendre, aimeriez-vous mieux que ma fille fût admirablement bien mise, que tout allât à merveille chez vous, et qu'il ne vous en coûtât rien ?...

Essayez de vous représenter la physionomie d'Adolphe en entendant cette *déclaration des droits de la femme !*

Caroline passe d'une toilette misérable à une toilette splendide. Elle est chez les Deschars : tout le monde la félicite sur son goût, sur la richesse de ses étoffes, sur ses dentelles, sur ses bijoux.

— Ah ! vous avez un mari charmant !... dit madame Deschars.

Adolphe se rengorge et regarde Caroline.

— Mon mari, madame !... je ne coûte, Dieu merci, rien à monsieur ! Tout cela me vient de ma mère.

Adolphe se retourne brusquement, et va causer avec madame de Fischtaminel.

Après un an de gouvernement absolu, Caroline adoucie dit un matin :

— Mon ami, combien as-tu dépensé cette année ?...

— Je ne sais pas.

— Fais tes comptes.

Adolphe trouve un tiers de plus que dans la plus mauvaise année de Caroline.

— Et je ne t'ai rien coûté pour ma toilette, dit-elle.

Caroline joue les mélodies de Schubert. Adolphe éprouve une jouissance en entendant cette musique admirablement exécutée ; il se lève et va pour féliciter Caroline : elle fond en larmes.

— Qu'as-tu ?...

— Rien ; je suis nerveuse.

— Mais je ne te connaissais pas ce vice-là.

— Oh ! Adolphe, tu ne veux rien voir... Tiens, regarde : mes bagues ne me tiennent plus aux doigts, tu ne m'aimes plus, je te suis à charge...

Elle pleure, elle n'écoute rien, elle repleure à chaque mot d'Adolphe.

— Veux-tu reprendre le gouvernement de la maison ?

— Ah ! s'écrie-t-elle en se dressant en pieds comme *une surprise*, maintenant que tu as assez de tes expériences ?... Merci ! Est-ce de l'argent que je veux ? Singulière manière de panser un cœur blessé... Non, laissez-moi...

— Eh bien ! comme tu voudras, Caroline.

Ce : « Comme tu voudras ! » est le premier mot de l'indifférence en matière de femme légitime ; et Caroline aperçoit un abîme vers lequel elle a marché d'elle-même.

LA CAMPAGNE DE FRANCE.

Les malheurs de 1814 affligent toutes les existences. Après les brillantes journées, les conquêtes, les jours où les obstacles se changeaient en triomphes, où le moindre achoppement devenait un bonheur, il arrive un moment où les plus heureuses idées tournent en sottises, où le courage mène à la perte, où la fortification

fait trébucher. L'amour conjugal, qui, selon les auteurs, est un cas particulier d'amour, a, plus que toute autre chose humaine, sa Campagne de France, son funeste 1814. Le diable aime surtout à mettre sa queue dans les affaires des pauvres femmes délaissées, et Caroline en est là.

Caroline en est à rêver aux moyens de ramener son mari ! Caroline passe à la maison beaucoup d'heures solitaires, pendant lesquelles son imagination travaille. Elle va, vient, se lève, et souvent elle reste songeuse à sa fenêtre, regardant la rue sans y rien voir, la figure collée aux vitres, et se trouvant comme dans un désert au milieu de ses Petits-Dunkerques[1], de ses appartements meublés avec luxe.

Or, à Paris, à moins d'habiter un hôtel à soi, sis entre cour et jardin, toutes les existences sont accouplées. A chaque étage d'une maison, un ménage trouve dans la maison située en face un autre ménage. Chacun plonge à volonté ses regards chez le voisin. Il existe une servitude d'observation mutuelle, un droit de visite commun auxquels nul ne peut se soustraire. Dans un temps donné, le matin, vous vous levez de bonne heure, la servante du voisin fait l'appartement, laisse les fenêtres ouvertes et les tapis sur les appuis : vous devinez alors une infinité de choses, et réciproquement. Aussi, dans un temps donné, connaissez-vous les habitudes de la jolie, de la vieille, de la jeune, de la coquette, de la vertueuse femme d'en face, ou les caprices du fat, les inventions du vieux garçon, la couleur des meubles, le chat du second ou du troisième. Tout est indice et matière à divination. Au quatrième étage, une grisette surprise se voit, toujours trop tard, comme la chaste Suzanne, en proie aux jumelles ravies d'un vieil employé à dix-huit cents francs, qui devient criminel gratis. Par compensation, un beau surnuméraire, jeune de ses fringants dix-neuf ans, apparaît à une dévote dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie. L'observation ne s'endort jamais, tandis que la prudence a ses moments d'oubli. Les rideaux ne sont pas toujours détachés à temps. Une femme, avant la chute du jour, s'approche de la fenêtre pour enfiler une aiguille, et le mari d'en face admire alors une tête digne de Raphaël, qu'il trouve digne de lui, garde national imposant sous les armes. Passez place Saint-Georges, et vous pouvez y surprendre les secrets de trois jolies femmes, si vous avez de l'esprit dans le regard. Oh ! la sainte

vie privée, où est-elle ? Paris est une ville qui se montre quasi nue à toute heure, une ville essentiellement courtisane et sans chasteté. Pour qu'une existence y ait de la pudeur, elle doit posséder cent mille francs de rente. Les vertus y sont plus chères que les vices.

Caroline, dont le regard glisse parfois entre les mousselines protectrices qui cachent son intérieur aux cinq étages de la maison d'en face, finit par observer un jeune ménage plongé dans les joies de la lune de miel, et venu nouvellement au premier devant ses fenêtres. Elle se livre aux observations les plus irritantes. On ferme les persiennes de bonne heure, on les ouvre tard. Un jour Caroline levée à huit heures, toujours par hasard, voit la femme de chambre apprêtant un bain ou quelque toilette du matin, un délicieux déshabillé. Caroline soupire. Elle se met à l'affût comme un chasseur : elle surprend la jeune femme la figure illuminée par le bonheur. Enfin, à force d'épier ce charmant ménage, elle voit monsieur et madame ouvrant la fenêtre, et légèrement pressés l'un contre l'autre, accoudés au balcon, y respirant l'air du soir. Caroline se donne des maux de nerfs en étudiant sur les rideaux, un soir que l'on oublie de fermer les persiennes, les ombres de ces deux enfants se combattant, dessinant des fantasmagories explicables ou inexplicables. Souvent la jeune femme, assise, mélancolique et rêveuse, attend l'époux absent, elle entend le pas d'un cheval, le bruit d'un cabriolet au bout de la rue, elle s'élance de son divan, et, d'après son mouvement, il est facile de voir qu'elle s'écrie : — C'est lui !...

— Comme ils s'aiment ! se dit Caroline.

A force de maux de nerfs, Caroline arrive à concevoir un plan excessivement ingénieux : elle invente de se servir de ce bonheur conjugal comme d'un topique pour stimuler Adolphe. C'est une idée assez dépravée, une idée de vieillard voulant séduire une petite fille avec des gravures ou des gravelures ; mais l'intention de Caroline sanctifie tout !

— Adolphe, dit-elle enfin, nous avons pour voisine en face une femme charmante, une petite brune...

— Oui, réplique Adolphe, je la connais. C'est une amie de madame Fischtaminel ; madame Foullepointe, la femme d'un agent de change, un homme charmant, un bon enfant, et qui aime sa femme : il en est fou ! Tiens ?... il a son cabinet, ses bureaux, sa caisse dans la cour, et l'appartement sur le devant est celui de

madame. Je ne connais pas de ménage plus heureux. Foullepointe parle de son bonheur partout, même à la Bourse : il en est ennuyeux.

— Eh bien ! fais-moi donc le plaisir de me présenter monsieur et madame Foullepointe ! Ma foi, je serais enchantée de savoir comment elle s'y prend pour se faire si bien aimer de son mari... Y a-t-il longtemps qu'ils sont mariés ?

— Absolument comme nous, depuis cinq ans...

— Adolphe, mon ami, j'en meurs d'envie ! Oh ! lie-nous toutes les deux. Suis-je aussi bien qu'elle ?

— Ma foi !... je vous rencontrerais au bal de l'Opéra, tu ne serais pas ma femme, eh bien ! j'hésiterais...

— Tu es gentil aujourd'hui. N'oublie pas de les inviter à dîner pour samedi prochain.

— Ce sera fait ce soir. Foullepointe et moi, nous nous voyons souvent à la Bourse.

— Enfin, se dit Caroline, cette femme me dira sans doute quels sont ses moyens d'action.

Caroline se remet en observation. A trois heures environ, à travers les fleurs d'une jardinière qui fait comme un bocage à la fenêtre, elle regarde et s'écrie : — Deux vrais tourtereaux !...

Pour ce samedi, Caroline invite monsieur et madame Deschars, le digne monsieur Fischtaminel, enfin les plus vertueux ménages de sa société. Tout est sous les armes chez Caroline : elle a commandé le plus délicat dîner, elle a sorti ses splendeurs des armoires ; elle tient à fêter le modèle des femmes.

— Vous allez voir, ma chère, dit-elle à madame Deschars au moment où toutes les femmes se regardent en silence, vous allez voir le plus adorable ménage du monde, nos voisins d'en face : un jeune homme blond d'une grâce infinie, et des manières... une tête à la lord Byron, et un vrai don Juan, mais fidèle ! il est fou de sa femme. La femme est charmante et a trouvé des secrets pour perpétuer l'amour, aussi peut-être devrai-je un regain de bonheur à cet exemple ; Adolphe, en les voyant, rougira de sa conduite, il...

On annonce : — Monsieur et madame Foullepointe.

Madame Foullepointe, jolie brune, la vraie Parisienne, une femme cambrée, mince, au regard brillant étouffé par de longs cils, mise délicieusement, s'assied sur le canapé. Caroline salue un

gros monsieur à cheveux gris assez rares, qui suit péniblement cette Andalouse de Paris, et qui montre une figure et un ventre siléniques[1], un crâne beurre frais, un sourire papelard et libertin sur de bonnes grosses lèvres, un philosophe enfin ! Caroline regarde ce monsieur d'un air étonné.

— Monsieur Foullepointe, ma bonne, dit Adolphe en lui présentant ce digne quinquagénaire.

— Je suis enchantée, madame, dit Caroline en prenant un air aimable, que vous soyez venue avec votre beau-père (profonde sensation) ; mais nous aurons, j'espère, votre mari...

— Madame...

Tout le monde écoute et se regarde. Adolphe devient le point de mire de tous les yeux ; il est hébété d'étonnement ; il voudrait faire disparaître Caroline par une trappe, comme au théâtre.

— Voici monsieur Foullepointe, mon mari, dit madame Foullepointe.

Caroline devient alors d'un rouge écarlate en comprenant *l'école*[2] qu'elle a faite, et Adolphe la foudroie d'un regard à trente-six becs de gaz.

— Vous le disiez jeune, blond... dit à voix basse madame Deschars.

Madame Foullepointe, en femme spirituelle, regarde audacieusement la corniche.

Un mois après, madame Foullepointe et Caroline deviennent intimes. Adolphe, très-occupé de madame Fischtaminel, ne fait aucune attention à cette dangereuse amitié, qui doit porter ses fruits ; car, sachez-le !

AXIOME.

Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé.

LE SOLO DE CORBILLARD.

Après un temps dont la durée dépend de la solidité des principes de Caroline, elle paraît languissante ; et quand, en la voyant étendue sur les divans comme un serpent au soleil, Adolphe,



MADAME FOUILLEPOINTE.

Tu ne serais pas ma femme, eh bien, j'hésiterais,...

(VIE CONJUGALE.)

inquiet par décorum, lui dit : — Qu'as-tu, ma bonne ? que veux-tu ?

— Je voudrais être morte !

— Un souhait assez agréable et d'une gaieté folle...

— Ce n'est pas la mort qui m'effraie, moi, c'est la souffrance...

— Cela signifie que je ne te rends pas la vie heureuse !... Et voilà bien les femmes !

Adolphe arpente le salon en déblatérant ; mais il est arrêté net en voyant Caroline étanchant de son mouchoir brodé des larmes qui coulent assez artistement.

— Te sens-tu malade ?

— Je ne me sens pas bien. (Silence.) Tout ce que je désire, ce serait de savoir si je puis vivre assez pour voir ma petite mariée, car je sais maintenant ce que signifie ce mot si peu compris des jeunes personnes : *le choix d'un époux !* Va, cours à tes plaisirs : une femme qui songe à l'avenir, une femme qui souffre, n'est pas amusante ; va te divertir...

— Où souffres-tu ?

— Mon ami, je ne souffre pas ; je me porte à merveille, et n'ai besoin de rien ! Vraiment, je me sens mieux... — Allez, laissez-moi.

Cette première fois, Adolphe s'en va presque triste.

Huit jours se passent pendant lesquels Caroline ordonne à tous ses domestiques de cacher à monsieur l'état déplorable où elle se trouve : elle languit, elle sonne quand elle est près de défaillir, elle consomme beaucoup d'éther. Les gens apprennent enfin à monsieur l'héroïsme conjugal de madame, et Adolphe reste un soir après dîner et voit sa femme embrassant à outrance sa petite Marie.

— Pauvre enfant ! il n'y a que toi qui me fais regretter mon avenir ! Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que la vie ?

— Allons, mon enfant, dit Adolphe, pourquoi se chagriner ?...

— Oh ! je ne me chagrine pas !... la mort n'a rien qui m'effraie... je voyais ce matin un enterrement, et je trouvais le mort bien heureux ! Comment se fait-il que je ne pense qu'à mourir ?... Est-ce une maladie ?... Il me semble que je mourrai de ma main.

Plus Adolphe tente d'égayer Caroline, plus Caroline s'enveloppe dans les crêpes d'un deuil à larmes continues. Cette seconde fois, Adolphe reste et s'ennuie. Puis à la troisième attaque à larmes

forcées, il sort sans aucune tristesse. Enfin, il se blase sur ces plaintes éternelles, sur ces attitudes de mourant, sur ces larmes de crocodile. Et il finit par dire : — Si tu es malade, Caroline, il faut voir un médecin...

— Comme tu voudras ! cela finira plus promptement ainsi, cela me va... Mais alors, amène un fameux médecin.

Au bout d'un mois, Adolphe, fatigué d'entendre l'air funèbre que Caroline lui joue sur tous les tons, amène un grand médecin. A Paris, les médecins sont tous des gens d'esprit, et ils se connaissent admirablement en Nosographie conjugale.

— Eh bien ! madame, dit le grand médecin, comment une si jolie femme s'avise-t-elle d'être malade ?

— Oui, monsieur, de même que le nez du père Aubry, j'aspire à la tombe[1]...

Caroline, par égard pour Adolphe, essaie de sourire.

— Bon ! cependant vous avez les yeux vifs : ils souhaitent peu nos infernales drogues...

— Regardez-y bien, docteur, la fièvre me dévore, une petite fièvre imperceptible, lente...

Et elle arrête le plus malicieux de ses regards sur l'illustre docteur, qui se dit en lui-même : — Quels yeux !...

— Bien, voyons la langue ? dit-il tout haut.

Caroline montre sa langue de chat entre deux rangées de dents blanches comme celles d'un chien.

— Elle est un peu chargée, au fond ; mais vous avez déjeuné... fait observer le grand médecin, qui se tourne vers Adolphe.

— Rien, répond Caroline, deux tasses de thé...

Adolphe et l'illustre docteur se regardent, car le docteur se demande qui, de madame ou de monsieur, se moque de lui.

— Que sentez-vous ? demande gravement le docteur à Caroline.

— Je ne dors pas.

— Bon !

— Je n'ai pas d'appétit...

— Bien !

— J'ai des douleurs, là...

Le médecin regarde l'endroit indiqué par Caroline.

— Très-bien, nous verrons cela tout à l'heure... Après ?...

— Il me passe des frissons par moments...

— Bon !

— J'ai des tristesses, je pense toujours à la mort, j'ai des idées de suicide.

— Ah ! vraiment ?

— Il me monte des feux à la figure, tenez, j'ai constamment des tressaillements dans la paupière...

— Très-bien : nous nommons cela un *trismus*[1].

Le docteur explique pendant un quart d'heure, en employant les termes les plus scientifiques, la nature du *trismus*, d'où il résulte que le *trismus* est le *trismus;* mais il fait observer avec la plus grande modestie que, si la science sait que le *trismus* est le *trismus*, elle ignore entièrement la cause de ce mouvement nerveux, qui va, vient, passe, reparaît... — Et, dit-il, nous avons reconnu que c'était purement nerveux.

— Est-ce bien dangereux ? demande Caroline inquiète.

— Nullement. Comment vous couchez-vous ?

— En rond.

— Bien ; sur quel côté ?

— A gauche.

— Bien ; combien avez-vous de matelas à votre lit ?

— Trois.

— Bien ; y a-t-il un sommier ?

— Mais, oui...

— Quelle est la substance du sommier ?

— Le crin.

— Bon. Marchez un peu devant moi !... Oh ! mais naturellement, et comme si nous ne vous regardions pas...

Caroline marche à la Elssler, en agitant *sa tournure* de la façon la plus andalouse.

— Vous ne sentez pas un peu de pesanteur dans les genoux ?

— Mais... non... (Elle revient à sa place.) Mon Dieu, quand on s'examine... il me semble maintenant que oui...

— Bon. Vous êtes restée à la maison depuis quelque temps ?

— Oh ! oui, monsieur, beaucoup trop... et seule.

— Bien, c'est cela. Comment vous coiffez-vous pour la nuit ?

— Un bonnet brodé, puis quelquefois par-dessus un foulard...

— Vous n'y sentez pas des chaleurs... une petite sueur ?...

— En dormant, cela me semble difficile.

— Vous pourriez trouver votre linge humide à l'endroit du front en vous réveillant ?

— Quelquefois.

— Bon. Donnez-moi votre main.

Le docteur tire sa montre.

— Vous ai-je dit que j'ai des vertiges ? dit Caroline.

— Chut !... fait le docteur qui compte les pulsations. Est-ce le soir ?...

— Non, le matin.

— Ah ! diantre, des vertiges le matin, dit-il en regardant Adolphe.

— Eh bien ! que dites-vous de l'état de madame ? demande Adolphe.

— Le duc de G... n'est pas allé à Londres, dit le grand médecin en étudiant la peau de Caroline, et l'on en cause beaucoup au faubourg Saint-Germain.

— Vous y avez des malades ? demande Caroline.

— Presque tous les miens y sont... Eh ! mon Dieu ! j'en ai sept à voir ce matin, dont quelques-uns sont en danger...

Le docteur se lève.

— Que pensez-vous de moi, monsieur ? dit Caroline.

— Madame, il faut des soins, beaucoup de soins, prendre des adoucissants, de l'eau de guimauve, un régime doux, viandes blanches, faire beaucoup d'exercice.

— En voilà pour vingt francs, se dit en lui-même Adolphe en souriant.

Le grand médecin prend Adolphe par le bras, et l'emmène en se faisant reconduire ; Caroline les suit sur la pointe du pied.

— Mon cher, dit le grand médecin, je viens de traiter fort légèrement madame, il ne fallait pas l'effrayer, ceci vous regarde plus que vous ne pensez... Ne négligez pas trop madame ; elle est d'un tempérament puissant, d'une santé féroce. *Tout cela* réagit sur elle. La nature a ses lois, qui, méconnues, se font obéir. Madame peut arriver à un état morbide qui vous ferait cruellement repentir de l'avoir négligée... Si vous l'aimez, aimez-la ; si vous ne l'aimez plus, et que vous teniez à conserver la mère de vos enfants, la décision à prendre est un cas d'hygiène, mais elle ne peut venir que de vous !...

— Comme il m'a compris[e] !... se dit Caroline. Elle ouvre la porte et dit : — Docteur, vous ne m'avez pas écrit les doses !...

Le grand médecin sourit, salue et glisse dans sa poche une pièce

de vingt francs en laissant Adolphe entre les mains de sa femme, qui le prend, et lui dit : — Quelle est la vérité sur mon état ?... faut-il me résigner à mourir ?...

— Eh ! il m'a dit que tu as trop de santé ! s'écrie Adolphe impatienté.

Caroline s'en va pleurer sur son divan.

— Qu'as-tu ?

— J'en ai pour long-temps... Je te gêne, tu ne m'aimes plus... Je ne veux plus consulter ce médecin-là... Je ne sais pas pourquoi madame Foullepointe m'a conseillé de le voir, il ne m'a dit que des sottises !... et je sais mieux que lui ce qu'il me faut...

— Que te faut-il ?...

— Ingrat, tu le demandes ? dit-elle en posant sa tête sur l'épaule d'Adolphe.

Adolphe, effrayé, se dit : — Il a raison, le docteur, elle peut devenir d'une exigence maladive, et que deviendrai-je, moi ?... Me voilà forcé d'opter entre la folie physique de Caroline ou quelque petit cousin.

Caroline chante alors une mélodie de Schubert avec l'exaltation d'une hypocondriaque.

DEUXIÈME PARTIE.

SECONDE PRÉFACE[1].

Si vous avez pu comprendre ce livre... (et l'on vous fait un honneur infini par cette supposition : l'auteur le plus profond ne comprend pas toujours, l'on peut même dire ne comprend jamais les différents sens de son livre, ni sa portée, ni le bien ni le mal qu'il cause), si donc vous avez prêté quelque attention à ces petites scènes de la vie conjugale, vous aurez peut-être remarqué leur couleur...

— Quelle couleur ? demandera sans doute un épicier, les livres sont couverts en jaune, en bleu, revers de botte, vert-pâle, gris-perle, blanc.

Hélas ! les livres ont une autre couleur, ils sont teints par l'auteur, et quelques écrivains empruntent leur coloris. Certains livres

déteignent sur d'autres. Il y a mieux. Les livres sont blonds ou bruns, châtain-clair ou roux. Enfin ils ont un sexe aussi ! Nous connaissons des livres mâles et des livres femelles, des livres qui, chose déplorable, n'ont pas de sexe, ce qui, nous l'espérons, n'est pas le cas de celui-ci, en supposant que vous fassiez à cette collection de sujets nosographiques l'honneur de l'appeler un livre.

Jusqu'ici, toutes ces misères sont des misères infligées uniquement par la femme à l'homme. Vous n'avez donc encore vu que le côté mâle du livre. Et, si l'auteur a réellement l'ouïe qu'on lui suppose, il a déjà surpris plus d'une exclamation ou d'une déclamation de femme furieuse :

— On ne nous parle que des misères souffertes par ces messieurs, aura-t-elle dit, comme si nous n'avions pas nos petites misères aussi ! ...

O femmes ! vous avez été entendues, car si vous n'êtes pas toujours comprises, vous vous faites toujours très-bien entendre !...

Donc, il serait souverainement injuste de faire porter sur vous seules les reproches que tout être social mis sous le joug (*conjungium*[1]) a le droit d'adresser à cette institution nécessaire, sacrée, utile, éminemment conservatrice, mais tant soit peu gênante, et d'un porter difficile aux entournures, ou quelquefois trop facile aussi.

J'irai plus loin ! Cette partialité serait évidemment du crétinisme.

Un homme, non écrivain, car il y a bien des hommes dans un écrivain, un auteur donc, doit ressembler à Janus : voir en avant et en arrière, se faire rapporteur, découvrir toutes les faces d'une idée, passer alternativement dans l'âme d'Alceste et dans celle de Philinte, ne pas tout dire et néanmoins tout savoir, ne jamais ennuyer, et...

N'achevons pas ce programme, autrement nous dirions tout, et ce serait effrayant pour tous ceux qui réfléchissent aux conditions de la littérature.

D'ailleurs un auteur qui prend la parole au milieu de son livre fait l'effet du bonhomme dans *le Tableau parlant*[2], quand il met son visage à la place de la peinture. L'auteur n'oublie pas qu'à la Chambre on ne prend point la parole *entre deux épreuves*. Assez donc !

Voici maintenant le côté femelle du livre ; car, pour ressembler parfaitement au mariage, ce livre doit être plus ou moins androgyne.

LES MARIS DU SECOND MOIS.

Deux jeunes mariées, deux amies de pension, Caroline et Stéphanie, intimes au pensionnat de mademoiselle Mâchefer, une des plus célèbres maisons d'éducation du faubourg Saint-Honoré, se trouvaient au bal chez madame de Fischtaminel, et la conversation suivante eut lieu dans l'embrasure d'une croisée du boudoir.

Il faisait si chaud qu'un homme avait eu, bien avant les deux jeunes femmes, l'idée de venir respirer l'air de la nuit ; il s'était placé dans l'angle même du balcon, et, comme il se trouvait beaucoup de fleurs devant la fenêtre, les deux amies purent se croire seules.

Cet homme était le meilleur ami de l'auteur.

L'une des deux jeunes mariées, posée à l'angle de l'embrasure, faisait en quelque sorte le guet en regardant le boudoir et les salons.

L'autre avait pris position dans l'embrasure en s'y serrant de manière à ne pas recevoir le courant d'air, tempéré d'ailleurs par des rideaux de mousseline et des rideaux de soie.

Ce boudoir était désert, le bal commençait, les tables de jeu restaient ouvertes, offrant leurs tapis verts et montrant des cartes encore serrées dans le frêle étui que leur impose la Régie.

On dansait la seconde contredanse.

Tous ceux qui vont au bal connaissent cette phase des grandes soirées où tout le monde n'est pas arrivé, mais où les salons sont déjà pleins, et qui cause un moment de terreur à la maîtresse de la maison. C'est, toute comparaison gardée, un instant semblable à celui qui décide de la victoire ou de la perte d'une bataille.

Vous comprenez alors comment ce qui devait être un secret bien gardé peut avoir aujourd'hui les honneurs de l'impression.

— Eh bien ! Caroline ?

— Eh bien ! Stéphanie ?

— Eh bien ?

— Eh bien ?

Un double soupir.

— Tu ne te souviens plus de nos conventions ?...

— Si...

— Pourquoi donc n'es-tu pas venue me voir ?

— On ne me laisse jamais seule, nous avons à peine le temps de causer ici...

— Ah ! si mon Adolphe prenait ces manières-là ! s'écria Caroline.

— Tu nous as bien vus, Armand et moi, quand il me faisait ce qu'on nomme, je ne sais pourquoi, la cour...

— Oui, je l'admirais, je te trouvais bien heureuse, tu trouvais ton idéal, toi ! un bel homme, toujours si bien mis, en gants jaunes, la barbe faite, bottes vernies, linge blanc, la propreté la plus exquise, aux petits soins...

— Va, va, toujours.

— Enfin un homme comme il faut ; son parler était d'une douceur féminine, pas la moindre brusquerie. Et des promesses de bonheur, de liberté ! Ses phrases étaient plaquées de palissandre. Il meublait ses paroles de châles et de dentelles. On entendait rouler dans les moindres mots, des chevaux et des voitures. Ta corbeille était d'une magnificence millionnaire. Armand me faisait l'effet d'un mari de velours, d'une fourrure en plumes d'oiseaux dans laquelle tu allais t'envelopper.

— Caroline, mon mari prend du tabac.

— Eh bien ! le mien fume...

— Mais le mien en prend, ma chère, comme en prenait, dit-on, Napoléon, et j'ai le tabac en horreur ; il l'a su, le monstre, et s'en est passé pendant sept mois...

— Tous les hommes ont de ces habitudes, il faut absolument qu'ils prennent quelque chose.

— Tu n'as aucune idée des supplices que j'endure. La nuit, je suis réveillée en sursaut par un éternument. En m'endormant, j'ai fait des mouvements qui m'ont mis le nez sur des grains de tabac semés sur l'oreiller, je les aspire, et je saute comme une mine. Il paraît que ce scélérat d'Armand est habitué à cette *surprise*, il ne s'éveille point. Je trouve du tabac partout, et je n'ai pas, après tout, épousé la Régie.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit inconvénient, ma chère enfant, si ton mari est un bon enfant et d'un bon naturel !

— Ah bien ! il est froid comme un marbre, compassé comme un vieillard, causeur comme une sentinelle, et c'est un de ces

hommes qui disent oui à tout, mais qui ne font rien que ce qu'ils veulent.

— Dis-lui non.

— C'est essayé.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il m'a menacée de réduire ma pension de ce qui lui serait nécessaire pour se passer de moi...

— Pauvre Stéphanie ! ce n'est pas un homme, c'est un monstre...

— Un monstre calme et méthodique, à faux toupet, et qui, tous les soirs...

— Tous les soirs ?...

— Attends donc !... qui tous les soirs prend un verre d'eau pour y mettre sept fausses dents.

— Quel piége que ton mariage ! Enfin Armand est riche ?...

— Qui sait !

— Oh ! mon Dieu ! mais tu me fais l'effet de devenir avant peu très-malheureuse... ou très-heureuse.

— Et toi, ma petite ?

— Moi, jusqu'à présent je n'ai qu'une épingle qui me pique dans mon corset ; mais c'est insupportable.

— Pauvre enfant ! tu ne connais pas ton bonheur. Allons, dis.

Ici la jeune femme parla si bien à l'oreille de l'autre, qu'il fut impossible d'entendre un seul mot. La conversation recommença ou plutôt finit par une sorte de conclusion.

— Ton Adolphe est jaloux ?

— De qui ? nous ne nous quittons pas, et c'est là, ma chère, une misère. On n'y tient pas. Je n'ose pas bâiller, je suis toujours en représentation de femme aimante. C'est fatigant.

— Caroline ?

— Eh bien ?

— Ma petite, que vas-tu faire ?

— Me résigner. Et toi ?

— Combattre la Régie...

Cette petite misère tend à prouver qu'en fait de déceptions personnelles les deux sexes sont bien quittes l'un envers l'autre.

LES AMBITIONS TROMPÉES.

§ I. L'ILLUSTRE CHODOREILLE.

Un jeune homme a quitté sa ville natale au fond de quelque département marqué par monsieur Charles Dupin en couleur plus ou moins foncée. Il avait pour vocation la gloire, n'importe laquelle : supposez un peintre, un romancier, un journaliste, un poète, un grand homme d'État.

Pour être parfaitement compris, le jeune Adolphe de Chodoreille voulait faire parler de lui, devenir célèbre, être quelque chose. Ceci donc s'adresse à la masse des ambitieux amenés à Paris par tous les véhicules possibles, soit moraux, soit physiques, et qui s'y élancent un beau matin avec l'intention hydrophobique de renverser toutes les renommées, de se bâtir un piédestal avec des ruines à faire, jusqu'à ce que désillusion s'ensuive.

Comme il s'agit de formuler ce fait normal qui caractérise notre époque, prenons de tous ces personnages celui que l'auteur a nommé ailleurs UN GRAND HOMME DE PROVINCE[1].

Adolphe a compris que le plus admirable commerce est celui qui consiste à payer chez un papetier une bouteille d'encre, un paquet de plumes et une rame de papier coquille douze francs cinquante centimes, et de revendre les deux mille feuillets que fournit la rame, en coupant chaque feuille en quatre, quelque chose comme cinquante mille francs, après toutefois y avoir écrit sur chaque feuillet cinquante lignes pleines de style et d'imagination.

Ce problème, de douze francs cinquante centimes métamorphosés en cinquante mille francs, à raison de vingt-cinq centimes chaque ligne, stimule bien des familles qui pourraient employer leurs membres utilement au fond des provinces, à les lancer dans l'enfer de Paris.

Le jeune homme, objet de cette exportation, semble toujours à toute sa ville avoir autant d'imagination que les plus fameux auteurs. Il a toujours fait d'excellentes études, il écrit d'assez jolis vers, il passe pour un garçon d'esprit ; enfin il est souvent coupable d'une charmante nouvelle insérée dans le journal de l'endroit, laquelle a soulevé l'admiration du département.

Comme ces pauvres parents ignoreront éternellement ce que leur fils vient apprendre à grand'peine à Paris, à savoir :

Qu'il est difficile d'être un écrivain et de connaître la langue française avant une douzaine d'années de travaux herculéens ;

Qu'il faut avoir fouillé toute la vie sociale pour être un vrai romancier, vu que le roman est l'histoire privée des nations ;

Que les grands conteurs (Ésope, Lucien, Boccace, Rabelais, Cervantes, Swift, La Fontaine, Lesage, Sterne, Voltaire, Walter Scott, les Arabes inconnus des *Mille et Une Nuits*) sont tous des hommes de génie autant que des colosses d'érudition.

Leur Adolphe fait son apprentissage en littérature dans plusieurs cafés, devient membre de la société des Gens de lettres, attaque à tort et à travers des hommes à talent qui ne lisent pas ses articles, revient à des sentiments plus doux en voyant l'insuccès de sa critique, apporte des nouvelles aux journaux qui se les renvoient comme sur des raquettes ; et, après cinq à six années d'exercices plus ou moins fatigants, d'horribles privations très-coûteuses à ses parents, il *arrive à une certaine position.*

Voici quelle est cette position.

Grâce à une sorte d'assurance mutuelle des faibles entre eux, et qu'un écrivain assez ingénieux a nommée la *camaraderie*[1], Adolphe voit son nom souvent cité parmi les noms célèbres, soit dans les prospectus de la librairie, soit dans les annonces des journaux qui promettent de paraître.

Les libraires impriment le titre d'un de ses ouvrages à cette menteuse rubrique : SOUS PRESSE, qu'on pourrait appeler la ménagerie typographique des ours*.

On comprend quelquefois Chodoreille parmi les hommes d'espérance de la jeune littérature.

Adolphe de Chodoreille reste onze ans dans les rangs de la jeune littérature : il devient chauve en gardant sa distance dans la jeune littérature ; mais il finit par obtenir ses entrées aux théâtres, grâce à d'obscurs travaux, à des critiques dramatiques ; il essaye de se

* On appelle un *ours* une pièce refusée à beaucoup de théâtres, et qui finit par être représentée dans certains moments où quelque directeur éprouve le besoin d'un ours. Ce mot a nécessairement passé de la langue des coulisses dans l'argot du journalisme, et s'est appliqué aux romans qui se promènent. On devrait appeler ours blanc celui de la librairie, et les autres des ours noirs.

faire prendre pour un *bon enfant;* et à mesure qu'il perd des illusions sur la gloire, sur le monde de Paris, il gagne des dettes et des années.

Un journal aux abois lui demande un de ses ours corrigé par des amis, léché, pourléché de lustre en lustre, et qui sent la pommade de chaque genre à la mode et oublié. Ce livre devient pour Adolphe ce qu'est pour le caporal Trim[1], ce fameux bonnet qu'il met toujours en jeu, car pendant cinq ans *Tout pour une Femme* (titre définitif) sera l'un des plus charmants ouvrages de notre époque.

En onze ans, Chodoreille passe pour avoir publié des travaux estimables, cinq à six nouvelles dans des revues nécropoliques, dans des journaux de femmes, dans des ouvrages destinés à la plus tendre enfance.

Enfin, comme il est garçon, qu'il possède un habit, un pantalon de casimir noir, qu'il peut se déguiser quand il le veut en diplomate élégant, qu'il ne manque pas d'un certain air intelligent, il est admis dans quelques salons plus ou moins littéraires, il salue les cinq ou six académiciens qui ont du génie, de l'influence ou du talent, il peut aller chez deux ou trois de nos grands poètes, il se permet dans les cafés d'appeler par leur petit nom les deux ou trois femmes célèbres à juste titre de notre époque ; il est d'ailleurs au mieux avec les bas-bleus du second ordre, qui devraient être appelées des chaussettes, et il en est aux poignées de main et aux petits verres d'absinthe avec les astres des petits journaux.

Ceci est l'histoire des médiocrités en tout genre, auxquelles il a manqué ce que les [libr]aires[2] appellent le bonheur.

Ce bonheur, c'est la volonté, le travail continu, le mépris de la renommée obtenue facilement, une immense instruction, et la patience qui, selon Buffon, serait tout le génie, mais qui certes en est la moitié.

Vous n'apercevez pas encore trace de petite misère pour Caroline[3]. Vous croyez que cette histoire de cinq cents jeunes gens occupés à polir en ce moment les pavés de Paris est écrite en façon d'avis aux familles des quatre-vingt-six départements ; mais lisez ces deux lettres échangées entre deux amies différemment mariées, vous comprendrez qu'elle était nécessaire, autant que le récit par lequel jadis commençait tout bon mélodrame, et

nommé l'avant-scène... Vous devinerez les savantes manœuvres du paon parisien faisant la roue au sein de sa ville natale et fourbissant dans des arrière-pensées matrimoniales les rayons d'une gloire qui, semblables à ceux du soleil, ne sont chauds et brillants qu'à de grandes distances.

DE MADAME CLAIRE DE LA ROULANDIÈRE, NÉE JUGAULT,
A MADAME ADOLPHE DE CHODOREILLE, NÉE HEURTAUT[1].

« Viviers.

« Tu ne m'as pas encore écrit, ma chère Caroline, et c'est bien « mal à toi. N'était-ce pas à la plus heureuse de commencer et de « consoler celle qui restait en province !

« Depuis ton départ pour Paris, j'ai donc épousé monsieur de « La Roulandière, le président du tribunal. Tu le connais, et tu sais « si je puis être satisfaite en ayant le cœur *saturé* de nos idées. « Je n'ignorais pas mon sort : je vis entre l'ancien président, « l'oncle de mon mari, et ma belle-mère, qui de l'ancienne société « parlementaire d'Aix n'a gardé que la morgue, la sévérité de « mœurs. Je suis rarement seule, je ne sors qu'accompagnée de « ma belle-mère ou de mon mari. Nous recevons tous les gens « graves de la ville le soir. Ces messieurs font un whist à deux « sous la fiche, et j'entends des conversations dans ce genre-ci : « — Monsieur Vitremont est mort, il laisse deux cent quatre-vingt « mille francs de fortune... dit le substitut, un jeune homme de « quarante-sept ans, amusant comme le mistral. — Êtes-vous bien « certain de cela ?...

« — Cela, c'est les deux cent quatre-vingt mille francs. Un « petit juge pérore, il raconte les placements, on discute les valeurs, « et il est acquis à la discussion que, *s'il n'y a pas deux cent* « *quatre-vingt mille francs, on en sera bien près...*

« Là-dessus concert général d'éloges donnés à ce mort, pour « avoir tenu le pain sous clef, pour avoir *plaçoté* ses écono- « mies, mis sou sur sou, afin probablement que toute la ville et « tous les gens qui ont des successions à espérer battissent ainsi « des mains en s'écriant avec admiration : — Il laisse deux cent « quatre-vingt mille francs !... Et chacun a des parents malades

« de qui l'on dit : — Laissera-t-il quelque chose d'approchant ?
« et l'on discute le *vif* comme on a discuté le *mort*.

« On ne s'occupe que des probabilités de fortune, ou des
« probabilités de vacance dans les places, et des probabilités de
« récolte.

« Quand, dans notre enfance, nous regardions ces jolies petites
« souris blanches à la fenêtre du savetier de la rue Saint-Maclou,
« faisant tourner la cage ronde où elles étaient enfermées, pou-
« vais-je savoir que ce serait une fidèle image de mon avenir ?...

« Être ainsi, moi qui de nous deux agitais le plus mes ailes,
« dont l'imagination était la plus vagabonde ! j'ai péché plus que
« toi, je suis la plus punie. J'ai dit adieu à mes rêves : je suis
« madame la présidente *gros comme le bras*, et je me résigne à
« donner le bras à ce grand diable de monsieur de La Roulandière
« pendant quarante ans, à vivre menu de toute manière et à voir
« deux gros sourcils sur deux yeux vairons dans une figure jaune,
« laquelle ne saura jamais ce qu'est un sourire.

« Mais toi, ma chère Caroline, toi qui, soit dit entre nous, étais
« dans les *grandes* quand je frétillais dans les *petites*, toi qui ne
« péchais que par orgueil, à vingt-sept ans, avec deux cent mille
« francs de fortune, tu captures et tu captives un grand homme,
« un des hommes les plus spirituels de Paris, un des deux hommes
« à talent que notre ville ait produits !... quelle chance !

« Maintenant tu te trouves dans le milieu le plus brillant de
« Paris. Tu peux, grâce aux sublimes priviléges du génie, aller
« dans tous les salons du faubourg Saint-Germain, y être bien
« accueillie. Tu jouis des jouissances exquises de la société des
« deux ou trois femmes célèbres de notre temps, où il se fait tant
« d'esprit, dit-on, où se disent ces mots qui nous arrivent ici
« comme des fusées à la Congrève. Tu vas chez le baron Schinner,
« de qui nous parlait tant Adolphe, où vont tous les grands artistes,
« tous les illustres étrangers. Enfin, dans quelque temps tu seras
« une des reines de Paris, si tu le veux. Tu peux aussi recevoir, tu
« verras chez toi les lionnes, les lions de la littérature, du grand
« monde et de la finance, car Adolphe nous parlait de ses amitiés
« illustres et de ses liaisons avec les favoris de la mode en de tels
« termes, que je te vois fêtée et fêtant.

« Avec tes dix mille francs de rente et la succession de ta tante
« Carabès[1], avec les vingt mille francs que gagne ton mari, vous

« devez avoir équipage ; et, comme tu vas à tous les théâtres sans « payer, comme les journalistes sont les héros de toutes les inau- « gurations ruineuses pour qui veut suivre le mouvement parisien, « qu'on les invite tous les jours à dîner, tu vis comme si tu avais « soixante mille francs de rente !... Ah ! tu es heureuse, toi ! aussi « m'oublies-tu !

« Eh bien, je comprends que tu n'as pas un instant à toi. Ton « bonheur est la cause de ton silence, je te pardonne. Allons, un « jour, si, fatiguée de tant de plaisirs, du haut de ta grandeur, tu « penses encore à ta pauvre Claire, écris-moi, raconte-moi ce « qu'est un mariage avec un grand homme... peins-moi ces grandes « dames de Paris, surtout celles qui écrivent... oh ! je voudrais « bien savoir *en quoi elles sont faites ;* enfin n'oublie rien, si tu « n'oublies pas que tu es aimée *quand même* par ta pauvre

« CLAIRE JUGAULT. »

RÉPONSE.

MADAME ADOLPHE DE CHODOREILLE A MADAME LA PRÉSIDENTE DE LA ROULANDIÈRE, A VIVIERS.

« Paris...

« Ah ! ma pauvre Claire, si tu savais combien de petites dou- « leurs ta lettre ingénue a réveillées, non, tu ne me l'aurais pas « écrite. Aucune amie, une ennemie même, en voyant à une « femme un appareil sur mille piqûres de moustiques, ne l'arrache » pas pour s'amuser à les compter...

« Je commence par te dire que, pour une fille de vingt-sept « ans, d'une figure encore passable, mais d'une taille un peu trop « empereur Nicolas pour l'humble rôle que je joue, je suis heu- « reuse !... Voici pourquoi :

« Adolphe, heureux des déceptions qui sont tombées sur moi « comme une grêle, panse les plaies de mon amour-propre par « tant d'affection, par tant de petits soins, tant de charmantes « choses, qu'en vérité les femmes voudraient, en tant que femmes, « trouver à l'homme qu'elles épousent des torts si profitables ; « mais tous les gens de lettres (Adolphe est, hélas ! à peine un

« homme de lettres), qui sont des êtres non moins irritables, ner-
« veux, changeants et bizarres que les femmes, ne possèdent pas
« des qualités aussi solides que celles d'Adolphe, et j'espère qu'ils
« n'ont pas été tous aussi malheureux que lui.

« Hélas ! nous nous aimons assez toutes les deux pour que je te
« dise la vérité. J'ai sauvé mon mari, ma chère, d'une profonde
« misère habilement cachée. Loin de toucher vingt mille francs
« par an, il ne les a pas gagnés dans les quinze années qu'il a
« passées à Paris. Nous sommes logés à un troisième étage de la
« rue Joubert, qui nous coûte douze cents francs, et il nous reste
« sur nos revenus environ huit mille cinq cents francs, avec les-
« quels je tâche de nous faire vivre honorablement.

« Je lui porte bonheur : Adolphe, depuis son mariage, a eu la
« direction d'un feuilleton et trouve quatre cents francs par mois
« dans cette occupation, qui, d'ailleurs, lui prend peu de temps.
« Il a dû cette place à un placement. Nous avons employé les
« soixante-dix mille francs de succession de ma tante Carabès au
« cautionnement du journal, on nous donne neuf pour cent, et
« nous avons en outre des actions. Depuis cette affaire, conclue
« depuis dix mois, nos revenus ont doublé, l'aisance est venue.

« Je n'ai pas plus à me plaindre de mon mariage comme affaire
« d'argent que comme affaire de cœur. Mon amour-propre a seul
« souffert, et mes ambitions ont sombré. Tu vas comprendre
« toutes les petites misères qui m'ont assaillie, par la première.

« Adolphe nous avait paru très-bien avec la fameuse baronne
« Schinner, si célèbre par son esprit, par son influence, par sa
« fortune et par ses liaisons avec les hommes célèbres ; j'ai cru
« qu'il était reçu chez elle en qualité d'ami ; mon mari m'y pré-
« sente, je suis reçue assez froidement. J'aperçois des salons d'un
« luxe effrayant ; et au lieu de voir madame Schinner me rendre
« ma visite, je reçois une carte, à vingt jours de date et à une
« heure insolemment indue.

« A mon arrivée à Paris, je me promène sur les boulevards,
« fière de mon grand homme anonyme ; il me donne un coup de
« coude et me dit en me désignant à l'avance un gros petit homme,
« assez mal vêtu : — « Voilà un tel ! » Il me nomme une des sept
« ou huit illustrations européennes de la France. J'apprête mon
« air admiratif, et je vois Adolphe saluant avec une sorte de bon-
« heur le vrai grand homme, qui lui répond par le petit salut

« écourté qu'on accorde à un homme avec lequel on a sans doute « à peine échangé quatre paroles en dix ans. Adolphe avait quêté « sans doute un regard à cause de moi.

« — Il ne te connaît pas ? dis-je à mon mari. — Si, mais il « m'aura pris pour un autre, me répond Adolphe.

« Ainsi des poëtes, ainsi des musiciens célèbres, ainsi des « hommes d'État. Mais, en revanche, nous causons pendant dix « minutes devant quelque passage avec messieurs Armand du Can- « tal, Georges Beaunoir, Félix Verdoret, de qui tu n'as jamais « entendu parler. Mesdames Constantine Ramachard, Anaïs Crot- « tat et Lucienne Vouillon viennent nous voir et me menacent de « leur amitié *bleue*[1]. Nous recevons à dîner des directeurs de jour- « naux inconnus dans notre province. Enfin, j'ai eu le doulou- « reux bonheur de voir Adolphe refusant une invitation à une « soirée de laquelle j'étais exclue.

« Oh ! ma chère, le talent est toujours la fleur rare, croissant « spontanément, et qu'aucune horticulture de serre chaude ne « peut obtenir. Je ne m'abuse point : Adolphe est une médiocrité « connue, jaugée ; il n'a pas d'autre chance, comme il le dit, que « de se caser dans les *utilités* de la littérature. Il ne manquait pas « d'esprit à Viviers ; mais, pour être un homme d'esprit à Paris, « on doit posséder tous les genres d'esprit à des doses déses- « pérantes.

« J'ai pris de l'estime pour Adolphe ; car après quelques petits « mensonges, il a fini par m'avouer sa position, et, sans s'humi- « lier outre mesure, il m'a promis le bonheur. Il espère arriver, « comme tant de médiocrités, à une place quelconque, à un emploi « de sous-bibliothécaire, à une gérance de journal. Qui sait si « nous ne le ferons pas nommer député plus tard à Viviers.

« Nous vivons obscurément ; nous avons cinq ou six amis et « amies qui nous conviennent, et voilà cette brillante existence « que tu dorais de toutes les splendeurs sociales.

« De temps en temps j'essuie quelque bourrasque, j'attrape « quelque coup de langue. Ainsi, hier, à l'Opéra, dans le foyer, « où je me promenais, j'entends un des plus méchants hommes « d'esprit, Léon de Lora, disant à l'un de nos plus célèbres cri- « tiques : — Avouez qu'il faut être bien Chodoreille pour aller « découvrir au bord du Rhône le peuplier de la Caroline ! — Bah ! « a répondu l'autre, il est bourgeonné. Ils avaient entendu mon

« mari me donnant mon petit nom. Et moi, qui passais pour belle « à Viviers, qui suis grande, bien faite et encore assez grasse pour « faire le bonheur d'Adolphe !... Voilà comment j'apprends qu'il « en est à Paris de la beauté des femmes comme de l'esprit des « hommes de province.

« Enfin, si c'est là ce que tu veux savoir, je ne suis rien ; mais « si tu veux apprendre jusqu'où va ma philosophie, eh bien ! je « suis assez heureuse d'avoir rencontré dans mon faux grand « homme un homme ordinaire.

« Adieu, chère amie, de nous deux, comme tu le vois, c'est « encore moi qui, malgré mes déceptions et les petites misères de « ma vie, suis la mieux partagée ; Adolphe est jeune, et c'est un « homme charmant.

« Caroline Heurtault[1]. »

La réponse de Claire, entre autres phrases, contenait celle-ci : « J'espère que le bonheur anonyme dont tu jouis se continuera, « grâce à ta philosophie. » Claire, comme toutes les amies intimes, se vengeait de son président sur l'avenir d'Adolphe.

§ II. UNE NUANCE DU MÊME SUJET.

(« *Lettre trouvée dans un coffret, un jour qu'elle me fit long-temps* « *attendre en son cabinet pendant qu'elle essayait de renvoyer une* « *amie importune qui n'entendait pas le français sous-entendu dans* « *le jeu de la physionomie et dans l'accent des paroles. J'attrapai un* « *rhume, mais j'eus cette lettre.* »)

Cette note pleine de fatuité se trouvait sur un papier que les clercs de notaire jugèrent sans importance lors de l'inventaire de feu monsieur Ferdinand de Bourgarel, que la politique, les arts, les amours ont eu la douleur de pleurer récemment, et en qui la grande maison des Borgarelli de Provence a fini, car Bourgarel est, comme on sait, la corruption de Borgarelli, comme les Girardin[2] français celle des Ghérardini de Florence.

Un lecteur intelligent reconnaîtra sans peine à quelle époque de la vie d'Adolphe et de Caroline se rapporte cette lettre.

« Ma chère amie,

« Je croyais me trouver heureuse en épousant un artiste aussi « supérieur par ses talents que par ses moyens personnels, égale- « ment grand et comme caractère et comme esprit, plein de « connaissances, en voie de s'élever par la route publique sans « être obligé d'aller dans les chemins tortueux de l'intrigue ; enfin, « tu connais Adolphe, tu l'as apprécié : je suis aimée, il est père, « j'idolâtre nos enfants. Adolphe est excellent pour moi, je l'aime « et je l'admire ; mais, ma chère, dans ce complet bonheur, il se « trouve une épine. Les roses sur lesquelles je suis couchée ont « plus d'un pli. Dans le cœur des femmes, les plis deviennent « promptement des blessures. Ces blessures saignent bientôt, le « mal augmente, on souffre, la souffrance éveille des pensées, les « pensées s'étalent et se changent en sentiment. Ah ! ma chère, tu « le sauras, et c'est cruel à se dire, mais nous vivons autant par la « vanité que par l'amour. Pour ne vivre que d'amour, il ne fau- « drait pas habiter Paris. Que nous importerait de n'avoir qu'une « robe de percale blanche, si l'homme que nous aimons ne voyait « pas d'autres femmes mises autrement, plus élégamment que « nous, et inspirant des idées par leurs manières, par un ensemble « de petites choses qui font de grandes passions ? La vanité, « ma chère, est chez nous cousine germaine de la jalousie, de « cette belle et noble jalousie qui consiste à ne pas laisser envahir « son empire, à être seule dans une âme, à passer notre vie tout « heureuse dans un cœur. Eh bien ! ma vanité de femme souffre. « Quelque petites que soient ces misères, j'ai malheureusement « appris qu'il n'y a pas de petites misères en ménage. Oui, tout « s'y agrandit par le contact incessant des sensations, des désirs, « des idées. Voilà le secret de cette tristesse où tu m'as surprise, « et que je ne voulais pas expliquer. Ce point est un de ceux où « la parole va trop loin, et où l'écriture retient du moins la pensée « en la fixant. Il y a des effets de perspective morale si différents « entre ce qui se dit et ce qui s'écrit ! Tout est si solennel et si « grave sur le papier ! On ne commet plus aucune imprudence. « N'est-ce pas là ce qui fait un trésor d'une lettre où l'on s'aban- « donne à ses sentiments ? Tu m'aurais crue malheureuse, je ne « suis que blessée. Tu m'as trouvée seule, au coin de mon feu, « sans Adolphe. Je venais de coucher mes enfants, ils dormaient.

« Adolphe, pour la dixième fois, était invité dans un monde où « je ne vais pas, où l'on veut Adolphe sans sa femme. Il est « des salons où il va sans moi, comme il est une foule de plaisirs « auxquels on le convie sans moi. S'il se nommait monsieur de « Navarreins et que je fusse une d'Espard, jamais le monde ne « penserait à nous séparer, on nous voudrait toujours ensemble. « Ses habitudes sont prises, il ne s'aperçoit pas de cette humilia- « tion qui oppresse le cœur. D'ailleurs, s'il soupçonnait cette petite « souffrance que j'ai honte de ressentir, il laisserait là le monde, « il deviendrait plus impertinent que ne le sont envers moi ceux « ou celles qui me séparent de lui. Mais il entraverait sa marche, « il se ferait des ennemis, il se créerait des obstacles en m'impo- « sant à des salons qui me feraient alors directement mille maux. « Je préfère donc mes souffrances à ce qui nous adviendrait dans « le cas contraire. Adolphe arrivera ! il porte mes vengeances dans « sa belle tête d'homme de génie. Un jour le monde me payera « l'arriéré de tant d'injures. Mais quand ? Peut-être aurai-je alors « quarante-cinq ans. Ma belle jeunesse se sera passée au coin de « mon feu, avec cette pensée. Adolphe rit, il s'amuse, il voit de « belles femmes, il cherche à leur plaire, et tous ces plaisirs ne « viennent pas de moi.

« Peut-être à ce métier finira-t-il par se détacher de moi !

« Personne ne souffre, d'ailleurs, impunément le mépris, et je « me sens méprisée, quoique jeune, belle et vertueuse. D'ailleurs, « puis-je empêcher ma pensée de courir ? Puis-je réprimer mes « rages en sachant Adolphe à dîner en ville sans moi ? je ne jouis « pas de ses triomphes, je n'entends pas ses mots spirituels ou « profonds, dits pour d'autres ! Je ne saurais me contenter des « réunions bourgeoises d'où il m'a tirée en me trouvant distin- « guée, riche, jeune, belle et spirituelle. C'est là un malheur, il « est irréparable.

« Enfin, il suffit que, par une cause quelconque, je ne puisse « entrer dans un salon, pour désirer y aller. Rien n'est plus « conforme aux habitudes du cœur humain. Les anciens avaient « bien raison avec leurs gynécées. La collision des amours-propres « de femmes qu'a produite leur réunion, qui ne date pas de plus « de quatre siècles, a coûté bien des chagrins à notre temps et « coûté de bien sanglants débats aux sociétés.

« Enfin, ma chère, Adolphe est bien fêté quand il revient chez

« lui ; mais aucune nature n'est assez forte pour attendre avec « la même ardeur toutes les fois. Quel lendemain que celui de la « soirée où il sera moins bien reçu !

« Vois-tu ce qu'il y a dans le pli dont je te parlais ? Un pli du « cœur est un abîme comme un pli de terrain dans les Alpes : à « distance, on ne s'en figurerait jamais la profondeur ni l'étendue. « Il en est ainsi entre deux êtres, quelle que soit leur amitié. On « ne soupçonne jamais la gravité du mal chez son amie. Ceci « semble peu de chose, et néanmoins la vie en est atteinte dans « toute sa profondeur et sur toute sa longueur.

« Je me suis raisonnée ; mais plus je me faisais de raison- « nements, plus je me prouvais à moi-même l'étendue de cette « petite douleur. Je me laisse donc aller au courant de la « souffrance.

« Deux Voix se disputent le terrain, quand, par un hasard « encore rare heureusement, je suis seule dans mon fauteuil atten- « dant Adolphe.

« L'une, je le gagerais, sort du *Faust* d'Eugène Delacroix, que « j'ai sur ma table. Méphistophélès parle, le terrible valet qui « dirige si bien les épées, il a quitté la gravure et se pose diaboli- « quement devant moi, riant par la fente que ce grand peintre lui « a mise sous le nez, et me regardant de cet œil d'où tombent des « rubis, des diamants, des carrosses, des métaux, des toilettes, « des soieries cramoisies et mille délices qui brûlent.

« — N'es-tu pas faite pour le monde ? Tu vaux la plus belle des « plus belles duchesses ; ta voix est celle d'une sirène, tes mains « commandent le respect et l'amour !... Oh ! comme ton bras chargé « de bracelets se déploierait bien sur le velours de ta robe ! Tes « cheveux sont des chaînes qui enlaceraient tous les hommes ; et « tu pourrais mettre tous ces triomphes aux pieds d'Adolphe, lui « montrer ta puissance et n'en jamais user ! Il aurait des craintes « là où il vit dans une certitude insultante. Allons ! viens ! avale « quelques bouffées de mépris, tu respireras des nuages d'encens. « Ose régner ! N'es-tu pas vulgaire au coin de ton feu ? Tôt ou « tard la jolie épouse, la femme aimée mourra, si tu continues « ainsi, dans sa robe de chambre. Viens, et tu perpétueras « ton empire par l'emploi de la coquetterie ? Montre-toi dans « les salons, et ton joli pied marchera sur l'amour de tes « rivales.

« L'autre Voix sort de mon chambranle de marbre blanc, qui « s'agite comme une robe. Je crois voir une vierge divine cou« ronnée de roses blanches, une palme verte à la main. Deux yeux « bleus me sourient.

« Cette Vertu si simple me dit : — Reste! sois toujours bonne, « rends cet homme heureux, c'est là toute ta mission. La douceur « des anges triomphe de toute douleur. La foi dans soi-même a « fait recueillir aux martyrs du miel sur les brasiers de leurs sup« plices. Souffre un moment ; après, tu seras heureuse.

« Quelquefois, Adolphe revient en cet instant, et je suis heu« reuse. Mais, ma chère, je n'ai pas autant de patience que « d'amour ; il me prend des envies de mettre en pièces les femmes « qui peuvent aller partout, et dont la présence est désirée autant « par les hommes que par les femmes. Quelle profondeur dans ce « vers de Molière :

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose ![1]

« Tu ne connais pas cette petite misère, heureuse Mathilde ; tu es « une femme bien née ! Tu peux beaucoup pour moi. Songes-y ! « Je puis t'écrire là ce que je n'osais te dire. Tes visites me font « grand bien, viens souvent voir ta pauvre

« Caroline. »

— Hé ! bien, dis-je au clerc, savez-vous ce qu'a été cette lettre pour feu Bourgarel ?

— Non.

— Une lettre de change.

Ni le clerc, ni le patron n'ont compris. Comprenez-vous, vous ?

SOUFFRANCES INGÉNUES.

— Oui, ma chère, il vous arrivera, dans l'état de mariage, des choses dont vous vous doutez très-peu ; mais il vous en arrivera d'autres dont vous vous doutez encore moins. Ainsi...

L'auteur (peut-on dire ingénieux ?) *qui castigat ridendo mores*[2], et qui a entrepris *les Petites Misères de la Vie conjugale*, n'a pas besoin de faire observer qu'ici par prudence, il a laissé parler *une femme comme il faut*[3], et qu'il n'accepte pas la responsabilité de

la rédaction, tout en professant la plus sincère admiration pour la charmante personne à laquelle il doit la connaissance de cette petite misère.

— Ainsi... dit-elle.

Cependant, il éprouve la nécessité d'avouer que cette personne n'est ni madame Foullepointe, ni madame de Fischtaminel, ni madame Deschars.

Madame Deschars est trop collet-monté, madame Foullepointe est trop absolue dans son ménage, elle sait cela d'ailleurs, que ne sait-elle pas ? elle est aimable, elle voit la bonne compagnie, elle tient à ce qu'il y a de mieux ; on lui passe la vivacité de ses traits d'esprit, comme, sous Louis XIV, on passait à madame Cornuel ses mots. On lui passe bien des choses : il y a des femmes qui sont les enfants gâtés de l'opinion.

Quant à madame de Fischtaminel, qui d'ailleurs est en cause, comme on va le voir, incapable de se livrer à la moindre récrimination, elle récrimine en faits, elle s'abstient de paroles.

Nous laissons à chacun la liberté de penser que cette interlocutrice est Caroline, non pas la niaise Caroline des premières années, mais Caroline devenue femme de trente ans.

— Ainsi vous aurez, s'il plaît à Dieu, des enfants...

— Madame, lui dis-je, ne mettons point Dieu dans ceci, à moins que ce mot ne soit une allusion...

— Vous êtes un impertinent, me dit-elle, on n'interrompt point une femme...

— Quand elle s'occupe d'enfants, je le sais ; mais il ne faut pas, madame, abuser de l'innocence des jeunes personnes. Mademoiselle va se marier, et, si elle comptait sur cette intervention de l'Être-Suprême, elle serait induite dans une profonde erreur. Nous ne devons pas tromper la jeunesse. Mademoiselle a passé l'âge où l'on dit aux jeunes personnes que le petit frère a été trouvé sous un chou.

— Vous voulez me faire dire des sottises, reprit-elle en souriant et montrant les plus belles dents du monde, je ne suis pas assez forte pour lutter contre vous, je vous prie de me laisser continuer avec Joséphine. Que te disais-je ?

— Que, si je me marie, j'aurai des enfants, dit la jeune personne.

— Eh ! bien, je ne veux pas te peindre les choses en noir, mais

il est extrêmement probable que chaque enfant te coûtera une dent. A chaque enfant j'ai perdu une dent.

— Heureusement, lui dis-je, que chez vous cette misère a été plus que petite, elle a été minime (les dents perdues étaient de côté). Mais remarquez, mademoiselle, que cette petite misère n'a pas un caractère normal. La misère dépend de l'état et de la situation de la dent. Si votre enfant détermine la chute d'une dent qui vous faisait souffrir, d'une mauvaise dent, d'une dent cariée, vous avez le bonheur d'avoir un enfant de plus et une mauvaise dent de moins. Ne confondons pas les bonheurs avec les misères. Ah ! si vous perdiez une de vos belles *palettes*[1]... Encore y a-t-il plus d'une femme qui échangerait la plus magnifique incisive contre un bon gros garçon ?

— Hé ! bien, reprit-elle en s'animant, au risque de te faire perdre tes illusions, pauvre enfant, je vais t'expliquer une petite misère, une grande ! Oh ! c'est atroce ! Je ne sortirai pas des chiffons auxquels monsieur nous renvoie...

Je protestai par un geste.

— J'étais mariée depuis environ deux ans, dit-elle en continuant, et j'aimais mon mari ; je suis revenue de mon erreur, je me suis conduite autrement pour son bonheur et pour le mien ; je puis me vanter d'avoir l'un des plus heureux ménages de Paris. Enfin, ma chère, j'aimais le monstre, je ne voyais que lui dans le monde. Déjà, plusieurs fois, mon mari m'avait dit : — Ma petite, les jeunes personnes ne savent pas très-bien se mettre, ta mère aimait à te fagoter, elle avait ses raisons. Si tu veux me croire, prends modèle sur madame de Fischtaminel, elle a bon goût. Moi, bonne bête du bon Dieu, je n'y entendais point malice. Un jour, en revenant d'une soirée, il me dit : — As-tu vu comme madame de Fischtaminel était mise ? — Oui, pas mal. En moi-même, je me dis : Il me parle toujours de madame de Fischtaminel, il faut que je me mette absolument comme elle. J'avais bien remarqué l'étoffe, la façon de la robe et l'ajustement des moindres accessoires. Me voilà tout heureuse, trottant, allant, mettant tout en mouvement pour me procurer les mêmes étoffes. Je fais venir la même couturière. — Vous habillez madame de Fischtaminel ? lui dis-je. — Oui, madame. — Eh bien ! je vous prends pour ma couturière, mais à une condition : vous voyez que j'ai fini par trouver l'étoffe de sa robe, je veux que vous me fassiez la mienne

absolument pareille à la sienne. J'avoue que je ne fis pas attention tout d'abord au sourire assez fin de la couturière, je le vis cependant, et plus tard je me l'expliquai. Pareille, lui dis-je ; mais à s'y méprendre !

— Oh ! dit l'interlocutrice en s'interrompant et me regardant, vous nous apprenez à être comme des araignées au centre de leur toile, à tout voir sans avoir l'air d'avoir vu, à chercher l'esprit de toute chose, à étudier les mots, les gestes, les regards ! Vous dites : Les femmes sont bien fines ! Dites donc : Les hommes sont bien faux !

— Ce qu'il m'a fallu de soins, de pas et de démarches pour arriver à être le sosie de madame de Fischtaminel !... — Enfin, c'est nos batailles à nous, ma petite, dit-elle en continuant et revenant à mademoiselle Joséphine. Je ne trouvais pas un certain petit châle de cou, brodé : une merveille ! enfin, je finis par découvrir qu'il a été fait exprès. Je déniche l'ouvrière, je lui demande un châle pareil à celui de madame de Fischtaminel. Une bagatelle ! cent cinquante francs. Il avait été commandé par un monsieur qui l'avait offert à madame de Fischtaminel. Mes économies y passent. Nous sommes toutes, nous autres Parisiennes, extrêmement tenues en bride à l'article toilette. Il n'est pas un homme de cent mille livres de rente à qui le whist ne coûte dix mille francs par hiver, qui ne trouve sa femme dépensière et ne redoute ses chiffons ! Mes économies, soit ! me disais-je. J'avais une petite fierté de femme qui aime : je ne voulais pas lui parler de cette toilette, je voulais lui en faire une surprise, bécasse que j'étais ! Oh ! comme vous nous enlevez notre sainte niaiserie !...

Ceci fut encore dit pour moi qui n'avais rien enlevé à cette dame, ni dent, ni quoi que ce soit des choses nommées et innommées qu'on peut enlever à une femme.

— Ah ! il faut te dire, ma chère, qu'il me menait chez madame de Fischtaminel, où je dînais même assez souvent. J'entendais cette femme disant : — Mais elle est bien, votre femme ! Elle avait avec moi un petit ton de protection que je souffrais ; mon mari me souhaitait d'avoir l'esprit de cette femme et sa prépondérance dans le monde. Enfin ce phénix des femmes était mon modèle, je l'étudiais, je me donnais un mal horrible à n'être pas moi-même... Oh ! mais c'est un poëme qui ne peut être compris que par nous autres femmes ! Enfin, le jour de mon triomphe

arrive. Vraiment le cœur me battait de joie, j'étais comme un enfant ! tout ce qu'on est à vingt-deux ans. Mon mari m'allait venir prendre pour une promenade aux Tuileries ; il entre, je le regarde toute joyeuse, il ne remarque rien... Eh bien ! je puis l'avouer aujourd'hui, ce fut un de ses affreux désastres... Non, je n'en dirai rien, monsieur que voici se moquerait.

Je protestai par un autre geste.

— Ce fut, dit-elle en continuant (une femme ne renonce jamais à ne pas tout dire), de voir s'écrouler un édifice bâti par une fée. Pas la moindre surprise. Nous montons en voiture. Adolphe me voit triste, il me demande ce que j'ai ; je lui réponds comme nous répondons quand nous avons le cœur serré par ces petites misères : — Rien ! Et il prend son lorgnon, et il lorgne les passants le long des Champs-Élysées, nous devions faire un tour de Champs-Élysées avant de nous promener aux Tuileries. Enfin, l'impatience me prend, j'avais un petit mouvement de fièvre et, quand je rentre, je me compose pour sourire. — Tu ne m'as rien dit de ma toilette ? — Tiens, c'est vrai, tu as une robe à peu près pareille à celle de madame de Fischtaminel. Il tourne sur ses talons et s'en va. Le lendemain je boudais un peu, vous le pensez bien. Arrive, au moment où nous avions fini de déjeuner dans ma chambre au coin de mon feu, je m'en souviendrai toujours, arrive l'ouvrière qui venait chercher le prix du petit châle de cou, je la paie ; elle salue mon mari comme si elle le connaissait. Je cours après elle sous prétexte de lui faire acquitter sa note, et je lui dis : — Vous lui avez fait payer moins cher le châle de madame de Fischtaminel. — Je vous jure, madame, que c'est le même prix, monsieur n'a pas marchandé. Je suis revenue dans ma chambre, et j'ai trouvé mon mari sot comme...

Elle s'arrêta, reprit : — Comme un meunier qu'on vient de faire évêque. — Je comprends, mon ami, que je ne serai jamais qu'à peu près pareille à madame de Fischtaminel. — Je vois ce que tu veux me dire à propos de ce châle ! Eh bien, oui, je le lui ai offert pour le jour de sa fête. Que veux-tu ? nous avons été très-amis autrefois... — Ah ! vous avez été jadis encore plus liés qu'aujourd'hui ? Sans répondre à cela, il me dit : — *Mais c'est purement moral.* Il prit son chapeau, s'en alla, et me laissa seule sur cette belle déclaration des droits de l'homme. Il ne revint pas pour dîner, et rentra fort tard. Je vous le jure, je restai dans ma

chambre à pleurer comme une Madeleine, au coin de mon feu. Je vous permets de vous moquer de moi, dit-elle en me regardant, mais je pleurai sur mes illusions de jeune mariée, je pleurai de dépit d'avoir été prise pour une dupe. Je me rappelai le sourire de la couturière ! Ah ! ce sourire me remit en mémoire les sourires de bien des femmes qui riaient de me voir petite fille chez madame de Fischtaminel ; je pleurai sincèrement. Jusque-là je pouvais croire à bien des choses qui n'existaient plus chez mon mari, mais que les jeunes femmes s'obstinent à supposer. Combien de grandes misères dans cette petite misère ! Vous êtes de grossiers personnages ! Il n'y a pas une femme qui ne pousse la délicatesse jusqu'à broder des plus jolis mensonges le voile avec lequel elle vous couvre son passé, tandis que vous autres... Mais je me suis vengée.

— Madame, lui dis-je, vous allez trop instruire mademoiselle.

— C'est vrai, dit-elle, je vous dirai la fin dans un autre moment.

— Ainsi, mademoiselle, vous le voyez, dis-je, vous croyez acheter un châle, et vous vous trouvez une petite misère sur le cou ; si vous vous le faites donner...

— C'en est une grande, dit la femme comme il faut. Restons-en là.

La morale de cette fable est qu'il faut porter son châle sans y trop réfléchir. Les anciens prophètes appelaient déjà ce monde une vallée de misère. Or, dans ce temps les Orientaux avaient, avec la permission des autorités constituées, de jolies esclaves, outre leurs femmes ! Comment appellerons-nous la vallée de la Seine entre le Calvaire et Charenton, où la loi ne permet qu'une seule femme légitime !

L'AMADIS-OMNIBUS.

Vous comprenez que je me mis à mâchonner le bout de ma canne, à consulter la corniche, à regarder le feu, à examiner le pied de Caroline, et je tins bon jusqu'à ce que la demoiselle à marier fût partie.

— Vous m'excuserez, lui dis-je, je suis resté chez vous, malgré vous peut-être ; mais votre vengeance perdrait à être dite plus tard, et si elle a constitué pour votre mari quelque petite misère,

il y a pour moi le plus grand intérêt à la connaître, et vous saurez pourquoi...

— Ah ! dit-elle, ce mot : *c'est purement moral !* donné comme excuse, m'avait choquée au dernier point. Belle consolation de savoir que j'étais dans son ménage un meuble, une chose ; que je trônais entre les ustensiles de cuisine, de toilette et les ordonnances de médecin ; que l'amour conjugal était assimilé aux pilules digestives, au sirop de mou de veau, à la moutarde blanche ; que madame de Fischtaminel avait à elle l'âme de mon mari, ses admirations, et charmait son esprit, tandis que j'étais une sorte de nécessité purement physique ! Que pensez-vous d'une femme ravalée jusqu'à devenir quelque chose comme la soupe et le bouilli, sans persil, bien entendu ? Oh ! dans cette soirée, je fis une catilinaire[1]...

— Dites une philippique[2].

— Je dirai tout ce que vous voudrez, car j'étais furieuse, et je ne sais plus tout ce que j'ai crié dans le désert de ma chambre à coucher. Croyez-vous que cette opinion que les maris ont de leur femme, que le rôle qu'ils nous donnent, ne soient pas pour nous une étrange misère ? Nos petites misères, à nous, sont toujours grosses d'une grande misère. Enfin il fallait une leçon à mon Adolphe. Vous connaissez le vicomte de Lustrac, un amateur effréné de femmes, de musique, un gourmet, un de ces ex-beaux de l'Empire qui vivent sur leurs succès printaniers, et qui se cultivent eux-mêmes avec des soins excessifs, pour obtenir des regains.

— Oui, lui dis-je, un de ces gens pincés, corsés, busqués à soixante ans, qui abusent de la finesse de leur taille, et sont capables d'en remontrer aux jeunes dandies.

— Monsieur de Lustrac, reprit-elle, est égoïste comme un roi ; mais galant, prétentieux, malgré sa perruque noire comme du jais.

— Il se teint aussi les favoris.

— Il va le soir dans dix salons ; il papillonne.

— Il donne d'excellents dîners, des concerts, et protége des cantatrices encore neuves...

— Il voltige autour de tous les plaisirs et travaille énormément à s'amuser[3].

— Il prend le mouvement pour la joie.

— Oui, mais il s'enfuit à tire-d'aile dès que le chagrin poind

quelque part. Vous êtes en deuil, il vous fuit. Vous accouchez, il attend les relevailles pour venir vous voir : il est d'une franchise mondaine, d'une intrépidité sociale qui méritent l'admiration.

— Mais n'y a-t-il pas du courage à être ce qu'on est ? lui demandai-je.

— Hé ! bien, reprit-elle après avoir échangé nos observations, ce jeune vieillard, cet Amadis omnibus, que nous avons nommé entre nous le chevalier *Petit-Bon-Homme-vit-encore*, devient l'objet de mes admirations.

— Il y avait de quoi ! un homme capable de faire à lui tout seul sa figure et ses succès !

— Je lui fis quelques-unes de ces avances qui ne compromettent jamais une femme, je lui parlai du bon goût de ses derniers gilets, de ses cannes, et il me trouva de la dernière amabilité. Moi, je trouvai mon chevalier de la dernière jeunesse ; il vint me voir ; je minaudai, je feignis d'être malheureuse en ménage, d'avoir des chagrins. Vous savez ce que veut dire une femme en parlant de ses chagrins, en se prétendant peu comprise. Ce vieux singe me répondit beaucoup mieux qu'un jeune homme, j'eus mille peines à ne pas rire en l'écoutant. « Ah ! voilà les maris, ils ont la plus mauvaise politique, ils respectent leur femme, et toute femme est, tôt ou tard, furieuse de se voir respectée, et sans l'éducation secrète à laquelle elle a droit. Vous ne devez pas vivre, une fois mariée, comme une petite pensionnaire », etc. Il se tortillait, il se penchait, il était horrible ; il avait l'air d'une figure de bois de Nuremberg, il avançait le menton, il avançait sa chaise, il avançait la main... Enfin, après bien des marches, des contre-marches, des déclarations angéliques...

— Bah !

— Oui, *Petit-Bon-Homme-vit-encore* avait abandonné le classique de sa jeunesse pour le romantisme à la mode ; il parlait d'âme, d'ange, d'adoration, de soumission, il devenait d'un éthéré bleu-foncé. Il me conduisait à l'Opéra et me mettait en voiture. Ce vieux jeune homme allait là où j'allais, il redoublait de gilets, il se serrait le ventre, il mettait son cheval au grand galop pour rejoindre et accompagner ma voiture au bois ; il me compromettait avec une grâce de lycéen, il passait pour fou de moi ; je me posais en cruelle, mais j'acceptais son bras et ses bouquets. On causait de nous. J'étais enchantée ! J'arrivai bientôt à me faire

surprendre par mon mari, le vicomte sur mon canapé, dans mon boudoir, me tenant les mains et moi l'écoutant avec une sorte de ravissement extérieur. C'est inouï ce que l'envie de nous venger nous fait dévorer ! Je parus contrariée de voir entrer mon mari, qui, le vicomte parti, me fit une scène : — Je vous assure, monsieur, lui dis-je après avoir écouté ses reproches, que c'est *purement moral.* Mon mari comprit, et n'alla plus chez madame de Fischtaminel. Moi, je ne reçus plus monsieur de Lustrac.

— Mais, lui dis-je, Lustrac, que vous prenez, comme beaucoup de personnes, pour un célibataire, est veuf et sans enfants.

— Bah !

— Aucun homme n'a plus profondément enterré sa femme ; Dieu ne la retrouvera pas au jugement dernier. Il s'est marié avant la révolution, et votre *purement moral* me rappelle un mot de lui que je ne puis me dispenser de vous répéter. Napoléon nomma Lustrac à des fonctions importantes, dans un pays conquis : madame de Lustrac, abandonnée pour l'administration, prit, quoique ce fût purement moral, pour ses affaires particulières, un secrétaire intime ; mais elle eut le tort de le choisir sans en prévenir son mari. Lustrac rencontra ce secrétaire à une heure excessivement matinale et fort ému, car il s'agissait d'une discussion assez vive, dans la chambre de sa femme. La ville ne demandait qu'à rire de son gouvernement[1], et cette aventure fit un tel tapage que Lustrac demanda lui-même son rappel à l'Empereur. Napoléon tenait à la moralité de ses représentants, et la sottise selon lui devait déconsidérer un homme. Vous savez que l'Empereur, entre toutes ses passions malheureuses, a eu celle de vouloir moraliser sa cour et son gouvernement. La demande de Lustrac fut donc admise, mais sans compensation. Quand il vint à Paris, il y reparut dans son hôtel, avec sa femme ; il la conduisit dans le monde, ce qui, certes, est conforme aux coutumes aristocratiques les plus élevées ; mais il y a toujours des curieux. On demanda raison de cette chevaleresque protection. — Vous êtes donc remis, vous et madame de Lustrac, lui dit-on au foyer du théâtre de l'Impératrice, vous lui avez tout pardonné. Vous avez bien fait. — Oh ! dit-il d'un air satisfait, j'ai acquis la certitude... — Ah ! bien, de son innocence, vous êtes dans les règles. — Non, je suis sûr que c'était purement physique.

Caroline sourit.

— L'opinion de votre adorateur réduit cette grande misère à n'en être, en ce cas, comme dans le vôtre, qu'une très-petite.

— Une petite misère ! s'écria-t-elle, et pour quoi prenez-vous les ennuis de coqueter avec un monsieur de Lustrac, de qui je me suis fait un ennemi ! Allez ! les femmes paient souvent bien cher les bouquets qu'on leur donne et les attentions qu'on leur prodigue. Monsieur de Lustrac a dit de moi à monsieur de Bourgarel* : — Je ne te conseille pas de faire la cour à cette femme-là, elle est trop chère...

SANS PROFESSION.

A MADAME LA COMTESSE DE CYRUS-KAROLA NÉE VERMINI,
A MENTHON (ÉTATS SARDES).

Paris, 183...

« Vous me demandez, ma chère maman, si je suis heureuse avec « mon mari. Assurément monsieur de Fischtaminel n'était pas « l'être de mes rêves. Je me suis soumise à votre volonté, vous le « savez. La fortune, cette raison suprême, parlait d'ailleurs assez « haut. Ne pas déroger, épouser monsieur le comte de Fischtami- « nel doué de trente mille francs de rente, et rester à Paris, vous « aviez bien des forces contre votre pauvre fille. Monsieur de Fisch- « taminel, enfin, est un joli homme pour un homme de trente-six « ans ; il est décoré par Napoléon sur le champ de bataille, il est « ancien colonel, et sans la Restauration, qui l'a mis en demi- « solde, il serait général : voilà des circonstances atténuantes.

« Beaucoup de femmes trouvent que j'ai fait un bon mariage, « et je dois convenir que toutes les apparences du bonheur y sont... « pour la société. Mais avouez que, si vous aviez su le retour de « mon oncle Cyrus et ses intentions de me laisser sa fortune, vous « m'auriez donné le droit de choisir.

« Je n'ai rien à dire contre monsieur de Fischtaminel : il n'est « pas joueur, les femmes lui sont indifférentes, il n'aime point le

* Le même Ferdinand de Bourgarel, que la politique, les arts et les amours ont eu la douleur de pleurer récemment, selon le discours prononcé sur sa tombe par Adolphe.

« vin, il n'a pas de fantaisies ruineuses ; il possède, comme vous « le disiez, toutes les qualités négatives qui font les maris pas- « sables ; mais qu'a-t-il ? Eh bien ! chère maman, il est inoccupé. « Nous sommes ensemble pendant toute la sainte journée !... « Croiriez-vous que c'est pendant la nuit, quand nous sommes le « plus réunis, que je puis être le moins avec lui. Je n'ai que son « sommeil pour asile, ma liberté commence quand il dort. Non, « cette obsession me causera quelque maladie. Je ne suis jamais « seule. Si monsieur de Fischtaminel était jaloux, il y aurait « de la ressource. Ce serait alors une lutte, une petite comédie ; « mais comment l'aconit de la jalousie aurait-il poussé dans son « âme ? il ne m'a pas quittée depuis notre mariage. Il n'éprouve « aucune honte à s'étaler sur un divan et il y reste des heures « entières.

« Deux forçats rivés à la même chaîne ne s'ennuient pas, ils « ont à méditer leur évasion ; mais nous n'avons aucun sujet de « conversation, nous nous sommes tout dit. Enfin il en était, il y « a quelque temps, réduit à parler politique. La politique est « épuisée, Napoléon étant, pour mon malheur, décédé, comme on « sait, à Sainte-Hélène.

« Monsieur de Fischtaminel a la lecture en horreur. S'il me « voit lisant, il arrive et me demande dix fois dans une demi- « heure : — Nina, ma belle, as-tu fini ?

« J'ai voulu persuader à cet innocent persécuteur de monter « à cheval tous les jours, et j'ai fait intervenir la suprême consi- « dération pour les hommes de quarante ans, sa santé ! Mais il « m'a dit qu'après avoir été pendant douze ans à cheval, il éprou- « vait le besoin de repos.

« Mon mari, ma chère mère, est un homme qui vous absorbe, « il consomme le fluide vital de son voisin, il a l'ennui gourmand : « il aime à être amusé par ceux qui viennent nous voir, et après « cinq ans de mariage nous n'avons plus personne : il ne vient « ici que des gens dont les intentions sont évidemment contraires « à son honneur, et qui tentent, sans succès, de l'amuser, afin « de conquérir le droit d'ennuyer sa femme.

« Monsieur de Fischtaminel, ma chère maman, ouvre cinq ou « six fois par heure la porte de ma chambre, ou de la pièce où je « me réfugie, et il vient à moi d'un air effaré, me demandant : « — Eh bien ! que fais-tu donc, ma belle ? (le mot de l'Empire)

« sans s'apercevoir de la répétition de cette question, qui pour « moi devient comme la pinte que versait autrefois le bourreau « dans la torture de l'eau.

« Autre supplice ! Nous ne pouvons plus nous promener. La « promenade sans conversation, sans intérêt, est impossible. Mon « mari se promène avec moi pour se promener, comme s'il était « seul. On a la fatigue sans avoir le plaisir.

« De notre lever à notre déjeuner, l'intervalle est rempli par « ma toilette, par les soins du ménage, je puis encore supporter « cette portion de la journée ; mais du déjeuner au dîner, c'est « une lande à labourer, un désert à traverser. L'inoccupation de « mon mari ne me laisse pas un instant de repos, il m'assomme « de son inutilité, son inoccupation me brise. Ses deux yeux « ouverts à toute heure sur les miens me forcent à tenir mes « yeux baissés. Enfin ses monotones interrogations :

« — Quelle heure est-il, ma belle ?

« — Que fais-tu donc là ?

« — A quoi penses-tu ?

« — Que comptes-tu faire ?

« — Où irons-nous ce soir ?

« — Quoi de nouveau ?

« — Oh ! quel temps !

« — Je ne vais pas bien, etc. ;

« Toutes ces variations, de la même chose (le point d'interro- « gation), qui composent le répertoire Fischtaminel, me rendront « folle.

« Ajoutez à ces flèches de plomb incessamment décochées un « dernier trait qui vous peindra mon bonheur, et vous compren- « drez ma vie.

« Monsieur de Fischtaminel, parti sous-lieutenant en 1799, à « dix-huit ans, n'a d'autre éducation que celle due à la discipline, « à l'honneur du noble et du militaire ; s'il a du tact, le senti- « ment du probe, de la subordination, il est d'une ignorance « crasse, il ne sait absolument rien, et il a horreur d'apprendre « quoi que ce soit. Oh ! ma chère maman, quel concierge accompli « ce colonel aurait fait s'il eût été dans l'indigence ! je ne lui sais « aucun gré de sa bravoure, il ne se battait pas contre les Russes, « ni contre les Autrichiens, ni contre les Prussiens : il se battait « contre l'ennui. En se précipitant sur l'ennemi, le capitaine Fisch-

« taminel éprouvait le besoin de se fuir lui-même. Il s'est marié
« par désœuvrement.

« Autre petit inconvénient : monsieur tracasse tellement les
« domestiques, que nous en changeons tous les six mois.

« J'ai tant envie, chère maman, d'être une honnête femme,
« que je vais essayer de voyager six mois par année. Pendant
« l'hiver, j'irai tous les soirs aux Italiens, à l'Opéra, dans le
« monde ; mais notre fortune est-elle assez considérable pour four-
« nir à de telles dépenses ? Mon oncle de Cyrus devrait venir à
« Paris, j'en aurais soin comme d'une succession.

« Si vous trouvez un remède à mes maux, indiquez-le à votre
« fille, qui vous aime autant qu'elle est malheureuse, et qui
« aurait bien voulu se nommer autrement que

« NINA FISCHTAMINEL. »

Outre la nécessité de peindre cette petite misère qui ne pouvait être bien peinte que de la main d'une femme, et quelle femme ! il était nécessaire de vous faire connaître la femme que vous n'avez encore vue que de profil dans la première partie de ce livre, la reine de la société particulière où vit Caroline, la femme enviée, la femme habile qui, de bonne heure, a su concilier ce qu'elle doit au monde avec les exigences du cœur. Cette lettre est son absolution.

LES INDISCRÉTIONS.

Les femmes sont
Ou chastes,
Ou vaniteuses,
Ou simplement orgueilleuses.

Toutes peuvent donc être atteintes par la petite misère que voici.

Certains maris sont si ravis d'avoir une femme à eux, chance uniquement due à la légalité, qu'ils craignent une erreur chez le public, et ils se hâtent de marquer leur épouse, comme les marchands de bois marquent les bûches au flottage, ou les propriétaires de Berry leurs moutons. Devant tout le monde, ils prodiguent à la façon romaine (*columbella*[1]) à leurs femmes des surnoms pris au règne animal, et ils les appellent :

— Ma poule,

— Ma chatte,

— Mon rat,

— Mon petit lapin ;

Ou, passant au règne végétal, ils la nomment :

— Mon chou,

— Ma figue (en Provence seulement),

— Ma prune (en Alsace seulement),

Et jamais : — Ma fleur ! remarquez cette discrétion ;

Ou, ce qui devient plus grave !

— Bobonne,

— Ma mère,

— Ma fille,

— La bourgeoise,

— Ma vieille ! (quand la femme est très-jeune.)

Quelques-uns hasardent des surnoms d'une décence douteuse, tels que :

— Mon bichon,

— Ma niniche,

— Tronquette !

Nous avons entendu un de nos hommes politiques le plus remarquable par sa laideur appelant sa femme : — *Moumoutte !...*

— J'aimerais mieux, disait à sa voisine cette infortunée, qu'il me donnât un soufflet.

— Pauvre petite femme, elle est bien malheureuse ! reprit la voisine en me regardant quand Moumoutte fut partie ; lorsqu'elle est dans le monde avec son mari, elle est sur les épines, elle le fuit. Un soir, ne l'a-t-il pas prise par le cou en lui disant : — Allons, viens, ma grosse !

On prétend que la cause d'un très-célèbre empoisonnement d'un mari par l'arsenic[1], provenait des indiscrétions continuelles que subissait la femme dans le monde. Ce mari donnait de légères tapes sur les épaules de cette femme conquise à la pointe du Code, il la surprenait par un baiser retentissant, il la déshonorait par une tendresse publique assaisonnée de ces fatuités grossières dont le secret appartient à ces sauvages de France, vivant au fond des campagnes, et dont les mœurs sont encore peu connues malgré les efforts des naturalistes du roman.

Ce fut, dit-on, cette situation choquante qui, bien appréciée

par des jurés pleins d'esprit, valut à l'accusée un verdict adouci par les circonstances atténuantes.

Les jurés se dirent :

— Punir de mort ces délits conjugaux, c'est aller un peu loin ; mais une femme est très-excusable quand elle est si molestée !...

Nous regrettons infiniment, dans l'intérêt des mœurs élégantes, que ces raisons ne soient pas généralement connues. Aussi Dieu veuille que notre livre ait un immense succès, les femmes y gagneront d'être traitées comme elles doivent l'être, en reines.

En ceci, l'amour est bien supérieur au mariage, il est fier des indiscrétions, certaines femmes les quêtent, les préparent, et malheur à l'homme qui ne s'en permet pas quelques-unes !

Combien de passion dans un *tu* égaré !

J'ai entendu, c'était en province, un mari qui nommait sa femme : — Ma berline... Elle en était heureuse, elle n'y voyait rien de ridicule ; elle l'appelait — son fiston !... Aussi ce délicieux couple ignorait-il qu'il existât des petites misères.

Ce fut en observant cet heureux ménage que l'auteur trouva cet axiome.

AXIOME.

Pour être heureux en ménage, il faut être ou homme de génie marié à une femme tendre et spirituelle, ou se trouver, par l'effet d'un hasard qui n'est pas aussi commun qu'on pourrait le penser, tous les deux excessivement bêtes.

L'histoire un peu trop célèbre de la cure par l'arsenic d'un amour-propre blessé, prouve qu'à proprement parler, il n'y a pas de petites misères pour la femme dans la vie conjugale.

AXIOME.

La femme vit par le sentiment, là où l'homme vit par l'action.

Or, le sentiment peut à tout moment faire d'une petite misère soit un grand malheur, soit une vie brisée, soit une éternelle infortune.

Que Caroline commence, dans l'ignorance de la vie et du monde, par causer à son mari les petites misères de sa bêtise

(relire LES DÉCOUVERTES), Adolphe a, comme tous les hommes, des compensations dans le mouvement social : il va, vient, sort, fait des affaires. Mais, pour Caroline, en toutes choses il s'agit d'aimer ou de ne pas aimer, d'être ou de ne pas être aimée.

Les indiscrétions sont en harmonie avec les caractères, les temps et les lieux. Deux exemples suffiront.

Voici le premier.

Un homme est de sa nature sale et laid ; il est mal fait, repoussant. Il y a des hommes, et souvent des gens riches, qui, par une sorte de constitution inobservée, salissent des habits neufs en vingt-quatre heures. Ils sont nés dégoûtants. Il est enfin si déshonorant pour une femme de ne pas être uniquement l'épouse de ces sortes d'Adolphe, qu'une Caroline avait depuis long-temps exigé la suppression des tutoiements modernes et tous les insignes de la dignité des épouses. Le monde était habitué depuis cinq ou six ans à cette tenue, et croyait madame et monsieur d'autant plus séparés qu'il avait remarqué l'avénement d'un Ferdinand II[1].

Un soir, devant dix personnes, monsieur dit à sa femme :
— Caroline, passe-moi les pincettes.

Ce n'est rien, et c'est tout. Ce fut une révolution domestique.

Monsieur de Lustrac, l'Amadis-Omnibus, courut chez madame de Fischtaminel, publia cette petite scène le plus spirituellement qu'il le put, et madame de Fischtaminel prit un petit air Célimène pour dire : — Pauvre femme, dans quelle extrémité se trouve-t-elle !

— Bah ! nous aurons le mot de cette énigme dans huit mois, répondit une vieille femme qui n'avait plus d'autre plaisir que celui de dire des méchancetés.

On ne vous parle pas de la confusion de Caroline, vous l'avez devinée.

Voici le second.

Jugez de la situation affreuse dans laquelle s'est trouvée une femme délicate qui babillait agréablement à sa campagne, près de Paris, au milieu d'un cercle de douze ou quinze personnes, lorsque le valet de chambre de son mari vint lui dire à l'oreille :
— Monsieur vient d'arriver, madame.

— Bien, Benoît.

Tout le monde avait entendu le roulement de la voiture. On

savait que monsieur était à Paris depuis lundi, et ceci se passait le samedi à quatre heures.

— Il a quelque chose de pressé à dire à madame, reprit Benoît.

Quoique ce dialogue se fît à mi-voix, il fut d'autant plus compris que la maîtresse de la maison passa de la couleur des roses du Bengale au cramoisi des coquelicots. Elle fit un signe de tête, continua la conversation, et trouva moyen de quitter la compagnie sous prétexte d'aller savoir si son mari avait réussi dans une entreprise importante ; mais elle paraissait évidemment contrariée du manque d'égards de son Adolphe envers le monde qu'elle avait chez elle.

Pendant leur jeunesse, les femmes veulent être traitées en divinités, elles adorent l'idéal : elles ne supportent pas l'idée d'être ce que la nature veut qu'elles soient.

Quelques maris, de retour aux champs, font pis : ils saluent la compagnie, prennent leur femme par la taille, vont se promener avec elle, paraissent causer confidentiellement, disparaissent dans les bosquets, s'égarent et reparaissent une demi-heure après.

Ceci, mesdames, sont de vraies petites misères pour les jeunes femmes ; mais pour celles d'entre vous qui ont passé quarante ans, ces indiscrétions sont si goûtées, que les plus prudes en sont flattées ; car,

Dans leur dernière jeunesse, les femmes veulent être traitées en mortelles, elles aiment le positif : elles ne supportent pas l'idée de ne plus être ce que la nature a voulu qu'elles fussent.

AXIOME.

La pudeur est une vertu relative : il y a celle de vingt ans, celle de trente ans, celle de quarante-cinq ans.

Aussi l'auteur disait-il à une femme qui lui demandait quel âge elle avait : — Vous avez, madame, l'âge des indiscrétions.

Cette charmante jeune personne de trente-neuf ans affichait beaucoup trop un Ferdinand, tandis que sa fille essayait de cacher son Ferdinand Ier.

LES RÉVÉLATIONS BRUTALES.

Premier genre.

Caroline adore Adolphe ;
Elle le trouve bien,
Elle le trouve superbe, surtout en garde national,
Elle tressaille quand une sentinelle lui porte les armes,
Elle le trouve moulé comme un modèle,
Elle lui trouve de l'esprit,
Tout ce qu'il fait est bien fait,
Personne n'a plus de goût qu'Adolphe,
Enfin, elle est folle d'Adolphe.

C'est le vieux mythe du bandeau de l'amour qui se blanchit tous les dix ans et que les mœurs rebrodent, mais qui depuis la Grèce est toujours le même.

Caroline est au bal, elle cause avec une de ses amies. Un homme connu par sa rondeur, et qu'elle doit connaître plus tard, mais qu'elle voit alors pour la première fois, monsieur Foullepointe, est venu parler à l'amie de Caroline. Selon l'usage du monde, Caroline écoute cette conversation, sans y prendre part.

— Dites-moi donc, madame, demande monsieur Foullepointe, quel est ce monsieur si drôle qui vient de parler cour d'assises devant monsieur un tel dont l'acquittement a fait tant de bruit ; qui patauge, comme un bœuf dans un marais, à travers les situations critiques de chacun. Madame une telle a fondu en larmes parce qu'il a raconté la mort d'un petit enfant devant elle, qui vient d'en perdre un il y a deux mois.

— Qui donc ?

— Ce gros monsieur, habillé comme un garçon de café, frisé comme un apprenti coiffeur... tenez, celui qui tâche de faire l'aimable avec madame de Fischtaminel...

— Taisez-vous donc, dit à voix basse la dame effrayée, c'est le mari de la petite dame à côté de moi !

— C'est monsieur votre mari ? dit monsieur Foullepointe, j'en suis ravi, madame, il est charmant, il a de l'entrain, de la gaieté, de l'esprit, je vais m'empresser de faire sa connaissance.

Et Foullepointe exécute sa retraite en laissant dans l'âme de

Caroline un soupçon envenimé sur la question de savoir *si son mari est aussi bien qu'elle le croit.*

Second genre.

Caroline, ennuyée de la réputation de madame la baronne Schinner, à qui l'on prête des talents épistolaires, et qualifiée de *la Sévigné du billet;* de madame de Fischtaminel, qui s'est permis d'écrire un petit livre in-32 sur l'éducation des jeunes personnes, dans lequel elle a bravement réimprimé Fénelon moins le style, Caroline travaille pendant six mois une nouvelle à dix piques au-dessous de Berquin, d'une moralité nauséabonde et d'un style épinglé.

Après des intrigues, comme les femmes savent les ourdir dans un intérêt d'amour-propre, et dont la ténacité, la perfection feraient croire qu'elles ont un troisième sexe dans la tête, cette nouvelle, intitulée le Mélilot, paraît en trois feuilletons dans un grand journal quotidien. Elle est signée : Samuel Crux.

Quand Adolphe prend son journal, à déjeuner, le cœur de Caroline lui bat jusque dans la gorge ; elle rougit, pâlit, détourne les yeux, regarde la corniche. Dès que les yeux d'Adolphe s'abaissent sur le feuilleton, elle n'y tient plus : elle se lève, elle disparaît, elle revient, elle a puisé de l'audace on ne sait où.

— Y a-t-il un feuilleton ce matin ? demande-t-elle d'un air qu'elle croit indifférent et qui troublerait un mari encore jaloux de sa femme.

— Oui ! d'un débutant, Samuel Crux. Oh ! c'est un pseudonyme ; cette nouvelle est d'une platitude à désespérer les punaises, si elles pouvaient lire... et d'une vulgarité !... c'est pâteux ; mais c'est...

Caroline respire.

— C'est ?... dit-elle.

— C'est incompréhensible, reprend Adolphe. On aura payé quelque chose comme cinq à six cents francs à Chodoreille pour insérer cela... ou c'est l'œuvre d'un bas-bleu du grand monde qui a promis à madame Chodoreille de la recevoir, ou peut-être est-ce l'œuvre d'une femme à laquelle s'intéresse le gérant... une pareille stupidité ne peut s'expliquer que comme cela... Figure-toi, Caroline, qu'il s'agit d'une petite fleur cueillie au coin d'un bois dans

une promenade sentimentale, et qu'un monsieur du genre Werther avait juré de garder, qu'il fait encadrer, et qu'on lui redemande onze ans après... (il aura sans doute déménagé trois fois, le malheureux). C'est d'un neuf qui date de Sterne, de Gessner. Ce qui me fait croire que c'est d'une femme, c'est que leur première idée littéraire à toutes consiste toujours à se venger de quelqu'un.

Adolphe pourrait continuer à déchirer LE MÉLILOT, Caroline a des tintements de cloche dans les oreilles, elle est dans la situation d'une femme qui s'est jetée par-dessus le pont des Arts, et qui cherche son chemin à dix pieds au-dessous du niveau de la Seine.

AUTRE GENRE.

Caroline a fini par découvrir, dans ses paroxismes[1] de jalousie, une cachette d'Adolphe, qui, se défiant de sa femme et sachant qu'elle décachète ses lettres, qu'elle fouille ses tiroirs, a voulu pouvoir sauver des doigts crochus de la police conjugale sa correspondance avec Hector.

Hector est un ami de collége, marié dans la Loire-Inférieure.

Adolphe soulève le tapis de sa table à écrire, tapis dont la bordure est faite au petit point par Caroline, et dont le fond est en velours bleu, noir ou rouge, la couleur est, comme vous le verrez, parfaitement indifférente, et il glisse ses lettres à madame de Fischtaminel, à son camarade Hector, entre la table et le tapis.

L'épaisseur d'une feuille de papier est peu de chose, le velours est une étoffe bien moelleuse, bien discrète... Eh ! bien, ces précautions sont inutiles. A diable mâle, diable femelle ; l'enfer en a de tous les genres. Caroline a pour elle Méphistophélès, ce démon qui fait jaillir du feu de toutes les tables, qui, de son doigt plein d'ironie, indique le gisement des clefs, le secret des secrets !

Caroline a reconnu l'épaisseur d'une feuille de papier à lettre entre ce velours et cette table : elle tombe sur une lettre à Hector au lieu de tomber sur une lettre à madame de Fischtaminel, qui prend les eaux de Plombières, et elle lit ceci :

« Mon cher Hector,

« Je te plains, mais tu agis sagement en me confiant les diffi-
« cultés dans lesquelles tu t'es mis à plaisir.
« Tu n'as pas su voir la différence qui distingue la femme de

« province de la Parisienne. En province, mon cher, vous êtes « toujours face à face avec votre femme, et par l'ennui qui vous « talonne, vous vous jetez à corps perdu dans le bonheur. C'est « une grande faute : le bonheur est un abîme, on n'en revient pas « en ménage quand on a touché le fond.

« Tu vas voir pourquoi ; laisse-moi prendre, à cause de ta « femme, la voie la plus courte, la parabole.

« Je me souviens d'avoir fait un voyage en coucou de Paris à « Ville-Parisis[1] : distance, sept lieues ; voiture très-lourde, cheval « boiteux ; cocher, enfant de onze ans. J'étais dans cette boîte mal « close avec un vieux soldat.

« Rien ne m'amuse plus que de soutirer à chacun, à l'aide de « ce foret nommé l'interrogation, et de recevoir au moyen d'un « air attentif et jubilant la somme d'instruction, d'anecdotes, de « savoir, dont tout le monde désire se débarrasser ; et chacun « a la sienne, le paysan comme le banquier, le caporal comme le « maréchal de France.

« J'ai remarqué combien ces tonneaux pleins d'esprit sont dis- « posés à se vider quand ils sont charriés par des diligences ou « des coucous, par tous les véhicules que traînent les chevaux, car « personne ne cause en chemin de fer.

« A la manière dont la sortie de Paris s'exécuta, nous allions « être pendant sept heures en route : je fis donc causer ce caporal « pour me divertir. Il ne savait ni lire ni écrire, tout était inédit. « Eh bien ! la route me sembla courte. Le caporal avait fait toutes « les campagnes, il me raconta des faits inouïs dont ne s'occupent « jamais les historiens.

« Oh ! mon cher Hector, combien la pratique l'emporte sur la « théorie ! Entre autres choses, et sur une de mes questions rela- « tives à la pauvre infanterie, dont le courage consiste bien plus « à marcher qu'à se battre, il me dit ceci, que je te dégage de « toute circonlocution :

« — Monsieur, quand on m'amenait des Parisiens à notre 45e, « que Napoléon avait surnommé *le Terrible* (je vous parle des « premiers temps de l'Empereur, où l'infanterie avait des jambes « d'acier, et il en fallait), j'avais une manière de connaître ceux « qui resteraient dans le 45e... Ceux-là marchaient sans aucune « hâte, ils vous faisaient leurs petites six lieues par jour, ni plus ni « moins, et ils arrivaient à l'étape prêts à recommencer le lende-

« main. Les crânes qui faisaient dix lieues, qui voulaient courir à « la victoire, ils restaient à l'hôpital à mi-route.

« Ce brave caporal parlait là mariage en croyant parler guerre, « et tu te trouves à l'hôpital à mi-chemin, mon cher Hector.

« Souviens-toi des doléances de madame de Sévigné comptant « cent mille écus à monsieur de Grignan pour l'engager à épouser « une des plus jolies personnes de France ! — « Mais, se dit-elle, « il devra l'épouser tous les jours, tant qu'elle vivra ! Décidément, « cent mille écus, ce n'est pas trop ! » Eh bien ! n'est-ce pas à « faire trembler les plus courageux ?

« Mon cher camarade, le bonheur conjugal est fondé comme « celui des peuples, sur l'ignorance. C'est une félicité pleine de « conditions négatives.

« Si je suis heureux avec ma petite Caroline, c'est par la plus « stricte observance de ce principe salutaire sur lequel a tant « insisté la *Physiologie du Mariage*. J'ai résolu de conduire ma « femme par des chemins tracés dans la neige jusqu'au jour heu- « reux où l'infidélité deviendra très-difficile.

« Dans la situation où tu t'es mis, et qui ressemble à celle de « Duprez quand, dès son début à Paris, il s'est avisé de chanter à « pleins poumons, au lieu d'imiter Nourrit qui donnait de sa voix « de tête juste ce qu'il en fallait pour charmer son public, voici « je crois, la marche à tenir pour... »

La lettre en était restée là ; Caroline la replace en songeant à faire expier à son cher Adolphe son obéissance aux exécrables préceptes de la *Physiologie du Mariage*.

PARTIE REMISE.

Cette misère doit arriver assez souvent et assez diversement dans l'existence des femmes mariées pour que ce fait personnel devienne le type du genre.

La Caroline dont il est ici question est fort pieuse, elle aime beaucoup son mari, le mari prétend même qu'il est beaucoup trop aimé d'elle ; mais c'est une fatuité maritale, si toutefois ce n'est pas une provocation : il ne se plaint qu'aux plus jeunes amies de sa femme.

Quand la conscience catholique est en jeu, tout devient excessivement grave. Madame de *** a dit à sa jeune amie, madame de Fischtaminel, qu'elle avait été forcée de faire à son directeur une confession extraordinaire, et d'accomplir des pénitences, son confesseur ayant décidé qu'elle s'était trouvée en état de péché mortel.

Cette dame, qui tous les matins entend une messe, est une femme de trente-six ans, maigre et légèrement couperosée. Elle a de grands yeux noirs veloutés, une lèvre supérieure bistrée; néanmoins, elle a la voix douce, des manières douces, la démarche noble, elle est femme de qualité.

Madame de Fischtaminel, de qui Madame de *** a fait son amie (presque toutes les femmes pieuses protégent une femme dite légère en donnant à cette amitié le prétexte d'une conversion à faire), madame de Fischtaminel prétend que ces avantages sont, chez cette Caroline du Genre Pieux, une conquête de la religion sur un caractère assez violent de naissance.

Ces détails sont nécessaires pour poser la petite misère dans toute son horreur.

L'Adolphe avait été forcé de quitter sa femme pour deux mois, en avril, précisément après les quarante jours de carême que Caroline observe rigoureusement.

Dans les premiers jours de juin, madame attendait donc monsieur, elle l'attendait donc de jour en jour. Elle atteignit, d'espoirs en espoirs,

Conçus tous les matins et déçus tous les soirs,

jusqu'au dimanche, jour où le pressentiment, monté au paroxisme, lui fit croire que le mari désiré viendrait de bonne heure.

Quand une femme pieuse attend son mari, que ce mari manque au ménage depuis près de quatre mois, elle se livre à des toilettes infiniment plus minutieuses que celles d'une jeune fille attendant son premier promis.

Cette vertueuse Caroline fut si complétement absorbée dans ces préparatifs entièrement personnels, qu'elle oublia d'aller à la messe de huit heures. Elle s'était proposé d'entendre une messe basse, mais elle trembla de perdre les délices du premier regard si son cher Adolphe arrivait de grand matin. Sa femme de chambre, qui laissait respectueusement madame dans le cabinet de toilette,

où les femmes pieuses et couperosées ne laissent entrer personne, pas même leur mari, surtout quand elles sont maigres, sa femme de chambre l'entendit plus de trois fois s'écriant : — Si c'est monsieur, avertissez-moi.

Un bruit de voiture ayant fait trembler les meubles, Caroline prit un ton doux pour cacher la violence de son émotion légitime.

— Oh ! c'est lui ! Courez, Justine ! dites-lui que je l'attends ici.

Caroline se laissa tomber sur une bergère, elle tremblait trop sur ses jambes.

Cette voiture était celle d'un boucher.

Ce fut dans cette anxiété que coula, comme une anguille dans sa vase, la messe de huit heures.

La toilette de madame fut reprise, car madame en était à se vêtir.

La femme de chambre avait déjà reçu par le nez, lancée du cabinet de toilette, une chemise de simple batiste magnifique, à simple ourlet, semblable à celle qu'elle donnait depuis trois mois.

— A quoi pensez-vous donc, [Justine][1] ? Je vous ai dit de prendre dans les chemises sans numéro.

Les chemises sans numéro n'étaient que sept ou huit, comme dans les trousseaux les plus magnifiques. C'est des chemises où brillent les recherches, les broderies ; il faut être une reine, une jeune reine, pour avoir la douzaine. Chacune de celles de madame était bordée de valencienne par en bas, et encore plus coquettement garnie par le haut. Ce détail de nos mœurs servira peut-être à faire soupçonner dans le monde masculin le drame intime que révèle cette chemise exceptionnelle.

Caroline avait mis des bas de fil d'Écosse et de petits souliers de prunelle à cothurne[2], et son corset le plus menteur. Elle se fit coiffer de la façon qui lui seyait le mieux, et mit un bonnet de la dernière élégance. Il est inutile de parler de la robe du matin. Une femme pieuse qui demeure à Paris et qui aime son mari, sait choisir, tout aussi bien qu'une coquette, ces jolies petites étoffes rayées, coupées en redingote, attachées par des pattes à des boutons qui forcent une femme à les rattacher deux ou trois fois en une heure avec des façons plus ou moins charmantes.

La messe de neuf heures, la messe de dix heures, toutes les messes passèrent dans ces préparatifs, qui sont pour les femmes aimantes un de leurs douze travaux d'Hercule.

Les femmes pieuses vont rarement en voiture à l'église, elles

ont raison. Excepté le cas de pluie à verse, de mauvais temps intolérable, on ne doit pas se montrer orgueilleux là où l'on doit s'humilier. Caroline craignit donc de compromettre la suavité de sa toilette, la fraîcheur de ses bas, de ses souliers.

Hélas ! ces prétextes cachaient une raison.

— Si je suis à l'église quand Adolphe arrivera, je perdrai tous les bénéfices de son premier regard : il pensera que je lui préfère la grand'messe...

Elle fit à son mari ce sacrifice en vue de lui plaire, intérêt horriblement mondain : préférer la créature au Créateur ! un mari à Dieu ! Allez écouter un sermon, et vous saurez ce que coûte un pareil péché.

— Après tout, la société, se dit madame d'après son confesseur, est basée sur le mariage, que l'Église a mis au nombre des sacrements.

Et voilà comment l'on détourne au profit d'un amour aveugle, bien que légitime, les enseignements religieux.

Madame refusa de déjeuner, et ordonna de tenir le déjeuner toujours prêt, comme elle se tenait elle-même toujours prête à recevoir l'absent bien-aimé.

Toutes ces petites choses peuvent faire rire : mais d'abord elles arrivent chez tous les gens qui s'adorent, ou dont l'un adore l'autre ; puis, chez une femme aussi contenue, aussi réservée, aussi digne que cette dame, ces aveux de tendresse dépassaient toutes les bornes imposées à ses sentiments par le haut respect de soi-même que donne la vraie piété. Quand madame de Fischtaminel raconta cette petite scène de la vie dévote en l'ornant de détails comiques, mimés comme les femmes du monde savent mimer leurs anecdotes, je pris la liberté de lui dire que c'était le Cantique des Cantiques mis en action.

— Si monsieur n'arrive pas, dit Justine au cuisinier, que deviendrons-nous ?... Madame m'a déjà jeté sa chemise à la figure.

Enfin, Caroline entendit les claquements de fouet d'un postillon, le roulement si connu d'une voiture de voyage, le bruit produit par l'allure des chevaux de poste, les sonnettes !... Oh ! elle ne douta plus de rien, les sonnettes la firent éclater.

— La porte ! ouvrez donc la porte ! voilà monsieur !... Ils n'ouvriront pas la porte !...

Et la femme pieuse frappa du pied et cassa le cordon de sa sonnette.

— Mais, madame, dit Justine avec la vivacité d'un serviteur qui fait son devoir, c'est des gens qui s'en vont.

— Décidément, se dit Caroline honteuse, je ne laisserai jamais Adolphe voyager sans que je l'y accompagne...

Un poète de Marseille (on ne sait qui de Méry ou de Barthélemy) avouait qu'à l'heure du dîner, si son meilleur ami ne venait pas exactement, il attendait patiemment cinq minutes ; à la dixième minute, il se sentait l'envie de lui jeter la serviette au nez ; à la douzième, il lui souhaitait un grand malheur ; à la quinzième, il n'était plus le maître de ne pas le poignarder de plusieurs coups de couteau.

Toutes les femmes qui attendent sont poètes de Marseille, si l'on peut comparer toutefois les tiraillements vulgaires de la faim au sublime Cantique des Cantiques d'une épouse catholique espérant les délices du premier regard d'un mari absent depuis trois mois. Que tous ceux qui s'aiment et qui se sont revus après une absence mille fois maudite veuillent bien se souvenir de leur premier regard : il dit tant de choses que souvent, quand on se retrouve devant des importuns, on baisse les yeux !... On se craint de part et d'autre, tant les yeux jettent de flammes ! Ce poème, où tout homme est aussi grand qu'Homère, où il paraît un Dieu à la femme aimante, est pour une femme pieuse, maigre et couperosée, d'autant plus immense, qu'elle n'a pas, comme madame de Fischtaminel, la ressource de le tirer à plusieurs exemplaires. Son mari, pour elle, c'est tout !

Aussi, ne soyez pas étonnés d'apprendre que Caroline manqua toutes les messes et ne déjeuna point. Cette faim de revoir Adolphe, cette espérance contractait violemment son estomac. Elle ne pensa pas une seule fois à Dieu pendant le temps des messes ni pendant celui des vêpres.

Elle n'était pas bien assise, elle se trouvait fort mal sur ses jambes : Justine lui conseilla de se coucher.

Caroline, vaincue, se coucha sur les cinq heures et demie du soir, après avoir pris un léger potage ; mais elle recommanda de tenir un bon petit repas prêt à dix heures du soir.

— Je souperai vraisemblablement avec monsieur, dit-elle.

Cette phrase fut la conclusion de catilinaires terribles intérieu-

rement fulminées : elle en était aux plusieurs coups de couteau du poète marseillais ; aussi cela fut-il dit d'un accent terrible.

A trois heures du matin, Caroline dormait du plus profond sommeil quand Adolphe arriva, sans qu'elle eût entendu ni voiture, ni chevaux, ni sonnette, ni porte s'ouvrant !...

Adolphe, qui recommanda de ne point éveiller madame, alla se coucher dans la salle d'ami.

Quand le matin Caroline apprit le retour de son Adolphe, deux larmes sortirent de ses yeux : elle courut à la chambre d'ami sans aucune toilette préparatoire ; sur le seuil, un affreux domestique lui dit que monsieur, ayant fait deux cents lieues et passé deux nuits sans dormir, avait prié qu'on ne le réveillât point : il était excessivement fatigué.

Caroline, en femme pieuse, ouvrit violemment la porte sans pouvoir éveiller l'unique époux que le ciel lui avait donné, puis elle courut à l'église entendre une messe d'actions de grâces.

Comme madame fut visiblement atrabilaire pendant trois jours, Justine répondit à propos d'un reproche injuste, et avec la finesse d'une femme de chambre : — Mais cependant, madame, monsieur est revenu !

— Il n'est encore revenu qu'à Paris, dit la pieuse Caroline.

LES ATTENTIONS PERDUES.

Mettez-vous à la place d'une pauvre femme, de beauté contestable,

Qui doit à la pesanteur de sa dot un mari longtemps attendu,

Qui se donne des peines infinies et qui dépense beaucoup d'argent pour être à son avantage et suivre les modes,

Qui se dévoue à tenir richement et avec économie une maison assez lourde à mener,

Qui par religion, et par nécessité peut-être, n'aime que son mari,

Qui n'a pas d'autre étude que le bonheur de ce précieux mari,

Qui joint, pour tout exprimer, le sentiment maternel *au sentiment de ses devoirs.*

Cette circonlocution soulignée est la paraphrase du mot amour dans le langage des prudes.

Y êtes-vous ? Eh bien ! ce mari trop aimé a dit par hasard,

en dînant chez son ami monsieur de Fischtaminel, qu'il aimait les champignons à l'italienne.

Si vous avez observé quelque peu la nature féminine dans ce qu'elle a de bon, de beau, de grand, vous savez qu'il n'existe pas pour une femme aimante de plus grand petit plaisir que celui de voir l'être aimé gobant les mets préférés par lui. Cela tient à l'idée fondamentale sur laquelle repose l'affection des femmes : être la source de tous les plaisirs de l'être aimé, petits et grands. L'amour anime tout dans la vie, et l'amour conjugal a plus particulièrement le droit de descendre dans les infiniment petits.

Caroline a pour deux ou trois jours de recherches avant de savoir comment les Italiens accommodent les champignons. Elle découvre un abbé corse qui lui dit que chez Biffi, rue Richelieu, non-seulement elle saura comment s'arrangent les champignons à l'italienne, mais qu'elle aura même des champignons milanais.

Notre Caroline pieuse remercie l'abbé Serpolini, et se promet de lui envoyer en remercîments un bréviaire.

Le cuisinier de Caroline va chez Biffi, revient de chez Biffi, montre à madame la comtesse des champignons larges comme les oreilles du cocher.

— Ah ! bon ! dit-elle, et il vous a bien expliqué comment on les accommode ?

— Ce n'est rien du tout, pour nous autres ! a répondu le cuisinier.

Règle générale, les cuisiniers savent tout, en fait de cuisine, excepté comment un cuisinier peut voler.

Le soir, au second service, toutes les fibres de Caroline tressaillent de plaisir en voyant une certaine timbale que sert le valet de chambre.

Elle a véritablement attendu ce dîner, comme elle avait attendu monsieur.

Mais entre attendre avec incertitude et s'attendre à un plaisir certain, il existe pour les âmes d'élite, et tous les physiologistes comprennent parmi les âmes d'élite une femme qui adore un mari, il existe entre ces deux modes de l'attente la différence qu'il y a entre une belle nuit et une belle journée.

On présente au cher Adolphe la timbale, il y plonge insouciamment la cuiller, et il se sert, sans apercevoir l'excessive émotion de Caroline, quelques-unes de ces rouelles grasses, dadouillettes[1], que

pendant long-temps les touristes qui viennent à Milan ne savent pas reconnaître, et qu'ils prennent pour un mollusque quelconque.

— Eh bien ! Adolphe ?

— Eh bien ! ma chère ?

— Tu ne les reconnais pas ?

— Quoi ?

— Tes champignons à l'italienne.

— Ça, des champignons ? je croyais... Eh ! oui, ma foi, c'est des champignons...

— A l'italienne ?

— Ça !... c'est de vieux champignons conservés, à la milanaise... je les exècre.

— Qu'est-ce donc que tu aimes ?

— Des *fungi trifolati*[1].

Remarquons, à la honte d'une époque qui numérote tout, qui met en bocal toute la création, qui classe en ce moment cent cinquante mille espèces d'insectes et les nomme en *us*, de façon à ce que, dans tous les pays, un *Silbermanus*[2] soit le même individu pour tous les savants qui recroquevillent ou decroquevillent des pattes d'insectes avec des pinces, qu'il nous manque une nomenclature pour la chimie culinaire qui permette à tous les cuisiniers du globe de faire exactement leurs plats. On devrait convenir diplomatiquement que la langue française serait la langue de la cuisine, comme les savants ont adopté le latin pour la botanique et l'entomologie, à moins qu'on ne veuille absolument les imiter, et avoir réellement le latin de cuisine.

— Hé ! ma chère, reprend Adolphe en voyant jaunir et s'allonger le visage de sa chaste épouse, en France nous appelons ce plat, des champignons à l'italienne, à la provençale, à la bordelaise. Les champignons se coupent menu, sont frits dans l'huile avec quelques ingrédients dont le nom m'échappe. On y met une pointe d'ail, je crois...

On parle de désastres, de petites misères !... ceci, voyez-vous, est au cœur d'une femme ce qu'est pour un enfant de huit ans la douleur d'une dent arrachée.

Ab uno disce omnes[2], ce qui veut dire : Et d'une ! cherchez les autres dans vos souvenirs ; car nous avons pris cette description culinaire comme prototype de celles qui désolent les femmes aimantes et mal aimées.

LA FUMÉE SANS FEU.

La femme pleine de foi en celui qu'elle aime est une fantaisie de romancier. Ce personnage féminin n'existe pas plus qu'il n'existe de riche dot. La fiancée est restée ; mais les dots ont fait comme les rois. La confiance de la femme brille peut-être pendant quelques instants, à l'aurore de l'amour, et elle s'éteint aussitôt comme une étoile qui file.

Pour toute femme qui n'est ni Hollandaise, ni Anglaise, ni Belge, ni d'aucun pays marécageux, l'amour est un prétexte à souffrance, un emploi des forces surabondantes de son imagination et de ses nerfs.

Aussi, la seconde idée qui saisit une femme heureuse, une femme aimée, est-elle la crainte de perdre son bonheur ; car il faut lui rendre la justice de dire que la première, c'est d'en jouir. Tous ceux qui possèdent des trésors craignent les voleurs ; mais ils ne prêtent pas, comme la femme, des pieds et des ailes aux pièces d'or.

La petite fleur bleue de la félicité parfaite n'est pas si commune, que l'homme béni de Dieu qui la tient, soit assez niais pour la lâcher.

AXIOME.

Aucune femme n'est quittée sans raison.

Cet axiome est écrit au fond du cœur de toutes les femmes, et de là vient la fureur de la femme abandonnée.

N'entreprenons pas sur les petites misères de l'amour ; nous sommes dans une époque calculatrice où l'on quitte peu les femmes, quoi qu'elles fassent ; car, de toutes les femmes, aujourd'hui, la légitime (sans calembour) est la moins chère.

Or, chaque femme aimée a passé par la petite misère du soupçon. Ce soupçon, juste ou faux, engendre une foule d'ennuis domestiques, et voici le plus grand de tous.

Un jour, Caroline finit par s'apercevoir que l'Adolphe chéri la quitte un peu trop souvent pour une affaire, l'éternelle affaire Chaumontel, qui ne se termine jamais.

AXIOME.

Tous les ménages ont leur affaire Chaumontel[1]. (Voir LA MISÈRE DANS LA MISÈRE[2].)

D'abord, la femme ne croit pas plus aux affaires que les directeurs de théâtre et les libraires ne croient à la maladie des actrices et des auteurs.

Dès qu'un homme aimé s'absente, l'eût-elle rendu trop heureux, toute femme imagine qu'il court à quelque bonheur tout prêt.

Sous ce rapport, les femmes dotent les hommes de facultés surhumaines. La peur agrandit tout, elle dilate les yeux, le cœur : elle rend une femme insensée.

— Où va monsieur ?

— Que fait monsieur ?

— Pourquoi me quitte-t-il ?

— Pourquoi ne m'emmène-t-il pas ?

Ces quatre questions sont les quatre points cardinaux de la rose des soupçons, et régissent la mer orageuse des soliloques.

De ces tempêtes affreuses qui ravagent les femmes, il résulte une résolution ignoble, indigne, que toute femme, la duchesse comme la bourgeoise, la baronne comme la femme d'agent de change, l'ange comme la mégère, l'insouciante comme la passionnée, exécute aussitôt. Toutes, elles imitent le gouvernement, elles espionnent. Ce que l'État invente dans l'intérêt de tous, elles le trouvent légitime, légal et permis dans l'intérêt de leur amour. Cette fatale curiosité de la femme la jette dans la nécessité d'avoir des agents, et l'agent de toute femme qui se respecte encore dans cette situation, où la jalousie ne lui laisse rien respecter,

Ni vos cassettes,

Ni vos habits,

Ni vos tiroirs de caisse ou de bureau, de table ou de commode,

Ni vos portefeuilles à secrets,

Ni vos papiers,

Ni vos nécessaires de voyage,

Ni votre toilette (une femme découvre alors que son mari se teignait les moustaches quand il était garçon, qu'il conserve les lettres d'une ancienne maîtresse excessivement dangereuse, et qu'il la tient ainsi en respect, etc., etc.),

Ni vos ceintures élastiques ;

Eh bien ! son agent, le seul auquel une femme se fie, est sa femme de chambre, car sa femme de chambre la comprend, l'excuse et l'approuve.

Dans le paroxysme[1] de la curiosité, de la passion, de la jalousie excitée, une femme ne calcule rien, n'aperçoit rien, ELLE VEUT TOUT SAVOIR.

Et Justine est enchantée ; elle voit sa maîtresse se compromettant avec elle, elle en épouse la passion, les terreurs, les craintes et les soupçons avec une effrayante amitié.

Justine et Caroline ont des conciliabules, des conversations secrètes. Tout espionnage implique ces rapports. Dans cette situation, une femme de chambre devient la maîtresse du sort des deux époux. Exemple : lord Byron.

— Madame, vient dire un jour Justine, monsieur sort effectivement pour aller voir une femme...

Caroline devient pâle.

— Mais que madame se rassure, c'est une vieille femme...

— Ah ! Justine, il n'y a pas de vieilles pour certains hommes, les hommes sont inexplicables.

— Mais, madame, ce n'est pas une dame, c'est une femme, une femme du peuple.

— Ah ! Justine, lord Byron aimait à Venise une poissarde[2], c'est la petite madame Fischtaminel qui me l'a dit.

Et Caroline fond en larmes.

— J'ai fait causer Benoît.

— Eh bien ! que pense Benoît ?...

— Benoît croit que cette femme est une intermédiaire, car monsieur se cache de tout le monde, même de Benoît.

Caroline vit pendant huit jours dans l'enfer, toutes ses économies passent à solder des espions, à payer des rapports.

Enfin, Justine va voir cette femme appelée madame Mahuchet, elle la séduit, elle finit par apprendre que monsieur a gardé de ses folies de jeunesse un témoin, un fruit, un délicieux petit garçon qui lui ressemble, et que cette femme est la nourrice, la mère d'occasion qui surveille le petit Frédéric, qui paye les trimestres du collége, celle par les mains de qui passent les douze cents francs, les deux mille francs perdus annuellement au jeu par monsieur.

— Et la mère ! s'écrie Caroline.

Enfin, l'adroite Justine, la providence de madame, lui prouve que mademoiselle Suzanne Beauminet, une ancienne grisette devenue madame Sainte-Suzanne, est morte à la Salpêtrière, ou bien a fait fortune et s'est mariée en province, ou se trouve placée si bas dans la société qu'il n'est pas probable que madame puisse la rencontrer.

Caroline respire, elle a le poignard hors du cœur, elle est heureuse ; mais si elle n'a que des filles, elle souhaite un garçon.

Ce petit drame du soupçon injuste, la comédie de toutes les suppositions auxquelles la mère Mahuchet donne lieu, ces phases de la jalousie tombant à faux, sont posés ici comme étant le type de cette situation dont les variantes sont infinies comme les caractères, comme les rangs, comme les espèces.

Cette source de petites misères est indiquée ici pour que toutes les femmes assises sur cette page y contemplent le cours de leur vie conjugale, le remontent, ou le descendent, y retrouvent leurs aventures secrètes, leurs malheurs inédits, la bizarrerie qui causa leurs erreurs et les fatalités particulières auxquelles elles doivent un instant de rage, un désespoir inutile, des souffrances qu'elles pouvaient s'épargner, heureuses toutes de s'être trompées !...

Cette petite misère a pour corollaire la suivante, beaucoup plus grave et souvent sans remède, surtout lorsqu'elle a sa cause dans des vices d'un autre genre et qui ne sont pas de notre ressort, car, dans cet ouvrage, la femme est toujours censée vertueuse... jusqu'au dénouement.

LE TYRAN DOMESTIQUE.

— Ma chère Caroline, dit un jour Adolphe à sa femme, es-tu contente de Justine ?

— Mais, oui, mon ami.

— Tu ne trouves pas qu'elle te parle d'une façon qui n'est point convenable ?

— Est-ce que je fais attention à une femme de chambre ? il paraît que vous l'observez, vous ?

— Plaît-il ?... demande Adolphe d'un air indigné qui ravit toujours les femmes.

En effet, Justine est une vraie femme de chambre d'actrice,

une fille de trente ans frappée par la petite vérole de mille fossettes où ne se jouent pas les amours, brune comme l'opium, beaucoup de jambes et peu de corps, les yeux chassieux et une tournure à l'avenant. Elle voudrait se faire épouser par Benoît, elle a dix mille francs ; mais à cette attaque inopinée Benoît a demandé son congé.

Tel est le portrait du tyran domestique intronisé par la jalousie de Caroline.

Justine prend son café, le matin, dans son lit, et s'arrange de manière à le prendre aussi bon, pour ne pas dire meilleur, que celui de madame.

Justine sort quelquefois sans en demander la permission, elle sort mise comme la femme d'un banquier du second ordre. Elle a le bibi[1] rose, une ancienne robe de madame refaite, un beau châle, des brodequins en peau bronzée et des bijoux apocryphes.

Justine est quelquefois de mauvaise humeur et fait sentir à sa maîtresse qu'elle est aussi femme qu'elle, sans être mariée. Elle a ses *papillons noirs*, ses caprices, ses tristesses. Enfin, elle ose avoir des nerfs !...

Elle répond brusquement, elle est insupportable aux autres domestiques, enfin ses gages ont été considérablement augmentés.

— Ma chère, cette fille devient de jour en jour plus insupportable, dit un jour Adolphe à sa femme en s'apercevant que Justine écoute aux portes ; et, si vous ne la renvoyez pas, je la renverrai, moi !...

Caroline, épouvantée, est obligée, pendant que monsieur est dehors, de chapitrer Justine.

— Justine, vous abusez de mes bontés pour vous : vous avez ici d'excellents gages, vous avez des profits, des cadeaux : tâchez d'y rester, car monsieur veut vous renvoyer.

La femme de chambre s'humilie, elle pleure ; elle est si attachée à madame ! Ah ! elle passerait dans le feu pour elle, elle se ferait hacher, elle est prête à tout faire.

— Vous auriez quelque chose à cacher, madame, je le prendrais sur mon compte.

— C'est bien, Justine, c'est bien, ma fille, dit Caroline effrayée ; il ne s'agit pas de cela ; sachez seulement vous tenir à votre place.

— Ah ! se dit Justine, monsieur veut me renvoyer ?... Attends, je m'en vais te rendre la vie dure, vieux pistolet !

Huit jours après, en coiffant sa maîtresse, Justine regarde dans la glace pour s'assurer que madame peut voir toutes les grimaces de sa physionomie ; aussi Caroline lui demande-t-elle bientôt :
— Qu'as-tu donc, Justine ?

— Ce que j'ai, je le dirais bien à madame, mais madame est si faible avec monsieur...

— Allons, voyons, dis ?

— Je sais bien, madame, pourquoi monsieur veut me mettre lui-même à la porte : monsieur n'a plus confiance qu'en Benoît, et Benoît fait le discret avec moi...

— Hé bien ! qu'y a-t-il ? A-t-on surpris quelque chose ?

— Je suis sûre qu'à eux deux ils manigancent quelque chose contre madame, répond la femme de chambre avec autorité.

Caroline, que Justine observe dans la glace, est devenue pâle ; toutes les tortures de la petite misère précédente reviennent, et Justine se voit devenue nécessaire autant que les espions le sont au gouvernement quand on découvre une conspiration.

Cependant les amies de Caroline ne s'expliquent pas pourquoi elle tient à une fille si désagréable, qui prend des airs de maîtresse, qui porte chapeau, qui fait l'impertinente...

On parle de cette domination stupide chez madame Deschars, chez madame de Fischtaminel, et l'on en plaisante. Quelques femmes entrevoient des raisons monstrueuses et qui mettent en cause l'honneur de Caroline.

AXIOME.

Dans le monde, on sait mettre des paletots à toutes les vérités, même les plus jolies.

Enfin l'*aria della calumnia*[1] s'exécute absolument comme si Bartholo le chantait.

Il est avéré que Caroline ne peut pas renvoyer sa femme de chambre.

Le monde s'acharne à trouver le secret de cette énigme. Madame de Fischtaminel se moque d'Adolphe, Adolphe revient chez lui furieux, fait une scène à Caroline et renvoie Justine.

Ceci produit un tel effet sur Justine, que Justine tombe malade, elle se met au lit. Caroline fait observer à son mari qu'il est difficile de jeter dans la rue une fille dans l'état où se trouve Justine,

une fille qui, d'ailleurs, leur est bien attachée et qui est chez eux depuis leur mariage.

— Dès qu'elle sera rétablie, qu'elle s'en aille ! dit Adolphe.

Caroline, rassurée sur Adolphe et indignement grugée par Justine, en arrive à vouloir s'en débarrasser ; elle applique sur cette plaie un remède violent, et elle se décide à passer par les fourches caudines d'une autre petite misère que voici.

LES AVEUX.

Un matin, Adolphe est ultra-câliné. Le trop heureux mari cherche les raisons de ce redoublement de tendresse, et il entend Caroline qui, d'une voix caressante, lui dit : — Adolphe ?

— Quoi ! répond-il effrayé du tremblement intérieur accusé par la voix de Caroline.

— Promets-moi de ne pas te fâcher ?

— Oui.

— De ne pas m'en vouloir...

— Jamais ! Dis ?

— De me pardonner et de ne jamais me parler de cela...

— Mais dis donc !...

— D'ailleurs, tous les torts sont à toi...

— Voyons ?... ou je m'en vais...

— Il n'y a que toi qui puisses me faire sortir de l'embarras où je suis... et à cause de toi !...

— Mais voyons...

— Il s'agit de...

— De ?

— De Justine.

— Ne m'en parle pas, elle est renvoyée, je ne veux plus la voir, sa manière d'être expose votre réputation...

— Et que peut-on dire ? que t'a-t-on dit ?

La scène tourne, il en résulte une sous-explication qui fait rougir Caroline dès qu'elle aperçoit la portée des suppositions de ses meilleures amies, enchantées toutes de trouver des raisons bizarres à sa vertu.

— Eh ! bien, Adolphe, c'est toi qui me vaux tout cela ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit de Frédéric...

— Le grand ? le roi de Prusse.

— Voilà bien les hommes !... Tartufe, voudrais-tu me faire croire que tu aies oublié, depuis si peu de temps, ton fils, le fils de mademoiselle Suzanne Beauminet !

— Tu sais...

— Tout !... Et la mère Mahuchet, et tes sorties pour faire dîner le petit quand il a congé.

Quelquefois, l'Affaire-Chaumontel est un enfant naturel, c'est l'espèce la moins dangereuse des Affaires-Chaumontel.

— Quels chemins de taupe vous savez faire, vous autres dévotes ! s'écrie Adolphe épouvanté.

— C'est Justine qui a tout découvert.

— Ah ! je comprends maintenant la raison de ses insolences...

— Ah ! va, mon ami, ta Caroline a été bien malheureuse, et cet espionnage dont la cause est mon amour insensé pour toi, car je t'aime... à devenir folle... Non, si tu me trahissais, je m'enfuirais au bout du monde... Eh ! bien, cette jalousie à faux m'a mise sous la domination de Justine... Ainsi, mon chat, tire-moi de là !

— Que cela t'apprenne, mon ange, à ne jamais te servir de tes domestiques si tu veux qu'ils te servent. C'est la plus basse des tyrannies. Être à la merci de ses gens !...

Adolphe profite de cette circonstance pour épouvanter Caroline, car il pense à ses futures Affaires-Chaumontel, et voudrait bien ne plus être espionné.

Justine est mandée, Adolphe la renvoie immédiatement sans vouloir qu'elle s'explique.

Caroline croit sa petite misère finie. Elle prend une autre femme de chambre.

Justine, à qui ses douze ou quinze mille francs ont mérité les attentions d'un porteur d'eau à la voie, devient madame Chavagnac et entreprend le commerce de la fruiterie.

Dix mois après Caroline reçoit par un commissionnaire, en l'absence d'Adolphe, une lettre écrite sur du papier écolier, en jambages qui voudraient trois mois d'orthopédie, et ainsi conçue :

Madam !

Vous êt hindigneuman trompai parre msieu poure mame deux Fischtaminelle, ile i vat tou lé soarres, ai vous ni voilliez queu du

feux; vous n'avet queu ceu que vou mairitté, jean sui contant, ai j'ai bien éloneure de vou saluair.

Caroline bondit comme une lionne piquée par un taon ; elle se replace d'elle-même sur le gril du soupçon, elle recommence sa lutte avec l'inconnu.

Quand elle a reconnu l'injustice de ses soupçons, il arrive une autre lettre qui lui offre de lui donner des renseignements sur une Affaire-Chaumontel que Justine a éventée.

La petite misère des Aveux, souvenez-vous-en, mesdames, est souvent plus grave que celle-ci.

HUMILIATIONS.

A la gloire des femmes, elles tiennent encore à leurs maris, quand leurs maris ne tiennent plus à elles, non-seulement parce qu'il existe, socialement parlant, plus de liens entre une femme mariée et un homme, qu'entre cet homme et sa femme ; mais encore, parce que la femme a plus de délicatesse et d'honneur que l'homme, la grande question conjugale mise à part, bien entendu.

AXIOME.

Dans un mari, il n'y a qu'un homme ; dans une femme mariée, il y a un homme, un père, une mère et une femme.

Une femme mariée a de la sensibilité pour quatre, et pour cinq même, si l'on y regarde bien.

Or, il n'est pas inutile de faire observer ici que, pour les femmes, l'amour est une absolution générale : l'homme qui aime bien peut commettre des crimes, il est toujours blanc comme neige aux yeux de celle qui aime, s'il l'aime bien.

Quant à la femme mariée, aimée ou non, elle sent si bien que l'honneur, la considération de son mari sont la fortune de ses enfants, qu'elle agit comme la femme qui aime, tant l'intérêt social est violent.

Ce sentiment profond engendre pour quelque Caroline des petites misères qui, par malheur pour ce livre, ont un côté triste.

Adolphe s'est compromis. N'énumérons pas toutes les manières

de se compromettre, ce serait tomber dans des personnalités. Ne prenons pour exemple que, de toutes les fautes sociales, celle que notre époque excuse, admet, comprend et commet le plus souvent, *le vol* honnête, la concussion bien déguisée, une tromperie excusable quand elle a réussi, comme de s'entendre avec qui de droit pour vendre sa propriété le plus cher possible à une ville, à un département, etc.

Ainsi, dans une faillite, pour *se couvrir* (ceci veut dire récupérer sa créance), Adolphe a trempé dans des actes illicites qui peuvent mener un homme à témoigner en cour d'assises. On ne sait même pas si le hardi créancier ne sera pas considéré comme complice.

Remarquez que, dans toutes les faillites, pour les maisons les plus honorables, *se couvrir* est regardé comme le plus saint des devoirs ; mais il s'agit de ne pas laisser trop voir, comme dans la prude Angleterre, le mauvais côté de *la couverture.*

Adolphe embarrassé, car son conseil lui a dit de ne paraître en rien, a recours à Caroline ; il lui fait la leçon, il l'endoctrine, il lui apprend le Code, il veille à sa toilette, il l'équipe comme un brick envoyé en course, et il l'expédie chez un juge, chez un syndic.

Le juge est un homme en apparence sévère, qui cache un libertin ; il garde son sérieux en voyant entrer une jolie femme, et il dit des choses excessivement amères sur Adolphe.

— Je vous plains, madame, vous appartenez à un homme qui peut vous attirer bien des désagréments ; encore quelques affaires de ce genre, et il sera tout à fait déconsidéré. Avez-vous des enfants ? pardonnez-moi cette question ; vous êtes si jeune, qu'il est bien naturel...

Et le juge se met le plus près possible de Caroline.

— Oui, monsieur.

— Oh ! bon Dieu ! quel avenir ! Ma première pensée était pour la femme ; mais maintenant, je vous plains doublement, je songe à la mère... Ah ! combien vous avez dû souffrir en venant ici... Pauvres, pauvres femmes !

— Ah ! monsieur, vous vous intéressez à moi, n'est-ce pas ?...

— Hélas ! que puis-je ? fait le juge en sondant Caroline par un regard oblique. Ce que vous me demandez est une forfaiture, je suis magistrat avant d'être homme...

— Ah ! monsieur, soyez homme seulement...

— Savez-vous bien ce que vous dites-là,... ma belle dame ?...

Là, le magistrat consulaire prend en tremblant la main de Caroline.

Caroline, en songeant qu'il s'agit de l'honneur de son mari, de ses enfants, se dit en elle-même que ce n'est pas le cas de faire la prude, elle laisse prendre sa main, elle résiste assez pour que le galant vieillard (c'est heureusement un vieillard) y trouve une faveur.

— Allons ! allons ! belle dame, ne pleurez pas, reprend le magistrat, je serais au désespoir de faire couler les larmes d'une si jolie personne, nous verrons, vous viendrez demain soir m'expliquer l'affaire, il faut voir toutes les pièces ; nous les compulserons ensemble...

— Monsieur...

— Mais il le faut...

— Monsieur...

— N'ayez pas peur, belle dame, un juge peut savoir accorder ce qu'on doit à la justice, et... (il prend un petit air fin) à la beauté.

— Mais, monsieur...

— Soyez tranquille, dit-il en lui tenant les mains et les pressant, et ce grand délit, nous tâcherons de le changer en peccadille.

Et il reconduit Caroline atterrée d'un rendez-vous ainsi proposé.

Le syndic est un jeune homme gaillard, qui reçoit madame Adolphe en souriant. Il sourit à tout, et il la prend par la taille en souriant avec une habileté de séducteur qui ne permet pas à Caroline de se révolter, d'autant plus qu'elle se dit : — « Adolphe m'a bien recommandé de ne pas irriter le syndic. »

Néanmoins Caroline, ne fût-ce que dans l'intérêt du syndic, se dégage et lui dit le : — « Monsieur !... » qu'elle a répété trois fois au juge.

— Ne m'en voulez pas, vous êtes irrésistible, vous êtes un ange, et votre mari est un monstre ; car dans quelle intention envoie-t-il une sirène à un jeune homme qu'il sait inflammable ?

— Monsieur, mon mari n'a pu venir lui-même ; il est au lit, bien souffrant, et vous l'avez menacé d'une si terrible façon, que l'urgence...

— Il n'a donc pas d'avoué, d'agréé...

Caroline est épouvantée de cette observation, qui dévoile une profonde scélératesse chez Adolphe.

— Il a pensé, monsieur, que vous auriez des égards pour une mère de famille, pour des enfants...

— Ta, ta, ta, répond le syndic. Vous êtes venue pour attenter à mon indépendance, à ma conscience, vous voulez que je vous livre les créanciers ; eh ! bien, je fais plus, je vous livre mon cœur, ma fortune ; il veut sauver son honneur, votre mari ; moi, je vous donne le mien...

— Monsieur, dit-elle en essayant de relever le syndic, qui s'est mis à ses pieds, vous m'épouvantez !

Elle joue la femme effrayée et gagne la porte, en sortant de cette situation délicate, comme savent en sortir les femmes, c'est-à-dire en ne compromettant rien.

— Je reviendrai, dit-elle en souriant, quand vous serez plus sage.

— Vous me laissez ainsi... prenez garde ! votre mari pourra bien s'asseoir sur les bancs de la Cour d'assises ; il est le complice d'une banqueroute frauduleuse, et nous savons de lui bien des choses qui ne sont pas honorables. Ce n'est pas sa première incartade ; il a fait des affaires un peu sales, des tripotages indignes, vous ménagez bien l'honneur d'un homme qui se moque de son honneur comme du vôtre.

Caroline, effrayée de ces paroles, lâche la porte, la ferme et revient.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? dit-elle furieuse de cette brutale bordée.

— Eh bien ! l'affaire...

— Chaumontel ?

— Non, cette spéculation sur les maisons qu'il faisait bâtir par des gens insolvables.

Caroline se rappelle l'affaire entreprise par Adolphe (voyez JÉSUITISME DES FEMMES[1]) pour doubler ses revenus ; elle tremble. Le syndic a pour lui la curiosité.

— Asseyez-vous donc là. Tenez, à cette distance je serai sage, mais je pourrai vous regarder...

Et il raconte longuement cette conception due à Du Tillet le banquier, en s'interrompant pour dire : — Oh ! quel joli pied, petit, menu... MADAME seule a le pied aussi petit que cela... *Du Tillet donc transigea...* — Et quelle oreille... vous a-t-on dit que vous aviez l'oreille délicieuse ?... — *Et Du Tillet eut raison, car il y*

avait déjà jugement. — J'aime les petites oreilles... laissez-moi faire mouler la vôtre, et je ferai tout ce que vous voudrez. — *Du Tillet profita de cela pour faire tout supporter à votre imbécile de mari...* — Oh ! la jolie étoffe, vous êtes divinement mise...

— Nous en étions, monsieur ?...

— Est-ce que je sais ce que je dis en admirant une tête raphaélesque comme la vôtre ?

Au vingt-septième éloge, Caroline trouve de l'esprit au syndic : elle lui fait un compliment et s'en va sans connaître à fond l'histoire de cette entreprise qui, dans le temps, a dévoré trois cent mille francs.

Cette petite misère a d'énormes variantes.

Exemple :

Adolphe est brave et susceptible ; il est à la promenade aux Champs-Élysées, il y a foule, et dans cette foule certains jeunes gens sans délicatesse se permettent des plaisanteries à la Panurge, Caroline les souffre sans avoir l'air de s'en apercevoir pour éviter un duel à son mari.

Autre exemple :

Un enfant, du genre Terrible, dit devant le monde : — Maman, est-ce que tu laisserais Justine me donner des giffles ?

— Non, certes...

— Pourquoi demandes-tu cela, mon petit homme ? dit madame Foullepointe.

— C'est qu'elle vient de donner un fameux soufflet à papa, qui est bien plus fort que moi.

Madame Foullepointe se met à rire, et Adolphe, qui pensait à faire la cour à madame Foullepointe, se voit plaisanté cruellement par elle après avoir eu (voir les DERNIÈRES QUERELLES) une première-dernière querelle avec Caroline.

LA DERNIÈRE QUERELLE.

Dans tous les ménages, maris et femmes entendent sonner une heure fatale. C'est un vrai glas, la mort de la jalousie, une grande, une noble, une charmante passion, le seul véritable symptôme de

l'amour, s'il n'est pas toutefois *son double.* Quand une femme n'est plus jalouse de son mari, tout est dit, elle ne l'aime plus. Aussi, l'amour conjugal s'éteint-il dans la dernière querelle que fait une femme.

AXIOME.

Dès qu'une femme ne querelle plus son mari, le minotaure est assis dans un fauteuil au coin de la cheminée de la chambre à coucher, et il tracasse avec le bout de sa canne ses bottes vernies.

Toutes les femmes doivent se rappeler leur dernière querelle, cette suprême petite misère qui souvent éclate à propos d'un rien, ou plus souvent encore à l'occasion d'un fait brutal, d'une preuve décisive. Ce cruel adieu à la croyance, aux enfantillages de l'amour, à la vertu même, est en quelque sorte capricieux comme la vie.

Comme la vie, il n'est le même dans aucun ménage.

Ici peut-être l'auteur doit-il chercher toutes les variétés de querelles, s'il veut être exact.

Ainsi, Caroline aura découvert que la robe judiciaire du syndic de l'Affaire-Chaumontel cache une robe d'une étoffe infiniment moins rude, d'une couleur agréable, soyeuse ; qu'enfin Chaumontel a des cheveux blonds et des yeux bleus.

Ou bien Caroline, levée avant Adolphe, aura vu le paletot jeté sur un fauteuil à la renverse, et la ligne d'un petit papier parfumé, sortant de la poche de côté, l'aura frappée de son blanc, comme un rayon de soleil entrant par une fente de la fenêtre dans une chambre bien close ;

Ou elle aura fait craquer ce petit billet en serrant Adolphe dans ses bras et lui tâtant cette poche d'habit ;

Ou elle aura été comme instruite par le parfum étranger qu'elle sentait depuis quelque temps sur Adolphe, et elle aura lu ces quelques lignes :

« *Haingra, séjé ce que tu veu dire avaic Hipolite, vien e tu vairas* « *si j'eu thême.* »

Ou ceci :

« Hier, mon ami, vous vous êtes fait attendre, que sera-ce « demain ? »

Ou ceci :

« Les femmes qui vous aiment, mon cher monsieur, sont bien « malheureuses de vous tant haïr quand vous n'êtes pas près « d'elles ; prenez garde, la haine qui dure pendant votre absence « pourrait empiéter sur les moments où l'on vous voit. »

Ou ceci :

« Faquin de Chodoreille, que faisais-tu donc hier sur le boule- « vard avec une femme pendue à ton bras ? Si c'est ta femme, « reçois mes compliments de condoléance sur tous ses charmes « qui sont absents, elle les a sans doute mis au Mont-de-Piété ; « mais la reconnaissance en est perdue. »

Quatre billets émanés de la grisette, de la dame, de la bourgeoise prétentieuse ou de l'actrice parmi lesquelles Adolphe a choisi *sa belle* (selon le vocabulaire Fischtaminel).

Ou bien Caroline, amenée voilée, par Ferdinand, au Ranelagh, a vu de ses yeux Adolphe se livrant avec fureur à la polka, tenant dans ses bras une des dames d'honneur de la reine Pomaré ;

Ou bien Adolphe se sera pour la septième fois trompé de nom et aura, le matin en s'éveillant, appelé sa femme Juliette, Charlotte ou Lisa ;

Ou bien un marchand de comestibles, un restaurateur, envoie, en l'absence de monsieur, des notes accusatrices qui tombent entre les mains de Caroline.

PIÈCES DE L'AFFAIRE CHAUMONTEL

A LA PARTIE FINE.

DOIT A PERRAULT M. ADOLPHE.

Livré chez madame Schontz, le 6 *janvier* 184., un pâté de foie gras	22 fr. 50 c.
Six bouteilles de divers vins	70 fr. »
Fourni à l'Hôtel du Congrès, le 11 *février, n*° 21, un déjeuner fin, prix convenu . .	100 fr. »
Total	192 fr. 50 c.

Caroline étudie les dates et retrouve dans sa mémoire des rendez-vous relatifs à l'Affaire-Chaumontel.

Adolphe avait désigné le jour des Rois pour une réunion où l'on devait enfin toucher la collocation de l'Affaire-Chaumontel.

Le 11 février, il avait rendez-vous chez le notaire pour signer une quittance dans l'Affaire-Chaumontel.

Ou bien...

Mais vouloir formuler tous les hasards, c'est une entreprise de fou.

Chaque femme se rappellera comment le bandeau qu'elle avait sur les yeux est tombé ; comment, après bien des doutes, des déchirements de cœur, elle est arrivée à ne faire une querelle que pour clore le roman, pour mettre le signet au livre, stipuler son indépendance, ou commencer une nouvelle vie.

Quelques femmes sont assez heureuses pour avoir pris les devants, elles font cette querelle en manière de justification.

Les femmes nerveuses éclatent et se livrent à des violences.

Les femmes douces prennent un petit ton décidé qui fait trembler les plus intrépides maris.

Celles qui n'ont pas encore de vengeance prête pleurent beaucoup.

Celles qui vous aiment pardonnent. Ah ! elles conçoivent si bien, comme la femme appelée ma Berline, que leur Adolphe soit aimé des Françaises, qu'elles sont heureuses de posséder légalement un homme dont raffolent toutes les femmes.

Certaines femmes à lèvres serrées comme des coffres-forts, à teint brouillé, à bras maigres, se font un malicieux plaisir de promener leur Adolphe dans les fanges du mensonge, dans les contradictions ; elles le questionnent (voir LA MISÈRE DANS LA MISÈRE[1]) comme un magistrat qui questionne le criminel, en se réservant la jouissance fielleuse d'aplatir ses dénégations par des preuves directes à un moment décisif.

Généralement, dans cette scène capitale de la vie conjugale, le beau sexe est bourreau là où, dans le cas contraire, l'homme est assassin.

Voici comment.

Cette dernière querelle (vous allez savoir pourquoi l'auteur l'a nommée *dernière*) se termine toujours par une promesse solennelle, sacrée, que font les femmes délicates, nobles, ou simplement spirituelles, c'est dire toutes les femmes, et que nous donnons sous sa plus belle forme.

— Assez, Adolphe ! nous ne nous aimons plus ; tu m'as trahie, et je ne l'oublierai jamais. On peut pardonner, mais oublier, c'est impossible.

Les femmes ne se font implacables que pour rendre leur pardon charmant : elles ont deviné Dieu.

— Nous avons à vivre en commun comme deux amis, dit Caroline en continuant. Eh bien ! vivons comme deux frères, deux camarades. Je ne veux pas te rendre la vie insupportable, et je ne te parlerai jamais de ce qui vient de se passer...

Adolphe tend la main à Caroline : celle-ci prend la main, la lui serre à l'anglaise.

Adolphe remercie Caroline, entrevoit le bonheur : il s'est fait de sa femme une sœur, et il croit redevenir garçon.

Le lendemain, Caroline se permet une allusion très-spirituelle (Adolphe ne peut pas s'empêcher d'en rire) à l'Affaire-Chaumontel. Dans le monde, elle lance des généralités qui deviennent des particularités sur cette dernière querelle.

Au bout d'une quinzaine, il ne se passe pas de jour où Caroline n'ait rappelé la dernière querelle en disant : — C'était le jour où j'ai trouvé dans ta poche la facture Chaumontel ;

Ou : — C'est depuis notre dernière querelle... ;

Ou : — C'est le jour où j'ai vu clair dans la vie, etc.

Elle assassine Adolphe, elle le martyrise ! Dans le monde, elle dit des choses terribles.

— Nous sommes heureuses, ma chère, le jour où nous n'aimons plus : c'est alors que nous savons nous faire aimer...

Et elle regarde Ferdinand.

— Ah ! vous avez aussi votre Affaire-Chaumontel, dit-elle à madame Foullepointe.

Enfin, la dernière querelle ne finit jamais, d'où cet axiome :

Se donner un tort vis-à-vis de sa femme légitime, c'est résoudre le problème du mouvement perpétuel.

FAIRE FOUR.

Les femmes, et surtout les femmes mariées, se fichent des idées dans leur *dure-mère*[1] absolument comme elles plantent des épingles dans leur pelote ; et le diable, entendez-vous ? le diable ne les

pourrait pas retirer ; elles seules se réservent le droit de les y piquer, de les dépiquer et de les y repiquer.

Caroline est revenue un soir de chez madame Foullepointe dans un état violent de jalousie et d'ambition.

Madame Foullepointe, la *lionne*...

Ce mot exige une explication. C'est le néologisme à la mode, il répond à quelques idées, fort pauvres d'ailleurs, de la société présente : il faut l'employer pour se faire comprendre, quand on veut dire une femme à la mode.

Cette lionne donc monte à cheval tous les jours, et Caroline s'est mis en tête d'apprendre l'équitation.

Remarquez que, dans cette phase conjugale, Adolphe et Caroline sont dans cette saison que nous avons nommée LE DIX-HUIT BRUMAIRE DES MÉNAGES, ou qu'ils se sont déjà fait deux ou trois DERNIÈRES-QUERELLES.

— Adolphe, dit-elle, veux-tu me faire plaisir ?

— Toujours...

— Tu me refuseras ?

— Mais, si ce que tu me demandes est possible, je suis prêt...

— Ah ! déjà... Voilà bien le mot d'un mari... si...

— Voyons ?

— Je voudrais apprendre à monter à cheval.

— Mais, Caroline, est-ce possible ?

Caroline regarde par la portière, et tente d'essuyer une larme sèche.

— Écoute-moi ? reprend Adolphe : puis-je te laisser aller seule au manége ? puis-je t'y accompagner au milieu des tracas que me donnent en ce moment les affaires ? Qu'as-tu donc ? Je te donne, il me semble, des raisons péremptoires.

Adolphe aperçoit une écurie à louer, l'achat d'un poney, l'introduction au logis d'un groom et d'un cheval de domestique, tous les ennuis de la *lionnerie* femelle.

Quand on donne à une femme des raisons au lieu de lui donner ce qu'elle veut, peu d'hommes ont osé descendre au fond de ce petit gouffre appelé le cœur, pour y mesurer la force de la tempête qui s'y fait subitement.

— Des raisons ! Mais si vous en voulez, en voici, s'écrie Caroline. Je suis votre femme : vous ne vous souciez plus de me plaire. Et la dépense donc ! Vous vous trompez bien, en ceci, mon ami !

Les femmes ont autant d'inflexions de voix pour prononcer ces mots : *Mon Ami*, que les Italiens en ont trouvé pour dire : *Amico ;* j'en ai compté vingt-neuf qui n'expriment encore que les différents degrés de la haine.

— Ah ! tu verras, reprend Caroline. Je serai malade, et vous payerez à l'apothicaire et au médecin ce que vous aurait coûté le cheval. Je serai chez moi claquemurée, et c'est tout ce que vous voulez. Je m'y attendais. Je vous ai demandé cette permission, sûre d'un refus : je voulais uniquement savoir comment vous vous y prendriez pour le faire.

— Mais... Caroline.

— Me laisser seule au manége ! dit-elle en continuant sans avoir entendu. Est-ce une raison ? Ne puis-je y aller avec madame de Fischtaminel ? Madame de Fischtaminel apprend à monter à cheval, et je ne crois pas que monsieur de Fischtaminel l'accompagne[1].

— Mais... Caroline.

— Je suis enchantée de votre sollicitude, vous tenez beaucoup trop à moi, vraiment. Monsieur de Fischtaminel a plus de confiance en sa femme que vous en la vôtre. Il ne l'y accompagne pas[2], lui ! Peut-être est-ce à cause de cette confiance que vous ne voulez pas me voir au manége, où je puis être témoin du vôtre avec la Fischtaminel.

Adolphe essaie de cacher l'ennui que lui donne ce torrent de paroles, qui commence à moitié chemin de son domicile et qui ne trouve pas de mer où se jeter.

Quand Caroline est dans sa chambre, elle continue toujours :

— Tu vois que si des raisons pouvaient me rendre la santé, m'empêcher de souhaiter un exercice que la nature m'indique, je ne manquerais pas de raisons à me donner, que je connais toutes les raisons à donner, et que je me les suis données avant de te parler.

Ceci, mesdames, peut d'autant mieux s'appeler le prologue du drame conjugal, que c'est rudement débité, commenté de gestes, orné de regards et autres vignettes avec lesquels vous illustrez ces chefs-d'œuvre.

Caroline, une fois qu'elle a semé dans le cœur d'Adolphe l'appréhension d'une scène à demande continue, a senti sa haine *de côté gauche* redoublée contre son gouvernement.

Madame boude, et boude si sauvagement, qu'Adolphe est forcé

de s'en apercevoir, sous peine d'être *minotaurisé*, car tout est fini, sachez-le bien, entre deux êtres mariés par monsieur le maire, ou seulement à Gretna-Green, lorsque l'un d'eux ne s'aperçoit plus de la bouderie de l'autre.

AXIOME.

Une bouderie rentrée est un poison mortel.

C'est pour éviter ce suicide de l'amour que notre ingénieuse France inventa les boudoirs. Les femmes ne pouvaient pas avoir les saules de Virgile dans le système de nos habitations modernes. A la chute des oratoires, ces petits endroits devinrent des boudoirs.

Ce drame conjugal a trois actes. L'acte du prologue : il est joué. Vient l'acte de la fausse coquetterie : c'est un de ceux où les Françaises ont le plus de succès.

Adolphe vague par la chambre en se déshabillant ; et, pour un homme, se déshabiller, c'est devenir excessivement faible.

Certes, à tout homme de quarante ans, cet axiome paraîtra profondément juste :

AXIOME.

Les idées d'un homme qui n'a plus de bretelles ni de bottes ne sont plus celles d'un homme qui porte ces deux tyrans de notre esprit.

Remarquez que ceci n'est un axiome que dans la vie conjugale. En morale, c'est ce que nous appelons un théorème relatif.

Caroline mesure, comme un jockey sur le terrain des courses, le moment où elle pourra distancer son adversaire. Elle s'arrange alors pour être d'une séduction irrésistible pour Adolphe.

Les femmes possèdent une mimique de pudeur, une science de voltige, des secrets de colombes effarouchées, un registre particulier pour chanter, comme Isabelle au quatrième acte de *Robert-le-Diable*[1] : « *Grâce pour toi ! grâce pour moi !* » qui laissent les entraîneurs de chevaux à mille piques au-dessous d'elles. Comme toujours, le Diable succombe. Que voulez-vous ? c'est l'histoire éternelle, c'est le grand mystère catholique du serpent écrasé, de la femme délivrée qui devient la grande force sociale, disent les

fouriéristes. C'est en ceci surtout que consiste la différence de l'esclave orientale à l'épouse de l'occident.

Sur l'oreiller conjugal, le second acte se termine par des onomatopées qui sont toutes à la paix. Adolphe, de même que les enfants devant une tarte, a promis tout ce que voulait Caroline.

TROISIÈME ACTE.

(Au lever du rideau, la scène représente une chambre à coucher extrêmement en désordre. Adolphe, déjà vêtu de sa robe de chambre, essaie de sortir et sort furtivement sans éveiller Caroline, qui dort d'un profond sommeil.)

Caroline, extrêmement heureuse, se lève, va consulter son miroir, et s'inquiète du déjeuner.

Une heure après, quand elle est prête, elle apprend que le déjeuner est servi.

— Avertissez monsieur !

— Madame, monsieur est dans le petit salon.

— Que tu n'es ben gentil, mon petit homme, dit-elle en allant au-devant d'Adolphe et reprenant le langage enfantin, câlin, de la lune de miel.

— Et de quoi ?

— Eh bien ! de n'avoir permis que ta Liline monte à dada...

OBSERVATION.

Pendant la lune de miel, quelques époux très-jeunes ont pratiqué des langages que, dans l'antiquité, Aristote avait déjà classés et définis (voir sa Pédagogie). Ainsi donc on parle en *youyou*, on parle en *lala*, on parle en *nana*, comme les mères et les nourrices parlent aux enfants. C'est là une des raisons secrètes, discutées et reconnues dans de gros in-quarto par les Allemands, qui déterminèrent les Cabires[1], créateurs de la mythologie grecque, à représenter l'Amour en enfant. Il y a d'autres raisons que connaissent les femmes, et dont la principale est, selon elles, que l'amour chez les hommes est toujours petit.

— Où donc as-tu pris cela, ma belle ? sous ton bonnet ?

— Comment ?...

Caroline reste plantée sur ses jambes ; elle ouvre des yeux

agrandis par la surprise. Épileptique en dedans, elle n'ajoute pas un mot : elle regarde Adolphe.

Sous les feux sataniques de ce regard, Adolphe accomplit un quart de conversion vers la salle à manger ; mais il se demande en lui-même s'il ne faut pas laisser Caroline prendre une leçon, en recommandant à l'écuyer de la dégoûter de l'équitation par la dureté de l'enseignement.

Rien de terrible comme une comédienne qui compte sur un succès, et qui *fait four.*

En argot de coulisses, faire four c'est ne voir personne dans la salle ni recueillir aucun applaudissement, c'est beaucoup de peine prise pour rien, c'est l'insuccès à son apogée.

Cette petite misère (elle est très-petite) se reproduit de mille manières dans la vie conjugale, quand la lune de miel est finie, et que les femmes n'ont pas une fortune à elles.

SUR LE MÊME SUJET.

Malgré la répugnance de l'auteur à glisser des anecdotes dans un ouvrage tout aphoristique, dont le tissu ne comporte que des observations plus ou moins fines et très-délicates, par le sujet du moins, il lui semble nécessaire d'orner cette page d'un fait dû d'ailleurs à l'un de nos premiers médecins.

Cette répétition du sujet renferme une règle de conduite à l'usage des docteurs parisiens.

Un mari se trouvait dans le cas de notre Adolphe. Sa Caroline, ayant fait four une première fois, s'entêtait à triompher, car souvent Caroline triomphe ! Celle-là jouait la comédie de la maladie nerveuse (voyez la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, Méditation XXVI, paragraphe *des Névroses*). Elle était depuis deux mois étendue sur son divan, se levant à midi, renonçant à toutes les jouissances de Paris.

Pas de spectacles... Oh ! l'air empesté, les lumières ! les lumières surtout !... le tapage, la sortie, l'entrée, la musique... tout cela, funeste ! d'une excitation terrible !

Pas de parties de campagne... Oh ! c'était son désir ; mais il lui fallait (*desiderata*) une voiture à elle, des chevaux à elle... Monsieur ne voulait pas lui donner un équipage. Et aller en *locati*[1], en fiacre... rien que d'y penser elle avait des nausées !

Pas de cuisine... la fumée des viandes faisait soulever le cœur à madame.

Madame buvait mille drogues que sa femme de chambre ne lui voyait jamais prendre.

Enfin une dépense effrayante en effets, en privations, en poses, en blanc de perle pour se montrer d'une pâleur de morte, en machines, absolument comme quand une administration théâtrale répand le bruit d'une mise en scène fabuleuse.

On en était à croire qu'un voyage aux eaux, à Ems, à Hombourg, à Carlsbad, pourrait à peine guérir madame ; mais elle ne voulait pas se mettre en route sans aller dans sa voiture.

Toujours la voiture !

Cet Adolphe tenait bon, et ne cédait pas.

Cette Caroline, en femme excessivement spirituelle, donnait raison à son mari.

— Adolphe a raison, disait-elle à ses amies, c'est moi qui suis folle ; il ne peut pas, il ne doit pas encore prendre voiture ; les hommes savent mieux que nous où en sont leurs affaires...

Par moments cet Adolphe enrageait ! les femmes ont des façons qui ne sont justiciables que de l'enfer.

Enfin, le troisième mois, il rencontre un de ses amis de collége, sous-lieutenant dans le corps des médecins, ingénu comme tout jeune docteur, n'ayant ses épaulettes que d'hier et pouvant commander feu !

— Jeune femme, jeune docteur, se dit notre Adolphe.

Et il propose au Bianchon futur de venir lui dire la vérité sur l'état de Caroline.

— Ma chère, il est temps que je vous amène un médecin, dit le soir Adolphe à sa femme, et voici le meilleur pour une jolie femme.

Le novice étudie en conscience, fait causer madame, la palpe avec discrétion, s'informe des plus légers diagnostics, et finit, tout en causant, par laisser fort involontairement errer sur ses lèvres, d'accord avec ses yeux, un sourire, une expression excessivement dubitatifs, pour ne pas dire ironiques. Il ordonne une médication insignifiante sur la gravité de laquelle il insiste, et il promet de revenir en voir l'effet.

Dans l'antichambre, se croyant seul avec son ami de collége, il fait un haut-le-corps inexprimable.

— Ta femme n'a rien, mon cher, dit-il ; elle se moque de toi et de moi.

— Je m'en doutais...

— Mais, si elle continue à plaisanter, elle finira par se rendre malade : je suis trop ton ami pour faire cette spéculation, car je veux qu'il y ait chez moi, sous le médecin, un honnête homme...

— Ma femme veut une voiture.

Comme dans le SOLO DE CORBILLARD, cette Caroline avait écouté à la porte.

Encore aujourd'hui, le jeune docteur est obligé d'épierrer son chemin des calomnies que cette charmante femme y jette à tout moment ; et, pour avoir la paix, il a été forcé de s'accuser de cette petite faute de jeune homme en nommant son ennemie afin de la faire taire.

LES MARRONS DU FEU.

On ne sait pas combien il y a de nuances dans le malheur, cela dépend des caractères, de la force des imaginations, de la puissance des nerfs. S'il est impossible de saisir ces nuances si variables, on peut du moins indiquer les couleurs tranchées, les principaux accidents.

L'auteur a donc réservé cette petite misère pour la dernière, car c'est la seule qui soit comique dans le malheur.

L'auteur se flatte d'avoir épuisé les principales. Aussi les femmes arrivées au port, à l'âge heureux de quarante ans, époque à laquelle elles échappent aux médisances, aux calomnies, aux soupçons, où leur liberté commence ; ces femmes lui rendront-elles justice en disant que dans cet ouvrage toutes les situations critiques d'un ménage se trouvent indiquées ou représentées.

Caroline a son Affaire-Chaumontel. Elle sait susciter à son mari des sorties imprévues, elle a fini par s'entendre avec madame de Fischtaminel.

Dans tous les ménages, dans un temps donné, les madame de Fischtaminel deviennent la providence des Caroline.

Caroline câline madame de Fischtaminel avec autant de soin que l'armée d'Afrique choie Abd-el-Kader, elle lui porte la sollicitude qu'un médecin met à ne pas guérir un riche malade imaginaire.

A elles deux, Caroline et madame de Fischtaminel inventent des occupations au cher Adolphe quand ni madame de Fischtaminel ni Caroline ne veulent de ce demi-dieu dans leurs pénates. Madame de Fischtaminel et Caroline, devenues par les soins de madame Foullepointe les meilleures amies du monde, ont fini même par connaître et employer cette franc-maçonnerie féminine dont les rites ne s'apprennent dans aucune initiation.

Si Caroline écrit la veille à madame de Fischtaminel ce petit billet :

« Mon ange, vous verrez vraisemblablement demain Adolphe,
« ne me le gardez pas trop long-temps, car je compte aller au bois
« avec lui sur les quatre heures ; mais, si vous teniez beaucoup
« à l'y conduire, je l'y reprendrai. Vous devriez bien m'apprendre
« vos secrets d'amuser ainsi les gens ennuyés. »

Madame de Fischtaminel se dit : — Bien ! j'aurai ce garçon-là sur les bras depuis midi jusqu'à cinq heures.

AXIOME.

Les hommes ne devinent pas toujours ce que signifie chez une femme une demande positive, mais une autre femme ne s'y trompe jamais : elle fait le contraire.

Ces petits êtres-là, surtout les Parisiennes, sont les plus jolis joujoux que l'industrie sociale ait inventés : il manque un sens à ceux qui ne les adorent pas, qui n'éprouvent pas une constante jubilation à les voir arrangeant leurs piéges comme elles arrangent leurs nattes, se créant des langues à part, construisant de leurs doigts frêles des machines à écraser les plus puissantes fortunes.

Un jour, Caroline a pris les plus minutieuses précautions, elle écrit la veille à madame Foullepointe d'aller à Saint-Maur avec Adolphe pour examiner une propriété quelconque à vendre, Adolphe ira déjeuner chez elle. Elle habille Adolphe, elle le lutine sur le soin qu'il met à sa toilette, et lui fait des questions saugrenues sur madame Foullepointe.

— Elle est gentille, et je la crois bien ennuyée de Charles : tu finiras par l'inscrire sur ton catalogue, vieux don Juan ; mais tu n'auras plus besoin de l'Affaire-Chaumontel : je ne suis plus

jalouse, tu as ton passe-port, aimes-tu mieux cela que d'être adoré ?... Monstre ! vois combien je suis gentille...

Dès que monsieur est parti, Caroline, qui la veille a pris soin d'écrire à Ferdinand de venir déjeuner, fait une toilette que, dans ce charmant dix-huitième siècle, si calomnié par les républicains, les humanitaires et les sots, les femmes de qualité nommaient leur habit de combat.

Caroline a tout prévu. L'Amour est le premier valet de chambre du monde : aussi la table est-elle mise avec une coquetterie diabolique. C'est du linge blanc damassé, le petit déjeuner bleu, le vermeil, le pot au lait sculpté, des fleurs partout !

Si c'est en hiver, elle a trouvé des raisins, elle a fouillé la cave pour y découvrir des bouteilles de vieux vins exquis. Les petits pains viennent du boulanger le plus fameux. Les mets succulents, le pâté de foie gras, toute cette victuaille élégante aurait fait hennir Grimod de la Reynière, ferait sourire un escompteur, et dirait à un professeur de l'ancienne Université de quoi il s'agit.

Tout est prêt. Caroline, elle, est prête de la veille : elle contemple son ouvrage. Justine soupire et arrange les meubles. Caroline ôte quelques feuilles jaunies aux fleurs des jardinières. Une femme déguise alors ce qu'il faut appeler les piaffements du cœur par ces occupations niaises où les doigts ont la puissance des tenailles, où les ongles roses brûlent, et où ce cri muet râpe le gosier : — Il ne vient pas !...

Quel coup de poignard que ce mot de Justine : — Madame, une lettre !

Une lettre au lieu d'un Ferdinand ! comment se décachète-t-elle ? que de siècles de vie épuisés en la dépliant ! Les femmes savent cela ! Quant aux hommes, quand ils ont de ces rages, ils assassinent leurs jabots.

— Justine, monsieur Ferdinand est malade !... crie Caroline, envoyez chercher une voiture.

Au moment où Justine descend l'escalier, Adolphe monte.

— Pauvre madame ! se dit Justine, il n'y a sans doute plus besoin de voiture.

— Ah çà ! d'où viens-tu ? s'écrie Caroline en voyant Adolphe en extase devant ce déjeuner quasi voluptueux :

Adolphe, à qui sa femme ne sert plus depuis long-temps de festins si coquets, ne répond rien. Il devine ce dont il s'agit en

retrouvant écrit[e]s sur la nappe les charmantes idées que, soit madame de Fischtaminel, soit le syndic de l'Affaire-Chaumontel, lui dessinent sur d'autres tables non moins élégantes.

— Qui donc attends-tu ? dit-il en interrogeant à son tour.

— Et qui donc ? ce ne peut être que Ferdinand, répond Caroline.

— Et il se fait attendre...

— Il est malade, le pauvre garçon.

Une idée drôlatique passe par la tête d'Adolphe, et il répond en clignant d'un œil seulement : — Je viens de le voir.

— Où ?

— Devant le Café de Paris avec des amis...

— Mais pourquoi reviens-tu ? répond Caroline, qui veut déguiser une rage homicide.

— Madame Foullepointe, que tu disais ennuyée de Charles, est depuis hier matin avec lui à Ville-d'Avray.

— Et monsieur Foullepointe ?

— Il a fait un petit voyage d'agrément pour une nouvelle Affaire-Chaumontel, une jolie petite... difficulté qui lui est survenue ; mais il en viendra sans doute à bout.

Adolphe s'est assis en disant : — Ça se trouve bien, j'ai l'appétit de deux loups...

Caroline s'attable en examinant Adolphe à la dérobée : elle pleure en dedans ; mais elle ne tarde pas à demander d'un son de voix qu'elle a pu rendre indifférent : — Avec qui donc était Ferdinand ?

— Avec des drôles qui lui font voir mauvaise compagnie. Ce jeune homme-là se gâte : il va chez madame Schontz, chez des lorettes, tu devrais écrire à [m]on[1] oncle. C'était sans doute quelque déjeuner provenu d'un pari fait chez mademoiselle Malaga...

Il regarde sournoisement Caroline, qui baisse les yeux pour cacher ses larmes.

— Comme tu t'es faite jolie ce matin, reprend Adolphe. Ah ! tu es bien la femme de ton déjeuner... Ferdinand ne déjeunera certes pas si bien que moi... etc.

Adolphe manie si bien la plaisanterie, qu'il inspire à sa femme l'idée de punir Ferdinand. Adolphe, qui se donne pour avoir l'appétit de deux loups, fait oublier à Caroline qu'il y a pour elle une citadine[2] à la porte.

La portière de Ferdinand arrive sur les deux heures, au moment où Adolphe dort sur un divan.

Cette Iris des garçons vient dire à Caroline que monsieur Ferdinand a bien besoin de quelqu'un.

— Il est ivre ? demande Caroline furieuse.

— Il s'est battu ce matin, madame.

Caroline tombe évanouie, se relève et court chez Ferdinand, en dévouant Adolphe aux dieux infernaux.

Quand les femmes sont les victimes de ces petites combinaisons, aussi spirituelles que les leurs, elles s'écrient alors : — Les hommes sont d'affreux monstres !

ULTIMA RATIO[1].

Voici notre dernière observation. Aussi bien, cet ouvrage commence-t-il à vous paraître fatigant, autant que le sujet lui-même, si vous êtes marié.

Cette œuvre, qui, selon l'auteur, est à la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE ce que l'Histoire est à la Philosophie, ce qu'est le Fait à la Théorie, a eu sa logique, comme la vie prise en grand a la sienne.

Et voici quelle est cette logique fatale, terrible.

Au moment où s'arrête la première partie de ce livre plein de plaisanteries sérieuses, Adolphe est arrivé, vous avez dû vous en apercevoir, à une indifférence complète en matière matrimoniale.

Il a lu des romans dont les auteurs conseillent aux maris gênants tantôt de s'embarquer pour l'autre monde, tantôt de bien vivre avec les pères de leurs enfants, de les choyer, de les adorer ; car, si la littérature est l'image des mœurs, il faudrait admettre que les mœurs reconnaissent les défauts signalés par la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE dans cette institution fondamentale. Plus d'un grand talent a porté des coups terribles à cette base sociale sans l'ébranler.

Adolphe a surtout beaucoup trop lu sa femme, et il déguise son indifférence sous ce mot profond : l'indulgence. Il est indulgent pour Caroline, il ne voit plus en elle que la mère de ses enfants, un bon compagnon, un ami sûr, un frère.

Au moment où finissent ici les petites misères de la femme, Caroline, beaucoup plus habile, est arrivée à pratiquer cette pro-

fitable indulgence ; mais elle ne renonce pas à son cher Adolphe. Il est dans la nature de la femme de ne rien abandonner de ses droits.

DIEU ET MON DROIT... CONJUGAL ! est, comme on sait, la devise de l'Angleterre, surtout aujourd'hui.

Les femmes ont un si grand amour de domination qu'à ce sujet nous raconterons une anecdote qui n'a pas dix ans. C'est une très-jeune anecdote.

Un des grands dignitaires de la chambre des pairs avait une Caroline, légère comme presque toutes les Carolines.

Ce nom porte bonheur aux femmes.

Ce dignitaire, alors très-vieillard, était d'un côté de la cheminée et Caroline de l'autre. Caroline atteignait à ce lustre pendant lequel les femmes ne disent plus leur âge. Un ami vint leur apprendre le mariage d'un général qui jadis avait été l'ami de leur maison.

Caroline entre dans un désespoir à larmes vraies ; elle jette les hauts cris, elle rompt si bien la tête au grand dignitaire qu'il essaie de la consoler.

Au milieu de ses phrases, le comte s'échappe jusqu'à dire à sa femme : — Enfin, que voulez-vous, ma chère, il ne pouvait cependant pas vous épouser !

Et c'était un des plus hauts fonctionnaires de l'État, mais un ami de Louis XVIII, et nécessairement un peu Pompadour.

Toute la différence de la situation d'Adolphe et de Caroline existe donc en ceci : que, si monsieur ne se soucie plus de madame, elle conserve le droit de se soucier de monsieur.

Maintenant, écoutons ce qu'on nomme le *qu'en dira-t-on ?* objet de la conclusion de cet ouvrage.

COMMENTAIRE

OU L'ON EXPLIQUE LA FELICHITTA[1] DES FINALE.

Qui n'a pas entendu dans sa vie un opéra italien quelconque ?... Vous avez dû, dès lors, remarquer l'abus musical du mot *felichitta*, prodigué par le poète et par les chœurs à l'heure où tout le monde s'élance hors de sa loge ou quitte sa stalle.

Affreuse image de la vie. On en sort au moment où l'on entend la *felichitta*.

Avez-vous médité sur la profonde vérité qui règne dans ce *finale*, au moment où le musicien lance sa dernière note et l'auteur son dernier vers, où l'orchestre donne son dernier coup d'archet, sa dernière insufflation, où les chanteurs se disent : « Allons souper ! » où les choristes se disent : « Quel bonheur, il ne pleut pas !... » Eh ! bien, dans tous les états de la vie on arrive à un moment où la plaisanterie est finie, où le tour est fait, où l'on peut prendre son parti, où chacun chante la *felichitta* de son côté. Après avoir passé par tous les *duos*, les *solos*, les *strettes*[1], les *coda*[2], les morceaux d'ensemble, les *duettini*[3], les *nocturnes*, les phases que ces quelques scènes, prises dans l'océan de la vie conjugale, vous indiquent, et qui sont des thèmes dont les variations auront été devinées par les gens d'esprit tout aussi bien que par les niais (en fait de souffrances, nous sommes tous égaux !) la plupart des ménages parisiens arrivent, dans un temps donné, au chœur final que voici :

L'ÉPOUSE (*à une jeune femme qui en est à l'été de la Saint-Martin conjugale*). — Ma chère, je suis la femme la plus heureuse de la terre. Adolphe est bien le modèle des maris : bon, pas tracassier, complaisant. N'est-ce pas, Ferdinand ?

(Caroline s'adresse au cousin d'Adolphe, jeune homme à jolie cravate, à cheveux luisants, à bottes vernies, habit de la coupe la plus élégante, chapeau à ressorts, gants de chevreau, gilet bien choisi, tout ce qu'il y a de mieux en moustaches, en favoris, en virgule à la Mazarin, et doué d'une admiration profonde, muette, attentive pour Caroline.)

LE FERDINAND. — Adolphe est si heureux d'avoir une femme comme vous ! Que lui manque-t-il ? Rien.

L'ÉPOUSE. — Dans les commencements, nous étions toujours à nous contrarier ; mais maintenant nous nous entendons à merveille. Adolphe ne fait plus que ce qui lui plaît, il ne se gêne point, je ne lui demande plus ni où il va ni ce qu'il a vu. L'indulgence, ma chère amie, là est le grand secret du bonheur. Vous en êtes encore aux petits taquinages, aux jalousies à faux, aux brouilles, aux coups d'épingles. A quoi cela sert-il ? Notre vie, à nous autres femmes, est bien courte ! Qu'avons-nous ? dix belles années ; pourquoi les meubler d'ennui ? J'étais comme vous ; mais, un beau jour,



FERDINAND.

Cousin d'Adolphe, jeune homme à jolie cravate, à cheveux luisants, à bottes vernies.

(VIE CONJUGALE.)

j'ai connu madame Foullepointe, une femme charmante, qui m'a éclairée et m'a enseigné la manière de rendre un homme heureux... Depuis, Adolphe a changé du tout au tout : il est devenu ravissant. Il est le premier à me dire avec inquiétude, avec effroi même, quand je vais au spectacle et que sept heures nous trouvent seuls ici : — Ferdinand va venir te prendre, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, Ferdinand ?

LE FERDINAND. — Nous sommes les meilleurs cousins du monde.

LA JEUNE AFFLIGÉE — En viendrais-je donc là ?...

LE FERDINAND. — Ah ! vous êtes bien jolie, madame, et rien ne vous sera plus facile.

L'ÉPOUSE (*irritée*). — Eh ! bien, adieu, ma petite. (*La jeune affligée sort.*) Ferdinand, vous me payerez ce mot-là.

L'ÉPOUX (*sur le boulevard Italien*). — Mon cher (*il tient monsieur de Fischtaminel par le bouton du paletot*), vous en êtes encore à croire que le mariage est basé sur la passion. Les femmes peuvent, à la rigueur, aimer un seul homme, mais nous autres !... Mon Dieu, la Société ne peut pas dompter la Nature. Tenez, le mieux, en ménage, est d'avoir l'un pour l'autre une indulgence plénière, à la condition de garder les apparences. Je suis le mari le plus heureux du monde. Caroline est une amie dévouée, elle me sacrifierait tout, jusqu'à mon cousin Ferdinand s'il le fallait... oui, vous riez, elle est prête à tout faire pour moi. Vous vous entortillez encore dans les ébouriffantes idées de dignité, d'honneur, de vertu, d'ordre social. La vie ne se recommence pas, il faut la bourrer de plaisir. Voici deux ans qu'il ne s'est dit entre Caroline et moi le moindre petit mot aigre. J'ai dans Caroline un camarade avec qui je puis tout dire, et qui saurait me consoler dans les grandes circonstances. Il n'y a pas entre nous la moindre tromperie, et nous savons à quoi nous en tenir. Nos rapprochements sont des vengeances, comprenez-vous ? Nous avons ainsi changé nos devoirs en plaisirs. Nous sommes souvent plus heureux alors que dans cette fadasse saison appelée la lune de miel. Elle me dit quelquefois : — Je suis grognon, laisse-moi, va-t'en. L'orage tombe sur mon cousin. Caroline ne prend plus ses airs de victime, et dit du bien de moi à l'univers entier. Enfin ! elle est heureuse de mes plaisirs. Et, comme c'est une très-honnête femme, elle est de la plus grande délicatesse dans l'emploi de notre fortune. Ma maison est bien

tenue. Ma femme me laisse la disposition de ma réserve sans aucun contrôle. Et voilà. Nous avons mis de l'huile dans les rouages ; vous, vous y mettez des cailloux, mon cher Fischtaminel. Il n'y a que deux partis à prendre : le couteau du More de Venise, ou la besaiguë de Joseph[1]. Le turban d'Othello, mon cher, est très-mal porté ; moi, je suis charpentier, en bon catholique.

CHŒUR (*dans un salon au milieu d'un bal*). — Madame Caroline est une femme charmante !

UNE FEMME A TURBAN. — Oui, pleine de convenance, de dignité.

UNE FEMME QUI A SEPT ENFANTS. — Ah ! elle a su prendre son mari.

UN AMI DE FERDINAND. — Mais elle aime beaucoup son mari. Adolphe est, d'ailleurs, un homme très-distingué, plein d'expérience.

UNE AMIE DE MADAME DE FISCHTAMINEL. — Il adore sa femme. Chez eux, point de gêne, tout le monde s'y amuse.

MONSIEUR FOULLEPOINTE. — Oui, c'est une maison fort agréable.

UNE FEMME DONT ON DIT BEAUCOUP DE MAL. — Caroline est bonne, obligeante, elle ne dit du mal de personne.

UNE DANSEUSE *qui revient à sa place.* — Vous souvenez-vous comme elle était ennuyeuse dans le temps où elle connaissait les Deschars ?

MADAME [DE] FISCHTAMINEL. — Oh ! elle et son mari, deux fagots d'épines... des querelles continuelles. (*Madame de Fischtaminel s'en va.*)

UN ARTISTE. — Mais le sieur Deschars se dissipe, il va dans les coulisses ; il paraît que madame Deschars a fini par lui vendre sa vertu trop cher.

UNE BOURGEOISE, *effrayée pour sa fille de la tournure que prend la conversation.* — Madame de Fischtaminel est charmante ce soir.

UNE FEMME DE QUARANTE ANS SANS EMPLOI. — Monsieur Adolphe a l'air aussi heureux que sa femme.

LA JEUNE PERSONNE. — Quel joli jeune homme que monsieur Ferdinand ! (*Sa mère lui donne vivement un petit coup de pied.*)[2] — Que me veux-tu, maman ?

LA MÈRE. — (*Elle regarde fixement sa fille.*) On ne dit cela, ma chère, que de son prétendu, monsieur Ferdinand n'est pas à marier.

UNE DAME TRÈS-DÉCOLLETÉE, *à une autre non moins décolletée*

— (*Sotto voce*[1].) — Ma chère, tenez, la morale de tout cela, c'est qu'il n'y a d'heureux que les ménages à quatre.[2]

UN AMI, *que l'auteur a eu l'imprudence de consulter.* — Ces derniers mots sont faux.

L'AUTEUR. — Ah ! vous croyez ?

L'AMI, *qui vient de se marier.* — Vous employez tous votre encre à nous déprécier la vie sociale, sous le prétexte de nous éclairer !... Eh ! mon cher, il y a des ménages cent fois, mille fois plus heureux que ces prétendus ménages à quatre.

L'AUTEUR. — Eh bien ! faut-il tromper les gens à marier, et rayer le mot ?

L'AMI. — Non, il sera pris comme le trait d'un couplet de vaudeville !

L'AUTEUR. — Une manière de faire passer les vérités.

L'AMI, *qui tient à son opinion.* — Les vérités destinées à passer.

L'AUTEUR, *voulant avoir le dernier.* — Qu'est-ce qui ne passe pas ? Quand ta femme aura vingt ans de plus, nous reprendrons cette conversation. Vous ne serez peut-être heureux qu'à trois.

L'AMI. — Vous vous vengez bien durement de ne pas pouvoir écrire l'histoire des ménages heureux.

PATHOLOGIE

DE LA VIE SOCIALE[1].

DES MOTS A LA MODE[1].

DE LA CONVERSATION[2].

La mode a ses préjugés comme toutes les autres parties de la science humaine. Ainsi, beaucoup de gens croient être à la mode parce qu'ils sont habillés suivant les prescriptions de ces journaux vulgaires que nous combattons de tout notre pouvoir. Cette croyance est une erreur. De là procèdent tous les désappointements qui mortifient l'amour-propre de quelques personnes assez indifférentes pour ne pas songer à toutes les obligations imposées par le bon goût et le savoir-vivre. Il ne suffit pas d'avoir la véritable étoffe nouvelle, de s'habiller chez Blain, de faire faire ses robes par Victorine ; ses voitures, chez Thomas-Baptiste ; ses *tigres*[3], en Angleterre ; ses gants, chez Bodier ; pour être à la mode, il faut encore saluer, parler, chanter, s'asseoir, discuter, manger, boire, marcher, danser comme le veut et l'ordonne la mode. Or, jusqu'à présent ces détails importants, ces transitions brusques, ces mutations atmosphériques, ont été dédaignées ; mais, disons-le franchement, ce dédain était ignorance chez nos devanciers, comme c'est une impuissance chez nos rivaux.

Aujourd'hui ces nuances ont acquis une véritable importance ; car maintenant que nos mœurs tendent à tout niveler, maintenant que le commis à douze cents francs peut l'emporter sur un marquis par la grâce des manières, par l'élégance du costume, et

peut quelquefois l'écraser par la puissance de la parole, les nuances seules permettent aux gens comme il faut de se reconnaître au milieu de la foule.

Cet article sera spécialement destiné aux mots à la mode ; car le langage est ce qui trahit le plus promptement l'ignorance. Si le singe n'avait pas dit un mot, le dauphin l'aurait mis à terre[1].

Les mots nouveaux créés par les événements, ou ceux que le caprice met à la mode, prêtent d'abord à la conversation de ceux qui s'en servent je ne sais quoi d'amphigourique et d'obscur qui leur donne une supériorité soudaine. Ils paraissent profonds à ceux qui ne les comprennent pas. En France nous sommes presque tous dépourvus de cette espèce de courage qui consiste à dire : « Monsieur, je ne connais pas l'expression que vous venez d'employer... »

Ainsi un homme au courant de *la mode des mots* se trouve armé d'un immense pouvoir.

Il a le droit de toiser assez impertinemment le niais qui lui demande la signification d'un mot ;

Ou de lui rire au nez ;

De s'écrier : « Quoi ! vous ne savez pas ce mot-là ? »

De le lui expliquer avec une condescendance cruelle ;

De lui faire subir une dissertation ;

De prouver à tout le monde que ce monsieur est en arrière ;

De parler grec, arabe, sanscrit, ou latin, etc., etc.

Mais en général, en France, nous feignons toujours de comprendre l'énigme, et nous prenons une haute idée de celui qui la propose.

Poursuivons.

L'homme qui possède le secret du langage à la mode, ne parlant pas comme un autre, a le bonheur d'entendre dire de lui : « Monsieur un tel a une certaine manière de s'exprimer... Je ne sais, mais sa conversation a quelque chose de *distingué...* »

Examinons certains mots nouveaux, et prouvons, par des exemples, l'immense parti qu'un homme à la mode peut en tirer. Vous arrivez dans un château, et le soir on lit un article de journal, un livre, un roman, ou tout ce que vous voudrez enfin... La lecture finie, chacun porte un jugement. Votre tour arrive, vous trouvez avec la maîtresse de la maison que le livre est mal écrit, avec le mari qu'il est bien pensé, avec telle personne qu'il y a des

tableaux, avec telle autre qu'il y a des caractères. « Mais, ajoutez-vous, ce n'est pas cela !... Aujourd'hui... »

Tout le monde vous regarde.

« Aujourd'hui, il faut que les livres, comme toutes les choses au surplus, aient de l'*actualité*... »

Puis vous prenez les pincettes et vous tisonnez sans jeter un coup d'œil sur le cercle. Le lendemain presque tout le monde se servira du mot *actualité*, mais à tort et à travers ; et vous distinguerez alors facilement une personne d'esprit, d'un sot, un homme ou une femme véritablement à la mode.

Un important du voisinage vient faire une visite : c'est un parvenu de l'empire qui tranche, qui contredit. L'on vous demande votre opinion.

« C'est un *homme cassant*... »

Cherche !...

Quelques jours après, une dame se sert de cette expression à contre-sens, alors vous la proclamez — une femme *remarquablement* amusante.

Vous parlez politique, chez un grand propriétaire, où vous voyez autour de la table monsieur le préfet, monseigneur l'évêque, des ministériels, des absolutistes et une dixaine[1] de libéraux. Au dessert, la discussion s'échauffe. Vous vous apercevez que la partie est égale, qu'on se jette à la tête des raisonnements sans consistance, que les mots révolution, anarchie, libéralisme, absolutisme servent d'étendard aux passions.

« Hé, messieurs, dites-vous, où avez-vous la tête... Que parlez-vous de libéralisme ? mais le libéralisme est mort, il a fait son temps. »

Tout le monde se tait.

« Il y a quelque chose de plus fort et de plus complet en avant. Absolutisme, libéralisme, ce sont de vieilles idées. »

Personne ne veut être vieux.

« Le siècle marche sous la conduite d'une pensée *providentielle*. »

Ce mot est comme *Abracadabra*[2]. Chacun vous courtisera pour savoir ce que vous avez voulu dire.

Vous arrivez dans un de ces salons parisiens où l'on fait et l'on défait les réputations, où se discute tout ce qu'il y a de plus sérieux en matière de mode et de frivolité, l'on vous parle de madame Devrient, et la maîtresse de la maison vous demande ce

que vous en pensez, vous, homme du Marais, et alors vous dites : « Madame, elle a été sublime hier... »

Deux ou trois élégants qui avaient quelque respect pour la façon de votre habit, pour le bon goût de votre canne, pour l'*agencement* de votre cravate, vous tournent le dos, et vous devinez qu'il vous est échappé une sottise.

« Oh ! elle a été *étourdissante !...* » vous répond la maîtresse de maison.

Comprenez-vous ?... Le mot *étourdissant* était le chaînon qui devait lier toutes les parties de votre être et de votre toilette. « Vous êtes un homme incomplet, *une belle qui n'a qu'un œil* », aurait dit Savarin.

Aujourd'hui, toutes les admirations, toutes les impressions, tout se résume, tout se résout par — *étourdissant !*

Divin, adorable, merveilleux... Bah ! vieux style ! Un homme n'a rien exprimé s'il ne dit pas : « J'ai lu *la Confession*[1], la préface est étourdissante. »

Un homme qui ne se sert pas de ce mot, qu'est-ce ?... rien, ce n'est pas un être, il ressemble à ceux qui lisent *le Constitutionnel* en prenant un petit verre, et qui portent un chapeau d'osier.

Étourdissant est le point *culminant* du langage ; mais à l'autre extrémité du système se trouve le mot *turpide.* Quelques douairières du faux-bourg[2] Saint-Germain disent plus élégamment : *C'est outrageusement mauvais.*

Il y a une expression qui commence à prendre, et qui lutte avec ce terrible ÉTOURDISSANT, c'est : *Elle n'a été que ravissante.* Nous ne jurerions pas que, par suite de la finesse de cette gracieuse flatterie, étourdissant ne fût renversé.

Le fameux — *vieillard stupide*[3] *!* a déconsidéré le — *stupide !* qui régnait depuis long-temps.

Mais occupons-nous de ces mots qui répondent à tout, qui résument tout, vous sauvent d'une discussion et sont comme une monnaie avec laquelle on paie argent comptant.

Aujourd'hui que la poésie est morte et qu'elle n'est plus dans les livres, la mode veut qu'on voie de la poésie partout. *Il y a de la poésie !...* est une phrase devenue comme neutre. Elle s'applique à tout. Vous parlez de Taglioni : « Il y a de la poésie dans sa danse. »

Cependant il existe un mot beaucoup plus puissant : *Il y a du*

drame. Avec ce mot-là, vous égorgez sans pitié une dispute critique. — Vous jetez-là tout un siècle et sa pensée, à la tête de vos auditeurs. — Ainsi : Bonaparte, Quel drame ! — Quel drame que ce livre ! — Que voulez-vous qu'on dise après vous.

Si vous êtes au bord d'une pièce d'eau bien tranquille, bien claire, par une soirée bien calme, auprès d'une jeune fille, dites-lui : *Il y a du drame là !...*

Vous voyez passer un corbillard, dites à votre voisin : *Il y a du drame !* La cour d'assises, Frilay, Bouquet, — *il y a du drame*. — La cour, drame. — Le bagne, drame. — Il est partout, excepté au théâtre.

« Il y a de la poésie. — Il y a du drame. » Avec ces deux phrases, vous avez tout le secret des gens qui pâlissent à se faire une réputation ; vous êtes à leur hauteur ; vous les comprenez et votre langage est homogène avec votre toilette ; enfin vous *êtes de votre époque*.

A propos de tous les grands enfants précoces qui s'agitent dans le monde littéraire, ce serait manquer de goût que de ne pas dire d'eux, fût-ce même un quinquagénaire : *C'est un homme qui a surgi*, un homme d'une haute espérance.

Enfin qu'il s'agisse de peinture, de vers, de prose, d'Orient, de l'Espagne, de la Grèce, du peuple, du roi, du quinzième siècle, du faubourg Saint-Antoine, des *Scènes de la vie privée*[1], des *Scènes populaires*, des *Mauvais Garçons*, de *la Confession*, des *Deux Fous*, nous avons l'honneur de vous prévenir que vous paraîtriez arriver du Monomotapa, si vous ne disiez pas : *C'est nature*.

Oh ! c'est nature !... est l'expression d'une statue absorbée qui, assise, les bras pendants, écrasée par la sensation, la bouche entr'ouverte, les yeux agrandis, admire... Le sentiment est censé pétrifier le fashionable.

Quand vous direz : *C'est nature !* il faut prendre un air hébété qui contraste avec le *galbe* spirituel de votre physionomie habituelle ; car galbe est encore un mot à la mode, un de ces mots qui vous font regarder comme un membre de la société des antiquaires ou de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

L'homme de talent qui crée ces mots ou les met à la mode, ce qui est tout un, les jette dédaigneusement dans la circulation ; il s'en sert sans y attacher d'importance. Alors, le mot vole de bouche en bouche ; il fait fortune ; il sert de cachet à l'esprit, à la

toilette ; c'est le vernis qui donne au tableau toute sa beauté. Le monde élégant l'adopte ; mais aussi le monde élégant sent admirablement l'heure, le jour, la minute à laquelle le mot est mort ou devient ridicule ; et il faut un tact immense pour deviner ce qu'un mot a de vie. Là est l'écueil. Il y a autant de danger à se servir d'un mot usé, qu'à ne pas le prononcer comme il faut, et quand il faut. Un jeune homme arriéré qui croirait faire de l'effet avec *pyramidal*, est aussi ridicule qu'un dandy qui porterait un bolivar[1], ou qu'un rentier apportant à sa fille un kaleïdoscope comme quelque chose de surprenant. Aussi nous croyons devoir prévenir les députés futurs qui viendront bientôt siéger à Paris, qu'il y a une phrase législative bien vieillie et dont on a prodigieusement abusé : « Messieurs, *nous soumettons à vos investigations...* »

Homme positif, *femme positive*, commencent à vieillir. — *Jeunes hommes* est devenu bouffon. — Hommes *graves* se dit encore.

Hommes à *fronts hauts*, *à larges poitrines*, n'a pas pu prendre.

Cela est vulgaire ! devient commun ; mais *vulgarité* se soutient.

Ma vie est sans couleur. — Il a désenchanté sa vie. — Demander à la vie ce qu'elle n'a pas... sont des expressions qui n'ont plus cours. Mais *gâter son existence*, est encore à la mode.

En ce moment il existe une certaine manière d'employer les mots qui vous donne des effets pittoresques dans le discours ; vous accablez le *non-conformiste* par une éloquence *barbarismique* dont il est stupéfait.

« Victor Hugo ?... Eh, oui, il a voulu *faire DU drame*. — Le ministère a essayé de *faire DU gouvernement absolu*. — Le journaliste *se fait pouvoir*. »

Ou bien vous saupoudrez votre diction d'une *phraséologie technologique :* « Il y a dans cet ouvrage une *psychologie* particulière. — Mais si ce roman avait une *fabulation* mieux ménagée. — Oh ! monsieur, l'admirable *trilogie* de Beaumarchais... »

Parle-t-on de philosophie ? Oh ! qui que vous soyez, songez que si vous ne suivez pas attentivement la mode, vous pouvez être perdu à jamais, en vous servant de mots qui se terminent en *té* comme *objectivité*, *subjectivité*, *identité*, *variété*, *simultanéité*, *spontanéité*, *fugitivité*, quand le maître a parlé par *isme*, en employant les mots *sensualisme*, *idéalisme*, *dogmatisme*, *criticisme*, *bouddhisme*, etc., ou si vous prenez les *isme* quand il met à la mode les *ion*, comme *affection*, *sensation*, *inspiration*, *argumentation*, vous pou-

vez passer pour un sot. Par exemple, pendant les équinoxes, il vous est permis d'envelopper votre pensée dans des phrases comme celle-ci : *La puissance de reproduction de la réflexion ne s'étend pas jusqu'à certains phénomènes; parce que si la réflexion est une totalité, c'est une totalité confuse.* Mais les jours de pleine lune vous devez prendre un langage plus clair et dire : *Le sensualisme s'enfonce par la sensation dans le monde sensible.*

Toutes les fois que vous discutez et que votre adversaire paraît l'emporter sur vous, prenez la parole en disant : « Monsieur, vous n'êtes pas *logique*, et, si vous voulez revenir à une *marche plus rationnelle...* »

C'est une manière décente de lui dire qu'il déraisonne.

Si l'on parle de Lamartine, oh ! comme tout le monde vous écoutera si vous dites froidement : « Il est de l'école des *Lakistes*[1]... »

Comme nous croyons avoir suffisamment prouvé par ce préambule... mais voilà que nous nous prenons à parler naturellement ! par ce *prodrome*, voulons-nous dire, qu'il est de la plus haute importance, pour toutes les personnes qui se piquent de ne pas se faire comprendre, d'être mises au courant des innovations de la mode en ce genre, nous essayerons de terminer cette branche importante de l'éducation fashionable, en passant en revue les idiomes de quelques salons de Paris. Nous croyons, sans néanmoins l'affirmer, que ces élégants dialectes dans lesquels le Français entre pour beaucoup, [ont][2] reçu le nom de *parlotte*. Nous aurons soin de distinguer les sectes, les doctrines et les quartiers.

TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE[1].

Mens agitat molem[2].
VIRGILE.

L'esprit d'un homme se devine à la manière dont il porte sa canne.
Traduction fashionable.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉNÉRALITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

PROLÉGOMÈNES.

La civilisation a échelonné les hommes sur trois grandes lignes... Il nous aurait été facile de colorier nos catégories à la manière de monsieur Ch. Dupin ; mais comme le charlatanisme serait un contre-sens dans un ouvrage de philosophie chrétienne, nous nous dispenserons de mêler la peinture aux X de l'algèbre, et nous tâcherons, en professant les doctrines les plus secrètes de la vie élégante, d'être compris même de nos antagonistes, les gens en bottes à revers.

Or, les trois classes d'êtres créés par les mœurs modernes sont :

L'homme qui travaille,

L'homme qui pense,

L'homme qui ne fait rien.

De là, trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie, depuis le roman poétique et vagabond du *Bohême*, jusqu'à l'histoire monotone et somnifère des rois constitutionnels :

La vie occupée,

La vie d'artiste,

La vie élégante.

§. I.

DE LA VIE OCCUPÉE.

Le thème de la vie occupée n'a pas de variantes. En faisant œuvre de ses dix doigts, l'homme abdique toute une destinée, il devient un moyen ; et malgré toute notre philanthropie, les résultats obtiennent seuls notre admiration. Partout l'homme va se pâmant devant quelques tas de pierres ; et, s'il se souvient de ceux qui les ont amoncelés, c'est pour les accabler de sa pitié ; si l'architecte leur apparaît encore comme une grande pensée, ses ouvriers ne sont plus que des espèces de treuils, et restent confondus avec les brouettes, les pelles et les pioches.

Est-ce une injustice ? non. Semblables aux machines à vapeur, les hommes enrégimentés par le travail se produisent tous sous la même forme et n'ont rien d'individuel. L'homme-instrument est une sorte de zéro social, dont le plus grand nombre possible ne composera jamais une somme s'il n'est précédé par quelques chiffres.

Un laboureur, un maçon, un soldat sont les fragments uniformes d'une même masse, les segments d'un même cercle, le même outil dont le manche est différent. Ils se couchent et se lèvent avec le soleil : aux uns, le chant du coq ; à l'autre, la diane ; à celui-ci, une culotte de peau, deux aunes de drap bleu et des bottes ; à ceux-là, les premiers haillons trouvés ; à tous, les plus grossiers aliments : battre du plâtre ou battre des hommes, récolter des haricots ou des coups de sabre, tel est, en chaque saison, le texte de leurs efforts. Le travail semble être pour eux une énigme dont ils cherchent le mot jusqu'à leur dernier jour. Assez souvent le triste *pensum* de leur existence est récompensé par l'acquisition d'un petit banc de bois où ils s'asseyent à la porte d'une chaumière sous un sureau poudreux, sans craindre de s'entendre dire par un laquais :

« Allez-vous-en, bon homme, nous ne donnons aux pauvres que le lundi. »

Pour tous ces malheureux, la vie est résolue par *du pain dans la huche*, et l'élégance, par un bahut où il y a des hardes.

Le petit détaillant, le sous-lieutenant, le commis-rédacteur sont des types moins dégradés de la vie occupée ; mais leur existence

est encore marquée au coin de la vulgarité. C'est toujours du travail, et toujours le treuil, seulement le mécanisme en est un peu plus compliqué, et l'intelligence s'y engrène avec parcimonie.

Loin d'être un artiste, le tailleur se dessine toujours dans la pensée de ces gens-là sous la forme d'une impitoyable facture ; ils abusent de l'institution des faux-cols ; se reprochent une fantaisie comme un vol fait à leurs créanciers ; et, pour eux, une voiture est un fiacre dans les circonstances ordinaires, un remise[1], les jours d'enterrement ou de mariage.

S'ils ne thésaurisent pas comme les manouvriers, afin d'assurer à leur vieillesse le vivre et le couvert, l'espérance de leur vie d'abeille ne va guère au-delà ; car c'est la possession d'une chambre bien froide au quatrième, rue Boucherat ; puis une capote et des gants de percale écrue pour la femme, un chapeau gris et une demi-tasse de café pour le mari, l'éducation de Saint-Denis ou une demi-bourse pour les enfants, du *bouilli* persillé deux fois la semaine pour tous. Ni tout-à-fait zéros, ni tout-à-fait chiffres, ces créatures-là sont peut-être des décimales.

Dans cette cité *dolente*[2], la vie est résolue par une pension ou quelque rente sur le grand-livre, et l'élégance, par des draperies à franges, un lit en bateau et des flambeaux sous verre.

Si nous montons encore quelques bâtons de l'échelle sociale, sur laquelle les gens occupés grimpent et se balancent comme les mousses dans les cordages d'un grand bâtiment, nous trouvons le médecin, le curé, l'avocat, le notaire, le petit magistrat, le gros négociant, le hobereau, le bureaucrate, l'officier supérieur, etc.

Ces personnages sont des appareils merveilleusement perfectionnés, dont les pompes, les chaînes, les balanciers, dont tous les rouages enfin, soigneusement polis, ajustés, huilés, accomplissent leurs révolutions sous d'honorables caparaçons brodés. Mais cette vie est toujours une vie de mouvement où les pensées ne sont encore ni libres, ni largement fécondes. Ces messieurs ont à faire journellement un certain nombre de tours inscrits sur des *agenda*. Ces petits livres remplacent *les chiens de cour* qui les harcelaient naguère au collége, et leur remettent à toute heure en mémoire qu'ils sont les esclaves d'un être de raison mille fois plus capricieux, plus ingrat qu'un souverain.

Quand ils arrivent à l'âge du repos, le sentiment de la *fashion*[3] s'est oblitéré, le temps de l'élégance a fui sans retour. Aussi la

voiture qui les promène est-elle à marche-pieds saillants à plusieurs fins, ou décrépite comme celle du célèbre Portal. Chez eux, le préjugé du cachemire vit encore ; leurs femmes portent des rivières et des girandoles ; leur luxe est toujours une épargne ; dans leur maison tout est *cossu*, et vous lisez au-dessus de la loge : — *Parlez au Suisse.* Si dans la somme sociale ils comptent comme chiffres, ce sont des unités.

Pour les parvenus de cette classe, la vie est résolue par le titre de baron, et l'élégance par un grand chasseur bien emplumé ou par une loge à Feydeau[1].

Là cesse la vie occupée. Le haut fonctionnaire, le prélat, le général, le grand propriétaire, le ministre, le valet* et les princes sont dans la catégorie des oisifs, et appartiennent à la vie élégante.

Après avoir achevé cette triste autopsie du corps social, un philosophe éprouve tant de dégoût pour les préjugés qui amènent les hommes à passer les uns près des autres en s'évitant comme des couleuvres, qu'il a besoin de se dire : — Je ne construis pas à plaisir une nation, je l'accepte toute faite...

Cet aperçu de la société prise en masse doit aider à concevoir nos premiers aphorismes, que nous formulerons ainsi :

APHORISMES.

I.

Le but de la vie civilisée ou sauvage est le repos.

II.

Le repos absolu produit le *spleen*.

III.

La vie élégante est, dans une large acception du terme, l'art d'animer le repos.

IV.

L'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élégante.

* Le valet est une espèce de bagage essentiel à la vie élégante.

V.

Corollaire. Pour être fashionable, il faut jouir du repos sans avoir passé par le travail ; autrement, gagner un quaterne, être fils de millionnaire, prince, sinécuriste ou cumulard.

§. II.

DE LA VIE D'ARTISTE.

L'artiste est une exception : son oisiveté est un travail, et son travail est un repos ; il est élégant et négligé tour à tour ; il revêt à son gré la blouse du laboureur, et décide du frac porté par l'homme à la mode ; il ne subit pas de lois : il les impose. Qu'il s'occupe à ne rien faire ou médite un chef-d'œuvre sans paraître occupé ; qu'il conduise un cheval avec un mors de bois ou mène à grandes guides les quatre chevaux d'un britschka[1] ; qu'il n'ait pas vingt-cinq centimes à lui ou jette de l'or à pleines mains, il est toujours l'expression d'une grande pensée et domine la société.

Quand monsieur Peel entra chez monsieur le vicomte de Chateaubriand, il se trouva dans un cabinet dont tous les meubles étaient en bois de chêne : le ministre trente fois millionnaire vit tout à coup les ameublements d'or ou d'argent massif qui encombrent l'Angleterre écrasés par cette simplicité.

L'artiste est toujours grand. Il a une élégance et une vie à lui, parce que chez lui tout reflète son intelligence et sa gloire. Autant d'artistes, autant de vies caractérisées par des idées neuves. Chez eux la *fashion* doit être sans force : ces êtres indomptés façonnent tout à leur guise. S'ils s'emparent d'un magot, c'est pour le transfigurer.

De cette doctrine se déduit un aphorisme européen :

VI.

Un artiste vit comme il veut, ou... comme il peut.

§. III.

DE LA VIE ÉLÉGANTE.

Si nous omettions de définir ici la vie élégante, ce traité serait infirme ; un traité sans définition est comme un colonel amputé

des deux jambes : il ne peut plus guère aller que cahin-caha. Définir, c'est abréger. Abrégeons donc.

DÉFINITIONS.

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle ;

Ou bien,

L'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit ;

Ou encore,

La science qui nous apprend à ne rien faire comme les autres, en paraissant tout faire comme eux ;

Mais mieux, peut-être,

Le développement de la grâce et du goût dans tout ce qui nous est propre et nous entoure ;

Ou plus logiquement,

Savoir se faire honneur de sa fortune.

Selon notre honorable ami A-Z[1], ce serait,

La noblesse transportée dans les choses.

D'après P.-T. Smith,

La vie élégante est le principe fécondant de l'industrie.

Suivant monsieur Jacotot, un traité sur la vie élégante est inutile, attendu qu'il se trouve tout entier dans *Télémaque* (voir la Constitution de Salente).

A entendre monsieur Cousin, ce serait dans un ordre de pensées plus élevé :

« *L'exercice de la raison nécessairement accompagné de celui des* » *sens, de l'imagination et du cœur qui, se mêlant aux institutions* » *primitives, aux illuminations immédiates de l'animalisme, va tei-* » *gnant la vie de ses couleurs.* » (Voyez page 44 du *Cours de l'Histoire de la philosophie*, si le mot *vie élégante* n'est pas véritablement celui de ce rébus.)

Dans la doctrine de Saint-Simon,

La vie élégante serait la plus grande maladie dont une société puisse être affligée, en partant de ce principe : une grande fortune est un vol.

Suivant Chodruc,

Elle est un tissu de frivolités et de billevesées.

La vie élégante comporte bien toutes ces définitions subalternes, périphrases de notre aphorisme III ; mais elle renferme,

selon nous, des questions plus importantes encore, et pour rester fidèle à notre système d'abréviation, nous allons essayer de les développer.

Un peuple de riches est un rêve politique impossible à réaliser : une nation se compose nécessairement de gens qui produisent et de gens qui consomment. Comment celui qui sème, plante, arrose et récolte est-il précisément celui qui mange le moins ? Ce résultat est un mystère assez facile à dévoiler, mais que bien des gens se plaisent à considérer comme une grande pensée providentielle. Nous en donnerons peut-être l'explication plus tard en arrivant au terme de la voie suivie par l'humanité. Pour le moment, au risque d'être accusé d'aristocratie, nous dirons franchement qu'un homme placé au dernier rang de la société ne doit pas plus demander compte à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne.

Cette remarque, tout à la fois philosophique et chrétienne, tranchera sans doute la question aux yeux des gens qui méditent quelque peu les chartes constitutionnelles ; et comme nous ne parlons pas à d'autres, nous poursuivrons.

Depuis que les sociétés existent un gouvernement a donc toujours été nécessairement un contrat d'assurance conclu entre les riches contre les pauvres. La lutte intestine produite par ce prétendu partage *à la Montgomery*[1], allume chez les hommes civilisés une passion générale pour la *fortune*, expression qui prototype toutes les ambitions particulières ; car du désir de ne pas appartenir à la cause souffrante et vexée, dérivent la noblesse, l'aristocratie, les distinctions, les courtisans, les courtisanes, etc.

Mais cette espèce de fièvre qui porte l'homme à voir partout des mâts de cocagne et à s'affliger de ne s'y être juché qu'au quart, au tiers ou à moitié, a forcément développé l'amour-propre outre mesure, et engendré la vanité. Or, comme la vanité n'est que l'art de s'endimancher tous les jours, chaque homme a senti la nécessité d'avoir, comme un échantillon de sa puissance, un signe chargé d'instruire les passants de la place où il perche sur le grand mât de cocagne, au sommet duquel les rois font leurs exercices. Et c'est ainsi que les armoiries, les livrées, les chaperons, les cheveux longs, les girouettes, les talons rouges, les mîtres, les colombiers, le carreau à l'église[2] et l'encens par le nez, les particules, les rubans, les diadèmes, les mouches, le rouge, les couronnes, les souliers à la poulaine, les mortiers, les simarres[3], le menu-vair, l'écarlate, les

éperons, etc., etc., étaient successivement devenus des signes matériels du plus ou du moins de repos qu'un homme pouvait prendre ; du plus ou du moins de fantaisies qu'il avait le droit de satisfaire, du plus ou du moins d'hommes, d'argent, de pensées, de labeurs qu'il lui était possible de gaspiller. Alors un passant distinguait, rien qu'à le voir, un oisif d'un travailleur, un chiffre d'un zéro.

Tout-à-coup, la révolution ayant pris d'une main puissante toute cette garde-robe inventée par quatorze siècles, et l'ayant réduite en papier monnaie, amena follement un des plus grands malheurs qui puissent affliger une nation. Les gens occupés se lassèrent de travailler tout seuls ; ils se mirent en tête de partager la peine et le profit par portions égales, avec de malheureux riches qui ne savaient rien faire, sinon se gaudir[1] en leur oisiveté !...

Le monde entier, spectateur de cette lutte, a vu ceux-là mêmes qui s'étaient le plus affolés de ce système, le proscrire, le déclarer subversif, dangereux, incommode et absurde, sitôt que de travailleurs ils se furent métamorphosés en oisifs.

Aussi, de ce moment, la société se reconstitua, se rebaronifia, se recomtifia, s'enrubanisa, et les plumes de coq furent chargées d'apprendre au pauvre peuple, ce que les perles héraldiques lui disaient jadis : *vade retrò Satanas*[2] *!...* Arrière de nous PÉQUINS !... La France, pays éminemment philosophique, ayant expérimenté par cette dernière tentative, la bonté, l'utilité, la sécurité du vieux système d'après lequel se construisaient les nations, revint d'elle-même, grâce à quelques soldats, au principe en vertu duquel la Trinité a mis en ce bas monde, des vallées et des montagnes, des chênes et des graminées.

Et en l'an de grâce 1804, comme en l'an MCXX, il a été reconnu qu'il est infiniment agréable pour un homme ou une femme de se dire en regardant ses concitoyens : « Je suis au-dessus d'eux ; je les éclabousse ; je les protège ; je les gouverne ; et chacun voit clairement que je les gouverne, les protège et les éclabousse ; car un homme qui éclabousse, protège ou gouverne les autres, parle, mange, marche, boit, dort, tousse, s'habille, s'amuse autrement que les gens éclaboussés, protégés et gouvernés. »

Et la VIE ÉLÉGANTE a surgi !...

Et elle s'est élancée toute brillante, toute neuve, toute vieille, toute jeune, toute fière, toute pimpante, toute approuvée, corrigée, augmentée et ressuscitée par ce monologue merveilleuse-

ment moral, religieux, monarchique, littéraire, constitutionnel, égoïste :

« J'éclabousse, je protège, je... etc. »

Car, les principes d'après lesquels se conduisent et vivent les gens qui ont du talent, du pouvoir ou de l'argent, ne ressembleront jamais à ceux de la vie vulgaire.

Et personne ne veut être vulgaire !...

La vie élégante est donc essentiellement la science des manières.

Maintenant la question nous semble suffisamment abrégée, et aussi subtilement posée que si S. S. le comte Ravez s'était chargé de la proposer à la première chambre septennale.

Mais à quelle gent commence la vie élégante et tous les oisifs sont-ils aptes à en suivre les principes ?

Voici deux aphorismes qui doivent résoudre tous les doutes, et servir de point de départ à nos observations fashionables :

VII.

Pour la vie élégante, il n'y a d'être complet que le *centaure*, l'homme en tilbury.

VIII.

Il ne suffit pas d'être devenu ou de naître riche pour mener une vie élégante, il faut en avoir le sentiment.

Ne fais pas le prince, a dit avant nous Solon, si tu n'as pas appris à l'être.

CHAPITRE II.

DU SENTIMENT DE LA VIE ÉLÉGANTE.

La complète entente du progrès social peut seule produire le sentiment de la *vie élégante*: cette manière de vivre n'est-elle pas l'expression des rapports et des besoins nouveaux créés par une jeune organisation déjà virile ? Pour s'en expliquer le sentiment, et le voir adopté par tout le monde, il est donc nécessaire d'examiner ici l'enchaînement des causes qui ont fait éclore la vie élégante du mouvement même de notre révolution ; car autrefois elle n'existait pas.

En effet, jadis le noble vivait à sa guise, et restait toujours un être à part. Seulement, les façons du courtisan remplaçaient, au sein de ce peuple à talons rouges, les recherches de notre vie fashionable. Encore le ton de la cour n'a-t-il daté que de Catherine de Médicis. Ce furent nos deux reines italiennes[1] qui importèrent en France les raffinements du luxe, la grâce des manières et les féeries de la toilette. L'œuvre que commença Catherine en introduisant l'étiquette, *(voir ses lettres à Charles IX)* en entourant le trône de supériorités intellectuelles, fut continuée par les reines espagnoles[2], influence puissante qui rendit la cour de France arbitre et dépositaire des délicatesses inventées tour-à-tour et par les Maures et par l'Italie.

Mais jusqu'au règne de Louis XV, la différence qui distinguait le courtisan du noble, ne se trahissait guère que par des pourpoints plus ou moins chers, par des bottines plus ou moins évasées, une fraise, une chevelure plus ou moins musquée, et par des mots plus ou moins neufs. Ce luxe, tout personnel, n'était jamais complété par un ensemble dans l'existence. Cent mille écus profusément jetés dans un habillement, dans un équipage, suffisaient pour toute une vie. Puis, un noble de province pouvait se mal vêtir, et savoir élever un de ces édifices merveilleux, notre admiration d'aujourd'hui et le désespoir de nos fortunes modernes ; tandis qu'un courtisan, richement mis, eût été fort embarrassé de recevoir deux femmes chez lui. Une salière de Benvenuto Cellini, achetée au prix de la rançon d'un roi, s'élevait souvent sur une table entourée de bancs.

Enfin, si nous passons de la vie matérielle, à la vie morale, un noble pouvait faire des dettes, vivre dans les cabarets, ne pas savoir écrire ou parler, être ignorant, stupide, prostituer son caractère, dire des niaiseries, il demeurait noble. Le bourreau et la loi le distinguaient encore de tous les exemplaires de Jacques Bonhomme, (l'admirable type des gens occupés) en lui tranchant la tête, au lieu de le pendre. On eût dit le *civis romanus*[3] en France ; car, véritables esclaves, les Gaulois* étaient devant lui, comme s'ils n'existaient pas.

Cette doctrine fut si bien comprise, qu'une femme de qualité s'habillait devant ses gens comme s'ils eussent été des bœufs ;

* Gentilhomme voulait dire : *l'homme de la nation, gentis homo*[4].

ne se déshonorait pas en *chippant* l'argent des bourgeois ; (voir la conversation de la duchesse de Tallard, dans le dernier ouvrage de monsieur Barrière) que la comtesse d'Egmont ne croyait pas commettre d'infidélité en aimant un vilain ; que madame de Chaulnes affirmait qu'une duchesse n'avait pas d'âge pour un roturier ; et que monsieur Joly de Fleury considérait logiquement les vingt millions de corvéables, comme un accident dans l'État.

Aujourd'hui les nobles de 1804 ou de l'an MCXX ne représentent plus rien. La révolution n'était qu'une croisade contre les privilèges, et sa mission n'a pas été, tout-à-fait, vaine ; car si la chambre des pairs, dernier lambeau des prérogatives héréditaires, devient une oligarchie territoriale, elle ne sera jamais une aristocratie hérissée de droits hostiles. Mais, malgré l'amélioration apparente imprimée à l'ordre social par le mouvement de 1789, l'abus nécessaire que constitue l'inégalité des fortunes, s'est régénéré sous de nouvelles formes. N'avons-nous pas, en échange d'une féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle soit, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérialisme, et la balistique des journaux ou de la tribune, marchepieds des gens de talent ? Ainsi, tout en consacrant, par son retour à la monarchie constitutionnelle, une mensongère égalité politique, la France n'a jamais que généralisé le mal ; car nous sommes une démocratie de riches. Avouons-le ? La grande lutte du dix-huitième siècle était un combat singulier entre le tiers-état et les ordres : le peuple n'y fut que l'auxiliaire des plus habiles. Aussi, en octobre 1830, il existe encore deux espèces d'hommes : les riches et les pauvres, les gens en voiture et les gens à pied, ceux qui ont payé le droit d'être oisifs et ceux qui tentent de l'acquérir. La société s'exprime en deux termes ; mais la proposition reste la même : les hommes doivent toujours les délices de la vie et le pouvoir, au hasard qui, jadis, créait les nobles ; car le talent est un bonheur d'organisation, comme la fortune patrimoniale en est un de naissance.

L'oisif gouvernera donc toujours ses semblables : après avoir interrogé, fatigué les choses, il éprouve l'envie de JOUER AUX HOMMES. D'ailleurs, celui-là dont l'existence est assurée, pouvant seul étudier, observer, comparer, le riche déploie l'esprit d'envahissement, inhérent à l'âme humaine, au profit de son intelligence ;

et alors, le triple pouvoir du temps, de l'argent et du talent lui garantit le monopole de l'empire, car l'homme armé de la pensée, a remplacé le banneret[1] bardé de fer. Le mal a perdu de sa force en s'étendant ; l'intelligence est devenue le pivot de notre civilisation : tel est tout le progrès acheté par le sang de nos pères.

L'aristocratie et la bourgeoisie vont mettre en commun, l'une, ses traditions d'élégance, de bon goût et de haute politique ; l'autre, ses conquêtes prodigieuses, dans les arts et les sciences ; puis, toutes deux, à la tête du peuple, elles l'entraîneront dans une voie de civilisation et de lumière. Mais, les princes de la pensée, du pouvoir, ou de l'industrie qui forment cette caste agrandie, n'en éprouveront, pas moins, une invincible démangeaison de publier, comme les nobles d'autrefois, leur degré de puissance ; et, aujourd'hui encore, l'homme social fatiguera son génie à trouver des distinctions. Ce sentiment est, sans doute, un besoin de l'âme, une espèce de soif ; car le sauvage même, a ses plumes, ses tatouages, ses arcs travaillés, ses cauris[2], et se bat pour des verroteries. Alors, comme le dix-neuvième siècle s'avance sous la conduite d'une pensée dont le but est de substituer l'exploitation de l'homme par l'intelligence, à l'exploitation de l'homme par l'homme*, la promulgation constante de notre supériorité

* Cette expression métaphysique du dernier progrès fait par l'homme, peut servir à expliquer la structure de la société et à trouver les raisons des phénomènes offerts par les existences individuelles. Ainsi, LA VIE OCCUPÉE n'étant jamais *qu'une exploitation de la matière, par l'homme*, ou *une exploitation de l'homme, par l'homme;* tandis que LA VIE D'ARTISTE et LA VIE ÉLÉGANTE supposent toujours *une exploitation de l'homme, par la pensée*, il est facile, en appliquant ces formules, au plus ou moins d'intelligence développé dans les travaux humains de s'expliquer, la différence des fortunes. En effet, en politique, en finance, comme en mécanique, le résultat est toujours en raison de la puissance des moyens, c. q. e. à. d[3]. (voyez page 12.) Ce système doit-il nous rendre un jour tous millionnaires ?... Nous ne le pensons pas. Malgré le succès de monsieur Jacotot, c'est une erreur de croire les intelligences égales. Elles ne peuvent l'être, que par une similitude de force, d'exercice ou de perfection, impossible à rencontrer dans les organes ; car, chez les hommes civilisés surtout, il serait difficile de rassembler deux organisations homogènes. Ce fait immense prouve que Sterne avait peut-être raison de mettre, *l'art d'accoucher*, en avant de toutes les sciences et des philosophies. Alors les hommes resteront donc toujours les uns, pauvres, les autres, riches ; seulement, les intelligences supérieures étant dans une voie de progrès, le bien-être de la masse augmentera, comme le démontre l'histoire de la civilisation depuis le 16e siècle, moment où la pensée a triomphé en Europe, par l'influence de Bacon, de Descartes et de Bayle.

devra subir l'influence de cette haute philosophie et participera bien moins de la matière, que de l'âme.

Hier, encore, les Francs sans armures, peuple débile et dégénéré, continuaient les rites d'une religion morte et levaient les étendards d'une puissance évanouie ; maintenant, chaque homme, qui va se dresser, s'appuiera sur sa propre force. Les oisifs ne seront plus des fétiches, mais de véritables dieux. Alors l'expression de notre fortune résultera de son emploi, et la preuve de notre élévation individuelle se trouvera dans l'ensemble de notre vie ; car princes et peuples comprennent que le signe le plus énergique ne suppléra plus le pouvoir. Ainsi, pour chercher à rendre un système par une image, il ne reste pas trois figures de Napoléon en habits impériaux, et nous le voyons partout, vêtu de son petit uniforme vert, coiffé de son chapeau à trois cornes et les bras croisés. Il n'est poétique et vrai, que sans le charlatanisme impérial. En le précipitant du haut de sa colonne, ses ennemis l'ont grandi. Dépouillé des oripeaux de la royauté, Napoléon devient immense : il est le symbole de son siècle, une pensée de l'avenir : l'homme puissant est toujours simple et calme.

Du moment où deux livres de parchemin ne tiennent plus lieu de tout, où le fils naturel d'un baigneur millionnaire et un homme de talent ont les mêmes droits que le fils d'un comte, nous ne pouvons plus être distinctibles que par notre valeur intrinsèque. Alors dans notre société les différences ont disparu : il n'y a plus que des nuances. Aussi, le savoir vivre, l'élégance des manières, le *je ne sais quoi*, fruit d'une éducation complète, forment la seule barrière qui sépare l'oisif, de l'homme occupé. S'il existe un privilége, il dérive de la supériorité morale. De là, le haut prix attaché par le plus grand nombre, à l'instruction, à la pureté du langage, à la grâce du maintien, à la manière plus ou moins aisée dont une toilette est portée, à la recherche des appartements, enfin à la perfection de tout ce qui procède de la personne. N'imprimons-nous pas nos mœurs, notre pensée sur tout ce qui nous entoure et nous appartient ? — « Parle, marche, mange ou habille-toi et je te dirai qui tu es ? » a remplacé l'ancien proverbe, expression de cour, adage de privilégié. Aujourd'hui un maréchal de Richelieu est impossible. Un Pair de France, un prince même, risquent de tomber au-dessous d'un électeur à cent écus, s'ils se déconsidèrent ; car il n'est permis à personne d'être impertinent

ou débauché. Plus les choses ont subi l'influence de la pensée, et plus les détails de la vie se sont ennoblis, épurés, agrandis.

Telle est la pente insensible par laquelle le christianisme de notre révolution a renversé le polythéisme de la féodalité, par quelle filiation, un sentiment vrai a respiré jusques dans les signes matériels et changeants de notre puissance ; et voilà comment nous sommes revenus au point d'où nous sommes partis — à l'adoration du veau d'or. Seulement, l'idole parle, marche, pense ; en un mot, elle est un géant. Aussi, le pauvre Jacques Bonhomme est-il bâté pour long-temps ; une révolution populaire est impossible aujourd'hui : si quelques rois tombent encore, ce sera, comme en France, par le froid mépris de la classe intelligente.

Pour distinguer notre vie par de l'élégance, il ne suffit donc plus aujourd'hui d'être noble ou de gagner un quaterne à l'une des loteries humaines, il faut encore avoir été doué de cette indéfinissable faculté, (l'esprit de nos sens peut-être !) qui nous porte toujours à choisir les choses vraiment belles ou bonnes, les choses dont l'ensemble concorde avec notre physionomie, avec notre destinée. C'est un tact exquis, dont le constant exercice peut, seul, faire découvrir soudain les rapports, prévoir les conséquences, deviner la place ou la portée des objets, des mots, des idées et des personnes ; car, pour nous résumer, le principe de la vie élégante est une haute pensée d'ordre et d'harmonie destinée à donner de la poésie aux choses. De là cet aphorisme :

IX.

Un homme devient riche, il naît élégant.

Appuyé sur de telles bases, vu de cette hauteur, ce système d'existence n'est donc plus une plaisanterie éphémère, un mot vide, dédaigné par les penseurs comme un journal lu. *La vie élégante* repose au contraire sur les déductions les plus sévères de la constitution sociale. N'est-elle pas l'habitude et les mœurs des gens supérieurs qui savent jouir de la fortune et obtenir du peuple le pardon de leur élévation en faveur des bienfaits répandus par leurs lumières ? N'est-elle pas l'expression des progrès faits par un pays, puisqu'elle en représente tous les genres de luxe. Enfin, si elle est l'indice d'une nature perfectionnée, tout

homme ne doit-il pas désirer d'en étudier, d'en surprendre les secrets ?

Alors il n'est donc plus indifférent de mépriser ou d'adopter les fugitives prescriptions de la MODE ; car *mens molem agitat*[1] : l'esprit d'un homme se devine à la manière dont il tient sa canne. Les distinctions s'avilissent, ou meurent en devenant communes ; mais il existe une puissance chargée d'en stipuler de nouvelles, c'est l'opinion ; or, la mode n'a jamais été que l'opinion en matière de costume. Le costume étant le plus énergique de tous les symboles, la révolution fut aussi une question de mode, un débat entre la soie et le drap. Mais aujourd'hui LA MODE n'est plus restreinte au luxe de la personne. Le matériel de la vie, ayant été l'objet du progrès général, a reçu d'immenses développements. Il n'est pas un seul de nos besoins qui n'ait produit une encyclopédie, et notre vie animale se rattache à l'universalité des connaissances humaines. Aussi, en dictant les lois de l'élégance, la mode embrasse-t-elle tous les arts. Elle est le principe des œuvres comme des ouvrages. N'est-elle pas le cachet dont un consentement unanime scelle une découverte ou marque les inventions qui enrichissent le bien-être de l'homme ? Ne constitue-t-elle pas la récompense toujours lucrative, l'hommage décernés au génie. En accueillant, en signalant le progrès, elle se met à la tête de tout : elle fait les révolutions de la musique, des lettres, du dessin et de l'architecture. Or, un traité de la vie élégante, étant la réunion des principes incommutables qui doivent diriger la manifestation de notre pensée par la vie extérieure, est en quelque sorte *la métaphysique des choses.*

CHAPITRE III.

PLAN DE CE TRAITÉ.

— J'arrive de Pierrefont où je suis allé voir mon oncle : il est riche, il a des chevaux, il ne sait seulement pas ce que c'est qu'un *tigre*, un *groom*, un *britschka*, et va encore dans un cabriolet à pompe[2] !...

— Hé quoi ! s'écria tout-à-coup notre honorable ami[3], en déposant sa pipe entre les bras d'une *Vénus à la tortue* qui décore sa

cheminée ; hé quoi ! s'il s'agit de l'homme en masse, il y a le code du droit des gens ; d'une nation, code politique ; de nos intérêts, code civil ; de nos différends, code de procédure ; de notre liberté, code d'instruction ; de nos égarements, code pénal ; de l'industrie, code du commerce ; de la campagne, code rural ; des soldats, code militaire ; des nègres, code noir ; de nos bois, code forestier ; de nos coquilles pavoisées, code maritime... Enfin, nous avons tout formulé, depuis le deuil de cour, depuis la quantité de larmes que nous devons verser pour un roi, un oncle, un cousin, jusqu'à la vie et le pas d'un cheval d'escadron...

— Hé bien, quoi ? lui dit [A-Z][1] en ne s'apercevant pas que notre honorable ami reprenait haleine.

— Hé bien, répliqua-t-il, quand ces codes-là ont été faits, je ne sais quelle épizootie (il voulait dire épidémie) a saisi les cacographes, et nous avons été inondés de codes... La politesse, la gourmandise, le théâtre, les honnêtes gens, les femmes, l'indemnité, les colons, l'administration, tout a eu son code. Puis, la doctrine de Saint-Simon a dominé cet océan d'ouvrages, en prétendant que la *codification* (voyez l'Organisateur) était une science spéciale... Peut-être le typographe s'est-il trompé, et n'a-t-il pas bien lu *caudification*, de *cauda*, queue ?... mais n'importe !

— Je vous demande, ajouta-t-il, en arrêtant un de ses auditeurs et le tirant par un bouton, n'est-ce pas un vrai miracle que la *Vie élégante* n'ait pas trouvé de législateurs parmi tout ce monde écrivant et pensant ? Ces manuels, même ceux du garde-champêtre, du maire et du contribuable, ne sont-ils pas des fadaises auprès d'un traité sur LA MODE ? La publication des principes qui rendent la vie poétique, n'est-elle pas d'une immense utilité ? Si, en province, la plupart de nos fermes, closeries, borderies, maisons, métairies, bordages, etc., sont de véritables chenils ; si le bestial[2], et surtout les chevaux, obtiennent en France, un traitement indigne d'un peuple chrétien, si la science du *confortable*, si le briquet de l'immortel *Fumade*, si la cafetière de Lemare, si les tapis à bon marché sont inconnus à soixante lieues de Paris, il est bien certain que ce manque général des plus vulgaires inventions dues à la science moderne, vient de l'ignorance dans laquelle nous laissons croupir la petite propriété ! L'élégance se rattache à tout. Elle tend à rendre une nation moins pauvre, en

lui inspirant le goût du luxe ; car un grand axiome est certes celui-ci :

X.

La fortune que l'on acquiert est en raison des besoins que l'on se crée.

Elle donne (toujours l'élégance) un aspect plus pittoresque à un pays ! et perfectionne l'agriculture ; car, des soins apportés au vivre, au couvert des animaux, dépend la beauté des races et de leurs produits. Or, allez voir dans quels trous les Bretons logent leurs vaches, leurs chevaux, leurs moutons et leurs enfants, et vous avouerez que, de tous les livres à faire, un traité sur l'élégance est le plus philanthropique et le plus national ? Si un ministre a laissé son mouchoir et sa tabatière sur la table de Louis XVIII, si les miroirs dans lesquels un jeune élégant se fait la barbe, chez un vieux campagnard, lui donnent l'air d'un homme prêt à tomber en apoplexie, et si enfin votre oncle va encore dans un cabriolet à pompe, c'est assurément faute d'un ouvrage classique sur LA MODE !...

Notre honorable ami parla long-temps et très-bien avec cette facilité d'élocution que les envieux nomment *bavardage;* puis, il conclut en disant : « L'élégance dramatise la vie... »

Oh ! alors ce mot éveilla un *hourra* général. Le sagace [A-Z][1] prouva que le drame ne pouvait guère ressortir de l'uniformité imprimée, par l'élégance, aux mœurs d'un pays ; et, mettant en regard l'Angleterre et l'Espagne, il démontra sa thèse en enrichissant son argumentation des couleurs locales que lui fournirent les habitudes des deux contrées. Enfin il termina ainsi :

— Il est facile, messieurs, d'expliquer cette lacune dans la science. Hé quel homme, jeune ou vieux, serait assez hardi pour assumer sur sa tête une aussi accablante responsabilité ? Pour entreprendre un traité de la vie élégante, il faudrait avoir un fanatisme d'amour-propre inimaginable ; car ce serait vouloir dominer les personnes élégantes de Paris, qui, elles-mêmes, tâtonnent, essaient et n'arrivent pas toujours à la grâce.

En ce moment, d'amples libations ayant été faites en l'honneur de la fashionable déesse du thé, les esprits s'étaient élevés

au ton de l'illuminisme. Alors, un des plus élégants* rédacteurs de LA MODE se leva en jetant un regard de triomphe sur ses collaborateurs :

— Cet homme existe !... dit-il.

Un rire général accueillit cet exorde ; mais le silence de l'admiration y succéda bientôt quand il eut ajouté :

— BRUMMEL !... Brummel est à Boulogne, banni de l'Angleterre par de trop nombreux créanciers oublieux des services que ce patriarche de la *fashion* a rendus à sa patrie !...

Et alors la publication d'un traité sur la vie élégante parut facile et fut unanimement résolue *comme étant un grand bienfait* pour l'humanité, comme un pas immense dans la voie des *progrès*.

Il est inutile d'ajouter que nous devons à Brummel les inductions philosophiques par lesquelles nous sommes arrivés à démontrer dans les deux précédents chapitres combien la vie élégante se liait fortement à la perfection de toute société humaine : les anciens amis de cet immortel créateur du luxe anglais auront, nous l'espérons, reconnu sa haute philosophie à travers la traduction imparfaite de ses pensées.

Il nous serait difficile d'exprimer le sentiment qui s'empara de nous lorsque nous vîmes ce prince de la mode : c'était tout à la fois du respect et de la joie. Comment ne pas se pincer épigrammatiquement les lèvres en voyant l'homme qui avait inventé la philosophie des meubles, des gilets, et qui allait nous léguer des axiomes sur les pantalons, sur la grâce et sur les harnais ?

Mais aussi comment ne pas être pénétré d'admiration pour le plus intime ami du roi Georges IV ; pour le fashionable qui avait imposé des lois à l'Angleterre, et donné au prince de Galles ce goût de toilette et de *confortabilisme* qui valut tant d'avancement aux officiers bien vêtus** ? N'était-il pas une preuve vivante de l'influence exercée par la mode ? Mais quand nous pensâmes que Brummel avait, en ce moment, une vie pleine d'amertume, et que Boulogne était son rocher de Sainte-Hélène, tous nos sentiments se confondirent dans un respectueux enthousiasme.

Nous le vîmes au moment de son lever. Sa robe de chambre portait l'empreinte de son malheur ; mais tout en s'y conformant,

* Ici l'élégance s'applique au costume.

** Quand Georges IV voyait un militaire mis avec soin, il manquait rarement de le distinguer et de l'avancer. Aussi, recevait-il fort mal les gens sans élégance.

elle s'harmoniait admirablement avec les accessoires de l'appartement. Brummel, vieux et pauvre, était toujours Brummel. Seulement, un embonpoint égal à celui de Georges IV avait rompu les heureuses dispositions de ce corps-modèle, et l'ex-dieu du dandysme portait une perruque !... Effrayante leçon ! Brummel ainsi !... N'était-ce pas Shéridan ivre-mort au sortir du parlement, ou saisi par des recors ?

Brummel en perruque ; Napoléon en jardinier ; Kant en enfance ; Louis XVI en bonnet rouge, et Charles X à Cherbourg !... voilà les cinq plus grands spectacles de notre époque.

Le grand homme nous accueillit avec un ton parfait. Sa modestie acheva de nous séduire. Il parut flatté de l'apostolat que nous lui avions réservé ; mais tout en nous remerciant, il nous déclara qu'il ne se croyait pas assez de talent pour accomplir une mission aussi délicate.

— Heureusement, nous dit-il, j'ai pour compagnons à Boulogne quelques gentlemen d'élite conduits en France par la manière trop large dont ils concevaient, à Londres, la vie élégante... — *Honneur au courage malheureux !...* ajouta-t-il en se découvrant et nous lançant un regard aussi gai que railleur.

— Alors, reprit-il, nous pourrons former ici un comité assez illustre, assez expérimenté pour décider en dernier ressort des difficultés les plus sérieuses de cette vie, si frivole en apparence ; et, lorsque *vos amis de Paris* auront admis ou rejeté nos maximes, espérons que votre entreprise prendra un caractère monumental !...

Ayant dit, il nous proposa de prendre le thé avec lui. Nous acceptâmes. Une mistriss élégante encore, malgré son embonpoint, étant sortie de la chambre voisine pour faire les honneurs de la théière, nous nous aperçûmes que Brummel avait aussi sa marquise de Conyngham. Alors, le nombre seul des *couronnes* pouvait le distinguer de son royal ami Georges IV. Hélas ! ils sont maintenant *ambo pares*[1], morts tous deux, ou à peu près.

Notre première conférence eut lieu pendant ce déjeuner dont la recherche nous prouva que la ruine de Brummel serait une fortune à Paris.

La question dont nous nous occupâmes était une question de vie ou de mort pour notre entreprise.

En effet, si le sentiment de la vie élégante devait résulter d'une organisation plus ou moins heureuse, il s'en suivait que les hommes

se partageaient pour nous en deux classes : les poètes et les prosateurs, les élégants et le commun des martyrs ; partant, plus de traité : les premiers sachant tout, les derniers ne pouvant rien apprendre.

Mais, après la plus mémorable des discussions, nous vîmes surgir cet axiome consolateur :

XI.

Quoique l'élégance soit moins un art qu'un sentiment, elle provient également de l'instinct et d'une habitude.

— Oui, s'écria sir William Crad. . . k[1], le compagnon fidèle de Brummel, rassurez la population craintive des *country-gentlemen* (petits propriétaires), des marchands et des banquiers ?... Tous les enfants de l'aristocratie ne naissent pas avec le sentiment de l'élégance, avec le goût qui sert à donner à la vie une poétique empreinte ; et cependant, l'aristocratie de chaque pays s'y distingue par ses manières et par une remarquable entente de l'existence ! — Quel est donc son privilége ?... L'éducation, l'habitude. Frappés dès le berceau de la grâce harmonieuse qui règne autour d'eux, élevés par des mères élégantes, dont le langage et les mœurs gardent toutes les bonnes traditions, les enfants des grands seigneurs se familiarisent avec les rudiments de notre science, et il faut un naturel bien revêche pour résister à un constant aspect de choses véritablement belles. Aussi le spectacle le plus hideux pour un peuple, est-il un grand tombé au-dessous d'un bourgeois ?

Si toutes les intelligences ne sont pas égales, il est rare que nos sens ne soient pas égaux ; car l'intelligence résulte d'une perfection intérieure ; or, plus nous élargissons la forme, et plus nous obtenons d'égalité : ainsi, les jambes humaines se ressemblent bien mieux que les visages, grâces à la configuration de ces membres qui offrent des lignes étendues. Or, l'élégance n'étant que la perfection des objets sensibles, doit être accessible à tous par l'habitude... L'étude peut conduire un homme riche à porter des bottes et un pantalon aussi bien que nous les portons nous-mêmes, et lui apprendre à savoir dépenser sa fortune avec grâce... Ainsi du reste.

Brummel fronça légèrement le sourcil. Nous devinâmes qu'il allait faire entendre cette voix prophétique à laquelle obéissait naguères un peuple de riches.

— L'axiome est vrai, dit-il, et j'approuve une partie des raisonnements dus à l'honorable préopinant ; mais j'improuve fortement de lever ainsi la barrière qui sépare la vie élégante de la vie vulgaire ; et d'ouvrir les portes du temple au peuple entier.

— Non !... s'écria Brummel, en frappant du poing sur la table ; non, toutes les jambes ne sont pas appelées à porter de même une botte ou un pantalon... Non, Milords. N'y a-t-il pas des boiteux, des gens contrefaits ou ignobles à toujours ? Et n'est-ce pas un axiome que cette sentence, mille fois prononcée par nous dans le cours de notre vie :

XII.

Rien ne ressemble moins à l'homme qu'*un homme.*

— Donc, reprit-il, après avoir consacré le principe favorable qui laisse, aux catéchumènes de la vie élégante, l'espoir de parvenir à la grâce par l'habitude, reconnaissons aussi les exceptions, et cherchons-en les formules, de bonne foi ?...

Après bien des efforts, après de nombreuses observations savamment débattues, nous rédigeâmes les axiomes suivants :

XIII.

Il faut avoir été, au moins, jusqu'en rhétorique, pour mener une vie élégante.

XIV.

Sont en dehors de la vie élégante, les détaillants, les gens d'affaires et les professeurs d'humanités.

XV.

L'avare est une négation.

XVI.

Un banquier arrivé à quarante ans sans avoir déposé son bilan, ou qui a plus de trente-six pouces de tour, est le damné de la vie élégante : il en verra le paradis, sans jamais y entrer.

XVII.

L'être qui ne vient pas souvent à Paris ne sera jamais complètement élégant.

XVIII.

L'homme impoli est le lépreux du monde fashionable*.

— Assez ! dit Brummel. Si nous ajoutions un seul aphorisme, ce serait rentrer dans l'enseignement des principes généraux qui doivent être l'objet de la seconde partie du traité.

Alors il daigna poser lui-même les limites de la science, en divisant ainsi notre ouvrage.

— Si vous examinez avec soin, dit-il, toutes les traductions matérielles de la pensée dont se compose la vie élégante, vous serez sans doute frappés comme moi, du rapprochement plus ou moins intime qui existe entre certaines choses et notre personne ? Ainsi, la parole, la démarche, les manières sont des actes qui procèdent *immédiatement* de l'homme, et qui sont entièrement soumis aux lois de l'élégance. La table, les gens, les chevaux, les voitures, les meubles, la tenue des maisons ne dérivent pour ainsi dire, que *médiatement*, de l'individu. Quoique ces accessoires de l'existence portent également le cachet d'élégance que nous imprimons à tout ce qui procède de nous, ils semblent, en quelque sorte, éloignés du siége de la pensée et ne doivent occuper que le second rang dans cette vaste théorie de l'élégance. N'est-il pas naturel de refléter la grande pensée qui meut notre siècle dans une œuvre destinée, peut-être, à réagir sur les mœurs des ignorantins de la *fashion ?* Convenons donc ici que tous les principes qui se rattacheront immédiatement à l'intelligence, auront la première place dans les distributions de cette encyclopédie aristocratique.

— Cependant, Messieurs, ajouta Brummel, il est un fait qui domine tous les autres. L'homme s'habille avant d'agir, de parler, de marcher, de manger. Les actions qui appartiennent à la mode, le maintien, la conversation, etc., ne sont jamais que les conséquences de notre toilette. Sterne, cet admirable observateur, a proclamé de la manière la plus spirituelle, que les idées de l'homme barbifié n'étaient pas celles de l'homme barbu. Nous subissons

* La connaissance des lois les plus vulgaires de la politesse étant un des éléments de notre science, nous saisissons cette occasion de rendre un hommage public à monsieur l'abbé Gaultier, dont l'ouvrage sur la politesse doit être considéré comme l'œuvre la plus complète en cette matière, et comme un admirable traité de morale. Ce petit livre se trouve chez J. Renouard.

tous l'influence du costume. L'artiste en toilette ne travaille plus. Vêtue d'un peignoir ou parée pour le bal... une femme est bien autre. Vous diriez deux femmes !

Ici Brummel soupira.

— Nos manières du matin ne sont plus celles du soir, reprit-il. Enfin Georges IV, dont l'amitié m'a si fort honoré, s'est bien certainement cru plus grand, le jour de son couronnement que le lendemain ! La toilette est donc la plus immense modification éprouvée par l'homme social, elle pèse sur toute l'existence ! Or je ne crois pas violer la logique en vous proposant d'ordonner ainsi votre ouvrage.

« Après avoir dicté dans votre seconde partie, les lois générales de la vie élégante, reprit-il, vous devriez consacrer la troisième aux choses qui procèdent immédiatement de l'individu, et mettre la toilette en tête. Enfin, selon moi, la quatrième partie serait destinée aux choses qui procèdent immédiatement de la personne et que je regarde comme des ACCESSOIRES !... »

Nous excusâmes la prédilection de Brummel pour la toilette : elle avait fait sa gloire. C'est peut-être l'erreur d'un grand homme ; mais nous n'osâmes pas la combattre. Au risque de voir cette heureuse classification rejetée par les élégantologistes de tous les pays, nous résolûmes de nous tromper avec Brummel.

Alors les matières à traiter dans la seconde partie furent adoptées à l'unanimité par cet illustre parlement de modiphiles sous le titre de PRINCIPES GÉNÉRAUX de la vie élégante.

La troisième partie, concernant LES CHOSES QUI PROCÈDENT IMMÉDIATEMENT DE LA PERSONNE, fut divisée en plusieurs chapitres.

Le premier comprendra *la toilette dans toutes ses parties.* Un premier paragraphe sera consacré à *la toilette des hommes;* un second à *la toilette des femmes;* un troisième offrira *un essai sur les parfums*, *sur les bains* et *sur la coiffure.*

Un autre chapitre donnera *une théorie complète de la démarche et du maintien.*

Un de nos meilleurs amis, monsieur E. Sue, aussi remarquable par l'élégance de son style et l'originalité de ses aperçus, que par un goût exquis des choses, par une merveilleuse entente de la vie, nous a promis la communication de ses remarques pour un chapitre intitulé : *De l'impertinence considérée dans ses rapports avec la morale, la religion, la politique, les arts et la littérature.*

La discussion s'échauffa sur les deux dernières divisions. Il s'agissait de savoir si le chapitre des *manières* devait passer avant celui *de la conversation.*

Brummel mit fin au débat par une improvisation que nous avons le regret de ne pouvoir communiquer en entier. Il termina ainsi :

— Messieurs, si nous étions en Angleterre, les actions passeraient nécessairement avant la parole, car mes compatriotes sont assez généralement taciturnes ; mais j'ai eu l'occasion de remarquer qu'en France vous parliez toujours beaucoup avant d'agir.

La quatrième partie, consacrée aux ACCESSOIRES, comprendra les principes qui doivent régir les appartements, les meubles, *la table*, les chevaux, les gens, les voitures, et nous terminerons par un traité sur *l'art de recevoir soit à la ville, soit à la campagne, et sur l'art de se conduire chez les autres.*

Ainsi, nous aurons embrassé l'universalité de la plus vaste de toutes les sciences : celle qui embrasse tous les moments de notre vie, qui gouverne tous les actes de notre veille et les instruments de notre sommeil ; car elle règne encore même pendant le silence des nuits.

> Songez aussi, Madame, qu'il y a des perfections révoltantes.
>
> MONOGRAPHIE DE LA VERTU, *ouvrage inédit de l'auteur*[1].

DEUXIÈME PARTIE.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

CHAPITRE IV.

DOGMES.

L'Église reconnaît sept péchés capitaux et n'admet que trois vertus théologales. Nous avons donc sept principes de remords contre trois sources de consolation ! Triste problème que celui-ci : 3 : 7 : : l'homme : X !... Aussi nulle créature humaine, sans en

excepter Sainte-Thérèse ni Saint-François-d'Assise, n'a-t-elle pu échapper aux conséquences de cette proposition fatale !

Malgré sa rigueur, ce dogme gouverne le monde élégant, comme il dirige l'univers catholique. Le mal sait stipuler des accommodements, le bien suit une ligne sévère. De cette loi éternelle nous pouvons extraire un axiome, confirmé par tous les dictionnaires *des cas de conscience.*

XIX.

Le bien n'a qu'un mode, le mal en a mille.

Ainsi la vie élégante a ses péchés capitaux et ses trois vertus cardinales. Oui, l'élégance est une et indivisible comme la Trinité, comme la Liberté, comme la Vertu[1]. De là, résultent les plus importants de tous nos aphorismes généraux :

XX.

Le principe constitutif de l'élégance est l'*unité.*

XXI.

Il n'y a pas d'unité possible sans la propreté, sans l'harmonie, sans la *simplicité relative.*

Mais ce n'est point la simplicité plutôt que l'harmonie, ni l'harmonie plutôt que la propreté qui produisent l'élégance, elle naît d'une concordance mystérieuse entre ces trois vertus primordiales : la créer partout et soudain est le secret des esprits nativement distingués.

En analysant toutes les choses de mauvais goût qui entachent les toilettes, les appartements, les discours ou le maintien d'un inconnu, les observateurs trouveront toujours qu'elles pèchent par des infractions, plus ou moins sensibles, à cette triple loi de l'unité.

La vie extérieure est une sorte de système organisé qui représente un homme aussi exactement que les couleurs du colimaçon se reproduisent sur sa coquille. Aussi, dans la vie élégante, tout s'enchaîne et se commande. Quand monsieur Cuvier aperçoit l'os frontal, maxillaire ou crural de quelque bête, n'en induit-il pas toute une créature, fût-elle anté-diluvienne, et n'en reconstruit-il pas aussitôt un individu classé, soit parmi les sauriens ou les

marsupiaux, soit parmi les carnivores ou les herbivores ?... Jamais cet homme ne s'est trompé : son génie lui a révélé les lois unitaires de la vie animale.

De même, dans la vie élégante, une seule chaise doit déterminer toute une série de meubles, comme l'éperon fait supposer un cheval. Telle toilette annonce telle sphère de noblesse et de bon goût. Chaque fortune a sa base et son sommet. Jamais les Georges Cuvier de l'élégance ne s'exposent à porter des jugements erronés : ils vous diront à quel nombre de zéros, dans le chiffre des revenus, doivent appartenir les galeries de tableaux, les chevaux de race pure, les tapis de la Savonnerie, les rideaux de soie diaphane, les cheminées de mosaïque, les vases étrusques et les pendules surmontées d'une statue échappée au ciseau des[1] David ? Apportez-leur enfin une seule patère !... ils en déduiront tout un boudoir, une chambre, un palais.

Cet ensemble, rigoureusement exigé par l'unité, rend solidaires tous les accessoires de l'existence ; car un homme de goût juge, comme un artiste, sur un rien. Plus l'ensemble est parfait et plus un barbarisme y est sensible. Il n'y a qu'un sot ou un homme de génie qui puissent mettre une bougie dans un martinet. Les applications de cette grande loi fashionable furent bien comprises de la femme célèbre (madame T***[2].) à laquelle nous devons cet aphorisme :

XXII.

On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison en franchissant le seuil de sa porte.

Cette vaste et perpétuelle image qui représente* votre fortune ne doit jamais en être le spécimen infidèle ; car vous seriez placé entre deux écueils : l'avarice ou l'impuissance. Or, trop vain comme trop modeste, vous n'obéissez plus à cette unité, dont la moindre des conséquences est d'amener un heureux équilibre entre vos forces productrices et votre forme extérieure.

Une faute aussi capitale détruit toute une physionomie.

Premier terme de cette proposition, l'avarice a déjà été jugée ; mais, sans pouvoir être accusés d'un vice aussi honteux, beau-

* Ces mots : *bien représenter*, *la représentation*, n'ont pas d'autre origine.

coup de gens, jaloux d'obtenir deux résultats, tâchent de mener une vie élégante avec économie ; ceux-là parviennent sûrement à un but : ils sont ridicules. Ne ressembleront-ils pas, à tout moment, à des machinistes inhabiles dont les décorations laissent apercevoir les ressorts, les contre-poids et les coulisses ; manquant ainsi à ces deux axiomes fondamentaux de la science :

XXIII.

L'effet le plus essentiel de l'élégance est de cacher les moyens.

XXIV.

Tout ce qui révèle une économie est inélégant.

En effet l'économie est un moyen. Elle est le nerf d'une bonne administration, mais elle ressemble à l'huile qui donne de la souplesse et de la douceur aux roues d'une machine : il ne faut ni la voir ni la sentir.

Ces inconvénients ne sont pas les seuls châtiments dont les gens parcimonieux soient punis. En restreignant le développement de leur existence, ils descendent de leur sphère ; et, malgré leur pouvoir, se mettent au niveau de ceux que la vanité précipite vers l'écueil opposé. Qui ne frémirait pas de cet[te] épouvantable fraternité ?

Que de fois n'avez-vous pas rencontré, à la ville ou à la campagne, des bourgeois semi-aristocrates qui, parés outre mesure, sont obligés, faute d'un équipage, de calculer leurs visites, leurs plaisirs et leurs devoirs, d'après Mathieu-Laensberg[1]. Esclave de son chapeau, madame redoute la pluie et monsieur craint le soleil ou la poussière. Impressibles comme des baromètres, ils devinent le temps, quittent tout et disparaissent à l'aspect d'un nuage. Mouillés et crottés, ils s'accusent réciproquement au logis de leurs misères, gênés partout, ils ne jouissent de rien.

Cette doctrine a été résumée par un aphorisme applicable à toutes les existences depuis celle de la femme forcée de retrousser sa robe pour s'asseoir en voiture, jusqu'au petit prince d'Allemagne qui veut avoir des bouffes :

XXV.

De l'accord entre la vie extérieure et la fortune, résulte l'aisance.

L'observation religieuse de ce principe permet seule à un homme de déployer, jusques dans ses moindres actes, une liberté sans laquelle la grâce ne saurait exister. S'il mesure ses désirs sur sa puissance il reste dans sa sphère sans avoir peur d'en déchoir. Cette sécurité d'action qu'on pourrait nommer *la conscience du bien-être*, nous préserve de tous les orages occasionnés par une vanité mal entendue.

Ainsi les experts de la vie élégante ne tracent pas de longs chemins en toile verte sur leurs tapis, et ne redoutent pas, pour eux, les visites d'un vieil oncle asthmatique. Ils ne consultent pas le thermomètre pour sortir avec leurs chevaux. Également soumis aux charges de la fortune comme à ses bénéfices, ils ne paraissent jamais contrariés d'un dommage ; car, chez eux, tout se répare avec de l'argent, ou se résout par le plus ou moins de peine que prennent leurs gens. Mettre un vase, une pendule en cage, couvrir ses divans de housses, ensacher un lustre, n'est-ce pas ressembler à ces bonnes gens qui, après avoir fait des tire-lire[1] pour s'acheter des candelabres, les habillent aussitôt d'une gaze épaisse ? L'homme de goût doit jouir de tout ce qu'il possède. Comme Fontenelle, *il n'aime pas les choses qui veulent être par trop respectées.* A l'exemple de la Nature, il ne craint pas d'étaler, tous les jours, sa splendeur : il peut la reproduire. Aussi, n'attend-il pas que, semblables aux vétérans du Luxembourg, ses meubles lui attestent leurs services par de nombreux chevrons, pour en changer la destination ; et ne se plaint-il jamais du prix excessif des choses, car il a tout prévu. Pour l'homme *de la vie occupée*, les réceptions sont des solennités : il a ses *sacres* périodiques pour lesquels il fait ses déballages, vide ses armoires, et décapuchonne ses bronzes ; mais l'homme *de la vie élégante* sait recevoir à toute heure, sans se laisser surprendre. Sa devise est celle d'une famille dont la gloire s'associe à la découverte du nouveau monde, il est *semper paratus*[2], toujours prêt, toujours semblable à lui-même. Sa maison, ses gens, ses voitures, son luxe ignorent le préjugé du dimanche. Tous les jours sont des jours de fête. Enfin, *si magna licet componere parvis*[3], il est, comme le fameux *Dessein* qui répondait sans se déranger, en apprenant l'arrivée du duc d'Yorck : — Mettez-le au numéro quatre.

Ou, comme la duchesse d'Abrantès qui, priée la veille par Napoléon, de recevoir la Reine de Westphalie, au Raincy, dit à son

maître d'hôtel : — J'ai demain une reine, et donne, le lendemain, les plaisirs d'une chasse royale, d'opulents festins et un bal somptueux à des souverains.

Tout fashionable doit imiter, dans sa sphère, cette large entente de l'existence. Il obtiendra facilement ces merveilleux résultats par une constante recherche, par une exquise fraîcheur dans les détails. Le soin perpétue la bonne grâce de l'ensemble, et de là vient cet axiome anglais :

XXVI.

L'entretien est le *sine quâ non*[1] de l'élégance.

L'entretien n'est pas seulement cette condition vitale de la propreté, qui nous oblige d'imprimer aux choses leur lustre journalier, ce mot exprime tout un système.

Du moment où la finesse et la grâce des tissus ont remplacé, dans le costume Européen, la lourdeur des draps d'or et les cottes armoiriées du laborieux moyen-âge, une révolution immense a eu lieu dans les choses de la vie. Au lieu d'enfouir un fonds dans un mobilier périssable, nous en avons consommé l'intérêt en objets plus légers, moins chers, faciles à renouveler, et les familles n'ont plus été déshéritées du capital*.

Ce calcul, d'une civilisation avancée, a reçu ses derniers développements en Angleterre. Dans cette patrie du *confortable*, le matériel de la vie est considéré comme un grand vêtement, essentiellement muable et soumis aux caprices de la *fashion*. Les riches changent annuellement leurs chevaux, leurs voitures, leurs ameublements ; les diamants mêmes sont remontés ; tout prend une forme nouvelle. Aussi, les moindres meubles sont-ils fabriqués dans cet esprit : les matières premières y sont sagement économisées. Si nous ne sommes pas encore parvenus à ce degré de science, nous avons cependant fait quelques progrès. Les lourdes menuiseries de l'Empire sont entièrement condamnées, ainsi que

* L'habit de Bassompierre, que nous citons à cause de la vulgarité du fait, coûtait cent mille écus de notre monnaie actuelle. Aujourd'hui, l'homme le plus élégant ne dépense pas 15,000 fr. pour sa toilette, et renouvelle ses habits à chaque saison. La différence du capital employé constitue des différences de luxe qui ne détruisent pas cette observation : elle s'applique à la toilette des femmes et à toutes les parties de notre science.

ses voitures pesantes et ses sculptures, demi-chefs-d'œuvre qui ne satisfaisaient ni l'artiste, ni l'homme de goût. Nous marchons enfin dans une voie d'élégance et de simplicité. Si la modestie de nos fortunes ne permet pas encore des mutations fréquentes, nous avons au moins compris cet aphorisme qui domine les mœurs actuelles :

XXVII.

Le luxe est moins dispendieux que l'élégance.

Et nous tendons à nous éloigner du système en vertu duquel nos ayeux considéraient l'acquisition d'un meuble comme un placement de fonds ; car chacun a senti instinctivement qu'il est tout à la fois plus élégant et plus confortable de manger dans un service de porcelaine unie, que de montrer aux curieux une coupe sur laquelle Constantin a copié la *Fornarina.* Les arts enfantent des merveilles que les particuliers doivent laisser aux rois, et des monuments qui n'appartiennent qu'aux nations. L'homme assez niais pour introduire dans l'ensemble de sa vie un seul échantillon d'une existence supérieure, cherche à paraître ce qu'il n'est pas, et retombe alors dans cette impuissance dont nous avons tâché de flétrir les ridicules. Aussi, nous avons rédigé la maxime suivante pour éclairer les victimes de la manie des grandeurs :

XXVIII.

La vie élégante étant un habile développement de l'amour-propre, tout ce qui révèle trop fortement la vanité y produit un pléonasme.

Chose admirable !... Tous les principes généraux de la science ne sont que des corollaires du grand principe que nous avons proclamé ; car l'entretien et ses lois sont en quelque sorte la conséquence immédiate de *l'unité.*

Bien des personnes nous ont objecté l'énormité des dépenses nécessitées par nos despotiques aphorismes ?...

Quelle fortune, nous a-t-on dit, pourrait suffire aux exigences de vos théories ? Le lendemain du jour où une maison a été remeublée, retapissée, où une voiture a été restaurée, où la soie d'un boudoir a été changée, un fashionable ne vient-il pas insolem-

ment appuyer sa tête pommadée sur une tenture ? Un homme en colère n'arrive-t-il pas exprès pour souiller un tapis ? Des maladroits n'accrochent-ils pas la voiture ? Et peut-on toujours empêcher les impertinents de franchir le seuil sacré du boudoir ?...

Ces réclamations, présentées avec l'art spécieux dont les femmes savent colorer toutes leurs défenses, ont été pulvérisées par cet aphorisme :

XXIX.

Un homme de bonne compagnie ne se croit plus le maître de toutes les choses qui, chez lui, doivent être mises à la disposition des autres.

Un élégant ne dit pas tout-à-fait comme le roi : *notre* voiture, *notre* palais, *notre* château, *nos* chevaux ; mais il sait empreindre toutes ses actions de cette délicatesse royale, heureuse métaphore, à l'aide de laquelle un homme semble convier à sa fortune tous ceux dont il s'entoure. Aussi, cette noble doctrine implique-t-elle un autre axiome non moins important que le précédent :

XXX.

Admettre une personne chez vous, c'est la supposer digne d'habiter votre sphère.

Alors les prétendus malheurs, dont une petite maîtresse demanderait raison à nos dogmes absolus, ne peuvent procéder que d'un défaut de tact impardonnable. Une maîtresse de maison peut-elle jamais se plaindre d'un manque d'égards ou de soin ? N'est-ce pas sa faute ? N'existe-t-il pas, pour les gens comme il faut, des signes maçonniques à la faveur desquels ils doivent se reconnaître ? En ne recevant dans son intimité que ses égaux, l'homme élégant n'a plus d'accidents à redouter : s'il en survient, ce sont de ces coups du sort que personne n'est dispensé de subir. L'antichambre est une institution. En Angleterre, où l'aristocratie a fait de si grands progrès, il est peu de maisons qui n'aient un parloir. Cette pièce est destinée à donner audience à tous les inférieurs. La distance plus ou moins grande qui sépare nos oisifs des hommes occupés, est représentée par l'étiquette. Les philosophes, les frondeurs, les rieurs, qui se moquent des cérémonies,

ne recevraient pas leur épicier, fût-il électeur du grand collége, avec les attentions dont ils entoureraient un marquis. Il ne s'ensuit pas de là que les fashionables méprisent les travailleurs. Bien loin, ils ont pour eux une admirable formule de respect social :

— Ce sont des *gens estimables*...

Il est aussi maladroit à un élégant de se moquer de la classe industrielle, que de tourmenter des mouches à miel, que de déranger un artiste qui travaille : cela est de mauvais ton.

Les salons appartiennent donc à ceux qui ont le *pied élégant*, comme les frégates à ceux qui ont le *pied marin*. Si vous n'avez pas refusé nos prolégomènes, il faut en accepter toutes les conséquences.

De cette doctrine, dérive un aphorisme fondamental :

XXXI.

Dans la vie élégante, il n'existe plus de supériorités : on y traite de puissance à puissance.

Un homme de bonne compagnie ne dit à personne : — J'ai l'honneur, etc. Il n'est *le très-humble serviteur* d'aucun homme.

Le sentiment des convenances dicte aujourd'hui de nouvelles formules que les gens de goût savent approprier aux circonstances. Sous ce rapport, nous conseillons aux esprits stériles de consulter les *Lettres de Montesquieu*. Cet illustre écrivain a déployé une rare souplesse de talent, dans la manière dont il terminait ses moindres billets, en horreur de l'absurde monographie du — « J'ai l'honneur d'être... »

Du moment où les gens de la vie élégante représentent les aristocraties naturelles d'un pays, ils se doivent réciproquement les égards de l'égalité la plus complète. Le talent, l'argent et la puissance donnant les mêmes droits, l'homme en apparence faible et dénué auquel vous adressez maladroitement un léger coup de tête, sera bientôt au sommet de l'État, et celui que vous saluez obséquieusement, va rentrer demain dans le néant de la fortune sans pouvoir.

Jusqu'ici l'ensemble de nos dogmes a plutôt embrassé l'esprit que la forme des choses. Nous avons en quelque sorte présenté l'*Esthétique* de la vie élégante. En recherchant les lois générales qui régissent les détails, nous avons été moins étonné que surpris

de découvrir une sorte de similitude entre les vrais principes de l'architecture et ceux qu'il nous reste à tracer. Alors nous nous sommes demandé si, par hasard, la plupart des objets qui servent à la vie élégante n'étaient pas dans le domaine de l'architecture. Le vêtement, le lit, le coupé, sont des abris de la personne, comme la maison est le grand vêtement qui couvre l'homme et les choses à son usage. Il semble que nous ayons employé tout, jusqu'au langage, comme l'a dit monsieur de Talleyrand, pour cacher une vie, une pensée qui, malgré nos efforts, traverse tous les voiles.

Sans vouloir donner à cette règle plus d'importance qu'elle n'en mérite, nous consignerons ici quelques-unes de ces règles :

XXXII.

L'élégance veut impérieusement que les moyens soient appropriés au but.

De ce principe, dérivent deux autres aphorismes[1], qui en sont la conséquence immédiate.

XXXIII.

L'homme de goût doit toujours savoir réduire le besoin au simple.

XXXIV.

Il faut que chaque chose paraisse ce qu'elle est.

XXXV.

La prodigalité des ornements nuit à l'effet.

XXXVI.

L'ornement doit être mis en haut.

XXXVII.

En toute chose, la multiplicité des couleurs sera de mauvais goût.

Nous ne chercherons pas à démontrer ici, par quelques applications, la justesse de ces axiomes ; car dans les deux parties

suivantes, nous en développerons plus rationnellement les conséquences, en signalant leurs effets à chaque détail. Cette observation nous a conduit à retrancher, de cette partie, les principes généraux qui devaient dominer chacune des divisions subsidiaires de la science, pensant qu'ils seraient mieux placés en forme de sommaires, au commencement des chapitres dont ils régissent plus spécialement les matières.

Du reste, tous les préceptes que nous avons déjà proclamés, et auxquels nous serons forcés de recourir souvent par la suite, pourront paraître vulgaires à bien des gens.

Nous accepterions au besoin, ce reproche comme un éloge. Cependant, malgré la simplicité de ces lois que plus d'un élégantologiste aurait peut-être mieux rédigées, déduites ou enchaînées, nous n'achèverons pas sans faire observer aux néophytes de la *fashion*, que le bon goût ne résulte pas encore tant de la connaissance de ces règles, que de leur application. Un homme doit pratiquer cette science avec l'aisance qu'il met à parler sa langue maternelle. Il est dangereux de balbutier dans le monde élégant. N'avez-vous pas souvent vu de ces demi-fashionables qui se fatiguent à courir après la grâce, sont gênés s'ils voient un pli de moins à leur chemise, et suent sang et eau pour arriver à une fausse correction, semblables à ces pauvres Anglais tirant à chaque mot leur *Pocket*[1]. Souvenez-vous, pauvres crétins de la vie élégante, que de notre XXXIII[e] aphorisme, résulte essentiellement cet autre principe, votre condamnation éternelle :

XXXVIII.

L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'est une perruque à des cheveux.

Cette maxime implique, en conséquence sévère, le corollaire suivant :

XXXIX.

Le *Dandysme* est une hérésie de la vie élégante.

En effet le Dandysme est une affectation de la mode. En se faisant Dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux qui peut se poser sur un cheval

ou sur un canapé, qui mord ou tette habilement le bout d'une canne ; mais un être pensant ?... jamais. L'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot. La vie élégante n'exclut ni la pensée, ni la science ; elle les consacre. Elle ne doit pas apprendre seulement à jouir du temps, mais à l'employer dans un ordre d'idées extrêmement élevé.

Puisque nous avons, en commençant cette seconde partie de notre traité, trouvé quelque similitude entre nos dogmes et ceux du christianisme, nous la terminerons en empruntant à la théologie des termes scolastiques propres à exprimer les résultats obtenus par ceux qui savent appliquer nos principes avec plus ou moins de bonheur.

Un homme nouveau se produit. Ses équipages sont de bon goût, il reçoit à merveille, ses gens ne sont pas grossiers, il donne d'excellents dîners, il est au courant de la mode, de la politique, des mots nouveaux, des usages éphémères, il en crée même ; enfin, chez lui, tout a un caractère de confortabilisme exact. Il est en quelque sorte le *méthodiste* de l'élégance, et marche à la hauteur du siècle. Ni gracieux ni déplaisant, vous ne citerez jamais de lui un mot inconvenant et il ne lui échappe aucun geste de mauvais ton... N'achevons pas cette peinture, cet homme a *la grâce suffisante.*

Ne connaissons-nous pas tous un aimable égoïste qui possède le secret de nous parler de lui sans trop nous déplaire ? Chez lui, tout est gracieux, frais, recherché, poétique même. Il se fait envier. Tout en vous associant à ses jouissances, à son luxe, il semble craindre votre manque de fortune. Son obligeance, toute en discours, est une politesse perfectionnée. Pour lui, l'amitié n'est qu'un thème dont il connaît admirablement bien la richesse, et dont il mesure les modulations au diapason de chaque personne.

Sa vie est empreinte d'une personnalité perpétuelle, dont il obtient le pardon, grâce à ses manières : artiste avec les artistes, vieux avec un vieillard, enfant avec les enfants, il séduit sans plaire ; car il nous meut dans son intérêt et nous amuse par calcul. Il nous garde et nous câline parce qu'il s'ennuie ; et si nous nous apercevons aujourd'hui que nous avons été joués, demain, nous irons encore nous faire tromper... Cet homme a la *grâce essentielle.*

Mais il est une personne dont la voix harmonieuse imprime, au

discours, un charme également répandu dans ses manières. Elle sait, et parler et se taire ; s'occupe de vous avec délicatesse ; ne manie que des sujets de conversation convenables, ses mots sont heureusement choisis ; son langage est pur, sa raillerie caresse et sa critique ne blesse pas. Loin de contredire avec l'ignorante assurance d'un sot, elle semble chercher, en votre compagnie, le bon sens ou la vérité. Elle ne disserte pas plus qu'elle ne dispute, elle se plaît à conduire une discussion, qu'elle arrête à propos. D'humeur égale, son air est affable et riant, sa politesse n'a rien de forcé, son empressement n'est pas servile ; elle réduit le respect à n'être plus qu'une ombre douce ; elle ne vous fatigue jamais et vous laisse satisfait d'elle et de vous. Entraîné dans sa sphère par une puissance inexplicable, vous retrouvez son esprit de bonne grâce empreint sur les choses dont elle s'environne : tout y flatte la vue, et vous y respirez comme l'air d'une patrie. Dans l'intimité, cette personne vous séduit par un ton naïf. Elle est naturelle. Jamais d'effort, de luxe, d'affiche. Ses sentiments sont simplement rendus parce qu'ils sont vrais. Elle est franche sans offenser aucun amour-propre. Elle accepte les hommes, comme Dieu les a faits ; pardonnant aux défauts et aux ridicules ; concevant tous les âges et ne s'irritant de rien, parce qu'elle a le tact de tout prévoir. Elle oblige avant de consoler ; elle est tendre et gaie, aussi l'aimerez-vous irrésistiblement. Vous la prenez pour type et lui vouez un culte.

Cette personne a la *grâce divine et concomitante.*

Charles Nodier a su personnifier cet être idéal, dans son OUDET, gracieuse figure à laquelle la magie du pinceau n'a pas nui ; mais ce n'est rien de lire la notice, il faut entendre Nodier lui-même, racontant certaines particularités qui tiennent trop à la vie privée pour être écrites ; et alors vous concevriez la puissance prestigieuse de ces créatures privilégiées...

Ce pouvoir magnétique est le grand but de la vie élégante. Nous devons tous essayer de nous en emparer ; mais la réussite est toujours difficile, car la cause du succès est dans une belle âme. Heureux ceux qui l'exercent, il est si beau de voir tout nous sourire, et la nature et les hommes...

Maintenant les sommités sont entièrement parcourues, nous allons nous occuper des détails.

— Croyez-vous qu'on puisse être homme de talent, sans toutes ces niaiseries ?

— Oui, Monsieur ; mais vous serez un homme de talent, plus ou moins aimable, bien ou mal élevé, répondit-elle.

Inconnus causant dans un salon.

TROISIÈME PARTIE.

DES CHOSES QUI PROCÈDENT IMMÉDIATEMENT DE LA PERSONNE.

CHAPITRE V.

DE LA TOILETTE DANS TOUTES SES PARTIES.

Nous devons à un jeune écrivain[1] dont l'esprit philosophique a donné de graves aspects aux questions les plus frivoles de la Mode, une pensée que nous transformerons en axiome :

XL.

La toilette est l'expression de la société.

Cette maxime résume toutes nos doctrines et les contient si virtuellement que rien ne peut plus être dit qui ne soit un développement plus ou moins heureux de ce savant aphorisme.

L'érudit ou l'homme du monde élégant qui voudrait rechercher, à chaque époque, les costumes d'un peuple, en ferait ainsi l'histoire la plus pittoresque et la plus nationalement vraie. Expliquer la longue chevelure des Francs, la tonsure des moines, les cheveux rasés du serf, les perruques de Popocambou, la poudre aristocratique et les titus[2] de 1790, ne serait-ce pas raconter les principales révolutions de notre pays ? Demander l'origine des souliers à la poulaine, des aumônières, des chaperons, de la cocarde, des paniers, des vertugadins[3], des gants, des masques, du velours, c'est entraîner un *modilogue*[4] dans l'effroyable dédale des lois somp-

tuaires, et sur tous les champs de bataille où la civilisation a triomphé des mœurs grossières importées en Europe par la barbarie du moyen âge. Si l'Église excommunia successivement les prêtres qui prirent des culottes et ceux qui les quittèrent pour des pantalons ; si la perruque des chanoines de Beauvais occupa jadis le parlement de Paris pendant un demi-siècle, c'est que ces choses, futiles en apparence, représentaient ou des idées ou des intérêts. Soit le pied, soit le buste, soit la tête, vous verrez toujours un progrès social, un système rétrograde ou quelque lutte acharnée se formuler à l'aide d'une partie quelconque du vêtement. Tantôt la chaussure annonce un privilége ; tantôt le chaperon, le bonnet ou le chapeau signalent une révolution ; là, une broderie, ou une écharpe ; ici des rubans ou quelqu'ornement de paille expriment un parti ; et alors vous appartenez aux Croisés, aux Protestants, aux Guises, à la Ligue, au Béarnais ou à la Fronde.

Avez-vous un bonnet vert ?... Vous êtes un homme sans honneur.

Avez-vous une roue jaune en guise de crachat à votre surcot[1] ? Allez, Paria de la chrétienté !.. Juif, rentre dans ton clapier à l'heure du couvre-feu, ou tu seras puni d'une amende.

Ah ! jeune fille, tu as des *annels* d'or, des colliers mirifiques, et des pendants d'oreille qui brillent comme tes yeux de feu ?... prends garde ! Si le sergent de ville t'aperçoit, il te saisira et tu seras emprisonnée pour avoir ainsi *dévallé* par la ville, courant, folle de ton corps, à travers les rues où tu fais étinceler les yeux des vieillards dont tu ruines les escarcelles ?...

Avez-vous les mains blanches ?... Vous êtes égorgé aux cris de : — Vive Jacques Bonhomme, mort aux seigneurs !...

Avez-vous une Croix de Saint-André ?... Entrez sans crainte à Paris : Jean-Sans-Peur y règne.

Portez-vous la cocarde tricolore ?... Fuyez !... Marseille vous assassinerait ; car les derniers canons de Waterloo, nous ont craché la mort et les vieux Bourbons.

Pourquoi la toilette serait-elle donc toujours le plus éloquent des styles, si elle n'était pas réellement tout l'homme, l'homme avec ses opinions politiques, l'homme avec le texte de son existence, l'homme hiéroglyphié ? Aujourd'hui même encore, la *vestignomie*[2] est devenue presqu'une branche de l'art créé par Gall et Lavater. Quoique maintenant nous soyons à-peu-près tous habillés

de la même manière, il est facile à l'observateur de retrouver, dans une foule, au sein d'une assemblée, au théâtre, à la promenade, l'homme du Marais, du faubourg Saint-Germain, du Pays Latin, de la Chaussée-d'Antin, le prolétaire, le propriétaire, le consommateur et le producteur, l'avocat et le militaire, l'homme qui parle et l'homme qui agit.

Les intendants de nos armées ne reconnaissent pas les uniformes de nos régiments avec plus de promptitude que le physiologiste ne distingue les livrées imposées à l'homme par le luxe, par le travail ou la misère.

Dressez là un porte-manteau, mettez-y des habits !... Bien. Pour peu que vous ne vous soyez pas promené comme un sot qui ne sait rien voir, vous devinerez le bureaucrate à cette flétrissure des manches, à cette large raie horizontalement imprimée dans le dos par la chaise sur laquelle il s'appuie si souvent en pinçant sa prise de tabac ou en se reposant des fatigues de la fainéantise. Vous admirerez l'homme d'affaires dans l'enflure de la poche aux carnets ; le flâneur, dans la dislocation des goussets où il met souvent ses mains ; le boutiquier, dans l'ouverture extraordinaire des poches qui bâillent toujours, comme pour se plaindre d'être privées de leurs paquets habituels. Enfin, un collet plus ou moins propre, poudré, pommadé, usé, des boutonnières plus ou moins flétries, une basque pendante, la fermeté d'un bougran neuf sont les diagnostiques[1] infaillibles des professions, des mœurs, ou des habitudes. Voilà l'habit frais du Dandy, l'Elbœuf du rentier, la redingote courte du courtier marron, le frac à boutons d'or sablé d'un Lyonnais arriéré, ou le spencer crasseux d'un avare !...

Brummel avait donc bien raison de regarder la TOILETTE comme le point culminant de la Vie Élégante ; car elle domine les opinions, elle les détermine, elle règne !.. C'est peut-être un malheur, mais ainsi va le monde. Là où il y a beaucoup de sots, les sottises se perpétuent ; et, certes, il faut bien reconnaître alors cette pensée pour un axiome :

XLI.

L'incurie de la toilette est un suicide moral.

Mais si la toilette est tout l'homme, elle est encore bien plus toute la femme. La moindre incorrection dans une parure, peut

faire reléguer une duchesse inconnue dans les derniers rangs de la société.

En méditant sur l'ensemble des questions graves dont se compose la science du vêtement, nous avons été frappés de la généralité de certains principes qui régissent en quelque sorte tous les pays et la toilette des hommes aussi bien que celle des femmes ; puis, nous avons pensé qu'il fallait pour établir les lois du costume, suivre l'ordre même dans lequel nous nous habillons ; et alors, certains faits prédominent l'ensemble ; car de même que l'homme s'habille avant de parler, d'agir ; de même, il se baigne avant de s'habiller. Les divisions de ce chapitre résultent donc d'observations consciencieuses, qui ont ainsi dicté l'ordonnance de la matière vestimentaire.

§ Ier. Principes œcuméniques de la toilette.
§ II. De la propreté dans ses rapports avec la toilette[1].
§ III. De la toilette des hommes.
§ IV. De la toilette des femmes.
§ V. Des variations du costume et résumé du chapitre.

§ Ier.

PRINCIPES ŒCUMÉNIQUES DE LA TOILETTE.

Les gens qui s'habillent à la manière du manouvrier dont le corps endosse quotidiennement et avec insouciance la même enveloppe, toujours crasseuse et puante, sont aussi nombreux que ces niais allant dans le monde pour n'y rien voir, mourant sans avoir vécu, ne connaissant ni la valeur d'un mets, ni la puissance des femmes, ne disant ni un bon mot ni une sottise ; mais « *mon Dieu, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !...* »

S'il s'agit de les convertir à l'élégance, pourront-ils jamais comprendre ces axiomes fondamentaux de toutes nos connaissances.

XLII.

La brute se couvre, le riche ou le sot se parent, l'homme élégant s'habille.

XLIII.

La toilette est, tout à la fois, une science, un art, une habitude, un sentiment.

En effet, quelle est la femme de quarante ans qui ne reconnaîtra pas une science profonde dans la toilette ? N'avouerez-vous pas qu'il ne saurait exister de grâce dans le vêtement si vous n'êtes accoutumés à le porter. Y a-t-il rien de plus ridicule que la grisette en robe de cour ? Et quant au sentiment de la toilette !... Combien, par le monde, compterez-vous de dévotes, de femmes et d'hommes auxquels sont prodigués l'or, les étoffes, les soieries, les créations les plus merveilleuses du luxe et qui s'en servent pour se donner l'air d'une idole japonaise. De là, suit un aphorisme également vrai, que même les coquettes émérites et les professeurs de séductions doivent toujours étudier :

XLIV.

La toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter.

Aussi n'est-ce pas tant le chiffon en lui-même que l'esprit du chiffon qu'il faut saisir. Il existe au fond des provinces, et, même à Paris, bon nombre de personnes capables de commettre, en fait de modes nouvelles, l'erreur de cette duchesse espagnole qui, recevant une précieuse cuvette de structure inconnue, crut après bien des méditations, entrevoir que sa forme la destinait à paraître sur la table, offrant aux regards des convives une daube truffée ; n'alliant pas des idées de propreté avec la porcelaine dorée de ce meuble nécessaire.

Aujourd'hui, nos mœurs ont tellement modifié le costume qu'il n'y a plus de costume, à proprement parler. Toutes les familles européennes ont adopté le drap, parce que les grands seigneurs, comme le peuple ont compris instinctivement cette grande vérité : il vaut beaucoup mieux porter des draps fins et avoir des chevaux, que de semer sur un habillement les pierreries du moyen âge et de la monarchie absolue. Alors, réduite à la toilette, l'élégance consiste en une extrême recherche dans les détails de l'habillement : c'est moins la simplicité du luxe, qu'un luxe de simplicité. Il y a bien une autre élégance... Mais elle n'est que la vanité dans la toilette. Elle pousse certaines femmes à porter des étoffes bizarres pour se faire remarquer, à se servir d'agrafes en diamants pour attacher un nœud, à mettre une boucle brillante dans la coque d'un ruban, de même que certains martyrs de la mode,

gens à cent louis de rente, habitant une mansarde et voulant *se mettre dans le dernier genre*, ont des pierres à leurs chemises, le matin, attachent leurs pantalons avec des boutons d'or, retiennent leurs fastueux lorgnons par des chaînes, et vont dîner chez Tabar!... Combien de ces Tantales parisiens ignorent volontairement peut-être, cet axiome :

XLV.

La toilette ne doit jamais être un luxe.

Beaucoup de personnes, même de celles auxquelles nous avons reconnu quelque distinction dans les idées, de l'instruction, et de la supériorité de cœur, savent difficilement connaître le point d'intersection qui sépare la toilette de pied et la toilette de voiture!...

Quel plaisir ineffable pour l'observateur, pour le connaisseur de rencontrer par les rues de Paris, sur les boulevards, ces femmes de génie qui, après avoir signé leur nom, leur rang, leur fortune dans le sentiment de leur toilette, ne paraissent rien aux yeux du vulgaire et sont tout un poème pour les artistes, pour les gens du monde occupés à flâner. C'est un accord parfait entre la couleur du vêtement et les dessins, c'est un fini dans les agréments qui révèle la main industrieuse d'une adroite femme de chambre. Ces hautes puissances féminines savent merveilleusement bien se conformer à l'humble rôle du piéton, parce qu'elles ont maintes fois expérimenté les hardiesses autorisées par un équipage, car il n'y a que les gens habitués au luxe du carrosse qui savent se vêtir pour aller à pied.

C'est à l'une de ces ravissantes déesses parisiennes que nous devons les deux formules suivantes :

XLVI.

L'équipage est un passeport pour tout ce qu'une femme veut oser.

XLVII.

Le fantassin a toujours à lutter contre un préjugé.

D'où il suit que l'axiome suivant doit, avant tout, régler les toilettes des prosaïques piétons :

XLVIII.

Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût, comme tout ce qui est tumultueux.

Brummel a, du reste, laissé la maxime la plus admirable sur cette matière et l'assentiment de l'Angleterre l'a consacrée :

XLIX.

Si le peuple vous regarde avec attention vous n'êtes pas bien mis, vous êtes trop bien mis, trop empesé, ou trop recherché.

D'après cette immortelle sentence, tout fantassin doit passer inaperçu. Son triomphe est d'être à la fois vulgaire et distingué, reconnu par les siens et méconnu par la foule. Si Murat s'est fait nommer le *Roi-Franconi*, jugez de la sévérité avec laquelle le monde poursuit un fat ? Il tombe au-dessous du ridicule. Le trop de recherche est peut-être un plus grand vice que le manque de soin, et l'axiome suivant fera frémir sans doute les femmes à prétention :

L.

Dépasser la mode, c'est devenir caricature.

Maintenant, il nous reste à détruire la plus grave de toutes les erreurs qu'une fausse expérience accrédite chez les esprits peu accoutumés à réfléchir ou à observer ; mais, nous donnerons despotiquement et sans commentaires notre arrêt souverain, laissant aux femmes de bon goût et aux philosophes de salon le soin de discuter.

LI.

Le vêtement est comme un enduit, il met tout en relief, et la toilette a été inventée bien plutôt pour faire ressortir des avantages corporels que pour voiler des imperfections.

D'où suit ce corollaire naturel :

LII.

Tout ce qu'une toilette cherche à cacher, dissimuler, augmenter et grossir plus que la nature ou la mode ne l'ordonnent ou ne le veulent, est toujours censé vicieux.

Traité de la vie élégante 6

Troisième partie.

Des choses qui procèdent immédiatement de la personne.

Chapitre V. — De la toilette dans toutes ses parties — (suite).

S. II,

DE LA PROPRETÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LA TOILETTE.

L'entraînement de la vie est tel, ~~que chez~~ quelques personnes emportées par le torrent d'une passion, par les renaissantes délices de la ~~méditation~~ ~~par~~ les investigations de la science ou par cette douce et caressante paresse, attribut des âmes orientales, ~~qu'il~~ n'y a rien d'extraordinaire à rencontrer même parmi les femmes les plus élégantes des corps souffrans et malades, privés des avantages qui résultent d'un bon système hygiénique.

Nous avons vu ~~partout~~, dans tous les quartiers, chez les grands et dans les campagnes, ~~dont~~ les opulentes courtines du riche et sous la délicieuse mansarde de la grisette, ~~les~~ opinions ~~les plus fausses~~ vicient le corps et par suite, la beauté.

Aussi, toute mode qui a pour but un mensonge, est essentiellement passagère et de mauvais goût.

D'après ces principes dérivés d'une jurisprudence exacte, basés sur l'observation, et dus au calcul le plus sévère de l'amour-propre humain ou féminin, il est clair qu'une femme mal faite, déjetée, bossue ou boiteuse, doit essayer, par politesse, à diminuer les défauts de sa taille ; mais elle serait moins qu'une femme si elle s'imaginait produire la plus légère illusion. Mademoiselle de Lavallière boitait avec grâce, et plus d'une bossue sait prendre sa revanche par les charmes de l'esprit, ou par les éblouissantes richesses d'un cœur passionné. Nous ne savons pas quand les femmes comprendront qu'un défaut leur donne d'immenses avantages !... L'homme ou la femme parfaits sont les êtres les plus nuls.

Nous terminerons ces réflexions préliminaires, applicables à tous les pays, par un axiome qui peut se passer de commentaires :

LIII.

Une déchirure est un malheur, une tache est un vice[1].

§. II.

DE LA PROPRETÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LA TOILETTE.

L'entraînement de la vie est tel, chez quelques personnes emportées soit par le torrent d'une passion, par les renaissantes délices de la rêverie soit par les investigations de la science ou par cette douce et caressante paresse, attribut des âmes orientales, qu'il n'y a rien d'extraordinaire à rencontrer, même parmi les femmes les plus élégantes, des corps souffrants, malades, et privés des avantages qui résultent d'un bon système hygiénique.

Nous avons vu, dans tous les quartiers, chez les grands et dans les campagnes, sous les opulentes courtines du riche et sous la délicieuse mansarde de la grisette, s'accréditer de fausses opinions qui vicient le corps et par suite, la beauté. [...]

THÉORIE
DE LA DÉMARCHE[1].

> A quoi, si ce n'est à une substance électrique, peut-on attribuer la magie avec laquelle la volonté s'intronise si majestueusement dans le regard pour foudroyer les obstacles aux commandements du génie, ou filtre, malgré nos hypocrisies, au travers de l'enveloppe humaine ?
>
> *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*[2].

Dans l'état actuel des connaissances humaines, cette théorie est, à mon avis, la science la plus neuve, et partant la plus curieuse qu'il y ait à traiter. Elle est quasi-vierge. J'espère pouvoir démontrer la raison coefficiente de cette précieuse virginité scientifique par des observations utiles à l'histoire de l'esprit humain. Rencontrer quelque curiosité de ce genre, en quoi que ce soit, était déjà chose très-difficile au temps de Rabelais ; mais il est peut-être plus difficile encore d'en expliquer l'existence aujourd'hui : ne faut-il pas que tout ait dormi autour d'elle, vices et vertus. Sous ce rapport, sans être monsieur Ballanche, Perrault aurait, à son insu, fait un mythe dans *la Belle au bois dormant*. Admirable privilége des hommes dont le génie est tout naïveté ! Leurs œuvres sont des diamants taillés à facettes, qui réfléchissent et font rayonner les idées de toutes les époques. Lautour-Mézeray, homme d'esprit, qui sait mieux que personne traire la pensée, n'a-t-il pas découvert dans *le Chat botté* le mythe *de l'Annonce*[3], celle des puissances modernes, qui escompte ce dont il est impossible de trouver la valeur à la Banque de France, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'esprit dans le public le plus niais du monde, tout ce qu'il y a de crédulité dans l'époque la plus incrédule, tout ce qu'il y a de sympathie dans les entrailles du siècle le plus égoïste.

Or, dans un temps où, par chaque matin, il se lève un nombre incommensurable de cerveaux affamés d'idées, parce qu'ils savent peser ce qu'il y a d'argent dans une idée ; et pressés d'aller à la chasse aux idées, parce que chaque nouvelle circonstance sublunaire crée une idée qui lui est propre ; n'y a-t-il pas un peu de mérite à trouver à Paris, sur un terrain si bien battu, quelque gangue dont se puisse encore extraire une paillette d'or. Ceci est prétentieux ; mais pardonnez à l'auteur son orgueil : faites mieux ? avouez qu'il est légitime. N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir, que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche : questions qui tiennent à tous les systèmes philosophiques, psychologiques et politiques dont s'est occupé le monde.

Eh quoi ! feu monsieur Mariette, de l'Académie des Sciences, a calculé la quantité d'eau qui passait, par chaque division la plus minime du temps, sous chacune des arches du pont Royal, en observant les différences introduites par la lenteur des eaux, par l'ouverture de l'arche, par les variations atmosphériques des saisons ! Et il n'est entré dans la tête d'aucun savant de rechercher, de mesurer, de peser, d'analyser, de formuler, le binôme aidant, quelle quantité fluide, l'homme, par une marche plus ou moins rapide, pouvait perdre ou économiser de force, de vie, d'action, de ce je ne sais quoi que nous dépensons en haine, en amour, en conversation et en digression !...

Hélas ! une foule d'hommes, tous distingués par l'ampleur de la boîte cervicale et par la lourdeur, par les circonvolutions de leur cervelle ; des mécaniciens, des géomètres enfin ont déduit des milliers de théorèmes, de propositions, de lemmes, de corollaires sur le mouvement appliqué aux choses, ont révélé les lois du mouvement céleste, ont saisi les marées dans tous leurs caprices et les ont enchaînées dans quelques formules d'une incontestable sécurité marine ; mais personne, ni physiologiste, ni médecin sans malades, ni savant désœuvré, ni fou de Bicêtre, ni statisticien fatigué de compter ses grains de blé, ni quoi que ce soit d'humain, n'a voulu penser aux lois du mouvement appliqué à l'homme !...

Quoi ! vous trouveriez plus facilement le *de pantouflis veterum*[1], invoqué par Charles Nodier, dans sa raillerie toute pantagrué-

lique de l'*Histoire du roi de Bohême*, que le moindre volume *De re ambulatoria*[1] *!...*

Et cependant, il y a déjà deux cents ans, le comte Oxenstiern s'était écrié :

— Ce sont les marches qui usent les soldats et les courtisans !

Un homme déjà presque oublié, homme englouti déjà dans l'océan de ces trente mille noms célèbres, au-dessus desquels surnagent à grand'peine une centaine de noms, Champollion, a consumé sa vie à lire les hiéroglyphes, transition des idées humaines naïvement configurées, à l'alphabet chaldéen trouvé par un pâtre, perfectionné par des marchands ; autre transition de la vocalisation écrite à l'imprimerie, qui a définitivement consacré la parole ; et nul n'a voulu donner la clef des hiéroglyphes perpétuels de la démarche humaine !...

A cette pensée, à l'imitation de Sterne qui a bien un peu copié Archimède, j'ai fait craquer mes doigts ; j'ai jeté mon bonnet en l'air, et je me suis écrié :

— *Eurêka ! (j'ai trouvé !)*

Mais pourquoi donc cette science a-t-elle eu les honneurs de l'oubli ? N'est-elle pas aussi sage, aussi profonde, aussi frivole, aussi dérisoire, que le sont les autres sciences ? N'y a-t-il donc pas un joli petit non-sens, la grimace des démons impuissants, au fond de ses raisonnements ? Ici, l'homme ne sera-t-il pas toujours aussi noblement bouffon qu'il peut l'être ailleurs ? Ici, ne sera-t-il pas toujours monsieur Jourdain, faisant de la prose sans le savoir, marchant sans connaître tout ce que sa marche soulève de hautes questions ? Pourquoi la marche de l'homme a-t-elle eu le dessous, et pourquoi s'est-on préférablement occupé de la marche des astres ? Ici, ne serons-nous pas, comme ailleurs, tout aussi heureux, tout aussi malheureux (sauf les dosages individuels de ce fluide nommé si improprement imagination), soit que nous sachions, soit que nous ignorions tout de cette nouvelle science.

Pauvre homme du dix-neuvième siècle ! En effet, quelles jouissances as-tu définitivement extraites de la certitude où tu es d'être, suivant Cuvier, le dernier venu dans les espèces, ou l'être progressif, suivant Nodier ? de l'assurance qui t'a été donnée du séjour authentique de la mer sur les plus hautes montagnes ? de la connaissance irréfragable qui a détruit le principe de toutes les religions asiatiques, le bonheur passé de tout ce qui fut, en déniant

au soleil, par l'organe d'Herschell, sa chaleur et sa lumière ? Quelle tranquillité politique as-tu distillée des flots de sang répandus par quarante années de révolution ? Pauvre homme ! tu as perdu les marquises, les petits soupers, l'Académie française ; tu ne peux plus battre tes gens, et tu as eu le choléra. Sans Rossini, sans Taglioni, sans Paganini, tu ne t'amuserais plus ; et tu penses néanmoins, si tu n'arrêtes le froid esprit de tes institutions nouvelles, à couper les mains à Rossini, les jambes à Taglioni, l'archet à Paganini. Après quarante années de révolutions, pour tout aphorisme politique, Bertrand Barrère a naguère publié celui-ci :

— N'interromps pas une femme qui danse pour lui donner un avis !...

Cette sentence m'a été volée. N'appartenait-elle pas essentiellement aux axiomes de ma théorie ?

Vous demanderez pourquoi tant d'emphase pour cette science prosaïque, pourquoi emboucher si fort la trompette à propos de l'art de lever le pied ? Ne savez-vous donc pas que la dignité en toute chose est toujours en raison inverse de l'utilité.

Donc cette science est à moi ! Le premier j'y plante la hampe de mon pennon, comme Pizarre, en criant : — *Ceci est au roi d'Espagne !* quand il mit le pied sur l'Amérique. Il aurait dû cependant ajouter quelque petite proclamation d'investiture en faveur des médecins.

Cependant Lavater a bien dit, avant moi, que tout étant homogène dans l'homme, sa démarche devait être au moins aussi éloquente que l'est sa physionomie ; la démarche est la physionomie du corps. Mais c'était une déduction naturelle de sa première proposition : *Tout, en nous, correspond à une cause interne.* Emporté par le vaste cours d'une science qui érige en art distinct les observations relatives à chacune des manifestations particulières de la pensée humaine, il lui était impossible de développer la théorie de la démarche, qui occupe peu de place dans son magnifique et très-prolixe ouvrage. Aussi les problèmes à résoudre en cette matière restent tout entiers à examiner, ainsi que les liens qui unissent cette partie de la vitalité à l'ensemble de notre vie individuelle, sociale et nationale.

. . . . . Et vera incessu
Patuit dea. . . . . . .
La déesse se révéla par sa démarche[1].

Ces fragments de vers de Virgile, analogues d'ailleurs à un vers d'Homère, que je ne veux pas citer, de peur d'être accusé de pédantisme, sont deux témoignages qui attestent l'importance attachée à la démarche par les anciens. Mais qui de nous, pauvres écoliers fouettés de grec, ne sait pas que Démosthène[1] reprochait à Nicobule de marcher *à la diable*, assimilant une pareille démarche, comme manque d'usage et de bon ton, à un parler insolent.

La Bruyère a écrit quelques lignes curieuses sur ce sujet[2] ; mais ces quelques lignes n'ont rien de scientifique, et n'accusent qu'un de ces faits qui abondent par milliers dans cet art.

« Il y a, dit-il, chez quelques femmes, une grandeur artificielle » attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons » de marcher, etc. »

Cela dit, pour témoigner de mon soin à rendre justice au passé, feuilletez les bibliographes, dévorez les catalogues, les manuscrits des bibliothèques ; à moins d'un palimpseste qui soit récemment gratté, vous ne trouverez rien de plus que ces fragments, insouciants de la science en elle-même. Il y a bien des traités sur la danse, sur la mimique ; il y a bien le *Traité du mouvement des animaux*, par Borelli ; puis quelques articles spéciaux faits par des médecins récemment effrayés de ce mutisme scientifique sur nos actes les plus importants ; mais, à l'exemple de Borelli, ils ont moins cherché les causes que constaté les effets : en cette matière, à moins d'être Dieu même, il est bien difficile de ne pas retourner à Borelli. Donc rien de physiologique, de psychologique, de transcendant, de péripathéticiennement philosophique, rien ! Aussi donnerais-je pour le *cauris*[3] le plus ébréché tout ce que j'ai dit, écrit, et ne vendrais-je pas, au prix d'un globe d'or, cette théorie toute neuve, jolie comme tout ce qui est neuf. Une idée neuve est plus qu'un monde ; elle donne un monde, sans compter le reste. Une pensée nouvelle ! quelles richesses pour le peintre, le musicien, le poète !

Ma préface finit là. Je commence.

Une pensée a trois âges. Si vous l'exprimez dans toute la chaleur prolifique de sa conception, vous la produisez rapidement par un jet plus ou moins heureux, mais empreint, à coup sûr, d'une verve pindarique. C'est Daguerre s'enfermant vingt jours pour faire son

admirable tableau de l'île Sainte-Hélène, inspiration toute dantesque.

Mais si vous ne saisissez pas ce premier bonheur de génération mentale, et que vous laissiez sans produit ce sublime paroxisme de l'intelligence fouettée, pendant lequel les angoisses de l'enfantement disparaissent sous les plaisirs de la surexcitation cérébrale, vous tombez soudain dans le gâchis des difficultés : tout s'abaisse, tout s'affaisse ; vous vous blasez ; le sujet s'amollit ; vos idées vous fatiguent. Le fouet de Louis XIV, que vous aviez naguère pour mener votre sujet en poste, a passé aux mains de ces fantasques créatures ; alors ce sont vos idées qui vous brisent, vous lassent, vous sanglent[1] des coups sifflants aux oreilles, et contre lesquels vous regimbez. Voilà le poète, le peintre, le musicien qui se promène, flâne sur les boulevards, marchande des cannes, achète de vieux bahuts, s'éprend de mille passions fugaces, laissant là son idée, comme on abandonne une maîtresse plus aimante ou plus jalouse qu'il ne lui est permis de l'être.

Vient le dernier âge de la pensée. Elle s'est implantée, elle a pris racine dans votre âme ; elle y a mûri ; puis, un soir ou un matin, quand le poète ôte son foulard, quand le peintre bâille encore, lorsque le musicien va souffler sa lampe, en se souvenant d'une délicieuse roulade, en revoyant un petit pied de femme ou l'un de ces je ne sais quoi dont on s'occupe en dormant ou en s'éveillant, ils aperçoivent leur idée dans toute la grâce de ses frondaisons, de ses floraisons, l'idée malicieuse, luxuriante, luxueuse, belle comme une femme magnifiquement belle, belle comme un cheval sans défaut ! Et alors, le peintre donne un coup de pied à son édredon, s'il a un édredon, et s'écrie :

— C'est fini ! je ferai mon tableau !

Le poète n'avait qu'une idée, et il se voit à la tête d'un ouvrage.

— Malheur au siècle !..... dit-il en lançant une de ses bottes à travers la chambre.

Ceci est la théorie de la démarche de nos idées.

Sans m'engager à justifier l'ambition de ce programme pathologique, dont je renvoie le système aux Dubois, aux Maygrier du cerveau, je déclare que la *Théorie de la démarche* m'a prodigué toutes les délices de cette conception première, amour de la pensée ; puis tous les chagrins d'un enfant gâté dont l'éducation coûte cher et n'en perfectionne que les vices.

Quand un homme rencontre un trésor, sa seconde pensée est de se demander par quel hasard il l'a trouvé. Voici donc où j'ai rencontré la *Théorie de la démarche*, et voici pourquoi personne jusqu'à moi ne l'avait aperçue...

Un homme devint fou pour avoir réfléchi trop profondément à l'action d'ouvrir ou de fermer une porte. Il se mit à comparer la conclusion des discussions humaines à ce mouvement qui, dans les deux cas, est absolument le même, quoique si divers en résultat. A côté de sa loge était un autre fou qui cherchait à deviner si l'œuf avait précédé la poule ou si la poule avait précédé l'œuf. Tous deux partaient, l'un de sa porte, l'autre de sa poule, pour interroger Dieu sans succès.

Un fou est un homme qui voit un abîme et y tombe. Le savant l'entend tomber, prend sa toise, mesure la distance, fait un escalier, descend, remonte et se frotte les mains, après avoir dit à l'univers :

— Cet abîme a dix-huit cent deux pieds de profondeur, la température du fond est de deux degrés plus chaude que celle de notre atmosphère.

Puis il vit en famille. Le fou reste dans sa loge. Ils meurent tous deux. Dieu seul sait, qui du fou, qui du savant, a été le plus près du vrai. Empédocle est le premier savant qui ait cumulé.

Il n'y a pas un seul de nos mouvements, ni une seule de nos actions qui ne soit un abîme où l'homme le plus sage ne puisse laisser sa raison et qui ne puisse fournir au savant l'occasion de prendre sa toise et d'essayer à mesurer l'infini. Il y a de l'infini dans le moindre *gramen*[1].

Ici, je serai toujours entre la toise du savant et le vertige du fou. Je dois en prévenir loyalement celui qui veut me lire : il faut de l'intrépidité pour rester entre ces deux asymptotes. Cette *Théorie* ne pouvait être faite que par un homme assez osé pour côtoyer la folie sans crainte et la science sans peur.

Puis je dois encore accuser, par avance, la vulgarité du premier fait qui m'a conduit, d'inductions en inductions, à cette plaisanterie lycophronique[2]. Ceux qui savent que la terre est pavée d'abîmes, foulée par des fous et mesurée par des savants, me pardonneront seuls l'apparente niaiserie de mes observations. Je parle pour les gens habitués à trouver de la sagesse dans la feuille qui tombe, des problèmes gigantesques dans la fumée qui s'élève, des théories dans les vibrations de la lumière, de la pensée dans les marbres,

et le plus horrible des mouvements dans l'immobilité. Je me place au point précis où la science touche à la folie, et je ne puis mettre de garde-fous. Continuez.

En 1830, je revenais de cette délicieuse Touraine, où les femmes ne vieillissent pas aussi vite que dans les autres pays. J'étais au milieu de la grande cour des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, attendant une voiture, et sans me douter que j'allais être dans l'alternative d'écrire des niaiseries ou de faire d'immortelles découvertes. De toutes les courtisanes, la pensée est la plus impérieusement capricieuse : elle fait son lit, avec une audace sans exemple, au bord d'un sentier ; couche au coin d'une rue ; suspend son nid, comme l'hirondelle, à la corniche d'une fenêtre ; et avant que l'amour n'ait pensé à sa flèche, elle a conçu, pondu, couvé, nourri un géant. Papin allait voir si son bouillon avait des yeux quand il changea le monde industriel en voyant voltiger un papier que ballottait la vapeur au-dessus de sa marmite. Faust[1] trouva l'imprimerie en regardant sur le sol l'empreinte des fers de son cheval, avant de le monter. Les niais appellent ces foudroiements de la pensée un hasard, sans songer que le hasard ne visite jamais les sots.

J'étais donc au milieu de cette cour, où trône le mouvement, et j'y regardais avec insouciance les différentes scènes qui s'y passaient, lorsqu'un voyageur tombe de la rotonde à terre, comme une grenouille effrayée qui s'élance à l'eau. Mais en sautant, cet homme fut forcé, pour ne pas choir, de tendre les mains au mur du bureau près duquel était la voiture, et de s'y appuyer légèrement. Voyant cela, je me demandai pourquoi. Certes, un savant aurait répondu : — Parce qu'il allait perdre son centre de gravité. Mais pourquoi l'homme partage-t-il avec les diligences le privilége de perdre son centre de gravité ? Un être doué d'intelligence n'est-il pas souverainement ridicule quand il est à terre, par quelque cause que ce soit ? Aussi le peuple, que la chute d'un cheval intéresse, rit-il toujours d'un homme qui tombe.

Cet homme était un simple ouvrier, un de ces joyeux faubouriens, espèce de Figaro sans mandoline et sans résille, un homme gai, même en sortant de diligence, moment où tout le monde grogne. Il crut reconnaître un de ses amis dans le groupe des flâneurs qui regardent toujours l'arrivée des diligences, et il s'avança pour lui appliquer une tape sur l'épaule, à la façon de

ces gentilshommes campagnards ayant peu de manières, qui, pendant que vous rêvez à vos chères amours, vous frappent sur la cuisse en vous disant : — Chassez-vous ?...

En cette conjoncture, par une de ces déterminations qui restent un secret entre l'homme et Dieu, cet ami du voyageur fit un ou deux pas. Mon faubourien tomba, la main en avant, jusqu'au mur, sur lequel il s'appuya ; mais, après avoir parcouru toute la distance qui se trouvait entre le mur et la hauteur à laquelle arrivait sa tête quand il était debout, espace que je représenterais scientifiquement par un angle de quatre-vingt-dix degrés, l'ouvrier emporté par le poids de sa main, s'était plié, pour ainsi dire, en deux. Il se releva la face turgide[1] et rougie, moins par la colère que par un effort inattendu.

— Voici, me dis-je, un phénomène auquel personne ne pense, et qui ferait bouquer[2] deux savants.

Je me souvins en ce moment d'un autre fait, si vulgaire dans son éventualité, que nous n'en avons jamais esgoussé[3] la cause, quoiqu'elle accuse de sublimes merveilles. Ce fait corrobora l'idée qui me frappait alors si vivement, idée à laquelle la science des riens est redevable aujourd'hui de la THÉORIE DE LA DÉMARCHE.

Ce souvenir appartient aux jours heureux de mon adolescence, temps de délicieuse niaiserie, pendant lequel toutes les femmes sont des *Virginies*, que nous aimons vertueusement, comme aimait *Paul*. Nous apercevons plus tard une infinité de naufrages, où, comme dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, nos illusions se noient ; et nous n'amenons qu'un cadavre sur la grève.

Alors, le chaste et pur sentiment que j'avais pour ma sœur n'était troublé par aucun autre, et nous portions à deux la vie en riant. J'avais mis trois ou quatre cents francs en pièces de cent sous dans le nécessaire où elle serrait son fil, ses aiguilles et tous les petits ustensiles nécessaires à son métier de jeune fille essentiellement brodeuse, parfileuse[4], couseuse et festonneuse. N'en sachant rien, elle voulut prendre sa boîte à ouvrage, toujours si légère ; mais il lui fut impossible de la soulever du premier coup, et il lui fallut émettre une seconde dose de force et de vouloir pour enlever sa boîte. Ce n'est pas la compromettre que de dire combien elle mit de précipitation à l'ouvrir, tant elle était curieuse de voir ce qui l'alourdissait. Alors je la priai de me garder cet argent. Ma conduite cachait un secret, je n'ai pas besoin d'ajouter

que je fus obligé de le lui confier. Bien involontairement, je repris l'argent sans l'en prévenir ; et, deux heures après, en reprenant sa boîte, elle l'enleva presque au-dessus de ses cheveux, par un mouvement plein de naïveté qui nous fit tant rire, que ce bon rire servit précisément à graver cette observation physiologique dans ma mémoire.

En rapprochant ces deux faits si dissemblables, mais qui procédaient de la même cause, je fus plongé dans une perplexité pareille à celle du philosophe à camisole qui médita si profondément sur sa porte.

Je comparai le voyageur à la cruche pleine d'eau qu'une fille curieuse rapporte de la fontaine. Elle s'occupe à regarder une fenêtre, reçoit une secousse d'un passant, et laisse perdre une lame d'eau. Cette comparaison vague exprimait grossièrement la dépense de fluide vital que cet homme me parut avoir faite en pure perte. Puis, de là, jaillirent mille questions qui me furent adressées, dans les ténèbres de l'intelligence, par un être tout fantastique, par ma *Théorie de la démarche* déjà née. En effet, tout à coup mille petits phénomènes journaliers de notre nature vinrent se grouper autour de ma réflexion première et s'élevèrent en foule dans ma mémoire comme un de ces essaims de mouches qui s'envolent, au bruit de nos pas, de dessus le fruit dont elles pompent les sucs au bord d'un sentier.

Ainsi je me souvins en un moment, rapidement, et avec une singulière puissance de vision intellectuelle :

Et des craquements de doigts, et des redressements de muscles, et des sauts de carpe, que, pauvre écolier, moi et mes camarades, nous nous permettions comme tous ceux qui restent trop longtemps en étude, soit le peintre dans son atelier, soit le poète dans ses contemplations, soit la femme plongée dans son fauteuil ;

Et de ces courses rapides subitement arrêtées comme le tournoiement d'un soleil fini, auxquelles sont sujets les gens qui sortent de chez eux ou de *chez elles* en proie à un grand bonheur ;

Et de ces exhalations produites par des mouvements excessifs, et si actives, que Henri III a été pendant toute sa vie amoureux de Marie de Clèves pour être entré dans le cabinet où elle avait changé de chemise, au milieu d'un bal donné par Catherine de Médicis ;

Et de ces cris féroces que jettent certaines personnes poussées

par une inexplicable nécessité de mouvement et pour exercer peut-être une puissance inoccupée ;

Et des envies soudaines de briser, de frapper quoi que ce soit, surtout dans des moments de joie, et qui rendent Odry si naïvement beau dans son rôle du maréchal ferrant de *l'Éginhard de campagne*, quand il tape au milieu d'un paroxisme de rire son ami Vernet, en lui disant : — Sauve-toi, ou je te tue.

Enfin plusieurs observations, que j'avais précédemment faites, m'illuminèrent, et me tenaillèrent l'intelligence si vigoureusement que, ne songeant plus ni à mes paquets, ni à ma voiture, je devins aussi distrait que l'est monsieur Ampère, et revins chez moi, féru par le principe lucide et vivifiant de ma *Théorie de la démarche.* J'allais admirant une science, incapable de dire quelle était cette science, nageant dans cette science, comme un homme en mer, qui voit la mer, et n'en peut saisir qu'une goutte dans le creux de sa main.

Ma pétulante pensée jouissait de son premier âge.

Sans autre secours que celui de l'intuition qui nous a valu plus de conquêtes que tous les sinus et les cosinus de la science, et sans m'inquiéter ni des preuves, ni du *qu'en dira-t-on*, je décidai que l'homme pouvait projeter en dehors de lui-même, par tous les actes dus à son mouvement, une quantité de force qui devait produire un effet quelconque dans sa sphère d'activité.

Que de jets lumineux dans cette simple formule !

L'homme aurait-il le pouvoir de diriger l'action de ce constant phénomène auquel il ne pense pas ? Pourrait-il économiser, amasser l'invisible fluide dont il dispose à son insu, comme la seiche du nuage d'encre au sein duquel elle disparaît ? Mesmer, que la France a traité d'empirique, a-t-il raison, a-t-il tort ?

Pour moi, dès-lors, le MOUVEMENT comprit la Pensée, action la plus pure de l'être humain ; le Verbe, traduction de ses pensées ; puis la Démarche et le Geste, accomplissement plus ou moins passionné du Verbe. De cette effusion de vie plus ou moins abondante, et de la manière dont l'homme la dirige, procèdent les merveilles du toucher, auxquelles nous devons Paganini, Raphaël, Michel-Ange, Huerta le guitariste, Taglioni, Litz, artistes qui tous transfusent leurs âmes par des mouvements dont ils ont seuls le secret. Des transformations de la pensée dans la voix, qui est le *toucher* par lequel l'âme agit le plus spontanément, découlent

les miracles de l'éloquence, et les célestes enchantements de la musique vocale. La parole n'est-elle pas en quelque sorte la démarche du cœur et du cerveau ?

Alors, la Démarche étant prise comme l'expression des mouvements corporels, et la voix comme celle des mouvements intellectuels, il me parut impossible de faire mentir le mouvement. Sous ce rapport, la connaissance approfondie de la Démarche devenait une science complète.

N'y avait-il pas des formules algébriques à trouver pour déterminer ce qu'une cantatrice dépense d'âme dans ses roulades, et ce que nous dissipons d'énergie dans nos mouvements ? Quelle gloire de pouvoir jeter à l'Europe savante une arithmétique morale avec les solutions de problèmes psychologiques aussi importants à résoudre que le sont ceux-ci :

La cavatine du *Tanti palpiti*[1] EST à la vie de la Pasta, COMME 1 EST à X.

Les pieds de Vestris sont-ils à sa tête, COMME 100 EST à 2 ?

Le mouvement digestif de Louis XVIII a-t-il été à la durée de son règne, COMME 1814 EST à 93 ?

Si mon système eût existé plus tôt, et qu'on eût cherché des proportions plus égales entre 1814 et 93, Louis XVIII régnerait peut-être encore.

Quels pleurs je versai sur le *tohu bohu* de mes connaissances, d'où je n'avais extrait que de misérables contes, tandis qu'il pouvait en sortir une physiologie humaine ! Étais-je en état de rechercher les lois par lesquelles nous envoyons plus ou moins de force du centre aux extrémités ; de deviner où Dieu a mis en nous le centre de ce pouvoir ; de déterminer les phénomènes que cette faculté devait produire dans l'atmosphère de chaque créature.

En effet, si, comme l'a dit le plus beau génie analytique, le géomètre qui a le plus écouté Dieu aux portes du sanctuaire, une balle de pistolet lancée au bord de la Méditerranée cause un mouvement qui se fait sentir jusque sur les côtes de la Chine, n'est-il pas probable que, si nous projetons en dehors de nous un luxe de force, nous devons, ou changer autour de nous les conditions de l'atmosphère, ou nécessairement influer, par les effets de cette force vive qui veut sa place, sur les êtres et les choses dont nous sommes entourés.

Que jette donc en l'air l'artiste qui se secoue les bras, après

l'enfantement d'une noble pensée qui l'a tenu long-temps immobile ? Où va cette force dissipée par la femme nerveuse qui fait craquer les délicates et puissantes articulations de son cou, qui se tord les mains, en les agitant, après avoir vainement attendu ce qu'elle n'aime pas à trop attendre ?

Enfin, de quoi mourut le fort de la halle, qui, sur le port, dans un défi d'ivresse, leva une pièce de vin ; puis, qui, gracieusement ouvert, sondé, déchiqueté brin à brin par messieurs de l'Hôtel-Dieu, a complétement frustré leur science, filouté leur scalpel, trompé leur curiosité, en ne laissant apercevoir la moindre lésion ni dans ses muscles, ni dans ses organes, ni dans ses fibres, ni dans son cerveau ? Pour la première fois peut-être, monsieur Dupuytren, qui sait toujours pourquoi la mort est venue, s'est demandé pourquoi la vie était absente de ce corps. La cruche s'était vidée.

Alors il me fut prouvé que l'homme occupé à scier du marbre n'était pas bête de naissance, mais bête parce qu'il sciait du marbre. Il fait passer sa vie dans le mouvement des bras, comme le poète fait passer la sienne dans le mouvement du cerveau. Tout mouvement a ses lois. Kepler, Newton, Laplace et Legendre sont tout entiers dans cet axiome. Pourquoi donc la science a-t-elle dédaigné de rechercher les lois d'un mouvement qui transporte à son gré la vie dans telle ou telle portion du mécanisme humain, et qui peut également la projeter en dehors de l'homme ?

Alors, il me fut prouvé que les chercheurs d'autographes, et ceux qui prétendent juger le caractère des hommes sur leur écriture, étaient des gens supérieurs.

Ici, ma *théorie de la démarche* acquérait des proportions si discordantes avec le peu de place que j'occupe dans le grand râtelier, d'où mes illustres camarades du dix-neuvième siècle tirent leur provende, que je laissai là cette grande idée, comme un homme effrayé d'apercevoir un gouffre. J'entrais dans le second âge de la pensée.

Néanmoins je fus si curieusement affriandé par la vue de cet abîme, que, de temps en temps, je venais goûter toutes les joies de la peur, en le contemplant au bord, et m'y tenant ferme à quelques idées bien plantées, bien feuillues. Alors je commençai des travaux immenses et qui eussent, selon l'expression de mon élégant ami Eugène Sue, décorné un bœuf moins habitué que je

ne le suis à marcher dans mes sillons, nuit et jour, par tous les temps, nonchalant[1] de la bise qui souffle, des coups, et du fourrage injurieux que le journalisme nous distribue.

Comme tous ces pauvres prédestinés de savants, j'ai compté des joies pures. Parmi ces fleurs d'étude, la première, la plus belle, parce qu'elle était la première, et la plus trompeuse, parce qu'elle était la plus belle, a été d'apprendre, par monsieur Savari de l'Observatoire, que, déjà l'Italien Borelli, avait fait un grand ouvrage *De actu animalium*[2], (du mouvement des animaux).

Combien je fus heureux de trouver un Borelli sur le quai ; combien peu me pesa l'in-4° à rapporter sous le bras ; en quelle ferveur je l'ouvris ; en quelle hâte je le traduisis ! Je ne saurais vous dire ces choses. Il y avait de l'amour dans cette étude. Borelli était pour moi ce que Baruch fut pour La Fontaine[3]. Comme un jeune homme dupe de son premier amour, je ne sentais de Borelli ni la poussière accumulée dans ses pages par les orages parisiens, ni la senteur équivoque de sa couverture, ni les grains de tabac qu'y avait laissés le vieux médecin auquel il appartint jadis, et dont je fus jaloux en lisant ces mots écrits d'une main tremblante : *Ex libris Angard.*

Brst ! quand j'eus lu Borelli, je jetai Borelli, je maudis Borelli, je méprisai le vieux Borelli, qui ne me disait rien *de actu*, comme plus tard le jeune homme baisse la tête en reconnaissant sa première amie, l'ingrat ! Le savant Italien, doué de la patience de Malpighi, avait passé des années à éprouver, à déterminer la force des divers appareils établis par la nature dans notre système musculaire. Il a évidemment prouvé que le mécanisme intérieur de forces réelles, constitué par nos muscles, avait été disposé pour des efforts doubles de ceux que nous voulions faire.

Certes, cet Italien est le machiniste le plus habile de cet opéra changeant, nommé l'homme. A suivre, dans son ouvrage, le mouvement de nos leviers et de nos contre-poids, à voir avec quelle prudence le créateur nous a donné des balanciers naturels pour nous soutenir en toute espèce de pose ; il est impossible de ne pas nous considérer comme d'infatigables danseurs de corde. Or je me souciais peu des moyens, je voulais connaître les causes. De quelle importance ne sont-elles pas ? Jugez. Borelli dit bien pourquoi l'homme, emporté hors du centre de gravité, tombe ; mais il ne dit pas pourquoi souvent l'homme ne tombe pas, lorsqu'il

sait user d'une force occulte, en envoyant à ses pieds une incroyable puissance de *rétraction.*

Ma première colère passée, je rendis justice à Borelli. Nous lui devons la connaissance de l'*aire* humaine : en d'autres termes, de l'espace ambiant dans lequel nous pouvons nous mouvoir sans perdre le centre de gravité. Certes, la dignité de la démarche humaine doit singulièrement dépendre de la manière dont un homme se balance dans cette sphère au-delà de laquelle il tombe. Nous devons également à l'illustre Italien des recherches curieuses sur la dynamique intérieure de l'homme. Il a compté les tuyaux par lesquels passe le fluide moteur, cette insaisissable volonté, désespoir des penseurs et des physiologistes ; il en a mesuré la force ; il en a constaté le jeu ; il a donné généreusement à ceux qui monteront sur ses épaules pour voir plus loin que lui dans ces ténèbres lumineuses, la valeur matérielle et ordinaire des effets produits par notre vouloir ; il a pesé la pensée, en montrant que la machine musculaire est en disproportion avec les résultats obtenus par l'homme, et qu'il se trouve en lui des forces qui portent cette machine à une puissance incomparablement plus grande que ne l'est sa puissance intrinsèque.

Dès lors je quittai Borelli, certain de ne pas avoir fait une connaissance inutile en conversant avec ce beau génie ; et je fus attiré vers les savants qui se sont occupés récemment des forces vitales. Mais hélas ! tous ressemblaient au géomètre qui prend sa toise et chiffre l'abîme ; moi je voulais voir l'abîme, et en pénétrer tous les secrets.

Que de réflexions n'ai-je pas jetées dans ce gouffre, comme un enfant qui lance des pierres dans un puits pour en écouter les retentissements ! Que de soirs passés sur un mol oreiller à contempler les nuages fantastiquement éclairés par le soleil couchant ! Que de nuits vainement employées à demander des inspirations au silence ! La vie la plus belle, la mieux remplie, la moins sujette aux déceptions, est certes celle du fou sublime qui cherche à déterminer l'inconnu d'une équation à racines imaginaires.

Quand j'eus tout appris, je ne savais rien, et je marchais !... Un homme qui n'aurait pas eu mon thorax, mon cou, ma boîte cérébrale, eût perdu la raison en désespoir de cause. Heureusement ce second âge de mon idée vint à finir. En entendant le duo de Tamburini et de Rubini, dans le premier acte de *Mosè*[1], ma théorie

m'apparut pimpante, joyeuse, frétillante, jolie, et vint se coucher complaisamment à mes pieds, comme une courtisane fâchée d'avoir abusé de la coquetterie, et qui craint d'avoir tué l'amour.

Je résolus de constater simplement les effets produits en dehors de l'homme par ses mouvements de quelque nature qu'ils fussent, de les noter, de les classer ; puis, l'analyse achevée, de rechercher les lois du beau idéal en fait de mouvement, et d'en rédiger un code pour les personnes curieuses de donner une bonne idée d'elles-mêmes, de leurs mœurs, de leurs habitudes : la démarche étant, selon moi, le prodrome exact de la pensée et de la vie.

J'allai donc le lendemain m'asseoir sur une chaise du boulevard de Gand, afin d'y étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passeraient devant moi pendant la journée.

Et ce jour-là, je récoltai les observations les plus profondément curieuses que j'aie faites dans ma vie. Je revins chargé comme un botaniste qui, en herborisant, a pris tant de plantes qu'il est obligé de les donner à la première vache venue. Seulement la *théorie de la démarche* me parut impossible à publier sans dix-sept cents planches gravées, sans dix ou douze volumes de texte, et des notes à effrayer feu l'abbé Barthélemy ou mon savant ami Parisot.

Trouver en quoi péchaient les démarches vicieuses ?

Trouver les lois à l'exacte observation desquelles étaient dues les belles démarches ?

Trouver les moyens de faire mentir la démarche, comme les courtisans, les ambitieux, les gens vindicatifs, les comédiens, les courtisanes, les épouses légitimes, les espions, font mentir leurs traits, leurs yeux, leur voix ?

Rechercher si les anciens marchaient bien, quel peuple marche le mieux entre tous les peuples ; si le sol, si le climat est pour quelque chose dans la démarche.

Brrr ! les questions jaillissaient comme des sauterelles ! Sujet merveilleux ! Le gastronome, soit qu'il saisisse sa truelle pour soulever la peau d'un lavaret du lac d'Aix, celle d'un surmulet de Cherbourg, ou d'une perche de l'Indre ; soit qu'il plonge son couteau dans un filet de chevreuil, comme il s'en élabore quelquefois dans les forêts, et s'en perfectionne dans les cuisines ; ce susdit gastronome n'éprouverait pas une jouissance comparable à celle que j'eus en possédant mon sujet. La friandise intellectuelle

est la passion la plus voluptueuse, la plus dédaigneuse, la plus hargneuse : elle comporte la Critique, expression de l'amour-propre jaloux des jouissances qu'il a ressenties.

Je dois à l'Art d'expliquer ici les véritables causes de la délicieuse virginité littéraire et philosophique qui recommande à tous les bons esprits la *Théorie de la démarche;* puis la franchise de mon caractère m'oblige à dire que je ne voudrais pas être comptable de mes bavardages, sans les faire excuser par d'utiles observations.

Un moine de Prague, nommé Reuchlin, dont l'histoire a été recueillie par Marcomarci, avait un odorat si fin, si exercé, qu'il distinguait une jeune fille d'une femme ; et une mère, d'une femme inféconde. Je rapporte ces résultats entre ceux que sa faculté sensitive lui faisait obtenir, parce qu'ils sont assez curieux pour donner une idée de tous les autres.

L'aveugle qui nous a valu la belle lettre de Diderot[1], faite, par parenthèse, en douze heures de nuit, possédait une connaissance si approfondie de la voix humaine, qu'il avait remplacé le sens de la vue, relativement à l'appréciation des caractères, par des diagnostics pris dans les intonations de la voix.

La finesse des perceptions correspondait chez ces deux hommes à une égale finesse d'esprit, à un talent particulier. La science d'observation tout exceptionnelle dont ils avaient été doués me servira d'exemple pour expliquer pourquoi certaines parties de la psychologie ne sont pas suffisamment étudiées, et pourquoi les hommes sont contraints de les déserter.

L'observateur est incontestablement homme de génie au premier chef. Toutes les inventions humaines procèdent d'une observation analytique dans laquelle l'esprit procède avec une incroyable rapidité d'aperçus. Gall, Lavater, Mesmer, Cuvier, Lagrange, le docteur Mereaux[2] que nous avons récemment perdu, Bernard de Palissy, le précurseur de Buffon, le marquis de Worcester, Newton, enfin le grand peintre et le grand musicien, sont tous des observateurs. Tous vont de l'effet à la cause, alors que les autres hommes ne voient ni cause, ni effet.

Mais ces sublimes oiseaux de proie qui, tout en s'élevant à de hautes régions possèdent le don de voir clair dans les choses d'ici-bas, qui peuvent tout à la fois abstraire et spécialiser, faire d'exactes analyses et de justes synthèses, ont, pour ainsi dire, une mission purement métaphysique. La nature et la force de

leur génie les contraint à reproduire dans leurs œuvres leurs propres qualités. Ils sont emportés par le vol audacieux de leur génie, et par leur ardente recherche du vrai, vers les formules les plus simples. Ils observent, jugent et laissent des principes que les hommes minutieux prouvent, expliquent et commentent.

L'observation des phénomènes relatifs à l'homme, l'art qui doit en saisir les mouvements les plus cachés, l'étude du peu que cet être privilégié laisse involontairement deviner de sa conscience, exigent et une somme de génie et un rapetissement qui s'excluent. Il faut être à la fois patient comme l'étaient jadis Muschenbroek et Spallanzani ; comme le sont aujourd'hui messieurs Nobili, Magendie, Flourens, Dutrochet et tant d'autres ; puis il faut encore posséder ce coup-d'œil qui fait converger les phénomènes vers un centre, cette logique qui les dispose en rayons, cette perspicacité qui voit et déduit, cette lenteur qui sert à ne jamais découvrir un des points du cercle sans observer les autres, et cette promptitude qui mène d'un seul bond du pied à la tête.

Ce génie multiple, possédé par quelques têtes héroïques justement célèbres dans les annales des sciences naturelles, est beaucoup plus rare chez l'observateur de la nature morale. L'écrivain, chargé de répandre les lumières qui brillent sur les hauts lieux, doit donner à son œuvre un corps littéraire, et faire lire avec intérêt les doctrines les plus ardues, et parer la science. Il se trouve donc sans cesse dominé par la forme, par la poésie, et par les accessoires de l'art. Être un grand écrivain et un grand observateur, Jean-Jacques et le Bureau des Longitudes, tel est le problème ; problème insoluble. Puis, le Génie qui préside aux découvertes exactes et physiques, n'exige que la vue morale ; mais l'esprit de l'observation psychologique veut impérieusement et l'odorat du moine et l'ouïe de l'aveugle. Il n'y a pas d'observation possible, sans une éminente perfection de sens, et sans une mémoire presque divine.

Donc, en mettant à part la rareté particulière des observateurs qui examinent la nature humaine sans scalpel, et veulent la prendre sur le fait ; souvent l'homme doué de ce microscope moral, indispensable pour ce genre d'étude, manque de la puissance qui exprime, comme celui qui saurait s'exprimer manque de la puissance de bien voir. Ceux qui ont su formuler la nature, comme le fit Molière, devinaient vrai, sur simple échantillon ; puis

ils volaient leurs contemporains et assassinaient ceux d'entre eux qui criaient trop fort. Il y a dans tous les temps un homme de génie qui se fait le secrétaire de son époque : Homère, Aristote, Tacite, Shakspeare, l'Arétin, Machiavel, Rabelais, Bacon, Molière, Voltaire, ont tenu la plume sous la dictée de leurs siècles.

Les plus habiles observateurs sont dans le monde, mais ou paresseux, ou insouciants de gloire, ils meurent ayant eu de cette science ce qu'il leur en fallait pour leur usage, et pour rire le soir, à minuit, quand il n'y a plus que trois personnes dans un salon. En ce genre, Gérard aurait été le littérateur le plus spirituel s'il n'eût pas été grand peintre ; sa touche est aussi fine quand il fait un portrait que lorsqu'il le peint.

Enfin, souvent, ce sont des hommes grossiers, des ouvriers en contact avec le monde, et forcés de l'observer, comme une femme faible est contrainte d'étudier son mari pour le jouer, qui, possesseurs de remarques prodigieuses, s'en vont, faisant banqueroute de leurs découvertes au monde intellectuel. Souvent aussi la femme la plus artiste, qui, dans une causerie familière, étonne par la profondeur de ses aperçus, dédaigne d'écrire, rit des hommes, les méprise, et s'en sert.

Ainsi le sujet le plus délicat de tous les sujets psychologiques est resté vierge sans être intact. Il voulait et trop de science et trop de frivolité peut-être.

Moi, poussé par cette croyance en nos talents, la seule qui nous reste dans le grand naufrage de la Foi, poussé sans doute encore par un premier amour pour un sujet neuf, j'ai donc obéi à cette passion : je suis venu me placer sur une chaise ; j'ai regardé les passants ; mais, après avoir admiré les trésors, je me suis sauvé d'abord, pour m'en amuser en emportant le secret du *Sésame ouvre-toi !...*

Car il ne s'agissait pas de voir et de rire ; ne fallait-il pas analyser, abstraire et classer ?

Classer, pour pouvoir codifier !

Codifier, faire le code de la démarche. En d'autres termes, rédiger une suite d'axiomes pour le repos des intelligences faibles ou paresseuses, afin de leur éviter la peine de réfléchir et les amener, par l'observation de quelques principes clairs, à régler leur mouvement. En étudiant ce code, les hommes progressifs, et ceux qui tiennent au système de la perfectibilité, pourraient

paraître aimables, gracieux, distingués, bien élevés, fashionables, aimés, instruits, ducs, marquis ou comtes ; au lieu de sembler vulgaires, stupides, ennuyeux, pédants, ignobles, maçons du roi Philippe ou barons de l'empire. Et n'est-ce pas ce qu'il y a de plus important chez une nation dont la devise est : *Tout pour l'enseigne.*

S'il m'était permis de descendre au fond de la conscience de l'incorruptible journaliste, du philosophe éclectique, du vertueux épicier, du délicieux professeur, du vieux marchand de mousseline, de l'illustre papetier, qui, par la grâce moqueuse de Louis-Philippe, sont les derniers pairs de France venus, je suis persuadé d'y trouver ce souhait écrit en lettres d'or :

Je voudrais bien avoir l'air noble !

Ils s'en défendront, ils le nieront, ils vous diront :

— Je n'y tiens pas ! cela m'est égal ! Je suis journaliste, philosophe, épicier, professeur, marchand de toiles, ou de papier !

Ne les croyez pas ! Forcés d'être pairs de France, ils veulent être pairs de France ; mais s'ils sont pairs de France au lit, à table, à la Chambre, dans le Bulletin des Lois, aux Tuileries, dans leurs portraits de famille, il leur est impossible d'être pris pour des pairs de France lorsqu'ils passent sur le boulevard. Là, ces messieurs redeviennent Gros-Jean, comme devant. L'observateur ne cherche même pas ce qu'ils peuvent être ; tandis que si monsieur le duc de Laval, si monsieur de Lamartine, si monsieur le duc de Rohan viennent à s'y promener, leur qualité n'est un doute pour personne ; et je ne conseillerais pas à ceux-là, de suivre ceux-ci.

Je voudrais bien n'offenser aucun amour-propre. Si j'avais involontairement blessé l'un des derniers pairs venus, dont j'improuve l'intronisation patricienne, mais dont j'estime la science, le talent, les vertus privées, la probité commerciale, sachant bien que le premier et le dernier ont eu le droit de vendre, l'un son journal, l'autre son papier, plus cher qu'ils ne leur coûtaient, je crois pouvoir jeter quelque baume sur cette égratignure, en leur faisant observer que je suis obligé de prendre mes exemples en haut lieu pour convaincre les bons esprits de l'importance de cette théorie.

Et en effet, je suis resté pendant quelque temps stupéfié par les observations que j'avais faites sur le boulevard de Gand, et

surpris de trouver au mouvement des couleurs aussi tranchées ; de là ce premier aphorisme :

I.

La démarche est la physionomie du corps.

N'est-il pas effrayant de penser qu'un observateur profond peut découvrir un vice, un remords, une maladie en voyant un homme en mouvement ? Quel riche langage dans ces effets immédiats d'une volonté traduite avec innocence ! L'inclination plus ou moins vive d'un de nos membres ; la forme télégraphique dont il a contracté, malgré nous, l'habitude ; l'angle ou le contour que nous lui faisons décrire, sont empreints de notre vouloir, et sont d'une effrayante signification. C'est plus que la parole, c'est la pensée en action. Un simple geste, un involontaire frémissement de lèvres peut devenir le terrible dénouement d'un drame caché long-temps entre deux cœurs. Aussi de là cet autre aphorisme :

II.

Le regard, la voix, la respiration, la démarche sont identiques ; mais comme il n'a pas été donné à l'homme de pouvoir veiller à la fois sur ces quatre expressions diverses et simultanées de sa pensée, cherchez celle qui dit vrai : vous connaîtrez l'homme tout entier.

EXEMPLE :

Monsieur S. n'est pas seulement chimiste et capitaliste, il est profond observateur et grand philosophe.

Monsieur O[1]. n'est pas seulement un spéculateur, il est homme d'État. Il tient et de l'oiseau de proie et du serpent ; il emporte des trésors et sait charmer les gardiens.

Ces deux hommes aux prises ne doivent-ils pas offrir un admirable combat, en luttant ruse contre ruse, dires contre dires, mensonge à outrance, spéculation au poing, chiffre en tête ?

Or ils se sont rencontrés un soir, au coin d'une cheminée, sous le feu des bougies, le mensonge sur les lèvres, dans les dents, au front, dans l'œil, sur la main ; ils en étaient armés de pied en cap. Il s'agissait d'argent. Ce duel eut lieu sous l'Empire.

Monsieur O., qui avait besoin de 500.000 francs pour le lendemain, se trouvait, à minuit, debout à côté de S[1].

Voyez-vous bien S., homme de bronze, vrai Shylok[2] qui, plus rusé que son devancier, prendrait la livre de chair avant le prêt ? le voyez-vous accosté par O., l'Alcibiade de la banque, l'homme capable d'emprunter successivement trois royaumes sans les restituer, et capable de persuader à tout le monde qu'il les a enrichis. Suivez-les ? Monsieur O. demande légèrement à monsieur S. 500.000 francs pour vingt-quatre heures, en lui promettant de les lui rendre en telles et telles valeurs.

— Monsieur, dit monsieur S. à la personne de qui je tiens cette précieuse anecdote, quand O. me détailla les valeurs, le bout de son nez vint à blanchir, du côté gauche seulement, dans le léger cercle décrit par un méplat qui s'y trouve. J'avais déjà eu l'occasion de remarquer que toutes les fois que O. mentait, ce méplat devenait blanc. Ainsi je sus que mes 500.000 francs seraient compromis pendant un certain temps...

— Hé bien ! lui demanda-t-on.

— Hé bien ! reprit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

— Hé bien, ce serpent me tint pendant une demi-heure ; je lui promis les 500.000 francs, et il les eut.

— Les a-t-il rendus ?...

S. pouvait calomnier O. Sa haine bien connue lui en donnait le droit, à une époque où l'on tue ses ennemis à coups de langue. Je dois dire, à la louange de cet homme bizarre, qu'il répondit : — Oui. Mais ce fut piteusement. Il aurait voulu pouvoir accuser son ennemi d'une tromperie de plus.

Quelques personnes disent monsieur O. encore plus fort en fait de dissimulation que ne l'est monsieur le prince de Bénévent. Je le crois volontiers. Le diplomate ment pour le compte d'autrui, le banquier ment pour lui-même. Eh bien ! ce moderne Bourvalais, qui a pris l'habitude d'une admirable immobilité de traits, d'une complète insignifiance dans le regard, d'une imperturbable égalité dans la voix, d'une habile démarche, n'a pas su dompter le bout de son nez. Chacun de nous a quelque méplat où triomphe l'âme, un cartilage d'oreille qui rougit, un nerf qui tressaille, une manière trop significative de déplier les paupières, une ride qui se creuse intempestivement, une parlante pression de lèvres, un éloquent

tremblement dans la voix, une respiration qui se gêne. Que voulez-vous ? le Vice n'est pas parfait.

Donc mon axiome subsiste. Il domine toute cette théorie ; il en prouve l'importance. La pensée est comme la vapeur. Quoi que vous fassiez, et quelque subtile qu'elle puisse être, il lui faut sa place, elle la veut, elle la prend, elle reste même sur le visage d'un homme mort. Le premier squelette que j'aie vu était celui d'une jeune fille morte à vingt-deux ans.

— Elle avait la taille fine et devait être gracieuse, dis-je au médecin.

Il parut surpris. La disposition des côtes, et je ne sais quelle bonne grâce de squelette, trahissaient encore les habitudes de la démarche. Il existe une *anatomie comparée* morale, comme une *anatomie comparée* physique. Pour l'âme, comme pour le corps, un détail mène logiquement à l'ensemble. Il n'y a certes pas deux squelettes semblables ; et, de même que les poisons végétaux se retrouvent en nature, dans un temps voulu, chez l'homme empoisonné, de même les habitudes de la vie reparaissent aux yeux du chimiste moral, soit dans les sinus du crâne, soit dans les *attachements* des os de ceux qui ne sont plus.

Mais les hommes sont beaucoup plus naïfs qu'ils ne le croient, et ceux qui se flattent de dissimuler leur vie intime sont des faquins. Si vous voulez dérober la connaissance de vos pensées, imitez l'enfant ou le sauvage, ce sont vos maîtres.

En effet, pour pouvoir cacher sa pensée, il faut n'en avoir qu'une seule. Tout homme complexe se laisse facilement deviner. Aussi tous les grands hommes sont-ils joués par un être qui leur est inférieur.

L'âme perd en force centripète ce qu'elle gagne en force centrifuge.

Or, le sauvage et l'enfant font converger tous les rayons de la sphère dans laquelle ils vivent, à une idée, à un désir ; leur vie est monophile, et leur puissance gît dans la prodigieuse unité de leurs actions.

L'homme social est obligé d'aller continuellement du centre à tous les points de la circonférence ; il a mille passions, mille idées, et il existe si peu de proportion entre sa base et l'étendue de ses opérations, qu'à chaque instant il est pris en flagrant délit de faiblesse.

De là le grand mot de William Pitt : — Si j'ai fait tant de choses, c'est que je n'en ai jamais voulu qu'une seule à la fois.

De l'inobservation de ce précepte ministériel procède le naïf langage de la démarche. Qui de nous pense à marcher en marchant ? personne. Bien plus, chacun se fait gloire de marcher en pensant.

Mais lisez les relations écrites par les voyageurs qui ont le mieux observé les peuplades improprement nommées sauvages ; lisez le baron de la Hontan, qui a fait les *Mohicans* avant que Cooper n'y songeât, et vous verrez, à la honte des gens civilisés, quelle importance les barbares attachent à la démarche. Le sauvage, en présence de ses semblables, n'a que des mouvements lents et graves ; il sait, par expérience, que plus les manifestations extérieures se rapprochent du repos, et plus impénétrable est la pensée. De là cet axiome[1] :

III.

Le repos est le silence du corps.

IV.

Le mouvement lent est essentiellement majestueux.

Croyez-vous que l'homme dont parle Virgile, et dont l'apparition calmait le peuple en fureur, arrivât devant la sédition en sautillant ?

Ainsi nous pouvons établir en principe, que l'économie du mouvement est un moyen de rendre la démarche et noble et gracieuse. Un homme qui marche vite ne dit-il pas déjà la moitié de son secret ? il est pressé. Le docteur Gall a observé que la pesanteur de la cervelle, le nombre de ses circonvolutions, était, chez tous les êtres organisés, en rapport avec la lenteur de leur mouvement vital. Les oiseaux ont peu d'idées. Les hommes qui vont habituellement vite doivent avoir généralement la tête pointue et le front déprimé. D'ailleurs, logiquement, l'homme qui marche beaucoup arrive nécessairement à l'état intellectuel du danseur de l'Opéra.

Suivons ?

Si la lenteur bien entendue de la démarche annonce un homme qui a du temps à lui, du loisir, conséquemment un riche, un noble,

un penseur, un sage, les détails doivent nécessairement s'accorder avec le principe ; alors les gestes seront peu fréquents et lents ; de là, cet autre aphorisme :

V.

Tout mouvement saccadé trahit un vice, ou une mauvaise éducation.

N'avez-vous pas souvent ri des gens qui *virvouchent ?*

Virvoucher est un admirable mot du vieux français, remis en lumière par Lautour-Mézeray. Virvoucher exprime l'action d'aller et de venir, de tourner autour de quelqu'un, de toucher à tout, de se lever, de se rasseoir, de bourdonner, de tatillonner ; virvoucher, c'est faire une certaine quantité de mouvements qui n'ont pas de but ; c'est imiter les mouches. Il faut toujours donner la clef des champs aux *virvoucheurs;* ils vous cassent la tête ou quelque meuble précieux.

N'avez-vous pas ri d'une femme dont tous les mouvements de bras, de tête, de pied ou de corps, produisent des angles aigus ?

Des femmes qui vous tendent la main comme si quelque ressort faisait partir leur coude ;

Qui s'asseyent tout d'une pièce, ou qui se lèvent comme le soldat d'un joujou à surprise.

Ces sortes de femmes sont très-souvent vertueuses. La vertu des femmes est intimement liée à l'angle droit. Toutes les femmes, qui ont fait ce que l'on nomme des fautes, sont remarquables par la rondeur exquise de leurs mouvements. Si j'étais mère de famille, ces mots sacramentels du maître à danser : — *Arrondissez les coudes*, me ferait trembler pour mes filles. De là cet axiome :

VI.

La grâce veut les formes rondes.

Voyez la joie d'une femme qui peut dire de sa rivale : — Elle est bien anguleuse !

Mais en observant les différentes démarches, il s'éleva dans mon âme un doute cruel, et qui me prouva, qu'en toute espèce de science, même dans la plus frivole, l'homme est arrêté par d'inextricables difficultés ; il lui est aussi impossible de connaître la

cause et la fin de ses mouvements, que de savoir celles des pois chiches.

Ainsi, tout d'abord, je me demandai d'où devait procéder le mouvement. Hé bien, il est aussi difficile de déterminer où il commence et où il finit en nous, que de dire où commence et où finit *le grand sympathique*, cet organe intérieur qui, jusqu'à présent, a lassé la patience de tant d'observateurs. Borelli lui-même, le grand Borelli, n'a pas abordé cette immense question. N'est-il pas effrayant de trouver tant de problèmes insolubles dans un acte vulgaire, dans un mouvement que huit cent mille Parisiens font tous les jours ?

Il est résulté de mes profondes réflexions sur cette difficulté, l'aphorisme suivant que je vous prie de méditer :

VII.

Tout en nous participe au mouvement ; mais il ne doit prédominer nulle part.

En effet, la nature a construit l'appareil de notre motilité d'une façon si ingénieuse et si simple, qu'il en résulte, comme en toutes ses créations, une admirable harmonie ; et si vous la dérangez par une habitude quelconque, il y a laideur et ridicule, parce que nous ne nous moquons jamais que des laideurs dont l'homme est coupable : nous sommes impitoyables pour des gestes faux, comme nous le sommes pour l'ignorance ou pour la sottise.

Ainsi de ceux qui passèrent devant moi et m'apprirent les premiers principes de cet art jusqu'à présent dédaigné.

Le premier de tous fut un gros monsieur. Ici, je ferai observer qu'un écrivain éminemment spirituel a favorisé plusieurs erreurs, en les soutenant par son suffrage. Brillat-Savarin a dit qu'il était possible à un homme gros de *contenir son ventre au majestueux*[1]. Non. Si la majesté ne va pas sans une certaine amplitude de chair, il est impossible de prétendre à une démarche dès que le ventre a rompu l'équilibre entre les parties du corps. La démarche cesse à l'obésité. Un obèse est nécessairement forcé de s'abandonner au faux mouvement introduit dans son économie par son ventre qui la domine.

EXEMPLE :

Henri Monnier aurait certainement fait la caricature de ce gros

monsieur, en mettant une tête au-dessus d'un tambour et dessous les baguettes en *X*. Cet inconnu semblait, en marchant, avoir peur d'écraser des œufs. Assurément, chez cet homme, le caractère spécial de la démarche était complétement aboli. Il ne marchait pas plus que les vieux canonniers n'entendent. Autrefois il avait eu le sens de la locomotion, il avait sautillé peut-être ; mais aujourd'hui le pauvre homme ne se comprenait plus marcher. Il me fit l'aumône de toute sa vie et d'un monde de réflexions. Qui avait amolli ses jambes, d'où provenait sa goutte, son embonpoint ? Étaient-ce les vices ou le travail qui l'avaient déformé ? Triste réflexion ! le travail qui édifie et le vice qui détruit produisent en l'homme les mêmes résultats. Obéissant à son ventre, ce pauvre riche semblait tordu. Il ramenait péniblement ses jambes, l'une après l'autre, par un mouvement traînant et maladif comme un mourant qui résiste à la mort et se laisse traîner de force par elle sur le bord de la fosse.

Par un singulier contraste, derrière lui venait un homme qui allait, les mains croisées derrière le dos, les épaules effacées, tendues, les omoplates rapprochées ; il était semblable à un perdreau servi sur une rôtie. Il paraissait n'avancer que par le cou, et l'impulsion était donnée à tout son corps par le thorax.

Puis, une jeune demoiselle, suivie d'un laquais, vint sautant sur elle-même à l'instar des Anglaises. Elle ressemblait à une poule dont on a coupé les ailes et qui essaie toujours de voler. Le principe de son mouvement semblait être à la chute de ses reins. En voyant son laquais armé d'un parapluie, vous eussiez dit qu'elle craignait d'en recevoir un coup dans la partie d'où partait son quasi-vol. C'était une fille de bonne maison, mais très-gauche ; indécente le plus innocemment du monde.

Après, je vis un homme qui avait l'ait d'être composé de deux compartiments. Il ne risquait sa jambe gauche, et tout ce qui en dépendait, qu'après avoir assuré la droite et tout son système. Il appartenait à la faction des binaires. Évidemment, son corps devait avoir été primitivement fendu en deux par une révolution quelconque, et il s'était miraculeusement mais imparfaitement ressoudé. Il avait deux axes, sans avoir plus d'un cerveau.

Bientôt ce fut un diplomate, personnage squelettique, marchant tout d'une pièce comme ces pantins dont Joly oublie de tirer les ficelles ; vous l'eussiez cru serré comme une momie dans ses ban-

delettes. Il était pris dans sa cravate comme une pomme dans un ruisseau, par un temps de gelée. S'il se retourne, il est clair qu'il est fixé sur un pivot et qu'un passant l'a heurté.

Cet inconnu m'a prouvé la nécessité de formuler cet axiome :

VIII.

Le mouvement humain se décompose en TEMPS bien distincts ; si vous les confondez, vous arrivez à la raideur de la mécanique.

Une jolie femme, se défiant de la proéminence de son busc[1], ou gênée, je ne sais par quoi, s'était transformée en Vénus Callipyge, et allait comme une pintade, tendant le cou, rentrant son busc, et bombant la partie opposée à celle sur laquelle appuyait le busc...

En effet, l'intelligence doit briller dans les actes imperceptibles et successifs de notre mouvement, comme la lumière et les couleurs se jouent dans les losanges des changeants anneaux du serpent. Tout le secret des belles démarches est dans la décomposition du mouvement.

Puis venait une dame qui se creusait également comme la précédente. Vraiment, s'il y en avait eu une troisième, et que vous les eussiez observées, vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire des demi-lunes toutes faites pour ces protubérances exorbitantes.

La saillie prodigieuse de ces choses, que je ne saurais nommer, et qui dominent singulièrement la question de la démarche féminine, surtout à Paris, m'a long-temps préoccupé. Je consultai des femmes d'esprit, des femmes de bon goût, des dévotes. Après plusieurs conférences où nous discutâmes le fort et le faible, en conciliant les égards dus à la beauté, au malheur de certaines conformations diaboliquement rondes, nous rédigeâmes cet admirable aphorisme :

IX.

En marchant, les femmes peuvent tout montrer, mais ne rien laisser voir.

— Mais certainement ! s'écria l'une des dames consultées, les robes n'ont été faites que pour cela.

Cette femme a dit une grande vérité. Toute notre société est dans la jupe. Otez la jupe à la femme, adieu la coquetterie ; plus

de passions. Dans la robe est toute sa puissance ; là où il y a des pagnes il n'y a pas d'amour. Aussi bon nombre de commentateurs, les Massorets[1] surtout, prétendent que la feuille de figuier de notre mère Ève était une robe de cachemire. Je le pense.

Je ne quitterai pas cette question secondaire sans dire deux mots sur une dissertation vraiment neuve qui eut lieu pendant ces conférences,

Une femme doit-elle retrousser sa robe en marchant ?

Immense problème, si vous vous rappelez combien de femmes empoignent sans grâce, au bas du dos, un paquet d'étoffe, et vont en faisant décrire, par en bas, un immense hiatus à leurs robes ; combien de pauvres filles marchent innocemment en tenant leurs robes transversalement relevées, de manière à tracer un angle dont le sommet est au pied droit, dont l'ouverture arrive au-dessus du mollet gauche, et qui laissent voir ainsi leurs bas bien blancs, bien tendus, le système de leurs cothurnes, et quelques autres choses. A voir les jupes de femmes ainsi retroussées, il semble que l'on ait relevé par un coin le rideau d'un théâtre, et qu'on aperçoive les pieds des danseuses.

Et d'abord il passa en force de chose jugée, que les femmes de bon goût ne sortaient jamais à pied par un temps de pluie ou quand les rues étaient crottées ; puis il fut décidé souverainement qu'une femme ne devait jamais toucher à sa jupe en public, et ne devait jamais la retrousser sous aucun prétexte.

— Mais cependant, dis-je, s'il y avait un ruisseau à passer ?

— Hé bien, monsieur, une femme comme il faut pince légèrement sa robe du côté gauche, la soulève, se hausse par un petit mouvement, et lâche aussitôt la robe. *Ecco*[2].

Alors je me souvins de la magnificence des plis de certaines robes ; alors je me rappelai les admirables ondulations de certaines personnes, la grâce des sinuosités, des flexuosités mouvantes de leurs cottes, et je n'ai pu résister à consigner ici ma pensée :

X.

Il y a des mouvements de jupe qui valent un prix Monthyon.

Il demeure prouvé que les femmes ne doivent lever leur robe que très-secrètement. Ce principe passera pour incontestable en France.

Et pour en finir sur l'importance de la démarche en ce qui

concerne les diagnostics, je vous prie de me pardonner une citation diplomatique.

La princesse de Hesse Darmstadt amena ses trois filles à l'impératrice, afin qu'elle choisît entre elles une femme pour le grand-duc, dit un ambassadeur du dernier siècle, monsieur Mercy d'Argentau. Sans leur avoir parlé, l'impératrice se décida pour la seconde. La princesse étonnée lui demanda la raison de ce bref jugement.

— Je les ai regardées toutes trois de ma fenêtre pendant qu'elles descendaient de carrosse, répondit l'impératrice. L'aînée a fait un faux pas ; la seconde est descendue naturellement ; la troisième a franchi le marche-pied. L'aînée doit être gauche ; la plus jeune, étourdie.

C'était vrai.

Si le mouvement trahit le caractère, les habitudes de la vie, les mœurs les plus secrètes, que direz-vous de la marche de ces femmes bien corsées[1], qui, ayant des hanches un peu fortes, les font monter, descendre alternativement, en temps bien égaux, comme les leviers d'une machine à vapeur, et qui mettent une sorte de prétention à ce mouvement systématique. Ne doivent-elles pas scander l'amour avec une détestable précision ?

Pour mon bonheur, un agent de change ne manqua pas à passer sur ce boulevard où trône la Spéculation. C'était un gros homme enchanté de lui-même, et tâchant de se donner de l'aisance et de la grâce. Il imprimait à son corps un mouvement de rotation qui faisait périodiquement rouler et dérouler sur ses cuisses les pans de sa redingotte, comme la voluptueuse jaquette de la Taglioni quand, après avoir achevé sa pirouette, elle se retourne pour recevoir les bravos du parterre. C'était un mouvement de circulation en rapport avec ses habitudes. Il roulait comme son argent.

Il était suivi par une grande demoiselle qui, les pieds serrés, la bouche pincée, tout pincé, décrivait une légère courbe, et allait par petites secousses, comme si, mécanique imparfaite, ses ressorts étaient gênés, ses apophyses déjà soudées. Ses mouvements avaient de la raideur, elle faillait à mon huitième axiome.

Quelques hommes passèrent, marchant d'un air agréable. Véritables modèles d'une reconnaissance de théâtre, ils semblaient tous retrouver un camarade de collége dans le citoyen paisible et insouciant qui venait à eux.

Je ne dirai rien de ces Paillasses involontaires qui jouent des drames dans la rue, mais je les prie de réfléchir à ce mémorable axiome :

XI.

Quand le corps est en mouvement, le visage doit être immobile.

Aussi vous peindrais-je difficilement mon mépris pour l'homme affairé, allant vite, filant comme une anguille dans sa vase, à travers les rangs serrés des flâneurs. Il se livre à la marche comme un soldat qui fait son étape. Généralement il est causeur, il parle haut, s'absorbe dans ses discours, s'indigne, apostrophe un adversaire absent, lui pousse des arguments sans réplique, gesticule, s'attriste, s'égaie. Adieu délicieux mime, orateur distingué !

Qu'auriez-vous dit d'un inconnu qui communiquait transversalement à son épaule gauche le mouvement de la jambe droite, et réciproquement celui de la jambe gauche à l'épaule droite, par un mouvement de flux et reflux si régulier, qu'à le voir marcher, vous l'eussiez comparé à deux grands bâtons croisés qui auraient supporté un habit. C'était nécessairement un ouvrier enrichi.

Les hommes condamnés à répéter le même mouvement par le travail auquel ils sont assujétis ont tous dans la démarche le principe locomotif fortement déterminé ; et il se trouve soit dans le thorax, soit dans les hanches, soit dans les épaules. Souvent le corps se porte tout entier d'un seul côté. Habituellement les hommes d'étude inclinent la tête. Quiconque a lu la *Physiologie du goût* doit se souvenir de cette expression : *le nez à l'ouest*[1] comme monsieur Villemain. En effet ce célèbre professeur porte sa tête avec une très-spirituelle originalité, de droite à gauche.

Relativement au port de la tête, il y a des observations curieuses. Le menton en l'air à la Mirabeau est une attitude de fierté qui, selon moi, messied généralement. Cette pose n'est permise qu'aux hommes qui ont un duel avec leur siècle. Peu de personnes savent que Mirabeau prit cette audace théâtrale à son grand et immortel adversaire, Beaumarchais. C'étaient deux hommes également attaqués ; et, au moral comme au physique, la persécution grandit un homme de génie. N'espérez rien du malheureux qui baisse la tête, ni du riche qui la lève : l'un sera toujours esclave, l'autre l'a été ; celui-ci est un fripon, celui-là le sera.

Il est certain que les hommes les plus imposants ont tous légèrement penché leur tête à gauche. Alexandre, César, Louis XIV, Newton, Charles XII, Voltaire, Frédéric II et Byron, affectaient cette attitude. Napoléon tenait sa tête droite et envisageait tout rectangulairement. Il y avait habitude en lui de voir les hommes, les champs de bataille et le monde moral en face. Robespierre, homme qui n'est pas encore jugé, regardait aussi son assemblée en face. Danton continua l'attitude de Mirabeau. Monsieur de Chateaubriand incline la tête à gauche.

Après un mûr examen, je me déclare pour cette attitude. Je l'ai trouvée à l'état normal chez toutes les femmes gracieuses. La grâce (et le génie comporte la grâce) a horreur de la ligne droite. Cette observation corrobore notre sixième axiome.

Il existe deux natures d'hommes dont la démarche est incommutablement viciée. Ce sont les marins et les militaires.

Les marins ont les jambes séparées, toujours prêtes à fléchir, à se contracter. Obligés de se dandiner sur les tillacs pour suivre l'impulsion de la mer, à terre, il leur est impossible de marcher droit. Ils louvoyent toujours ; aussi commence-t-on à en faire des diplomates.

Les militaires ont une démarche parfaitement reconnaissable. Presque tous campés sur leurs reins comme un buste sur son piédestal, leurs jambes s'agitent sous l'abdomen, comme si elles étaient mues par une âme subalterne chargée de veiller au parfait gouvernement des choses d'en bas. Le haut du corps ne paraît point avoir conscience des mouvements inférieurs. A les voir marcher, vous diriez le torse de l'Hercule Farnèze, posé sur des roulettes et qu'on amène au milieu d'un atelier. Voici pourquoi. Le militaire est constamment forcé de porter la somme totale de sa force dans le thorax, il le présente sans cesse, et se tient toujours droit. Or, pour emprunter à Amyot l'une de ses plus belles expressions, tout homme *qui se dresse en pied*, pèse vigoureusement sur la terre afin de s'en faire un point d'appui, et il y a nécessairement dans le haut du corps un contre-coup de la force qu'il puise ainsi dans le sein de la mère commune. Alors, l'appareil locomotif se scinde nécessairement chez lui. Le foyer du courage est dans sa poitrine. Les jambes ne sont plus qu'un appendice de son organisation.

Les marins et les militaires appliquent donc les lois du mouvement dans le but de toujours obtenir un même résultat, une

émission de force par le *plexus* solaire et par les mains, deux organes que je nommerais volontiers les seconds cerveaux de l'homme, tant ils sont intellectuellement sensibles et fluidement agissants. Or, la direction constante de leur volonté dans ces deux agents doit déterminer une spéciale atrophie de mouvement, d'où procède la physionomie de leur corps.

Les militaires de terre et de mer sont les vivantes preuves des problèmes physiologiques qui ont inspiré cette théorie. La projection fluide de la volonté, son appareil intérieur, la parité de sa substance avec celle de nos idées, sa motilité flagrante, ressortent évidemment de ces dernières observations. Mais l'apparente futilité de notre ouvrage ne nous permet pas d'y bâtir le plus léger système. Ici notre but est de poursuivre le cours des démonstrations physiques de la pensée, et de prouver que l'on peut juger un homme sur son habit pendu à une tringle, aussi bien que sur l'aspect de son mobilier, de sa voiture, de ses chevaux, de ses gens ; et de donner de sages préceptes aux gens assez riches pour se dépenser eux-mêmes dans la vie extérieure. L'amour, le bavardage, les dîners en ville, le bal, l'élégance de la mise, l'existence mondaine, la frivolité, comportent plus de grandeur que les hommes ne le pensent. De là cet axiome :

XII.

Tout mouvement exorbitant est une prodigalité sublime.

Fontenelle a touché barre d'un siècle à l'autre par la stricte économie qu'il apportait dans la distribution de son mouvement vital. Il aimait mieux écouter que de parler ; aussi passait-il pour infiniment aimable. Chacun croyait avoir l'usufruit du spirituel académicien. Il disait des mots qui résumaient la conversation, et ne conversait jamais. Il connaissait bien la prodigieuse déperdition de fluide que nécessite le mouvement vocal. Il n'avait jamais haussé la voix dans aucune occasion de sa vie ; il ne parlait pas en carrosse, pour ne pas être obligé d'élever le ton. Il ne se passionnait point. Il n'aimait personne ; on lui plaisait. Quand Voltaire se plaignit de ses critiques chez Fontenelle, le bonhomme ouvrit une grande malle pleine de pamphlets non coupés :

— Voici, dit-il au jeune Arouet, tout ce qui a été écrit contre moi. La première épigramme est de monsieur Racine le père.

Il referma la boîte.

Fontenelle a peu marché, il s'est fait porter pendant toute sa vie. Le président Roze lisait pour lui les éloges de l'Académie ; il avait ainsi trouvé moyen d'emprunter quelque chose à ce célèbre avare. Quand son neveu, monsieur d'Aube, dont Rulhière a illustré la colère et la manie de disputer, se mettait à parler, Fontenelle fermait les yeux, s'enfonçait dans son fauteuil, et restait calme. Devant tout obstacle, il s'arrêtait. Lorsqu'il avait la goutte, il posait son pied sur un tabouret et restait coi. Il n'avait ni vertus, ni vices, il avait de l'esprit. Il fit la secte des philosophes, et n'en fut pas. Il n'avait jamais pleuré, jamais couru, jamais ri. Madame du Deffant lui dit un jour :

— Pourquoi ne vous ai-je jamais vu rire ?

— Je n'ai jamais fait *Ha! ha! ha!* comme vous autres, répondit-il, mais j'ai ri tout doucement, en dedans.

Cette petite machine délicate, tout d'abord condamnée à mourir, vécut ainsi plus de cent ans.

Voltaire dut sa longue vie aux conseils de Fontenelle :

— Monsieur, lui dit-il, faites peu d'enfantillages, ce sont des sottises !

Voltaire n'oublia ni le mot, ni l'homme, ni le principe, ni le résultat. A quatre-vingts ans, il prétendait n'avoir pas fait plus de quatre-vingts sottises. Aussi madame Du Châtelet remplaça-t-elle le portrait du sire de Ferney par celui de Saint-Lambert.

Avis aux hommes qui virvouchent, qui parlent, qui courent, et qui, en amour, pindarisent, sans savoir de quoi il s'en va.

Ce qui nous use le plus ce sont nos convictions. Ayez des opinions, ne les défendez pas, gardez-les ; mais des convictions ! grand Dieu ! Quelle effroyable débauche ! Une conviction politique ou littéraire est une maîtresse qui finit par vous tuer avec l'épée ou avec la langue. Voyez le visage d'un homme inspiré par une conviction forte ? Il doit rayonner. Si jusqu'ici les effluves d'une tête embrasée n'ont pas été visibles à l'œil nu, n'est-ce pas un fait admis en poésie, en peinture ? Et s'il n'est pas encore prouvé physiologiquement, certes, il est probable. Je vais plus loin, et crois que les mouvements de l'homme font dégager un fluide animique. Sa transpiration est la fumée d'une flamme inconnue. De là vient la prodigieuse éloquence de la démarche, prise comme *ensemble des mouvements humains.*

Voyez ?

Il y a des hommes qui vont la tête baissée, comme celle des chevaux de fiacre. Jamais un riche ne marche ainsi, à moins qu'il ne soit misérable ; alors, il a de l'or, mais il a perdu ses fortunes de cœur.

Quelques hommes marchent en donnant à leur tête une pose académique. Ils se mettent toujours de trois quarts, comme monsieur M****, l'ancien ministre des affaires étrangères ; ils tiennent leur buste immobile et leur col tendu. On croirait voir des plâtres de Cicéron, de Démosthènes, de Cujas, allant par les rues. Or, si le fameux Marcel prétendait justement que la mauvaise grâce consiste à mettre de l'effort dans les mouvements, que pensez-vous de ceux qui prennent l'effort comme type de leur attitude ?

D'autres paraissent n'avancer qu'à force de bras ; leurs mains sont des rames dont ils s'aident pour naviguer ; ce sont les galériens de la démarche.

Il y a des niais qui écartent trop leurs jambes, et sont tout surpris de voir passer sous eux les chiens courant après leurs maîtres. Selon Pluvinel, les gens ainsi conformés font d'excellents cavaliers.

Quelques personnes marchent en faisant rouler, à la manière d'Arlequin, leur tête, comme si elle ne tenait pas. Puis il y a des hommes qui fondent comme des tourbillons ; ils font du vent, ils paraphrasent la Bible, il semble que l'esprit du Seigneur vous ait passé devant la face, si vous rencontrez ces sortes de gens. Ils vont comme tombe le couteau de l'exécuteur. Certains marcheurs lèvent une jambe précipitamment et l'autre avec calme ; rien n'est plus original. D'élégants promeneurs font une parenthèse en appuyant le poing sur la hanche, et accrochent tout avec leur coude. Enfin, les uns sont courbés, les autres déjetés ; ceux-ci donnent de la tête de côté et d'autre, comme des cerfs-volants indécis, ceux-là portent le corps en arrière ou en avant. Presque tous se retournent gauchement.

Arrêtons-nous.

Autant d'hommes, autant de démarches ! tenter de les décrire complétement, ce serait vouloir rechercher toutes les désinences du vice, tous les ridicules de la société ; parcourir le monde dans ses sphères basses, moyennes, élevées. J'y renonce.

Sur deux cent cinquante-quatre personnes et demie (car je

compte un monsieur sans jambes pour une fraction), dont j'analysai la démarche, je ne trouvai pas une personne qui eût des mouvements gracieux et naturels. Je revins chez moi désespéré.

— La civilisation corrompt tout ! elle adultère tout, même le mouvement ! Irai-je faire un voyage autour du monde pour examiner la démarche des sauvages ?

Au moment où je me disais ces tristes et amères paroles, j'étais à ma fenêtre, regardant l'arc de triomphe de l'Étoile, que les grands ministres à petites idées qui se sont succédé depuis monsieur Montalivet le père, jusqu'à monsieur Montalivet le fils, n'ont encore su comment couronner, tandis qu'il serait si simple d'y placer l'aigle de Napoléon, magnifique symbole de l'Empire, un aigle colossal aux ailes étendues, le bec tourné vers son maître. Certain de ne jamais voir faire cette sublime économie, j'abaissai les yeux sur mon modeste jardin, comme un homme qui perd une espérance. Sterne a, le premier, observé ce mouvement funèbre chez les hommes obligés d'ensevelir leurs illusions. Je pensais à la magnificence avec laquelle les aigles déploient leurs ailes, démarche pleine d'audace, lorsque je vis une chèvre jouant en compagnie d'un jeune chat sur le gazon. En dehors du jardin se trouvait un chien qui, désespéré de ne pas faire sa partie, allait, venait, jappait, sautait. De temps à autre la chèvre et le chat s'arrêtaient pour le regarder par un mouvement plein de commisération. Je pense vraiment que plusieurs bêtes sont chrétiennes pour compenser le nombre des chrétiens qui sont bêtes.

Vous me croyez sorti de la *Théorie de la démarche*. Laissez-moi faire.

Ces trois animaux étaient si gracieux qu'il faudrait pour les peindre tout le talent dont Ch. Nodier a fait preuve dans la mise en scène de son lézard, son joli Kardououn, allant, venant au soleil, traînant à son trou les pièces d'or qu'il prend pour des tranches de carottes séchées. Aussi, certes, y renoncerai-je ! Je fus stupéfait en admirant le feu des mouvements de cette chèvre, la finesse alerte du chat, la délicatesse des contours que le chien imprimait à sa tête et à son corps. Il n'y a pas d'animal qui n'intéresse plus qu'un homme quand on l'examine un peu philosophiquement. Chez lui, rien n'est faux ! Alors, je fis un retour sur moi-même ; et les observations relatives à la démarche que j'entassais depuis plusieurs jours furent illuminées par une lueur

bien triste. Un démon moqueur me jeta cette horrible phrase de Rousseau :

L'homme qui pense est un animal dépravé[1] !

Alors, en songeant derechef au port constamment audacieux de l'aigle, à la physionomie de la démarche en chaque animal, je résolus de puiser les vrais préceptes de ma théorie dans un examen approfondi *de actu animalium.* J'étais descendu jusqu'aux grimaces de l'homme, je remontai vers la franchise de la nature.

Et voici le résultat de mes recherches anatomiques sur le mouvement :

Tout mouvement a une expression qui lui est propre, et qui vient de l'âme. Les mouvements faux tiennent essentiellement à la nature du caractère ; les mouvements gauches viennent des habitudes. La grâce a été définie par Montesquieu, qui, ne croyant parler que de l'adresse, a dit en riant : — C'est la bonne disposition des forces que l'on a.

Les animaux sont gracieux dans leurs mouvements, en ne dépensant jamais que la somme de force nécessaire pour atteindre à leur but. Ils ne sont jamais ni faux, ni gauches, en exprimant avec naïveté leur idée. Vous ne vous tromperez jamais en interprétant les gestes d'un chat : vous voyez s'il veut jouer, fuir ou sauter.

Donc, pour bien marcher, l'homme doit être droit sans raideur, s'étudier à diriger ses deux jambes sur une même ligne, ne se porter sensiblement ni à droite ni à gauche de son axe, faire participer imperceptiblement tout son corps au mouvement général, introduire dans sa démarche un léger balancement qui détruise par son oscillation régulière la secrète pensée de la vie, incliner la tête, ne jamais donner la même attitude à ses bras quand il s'arrête. Ainsi marchait Louis XIV. Ces principes découlent des remarques faites sur ce grand type de la royauté, par les écrivains qui, heureusement pour moi, n'ont vu en lui que son extérieur.

Dans la jeunesse, l'expression des gestes, l'accent de la voix, les efforts de la physionomie sont inutiles. Alors vous n'êtes jamais aimables, spirituels, amusants, *incognito.* Mais dans la vieillesse, il faut déployer plus attentivement les ressources du mouvement ; vous n'appartenez au monde que par l'utilité dont vous êtes au monde. Jeunes, on nous voit ; vieux, il faut nous faire voir : cela est dur, mais cela est vrai.

Le mouvement doux est à la démarche ce que le simple est au vêtement. L'animal se meut toujours avec douceur à l'état normal. Aussi rien n'est-il plus ridicule que les grands gestes, les secousses, les voix hautes et flûtées, les révérences pressées. Vous regardez pendant un moment les cascades ; mais vous restez des heures entières au bord d'une profonde rivière ou devant un lac. Aussi un homme qui fait beaucoup de mouvements est-il comme un grand parleur, on le fuit. La mobilité extérieure ne sied à personne, et il n'y a que les mères qui puissent supporter l'agitation de leurs enfants.

Le mouvement humain est comme le style du corps, il faut le corriger beaucoup pour l'amener à être simple. Dans ses actions comme dans ses idées, l'homme va toujours du composé au simple. La bonne éducation consiste à laisser aux enfants leur naturel, et à les empêcher d'imiter l'exagération des grandes personnes.

Il y a dans les mouvements une harmonie dont les lois sont précises et invariables. En racontant une histoire, si vous élevez la voix subitement, n'est-ce pas un coup d'archet violent qui affecte désagréablement les auditeurs ; si vous faites un geste brusque, vous les inquiétez. En fait de maintien comme en littérature, le secret du beau est dans les transitions.

Méditez ces principes, appliquez-les, vous plairez. Pourquoi ? Personne ne le sait. En toute chose, le beau se sent et ne se définit pas.

Une belle démarche, des manières douces, un parler gracieux, séduisent toujours, et donnent à un homme médiocre d'immenses avantages sur un homme supérieur. Le Bonheur est un grand sot, peut-être ! Le talent comporte en toute chose d'excessifs mouvements qui déplaisent, et un prodigieux abus d'intelligence, qui détermine une vie d'exception. L'abus soit du corps, soit de la tête, éternelle plaie des sociétés, cause ces originalités physiques, ces déviations dont nous allons nous moquant sans cesse. La paresse du Turc, assis sur le Bosphore et fumant sa pipe, est sans doute une grande sagesse. Fontenelle, ce beau génie de la vitalité, qui devina les petits dosages du mouvement, l'homœopathie de la démarche, était essentiellement asiatique.

— Pour être heureux, a-t-il dit, il faut tenir peu d'espace, et peu changer de place !

Donc, la pensée est la puissance qui corrompt notre mouvement,

qui nous tord le corps, qui le fait éclater sous ses despotiques efforts. Elle est le grand dissolvant de l'espèce humaine.

Rousseau l'a dit, Goëthe l'a dramatisé dans *Faust*, Byron l'a poétisé dans *Manfred*. Avant eux, l'Esprit saint s'était prophétiquement écrié sur ceux qui vont sans cesse :

— Qu'ils soient comme des roues !

Je vous ai promis un effroyable non-sens au fond de cette théorie, j'y arrive.

Depuis un temps immémorial, trois faits ont été parfaitement constatés, et les conséquences qui résultent de leur rapprochement ont été principalement pressenties par van Helmont, et avant lui par Paracelse, qu'on a traité de charlatan. Encore cent ans, et Paracelse deviendra peut-être un grand homme !

La grandeur, l'agilité, la concrétion, la portée de la pensée humaine ; le génie en un mot, est incompatible :

Avec le mouvement digestif,

Avec le mouvement corporel,

Avec le mouvement vocal ;

Ce que prouvent en résultat les grands mangeurs, les danseurs et les bavards ; ce que prouvent en principe le silence ordonné par Pythagore, l'immobilité presque constante des plus illustres géomètres, des extatiques, des penseurs, et la sobriété nécessaire aux hommes d'énergie intellectuelle.

Le génie d'Alexandre s'est historiquement noyé dans la débauche. Le citoyen qui vint annoncer la victoire de Marathon a laissé sa vie sur la place publique. Le laconisme constant de ceux qui méditent ne saurait être contesté.

Cela dit, écoutez une autre thèse.

J'ouvre les livres où sont consignés les grands travaux anatomiques, les preuves de la patience médicale, les titres de gloire de l'école de Paris. Je commence par les rois.

Il est prouvé, par les différentes autopsies des personnes royales, que l'habitude de la représentation vicie le corps des princes ; leur bassin se féminise. De là le dandinement connu des Bourbons ; de là, disent les observateurs, l'abâtardissement des races. Le défaut de mouvement, ou la viciation du mouvement entraîne des lésions qui procèdent par irradiation. Or, de même que toute paralysie vient du cerveau, toute atrophie de mouvement y aboutit peut-être. Les grands rois ont tous essentiellement été hommes

de mouvement. Jules César, Charlemagne, Saint-Louis, Henri IV, Napoléon, en sont des preuves éclatantes.

Les magistrats, obligés de passer leur vie à siéger, se reconnaissent à je ne sais quoi de gêné, à un mouvement d'épaules, à des diagnostics dont je vous fais grâce, parce qu'ils n'ont rien de pittoresque, et partant, seraient ennuyeux ; si vous voulez savoir pourquoi, observez-les ! Le genre magistrat est, socialement parlant, celui où l'esprit devient le plus promptement obtus. N'est-ce pas la zone humaine où l'éducation devrait porter ses meilleurs fruits ? Or, depuis cinq cents ans, elle n'a pas donné deux grands hommes. Montesquieu, le président de Brosses, n'appartiennent à l'ordre judiciaire que nominativement : l'un siégeait peu, l'autre est un homme purement spirituel. L'Hôpital et d'Aguesseau étaient des hommes supérieurs, et non des hommes de génie. Parmi les intelligences, celles du magistrat et du bureaucrate, deux natures d'hommes privées d'action, deviennent *machines* avant toutes les autres. En descendant plus bas dans l'ordre social, vous trouvez les portiers, les gens de sacristie, et les ouvriers assis comme le sont les tailleurs, croupissant tous dans un état voisin de l'imbécillité, par privation de mouvement. Le genre de vie que mènent les magistrats, et les habitudes que prend leur pensée démontrent l'excellence de nos principes.

Les recherches des médecins qui se sont occupés de la folie, de l'imbécillité, prouvent que *la pensée humaine*, expression la plus haute des forces de l'homme, s'abolit complétement par l'abus du sommeil, qui est un repos.

Des observations sagaces établissent également que l'inactivité amène des lésions dans l'organisme moral. Ce sont des faits généraux d'un ordre vulgaire. L'inertie des facultés physiques entraîne, relativement au cerveau, les conséquences du sommeil trop prolongé. Vous allez même m'accuser de dire des lieux communs. Tout organe périt soit par l'abus, soit par défaut d'emploi. Chacun sait cela.

Si l'intelligence, expression si vive de l'âme que bien des gens la confondent avec l'âme, si la *vis humana*[1] ne peut pas être à la fois dans la tête, dans les poumons, dans le cœur, dans le ventre, dans les jambes ;

Si la prédominance du mouvement dans une portion quelconque de notre machine exclut le mouvement dans les autres ;

Si la pensée, ce je ne sais quoi humain, si fluide, si expansible, si contractile, dont Gall a numéroté les réservoirs, dont Lavater a savamment accusé les affluents ; continuant ainsi, Van Helmont, Boërhave, Bordeu, et Paracelse, qui, avant eux, avait dit : —*Il y a trois circulations en l'homme, tres in homine fluxus:* les humeurs, le sang et la substance nerveuse que Cardan nommait *notre sève;* si donc la pensée affectionne un tuyau de notre machine au détriment des autres, et y afflue si visiblement, qu'en suivant le cours de la vie vulgaire, vous la trouvez dans les jambes, chez l'enfant ; puis, pendant l'adolescence, vous la voyez s'élever et gagner le cœur ; de vingt-cinq à quarante ans, monter dans la tête de l'homme ; et, plus tard, tomber dans le ventre ;

Eh bien, si le défaut de mouvement affaiblit la force intellectuelle, si tout repos la tue, pourquoi l'homme qui veut de l'énergie va-t-il la demander au repos, au silence et à la solitude ? Si Jésus lui-même, l'Homme-Dieu, s'est retiré pendant quarante jours dans le désert pour y puiser du courage, afin de supporter sa Passion ; pourquoi la race royale, le magistrat, le chef de bureau, le portier, deviennent-ils stupides ? Comment la bêtise du danseur, du gastronome et du bavard a-t-elle pour cause le mouvement qui donnerait de l'esprit au tailleur, et qui aurait sauvé les Carlovingiens de leur abâtardissement ? Comment concilier deux thèses inconciliables ?

N'y a-t-il pas lieu de réfléchir aux conditions encore inconnues de notre nature intérieure ? Ne pourrait-on pas rechercher avec ardeur les lois précises qui régissent et notre appareil intellectuel et notre appareil moteur, afin de connaître le point précis auquel le mouvement est bienfaisant, et celui où il est fatal ?

Discours de bourgeois, de niais, qui croit avoir tout dit quand il a cité : *est modus in rebus*[1]. Pourriez-vous me trouver un grand résultat humain obtenu sans un mouvement excessif, matériel ou moral ? Parmi les grands hommes, Charlemagne et Voltaire sont deux immenses exceptions. Eux seuls ont vécu long-temps, en conduisant leur siècle. En creusant toutes les choses humaines, vous y trouverez l'effroyable antagonisme de deux forces qui produit la vie, mais qui ne laisse à la science qu'une négation pour toute formule. *Rien* sera la perpétuelle épigraphe de nos tentatives scientifiques.

Voici bien du chemin fait ; nous en sommes encore comme le

fou dans sa loge, examinant l'ouverture ou la fermeture de la porte ; la vie ou la mort à mon sens. Salomon et Rabelais sont deux admirables génies. L'un a dit : — *Omnia vanitas*[1] *! tout est creux !* Il a pris 300 femmes et n'en a pas eu d'enfant. L'autre a fait le tour de toutes les institutions sociales, et il nous a mis, pour conclusion, en présence d'une bouteille, en nous disant : — *Bois et ris*[2] *!* Il n'a pas dit : — *Marche !*

Celui qui a dit : — *Le premier pas que fait l'homme dans la vie est aussi le premier vers la tombe*, obtient de moi l'admiration profonde que j'accorde à cette délicieuse ganache que Henri Monnier a peinte disant cette grande vérité : — *Otez l'homme de la société, vous l'isolez !*

TRAITÉ

DES EXCITANTS MODERNES[1].

Tout excès qui atteint les muqueuses abrège la vie.

7e axiome[2].

§ I.

LA QUESTION POSÉE.

L'absorption de cinq substances, découvertes depuis environ deux siècles, et introduites dans l'économie humaine, a pris depuis quelques années des développements si excessifs, que les sociétés modernes peuvent s'en trouver modifiées d'une manière inappréciable. Ces cinq substances sont :

1° L'eau-de-vie ou l'alcool, base de toutes les liqueurs, dont l'apparition date des dernières années du règne de Louis XIV, et qui furent inventées pour réchauffer les glaces de sa vieillesse.

2° Le sucre. Cette substance n'a envahi l'alimentation populaire que récemment, alors que l'industrie française a su la fabriquer en grandes quantités et la remettre à son ancien prix, lequel diminuera certes encore, malgré le fisc, qui la guette pour l'imposer.

3° Le thé, connu depuis une cinquantaine d'années.

4° Le café. Quoique anciennement découvert par les Arabes, l'Europe ne fit un grand usage de cet excitant que vers le milieu du dix-huitième siècle.

5° Le tabac, dont l'usage par la combustion n'est devenu général et excessif que depuis la paix en France.

Examinons d'abord la question, en nous plaçant au point de vue le plus élevé.

Une portion quelconque de la force humaine est appliquée à la

satisfaction d'un besoin ; il en résulte cette sensation, variable selon les tempéraments et selon les climats, que nous appelons *plaisir*. Nos organes sont les ministres de nos plaisirs. Presque tous ont une destination double : ils appréhendent des substances, nous les incorporent, puis les restituent, en tout ou en partie, sous une forme quelconque, au réservoir commun, la terre, ou à l'atmosphère, l'arsenal dans lequel toutes les créations puisent leurs forces *néocréatives*. Ce peu de mots comprend toute la chimie de la vie humaine. Les savants ne mordront point sur cette formule. Vous ne trouverez pas un sens, et par sens il faut entendre tout son appareil, qui n'obéisse à cette charte, en quelque région qu'il fasse ses évolutions. Tout excès se base sur un plaisir que l'homme veut répéter au-delà des lois ordinaires, promulguées par la nature. Moins la force humaine est occupée, plus elle tend à l'excès, la pensée l'y porte irrésistiblement.

I.

Pour l'homme social, vivre, c'est se dépenser plus ou moins vite.

Il suit de là que plus les sociétés sont civilisées et tranquilles, plus elles s'engagent dans la voie des excès. L'état de paix est un état funeste à certains individus. Peut-être est-ce là ce qui a fait dire à Napoléon : *La guerre est un état naturel.*

Pour absorber, résorber, décomposer, s'assimiler, rendre ou recréer quelque substance que ce soit, opérations qui constituent le mécanisme de tout plaisir sans exception, l'homme envoie sa force ou une partie de sa force dans celui ou ceux des organes qui sont les ministres du plaisir affectionné.

La Nature veut que tous les organes participent à la vie dans des proportions égales ; tandis que la Société développe chez les hommes une sorte de soif pour tel ou tel plaisir dont la satisfaction porte dans tel ou tel organe, plus de force qu'il ne lui en est dû, et souvent toute la force ; les affluents qui l'entretiennent désertent les organes sevrés en quantités équivalentes à celles que prennent les organes gourmands. De là les maladies, et, en définitif, l'abréviation de la vie. Cette théorie est effrayante de certitude, comme toutes celles qui sont établies sur les faits, au lieu d'être promulguées *à priori*. Appelez la vie au cerveau par des travaux intellectuels constants, la force s'y déploie, elle en élargit les délicates

membranes, elle en enrichit la pulpe ; mais elle aura si bien déserté l'entresol, que l'homme de génie y rencontrera la maladie décemment nommée *frigidité* par la médecine. Au rebours, passez-vous votre vie aux pieds des divans sur lesquels il y a des femmes infiniment charmantes, êtes-vous intrépidement amoureux, vous devenez un vrai cordelier sans froc. L'intelligence est incapable de fonctionner dans les hautes sphères de la conception. La vraie force est entre ces deux excès. Quand on mène de front la vie intellectuelle et la vie amoureuse, l'homme de génie meurt, comme sont morts Raphaël et lord Byron. Chaste, on meurt par excès de travail, aussi bien que par la débauche ; mais ce genre de mort est extrêmement rare. L'excès du tabac, l'excès du café, l'excès de l'opium et de l'eau-de-vie, produisent des désordres graves, et conduisent à une mort précoce. L'organe, sans cesse irrité, sans cesse nourri, s'hypertrophie : il prend un volume anormal, souffre, et vicie la machine qui succombe.

Chacun est maître de soi, suivant la loi moderne ; mais si les éligibles et les prolétaires qui lisent ces pages croient ne faire du mal qu'à eux en fumant comme des remorqueurs ou buvant comme des Alexandre, ils se trompent étrangement ; ils adultèrent la race, abâtardissent la génération, d'où la ruine des pays. Une génération n'a pas le droit d'en amoindrir une autre.

II.

L'alimentation est la génération.

Faites graver cet axiome en lettres d'or, dans vos salles à manger. Il est étrange que Brillat-Savarin, après avoir demandé à la science d'augmenter la nomenclature des sens, du sens *génésique*, ait oublié de remarquer la liaison qui existe entre les produits de l'homme et les substances qui peuvent changer les conditions de sa vitalité. Avec quel plaisir n'aurais-je pas lu chez lui cet axiome :

III.

La marée donne les filles, la boucherie fait les garçons ; le boulanger est le père de la pensée.

Les destinées d'un peuple dépendent et de sa nourriture et de son régime. Les céréales ont créé les peuples artistes. L'eau-de-vie a tué les races indiennes. J'appelle la Russie une autocratie sou-

tenue par l'alcool. Qui sait si l'abus du chocolat n'est pas entré pour quelque chose dans l'avilissement de la nation espagnole, qui, au moment de la découverte du chocolat, allait recommencer l'empire romain. Le tabac a déjà fait justice des Turcs, des Hollandais, et menace l'Allemagne. Aucun de nos hommes d'état, qui sont généralement plus occupés d'eux-mêmes que de la chose publique, à moins qu'on ne regarde leurs vanités, leurs maîtresses et leurs capitaux comme des choses publiques, ne sait où va la France par ses excès de tabac, par l'emploi du sucre, de la pomme de terre substituée au blé, de l'eau-de-vie, etc.

Voyez quelle différence dans la coloration, dans le galbe des grands hommes actuels et de ceux des siècles passés, lesquels résument toujours les générations et les mœurs de leur époque ? Combien voyons-nous avorter aujourd'hui de talents en tout genre, lassés après une première œuvre maladive ? Nos pères sont les auteurs des volontés mesquines du temps actuel.

Voici le résultat d'une expérience faite à Londres, dont la vérité m'a été garantie par deux personnes dignes de foi, un savant et un homme politique, et qui domine les questions que nous allons traiter.

Le gouvernement anglais a permis de disposer de la vie de trois condamnés à mort, auxquels on a donné l'option ou d'être pendus suivant la formule usitée dans ce pays, ou de vivre exclusivement l'un de thé, l'autre de café, l'autre de chocolat, sans y joindre aucun autre aliment de quelque nature que ce fût, ni de boire d'autres liquides. Les drôles ont accepté. Peut-être tout condamné en eût-il fait autant. Comme chaque aliment offrait plus ou moins de chances, ils ont tiré le choix au sort.

L'homme qui a vécu de chocolat est mort après huit mois.

L'homme qui a vécu de café a duré deux ans.

L'homme qui a vécu de thé n'a succombé qu'après trois ans.

Je soupçonne la compagnie des Indes d'avoir sollicité l'expérience dans les intérêts de son commerce.

L'homme au chocolat est mort dans un effroyable état de pourriture, dévoré par les vers. Ses membres sont tombés un à un, comme ceux de la monarchie espagnole.

L'homme au café est mort brûlé, comme si le feu de Gomorrhe l'eût calciné. On aurait pu en faire de la chaux. On l'a proposé, mais l'expérience a paru contraire à l'immortalité de l'âme.

L'homme au thé est devenu maigre et quasi diaphane, il est mort de consomption, à l'état de lanterne : on voyait clair à travers son corps ; un philanthrope a pu lire le *Times*, une lumière ayant été placée derrière le corps. La décence anglaise n'a pas permis un essai plus original.

Je ne puis m'empêcher de faire observer combien il est philanthropique d'utiliser le condamné à mort au lieu de le guillotiner brutalement. On emploie déjà l'adipocire[1] des amphithéâtres à faire de la bougie, nous ne devons pas nous arrêter en si beau chemin. Que les condamnés soient donc livrés aux savants au lieu d'être livrés au bourreau.

Une autre expérience a été faite en France relativement au sucre.

Monsieur Magendie a nourri des chiens exclusivement de sucre ; les affreux résultats de son expérience ont été publiés, ainsi que le genre de mort de ces intéressants amis de l'homme, dont ils partagent les vices (les chiens sont joueurs) ; mais ces résultats ne prouvent encore rien par rapport à nous.

§ II.

DE L'EAU-DE-VIE.

Le raisin a révélé le premier les lois de la fermentation, nouvelle action qui s'opère entre ses éléments par l'influence atmosphérique, et d'où provient une combinaison contenant l'alcool obtenu par la distillation, et que, depuis, la chimie a trouvé dans beaucoup de produits botaniques. Le vin, le produit immédiat, est le plus ancien des excitants : à tout seigneur, tout honneur, il passera le premier. D'ailleurs son esprit est celui de tous aujourd'hui qui tue le plus de monde. On s'est effrayé du choléra. L'eau-de-vie est un bien autre fléau.

Quel est le flâneur qui n'a pas observé aux environs de la grande halle, à Paris, cette tapisserie humaine que forment, entre deux et cinq heures du matin, les habitués mâles et femelles des distillateurs, dont les ignobles boutiques sont bien loin des palais construits à Londres pour les consommateurs qui viennent s'y consommer, mais où les résultats sont les mêmes. Tapisserie est

le mot. Les haillons et les visages sont si bien en harmonie, que vous ne savez où finit le haillon, où commence la chair, où est le bonnet, où se dresse le nez ; la figure est souvent plus sale que le lambeau de linge que vous apercevez en analysant ces monstrueux personnages rabougris, creusés, étiolés, blanchis, bleuis, tordus par l'eau-de-vie. Nous devons à ces hommes ce frai ignoble qui dépérit, ou qui produit l'effroyable gamin de Paris. De ces comptoirs procèdent ces êtres chétifs qui composent la population ouvrière. La plupart des filles de Paris sont décimées par l'abus des liqueurs fortes.

Comme observateur, il était indigne de moi d'ignorer les effets de l'ivresse. Je devais étudier les jouissances qui séduisent le peuple, et qui ont séduit, disons-le, Byron après Shéridan, *e tutti quanti*[1]. La chose était difficile. En qualité de buveur d'eau, préparé peut-être à cet assaut par ma longue habitude du café, le vin n'a pas la moindre prise sur moi, quelque quantité que ma capacité gastrique me permette d'absorber. Je suis un coûteux convive. Ce fait, connu d'un de mes amis, lui inspira le désir de vaincre cette virginité. Je n'avais jamais fumé. Sa future victoire fut assise sur ces autres prémices à offrir *diis ignotis*[2]. Donc, par un jour d'Italiens, en l'an 1822, mon ami me défia, dans l'espoir de me faire oublier la musique de Rossini, la Cinti, Levasseur, Bordogni, la Pasta, sur un divan qu'il lorgna dès le dessert, et où ce fut lui qui se coucha. Dix-sept bouteilles vides assistaient à sa défaite. Comme il m'avait obligé de fumer deux cigares, le tabac eut une action dont je m'aperçus en descendant l'escalier. Je trouvai les marches composées d'une matière molle ; mais je montai glorieusement en voiture, assez raisonnablement droit, grave, et peu disposé à parler. Là, je crus être dans une fournaise, je baissai une glace, l'air acheva de me *taper*, expression technique des ivrognes. Je trouvais un vague étonnant dans la nature. Les marches de l'escalier des Bouffons me parurent encore plus molles que les autres ; mais je pris sans aucune mésaventure ma place au balcon. Je n'aurais pas alors osé affirmer que je fusse à Paris, au milieu d'une éblouissante société dont je ne distinguais encore ni les toilettes ni les figures. Mon âme était grise. Ce que j'entendais de l'ouverture de *la Gazza*[3] équivalait aux sons fantastiques qui, des cieux, tombent dans l'oreille d'une femme en extase. Les phrases musicales me parvenaient à travers des nuages brillants,

dépouillées de tout ce que les hommes mettent d'imparfait dans leurs œuvres, pleines de ce que le sentiment de l'artiste y imprime de divin. L'orchestre m'apparaissait comme un vaste instrument où il se faisait un travail quelconque dont je ne pouvais saisir ni le mouvement ni le mécanisme, n'y voyant que fort confusément les manches de basses, les archets remuants, les courbes d'or des trombones, les clarinettes, les lumières, mais point d'hommes. Seulement une ou deux têtes poudrées, immobiles, et deux figures enflées, toutes grimaçantes, qui m'inquiétaient. Je sommeillais à demi.

— Ce monsieur sent le vin, dit à voix basse une dame dont le chapeau effleurait souvent ma joue, et que, à mon insu, ma joue allait effleurer.

J'avoue que je fus piqué.

— Non, madame, répondis-je, je sens la musique. Je sortis, me tenant remarquablement droit, mais calme et froid comme un homme qui, n'étant pas apprécié, se retire en donnant à ses critiques la crainte d'avoir molesté quelque génie supérieur. Pour prouver à cette dame que j'étais incapable de boire outre mesure, et que ma senteur devait être un accident tout-à-fait étranger à mes mœurs, je préméditai de me rendre dans la loge de madame la duchesse de... (gardons-lui le secret), dont j'aperçus la belle tête si singulièrement encadrée *de plumes et de dentelles*, que je fus irrésistiblement attiré vers elle par le désir de vérifier si cette inconcevable coiffure était vraie, ou due à quelque fantaisie de l'optique particulière dont j'étais doué pour quelques heures. — Quand je serai là, pensais-je, entre cette grande dame si élégante, et son amie si minaudière, si bégueule, personne ne me soupçonnera d'être entre deux vins, et l'on se dira que je dois être quelque homme considérable entre deux femmes. Mais j'étais encore errant dans les interminables corridors du Théâtre-Italien, sans avoir pu trouver la porte damnée de cette loge, lorsque la foule, sortant après le spectacle, me colla contre un mur. Cette soirée fut certes une des plus poétiques de ma vie. A aucune époque je n'ai vu autant de plumes, autant de dentelles, autant de jolies femmes, autant de petites vitres ovales par lesquelles les curieux et les amants examinent le contenu d'une loge. Jamais je n'ai déployé autant d'énergie, ni montré autant de caractère, je pourrais même dire d'entêtement, n'était le respect que l'on se

doit à soi-même. La ténacité du roi Guillaume de Hollande n'est rien dans la question belge, en comparaison de la persévérance que j'ai eue à me hausser sur la pointe des pieds et à conserver un agréable sourire. Cependant j'eus des accès de colère, je pleurai parfois. Cette faiblesse me place au-dessous du roi de Hollande. Puis j'étais tourmenté par des idées affreuses en songeant à tout ce que cette dame avait le droit de penser de moi, si je ne reparaissais pas entre la duchesse et son amie ; mais je me consolais en méprisant le genre humain tout entier. J'avais tort néanmoins. Il y avait ce soir-là bien bonne compagnie aux Bouffons. Chacun y fut plein d'attentions pour moi, et se dérangea pour me laisser passer. Enfin, une fort jolie dame me donna le bras pour sortir. Je dus cette politesse à la haute considération que me témoigna Rossini, qui me dit quelques mots flatteurs dont je ne me souviens pas, mais qui durent être éminemment spirituels : sa conversation vaut sa musique. Cette femme était, je crois, une duchesse, ou peut-être une ouvreuse. Ma mémoire est si confuse, que je crois plus à l'ouvreuse qu'à la duchesse. Cependant elle avait des plumes et des dentelles. Toujours des plumes, et toujours des dentelles ! Bref, je me trouvai dans ma voiture par la raison superlative que mon cocher avait avec moi une similitude qui me navra, et qu'il était endormi seul sur la place des Italiens. Il pleuvait à torrents, je ne me souviens pas d'avoir reçu une goutte de pluie. Pour la première fois de ma vie, je goûtai l'un des plaisirs les plus vifs, les plus fantasques du monde, extase indescriptible, les délices qu'on éprouve à traverser Paris à onze heures et demie du soir, emporté rapidement au milieu des réverbères, en voyant passer des myriades de magasins, de lumières, d'enseignes, de figures, de groupes, de femmes sous des parapluies, d'angles de rues fantastiquement illuminés, de places noires, en observant à travers les rayures de l'averse mille choses que l'on a une fausse idée d'avoir aperçues quelque part, en plein jour. Et toujours des plumes ! et toujours des dentelles ! même dans les boutiques de pâtisserie.

J'ai dès lors très-bien conçu le plaisir de l'ivresse. L'ivresse jette un voile sur la vie réelle, elle éteint la connaissance des peines et des chagrins, elle permet de déposer le fardeau de la pensée. L'on comprend alors comment de grands génies ont pu s'en servir, et pourquoi le peuple s'y adonne. Au lieu d'activer le cerveau, le vin l'hébéte. Loin d'exciter les réactions de l'estomac vers les

forces cérébrales, le vin, après la valeur d'une bouteille absorbée, a obscurci les papilles, les conduits sont saturés, le goût ne fonctionne plus, et il est impossible au buveur de distinguer la finesse des liquides servis. Les alcools sont absorbés, et passent en partie dans le sang. Donc inscrivez cet axiome dans votre mémoire :

IV.

L'ivresse est un empoisonnement momentané.

Aussi, par le retour constant de ces empoisonnements, l'alcoolâtre finit-il par changer la nature de son sang, il en altère le mouvement en lui enlevant ses principes ou les dénaturant, et il se fait chez lui un si grand trouble que la plupart des ivrognes perdent les facultés génératives ou les vicient de telle sorte qu'ils donnent naissance à des hydrocéphales. N'oubliez pas de constater chez le buveur l'action d'une soif dévorante le lendemain, et souvent à la fin de son orgie. Cette soif, évidemment produite par l'emploi des sucs gastriques et des éléments de la salivation occupés à leur centre, pourra servir à démontrer la justesse de nos conclusions.

§ III.

DU CAFÉ.

Sur cette matière, Brillat-Savarin est loin d'être complet. Je puis ajouter quelque chose à ce qu'il dit sur le café, dont je fais usage de manière à pouvoir en observer les effets sur une grande échelle. Le café est un torréfiant intérieur. Beaucoup de gens accordent au café le pouvoir de donner de l'esprit ; mais tout le monde a pu vérifier que les ennuyeux ennuient bien davantage après en avoir pris. Enfin, quoique les épiciers soient ouverts à Paris jusqu'à minuit, certains auteurs n'en deviennent pas plus spirituels.

Comme l'a fort bien observé Brillat-Savarin, le café met en mouvement le sang, en fait jaillir les esprits moteurs ; excitation qui précipite la digestion, chasse le sommeil, et permet d'entretenir pendant un peu plus long-temps l'exercice des facultés cérébrales.

Je me permets de modifier cet article de Brillat-Savarin par des expériences personnelles et les observations de quelques grands esprits.

Le café agit sur le diaphragme et les plexus de l'estomac, d'où il gagne le cerveau par des irradiations inappréciables et qui échappent à toute analyse ; néanmoins on peut présumer que le fluide nerveux est le conducteur de l'électricité que dégage cette substance qu'elle trouve ou met en action chez nous. Son pouvoir n'est ni constant ni absolu. Rossini a éprouvé sur lui-même les effets que j'avais déjà observés sur moi.

— Le café, m'a-t-il dit, est une affaire de quinze ou vingt jours, le temps fort heureusement de faire un opéra.

Le fait est vrai. Mais le temps pendant lequel on jouit des bienfaits du café peut s'étendre. Cette science est trop nécessaire à beaucoup de personnes, pour ne pas décrire la manière d'en obtenir les fruits précieux.

Vous tous, illustres chandelles humaines, qui vous consumez par la tête, approchez et écoutez l'évangile de la veille et du travail intellectuel !

I. Le café concassé à la turque a plus de saveur que le café moulu dans un moulin.

Dans beaucoup de choses mécaniques relatives à l'exploitation des jouissances, les Orientaux l'emportent de beaucoup sur les Européens : leur génie observateur à la manière des crapauds, qui demeurent des années entières dans leurs trous en tenant leurs yeux d'or ouverts sur la nature comme deux soleils, leur a révélé par le fait ce que la science nous démontre par l'analyse. Le principe délétère du café est le *tannin*, substance maligne que les chimistes n'ont pas encore assez étudiée. Quand les membranes de l'estomac sont *tannées*, ou quand l'action du tannin particulier au café les a hébétées par un usage trop fréquent, elles se refusent aux contractions violentes que les travailleurs recherchent. De là, des désordres graves si l'amateur continue. Il y a un homme à Londres que l'usage immodéré du café a tordu comme ces vieux goutteux noués. J'ai connu un graveur de Paris qui a été cinq ans à se guérir de l'état où l'avait mis son amour pour le café. Enfin, dernièrement, un artiste, Chenavard, est mort, brûlé. Il entrait dans un café comme un ouvrier entre au cabaret, à tout moment. Les amateurs procèdent comme dans toutes les passions ; ils vont

d'un degré à l'autre ; et, comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort[1] jusqu'à l'abus. En concassant le café, vous le pulvérisez en molécules de formes bizarres qui retiennent le tannin et dégagent seulement l'arome. Voilà pourquoi les Italiens, les Vénitiens, les Grecs et les Turcs peuvent boire incessamment sans danger du café que les Français traitent de *cafiot*, mot de mépris. Voltaire prenait de ce café-là.

Retenez donc ceci. Le café a deux éléments : l'un, la matière extractive que l'eau chaude ou froide dissout, et dissout vite, lequel est le conducteur de l'arome ; l'autre, qui est le tannin, résiste davantage à l'eau, et n'abandonne le tissu aréolaire qu'avec lenteur et peine. D'où cet axiome :

V.

Laisser l'eau bouillante, surtout long-temps, en contact avec le café, est une hérésie; le préparer avec de l'eau de marc, c'est soumettre son estomac et ses organes au tannage.

II. En supposant le café traité par l'immortelle cafetière à la de Belloy[2] et non pas du Belloy (celui aux méditations de qui nous devons cette méthode œcuménique étant le cousin du cardinal, et comme lui de la famille très-ancienne et très-illustre des marquis de Belloy), le café a plus de vertu par l'infusion à froid que par l'infusion d'eau bouillante. Ce qui est une seconde manière de graduer ses effets.

En moudant le café, vous dégagez à la fois l'arome et le tannin, vous flattez le goût et vous stimulez les plexus qui réagissent sur les mille capsules du cerveau.

Ainsi, voici deux degrés : le café concassé à la turque, le café moulu.

III. De la quantité de café mis dans le récipient supérieur, du plus ou moins de foulage, et du plus ou moins d'eau, dépendent la force du café, ce qui constitue la troisième manière de traiter le café.

Ainsi, pendant un temps plus ou moins long, une ou deux semaines au plus, vous pouvez obtenir l'excitation avec une, puis deux tasses de café concassé d'une abondance graduée, infusé à l'eau bouillante.

Pendant une autre semaine, par l'infusion à froid, par la mou-

ture du café, par le foulage de la poudre et par la diminution de l'eau, vous obtenez encore la même dose de force cérébrale.

Quand vous avez atteint le plus grand foulage et le moins d'eau possible, vous doublez la dose en prenant deux tasses, puis quelques tempéraments vigoureux arrivent à trois tasses. On peut encore aller ainsi quelques jours de plus.

Enfin, j'ai découvert une horrible et cruelle méthode, que je ne conseille qu'aux hommes d'une excessive vigueur, à cheveux noirs et durs, à peau mélangée d'ocre et de vermillon, à mains carrées, à jambes en forme de balustres comme ceux de la place Louis XV. Il s'agit de l'emploi du café moulu, foulé, froid et anhydre (mot chimique qui signifie peu d'eau ou sans eau) pris à jeun. Ce café tombe dans votre estomac, qui, vous le savez par Brillat-Savarin, est un sac velouté à l'intérieur et tapissé de suçoirs et de papilles ; il n'y trouve rien, il s'attaque à cette délicate et voluptueuse doublure, il devient une sorte d'aliment qui veut ses sucs ; il les tord, il les sollicite comme une pythonisse appelle son dieu, il malmène ces jolies parois comme un charretier qui brutalise de jeunes chevaux ; les plexus s'enflamment, ils flambent et font aller leurs étincelles jusqu'au cerveau. Dès lors, tout s'agite : les idées s'ébranlent comme les bataillons de la grande armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop ; l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses gargousses ; les traits d'esprit arrivent en tirailleurs ; les figures se dressent ; le papier se couvre d'encre, car la veille commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire.

J'ai conseillé ce breuvage ainsi pris à un de mes amis, qui voulait absolument faire un travail promis pour le lendemain : il s'est cru empoisonné, il s'est recouché, il a gardé le lit comme une mariée. Il était grand, blond, cheveux rares ; un estomac de papier mâché, mince. Il y avait de ma part manque d'observation.

Quand vous en êtes arrivé au café pris à jeun avec les émulsions superlatives, et que vous l'avez épuisé, si vous vous avisiez de continuer, vous tomberiez dans d'horribles sueurs, des faiblesses nerveuses, des somnolences. Je ne sais pas ce qui arriverait : la sage nature m'a conseillé de m'abstenir, attendu que je ne suis pas condamné à une mort immédiate. On doit se mettre alors aux

préparations lactées, au régime du poulet et des viandes blanches ; enfin détendre la harpe, et rentrer dans la vie flâneuse, voyageuse, niaise et cryptogamique des bourgeois retirés.

L'état où vous met le café pris à jeun dans les conditions magistrales, produit une sorte de vivacité nerveuse qui ressemble à celle de la colère : le verbe s'élève, les gestes expriment une impatience maladive ; on veut que tout aille comme trottent les idées ; on est braque, rageur pour des riens ; on arrive à ce variable caractère du poète tant accusé par les épiciers ; on prête à autrui la lucidité dont on jouit. Un homme d'esprit doit alors se bien garder de se montrer ou de se laisser approcher. J'ai découvert ce singulier état par certains hasards qui me faisaient perdre sans travail l'exaltation que je me procurais. Des amis, chez qui je me trouvais à la campagne, me voyaient hargneux et disputailleur, de mauvaise foi dans la discussion. Le lendemain, je reconnaissais mes torts, et nous en cherchions la cause. Mes amis étaient des savants du premier ordre, nous les eûmes bientôt trouvées. Le café voulait une proie.

Non seulement ces observations sont vraies et ne subissent d'autres changements que ceux qui résultent des différentes idiosyncrasies, mais elles concordent avec les expériences de plusieurs praticiens, au nombre desquels est l'illustre Rossini, l'un des hommes qui ont le plus étudié les lois du goût, un héros digne de Brillat-Savarin.

Observation. — Chez quelques natures faibles, le café produit au cerveau une congestion sans danger ; au lieu de se sentir activées, ces personnes éprouvent de la somnolence, et disent que le café les fait dormir. Ces gens peuvent avoir des jambes de cerf, des estomacs d'autruche, mais ils sont mal *outillés* pour les travaux de la pensée. Deux jeunes voyageurs, messieurs Combes et Tamisier, ont trouvé les Abyssiniens généralement impuissants : les deux voyageurs n'hésitent pas à regarder l'abus du café, que les Abyssiniens poussent au dernier degré, comme la cause de cette disgrâce. Si ce livre passe en Angleterre, le gouvernement anglais est prié de résoudre cette grave question sur le premier condamné qu'il aura sous la main, pourvu que ce ne soit ni une femme, ni un vieillard.

Le thé contient également du tannin ; mais le sien a des vertus narcotiques, il ne s'adresse pas au cerveau, il agit sur le plexus

seulement et sur les intestins qui absorbent plus spécialement et plus rapidement les substances narcotiques. Jusqu'aujourd'hui, la manière de le préparer est absolue. Je ne sais pas jusqu'à quel point la quantité d'eau que les buveurs de thé précipitent dans leur estomac doit être comptée dans l'effet obtenu. Si l'expérience anglaise est vraie, il donnerait la morale anglaise, les miss aux teints blafards, les hypocrisies et les médisances anglaises ; ce qui est certain, c'est qu'il ne gâte pas moins la femme au moral qu'au physique. Là où les femmes boivent du thé, l'amour est vicié dans son principe ; elles sont pâles, maladives, parleuses, ennuyeuses, prêcheuses. Pour quelques organisations fortes, le thé fort et pris à grandes doses procure une irritation qui verse des trésors de mélancolie ; il occasionne des rêves, mais moins puissants que ceux de l'opium, car cette fantasmagorie se passe dans une atmosphère grise et vaporeuse. Les idées sont douces autant que le sont les femmes blondes. Votre état n'est pas le sommeil de plomb qui distingue les belles organisations fatiguées, mais une somnolence indicible qui rappelle les rêvasseries du matin. L'excès du café comme celui du thé, produit une grande sécheresse dans la peau, qui devient brûlante. Le café met souvent en sueur, et donne une violente soif. Chez ceux qui arrivent à l'abus, la salivation est épaisse et presque supprimée.

§ IV.

DU TABAC.

Je n'ai pas gardé sans raison le tabac pour le dernier ; d'abord cet excès est le dernier venu, puis il triomphe de tous les autres.

La nature a mis des bornes à nos plaisirs. Dieu me garde de taxer ici les vertus militantes de l'amour, et d'effaroucher d'honorables susceptibilités ; mais il est extrêmement avéré qu'Hercule doit sa célébrité à son douzième travail[1], généralement regardé comme fabuleux, aujourd'hui que les femmes sont beaucoup plus tourmentées par la fumée des cigares que par le feu de l'amour. Quant au sucre, le dégoût arrive promptement chez tous les êtres, même chez les enfants. Quant aux liqueurs fortes, l'abus donne

à peine deux ans d'existence ; celui du café procure des maladies qui ne permettent pas d'en continuer l'usage. Au contraire, l'homme croit pouvoir fumer indéfiniment. Erreur. Broussais, qui fumait beaucoup, était taillé en Hercule ; il devait, sans ses excès de travail et de cigares, dépasser la centaine : il est mort dernièrement à la fleur de l'âge, relativement à sa construction cyclopéenne. Enfin un dandy tabacolâtre a eu le gosier gangrené, et comme l'ablation a paru justement impossible, il est mort.

Il est inouï que Brillat-Savarin, en prenant pour titre de son ouvrage, *Physiologie du goût*, et après avoir si bien démontré le rôle que jouent dans ses jouissances les fosses nasales et palatiales, ait oublié le chapitre du tabac.

Le tabac se consomme aujourd'hui par la bouche après avoir été long-temps pris par le nez : il affecte les doubles organes merveilleusement constatés chez nous par Brillat-Savarin : le palais, ses adhérences, et les fosses nasales. Au temps où l'illustre professeur composa son livre, le tabac n'avait pas, à la vérité, envahi la société française dans toutes ses parties comme aujourd'hui. Depuis un siècle, il se prenait plus en poudre qu'en fumée, et maintenant le cigare infeste l'état social. On ne s'était jamais douté des jouissances que devait procurer l'état de cheminée.

Le tabac fumé cause en prime abord des vertiges sensibles ; il amène chez la plupart des néophytes une salivation excessive, et souvent des nausées qui produisent des vomissements. Malgré ces avis de la nature irritée, le tabacolâtre persiste, il s'habitue. Ce dur apprentissage dure quelquefois plusieurs mois. Le fumeur finit par vaincre à la façon de Mithridate, et il entre dans un paradis. De quel autre nom appeler les effets du tabac fumé ? Entre le pain et du tabac à fumer, le pauvre n'hésite point ; le jeune homme sans le sou qui use ses bottes sur l'asphalte des boulevards, et dont la maîtresse travaille nuit et jour, imite le pauvre ; le bandit de Corse que vous trouvez dans les rochers inaccessibles ou sur une plage que son œil peut surveiller, vous offre de tuer votre ennemi pour une livre de tabac. Des hommes d'une immense portée avouent que les cigares les consolent des plus grandes adversités. Entre une femme adorée et le cigare, un dandy n'hésiterait pas plus à la quitter que le forçat à rester au bagne s'il devait y avoir du tabac à discrétion ! Quel pouvoir a donc ce plaisir que le roi des rois aurait payé de la moitié de son

empire, et qui surtout est le plaisir des malheureux ? Ce plaisir, je le niais, et l'on me devait cet axiome :

VI.

Fumer un cigare, c'est fumer du feu.

Je dois à Georges Sand la clef de ce trésor[1] ; mais je n'admets que le houka de l'Inde, ou le narguilé de la Perse. En fait de jouissances matérielles, les Orientaux nous sont décidément supérieurs.

Le houka, comme le narguilé, est un appareil très-élégant, il offre aux yeux des formes inquiétantes et bizarres qui donnent une sorte de supériorité aristocratique à celui qui s'en sert, aux yeux d'un bourgeois étonné. C'est un réservoir, ventru comme un pot du Japon, lequel supporte une espèce de godet en terre cuite où se brûle le tabac, le patchouli, les substances dont vous aspirez la fumée, car on peut fumer plusieurs produits botaniques, tous plus divertissants les uns que les autres. La fumée passe par de longs tuyaux en cuir de plusieurs aunes, garnis de soie, de fils d'argent, et dont le bec plonge dans le vase au-dessus de l'eau parfumée qu'il contient, et dans laquelle trempe le tuyau qui descend de la cheminée supérieure. Votre aspiration tire la fumée, contrainte à traverser l'eau pour venir à vous par l'horreur que le vide cause à la nature. En passant par cette eau, la fumée s'y dépouille de son empyreume, elle s'y rafraîchit, s'y parfume sans perdre les qualités essentielles que produit la carbonisation de la plante, elle se subtilise dans les spirales du cuir, et vous arrive au palais comme une fille vierge au lit de son époux, pure, parfumée, blanche, voluptueuse. Elle s'étale sur vos papilles, elle les sature, et monte au cerveau, comme des prières mélodieuses et embaumées vers la divinité. Vous êtes couché sur un divan, vous êtes occupé sans rien faire, vous pensez sans fatigue, vous vous grisez sans boire, sans dégoût, sans les retours sirupeux du vin de Champagne, sans les fatigues nerveuses du café. Votre cerveau acquiert des facultés nouvelles, vous ne sentez plus la calotte osseuse et pesante de votre crâne, vous volez à pleines ailes dans le monde de la fantaisie, vous attrapez vos papillonnants délires, comme un enfant armé d'une gaze qui courrait dans une prairie divine après des libellules, et vous les voyez sous leur forme idéale, ce qui vous dispose à la réalisation. Les plus belles espérances passent

et repassent non plus en illusions, elles ont pris un corps, et bondissent comme autant de Taglioni, avec quelle grâce ! vous le savez, fumeurs ! Ce spectacle embellit la nature, toutes les difficultés de la vie disparaissent, la vie est légère, l'intelligence est claire, la grise atmosphère de la pensée devient bleue ; mais, effet bizarre, la toile de cet opéra tombe quand s'éteint le houka, le cigare ou la pipe. Cette excessive jouissance, à quel prix l'avez-vous conquise ? Examinons. Cet examen s'applique également aux effets passagers produits par l'eau-de-vie et le café.

Le fumeur a supprimé la salivation. S'il ne l'a pas supprimée, il en a changé les conditions, en la convertissant en une sorte d'excrétion plus épaisse. Enfin, s'il n'opère aucune espèce de sputation, il a engorgé les vaisseaux, il en a bouché ou anéanti les suçoirs, les déversoirs, papilles ingénieuses dont l'admirable mécanisme est dans le domaine du microscope de Raspail, et desquels j'attends la description, qui me semble d'une urgente utilité. Demeurons sur ce terrain.

Le mouvement des différentes mucosités, merveilleuse pulpe placée entre le sang et les nerfs, est l'une des circulations humaines les plus habilement composées par le grand faiseur d'horloges auquel nous devons cette ingénieuse plaisanterie appelée l'Humanité. Intermédiaire entre le sang et son produit quintessentiel, sur lequel repose l'avenir du genre humain, ces mucosités sont si essentielles à l'harmonie intérieure de notre machine, que dans les violentes émotions, il s'en fait en nous un rappel violent pour soutenir leur choc à quelque centre inconnu. Enfin, la vie en a si soif, que tous ceux qui se sont mis dans de grandes colères peuvent se souvenir du dessèchement soudain de leur gosier, de l'épaississement de leur salive et de la lenteur avec laquelle elle revient à son état normal. Ce fait m'avait si violemment frappé, que j'ai voulu le vérifier dans la sphère des plus horribles émotions. J'ai négocié long-temps à l'avance la faveur de dîner avec des personnes que des raisons publiques éloignent de la société : le chef de la police de sûreté et l'exécuteur des hautes œuvres de la cour royale de Paris, tous deux d'ailleurs citoyens, électeurs, et pouvant jouir des droits civiques comme tous les autres Français. Le célèbre chef de la police de sûreté me donna pour un fait sans exception que tous les criminels qu'il avait arrêtés sont demeurés entre une et quatre semaines avant d'avoir recouvré la faculté de saliver. Les

assassins étaient ceux qui la recouvraient le plus tard. L'exécuteur des hautes œuvres n'avait jamais vu d'homme cracher en allant au supplice, ni depuis le moment où il lui faisait la toilette.

Qu'il nous soit permis de rapporter un fait que nous tenons du commandant même sur le vaisseau de qui l'expérience a eu lieu, et qui corrobore notre argumentation.

Sur une frégate du Roi, avant la révolution, en pleine mer, il y eut un vol de commis. Le coupable était nécessairement à bord. Malgré les plus sévères perquisitions, malgré l'habitude d'observer les moindres détails de la vie en commun qui se mène sur un vaisseau, ni les officiers ni les matelots ne purent découvrir l'auteur du vol. Ce fait devint l'occupation de tout l'équipage. Quand le capitaine et son état-major eurent désespéré de faire justice, le contre-maître dit au commandant :

— Demain matin, je trouverai le voleur.

Grand étonnement. Le lendemain le contre-maître fait ranger l'équipage sur le gaillard en annonçant qu'il va rechercher le coupable. Il ordonne à chaque homme de tendre la main, et lui distribue une petite quantité de farine. Il passe la revue en commandant à chaque homme de faire une boulette avec la farine en y mêlant de la salive. Il y eut un homme qui ne put faire sa boulette faute de salive.

— Voilà le coupable, dit-il au capitaine.

Le contre-maître ne s'était pas trompé.

Ces observations et ces faits indiquent le prix qu'attache la nature à la Mucosité prise dans son ensemble, laquelle déverse son trop-plein par les organes du goût, et qui constitue essentiellement les sucs gastriques, ces habiles chimistes, le désespoir de nos laboratoires. La médecine vous dira que les maladies les plus graves, les plus longues, les plus brutales à leur début, sont celles que produisent les inflammations des membranes muqueuses. Enfin le coryza, vulgairement nommé rhume de cerveau, ôte pendant quelques jours les facultés les plus précieuses, et n'est cependant qu'une légère irritation des muqueuses nasales et cérébrales.

De toute manière, le fumeur gêne cette circulation, en supprimant son déversoir, en éteignant l'action des papilles, ou leur faisant absorber des sucs obturateurs. Aussi, pendant tout le temps que dure son travail, le fumeur est-il presque hébété. Les peuples fumeurs, comme les Hollandais, qui ont fumé les premiers

en Europe, sont essentiellement apathiques et mous, la Hollande n'a aucun excédent de population. La nourriture ichthyophagique à laquelle elle est vouée, l'usage des salaisons, et un certain vin de Touraine fortement alcoolisé, le vin de Vouvray, combattent un peu les influences du tabac ; mais la Hollande appartiendra toujours à qui voudra la prendre ; elle n'existe que par la jalousie des autres cabinets, qui ne la laisseraient pas devenir Française. Enfin le tabac, fumé ou chiqué, a des effets locaux dignes de remarque. L'émail des dents se corrode, les gencives se tuméfient, et sécrètent un pus qui se mêle aux aliments et altère la salive.

Les Turcs, qui font un usage immodéré du tabac tout en l'affaiblissant par des lessivages, sont épuisés de bonne heure. Comme il est peu de Turcs assez riches pour posséder ces fameux sérails où ils pourraient abuser de leur jeunesse, on doit admettre que le tabac, l'opium et le café, trois agents d'excitations semblables, sont les causes capitales de la cessation des facultés génératives chez eux, où un homme de trente ans équivaut à un Européen de cinquante ans. La question du climat est peu de chose : les latitudes comparées donnent une trop faible différence. Or, la faculté de générer est le *criterium* de la vitalité, et cette faculté est intimement liée à l'état de la Mucosité.

Sous ce rapport, je sais le secret d'une expérience que je publie dans l'intérêt de la science et du pays. Une très-aimable femme, qui n'aimait son mari que loin d'elle, cas excessivement rare et nécessairement remarqué, ne savait comment l'éloigner sous l'empire du Code. Ce mari était un ancien marin qui fumait comme un pyroscaphe[1]. Elle observa les mouvements de l'amour, et acquit la preuve qu'aux jours où, par des circonstances quelconques, son mari consommait moins de cigares, il était, comme disent les prudes, plus empressé. Elle continua ses observations, et trouva une corrélation positive entre les silences de l'amour et la consommation du tabac. Cinquante cigares ou cigarettes (il allait jusque là) fumés, lui valaient une tranquillité d'autant plus recherchée que le marin appartenait à la race perdue des chevaliers de l'ancien régime. Enchantée de sa découverte, elle lui permit de chiquer, habitude dont il lui avait fait le sacrifice. Au bout de trois ans de chique, de pipe, de cigares et de cigarettes combinées, elle devint une des femmes les plus heureuses du royaume. Elle avait le mari sans le mariage.

— La chique nous donne raison de nos hommes, me disait un capitaine de vaisseau très-remarquable par son génie d'observation.

§ V.

CONCLUSIONS.

La régie fera sans doute contredire ces observations sur les excitants qu'elle a imposés ; mais elles sont fondées, et j'ose avancer que la pipe entre pour beaucoup dans la tranquillité de l'Allemagne ; elle dépouille l'homme d'une certaine portion de son énergie. Le fisc est de sa nature stupide et anti-social, il précipiterait une nation dans les abîmes du crétinisme, pour se donner le plaisir de faire passer des écus d'une main dans une autre, comme font les jongleurs indiens.

De nos jours, il y a dans toutes les classes une pente vers l'ivresse, que les moralistes et les hommes d'état doivent combattre, car l'ivresse, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est la négation du mouvement social. L'eau-de-vie et le tabac menacent la société moderne. Quand on a vu à Londres les palais du gin, on conçoit les sociétés de tempérance.

Brillat-Savarin, qui l'un des premiers a remarqué l'influence de ce qui entre dans la bouche sur les destinées humaines, aurait pu insister sur l'utilité d'élever la statistique au rang qui lui est dû, en en faisant la base sur laquelle opéreraient de grands esprits. La statistique doit être le budget des choses, elle éclairerait les graves questions que soulèvent les excès modernes relativement à l'avenir des nations.

Le vin, cet excitant des classes inférieures, a dans son alcool un principe nuisible ; mais au moins veut-il un temps indéfinissable, en rapport avec les constitutions, pour faire arriver l'homme à ces combustions instantanées, phénomènes extrêmement rares.

Quant au sucre, la France en a été long-temps privée, et je sais que les maladies de poitrine, qui, par leur fréquence dans la partie de la génération née de 1800 à 1815, ont étonné les statisticiens de la médecine, peuvent être attribuées à cette privation ; comme aussi le trop grand usage doit amener des maladies cutanées.

Certes, l'alcool qui entre comme base dans le vin et dans les

liqueurs dont l'immense majorité des Français abuse, le café qui entre pour beaucoup dans les excitations patriciennes, le sucre qui contient des substances phosphorescentes et phlogistiques, et qui devient d'un usage immodéré, doivent changer les conditions génératives, quand il est maintenant acquis à la science que la diète ichthyophagique influe sur les produits de la génération.

La régie est peut-être plus immorale que ne l'était le jeu, plus dépravante, plus anti-sociale que la Roulette. L'eau-de-vie est peut-être une fabrication funeste dont les débits devraient être surveillés. Les peuples sont de grands enfants, et la politique devrait être leur mère. L'alimentation publique prise dans son ensemble est une partie immense de la politique et la plus négligée, j'ose même dire qu'elle est dans l'enfance.

Ces cinq natures d'excès offrent toutes une similitude dans le résultat : la soif, la sueur, la déperdition de la mucosité, la perte des facultés génératives qui en est la suite. Que cet axiome soit donc acquis à la science de l'homme :

VII.

Tout excès qui atteint les muqueuses abrège la vie.

L'homme n'a qu'une somme de force vitale, elle est répartie également entre la circulation sanguine, muqueuse et nerveuse, absorber l'une au profit de l'autre, c'est causer un tiers de mort. Enfin pour nous résumer par une image axiomatique :

VIII.

Quand la France envoie ses cinq cent mille hommes aux Pyrénées, elle ne les a pas sur le Rhin. Ainsi de l'homme.

ÉBAUCHES

POUR LA COMÉDIE HUMAINE[1].

PREMIER LIVRE,

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

SŒUR MARIE DES ANGES[1].

En 1827, je rencontrais dans les environs de la rue de Seine, de la rue des Marais, de la rue des Petits Augustins et sur le pont des Arts, un grand vieillard, en cheveux blancs, à figure ascétique, c'est-à-dire blafarde [et] creusée, et dont les yeux avaient un caractère de jeunesse, une vivacité mordant[e] qui m'effrayaient en m'intéressant ; je le rencontrais principalement le soir, et surtout pendant la nuit. Il était d'une haute taille, maigre, un peu voûté, mais sa charpente paraissait solide. Je me disais en moi-même que cet homme ressemblait à un dominicain du Seizième siècle[2] [. . . . .
. . . .]
venir[3] expirer à Paris épuisé de débauches horribles à l'entretien desquelles passa toute une petite fortune capitalisée. Ce vieillard dont les revenus étaient distribués en aumônes, ce prêtre qu'aucune infortune n'aborda vainement et qui servait de canal aux charités secrètes des âmes pieuses de tout un arrondissement, laissa une pauvre nièce, âgée de quarante ans dans la plus profonde misère, en la frustrant de son héritage. Il avait été directeur d'un séminaire avant la révolution, il était lettré, plein de goût, remarquable par une bonté, par une indulgence angélique. Il vécut une année de trop, et certes il entraîna dans sa tombe, le

plus gracieux, le plus réellement poëte des jeunes gens que j'ai connus. Ce jeune homme habitait un méchant petit hôtel situé dans la partie la plus obscure de la rue Mazarine, cette partie qui avoisine l'Institut. Il y occupait une seule chambre, qui donnait sur une cour sombre et puante. Le vieillard avait une chambre qui avait sa vue sur la rue, mais en cet endroit la rue est bordée par les hautes et noires murailles des bâtiments où sont les loges des artistes qui concourent pour les grands prix de sculpture, de peinture et d'architecture. Aucun lieu dans Paris n'est plus triste. Un homme d'imagination maladive, dont le génie est irritable, pourrait périr par le suicide, en demeurant là. Certes, si la police d'une ville comme Paris, était ce qu'elle devrait être, elle assainirait, elle aérerait ces endroits d'où certains hommes sortent nécessairement fous ou criminels. Le dégoût de la vie ou le crime sont rares dans les villes bien plantées, d'agréable aspect et où 'air circule de manière à balayer ces mauvaises odeurs qui flétrissent les sens. Au contraire, les suicides et la mortalité. Par une nuit frileuse, le jeune homme fut réveillé en sursaut, et vit ce grand vieillard en chemise, les yeux ouverts et fixes. L'abbé chez qui la jeunesse avait reparu ardente, était devenu somnambule. Il racontait en termes dignes de Martial et avec une horrible poësie, ses débauches qu'il agrandissait par une diction et par un débit auxquels ceux de nul acteur, quelque grand qu'il soit, ne sont comparables. Ce vieillard impur et malade instruisait ce candide jeune homme. Les deux premières apparitions de ce spectre frappèrent le pauvre écrivain si violemment que, dès ce jour, ses amis le trouvèrent à jamais changé. J'étais assez familier avec lui pour le questionner sur son état évidemment fébrile, nuageux, et il me répondait en me parlant de ce vieillard que je connaissais de vue, en me racontant les sin[gulières][1] [. . . .
. . . .]
plus[2] ou moins chaleureusement les sentiments qui l'agitaient. Il nous parla de ses plaisirs dans un langage vraiment biblique, et avec une puissance de geste dont la pose de certains personnages peints par Rembrandt peuvent[3] seuls donner une idée, vous savez, ces figures qui semblent épancher la vie et la lumière comme celle de Jésus ressuscitant le Lazare ou celle de St Jean prêchant dans le désert. C'était Lucifer à l'agonie ! Il fit apparaître au milieu de son récit fantasque, une figure de sainte, une femme adorée

dépeinte en quelques phrases avec une si suave poësie, dessinée rapidement en traits de feu, de façon à éblouir, à rendre idolâtre de l'inconnu ; il la fit saillir sur le fond ténébreux de son poëme horrible avec le génie particulier qui marque les créations visibles et indiscernables, intangibles et réelles du Sommeil. Sa main achevait la forme dont sa parole donnait l'idée. Je conçus la passion de chasseur qui s'était emparée du témoin de ces phénomènes. Si j'eusse été moins occupé que je ne l'étais alors, j'aurais suivi cette étude de l'accident le plus rare dans la physiologie humaine. Le vieillard mourut, et je n'entendis plus parler de mon ami que pour apprendre son funeste sort. Cette année 1828-1829 fut, pour moi, marquée par les plus étranges événements. A l'époque où je vis ce singulier vieillard, un autre de mes amis me montra dans le même quartier, au café de Londres, rue Jacob, un jeune Anglais d'une beauté qui ne pouvait se comparer qu'à celle d'Antinoüs. Ce jeune homme dont les manières annonçaient une haute naissance, les habitudes de la fortune et l'éducation la plus soignée, venait tous les soirs se mettre dans un coin et buvait du vin et des liqueurs jusqu'à ce qu'il fût ivre-mort. Un domestique le portait dans un fiacre et l'emmenait. Ce jeune homme gardait un silence absolu ; le garçon de café savait ce qu'il fallait lui servir. Il mourut le troisième mois, sans que personne, parmi ceux qui s'intéressaient à lui, pût savoir la cause de cet épouvantable suicide. Quelques hommes devenus célèbres venaient à ce café, j'en connaissais plusieurs, et je leur racontai l'histoire du vieux prêtre apostat dont ils avaient aussi bien que moi remarqué la figure, mon récit donna lieu à chacun de raconter les singularités dont Paris était, en ce moment même, le théâtre, et je fus étonné, pour ne pas dire stupéfait, du nombre incroyable de choses curieuses, d'aventures bizarres, de romans charpentés par le hazard[1] [. . . . .]

PERDITA[1].

DEUX PAYSAGES.

Joseph Bridau, venu le premier, se mit à regarder deux aquarelles placées dans le cabinet de d'Arthez de manière à ce que cet écrivain les eût sous les yeux pendant son travail. Il y avait de quoi piquer la curiosité du grand peintre.

L'une de ces aquarelles représente un coucher de soleil, les dernières lueurs colorent au fond trois collines, et jaunissent le sable d'un chemin assez agreste qui débouche sur un terrain vague. A gauche, sur un tertre, un groupe de quatre arbres domine ce coin de route, et [de] l'autre côté s'élancent deux arbres jumeaux presque dépouillés de feuilles, tant ils sont vieux. Entre le terrain vague et cette marge de forêt on devine un fossé comblé dans lequel sont venus des arbustes formant une haie basse et informe. Un rocher sablonneux, jaune, meuble l'espace entre les quatre arbres et le cadre, il donne du ton à cette partie du paysage. Au fond l'ombre bleuit déjà le bas des collines, et fait valoir la lumière qui dore le chemin et une portion du terrain vague.

L'autre aquarelle offre un petit étang au-delà duquel se trouve une maisonnette. Derrière la maisonnette s'élève une masse compacte d'arbres qui indique une forêt épaisse sur les cimes de laquelle le jour se lève, frais, piquant. Le ciel est froid mais

superbe. La légère fumée qui s'échappe du toit annonce que la ménagère apprête la soupe du garde ou du laboureur, éveillé dès le crépuscule.

Dans l'un comme dans l'autre tableau, il ne se trouve ni homme, ni animal. Le coucher de soleil est chaud de ton ; tandis qu'au premier coup d'œil, le crépuscule du matin communique une sensation de fraîcheur. Ces deux antithèses sont touchées avec une coquetterie d'amateur. On ne peut pas dire que ce soit un grand artiste qui les ait faites ; mais on ne peut pas non plus les dédaigner ; enfin, il y a de l'âme et dans l'une et dans l'autre. Image de la vie, image complète, on se surprend à penser, et à penser profondément entre ces deux pages : le lever du jour, le coucher du soleil, le labeur et le repos, le pimpant du matin, les ombres du soir, la jeunesse et la vieillesse.

Joseph Bridau connaissait depuis longtemps ces deux aquarelles, Daniel les avait devant lui, dès 1826, et on était en 1834. Huit ans de constance ! C'est beaucoup pour des gouaches.

— Je ne sais pas pourquoi Daniel tient tant à ces deux petits tableaux, il les a, nom d'un petit bonhomme, apportés dans sa nouvelle maison, dit le peintre à Horace Bianchon.

Horace Bianchon décrocha le coucher de soleil, le retourna, vit une inscription qui expliquait tout.

— Voyez-vous, ce sournois ? dit Fulgence Ridal, en 1826, il avait une adoration, une muse !

— Comment accorder cette passion avec la manière dont il arrangeait alors sa vie, il avait déjà *sa bonne* dans ce temps-là ! dit Léon Giraud en survenant.

— J'espère, dit Daniel d'Arthez en sortant de sa chambre à coucher, que vous ne commettez de semblables indiscrétions qu'avec moi[1] !

LA COMÉDIENNE DE SALON[1].

Il se trouvait là, l'un de ces froids railleurs qui doivent l'impunité de leurs manières à l'éclat de leur nom, à qui la connaissance du monde et l'éducation aristocratique ont appris à se tenir dans la limite exacte de la politesse, et dont les mots empruntent à cette parfaite exactitude une sorte de cruauté. Cet ancien jeune homme, il avait quarante ans, était le duc de Rhétoré, fils aîné du duc de Chaulieu qui vivait encore pour son malheur, car son attachement à la branche aînée de la maison de Bourbon est assez connu.

Depuis sa première jeunesse, Rhétoré gardait au fond du cœur contre de Marsay un levain de jalousie que tout succès nouveau de ce brillant jeune homme faisait fermenter. Rhétoré, naturellement resté légitimiste, n'était pas fâché de piquer au vif le Ministre de la Révolution de Juillet, et il prit ainsi la parole.

— La Duchesse est la plus habile comédienne de ce temps-ci...

Ce mot fit rougir de Marsay, espèce d'avantage que personne n'avait remporté sur lui, et les yeux de tous ceux qui écoutaient dans le plus profond silence, peignirent à la fois l'intérêt et la curiosité. Comment se hasarder à conter après de Marsay, et le duc annonçait évidemment un récit.

— Comme il n'y a que trente duchesses en France, dit la prin-

cesse de Cadignan à la marquise d'Espard, nous finirons par la deviner[1]...

— Vous ne comptez pas les duchesses de l'Empire ? dit Blondet en souriant.

— Elle a formé plus d'un homme d'État, reprit le duc en continuant, et voici ce qu'un de mes amis m'a raconté d'elle.

Il y a de la modestie à parler après *monsieur le ministre ;* mais comme je ne serai que l'interprète peut-être infidèle de cette charmante femme, vous comprendrez ma hardiesse. Vous serez obligés de m'accorder, sans me demander la moindre explication, un fait bizarre, mais qui peut s'expliquer. La duchesse avait sans le savoir, un témoin de ses actions et de ses discours, et qui sut, après cette matinée à quoi s'en tenir sur le monde. Elle en eût remontré certes à Célimène. Il était alors quatre heures, moment auquel elle recevait, elle avait été faire sa promenade au Bois et rentrait, elle trouva dans son escalier un des plus aimables ambassadeurs étrangers arrivé trop tôt et qui descendait, et qu'elle ramena chez elle.

VALENTINE ET VALENTIN[1].

La rue des Marais située au commencement de la rue de Seine à Paris est une horrible petite rue, rebelle à tous les embellissements accomplis par les Échevins modernes avec une lenteur qui peut faire croire que l'administrateur a pour mission d'entraver cet enthousiasme inhérent au caractère gaulois appelé par les italiens *furia francese*. L'historien des mœurs ne doit-il pas faire observer que la ville de Londres fut éclairée au gaz en dix-huit mois, et qu'après quinze ans une seule moitié de Paris est en ce moment éclairée par ce procédé miraculeux. La rue des Marais fait partie de la moitié qui conserve le hideux reverbère. Il en sera pour les chemins de fer, comme du Gaz. Et l'on parle de la légèreté française !

Cette rue des Marais possède un monument précieux, la maison, aujourd'hui numérotée 15[2], où Racine passa toute sa vie. La France n'aurait-elle pas dû faire isoler et conserver l'habitation d'un de ses plus grands poëtes dramatiques, avec autant de religion que Florence en montre pour la maison de Michel-Ange. En attendant que nos Édiles y pensent, que les comédiens prélèvent sur les recettes produites par les œuvres de ce beau génie une somme annuelle pour concourir à cet acte de piété nationale, vous trou-

verez ici la physionomie de cette maison où sont arrivés les événements de cette histoire.

La rue des Marais étant parallèle à la Seine, les maisons à numéros impairs sont exposées au nord. Ainsi sur la rue, la maison de Racine est à cette cruelle exposition ; mais la façade jaunâtre et triste est irrégulièrement percée de croisées, dont l'état prouve qu'en aucun temps, les habitants ou les propriétaires n'ont compté sur la vue de la rue des Marais. Ce corps de logis à deux étages est peu élevé, sa profondeur se mesure par celle de la porte cochère et de la loge du portier qui n'ont pas plus de douze pieds de longueur. Mais en observant avec attention cette façade, on y découvre le cintre de la porte basse telle qu'elle existait du temps de Racine. Elle était alors placée au coin de la maison et il est à peu près démontré que la porte actuelle a été pratiquée dans une pièce de l'ancien rez-de-chaussée.

En entrant dans une cour assez spacieuse, on voit à droite un mur mitoyen garni de plantes grimpantes et à droite[1] un corps de logis d'une étroitesse incroyable, plaqué contre la maison voisine. On y pénètre ainsi que dans celui situé sur la rue par un escalier de bois d'une excessive simplicité pour ne pas dire grossier, mais qui n'en est pas moins de fraîche date, il est placé au coin où se réunissent ces deux corps de logis. Au fond, au-dessus de vieilles remises, car la destination des lieux a bien changé, les propriétaires ont adossé au troisième mur mitoyen une construction légère élevée de deux étages comme les autres. Rien de triste et de lugubre comme la partie des appartements modernes qui se trouve en retour au fond de cette cour, car les pièces à peine larges de huit pieds, sont exposées au nord et n'ont d'autre vue que celle du corps de logis donnant sur la rue. La maison est ainsi divisée en deux portions que dessert l'escalier situé dans l'encoignure. La partie des appartements ménagés dans le corps de logis assis sur la rue et les appartements contenus dans les deux corps de logis adossés aux murs mitoyens, de gauche et du fond. Les rez-de-chaussée de ces deux bâtiments étroits sont occupés par des magasins de papier. Ainsi bâtie sur trois côtés, fermée sur le quatrième par une muraille de verdure et placée dans une rue où passent rarement les voitures, cette maison jouit d'un silence quasi claustral, et son exposition lui donne le froid des cloîtres. Jusqu'au premier étage, les murs sont en pierre, le surplus est

en moëllons revêtus d'une robe de plâtre badigeonnée en couleur jaune. Dans la demeure de ce poëte harmonieux, il ne règne aucune harmonie, chacun des corps de logis fut construit sans doute à des époques différentes, et il est vraisemblable que, du temps de Racine, la maison sur la rue formait toute l'habitation. Peut-être la cour pavée était-elle un joli jardin, la fortune de Racine ne lui permettait point d'avoir un équipage, des chevaux, des remises, ni des écuries dans sa demeure. D'ailleurs la solidité de la partie située sur la rue, donne la valeur d'une certitude à cette hypothèse. Les notes de Tallemant des Réaux indiquent à cette époque l'existence des jardins où fut bâti plus tard le vaste hôtel de la Rochefoucault, détruit aujourd'hui, remplacé par la rue des Beaux-Arts. Les feuillages de ce jardin devaient faire un joli rideau devant la maison de Racine, à la place des noires maisons de la rue des Marais. Ainsi, peut-être cette demeure ne manquait-elle pas de poësie naturelle. Ce n'est en effet qu'en 1825 que dans l'immense jardin mitoyen, se sont élevées des constructions destinées à l'industrie. En observant la maison de Racine, on y découvre des détails qui démontrent que ce fut jadis une maison dite des champs. Les solives du plancher dans le passage de la porte prouvent que sous l'ancienne porte se trouvait l'entrée d'un vaste parloir, et qu'un vieil escalier à balustres en bois tournait au bout et menait aux deux étages supérieurs, ce qui ne manquait pas de naïveté. Tout trahit la bourgeoisie modeste que célébra Molière. Là, rien ne récrée aujourd'hui le regard, le goût moderne n'y a jeté ni ses petits balcons en fonte, ni son comfort, ni ses grimaces de faux luxe, on y retrouve la grossièreté campagnarde du vieux temps qui, dans une maison de ville, produit aujourd'hui de forts méchants contrastes avec l'élégance des constructions nouvelles. Il est ainsi dans certains quartiers de Paris, autrefois des faux-bourgs[1], quelques maisons de campagne oubliées par la spéculation qui rappellent au flâneur instruit, les mœurs des siècles passés. Il semble que si l'on nettoyait la maison de Racine des deux corps de logis flanqués contre les murs mitoyens, les vignes de ses berceaux repousseraient et montreraient leurs pampres jeunes comme la gloire du maître. Quelle noble institution ce serait que le rachat de cette vieille maison par la ville de Paris, qui en concèderait l'habitation gratuite au plus grand poëte de chaque siècle ! Ce serait un triomphe pour

le poëte, une fête pour la ville, et l'une de ces coutumes qui rendent la patrie encore plus chère. Mais une grande chose qui coûte deux cent mille francs, se fait bien difficilement[1] [. . . .]

En 1822, le second étage des deux corps de logis adossés dans la cour aux deux murs mitoyens en équerre était occupé par un vieillard et par sa fille qui demeuraient là depuis 1809, époque à laquelle le vieillard avait fait un bail de quinze ans pour trois cents francs, car alors les propriétaires éprouvaient d'étranges difficultés à trouver des locataires, surtout en de pareilles rues. Quand le vieillard vint s'éta[blir][2] [. . . . .
. . . .]
Il avait mérité la place de laquelle il était arraché violemment [grâce] à de grands services rendus ; aussi cette disgrâce le frappa-t-elle cruellement. Peyrade, vieilli dans la pratique des affaires, possédait les secrets de tous les gouvernements depuis 1782, époque de son entrée à la lieutenance-générale de police à l'âge de vingt-cinq ans[3], il était considéré comme un des hommes les plus sûrs et passait pour être un des plus habiles et des plus fins de ces génies inconnus chargés de veiller à la sûreté des États. Gai, libertin, aimant la table, cyniquement spirituel, il menait une joyeuse vie. Quant aux femmes, il se trouvait dans la position d'un pâtissier friand de gâteaux et de tartelettes ; quant à l'argent, on ne comptait pas avec lui. Il vivait donc comme un poisson dans l'eau, fait à son état et l'aimant, il avait une haute dose de philosophie méridionale.

Un événement impossible à prévoir changea son caractère, modifia ses habitudes et les transforma. Peyrade devint amoureux à quarante-sept ans[4], en 1804, d'une jeune fille de la plus grande beauté, pauvre, mais appartenant à une honnête famille de la Bourgeoisie parisienne, une demoiselle Valentine Ridal, alors âgée de vingt ans. Après dix-huit mois pendant lesquels l'amour excessif de Peyrade sut vaincre l'opposition de toute la famille, il épousa Valentine Ridal qui lui déclara nettement qu'elle ne pourrait jamais l'aimer. Peyrade comptait sur la vanité de sa future pour se faire aimer ; il allait, lui disait-il, parcourir à grands pas la carrière de l'ambition, il commencerait par obtenir un poste éminent dans les pays conquis, en Piémont, il y rendrait de tels services que Napoléon le nommerait Commissaire-général, puis ministre de la police en quelques-uns des royaumes qu'il élèverait

en Europe. Valentine Ridal, jeune fille à la fois fausse, froide et spirituelle, trois adjectifs qui se rencontrent fréquemment dans les caractères de parisienne, fut séduite par ces considérations, elle passa par-dessus la laideur de Peyrade, espèce de faune horrible, à nez rouge, à visage patibulaire, et le mariage se fit à Paris ; mais dès le lendemain la famille s'aperçut qu'une lutte violente s'était établie entre les nouveaux époux. Valentine se plaignit à sa mère de la brutalité de Peyrade, et Peyrade se plaignit à son beau-père des répugnances que la mariée lui avait manifestées de la façon la plus impertinente. Chez Valentine, l'accomplissement du mariage engendra la haine la plus tenace contre Peyrade, et chez Peyrade un redoublement d'amour qui fut insupportable à la mariée. Le nouveau ménage partit pour le Piémont en proie à ces terribles discordes, et Valentine en arrivant à Turin écrivit à sa mère en termes où se révélaient son dépit et son désespoir qu'elle était enceinte, elle n'y cachait pas l'aversion que par avance elle vouait à son enfant. Des scènes déplorables marquèrent le séjour de Peyrade dans la capitale du Piémont. Une fois mariée, madame Peyrade eut honte d'être ce qu'elle était : la femme d'un homme attaché à la police de l'Empire, et sa haine ne connut plus de bornes. Sa beauté merveilleuse fit naître une passion insensée chez un des plus riches seigneurs du Milanais, attaché de cœur au gouvernement impérial. Dès lors, madame Peyrade ne respira plus que pour trouver les moyens de rompre son mariage afin d'épouser le duc de Belgirate, un des dignitaires du Royaume d'Italie. Malgré sa passion, Peyrade devina les intentions de sa femme, et se conduisit de manière à ne donner aucune prise sur lui. Puis, il fit agir à Paris ses protections pour être nommé Commissaire-général de Police en Hollande, une nouvelle acquisition de l'Empereur et Roi. Madame Peyrade accoucha de sa fille à Turin, Peyrade la nomma Valentine du nom de la mère. Dès que la mère et l'enfant purent se mettre en route, cet habile homme partit pour la Hollande, en emmenant une femme furieuse d'être séparée du duc de Belgirate, beau jeune homme riche de six cent mille livres de rentes, ayant un des plus magnifiques palais de Milan. Dans ce pays, la conduite de la belle madame Peyrade changea, non pas soudain, mais insensiblement. Elle nourrit sa fille et se montra bonne mère. Elle prétendit qu'avec une immense fortune, sa position serait tolérable,

enfin elle mit sans doute un prix à ses bonnes grâces et sut amener Peyrade à des actes de complaisance et à des prévarications fructueuses. Elle voulait le jeter dans un procès infamant, afin d'avoir une raison de divorce. Néanmoins, un reste de prudence arrêta Peyrade au moment de commettre un faux auquel il était poussé par sa femme et par l'énormité du gain, il s'en tira par une rouerie digne d'un élève de l'ancienne lieutenance-générale de police. Mais l'affaire se découvrit et si Peyrade avait évité la cour d'assises, il ne s'était pas garanti de la concussion. Il fut arrêté, conduit à Paris, et sa femme intenta l'action en divorce. En un an, Peyrade perdit sa place et sa femme qui, dans les délais de la loi sur le divorce, devint duchesse de Belgirate. Le commissaire-général expliqua sa vie au ministre de la police générale de l'Empire, et il lui fut fait grâce du procès criminel, il obtint un arrêté du Conseil d'État qui le blâmait, le condamnait à restituer au Trésor des sommes qu'il ne pourrait jamais payer ; mais une décision administrative lui interdit de rentrer au service de l'État. Tous ces coups frappés successivement sur la tête d'un homme de cinquante ans avancèrent sa vieillesse, et deux ans après être venu s'installer rue des Marais, Peyrade qui, pour sa fille, quitta ce nom déshonoré pour celui de Canquoëlle, ne se ressemblait plus à lui-même. Sans pension, après vingt-cinq ans de services, et quels services ! sans moyen d'existence, il obtint en 1811 par la protection souterraine du seul ami qui lui resta fidèle, Corentin, le bras droit de Fouché, toujours ministre de la police, même quand il ne l'était plus, ainsi que le prouve sa conduite en Illyrie où l'exila l'Empereur, un emploi de quinze cents francs à la succursale du Mont-de-Piété, rue des Petits-Augustins ; Corentin, qui connaissait toute la valeur de Peyrade, se servit de lui dans ses mystérieuses fonctions en lui confiant les parties les plus délicates de ses affaires secrètes. Mais ce fut, dans l'existence du bonhomme Canquoëlle, une portion impénétrable. Pour tout le quartier, pour tout ce qui le connaissait, il ne fut qu'un pauvre employé du Mont-de-Piété qui, pour avoir contrarié l'Empereur, avait perdu une magnifique position. La situation du Ministère de la Police générale, alors établi quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins, permettait à Corentin de trouver facilement son vieil ami Peyrade qui, lorsqu'il avait à s'absenter se faisait remplacer au Mont-de-Piété

par un surnuméraire. Une tolérance particulière ordonnée par le Préfet de la Seine protégeait le père Canquoëlle qui d'ailleurs, en 1812, eut là mille écus d'appointements et une espèce de direction où il pouvait être suppléé par un sous-chef.

En 1816, après le second retour du Roi, la police générale du Royaume s'épura. Corentin fut éliminé pour un temps, et Peyrade eut beaucoup de peine à rester chef de bureau à la succursale du Mont-de-Piété, rue des Petits-Augustins. Agé d'environ soixante ans[1] et paraissant en avoir quatre-vingts, il se résigna dès lors à cette position modeste, il idolâtrait sa fille et ne vivait que pour elle. Valentine allait entrer dans sa treizième année, et le vieillard trouva sage de simplifier sa vie, en en faisant oublier la partie mystérieuse qu'un hazard pouvait découvrir et qui nuirait à Valentine.

En 1824, donc, le père Canquoëlle, vieillard de soixante-dix-huit ans[2], était au milieu des nouveaux intérêts politiques, après la mort de Napoléon et celle de Louis XVIII, un instrument entièrement oublié dont les relations avec le ministère de la police générale, qui fut alors supprimé, se réduisaient à l'intimité secrète à laquelle le fameux Corentin et lui restaient l'un et l'autre fidèles. De semblables personnages obtiennent d'autant plus facilement l'oubli que l'action de leur vie, que leurs talents, sont et doivent être complètement ignorés[3] [. . . . .]

LE PROGRAMME
D'UNE JEUNE VEUVE[1].

I.

A QUOI SERT L'AFRIQUE.

En 1841, le premier bataillon des chasseurs d'Afrique, où la campagne d'automne avait fait des vides, eut un nouveau soldat nommé Robert de Sommervieux qui se présenta chez le général Giroudeau, dans la matinée du deux novembre, jour des morts.

— Vous n'êtes pas superstitieux, lui dit le général après avoir lu la lettre de recommandation que l'engagé volontaire lui remettait de la part du Gouverneur-général de l'Algérie.

— Je suis résigné, voilà tout, général, répondit le soldat.

Le général Giroudeau, vieille tête grise, à moustaches blanches, regarda Robert de Sommervieux, frappé par l'accent de cette phrase comme s'il eût reçu dans la poitrine une balle morte. Vieux dragon de la Garde impériale, en disgrâce pendant toute la Restauration, ce général avait roulé dans les abîmes d'une débauche du troisième ordre ; mais en 1830 le simple commandant s'était réveillé sur les boulevards, au feu de l'émeute, il avait rebondi colonel en Afrique, et devait son grade à des services réels. Après avoir fait les guerres de la Révolution et celles de l'Empire, après avoir été éprouvé surtout par quinze ans de misère, un homme de cette trempe était en état de deviner le passé d'un engagé volontaire. L'ancien dragon, bardé de son

ruban en sautoir, car il était en grand uniforme et un groupe d'officiers l'attendait pour passer une revue d'inspection, flaira des orgies et des folies de jeunesse dans le triste équipage de Robert. Venu sur une prolonge[1], le jeune homme offrait au regard du général une couche de poussière étoilée de taches de boue, qui déguisait la couleur d'une petite redingote d'ex-fashionable. Le vêtement râpé boutonné jusqu'à la cravate noire ne laissait rien voir et laissait voir tout. Le pantalon dont les sous-pieds étaient en lambeaux révélait bien des misères supportées depuis Toulon. Le chapeau de soie avait un brillant aux extrémités et au bas de la forme un tour mat qui faisaient peine au regard. Enfin, pour aller de la tête aux pieds, les bottes riaient aux sables de l'Afrique. Robert, dont la figure annonçait trente ans, était de taille moyenne, mais bien proportionnée, il ressemblait vaguement à Napoléon arrivant en Égypte. Son œil d'un bleu pâle soutint sans audace le regard quasi terne du vieux général.

— Ne te fais pas tuer sans raison, dit le général à cet homme au désespoir, il y a toujours de la ressource, mon ami, car me voilà. Va trouver le capitaine Pinson, équipe-toi promptement ; et, à la première occasion où tu te seras distingué, tu seras caporal, à la seconde fourrier. Dans trois mois, je te mets à même d'être sergent-major. En 1793, je n'ai pas eu tant de chance ; il m'a fallu l'année pour devenir maréchal-des-logis-chef. As-tu tout ce dont tu as besoin ?...

— Votre protection me suffit, dit sèchement Robert.

— Mon garçon, pas de fierté, reprit Giroudeau, je ne sais pas si je te reverrai, autrement que dans les rangs ou perdu dans les sables avec tes camarades comme des mouches dans Notre-Dame... Un dernier mot ! tu pourrais, toi, noble, tu pourrais te sentir au cœur plus de sang qu'il n'en faut en t'entendant commander, sache donc avaler les pilules d'obéissance jusqu'à ce que tu sois sous-lieutenant, et... bonne chance, car nous ne protégeons pas seulement ceux qui se protègent eux-mêmes ; à l'armée, il faut encore du bonheur. Surtout, pas de bêtises, crois-en un vieux soldat, fais ton devoir ; mais tâche d'avoir du courage au grand jour. Sous Napoléon, ceux qui se battaient sous ses yeux, avaient ce que j'appelle du bonheur.

— Mon général, je vous remercie, dit presque affectueusement le soldat.

— Espère, mon enfant, reprit vivement Giroudeau que l'accent du soldat impressionna, ceux qui ont fait des farces sont quelquefois les meilleurs lapins... Maintenant, adieu, je redeviens le général Giroudeau, dit le vieux soldat en prenant son chapeau à plumes, le mettant sur sa tête à la manière des tapageurs de l'Empire, et se dirigeant dans une pièce où se trouvait son État-major.

Sorti de l'école de Saint-Cyr en 1830, et n'y étant pas rentré, Robert qui commençait à la Révolution de Juillet sa seconde année, savait à peu près tout ce que doit savoir un sous-lieutenant ; aussi s'en aperçut-on promptement dans sa compagnie. Un caporal, un fourrier, un sergent-major tombèrent successivement malades et furent dirigés sur la côte, en sorte qu'avant d'avoir fait ses preuves de courage, Robert devint sous-officier. Un trait d'éclat lui valut la permission de passer dans les Spahis où le Gouverneur général le plaça maréchal-des-logis, en le mettant dans la division de celui des généraux qui poursuivait spécialement Abd-el-Kader, et que les arabes eux-mêmes regardent comme le taon de l'émir. Pendant toute l'année 1842, le maréchal-des-logis Robert se fit remarquer par un sombre courage et par une taciturnité qui le rendirent à la fois l'objet de la curiosité de son escadron et le sujet de bien des commentaires. A l'exemple du lieutenant-général, il apprit la langue arabe afin d'être à même de rendre des services. Obligeant, mais froid, sévère pour lui, très indulgent pour les autres, il commanda le respect que les masses accordent aux caractères raides et, tout d'une pièce, pour employer une expression familière.

— Ce garçon-là cherche la mort, il la trouvera, dit un jour le général en voyant Robert qui, par un mouvement de retraite, s'élançait sur une troupe d'arabes pour leur arracher le corps d'un officier mourant.

— Comme disait le général Giroudeau, répondit un aide de camp, il aura fait quelque trou malheureux à la lune.

— Allons, de l'indulgence, dit le général, nous ne savons rien de positif, et d'ailleurs il ne se pardonne guère ses torts, il est rongé par le chagrin...

— Mon général, les arabes !... cria Robert en passant à bride abattue devant le général.

Une nuée de cavaliers rouges apparut, et les Français se disper-

sèrent pour aller se rallier derrière un carré d'infanterie au centre duquel étaient trois obusiers.

— Il était temps, dit le général quand le carré s'ouvrit, que les trois obusiers tirèrent sur la cavalerie ennemie qui reçut aussi le feu des chasseurs de Vincennes. A l'affaire de la Smala de l'Émir, en 1843, Robert fut nommé sous-lieutenant et décoré. Ce triomphe eut un fatal résultat. Un journal, appartenant à l'extrême-gauche, trouva plaisant de demander au Ministère, si le nouveau sous-lieutenant, si le nouveau chevalier de la Légion d'honneur était le Robert de S... qui avait comparu en 1839 devant la police correctionnelle. La presse, dite mauvaise par les gens du Roi, cherche toujours à prendre sa revanche de l'affaire assez désagréable arrivée en province à un gérant reconnu pour avoir subi les rigueurs d'un arrêt de cour d'assises. Le journal ministériel fit observer sèchement que les dix lignes du journal républicain constituaient une diffamation, en disant d'ailleurs que, s'il y avait identité, le prévenu avait été renvoyé de la plainte. Le journal attaqué réimprima l'article de la *Gazette des tribunaux* ainsi conçu.

Sixième Chambre. Police correctionnelle.
Présidence de M...

Un jeune homme, portant un nom historique et que nous tairons par respect pour une des gloires de l'Empire, se présente avec modestie sur le banc des prévenus pour répondre à une plainte qui sera facilement appréciée par le jugement qu'a rendu le tribunal.

Attendu qu'il est suffisamment prouvé que les marchandises vendues par le sieur Robert de S... lui ont été offertes à crédit et à de longs termes par les sieurs Barbet libraire et Biddin bijoutier ; que si la remise des effets qui devaient solder les factures n'a pas précédé la revente des marchandises par Robert de S., ce dernier n'en était pas moins le propriétaire ;

Attendu que Barbet et Biddin ne justifient point des autres faits de même nature énoncés dans leur plainte pour établir des habitudes répréhensibles, mais qui prouveraient tout au plus la dissipation et la prodigalité ;

Par ces motifs, et après avoir entendu Monsieur l'avocat du Roi en ses conclusions le tribunal, après en avoir délibéré, renvoie

la partie de Maître Minard des fins de plainte, condamne Barbet et Biddin à recevoir en payement les effets offerts par Robert de S... à un an d'échéance.

Sur la plainte reconventionnelle en diffamation, et sur la demande en dommages-intérêts, le tribunal, prenant en considération les circonstances de la cause, dit qu'il n'y a lieu de statuer, et compense les dépens entre les parties.

Nous ferons observer aussi, disait le journal, que les plaignants ont interjeté appel de ce jugement, et que c'est sur l'appel que s'est conclue la transaction entre les parties.

Les oisifs de Paris avaient déjà parfaitement oublié cette polémique, aussitôt remplacée par quelqu'autre bâton flottant, qu'elle arrivait en Afrique où les camarades de Robert, encore plus envieux de la considération prétendue usurpée, que de son courage, expliquaient très-bien le jugement du tribunal par le respect dû au nom d'un peintre célèbre. On devinait des démarches faites auprès des marchands cités par les plaignants, et le succès de l'habile plaidoirie de Minard. On apercevait une transaction accordée à une famille consulaire au désespoir, car Robert de Sommervieux appartenait par sa mère à la famille Lebas, et l'un de ses cousins était juge au tribunal de la Seine. Robert atteint au cœur par cette cruelle et infâme publicité, devint un lépreux moral. Il vit la pitié succédant au respect qu'il avait conquis, il maigrit en quinze jours à effrayer deux ou trois amis qui, parmi les sous-officiers, lui restèrent fidèles. Il allait au loin dévorer ses larmes, et s'il échappait au suicide, c'est qu'il était en présence des arabes, et qu'il avait autant de raisons pour vivre que pour mourir. Le colonel, peiné de ce farouche désespoir, invita Robert à dîner ; mais le sous-lieutenant répondit : — Permettez-moi de vous refuser mon colonel, et si vous voulez me donner une marque de protection, obtenez-moi la mission la plus périlleuse. On connaît le trait de courage qui valut en août suivant le grade de lieutenant à Robert, mais on sait aussi qu'il fut laissé pour mort sur la place. Transféré, non sans peine à Oran, il resta deux mois entre la vie et la mort. De trois blessures, aucune n'était mortelle. Robert entra vers le mois de novembre en convalescence, après avoir échappé par miracle à la complication d'une fièvre d'Afrique. Nommé par une délicatesse digne de ses chefs à un autre régiment,

et loin de ceux qui l'avaient tour à tour mis au-dessus et au-dessous d'eux, le malheureux, à qui la maladie avait voilé le passé pour un moment, se voyait non pas à l'aise, mais dans une sphère où il échappait à la curiosité de ses égaux et de ses inférieurs, à la pitié, tout aussi blessantes l'une que l'autre, et il restait solitaire en se demandant s'il devait accepter le calice d'expiations si amères. Depuis qu'il pouvait sortir, il allait dans les environs de la place et sur les bords de la mer[1] [. . . . .]

LA FEMME AUTEUR[1].

— Et de quoi vit-il ? demanda Claude Vignon à Victor de Vernisset.

— Et de quoi vivais-tu donc il y a douze ans ? répondit Lousteau d'une voix amère à Claude Vignon.

— Enfin, il vit, ce garçon ! fit observer le caustique Bixiou.

Ces phrases vivement échangées entre ces quatre personnages à huit heures et demie du soir sur les marches du café Riche annonçaient les médisances commencées à la fin d'un dîner copieux et succulent. On continue alors sur l'asphalte du boulevard des Italiens où le café Riche est situé les plaisanteries entamées au dessert, car une légère griserie isole en quelque sorte les artistes, ils ne voient plus la foule.

Ces quatre gens célèbres, à différents titres, allèrent acheter des cigares et se promenèrent par une de ces belles nuits d'hiver comme il s'en rencontre à Paris dans le mois de décembre. Le ciel était pur, les étoiles brillaient, les promeneurs élégants encombraient le boulevard où, par places, ils formaient des groupes, et le pavé net comme en été, résonnait sous le pied.

— Il nous faut une demi-heure pour éteindre nos joues un peu trop dans la manière de Rubens, dit Bixiou, poussons jusqu'au boulevard des Capucines, nous y serons mieux pour causer en nous promenant, ici l'on nous écouterait, les sots s'enrichiraient.

— Et tu dis, Vernisset, qu'il a vingt-trois ans ?... demanda Claude Vignon.

— Ah ! çà, répondit Vernisset, tu veux donc l'épouser, ce garçon !

— C'est un tic d'ivrogne ! répliqua Bixiou.

— Voyons, il faut le satisfaire, dit Lousteau. Ce jeune homme répond au nom d'Achille de Malvaux, il a vingt-trois ans, il loge à un entresol rue de la Michodière, et il est le neveu de madame Albertine Hannequin de Jarente, la dixième Muse chez laquelle il te présente ce soir. Il se manifeste sous la forme d'un débutant sans vocation précise, il n'est pas peintre, il n'écrit pas, car sa tante lui fait horreur, il n'a pas assez de fiel pour devenir critique, il ne nous connaît que pour nous avoir vus à dîner ou pendant quelques soirées chez la dixième Muse, et nous l'avons régalé une ou deux fois pour ne pas avoir l'air d'auteurs faméliques. Nous pénétrerons tout à l'heure pour la première fois dans son domicile, c'est assez te dire que tu en sais maintenant, autant que nous sur son compte. Il jouit d'une mère, appelée la *bonne madame Malvaux*, sœur de monsieur Hannequin et qui, depuis vingt ans tient le ménage de son frère, elle est dans la maison ce qu'on nommerait ailleurs femme de charge ; mais au lieu d'être à la charge de son frère qui lui donne quelque deux mille francs par an, elle est la cause de l'opulence de cette famille, elle surveille les domestiques, elle a les clefs, elle fait les confitures, elle tient la dépense. Sans elle, son frère aurait été ruiné par sa femme ; aussi est-elle bénie par tout le monde. Elle est fort remarquable en ce qu'elle n'est pas grognon, elle a de la gaieté douce, elle ne demande jamais l'aumône en se posant en ange gardien. Elle se croit trop payée par son frère qui, dit-on, a fait les frais de l'éducation dudit Achille ; mais elle est toujours logée, chauffée, blanchie, nourrie et comblée de cadeaux. Les deux demoiselles Hannequin et le petit Hannequin l'appellent maman Malvaux ; mais sa belle-sœur, la Muse, agit avec elle sans façon, elle la regarde comme son inférieure, et rencontre dans la bonne femme tant de douceur qu'elle ne peut pas l'atteindre, l'épigramme tombe sur du coton et s'y émousse. La vieille dame, car elle a bien cinquante-huit ans, adore monsieur son fils...

— Hé ! bien, voilà ce que je voulais savoir ! s'écria Claude Vignon.

En 1846, Claude Vignon, Maître des requêtes au Conseil-d'État, secrétaire particulier du prince de Vissembourg, récemment nommé professeur au Collége de France, était encore depuis peu membre de l'académie des sciences morales et politiques. Doué de quinze mille francs de traitements, il voulait consolider sa position en faisant un bon mariage, et son intention devait être rapidement saisie.

— Ce que tu dis là, mon cher, répondit Bixiou, prouve que tu te proposes d'aller sur les brisées de notre ami Vernisset, qui, depuis trois ans, exploite les vanités de madame Hannequin, s'est constitué le porte-coton de sa gloire, uniquement pour épouser mademoiselle Hannequin l'aînée...

— L'aînée, dit Claude Vignon, a vingt ans, notre ami Vernisset peut bien prendre la cadette qui n'en a que dix-sept, et, d'ailleurs, un rival de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait, lorsqu'il y a dans ce cabinet littéraire autant de prétendants qu'il y vient d'auteurs, de journalistes et de poëtes...

— Jouons-nous franc jeu ? demanda Vernisset.

— Quelle bêtise ! répliqua Claude Vignon. Nous allons nous calomnier de notre mieux, et nous resterons amis, car tu n'es pas assez étourdi pour te faire un ennemi de moi. Tu vas me prêter des *fructus belli*[1], moi je te donnerai des dettes ; nous commencerons ainsi par la médisance, la fusillade avant le gros canon.

— Il a raison, dit Lousteau. Ce ne serait pas amusant. Il s'agit d'un duel à la dot et non pas d'un tournoi.

— Vernisset, tu as pour toi la mère, reprit Bixiou. Crois-moi, tu peux te regarder comme le plus fort, car tu t'es fait le complice de la vanité de madame de Jarente, et tu la tiens...

— Et le père ? demanda Claude Vignon.

— Le père, répondit Vernisset, il aime encore sa femme, et, après avoir déblatéré contre les femmes auteurs, il a fini par admirer sa bourgeoise ; il est flatté d'avoir un salon hanté par les célébrités de l'époque, et il demande sérieusement si madame de Jarente n'est pas supérieure à Camille Maupin... C'est un bon homme, un honnête homme, un homme d'honneur et de haute probité ; mais il est tombé dans la glu de la vanité...

— Ah ! s'écria Bixiou, si Paris n'est pas la capitale du monde civilisé, certes, il est et sera toujours la capitale de la vanité. Moi, qui vis au milieu de ce cancer, je trouve que la vanité prend

tant d'aspects qu'elle se transforme, comme la fièvre, en autant de fièvres d'esprit que le sang a créé de fièvres différentes, sous l'empire de causes inconnues, comme dit Bianchon.

— On ferait un livre, dit Lousteau jetant son cigare, à décrire ces incarnations du virus de la vanité. Comptez ?... Vanité d'auteur, d'acteur, d'orateur, d'homme à bonnes fortunes, la vanité des honneurs municipaux, celle des avares, des collectionneurs, des sportman[1], des...

— Arrête-toi, mon cher ami, s'écria sentencieusement Claude Vignon, tu es en train d'inventer *les Caractères* de La Bruyère. Vous dites donc, mes enfants, reprit-il en continuant après une pause, que l'ancien notaire aime et admire sa femme ; mais il peut l'aimer, l'admirer, et vouloir marier sa fille dans les conditions de solidité bourgeoise réclamées par le bon sens... Enfin, un article grave sur Albertine Becker, classée parmi les célébrités contemporaines, signé de moi, tuera mon ami Vernisset... Seulement, il a sur moi un avantage, il a lu les œuvres de la dame, et moi je n'en connais pas une ligne. Voyons, Victor, de la générosité ?... Qu'a-t-elle fait.

— Elle a écrit, elle-même, répondit Bixiou, douze nouvelles intitulées *Histoires édifiantes*. C'est de petits contes qui unissent la simplicité de Berquin à l'invention de feu Bouilly, dans le style académique des *Incas*[2]. C'est une espèce de contrefaçon du *Décaméron de la Jeunesse* par l'abbé Girard. Mais le *Décaméron* de l'abbé Girard est un chef-d'œuvre ou si tu veux une réunion de petits chefs-d'œuvre, auquel l'académie a donné le prix Monthyon, et dont la trentième édition s'imprime ; tandis que *Histoires édifiantes* obtiendra difficilement un accessit de quinze cents à deux mille francs jeté comme une aumône par les académiciens traqués dans la salle à manger et le salon de madame de Jarente. Albertine Becker a publié naguères un volume de poësies, *les Inspirations* et un roman en deux volumes appelé *les Deux Cousines*, dont le sujet est celui des deux éducations, l'éducation religieuse d'une mère qui ne quitte pas sa fille, et l'éducation des pensionnats. La fille religieuse convertit un mari libertin, voltairien, voire un peu communiste, et l'autre rend un mari vertueux, très-mondain. Enfin, Albertine Becker, nom de fille de madame Hannequin, est à la tête du parti littéraire qui s'oppose au débordement des œuvres actuelles, elle veut moraliser la société

par le livre, elle pousse à la littérature *du château*[1], comme on dit, cette littérature à la Genlis, qui veut ramener le goût du public vers les tartines beurrées de morale sans sel. Elle est conservatrice, elle se pose en adversaire d'une illustre démocrate[2], et tient une excellente auberge littéraire, car elle donne du thé russe exquis et sert un ambigu comfortable tous les mercredis... Voilà.

— C'est une femme beaucoup plus adroite qu'on ne le pense, reprit Lousteau. Héritière du notaire Becker, elle a recueilli d'un autre Becker, son oncle, en son vivant usurier et faiseur d'affaires à la Vauvinet, mais en grand, la terre de Jarente. Elle s'est trouvée alors si chagrine d'être une simple notaresse qu'elle a forcé son mari de vendre son Étude, il y a trois ans, et à prendre le nom de Jarente. Elle a donc été madame Hannequin de Jarente pendant deux ans, et la voilà madame H. de Jarente. Elle veut faire nommer son mari député dans l'arrondissement où la terre de Jarente est située, et le lancer dans la politique. Sa saine littérature et son salon seront de puissants auxiliaires, car elle désire pour son mari le titre de Comte et la croix de commandeur de la légion d'honneur. Or, remarquez, je vous prie, que l'ancien notaire est maire de son arrondissement... L'hôtel de la rue Louis-le-Grand appartient à madame, elle l'a hérité de son oncle Becker de Jarente, il y a quatre ans...

— Ils sont donc énormément riches !... s'écria Claude Vignon.

— Est-on riche avec quatre-vingt mille livres de rentes, quand on a trois enfants ?... Si l'on donne, comme on le dit, vingt mille livres de rentes à chaque demoiselle, il n'en restera plus que quarante, et, lorsqu'il s'agira d'établir le petit Albert, monsieur et madame de Jarente n'auront plus, dans leurs vieux jours, que leur hôtel et les vingt-quatre mille francs de la terre de Jarente... Aussi faut-il croire la bonne vieille Malvaux quand elle dit que son frère est obligé de faire des économies, et elle leur en réalise, allez ! car, on prétend que, malgré le train d'Albertine Becker, la dépense de la maison ne dépasse pas soixante mille francs par an...

— Et, dit Vernisset, le bonhomme Hannequin est un financier du premier ordre. Si sa femme a le génie de la dépense, il a celui de la recette.

— Allons, il est neuf heures et demie, traversons le boulevard, dit Claude Vignon, et voyons le perchoir du jeune Achille Malvaux...

Les quatre amis qui, tous en costume de soirée, s'étaient assez promenés au grand air pour détruire toute odeur de cigare, arrivèrent donc à la porte d'Achille de Malvaux, chargé de présenter, à l'insu de Vernisset, Claude Vignon à sa tante. L'entresol occupé par Achille de Malvaux dans la maison située à l'angle de la rue de Hanovre et de celle de la Michodière, ayant vue sur deux rues, était assez gai, quoique petit et restreint, car il ne se composait que de quatre pièces : une antichambre, un salon, un cabinet et une chambre à coucher flanquée de deux cabinets. En y entrant, ces gens si difficiles n'eurent rien à reprendre. L'antichambre, meublée d'un divan devant lequel se trouvait une table en acajou sculpté finement, offrit à leurs regards une tenture en perse de bon goût, disposée au plafond de manière à former une tente. Les siéges couverts, comme le divan, de drap vert, étaient comfortables. Quatre tableaux accrochés au milieu des quatre panneaux, étaient l'un de Greuze, l'autre de Watteau, le troisième de Joseph Vernet, le quatrième de Prudhon. Une belle lampe ornait la table. Le buffet surmonté d'une étagère offrait les plus magnifiques échantillons des fabriques de porcelaine les plus célèbres. Le salon, tendu de soie rouge plissée, ainsi que la chambre à coucher ressemblait au boudoir d'une élégante, il s'y trouvait des têtes à têtes[1], des chauffeuses, des fauteuils en tapisserie, des curiosités, des armoires et des encoignures en marqueterie ornées de bronzes précieux, d'un goût exquis, un piano chargé de musique et une douzaine de tableaux de vieux maîtres ; aussi l'étonnement des quatre visiteurs fut-il grand, lorsqu'invités par la portière[2] d'Achille qui finissait sa toilette, de passer ses tableaux et ses raretés en revue, ils examinèrent cette petite collection, de laquelle plus d'un amateur aurait tiré vanité.

— Je n'ai pas encore de merveilles, messieurs, leur cria le jeune homme à travers une portière[3] en brocard; mais, du moins tout est authentique, les porcelaines sont saines et entières, et... rien n'est dû...

La cheminée, où brillait un bon feu, se recommandait à l'attention par une magnifique pendule Pompadour, des chinoiseries introuvables et de petits candélabres en vieux Sèvres comme il ne s'en fait plus.

— Monsieur, dit à Claude Vignon Achille de Malvaux qui reparut boutonnant son gilet, monsieur Lousteau m'a demandé

de vous présenter à ma tante, permettez-moi de vous remercier de l'honneur que vous me faites, car vous êtes de ceux qui n'ont pas besoin d'introducteur...

Après avoir échangé quelques poignées de main avec les trois autres qu'il connaissait, il retourna prendre son habit.

— Vous êtes connaisseur ? lui demanda Claude Vignon.

— Non, mais apprenti connaisseur. Un bon vieil abbé, mon grand-oncle, qui a surveillé mon éducation et qui m'aime comme son fils, est un grand connaisseur. Tout ce que vous voyez me vient de lui, quelques autres choses ont été achetées par moi ; mais les tableaux de la salle à manger sont le seul héritage que m'ait laissé mon père.

— C'est assez bien inventé, dit Lousteau tout bas, lorsque le jeune homme fut allé dans sa chambre, il est évidemment *protégé* par une femme, car la main d'une femme se sent ici dans les moindres choses... Ces tapisseries sont faites avec amour...

— Et quel est le nom de votre grand oncle ? demanda Vernisset, car un pareil connaisseur est bon à consulter.

— C'est le bon et savant abbé Girard, répondit Achille qui revint occupé de ses gants.

— Quoi ! celui qui vient de publier *le Chemin du Ciel ?...*

— Le même, il est le frère de ma grand-mère, qui était une demoiselle Girard... Il vit comme un saint, et je lui dois, ainsi qu'à ma mère, tout ce que je suis et ce que je vaux. Vous voyez, à l'aspect de ce petit appartement, que je suis l'idole de ma mère ; la sainte femme mérite l'adoration que j'ai pour elle, elle n'a vécu que pour moi ; nous sommes tout l'univers l'un pour l'autre... Elle m'a trouvé ce petit logement quand je suis sorti du collége et qu'il s'est agi de faire mon droit, et il est à croire que toutes ses économies et celles de mon oncle y ont passé... Ce digne prêtre, qui ne dépense pas pour lui, cent francs par mois, qui vit comme un saint, et ma mère qui reste pour moi dans la position inférieure où vous la verrez ce soir, veulent que je monte à cheval, que je vive comme un jeune homme riche ; mais, croyez-moi, messieurs, rien ne préserve un moutard des dangers de Paris, comme un pareil dévouement. Je travaille avec une ardeur de démon à devenir digne de tant de sacrifices et à pouvoir gagner ma vie...

En disant ces paroles sans affectation, Achille tira la portière de sa chambre, afin d'en cacher le désordre.

— Et que faites-vous ? demanda Vernisset.

— Je veux être docteur en droit, et ce grade exige de très-fortes études ; mais je médite un livre que j'intitulerai *Théorie du pouvoir moderne*[1], et où je traiterai principalement la question de l'impôt. Mon père, Receveur particulier de Meaux, m'a laissé des manuscrits sur les finances, et je veux honorer ainsi sa mémoire. Je complèterai l'œuvre de ma vénérable mère, qui a donné toute sa fortune pour payer les dettes de mon père et me laisser un nom sans tache. Maintenant je suis à vos ordres, messieurs, ajouta-t-il en déposant le petit crochet avec lequel il avait boutonné ses gants.

Cette cérémonie et la simplicité grave d'Achille Malvaux changèrent toutes les idées des quatre railleurs, ils sentirent en ce jeune homme je ne sais quoi de respectable, il avait la dignité naturelle que donne l'estime de soi-même, la haute convenance envers les autres, et une certaine aisance qui dénotait l'usage du monde. Il usait évidemment des plaisirs de Paris sans en abuser, il savait beaucoup, et il se livrait sobrement aux distractions. Achille avait ce qu'on nommait autrefois un grand air. Ses mouvements étaient gracieux sans être calculés, il se présentait bien. Pour ces quatre féroces observateurs, tout fut expliqué par l'abbé Girard, ecclésiastique de la vieille roche. Le jeune Malvaux, quoique de taille ordinaire, se faisait remarquer par une figure éminemment intelligente, pleine de méplats, accentuée, et qui donnait l'idée d'une grande énergie, il avait des cheveux noirs pleins d'épis, rebelles à la vulgaire coiffure à raie que l'Angleterre a donnée comme un costume à toutes les têtes, mais ils se massaient naturellement. Son teint d'un blanc mat semblait éclairé par une pensée vive. Les yeux bruns brillaient de pureté, l'on voyait à travers jusqu'au fond de l'âme dont aucun sentiment ne se dérobait au regard.

— Jeune homme, dit gravement Claude Vignon, vous êtes heureux, le savez-vous ?...

— Oui, répondit Achille.

— Eh ! bien, ne gâtez pas votre bonheur, restez ce que vous êtes, adonnez-vous à l'Étude, au saint travail, et vous serez un autre d'Arthez...

— Pourquoi changerais-je ? dit Achille en regardant les quatre personnages tour à tour. Savez-vous ce qu'est une bonne mère ?...

Ma pauvre vieille mère adorée vient tous les matins me voir à neuf heures, et elle prépare elle-même mon déjeuner, aidée par les portiers qui sont mes domestiques. La tasse de café que je prends est exquise, la crème est de la crème envoyée de la ferme que mon oncle Hannequin possède à Bobigny, le café, c'est du vrai Moka... Voici trois ans que ma mère, par tous les temps, vient déjeuner avec moi ; pendant le déjeuner, nous nous disons tout, je lui raconte ce que j'ai fait la veille. Aidée par la portière, elle entretient tout ici dans une admirable propreté. Si j'ai vu quelque objet d'art dans mes courses, et que je lui en parle, deux jours après, je le trouve dans mon cabinet, avec un petit mot comme les femmes spirituelles en écrivent à ceux qu'elles aiment. Si je vous dis tout cela, monsieur Vignon, c'est que vous verrez ma chère noble mère ce soir et qu'à la manière dont elle vous servira le thé, dans l'exercice de ses fonctions de ménagère, vous ne soupçonneriez jamais quel cœur, quel esprit se cachent sous sa bonhomie, sous la simplicité de sa douillette puce, de la collerette Empire et de son attitude de vieille femme. Ma tante écrase ma mère ; mais ma tante qui est plutôt le prospectus d'une muse qu'une femme poëte, et qui fait le bel esprit, est le fantôme, ma mère est la réalité.

— Comment votre tante s'est-elle décidée à écrire si tard... demanda Claude Vignon.

— Ah ! ma tante est devenue bas-bleu vers quarante ans pour avoir sa ration des plaisirs de vanité, ce fourrage des parisiennes. Elle était aimée de son mari, comprenez-vous ? Elle n'a eu que des succès de toilette, de beauté ; mais elle n'a jamais eu la moindre faute à se reprocher ; elle s'est entendu dire des douceurs à l'oreille, elle a eu des amours inédits, de ces admirations commencées au bal et finies à la première visite où l'audacieux trouvait la mère de famille, adorée de son mari, fière de ses enfants, et digne comme la femme d'un ancien Échevin. Alors, quand est venue la terrible faillite de ses quarante ans, elle s'est trouvée *volée*, comme on dit, elle a pensé que sa beauté n'avait pas fait de scandales, [que] sa vanité n'avait pas eu sa ration de bruit, de fumée, et elle est devenue Jarente, conservatrice, et auteur de livres vertueux, en concurrence avec mon grand-oncle qu'elle n'a pas vu deux fois dans sa vie, car il est un des professeurs du séminaire de Saint-Sulpice où il vit comme un moine. Elle est extrêmement

superficielle, mais elle rencontre des épigrammes qui l'abusent elle et mon oncle, sur la portée de son esprit. Sans l'admirable bon sens de mon oncle, elle aurait fait bien des sottises ; mais, comme il ignore que Monsieur de Vernisset a corrigé les vers de ma tante, que monsieur Lousteau corrige la prose, il a donné dans le panneau de cette gloire, construite avec des réclames et des articles payés. Vous qui pouvez consolider ce fragile édifice, monsieur Vignon, vous allez être ce soir un dieu pour elle... Elle m'a pardonné ce qu'elle appelle mes torts envers elle, quand je lui ai demandé la permission de vous présenter. Mes torts consistent à prétendre qu'une femme ne doit jamais accrocher la pureté de sa vie de mère, de femme, à la quatrième page des journaux, qu'on se met en dehors de son sexe en devenant un écrivain, que les exceptions à la faiblesse féminine sont si rares qu'il n'y en a pas eu dix en dix-huit cents ans, et que la misère est la seule excuse d'une femme-auteur. Vous ne sauriez imaginer les mille comédies qui se jouent chez ma tante ? Ses filles qui, d'ailleurs prennent la gloire de leur mère au sérieux, sont quelquefois pendant plusieurs semaines sans la voir ailleurs qu'à dîner. « Elle compose ! » est le mot d'ordre de toute la maison. Depuis qu'elle a teint ses bas en indigo, ma mère est devenue la mère de ses nièces, ma mère s'occupe de leur toilette, les mène à l'Église, leur tient compagnie. Je ne sais pas ce que je donnerais pour corriger ma tante de sa manie d'écrire. Elle y perd sa santé, car elle travaille tant qu'elle gagne de dangereuses inflammations, elle se tourmente pour ses livres, elle y met un feu... C'est désespérant !...

— Pourquoi ? dit Claude Vignon, ce n'est que votre tante...

Achille Malvaux garda le silence, comme un homme qui s'est trop avancé.

— Si votre tante redevenait sage, la littérature y perdrait beaucoup, dit Bixiou.

— Non, pas la littérature, mais les gens de lettres... répondit Achille.

— C'est ce qu'a voulu dire Bixiou, fit observer Claude Vignon.

— Je pardonnerais bien volontiers à ma tante de se faire l'aubergiste des gloires modernes, c'est un plaisir et un honneur que d'être la maîtresse d'un salon où se réunissent tous les gens d'esprit et les artistes célèbres de Paris ; mais continueront-ils

à venir dans un salon où ils craindront d'être exploités, où leurs mots, leurs éclairs de génie seront saisis au vol, où ils rencontreront une plume rivale, des demandes d'articles, où l'on prélèvera des droits de douane sur leurs livres, en disant qu'ils ont été couvés sous les ailes de cette Muse... Voilà ce que je dis à ma tante, et ce qui me fait regarder par elle comme un homme positif, un triste économiste, un puritain de la gauche et un brise-raison qui n'aura jamais de grandes idées. Enfin, monsieur, dit-il en s'adressant à Claude Vignon, ces messieurs en savent plus long que je n'en ai appris sur ma tante, et vous, vous allez voir ce phénomène... Il fait beau, nous pouvons nous rendre à pied chez elle, car sa maison est au bout de la rue de Hanovre...

L'hôtel de Jarente était en effet situé rue Louis-le-Grand, près de la rue Neuve-Saint-Augustin ; et en quelques minutes, l'économiste en herbe, le maître des requêtes, le poëte, le journaliste et le célèbre dessinateur y firent leur entrée. Madame de Jarente occupait le rez-de-chaussée et le premier étage de cet hôtel, dont le second et le troisième étages étaient loués à l'un des plus vieux clients de l'Étude Hannequin, monsieur et madame Lebas, anciens marchands et fabricants de draps, retirés du commerce depuis que monsieur Lebas, nommé cinq fois président du tribunal de commerce et conseiller du département de la Seine pendant dix ans, avait été promu pair de France. Le fils de ces honorables négociants, conseiller à la Cour royale, occupait à lui seul, le troisième étage. Cet hôtel, sis entre cour et jardin, est l'ancien hôtel Minoret, riche fournisseur, mort sur l'échafaud en 1793 pour avoir déployé un luxe scandaleux. Cet hôtel avait été pendant l'Empire habité par le prince de Vissembourg[1] avant qu'il achetât son hôtel de la rue de Varennes. Le second et le troisième étages avaient été construits par un spéculateur à qui le vieux Becker prêtait des fonds et qui fit faillite, en sorte qu'il l'eut à bon marché. Ainsi le rez-de-chaussée destiné aux réceptions, se ressentait du luxe impérial, et il y éclatait en effet une grande magnificence de sculptures genre Louis Seize. Le jardin, quoique petit comme tous les jardins qui subsistent dans Paris, ajoutait encore à l'air grandiose des salons. Un petit escalier intérieur faisait communiquer le rez-de-chaussée et le premier étage plus commodément que par le grand escalier.

Les deux salons, la salle de billard et le boudoir étaient déjà

pleins de monde, lorsqu'à dix heures moins un quart les cinq amis y entrèrent. Monsieur et madame Hannequin avaient conservé de leurs anciennes relations, celles qui ne déparaient point leur société nouvelle; ainsi les Lebas, les Hulot, les Camusot de Mar ville, leurs voisins, le vieux Camusot, ancien négociant en soieries, promu récemment pair de France, les Popinot, les Cardot, les Derville, les Saillard la fleur de la bourgeoisie parvenue avait continué de venir chez madame de Jarente, qu'ils nommaient encore quelquefois par distraction madame Hannequin. Cette bourgeoisie arrivait toujours d'assez bonne heure, elle aimait à voir les artistes et les écrivains célèbres, les journalistes, raccolés par l'ex-notaresse, qui peut-être devait à la composition de son salon l'honneur de conserver la précieuse amitié de ces grands seigneurs de comptoir, et de fabrique.

Elle voyait pendant l'hiver, le fameux procureur-général Vinet et son fils, avocat-général à la Cour royale, Monsieur de Clagny, l'avocat-général à la Cour de Cassation; mais elle faisait des efforts extraordinaires, jusqu'à présent sans succès pour amener chez elle Canalis, le comte de Trailles, Nucingen, Rastignac, du Tillet, les grands faiseurs de la politique. Elle se disait que son salon serait un salon de second ordre, tant que les ministres, les orateurs célèbres, les meneurs de la chambre n'y viendraient pas. Elle était sans cesse occupée à tendre des fils, à raccoler des célébrités. Aussi attendait-elle avec une vive impatience Claude Vignon. Il n'était pas seulement pour elle le prince de la critique, elle voyait en lui le Cornac du président du Conseil, le prince de Vissembourg. Quand elle aperçut les cinq nouveaux venus, le comte Popinot lui présentait le directeur d'un des plus importants chemins de fer, et l'un de ses amis, Gaudissard[1], naguère à la tête d'un théâtre des Boulevards et qui venait de fonder la maison de Banque Gaudissard et Vauvinet. L'ancien ministre du commerce pensait à marier ce vieux garçon, son ami, son camarade, avec mademoiselle Hannequin l'aînée; mais qu'était, pour elle, un ex-directeur de théâtre, un millionnaire auprès du secrétaire particulier du Maréchal, d'un distributeur de couronnes; aussi laissa-t-elle brusquement le pair de France et le directeur de chemin de fer en disant le plus gracieusement qu'elle le put :
— Permettez, monsieur le comte, j'aperçois mon neveu à qui j'ai deux mots à dire, je vous reviens...

L'ancien ministre regarda l'endroit où se tenaient les nouveaux arrivés, il aperçut Claude Vignon, et il devina tout en un clin d'œil.

— Tiens, mon cher, dit-il à Gaudissard stupéfait, qui se croyait un personnage important, voici madame Malvaux, la sœur d'Hannequin, prends ta revanche avec elle, c'est le bon sens de la famille, le frère ne fait rien sans consulter la sœur, et je t'engage à la cultiver, ne t'arrête pas aux dehors, tâche de la mettre de ton côté !

En disant cela, l'ancien ministre désignait à Gaudissard, une vieille dame, à visage pâle mais un peu gras, où deux yeux bleus ressemblaient à deux pervenches perçant un tas de neige, qui laissait errer sur ses lèvres froides un sourire de ravissement en regardant Achille de Malvaux. Une bonté spirituelle animait ce visage dont le nez un peu tordu par le bout dénotait une malice contenue. Le front, en partie caché par un bonnet de dentelles et de fleurs, offrait des protubérances qui auraient occupé certes l'attention d'un phrénologue. Cette vieille dame était simplement habillée d'une robe de levantine, couleur pensée, faite en redingote, à nœuds et relevée d'un petit liseré vert, une collerette de dentelles à trois rangs, cadeau de ses nièces, tombant sur ses épaules, laissait voir un cou dont les rides n'étaient pas disgracieuses à cause de l'embonpoint qui faisait de cette petite vieille une espèce de boule. Elle ne portait plus de corset, et la ceinture de sa redingote était assez négligemment nouée. Ses mains potelées montraient leurs fossettes significatives, car elle ne portait pas de gants. Jamais femme de cinquante-huit ans ne réalisa mieux ce que l'imagination se figure de la sœur d'un notaire, et d'un factotum femelle. Son faux tour de cheveux à boucles plaquées aux tempes était surtout une création qu'aucune duègne de théâtre n'aurait trouvée.

— Cette espèce de madame de Saint-Léon, de Saint-Jules[1] ? dit en souriant l'illustre Gaudissard.

— Elle a l'esprit aussi fin que celui de sa belle-sœur est brutal, elle est d'une logique et d'une perspicacité redoutables, elle juge de tout avec un tact exquis, et c'est elle, c'est sa conversation que je viens chercher ici ; mais, bien entendu nous causons dans un coin, sans être vus, car elle a surtout peur de faire de l'effet.

— Allons, tu ne voudrais pas me mystifier, je me risque ! dit Gaudissard ; mais, entre nous, la Jarente est une pécore !...

— Bah ! Je te la souhaite pour belle-mère, répondit Popinot, pour le mal que je te veux ; mais tâche de te faire raconter par la bonne madame Malvaux l'histoire de sa vie, et tu n'auras pas perdu ton temps.

— Je vais l'engluer, alors, elle ne jurera plus que par Gaudissard ! répondit le banquier.

Les deux amis se séparèrent ; et, avant d'aborder la mère d'Achille Malvault[1], Gaudissard alla dans un angle du salon observer à son aise, sans être aperçu, les deux demoiselles Hannequin. L'aînée, appelée Léopoldine, avait hérité de la beauté fière mais un peu commune de sa mère, ses traits étaient fins, son teint ne manquait pas d'éclat, mais la race Becker dominait, et la physionomie indiquait peu d'esprit. Le banquier, semblable à beaucoup d'enrichis, voulait tout rencontrer dans sa femme, l'esprit, la beauté, le bon caractère et la fortune, et il étudiait assez mélancoliquement mademoiselle Léopoldine Hannequin, laquelle allait et venait, souriait à chacun, faisant des compliments et copiant sa mère à ravir, sans se douter qu'elle était l'objet d'un si sérieux examen de la part d'un épouseur, lorsque deux personnes vinrent s'asseoir à côté de lui, le regardèrent et continuèrent une conversation dont l'intimité les forçait évidemment à se caser dans un coin. L'un était Claude Vignon que madame de Jarente avait été forcée de quitter pour un personnage important, et l'autre était le comte de Steinbock, le sculpteur, célèbre par ses avortements autant que par l'éclat de ses débuts.

— Tu es marié, toi, mon cher Steinbock, tu n'hésiteras pas à me servir ici, tu viens depuis si longtemps dans cette maison que tu pourras me donner des renseignements exacts. Sais-tu l'histoire de madame Malvault ?... disait Claude au sculpteur.

— C'est d'une simplicité homérique, répondit Steinbock. Mademoiselle Hannequin, a fait son frère ce qu'il est, car elle a été pour lui comme une mère, et, quand elle a vu son frère établi, cette bonne fille, alors âgée de trente ans, a été dévorée du désir d'être femme, elle a cru trouver toutes les garanties possibles dans la personne d'un monsieur Malvault, fils d'un fermier général mort sur l'échafaud, et à qui le souvenir des hauts faits du père dans la finance valut la recette particulière de Meaux, en attendant

une recette générale. Ce garçon se présentait bien, comme tu vois, il aimait les arts et les artistes, et sa mère, une demoiselle Girard, des fameux Girard de Lyon, possédait à Meaux une belle maison, qu'elle avait donnée à son fils, en se contentant d'une pension pour vivre avec son frère, l'abbé Girard, un des ecclésiastiques qui fu[ren]t mis à la tête du Séminaire de St-Sulpice, lorsque l'Empereur rétablit la religion catholique. Ce fut à la sollicitation de ce digne prêtre que le cardinal Maury, qui l'avait en vénération, fit donner la recette de Meaux, une des meilleures de France, à son neveu, de Malvault. Ce fut, après le mariage, comme toujours, que l'excellente mademoiselle Hannequin découvrit que la maison de Meaux et une petite ferme, seul reste de la terre de Malvault, étaient entièrement hypothéquées pour répondre du cautionnement à ceux qui l'avaient fourni sur les recommandations de l'abbé Girard. Le receveur, financier de la vieille école, aimait le plaisir, les arts, et surtout les artistes ; mais, parmi les artistes, il distinguait particulièrement les actrices. Quoique plus jeune de deux ans que mademoiselle Hannequin, il s'amouracha d'elle par deux raisons, la première était la dot, qui se composait de dix-huit mille francs de rentes, la seconde était la célébrité de mademoiselle Hannequin. En 1805, cette bonne vieille dame, la meilleure élève de Nadermann, jouait de la harpe aussi bien que son maître, et la harpe fut l'instrument de beaucoup de succès sous l'Empire.

— Connu ! dit Claude Vignon ; j'ai vu cent portraits de femmes posées en saule pleureur sur une harpe.

— Elle touchait du piano comme Steibelt, elle chantait comme madame Branchu, elle peignait comme Isabey. C'était une merveille, aujourd'hui bien oubliée ; mais tu vois là son portrait peint par Sommervieux, un ami de la maison, et c'est évidemment fait en rivalité avec la *Corinne* de Gérard.

— Quoi ! c'est elle !

— Elle-même ! reprit le sculpteur. Enfin, elle sculptait ! mon cher ? Comme elle le dit plaisamment, tous ces talents, énergiquement cultivés, lui tenaient lieu d'un mari, jusqu'au jour où brûlée par les romans qu'elle lisait, je ne sais pas si elle n'en a pas fait, incendiée par toutes les romances qu'elle chantait, rôtie dans ses trente ans, elle aperçut son vainqueur, le beau Malvault, qui chantait aussi la romance. Un duo de Paër réunit leurs voix et

leurs cœurs qui battirent tellement à l'unisson qu'ils en chantèrent faux. C'est une femme vraiment supérieure, mais inconnue, car elle me dit à ce sujet : — « Je lisais tant, j'étudiais tant de choses, je me donnais une éducation si virile en faisant celle de mon frère, que je me crus un beau matin grande comme madame de Staël, et en concevant une si haute idée de moi, je devais infailliblement commettre des sottises. » Au moment où son frère devenait notaire, en 1824, elle était ruinée. Elle avait adoré son mari, qui lui persuada pendant douze ans qu'elle était jolie, et elle le croyait malgré les démentis de son miroir, elle vendait alors ses rentes pour tirer son jeune mari des situations affreuses où le jeu, les actrices et une vie désordonnée le plongeaient. Tantôt il prenait dans sa caisse, tantôt il faisait des lettres de change ; enfin, en 1823, quoique sa femme fût accouchée depuis six mois d'un enfant miraculeusement venu en 1822, au moment où la mère comptait quarante printemps, il l'abandonna pour aller en Amérique, avec une figurante de l'Opéra, laissant un déficit dans sa caisse, et pour cinquante mille francs de fausses lettres de change escomptées par la maison Mongenod. Cette admirable femme vendit tout, jusqu'à ses diamants, ses châles, ses bijoux, pour faire honneur aux dettes de son mari. Hannequin donna cinquante mille francs pour que son neveu pût porter un nom sans tache. A quarante ans, madame Malvault entra chez son frère où elle occupa deux chambres au troisième étage, et elle vécut en se faisant la femme de charge de ce frère de qui elle avait été déjà la mère. Son fils fut élevé comme un enfant de la maison, il y a été clerc, il a fait son Droit ; mais elle n'a pas voulu faire un notaire de ce garçon, elle rêve pour lui, comme toutes les mères qui n'ont qu'un enfant, les plus belles destinées, elle ne vit que pour lui d'ailleurs, elle l'a merveilleusement bien élevé, car il est excellent musicien, il est d'une force supérieure à tous les exercices du corps, et dans un an, il sera, je crois, docteur en Droit. C'est un garçon d'une sagesse excessive, sans affectation, sans pruderie, et je ne doute pas que l'amour maternel ne l'ait préservé de toutes les folies mauvaises en lui laissant faire celles qui sont utiles. Elle a su le lier avec une certaine madame[1]
[. . . . .]

DEUXIÈME LIVRE,

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

LES HÉRITIERS BOIROUGE

OU

FRAGMENTS D'HISTOIRE GÉNÉRALE[1].

[I.]

AVANT-SCÈNE.

Avant d'entreprendre le récit de cette histoire, il est nécessaire de se plonger dans le plus ennuyeux tableau synoptique dont un historien ait jamais eu l'idée, mais sans lequel il serait impossible de rien comprendre au sujet. Il s'agit d'un arbre généalogique aussi compliqué que celui de la famille princière allemande la plus fertile en lignes qui se soit étalée dans l'*Almanach de Gotha*, quoiqu'il ne soit question que d'une race bourgeoise et inconnue. Ce travail a d'ailleurs un mérite. En quelque ville de province que vous alliez, changez les noms, vous retrouverez les choses. Partout, sur le continent, dans les îles, en Europe, dans les plus minces bourgades, sous les dais impériaux, vous rencontrerez les mêmes intérêts, le même fait. Ceci, pour employer une expression de notre temps, est normal.

Sancerre est une des villes de France où le Protestantisme a persisté. Là, le protestant forme un peuple assez semblable au peuple Juif, le protestant y est généralement artisan, vendeur de merrain[2], marchand de vin, prêteur à la petite semaine, avare, faiseur de filles, il trace, il talle[3] comme le chiendent, demeure fidèle aux professions de ses pères, par suite de son obéissance aux vieilles lois qui lui interdisaient les charges publiques ; et

quoique, depuis la Révolution, les ordonnances prohibitoires aient été abrogées, le libéralisme et l'aristocratie, ces deux opinions ennemies, [ont] fait moralement revivre, sous la Restauration, les anciens préjugés.

Il y a la riche Bourgeoisie protestante, et les simples artisans industrieux, deux nuances dans le peuple. Or, la Bourgeoisie protestante ne se composait que de trois familles, ou plutôt de trois noms : les Chandier, les Bianchon et les Popinot. Les artisans se concentraient dans les Boirouge, les Mirouet[1] et les Bongrand. Toute famille qui n'était pas plus ou moins Chandier-Popinot, Popinot-Chandier, Bianchon-Popinot, Popinot-Bianchon, Chandier-Chandier, Bianchon-Chandier, Bianchon-Grandbras, Chandier-Grossequille, Popinot *primus*, etc., ou Boirouge-Mirouet, Mirouet-Bongrand, Bongrand-Boirouge, etc. car chacun peut inventer les entrecroisements et les mille variétés de ce kaléidoscope génératif, cet homme ou cette femme était ou quelque pauvre manouvrier[2], vigneron, domestique, sans importance dans la ville.

Après ces deux grandes bandes, où les trois races primitives se panachaient elles-mêmes, il se trouvait un troisième clan, dirait Walter-Scott, engendré par les alliances entre la bourgeoisie et les artisans ; ainsi le protestantisme sancerrois avait ses Chandier-Boirouge, ses Popinot-Mirouet et ses Bianchon-Bongrand, d'où jaillissaient d'autres familles où les noms se triplaient et se sextuplaient. Il résultait de ce lacis constant des familles un singulier fait, le Mirouet pauvre était étranger au Mirouet riche ; les parents les plus unis n'étaient pas les plus proches ; une Chandier tout court, ouvrière à la journée, venait pour quelques sous travailler chez une madame Chandier-Popinot, la femme du plus huppé notaire. Les six navettes sancerroises tissaient perpétuellement une toile humaine, dont chaque lambeau avait sa destinée, serviette ou robe, étoffe splendide ou doublure ; c'était le même sang qui se trouvait dans ce corps, cervelle, lymphe, sang veineux ou artériel, aux pieds, au cœur, dans le poumon, aux mains ou ailleurs.

Ces trois clans exportaient leurs aventureux enfants à Paris, où les uns étaient simples marchands de vin, à l'angle de deux rues, sous la protection de *la Ville de Sancerre*. Les autres embrassaient la chirurgie, la médecine, étudiaient le droit, ou commerçaient.

Au moment où l'historien écrit cette page de leurs annales, il existe à Paris un Bianchon, illustre docteur de qui la gloire médicale soutient celle de l'École de Paris. Quel Parisien n'a pas lu sur les murs de sa cité les grandes affiches de la Maison Popinot et compagnie, parfumeurs, rue des Lombards ? N'y a-t-il pas un juge d'instruction au tribunal de la Seine ayant nom Popinot, oncle du Popinot parfumeur, et qui avait épousé une demoiselle Bianchon, car les Sancerrois-Parisiens s'allient entr'eux, poussés par la force de la Coutume, et ils se répandent dans la Bourgeoisie avec la ténacité que donne l'esprit de famille.

Portons nos regards un peu plus haut. Examinons l'humanité. Ce coup d'œil sur l'union du protestantisme sancerrois démontre un singulier fait, dont voici la formule. Toutes les familles nobles du treizième siècle ont coopéré à la naissance d'un Rohan d'aujourd'hui. En d'autres termes, tout bourgeois est cousin d'un bourgeois, tout noble est cousin d'un noble. Comme le dit la sublime page des généalogies bibliques, en mille ans trois familles peuvent couvrir le globe de leurs enfants ; il suffit pour le prouver d'appliquer à la recherche des ancêtres et à leur accumulation, qui s'accroît dans les temps par une progression géométrique multipliée par elle-même, le calcul de ce sage qui, demandant au roi de Perse en récompense d'avoir trouvé le jeu d'échecs, un épi de blé pour la première case, en doublant la somme jusqu'à la dernière, fit voir au monarque que son royaume ne pouvait suffire à l'acquitter.

Il s'agit donc ici d'établir, en dehors de la loi générale qui régissait les trois principales races protestantes à Sancerre, l'arbre généalogique d'un seul rameau des Boirouge.

En 1822[1], il existait à Sancerre un vieillard âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, respectueusement nommé le Père Boirouge ; lui seul à Sancerre se nommait Boirouge tout court, sans aucune annexe. Né en 1742, il était sans doute l'enfant de quelqu'artisan, échappé aux effets de la révocation de l'Édit de Nantes à cause de sa pauvreté, car l'histoire nous apprend que les Ministres de Louis XIV s'occupèrent alors exclusivement des religionnaires en possession de grands biens territoriaux, et furent indulgents pour les prolétaires. Que votre attention ne se fatigue pas !

En 1760, à l'âge de dix-huit ans, Espérance Boirouge, ayant perdu son père et sa mère, abandonna sa sœur Marie Boirouge

à la grâce de Dieu, laissa son frère Pierre Boirouge, vigneron au village de Saint-Satur, et vint à Paris chez un Chandier, marchand de vin, établi carré Saint-Martin, *au Fort Samson*, enseigne protestante, que tout flâneur pouvait voir encore en 1820, au-dessus des barreaux en fer de la boutique, toujours tenue par un Sancerrois, et où se buvait le vin du Père Boirouge. Espérance Boirouge était un petit jeune homme carré, trapu comme le fort Samson ; il fut second, puis premier garçon du sieur Chandier, célibataire assez morose, âgé de quarante-cinq ans, marchand de vin depuis vingt années et qui lassé de son commerce, vendit son fonds à Boirouge afin de pouvoir retourner à son cher Sancerre. Il y acheta la vieille maison qui fait le coin de la Grande-Rue et de la rue des Saints-Pères, en face de la place de la Panneterie. Cet événement eut lieu vers la fin de l'année 1765. Vendre son fonds de Paris à Espérance Boirouge n'était rien, il fallait se faire payer, en toucher le prix.

Monsieur Chandier, sa maison acquise, ne possédait que six journées de vignes, et les dix mille livres, valeur de son fonds, qu'il voulait placer en vignes afin d'en vendre les récoltes au *Fort Samson*, et vivoter en paix. Il voulut marier le jeune Boirouge à une Bongrand fille d'un marchand drapier qui avait douze mille livres de dot, mais en y pensant bien, il la garda pour lui-même, n'eut pas d'enfants, mourut au bout de trois ans de mariage, sans avoir reçu deux liards de ce *coquin* de Boirouge, disait-il. Ce coquin de Boirouge vint à Sancerre pour s'entendre avec la veuve, et il s'entendit si bien avec elle, qu'il l'épousa. Sa sœur Marie Boirouge s'était mariée à un Mirouet, le meilleur boulanger de Sancerre et son frère, le vigneron, était mort sans enfants. A trente et un ans, en 1771, Espérance Boirouge se trouva donc allié aux Bongrand, eut, sans bourse délier le *Fort Samson* et sa femme lui apporta douze mille livres placées en vignes, les vignes du vieux Chandier, et la maison située au coin gauche de la rue des Saints-Pères, dans la Grande-Rue. Cette maison, il la loua ; les vignes, il en donna le gouvernement au sieur Bongrand son beau-père en se promettant bien d'en vendre lui-même les produits, et il revint à Paris faire trôner sa femme au comptoir d'étain du *Fort Samson*. Une circonstance aida à la fortune de l'heureux Boirouge. L'opéra brûla, fut reconstruit à la Porte-Saint-Martin, et comme le *Fort Samson* était réputé pour débiter

du vin excellent et non frelaté, tous les gens des bonnes maisons vinrent y boire, en attendant la sortie de leurs maîtres.

La femme de Boirouge était une bonne ménagère, économe et proprette ; elle eut trois enfants, trois garçons, l'aîné Joseph, le second Jacques, le troisième Marie ; elle les éleva tous très-bien et mourut après les avoir tous établis et mariés à Sancerre, voici comment. Joseph apprit à Paris le commerce de la draperie et succéda naturellement à son grand-père maternel Bongrand ; il épousa une Bianchon, et fut la tige des Boirouge-Bianchon. Le second mis chez un apothicaire à Paris, vint à Sancerre épouser la fille d'un Chandier, apothicaire à la Halle, dont il prit l'établissement, et fut la souche des Boirouge-Chandier.

Le troisième, le plus aimé de Boirouge et de sa femme, fut placé chez un procureur au Chlet[1], et se trouvait juge à Sancerre, où il avait épousé une Popinot. Il y eut donc une troisième ligne, de Boirouge-Popinot. En 1800, le Père Boirouge avait rendu ses comptes à ses trois enfants, qui avaient également hérité de leurs aïeux maternels, et le bonhomme était revenu habiter sa maison de Sancerre, après avoir vendu le fonds du *Fort Samson* au fils de sa sœur, Célestin Mirouet, qui se trouvait sans un sou.

Ce Célestin Mirouet était, depuis dix[2] ans, le premier garçon de son oncle, et depuis dix ans il menait une vie très dissipée en compagnie d'une mauvaise fille de Sancerre, qu'il avait rencontrée à Paris. Il mourut en 1810, en faisant [une] faillite où le Père Boirouge perdit environ dix mille francs, le prix de deux récoltes envoyées au *Fort Samson*, et son neveu lui recommandait une petite fille de dix ans, laquelle se trouvait à la mendicité. Madame Mirouet, mère d'Ursule Mirouet, avait quitté son mari pour devenir la maîtresse d'un colonel ; elle fut figurante au théâtre Montansier, et périt misérablement à l'hôpital. Ainsi, la branche collatérale féminine du Père Boirouge se trouvait représentée par une pauvre enfant de [dix][3] ans, sans pain, sans feu, ni lieu. En mémoire de sa sœur, le vieux Boirouge recueillit donc son arrière-petite-nièce dans sa maison de Sancerre, en 1810.

Vers la fin de l'année 1821, époque à laquelle commencent les événements de cette histoire, le Père Boirouge était à la tête d'une immense famille. Boirouge-Bongrand, son fils aîné, était mort laissant deux fils et deux filles, tous quatre mariés et ayant tous quatre des enfants, ce qui faisait de ce côté quatre héritiers du

père Boirouge, ayant chacun des enfants. Or, à quatre par famille, cette branche offrait vingt-quatre têtes, et se composait de Boirouge-Bongrand, dit Ledaim, de Boirouge-Bongrand, dit Grosse-Tête, de Mirouet-Boirouge-Bongrand, dit Luciot, de Popinot-Boirouge-Bongrand, dit Souverain, car chacun des chefs avait, d'un commun accord, adopté des surnoms pour se distinguer, et dans la ville, ils étaient connus plus sous les noms de Ledaim, de Grosse-Tête, de Luciot et de Souverain que sous leurs doubles noms patronymiques. Ledaim était drapier, Grosse-Tête faisait le commerce du merrain, Luciot vendait des fers et des aciers, Souverain tenait le bureau des diligences et était directeur des assurances.

La seconde ligne, celle des Boirouge-Chandier, l'apothicaire, s'était divisée en cinq familles, et Boirouge-Chandier avait péri malheureusement en faisant une expérience chimique. Son fils aîné lui avait succédé et gardait le nom de Boirouge-Chandier, il était encore garçon, mais il avait deux frères, et deux sœurs ; l'un de ses frères était huissier à Paris, l'autre tenait l'auberge de l'*Écu de France;* l'une de ses sœurs avait épousé un fermier, et l'autre le maître de poste. Cette seconde ligne présentait un total de trente personnes tenant par ses alliances à toute la population protestante.

La troisième branche issue du Père Boirouge était celle du Juge Boirouge-Popinot. Monsieur Boirouge-Popinot vivait encore, il avait six enfants, tous destinés au Barreau, au notariat et à la Magistrature, l'aîné était Substitut du procureur du Roi à Nevers, le second était notaire à Sancerre, le troisième avoué à Paris, le quatrième y faisait son Droit, le cinquième âgé de dix ans, était au collége. Le premier enfant du Juge était une fille, mariée à un médecin de Sancerre, monsieur Bianchon le père du célèbre docteur Bianchon de Paris lequel avait épousé en secondes noces mademoiselle Boirouge-Popinot. Cette ligne avait un personnel de neuf têtes, mais le Juge était le seul héritier vivant direct du Père Boirouge. Ainsi le fils le plus aimé parmi les trois, restait le dernier. A moins de quelque mort nouvelle, en 1821, la succession du Père Boirouge se partageait entre neuf pères de famille, le Juge y prenait un tiers, le second tiers appartenait aux quatre Boirouge de la première branche, et le dernier aux cinq Boirouge de la deuxième branche. Le bonhomme avait empli

Sancerre de ses trois lignées qui se composaient de treize familles et de soixante-treize personnes, sans compter les parents par alliance. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la popularité attachée à la vieille maison située dans la Grande-Rue, que l'on nommait la *Maison aux Boirouge*. Au-dessus de cette gent formidable, le Père Boirouge s'élevait patriarcalement, uni par sa femme à la grande famille des Bongrand qui, fleuve humain, avait également envahi le pays Sancerrois et foisonnait à Paris dans le commerce de la rue Saint-Denis.

Toutes ces tribus protestantes n'expliquaient-elles pas les tribus d'Israël ? Elles étaient une sorte d'innervation[1] dans le pays, elles y touchaient à tout ; si elles avaient eu leur égoïsme de race, comme elles avaient un lien religieux, elles eussent été dangereuses ; mais là, comme ailleurs, la persécution qui resserre les familles, n'existant plus, ce petit monde était divisé par les intérêts, en guerre, en procès pour des riens, et ne s'entendait bien qu'aux élections. Encore le Juge monsieur Boirouge-Popinot était-il ministériel, il espérait être nommé président du tribunal, avancement légitimement gagné par vingt années de service dans la magistrature. Les membres de cette famille étaient donc plus ou moins haut placés sur l'échelle sociale. Quoique parents, les relations suivaient la loi des *chacun-à-chacun* de la trigonométrie, elles étaient intimes selon les positions.

Enfin, quoique la succession du Père Boirouge intéressât treize familles et une centaine de personnes dans Sancerre, le bonhomme y vivait obscurément ; il ne voyait personne ; son fils le Juge le visitait parfois ; mais, s'il jouissait du plus grand repos, il mettait, le soir, bien des langues en branle, car il était peu de ses héritiers qui, à propos d'une économie ou d'une dépense ne dît : — *Quand le père Boirouge aura tortillé l'œil*, j'achèterai, j'établirai, je ferai, je réparerai, je construirai, etc. Depuis dix ans ce cercueil était l'enjeu de vingt-cinq personnes dans leur partie avec le hasard, et depuis dix ans, le hasard gagnait toujours. Quiconque descendait la Grande-Rue de Sancerre en allant de la Porte-César à la Porte-Vieille, disait en arrivant à la place de la Panneterie et montrant la vieille maison aux Boirouge : — Il en a des écus, celui-là !

Comme dans toutes les villes de province et dans tous les pays, chacun avait fait un devis approximatif de la succession Boirouge.

Ses enfants établis, sa femme morte, ses comptes rendus, le

bonhomme possédait la maison que lui avait léguée sa femme, trente journées de vignes, une métairie de sept cents livres de rente et disait-on, une somme de vingt mille francs en écus de laquelle il avait frustré ses enfants en la gardant toute pour lui, au lieu de la faire porter à l'actif de la communauté lors de l'inventaire. Comme [le] bonhomme avait pendant longtemps, prêté à dix pour cent en dedans, et qu'il vendait avantageusement ses récoltes au *Fort Samson*, ses revenus étaient évalués entre dix et douze mille livres, qu'il avait dû mettre de côté chaque année en grossissant toujours le capital par l'adjonction des intérêts. Le vieillard avait constamment loué pour deux cents francs le premier étage de sa maison, et sa manière de vivre permettait de supposer qu'en ajoutant mille francs à cette somme, toutes ses dépenses étaient couvertes. Or, vingt-deux ans d'économie produisaient un capital d'environ trois cent mille francs dont il n'existait aucune trace à Sancerre. A l'exception de cent arpents de bois que le Père Boirouge avait achetés en 1812, et d'une seconde métairie d'un produit d'environ neuf cents francs, qui jouxtait la sienne et qu'il avait acquise en 1819, personne ne savait où il plaçait ses économies. Sa fortune au soleil était évaluée à deux cent cinquante mille francs, par les uns, à cent mille écus par les autres mais généralement les capitaux mystérieux et les biens territoriaux représentaient six cent mille francs dans l'esprit de chacun. Depuis deux ans, ce capital, fruit de la longévité, devait donc s'augmenter de dix mille écus par an. Quelle serait cette fortune si, comme le prétendaient quelques malicieux Sancerrois, il prenait fantaisie au bonhomme d'aller à cent ans !

— Il enterrera ses petits-enfants ! disait, au commencement de l'hiver, en 1821, le fils aîné de Boirouge-Soldet, qui servait de commis à son père, et qui était venu parler à sa cousine, la femme de Boirouge-Chandier-fils-aîné, l'apothicaire.

La reine des boutiquiers de la Halle, était une Bongrand célèbre par sa beauté, elle se tenait sur le seuil de sa porte, et regardait ainsi que son cousin le Père Boirouge qui marchandait un sac de blé à un de ses fermiers.

— Oui, cousine, ce seront les enfants de ses arrière-petits-enfants qui auront à partager ses biens.

— Beau *venez-y-voir*, répondit-elle. Laissât-il un million,

qu'est-ce que ce sera, s'il faut le distribuer à cent héritiers ! Tandis qu'aujourd'hui son fils le Juge, aurait au moins le plaisir de jouir d'un bel héritage, et mon mari qui aurait le quart du tiers pourrait en faire quelque chose.

— Ses héritiers auront des noix quand ils n'auront plus de dents, dit le fils du maître de poste qui venait d'acheter de l'avoine, et qui s'approcha de la boutique.

— C'est vrai, répondit madame Boirouge-Chandier-fils-aîné, il se porte comme un charme, voyez, il fait son marché lui-même, il va sans bâton, il a l'œil clair comme celui des basilics[1] dont Chandier vend de l'huile.

— Le bonhomme, voisine, trouve avec raison que c'est malsain de mourir.

— Que fait-il de ses écus ? Pourquoi n'en donne-t-il pas à ceux de ses héritiers qui en ont besoin ? dit le jeune Soldet.

— Cousin, dit la femme de l'apothicaire, ce qu'il ferait pour l'un, il devrait le faire pour l'autre, et alors il aurait trop à faire.

— Tenez, cousine, dit en souriant le fils du maître de poste, le bonhomme a près de lui, une pie qui s'entend à becqueter le grain.

Et il salua la femme de l'apothicaire et le jeune Soldet après avoir montré du doigt une jeune fille qui sans doute venait quérir le Père Boirouge ; car elle le cherchait au milieu de la foule, le trouva, lui parla, et reprit de compagnie avec lui le chemin de sa maison ; mais le vieillard fut arrêté précisément à quelques pas de la boutique de l'apothicaire par un [de] ses vignerons.

— Croyez-vous cousine ce que l'on dit de cette jeunesse ? demanda Soldet en montrant Ursule Mirouet.

— Elle pourrait bien écorner la succession, en tout cas, elle aurait gagné son argent, car le bonhomme n'est pas un Adonis.

Ce méchant propos aurait certes blessé l'âme d'un de ces jeunes gens que les romanciers ne mettent pas en scène sans leur donner une provision de beaux sentiments ; mais il fit sourire Augustin Soldet, car il pensa qu'Ursule Mirouet serait alors un bon parti.

— Adieu, cousine, dit-il.

Il vint pour saluer la jeune fille, mais en ce moment même, le bonhomme Boirouge avait fini ses recommandations à son vigneron, et prenait la Grande-Rue pour descendre chez lui, car la Grande-Rue de Sancerre est une rue en pente qui mène au point le plus élevé de la ville, à une espèce de mail situé à la Porte-

César, que domine cette fameuse tour aperçue par les voyageurs à dix lieues à la ronde, la seule qui reste des sept tours du château de Sancerre, dont les débris appartiennent à monsieur Roy.

Soldet regarda la jupe plissée que portait Ursule, et se plut à deviner la rotondité des formes qu'elle cachait, leur fermeté virginale, en pensant que la femme et la dot étaient deux bonnes affaires, qui ne lui échapperaient point. En effet en passant devant la fenêtre de la salle où se tenait Ursule, il n'avait jamais manqué de s'arrêter et de faire avec elle un petit bout de conversation en la nommant sa cousine.

II.

URSULE MIROUET.

Jamais nom ne peignit mieux la personne à laquelle il appartenait, Ursule Mirouet ne réveille-t-il pas dans l'esprit une[1] [. . .]

UN GRAND HOMME DE PARIS EN PROVINCE[1].

La fameuse maison Brézac, une des gloires de la ferraille et des métaux, établie à Paris rue du Parc royal dès 1790, qui a plus abattu de châteaux qu'on n'en a relevé depuis, est originaire de Thiers, jolie petite ville du département du Puy-de-dôme. Brézac, meunier de Thiers, avait cinq enfants. Trois allèrent à Paris à pied en faisant le commerce des vieux fers. L'aîné garda le moulin, le second partit pour les armées, il devint colonel, fut blessé de manière à quitter le service et Napoléon le nomma payeur à Clermont. La place de payeur de la guerre aujourd'hui supprimée valait de douze à quinze mille francs par an. En apprenant la comptabilité, le maniement des écus, le sang des Brézac reprit ses droits, et de 1809 à 1815, le colonel, alerte, mince, entreprenant devint un gros gras bonhomme, un peu calculateur. Ses frères de Paris lui firent une clientèle ; et, quand vint la réaction de 1816, le payeur de la guerre eut le bon sens de traiter de sa place, et devint Banquier. Le colonel s'était marié par amour, à une allemande, en 1804, la fille d'un petit marchand chez lequel il logeait à Ulm. Le petit marchand mourut, en 1809, lors du siége, en laissant une cinquantaine de mille francs à sa fille, ce sur quoi le colonel Brézac avait peu compté, vu la misère apparente de son beau-père. Madame Brézac, belle blonde, aussi

sotte que belle, mourut en 1815. Le payeur n'eut qu'une fille de son mariage et il poussa la paternité jusqu'à l'aveuglement. Née en 1805, Bettina, car madame Brézac voulut donner son prénom allemand à sa fille, promettait d'être ce qu'elle fut la plus belle personne de Clermont-Ferrand. Le payeur, en héritant de son beau-père, acheta sur la place de Clermont une grande maison, noire, mais d'une assez belle architecture. En 1824, monsieur Brézac de Clermont, il adjoignit cette espèce de qualification à son nom pour le distinguer des autres branches, était à la tête du parti libéral à Clermont ; mais sa fortune, on lui donnait cent mille francs de capitaux en 1820, le maintenait dans cette sage catégorie appelée le Centre gauche qui voulait, dès ce temps-là, selon l'expression de Lafayette un *trône environné d'institutions républicaines*, le rébus le plus indéchiffrable qui soit sorti de la tête d'un marquis, à peu près imbécile en politique. En 1824, Bettina Brézac, âgée de dix-neuf ans, jouissait de toute la liberté d'une femme mariée, elle avait, sans le savoir, exploité la tendresse de son père, elle était la maîtresse au logis ; mais aucune duègne espagnole, dans le bon temps des duègnes ne garda l'honneur d'une jeune fille comme Bettina fut gardée à Clermont par le respect que la ville entière portait au vieux soldat de Napoléon. Le caractère altier, soupçonneux, du Banquier, l'intrépide décision à laquelle il dut son grade de colonel en dix ans de services continuels, la protection perspicace qu'il étendait sur les actions de cette fille unique, et, disons-le, la loyauté naïve de Bettina compensaient tous les dangers de la liberté dont elle jouissait. L'éducation de Bettina fut tout ce que les mères de famille imagineraient d'une fille privée de sa mère. Mademoiselle Brézac était restée sans aucune notion religieuse jusqu'en 1817, époque à laquelle, elle songea d'elle-même à faire sa première communion en la voyant faire à la fille du Préfet. Elle eut de la religion par vanité, comme elle voulait porter le fichu qu'elle admirait sur les épaules de la femme du Receveur-général. Le Colonel, qui haïssait les prêtres, envoya sa fille au catéchisme sous la garde de la vieille allemande, la femme de chambre de feu madame Brézac. Bettina, comme tout esprit neuf, appréhenda le catholicisme par son côté poétique. Elle suivit les prédications de la mission de 1818, cloua son petit cœur d'or, innocent et pur, à la croix qui fut plantée, et communia de la main de Monsei-

gneur. Elle rougit alors de son peu d'instruction, elle savait l'allemand, elle lut *la Messiade*[1], tout Klopstock, Gœthe, Schiller, elle dévora les œuvres de la littérature allemande, et son âme reçut alors le baptême des romantiques. Elle apprit l'anglais, devint folle de lord Byron, puis elle aborda, dans sa fureur de lecture toute la littérature française, elle se plongea dans ce vaste océan qui commence aux fabliaux, s'enfle avec le seizième siècle des œuvres de Rabelais, de Montaigne, s'épanche au dix-septième pour déborder au dix-huitième et au dix-neuvième. Les romans, surtout, ravirent cette âme franche, libre et pure. Le Banquier s'applaudissait de la sagesse de sa chère Bettina qui restait des journées entières occupée, tranquille. Le second étage de l'hôtel Brézac formait l'appartement de cette fille bien-aimée, elle y avait un très beau salon précédé d'une antichambre, et à droite du salon se trouvait une chambre à coucher, suivie d'un cabinet de toilette, et à gauche un salon d'étude où elle mit sa bibliothèque.

— Ma fille doit être bien savante, disait le Banquier, elle achète pour mille écus de livres par an.

Après les livres de poésie, Bettina s'était jetée dans la science, elle lut des dictionnaires en tout genre, d'histoire, biographiques, de médecine, elle dévorait les notices les plus incongrues. En trois ans, elle avait tout appris, en théorie ; mais elle tomba malade, et en 1821, d'après le conseil d'un médecin, le Banquier jeta sa chère enfant dans les exercices violents, il acheta la terre de Chauriat, entre Clermont et le Mont d'or, et il eut des chevaux pour Bettina qui se passionna pour l'équitation, pour la chasse, et qui devint d'une beauté parfaite, accomplie en devenant l'original de Diana Vernon qu'elle copia, mais par pure plaisanterie. Une fois sa santé rétablie, elle passa la belle saison à Chauriat et les cinq mois d'hiver à Clermont. Le Banquier eut alors une calèche, des chevaux pour aller tous les jours, à sa maison de Clermont faire ses affaires. La jolie terre de Chauriat dont le petit castel est un des mieux conservés de l'Auvergne vaut environ douze mille francs de rentes, le banquier l'eut, en 1821, pour trois cent mille francs, et sa fille lui en fit dépenser plus de cent mille en ameublement, en arrangement d'intérieurs, en écuries, en mouvements de terrain dans le parc, elle y voulut le *comfort* anglais[2].

LES MÉFAITS D'UN PROCUREUR DU ROI[1].

INTRODUCTION.

Par une belle matinée du mois d'octobre 1841, une calèche qui jadis avait brillé dans la grande avenue des Champs-Élysées à Paris et qui finissait ses jours dans la forêt de Fontainebleau à vingt francs par jour, pension honnête pour une calèche attelée de deux chevaux, arrêta devant la porte de monsieur Bongrand, président du Tribunal. Le cocher, quoique ce fût un des cochers du loueur de carrosses, avait des gants de peau de daim aux mains, il était proprement vêtu. La calèche était également nettoyée avec un soin particulier, absolument comme pour une noce, ou pour des étrangers qui eussent été taxés à vingt francs par promenade. C'était d'ailleurs la plus belle calèche de l'Établissement. Cette calèche faisait causer tous ceux qui passaient, et vous allez connaître à la fois tout Fontainebleau, les Bongrand père et fils par quelques-unes de ces interjections.

— Tiens, tiens, dit l'Imprimeur de la ville par les mains de qui passent bien des romans, où va donc monsieur Bongrand ?... marierait-il son fils ?... Et il continua son chemin en se demandant quelle pouvait être la future...

— Monsieur Bongrand en villégiature !... dit le Bibliothécaire du château, et il ne m'en a rien dit hier. Il marie peut-être son fils !

Un Employé au château s'arrêta devant l'équipage et dit au cocher :

— Et où allez-vous donc comme ça !

— Au château du Rouvre, ces messieurs y dînent, et y restent sans doute, car je reviens à vide, ce soir...

Fontainebleau qui pendant la moitié de la soirée s'occupa du mariage de monsieur Augustin Bongrand, premier substitut du procureur du Roi à Strasbourg, sut, dans les dernières heures de la journée, que le père et le fils allaient sans doute passer une semaine de leurs vacances au château du Rouvre situé dans la vallée du Loing entre Bouron et Nemours, l'un des merveilleux paysages qui abondent dans la forêt de Fontainebleau. Mais on avait déjà trouvé la future de monsieur Augustin, une demoiselle Robiquet, fille du successeur de monsieur le président. De 1806 à 1816, monsieur Bongrand avait été avoué à Melun, et avait vendu son Étude à ce Robiquet, fils d'un riche fermier. En 1836, après vingt ans d'exercice à Melun, monsieur Robiquet, voulant sans doute devenir président du tribunal de Melun, avait été nommé juge à Fontainebleau. Ce digne juge, possédait trente mille francs de rentes, une femme riche, un fils et deux filles, il donnait deux cent mille francs à chacune de ses filles ; et, comme monsieur Bongrand le président était au dernier mieux avec la famille Robiquet, tout Fontainebleau donnait l'une des demoiselles Robiquet à monsieur Augustin Bongrand, fils unique de monsieur le président, un très joli sujet. Monsieur Bongrand, vieillard de soixante-sept ans, était le premier personnage de Fontainebleau, non par sa fortune, car il ne possédait que quinze cents francs de rentes, en dehors de ses appointements ; et, comme il donnait deux mille francs à son fils par an, on pouvait le regarder comme pauvre ; mais c'était un de ces aimables vieillards, plein d'honneur, de loyauté, de sens, d'acquis, de prud'homie et de politesse qui finissent leurs jours au milieu de l'estime respectueuse due à une belle vie et qui ne manque jamais à toutes les belles vies. Au dernier voyage du Roi, monsieur Bongrand avait été nommé officier de la Légion-d'Honneur.

Il sortit de sa petite maison où il vivait avec une seule servante, et il se montra vêtu tout en noir, accompagné de son fils, dont la toilette était au superlatif de l'élégance. La vieille servante portait deux petites malles que le cocher lui prit et plaça sur les coussins

de la calèche. Et la calèche partit au milieu d'un concours de gens attirés par ce spectacle, et qui se fendirent en deux haies. Tous les chapeaux furent ôtés, tout le monde salua le vieillard. La servante, restée sur le seuil de la petite porte, regarda fuir la calèche, et fut assaillie de questions par ceux ou celles qui avaient le droit d'entrer en conversation avec elle.

La calèche eut bientôt atteint la forêt. Augustin Bongrand était, par respect, sur le devant, et son père assis en face au fond de la calèche.

— J'ai hâte de revoir ma chère petite Ursule et de savoir comment elle a fait ce voyage d'Italie qu'elle désirait tant.

Monsieur et madame de Portenduère étaient en effet arrivés depuis peu de jours de Marseille, et leur voyage en Italie avait produit une lacune de près de deux ans dans leurs relations avec le vieux président. Monsieur Bongrand était pour le vicomte et la vicomtesse un ami dans toute l'acception de ce mot, pour ne pas dire un père. Ce jeune et charmant ménage ne pouvait et ne devait jamais oublier que la fortune et le bonheur d'Ursule étaient en partie l'ouvrage de l'ancien juge de paix de Nemours. Aussi, dès que Savinien de Portenduère eut pris son rang à Paris dans le faubourg Saint-Germain, qu'il eut renoué connaissance avec quelques-uns de ses anciens amis, il avait fait nommer le vieux juge de paix de Nemours, juge d'instruction, puis président du tribunal. C'était à cette active et incessante protection que Bongrand fils, avocat, avait dû sa nomination au poste de substitut à Sarreguemines, puis un an après à celui de premier Substitut à Strasbourg. Ursule de Portenduère était liée intimement avec la comtesse de l'Estorade, femme d'un président de la cour des comptes, un des pairs les plus influents à la Chambre, le rapporteur des Budgets depuis sept ans, et Savinien avait bien voulu revoir monsieur le Comte de Rastignac, un des douze ou quinze députés qui sont pour la composition des ministères ce que sont les éléments du kaléidoscope. Le vicomte Savinien de Portenduère, ayant servi dans la marine depuis 1830, avait reconnu la nouvelle dynastie, et il se trouvait en règle avec le faubourg Saint-Germain ; aussi, était-il question de son élévation à la pairie, car il siégeait depuis son mariage au Conseil général du département de Seine-et-Marne, et il avait déjà deux fois décliné les honneurs de la députation, il préférait faire le bonheur de sa femme à toutes les chances de

la vie politique, et il disait, après quatre ans de mariage, qu'il n'avait pas assez des vingt-quatre heures dont se compose le jour et la nuit pour aimer sa femme. Qui connaissait Ursule et Savinien était heureux de les rencontrer, d'admirer ce joli couple qui ne perdait aucune pièce de ce trésor de l'âme appelé les illusions. Peut-être les amants dont les affections ont été traversées, et qui se sont fidèlement aimés pendant de longues années pleines de malheurs, de chagrins, d'espérances avortées, sont-ils tous récompensés par cette vie promise aux amours persécutées à la fin de tous les contes de fée. La nature conserve toutes les œuvres qu'elle a péniblement enfantées.

Aux yeux de monsieur et de madame de Portenduère, le vieux Bongrand était la représentation de tout ce temps mauvais qu'il avait adouci, il rappelait à Ursule le vieillard à qui elle devait tout, son grand-père naturel Minoret, le vieux monsieur Jordy qui l'aimait tant, et l'abbé Chaperon, le curé de Nemours, dont la main délicate avait fait fleurir toutes les vertus qui la distinguaient. Aussi jamais l'ancien juge de paix de Nemours n'avait-il eu besoin de rien demander au vicomte et à la vicomtesse. Comme l'ami de la fable de La Fontaine, les deux amants mariés devinaient les besoins du vieillard, et soit au jour de sa fête, soit au jour de sa naissance, il voyait venir par le mois de février, au milieu de la saison des plaisirs, Savinien et Ursule à Fontainebleau lui apporter un bouquet, des cadeaux intelligemment choisis d'après les confidences de la vieille servante, et ils restaient trois jours dans la petite maison de leur ami. Cette fête se répétait le 16 mai, jour de la Saint-Honoré, car il s'appelait Honoré Bongrand. Le juge d'instruction avait reçu la croix par les soins de Savinien ; mais le Roi avait donné la rosette de son propre mouvement en apprenant du sous-préfet la haute valeur du vieux président. Cette année, le joli ménage ne s'était montré ni au 5 février, ni à la Saint-Honoré, mais le 5 février, la femme de charge du château du Rouvre avait, de concert avec la vieille servante du président, installé dans le cabinet de monsieur Bongrand tout un mobilier magnifique, en marqueterie dite de Boule, et au milieu une jardinière pleine de fleurs. En revenant de l'audience, le président qui, depuis deux jours disait : — Les chers enfants sont en Italie, je ne les verrai pas, eut des larmes aux yeux en trouvant son cabinet splendide, un buisson de camélias

au milieu et la vieille Bougival qui l'attendait une lettre à la main, écrite de Rome par les deux voyageurs, de manière à ce qu'elle arrivât pour le 5 février. Le 16 mai, ce fut le salon du rez-de-chaussée qui fut entièrement meublé d'un riche velours grenat, et garni d'un tapis de Smyrne.

On comprend alors que, sachant les jeunes gens arrivés, le 6 octobre, le président et son fils courussent le 7 au château du Rouvre.

Le président avait, dans la comtesse Laginska, fille du marquis du Rouvre et petite-nièce de madame de Sérizy, une autre protectrice qui, sans imiter le vicomte et la vicomtesse de Portenduère, dans leur culte, n'en était pas moins dévouée, et d'ailleurs Ursule la comptait parmi les jeunes femmes avec lesquelles elle était liée d'amitié.

En entendant les claquements joyeux et répétés du fouet du cocher, la Bougival héla son mari Cabirolle qui courut avertir ses maîtres, en sorte que Savinien et sa femme se trouvèrent au perron du château pour recevoir le vieillard et son fils. Ursule prit le président par le bras, après l'avoir embrassé comme on embrasse un père, et Savinien suivit sa femme avec Augustin Bongrand, et on amena triomphalement le père et le fils au salon.

— Dix-huit mois absents ! mes enfants ! dit le vieillard ; vous comprenez que j'avais hâte de vous voir...

— N'est-ce pas, père Bongrand, qu'Ursule a embelli !... répondit Savinien, la nourriture du petit l'avait fatiguée, et l'Italie l'a tout à fait remise...

Le vieux Bongrand se livra, lunettes sur le nez, à un examen paternel.

— Ah ! je ne vois plus la petite fille, ces dix-huit mois ont fait de ma chère Ursule une vicomtesse de Portenduère ; elle est plus belle, mais j'aurais voulu ce que veulent toutes les mères, la garder petite fille...

Savinien et sa femme se tenaient toujours l'un contre l'autre comme deux amoureux.

— Voyons, et vous ! dit Ursule de sa voix caressante, comment allez-vous ? que voulez-vous ? On vous a fait officier de la Légion-d'Honneur, je suis jalouse du Roi...

— Oh ! ne pensez plus à moi que pour me continuer votre affection, moi, je ne veux plus rien, je mourrai président à Fon-

tainebleau, surveillant vos intérêts et maître Goupil, votre notaire à Nemours, autant que ma dignité me le permet, malheur à ceux qui feront des délits dans vos bois, et à qui vous porterait préjudice, je n'ai point d'ambition, je n'en ai que pour Augustin... Grâce à vous, mon pauvre enfant n'est resté que six mois à Sarreguemines, mais depuis dix-huit mois qu'il habite Strasbourg, il est fort malheureux, il vivote et mal avec les deux mille francs que je lui envoie, il est dans Strasbourg comme un point dans l'Encyclopédie, et il faut faire de lui un procureur du Roi, cet hiver je le voudrais voir arriver dans le ressort de Paris ; car, je ne mourrai tranquille qu'en le laissant Juge au Tribunal de la Seine...

— Ah ! père Bongrand, dit Savinien, vous avez eu bien tort de ne pas nous laisser lui donner les trois cent mille francs avec lesquels il aurait traité de la charge de Desroches, il eût fait sa fortune d'abord, il serait marié richement, et il serait entré dix ans plus tard dans la magistrature.

— Monsieur le vicomte, j'aurais perdu la tête en me voyant chargé d'une dette de cent mille écus, répondit Augustin, il aurait fallu cinquante mille francs de plus pour s'installer, et les héritières sont de plus en plus rares ; d'ailleurs je ne saurais pas me résoudre à épouser la première venue, l'héritière aurait dû se trouver à mon goût, et ce n'est pas vous qui pouvez blâmer ma délicatesse...

— Vous avez raison, monsieur Augustin, dit en souriant la vicomtesse, mais nous vous aurions découvert une gentille femme qui aurait eu cent mille écus.

— *Pas de ça, Lisette...* s'écria le président qui reprenait comme tous les vieillards, les locutions familières de sa jeunesse, je vous devine, il aurait fallu mon consentement, et j'aurais exigé que la jeune personne eût une fortune patrimoniale connue. Je laisse Augustin libre, il pourrait épouser une des demoiselles Robiquet, elle ne lui plaît point, je n'ai pas insisté.

— J'ai son affaire ! s'écria Savinien, il sera marié cet hiver, et procureur du Roi quelque part,.. je suis sûr d'achever notre œuvre. Ursule, dit-il à sa femme, nous ôterons à notre cher père Bongrand toutes ses inquiétudes sur l'avenir de son fils. J'ai la certitude du succès ! Écoutez, papa Bongrand ? voici le programme : une fille unique, fille d'avoué, d'un des premiers, pour ne pas dire le premier de Paris, et assez influent, assez considéré

pour faire nommer promptement son gendre substitut à Paris afin d'avoir sa fille près de lui. Ce sera le meilleur auxiliaire pour nos projets. Le père et la mère tiennent bien moins à la fortune qu'au caractère, aux mœurs, à la probité de leur gendre. Votre fils a tout ce qu'ils veulent à un gendre, ils ont sept à huit cent mille francs de fortune, et ils donnent trois cent mille francs à leur enfant, la jeune personne est adorable, elle est charmante, elle n'a jamais quitté sa mère, c'est une fille d'une pureté d'ange...

— La mariée est trop belle ! répondit Bongrand le père en souriant...

— Ressemble-t-elle donc à madame la vicomtesse ? dit Augustin.

— Personne ne ressemble à ma femme, répondit Savinien ; mais elle la rappelle...

Le vicomte se pencha sur Ursule, lui dit un nom à l'oreille, et la jeune femme s'écria : — C'est fait, c'est tout ce que peut désirer votre fils, mon bon père Bongrand, et vous serez heureux... si la jeune personne est encore disponible.

— Dites-moi qui, demanda le président.

— Mademoiselle Derville ! répondit Ursule à l'oreille du vieillard, elle a vingt ans, et nous pouvons compter sur l'influence du duc et de la duchesse de Grandlieu, sur le vicomte de Grandlieu leur gendre, sur les Restaud, sur les Lenoncourt, enfin je réponds du succès.

— Ce serait trop beau pour nous !... Augustin.

— Ce mariage sera fait avant trois mois. Ursule écris à la vicomtesse de Grandlieu, elle est à Paris, demande si la demoiselle est mariée, et prie la de prévenir le père et la mère.

Ursule se leva, courut à son cabinet de travail écrire à son amie la vicomtesse de Grandlieu.

Deux mois après, le *Moniteur* contenait, dans sa partie officielle, les nominations suivantes :

« Procureur du Roi à Château-Chinon, monsieur Augustin Bongrand, substitut du procureur du roi à Strasbourg, en remplacement de monsieur Olivier Vinet. Procureur du Roi à Melun, monsieur Olivier Vinet, en remplacement de monsieur Servais, etc. »

Augustin Bongrand était agréé comme futur de mademoiselle Mathilde Derville, et le mariage eut lieu dans les premiers jours de l'année 1842. L'ancien avoué, sa femme avaient trouvé dans le fils

du président Bongrand présenté par la vicomtesse de Portenduère et patronné par les Grandlieu un gendre selon leur cœur, et Augustin avait su plaire à Mathilde. La dot était de quinze mille francs de rentes en cinq pour cent, et le Garde des Sceaux, apprenant ce mariage, avait disposé de la seule place vacante en faveur du protégé des Grandlieu, des Portenduère, des Sérizy, des Ronquerolles, des Rastignac, des de Trailles, et du gendre de Derville, l'honneur de sa compagnie. Les magistrats, riches de quinze mille francs de rentes, et de cinq cent mille francs en espérance ne fourmillent pas dans la magistrature ; aussi le Garde des Sceaux promit-il, en trois ans, un parquet dans le ressort de la Cour royale de Paris. La fleur de l'aristocratie assista, par exception, au mariage de mademoiselle Derville, en saisissant cette occasion de remercier Derville des services qu'il avait rendus pendant quinze années aux premières familles de France. La vieille vicomtesse de Grandlieu, qui devait à Derville toute sa fortune, comme Ursule devait la sienne au président Bongrand, se distingua par le don d'une superbe argenterie donnée à la mariée, la duchesse de Grandlieu donna une toilette en argent, Ursule donna tous les bijoux de la corbeille ; enfin les nouveaux époux furent comblés.

CHAPITRE PREMIER.

Aucun pays d'Europe ne peut lutter avec la France pour la beauté, pour la diversité des paysages, pour les effets du climat et la magnificence de la nature, car la France, grâce à sa situation, réunit tous les sites que les touristes vont admirer ailleurs à grands frais. La Suisse est tout entière dans le département des Basses-Alpes, dans le département de l'Isère et dans le département de l'Ain. Les Pyrénées sont une seconde Suisse d'un caractère différent. La Provence entre Hyères et Marseille, est une miniature de l'Italie et de l'Afrique réunies. Le département des Landes, c'est le désert. De Lille à Dunkerque, vous avez la Hollande en diminutif. La Beauce, c'est l'Ukrayne, et ses steppes de blé, plus la civilisation. Entre Nantes et Saint-Nazaire, la Loire peut lutter avec les grands fleuves de l'Amérique. Mais ce qui n'a de rival en aucun pays, et qui laisse le Rhin au second ordre, c'est le Rhône et sa vallée, cent fois plus pittoresque, plus bizarre, plus varié que

le Rhin. Mais ce qui distingue la France, c'est des pays où se rencontrent réunies, adoucies, fondues les beautés de paysages situés en diverses contrées, la grandeur des montagnes, la douceur des vallées, les forêts et les ruisseaux, les étangs et les prairies, les curiosités de Tivoli jointes aux tableaux de la Forêt noire, et, parmi ces contrées qui sont le propre de la France, on devrait placer en première ligne le Morvan.

Le Morvan est une Suisse que la nature a mise à soixante lieues de Paris pour éviter le voyage des Alpes à ceux qui craignent l'échange perpétuel des monnaies, la cherté des auberges et tous les inconvénients de l'Helvétie qui, depuis trente ans, abuse des voyageurs, et qui, pour les faire fuir, a inventé des hôtels au capital d'un million, où les garçons ont l'air de quarts d'agents de change allant à l'Opéra, et où lorsqu'un voyageur veut user de sa malle il faut que le garçon, qui ne déroge pas à son costume, sonne pendant un quart d'heure pour ne pas obtenir un sous-garçon chargé de placer une malle qui est à terre sur une chaise. Encore quelques années, et l'on trouvera le même hôtel, le même garçon, de Paris à Constantinople, comme on trouve le même poulet réchauffé, le même fricandeau, le même poisson, les mêmes pommes de terre.

Le Morvan est une assez vaste contrée bornée du côté de Paris par Auxerre, du côté de la Bourgogne par Autun, au midi par la Loire et Nevers, à l'ouest par le Berry. Ce pays, presqu'entièrement boisé, fournit une grande partie des bois de chauffage de Paris par l'Yonne où se rendent tous les cours d'eau tombés des cimes très élevées de ses montagnes. Là l'hiver vient de bonne heure, est toujours rigoureux, et s'en va fort tard. La neige affuble de son linceul blanc toute la contrée, et les Morvandiaux, race âpre et sauvage, relativement aux contrées gangrenées de demi-civilisation qui cerclent Paris à une distance de quarante lieues, supportent admirablement les inconvénients de leur hiver, et sont attachés à leur belle et riche nature comme tous les montagnards. Les Dupin viennent de cette contrée. Chose assez étrange, les Morvandiaux[1] sont excessivement processifs. La capitale de ce pays, ou si vous voulez, le point culminant entre Auxerre et Autun est la ville de Château-Chinon, bâtie sur une montagne et d'où de tous côtés, on découvre les plus délicieux paysages. Comme toutes les villes ainsi perchées et sujettes à de longs

hivers, Château-Chinon a des bizarreries de construction, des rues en pentes, des maisons à un seul étage, à longs toits plats ; et c'est d'ailleurs un de ces endroits chers aux peintres de mœurs, en ce que par leur situation, ils échappent au convenu de la civilisation, ils gardent encore l'empreinte des vieilles coutumes, ils sont d'une rusticité profonde. Une seule anecdote rendra bien l'état du pays. Un parisien vint voir un riche petit propriétaire aux environs de Solières, et il fut désagréablement affecté de voir le maître du logis, malgré ses dix mille livres de rentes, prendre gravement le chandelier en cuivre, moucher la chandelle avec ses doigts et le remettre, sans qu'aucune personne s'en étonnât, sur la table de la cuisine, car on faisait salon à la cuisine, le salon étant trop beau pour qu'on y séjournât tous les jours. Ah ! diantre, le salon était boisé tout en sapin, bien menuisé, on avait fait venir d'Autun un peintre qui l'avait peint en jaune avec des filets bruns, et tous les bourgeois de Château-Chinon étaient venus voir une pendule en bronze florentin arrivée de Paris par Autun, qui représentait Malektadhil enlevant sur son cheval Mathilde évanouie, et cette pendule mise sous verre était accompagnée de deux flambeaux en bronze également sous verre. Le meuble en palissandre orné de marqueterie était garni de velours de laine rouge, à clous dorés. La coupole sculptée à marbre blanc veiné supportait le groupe des trois Grâces en albâtre. Les rideaux brodés accouplés à des rideaux de calicot rouge, et retenus par des bâtons en cuivre estampé complétaient ce luxe effréné. On passait un quart d'heure dans le salon à regarder les lithographies encadrées dans des bordures dorées, le paravent, le feu, des bras de cuivre verni ; mais on n'y séjournait pas. Ce morvandiaud[1] avait son salon, comme à Paris on a un Greuze, un Watteau, un meuble de François Ier, un Raphaël, et il jurait que jamais on ne le reprendrait à vouloir meubler une autre pièce de sa maison. Le parisien envoya de Paris à son cousin une belle paire de mouchettes. Cette paire de mouchettes était en acier poli, ferronnée et très-jolie, elle reluisait comme un miroir. Elle avait des espèces de fanfreluches en façon de crêtes de coq ; mais si ces mouchettes sont aujourd'hui très-vulgaires, chez les quincailliers, elles étaient une rareté dans le Morvand en 1832. Il est inutile de décrire le succès des mouchettes entre Château-Chinon et Solières, on en parla pendant tout l'hiver, et si le parisien avait voulu se marier richement, il aurait pu revenir

chez son cousin, un homme capable d'envoyer de pareils bijoux était sûr de pouvoir choisir entre les héritières Morvandelles ! — C'est tout-à-fait de la bijouterie ! disait-on. Deux ans après, le cousin revient, il est fêté comme un patron de village ; et, à la première veillée, on lui montre avec orgueil son présent.

— Ah ! c'est joliment commode, dit le cousin du Morvand[1] à son cousin de Paris, ont-ils de l'esprit ces damnés parisiens, il n'y a qu'eux pour avoir des idées pareilles !...

Et en disant cela, la fille de la maison[2] tenait les mouchettes[3] ouvertes, son père continuait à prendre gravement la chandelle, à la moucher avec ses doigts, et il fourrait tranquillement la mouchure dans les mouchettes, que sa fille refermait et posait sur le plateau d'acier poli.

— C'est bien plus propre, s'écria la fille, papa jetait les mouchures partout, ça pouvait mettre le feu, tandis que comme cela... on ne sent même plus rien.

Sancta simplicitas[4] *!* Ce parisien, connaissant son Morvan, au lieu de rire, sut garder son sérieux, et dit :

— Depuis que je vous ai envoyé cette invention moderne, il y a un savant qui a trouvé moyen de s'en servir autrement.

— Ah ! nous avons bien cherché, Rose et moi ! dit le petit propriétaire.

— Voilà, répliqua le parisien en faisant jouer l'ustensile sur la seconde chandelle.

— Ah ! ça les salit beaucoup, s'écria le propriétaire.

En 1842, Château-Chinon eut deux grands sujets de conversation, le *Moniteur* avait jeté deux soliveaux dans les étangs de cet arrondissement par la nomination d'un nouveau sous-préfet et d'un nouveau procureur du Roi. Le sous-préfet se nommait Couture, Château-Chinon était son début dans la carrière, et l'on sut par le sous-préfet qu'il n'avait ni femme ni enfants. Un sous-préfet garçon est autrement important qu'un sous-préfet marié ! Quant au procureur du Roi, monsieur Bongrand, son mariage avec la fille de monsieur Derville, ancien avoué de Paris, avait été annoncé par les journaux.

LA GLOIRE DES SOTS[1].

Un simple débitant de vin, que des malintentionnés appelaient un Cabaretier, nommé de plus Martin, fit, pendant la Révolution, à Nemours, une rapide fortune et immense relativement au pays. Martin avait eu l'idée de se mettre dépositaire, entrepositaire ou consignataire des vins qui se trouvèrent arrêtés sur le canal du Loing par suite des premiers mouvements révolutionnaires. Beaucoup de marchands et de propriétaires craignirent ou le pillage ou les faillites ou de payer des droits qui allaient être abolis, ils laissèrent leurs bateaux à Nemours où Martin les leur garda dans un cellier, bâti à la hâte. Les droits tyranniques perçus à l'entrée de Paris, après avoir été supprimés, furent rétablis. Martin avait trois mille pièces de vin environ dans son chantier, à divers propriétaires dont il faisait les affaires avec intelligence, il les entra dans Paris avant le rétablissement des droits en les prenant pour son compte, la récolte de l'année où il eut cette audace fut mauvaise, il gagna non seulement les droits d'entrée sur chaque pièce, mais encore la plus value que leur donna la circonstance ; il avait eu chaque pièce à soixante francs, il paya les propriétaires en assignats, et revendit environ cent francs chaque pièce en écus. En dix mois de temps, le Cabaretier entrepositaire de Nemours qui possédait environ vingt mille

francs, se vit à la tête d'environ deux cent mille francs d'argent, il était garçon, il avait trente-huit ans, il ne perdit pas son temps, il eut peur des lois révolutionnaires sur l'argent en espèces, il acheta tous les biens nationalement vendus dans l'arrondissement de Fontainebleau, et donna, comme il le dit, toute sa fortune à la République ; puis il épousa la fille d'un autre acquéreur de biens nationaux. En 1800, lors du Consulat, monsieur Martin dont le beau-père était mort, avait trente mille francs de rentes en terres, une belle maison à Nemours, et un château entre Nemours et Fontainebleau, son fils, âgé de sept ans, fut mis, deux ans après, au lycée qui devait prendre le nom d'impérial ; et, quand, sous l'Empire, il y eut des Élections, monsieur Martin, nommé Électeur par le suffrage de ses concitoyens, devint député au Corps législatif où il resta jusqu'en 1814. En 1814, son fils fut nommé par l'Empereur auditeur au Conseil d'État, et dans les Cent jours, l'ex-auditeur, un des plus fanatiques admirateurs de Napoléon, accepta les fonctions diplomatiques de Ministre aux États-Unis. En arrivant, il apprit la catastrophe de Waterloo ; il avait exercé ses fonctions pendant un mois, il les continua pendant environ deux autres mois que son successeur mit à se rendre à son poste. De retour, à Nemours, en 1816, monsieur Martin de Charmeil, car il avait ajouté le nom de sa terre à son nom en s'autorisant de sa vulgarité pour justifier cette addition aristocratique, arriva pour assister à la mort de son père qui ne supporta point l'idée de ne plus être un homme politique, il avait fait partie de la *Chambre des Représentants*, et il venait ainsi que monsieur de Lafayette, son illustre ami, d'être repoussé aux Élections qui donnèrent à la France la *Chambre introuvable.* Monsieur Martin de Charmeil fut consolé de cette perte douloureuse par les quarante mille livres de rentes de la succession paternelle, et se vit à vingt-trois ans, maître de sa destinée, et dans la situation, favorable pour tout autre, de martyr politique ; mais l'ex-auditeur au Conseil d'État, l'ex-ministre plénipotentiaire de l'Empereur aux États-Unis était un triple sot ; le lycée impérial où il n'avait eu que des prix d'excellence ne lui donna que cette vulgaire instruction qui ne sert à rien ; son passage au Conseil d'État eut pour tout effet de le rendre suffisant, et sa mission aux États-Unis en fit un important[1].

[illegible] B

Le Théâtre comme il est.

1.re Partie

Les acteurs en province.

Scène de la vie de province.



Wierzchownia, X.bre 1847.

Robert Médal
Florine
Blanche de Cheylus
Casimir
M. Mme de Cheylus
M. de Boisdenard

LE THÉÂTRE COMME IL EST[1].

PREMIÈRE PARTIE.

LES ACTEURS EN PROVINCE.

INTRODUCTION[2].

Tout est vrai dans le monde réel ; mais la plupart des choses vraies deviennent invraisemblables dans cette histoire des mœurs qu'on nomme le Roman ; aussi les historiens du cœur humain doivent-ils, pour rendre le vrai vraisemblable, donner toutes les racines d'un fait. C'est ce qui constitue les longueurs, tant blâmées par les critiques lorsqu'ils n'ont plus autre chose à reprocher, et c'est là la raison de cette introduction.

On comprendrait difficilement le principal personnage de cette histoire, l'un des quelques caractères encore neufs qui restent à peindre, sans une rapide analyse de son enfance, laquelle ne manque pas d'ailleurs de leçons pour tout le monde, et de sujets de réflexion pour le moraliste.

Peu de personnes savent que l'hôtel de Fouquet, cette illustre victime de Louis XIV, existait encore dans toute sa magnificence en 1817, rue de Montmorency, au Marais. Peut-être a-t-il été démoli depuis ; mais jusqu'en 1824, il demeura dans son intégrité ; l'on y remarquait une vaste salle des gardes, et des appartements dans le goût de ceux de Lauzun à l'hôtel Pimodan. Cet hôtel était surtout remarquable par une vaste loge, au-dessus [de] laquelle l'inscription : SUISSE se lisait encore telle que le Contrôleur général l'avait fait peindre en lettres noires.

Cette loge fut la retraite d'un homme appelé Médal qui, dans la Révolution joua l'un de ces terribles rôles secondaires auxquels on a dû les sanglantes horreurs de ce grand drame. Il présida la section du Temple; il fut invariablement ami de Roberspierre[1] et son imitateur fidèle ; aussi lorsque la Montagne eut été vaincue, l'incorruptible patriote redevint-il savetier, comme devant, et se trouva-t-il très heureux de tirer le cordon à l'hôtel Fouquet. Il cacha son sabre et sa pique, sa carmagnole et son bonnet rouge, en attendant des temps meilleurs.

— J'aime à tirer le cordon ! disait-il à l'un de ses fidèles, qui s'était fait commissionnaire au coin de la rue Beaubourg, ça me rappelle la guillotine.

En 1800, le républicain Médal regarda la République comme *flambée*, qu'on nous pardonne la substitution de cet honnête adjectif à celui du père Médal, car la langue énergique de 1793 est anti-littéraire.

En 1801, le portier se maria ; mais, comme on le pressent, il ne faillit point à ses opinions, et il épousa l'une de ces malheureuses créatures qui furent déesses pendant une journée. L'ancienne déesse de la Raison, alors âgée de vingt-sept ans, avait mené la vie la plus désordonnée. Tour à tour compagne éphémère des fournisseurs, des généraux, elle avait connu tour à tour le luxe et la misère, en gardant quelques traditions de l'élégance des jours luxueux, en pouvant donner une poignée de main à la misère comme à une vieille connaissance. A vingt-sept ans, mademoiselle Bara dite Saphir n'offrait plus que des restes de beauté, car les maladies et les excès avaient promptement vieilli cette concubine de la Révolution. Coiffée d'un foulard quadrillé, vêtue d'une robe d'indienne, cette fille qui mangeait jadis dans l'argent, qui s'était vue dans un hôtel, couverte de dentelles, fit la soupe au vieux Médal, et lui donna, vers 1803, un enfant, à qui, en souvenir de leur ami Roberspierre, ils donnèrent le nom de Robert.

Quand les prospérités de Napoléon ôtèrent à ces deux êtres l'espoir de redevenir des personnages, ils s'aigrirent l'un l'autre, en se reprochant réciproquement leurs torts. La femme disait au mari qu'il était imbécille[2] d'avoir négligé les occasions de s'enrichir ; le mari ne concevait pas que sa femme n'eût pas conservé quelques bijoux de sa passagère opulence.

Médal était violent, haineux, et d'une férocité contenue qui le

rendait redoutable dans le quartier. Quant à sa figure, il rappelait Marat. Petit, trapu, sans cesse courbé sur son établi de cordonnier, il semblait encore plus chétif qu'il ne l'était, car, à la longue, il se voûta.

Le petit Robert, nourri par sa mère, qui préféra lui donner son mauvais lait que de payer celui d'une nourrice, connut le mal dès que ses yeux virent le jour, car le père Médal jurait et sacrait comme un comité de salut public toutes les fois que criait l'enfant, et il lui prodiguait les injures. Plus tard, ce terrible père allongeait plus promptement un coup de tirepied à son héritier présomptif qu'il ne jurait, en sorte que l'enfance de Robert fut une enfance meurtrie. Les propos qui frappèrent l'oreille de ce gamin furent des paroles de haine féroce contre les aristocrates, d'envie contre les riches, des souhaits perpétuels sur les malheurs de la Montagne qui n'avait pas assez fait jouer la guillotine.

Quand son fils eut sept ans, le père Médal profita d'un jour d'exécution pour initier son fils aux douceurs de la guillotine, sur laquelle la curiosité de Robert avait été, comme on le pense, excitée depuis l'âge de cinq ans.

— La voilà la sainte guillotine, dit le vieux portier à Robert, regarde-la bien, c'est l'instrument de la liberté, le rasoir national, la veuve de l'aristocratie, elle a soif encore. Quand lui livrerons-nous tous ces gueux de riches qui boivent les sueurs du peuple !

Le père Médal fut plein de verve, il déplora que cette jolie machine n'eût à dépêcher que des scélérats, des assassins. Jamais le petit Robert ne manquait une exécution. Son père lui permettait toujours de faire l'école buissonnière au profit de son instruction révolutionnaire. — Va, petit ! ça te formera, ça t'endurcira le cœur, il faut un jour que tu sois digne de ton père, si jamais la République revenait !

Pour éviter les coups de tirepied, le petit Robert flattait les instincts féroces de son père ; mais il y avait tant d'occasions de gifler l'héritier, que Robert comptait les jours où il n'était pas battu. Le drôle volait les pommes, les marrons, mangeait les légumes crus ; il allait gaminer dans les rues au lieu d'aller à l'École, et s'il parvint à lire et écrire, ce fut un miracle dû sans doute à l'esprit du gamin de Paris, qui sait tout de naissance, comme les gens de qualité.

Naturellement, il se moquait de son père et de sa mère, et, par

vengeance il les contrefaisait ; mais il les contrefaisait avec une perfection qui lui valait les éloges de tous les gamins du quartier. La mauvaise nourriture et l'air vicié de la loge avaient privé ce petit malheureux des couleurs roses et des chairs rebondies de l'enfance. Il ressemblait à un enfant scrofuleux et lymphatique sans être ni scrofuleux, ni lymphatique, car il était tout nerfs, mais sa nourriture de méchantes pommes crues, de légumes crus, de châtaignes et de pommes de terres frites, avait appauvri le système cutané. La peau de sa face blême était livide et se ramassait, à la volonté de ses grimaces, sur tel point de la figure qu'il lui plaisait de contracter. Ses sourcils s'élevaient à trois pouces des yeux dans le front. Il apprit de bonne heure les ruses de la savate et la gymnastique des gamins, il devint leste, découplé, but de l'eau-de-vie, et, grâce à ses talents, il put, à l'âge de dix ans, tendre à son père des piéges redoutables dans lesquels tomba le féroce savetier, à qui son tirepied fut d'un faible secours contre les ruses de Robert.

L'enfant trouvait les moyens de rosser son père sans lui manquer de respect, il humait le pot-au-feu, remplaçait le bouillon par de l'eau claire ; il effarouchait[1] les objets d'une valeur monétaire ; enfin, il en fit tant qu'un beau jour, madame Médal envoya chez son frère, Maître Bara, huissier, Robert pour y remplir dès l'âge de onze ans, les fonctions de petit clerc.

Bara, homme dur et sec, huissier de l'École des Loyal, nourrit son neveu à la cuisine, le logea sous les toits, et lui flanqua de grands coups de règle sur les doigts, quand il restait trop longtemps à une course, quand il n'avait pas griffonné suffisamment, et il le mit sous la férule de son premier clerc qui se chargea d'apprendre à Robert le latin, l'histoire, la géographie, et de le préparer à faire son droit. Ce fut une rude école. A cette école, Robert étudia les lois dans leur application immédiate sur les patients. On lui enseigna je ne sais quelle froideur de cœur à l'endroit des misères. Il devint licencié en Blagues, il fut passé maître dans l'art de railler, il se déprava complètement. S'il accepta pendant quatre ans cette épouvantable condition, c'est qu'il eut, dès l'âge de douze ans, la cuisinière de son oncle pour institutrice, elle volait le patron pour lui, puis il allait dans de mauvais lieux avec l'argent de cette affreuse fille.

Enfin, il avait une passion, il aimait le théâtre. Maître Bara

étant huissier du Théâtre-français, et de cinq autres théâtres, le petit clerc trouva moyen de se faire donner ses entrées au parterre, à la condition d'applaudir, selon certaines instructions, à lui transmises par le chef des claqueurs.

A quatorze ans, Robert savait par cœur les répertoires, et il jouait secrètement les rôles de Talma, les rôles à manteau, les grandes casaques chez Doyen. Doyen, l'un des instituteurs de Talma, tenait, comme on sait, un théâtre de société, précisément rue de Montmorency, au coin de la rue...[1] dans l'église d'un ancien couvent. Tous les frais étaient supportés par les acteurs, à qui Doyen louait les costumes, et il remplissait lui-même les rôles dont les sujets manquaient.

Doyen, une des figures populaires du Marais, possédait sa salle. Il l'avait achetée pendant la Révolution, ainsi que ses décorations et son matériel. De son école sortirent plusieurs acteurs ; mais le plus célèbre fut Talma. Il put jouir de sa réputation, de ses succès, tandis qu'il ne vit point la gloire non moins solide de Robert Médal.

A seize ans, la maison de l'oncle ne fut pas tenable pour Robert ; la cuisinière fut renvoyée, et l'oncle apprenant que son neveu remplissait gratis des bouts de rôles dans les petits théâtres, jouait chez Doyen, et vivait avec des figurantes de treize à quatorze ans, le fit monter dans un fiacre sous prétexte d'aller saisir un débiteur, et il le rendit au père Médal qui tomba sur l'espoir de sa vieillesse, à coups de tirepied[2] d'une si rude façon que Robert empoigna le tranchet, en menaçant l'auteur de ses jours. La mère sépara les deux combattants. Le propriétaire, qui rentra par hasard, chassa le père et la mère Médal, qui furent obligés de se mettre en plein vent, le père à raccommoder des savates, la mère à vendre du mou pour les chats, des herbes, du millet pour les serins, et des pommes de terre frites. Robert se sauva chargé de la malédiction de ses parents. Sans croire aux doctrines révolutionnaires de son père, Robert en était imbu. Tout en contrefaisant son oncle, l'huissier, tous les clercs et les clients, il avait pris une teinture de chicane, le grand tableau de la vie des gens aux prises avec la loi l'avait frappé, et il se mocquait[3] de la justice. Enfin, les mœurs des gamins de la rue, et celles des coulisses des petits théâtres, jointes au décousu de la vie des femmes de mauvaise vie, avaient été comme ces eaux chargées de principes chimiques où se trempent

les armes. Sa mémoire s'était exercée, elle était excellente. Il avait la cynique hardiesse d'un gamin qui ne craint rien et qui ne croit à rien ; il jouissait d'une santé de loup, et sa mère l'avait doué de deux beaux yeux, d'un organe enchanteur et flexible, de mains superbes et d'une taille charmante.

Le jour où il se vit maudit à seize ans, seul dans les rues de Paris, il rencontra Doyen qui l'encourageait à persévérer, à étudier, en lui pronostiquant un bel avenir, et il l'instruisit de sa situation. Doyen alla droit chez Talma, lui demanda cent francs par mois pendant trois mois pour ce néophyte, et le grand tragédien les ayant donnés, Doyen prit Robert chez lui, le mit au travail, lui fit remplir des rôles dans toutes les pièces représentées chez lui, de manière à développer son admirable intelligence.

Vers la fin du mois de mars 1820, un soir où Robert Médal avait excité l'étonnement de Talma venu tout exprès pour le voir dans Néron, et dans Blonardin[1] de la *Journée à Versailles*, Doyen prit son élève à part et lui dit :

— Tu ne peux plus rien apprendre que par toi-même, tu viens d'entendre la prédiction de Talma, le grand homme a confirmé l'horoscope que je t'ai tiré ; dans trois jours d'ici trouve-toi rue de Chabanais à l'endroit où elle tourne pour aller de la rue Neuve-des-Petits-Champs à la rue Ste-Anne, dans le coin, devant une maison où l'on monte trois marches. Tu auras un engagement par mes soins et sur la recommandation de notre grand Talma. Jusqu'à présent tu n'as que gaminé dans les coulisses, maintenant tu vas cabotiner en province. Te voilà sur le seuil du roman comique[2]. A demain la première scène. Si je me faisais attendre, monte chez le père Léonard.

Presque tous les comédiens existant aujourd'hui doivent ou avoir connu personnellement ou avoir entendu parler du vieux père Léonard, frère du fameux Léonard, une illustration grotesque du dernier siècle, le coiffeur de la reine Marie-Antoinette. Ce Léonard, pris de belle passion pour le théâtre, y avait eu des revers ; il s'était fait siffler sous différents noms de guerre ; puis, aidé par son frère, il s'était associé avec la célèbre Montansier ; après avoir subi toutes les phases de cette existence aventureuse, il fut ruiné par les iniquités qui frappèrent la Montansier.

Tous les comédiens de Paris et de la province connaissaient ce brave Léonard, et il profita de l'intérêt qu'il inspirait pour fonder

la première agence dramatique ; il devint le correspondant de toutes les directions de province ; il se chargea des affaires des artistes ; il fut leur intermédiaire, leur ambassadeur. Ayant ses entrées à tous les théâtres de Paris, dînant tous les jours chez les riches actrices, il fut l'enfant ou si vous voulez le père de la maison chez toutes les célébrités dramatiques, de 1795 à 1815. Mais il eut des concurrents, à mesure que l'âge le rendait lourd et fainéant. Aussi, vers 1820, pensait-il à prendre un successeur, et son successeur de 1821 à 1830 mit cette maison sur le pied d'une agence d'affaires. Ce ne fut plus la bonhomie du père Léonard, ni cette espèce de paternité dont il accompagnait ses relations. Ce digne vieillard ne quitta jamais la culotte abricot, le tricorne et le vaste habit verdâtre à grands boutons de métal, ni sa poudre, ni ses bas chinés et ses souliers à boucles d'or. Il mourut en 1825, et à son convoi l'on vit une foule d'artistes, son ami La Mésangère, le dictateur de la Mode pendant trente ans, le spirituel Italien qui remplissait les fonctions de secrétaire de l'Opéra-Comique, son ami Doyen, la veuve de Corsse, Vestris, Harel, Perpignan, Duvicquet, Coupigny, Picard, Grimod de la Reynière, enfin toutes les célébrités secondaires du dernier quart de siècle, car il connaissait les héros du Directoire, tous ceux qui venaient chez la Montansier, dont la maison ouverte avait un luxe princier. Ce vieillard, intrépide sableur de vin de Champagne, grand mangeur, à qui jamais une débutante ne savait rien refuser, diseur de mots fins, avait été pendant longtemps le rival de Masson, le mystificateur. Aussi concordait-il admirablement avec ses administrés. Il avait hanté la littérature du dernier siècle et l'ancienne Comédie-française, la Comédie italienne. Il savait mille anecdotes et les traditions. On le consultait.

On ne reverra plus ces physionomies originales, ces vieillards égrillards et sérieux, cuits au feu d'une révolution, de mœurs libres et d'une probité chevaleresque, frottés du musc des seigneurs libertins, de l'esprit voltairien et pleins d'honnêteté bourgeoise. On ne nommait pas autrement monsieur Léonard Laglaisière que Papa Léonard.

Malgré sa hardiesse de gamin, Robert Médal fut saisi d'une sorte de terreur respectueuse en songeant qu'il allait se trouver en présence du fameux père Léonard, qui, dans son imagination d'artiste en herbe, se dessinait comme aujourd'hui doit se dessiner Canalis

dans celle d'un poëte en route pour lui apporter un in-octavo jaune soufre plein de vers. C'était une initiation ; le premier engagement, la première couche de rouge sont les baptêmes du théâtre.

Robert entra dans un grand salon où grouillaient une vingtaine d'artistes des deux sexes, et qui ressemblaient à s'y méprendre à un foyer d'acteurs. Il va sans dire que jamais un artiste célèbre ne se rencontre là[1].

UN CARACTÈRE DE FEMME[1].

[PERSONNAGES.]

Mgr d'ESCALONDE.
L'abbé VEYRAZ.
L'abbé PILOUD.
L'abbé DES FOURNILS.
PILOUD neveu procureur du roi.
CHAMBRIER président.
DU COURROY juge d'instruction.
DU COURROY notaire.
SAUTEREAU notaire.
DES GRIVEAULX maire (beau-frère de des Fournils).
DES GRIVEAULX fils capitaine de gendarmerie (neveu de des Fournils).
M. CHAMBRIER banquier (absent).
Achille CHAMBRIER son fils.
Colonel SAUTEREAU.
LESPANOU.
CORIOL ancien premier commis.
Mme CORIOL (MONFREY).
CORIOL juge suppléant (père).
DES GRIVEAULX fils substitut.
BOMARD lieutenant des douanes.
DES GRIVEAULX receveur des contributions (frère).
MONFREY médecin.
MONFREY.
Mme MONFREY.
Le comte de RILLIÈRE député de l'arrondissement. Marié à Mlle d'YZAMBAI.
L'abbé DE RILLIÈRE.
Le vicomte DE RILLIÈRE (25 ans).
Mme CHAMBRIER-D'ESCALONDE.
LUCRÈCE et VIRGINIE.
Mlle CHAMBRIER-SAUTEREAU (D'où le Colonel).
La MICHELETTE (ouvrière).
FILLION (domestique de Mgr).
GERMINET (domestique de Mme CHAMBRIER).
La BAPTISTE (cuisinière *id.*).

[PLAN DE L'OUVRAGE.]

Soirée chez Mme Chambrier.
L'Évêque. Deux g[ran]ds vic[aires].
Le sous-préfet.
Lutte entre Mme Chambrier et l'abbé Veyraz, à propos de la soirée de M. des Griveaulx, où doit se trouver le colonel Sautereau.
Peintures des 2 filles.
Ce qu'est le fils.
Ce qu'est le colonel Sautereau.
Explication tirée des mémoires de la police.
Officiers à demi-solde.
Son entrevue avec le général Gérard.
Les coups de fusil sur le Rhône.
Un conspirateur à Belley.
Les abonnés du *Constitutionnel.*
Le bal des Griveaulx.
Mlle Chambrier et son amant.
Ses amants.
Système de bascule de Mme Chambrier avec les abbés.
Histoire de Mgr d'Escalonde.
M. d'Escalonde joue sa nièce.
L'abbé de Rillière.
Mariage du colonel quand il voit le malheur de Mlle Lucrèce.
Lutte de la mère et de la fille (voir les Mémoires de la Police).
Combat entre le Colonel et Mme Chambrier.
Le colonel Sautereau retire chez lui l'autre fille et le fils.
Mme d'Escalonde reste seule, elle crie à l'ingratitude.
Mort de l'Évêque affaire du testament voir Beyle *(Mémoires d'un Touriste).*
Mme d'Escalonde domptée ; création du parti libéral à Belley.
Lutte acharnée entre les deux camps. 1830 arrive ; les complices de Sautereau triomphent. M. Chambrier devient le maire. Mme d'Escalonde et l'abbé Veyraz foudroyés. Desfournils Évêque.
Comment finit Mme d'Escalonde. (Épisode de la sœur de Mme d'Escalonde.)

[I.][1]

Dans les derniers jours du mois de décembre 1815, un jeune homme qui paraissait avoir vingt-cinq ans, quoiqu'il en eût trente[2], se trouva nez à nez avec deux promeneurs qui remontaient, vers l'arc de triomphe de l'Étoile, la grande avenue de Neuilly, pendant qu'il la descendait. Cette rencontre eut lieu, dans la contr'allée du côté des Thernes, à quelques pas du rond-point de la Porte Maillot.

— Tiens, c'est vous Sautereau !... dit l'un des deux promeneurs. Et que faites-vous à cette heure ici !...

Il était neuf heures du matin.

— Je me cache, mon général.

— Ah ! c'est vrai ! reprit le général, vous êtes un des plus compromis... Vous n'êtes pas, à ce que je vois, en prison ; mais vous avez une singulière manière de vous cacher...

— Excellente, mon général ! répondit le jeune homme. A deux cents pas en avant de moi marche un sergent-major de mon régiment, licencié de la Loire, comme moi, qui observe tout en tirailleur sur la route que je suis ; et un second brave garçon à moi, me suit à cent pas en arrière. J'ai toujours un cheval sellé dans une maison à Neuilly, et en cas d'accident, je puis piquer des deux, jusqu'à Saint-Germain où quelqu'un me cacherait. On n'est jamais pris en plein air, et l'on parle d'amnistie...

— Et dans quel cas êtes-vous !

— Dans le plus mauvais, car je suis sans argent, et le ministre de la police, qui m'a fait l'honneur de me considérer comme un des conspirateurs du 20 mars, a lancé contre moi un mandat de dépôt, il ne s'agit que de gagner du temps, puisqu'on a présenté une loi d'amnistie...

Pendant cette réponse, le général et son compagnon avaient échangé des coups d'œil extrêmement expressifs.

— De quel pays êtes-vous, colonel ?... demanda le général.

— Maréchal, je suis...

— Hé, les grades donnés par l'Empereur ne sont pas confirmés, sans cela, je vous appellerais général, dit le personnage à qui le colonel Sautereau parlait et qui l'interrompit vivement. Nous sommes battus... traqués, et désarmés. Tenez, regardez ces officiers russes...

Une cavalcade d'officiers passait au galop, et les uniformes appartenaient aux armées alliées.

— De quel pays, je suis, mon général, reprit le colonel Sautereau, je suis de Belley, département de l'Ain.

Un coup d'œil expressif fut échangé derechef entre le général et son compagnon.

— Vous êtes sous le coup d'un mandat d'amener,... dit l'inconnu, vous n'êtes ainsi qu'en suspicion...

Le colonel regarda l'inconnu d'une singulière manière.

— Oui, Sautereau, regardez bien monsieur, car il faut vous bien graver ses traits dans la mémoire, et bien vous rappeler sa voix. Écoutez, je ne renonce pas au bâton de maréchal, dit le général en prenant le colonel sous le bras, et vous devez devenir plus que général de brigade, car vous êtes une des gloires de la jeune Armée... On ne compromet jamais un homme comme vous... Quoique les six mois qui viennent de se passer, soient pour nous comme un siècle, personne n'oubliera que vous êtes le seul qui ayez rallié deux régiments, à une lieue en arrière de Waterloo... Soult se souviendra toujours de son chef d'état-major à la bataille de Toulouse ; et, je ne veux vous rien dire de plus que ceci : La partie n'est pas finie !

Le colonel fit un geste de surprise.

— Vous conspirez ?... déjà !

— Qu'appelez-vous conspirer ?... demanda le général. Est-ce

que des hommes comme nous conspirent jamais !... On se tient prêt, voilà tout. Voulez-vous être des nôtres ?... je vous offre une position analogue à la mienne.

— Quelle est votre position, mon général ?...

— Obéir en apparence, et se tenir prêt à tout événement. A compter du grade de colonel, on ne se compromet point... dit le maréchal de 1815 en emmenant le colonel à quatre pas et lui parlant à l'oreille. Nous conspirons, mon cher Sautereau, comme des hommes d'État conspirent, et non comme des cerveaux brûlés. Le brave homme que vous voyez là, va jouer une rude partie à notre profit... Je vous regarde, vous, comme une des têtes les plus précieuses, car vous êtes brave, vous avez du sang-froid, de la résolution, et vous saurez vous taire...[1]

[II.][2]

Entre Bourg et Belley, la route départementale est aussi pittoresque, aussi variée que les plus jolies routes de la Suisse. On passe par des petites villes délicieuses et par des villages au milieu desquels roule un torrent aux eaux claires entre deux rangées de peupliers.

Les naïfs détails de ces endroits rappellent la ville d'Aix, en Savoie, ou les bourgs les plus jolis du Grésivaudan. A la sortie de ces villages, on côtoye de ces petits lacs bleus formés par les neiges fondues, tombées des Alpes, et devenus [si] limpides par un repos absolu que l'on voit le fond, pareil à des mosaïques romaines. C'est un pays tout alpestre, mais un pays entièrement inconnu aux peintres et aux touristes qui ne passent jamais par là. Lorsque la route gravit une bosse de terrain un peu forte, alors l'œil charmé du voyageur embrasse la petite chaîne des Alpes Cottiennes côtoyée par le Rhône, et la Dent du Chat au pied de laquelle s'étend le plus ravissant des petits lacs, le lac du Bourget. Ce pays est le jardin de la Bresse, un des premiers domaines de la maison de Savoie, où l'héritière des ducs de Bourgogne a laissé, pour la France d'aujourd'hui, l'un des plus beaux joyaux du Moyen-âge, l'Église votive de Notre-Dame de Brou, qui, à elle seule, vaut le voyage, comme si la nature ne récompensait point à chaque pas les peines du voyageur. Ce pays si joli[3] [...]

Dans les premiers jours du mois de janvier de l'année 1816, à cinq heures du matin, une voiture qui réunissait à la fois les caractères du char-à-bancs et de la patache, était arrêtée au bout d'un de ces charmants villages devant une allée d'arbres au fond de laquelle se dessinait la façade d'une maison de campagne. Deux voyageurs, partis la veille au soir de Bourg à sept heures, avaient crânement fait douze lieues en dix heures, et ils se promenaient sur la route en frappant du pied pour se réchauffer, car, dans ce pays montagneux où brillent tant de petits lacs et de cours d'eau, découpé par tant de gorges et de vallées, il s'élève au matin de frais brouillards que le soleil a bientôt bu[s] lorsque, dans cette saison printanière, la journée doit être belle.

Chaque fois que le conducteur de cette voiture à parois d'osier ajoutait un paquet à ceux que la frêle impériale supportait déjà, les deux voyageurs se regardaient, comme pour se demander s'il ne serait pas prudent de continuer leur route vers Belley à pied.

— Quel baldaquin, mon colonel ! dit enfin l'un des deux en s'adressant à l'autre. Dis donc, pays, reprit-il en parlant au messager, combien avons-nous encore d'ici à Belley ?...

— Deux heures de marche, répondit le messager.

— Combien cela fait-il de lieues de poste ?

— Trois lieues...

— Nous ne serons donc à Belley que sur les sept heures du matin ?... Vingt-quatre heures pour faire treize lieues.

— Ah ! dame, mon cher ami, nous avons le service de la poste à faire.

Le digne messager faisait aussi les commissions de toute la contrée entre Bourg et Belley.

— Mais ta carriole peut-elle soutenir tous ces paquets ?... demanda le colonel.

— Ah ! je le crois bien, dit le conducteur. Voilà seize ans qu'elle en a l'habitude.

Le colonel examina la voiture d'un air de doute.

La voiture de Bourg à Belley, ressemblait assez à ce qu'on appelle de nos jours, un chariot, seulement, la moitié de ce chariot était couvert d'une tête en bois de sapin tenue par quatre montants en hêtre dont les intervalles, sur trois faces, avaient été remplis par de fortes claies d'osier que maintenaient des petits balustres

peints en vert. Sous cet abri protecteur, se trouvaient deux banquettes matelassées comme les parois de la voiture. On montait dans ce poulailler par un marchepied en fer, grossier, adhérant au brancard. Cette voiture avait pour unique fermeture deux rideaux de cuir, et un immense tablier. Le conducteur s'asseyait sur une espèce de strapontin élevé sur la traverse de devant. Entre le tablier de cuir et le siége, la première partie de cette singulière voiture formait un vaste coffre, où l'on mettait les paquets de la poste, les marchandises que transportait le messager, et les bagages des voyageurs se plaçaient sur l'impériale. Cette voiture, montée sur quatre roues, pouvait contenir six voyageurs pressés, quatre à l'aise, et elle en prenait souvent huit. Quand elle en portait huit et le conducteur, qu'elle était bien chargée, alors les gens du pays la trouvaient fort douce, c'est assez dire que les deux voyageurs se croyaient désossés pour avoir été durement cahotés depuis Bourg. Aussi, plus fatigués de ces dix lieues que de tout le voyage depuis Paris jusqu'à Bourg, pendant lequel ils avaient changé trois fois de voiture, ils regardaient à s'y mettre pour trois lieues, quoique l'un et l'autre ils fussent des militaires endurcis aux fatigues. Les jeunes gens qui jouissent aujourd'hui des perfections de la civilisation moderne, ne pourront jamais se figurer l'état dans lequel était le matériel social en 1816, ni croire aux façons de tortue avec lesquel[le]s procédaient les services de messagerie. On appelait alors des vélocifères[1] une concurrence des messageries dites royales qui ne mettaient que huit jours pour aller à Bordeaux. Les voitures du gouvernement, les malles étaient des espèces de baleines[2] en cuir portées sur deux roues et dans lesquelles on courait risque de la vie. On regardait comme un héros un homme assez hardi pour voyager par le courrier. Ces deux voyageurs venus par la route de Lyon, une des cinq ou six villes où les messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires allaient directement, avaient été déposés à Châlons. Conduits de Châlons à Mâcon par le service de province avec lequel les messageries correspondaient, ils avaient été amenés par une autre correspondance chargée du service de la poste entre Mâcon et Bourg ; et, enfin à Bourg, ils étaient devenus la chevance[3] du Messager entre Bourg et Belley. De Paris à Bourg, ils avaient couché trois fois, et la nuit qu'ils venaient de passer dans cette affreuse voiture était la huitième depuis leur départ. Aujourd'hui cette semaine suffirait

pour aller de Paris à Odessa par terre, c'est-à-dire pour faire huit à neuf cents lieues. Aussi la vie humaine est-elle au moins doublée.

— Allons donc, monsieur, sacrebleu dépêchez-vous donc! cria le colonel à un petit homme sec et maigre vêtu de noir qui s'avançait tranquillement dans l'avenue, accompagné de deux personnes en s'entretenant avec elles.

Ce monsieur vêtu de drap noir, en culotte courte, en gros bas de filoselle[1] noire, en souliers à boucles, et portant une bonne grosse redingote bleue à triple collet, ayant les cheveux poudrés, en ailes de pigeon et une queue, n'eut pas l'air d'avoir entendu cette interpellation.

— Simon, tu surveilleras bien les ouvriers, j'ai mis du vin pour eux dans l'office, madame Jean a la clef. Et toi, Claude, aie soin des allées, qu'elles soient bien ratissées, pas d'herbe... Allons, adieu mes enfants...

— Savez-vous, monsieur, reprit le colonel, que voici bientôt une demi-heure que nous vous attendons...

Le nouveau voyageur, évidemment le propriétaire de cette jolie maison de campagne, regarda le colonel d'un air singulier, mais le coup d'œil fixe du colonel lui fit baisser les yeux. La prunelle du militaire s'était allumée d'une colère réprimée, à la vue du ruban de l'ordre de la Légion-d'honneur qui fleurissait à la boutonnière de la redingote et à celle de l'habit. La prodigalité avec laquelle le gouvernement royal donnait l'ordre créé par Napoléon, évidemment pour l'avilir, irritait singulièrement les militaires, à qui l'Empereur le faisait naguères acheter si cher; aussi les vieux soldats oubliaient-ils toute prudence, surtout au fond des provinces, à chaque rencontre de ce genre.

— Les gens qui ont le ruban que vous portez sont habitués à marcher plus vite que ça !...

— Fâché de vous avoir fait attendre, monsieur! répondit le nouveau décoré qui salua gravement le colonel en interrogeant par un regard le voiturier.

— Mais au moins, montez donc, monsieur! dit encore le colonel.

— Vous ne montez donc pas le premier, répondit le petit homme qui paraissait avoir environ quarante-six ans.

Et il appela l'un de ses gens qui vint l'aider à se percher sur le

marchepied à trois degrés sur lesquels on pouvait fort bien trébucher, car ils ressemblaient à des bâtons de perroquet.

— Restez-vous à Belley ? demanda tout bas le messager au colonel.

Le colonel répondit par un signe affirmatif.

— Hé ! bien, lui souffla dans l'oreille le messager, si vous voulez ne pas vous y faire d'affaires, filez doux avec ce particulier-là...

— Et pourquoi ?..

— C'est le président...

Le colonel sauta dans la voiture et se mit à côté du président. Le compagnon du colonel se plaça sur la banquette de devant, et attacha les rideaux de cuir afin de pouvoir regarder le paysage.

Le président examina du coin de l'œil son voisin, et l'étudia, comme les gens de province étudient les inconnus, en formant mille conjectures. Le colonel, homme d'environ trente-six ans[1], offrait aux remarques du président, une figure à la fois martiale et fine, qui mentait de quelques années, car on ne lui aurait pas donné trente ans, tant elle était fraîche et pure. Le teint, quoique d'un jaune ambré, laissait voir la coloration d'un sang riche. L'ovale du visage, comme tracé par un peintre à plaisir, les yeux vifs fendus en amande, le front blanc, la bouche à lèvres très larges, étaient relevés par une chevelure brune, par d'énormes moustaches et une virgule noires. L'expression de cette figure donnait l'idée d'une douceur de femme, d'une grande bonté, d'une jeunesse insouciante, et le président aurait cru voir un fils de famille, n'était la redingote bleue militaire, le bonnet de police à galon d'or, les gants de daim, les bottes à la Souvaroff[2] et le pantalon bleu collant du colonel. D'ailleurs, il remarqua sur le champ, entre le soldat en capote grise et le voyageur les indices de la subordination qui lie l'inférieur au supérieur.

— C'est sans doute pour la première fois que vous venez dans ce pays ?... demanda le président au colonel.

— Non, monsieur, j'y reviens ! répondit le colonel. Eh ! bien, Lespanou, t'y reconnais-tu ?

— Comme ça, mon colonel ! J'ai tant vu de pays ?... répondit le sergent-major, depuis dix ans, qu'en route, je ne sais jamais où je suis, par suite de mon habitude de regarder la route...

— Lespanou ? reprit le président, c'est un nom du pays, vous êtes donc de Belley ?

— Oui, monsieur, je suis le colonel Sautereau !

— Ah ! le fameux colonel Sautereau ! Ne vous moquez-vous pas de moi ! D'après ce que nous savons, le colonel Sautereau devrait avoir six pieds, être gros comme une tour... Comment, c'est vous qui avez défendu la Catalogne.

— Parbleu ! répondit Lespanou.

— Qui avez été le chef d'État-major à la bataille de Toulouse ?...

— Un peu ! répliqua Lespanou.

— Qui avez été lieutenant des gardes du corps dans la compagnie Wagram.

— Hélas !... dit Lespanou.

— Et qui avez rallié votre régiment en arrière de Mont-Saint-Jean.

— Ça, oui !... et blessé ! reprit Lespanou.

— Vous devez vous trouver bien heureux de n'être pas banni ? dit le président.

— Mais le maréchal en nous licenciant à Tours, m'a dit, répliqua doucement le Colonel, que je serais maintenu dans mon grade. J'ai bien mon grade, mais le ministre de la guerre m'a mis à la demi-solde, et m'a soumis à la surveillance de la haute police, en m'enjoignant de résider à Belley, mon pays natal... Dieu sait ce qu'ils font, et où ils trouveront une armée !...

— Monsieur le baron Sautereau, dit tout bas le président, car puisqu'on ne vous a pas fait votre procès, vous êtes toujours baron, ayez la plus grande prudence, qu'il ne vous échappe jamais un mot sur le Roi, la famille royale, le gouvernement et le clergé ; Belley, colonel, est une ville essentiellement monarchique, attendu qu'elle est essentiellement religieuse, et l'on savait bien où l'on vous envoyait...

— Vous m'avez l'air d'un brave homme ? dit le colonel en interrompant le magistrat, mais à quoi dois-je tant d'intérêt chez un inconnu ?..

— Votre mère est une Chambrier, elle a fait la folie d'épouser l'huissier Sautereau...

— Monsieur !...

— Et tu es mon neveu ! riposta le magistrat, je suis ton oncle Chambrier, le frère de ta mère, et je suis, de plus, président du Tribunal de première instance de Belley. Songe, mon neveu, que

voilà les seules paroles d'affection que tu entendras de moi ; pour te servir en cas de besoin, il faudra que j'aie l'air de te battre froid. Si je n'étais pas monarchique et religieux, je n'aurais pas été confirmé dans mes fonctions. Et je suis un chaud royaliste ; aussi ai-je été choisi pour aller porter à Sa Majesté l'adresse de sa fidèle ville de Belley, par laquelle nous avons béni le retour de notre roi légitime... Et si le voiturier n'était pas descendu pour monter la côte à pied, je ne te parlerais pas ainsi, va !... Je suis le croque-mitaine du pays ! Mais je t'aime, tu es parti sans souliers, abandonné de nous tous, et tu as conquis un beau nom, le titre de baron, et te voilà Colonel !...

— Comment, vous êtes mon oncle Chambrier ?...

— En personne !

— Hé ! bien, donnez-moi des nouvelles de mon père et de ma mère...

— Oh ! puor cela, dit le président, ce sera dit en trois mots : ils sont morts... Et c'est ce que le ciel a fait de mieux pour toi, car s'ils n'étaient pas morts de maladie, ils seraient morts de faim...

— Et quand ?

— En 1813, répondit le président, tu étais en Espagne, et ils n'ont jamais rien su de toi, car nous avons tous cru que le colonel Sautereau ne pouvait pas être le petit Sautereau, l'enfant de l'amour, qui gaminait dans les rues de Belley, et qui s'en est sauvé, tu sais pourquoi...

— Oui, répondit le colonel en réprimant un ouragan de colère, vous m'avez cru pendu !...

— Hé ! hé ! sans moi qui t'ai rendu le service de t'avoir légitimé, l'on te condamnait...

— Assez, mon oncle ! Si ce n'était pas vous...

— Hé, mon garçon, tu me dois ton état-civil, tu me dois tout jusqu'à ton honneur, et la maison de ton grand-père Sautereau, que j'ai défendue contre les créanciers de ton père et de ta mère, qui auraient mangé la lune !.. Heureusement qu'ils n'y ont pas fait de trou[1], car tu ne pourrais pas rester à Belley, sans payer leurs créanciers.

— J'ai une maison à Belley !... dit le colonel. Mais j'ai fait passer à mon père et à ma mère, à différentes fois, plus de six mille francs...

— En ce cas, c'est une réclamation à faire, car ils n'ont rien

reçu ; sans moi, ma sœur mourait à l'hôpital de Belley. Mais une Chambrier à l'hôpital !... Je n'étais alors que Juge d'instruction, mais j'y aurais vendu mon dernier livre de jurisprudence.

— Et mon autre oncle Chambrier !... le banquier...

— Ah ! mon garçon, celui-là, Dieu seul sait où il est !... ou plutôt sa femme ! Il est parti pour Paris ruiné !... Nous causerons de tout cela, mon cher neveu, lorsque nous arriverons à la montée de la Darte, chut !... Voici Martin le Messager ! dit-il en se mettant un doigt sur les lèvres, — vous ne savez pas ce que c'est que notre pays ; les gens y ont la langue aussi longue que les oreilles.

— Merci, mon cher oncle, dit le colonel.

Pendant que Martin le voiturier arrivé sur le haut d'une côte à descendre arrangeait le sabot à la manière allemande, c'est-à-dire en y mettant le double du temps nécessaire, Lespanou descendit à un signe de son colonel, et dit tout bas au Messager :

— Est-ce que c'est là le président Chambrier ?

— Ah ! ben oui ! répliqua le Messager. Si vous avez envie de retourner à Bourg coucher en prison, vous n'avez qu'à parler de *l'autre*[1]... vous serez bientôt servis... c'est un mangeur de bon Dieu !...

En remontant en voiture, Lespanou fit un signe à son colonel et la conversation, tout-à-fait insignifiante, roula sur le pays et sur ses beautés, sur Lespanou dont l'histoire était d'une excessive simplicité.

Lespanou, l'un des enfants de l'hospice de Belley, s'était engagé, à quinze ans, après avoir quitté Belley pour une peccadille dans le genre de celle que le président venait de reprocher à son neveu, un vol de fruits avec escalade, et, par les hasards de la guerre, il s'était trouvé vers 1810, incorporé dans le régiment où Sautereau passa capitaine, et duquel il devint en 1813 colonel par la puissance du courage et du talent militaire. Naturellement Lespanou s'était attaché à la fortune de son colonel et lors du licenciement de l'armée de la Loire, Sautereau l'avait pris à son service, quoiqu'il n'eût que sa demi-solde pour toute fortune.

Enfin, après une heure et demie de marche, la guimbarde de Martin atteignit au bas de la dernière colline qui restait à gravir pour arriver à la vallée du Rhône que domine la ville de Belley assise à mi-côte et dont le faubourg descend, du côté de la Savoie jusqu'aux sinuosités de cette jolie croupe de terrain.

— Arrête là, Martin, dit monsieur Chambrier, la côte de la Darte est si longue que nous la ferons à pied, nous irons sans doute plus vite que toi, tu nous retrouveras sur la place. Et vous, sergent ! dit-il à Lespanou, en avant.

— Va donc en avant, répondit le colonel qui, sur un signe de son oncle, devina qu'il voulait parler sans être écouté.

— Je présume, reprit le magistrat et en regardant son neveu que vous devez désirer ne pas rester pendant longtemps sous la surveillance de la haute police ?... et que vous voulez vivre tranquillement à Belley ?...

— Mais oui, mon cher oncle...

— Comme alors vous ne savez pas ce que c'est qu'une ville comme Belley, je vais vous l'expliquer. Vous venez de mesurer la distance qui sépare Belley de Bourg, et Bourg de Paris, nous sommes au bout de la France, eh ! bien décuplez cette distance, et figurez-vous que vous êtes dans une colonie. Vous êtes chez les Allobroges, mon cher ami. Nous avons un Évêché, dans cet Évêché se trouve un Évêque. Cet Évêque se nomme monsieur le comte d'Escalonde, et monsieur d'Escalonde est un des plus chauds protecteurs d'un ordre qui, dans dix ans d'ici, dominera la France. Le gouverneur de la Bresse est monsieur d'Escalonde. C'est lui qui a placé le préfet de l'Ain, le sous-préfet de Belley est de son choix, le procureur du Roi de Bourg est un de ses parents, et enfin toutes les autorités sont à sa dévotion. Cette influence du clergé, sourde et muette sous le tyran corse, s'est manifestée en 1814, et les événements de l'année dernière l'ont tellement corroborée que les prêtres sont les vrais maîtres de cette partie du département de l'Ain. Vous arrivez donc dans la ville religieuse par excellence, et ceux qui ne sont pas religieux, sont hypocrites, ce qui, vous savez, est pis. Monseigneur est notre parent, c'est assez vous dire qu'il n'est le parent que de ceux qu'il lui plaît de reconnaître. Monseigneur n'est plus rien par lui-même, il est très-honnête homme ; mais il a deux conseillers : d'abord sa nièce, madame Chambrier, devenue votre tante, et qui s'appelle Chambrier d'Escalonde, mais qu'on nomme seulement madame d'Escalonde, et l'on prétend que, d'ici à quelques jours, une ordonnance du Roi conférera le titre de comte d'Escalonde à son fils aîné, votre cousin, en sorte que le père sera monsieur Chambrier et le fils s'appellera le comte d'Escalonde. Madame

Chambrier mène son oncle, vieillard de soixante-quatre ans, grand-vicaire du diocèse avant la Révolution. Le vicomte d'Escalonde, le fils aîné du vieux comte, est mort en 1795, à un combat sur le Rhin, dans les rangs de l'armée de Condé. Quant au vieux bonhomme qui n'a pas émigré, qui restait au château d'Escalonde, vous savez qu'il a dû la vie et la conservation de ses biens au mariage de sa nièce avec votre oncle Chambrier, alors président du tribunal révolutionnaire de Bourg, et le bras droit du représentant du peuple. Le vieux d'Escalonde est mort en 1804, laissant toute sa fortune à son second fils, l'abbé d'Escalonde, au préjudice des deux filles de son fils aîné, car le vicomte et la vicomtesse d'Escalonde ont eu une seconde fille en Allemagne, qui vers 1802 est arrivée ici et qui s'est enfuie de Belley, en 1812 avec un officier nommé Brimont qu'elle a suivi, dit-on, jusqu'en Russie[1].

[III.][2]

Monseigneur remit sa montre dans le gousset de sa culotte de soie noire à petites boucles d'or après avoir vu l'heure, et dit :

— Allons, messieurs, il faut nous retirer...

Et il regarda ses deux grands-vicaires, l'abbé Veyraz et l'abbé des Fournils.

— Mais, Monseigneur, vous n'avez fait encore que deux *rubbers*[3], dit l'abbé Veyraz.

Jamais Monseigneur ne quittait le salon de sa nièce sans avoir joué pendant deux heures au whist. Il tenait à son whist, il en avait pris l'habitude, comme celle du thé pendant les sept années qu'il avait passées à Londres de 1792 à 1799 ; mais trouvez quelqu'animal sauvage et défiant plus fin qu'un Évêque de soixante-sept ans, émigré, réintégré par Napoléon en 1803 sur le siége Épiscopal de Belley et qui, dès 1808, rêvait le rétablissement de l'Ordre de Jésus ?...

— Ma chère nièce, répondit-il à l'abbé Veyraz, en accompagnant sa réponse d'un fin sourire, a des projets ce soir, elle a sa robe de velours...

Et Monseigneur quitta sa table de jeu, sur laquelle il avait posé deux écus de six francs, en remettant sa bourse en soie violette dans la fente de sa culotte car, Monseigneur le comte

d'Escalonde, Évêque de Belley conservait la mode de 1786, sa culotte était fendue à droite et à gauche sur le côté par deux ouvertures que personne de la génération actuelle ne peut se souvenir d'avoir vues à aucune culotte, il faut avoir cinquante ans pour [cela]. On comprend d'ailleurs la nécessité de cette disposition qui permettait [aux évêques][1] de fouiller dans leurs poches lors même qu'ils étaient en costume épiscopal.

L'abbé Veyraz, dont le plus grand chagrin était de ne pas porter les bas violets, se retourna pour voir madame Chambrier ; mais madame Chambrier était dans une pièce contiguë à son salon à presser ses deux filles, Lucrèce et Virginie qui faisaient le thé de leur grand-oncle. Le Sous-préfet profita du mouvement que fit Monseigneur et s'évada légèrement sur la pointe des pieds. Ce Sous-préfet, en culotte de casimir blanc, en bas de soie blancs, en souliers à boucles d'or, en gilet blanc orné du sautoir rouge de la croix de commandeur de la Légion d'honneur, portait l'épée et le frac à demi-militaire, en drap bleu brodé d'argent que Napoléon avait donné à ces fonctionnaires. Ce Sous-préfet, qui ne devait pas rester longtemps à Belley, que Monseigneur proposait pour préfet du département de l'Ain, était le fils cadet du comte de Rillière, député de l'arrondissement de Belley et portait le titre de vicomte de Rillière, car le fils aîné, sans qu'on le sût, était à Rome, auditeur de rote[2], fonction rétablie depuis six mois et qui menait au Cardinalat.

Le Comte de Rillière, émigré, rétabli dans ses biens par Napoléon à la sollicitation de Monseigneur de Belley, député sous l'Empire au Corps législatif, et député de la Chambre introuvable, était l'ami d'enfance de l'Évêque de Belley. Les commérages de la jolie ville de Belley attribuaient à Monseigneur le projet de marier le jeune Sous-préfet, car le vicomte avait à peine vingt-trois ans, à l'une de ses deux petites-nièces ; mais les événements de cette histoire prouveront que jamais Monseigneur n'avait eu cette pensée.

Ni madame Chambrier, que depuis dix-huit mois on n'appelait plus que madame d'Escalonde, ni ses deux filles ne virent partir le Sous-préfet, car la salle à manger où fonctionnaient la mère et les deux filles[3] [. . . . .]

TROISIÈME LIVRE,

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

L'HÔPITAL ET LE PEUPLE[1].

Paris, comme toutes les capitales d'ailleurs, offre l'image assez pittoresque de la Misère et du Luxe s'embrassant, s'étreignant même à tout propos. Ce contraste n'existe pas seulement au sein des ménages, dans l'homme, dans le commerce, dans la rue, il n'est pas seulement fortuit, il est dans les choses, il persiste, et vous y voyez une échoppe ignoble accolée à l'hôtel le plus splendide[2]. [. . . . .]

[A la honte de la ville, on a reconstruit une sale maison moderne en][3] plâtre[4] jaune, en supprimant les piliers. Aujourd'hui les piliers des Halles sont un des cloaques de Paris. Ce n'est pas la seule des merveilles du temps passé que l'on ait vu disparaître.

Pour les flâneurs attentifs, ces historiens qui n'ont qu'un seul lecteur, car ils ne tirent leurs volumes qu'à un seul exemplaire, et pour ceux qui savent étudier Paris, surtout pour celui qui l'habite, en curieux intelligent, depuis quelque trentaine d'années, il s'y fait une étrange métamorphose sociale. A mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent, les lierres, les lichens, les mousses sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'émiette, sous le même pilon. Enfin le peuple suit les Rois et ces deux grandes choses s'en

vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'Industrie et à ses victimes. Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des *classes*. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc.

En 1813 et 1814, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues et tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers, totalement inconnus aujourd'hui, Dans quelques années, l'allumeur de réverbères qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'Entrepreneur, et qui marchait occupée tout entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à mettre de l'huile, les enfants à frotter les quatre réflecteurs avec de mauvais linges ; qui passait le jour à préparer la nuit, qui passait la nuit à éteindre et rallumer les becs selon les fantaisies de la lune, cette famille vêtue d'huile sera complètement perdue. La Ravaudeuse logée, comme Diogène, dans un tonneau surmonté d'une niche à statue faite avec des cerceaux et de la toile cirée est encore une race disparue. Il faut faire une battue dans Paris, comme en fait un chasseur dans les plaines environnantes pour y trouver un gibier quelconque, et passer plusieurs jours avant d'apercevoir une de ces fragiles boutiques, autrefois comptées par milliers, et composées d'une table, d'une chaise, d'un gueux[1] pour se chauffer, d'un fourneau de terre pour toute cuisine, d'un paravent pour mur, d'une toile rouge pour toiture accrochée à quelque muraille et de laquelle pendaient de droite et de gauche deux tapisseries, qui montraient aux passants soit une vendeuse de moût, d'issues, de menues herbes, soit un rapetasseur, soit une marchande de petite marée. Il n'y a plus de parapluies rouges à l'abri desquels vivaient les fruitières que dans les parties de la ville destituées de marchés, on revoit ces immenses champignons rue de Sèvres ; et quand la ville aura bâti des marchés là où les besoins de la population les demandent, ces parapluies rouges seront inexplicables, comme les coucous, comme tout ce qui disparaît dans le mobilier social. Le moyen-âge, le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire donneront naissance à une archéologie particulière. Aujourd'hui, la boutique a tué jusqu'aux éventaires, elle a reçu dans ses flancs dispendieux et la marchande de marée, et le revendeur, et les débitants d'issues, et les fruitiers, et les travailleurs en vieux,

et les bouquinistes, et le monde entier des petits métiers. Le marroniste[1], lui-même, s'est logé chez les marchands de vin, il n'y a plus que l'Écaillère qui reste sur sa chaise, les mains sous ses jupes, à côté de son tas de coquilles. L'Épicier, a supprimé le marchand d'encre, le marchand de mort-aux-rats, le marchand de briquets, d'amadou, de pierre à fusil. Les Limonadiers ont dévoré les vendeurs de boissons fraîches, et bientôt un marchand de coco sera comme un problème insoluble quand on verra sa portraiture originale, ses sonnettes, ses belles timbales d'argent, le hanap sans pied de nos ancêtres, ces lys de l'orfèvrerie, l'orgueil des bourgeois, et son château d'eau pomponné, cramoisi de soieries, à panaches, dont plusieurs étaient en argent. Les charlatans, ces héros de la place publique, font aujourd'hui leurs exercices dans la quatrième page des journaux à raison de cent mille francs par an, ils ont des hôtels bâtis par le gayac[2], à racines sudorifiques ; et, de drôles, de pittoresques, il sont devenus ignobles. Le charlatan bravant les rires, donnant de sa personne, face à face avec le public, ne manquait pas de courage, le charlatan caché dans un entresol est infâme comme sa drogue. Savez-vous quel est le prix de cette transformation ? Savez-vous ce que coûtent les cent mille boutiques de Paris dont plusieurs coûtent cent mille écus d'ornementation ? Vous payez cinquante centimes les cerises qui valaient deux liards, vous payez deux francs les fraises qui valaient cinq sous, vous payez quatre et cinq francs le poisson, le poulet, qui valaient trente sous, le charbon a doublé de prix, votre cuisinière s'habille aussi bien que sa maîtresse quand elle a congé, la vie qui jadis se défrayait à mille écus n'est pas aujourd'hui si abondante à dix-huit mille francs, la pièce de cent sous est devenue ce qu'était jadis le petit écu, vous avez des cochers de fiacre en livrée qui lisent *le Siècle* en vous attendant. Vous lisez sur une enseigne de charcutier : un tel, Élève de M. Véro. La Débauche n'a plus son infâme horreur, elle a sa porte cochère, son numéro rouge feu qui brille sur une vitre noire, ses salons, où l'on choisit comme chez un marchand de nouveautés, entre Sémiramis, Dorine, l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie, l'Italie ou la Nigritie[3]. La police a soufflé sur toutes les existences en plein vent. Ces splendeurs parisiennes ont pour produit les misères de la province. Les victimes sont à Lyon et s'appellent des Canuts. Toute industrie a ses canuts. On a surexcité les besoins de toutes les classes, le poli-

tique doit se demander avec non moins d'effroi que l'historien où se trouve la rente de tant de besoins ? Quand on aperçoit la *dette flottante* du Trésor, et qu'on s'initie à la *dette flottante* de chaque famille, on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est *à découvert* devant l'autre ; quand les comptes se régleront, les débiteurs avaleront les créanciers. Telle est la fin probable du Règne dit de l'Industrie. La nation, en agrandissant le problème ne fait qu'agrandir le combat, la Bourgeoisie offrira plus de têtes à couper que la Noblesse et si elle a des fusils, elle aura pour adversaires ceux qui les fabriquent.

Les ruines de l'Église et de la Noblesse, celles de la féodalité, du Moyen-Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis ; mais celles de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtres, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences, ne donnera rien, pas même de la poussière. La Garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier ; que fera-t-on en 1900 de la garde-robe d'une Reine d'aujourd'hui[1] ?

Vous[2] pouvez croire que ces pages sont un hors-d'œuvre, demander avec arrogance pourquoi ce préambule, en apparence morose, et le mépriser en le nommant avec outrage *une tartine;* mais ceci vous met au cœur même du sujet, car tout le bonheur, l'avenir, la fortune d'une famille du faubourg Saint-Germain se basèrent, en 1832, sur une de ces transformations, sur un de ces renchérissements. Le *béquet*[3] qui se payait cinq sous en 1810, se paye aujourd'hui soixante-quinze centimes, ainsi d'une pièce longitudinale glissée le long d'une semelle ; enfin un ressemelage complet qui valait trente sous s'élève jusqu'à trois et quatre francs ; enfin le savetier de La Fontaine, le *recarreleur* de *souliers* ambulant a boutique, paye patente, et peut, comme le crémier son voisin qui vend sur du marbre blanc, la marchandise jadis offerte en charrette, devenir Électeur, éligible, député, ministre comme le premier fabricant venu.

Un de ces fantassins, qui sera quelque jours le héros d'un roman démocratique[4], et qui fait le tour de la France en criant : — *Carleur-Soüllie !* en portant dans une hotte et sa fabrique, et son magasin, un *gniaf* sorti d'apprentissage, car tel est le nom populaire

de cet industriel, sortait de Paris en 1832 après avoir étudié le ressemelage politique, civil, privé, populaire de cette époque où les chaussures ont joué leur rôle, et il se dirigeait vers son pays, l'Auvergne, emmené par une espèce de nostalgie et par son obéissance aux lois du pays auquel il était fier d'appartenir. Il y arriva, tout en recarrelant les souliers des bourgeois sur son chemin, car le peuple des provinces ignore le luxe du cuir, et marche en sabots ; mais en y arrivant, il portait dans sa hotte une somme de deux cents francs en six pièces d'or enveloppées de guenilles, cachées entre deux planches creuses qui semblaient n'en faire qu'une et qui servaient de fonds à son établissement portatif. C'était, s'il est permis de risquer ce calembour non pas un double fonds, mais un triple fonds. De là, cette gaieté songeuse avec laquelle Jérôme-François Tauleron levait le pied, criait : — Carleur-Soüllie ! Il avait vingt ans, il allait au pays, et il ne se doutait pas le moins du monde que s'il avait voulu penser aux droits de l'homme, à la majesté du travail, il pouvait devenir le Saint-Preux crasseux, le Lovelace à cuirs d'une Épopée moderne. Ah ! Sachez-le, il y avait un noble cœur d'homme sous cette veste en velours vert-bouteille, et quand Tauleron entrait dans un bourg, il y entrait fièrement, ne craignant pas la gendarmerie ; mais il était préoccupé violemment, il aimait le beau sexe, et son bonheur dépendait du hasard, il lui fallait tirer un bon numéro, car il allait satisfaire à la loi du Recrutement, aussi toutes les fois qu'il faisait claquer la lame de son couteau quand il le refermait après avoir fini le repas de l'industriel ambulant toujours payé d'ailleurs en ouvrages de son état, il soupirait en disant au cabaretier : — C'est tout de même bien embêtant d'avoir eu tant de mal à se mettre un métier dans les doigts et de se dire qu'on va jouer de la *clarinette à cinq pieds* (le fusil de munition) et en Algérie peut-être !...

Ce profond regret devint du désespoir quand Tauleron atteignit un petit bourg en avant de Clermont. Il trouva, là, sous l'humble toit d'un de ces petits cabarets nommés des *Bouchons* où dînent, déjeûnent et couchent les artisans ambulants, une fille, l'aînée de sept enfants, d'une beauté champêtre et raphaëlesque. Raphaël a deux types, celui de ses célèbres vierges, et celui beaucoup moins célèbre mais plus vrai des grosses, fortes filles vigoureusement dessinées qui trouent leurs robes par des chairs de marbre, par des formes aussi prononcées que si Michel-Ange les

avait contournées. Ces filles de la race adamique meublent ses fresques, ses magnifiques pages bibliques et il leur a donné des poses qui prouvent avec quel soin il étudiait le peuple trasteverin. La jeune auvergnate gardait les vaches, portait le lait à Clermont, faisait l'ouvrage de quatre femmes occupées, elle faisait de l'herbe, elle filait pendant l'hiver, elle était remarquable par une taille de Junon, un pied de Diane chasseresse, nud[1] comme l'antique, sans souliers, et c'est ce qui frappa François Tauleron, par une chevelure dorée, un œil gris à prunelle vive, à cils noirs, par un front d'un modelé fier et superbe, par une coupe de visage auguste, et par des seins dignes d'une Cybèle, tout cela mal enveloppé de haillons bleus rapetassés qui laissaient voir une chemise de grosse toile, blanchie deux mille fois, heureusement trop courte, en sorte qu'on voyait la finesse musculeuse des jambes, enfin un vrai trésor pour un jeune auvergnat. Charlotte entra, tenant sur sa tête et sur un coussinet de paille une énorme cruche que Monsieur de Florian eût appelée une amphore, elle la replaça dans un coin, elle regarda dans la huche, tomba sur le pain armée d'un couteau, mais en y coupant une tranche, elle l'appuya sur le milieu de son corsage, et Tauleron ne sut laquelle était la plus dure des deux masses, ni le pain ni la chair ne plièrent. Il y a un axiome de statique pour expliquer cela.

— Quel âge as-tu ?... dit l'artisan en charabia.

— Eh ! vous voyez bien, pays, que je ne laisse pas mes dents dans la miche quoiqu'elle ait huit jours, répondit Charlotte en montrant un râtelier qui semblait fait d'une seule pièce d'ivoire sur laquelle on aurait figuré des divisions avec le pinceau.

Cette blanche armature était rehaussée par des lèvres rouges comme du sang, retroussées par un bon gros rire.

— A va sur seize ans !... dit le Cabaretier ; mais ça profite comme des orties.

Tauleron était un petit homme de cinq pieds deux pouces, le nez retroussé comme un pied de marmite, une physionomie qui vous eût effrayé par sa bassesse, sans un air franc, rieur, sans une coloration généreuse. Il avait les cheveux crépus, des fortes épaules, la carrure que vous voyez à presque tous les gens de sa profession, tous développés par les fatigues du piéton, et l'exercice que leur fait faire le travail concentré dans le jeu de l'humérus, des poignets et de la poitrine.

— Je vous ferais bien une paire d'escarpins à danser !... dit-il, c'est dommage de laisser vos pieds lécher les cailloux, avec ça qu'on en met, heureusement pour nous, tant sur les chemins...

— N'allez-vous pas nous gâter nos filles ! dit la mère qui survint en entendant cette proposition, elle n'a pas usé ceux de sa première communion qui vont servir à la petite dernière, elle aura des souliers quand elle se mariera, quoi ! Ça sera dans le trousseau[1].

ÉCHANTILLON
DE CAUSERIE FRANÇAISE[1].

Je fréquentais l'hiver dernier une maison, la seule peut-être où maintenant, le soir, la conversation échappe à la politique et aux niaiseries de salon. Là, viennent des artistes, des poètes, des hommes d'état, des savants, des jeunes gens occupés ailleurs de chasse, de chevaux, de femmes, de jeu, de toilette, mais qui, dans cette réunion, prennent sur eux de dépenser leur esprit, comme ils prodiguent ailleurs leur argent ou leurs fatuités. Donc, représentez-vous assises autour d'une cheminée, dans un salon élégant, une douzaine de personnes dont toutes les physionomies, plus ou moins tourmentées, plus ou moins belles, expriment des passions ou des pensées. Trois femmes aimables, bien mises, gracieuses, dont la voix était douce, présidaient cette scène, à laquelle aucune séduction ne manqua, pour moi, du moins. A la lueur des lampes, quelques artistes dessinaient en écoutant, et souvent je vis la sépia se séchant dans leurs pinceaux oisifs. Le salon était déjà par lui-même un tableau tout fait, et plus d'un peintre se trouvait là, capable de le bien exécuter. Nous fûmes redevables à un vieux militaire de la tournure que prit la conversation. Il venait d'achever une partie dans un salon voisin, et lorsqu'il se planta tout droit devant la cheminée, en relevant les deux pans de son habit

bleu, l'une des dames lui dit : — Eh ! bien, général, avez-vous gagné ?

— Oh ! mon Dieu non... Je ne puis pas toucher une carte...

Même question faite à quelques joueurs qui songeaient sans doute à s'évader, il se trouva, comme toujours, que tout le monde avait à se plaindre du jeu. Récapitulation savamment faite, il advint qu'un sculpteur qui, à ma connaissance, avait perdu vingt-cinq louis, fut atteint et convaincu d'avoir gagné six cents francs.

— Bah ! les plaies d'argent ne sont pas mortelles... dit mon savant, et tant qu'un homme n'a pas perdu ses deux oreilles...

— Un homme peut-il perdre ses deux oreilles ? demanda la dame.

— Pour les perdre il faut les jouer... répondit un médecin.

— Mais les joue-t-on jamais ? ...

— Je le crois bien, s'écria le général en levant un de ses pieds pour en présenter la plante au feu. J'ai connu en Espagne, répondit-il, un nommé Bianchi, capitaine au 6e de ligne, — il a été tué au siège de Tarragone, — qui joua ses oreilles pour mille écus. Il ne les joua pas, pardieu, il les paria bel et bien ; mais le pari est un jeu. Son adversaire était un autre capitaine du même régiment, Italien comme lui, comme lui mauvais garnement, deux vrais diables ensemble mais bons officiers, excellents militaires. Nous étions donc au bivouac, en Espagne. Bianchi avait besoin de mille écus pour le lendemain matin, et comme il ne possédait que quinze cents francs, il se mit à jouer aux dés sur un tambour avec son camarade, pendant que leurs compagnies préparaient le souper. Il y avait ma foi, trois beaux quartiers de chèvre qui cuisaient dans une marmite, près de nous ; et nous autres officiers nous regardions alternativement et le jeu et la chèvre qui frissonnait fort agréablement à nos oreilles ; car nous n'avions rien mangé depuis le matin. Nos soldats revenaient un à un de la chasse, apportant du vin et des fruits. Nous avions un bon repas en perspective. La marmite était suspendue au-dessus du feu par trois perches arrangées en faisceau, et assez éloignées du foyer pour ne pas brûler ; mais d'ailleurs les soldats, avec cet instinct merveilleux qui les caractérise, avaient[1] un petit rempart de terre autour du feu. — Bianchi perdit tout ; il ne dit pas un mot ; il resta comme il était, accroupi ; mais il se croisa les bras sur la poitrine, regarda le feu, le ciel, et par moment son adversaire. Alors j'avais

peur qu'il ne fît quelque mauvais coup ; il semblait vouloir lui manger les entrailles. Enfin il se leva brusquement, comme pour fuir une tentation. En se levant, il renversa l'une des trois perches qui soutenaient la marmite, et voilà la chèvre et notre souper à tous les diables !... Nous restâmes silencieux ; et, quoique ventre affamé ne porte guère de respect aux passions, nous n'osâmes rien lui dire, tant il nous faisait peine à voir... L'autre comptait son argent. Bianchi se mit à rire. Il regarda la marmite vide, et pensa peut-être alors qu'il n'avait pas plus de souper que d'argent. Il se retourna vers son camarade, puis avec un sourire d'Italien : — Veux-tu parier mille écus, lui dit-il en montrant une sentinelle espagnole postée à cent cinquante pas environ de notre front de bandière, et dont nous apercevions la baïonnette au clair de la lune, veux-tu parier tes mille écus que, sans autre arme que le briquet[1] de ton caporal, (et il prit le sabre d'un nommé *Garde-à-Pied*), je vais à cette sentinelle, j'en apporte le cœur, je le fais cuire et le mange... — Cela va !... dit l'autre ; mais — si tu ne réussis pas... — Eh ! bien, *corpo di Baccho*[2] *!* (il jura un peu mieux que cela ; mais il faut gazer le mot pour ces dames), tu me couperas les deux oreilles... — Convenu !... dit l'autre. — Vous êtes témoins du pari ? s'écria Bianchi d'un air triomphant, en se tournant vers nous... Et il partit. Nous n'avions plus envie de manger, nous autres. Cependant, nous nous levâmes tous pour voir comment il s'y prendrait, mais nous ne vîmes rien du tout. En effet, il tourna par un sentier, rampa comme un serpent ; bref, nous n'entendîmes pas seulement le bruit que peut faire une feuille en tombant. Nos yeux ne quittaient pas de vue la sentinelle. Tout-à-coup, un petit gémissement de rien, un *heu !* profond et sourd nous fit tressaillir. Quelque chose tomba... Pâoun ! Et nous ne vîmes plus la sacrée (excusez-moi, mesdames ?) baïonnette. Cinq minutes après, ce farceur de Bianchi galopait dans le lointain comme un cheval, et revint tout pâle, tout haletant. Il tenait à la main le cœur de l'Espagnol, et le montrait en riant à son adversaire. Celui-ci lui dit d'un air sérieux : — Ce n'est pas tout !...

— Je le sais bien, répliqua Bianchi. Sans laver le sang de ses mains, il releva les perches, rajusta la marmite, attisa le feu, fit cuire le cœur et le mangea sans être incommodé. Il empocha les mille écus...

— Il avait donc bien besoin de cet argent ?... demanda la maîtresse du logis.

— Il les avait promis à une petite vivandière parisienne dont il était amoureux...

— Oh ! madame, reprit le général après une petite pause, tous ces Italiens-là étaient de vrais cannibales, et des chiens finis. Ce Bianchi venait de l'hôpital de Como, où tous les enfants trouvés reçoivent le même nom, ils sont tous des Bianchi : c'est une coutume italienne. L'Empereur avait fait déporter à l'île d'Elbe les mauvais sujets de l'Italie, les fils de famille incorrigibles, les malfaiteurs de la bonne société qu'il ne voulait pas tout-à-fait flétrir. Aussi, plus tard, il les enrégimenta, il en fit la *légion italienne;* puis il les incorpora dans ses armées et en composa le 6e de ligne, auquel il donna pour colonel un Corse, nommé Eugène. C'était un régiment de démons. Il fallait les voir à un assaut, ou dans une mêlée !... Comme ils étaient presque tous décorés pour des actions d'éclat, ce colonel leur criait naïvement, en les menant au plus fort du feu : — *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri*... En avant, chevaliers voleurs, en avant, seigneurs brigands !... Pour un coup de main, il n'y avait pas de meilleures troupes dans l'armée ; mais c'étaient des chenapans à voler le bon Dieu. Un jour, ils buvaient l'eau-de-vie des pansements ; un autre, ils tiraient, sans scrupule, un coup de fusil à un payeur, et mettaient le vol sur le compte des Espagnols. Et, cependant, ils avaient de bons moments !... A je ne sais quelle bataille, un de ces hommes-là tua dans la mêlée un capitaine anglais qui, en mourant, lui recommanda sa femme et son enfant. La veuve et l'orphelin se trouvaient dans un village voisin. L'Italien y alla sur-le-champ, à travers la mêlée, et les prit avec lui. La jeune dame était, ma foi, fort jolie. Les mauvaises langues du régiment prétendirent qu'il consola la veuve, mais le fait est qu'il partagea sa solde avec l'enfant jusqu'en 1814. Dans la déroute de Moscou, l'un de ces garnements, ayant un camarade attaqué de la poitrine, eut pour lui des soins inimaginables depuis Moscou jusqu'à Wilna. Il le mettait à cheval, l'en descendait, lui donnait à manger, le défendait contre les cosaques, l'enveloppait de son mieux avec les haillons qu'il pouvait trouver, le couchait comme une mère couche son enfant, et veillait à tous ses besoins. Un soir, le diable de malade alla, malgré la défense de son ami, se chauffer à un feu de cosaques, et

lorsque celui-ci vint pour l'y reprendre, un cosaque croyant qu'on voulait leur chercher chicane, tua le pauvre Italien.

— Napoléon avait des idées bien philosophiques ! s'écria une dame. Ne faut-il pas avoir réfléchi bien profondément sur la nature humaine, pour oser chercher ce qu'il peut y avoir de héros dans une troupe de malfaiteurs ?...

— Je demande que l'on ne parle pas trop de Napoléon, dit un artiste gravement.

Ce mot avait assez d'à-propos à cause du retour des cendres de l'Empereur. Aussi chacun se mit à rire, moins la dame, à qui l'on devait l'observation.

— Il faut des guerres civiles pour faire éclore des caractères semblables !... s'écria un avocat célèbre. Ces aventures où l'âme se déploie dans toute sa vigueur ne se rencontrent jamais dans la vie tranquille telle que la constitue notre civilisation actuelle, si pâle, si décrépite.

— Encore la civilisation !... répliqua Bianchon, l'un de nos médecins les plus distingués, votre mot est placé !... depuis quelque temps, poètes, écrivains, peintres, tout le monde est possédé d'une singulière manie. Notre société, selon ces gens-là, nos mœurs, tout se décompose et rend le dernier soupir. Nous vivons morts ; nous nous portons à merveille dans une agonie perpétuelle, et sans nous apercevoir que nous sommes en putréfaction. Enfin, à les entendre, nous n'avons ni lois, ni mœurs, ni physionomie, parce que nous sommes sans croyance. Il me semble cependant que, d'abord, nous avons tous foi en l'argent, et depuis que les hommes se sont attroupés en nations, l'argent a été une religion universelle, un culte éternel ; ensuite, le monde actuel ne va pas mal du tout. Pour quelques gens blasés qui regrettent de ne pas avoir tué une femme ou deux, il se rencontre bon nombre de gens passionnés qui aiment sincèrement. Pour n'être pas scandaleux, l'amour se continue assez bien, et ne laisse guère chômer que les vieilles filles... encore !... Bref ! les existences sont tout aussi dramatiques en temps de paix qu'en temps de troubles... Je vous remercie de votre guerre civile. Moi ! j'ai précisément assez de rentes sur le grand-livre pour aimer cette vie étroite, l'existence avec les soies, les cachemires, les tilburys, les peintures sur verres, les porcelaines, et toutes ces petites merveilles qui annoncent la dégénérescence d'une civilisation...

— Le docteur a raison... dit une dame. Il y a des situations secrètes de la vie la plus vulgaire en apparence qui peuvent comporter des aventures tout aussi intéressantes que celles de l'évasion[1].

— Certes, reprit le docteur. Et, si je vous racontais une des premières consultations que...

— Racontez !...

— Racontez !...

Ce fut un cri général dont le docteur fut très flatté.

— Je n'ai pas la prétention de vous intéresser autant que monsieur...

— Connu, dit un peintre.

— Assez... Dites, cria-t-on de toutes parts.

— Un soir, dit-il, après avoir laissé échapper un geste de modestie et un sourire, j'allais me coucher, fatigué de ces courses énormes que nous autres, pauvres médecins, faisons à pied, presque pour l'amour de Dieu, pendant les premiers jours de notre carrière, lorsque ma vieille servante vint me dire qu'une dame désirait me parler. Je répondis par un signe, et sur-le-champ l'inconnue entra dans mon cabinet. Je la fis asseoir au coin de ma cheminée, et restai vis-à-vis d'elle, à l'autre coin, en l'examinant avec cette curiosité physiologique particulière aux gens de notre *profession*, quand ils prennent la science en amour. Je n'ai pas souvenance d'avoir rencontré dans le cours de ma vie une femme qui m'ait aussi fortement impressionné que je le fus par cette dame. Elle était jeune, simplement mise, médiocrement belle cependant, mais admirablement bien faite. Elle avait une taille très cambrée, un teint à éblouir et des cheveux noirs très abondants. C'était une figure méridionale tout empreinte de passions, dont les traits avaient peu de régularité, beaucoup de bizarrerie même, et qui tirait son plus grand charme de la physionomie ; néanmoins, ses yeux vifs avaient une expression de tristesse qui en détruisait l'éclat. Elle me regardait avec une sorte d'inquiétude, et je fus extrêmement intéressé par l'hésitation que trahirent ses premières paroles et ses manières. Elle allait faire violence à sa pudeur, et j'attendais une de ces confidences vulgaires, auxquelles nous sommes habitués, mais qui n'en sont pas moins honteuses pour les malades, lorsque, se levant avec brusquerie, elle me dit : — Monsieur, il est fort inutile que je vous instruise du hasard

auquel j'ai dû de connaître votre nom, votre caractère et votre talent. A son accent, je reconnus une Marseillaise. — Je suis, reprit-elle, mariée depuis trois mois à monsieur de... chef d'escadron dans les grenadiers de la garde ; c'est un homme violent et d'une jalousie de tigre. Depuis six mois je suis grosse... En prononçant cette phrase à voix basse, elle eut peine à dissimuler une contraction nerveuse qui crispa son larynx. — J'appartiens, reprit-elle en continuant, à l'une des premières familles de Marseille ; ma mère est madame de...

— Vous comprenez, dit le docteur en s'interrompant et nous regardant à la ronde, que je ne puis pas vous dire les noms... — J'ai dix-huit ans, monsieur, dit-elle ; j'étais promise depuis deux ans à l'un de mes cousins, jeune homme riche et fort aimable, mais appartenant à une famille exclusivement commerçante, la famille de ma mère. Nous nous aimions beaucoup... Il y a huit mois, monsieur de... mon mari, vint à Marseille ; il est neveu de l'ancienne duchesse de... et, favori de l'Empereur, il est promis à quelque haute fortune militaire : tout cela séduisit mon père. Malgré mon inclination connue, mon mariage avec le comte de... fut décidé. Ce manque de foi brouilla les deux familles. Mon père redoutant la violence du caractère marseillais, craignit quelque malheur ; il voulut conclure cette affaire à Paris, où se trouvait la famille de monsieur de... Nous partîmes.

A la seconde couchée[1], au milieu de la nuit, je fus réveillée par la voix de mon cousin, et — je vis sa tête près de la mienne... Le lit où couchaient mon père et ma mère était à trois pas du mien ; rien ne l'avait arrêté. Si mon père s'était réveillé, il lui aurait brûlé la cervelle. Je l'aimais... — c'est tout vous dire.

Elle baissa les yeux et soupira. J'ai souvent entendu les sons creux qui sortent de la poitrine des agonisants ; mais j'avoue que ce soupir de femme, ce repentir poignant, mêlé de résignation, cette terreur produite par un moment de plaisir, dont le souvenir semblait briller dans les yeux de la jeune Marseillaise, m'ont pour ainsi dire aguerri tout-à-coup aux expressions les plus vives de la souffrance. Il y a des jours où j'entends encore ce soupir, et il me donne toujours une sensation de froid intérieur, lorsque ma mémoire est fidèle.

— Dans trois jours reprit-elle en levant les yeux sur moi, mon mari revient d'Allemagne. Il me sera impossible de lui cacher

l'état dans lequel je suis, et il me tuera, monsieur ; il n'hésitera même pas. Mon cousin se brûlera la cervelle ou provoquera mon mari. Je suis dans l'enfer...

Elle dit cette phrase avec un calme effrayant.

— Adolphe est tenu fort sévèrement ; son père et sa mère lui donnent peu d'argent pour son entretien ; ma mère n'a pas la disposition de sa fortune ; de mon côté, moi, je ne possède rien ; cependant, entre nous trois, nous avons trouvé quatre mille francs. — Les voici, dit-elle en tirant de son corset des billets de banque et me les présentant. — Eh bien ! madame ?... lui demandai-je. — Eh bien ! monsieur, reprit-elle en paraissant étonnée de ma question, je viens vous supplier de sauver l'honneur des deux familles, la vie de trois personnes et celle de ma mère, aux dépens de mon malheureux enfant... — N'achevez pas, lui dis-je avec sang-froid. J'allai prendre le Code. — Voyez, madame, repris-je en montrant une page qu'elle n'avait sans doute pas lue, vous m'enverriez à l'échafaud. Vous me proposez un crime que la loi punit de mort, et vous seriez vous-même condamnée à une peine plus terrible peut-être que n'est la mienne... Mais, la justice ne serait pas si sévère, que je ne pratiquerais pas une opération de ce genre ; elle est presque toujours un double assassinat ; car il est rare que la mère ne périsse pas aussi. Vous pouvez prendre un meilleur parti... Pourquoi ne fuyez-vous pas ?... Allez en pays étranger. — Je serais déshonorée... Elle fit encore quelques instances, mais doucement et avec un sourd accent de désespoir. Je la renvoyai... Le surlendemain, vers huit heures du matin, elle revint. En la voyant entrer dans mon cabinet, je lui fis un signe de dénégation très-péremptoire ; mais elle se jeta si vivement à mes genoux que je ne pus l'en empêcher. — Tenez ! s'écria-t-elle, voici dix mille francs ! — Hé ! madame, répondis-je, cent mille, un million même, ne me convertiraient pas au crime... Si je vous promettais mon secours dans un moment de faiblesse, plus tard, au moment d'agir, la raison me reviendrait, et je manquerais à ma parole ; ainsi, retirez-vous.

Elle se releva, s'assit, et fondit en larmes.

Je suis morte !... s'écria-t-elle. Mon mari revient demain... Elle tomba dans une espèce d'engourdissement ; et puis, après sept ou huit minutes de silence, elle me jeta un regard suppliant ; je détournai les yeux ; elle me dit : — Adieu, monsieur !... et dis-

parut. Cet horrible poème de mélancolie m'oppressa pendant toute la journée... J'avais toujours devant moi cette femme pâle, et je lisais toujours les pensées écrites dans son dernier regard. Le soir, au moment où j'allais me coucher, une vieille femme en haillons, et qui sentait la boue des rues, me remit une lettre écrite sur une feuille de papier gras et jaune ; les caractères, mal tracés, se lisaient à peine, et il y avait de l'horreur et dans ce message et dans la messagère : J'ai été massacrée par le chirurgien malhabile d'une maison suspecte, car je n'ai trouvé de pitié que là : mais je suis perdue. Une hémorragie affreuse a été la suite de cet acte de désespoir. Je suis, sous le nom de madame Lebrun, à l'hôtel de Picardie, rue de Seine. Le mal est fait. Aurez-vous maintenant le courage de venir me visiter, et de voir s'il y a pour moi quelque chance de conserver la vie ?... Écouterez-vous mieux une mourante ?... Un frisson de fièvre me passa sur la colonne vertébrale. Je jetai la lettre au feu, puis me couchai ; mais je ne dormis pas ; je répétai vingt fois et presque mécaniquement : — Ah ! la malheureuse... Le lendemain, après avoir fait toutes mes visites, j'allai, conduit par une sorte de fascination, jusqu'à l'hôtel que la jeune femme m'avait indiqué. Sous prétexte de chercher quelqu'un dont je ne savais pas exactement l'adresse, je pris avec prudence des informations, et le portier me dit : — Non, monsieur, nous n'avons personne de ce nom-là. Hier il est bien venu une jeune femme ; mais elle ne restera pas longtemps ici... Elle est morte ce matin à midi... Je sortis avec précipitation, et j'emportai dans mon cœur un souvenir éternel de tristesse et de terreur. Je vois passer peu de corbillards seuls et sans parents à travers Paris sans penser à cette aventure, et chaque fois j'y découvre de nouvelles sources d'intérêt. C'est un drame à cinq personnages, dont, pour moi, les destinées inconnues se dénouent de mille manières, et qui m'occupent souvent pendant des heures entières... Nous restâmes silencieux. Le docteur avait conté cette histoire avec un accent si pénétrant, ses gestes furent si pittoresques et sa diction si vive, que nous vîmes successivement et l'héroïne et le char des pauvres conduit par les croque-morts, allant au trot vers le cimetière. — Toutes vos histoires sont épouvantables !... dit la maîtresse du logis, et vous me causerez cette nuit des cauchemars affreux. Vous devriez bien dissiper les impressions qu'elles nous laissent en nous racontant quelque histoire gaie, ajouta-t-elle en se tour-

nant vers un homme gros et gras, homme de beaucoup d'esprit et qui devait partir pour l'Italie, où l'appelaient des fonctions diplomatiques[1].

— Volontiers, répondit-il.

— Madame de... reprit-il en souriant, la femme d'un ancien ministre de la marine sous Louis XVI, se trouvait au château de... où j'avais été passer les vacances de l'année 180... Elle était encore belle, malgré trente-huit ans avoués, et en dépit des malheurs qu'elle avait essuyés pendant la révolution. Appartenant à l'une des meilleures maisons de France, elle avait été élevée dans un couvent. Ses manières, pleines de noblesse et d'affabilité, étaient empreintes d'une grâce indéfinissable. Je n'ai connu qu'à elle une certaine manière de marcher qui imprimait autant de respect qu'elle inspirait de désirs. Elle était grande, bien faite et pieuse. Il est facile d'imaginer l'effet qu'elle devait produire sur un petit garçon de treize ans : c'était alors mon âge. Sans avoir précisément peur d'elle, je la regardais avec une inquiétude désireuse et avec de vagues émotions qui ressemblaient aux tressaillements de la crainte.

Un soir, par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre compte, sept ou huit dames qui habitaient le château se trouvèrent seules, sur les onze heures du soir, devant un de ces feux qui ne sont ni pétillants ni éteints, mais dont la chaleur moite dispose peut-être à une causerie plus intime, en communiquant aux fibres une sorte d'épanouissement qui les béatifie. Madame de... jeta un regard d'espion sur les hauts lambris et les vieilles tapisseries de l'immense salon. Ses grands yeux noirs tombèrent sur un coin passablement obscur où j'étais tapi derrière une duchesse aux pieds contournés ; ce fut comme un regard de feu ; mais elle ne me vit pas. J'étais resté coi en entendant ces dames raconter, *sotto voce*[2], des histoires auxquelles je ne comprenais rien ; mais les rires de bon aloi qui terminaient chaque narration avaient piqué ma curiosité d'enfant. — A votre tour, avaient dit en chœur les châtelaines à madame de... allons, contez-nous comment... Elle conservait peut-être une vague inquiétude de m'avoir vu jouant auprès d'elle ; elle se leva, comme pour faire le tour du meuble énorme derrière lequel j'étais tapi ; mais une vieille dame, plus impatiente que les autres, lui prit la main en lui disant : — Le petit est couché, ma chère ; d'ailleurs, voudriez-vous paraître plus

prude que nous... Alors la belle dame de... toussa, ses yeux se baissèrent souvent, et elle commença ainsi : — J'étais au couvent de... et je devais en sortir au bout de trois jours pour épouser monsieur le comte de M..., mon mari. Mon bonheur futur, envié par quelques-unes de mes compagnes, donnait lieu pour la vingtième fois à des conjectures que je vous épargne, puisque d'après vos récits vous vous en êtes toutes occupées en temps et lieu. Trois jeunes personnes de mon âge et moi, qui ne pouvions pas faire ensemble soixante-dix ans, étions groupées devant la fenêtre d'un corridor, d'où l'on voyait ce qui se passait dans la cour du couvent. Depuis une heure environ, nos jeunes imaginations avaient cultivé le champ des suppositions d'une manière si folle et si innocente, je vous jure, qu'il nous était impossible de déterminer en quoi consistait le mariage ; mes idées étaient même devenues si vagues que je ne savais plus sur quoi les fixer. Une sœur de trente à quarante ans, qui nous avait prises en amitié, vint à passer ; c'était, autant que je me le rappelle, la fille d'un campagnard fort riche : elle avait été mise au couvent dès sa jeunesse, soit pour avantager son frère, soit à cause d'une aventure qu'elle ne racontait qu'à son honneur et gloire. Mademoiselle de Lansac, qui était plus libre qu'aucune de nous avec elle, l'arrêta et lui exposa assez malicieusement le danger qu'il pouvait y avoir pour moi d'ignorer les conditions de la nature humaine. La religieuse avisa dans la cour un maudit animal qui revenait du marché, et qui dans le moment, par la fierté de son allure, la puissance de développement de tout son être, formait la plus brillante définition du mariage que l'on pût donner. Là, le groupe féminin se rapprocha, madame de... parla à voix basse, les dames chuchotèrent et tous les yeux brillèrent comme des étoiles ; mais je ne pus entendre de la réponse de la religieuse que deux mots latins employés par la belle dame, et qui étaient, je crois : *Ecce homo*[1] *!...* — A cet aspect, reprit madame de... dont la voix remonta insensiblement au diapason doux et clair qui avait donné le ton aux juvéniles confidences de ces dames, je manquai de me trouver mal. Je pâlis en regardant mademoiselle de Cadignan que j'aimais beaucoup, et la terreur que j'ai ressentie depuis en pensant au jour où je devais monter sur l'échafaud n'est pas comparable à celle dont je fus la proie en songeant à la première nuit de mes noces. Je croyais être faite autrement que toutes les femmes. Je n'osais

parler à ma mère ; je regardais le comte avec un curieux effroi, sans en être plus instruite. Je ne vous dirai pas toutes les pensées martyrisantes dont je fus assaillie ; l'idée d'un pareil supplice a été jusqu'à me faire rester, la veille de mon mariage, à tenir pendant environ une heure le bouton doré qui servait à ouvrir la porte de la chambre où dormait ma mère, sans pouvoir me décider à entrer, à la réveiller et à lui faire part de l'impossibilité où me mettait la nature d'être femme un jour. Bref ! je fus menée plus morte que vive dans la chambre nuptiale... Ici madame de... ne put s'empêcher de sourire, et elle ajouta, non sans quelque mine de sainte nitouche : — Mais j'ai vu que tout ce que Dieu a fait est bien fait, et que la pauvre bécasse de religieuse avait essayé, comme Garo, de mettre des citrouilles à un chêne.

— Monsieur, dit une jeune dame, si vos histoires gaies commencent ainsi, comment finiront-elles ?...

— Oh ! monsieur n'a jamais pu rien conter sans y mettre un trait un peu trop vif, et vraiment je le redoute. J'espère toujours qu'il s'est corrigé...

— Mais où est le mal ?... demanda naïvement le narrateur. Aujourd'hui vous voulez rire, et vous nous interdisez toutes les sources de la gaieté franche qui faisait les délices de nos ancêtres. Otez les tromperies de femmes, les ruses de moines, les aventures un peu breneuses de Verville et de Rabelais, où sera le rire ?... Vous avez remplacé cette *poétique* par celle des calembourgs[1] d'Odry !... Est-ce un progrès ?... Aujourd'hui nous n'osons plus rien !... A peine une honnête femme permettrait-elle à son amant de lui raconter la bonne histoire du cocher de fiacre disant à une dame : *Voulez-vous trinquer ?...* Il n'y a rien de possible avec des mœurs si tacitement libertines ; car je trouve vos pièces de théâtre et vos romans plus gravement indécents que la crudité de Brantôme, chez lequel il n'y a ni arrière-pensée ni préméditation. Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur.

— La philanthropie a ruiné le conte, reprit un vieillard.

— Comment ? dit la femme d'un peintre.

— Pour qu'un conte soit bon, il faut toujours qu'il vous fasse rire d'un malheur, répondit-il.

— Paradoxe !... s'écria un journaliste.

— Aujourd'hui, reprit le vieillard en souriant, les sots se servent

trop souvent de ce mot-là quand ils ne peuvent pas répondre, pour qu'un homme d'esprit l'emploie.

Il y eut un moment de silence.

— Autrefois, dit le vieillard, les gens riches se faisaient enterrer dans les églises. Alors il y avait un intervalle entre l'enterrement réel et le convoi, parce que la tombe n'était pas toujours prête à recevoir le mort. Cet inconvénient avait obligé les curés de Paris à faire garder pendant un certain laps de temps les cercueils dans une chapelle où se trouvait un sépulcre postiche. C'était en quelque sorte un vestibule où les morts attendaient. Il y avait un prêtre de garde près de la chapelle mortuaire, et les familles payaient les prières de surérogation qui se disaient pendant la nuit ou pendant le jour qui s'écoulait entre l'enterrement factice et l'inhumation définitive. Excusez-moi de vous donner ces détails ; mais aujourd'hui, pour beaucoup de personnes, ils sont de l'histoire. Un pauvre prêtre, nouveau venu à Saint-Sulpice, débuta dans l'emploi de garder les morts... Un vieux maître des requêtes de l'hôtel avait été enterré le matin. Au commencement de la nuit, le prêtre de province fut installé dans la chapelle, et chargé de dire les prières à la lueur des cierges. Le voilà seul, au coin d'un pilier, dans cette grande église. Il dit un psaume et quand le psaume est fini : — Pan ! pan ! pan ! il entend trois petits coups frappés faiblement. Les oreilles lui tintent ; il regarde la voûte, les dalles, les piliers... et finit par croire que ses confrères veulent lui jouer quelque tour, comme cela se fait dans les couvents pour les novices. Il se remet alors à dépêcher un autre psaume ; et de verset en verset. — Pan ! pan ! pan ! Le prêtre répondit — Oui ! oui ! frappe !... Je t'en casse !... Enfin les coups diminuèrent, et ne se firent plus entendre que de loin à loin. Vers le matin, un vieux prêtre vint relever de faction le débutant. Celui-ci lui donne le livre, la chaise, et s'en va. — Pan ! pan ! pan ! — Qu'est-ce que c'est que ça ?... demanda le vieux prêtre. — Oh ! ce n'est rien, répondit le nouveau ; c'est le mort qui a un tic...

— Je croirais volontiers que ce mot est vrai, dit un professeur d'histoire. Il est saturé de cet esprit rustique si précieux chez les vieux auteurs, et qui se retrouve souvent peut-être chez le paysan. Ce prêtre venait d'en deçà la Loire... Le villageois est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal ; mais quand il a des qualités, elles sont exquises ; malheureusement

personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith ait fait *le Vicaire de Vakefield.* Aussi la vie campagnarde et paysanne attend-elle un historien[1].

— Votre observation me rappelle, dit un ancien fonctionnaire impérial, un trait qui peut servir de preuve à votre opinion. Il donne tout-à-fait l'idée d'un homme trempé comme devait l'être le paysan du Danube. En 1813, lors des dernières levées d'hommes dont Napoléon eut besoin, et que les préfets firent avec une rigueur qui contribua peut-être à la première chute de l'Empire, le fils d'un pauvre métayer des environs d'une ville que je ne vous nommerai pas, car ce serait vous désigner le préfet, refusa de partir, et disparut. Les premières sommations exécutées, l'on en vint aux mesures de rigueur contre le père et la mère. Enfin un matin, le préfet, ennuyé de voir cette affaire traîner en longueur, mande le père devant lui. Le paysan vint à la préfecture ; et là, le secrétaire général d'abord, puis le préfet lui-même, essayèrent par des paroles de persuasion de convertir à l'évangile impérial le père du réfractaire, et de lui arracher le secret de la retraite où son fils était caché. Ils échouèrent contre le système de dénégation dans lequel les paysans se renferment avec l'instinct de l'huître, qui défie ses agresseurs à l'abri de sa rude écaille. Des douceurs, le préfet et son secrétaire passèrent aux menaces, et ils se mirent très-sérieusement en colère, et rudoyèrent le pauvre homme, qui les regardait avec un grand flegme, en tortillant son chapeau à bords rabattus.

— Nous saurons bien te faire retrouver ton fils, disait le secrétaire. — Je le voudrais bien, monseigneur, répondit le paysan. — Il me le faut mort ou vif, s'écria le préfet, en forme de conclusion. Là-dessus, le père s'en revint désolé chez lui ; car il ne savait réellement pas où était son fils et se doutait bien de ce qui allait arriver. En effet, le lendemain, il vit le matin, en allant aux champs, le chapeau bordé d'un gendarme qui galopait le long des haies, et que le préfet envoyait loger chez lui, jusqu'à ce que le réfractaire se fût retrouvé. Il fallut donc chauffer, blanchir, éclairer le garnisaire[2] et le nourrir, son cheval et lui. Le paysan y mangea ses économies, vendit la croix d'or, les boucles d'oreilles, de souliers, les agrafes d'argent et les hardes de sa femme ; puis un champ qu'il avait, et enfin sa maison. Avant de vendre la maison et le morceau de terre dont elle était environnée, il y eut

une horrible dispute entre la femme et le mari, celui-ci prétendait qu'elle savait où était son fils... Le gendarme fut obligé de mettre le holà, au moment où le paysan s'emporta, car il avait pris son sabot pour le jeter à la tête de sa femme. Depuis cette soirée, le garnisaire ayant pitié de ces deux malheureux, menait son cheval paître le long des chemins et dans les prés communaux. Quelques voisins se cotisèrent pour lui fournir de l'avoine et de la paille ; la plupart du temps le gendarme achetait de la viande, et l'on s'entendait pour soutenir le pauvre ménage. Le paysan avait parlé de se pendre. Enfin, un jour qu'il fallait du bois pour cuire le dîner du gendarme, le père du réfractaire était allé dès le matin dans une forêt voisine pour ramasser des branches mortes et faire provision de bois. A la nuit, il aperçut dans un fourré, près des habitations, une masse blanche, et ayant été voir ce que cela pouvait être, il reconnut son fils. Il était mort de faim, et avait encore entre les dents l'herbe qu'il avait essayé de manger. Le paysan chargea son enfant sur ses épaules, et, sans le montrer à personne, sans rien dire, il le porta pendant trois lieues ; il arriva à la préfecture, s'enquit où était le préfet, et, apprenant qu'il était au bal, il l'attendit ; et quand celui-ci rentra, sur les deux heures du matin, il trouva le paysan à sa porte, qui lui dit : — Vous avez voulu mon fils, monsieur le préfet, le voilà ! Il mit le cadavre contre le mur et s'enfuit. Maintenant, lui et sa femme mendient leur pain.

— Ceci est tout bonnement sublime, reprit le médecin ; mais je crois que si les actions des paysans sont si complètes, si simplement belles, c'est que, chez eux, tout est naturel et sans art ; ils obéissent toujours au cri de la nature ; leur ruse même, leur astuce, si célèbres et si formidables, sont un développement de l'instinct humain. Ils sont cauteleux dans les affaires, et dissimulés, comme tous les gens faibles, en présence d'un ennemi puissant ; et, ne faisant pas abus de la pensée, ils la trouvent comme la foi, très-robuste dans leur âme, au moment où ils en font usage. La foi du charbonnier est un proverbe. Ce qui m'étonne le plus en eux, ajouta-t-il, c'est leur détachement de la vie, et je ne comprends pas qu'en estimant si peu une existence si chargée de peines et de travail, ils soient si peu vindicatifs, et ne la risquent pas plus souvent, par calcul. Ils n'ont pas le temps peut-être de réfléchir ou de combiner de grandes choses.

— C'est ce qui sauve la civilisation de leurs entreprises, dit quelqu'un.

— Encore la civilisation !... répéta le médecin d'un air comi-tragique.

— Mais, docteur, lui dis-je, je vous assure que je connais un petit pays de Touraine où les gens de la campagne font mentir vos observations. Du côté de Chinon, les naturels de notre pays sont possédés d'une fureur courte et vive qui leur donne l'énergie de se livrer à leurs passions, puis ils rentrent soudain dans cette douceur spirituelle et railleuse qui distingue le caractère tourangeau. Serait-ce que Caïn aurait peuplé les environs de Chinon, dont les habitants sont nommés *Caïnones*[1] dans les cartulaires, ou faut-il attribuer ce sentiment de vengeance immédiate à la vie sauvage que mènent les habitants des campagnes ? Le docteur Gall aurait dû venir visiter le Chinonnais, où, du reste, il y a de fort honnêtes gens. Un des avocats les plus distingués de ce pays me disait en riant que cet arrondissement devrait lui constituer une rente, parce que la plupart des procès civils et criminels étaient issus de ce pays si célébré par Rabelais. Quant à moi, j'ai vu de mes yeux un exemple frappant de cette observation, dont je ne voudrais pas cependant garantir la vérité psychologique.

Voici le fait[2] : — Je revenais, en 1820, d'Azai à Tours par la voiture de Chinon. En prenant ma place, je vis, sur la banquette de derrière deux gendarmes, entre lesquels était un gars d'environ vingt-deux ans. — Qu'a-t-il donc fait celui-là ?... dis-je au brigadier, croyant qu'il s'agissait de quelque délit forestier ou autre. — Presque rien... répondit le gendarme ; il s'est permis de rompre avec une barre de fer l'échine de son maître, et il l'a tué, pas plus tard qu'hier. Là-dessus, grand silence. Je voyageais en compagnie d'un assassin. Celui-ci se tenait coi dans la carriole, regardant avec assez d'insouciance les arbres du chemin, qui fuyaient avec autant de rapidité que sa vie promise à l'échafaud. Il avait une figure douce, quoique brune et fortement colorée. — Pourquoi donc a-t-il assommé son maître ?... dis-je au brigadier. — Pour une misère... répondit le gendarme. En allant à la foire de Tours, son bourgeois, qui était un fort métayer, avait promis de rapporter les cadeaux d'usage à la fille de basse-cour et à ce gars-là... Pour lors, il s'agissait d'un tablier pour elle, et d'un gilet rouge pour lui. Au retour, il paraît que le fermier eut quelque motif de mécon-

tentement contre lui. Il donna bien le tablier à la fille, mais il garda le gilet. Assoupi par la chaleur, et fatigué, vu qu'il avait fait la route sans arrêt, et à cheval, il s'endormit sur le coin de sa table, dans la salle. Alors le gars prit la barre de fer, et lui en assena un grand coup sur la nuque ; le métayer a encore eu la force de se relever et de lui dire : — Malheureux !... Et il lui a donné un second coup, qui finalement l'a tué raide. Et après il a été se cacher dans l'écurie avec le gilet ; mais il n'a pas seulement pris un liard de l'argent que son maître rapportait de Tours, et il s'est laissé empoigner sans résistance. — Comment, lui dis-je, en me tournant vers le paysan, as-tu pu tuer un homme pour un gilet ?... — Dam !... j'avais compté là-dessus pour aller à la danse.

Ce fut tout ce que je tirai de ce garçon... qui ne paraissait point méchant du tout. Les gendarmes ne lui avaient seulement pas lié les mains. La voiture vint à verser au-dessus de Ballan. — Mais non, elle ne versa pas. L'un des brancards s'était cassé. Nous en sortîmes tous ; les gendarmes se mirent de chaque côté de ce malheureux en le laissant libre ; néanmoins ils avaient l'œil sur lui. Ce gaillard-là, voyant le conducteur s'y prendre assez mal pour relever la patache, l'aida, lia lui-même une perche pour remplacer le brancard ; et quand tout fut fini : — Ah ! ça ira !... maintenant, dit-il en achevant de serrer le dernier nœud d'une corde, et il remonta dans cette voiture qui le menait pour ainsi dire au supplice. Il fut exécuté à Tours[1].

— Bah ! ce sang-froid n'a rien de bien extraordinaire, dit un jeune homme qui était venu du salon de jeu, au milieu de ma narration, et n'avait pas assisté aux prémices de mon argumentation. Il existe une foule d'anecdotes sur les derniers moments des criminels ; et, si je vous cite à ce propos un fait de ce genre, bien autrement curieux, c'est parce que je le crois peu connu ; je l'ai entendu raconter à Charles Nodier. Le syndic du tribunal de Brest se nommait Vignes, et le président Vigneron. Ils furent condamnés à mort. En se trouvant sur l'échafaud, l'un d'eux monsieur Vignes, dit à l'autre en lui montrant la foule : — Hein ! ils vont se trouver bien embarrassés sans vignes ni vigneron. Monsieur Vignes passa le premier ; mais au moment où le couteau lui tranchait la tête, les deux montants de la guillotine se désunirent ; enfin il se dérangea quelque chose dans l'instrument du supplice, et comme il était fort tard, l'exécuteur des hautes œuvres

républicaines dit au président : — Ma foi, citoyen, te voilà sauvé ; car c'est quelque chose que vingt-quatre heures par ce temps-ci. — Il faut que tu sois un grand lâche, répondit Vigneron. Comment, parce que tes planches ont un peu joué, tu vas me faire attendre ? Le jugement ne m'a pas condamné à vingt-quatre heures de plus... Il prit lui-même le marteau, les clous, et raccommoda la guillotine ; puis, quand elle fut jugée solide, il se coucha sur la planche, et fut exécuté. Ceci est autre chose que de mettre une perche à un brancard, et c'est du sang-froid argent comptant...

— Docteur, dit une dame, vous qui devez voir beaucoup de mourants, avez-vous rencontré souvent des exemples de cette singulière tranquillité ?...

— Madame, dit-il, les criminels sont ordinairement des gens doués d'une organisation très-puissante, en sorte qu'ils ont plus de chances pour dire de jolies choses que les malades affaiblis par de longues agonies. On les tue vivants, tandis que les malades meurent tués. Puis, chez certains hommes, l'âme est fortement excitée par l'attente du supplice, et ils rassemblent toutes leurs forces pour soutenir cet assaut. Il y a exaltation. Cependant, j'ai vu de belles morts particulières... je vous prie de croire, madame, que j'ai ma provision d'horrible tout comme un autre.

— Eh ! bien, s'écria la maîtresse de la maison, racontez-nous un peu quelque chose d'affreux. Je voudrais voir la couleur de votre tragique, quand ce ne serait que pour le comparer à celui qui a présentement cours à la bourse littéraire.

— Malheureusement, madame, je ne parle que de ce que j'ai vu.

— Eh ! bien ?

— Mais je dois avoir le dessous avec les gens qui ont sur moi tous les avantages que donne l'imagination. Je ne puis pas vous mettre en scène deux frères nageant en pleine mer et se disputant une planche... Je ne puis être que vrai.

— Eh ! bien, nous nous contenterons de la vérité.

— Je ne veux pas me faire prier, reprit-il. — Le hasard, dit-il, après une pause, me mit autrefois en relation avec un homme qui avait roulé dans les armées de Napoléon, et dont alors la position était assez peu brillante pour un militaire de son grade. Il était lieutenant-colonel, et occupait dans l'administration d'un journal, une place qui lui valait quinze cents francs ; mais il ne possédait

aucune fortune. Mon homme était le type des mauvais soudards, débauché, buveur, fumeur, vantard, plein d'amour-propre, voulant primer partout, ne trouvant d'inférieurs que dans la mauvaise compagnie et s'y plaisant, racontant ses exploits à tous ceux qui ne savaient pas si une demi-lune est quelquefois entière, enfin un vrai *chenapan*, comme il s'en est tant rencontré dans les armées ; ne croyant ni à Dieu ni au diable ; bref, pour achever de vous le peindre, il suffira de vous dire ce qui m'arriva un jour que je l'avais rencontré du côté de la Bastille. Nous allions l'un et l'autre au Palais-Royal. Nous cheminâmes par les boulevards. Au premier estaminet qui se trouva : — Permettez-moi, dit-il, d'entrer là un petit moment ; j'ai un restant de tabac à y prendre et un verre d'eau-de-vie ! Il avala le petit verre d'eau-de-vie, et reprit en effet une pipe chargée et un peu de tabac à lui. Au second estaminet, comme il avait achevé de fumer son restant de tabac, il recommença son antienne. Ce diable d'homme avait des restants de tabac dans tous les estaminets, qui lui servaient de relais pour ses pipes et son gosier. Il avait établi dans Paris ses lignes de communication. Quand je lui fis des représentations à ce sujet, il me répondit : — Depuis la mort de *l'autre*[1], je passe ma vie à faire du grog sans eau ! Je ne vous parlerai pas de ses moustaches grises, de ses vêtements caractéristiques, de son idiome et de ses tics, ce serait vous en entretenir jusqu'à demain. Je crois qu'il ne s'était jamais peigné les cheveux qu'avec les cinq doigts de la main. J'ai toujours vu à son col de chemise la même teinte blonde. Eh ! bien, cet homme-là, ce chenapan, avait une assez belle figure, figure militaire, de grands traits, une expression de calme ; mais j'ai toujours cru lire au fond de ses yeux verts de mer et tachetés de points orangés, quelques-unes de ces aventures où il y a de la fange et du sang. Ses mains ressemblaient à des éclanches[2]. Il était d'une taille médiocre, mais large des épaules et de la poitrine, un vrai corsaire. Par-dessus tout cela il se disait un des vainqueurs de la Bastille. Cet homme rencontra une jeune fille assez folle pour s'amouracher de lui. C'était une grisette, mais un amour de feu. Elle avait nom Clarisse, et travaillait chez une fleuriste. Elle avait tout joli, la taille, les pieds, les cheveux, les mains, les formes, les manières. Son teint était blanc, sa peau satinée. Il n'y a vraiment qu'à Paris que se trouvent ces espèces de produits et ces sortes de passions. Jamais je n'ai vu de contraste

aussi tranché que l'opposition présentée par ce singulier couple. Clarisse était toujours mignonne, propre et bien mise. Par amour-propre, le capitaine lui donnait tout ce qu'elle lui demandait, et la pauvre enfant lui demandait peu de choses : c'étaient la partie de spectacle, quelques robes, des bijoux. Jamais elle ne voulut être épousée, et s'il la logea, s'il meubla son appartement, ce fut par vanité. Cette jeune fille était le dévouement même. J'ai souvent pensé que ces pauvres créatures obéissent à je ne sais quelle charitable mission en se donnant à ces hommes si rebutants, si rebutés, aux mauvais sujets. Il y a dans ces actes du cœur un phénomène qu'il serait intéressant d'analyser. Clarisse tomba malade, elle eut une fièvre putride, à laquelle se mêlèrent de graves accidents, et le cerveau fut entrepris. Le [lieutenant-colonel][1] vint me chercher ; je trouvai Clarisse en danger de mort, et, prenant son protecteur à part, je lui fis part de mes craintes. — Il faut, lui dis-je, avoir une bonne garde-malade au plus tôt ; car cette nuit sera très-critique. En effet, j'avais ordonné de mettre à une certaine heure des sinapismes aux pieds, puis d'appliquer, une demi-heure après l'effet du topique, de la glace sur la tête, et lorsqu'elle serait fondue, de placer un cataplasme sur l'estomac... Il y avait d'autres prescriptions dont je ne me souviens plus. — Oh ! me répondit-il, je ne me fierais point à une garde ; elles dorment, elles font les cent coups, tourmentent les malades. Je veillerai moi-même, et j'exécuterai vos ordonnances comme si c'était une consigne. A huit heures du matin, je revins, fort inquiet de Clarisse ; mais en ouvrant la porte, je fus suffoqué par les nuages de fumée de tabac qui s'exhalèrent, et au milieu de cette atmosphère brumeuse, je vis à peine, à la lueur de deux chandelles, mon homme fumant sa pipe et achevant un énorme bol de punch. Non, je n'oublierai jamais ce spectacle. Auprès de lui Clarisse râlait et se tordait ; il la regardait tranquillement. Il avait consciencieusement appliqué ses sinapismes, la glace, les cataplasmes, mais aussi le misérable, en faisant son office de garde-malade, trouvant Clarisse admirablement belle dans l'agonie, avait sans doute voulu lui dire adieu ; du moins le désordre du lit me fit comprendre les événements de la nuit. Je m'enfuis, saisi d'horreur : Clarisse mourait.

— L'horrible vrai est toujours plus horrible encore !... dit le sculpteur.

— Il y a de quoi frémir quand on songe aux malheurs, aux crimes qui sont commis à l'armée, à la suite des batailles, quand la méchanceté de tant de caractères méchants peut se déployer impunément !... reprit une dame.

— Oh ! dit un officier qui n'avait pas encore parlé de la soirée. les scènes de la vie militaire pourraient fournir des milliers de drames. Pour ma part, je connais cent aventures plus curieuses les unes que les autres ; mais en m'en tenant à ce qui m'est personnel, voici ce qui m'est arrivé...

Il se leva, se mit devant nous, au milieu de la cheminée, et commença ainsi :

— C'était vers la fin d'octobre ; mais non, ma foi, c'était bien dans les premiers jours de novembre 1809, je fus détaché d'un corps d'armée qui revenait en France pour aller dans les gorges du Tyrol bavarois. En ce moment nous avions à soumettre, pour le compte du roi de Bavière, notre allié, cette partie de ses états que l'Autriche avait réussi à révolutionner. Le général Chasteler s'avançait même avec un ou deux régiments allemands, dans le dessein d'appuyer les insurgés, qui étaient tous gens de la campagne. Cette petite expédition avait été confiée par l'Empereur à un certain général d'infanterie nommé Rusca, qui se trouvait alors à Clagenfurth, à la tête d'une avant-garde d'environ quatre mille hommes. Comme Rusca était sans artillerie, le maréchal Marmont... avait donné l'ordre de lui envoyer une batterie, et je fus désigné pour la commander. C'était la première fois, depuis ma promotion au grade de lieutenant, que je me voyais, au milieu d'une brigade, le seul officier de mon corps, ayant à conduire des hommes qui n'obéissaient qu'à moi, et obligé de m'entendre, comme chef d'une arme, avec un officier général. — C'est bon, me dis-je en moi-même, il y a un commencement à tout, et c'est comme cela qu'on devient général. — Vous allez avec Rusca ?... me dit mon capitaine, prenez garde à vous, c'est un malin singe, un vaurien fini. Son plus grand plaisir est de *mettre dedans* tous ceux qui ont affaire à lui. Pour vous apprendre ce que c'est que ce chrétien-là, il suffira peut-être de vous dire qu'il s'est amusé dernièrement à baptiser du vin blanc avec de l'eau-de-vie, afin de renvoyer à l'Empereur un aide de camp soûl comme une grive... Si vous vous comportez de manière à éviter ses algarades, vous vous en ferez un ennemi mortel... Voilà le pèlerin... Ainsi atten-

tion ! — Hé ! bien, répliquai-je à mon capitaine, nous nous amuserons ; car il ne sera pas dit qu'un pousse-cailloux *embêtera* un officier d'artillerie. Dans ce temps-là, voyez-vous, l'artillerie était quelque chose, parce que le corps avait fourni l'Empereur... Me voilà donc parti, moi et mes canonniers, et nous gagnons Clagenfurth. J'arrive le soir ; et, aussitôt que mes hommes sont gîtés, je me mets en grande tenue et je me rends chez Rusca. Point de Rusca. — Où est le général ? demandai-je à une manière d'aide de camp qui baragouinait un français mêlé d'italien. — Le zénéral est à la zouziété, dans un chercle, au café, à boire de la bière sous la piazza.

Je regarde mon homme en face, et je m'aperçois qu'il n'est pas ivre comme ses incohérences me le faisaient supposer. — Vous êtes étonné... reprit l'aide de camp. Ma s'il est là de si bonne houre, c'est pour oune petite difficoulté quél zénéral il a ou avec les habitanti. Par ché i son di oumor pauco contrariente les Tedesques. Ces chiens-là né sé sont-ils pas avisés de né piou audare boire de la bière all chercle per ché lé zénéral y était... En ce moment, nous fûmes interrompus par un roulement de tambour, après quoi le crieur de la ville lut en français d'abord, puis en allemand et en italien, une proclamation de Rusca, en vertu de laquelle il était enjoint à tous les négociants et notables habitants de Clagenfurth d'aller comme par le passé, au cercle, pendant toutes les soirées, sous peine d'être taxés à une contribution extraordinaire. — Et comment la paieront-ils donc ?... dit le colonel du 20e qui se trouvait auprès de moi, car je m'étais avancé pour écouter ; ce serait la quatrième qu'il lèverait sur ces pauvres diables. Ce compère-là est capable de les faire révolter, pour se donner le plaisir de mitrailler une sédition populaire... — Pourquoi n'allaient-ils plus au café ?... mon colonel, lui demandai-je. Le colonel me regarda. — Vous arrivez... à ce que je vois, me répondit-il. Eh ! bien, voilà le fait. Ce diable de Rusca ne s'amusait-il pas, le soir, à allumer sa pipe, au cercle, devant ces pauvres gens, avec les billets de florins qu'il leur arrachait le matin !... Il faut que ce soit encore un bien bon peuple, ces Allemands, pour qu'aucun d'eux ne lui ait tiré un coup de pistolet... Heureusement, nous partirons demain ; nous n'attendions que vous... — Il paraît, lui dis-je, que votre général n'est pas commode ?... — C'est un excellent militaire... répliqua-t-il, et il entend particulièrement la guerre que nous allons faire. Il a été

médecin dans la partie de l'Italie qui avoisine les montagnes du Tyrol et il en connaît les routes, les sentiers, les habitants. Il est d'une bravoure exemplaire ; mais c'est bien le plus malicieux animal que j'aie jamais connu. S'il ne brûle pas les paysans dans leurs villages, il faudra qu'il soit dans ses bons jours. Le colonel s'éloigna en voyant un officier venir à nous. Je fus assez embarrassé de ma personne en me trouvant seul. Je pensai qu'il n'était pas convenable que j'allasse voir Rusca au cercle ; et, alors, je revins à l'aide de camp, qui était toujours resté immobile sur le seuil de la porte, occupé à fumer son cigare. J'avais toujours rencontré son regard, quand je jetais par hasard les yeux sur lui en causant avec le colonel ; et, quoique ce regard me parût aussi railleur que perfide, je le priai d'annoncer à son général ma visite pour la fin de la soirée, objectant la nécessité dans laquelle j'étais de prendre quelque chose ; car je n'avais rien mangé depuis le matin... mais un officier n'est pas aussi heureux que la mule du pape ; en campagne, il n'a pas d'heures pour ses repas ; il se nourrit comme il peut, et quelquefois pas du tout. Au moment où j'allais retourner à mon logement, j'entendis une grande rumeur dans le faubourg par lequel j'étais entré. Je demande à un soldat qui me parut en venir, la raison de ce tumulte, et il me dit que l'un de mes canonniers en était la cause ; alors je fus forcé de me rendre sur les lieux pour savoir ce qui se passait. Il y avait des attroupements composés de femmes principalement, qui paraissaient en colère, criaient et parlaient toutes ensemble ; c'était comme dans une basse-cour, quand les poules se mettent à piailler. Au milieu du faubourg, je vis une grande et belle fille autour de laquelle on s'attroupait ; quand elle m'aperçut, elle fendit la presse et vint à moi. Elle était furieuse, elle parlait avec une volubilité convulsive ; elle avait des couleurs, les bras nus, la gorge haletante, les cheveux en désordre, les yeux enflammés, la peau mate ; elle gesticulait avec feu, elle était superbe ; c'est une des plus belles colères que j'aie vues dans ma vie. Là, je sus la cause de cette émeute. Mon fourrier était logé chez le père de cette fille ; et il paraît que, la trouvant à son goût, il avait voulu la cajoler ; mais qu'elle s'était brutalement défendue ; alors mon diable de canonnier, un Provençal, il se nommait Lobbé, c'était un petit homme, à cheveux noirs, bien frisés, qu'on avait appelé dans la compagnie *la Perruque*. La Perruque donc, par vengeance, se faisait servir

par le père et la mère de cette fille ; et, comme il était assis sur un fauteuil très-élevé, il avait mis chacun de ses pieds sur un escabeau de chaque côté de la table, et, pendant son repas, il avait forcé la mère et le père, qui était un homme à cheveux blancs, de tourner les étoiles de ses éperons. Il dînait gravement, ayant à ses pieds les deux vieillards agenouillés, occupés à faire aller ses molettes. Cette fille, ne pouvant pas digérer cet affront, essayait d'ameuter le quartier contre les Français. Lorsque j'eus compris le sujet de ses plaintes, je le vis en effet assis comme un pacha, regardant les deux vieillards, bons Allemands, qui faisaient consciencieusement aller les éperons. Je n'oublierai jamais le geste de la fille quand, en entrant avec moi, elle me montra ses parents. Elle avait les larmes aux yeux, et me dit d'un son de voix guttural en allemand : — *Sieht*... Voyez !...

— Allons donc, Lobbé, finissez, dis-je à mon canonnier. Que diable, vous mériteriez d'être puni. Cela ne se fait pas... — Les deux vieillards continuaient toujours. — Mais, mon lieutenant, me dit la Perruque, tenez, regardez-les !... Ça ne les contrarie pas... ça les amuse. Je faillis rire. En ce moment, un gros homme bourgeonné, la face rouge et le nez bulbeux, entra. A l'uniforme, je reconnus le général Rusca. — Bien, bien, canonnier ! s'écria-t-il. Voilà dix florins pour t'encourager à établir la domination française sur ces chiens-là... Et il lui jeta des florins. — Il me semble, mon général, lui dis-je avec fermeté, quand nous sortîmes, que si vous m'avez entendu, la discipline militaire est compromise. Il m'est fort indifférent, si cela vous plaît, que mon fourrier fasse tourner ses molettes, mais puisque je lui avais ordonné de cesser, et qu'il est sous mes ordres...

— Ah ! dit-il en m'interrompant, tu es sorti de cette école où l'on raisonne ?... Je vais t'apprendre à clocher avec les boiteux... — Quels sont vos ordres ? lui demandai-je. — Viens les prendre ce soir à huit heures !... Et nous nous quittâmes. Ce commencement de relations ne promettait rien de bon. A huit heures, après avoir dîné, je me présentai chez le général que je trouvai buvant et fumant en compagnie de son aide de camp, du colonel et d'un Allemand qui paraissait être un personnage de Clagenfurth. Rusca me reçut civilement, mais il y avait toujours une teinte d'ironie dans son discours. Il m'invita fort courtoisement à boire et à fumer ; je ne bus guère que deux verres de punch et fumai trois

cigares. — Demain nous partirons à sept heures, et devrons être en vue de Brixen dans la journée, il faut entamer ces gens-là vivement. Je me retirai. Le lendemain, je crus m'éveiller à six heures, il était neuf heures passées. Rusca m'avait sans doute mis quelque drogue dans mon verre, et je fus au désespoir en apprenant qu'il s'était mis en bataille à six heures du matin, et qu'il avait trois heures de marche en avance. Mon hôte, comprenant que j'en voulais à Rusca, me proposa de me donner les moyens d'arriver à Brixen avant lui. La tentative était audacieuse, car il fallait m'embarquer dans des chemins de traverse où je pouvais rester ; mais, jeune et dépité comme je l'étais, je fis mon va-tout. Cependant je ne voulus rien négliger : je communiquai mon entreprise à mes sous-officiers, qui crurent leur honneur aussi bien engagé que le mien ; nous mêlâmes du vin à l'avoine de nos chevaux, et les bons Allemands, apprenant que nous voulions jouer un tour à Rusca, nous fournirent quatre guides chargés de nous préserver de tout malheur. Effectivement, Rusca nous trouva reposés et en bataille en avant de Brixen, l'attendant avec insouciance. — Comment, messieurs les b..., vous êtes partis avant nous ?... dit le général. Vous me paierez cela, lieutenant... ajouta-t-il en me regardant. — Mon général, lui dis-je, vous ne m'avez pas ordonné de vous accompagner ; si vous vous en souvenez, votre ordre a été de regarder Brixen comme le point de notre ralliement. Il ne souffla pas mot ; mais je vis qu'il faudrait jouer serré avec ce vieux singe-là. Nous entrâmes en campagne au-delà de Brixen ; j'avoue que je n'avais jamais vu faire la guerre ainsi. Nous battions la campagne en visitant tous les villages, les chemins, les champs. Vous eussiez dit une chasse, les soldats rabattaient les paysans comme du gibier sur la principale route suivie par le général, et quand il s'en trouvait en quantité suffisante, Rusca passait tous ces malheureux en revue, en leur ordonnant de tendre leur main gauche ; puis, au seul aspect de la paume de cette main, il faisait signe, remuant la tête, d'en séparer certains des autres, et il laissait le reste libre de retourner à leurs affaires ; puis aussitôt, sans autre forme de procès, il fusillait ceux qu'il avait ainsi triés. La première fois que j'assistai à cette singulière enquête, je priai Rusca de m'expliquer ce mode de procéder. Alors, à quelques pas de l'endroit où nous étions, il aperçut dans un buisson je ne sais quels vestiges, et il le fit cerner. Le buisson

fouillé, les soldats trouvèrent dans une espèce de trou deux hommes armés de carabines, qui attendaient sans doute que nous fussions passés afin de tuer nos traînards. Avant de les faire fusiller, Rusca me montra leurs mains gauches. Dans ce pays, les chasseurs ont l'habitude de verser la poudre nécessaire pour la charge de leurs carabines dans le creux de leurs mains, et la poudre y laisse une empreinte assez difficile à distinguer, mais que l'œil de Rusca savait y voir avec une grande dextérité. Dès l'enfance, il avait observé ce singulier diagnostic, et il lui suffisait de voir les mains des paysans pour deviner s'ils avaient récemment fait le coup de fusil. Le second jour, nous rencontrâmes un vieillard, septuagénaire au moins, perché sur un arbre et occupé à l'émonder. Rusca le fit descendre et lui examina la main gauche ; par malheur, il crut y apercevoir le signe fatal, et, quoique le pauvre homme parût bien innocent, il ordonna de l'attacher à l'affût d'un canon. Ce malheureux fut obligé de suivre, et nous allions au petit trot. De temps en temps il gémissait ; les cordes lui enflaient les mains ; il se trouva bientôt dans un état pitoyable ; ses pieds saignaient ; il avait perdu ses sabots, et j'ai vu tomber de grosses larmes de sang de ses yeux. Nos canonniers, qui avaient commencé par rire, en eurent compassion, et vraiment il y avait de quoi, à voir ce vieillard en cheveux blancs, traîné pendant les dernières lieues comme un cheval mort. On finit par le jeter sur le canon, et comme il ne pouvait pas parler, il remercia les soldats par un regard à tirer les larmes. Le soir, lorsque nous bivouaquâmes, je demandai à Rusca ses ordres relativement à ce vieillard. — Fusillez-le... me dit-il. — Mon général, répondis-je, vous êtes le maître de sa vie ; mais si je commande à mes canonniers de tuer cet homme, ils me diront que ce n'est pas leur métier... — C'est bon !... répliqua-t-il en m'interrompant. Gardez-le jusqu'à demain matin, et nous verrons... — Je ne me refuserai pas à le garder, dis-je ; mais je ne veux pas en répondre. Et je sortis de la maison où était Rusca, sans entendre sa réplique ; mais je sus plus tard qu'il m'avait cruellement menacé...

En ce moment, je partis, malgré tout l'intérêt que promettait ce début. La pendule marquait minuit et ce fragment de conversation est sincère et véritable. Je puis affirmer que, sauf de légères inexactitudes, bien pardonnables, et qui n'ont adultéré ni le sens

ni la pensée, tout ceci a été dit par des hommes d'un haut mérite. N'est-ce pas un problème intéressant à résoudre pour l'art en lui-même, que de savoir si la nature, textuellement copiée, est belle en elle-même ? Nous avons tous été fortement émus, un lecteur le sera-t-il ? Nous allons voir à l'exposition les décors des peintres, et nous ne faisons pas attention à des créatures qui fourmillent dans les rues de Paris, bien autrement poétiques, belles de misères, belles d'expression, sublimes créations, mais en guenilles... Aujourd'hui nous hésitons entre l'idéalisation et la traduction littérale des faits, des hommes, des événements. Choisissez.

ENTRE SAVANTS[1].

I.

PHYSIONOMIE DE LA RUE[2].

Paris a des rues courbes, des rues qui serpentent ; mais peut-être ne compte-t-il que la rue Boudreau dans la Chaussée-d'Antin, et, près du Luxembourg, la rue Duguay-Trouin, qui figurent exactement une équerre. La rue Duguay-Trouin étend une de ses deux branches sur la rue de l'Ouest, et l'autre sur la rue de Fleurus.

En 1827, la rue Duguay-Trouin n'était pavée ni d'un côté ni de l'autre, elle n'était éclairée ni à son angle rentrant, ni à ses bouts. Peut-être encore aujourd'hui n'est-elle ni pavée ni éclairée. A la vérité, cette rue a si peu de maisons, ou les maisons ont tant de modestie, qu'on ne les aperçoit point ; l'oubli de la ville s'explique alors par le peu d'importance des propriétés. Un défaut de solidité dans le terrain explique cet état de choses. La rue est située sur un point si dangereux des Catacombes, que naguère une certaine portion de la chaussée a disparu laissant une excavation aux yeux étonnés de quelques habitants de ce coin de Paris.

On fit beaucoup de bruit dans les journaux à ce propos. L'administration reboucha le *fontis*[3], tel est le nom de cette banqueroute territoriale, et les jardins qui bordent cette rue sans passants se rassurèrent d'autant mieux que les articles ne les atteignirent point.

La branche de cette rue qui débouche sur la rue de Fleurus est entièrement occupée, à gauche, par un mur au chaperon duquel

brillent des ronds de bouteille et des pointes de fer prises dans le plâtre, espèce d'avis donné aux mains des amants et des voleurs.

Dans ce mur, il existe une porte perdue, la fameuse petite porte du jardin, si nécessaire dans les drames, dans les romans, et qui commence à disparaître de Paris.

Cette porte, peinte en gros vert, à serrure invisible, et sur laquelle le contrôleur des contributions n'avait pas encore fait peindre de numéro ; ce mur le long duquel croissent des orties et des herbes à épis barbus, cette rue à ornières, les autres murailles grises et lézardées, couronnées par des feuillages, là tout est en harmonie avec le silence qui règne dans le Luxembourg, dans le couvent des Carmes, dans les jardins de la rue de Fleurus.

Si vous alliez là, vous vous demanderiez : — Qui est-ce qui peut demeurer ici ?...

Qui ?... vous allez voir.

II.

SILHOUETTE DE L'HABITANT.

Un jour, sur les trois heures du soir, cette porte s'ouvrit ; il en sortit un petit vieillard grassouillet, pourvu d'un abdomen flottant et proéminent qui l'oblige à bien des sacrifices, car il est forcé de porter un pantalon excessivement large, afin de ne pas gêner ses mouvements ; aussi, depuis longtemps, a-t-il renoncé complètement à l'usage des bottes et des sous-pieds ; il a des souliers et ses souliers étaient à peine cirés.

Le gilet, incessamment repoussé vers le plan supérieur des cavités gastriques par ce ventre de cuisinier, et déprimé par le poids de deux protubérances thoraciques, qui feraient le bonheur d'une femme maigre, offre à la plaisanterie des passants une ressemblance parfaite avec une serviette roulée sur les genoux d'un convive absorbé dans une discussion au dessert.

Les deux jambes sont grêles, le bras est long, une des deux mains n'a de gant que dans les occasions les plus solennelles.

Ce personnage évite l'aumône et la pitié que lui mérite l'état d'une vénérable redingote verte par une rosette rouge qui prouve l'utilité de l'ordre de la Légion-d'Honneur, un peu trop contestée depuis dix ans, disent les nouveaux chevaliers.

Le chapeau bossué, dans un système constant d'horripilation aux endroits où persiste un poil roussâtre, ne serait pas ramassé par le chiffonnier si le petit vieillard l'oubliait sur une borne.

Beaucoup trop distrait pour s'astreindre à la gêne qu'exige une perruque, ce savant (c'est un savant) montre en saluant, une tête qui, vue d'aplomb, a toute l'apparence du genou de l'Hercule Farnèse.

Au-dessus de chaque oreille, quelques bouquets de cheveux blancs tortillés brillent au soleil comme les soies factieuses d'un sanglier poursuivi. Le cou, d'ailleurs, est athlétique et se recommande à la caricature par une infinité de rides, de saillants, par un fanon flétri, mais armé de piquants à la façon des orties.

L'état constant de la barbe explique aussitôt pourquoi la cravate, constamment refoulée, roulée, travaillée par les mouvements d'une tête inquiète, a comme une contre-barbe infiniment plus douce que celle du bonhomme, et composée des fils éraillés de ce tissu malheureux.

Maintenant, si vous avez deviné le torse, le dos puissant d'un travailleur obstiné, vous connaîtrez la figure douce, un peu blafarde, les yeux bleus extatiques et le nez fureteur de ce vieillard ; quand vous saurez que le matin, coiffé d'un foulard, et serré dans sa robe de chambre, l'illustre professeur (il est professeur) ressemble tant à une vieille femme, que plus d'un jeune homme allemand, venu du fond de la Saxe, de Weymar ou de la Prusse pour le voir, lui a dit : — *Pardon, madame !* et s'est retiré.

Cette silhouette d'un des plus savants et des plus vénérés membres de l'Institut, accuse si bien l'entraînement de l'étude et les distractions causées par la recherche de la vérité, que vous devez reconnaître le célèbre professeur Jean-Népomucène-Apollodore Marmus de Saint-Leu, l'un des plus beaux génies de ce temps.

III.

MADAME ADOLPHE.

Quand le vieillard, alors le professeur comptait soixante-deux printemps, eut fait trois pas, il tourna la tête en entendant cette interrogation lancée par une voix connue sur un ton aigu :

— Avez-vous un mouchoir ?

Une femme était sur le pas de la petite porte et regardait son maître avec une sorte de sollicitude.

Elle paraissait âgée d'une cinquantaine d'années, et sa mise annonçait une de ces domestiques pleines d'autorité dans la maison. Elle tricotait des bas.

Le savant revint et dit naïvement :

— Oui, madame Adolphe, j'ai mon mouchoir.

— Avez-vous vos conserves[1] ?

Le savant tâta sa poche de côté.

— Je les ai.

— Montrez-les moi, car souvent vous n'avez que l'étui, dit madame Adolphe.

Le professeur tira son étui et montra ses lunettes d'un air triomphant.

— Vous feriez bien de les garder sur votre nez.

Monsieur de Saint-Leu mit ses besicles après avoir nettoyé les verres avec son mouchoir.

Naturellement, il fourra le mouchoir sous son bras gauche pendant qu'il arrangeait ses lunettes ; puis il fit quelques pas vers la rue de Fleurus et lâcha le mouchoir qui tomba.

— J'en étais sûre, se dit madame Adolphe.

Elle quitta la porte, ramassa le mouchoir et cria : — Monsieur ! monsieur !...

— Eh ! bien, fit le professeur indigné de cette surveillance. Ah ! pardon, reprit-il en recevant le mouchoir.

— Avez-vous de l'argent ? demanda madame Adolphe avec une sollicitude maternelle.

— Je n'en ai pas besoin.

— C'est selon, si vous prenez le pont des Arts, il vous faut un sou...

— Tu as raison, répondit le savant, je prendrai le Luxembourg, la rue de Seine, le pont des Arts, le Louvre, la rue du Coq, la rue Croix-des-Petits-Champs, la rue des Fossés-Montmartre ; c'est le plus court pour aller au faubourg Poissonnière...

— Il est trois heures, dit madame Adolphe, on dîne à six heures chez votre belle-sœur, vous avez trois heures à vous... oui... vous y serez, mais vous vous ferez attendre, dit madame Adolphe en fouillant dans la poche de son tablier et en y cherchant deux sous

qu'elle tendit au professeur. — Allons, monsieur, lui dit-elle, ne mangez pas trop, vous n'êtes pas gourmand, mais vous pensez à autre chose ; et vous, si sobre, vous mangez alors comme si vous n'aviez pas de pain chez vous. Tâchez de ne pas faire attendre madame ; autrement, elle ne vous laisserait plus aller seul, et ce serait une honte pour vous...

Madame Adolphe regagna le seuil de la petite porte et de là surveilla son maître, à qui elle fut obligée de crier : — A droite ! à droite ! en le voyant aller du côté de la rue Notre-Dame-des-Champs.

— Mon Dieu, c'est pourtant un savant... à ce qu'on dit, reprit-elle.

IV.

INCONVÉNIENTS DES QUAIS A LIVRES.

Vers quatre heures, le professeur Marmus se trouvait au guichet de la rue de Seine, sous les arcades de l'Institut.

Qui le connaît, avouera qu'il avait très-bien marché.

Là, une voix lamentable, celle d'un petit enfant, arracha sans peine au bonhomme les deux sous que madame Adolphe lui avait donnés ; quand il arriva devant le pont des Arts, il se souvint du péage, et retourna brusquement sur ses pas pour demander un sou à l'enfant.

Ce petit drôle était allé changer la pièce pour ne donner qu'un sou à sa mère, qui rôdait dans la rue Mazarine avec un enfant à la mamelle.

De là vint pour le professeur la nécessité de tourner le dos à l'invalide qui veille à ce qu'aucun Parisien ne passe sans payer. Deux voies se présentaient : ou le Pont-Neuf, ou le pont Royal. Le savant fut attiré vers le pont Royal par la curiosité, qui nous fait perdre plus de temps à Paris que partout ailleurs.

Comment marcher sans donner un regard à ces petites caisses oblongues, larges comme la pierre du parapet, et qui tout le long du quai stimulent les bibliophiles par des affiches collées sur des battoirs où se lisent ces décevantes paroles : — A vingt centimes, — à trente centimes, — à cinquante centimes, — à soixante centimes, — à un franc cinquante. Ces catacombes de la gloire ont

dévoré bien des heures aux poètes, aux philosophes et aux savants de Paris !

Combien de cinquante centimes dépensés devant les boîtes à vingt centimes ?...

En regardant l'étalage, le professeur aperçut une brochure de Vicq-d'Azyr, un Charles Bonnet complet, édition de Fauche-Borel, et une notice sur Malus.

— Voilà donc où nous arrivons, se dit-il en lui-même. Malus ! un si beau génie ! arrêté dans sa course quand il allait s'emparer de l'empire de la lumière ! Mais nous avons eu Fresnel. Fresnel a fait d'excellentes choses !... Oh ! ils arriveront à reconnaître que la lumière n'est qu'un mode de la *Substance*...

Le professeur tenait la notice sur Malus, il la feuillette, il a connu Malus. Il se rappelle et décline tous les Malus ; puis il revient à Malus, à son cher Malus ; car ils sont entrés ensemble à l'Institut au retour de l'expédition d'Égypte. Ah ! c'était alors l'Institut de France et non un tas d'académies sans lien.

— L'Empereur avait conservé, se dit Marmus, la sainte idée de la Convention.

Je me souviens, dit-il en marmottant sur le quai, de ce qu'il m'a dit quand on m'a présenté à lui comme Membre de l'Institut : « Marmus, je suis l'empereur des Français, mais vous êtes le roi des Infiniment Petits, et vous les organiserez comme j'ai organisé l'Empire. » Ah ! c'était un bien grand homme — et — un homme d'esprit, les Français l'ont compris trop tard.

Le professeur remet Malus et sa notice dans la case aux cinquante centimes, sans avoir remarqué combien de fois l'espérance s'est alternativement éteinte et rallumée dans les yeux gris d'une vieille femme assise sur un escabeau dans l'angle du quai, chaque fois qu'il agitait la notice.

— Il était là, se dit-il en regardant les Tuileries sur la rive opposée, je l'ai vu, passant en revue ses sublimes troupes ! Je l'ai vu maigre, ardent comme les sables d'Égypte ; mais une fois empereur, il est devenu gras et bonhomme : car tous les hommes gras sont excellents ; voilà pourquoi Sinard est maigre, c'est une machine à fiel ! Mais Napoléon *aurait-il appuyé mon système ?*

V.

PREMIER SERVICE.

Le professeur marcha lentement vers la Chambre des Députés, en examinant si son système aurait eu l'appui de Napoléon.

Il ne pouvait plus considérer l'Empereur que sous cet angle : rechercher si le génie de Napoléon eût coïncidé avec celui de Marmus à l'endroit du système *sur l'assimilation des choses engendrées par une attraction perpétuelle et continue ?*

VI.

SECOND SERVICE.

— Non, le baron Sinard, en adorateur du pouvoir, serait venu dire à l'Empereur que mon système est l'inspiration d'un athée ; et Napoléon, qui a fait, par politique, beaucoup de capucinades, m'aurait persécuté, car il n'aimait pas les idées ! il était le courtisan des *faits*.

D'ailleurs, sous Napoléon, je n'aurais pas pu communiquer librement avec l'Allemagne. M'eussent-ils prêté leur appui, les Wytheimler, Grosthuys, Scheele, Stambach, Wagner. Pour que les savants s'entendissent (les savants s'entendre !...), l'Empereur aurait dû faire la paix ; et, dans ce cas, peut-être se serait-il occupé de ma querelle avec Sinard ! Sinard, mon ami !... mon élève devenu mon antagoniste, mon ennemi, lui, un homme de génie ?... Oui, il a du génie, je lui rends justice devant tout le monde.

En ce moment, le professeur pouvait parler haut, mais sans aucun inconvénient, ni pour lui, ni pour les passants, car il se trouvait à la hauteur de la Chambre des Députés. La séance était finie, tout Paris dînait.

Marmus interpellait les statues, qui, d'ailleurs ressemblent à tous les auditoires : il n'en est pas un en France auquel toute marque d'improbation ou d'approbation ne soit défendue, et cette

loi nous paraît excellente ; car, autrement, il n'y a pas d'auditoire qui ne deviendrait l'orateur.

Au pont d'Iéna, Marmus éprouva des tiraillements d'estomac, il entendit la voix enrouée d'un fiacre, il se crut malade, fit un signe, et se laissa mettre en voiture. Il s'y établit !

Quand le cocher demanda : — Où allons-nous, il répondit tranquillement :

— Chez moi.

— Où, chez vous, monsieur ?

— Numéro 3.

— Quelle rue ?

— Ah ! vous avez raison, mon ami. Mais voilà quelque chose d'extraordinaire, dit-il en prenant le cocher pour confident, je me suis tant occupé de la comparaison des hyoïdes, des coracoïdes chez les... (oui, c'est là que je pincerai Sinard en flagrant délit ! à la prochaine séance de l'Académie, il mettra les pouces ?... Il sera forcé de se rendre à l'évidence.)

Le cocher s'était enveloppé dans son carrick[1] en loques, avec résignation, il se disait :

— J'ai vu bien des bourgeois ; mais !...

En ce moment, il entendit : « A l'Institut. »

— A l'Institut, notre maître ?

— Oui, mon ami, ce sera en plein Institut.

— Au fait, il a la rosette ! se dit le cocher.

Le professeur, qui se trouvait infiniment mieux en fiacre, s'abandonna complètement à la recherche d'une démonstration qui coquetait avec son système sans vouloir se rendre, la coquine !...

La voiture s'arrête à l'Institut, le portier voit l'académicien et le salue respectueusement. Le cocher, qui n'a plus aucun soupçon, se met à causer avec le concierge de l'Institut, pendant que l'illustre professeur se rend, à huit heures du soir, à l'Académie des sciences.

Le cocher raconte au concierge où il a chargé.

— Au pont d'Iéna ! dit le concierge, monsieur Marmus revenait de Passy, il avait sans doute dîné chez monsieur Planchette, un académicien de ses amis.

— Il n'a jamais pu me dire son adresse...

— Il demeure rue Duguay-Trouin, n° 3.

— Joli quartier, dit le cocher.

— Mon ami, dit au concierge le professeur, qui avait trouvé la porte close, il n'y a donc pas séance ?

— Aujourd'hui, répond le concierge, à pareille heure ?...

— Mais quelle heure est-il donc ?

— Près de huit heures...

— Il se fait tard. Allons ! chez moi, cocher.

Le cocher prend les quais, la rue du Bac, se fourre dans les embarras, revient par la rue de Grenelle, la Croix-Rouge, la rue Cassette ; puis il se trompe, il cherche la rue d'Assas par la rue Honoré-Chevalier, par la rue Madame, par toutes les rues impossibles ; et il débarque, à neuf heures, le professeur rue Duguay-Trouin, en jurant que, s'il avait connu l'état de la rue, il ne serait pas monté là pour cent sous.

Enfin, il réclame une heure, car alors les ordonnances de police qui défendent les consommateurs de temps en voiture contre les ruses des cochers, n'avaient pas encore pavoisé les murs de Paris de leurs articles protecteurs.

— C'est bien, mon ami, payez-le ! dit le savant à madame Adolphe. Je ne me sens pas bien, ma chère enfant, dit-il en entrant dans le jardin.

— Monsieur, que vous avais-je dit ? s'écria madame Adolphe, couchez-vous, je vais vous faire du thé.

VII.

LE DESSERT.

Le professeur traversa le jardin, alla dans un pavillon sis à l'un des angles, où il demeurait seul, *pour ne pas être contrarié par sa femme...*

Il monta l'escalier de meunier qui menait à sa petite chambre, se déshabilla, se plaignit tant de ses souffrances à l'estomac, que madame Adolphe le gorgea de thé.

— Ah ! voici une voiture, c'est madame qui rentre sans doute bien inquiète, dit madame Adolphe en tendant au professeur une sixième tasse de thé. Voyons, monsieur, j'espère que vous pourrez bien la prendre sans moi ; n'allez pas la répandre dans votre lit, vous savez comme madame en rirait...

— Ne lui dis rien, mon enfant ! s'écria le professeur, dont la physionomie annonçait une espèce de frayeur enfantine.

Le vrai grand homme est toujours plus ou moins enfant.

VIII.

COMME QUOI LA FEMME D'UN SAVANT EN *US* EST BIEN MALHEUREUSE.

— Eh bien, adieu ! garde le fiacre pour t'en aller, il est payé, disait madame Marmus quand madame Adolphe arriva sur le pas de la porte.

Le fiacre avait déjà tourné. Madame Adolphe, qui ne put voir par qui madame avait été ramenée, se dit :

— Pauvre madame ! ce sera son neveu.

Madame Marmus, petite femme svelte, gentille, rieuse, était mise divinement et d'une façon un peu trop jeunette pour son âge, car elle comptait vingt-cinq ans de ménage.

Enfin, elle pouvait encore porter une robe à petites raies roses, une pèlerine brodée et garnie de dentelles, des brodequins jolis comme des ailes de coléoptère, et un chapeau rose à fleurs de pêcher, d'un goût délicieux, qu'elle tenait à la main.

— Voyez, madame Adolphe, je suis toute défrisée ; je vous le disais bien : quand il fait si chaud, il faut me coiffer en bandeau.

— Madame, monsieur est bien mal, vous l'avez laissé trop dîner...

— Que voulez-vous ! il était à un bout et moi à un autre de la table, et il est revenu, comme toujours, sans moi... Pauvre petit homme ! J'y vais après m'être déshabillée.

Madame Adolphe retourne au pavillon pour proposer un vomitif au professeur en le grondant de ne pas avoir ramené madame.

— Puisque vous alliez en fiacre, vous pouviez bien m'épargner la dépense de celui que madame a pris pour revenir, et, pour me faire payer une heure, vous avez donc arrêté quelque part ?

— A l'Institut.

— A l'Institut ? Où donc êtes-vous monté en voiture ?

— Devant un pont...

— Faisait-il encore jour ?

— Presque.

— Mais vous n'êtes donc pas allé chez madame Vernet[1] ?...

— Pourquoi n'es-tu pas venu chez madame Vernet ?... demanda madame Marmus.

L'épouse du professeur, arrivée sur la pointe des pieds, avait entendu la question de madame Adolphe.

— Ma chère enfant, je ne sais pas...

— Mais tu n'as donc pas dîné ? dit madame Marmus dont l'attitude resta celle de l'innocence la plus pure.

— Et avec quoi ? madame, il avait deux sous ! dit madame Adolphe en regardant madame Marmus.

— Ah ! je suis vraiment bien à plaindre, ma pauvre madame Adolphe, voilà vingt ans que cela dure, et je n'y suis pas encore faite. Six jours après mon mariage, nous allions un matin sortir de notre chambre pour déjeuner, monsieur entend le tambour de l'École polytechnique où il était professeur, il me quitte pour les aller voir passer, j'avais dix-neuf ans, et quand je l'ai boudé, vous ne devineriez pas ce qu'il m'a dit ?... il m'a dit : — Mais ces jeunes gens sont la fleur et la gloire de la France !... Voilà comment mon mariage a commencé.

— Comment, monsieur, est-ce possible ?...

— Je tiens Sinard ! dit Marmus d'un air triomphal.

— Mais il se laisserait mourir, dit madame Adolphe.

— Allez lui chercher quelque chose à manger.

La maladie se calma donc par un cataplasme de fromage d'Italie, que madame Adolphe alla chercher, et que le savant s'administra très-insouciamment.

— Pauvre madame, dit l'excellente madame Adolphe, je vous plains. Comment, il était si distrait que cela ?

Et madame Adolphe oublia l'étrange aveu de sa maîtresse[2].

[IX.][3]

PREMIÈRES OPINIONS DE MADAME.

A son retour d'Égypte, le citoyen Jorry rencontra chez le ministre de l'Intérieur, à une réception publique, un fournisseur nommé Hansard, un des intéressés de la Compagnie du Bous-

quier et Minoret qui tira mieux son épingle du jeu que ses associés, car du Bousquier se ruina et Minoret périt sur l'échafaud, mais lui réalisa ses fonds en espèces et se fit agent de change, il avait alors deux filles, il maria l'une au membre de l'Institut, à Marmus de Saint-Vaudrille[1], en voyant quelle était la considération de l'Empereur pour ce savant, et il donna l'autre à un de ses collègues, un agent de change appelé Vernet[2].

Dans ce temps-là, donner cent mille francs à une fille était une énormité, car l'argent valait de l'or. Mademoiselle Flore Hansard, petite blonde, d'une figure un peu monotone, le portrait vivant de mademoiselle de La Vallière, avait alors dix-huit ans et passait pour une personne excessivement bien élevée parce qu'elle pinçait de la harpe, elle était une des plus fortes élèves de Nadermann.

On ne se souvient plus des fantaisies de l'Empire ; mais, pendant les quinze premières années de ce siècle, une harpe fut un meuble indispensable pour les femmes qui jouissaient d'un joli pied et d'un beau bras. Beaucoup de portraits de famille attestent dans les salons la haute estime en laquelle fut la harpe, mise à la mode par la famille impériale, et que le piano détrôna.

La jolie madame Marmus eut tout d'abord un fils qui mourut à dix-huit mois. Elle fut très fière d'appartenir à un savant de premier ordre, et qui passait pour un des favoris de l'Empereur, à qui d'ailleurs elle dut d'aller aux Thuileries, et de s'y faire annoncer sous le nom sonore de madame de Saint-Vaudrille.

Le savant, alors âgé de trente ans, fut très heureux, et Napoléon mit le comble au bonheur de son camarade de l'expédition d'Égypte en le nommant l'un des premiers, chevalier de la Légion d'Honneur.

A cette époque, Saint-Vaudrille demeurait rue de Beaune où il occupait un appartement de douze cents francs, un loyer exorbitant à cette époque.

Quand madame de Saint-Vaudrille commença sa seconde grossesse, l'illustre académicien se plongea dans d'immenses travaux, et s'habitua par degrés à ne plus voir sa femme qu'aux heures des repas, encore fallait-il le harceler pour l'empêcher de trouver sa soupe froide.

Enchanté de ce que sa femme trouvait des cavaliers (le mot du temps) pour la mener aux bals et aux fêtes, il se couchait le premier, roulait vers la ruelle en vertu de la loi de gravité, laissait

ainsi sa place à sa femme qui, la plupart du temps se déshabillait, se couchait du côté du bord sans qu'il se réveillât ; mais, comme il se levait de grand matin, il était si constamment assassiné par un : — Mon Dieu, Saint-Vaudrille, est-ce ennuyeux d'être réveillée ainsi ! quand il essayait de passer par-dessus sa femme, qu'en 1804, il se fit mettre un petit lit en fer dans son cabinet, et s'en trouva bien plus heureux.

De 1801 à 1804, madame de Saint-Vaudrille professa, pour les sciences naturelles, un enthousiasme naïf, elle regardait un membre de l'Institut comme un souverain pacifique, Saint-Vaudrille était le collègue de l'Empereur. Après la gloire militaire, venait la gloire littéraire ou scientifique !

Napoléon nomma Saint-Vaudrille membre du Comité consultatif des manufactures, il lui promit le titre de baron, il lui accorda la place de receveur général du département de la Dyle pour Vernet[1] son beau-frère qui vendit sa charge d'agent de change. Hansard mourut, et madame Hansard, qui aimait à paraître, vint avec son gendre, le receveur général, et trouva moyen de faire beaucoup parler d'elle dans la Dyle.

[X.]

LA MATERNITÉ SOUS L'EMPIRE.

Madame Saint-Vaudrille[2] avait essayé de nourrir son premier enfant, car alors les opinions de J.-J. Rousseau sur les obligations maternelles eurent un grand succès, mais au second enfant, d'autres doctrines régnaient, les femmes eurent bien autre chose à faire qu'à donner dix-huit mois de leur jeunesse à leurs enfants. L'Empire déployait ses pompes et ses vanités, ses fêtes splendides, son luxe asiatique, et il y eut tant de grandes actions, qu'il se trouva moins de jolies femmes que de héros à récompenser.

Les femmes se disputèrent alors les preux de l'Empire, et sur cent mères, il y en eut quatre-vingt-dix-neuf qui mirent leurs enfants en nourrice.

Madame de Saint-Vaudrille avait alors reconnu la supériorité de la gloire militaire sur la gloire littéraire ou scientifique ; mais elle distinguait encore, parmi les militaires ; quoique l'Empereur

eût appartenu au corps de l'artillerie, elle mettait la cavalerie au-dessus de toutes les armes ; et, dans la cavalerie, elle regardait les hussards de la Garde impériale comme la troupe par excellence.

Elle avait présenté le capitaine Eusèbe Gouraud, à monsieur de Saint-Vaudrille, qui fut enchanté de connaître l'aimable garçon auquel il avait l'obligation de vivre tranquille, et qui se chargeait de promener sa femme, de la mener dans le monde. Eusèbe Gouraud dînait trois fois par mois environ chez le savant qui ne savait comment remercier ce brillant capitaine pour lequel il demanda de l'avancement, tant il était heureux de pouvoir entièrement se livrer à ses travaux.

Flore aimait tellement la cavalerie qu'elle décida de faire un hussard de son petit Jules, alors en nourrice, elle le laissa cinq ans en nourrice, et, du village d'Orgeval, il passa dans une pension, après être resté deux mois au logis.

Madame de Saint-Vaudrille avait mis au monde un autre enfant. Mais les hussards de la Garde étaient absents pour longtemps, car alors la campagne de 1809 offrait à l'Europe le spectacle de ses péripéties, et Flore, heureuse de l'inaction des officiers de marine, se montrait à la cour, dans les salons, au bras du contre-amiral comte Joséphin, attaché au Bureau des Longitudes, en qui se confondirent les deux affections de Flore, la science et la guerre.

Ce temps fut sa grande époque, elle passait pour une des plus jolies femmes de la cour impériale. Dans son admiration pour la marine, elle promit à l'amiral de faire de son fils Camille un marin. De son côté, l'amiral jura de protéger le petit gaillard qu'il conduisit à Orgeval où le petit gaillard resta, comme l'aîné, pendant cinq ans, et n'en sortit que pour aller au lycée impérial comme boursier.

L'amiral Joséphin était un homme aimable, doux, poli, très estimé de l'Empereur, il aimait le trictrac, Flore apprit de lui le trictrac, car l'amiral venait passer quatre soirées sur les sept de la semaine, rue de Beaune, chez les Saint-Vaudrille qui reçurent les mercredis.

Le salon obtint une juste célébrité ; l'on y trouvait les illustrations de cette époque : Delille, Campenon, Jouy, Isabey, David le peintre, Gérard, Girodet, Madame Gaïl, Sophie Gay, Alexandre Duval, Talma, Madame Récamier, Chateaubriand, Fontanes, Cuvier, Michaud, Dupaty, Bouilly, Méhul, Elleviou, Geoffroy

Saint-Hilaire, Malus, Chaptal, Berthollet, Monge, Bonald, l'abbé de Boulogne, Lemercier, quelquefois Ducis, et toutes les célébrités de l'expédition d'Égypte.

Ce bon temps coûta la moitié de la fortune de madame Saint-Vaudrille, et la nécessité de paraître en 1810 et 1811, l'apogée de l'Empire enleva l'autre moitié.

Mais aussi quel luxe ! quelles somptuosités ? Et quelles admirables femmes, quoique la taille fût plus près du menton que des hanches.

L'excellent amiral comte Joséphin obtint de l'Empereur une somme de cinquante mille francs qui fut remise par l'Impératrice Marie-Louise à madame de Saint-Vaudrille nommée sa première femme de chambre, elle eut un logement au Palais, et le savant s'établit rue Mazarine dans un des bâtiments dépendant de l'Institut, il fut nommé professeur, et officier de la Légion d'Honneur.

Flore avait eu la plus charmante fille du monde, qui fut élevée dans les appartements impériaux et destinée à jouer avec le Roi de Rome. L'amiral Joséphin quitta Paris. L'Empereur eut besoin de ses services à Anvers ! Flore pleura beaucoup.

[XI.]

NOUVELLES OPINIONS DE MADAME DE SAINT-VAUDRILLE.

De 1812 à 1814, Flore se passionna pour les arts, elle consola l'un des peintres célèbres de l'Empire, Sommervieux, qui lui resta toujours fidèle et à qui elle fit oublier la duchesse de Carigliano, l'une des plus perfides créatures de cette époque et aujourd'hui dévote.

Ce temps fut paisible, obscur, rempli par des romances, par des lavis, par deux couches, car Flore eut un fils et une fille. L'Impératrice promit de placer à Écouen la première fille au moment où elle revint d'Orgeval. Mais la débâcle de 1814 arriva, madame de Saint-Vaudrille à raison de son attachement à Napoléon n'eut aucun espoir d'être prise pour femme de chambre par Madame la duchesse d'Angoulême ; elle se réfugia rue Duguay-Trouin, avec

son pauvre Saint-Vaudrille et madame Adolphe, une excellente femme qu'elle avait mise auprès de son mari.

L'avenir lui parut si menaçant qu'elle se hâta de louer pour quinze ans, une maison et un jardin dans ce quartier solitaire, à raison de six cents francs. Madame Hansard paya les dettes de Flore, non sans quelques remontrances, et Vermont[1], revenu de la Dyle, fonda la maison de banque Mongenod et Compagnie.

Madame de Saint-Vaudrille se vit réduite à deux mille francs que donne l'Institut, à cinq mille francs, que donne la chaire et à trois mille francs de rentes qu'elle obtint en plaçant sur le Grand-Livre alors à soixante francs, la gratification que lui offrit l'Impératrice à son départ, et le produit de ses bijoux, cachemires, diamants, etc. Elle avait cinq enfants, un mari, madame Adolphe et sa fille Marguerite.

Effrayée de l'insuffisance d'une fortune de dix mille francs de rentes pour un ménage de neuf personnes, elle hanta beaucoup la maison du comte Joséphin qui se mariait et celle de son beau-frère Vermont, en espérant épouser quelques-unes des opinions nouvelles mises à la mode par les Bourbons.

A trente-trois ans, Flore était encore une femme très agréable, elle tourna les yeux sur l'aristocratie et tourna la tête au vieux duc de Lenoncourt.

On sait, dans le monde, que l'amiral Joséphin est le frère naturel du duc de Lenoncourt ; cette parenté de la main gauche explique la faveur dont jouissait cet amiral sous la Restauration qui le fit vice-amiral, grand officier de la Légion d'Honneur, commandeur de Saint-Louis et pair de France.

Le duc de Lenoncourt maria le comte Joséphin à la petite-fille du vieux Bordin, l'un des plus riches gens d'affaires de l'ancien régime, qui mourut en 1817, et ce fut aux noces du comte que madame de Saint-Vaudrille éprouva la plus vive admiration pour le cordon bleu du duc de Lenoncourt-Givry, premier gentilhomme de la chambre du roi, dont les sentiments lui plurent.

Les grands seigneurs furent alors, pour Flore, ce qu'ils sont pour Mascarille, doués de toutes les sciences, et surtout de savoir-vivre. Le premier gentilhomme de la chambre eut assez d'esprit pour deviner la position de madame de Saint-Vaudrille, et il lui fit obtenir un des meilleurs bureaux de loterie. Il fit porter monsieur de Saint-Vaudrille pour une pension de quinze cents francs par an

sur les fonds accordés aux sciences et aux lettres. Ce ne fut pas tout, madame de Saint-Vaudrille eut quinze cents francs comme harpiste de la chapelle du Roi.

Flore eut alors son sixième enfant, un garçon, qu'elle voulut nourrir.

De 1816 à 1822, madame de Saint-Vaudrille eut un grand crédit, elle mena l'existence la plus heureuse, elle dînait en ville tous les jours, soit chez sa sœur madame Vermont, dont par ses soins le mari fut créé baron, soit chez le duc de Lenoncourt, l'amiral Joséphin, mademoiselle des Touches, madame Firmiani, Gérard. Elle avait des loges à tous les théâtres, elle se mettait admirablement bien, jouissait d'une considération d'autant moins contestée, qu'elle avait un grand nombre de défenseurs ; elle fit alors beaucoup d'ingrats.

Hélas ! en 1825, sous Charles X, le duc de Lenoncourt devint pieux, et madame de Saint-Vaudrille eut alors la hardiesse d'avouer ses sympathies pour la poésie catholique de monsieur de Canalis qui, depuis quatre ans, célébrait Flore sous le nom de Sylvia.

Elle avait eu en 1821 son dernier enfant, un garçon, qu'elle nommait son petit poète, et qu'elle nourrit par une raison cachée sous le plaisir de la maternité ; mais que toutes les femmes de quarante ans connaissent. A cet âge, le métier de nourrice rajeunit.

Qui peut accuser de vieillesse un sein blanc d'où coule la vie à flots, comment ne pas admirer la jeunesse d'une femme qui joue avec un enfant de dix-huit mois ?

[XII.]

PRODIGIEUSE INSTRUCTION DE FLORE.

En ce moment, en 1827, madame de Saint-Vaudrille avait quarante-cinq ans, sept enfants et son mari, de plus en plus savant et distrait.

Flore de Saint-Vaudrille devait à la variété de ses opinions, à la candeur de ses entraînements, de ne pas avoir un seul cheveu blanc ! Elle se coiffait encore en boucles crépées à flots, qui lui déguisaient le contour des joues. Elle portait aussi bien son âge

que son âge la portait. Elle était gaie, et la gaieté, retenez ce précepte, est un des éléments de la santé, c'est elle qui rafraîchit le sang en rafraîchissant les idées, qui de ses doigts de rose ordonne aux rides de ne pas plisser le front, ni les tempes des femmes d'un esprit assez indépendant pour adopter les opinions dominantes. Les idées sont la moitié du bonheur.

Cette femme, aimée de tous ceux qui la connaissaient, avait, pour plaire à ses admirateurs, profondément étudié leurs sciences spéciales. Elle savait la guerre, elle eût pu, si jamais elle avait voyagé, panser un cheval et le seller ; elle était excellente écuyère, et prétendait qu'il fallait aux hussards d'autres chevaux qu'aux cuirassiers. Elle soutenait la conversation dans le salon du comte Joséphin avec les capitaines, sur la marine à les étonner et si quelque digne capitaine plus au fait de la mer que des salons demandait où cette femme avait appris le service, on lui riait au nez !

Peintre avec les peintres, poète avec les écrivains, elle parlait à chacun de son art ; et n'avait d'ignorance qu'en fait de sciences naturelles. Elle disait plaisamment :

— J'ai eu assez de mon mari, sans encore en épouser les idées.

Personne n'était capable de lui apprendre quelque chose en fait d'aristocratie. Sa mémoire eût redressé des erreurs dans l'*Almanach de Gotha*. Les alliances du Faubourg Saint-Germain, les fortunes, les croisements de race, elle n'ignorait rien de ce qui est le fond de la langue des salons où l'on dit des riens. Quant à l'histoire contemporaine, Révolution, Empire, Restauration, elle en avait connu tous les personnages. Hansard, son père, hébergea le Directoire. Elle n'avait pas oublié la plus petite anecdote, elle contait à merveille, elle était spirituelle, et n'avait jamais dit de mal de personne. Enfin, elle ne paraissait pas devoir écrire.

Comme tous les grands esprits, madame de Saint-Vaudrille était essentiellement indulgente, ou, si vous voulez, tolérante.

Le tuf sur lequel reposaient ces qualités tout en surface était un profond égoïsme, mais un égoïsme habile et que d'ailleurs les circonstances avaient développé. Marié beaucoup plus avec la science et avec l'étude qu'avec sa femme, monsieur de Saint-Vaudrille qui regardait l'amour comme une question d'hygiène, avait laissé de bonne heure à Flore la bride sur le cou, car il déplorait la froideur de sa femme, et démontrait théoriquement par des

considérations médicales de la plus haute portée et d'une vérité profonde que la froideur est la cause de la fécondité. Malthus a d'ailleurs admis pleinement le système de Saint-Vaudrille dans son ouvrage sur les Anglaises, et rend justice à notre illustre professeur par une note où il cite ses opinions. Mais pour être exact il faut dire que jamais nègre ne fut si heureux d'une infirmité qui le dispensait de travailler, que le digne professeur le fut de la froideur de Flore Hansart[1].

[XIII.]

L'ÉDUCATION AU POINT DE VUE DE MADAME DE SAINT-VAUDRILLE.

Madame de Saint-Vaudrille avait obtenu des bourses entières pour son aîné Jules de Saint-Vaudrille, qui sorti de l'École militaire en 1820, se trouvait, en 1827, capitaine de cavalerie dans le régiment du duc de Maufrigneuse. Charles-Félix était lieutenant de vaisseau. Camille, le troisième, venait d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice, car il fallut lui choisir une carrière au moment où le duc de Lenoncourt se fit dévot, et il promit à Flore que son fils serait le secrétaire particulier du Cardinal de Latil. Le quatrième succédait au séminariste, en qualité de boursier, au collége Louis-le-Grand. Le cinquième faisait le plus bel ornement de sa mère, qui conservait auprès d'elle deux filles sorties de Saint-Denis, et qu'elle n'emmenait avec elle que chez sa sœur, la baronne Vermond.

— Théodore (le quatrième enfant), disait madame de Saint-Vaudrille, a du goût pour la peinture, il sera certainement un grand artiste. Quant à mon *loulou* (Louis), ce sera le plus illustre écrivain de ce siècle, il est poète. Je me verrai dans ma vieillesse entourée d'un général, d'un amiral, d'un évêque, d'un peintre et d'un écrivain qui sera peut-être orateur, ministre ? Dieu protége les nombreuses familles ! Quant à mes filles, je m'en repose bien sur elles du soin de se marier.

Jamais madame de Saint-Vaudrille n'avait pris le plus léger souci de ses enfants. Chaque garçon revint de nourrice pour entrer temporairement en pension d'où ils allaient au lycée.

Cette bonne mère les faisait sortir deux fois par mois, elle les comblait pour une journée de caresses, leur donnait des friandises, quelques pièces de monnaie, et cédait à leurs fantaisies en les menant à quelque spectacle ; mais elle ne mettait jamais les pieds au collége, elle n'allait même pas les chercher ou les reconduire, et s'en remettait de ce soin sur madame Adolphe. Elle faisait, pendant deux jours, tout ce que voulaient ses enfants, et ses enfants la laissaient tranquille pendant les vingt-neuf autres jours du mois, elle était mère vingt-cinq fois par an pour ses garçons.

Madame de Saint-Vaudrille était adorée de ses enfants !

Les philosophes rechercheront les causes de ce fait, s'ils le trouvent extraordinaire, mais il est certain ; et, pour les moralistes, il faut le spécifier. Flore ne grondait point ses enfants, elle ne les gâtait pas non plus, elle leur laissait la liberté, s'en remettant aux professeurs du soin de leur enseigner la civilité puérile et honnête, se confiant dans la Nécessité pour leur apprendre à vivre, et s'abandonnant à propos à leur tendresse.

Peut-être ne faut-il pas se livrer à de trop grands efforts pour l'éducation, et se fier au bon naturel des enfants ? Peut-être les trop minutieuses précautions prises à leur égard, leur révèlent-elles le mal ? Peut-être les enfants font-ils, à eux seuls, le poëme délicieux de l'Enfance, et suffit-il de ne pas contrarier leurs développements ? Les petits Saint-Vaudrille disaient : — Quand je verrai ma mère, je lui demanderai...

Et la mère réalisait toujours le petit château en Espagne de l'enfant. Elle paraissait être la meilleure des mères.

Le capitaine Saint-Vaudrille est devenu colonel. Charles-Félix de Saint-Vaudrille est capitaine de vaisseau, tous deux adorent leur mère.

Les affections dépendent beaucoup plus du caractère que de ce qu'on nomme la vertu.

[XIV.]

LES PRINCIPES DE MADAME DE SAINT-VAUDRILLE A L'APPLICATION[1].

[. . . . .]

[. . . . .
. . . .]

[L'Académie des sciences, qui représente][1] une des supériorités de l'Institut, avait créé pour ce savant une chaire spéciale au Collége de France et qui lui servit à fonder toute une science, la Botanique comparée. Des Fongerilles[2] est à la fois un grand chimiste, un botaniste et un zoologiste de premier ordre ; mais il n'est point écrivain ; il sait les mathématiques, il ne connaît rien aux arts d'agrément, il a négligé l'astronomie et les sciences dites exactes pour les sciences dites naturelles ; mais il lui est resté des mathématiques, les grandes notions nécessaires à la compréhension, à l'explication des problèmes les plus ardus, il sait la science et ne la cultive pas, il n'est point étranger à la marche des connaissances en physique, en chimie, en mathématique, en astronomie. Il peut prendre de leurs découvertes ce qui s'adapte à son système, mais il n'y participe en rien, excepté peut-être dans tout ce qui concerne la lumière et l'électricité. Sa puissance scientifique entière est, depuis vingt-cinq ans absorbée par son système.

Son système consiste à renverser une des grandes cloisons entre lesquelles les savants ont parqué les créations, Des Fongerilles ne veut pas entendre parler de Botanique et de Zoologie, il n'existe aucune différence entre les plantes et les animaux, ou la différence est si peu de chose qu'elle n'est pas plus sensible que celle qui sépare les insectes des poissons, et les poissons des mammifères.

Il vous est permis de considérer monsieur Jean-Joseph-Athanase-Népomucène Jorry des Fongerilles, professeur de Botanique comparée au Collége de France, membre de l'Institut (Académie des sciences), et chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, demeurant à Paris, rue Duguay-Trouin, n° 3, et marié à Sophie-Barbe-Marie-Adolphine Brisson, comme un de ces êtres venus des Pays Hauts où sont nés le Conseiller Crespel[3],

vous rassurerez l'amour-propre des savants nés dans les Pays

Bas et qui écrivent de belles dissertations sur les mêmes choses vues autrement.

Cette observation concerne également le grand Richard-David-Léon baron Total[1], Bibliothécaire, professeur de Cosmographie au Jardin des Plantes, médecin, professeur d'hygiène à l'École de médecine, inspecteur des Eaux minérales, Conseiller de l'Université, membre de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de médecine, membre de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres et secrétaire perpétuel de l'une d'elles, je ne sais laquelle, maître des requêtes au Conseil d'État, médecin en chef d'un hôpital, médecin consultant du Roi par quartier, grand officier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Lazare, député, Commissaire du Roi, toutes places et fonctions, non sujettes à la loi sur le cumul, et qui produisent environ soixante mille francs de finance, y compris deux pensions ou traitements, auxquels donnent lieu ses titres et fonctions honorifiques en Prusse, en Angleterre, et qu'une ordonnance royale lui a permis d'accepter. S'il fallait mentionner les ordres que lui ont conférés les souverains, et les académies étrangères desquelles il fait partie, il y aurait une nomenclature presque aussi étendue que celle des divisions introduites par lui dans la science.

Il est logé magnifiquement à l'Institut, il reçoit à ses jours, absolument comme un ministre, il ne fait plus la médecine que pour le Roi. Son hôpital le voit une fois par semaine, et c'est un de ses théâtres de gloire, l'en déposséder serait un crime, il y est suivi toutes les fois qu'il y paraît par une troupe d'élèves éblouis, sa fantaisie porte bonheur aux malades.

Un jour, il y voit un cas extraordinaire. Il ne peut rester, il faut absolument que le moribond n'expire pas dans la nuit, il explique à l'infirmier qu'il a besoin de faire assister ses collègues à ce lit de mort où il pérorera le lendemain, à neuf heures précises.

— Je vais vous le pousser jusque-là ! lui dit l'infirmier.

L'infirmier drogue, soigne et pousse si bien le cas extraordinaire que le lendemain à neuf heures, l'infirmier court au-devant de l'illustre professeur, et, sur les marches du temple, il l'arrête :

— Ah, Monsieur le baron, quel malheur ! le nº 147 est guéri !

En grand homme qu'il est, le baron Total garda son improvisation et se mit à rire.

Le temps est trop précieux pour que Total aille à pied. Il ne va qu'en voiture et sa voiture est disposée de manière à ce qu'il puisse y lire et y écrire, il n'a jamais perdu la moindre parcelle de temps, il dévore les livres, les écrits, il a deux préparateurs, deux secrétaires, des bibliothèques spéciales outre celle qu'il administre, il ne vit, ne se meut et ne parle que pour la science.

Au physique, Total est un grand bel homme, à figure austère et brune, il contient son ventre au majestueux, il est imposant, il porte un habit bleu et tout le dessous noir, il ne laisse passer qu'un léger liséré rouge à sa boutonnière, il a des gants de daim d'une excessive finesse, ses bottes ont du lustre, il est enfin soigné sans affectation. Sa chevelure noire mélangée de cheveux blancs a reçu depuis sept ans le baptême de la poudre, et il peut ainsi conserver à soixante ans passés, un air de jeunesse, entretenu par la plus riche santé.

Le baron Total ne s'est jamais occupé des sciences exactes. Il ignore parfaitement la physique, la chimie, l'astronomie, les mathématiques, mais il en sait ce qu'en savent tous les gens dont l'éducation a comporté l'instruction la plus étendue, il lit couramment le grec et le latin, il est écrivain, il parle avec une abondance, une clarté merveilleuse, il est physiologiste, et a jeté toute sa puissance intellectuelle dans l'explication des phénomènes de l'animalité, et conséquemment de la terre, il continue Bernard de Palissy, Buffon, et voudrait réunir en sa personne Hyppocrate, Aristote et Descartes. Il est le promoteur des divisions absolues ; il est analyste. En un mot il est l'adversaire du professeur des Fongerilles, qui tient pour la synthèse et l'homogénéité.

Depuis vingt-cinq ans, des Fongerilles vit rue Duguay-Trouin des cinq mille francs de sa chaire, et des quinze cents francs de l'Institut.

Total, son ancien camarade, son ami d'enfance, a une magnifique maison de campagne à Suresnes, il y mène une vie fastueuse, il a épousé une femme excessivement riche, il a des relations intimes avec le pouvoir, avec la Cour, avec le journalisme ; il peut rendre service à la jeunesse, enfin sa prépondérance scientifique équivaut à une Royauté que ses collègues ont partout acceptée. Il ne se fait rien en science à l'Université, à la cour, que le baron Total ne soit consulté dans ses spécialités. Il n'arrive pas un étranger qui ne brigue l'honneur d'être présenté à Total, il est

des admirateurs, venus de Suède exprès pour lui, comme pour Fontenelle, au temps où les savants et les écrivains français étaient plus admirés qu'aujourd'hui en Europe. Les ouvrages de Total sur la médecine, la géologie, la physiologie et sur la zoologie, comprennent dix-huit volumes in-octavo. Le professeur des Fongerilles n'a jamais écrit ses leçons, il a publié plusieurs dissertations, il écrit péniblement ses rapports à l'Académie, il n'a pas l'élocution facile.

La baronne Total est une grande et belle femme, de l'École anglaise, protestante, et affligée d'une infécondité qui n'afflige en aucune manière son illustre époux.

Le pauvre professeur des Fongerilles a trouvé dans sa femme une petite blonde assez portée à la dépense et qui lui a donné sept enfants dont deux sont morts. Madame des Fongerilles a naturellement employé sa fortune à se parer, à élever ses enfants, en sorte qu'après avoir placé son aîné dans la marine, le second dans les ponts et chaussées, le troisième dans la magistrature, elle est restée avec deux filles nubiles et les six mille cinq cents francs du traitement de son mari. Elle attend la succession de sa mère pour la partager entre ses deux filles, afin de les marier à des savants ou à des artistes qui se marient assez aveuglément.

A quarante ans, la femme du professeur a encore assez de prétentions, et sa vie est, depuis douze ans entièrement séparée de celle du professeur. Monsieur des Fongerilles demeure dans un pavillon situé à l'extrémité d'un jardinet, il a son cabinet et sa bibliothèque au rez-de-chaussée, une chambre au premier étage et un logement dans les combles. La cuisinière lui apporte à déjeuner et à dîner, comme à un enfant, il ignore tout ce qui se passe dans sa maison. Ses amis sont le baron Japhet, le fameux chimiste, monsieur Lavrille, un professeur du Jardin des Plantes, et Planchette, l'illustre physicien, trois savants désintéressés et enfoncés comme lui dans leurs profondes spéculations, dédaigneux de renommée, aimant la science pour elle, désespérés de la voir insensiblement vulgarisée, correspondant tous trois, comme des Fongerilles, avec les savants d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie avec lesquels ils avaient des sympathies d'esprit et de caractère.

Le père Lavrille, telle est sa qualification, due à sa bonhomie, a un neveu, nommé Victorin Beauregard qui dès sa sortie du

collége en 1816 s'était passionné pour le professeur des Fongerilles et encouragé par son oncle, le professeur Lavrille, il avait conçu la noble idée de servir la vaste entreprise, le système de ce grand homme. Monsieur des Fongerilles l'accepta pour préparateur, pour secrétaire, et logea l'adepte au-dessus de lui.

L'adepte avait alors dix-neuf ans. Madame des Fongerilles trouva qu'il fallait être bien savant pour nicher un jeune homme sous les tuiles, elle prit Victorin dans son corps de logis. Victorin eut quelque temps en vénération suprême le grand des Fondrilles [*sic*], auquel il s'attacha comme Ignace de Loyola à Dieu ; mais sept ans après, comme sa santé avait pris de la force et qu'il pouvait désormais coucher sous les tuiles, madame des Fongerilles le renvoya dans le pavillon en alléguant l'âge de ses filles.

Victorin Beauregard payait une pension de douze cents francs, il demeurait au-dessus du professeur, et il espérait bien un jour être professeur-adjoint, académicien, et il oubliait, dans la culture de la science et du système, tous les ennuis de la vie ; il avait en joyeuse perspective une des deux filles du professeur à épouser.

Victorin Beauregard était un peu jardinier, en sa qualité de botaniste, et il tenait le jardin du professeur, de manière à lui donner un aspect agréable. Tous les genres de plantes grimpantes déguisaient les murs et pendaient en festons ; les massifs offraient des corbeilles pleines de fleurs et embaumaient ce petit espace.

Les trois faces du pavillon palissées étaient trois murailles de verdure percées de croisées. Une belle treille ornait la façade de la maison habitée par la famille et qui, au dehors, avait le plus horrible aspect. Intérieurement, les appartements n'étaient ni beaux, ni commodes, il y avait un petit escalier, des chambres qui se commandaient et dont les planchers offraient des hauteurs différentes, car le propriétaire avait construit à différentes époques, au gré de ses besoins.

Le rez-de-chaussée était composé d'une cuisine et d'une salle à manger, auxquelles on arrivait par un couloir que coupait en deux portions une cage d'escalier. Le mobilier se ressentait de la gêne constante qui avait opprimé cette famille sans chef, et qui subissait encore les fantaisies assez égoïstes de madame des Fongerilles.

Il y avait à divers étages cinq chambres destinées chacune

à un enfant, deux chambres de domestiques et l'appartement de Madame.

Pour trouver des logements aussi considérables à un prix modique, force avait été de venir dans la rue Duguay-Trouin, une rue non pavée, où l'on arrivait par la rue de l'Ouest qui ne fut pavée qu'en 1829. Aussi le pavillon, la maison et le jardin, avaient-ils été loués six cents francs pour douze années, en 1806, et le bail avait heureusement été renouvelé en 1818.

Chacun avait le nécessaire, des commodes à dessus de bois, des lits de pensionnaire, le carreau frotté ; l'hiver, un foyer commun. Les deux jeunes personnes portaient des robes d'indienne, du stoff, du mérinos, et leur grand'mère seule leur donnait, parfois, la petite jouissance d'une robe de soie ; elles se brodaient leurs fichus ; elles travaillaient, l'une à peindre sur porcelaine et l'autre gravait la musique. Leur mère était excellente, en ce qu'elle leur laissait la bride sur le cou, ces deux filles avaient leur entière liberté. L'une allait seule chez les marchands de musique, l'autre chez les marchands de porcelaine avec l'intrépidité de deux sergents de ville. Elles n'étaient ni laides ni jolies. Elles avaient cette plate figure française chiffonnée, sans grandes lignes, et comme ni leur père ni leur mère ne les gardait, elles prenaient la peine de se garder elles-mêmes.

Quelquefois, après le déjeuner, la mère, et chaque fille habillée, corsée[1], en brodequins, décampaient chacune de leur côté, sans se faire une question, et revenaient à cinq heures pour dîner.

Elles allaient voir leur père dans le pavillon quand l'idée leur prenait de rendre leur devoir à l'auteur de leurs jours, le bon vieillard les recevait bien, il quittait l'anatomie d'une racine, ou le microscope où il examinait la contexture d'une puce, avec une admirable bienveillance de savant, il n'avait rien à donner à ses filles que son affection, et il en était libéral, les filles n'attendaient rien de leur père, et ce savant distrait, enfoui dans le giron de la nature, était adoré de ses deux filles auxquelles il ne demandait aucun soin.

Félicie, l'aînée avait pris parti pour Victorin Beauregard en devinant pourquoi sa mère le renvoyait dans le pavillon, et sans s'être entendu, le naturaliste comprenait qu'il lui fallait une position pour pouvoir épouser Félicie des Fongerilles et Félicie paraissait disposée à attendre.

Quant à Cora des Fongerilles, fille un peu moins grave que sa sœur, elle peignait sur porcelaine, Marguerite la croyait excessivement jalouse de la protection que sa mère avait accordée à un jeune peintre qui avait son atelier rue Notre-Dame-des-Champs, et qui passait les soirées dans l'appartement de madame des Fongerilles.

La femme du savant avait des opinions excessivement mobiles. Pendant ses cinq plus belles années, la littérature était tout et menait à tout, elle ne manquait pas une séance de l'Institut, puis elle avait trouvé qu'il n'y avait rien de plus beau pour un homme que de servir son pays, non pas dans les armées de terre, mais dans la marine, et ce culte pour la marine détermina sans doute la vocation d'un de ses enfants. Elle changea d'avis et mit la cavalerie au-dessus de l'art naval ; mais ses sentiments équestres durèrent peu. Les arts lui semblèrent au-dessus de la guerre, et surtout la musique, elle était alors liée avec Sophie Gail. Elle revint à la Science, et devait finir par adorer la peinture, qui, disait-elle, l'emportait aux yeux des femmes, car la peinture était le culte de la Beauté.

Les familles où tout le monde est occupé sont les plus charmantes familles. Le professeur n'était pas un grand homme chez lui. Ses enfants et sa femme ne pouvaient imaginer ni comment ni pourquoi ce bonhomme était de l'Institut ; sa cuisinière le protégeait, il ne paraissait dans ses proportions qu'aux yeux de Victorin Beauregard.

Quand les trois vieux amis du professeur venaient, il se faisait d'agréables plaisanteries auxquelles ils se prêtaient :

— La ménagerie est complète, disait madame des Fongerilles.

— Papa, si tu as à baragouiner sciences, allez dans le jardin, disait Cora que les savants accueillaient en souriant.

Lorsque Victorin essayait de démontrer, le soir, par un beau coucher de soleil à Félicie en tournant autour du gazon ou assis sur des chaises le long de la façade qu'elle était la fille d'un homme immortel, d'un colosse, elle paraissait le croire pour ne pas déplaire à un jeune homme qui lui serrait la main, et la lui baisait parfois timidement.

Dans le monde, quand madame des Fongerilles était félicitée de porter un nom illustre, elle souriait dédaigneusement et disait :

— Ah ! vous ne savez pas combien les savants sont bêtes ! Ils ne pensent ni à leur fortune, ni à leur famille, mais monsieur des Fongerilles ne sait pas seulement si j'existe !

Quelques femmes pâles, étiolées, ennuyées, se disaient en murmurant et voyant cette femme de savant si leste, si pimpante, à quarante-deux ans :

— Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas mariée à un savant !

Cora jouait à sa mère des petites plaisanteries, comme de lui demander si elle voulait qu'elle lui rapportât un tour, ou de fausses nattes, quand monsieur Eugène Bridau[1] était là ; mais la mère avait pour système de ne pas se fâcher, et la fille était toujours désarmée.

Ces petits détails expliquent comment ces deux filles allaient dans Paris sans y courir aucun danger, elles y couraient trop vite à leurs affaires pour avoir rien à craindre. Chacune d'elles avait, comme l'abbé de Vertot, son siège fait.

Chacun peut imaginer le désordre qui régnait au Pavillon. La chambre du professeur était encombrée de fioles, d'échantillons, de papiers, de machines ; il avait ses vêtements mêlés à ses ustensiles de science, il se souciait fort peu des belles fleurs vivantes, il faisait beaucoup plus de cas d'une dissection habile ; que lui importaient les roses, les amaryllis, les volcaméria[s] qu'on apportait à sa fille du Jardin des Plantes, il se pâmait, lui ! sur les tranches imperceptibles de racines coupées, et mises entre deux verres pour son microscope, il vivait dans les principes quand Cora s'enthousiasmait pour les résultats.

En 1825, Victorin eut deux aides de camp. Deux jeunes savants, frappés d'admiration pour les lents et magnifiques travaux du professeur, l'un élève de monsieur Lavrille, l'autre élève du baron Japhet, prirent goût pour la Botanique comparée, pour les recherches qu'elle exigeait et s'y jetèrent avec la furie du jeune âge ; ils venaient prendre les ordres du digne patriarche, ils lui communiquaient leurs observations, ils se chargèrent de la correspondance avec les savants étrangers, le Système fit dans le silence de grands pas. Victorin devint aide-naturaliste, l'un des deux jeunes savants fut employé à la bibliothèque du Muséum, et l'autre se casa chez un riche particulier, amateur éclairé. Des Fongerilles, dans cette circonstance, eut, pour la seule et unique fois de sa vie, recours à son ami, le baron Total. Encore ne s'agis-

sait-il que de dignes et fervents jeunes gens pleins de mérite, et qui avaient des droits aux encouragements du pouvoir.

Jamais des Fongerilles n'avait abandonné sa position à l'égard du colosse de science, d'érudition, de pouvoir et de richesse avec lequel il traitait d'égal à égal.

Total, plus jeune de dix ans, devait quelque chose au vieux professeur. Des Fongerilles avait tout fait pour Total, et Total n'avait jamais rien fait pour des Fongerilles. Le professeur était professeur, il était académicien avant son glorieux camarade, et si le baron avait conquis un nom, et un renom universels, le bon et doux des Fongerilles se montrait content de ces succès comme s'ils lui étaient personnels, il aimait Total, il se sentait pour lui des entrailles de père, en mainte occasion, il l'avait aidé généreusement dans un travail, il lui avait dit en lui montrant un poisson désossé, une carcasse d'oiseau, comme Ney à Junot en lui désignant la batterie de la Moscowa : — Prends là ton bâton de Maréchal, et Total, moins engourdi que Junot le fut à la Moscowa, s'emparait du fait et s'élançait plus haut dans sa gloire.

Aussi rien n'égala-t-il l'empressement avec lequel le baron Total servit les trois protégés de son vieil ami. Jamais il ne voulut avoir fait quelque chose pour eux, et, quand ils vinrent le remercier, il fit le plongeon devant les effusions de leur gratitude.

— Vous ne me devez rien. Je n'ai vu que le grand, le modeste, l'illustre des Fongerilles, c'est notre maître à tous.

En 1828, le baron Total intronisé dans la science, révéré par le monde entier, crut y régner sans partage, en imaginant que le bonhomme des Fongerilles mourrait en paix, son système et lui. Des Fongerilles était un vieillard confiné près de la barrière d'Enfer, il baissait, il avait une nombreuse famille, il était souffrant. Les catégories scientifiques du baron Total étaient admises, ses théories, fondées sur ces divisions, avaient l'assentiment du monde savant. La carte de la création, agréablement découpée et coloriée par lui, avait force de loi. Total, en haute physiologie, se glorifiait donc d'avoir rendu des arrêts en dernier ressort, l'autorité de la chose jugée émanait de lui[1].

LA FIN D'UN DANDY[1].

Puisque vous voulez absolument que je vous raconte quelque chose, et, remarquez cette condition infirmante de tout intérêt, quelque chose de remarquable, quelque chose qui m'ait vivement frappé, je vous dirai non pas un conte, mais une histoire ; histoire en apparence vulgaire, histoire pour moi pleine d'héroïsme, le « sublime » de vos gants jaunes, de nos gilets de satin noir, des parfums d'Houbigant-Chardin, la bataille de Waterloo d'un Dandy.

J'étais à Rome — je vous passe tout ce que j'aurais le droit de vous dire sur mes impressions à Rome — et certes je vous dirais des choses neuves sur la vieille ville, espèce de borne contre laquelle le plus petit roquet littéraire... pardon, je m'arrête, malheureusement, il n'existe pas dans la république des lettres, de chastes ordonnances de police — malheureusement, car tout le monde désirerait bien lire : il est défendu de faire un vaudeville contre telle idée.

J'étais à Rome, — l'année ne fait rien aux histoires, si c'était un conte, je vous dirais : c'était vers le mois d'octobre de l'année 28, mais ici, je crois qu'il vous suffit de savoir que j'étais à Rome. — Rome dit tout.

J'étais à Rome, comme M. de Chateaubriant était chez les

Natchez, et M. E. Sue à bord de la Salamandre[1], — y êtes-vous ? Je logeais au Palais Fanatucarezzinonicottarinetti, l'hôtel le plus fashionnable de Rome... Pardonnez-moi d'ôter toute couleur de vérité, ou toute vérité de couleur, car il n'importe guère que couleur soit devant ou derrière, mais je serais au désespoir de vous voir, le moins du monde reconnaître le jeune homme dont je vais avoir à vous entretenir et auquel vous avez tous tendu joyeusement la main. Aussi, voudrais-je en faire quelque chose d'aussi peu individuel que l'est Pyrrhus, Mondor ou Derville sur le théâtre français — l'histoire que j'ai à vous dire est trop vraie pour que je ne cherche pas à la fausser — il faut être de son époque.

Je logeais à l'hôtel F, etc. sur le quai du Rhône, et d'où l'on découvre tout le lac[2], position superbe, et je m'étonnais jadis [. . . . .][3]

QUATRIÈME LIVRE,

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE.

MADEMOISELLE DU VISSARD

OU

LA FRANCE SOUS LE CONSULAT[1].

PREMIÈRE PARTIE.

L'OUEST.

PREMIER CHAPITRE.

LE PLOUGAL.

A une lieue environ de Pontorson, du côté du Finistère, sur la côte et dans une partie qu'on regarde comme inaccessible à cause des rescifs[2] et des bancs de granit qui forment une terrible ceinture à ce rivage redouté sur lequel récemment on a bâti l'un de ces phares protecteurs que la France a multipliés, se trouve une de ces misérables habitations encore appelées des châteaux, à l'époque où ce récit commence. Jadis, dans les temps nébuleux de la Bretagne il y eut sans doute à cette place une puissante domination dont les vestiges sont dans le nom même du domaine qui se nomme le Plougal. Les érudits de cette grande province, qui fut un royaume, sauront expliquer ce que contient ce mot ; mais, en 1803, la majesté du nom n'était plus en harmonie avec la chose. Le château se composait d'un simple corps de logis en maçonnerie de cailloux et de mortier particulier à cette partie de la Bretagne. Cette maçonnerie à laquelle les cailloux noirs et le

granit donnaient l'apparence d'une mosaïque était percée de cinq croisées dont les encadrements et la croix était en pierre, et flanquée de deux tourelles rasées au niveau du toit. Les vitres cassées étaient remplacées par des papiers huilés, les volets qui restaient, tombaient de vétusté. Les blessures de la toiture avaient été pansées avec des planches. Les lézardes des murailles s'ouvraient démesurément. Un seul mot expliquera cet état de choses. Lors de l'expédition de Quiberon, en 1795, un détachement de Bleus avait occupé ce point, avait rasé les poivrières, les girouettes, avait fait du feu avec les boiseries, avait dévasté le château qui appartenait à l'un des royalistes les plus déterminés et dont la femme devint veuve, car il périt à Quiberon. La veuve hérita des débris de la fortune de son mari de qui elle n'avait pas eu d'enfants, et elle se jeta désespérément dans la dernière lutte des royalistes au commencement de ce siècle, elle y perdit un héros de qui elle s'était éprise ; et, lors de la pacification obtenue dans l'ouest par les soins du premier Consul, elle vint cacher au Plougal son désespoir ; et, disons-le, sa misère. Les domaines du Plougal se composaient de trois métairies très-belles, valant chacune cent mille francs et qui ne rapportaient pas un denier à la propriétaire. Selon la coutume bretonne, maintenue plus tard par le code, le feu comte avait reçu de ses fermiers le capital en argent, et pour rentrer dans la propriété dont sa veuve restait d'ailleurs titulaire, il fallait rendre le prix reçu. Les tenanciers saluaient alors leur maîtresse avec respect ; sur un ordre d'elle, ils auraient repris les armes et se seraient rués sur la République ; mais ils ne lui devaient rien. Néanmoins, sachant la position de la Comtesse, ils apportaient bénévolement au Plougal des denrées fort nécessaires et dont elle vivait. Les trois cents hectares au revers desquels le Plougal est assis sur une éminence avaient été coupés à blanc, et cette dernière source de revenus était tarie pour quarante ans. Il restait douze cents arpents de landes du côté de la petite ville de Saint-James, et un quart de lieue de grèves, de roches en granit, de sables infertiles dont la pêche appartenait au Plougal. Au bas du château s'étendait dans un pli de terrain bien abrité des coups de vent de mer un jardin de deux hectares, et derrière la maison un parc d'une douzaine d'arpents où se voyait un misérable verger. De 1792 à 1802, en dix ans, on devine ce que peut devenir un verger abandonné

à lui-même ; le replanter, il eût fallu rester là dix ans avant d'avoir des fruits.

Les communs étaient dans un état très-piteux, en harmonie d'ailleurs avec le Plougal. La plupart des bâtiments montraient des carcasses sans toits ni portes. De hautes herbes croissaient dans l'intérieur, et l'on avait ôté depuis deux ans, les restes des toits pour couvrir une écurie, une sellerie, un grenier, un chenil où se trouvaient deux excellents chevaux bretons, une vache, des cochons, et un poulailler. On entendait crier les poules, les canards, et si la propriété ressemblait à un squelette, ce squelette vivait.

Mais la misère à la campagne est-elle la misère ? La nature étendait son manteau vert sur toutes les plaies, les fleurs égayaient ces ruines, le soleil y jetait ses rayons. Des haillons parfumés par des fleurs, émaillés de riantes couleurs, ne sont plus des haillons.

Devant le château, sur ce que dans tous les châteaux on appelle la terrasse, c'est-à-dire un espace sablé, plein de pourpier, mais qui, au Plougal, avait son vrai sens à cause de la situation de cette noble ruine, deux personnes étaient assises sur un banc de bois fait d'une vieille planche soutenue par quatre piquets et placé contre la muraille, près de la porte d'entrée. Les républicains avaient respecté le chèvre-feuille et le jasmin en espalier devant lesquels, ce banc avait été récemment placé. Les deux personnes étaient une femme et un prêtre en costume, quoiqu'on fût en juillet 1803. La femme, âgée d'environ quarante-six ans, petite, rondelette, à cheveux noirs, offrait sous le vaste chapeau de paille commune à rubans blancs flétris qu'elle avait sur la tête, une figure où la guerre civile et ses malheurs se lisaient, tant elle était en harmonie avec la façade du château. Ses yeux bruns et magnifiques d'expression avaient été cerclés de rides que l'embonpoint de l'inaction comblait en ce moment. Ce visage dont le type breton était reconnaissable se recommandait par une netteté de contour, par une fermeté de chair, un teint à la fois mat et coloré que plus d'une parisienne eût envié. De grandes choses tentées et avortées donnaient à la physionomie une profondeur morale, explicable par l'habitude du commandement, par une décision rapide, par des qualités au repos. La comtesse avait les yeux attachés sur l'océan, dont la nappe bleue et nuancée de quelques franges argentées s'étendait à cinq cents toises environ du château. La mise de la comtesse, propriétaire de cette belle

terre annulée, ne manquait d'ailleurs pas d'une certaine coquetterie. Elle portait un spencer de percale plissée, et une robe de tartan[1] écossais, qui dénotait le succès des corsaires français, ou des intelligences avec les contrebandiers. La comtesse avait aux mains des gants de daim, et des brodequins en peau de chèvre aux pieds. Elle était encore belle, mais certes elle eût paru sublime à qui l'on eût dit qu'elle avait partagé tous les dangers du grand Charette et ceux du célèbre marquis de Montauran. Malgré les erreurs de sa vie, aux manières du prêtre, il était facile de voir qu'elle était l'objet d'un profond respect. Cet ecclésiastique, venu à cheval de la petite ville de Saint-James, en était le curé ; aussi n'est-il pas besoin de dire qu'il appartenait secrètement au parti royaliste, car sa vie publique, inattaquable par suite d'une discrétion ecclésiastique n'offrait aucune prise à l'autorité.

— Qu'allez-vous faire, madame la comtesse, dit-il, car les cinquante livres que j'ai si péniblement recueillies ne vous mèneront pas loin. Les Bretons attachés à la cause royale risquent plus facilement leur vie qu'ils ne donnent leur argent. On commence, entre nous, à se défier de princes qu'on ne voit point, qui ne se sont jamais mis à la tête des armées vendéennes, et le premier Consul réalise les vœux de beaucoup de gens sages qui veulent la paix et la tranquillité...

En disant ces paroles, l'abbé regardait autour de lui comme pour les appuyer d'un commentaire éloquent, car les pierres mêmes parlaient.

— L'abbé ! L'abbé !

— Oh ! madame, je chouannerais encore demain, s'il y avait chance... Ne me soupçonnez pas de vouloir changer de bannière. Je mourrai au Roi, comme à Dieu ! Je ne songe qu'à vous ; vous ne voyez pas le mouvement qui s'opère en France, et au lieu de rester ici à caresser une chimère, vous devriez vous réconcilier avec madame votre mère, aller chez elle, vous marier avec un homme dont la fortune vous permettrait de rétablir cette terre...

— Qu'appelez-vous caresser une chimère ? dit-elle en riant, parlez-vous de mes espérances politiques, parlez-vous du chevalier...

— Madame, le chevalier a vingt-deux ans et...

— Et j'en ai quarante-six... dit-elle en interrompant vivement l'abbé, je le sais, je sais un secret tout aussi facile à pénétrer que

celui de mon âge, il ne m'aime pas, et moi je donnerais ma vie pour lui...

— Madame, répliqua le prêtre en souriant, nous ne sommes pas ici au tribunal de la pénitence...

La comtesse s'arrêta, elle regarda l'abbé, lui prit la main et lui dit :

— Dans quel cœur voulez-vous que je verse mes pensées, puis-je parler à ces rochers, à la mer...

— Madame, en venant vous apporter ce que je viens de vous remettre, je me disais qu'il fallait renvoyer les conseils à un autre jour ; mais je vous sais si grande, si peu semblable aux autres femmes, que je me suis décidé à parler... Le chevalier est chez vous une bouche inutile, et il n'y est pas seul, vous gardez avec vous Marche-à-Terre, Pille-Miche et la petite Izaï, comment voulez-vous faire vivre une garnison de cinq personnes sur le Plougal, sans compter le père Lugol votre concierge ? Vos fermiers cesseront un beau jour leurs envois, je ne récolterai pas toujours vingt-cinq louis tous les trimestres... Ouvrez donc les yeux ? Quant à Marche-à-Terre, il vous quittera de lui-même, ses affaires sont arrangées...

Une sombre inquiétude ôta la vive expression qui rajeunissait le visage de la Comtesse.

— Pardon, madame, je suis poussé par le respectueux attachement...

— Oh ! dit-elle, ce n'est pas pour moi que je me chagrine !...

— Ne pensez plus aux princes, répliqua vivement le curé, laissez faire à Dieu sa besogne, après tant d'efforts inutiles, et tant de sang versé, lui seul peut rétablir le Roi par les voies qu'il se propose...

— Jusqu'à mon dernier soupir, je songerai certes à rétablir le Roi sur son trône, et la main d'une femme est plus puissante qu'on ne le croit ; mais je suis trop vieille, l'abbé, pour donner au monde une seconde édition de Charlotte Corday !... Non mon ami, mon exclamation regardait Amédée. Vous avez d'ailleurs raison. Il y a trop de bouches dans la place, je vais congédier Pille-Miche et Marche-à-Terre. Pille-Miche trouvera bien quelque ferme à prendre, sur notre recommandation. Izaï me servira, quelques écus par mois nous suffiront ; mais Amédée !... Que faire de lui !...

— Voulez-vous le marier, je m'en charge ! dit vivement le prêtre. Il est si beau qu'il sera casé dans un mois...

— Quel meurtre ! répondit la comtesse. D'ailleurs, vous ne le connaissez pas ! Il est déjà bien las de deux ans de repos. C'est un Catilina, un chef de partisans, un contrebandier, un aventurier, un héros, il ne vit que par le péril, il en a pris l'habitude. Par la turbulence de son sang, par la puissance de son cœur et la force de son imagination il se trouve dans la situation de ces gens blasés qui cherchent des émotions à tout prix, qui les demandent aux précipices, qui prient à tout moment la Mort de les aider à vivre. Quand il va pêcher, comme aujourd'hui, il se rend à sa barque tout droit, il saute de roche en roche, j'y suis faite, je le regarde sans frissonner franchissant ces abymes[1]. Beau comme Alcibiade, il a la force d'Hercule, il est généreux et défiant, discret et enfant, franc et rusé, fin comme une femme, c'est le modèle du conspirateur, du général. Je lui dis tout cela, je le prêche pour l'envoyer servir soit en Autriche, soit en Russie, mais il ne veut pas porter les armes contre la France républicaine, il fera la guerre aux Bleus tant qu'on voudra, mais pour le grade de Feld-Maréchal il ne se mettrait pas dans les rangs ennemis. Il admire Custine qui s'est fait couper la tête, et méprise Dumouriez qui s'est enfui ; dans le même cas, il préférera la mort du marquis à la vie du roturier. — On voit, dit-il, que Custine était gentilhomme. Français contre Français, Blancs contre Bleus, ça lui va ; mais l'armée de Condé de l'autre côté du Rhin, mais les émigrés mendiant dans les capitales et déshonorant la noblesse, il pleure de rage ! Voici deux ans que je lui propose l'assassinat de Bonaparte à nous deux, il me répond : — Un duel ! l'attaquer franchement, oui, mais un piége, une embûche, une machine infernale, c'est une infamie. Je lui réponds : — Qui veut la fin, veut les moyens !... Ah ! si j'étais ce que j'ai été, s'écria la terrible bretonne, il y a deux ans que cet homme-là serait embaumé !...

— Vous êtes encore charmante, dit le prêtre, et vous pouvez vous bien marier...

— Non, notre défaite à Fougères, la mort de mes deux héros, la pacification, tous ces événements-là m'ont donné mon âge. Mon âme a passé dans le corps d'Amédée, je suis heureuse de le voir si peu accessible à la passion, les femmes perdent les hommes.

— Si vous l'aimez, engagez le chevalier à servir, il sera l'hon-

neur de son pays et de la Bretagne. Bonaparte est protégé par la puissance divine. Voyez ? il n'a plus de rivaux, il a donné autant de force que de bon sens au Gouvernement, le doigt de Dieu est là. Tout en conservant mon opinion, j'obéirai...

— Vous serez Évêque ! dit la comtesse avec amertume.

— Que monsieur Amédée fasse sa soumission, et il sera bientôt général, répondit l'abbé.

— Lui se soumettre ! s'écria la comtesse. Lui qui brûlerait la cervelle à Cormatin, à Scepeaux, à Bernier s'il les rencontrait ! Mais vous ne le connaissez pas ! C'est une âme de bronze, il irait au supplice en criant : — Vive le Roi ! Proposez-lui de faire la guerre aux Anglais et de conquérir un Empire dans l'Inde ! il ira, car il y a chez lui l'étoffe d'un Fernand Cortez, d'un Pizarre ; mais obéir à des chefs, il couperait d'un coup de cravache la figure au premier Consul, si le premier Consul ne lui parlait pas en gentilhomme. Ce n'est pas l'enfantillage du jeune homme qui s'estime à toute la valeur de ses espérances, c'est une conviction profonde. Il sert le Roi, parce que le Roi, c'est tout. La noblesse c'est la représentation de nos droits, de notre race, le Roi, selon Amédée est à nous. Je lui voudrais d'autres idées... Mais je ne veux plus lui entendre siffler : — *Allons, partons, belle !...* quand j'essaie de lui faire prendre ce que nous appelons un parti raisonnable.

— Mais l'argent ? La vie ?... dit l'abbé.

Tout à coup, l'abbé se tut. La fine silhouette du personnage dont la comtesse et le prêtre parlaient se dessina sur la pointe du roc la plus élevé[e] du groupe de roches qui formaient aux jardins du Plougal une enceinte naturelle, et il sembla qu'il venait de s'y poser absolument comme un oiseau. Le chevalier se détachait nettement sur le fond bleu de la mer, car il avait la vareuse noire, le large pantalon et le vaste chapeau des marins. Il vint lentement, il se retournait de dix pas en dix pas, il eût donc été facile à un étranger d'examiner ce personnage que la comtesse admirait avec le laissez-aller d'une femme à qui son âge permet de ne plus faire la jeune fille. Le chevalier, alors âgé de vingt-deux ans, était d'une taille moyenne, mais excessivement svelte. Au premier coup d'œil, on l'aurait pris pour une de ces jeunes anglaises pâles, d'un coloris fin, d'une délicatesse de poitrinaire, qui se serait déguisée en homme, car il paraissait avoir à peine dix-sept ans. Le tour de la bouche, les joues étaient encore sans ce poil follet qui dénote la

fin de la puberté. Comme tous les hommes à qui la nature promet la longévité, il était, comme on dit vulgairement retardé, les affreuses privations de sa jeunesse passée dans les guerres de la Vendée, qui lui ravirent son père et sa mère avaient nécessairement influé sur son développement ; mais sa bonne nature avait fini par triompher de ces misères. En supportant des fatigues au-dessus de ses forces et que l'énergie de son âme, stimulée par l'exemple de son père et aussi par la grandeur de la lutte[1], il avait acquis un tempérament exceptionnel. A l'âge de douze ans, sa sœur et lui furent emportés par leur mère dans cette tempête, car cette femme courageuse n'avait pas voulu quitter son mari, troisième fils du fameux marquis du Vissard qui s'était fait un nom dans les Indes. Donc, depuis l'âge de treize ans, Amédée avait connu les périls, les victoires et les revers de cette guerre où des paysans luttèrent contre une république victorieuse. Sa mère, une noble et belle Irlandaise adorait Amédée qui présentait un de ces incroyables phénomènes de ressemblance où la nature semble s'être trompée de sexe. Amédée ressemblait tellement à sa mère qu'il avait plusieurs fois accompli sous les vêtements de sa mère des missions importantes qu'aucun homme n'aurait osé entreprendre. Il avait connu presque tous les chefs des armées catholiques, Stofflet, Cathelineau, Bonchamps, d'Elbée, La Rochejaquelein, Charette, Montauran, l'abbé Bernier, Lescure, Frotté, Tinténiac, etc. Pourchassés comme des bêtes fauves, après la terrible déroute du Mans, ils étaient tous quatre de ceux qui tentèrent un dernier effort à l'affaire de Savenay. Amédée avait été forcé d'enterrer lui-même son père au bord d'un étang, au pied d'un vieux saule dans l'écorce duquel il grava à la hâte : Ci-gît le chevalier du Vissard, mort à Savenay. Le lendemain de cette affreuse journée, Amédée porta pendant sept lieues sa sœur cadette devenue sourde pour s'être trouvée trop près du canon au siége d'Angers, et qui était née muette. Sa mère mourut de fatigue et de douleur dans les marais salants du Croisic, au moment où le baron du Guénic, ami de cette famille, venait en chercher les restes pour les embarquer sur un vaisseau danois dont le capitaine consentait à les passer en Hollande. Le baron avait alors pris avec lui les deux enfants, après avoir fait ensevelir la mère à Guérande. Amédée donna la mesure de son audace et de son courage en cette circonstance, car il alla reprendre le corps de

son père et l'apporta pour le réunir à sa mère dans la même tombe. Il conduisit sa sœur chez son grand-père le marquis du Vissard, et, pour ne pas compromettre le vieillard, il s'était jeté dans l'armée de Charette, et avait mené la vie aventureuse d'un partisan. Après la mort de Charette, il s'était adonné, corps et cœur, à la prise d'armes de Quiberon, puis à celle de Montauran, en 1799 ; et, depuis la pacification, il avait été recueilli par la comtesse, aussi pauvre, aussi courageuse, aussi dénuée que lui, et qui s'était senti au cœur un amour maternel pour cet enfant qu'elle n'avait connu que dans cette dernière tentative, à la réunion des chefs à Saint-James.

A vingt-deux ans, Amédée paraissait donc, au physique, avoir quinze ans, car il avait au moral plus de trente ans. Blond, il portait, à la mode vendéenne, les cheveux longs et sans poudre, ce qui rendait sa charmante figure encore plus maigre qu'elle ne l'était. Sa voix douce, ses manières féminines, ajoutaient encore à l'illusion qu'il produisait. Ses yeux bleus, aux longs cils recourbés, accompagnés à l'entour des teintes nacrées et transparentes qui laissent voir des réseaux de veines, avaient tour à tour, et selon la passion, ou la douceur des anges ou l'éclat foudroyant du génie. La coupe de son front, l'ovale de sa figure, le dessin de sa bouche meublée de dents dont l'ivoire fin et bleuâtre relevait la rougeur des lèvres, la tournure des oreilles délicates, tout était d'une distinction, d'une grâce adorables. Il possédait une de ces voix musicales et chattes[1] qui font résonner dans les cœurs les plus farouches les bonnes cordes et réveillent les sentiments doux. Sous cette trompeuse faiblesse, sous cette enveloppe féminine, était cachée une force incroyable, des muscles d'acier, et une habileté prodigieuse à tous les exercices violents. Amédée, tireur habile comme un sauvage, nageur intrépide, pêcheur adroit, marin, avait mis en adresse tout ce qui lui manquait en science universitaire. A son âge, il avait l'expérience de tous les malheurs, il adorait son père et sa mère, et ils n'étaient pas ensevelis seulement à Guérande, disait-il quelquefois. Il avait pour les Bleus l'estime qu'a le chasseur pour un gibier qui se défend bien ; mais c'était son gibier. Loyal comme un enfant de la nature qui n'a rien vu, catholique comme Bossuet, ignorant le monde et ses lois, n'ayant de 1793 jusqu'en ce moment pas eu mille francs en tout entre les mains, il devait intéresser profondément une femme de la trempe

de la comtesse dont la maternité peut paraître à juste titre suspecte ; mais Amédée était pour elle, en tant que femme, d'une insouciance désolante, il acceptait d'elle toutes ses faveurs sans y attacher la moindre importance, il cachait même avec une noble discrétion le mépris que lui inspirait l'infidélité. Selon lui, la comtesse aurait dû mourir avec Charette ; mais, cet amour de la fidélité quand même, cette doctrine du sentiment unique prenait sa source chez Amédée dans une ignorance profonde de la vie, de ses nécessités, de la diversité des tempéraments, des caractères, des situations. Quoique très illettré, quoique les bois, les grandes routes, la guerre civile, fussent comptables de cette éducation manquée, Amédée avait la politesse du gentilhomme, il était respectueux avec les vieillards, doux avec les femmes, et il rendait à chacun ce qu'il croyait lui devoir par suite de la haute opinion qu'il avait de lui-même. Sa perspicacité, d'ailleurs, équivalait au don de seconde vue, il devinait un Bleu, comme le chien du logis flaire un voleur, il étudiait les gestes, la voix, les regards d'un homme avec la sagacité du Sauvage, avec l'habileté d'un homme habitué à ces examens complets et rapides nécessités par les crises de la Guerre civile. La nature l'avait investi du don de plaire, il possédait un magnétisme attractif d'une incroyable puissance.

— Qu'avez-vous ? Amédée à regarder ainsi la mer ! demanda la comtesse lorsque le gentilhomme fut à portée de voix.

— Il y a, répondit-il, un sloop à l'horizon... Je voudrais la longue-vue pour savoir s'il est français ou anglais... Bonjour, monsieur l'abbé. Comment va-t-on à Saint-James ? Avez-vous des nouvelles de Pontorson ? Car nous vivons ici en Sauvages, sans lire un journal, sans savoir ce qui se fait, nous sommes pauvres...

— Monsieur le chevalier, tout est à l'encontre des espérances que vous cultivez. Tout est à la paix, en France, s'entend, car on va guerroyer avec l'Anglais. Le premier Consul médite une descente en Angleterre.

— Mon Dieu, je donnerais bien ?... quoi, je n'ai rien ! Enfin, je voudrais voir le premier Consul !... Allez ! L'abbé, l'on recommencera bientôt la guerre, car le cutter[1], ce n'est pas un sloop[2], c'est un anglais... Que vient-il faire ici ?...

— Il va se faire prendre. Le fameux Lanno de Pontorson, le

contrebandier, a des lettres de marque, il a, dit-on, armé un bâtiment, et vous devriez prendre un intérêt dans ce corsaire et y apprendre la marine, vous employeriez votre temps bien utilement. Jean Lanno est un Chouan des mers, il a servi sous Suffren et d'Estaing, il connaît les Indes, il aimait Tippo-Saëb, il a les Anglais en horreur, il est royaliste, et il regarde le pavillon des bleus comme un chiffon nécessaire, vous deviendriez un fameux marin, et il aurait des égards pour vous... Toutes vos qualités acquises et naturelles vous serviraient puissamment, vous feriez une belle dot à votre sœur, vous pourriez réparer le Plougal et avec le temps, vous auriez des lettres de marque, un bâtiment à vous, et avec des matelots à vous, qui vous suivraient comme des chiens, vous pourriez trouver au Plougal un port à vous seul, car un homme habitué à ces rescifs, et qui les connaît comme vous les connaissez, mouillerait un brick dans la cave aux cancres[1] comme un cocher remise sa voiture dans une petite cour. On est à l'abri des vents, des tempêtes, le canon d'une frégate ne vous y atteindrait pas. En temps de guerre, un corsaire est un Roi...

— Je suis ignorant comme un homard, répondit le chevalier.

— Vous parlez anglais comme un homme né dans le pays de Galles, et vous apprendriez l'espagnol et le malais en deux croisières.

— Et les mathématiques ? dit le chevalier. Notre curé, l'abbé Fargeau, ne m'a malheureusement enseigné que l'écriture, la lecture et quatre règles...

— En six mois, vous sauriez tout ce qu'il faut de mathématiques pour être un parfait marin, et je vous les apprendrais, moi ! s'écria le curé...

— Je vous suivrais, dit la comtesse, je vous serais bien utile ! Et puis, il nous manque de voir du pays. Songez donc Amédée, au plaisir de connaître les États-Unis, le Mexique, la Floride, j'ai un oncle à la Louisiane... Nous irions en Andalousie, en Italie, en Grèce, en Égypte, dans l'Asie Mineure, et, quand nous n'aurions plus d'argent, nous recommencerions la course... Et qui sait ce que nous deviendrions !... Quel plaisir de ravager une possession anglaise !

Les yeux d'Amédée s'animèrent ; il sourit, le curé jeta sur la comtesse un regard d'intelligence comme pour dire : — Nous le tenons.

— Songez, monsieur le chevalier, que s'il n'y a plus de troubles en Bretagne, il vous faudra vivre et que pour vivre honorablement, il faut des rentes. Vous n'avez pas encore songé sérieusement à la vie, et votre peau de bique, en hiver, votre vareuse en été, ne vous suffiront pas toujours. Vous avez vingt-deux ans, l'avenir est devant vous. Vous ne voulez ni quitter la France, ni vous soumettre, votre position ne sera pas tenable pendant longtemps...

— Ne le tourmentez pas, mon cher abbé, dit la comtesse en frémissant de voir le beau front d'Amédée contracté par de pénibles pensées.

— Vous avez raison, l'abbé, dit-il, la vie de corsaire est la seule que je puisse accepter. Si d'ici à trois mois il n'arrive rien de la Cour, si les princes ne font plus aucune tentative, d'ailleurs, j'irai leur demander à Londres des avis, eh ! bien, je me mettrai sous Jean Lanno, j'apprendrai le métier de marin, je deviendrai un loup de mer, je ferai la guerre à l'Anglais... J'ai l'idée d'aller piller le château qu'on a pris à mon bisayeul[1] maternel et d'y prendre des irlandais attachés à la vieille famille des O'Flaghan pour en faire des matelots. Mais il faudrait servir la République Française ! c'est impossible !... ajouta-t-il oppressé par une pensée qui lui revint. Je hais encore plus les Bleus que les Anglais.

— Et pourquoi ne pas servir la République, est-ce que nous n'avons pas fait notre soumission. Est-ce que je ne prie pas Dieu dans une église où vient un maire qui porte les couleurs qu'ils appellent nationales ?... Voyons ? croyez-vous, chevalier, que dans l'histoire, ce sera un déshonneur de s'appeler Hoche, Desaix ou Marceau ?

— Oui, si Desaix, Hoche ou Marceau avaient été des royalistes au lieu d'être des Bleus. Comprendriez-vous Charette au service du premier Consul ?

— Turenne a été contre le Roi Louis XIV, dit la Comtesse.

— Je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est que ce n'est plus la même chose. Vous proposez à Turenne servant le Roi de servir parmi les rebelles, et je conçois que si Turenne a livré bataille à son Roi, il ait pu quitter sans honte les rebelles.

Le curé garda le silence.

— Vous êtes plus savant que les plus savants ! Je fais comme madame, dit le curé, je vous admire, mais où cette envie per-

pétuelle d'en venir aux mains avec la République vous mènera-t-elle ?

— A mourir pour le Roi ! comme tant d'autres !

— Vous ne tenez donc pas à la vie ! dit la comtesse d'un ton de reproche.

— Non, en temps de guerre civile ! Avons-nous ici nos aises ? Qui peut nous faire aimer la vie ? répondit-il en lançant à la comtesse un regard plein de douceur. Croyez-moi, madame, ne dédaignez pas les offres de Bauvan ? Vous avez encore votre mère qui vous conserve une terre en Anjou, retournez près d'elle, mariez-vous, et vivez tranquillement. J'ai laissé ma sœur chez mon grand-père où mon oncle a pris au sérieux la pacification. Moi, je reste et veux rester un aventurier ! un brigand comme ils disent ! Le jour où j'aurai perdu toute espérance, je me ferai turc en Égypte... ou hollandais aux Indes...

— Madame la comtesse est servie, vint dire une jeune fille.

— Si vous ne craignez pas un mauvais dîner, l'abbé ! dit la comtesse, restez avec nous, jusqu'à ce soir...

— C'est un honneur qu'on peut acheter en faisant une chère détestable ; mais je n'aurai pas ce mérite... Yvon Bacuël, votre fermier, m'a vu, et il vous a envoyé une douzaine de bouteilles de vin de Bordeaux, que je lui rendrai la première fois qu'il viendra me voir à Saint-James, et j'ai pris la liberté d'apporter un jambon donné par madame Longuy, et une galantine faite par ma gouvernante. Je suis venu tranquillement au pas, de Saint-James à votre domaine de Carhouët, où j'ai déposé les provisions, car j'avais deux bouteilles de liqueurs, du vespetro[1] de Turin et de la crème de madame Amphoux[2], offertes par la tante de votre adorateur, le comte de Bauvan... Enfin du café, du sucre, j'étais chargé comme un Mage, sans compter les bénédictions de vos admirateurs.

— Ce n'est pourtant pas la Saint-Louis ! dit le chevalier en souriant.

Au moment où les trois personnages se levaient pour entrer dans le pauvre château du Plougal, on entendit du côté des communs un tapage infernal causé par des aboyements[3] de chiens comme enragés. Les voix bien connues de Pille-Miche et de Marche-à-Terre dominaient ce tumulte. Le chien favori du chevalier un superbe lévrier accourut sur la terrasse poursuivi par

deux chiens de la race des chiens des Pyrénées. Ce magnifique trio montra toute son intelligence en restant immobile à l'aspect des trois maîtres. Les trois chiens furent bientôt suivis de trois hommes, et quels hommes ! Marche-à-Terre, le fameux chouan, petit, trapu, à grosse tête, tenait par le collet un homme vêtu comme un paysan breton et qui parlait vivement en bas-breton avec Marche-à-Terre et Pille-Miche. Le grand et nerveux Pille-Miche tenait une serpe à la main.

— De quoi s'agit-il ?... Voyons, laissez cet homme libre, que peut-il faire au milieu de quatre hommes déterminés ?...

— Monsieur, dit Pille-Miche, il se dit un gars du Morbihan, il vient d'arriver avec, sous votre respect, une soixantaine de beaux cochons, et il nous en a offert un à un prix si bas que j'ai bien vu qu'il n'a jamais vendu de cochons... Et d'un. Marche-à-Terre est venu, je lui ai dit en bas-breton : — Vlà un Corentin ! car depuis nos malheurs causés par ce parisien, nous appelons des espions des Corentins. — Oui c'en est un, me dit Marche-à-Terre, faut le jeter pieds et poings liés à la mer, avec des cailloux dans un sac au cou. Et il nous répond pour lors, en bas-Breton : — Je suis un ami, et j'attends ici mon maître, qui doit s'y trouver... On ne tue pas un gars, dit-il, qui a deux serviteurs comme ceux-ci à ses ordres. Il a sifflé, les deux chiens que vous voyez sont venus, les nôtres ont piaillé, les deux animaux nous ont pris, Marche-à-Terre et moi, à la gorge... ah ! j'ai pris ma serpe, et... Il a fait un signe aux chiens, et, comme on ne peut rien voler ici,... j'ai compris qu'il y a quelque chose...

— Monsieur, dit le marchand de cochons, je suis du Morbihan, je vous demande l'hospitalité pour deux heures, enfermez mes chiens, gardez mes cochons, et dans deux heures nous serons les meilleurs amis du monde... ajouta-t-il en se tournant amicalement vers les deux chouans. Je suis heureux de pouvoir connaître le fameux Marche-à-Terre et son ami Pille-Miche. Moi je me nomme monsieur Caboche, nous avons servi la même cause, et...

Il s'arrêta pour regarder le brick qui, après s'être approché de la côte aussi près que les brisants le permettaient, n'était plus qu'un point blanc à l'horizon. En voyant ce mouvement, le chevalier qui toisait Caboche, comprit que l'arrivée de cet inconnu se liait à celle du brick.

— Tu parles de ton maître, vient-il par terre ou par mer, et qui est-ce...

Les chiens se jettèrent vers les roches par un mouvement passionné qui fit dire à Caboche :

— Il vous le dira lui-même, car le voilà.

Un sifflement particulier retentit et Caboche y répondit.

— Il est bien hardi, ton maître... dit la comtesse.

— Il en a le droit, madame, répondit Caboche.

— Et sait-il où il vient...

— Je le crois bien, madame, il vous connaît bien et il vient vous voir, vous et monsieur le chevalier du Vissard, j'ai battu le pays, nous sommes en sûreté, vous comprenez que si mon maître aborde en Bretagne par ce chemin-ci, dit Caboche en montrant l'Océan, et fait une demi lieue à la nage, ce n'est pas un Bleu !... Il m'a dit, il y a quinze jours, en Flandre : — Je serai le vingt juillet au Plougal, sois-y avec un troupeau de cochons. J'ai demandé l'heure, il m'a dit : — Le jour. Vous voyez que le maître et le serviteur se connaissent.

— Qui est ton maître...

— Ah ! Monsieur l'abbé, je n'ai que Dieu et le Roi pour maîtres... Quant à celui qui veut se mettre, à ce qu'il paraît marchand de cochons, il vous dira lui-même ce qu'il est ; mais, soyez sûrs, mes chers seigneurs qu'il est notre supérieur dans les armées catholiques.

Le chevalier s'élança vers les roches et il alla aider le naufragé volontaire à sortir de ce dédale de granit. La curiosité de l'abbé, de la comtesse était si vivement excitée qu'ils oublièrent le dîner ; d'ailleurs, Amédée était dans les rescifs.

— Gardez cet homme à vue, dit la comtesse ; enfermez ses cochons, et tenez-vous dans la cuisine avec lui. Que le père Lugol veille à la porte...

Quelques instants après, la comtesse et l'abbé virent le chevalier tendant la main à l'inconnu qui parut à ses côtés et descendit la roche aussi lestement que lui. Ce personnage, âgé d'environ trente ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, et d'un embonpoint qui n'excluait pas l'agilité, ne parut pas au premier coup d'œil appartenir à l'aristocratie ; l'œil exercé de la comtesse ne put s'y tromper ; mais il possédait cette noblesse que donnent les grands sentiments et l'élévation de l'âme. Le grand, chez les

gens du peuple, devient grandiose, le courage a de la rudesse, l'esprit a du mordant, la grâce est sauvage, toutes les vertus ont des inconvénients, il est difficile à l'homme sorti du peuple d'être parfait, c'est le vice du sang ; il lui manque une élégance, une finesse, une habitude d'être ce qu'il est qui se comprennent plus qu'elles ne s'expliquent. L'Église et le service militaire transformeront la nature populaire, et c'est par ces deux écoles que les hommes remarquables, sortis de la foule, se sont modifiés ; mais l'homme qui se fraye une route de bas en haut garde toujours des vestiges de son manque d'éducation. Mais aussi jamais les gens de la bonne compagnie n'ont sauvé d'empire, ni soutenu de trône, ni élevé de dynastie.

La comtesse regarda l'abbé comme pour lui dire : — Qui est-ce ?... L'abbé répondit par un regard qui disait : — Je ne connais pas celui-là !... Et il ne cessa d'examiner le débarqué dont le pantalon de matelot se séchait au soleil de juillet, dont la vareuse pleine d'eau de mer marquait son passage par des sillons de gouttes aussitôt absorbées.

— Vous êtes le chevalier du Vissard, fut le premier mot du nageur.

— Oui, monsieur, répondit Amédée.

— Je viens causer avec vous d'affaires sérieuses, et vous devez penser qu'un homme forcé de prendre un brick anglais au lieu de la diligence de Mayenne pour se rendre au Plougal...

— Est un émigré !

— Pour qui me prenez-vous ! répondit l'inconnu. Moi !... Non, Monsieur, je suis Breton, et dans quelques heures, je vous justifierai de mon grade de lieutenant-général au service du Roi de France... Vous devez penser que je ne me suis pas avisé de porter des papiers sur moi quand je savais devoir prendre un bain d'une heure. La chaloupe du Brick m'a conduit le plus près des rochers ; mais c'est une chaloupe, et voilà près d'une heure que je nage. Si nous nous entendons, je sais comment renvoyer le Brick, et si je le prends pour m'en aller, je sais également comment le faire venir. Je vous demande l'hospitalité pour cette nuit, monsieur le chevalier; et, quant à ce que je puis être, pour le moment, je serai monsieur Jacques Laserre, marchand de cochons, domicilié à Amiens, département de la Somme, et voyageant pour son commerce.

Amédée regardait attentivement ce personnage qui, s'apercevant de cet examen, s'arrêta :

— Monsieur le chevalier, dans le temps où nous vivons, et dans votre situation, on doit craindre les espions, les intrigants ; regardez-moi bien dans les yeux ?...

Amédée fut ébloui par le regard étincelant de deux yeux oranges, presque noirs, où le courage et la franchise éclataient.

— Est-ce le visage d'un traître ! ajouta-t-il. Vous saurez qui je suis, et d'ici à demain, je ne vous aurai certes compromis dans aucune mauvaise affaire. Le conducteur de mes cochons et de mes deux chiens doit être arrivé, je vais aller prendre le costume de mon état, et mes papiers.

L'inconnu salua la comtesse et l'abbé, puis il siffla de nouveau comme il avait sifflé pour appeler le conducteur de ses cochons.

— Il est à la cuisine ! dit la comtesse au chevalier qui se chargea de conduire leur hôte.

— Un couvert de plus, chère Comtesse, cria doucement le chevalier.

A voir marcher le lieutenant-général, on reconnaissait une de ces natures puissantes et carrées faites pour le commandement et pour les entreprises difficiles.

— C'est un fier homme ! dit l'abbé.

— Quel charretier ! répondit la comtesse. il a l'encolure d'un cheval de carrosse. Quelles épaules, quelle poitrine !

Elle monta la marche de la porte d'entrée, au-dessus de laquelle une pierre mutilée par les Bleus avait jadis offert un écusson, et entra dans une salle dévastée, blanchie à la chaux[1]. [. . . .]

ÉTUDES

PHILOSOPHIQUES.

LES MARTYRS IGNORÉS.

(Fragment du Phédon d'aujourd'hui.)[1]

SILHOUETTES DES INTERLOCUTEURS.

(*La scène est au café* VOLTAIRE, *place de l'Odéon, à Paris, dans le dernier salon dont les croisées donnent sur la rue de l'Odéon, à côté de* SOLEIL, *opticien. Tous les soirs, jusqu'à minuit, trois ou quatre savants jouent aux dominos, à la table qui se trouve au fond de la salle, auprès de la croisée, et que l'on a nommée* LA TABLE DES PHILOSOPHES.)

Le *docteur* PHYSIDOR. Jeune médecin occupé de phrénologie, de l'irritation, de la folie, des aliénés, et voulant se faire une spécialité scientifique. Vingt-sept ans, taille au-dessus de la moyenne, peu coloré, l'œil gris et vif, maigre, la main blanche du penseur qui n'a jamais d'encre aux doigts, teint des blonds, quoiqu'il ne soit que châtain. Né en Touraine, à la Ville-aux-Dames ; venu à Paris avec les Velpeau, les Trousseau, etc. Aimant la science, et dès lors plus adonné à la théorie qu'à la pratique. Chapeau à larges bords, longue redingote bleue, gilet jaune, pantalon noir, peu de fortune. Ayant, selon l'expression du docteur *Phantasma*, le doigt de la mort empreint sur le front. Consommant une limonade vers dix heures et demie. Voix de ténor.

Le *docteur* PHANTASMA. Né à Dijon, et venu à Paris lors de la

fameuse discussion sur le magnétisme animal qui souleva la France savante. Vêtu tout en drap noir, mais faisant preuve d'une remarquable incurie ; conservant les culottes antiques, fortement plissées, usées, et à petit pont, sous lequel il passe la main gauche en parlant ; bas de laine noire drapée ; gros souliers dans lesquels il met une semelle de poix de Bourgogne entre deux taffetas gommés afin de ne pas se laisser soutirer son électricité, ce qu'il appelle *être foudroyé par en dessous ;* chapeau de soie à onze francs dans un état constant d'horripilation, habit carré à grands pans, portant une grosse tabatière qui, par le fréquent usage qu'il en fait, découd sans cesse la poche gauche de son gilet ; montre à chaîne d'acier terminée par un coquillage très-connu et par une clé en cuivre. Figure de casse-noisette, ornée des nageoires républicaines, barbe faite deux fois par semaine. Ami du docteur Bouvard, l'un de ceux qui tinrent jadis pour Mesmer et Deslon, et qui, pour ce fait, était encore la bête noire des médecins de Paris. Gai, rieur, aimant la bonne chère, dînant rue Montesquieu, à une table d'hôte suspectée d'être peu difficile sur les femmes qui y sont admises. Logé, depuis trente-huit ans, rue de Condé dans la maison où demeurait Beaumarchais avant qu'il n'allât Vieille-Rue-du-Temple, circonstance qu'il rapporte souvent. Soixante-treize ans, grand et gros ; cheveux gris ramenés du bas de la tête sur le front par de longues mèches collées, mais qui, au temps des grandes chaleurs, s'éparpillent drôlement ; ridé comme une feuille de vigne, parlant de ses passions, sans parler de ses bonnes fortunes. Organisation vigoureuse, bonne judiciaire, tête carrée, ayant tout lu, médité sur tout. A son aspect, le mot *ganache* expire sur les lèvres de l'étudiant. Consommant une seule demi-tasse de café pendant toute la soirée. Voix de chantre.

Grodninsky. Lithuanien, lieu de naissance et âge inconnus. Mathématicien, chimiste et inventeur, sans domicile connu, consommant beaucoup. Un air grave qui arrive au sournois, un front beau comme celui que l'on prête à Homère, à Hyppocrate, à Rabelais, à Shakespeare, à tous les grands hommes desquels il n'existe pas de portrait authentique ; le teint blafard des hommes du nord, corporence[1] de taureau. Mise peu soignée, cravate noire légèrement huilée par un long usage, voire même écorchée par la barbe. Aspect grandiose, manières polies. Des yeux bleus où se

peint la résignation de l'homme méconnu, persécuté. Très en guerre avec l'Institut, admirant Geoffroy St-Hilaire et le proclamant supérieur à Cuvier. Pris par les uns pour un grand génie, et par les autres pour un fin blagueur. Soupçonné d'avoir des fantaisies coûteuses. Respectueusement accueilli par *Physidor* et *Phantasma*, par *le Libraire*, par *tutti quanti*, qui paient sa consommation sans qu'il s'en aperçoive. Espèce de *Grand-lama*, mais si véritablement philosophe qu'il est au-dessus des compliments vulgaires ; enfin un Platon moderne dont le Socrate est inconnu. Belle voix de baryton.

Tschoern. Allemand. Caractère indéfinissable, tantôt vaporeux comme une ballade, tantôt positif comme Dupuytren, impitoyable pour Kant, flagellant monsieur Cousin par le knout d'une satire affilée. Plus spirituel que Voltaire et Beaumarchais réunis, et croyant aux apparitions ; errant par les rues en inspiré, bête comme tout le monde à ses heures. Observant *Grodninski* avec surprise, un homme entre l'esprit supérieur et le génie, tenant de l'un et de l'autre. Poète, grand politique, et néanmoins plaidant pour les sottises humaines contenues dans le bocal étiqueté du mot *liberté*. Assez courageux pour dire que Faust est un raccroc. Jeune homme blond comme la blonde Allemagne, ayant des yeux qui brillent comme des étoiles. Très-souvent amoureux. Crédule et ne croyant à rien par moment, selon les différents états du baromètre ou du thermomètre. Aimant beaucoup *Physidor* et *Raphaël*, inquiet de *Phantasma* qui reste au port d'armes de la critique, à la façon du dictionnaire de Bayle. Age indécis, costume de journaliste. Petite voix flûtée.

Raphael. Logé rue des Cordiers, au cinquième étage. Pantalon à pied en nankin depuis Pâques jusqu'à Noël, en hiver pantalon de drap poilu ; gilet bleu à boutons de métal peu dorés, chemise de calicot, cravate noire, souliers couverts et lacés, chapeau lustré par la pluie, redingote olive. Mangeant rue de Tournon, chez la mère Gérard, à vingt-un sous par dîner, dans un rez-de-chaussée où l'on descend par deux marches. Vingt-trois ans. Figure violente de santé, cheveux blonds, œil bleuâtre, maigre et chétif. Avide de connaissances, les avalant sans digérer, admirant *Phantasma* qui sait tout, plein de respect pour *Physidor* qui médite un système, à plat ventre devant *Grodninski* qu'il vénère comme un dieu, sympathisant avec le doux, l'aimable, le spirituel

Tschoërn. Ne consommant rien, et ne voulant rien accepter de la table dite *des Philosophes.* N'osant lever les yeux sur la divinité qui trône au comptoir. Six cents francs par an pour le moment, millionnaire dans l'avenir. Crédule, trompé, revenant avec intrépidité vers de nouveaux mensonges ; gobe-mouche et perspicace, battu sur le terrain et victorieux sous la tente. Voix de poitrine caverneuse.

Théophile Ormond. Irlandais et très-byronien, long cou, cravate soignée, teint d'Anglaise, prude à l'excès et au régime du copahu[1]. Vêtement plein d'élégance, montre plate, petit lorgnon ; passant une demi-heure à la toilette de ses ongles. Fanatique de Ballanche, alors inconnu ; haïssant l'Angleterre, et par-dessus toute chose les *saints* (prononcez *seintz*) anglais qui invitent *à un thé et Bible.* Une jeune tante de la secte des *saints* lui a fait perdre la succession de son père, en disant mille horreurs de lui, pauvre gentleman, et le peignant comme un coquin, le tout parce qu'on voit beaucoup son tilbury chez une actrice française, quoique fiancé de miss Julia Marmaduke. Voulant le rappel de l'acte d'union, adorant O'Connell et Moore, lequel n'avait pas encore passé à l'aristocratie. Dépensant cinq francs par soirée, et venant après le spectacle, pendant que mademoiselle Lureuil se déshabille et s'habille. Parlant très-bien français, ayant des principes religieux sans aller dans aucune église. Poitrinaire achevé par la Lureuil, actrice de l'Odéon, à laquelle il a laissé en 1827 trois mille livres de rente. Salué par les garçons du café. Voix claire et gracieuse.

Le Libraire. Ancien commis chez Briasson, le premier libraire de l'Encyclopédie de Diderot, ayant nécessairement connu les collaborateurs de *Monsieur Diderot.* Se croyant obligé d'être athée, parce qu'il a été lié avec monsieur de Lalande. Ayant traversé les temps malheureux de 1790 à 1815 sur le dos de quatre faillites *non déclarées*, et se plaignant avec amertume des gens qui manquent à payer leurs billets. Maison de campagne à Meudon. Ne s'étonnant d'aucune idée, n'ayant jamais ouvert un livre, escomptant à vingt-quatre pour cent, connaissant bien la place, ayant des conceptions d'entreprise, n'entreprenant rien, mais poussant les autres à entreprendre, et se faisant payer ses conseils. Passant pour un homme fort, raisonnant sur tout, donnant d'excellents avis aux gens de lettres. Essayant de savoir ce que fait

Raphaël, afin de l'exploiter, s'il a quelque bel ouvrage sur le chantier. Professeur au domino. Soixante ans. Physionomie d'un professeur de rhétorique. Habit marron, pantalon noisette, gilet noir, un diamant à sa chemise, gants de chamois, air franc et ouvert. Voix éteinte. Consommation très-irrégulière.

Étudiants. Comparses mobiles, muets au café, mais s'entretenant dans la rue de ce qu'ils y ont entendu.

Le Garçon. Endormi sur une chaise après la fermeture de l'Odéon, depuis onze heures et demie, jusqu'au moment où *les philosophes* s'en vont.

HUITIÈME ENTRETIEN.

(Décembre 1827, dix heures et demie du soir.)

(Deux étudiants sortant de l'Odéon et venant au café Voltaire. Le premier : « — Tu vas les entendre, et tu verras que ce ne sont pas des conscrits ; mais le plus fort est encore le Russe. Le second : — J'ai vu le maigre à l'école de Médecine. Le premier : — Je dîne chez la mère Gérard avec le plus jeune. Le second : — L'Irlandais est bien heureux d'avoir cette bête de Lureuil ! Comme elle était belle ce soir ! Le second : — Il lui donne trois mille francs par mois, mon cher, et nous l'aurons peut-être pour rien. » Ils se taisent et s'asseyent à une table voisine de celle des Philosophes.)

Grodninsky. A-t-on jamais vu temps pareil, toujours humide. Quand viendra la gelée.

Théophile *(il tire sa montre)*. Onze heures, j'ai une demi-heure à moi. *(Les étudiants se regardent.)*

Phantasma. Double six ! à moi la pose.

Physidor *(à l'Irlandais)*. Votre petite Lureuil a bien joué ce soir. — Garçon, ma limonade. — A votre place, dans sa loge, toute habillée en robe de bal comme elle était, je...

Théophile *(rougissant)*. Oh, monsieur le docteur, ce n'est pas *gentlemanly*.

Le Libraire. Bonjour, messieurs. Qu'avez-vous, mon petit Raphaël ? vous avez l'air abattu. Ne nous abattons jamais ! Moi j'ai eu des malheurs, savez-vous comment je m'en suis tiré ?...

par beaucoup de courage. Vous travaillez peut-être trop, il ne faut pas tant travailler, vous n'arriveriez à rien. Ceux qui parviennent ne s'amusent pas à méditer. Mauvais système.

GRODNINSKY *(il regarde le jeu de Phantasma).* Vous avez deux six, un de posé par Tschoërn, le reste est dessous, vous ne pouvez pas gagner.

PHYSIDOR. Avec le calcul, il n'y a plus que trois jeux possibles, le trictrac, la roulette et le creps[1].

GRODNINSKY. C'est vrai. Là, l'homme combat le hasard. A tous les autres jeux, un nombre de parties étant donné, la science est sûre de triompher.

TSCHOERN. Ne trouvez-vous pas quelque chose de gigantesque à se mesurer avec le hasard.

GRODNINSKY. Le hasard est une puissance bien incomprise, il représente l'ensemble des mouvements d'une force qui nous est inconnue, et qui meut le monde. Les joueurs sont des Titans.

LE LIBRAIRE. S'il n'y a pas de hasard, il y a donc un Dieu.

TSCHOERN *(riant).* Il y en a deux. Pour quoi comptez-vous le diable ?

LE DOCTEUR PHANTASMA. J'ai rencontré hier une douillette puce...

LE LIBRAIRE. Mâle ou femelle ?

PHANTASMA. Elle m'a rappelé un fait à ma connaissance personnelle et qui s'appliquerait au système que *(à Physidor)* vous nous développiez avant-hier. Avez-vous entendu parler de l'abbé Bouju, qui est vicaire-général de... de... de... Ma foi ! je ne me souviens jamais des diocèses conservés parmi ceux d'autrefois. Eh bien, c'est de lui qu'il s'agit. Il y a quelque quarante ans, mon Bouju était vulgairement parlant *un bon vivant*, ce que les imbéciles nomment un égoïste, comme si nous n'étions pas tous égoïstes de naissance ou par expérience. L'oubli de soi-même est une dépravation. Soit qu'il regardât comme profondément risibles les idées religieuses, soit que tout lui fût indifférent, excepté ses propres jouissances, il ne faisait que ce qui lui plaisait. Il était marié, mais il n'avait pas d'enfants et laissait sa femme seule chez elle, libre de ses pensées, de ses actions : *Va te promener, ma chère amie, fais ce que tu veux et vivons en paix !* Madame habitait une aile de la maison, et monsieur l'autre. Bouju avait beaucoup d'amis : il allait sans cesse à la campagne, jouait, chassait, faisait des

parties, et restait quelquefois six à sept mois hors de chez lui. L'hiver, il dînait toujours en ville, rentrait à deux ou trois heures du matin, et avait une si profonde aversion du chez soi, que quand il donnait à dîner à ses amis, il les recevait chez un traiteur, dans une salle qu'il avait louée. Ce qui paraîtrait singulier à des niais *(les étudiants font un soubresaut)*, c'est que sa femme était jeune, jolie, d'une excessive sensibilité, pieuse comme toutes les vieilles femmes de Dijon ensemble, enfin, elle était tout sentiment. Bouju lui, était tout plein de cette grosse joie provinciale, assez animale pour barboter dans le même étang, sans penser à changer d'eau ni de boue. Cette femme l'aima d'abord ; délaissée, elle se jeta dans les bras de la religion, attendant que Dieu lui ramenât son mari, qui pensait à Dieu comme vous pensez à l'an quarante ; il s'en occupait quelquefois dans ses jurons. Bouju (un drôle de nom, n'est-ce pas ?) était si bon enfant, si rieur, si boute-en-train, que personne ne blâmait sa conduite avec sa femme. Généralement on expliquait cette bizarrerie par quelque vice de conformation, car la pauvre créature ne se plaignait pas ; elle trouvait quelque chose d'immonde à courir après son mari. Elle était riche, elle s'amusait à faire du bien en secret. Bouju faisait aussi du bien en secret, il aimait le tablier et courtisait toutes les servantes. Je n'ai jamais vu de si bon ménage : en sept ans, il n'y eut pas une querelle ; à la vérité ils ne se rencontraient que quand le hasard les faisait sortir ensemble, parfois encore dans un bal où chacun d'eux arrivait de son côté. Madame Bouju avait trente ans quand elle reçut chez elle un cousin de Bouju, monsieur de Lescheville, caissier de monsieur Bodard de Saint-James, trésorier de la marine. Le désastre de son patron forçait ce monsieur à quitter Paris, à cause de la rigueur de la jurisprudence commerciale, à l'endroit des lettres-de-change. Bouju le logea chez lui, fort heureux de procurer une compagnie à sa femme. Lescheville était une manière de petit-maître, il devint amoureux de madame Bouju par passe-temps ; mais la résistance de la femme pieuse irrita si bien sa fantaisie, qu'elle prit le caractère d'une passion. Combien croyez-vous que dura la lutte ? Quatre ans ! avant la révolution, remarquez-bien ? Madame Bouju fut la plus malheureuse femme du monde précisément parce qu'elle en était la plus heureuse. Elle avait trop de vertu pour goûter des plaisirs sans remords, elle se croyait à jamais damnée. Jamais femme ne sacrifia

tant de choses à un homme, et conséquemment jamais femme n'eut de plus vives jouissances. Le silence profond dans lequel sa passion s'enveloppait, la certitude de n'en point laisser de traces, et la longue indifférence de son mari la consolaient un peu. Bouju s'occupait trop peu de sa femme pour la soupçonner ; d'ailleurs quelqu'un serait venu lui dire ce qui se passait dans l'aile gauche de sa maison, il en aurait été très-content. Ses idées sur le mariage, sur les devoirs de la femme, étaient connu[e]s de tous ses amis, excepté de madame Bouju. Vous direz : c'est un imbécille, un monstre ou un homme très-fort. Bah ! rien de tout cela. Vous allez voir. Par un beau matin son valet de chambre vint le réveiller à une heure insolite, à cinq heures, en lui disant que madame demandait avec instance à être introduite chez lui. Bouju très-étonné consentit à recevoir sa femme, et la reconnut à peine, tant elle était changée : elle avait pâli, ses yeux étaient plombés, tout en elle annonçait les ravages d'un remords profond, et des nuits passées à pleurer. La pauvre femme se jette à genoux au pied du lit de son mari ; là, d'une voix étouffée par les sanglots, elle lui dit qu'elle vient lui demander de quelle manière il ordonne qu'elle meure. Bouju fait un saut de carpe dans son lit, et lui dit que son plus cher désir est de la voir heureuse ; quant à mourir, son bon plaisir est qu'elle meure de vieillesse. Cette femme se met à fondre en larmes, tant la bonté de son mari la surprend ; elle lui avoue alors qu'elle sera bientôt mère. Pendant que la pauvre créature s'épuisait en sanglots, en aveux humiliants, Bouju s'était enfoncé sous sa couverture, pour ne pas laisser voir l'hilarité qui régnait sur sa physionomie. Il se souvint alors de l'aventure attribuée au duc de Guise (et ce n'est pas faussement, j'ai vérifié le fait). Charles IX avait révélé l'intrigue de la duchesse avec Coconnas, en priant le duc de profiter d'une surprise pour tuer ce seigneur italien ; le Balafré fit boire à la duchesse un bouillon en lui persuadant qu'il était empoisonné, s'amusant de ses terreurs pour toute vengeance. Bouju se relève, prend un air grave et sombre : « Appelez votre confesseur, madame, dit-il, faites vos dévotions pendant la journée, et soyez préparée pour ce soir à mourir chrétiennement. Surtout, ajouta-t-il, écrivez votre testament en de tels termes que je ne sois nullement inquiété. » La pauvre femme lui baisa la main, en y laissant des larmes. Bouju avait dans les nerfs un fluide trop métallique, il ne fut pas ému,

sortit de chez lui, déjeuna chez l'un de ses amis, joua toute la journée, donna à dîner à ses compagnons ; puis il revint chez lui muni d'une bouteille de vin de Tokay, prise chez le président de Brosses, l'ami de Buffon et de Diderot, qui avait reçu un panier de ce vin d'un certain comte Potocki...

GRODNINSKY. Le mari de la belle grecque, celui qui a créé Sophiowka.

PHANTASMA *(continuant)*. C'était de ce vieux vin que vous nommez vin de succession, qui vaut trois ou quatre louis la bouteille, et dont un seul verre grise un homme. Il fallait à Bouju un vin qui développât dans l'estomac une chaleur violente. Il entre chez sa femme, la trouve résignée et prête à donner sa vie en expiation de ses crimes. Elle supplia Bouju de ne point inquiéter Lescheville. Bouju joua son rôle avec le sérieux que mettent les plaisants de société à leurs mystifications ; sa femme but la bouteille de vin de Tokay, se coucha ; il la laissa en lui disant familièrement bonsoir, la baisa au front ; puis il dit à son valet de chambre d'apporter chez madame ses pantoufles et toute sa toilette de nuit, ni plus ni moins qu'un grand seigneur...

TSCHOERN *(interrompant)*. Le prince de Ligne rencontre un matin l'amant de sa femme, et lui dit en partant d'un éclat de rire : — Mon ami, je t'ai joué le tour de passer la nuit avec *elle*.

PHANTASMA *(reprenant)*. Ce signe de réconciliation conjugale après douze ans d'indifférence, fit une grande sensation dans la maison. Comme il était alors huit heures du soir, et que Bouju ne comptait venir se coucher qu'à minuit, il alla faire une partie de billard chez le président. A dix heures, ses gens arrivent effarés, le cherchent et lui disent que madame se meurt dans des convulsions horribles, madame est empoisonnée. Bouju se met à rire et dit : — Bon, bon ! le poison est de ma façon. Et il continue de jouer. A onze heures, son valet de chambre vient pour lui annoncer la mort de sa femme. Bouju rit encore et dit : — Elle peut être ivre-morte, mais non morte-ivre. — Cependant, allez, lui dit le président, on ne sait ni qui vit, ni qui meurt ! — Bah ! je vais vous conter la farce, lui dit Bouju. Et de rire, et de jouer. Bouju revint à minuit en s'applaudissant d'un stratagème qui lui permettait de passer la nuit à dormir auprès de sa femme, puisqu'elle était ivre ; mais il la voit si bien morte, que la peur le prend ; il envoie chercher monsieur Gavet, auquel il raconte l'aventure. Gavet, qui

l'écoutait en tenant la main de madame, ne trouve ni pouls, ni respiration ; il prend un miroir, l'approche des lèvres, point d'haleine. On mande le chirurgien en chef de l'hôpital, on consulte, je viens ; tous les symptômes de la mort se produisent à nos yeux, raideur des membres, pâleur, froid, enfin putréfaction ; mais comme il y a des exemples que ces symptômes se soient montrés, comme chez le Lazare, sans que la mort ait lieu, nous fûmes unanimement d'avis d'attendre. Quand il fut impossible de douter de la mort, Bouju réclama l'ouverture. L'autopsie se fit avec un soin minutieux, mais l'observation la plus rigoureuse ne put révéler aucune cause de mort, il n'existait de lésion nulle part : le vin de Tokay avait été parfaitement digéré, le cerveau était d'une intégrité remarquable ; le système nerveux disséqué, vu à la loupe, ne présentait pas la moindre trace d'inflammation ; les intestins, dans un état parfait ; personne de nous ne pouvait dire pourquoi la vie était absente, et d'où venait la mort. La peur produit quelquefois des perturbations dont les effets sont visibles : les cheveux ont blanchi, il y a congestion au cerveau, enfin vous savez... Mais il n'y avait rien ni aux centres nerveux, ni nulle part. Bouju se jeta dans un séminaire, se fit prêtre, donna la fortune de sa femme à Lescheville, et garda la sienne pour pouvoir secourir les malheureux. Il croit à l'Immaculée Conception ; il a dernièrement refusé d'être évêque, car il vit confit dans ses remords ; il se regarde comme un assassin dont le crime n'a pas été prévu par les lois ; il a quatre-vingt-deux ans, je l'ai rencontré, comme je vous le disais, hier au Palais-Royal, enveloppé dans une magnifique douillette de soie puce.

Le Libraire. Je vais vous raconter une charge d'atelier, qui me paraît aller avec la vôtre, et arrivée ces jours-ci. Écoutez, Raphaël ? vous pourrez faire un article de mon histoire, elle vaut cent écus, mon petit ; mais vous n'êtes pas un homme de lettres, c'est jeter des perles devant un aigle. Si vous avez la prétention d'être un écrivain, vous mourrez de faim. Il y avait, rue du Mont-Blanc, un portier qui tirait le même cordon depuis trente-six ans. Agé de cinquante-huit ans environ, il avait vu toute la révolution, le quartier le suspectait d'avoir trempé dans les actes les plus violents du terrorisme, il ne cachait point d'ailleurs sa prédilection pour Marat et Robespierre. Cordonnier de son état, il paraissait devoir finir comme finissent les portiers rangés, par

une place à Sainte-Périne, lorsqu'un événement imprévu est venu troubler sa vie de portier, de cordonnier, de révolutionnaire.....

THÉOPHILE. Vous autres physiologistes, avez-vous réfléchi à l'abâtardissement auquel arrivent les êtres condamnés à vivre dans une boîte de six pieds carrés, qui ne reçoit son jour que par une porte donnant sous un portail humide, qui se trouve au niveau du ruisseau de la maison et du ruisseau de la rue, et presque toujours coupée, à six ou sept pieds de hauteur, par le plancher d'une soupente. Vos philanthropes s'occupent en ce moment à procurer aux criminels plus de jouissances que n'en ont les honnêtes gens, et personne ne réclame contre l'inhumanité des propriétaires parisiens qui condamnent une créature humaine à vivre dans une prison infecte, et dans une occupation qui produit sur les facultés l'effet de l'ankilose sur les articulations. Aussi, pour combattre les maladies qui les menacent, les malheureux portiers ont-ils recours à mille industries pour animer leur vie. Les uns cultivent des fleurs, les autres s'attachent à des oiseaux, à des chiens. Vos philanthropes ont une pitié purement physique.

TSCHOERN. Mais l'intelligence doit prendre soin d'elle-même.

GRODNINSKY. L'espèce humaine vaut-elle ce qu'elle coûte ? Il y a trente-trois millions de lieues d'ici au soleil, et sa lumière nous vient en cinq minutes. Malgré la rapidité de cette petite poste, certaines planètes sont si haut placées dans l'éther, que leur lumière ne nous est pas encore arrivée, et il y a des milliards de ces étoiles ; qu'est-ce qu'un portier, là-dedans, qu'est-ce que toute l'humanité même ?

THÉOPHILE. Lisez Ballanche ! Mais laissez le portier, supposez Raphaël dans cette situation, et soumettez-le à la tyrannie d'une idée violente, qu'arrivera-t-il ? il sera fou dans huit jours.

RAPHAEL. Vous ne détruisez pas le raisonnement de Grodninsky !

LE LIBRAIRE. Le portier de la rue du Mont-Blanc avait eu dans sa vie un moment de grandeur, il avait présidé jadis une section, et failli devenir un personnage. Sa vie paisible en apparence couvrait une haine horrible contre tout pouvoir qui détruisait son espérance de recouvrer son ancienne position politique. Ce sentiment ignoré agitait violemment son existence, car la lecture des journaux mettait ce faquir[1] de 1793 en communication avec toutes les phases politiques. Ses agitations cachées l'avaient usé, tout autant

que son genre de vie : sa loge était petite, il y vivait seul, sans femme, avec un serin pour toute compagnie. Il n'avait pas un seul cheveu sur la tête, son front et son visage étaient si profondément ridés et caractérisés que jamais un peintre n'aurait pu trouver de plus beau modèle pour le Temps. Je n'ai jamais vu rien de plus pittoresque ni de plus menaçant que ce vieil homme quand il balayait le ruisseau. Ses bas mal attachés laissaient voir au-dessous de sa vieille culotte noire une partie de ses genoux, il avait une veste reprisée en cent endroits, et son bonnet de soie noire lui cachait si mal la tête, qu'elle se montrait toute pelée, ridée, avec son expression grimaçante où se peignaient des colères contraintes et un mécontentement diabolique. Au cinquième étage de cette maison, demeurait un jeune artiste, sans sou ni maille, que la duchesse de Berry protège, mais qu'elle n'enrichira pas. C'est un cousin-germain du diable, qui a, d'ailleurs, une ressemblance frappante avec le masque que, vous autres allemands. *(il se tourne vers Tschoërn)* vous prêtez à Méphistophélès...

TSCHOERN *(interrompant)*. Vous mettez le doigt sur le ressort qui a fait partir un beau matin les lauriers qui couronnent notre grand Goëthe, son succès vient de ce que tout le monde invente Méphistophélès à sa manière. Ce personnage, en réalité bien au-dessous du moindre Scapin, Crispin ou Lafleur de votre théâtre français, a été grandi, élargi par les idées que chacun avait sur le diable. Après tout, ce bonheur n'arrive jamais à des hommes ordinaires ! Mais retenez bien que Tasse est plus beau que Faust, et dites-vous-le les uns aux autres ! Continuez !

LE LIBRAIRE. Vous croyez peut-être que ces deux natures, celle de l'artiste et celle du portier, concordèrent ; non, au lieu de s'accrocher, elles se heurtèrent. Le portier fut en premier le plus fort dans la lutte sourde qui s'émut entre elles. Au moment où l'artiste avait fait des dépenses dans son grenier, qu'il s'était même endetté pour s'y bien établir, le portier noircit l'artiste dans l'esprit du propriétaire et insista sur l'insolvabilité du pauvre dessinateur qui devait deux termes. Comme le propriétaire était *(il jette un coup d'œil malicieux à ses auditeurs en montrant l'Irlandais)* une façon de *saint* anglais...

THÉOPHILE. Des tartufes pires que les inquisiteurs d'Espagne, ils vous apportent du poison d'une mine douce en vous disant : — Mon ami, c'est pour ton bien ! Au lieu de laisser mourir mon

père tranquille et heureux, ils ont fait comme la femme du doge dans le *Marino Faliero*[1] donné ces jours derniers à la Porte Saint-Martin, et qui vient dire à ce pauvre Faliero qu'elle est infidèle quand il allait mourir heureux de la vertu de sa femme. Lord Byron avait eu une grande idée en la faisant fidèle à son mari....

TSCHOERN. Ce n'était pas vulgaire.

THÉOPHILE. Votre poète français a fait de l'esprit là-dessus. Eh bien, ils ont agi comme cette malheureuse, ils ont ôté à mon père mourant la bonne opinion qu'il avait de moi. Ces infâmes *saints* sont des crapauds vêtus de noir, écrasant leurs femmes de leur amour, venimeux en paroles, rangés, abritant leurs intérêts derrière Dieu, froids comme une pierre de marécage et venant baver sur les divines fleurs de la vertu.

GRODNINSKI *(frappant sur l'épaule de Théophile)*. Nous faisons donc de temps en temps notre petit *speech*[2] ? (prononcez *spîtche*).

LE LIBRAIRE. Le portier eut alors un plein succès en disant que le peintre causait des désagréments aux gens comme il faut dans les escaliers. Monsieur l'artiste amenait chez lui des créatures infâmes. Les demoiselles de la famille logée au premier rencontraient le matin dans les escaliers des dévergondées sans corset. Ses amis étaient des tapageurs qui fumaient et crachaient sur les carrés, qui réveillaient toute la maison en s'en allant à deux ou trois heures du matin. L'artiste, exécuté avec rigueur, saisi dans ses meubles et congédié, s'en alla travailler chez un de ses amis, un peintre distingué qui lui donna l'hospitalité. Cet atelier renferme deux célébrités en germe, un grand peintre et un homme-de-lettres. L'homme-de-lettres est votre Bouju, mais spirituel, il est incapable de se jeter dans un séminaire ; cependant il s'amuse trop, il ne fera rien ; il donnera des essais remarquables, des contes, des petites scènes ; et les femmes le perdront. Le peintre est un froid plaisant, un homme dans le genre de Grimod de la Reynière, qui, ayant des mains de bois, étreignait dans un café du Palais-Royal, par un rude hiver, le tuyau du poële quand il était rouge, afin de voir un étourdi s'y brûler les mains en l'imitant. Il a pour les bourgeois la même estime que vous pouvez avoir pour les limaces. En arrivant chez son ami, l'artiste y respirait la vengeance et contre son propriétaire et contre son portier. Le peintre et l'homme-de-lettres qui prenait des leçons de peinture, épousèrent sa cause avec chaleur, il y eut une parodie du

serment des trois suisses, on jura solennellement de venger l'opprimé. Ce qu'il advint au propriétaire, je vous le dirai en parenthèse. Ce propriétaire était un assez riche pharmacien établi dans le faubourg Saint-Honoré ; il avait parmi ses garçons un jeune homme très-joli, dont la tournure était quasi-féminine. Les trois conspirateurs profitèrent de cette circonstance pour ourdir leur vengeance. Une fois qu'ils eurent des renseignements sur ses idées de *saint*, ils l'attaquèrent dans le cœur de sa religion...

Théophile. Braves gens !

Le Libraire. Ils découvrirent en province la famille de ce garçon apothicaire, et firent parvenir au père et à la mère des lettres anonymes, où on laissait planer des soupçons sur l'intimité de leur fils avec son patron....

Théophile *(il se frotte les mains, il veut parler et trouve la farce si britanniquement plaisante, qu'il ne peut dire qu'un seul mot.)* Pendu ! pendu !

Le Libraire. Eh non, pas ici. La femme du pharmacien fut également avertie des déportements de son mari. Ce bruit fut sourdement répandu dans le quartier. Les artistes allèrent chacun à leur tour dans la boutique acheter des médicaments en regardant avec curiosité le jeune homme et l'apothicaire. Quelques attroupements se formèrent le soir devant la boutique. La mystification fut conduite avec tant d'art, que le pharmacien se vit obligé de vendre son établissement et de quitter le quartier. Les artistes s'enquirent de son nouveau domicile, et y expliquèrent la cause de sa retraite. L'infortuné pharmacien fut forcé d'aller en province, poursuivi par la terrible mystification. Dès qu'il tentait de se justifier, ceux qui l'écoutaient se mettaient à rire, excités par les singulières circonlocutions du pharmacien. A l'heure où je vous parle, sa femme ne sait trop à quoi s'en tenir. Par la vengeance exercée sur le propriétaire, vous devez pressentir à quel supplice dut être voué le portier. Un matin, se présente de l'air le plus innocent du monde un garçon coiffeur qui voulut couper les cheveux à toute force à ce vieux chauve ; le bonhomme prit l'affaire en plaisanterie et se moqua du perruquier. Le soir, un jeune homme assez bien mis, après s'être enquis si le vieux cordonnier était bien le portier de la maison, le pria de lui faire un grand plaisir et qu'il le paierait bien, c'était un service à lui rendre, enfin il aiguillonna la curiosité du portier, il intéressa son avarice,

et quand le vieux chauve demanda de quoi il s'agissait, le jeune homme le supplia de lui donner une mèche de ses cheveux. Cette fois le portier se mit en colère, le jeune homme attisa cette colère par le sang-froid avec lequel il disait : qu'il serait plus court, pour terminer l'affaire, de donner un peu de ses cheveux, et qu'il y mettait de la mauvaise volonté. Quand la rage du portier fut au comble, le jeune homme s'en alla. Le mot avait été donné aux ateliers voisins de celui où s'était ourdie la mystification contre le portier. Dès lors, trois ou quatre fois par jour, et sous les prétextes les plus habilement trouvés, il se présenta quelqu'un qui lui demandait de ses cheveux. Bientôt, la plaisanterie devint double. Le portier furieux, exaspéré, se crut en droit d'administrer des corrections à ceux qui venaient lui parler de ses cheveux ; et quand les peintres voulaient faire avoir une mauvaise affaire à quelque ennuyeux, ils l'envoyaient au portier de la rue du Mont-Blanc. Souvent le portier se trouvait aux prises avec des gens ombrageux qui, furieux d'être mystifiés, lui rendaient ses coups ou ses malédictions avec usure, et il en résultait des rixes. Le portier devint hargneux, défiant et sombre ; il ne venait pas une seule personne qu'il ne la regardât de travers, et il n'osait avouer ses craintes, ni aux locataires qui le questionnaient, ni à son propriétaire devenu plus farouche que lui. Tous les jours, des passants s'écriaient à sa fenêtre : « Oh ! les beaux cheveux ! Voilà l'homme aux cheveux ! » Dès qu'un inconnu prononçait le mot cheveux, le portier prenait l'éveil. Lorsqu'il en arriva là, les mystifications furent inépuisables. Les peintres persuadèrent à un anglais fort riche, amateur de curiosités, que le portier avait des cheveux de Napoléon. Le quiproquo qui s'en suivit lorsque l'anglais vint parler de cheveux au pauvre chauve fut horrible, car jusqu'alors le malheureux n'avait trouvé de persécuteurs que chez les artistes qu'il méprisait ; mais il voyait venir sur lui des gens riches, le monde entier se ruait sur son crâne. Une vieille dame, à laquelle on fit accroire que ce vieux révolutionnaire possédait des cheveux de Louis XVI et de Marie-Antoinette, vint en équipage le supplier de lui vendre à tout prix les cheveux qu'il avait. La scène fut bien comique, car le vieil homme se mit à pleurer en lui disant : — *Ah ! madame.* Elle, voyant là quelque attendrissement royaliste, répondit : — *Cher monsieur, une seule mèche ! je ne veux pas vous priver de tout !* Un matin, en se levant pour balayer le devant de

la maison, il trouva, sur le pas de la porte et dans la rue, un monceau de cheveux coupés que les peintres avaient achetés chez les coiffeurs et répandus de sa loge au coin de la borne. — Il paraît que vous vous êtes fait couper les cheveux, lui dirent plusieurs personnes. — En avait-il des cheveux, celui-là ! s'écrièrent des passants. Quelques jeunes gens vinrent, un autre jour, lui demander de l'eau pour empêcher les cheveux de tomber, comme s'il en tenait un dépôt ; quand il voulut se fâcher, on lui montra un écriteau à la fenêtre de sa loge. Jamais le génie du mal ne se montra plus fertile en conceptions pour varier une torture ; tantôt venait un jeune commis de magasin apporter à ce malheureux des peignes pour ses cheveux, des peignes payés et qu'il voulait à toute force lui laisser ; tantôt une innocente grisette, innocente relativement au portier, lui remettait la bouteille d'huile de Macassar qu'il avait achetée hier pour entretenir ses cheveux. Un des *rapins* s'était amusé à contrefaire le portier et à lui susciter un Sosie à cheveux. Il reçut des avis pour venir retirer à la poste des lettres chargées qui lui étaient envoyées de son pays, et il y trouvait des perruques. Les artistes lui adressèrent un médecin qui croyait le trouver malade de la plique, ils avaient mystifié le médecin. Chaque matin en arrivant à l'atelier, les peintres cherchaient une façon neuve d'arriver près du malheureux pour lui parler des cheveux qu'il n'avait pas. Enfin, ils le contraignirent à chercher une loge dans un autre quartier, où naturellement ils firent prendre une autre face à la persécution. On lui demanda comment il avait perdu ses cheveux, il courut des bruits singuliers sur sa vie antérieure ; il parut constant qu'il avait été renvoyé d'une excellente maison de la rue du Mont-Blanc à cause de sa calvitie. La dernière plaisanterie à laquelle il succomba fut terrible. Les peintres promirent dix louis à une portière, voisine du chauve, si elle parvenait à lui persuader de se servir d'une pommade à faire pousser les cheveux, en lui affirmant qu'au bout de quinze jours il aurait une belle chevelure. La portière guidée par les peintres commença par lui parler mariage. Au milieu de la seule affection qu'il crut avoir inspirée dans sa vie, il trouva ses cheveux mêlés au cœur de sa prétendue. Aujourd'hui cet homme est fou, il est à Bicêtre, et passe sa vie à se peigner une chevelure imaginaire ; il croit avoir des cheveux.

PHYSIDOR. Cette histoire est celle de Jacques Clément, de

Ravaillac, de Damiens, de l'assassin de Kléber et de celui du prince d'Orange, de Sand, de Louvel.

Théophile. Quand la pensée serait matérielle comme l'est la lumière, le parfum et l'électricité, cela prouve-t-il contre Dieu ?

Grodninski. Non, il y aurait tout au plus à conclure que nous sommes, comme toutes les espèces terrestres, les ouvriers d'une œuvre que nous ne connaissons pas bien.

Théophile. Puisqu'il en est ainsi, je vais vous raconter un fait qui peut être utile à monsieur Physidor et qui s'est passé à Dublin, au collége de la Trinité, dans les dernières années du siècle précédent : mon père y était alors. Vous avez tous été au collége, vous savez combien est violente la haine que les écoliers ont contre certains de leurs tyrans, et vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il y avait à la Trinité un homme chargé des exécutions, qui fouettait les condamnés, les enfermait au cachot, les surveillait la nuit, et qui avait eu la sottise de se mettre si mal avec les écoliers, qu'il était devenu leur bête noire. Entre eux et lui, le combat s'envenima. Il les surprenait dans les cours et dans les dortoirs ; il les vexait de mille manières, et les écoliers ne pouvaient rien contre lui. C'était un homme gros et court, à face de bourreau, ne riant jamais, une espèce de Denys à Corinthe. Peut-être autrefois avait-il été l'un de ces empereurs romains qui tourmentèrent les premiers chrétiens. On ne pensait qu'à lui jouer de mauvais tours. Enfin les Grands inventèrent une scène capable de lui faire peur et de le corriger de la dureté avec laquelle il accomplissait les sentences. Les jésuites laissaient jouer la comédie pendant les vacances, on faisait les répétitions dans une salle adossée au théâtre où étaient les décorations, les costumes et tout le matériel des représentations. Cet endroit était un sanctuaire où la surveillance ne s'exerçait point, car les acteurs étaient pris parmi les élèves les plus raisonnables. Voici la comédie que l'on résolut de jouer pour le correcteur. Un dimanche après l'office, les conjurés s'assemblèrent dans cette salle, y dressèrent des siéges sur une table et simulèrent les assises. Au bout du tribunal était un billot tendu de noir, entouré de sciure de bois, puis un couperet emprunté à la cuisine, posé sur un tabouret, mais sous lequel on avait caché un sabre de bois recouvert de papier argenté dont on se servait dans les tragédies. Ceux qui avaient le plus à se plaindre du correcteur étaient là silencieux et immobiles. Quand la victime

amenée sous un prétexte plausible, se vit en présence de ce tribunal, elle fut prise d'un horrible saisissement. On lui fit une allocution pour lui donner à entendre que c'était grave, qu'il devait se défendre, et surtout que tout appel au dehors était inutile : on lui montra les ouvertures bouchées avec des matelas, on lui montra le billot et le couperet, auprès duquel se tenait un écolier gigantesque chargé de jouer le rôle du bourreau ; on lui montra des cordes pour l'attacher, des mouchoirs pour lui bander les yeux ; on lui promit qu'en cas de condamnation capitale, l'élève qui lui trancherait la tête ferait en sorte de s'acquitter habilement de ses fonctions. L'homme resta muet, mais muet comme un muet de naissance. On prit son mutisme pour la contenance d'un homme fort. Le procès fut donc instruit, et l'accusé fut invité à se défendre, mais il ne dit pas un mot, ne fit pas un signe. Le tribunal le condamne à mort et lui demande s'il se repent : muet ! On veut lui faire promettre d'être à l'avenir plus doux, plus humain, et qu'alors on lui ferait grâce : muet ! Il fut considéré dès lors comme un criminel endurci. On l'attache : muet ! On lui bande les yeux, on l'agenouille devant le billot, on lui pose la tête dessus, il se laisse faire. L'élève qui jouait le bourreau prend le sabre de carton, lui en donne un coup très-léger sur le chignon ; les élèves secouent alors le pauvre diable, il reste immobile ; ils veulent le relever, il était mort. Cela fit une affaire épouvantable, mais elle fut étouffée : il y avait vingt jeunes gens compromis, on ne pouvait pas les pendre tous ; il s'y trouvait d'ailleurs des fils de lords. Le coroner[1] fit une enquête où il fut établi que l'homme était mort d'apoplexie.

GRODNINSKI. Sabre de bois ! votre allusion est directe.

TSCHOERN. J'ai mon histoire aussi ! Les vôtres ne sont pas dignes de délier les cordons des souliers de la mienne. J'étais à Londres, il y a peu de temps. On m'avait fait accroire qu'il s'y trouvait une grande dame célèbre par son talent pour faire revenir les morts ; mais c'était une plaisanterie anglaise relative à un goût dépravé. Si mon cher Hoffmann, un Berlinois que vous ne connaissez pas encore, mais qui viendra prendre ici son picotin de gloire, comme tout le monde ; si mon conteur avait connu cette aventure, nous posséderions un chef-d'œuvre digne du *Casse-Noisette*, de *Maître Floh*, de l'*Homme au sable* et du *Petit Zach*[2] ! Le souvenir de ce génie me trouble. Aussi vous dirai-je mon

histoire avec la précision d'un astronome écrivant dans l'annuaire du Bureau des Longitudes. Pendant mon séjour, je rencontrai à Londres un mathématicien, un chimiste, un encyclopédiste enfin, qui sait tout, même un peu de mathématique, et qui me raconta ceci. *(Grodninsky jette à Tschoërn un regard soupçonneux.)* Il existe en ce moment à Londres un chimiste anglais, réputé fou, parce qu'il tente des expériences sur la pensée, considérée comme substance lumineuse, conséquemment colorée, de la nature des fluides impondérables, analogue à l'électricité, mais plus subtile. *(S'adressant à Physidor.)* Êtes-vous content de ce savant-là ? Il abondait joliment dans vos recherches. Vous jugez s'il devait être pris à Londres pour un fou. Aussi sa famille le faisait-elle traiter par un médecin, mais sans qu'il s'en aperçût. Le médecin venait dîner, et l'observait à table, ce qui est une excellente manière d'examiner les malades. Il ordonnait alors les choses relatives au traitement, qu'il variait d'après les phases de lucidité de son patient. La mère, la femme, le beau-père du chimiste, lui faisaient avaler les horribles remèdes de la pharmacopée anglaise, à son insu. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a dans la société anglaise beaucoup de fous que l'on n'enferme point et nommés *excentriques ;* ce sont des gens à idées bizarres ; et ce chimiste était classé parmi ces honorables ornements de la société. *(L'Irlandais fait un signe affirmatif).* Laissons-le pour un moment. Dans un autre quartier de Londres, un pauvre diable devint fou ; mais comme c'était peut-être un cordonnier politique, on le mit à l'hôpital des fous afin de le guérir publiquement. Il faut être riche pour devenir *excentrique.* Cet homme ne sentait plus son âme dans son corps, il la voyait entre les mains d'un opérateur qui la lui avait soutirée et la retenait dans un bocal pour faire des expériences, et il décrivait ces expériences. Selon lui, l'enchanteur lui enlevait telle ou telle faculté, le privait du pouvoir de parler, et il demeurait muet ; du pouvoir de composer, de colorer sa parole par des images, et il n'avait plus d'idées, et il se taisait ; puis un pouvoir surnaturel le forçait à exprimer des sentiments commandés, il se mettait en colère, il parlait amour ou religion, politique ou pommes de terre ; enfin il analysait les éléments de la pensée, en nommant ceux dont l'inconnu le privait, ce qui parut aux médecins le comble de la folie. Ils étaient peut-être de la secte des *saints.* Cet homme dépeignait les idées comme un

naturaliste aurait dépeint les mammifères, les insectes, les rayonnés, les articulés. Sa folie fit grand bruit, les médecins anglais en parlèrent entre eux. Il y en eut un qui prétendit que c'était un chien échappé de chez Magendie sans sa cervelle. Il advint naturellement que le médecin qui soignait le chimiste rencontra le médecin de l'hospice des fous. Le médecin de l'*excentrique* pensa que l'enchanteur qui opérait sur ce fou, pouvait être son malade ; il en parla à ses confrères dont la curiosité fut vivement piquée. En flattant ce qu'ils appelaient l'*excentricité* du chimiste, ces médecins obtinrent de pénétrer dans son cabinet et dans le laboratoire où étaient ses appareils. Quel fut leur étonnement de voir, parmi bien des bocaux, une fiole étiquetée du nom du pauvre diable enfermé dans l'hospice. Ils voulurent faire une expérience à laquelle nous eussions tous pensé, ils supplièrent le chimiste de rendre l'âme qu'il avait prise au corps à qui elle appartenait, et il y consentit en disant qu'il pouvait la reprendre à volonté ; que d'ailleurs il y tenait peu, parce qu'elle *absorbait très-peu de matière éthérée.* Mais, à la grande stupéfaction des médecins, à l'heure où le chimiste rendit la liberté à l'esprit du pauvre diable, celui-ci déclarait avoir recouvré l'exercice de son âme, et témoignait une vive joie. En ce moment, quelques savants anglais travaillent sur cette première donnée, à laquelle nous devrons probablement une nouvelle nomenclature chimique.

(Tous se regardent avec étonnement, comme pour se demander si Tschoërn ne les mystifie point).

PHANTASMA. Libraire, une partie de dominos ?

(Un moment de silence).

GRODNINSKY. Garçon, un journal quelconque.

PHYSIDOR. Messieurs, je ne crois pas que Tschoërn veuille se moquer d'une grande croyance et d'une belle science ! Je n'attendais pas moins de vos riches mémoires, je vous remercie d'avoir recherché les faits susceptibles de corroborer ma doctrine, qui dans sa plus simple expression tend à considérer les idées comme le produit d'un fluide lequel soit dans sa génération, soit dans ses effets, offrirait des analogies avec les phénomènes de la lumière ; mais nous n'en avons observé, remarquons-le bien ! que l'action délétère ou malfaisante...

PHANTASMA. L'action bienfaisante et régulière donnerait alors le génie et la vertu.

PHYSIDOR. Vous avez raison. Une idée est donc le produit du fluide nerveux qui constitue une circulation intime, semblable à la circulation sanguine, car le sang engendre le fluide nerveux, comme le fluide nerveux engendre la pensée. Mais il y a des abus dans l'une comme dans l'autre. Ces abus se nomment *maladie* pour le sang, et *folie* pour la pensée.

PHANTASMA. Ici, vous vous prononcez trop, novateur !

PHYSIDOR. Mais n'y a-t-il pas des idées pernicieuses qui, introduites dans le système où s'élabore la pensée, la vicient et la pervertissent ? N'est-ce pas ce que vous venez de démontrer ? On change la nature de la pensée comme on pourrait changer la nature du sang en donnant à un homme telle maladie indiquée. Cette expérience qu'aucun médecin ne peut, ne doit, ni ne veut faire, les passions la font, comme les fanatismes font l'autre expérience sur la pensée. Quand un médecin à haute perspective voudra synthétiser ses observations, il vous décrira comment tel jeune homme, destiné à vivre cent ans, est mort à trente ans poitrinaire, par quel abus celui-ci est mort d'une hépatite qu'il n'aurait jamais eue si... etc. Mais je vous dois, messieurs, de vous dire comment s'est déterminée ma vocation, et je vais vous raconter le fait qui exerça la plus grande influence sur la direction de mes études. Vous allez entendre un médecin digne du grand Vésale, me faire des confidences qui ont été comme les dernières fleurs que l'intelligence ait jetées sur ses lèvres. En 1821, je revenais à Tours pour la troisième fois depuis mon départ pour l'École de médecine, et pendant chaque vacance je ne manquais jamais de visiter un vieil ami de ma famille, un de ces personnages si complètement romanesques qu'on ne peut croire à leur existence qu'en leur touchant la main. Ce personnage était un vieux médecin âgé d'environ quatre-vingt-dix ans qui demeurait dans une de ces rues étroites situées autour du carroi[1] Saint-Martin et qui mènent à la Loire. Sa maison avait une petite porte pleine dans sa partie inférieure et grillée par en haut. Quand j'allai lui faire ma visite, je pus donc l'apercevoir à travers les barreaux de sa grille, et crus me dispenser de sonner en l'appelant par son nom, car il était sur la porte d'une salle basse. Il ne me répondit pas, je sonnai très fort ; mais il ne remua point et resta planté sur ses pieds, devant la porte de la salle basse. La cour était si petite, qu'à peine existait-il entre nous un intervalle de quelques toises.

En examinant ce grand vieillard vêtu de drap noir, habillement qui faisait ressortir ses cheveux blancs, en le voyant immobile et les yeux ouverts, j'eus un vague sentiment de peur. Il n'était pas moins ruiné que ce vieux logis crevassé, garni de treilles dont les pampres lui caressaient le visage en courant au-dessus du linteau de la porte. Le clair-obscur de la salle où régnait un jour doux et où j'apercevais les meubles, le carreau blanc, la cheminée de bois que je connaissais depuis mon enfance, formait le fond sur lequel il se détachait comme un portrait. Au premier étage s'étendait une galerie de bois à vieux balustres fendillés dans lesquels s'entortillaient les sarments de la vigne ; d'un bout à l'autre de cette galerie se trouvaient des cordes tendues à sécher le linge ; l'escalier qui y conduisait était extérieur, préservé de la pluie par un appentis, et situé le long d'un mur latéral qui faisait face au jardinet du docteur. Sous le rectangle décrit par cet escalier étaient un vieux cabriolet qui n'avait pas servi depuis quinze ans, des bûches soigneusement rangées, des fagots, des fûts, de vieilles futailles, puis des ardoises pour réparer les toits. Le jardinet était fermé par une grille de bois qui permettait d'apercevoir les carrés bordés de buis et d'arbres fruitiers taillés en quenouille, et les espaliers, cette jolie tapisserie de tous les murs en Touraine. Pendant les intervalles de silence qui s'écoulaient entre le moment où j'appelais ce vieillard par son nom, et le moment où je recommençais sans obtenir de réponse, j'examinais ces détails empreints de je ne sais quelle bonhomie rehaussée par la propreté qui respire en province, où, pour employer le temps, on donne aux choses autant de soins qu'aux êtres. Un séjour à Paris fait comprendre le prix de la naïve et calme vie de province. Autrefois ce spectacle ne me disait rien. Ma peur, un instant distraite par ce tableau, fut bientôt augmentée par l'aspect du personnage principal qui me regardait sans me voir, et dont l'immobilité ne se démentait pas. Était-il mort, et s'était-il froidi debout dans un équilibre parfait ? Je demeurais en de croissantes perplexités, quand une femme enveloppée d'une coiffe, la pelisse des tourangelles, et qui revenait de la messe son livre d'heures à la main, déboucha par la rue du Mûrier ; elle se hâta de venir en me voyant à la porte. Mademoiselle Ducormier, gouvernante du vieux médecin, me reconnut aussitôt ; mais ni ses exclamations, ni le colloque qui s'ensuivit entre nous, rien ne tira le docteur de sa rêverie. — Qu'est-il donc

arrivé au bonhomme ? lui dis-je en le lui montrant. — Dame, il est ben vieux, que voulez-vous, il est quasiment comme un enfant, et reste des heures entières à regarder ses pavés, son escalier ou le carreau de la salle ; c'est des idées qu'il a ! J'étais entré, je saluai le vieil ami de mon père, il me prit la main, la mit dans la sienne en me regardant avec une attention partagée entre ma personne et les pensées sur lesquelles il méditait. — Ha ! ha ! c'est vous, dit-il enfin en laissant échapper un de ces sourires de vieillard comparables à des aurores boréales dans les neiges, et il me frappa dans la main. Vous venez de Paris ? — Oui, lui répondis-je. — Nous revenez-vous bien savant ? avez-vous appris ce qu'il faut savoir pour être un grand médecin ? Il suffit d'une seule chose, mon enfant, faire concorder l'estomac et le cerveau : le savez-vous ? Après ces demandes faites d'un ton où la raillerie se mêlait à je ne sais quelle bonhomie de vieux médecin, il me fit rentrer dans la salle et nous nous assîmes devant la cheminée. — Vous ne m'avez donc ni aperçu ni entendu, lui demandai-je, quand j'ai frappé à votre porte, et que je vous ai appelé ? — Ha ! si fait. Puis il me dit après une pause : — La science marche-t-elle ? — Mais tout marche ! lui dis-je. — Non, me répondit-il. Il décrivit rapidement un cercle en l'air avec son index et me dit : — Les anciens avaient raison, voilà le monde. Je ne me souviens pas d'avoir vu quelque chose de plus apocalyptique que le fut à mes yeux ce geste en harmonie avec ce nonagénaire décrépit, desséché, de qui les yeux reprirent momentanément un éclat effrayant. — Vous êtes jeune, reprit-il en me jetant un regard plein d'amitié brusque, j'ai beaucoup connu votre père, je vous ai soigné pendant votre enfance, je vous aime, comme si vous étiez mon fils ; je puis donc vous dire des choses que je ne confierais point à d'autres, car vous ne voudriez pas me chagriner. Savez-vous ce que je voyais dans ma cour, sous mes pavés ? il s'est levé de là, ce matin, des morts avec lesquels je causais, des personnes que j'ai soignées, que j'ai vues à leur agonie, pour lesquelles la science était impuissante, et sur lesquelles (ne dites jamais ceci) j'ai fait des expériences importantes. Dois-je avoir leur mort sur la conscience ? je les avais évoquées pour le leur demander. — Vous croyez donc à l'apparition des morts ? — Oui, dit-il avec un accent de conviction, j'en ai des preuves incontestables. — Mais comment ces apparitions peuvent-elles avoir lieu ?

— « Hé, me répondit le vieux docteur, si rien ne s'anéantit physiquement, à plus forte raison les essences, les qualités, les forces restent-elles ! Les idées n'ont-elles pas une vie plus durable que ne l'est celle des corps ? Les facultés se transmettent d'une vie à l'autre ; aussi ceux qui peuvent évoquer les morts, les revoient-ils dans leurs facultés et non dans leurs formes ; mais les facultés rappellent la forme. Petit ! pour arriver dans le monde des morts, il faut avoir à la main le rameau vert et s'être revêtu de la robe blanche. Ceci est la fiction, mon enfant, me dit-il, c'est l'image qui peint l'état dans lequel un homme doit se mettre pour s'élever au-dessus des Formes et des Espèces. La robe blanche exprime la sobriété, la continence, la pureté qui prolongent la vie et entretiennent les forces toujours actives, toujours vertes. Le rameau est le symbole des avantages qui résultent de ces qualités, admirables fructifications, *semper virentes*[1] ! Aujourd'hui les hiéroglyphes ne sont plus gravés sur les marbres d'Égypte, mais dans les mythologies qui sont des verbes animés. Croyez aux sciences occultes ! le plus grand nombre des hommes les nient, rien de plus naturel ; elles ne sont connues que par des hommes clair-semés dans l'humanité, comme dans une forêt les arbres qui restent verts quand les autres sont dépouillés ; Bécher, Stahl, Paracelse, Agrippa, Cardan sont de ces hommes incompris, incompris aussi bien que les alchimistes, accusés tous de chercher à faire de l'or ! Faire de l'or était leur point de départ ; mais croyez-en le témoignage d'un vieux savant, ils cherchaient mieux, ils voulaient trouver la molécule constitutive ; ils cherchaient le mouvement à son principe. Dans les infiniment petits, ils voulaient surprendre les secrets de la Vie universelle dont ils apercevaient le jeu. La réunion de ces sciences constitue le Magisme, ne le confondez pas avec la magie. Le Magisme est la haute science qui cherche à découvrir le sens intime des choses, et qui recherche par quels fils déliés les effets naturels s'y rattachent.

Grodninski. Vous arriverez quelque jour, en France, aux concordances de Swedenborg.

Physidor. Tout ici-bas a sa vertu, c'est-à-dire sa force, les strychnos[2] comme les roses de Provins, et les marbres aussi bien que les hommes, comprenez-vous ? Eh bien ! ces forces correspondent entre elles, vont à des centres. Y êtes-vous ? Le magisme est la science qui vous révèle la marche de ces forces ; nous pou-

vons alors en user, et l'on voit alors les âmes. » J'étais comme hébêté en écoutant ces phrases incomplètes qui ressemblaient à la nuit de la pensée, et faisaient supposer le jour ; un peu plus, et tout devenait lucide. A l'état de mes yeux, le vieillard s'aperçut de la tension de mes forces morales, et me dit en souriant : — Laissons cela, je n'en parlais qu'avec ce pauvre Saint-Martin qui s'est laissé mourir, et qui avait des connaissances en ce genre ; nous avions formé le projet d'aller dans les Indes, mais il n'était pas assez entreprenant, quoique Tourangeau. — Eh bien ! lui dis-je pour le remettre sur la voie, que vous ont répondu vos morts ? Il tressaillit, et fit le geste d'un homme qui reprend le fil de ses idées. — Je voulais vous dire un secret, le voici. La pensée est plus puissante que ne l'est le corps, elle le mange, l'absorbe et le détruit ; la pensée est le plus violent de tous les agents de destruction, elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité qu'elle tue et vivifie, car elle vivifie et tue. Mes expériences ont été faites à plusieurs reprises pour résoudre ce problème, et je suis convaincu que la durée de la vie est en raison de la force que l'individu peut opposer à la pensée ; le point d'appui est le tempérament. Les hommes qui, malgré l'exercice de la pensée, sont arrivés à un grand âge, auraient vécu trois fois plus long-temps en n'usant pas de cette force homicide ; la vie est un feu qu'il faut couvrir de cendres. Penser, mon enfant, c'est ajouter de la flamme au feu. La plupart des individus qui ont dépassé cent ans, s'étaient livrés à des travaux manuels et pensaient peu. Savez-vous ce que j'entends par penser ? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensées. Réunissez sur un point donné quelques idées violentes, un homme est tué par elles comme s'il recevait un coup de poignard. Un jour, j'étais au chevet d'un de mes bons amis, monsieur Desgranges. Vous avez connu monsieur Desgranges ? Il était sujet à une angine de cœur[1], personne ici n'en savait rien ; il faut être grand praticien pour se connaître aux symptômes de cette affection. Le cœur est un organe où passe notre sang ; mais en tant qu'organe il est spécialement nourri par des veines qui lui donnent le sang dont il a besoin pour lui-même ; il a ses affluents nourriciers, comme les jambes, le cerveau, la main ont les leurs ; quand les deux vaisseaux qui le nourrissent s'oblitèrent, il peut manquer de sang pour lui-même, son action peut alors s'arrêter,

et mon homme crève, sans douleur, subitement : voilà l'angine ! Vous comprenez dans quelles conditions se trouvait monsieur Desgranges. En cet état, le mouvement de monter ou celui de descendre, hausser le ton de la voix, toute chose violente cause immédiatement la mort. Je lui avais recommandé de rester au coin de son feu, pour ne pas gagner de rhume ; nous étions dans l'hiver de 1789, et un rhume qui l'aurait fait tousser l'aurait contraint à des mouvements violents ; alors, votre serviteur ! Il aimait l'argent, le bonhomme, il tenait plus à ses écus qu'à ses enfants : — Je puis avoir des enfants, disait-il, et je ne saurais refaire ma fortune ! Il était goguenard. Sa nièce, madame Lourson, vint lui dire devant moi, sans précaution, que le général des finances faisait faillite. Desgranges lui avait donné ses fonds. Paf ! mon homme meurt, tué par un mot, par une pensée, comme s'il était atteint par la foudre ; il n'a ni crié, ni blémi, ni remué ; à peine son œil s'est-il convulsé, jamais je n'ai vu la mort opérer si promptement. J'avais depuis vingt ans prédit que Desgranges mourrait ainsi, plein de vie et de santé. Ici, j'ai passé pour un grand médecin, pour un sorcier. Vous comprenez, cher enfant, que pour moi l'immatérialité de la pensée était depuis longtemps une niaiserie à me faire pouffer de rire, *in petto*[1], s'entend. Pour moi, la pensée était un fluide de la nature des impondérables qui a en nous son système circulatoire, ses veines et ses artères ; par son affluence sur un seul point, il agit comme une bouteille de Leyde, et peut donner la mort ; un homme peut le tarir dans sa source par un mouvement moral qui dépense tout, comme on peut tarir celle du sang en s'ouvrant l'artère crurale. Ce feu de notre organisation est modifiable. Pensez beaucoup, vous vivrez peu ; ne pensez point, vous ferez de vieux os. Pour établir mes expériences, je courais à cinquante lieues à la ronde afin d'assister à la mort des centenaires que je connaissais. Pendant quinze ans, j'ai peut-être analysé soixante centenaires ; presque tous avaient le cerveau *hydriaque*[2], mot que je forge pour vous aider à comprendre mon idée : ils avaient tous une cervelle humide où la pensée était lente ; tous étaient des gens habitués à des travaux mécaniques, à un régime sobre qui jetait peu d'huile sur le feu ; car dans les hautes régions sociales, la nutrition est violente, phosphorique, elle amène dans l'organisation des principes excitants qui accélèrent son jeu, lui font produire outre mesure des

forces pour la pensée comme pour l'action. Mes centenaires, manœuvriers[1], ou laboureurs mangeaient peu et des choses peu substantielles, ils entretenaient la vie et ne l'aiguillonnaient pas. Je cherchai les applications de ce grand principe. Monsieur Mariette, que votre père a bien connu, était attaqué par une maladie dans le traitement de laquelle échoue la médecine : il avait un ramollissement au cerveau. Dans ce cas la mort arrive subitement comme dans l'angine du cœur : une pensée trop violente, une nouvelle, comme celle qui avait tué monsieur Desgranges, peut déterminer la mort. Je veillais monsieur Mariette, j'allais le voir tous les jours, et j'observais les symptômes de sa maladie, ces contractions du bras, ces pesanteurs dans l'humérus qui correspondent à la partie attaquée dans le cerveau. Ce bonhomme avait un fils à l'armée, son fils était l'aide-de-camp d'un général soupçonné de trahir la république ; il fut mandé à Paris avec ce pauvre Custine ; tous deux furent accusés, condamnés et exécutés. J'avais recommandé que l'on cachât la nouvelle au père Mariette. Mais un matin que j'étais allé le voir, un de ses voisins vint pour le consoler, et prit de ces circonlocutions pathétiques qui agrandissent la fosse des morts ; je lui fis signe de se taire ; mais quand il fut parti, le bonhomme voulut savoir ce dont il s'agissait, je le lui dis, il mourut foudroyé. Ces deux hommes, monsieur Desgranges et monsieur Mariette, étaient dans des conditions pour ainsi dire physiques et qui les rendaient vulnérables ; mais les conditions morales ne sont-elles pas plus favorables encore à l'invasion de la mort conduite par la pensée ? Cette preuve ne se fit pas attendre. Je soignais un vieux monsieur qui, après avoir fait les guerres du règne de Louis XV, n'y avait récolté que des chagrins. Quoiqu'il eût beaucoup souffert dans ses campagnes, ses services avaient été méconnus ; il avait servi sous monsieur de Richelieu, et il avait été en Amérique avec monsieur de Rochambeau. Pour toutes ses blessures et ses fatigues, monsieur de Bomère avait obtenu la croix de Saint-Louis, encore par grâce, et sur la recommandation de la reine Marie-Antoinette. Le pauvre gentilhomme vivait de peu dans une petite maison de la place Saint-Venant ; mais il était si insupportable que la société l'avait abandonné peu à peu. Sur la fin de ses jours, ses gens le quittèrent. Une vieille servante à moitié sourde resta près de lui parce qu'elle n'entendait que les trois quarts de ce qu'il

disait, encore était-ce assez pour qu'un certain jour elle parlât de s'en aller aussi ! Le pauvre homme était hypocondriaque au dernier degré. Chez aucun sujet je n'ai vu d'hypocondrie aussi développée : il changeait vingt fois d'humeur dans une demi-journée, et tout son esprit était employé à agrandir et à varier ses plaintes. Moi qui l'étudiais, je n'ose pas affirmer qu'elles fussent chimériques, tant il précisait ses douleurs, tant il m'en expliquait savamment les causes. J'étais, comme vous le pensez, le seul être qu'épargnât sa verve caustique, souvent élégiaque, car il jouait tous les rôles, il épuisait tous les moyens pour exprimer le travail intérieur qui le martyrisait : tantôt il cherchait à attendrir par le récit de ses souffrances, tantôt il essayait d'effrayer, employant tour à tour la malice de l'enfant, l'art du comédien, la puissance de l'homme, la rage du révolutionnaire, la résignation de la femme, déployant sous toutes les formes un génie qu'il était loin d'avoir à l'ordinaire. J'ai fini par croire que cette maladie avait sa cause dans le système nerveux, et pouvait, par des lésions inconnues, donner alternativement toutes les douleurs desquelles ce pauvre homme se plaignait. Les raisons et les observations sur lesquelles mon opinion s'appuie feraient la matière d'un livre, je ne saurais donc vous les dire. *Non est hic locus*[1], ajouta-t-il en souriant et prenant une prise de tabac. Ce que j'observais avec un profond étonnement, mon enfant, reprit-il, était le fait dont je n'avais eu que deux attestations majeures, mais qui, chez monsieur de Bomère, se représentait journellement, à savoir, la qualité vénéneuse de la pensée. Son cerveau, son âme, son cœur, son sentiment, son intelligence (selon moi, ces mots expriment les faces diverses d'une même chose), eh bien ! disons toutes ses forces autres que ses forces corporelles (mais les forces morales n'absorbent-elles pas les forces physiques, en résumant tout dans la tension de je ne sais quel organe, est-ce le cerveau ? est-ce le grand sympathique ? aujourd'hui, je suis bien rouillé sur mon propre système) ; eh bien ! lorsque la somme de ses forces était amassée sur un point, par une pensée, je tenais dans ma main sa vie, je pouvais lui donner la mort par un mot. J'étais comme un magicien, j'avais la baguette de Moïse. Croyait-il être en danger de mourir ? si je lui avais dit : — Appelez votre confesseur ! il serait mort à l'instant même. Sa vie était une flamme visible, sur laquelle je pouvais souffler, ou que je pouvais activer à mon gré.

Un *non* ou un *oui*, dans certains cas, eussent été comme des coups de pistolet tirés au cœur. Sa volonté, ce magnifique attribut de l'homme, n'était plus à lui, mais à moi, je pouvais en user comme d'une chose à moi. Enfin, j'étais *lui*, sans qu'il pût être *moi*. Comprenez-vous bien ce singulier état ? Maintenant laissez-moi vous suspendre l'épée au-dessus de ce Damoclès. Monsieur de Bomère avait un tel attachement pour le roi et la reine, qu'il ne vivait que par ces deux êtres ; lui annoncer quoi que ce soit de nuisible ou de malheureux pour la famille royale, c'était le blesser à mort. Son fanatisme allait presque à la démence ; il ne priait point pour lui, il ne croyait point à Dieu, en bon voltairien qu'il était ; mais il priait pour eux, en cas, disait-il, qu'il y eût quelque chose là-haut qui concernât le roi. En 1793, il croyait que le roi et la reine florissaient à Versailles. Certain que la moindre nouvelle de la mort du roi ou de la reine le tuait raide, je n'avais rien négligé pour qu'il vécût dans la plus profonde ignorance des affaires du jour. Je lui avais fait changer de logement. Au lieu de demeurer sur la rue, il s'était établi dans un appartement qui donnait sur un jardin, dans la maison qui lui appartenait, place Saint-Venant ; il avait renvoyé ses locataires le jour où je lui avais prouvé que le moindre bruit nuisait à sa santé. Je lui avais défendu toute espèce de promenade au dehors. Sa servante était prévenue, elle soustrayait tout ce qui pouvait dissiper son erreur. Un jour, sans moi, il allait mourir, il voulait savoir pourquoi et comment elle avait payé une somme assez forte relative à l'*Emprunt forcé*, et il avait dit des choses si dures à la pauvre fille qu'elle voulait lui montrer l'avis de la commune de Tours, sur lequel il y avait RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, an II, *liberté*, *égalité*, et adressé au *citoyen Bomère*. J'entrai fort heureusement dans ce moment, je lui dis que la colère le tuerait, et que je vérifierais le compte pour lui. Désormais je fis ses affaires. Malgré nos précautions, il trouva une pièce de deux sous à terre, une pièce de deux sous sur laquelle il y avait « République française » et le bonnet de la liberté sur un faisceau. Et il se croyait sous le règne de Louis XVI ! J'arrivai précisément au moment où il avait fait des réflexions infinies sur cette pièce dont le millésime était 1793. J'essayai de l'abuser par une dissertation d'antiquaire, en prétendant que c'était une pièce romaine. Mais il me l'arracha des mains en disant d'un air ironique : — *Avec des mots français.* Il avait,

comme tous les malades de cette espèce, le génie de l'interrogation et un certain esprit de déduction qu'il était difficile de tromper. Toutes les fois qu'il s'agissait de lui, de sa maladie, j'en faisais ce que je voulais ; mais si nous avions parlé de la guerre d'Allemagne, et que j'eusse essayé de le contredire sur un point, il m'aurait parfaitement battu. Mes mensonges n'eurent pas le pouvoir de l'abuser ; car je ne pouvais répondre à une question qu'il reproduisait sans cesse : Que sont devenus le roi et la reine, le dauphin et les princes ? Il fallut le préparer à apprendre, non pas les événements dans toute leur horreur, mais la mort du roi. Cependant le trône ne pouvait pas être vacant. Pressé de questions, je fus obligé de dire la vérité en la lui voilant. Chacune de mes paroles était un coup de massue ; je le rouais et je voyais la mort s'emparer de lui. Malgré tous mes efforts, quand je lui dis que la reine avait été exécutée, il s'écria : *la reine aussi !* Je n'ai jamais entendu de cri pareil. Le vieux royaliste s'appuya la tête sur son fauteuil et mourut. Voilà les trois faits qui m'ont le plus frappé, quoique de 1797 à 1810, en treize ans, les preuves se soient bien accumulées... — Mais, lui dis-je, pour que votre système fût vrai, il faudrait que vous eussiez eu la preuve du contraire, c'est-à-dire que vous ayez observé quelques longévités dues à l'inertie de la pensée. — Bravo ! cria le vieux médecin, vous y êtes ! mais toute lésion dans les organes de la pensée d'où peut résulter son inertie entraîne la mort ! il y a bien des questions de détail dans la question générale, hé, hé ! Je n'ai pas été dans le nord de l'Europe vérifier par moi-même les conditions de l'existence des prodigieux centenaires dont on nous parle. Mais il y a eu plusieurs exemples de longévité surnaturelle. Ne croyez pas cependant que j'aie manqué de cette contre-preuve, je connais un homme né en 1696, sous Louis XIV... Je regardai le bonhomme en exprimant le doute et l'étonnement ; sa divagation me parut toucher à la folie. — Vous ouvrez des yeux grands comme des gueules de four, reprit-il. Eh bien, oui cet homme a maintenant cent vingt-sept ans ; mais il n'a jamais pensé ! Après ces paroles, le bonhomme ne me dit plus rien sur ce sujet : l'esprit l'avait abandonné. Peut-être même cette conversation fut-elle la dernière lueur que devait jeter la lampe, car il mourut l'année suivante ; et, comme me le dit mademoiselle Ducormier, il ne parlait pas deux fois par an d'une manière suivie. Après ce mono-

logue, il m'entretint de la façon de tailler les pêchers, demanda son dîner, me questionna sur des choses sans importance, comme eût fait un enfant ; il voulut voir si ma montre était d'accord avec la sienne ; enfin il retomba d'autant plus bas qu'il s'était élevé plus haut. J'avoue que cette singulière conversation me mit dans un état violent. En m'en allant le long de la Loire, je tirai les conséquences de ces faits, je pensai que si la pensée avait de tels pouvoirs, elle devait offrir aussi un immense point d'appui contre les douleurs corporelles, et je m'expliquais ainsi les miracles du diacre Pâris, les martyrs religieux, et Damiens attirant trois fois à lui les chevaux que l'on fouettait pour l'écarteler. La pensée serait-elle donc une *force vive ?* me disais-je. Puis, en jetant un coup d'œil par la fenêtre sur la société tout entière, j'aperçus bien d'autres martyrs. Mes réflexions me montraient un immense défaut dans les lois humaines, une lacune effroyable, celle des crimes purement moraux contre lesquels il n'existe aucune répression, qui ne laissent point de traces, insaisissables comme la pensée. J'aperçus d'innombrables victimes sans vengeances, je découvris ces horribles supplices infligés dans l'intérieur des familles, dans le plus profond secret, aux âmes douces par les âmes dures, supplices auxquels succombent tant d'innocentes créatures. Je pensai que l'assassin de grande route mené si pompeusement à l'échafaud n'était pas aux yeux du philosophe si coupable dans son égarement que bien des hommes qui donnent la question avec des mots poignants, qui, après avoir éprouvé, dans certaines âmes, les endroits que la noblesse, la religion, la grandeur rendent vulnérables, y enfoncent à tout moment leurs flèches...

Théophile. Écoutez, *saints !*

Physidor. Je vis où frappait le chagrin, et les douleurs de l'âme, je pensai que Dieu.....

Le Libraire. Ah, cela se gâte.

Physidor. Tout à coup mes yeux se dessillèrent, j'aperçus un éternel sujet d'observation sociale dans ces luttes secrètes dont les effets sont si mal appréciés par le monde. Cette méditation produisit en moi d'étranges phénomènes. Pendant un instant, je crus être dans une grande plaine, à la nuit. Aux lueurs indécises des étoiles et de la lune, je voyais les ombres des malheureux à qui la vie avait été rendue odieuse par des tortures morales, se levant de leurs tombes et criant justice....

Tschoern. Et trouvant visage de bois, comme dans le fameux songe de Jean-Paul !

Le Libraire. Ah ! ah ! ah !

Théophile. Il est bien tard, adieu messieurs.

Phantasma. L'Irlandais a raison, il faut nous en aller. *(Il se lève.)*

Raphael *(à Tschoërn)*. Savez-vous que la morale de tout ceci est que nous sommes aussi bien immortels en vertu des théories spiritualistes, que par la force des analyses matérialistes.

Tschoern. Nous, nous ! c'est-à-dire nos substances élémentaires ! Puis, cela ne résout pas la question des curieux qui, de siècle en siècle, demandent où peuvent aller nos substances constitutives ? Que ce soit une âme ou des gaz, il faut bien que cela serve à quelque chose !

Grodninski *(sur la porte du café)*. Il y avait une fois un vieux bélier qui se dressa sur les deux pieds de derrière pour mieux se faire entendre, en disant au milieu d'un des plus anciens troupeaux de moutons connus, ces belles paroles devenues la tradition sacrée de ces pauvres bêtes : « Mes frères, voyez quelle est la grandeur de nos destinées ? N'avons-nous pas le plus bel avenir parmi les quadrupèdes, car enfin, nous allons faire partie de l'homme, et nous devenons ainsi d'immortelles intelligences ! Sûrs de ne pas mourir, paissons donc avec courage, faisons-nous promptement gras, afin d'entrer plus vite dans la sphère de la lumière humaine où tout est joie et bonheur, où nous serons récompensés selon nos mérites. » Ce bélier passe encore pour un mouton divin chez les brebis dont la laine est sur vos épaules. Si ce mouton n'est qu'une bête, il faut que l'homme renonce au plus joli dada de son écurie philosophique.

(*Les étudiants dans la rue de l'Odéon. Le premier :* — Hein ? *Le second :* — Ah !)

AVENTURES ADMINISTRATIVES D'UNE IDÉE HEUREUSE,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR LE FUTUR AUTEUR

DE

L'Histoire de la Succession du Marquis de Carabas dans le fief de Cocquatrix[1].

— La France[2], monsieur le marquis, est, dit-on, un des pays où les bonnes idées trouvent le plus flatteur accueil. Elles y sont bien, en prime-abord, un peu bafouées ; mais la raillerie est une espèce d'épreuve que les indigènes ont imaginé de leur faire subir. Y résistent-elles, le peuple ne tarde pas à s'en coiffer, à les gruger, à les adopter, à les ouvrir, à s'en nourrir ; semblable à votre singe Baboûn qui ne manque jamais de houspiller ses noix avant de les croquer...

— Ohé, prends tes bottes, allons en France !

— Monseigneur, dit le chat, il serait prudent de nous fourrer le cou afin que le couteau dont ce peuple se sert pour éprouver les hommes glisse sur notre chignon, et ne nous défasse pas trop, si l'on voulait nous raser...

— Qu'est-ce à dire ?

— Une bagatelle, monsieur le marquis. Les Français emploient le ridicule pour douaner les bonnes idées qu'on leur apporte, et la guillotine pour plomber les hommes qu'ils exportent. Le ridicule et la guillotine sont deux institutions qui aident à gouverner et administrer le pays merveilleusement. Vous aurez mainte occasion de vous en apercevoir.

— Tu es un chat aussi prudent que tu es bien botté.

(*Histoire de la succession du Marquis de Carabas dans le fief de Cocquatrix*[3], tome XXIII, chap. MCCCIV. *Editio princeps*, Leyde, Elzevir, avec fig. 1499. texte latin de von Felinus. Ouvr. rare.)

FANTASQUE AVANT-PROPOS.

Après minuit, dans un salon de Paris, au moment où les rangs des preneurs de thé s'étaient éclaircis, où les gens qui viennent se faire voir avaient disparu, se rencontrèrent quelques personnes dont les esprits se mirent à l'unisson et vibrèrent douce-

ment. Il s'ensuivit une de ces conversations fortes, pleines de choses, tout à la fois railleuses et polies, comme parfois il s'en écoute encore dans cette ville aussi réellement profonde qu'elle semble folle.

Avez-vous quelquefois, en hiver, étudié du haut d'un pont les bizarreries du charriage des glaces sur un grand fleuve ? Les glaçons filent, s'entre-choquent, remontent, dévient de leur route, vont à droite, vont à gauche ; puis en un moment, on ne sait pourquoi, tout à coup ils s'engrènent, se saisissent ; les figures de leur contredanse fluviatile s'arrêtent ; il se forme un majestueux plancher sur lequel un marmot saute pieds nus, hardiment et court d'un bord à l'autre. Il en est de l'entente des âmes ou des esprits dans les salons de Paris comme de cet engrenage des glaçons. Hommes et femmes se sont vus, se sont froissés, sont venus, se sont salués hier, et ne se sont point entendus ; aujourd'hui, personne ne sait pourquoi, ce soir, devant la cheminée, ils se sont trouvés enchaînés les uns aux autres, dans une même période d'idées, pour goûter de compagnie les charmes d'un moment unique, sans ramifications dans l'avenir, sans liens dans le passé. Est-ce le froid ? Est-ce le chaud ? Quel timbre a rassemblé l'essaim de ces pensées ? Quel choc les a désunies ? A ces interrogations, nulle réponse. Vous demanderez où est l'enfant insoucieux qui tracera naïvement la plante de ses pieds sur cette glace mouvante tout à l'heure, et maintenant arrêtée. Lisez.

— Croyez-vous, monsieur, dit la maîtresse de la maison à certain savant Prussien connu par l'intarissable fluidité de sa parole, croyez-vous à ces miraculeuses puissances de la volonté humaine, à la vie des idées, à leur procréation ? Enfin, croyez-vous, ainsi que monsieur....

La dame se tourna vers un jeune homme pâle et très-chevelu, nommé Louis Lambert.

— Croyez-vous, répéta-t-elle, ainsi que monsieur le prétend, que les idées soient des êtres organisés qui se produisent en dehors de l'homme, qui agissent, qui... ma foi, je me perds dans ces pensées. Vous avez écouté monsieur : que dites-vous de son système ?

— Mais, madame, répondit en souriant le Prussien, est-ce un système ? Je n'oserais ni le nier ni l'affirmer. De l'autre côté du

Rhin, plusieurs hommes se sont élevés dans les régions éthérées, et se sont cassé la tête contre les étoiles. Des écrivains connus par des noms en *org*, en *ohm*, en *œhm*[1], ont trouvé, dit-on, dans ces mêmes étoiles, de sublimes pensées que comprennent quelques gens presque fous, selon nos infirmes opinions vulgaires. Nous avons beaucoup d'Allemands, de Saxons, de Suédois qui ont vu des idées ; mais nous en avons infiniment plus qui n'en ont pas vu. Cependant je puis à ce sujet vous raconter un fait qui passe pour constant, mais que je rapporte sans le garantir ; si vous me permettez d'employer cette formule journalistique et pleine de charlatanisme, dans un salon où le charlatanisme appartient exclusivement aux femmes. Un jeune Hanovrien, venu momentanément à Londres, se plaignit à plusieurs reprises d'un vol assez bizarre, à Londres. Un monsieur lui avait pris, disait-il, sa cervelle, ses idées, et les détenait dans un bocal. A Paris, personne ne se serait étonné de ces vols ; on y prend sans façon les idées des gens qui ont des idées, seulement on ne les met pas en bocal, on les met en journal, en livre, en entreprises. A Londres, les gens du monde agirent comme agissent ceux de Paris ; ils se moquèrent de mon pauvre Hanovrien, mais sérieusement, à la manière anglaise. Ce jeune homme restait par suite de ce brigandage dans un état d'imbécillité, de paresse, d'ennui, de spleen qui donnait beaucoup d'inquiétudes à ses amis. Alors il fut fait droit à ses plaintes. On le mit à l'hospice de Bedlam. Il y resta près de deux mois. Un jour l'un des médecins les plus célèbres de Londres racontait à l'un des médecins de Bedlam, qu'il venait de voir le matin l'un de leurs confrères, à moitié fou probablement, qui se livrait à des opérations chimiques sur quelques masses d'idées prises à différents individus et contenues dans des bocaux très-bien étiquetés. — Bon dieu !

— Remarquez que je ne dis pas goddam[2] ! fit le Prussien en s'interrompant. — Bon Dieu ! allons voir si la cervelle d'un pauvre Hanovrien lucide qui a suivi ses idées à la piste et que je soigne à mon hospice, ne serait pas par hasard dans le bocal dont il me parle. Les deux médecins coururent chez leur confrère, et y trouvèrent les idées de l'allemand, qui remplissaient fort honorablement une fiole ; elles étaient bleues. Les deux médecins forcèrent naturellement l'alchimiste des âmes à délivrer l'esprit hanovrien. Quand la prison fut brisée, ils revinrent à l'hospice où

le jeune homme déclarait à ses gardiens avoir retrouvé ses idées et se livrait à une joie semblable à celle que peut éprouver un aveugle en revoyant la lumière. Ce fait pourrait, s'il était scientifiquement prouvé, corroborer la théorie que monsieur Lambert vient de nous exposer sur la vie et l'iconographie des idées, système qu'en ma qualité d'allemand je respecte, comme tout bon Allemand doit respecter un système....

— *Ce n'est pas un système, monsieur, mais une éclatante vérité*, dit une voix qui semblait partir d'un bocal et qui effraya l'assemblée.

— Ha, monsieur, vous m'avez fait peur ! dit la maîtresse de la maison en voyant une figure qui sortait de l'embrâsure d'une fenêtre éloignée.

Quoique cette dame se mît à rire, son rire parut, à ceux qui la regardèrent, produit par une convulsion dont la cause était extérieure. Alors convaincus que cette action violente procédait de l'inconnu, tous se retournèrent brusquement vers lui. Ce ne fut pas sans un prodigieux intérêt, pour ne pas taxer d'épouvante les personnes distinguées dont l'assemblée était composée, que chacun aperçut l'auteur de ce puissant exorcisme.

Ici, malgré la meilleure volonté du monde de rester dans les bornes du respect que tout homme doit avoir pour la Très-Noble, Très-Haute et Très-Puissante Dame Langue française, il est nécessaire, afin de peindre l'anthropomorphe[1] qui se dessina vaguement dans la partie obscure du salon, d'offenser un peu la rhétorique, et la grammaire, sauf à rentrer en classe après en avoir tracé le vaporeux portrait. Qui voudrait punir cette licence ? quelque pédant, quelque chien de cour. Quel poète ne l'excuserait ? N'avez-vous jamais rencontré de cheval échappé ? Avec quel bonheur il galope ! Comme il lève les pieds ! Quelle agilité flamboyante ! non, mieux, quelle alacrité d'hirondelle n'ont pas ses mouvements ! Il crie : vive la liberté ! comme un peuple qui se révolte par un beau jour de soleil ! Mais son critique à lui, le valet d'écurie accourt le fouet en main ! Ainsi de l'auteur.

Si jamais un homme a ressemblé à une idée, vous auriez juré que, de dessous la draperie des fenêtres, une pauvre idée gelée, et qui s'était collée aux vitres comme Trilby[2] pour sentir la chaleur de ces compagnes qu'elle voyait voltiger sous les lambris dorés, qu'une idée foraine venait de passer par la fente de la croisée,

avait fripé ses ailes dans l'espagnolette, laissé la poussière chatoyante de son corcelet diapré le long des bourrelets. Elle grelottait encore, elle était malade, souffrante, grise, ébaubie, hystérique, blessée, cicatrisée ; mais vivante ; mais prête à laper quelque fluide comme un vampire. Oui, elle avait soif d'or comme un ouvrier a soif de vin et flaire le vin du lundi, dès la barrière.....

A l'aspect de cet homme, ces images s'élevèrent diversement dans l'imagination ; mais si tous les yeux le virent, chacun l'aperçut sous une forme différente.

Il vivait, mais ses lèvres étaient pâles ; mais ses habits noirs étaient pâles ; mais il était détruit ; mais il était à jour comme un chou rongé par les chenilles. Tous les malheurs sociaux qui peuvent accabler un homme promis aux incurables, lui avaient tiré chacun leur coup. Mais il était nerveux, il avait soutenu tous les feux et demeurait droit comme le squelette d'un pendu que le vent balance. Le plomb fondu du jeu avait glissé sur son cœur sans l'entamer ; les douches de la misère avaient glissé sur son crâne, l'avaient verdi, jaspé comme pierre d'égout ; mais il avait encore assez de crâne pour contenir une cervelle, et assez de cœur pour recevoir du sang, un sang fielleux, qui jaunissait sa face creuse, blême, dont le système osseux était assez solide encore. Les mots *maigre*, *éthique* ne pouvaient lui servir de modificatifs. Peut-être le mot moderne *squelettique* serait-il *un comparatif*, mais il était le superlatif incomparable et visible de la pensée que veulent exprimer ces syllabes, impuissantes pour lui. Il avait bien quelques cheveux, mais ces cheveux prouvaient l'extrême divisibilité de la matière ; pour s'en faire une image, il faudrait supposer, fendus en cent parties, les cheveux les plus fins de la plus fine femme, et leur donner la couleur de l'édredon. Mais quelle comparaison peindrait l'air triste et désolé de ces cheveux qui retombaient derrière la tête et sur les épaules en se bouclant à peine aux extrémités. Vous eussiez dit des ondées de larmes. Ses yeux fauves, privés de leur humidité vitale, avaient une clarté de forge rouge et roulaient au fond de leurs cavités dont les bords dénués de cils ressemblaient à ceux de l'œil d'un vautour. Pour tout sourcil, une marque bleuâtre.

Excepté Dante ou Paganini, jamais nulle créature humaine n'annonça plus de souffrances ressenties, plus de vie épuisée, plus de vie persistante. Quand l'inconnu leva les yeux tout le monde

frissonna d'en voir la nacre sensibilisée, il sembla certes à tout le monde que Dieu allait descendre et sa gloire crever les planchers. Oui, si ce regard n'ouvrait pas les cieux, il fallait renoncer à la prière et à l'espoir ; il n'y avait pas de Dieu ! Quant à ses mains, c'étaient les articulations puissantes du homard ; ou mieux, les vieilles serres d'un aigle mourant dans sa cage au Jardin des Plantes, et qui pendant toute sa vie a voulu saisir une proie et n'a rien saisi. Sa langue avait quelque chose de noirâtre comme celle des perroquets, elle était sèche, épuisée, elle avait soif et faim. Enfin son long nez meurtri, son nez de marchand de parapluies avait dû se prendre cent fois dans la chattière du bureau des oppositions au Trésor royal.

Cet homme, voyez-vous, était le désespoir centenaire, le désespoir froid, mais qui ne doute pas encore. Son mobilier gisait tout entier dans sa poche en reconnaissances de Mont-de-Piété, sous son foulard jaunasse, parmi des placets apostillés. Cet effroyable type de malheur social, long comme un *tœnia*, ressemblait aux sacoches de la Banque, mais quand elles en partent pour revenir enceintes d'écus. Mais elle était partie de la Banque depuis soixante-dix ans sans y rentrer, cette pauvre sacoche, en quête de ses millions, et la gueule béante comme un boa qui rampe à jeun. Mais cet homme était sublime à la manière de Dante et de Paganini, à la manière de l'artiste et du prêtre ; il vivait pour une idée ; il marchait dans une atmosphère de courage et de dévouement. Il suait la foi. C'était enfin *l'homme-idée*, ou l'idée devenue homme. Aussi avait-il un peu de l'air du faquir[1] ; et, disons-le pour plaire à la partie vaudevilliste de la France, il y avait aussi dans sa tournure une ressemblance avec le *marchand d'eau de Cologne*, à l'habit rouge, clarinette et vulnéraire qui ne guérit que le grand Mogol.

Il avait été arpenteur, notaire, ingénieur, maçon, intendant, grand seigneur, jacobin, agent de change, courtier, libraire, avocat au conseil, maître des requêtes pendant un moment, intendant-général des hôpitaux militaires, garde-magasin des vivres, entrepreneur d'éclairage public, journaliste, fournisseur, homme de paille, professeur de l'Athénée, directeur de théâtre, auteur d'un quart de vaudeville. Il avait été tout ce qui ressemble, socialement parlant, à quelque chose.

La maîtresse de la maison le recevait en sa qualité d'attaché

au Corps Diplomatique. Sur ses vieux jours, il se disait être le chargé d'affaires du prince Primat de Fesse-Tombourg[1]. Les longues vicissitudes de sa chétive existence ayant été couvertes sous le voile épais de la plus laborieuse prudence, il passait, depuis dix ans, pour être à la veille de faire une immense fortune, et avait de fréquents rapports avec les banquiers de France, de Hollande et d'Angleterre pour arrêter les conditions d'un emprunt de quatorze millions. Comme tous les êtres repoussés partout, et qui persistent à se pousser partout, il jouissait d'une considération équivoque ; néanmoins il était reçu. Sa figure appartenait au genre de celles qui sont toujours collées à l'encoignure des portes, ou perdues dans un groupe de nouvellistes, ou colloquées à une table de wisth. Or, comme il s'en allait toujours promptement en ne parlant qu'à ceux de qui dépendait sa destinée, sa tête pouvait sembler inconnue à beaucoup de personnes. Il était surtout de ces gens que tout le monde a vus, et qu'on ne reconnaît jamais.

Son nom de famille était Lecanal. Si quelques personnes le soupçonnèrent d'appartenir au Lakanal de la Convention, il s'en défendit sous l'Empire fort vigoureusement. Depuis la Restauration, il avait repris le titre et le nom de monsieur le comte de Lessones, et répondait dubitativement à qui lui demandait s'il était de la famille des Lassone, gens assez connus sous Louis XV.

Avez-vous par hasard observé dans le monde certaines personnes dont l'échine toujours flatteuse et complaisante devine si quelque hardi baladin veut sauter comme un collégien, et se courbe aussitôt ; dont la mémoire approuve toutes les anecdotes ; dont les lèvres gardent le sourire que le génie du gain et de la misère, que l'espérance a stéréotypé pour les marchands, pour les solliciteurs, pour tout ce qui se plie en souffrant ?... Hé bien, monsieur de Lessones avait cette échine fluide, cette mémoire-omnibus, ce sourire qui se prend et se quitte comme les comédiens quittent et prennent le leur. Peut-être un ministre l'avait-il jeté du haut en bas des escaliers dans un moment d'humeur ; et, alors, peut-être pour sauver sa dignité, le comte avait-il dit au garçon de bureau : — Je voulais descendre ! comme cet honnête époux à sa moitié furibonde. Peut-être avait-il vécu d'un pain caché sous sa redingote, et trempé de ses larmes. A table, chez un banquier, il dévorait sans engraisser, ce pauvre homme nourri d'espérance. Il avait offert bien des prises de tabac, donné des

poignées de main autant que les rois populaires en donnent, bu bien des verres de liqueur, avalé bien des humiliations. Hélas ! disons-le, il avait léché tous les amours-propres en faveur depuis l'assemblée constituante jusqu'à la chambre actuelle. Pauvre homme ! ses flatteuses papilles avaient dû caresser Duport, Robespierre, Marat, Garat, Tallien, Gohier, Fouché, Pasquier, Cambacérès, Talleyrand, monsieur de Villèle, *e tutti quanti*[1] *!* Donc, il avait eu les nausées de tous les encens, déplié le marche-pied de tous les pouvoirs, trinqué avec tous les journalistes, roulé dans les fangeux boudoirs des Laïs de tous les étages, chez la Laïs[2] du ministre et chez la Laïs du sous-chef. Enfin, humble apôtre, il avait silencieusement baisé la civilisation parisienne là où il fallait la baiser pour réussir, et n'avait pas encore réussi.

Pour lui point de mystères, pour lui rien d'ignoble. Il savait offrir et recevoir un écu ; tirer son chapeau à un journaliste ; se plier devant un sacristain ; peser dans les balances du mépris toutes les insolences, et pouvait tout supporter, excepté la bonne fortune. Il avait la philosophie et l'instinct de l'animal, joint à la lucidité d'un cerveau newtonien. Mais cet homme était sublime, voyez-vous ? Il marchait avec un flegme égal, soit dans les boues de Paris, soit dans le cristal des ruisseaux champêtres ; s'élançait également d'un vol de croyant aux cieux, comme il foulait tristement les tapis ministériels, dévoué complétement à son état de ballon, de ver, de prostituée, de mendiant, de mollusque, de distome[3], d'atome, pour qui ? direz-vous. Hé bien, *pour la patrie*, pour cette femme de mauvaise vie, toujours veuve de ceux qui l'aiment. Oui, cet homme portait sa couronne d'épines pour le bonheur, pour la fertilité d'un pays, pour lui un peu aussi, mais certes il souffrait au nom de tous. Il avait le courage de la honte, la persistance du génie. Cette vie secrète, ces malheurs, ces espérances se représentaient fatalement, nécessairement sur sa face d'après les lois éternelles qui veulent que chaque partie d'une créature organisée se teigne de sa cause intime.

La soirée devait être un moment de triomphe pour cet être poétique dont monsieur Ballanche eût fait un mythe, Nodier une paradoxale plaisanterie, et les frères Rostchild un capital. Sa voix était celle d'un homme qui a des dettes, voix flatteuse, mielleuse, voix sourde, voix éclatante, une voix pour laquelle il faudrait créer une épithète, une voix qui est aux autres voix, ce

qu'est l'électricité à la nature des choses : elle embrassait toutes les inflexions humaines.

Quand monsieur de Lessones se fut planté sur ses pieds et qu'il ne vacilla plus, il se fit un grand silence.

— Monsieur, dit-il au jeune homme pâle et frêle, vous vous nommez monsieur Lambert ? Ha ! que ce nom soit béni ! Vous vous êtes voué à une vérité, comme les martyrs se vouaient au Christ.

Les figures devinrent immobiles. Louis Lambert, qui, pour la seule fois de sa vie avait osé parler de son système, et qui le voyait livré aux impitoyables railleries parisiennes, suait de souffrance ; il aurait pleuré s'il l'eût osé, de voir sa chaste pensée déshabillée, fouettée, polluée par les profanes.

— Oui, messieurs, les idées sont des êtres[1], reprit le vieillard qui grandit, s'anima, et dont la voix eut des vibrations de cloche. Tel que vous me voyez, je suis sous la puissance d'une idée. Je suis devenu tout idée : vrai démon, incube et succube[2] ; tour à tour méprisé, méprisant ; acteur et patient, tantôt victime, tantôt bourreau. Ha ! dit-il en regardant Louis Lambert, jeune homme au front vierge, au front scellé de malheur, marqué de génie, signé du signe rouge mis aux arbres qu'on abattra, j'irai plus loin que tu n'as été tout à l'heure, alors que tu voyais des idées, que tu paraphrasais le principe d'une science à venir. Mais j'irai plus loin que tu n'as été parce que j'ai moins à perdre. Ma forme actuelle mourra, mais ma vraie nature, l'idée, l'idée restera ! J'existerai toujours.

— Où est le bocal de celui-là ? dit tout bas le Prussien à la maîtresse de la maison.

Personne n'eut envie de rire, en voyant la main décharnée que l'orateur leva sur Louis Lambert. Une jeune femme attentive dit avec une sorte de terreur : — Ha mon Dieu, il va nous l'emporter.

— Il y a, dans le monde moral, dit en continuant monsieur de Lessones, de petites créatures boiteuses et manchottes, grêles, vieillotes, ce sont les idées de ce que vous appelez les *gens de lettres*. Elles vivent sur les murailles à la façon des giroflées jaunes, elles parfument un jour les airs, disparaissent et tombent. Dans ces familles d'éphémères, quelques-unes, semblables à de brillantes efflorescences chimiques, surgissent, réfléchissent mille couleurs, brillent et persistent ; mais elles tombent un peu plus

tard comme les précédentes ; enfin, Dorat, Marmontel, ces clochettes vertes, *les Quarante*[1]... D'autres s'élèvent lentement, avec grâce, poussent en étendant, avec majesté, les immenses frondaisons de leurs branches, couvrent une époque de leurs ombrages, meublent les villes comme ces allées de platanes et de tilleuls sous lesquels se promènent cinq à six générations. Ce sont les beaux ouvrages dus à quelques cerveaux, et dont les idées vivaces régissent deux ou trois siècles. Les idées de Luther ont engendré Calvin, qui engendra Bayle, qui engendra Voltaire, qui engendra l'opposition constitutionnelle, enfin l'esprit de discussion et d'examen. Elles se conçoivent les unes par les autres, comme les plantes, filles de la même graine ; comme les hommes, fils d'une première femme. Les idées de Luther étaient celles des Vaudois ; les Vaudois étaient issus des anciennes et primitives hérésies de la première église ; puis, ces hérésies, avec leurs microcosmes d'idées, recommençaient les théosophies du plateau de l'Asie. Laissons-les se reposer. A chaque climat ses fleurs intellectuelles, dont les parfums et les couleurs s'harmonient aux conditions du soleil, aux brouillards de l'atmosphère, aux neiges des montagnes : ainsi des idées. Les idées prennent en chaque pays la livrée des nations. A l'Asie ses tigres, ses onagres[2], ses feux dévorants, sa poésie imbibée de soleil, ses idées parfumées. A l'Europe ses plantes humides, ses animaux sans fièvre ; mais à l'Europe l'instinct, sa poésie concise, ses œuvres analytiques, la raison, les discussions. S'il y a de l'air et du ciel bleu chez les écrivains orientaux ; il y a de la pluie, des lacs, des rayons de lune, du bonheur pénible chez les écrivains de l'Europe. L'Asie est la jouissance ; l'Europe est la raillerie. En Europe, les idées glapissent, rient, folâtrent, comme tout ce qui est terrestre ; mais en Orient, elles sont voluptueuses, célestes, élevées, symboliques. Dante seul a soudé ces deux natures d'idées. Son poème est un pont hardi jeté entre l'Asie et l'Europe, un Poulh-Sherro[3] sur lequel les générations des deux mondes défilent avec la lenteur des figures que nous rêvons sous l'empire d'un cauchemar. De là, cette majestueuse horreur, cette sainte peur qui saisit à la lecture de cette œuvre où tournoie le monde moral. Mais il y a des idées dont le système agit plus directement sur les hommes qui s'en emparent. Ces idées les tourmentent, les font aller, venir, pâlir, sécher. Ce sont des idées qui, mieux matérialisées, traitent plus

vigoureusement le monde matériel. Il y en a de gigantesques, de monumentales, qui tiennent du règne minéral. Elles tombent à heure dite, se relèvent et retombent sur la tête des nations ou d'un individu, comme un marteau sur l'enclume, et elles forgent les siècles en préparant les révolutions. Ce sont les idées territoriales pour ainsi dire, les idées qui naissent de la configuration géographique d'un pays ; idées qui martellent de siècle en siècle les cerveaux politiques : elles se sont lentement élevées comme des pyramides, et vous les apercevez toutes droites devant vous. — Il nous faut le Rhin ! dit la France — Mangeons les Russes ! disait Napoléon. Napoléon était une grande idée qui gouverne encore la France. Eh bien ! moi je suis, dans une sphère moins large, une idée de ce genre et dont je vais vous raconter les aventures merveilleuses, inouïes ; la naissance, la vie, les malheurs, mais point la mort. *Calypso dans sa douleur ne se consolait pas d'être immortelle*[1], devrait être l'épigraphe de mon récit, car les idées souffrent et ne meurent pas. Quand elles sont trop gehennées, elles s'en vont à tire-d'ailes comme les hirondelles. Il y a beaucoup d'idées européennes transmigrées d'Europe en Amérique, et qui s'y sont acclimatées. Mais écoutez. Donnez-moi deux heures d'attention, faites crédit d'un peu de patience à une pauvresse qui a des millions de rentes. Vous verrez si les écrivains, montés sur les chevaux du Doute et du Dédain ; si Byron, Voltaire, Swift, Cervantes, Rabelais ont eu tort de laisser l'empreinte des sabots de leurs coursiers aussi pâles que celui de l'Apocalypse, sur la tête des siècles labourés par leurs chevauchées. Honte aux hommes ! honte aux administrations surtout ! car, voyez-vous, c'est la médiocrité organisée. Mon idée et moi sommes victimes des basses intrigues de la cour de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, du règne de Louis XV, de la Convention, de l'Empire et de la Restauration. Vous aurez en peu de moments un croquis de ces cinq[2] grands opéras, vus des coulisses. Ceci est mon avertissement de l'éditeur.

— Avant de livrer nos yeux, nos oreilles et notre attention à monsieur le Comte, ne voulons-nous pas prendre un peu de thé, demanda la maîtresse de la maison à toutes les personnes qui étaient assises en cercle devant la cheminée.

— Volontiers, dit le baron prussien, mais n'en prenons pas trop, le thé endort...

Louis Lambert, le promoteur de cette scène étrange, quitta sa place et vint s'asseoir auprès de la dame hospitalière, chez laquelle, à cette époque, abondaient les poètes, les écrivains, les gens de science, et dont le salon pouvait passer pour le vestiaire de la littérature. Le vieux conteur but une tasse de thé que lui présenta l'élégante maîtresse de la maison.

— J'avais besoin de lui voir prendre son thé pour être convaincue de son existence, dit une dame à son voisin, l'un des plus riches banquiers de Paris.

— Il y a eu un temps, madame, répondit monsieur de Lessones qui l'entendit, où, comme vous, beaucoup de gens n'ont été convaincus de ma vie qu'en me voyant boire de l'eau. Si j'en avais eu à mes souhaits, je ne serais pas si sec.

— Je commence, dit-il après une légère pause[1].

*— Sous[2] Henri IV, en l'an 1605, le tiers état, représenté dans Paris par la haute Bourgeoisie qui envahissait le gouvernement du Roy par les sièges dont elle se pourvoyait au Parlement, qui envahissait la noblesse par son Échevinage, par ses alliances et par la finance, qui envahissait le clergé par les cures de Paris, séminaire des Évêques, cette puissante Bourgeoisie possédait les trois plus grands pouvoirs à l'aide desquels une corporation puisse manier un peuple. Elle était instruite, elle plaidait, elle écrivait, elle préparait Molière, Racine, Boileau, Patru, Pelisson, Fontenelle, Riquet, Colbert, Molé, Brisson, d'Aligre, Pithou, de Thou, Turgot, Pasquier, Harlay, Domat, Jeannin, Voisin, Lesage, Voltaire, vingt maisons ducales qui ne [se] soucieraient pas d'être nommées, entre autres les Villeroy dont il sera bientôt question dans mes aventures et cent marquisats dont les Beulainvilliers, les Bellisle, les Louvois, les Lepinay, Torcy, d'Orvilliers, Semonville, etc., enfin presque tous les hommes qui ont pétri la France au XIXe siècle. Or, la plupart des idées directement utiles au sol et qui devaient le façonner, les grandes idées commerciales, les idées mères se concevaient dans le ventre de cette grande Bour-

* 1600.

Naissance de l'idée. L'idée au maillot, sa nourrice — Sa dentition — Sa puberté — Son père meurt — Elle tombe dans l'encre — Elle paraît dans les bureaux — Elle est présentée à la cour; débuts à l'opéra — Un Évêque la prend sous sa protection.

geoisie, qui, alors se tenait à sa place, et laissait la Noblesse jouer son rôle chevaleresque, combattre l'étranger dans les congrès, combattre la Royauté dans le Royaume, défendre en bataille rangée le protestantisme qui était l'opposition de ce temps-là. L'idée dont il est question eut donc pour père un honnête Échevin de la ville de Paris, le fameux François Miron, prévôt des Marchands sous Henri IV, le Sully du commerce parisien, et qui fut le chef de la maison de l'Espinay, mais alors il n'était que seigneur du Tremblay, chevalier, conseiller d'État, lieutenant civil. Ce brave Bourgeois, déjà noble, la Prévôté des Marchands anoblissait, ce digne Lord-maire de Paris, car en ce temps-là le prévôt des Marchands, jouait dans la séditieuse et remuante capitale, le rôle que joue [le] chef des Alderman[1] à Londres, Miron demeurait près de l'hôtel de ville, rue de l'Orme-Saint-Gervais, dans une maison fort belle alors, laide aujourd'hui, mais qui subsiste encore. Beaucoup [de] personnes ignorent l'origine de ce nom de rue, et encore quelques années, l'étymologie en sera tellement obscure que la véritable sera niée peut-être si nul écrivain ne consigne ma remarque. J'ai vu de mes yeux en allant chez monsieur Miron l'orme centenaire que le hasard avait semé, planté, dans un chéneau de l'église Saint-Gervais, bel arbre respecté par nos ancêtres qui l'appelaient l'arbre de Dieu et auquel je pense toujours quand je passe rue d'Enfer, en apercevant sur la fontaine située à la grille du Luxembourg, un arbre âgé déjà d'environ dix ans.

Un soir au mois d'octobre, monsieur Miron soupait en famille dans la salle de son logis, une salle dont Tony Johannot vous fera quelque dessin, mais que je ne vous décrirai point, ayant, par ma foi, des arabesques administratives du plus haut goût à vous dessiner. Vous voyez monsieur Miron, dans son pourpoint, bien fraisé, comme Gérard a fraisé le prévôt des Marchands en son tableau de l'entrée d'Henri IV à Paris, — il faisait froid, la haute cheminée flamboyait, la nappe était mise, les verres hauts sur patte laissaient voir le vin généreux, la famille groupée joyeusement, riait, soupait, l'année 1605 était une heureuse année, une année de paix, et de tranquillité. Plus de Béarnais, plus de mousquetades tirées à ceux de la religion allant au prêche, plus de belles églises, comme celle de la Charité-sur-Loire, incendiées par les mains iconoclastes des Protestants. Henri IV aimé, Sully craint, l'Arsenal plein, les impôts modérés, les manufactures pros-

pérant, le bourgeois meublant son escarcelle, la noblesse réparant ses pertes, voilà le perpétuel discours du trône à la nation ; bonne année pendant laquelle le naïf Lestoille, historien admirable conte que « *Monsieur le président de Lyon meurt d'un renversement de boyaux* pour tout événement, *le onsiesme tome de Baronius a été apporté cette année*, ou pour toute peur *une fille de Conflans*, dit-il, *et une autre en Suisse vivent sans boire ni manger aucunement, ce qui n'est jamais vu au monde, enfin un prêtre hermaphrodite est empêché d'enfant, toutes choses miraculeuses qui nous menacent de l'ire de Dieu.*

Un coup de marteau retentit à la porte, le lieutenant civil se leva, disant : — Qui est-ce ?... quelques voleurs... le guet... non, j'oubliais madame Miron que nous allons avoir un convive.

En effet, mon père arrivait, la Prévôté des marchands devait être ma mère et la maison Miron mon berceau.

Un jeune homme de vingt-deux ans, bien enveloppé d'un manteau, armé d'une épée à coquille, leva son feutre orné d'une plume noire, montra sa chevelure brune bien bouclée, un front noble, une figure à la Poussin, et salua la famille.

— Asseyez-vous là, près de moi, monsieur de Lamblerville, dit le Prévôt des Marchands, nous causerons le verre en main, et le fromage, les raisins, la perdrix bardée, le tout est à votre service, nous allons deviser finance, et le Roy que Dieu nous conserve me considère assez, monsieur de Rosny m'écoute assez volontiers pour que, les choses étant bonnes, nous nous y boutions, comme à renvoyer les Espagnols de tout cœur.

— Vous ferez à l'avantage de la ville et de la Marchandise, monsieur, dit Lamblerville en disposant sur une table des plans, des cartes, et son épée qu'il défit. Puis il vint s'asseoir sur le banc du Prévôt en jetant un coup d'œil aux deux jeunes filles de Miron, à leur mère et à un bel enfant de douze ans.

— Monsieur le Prévôt, dit Lamblerville, vous savez que les canaux de Briare et du Loing entrepris sous le bon plaisir de Sa Majesté, sont abandonnés par suite de la mort du faiseur, ce qui est un grand malheur pour la Marchandise de Paris...

— Certes... dit le Prévôt.

— Hé bien, monsieur, le Roy a été circonvenu par des hommes habiles mais qui n'étaient pas de taille à voir d'assez haut le terrain.

— Et vous, monsieur... dit en souriant le Prévôt, vous êtes un géant qui...

— Oui, monsieur! répliqua Lamblerville, je suis un de ces hommes qui conçoivent de grandes idées.

Et il lança sur le prévôt un regard plein de feu, le regard générateur de l'homme à talent, le prévôt se tut.

— Les lignes de navigation que Sa Majesté veut établir sont imparfaites et seront impuissantes. Le canal du Loing s'embranche trop haut dans la Seine et laisse aux bateaux plusieurs lieues à faire dans cette rivière difficile, embarrassée de ponts et obstaclée[1]; puis, pour venir de la Loire il faut faire un fort long circuit; les détours de ces canaux et la navigation de la Seine obligeant la Marchandise à soixante lieues de navigation, voyage de trente à quarante jours de durée, et moi, je veux joindre la Loire à la Seine depuis Orléans jusqu'au-dessus d'Ablon, maison de monsieur de Rosny, à sept lieues de Paris, par une route d'eau qui n'aura pas plus de trente lieues, et ne nécessitera pas plus de cinq jours de route...

— Jeune homme!... s'écria monsieur Miron, savez-vous bien à quoi vous vous engagez? Par la Corbleu, si cela était, le Roi vous baiserait, et nous serions vous et moi donc millionnaires!

— Nous serons donc millionnaires, monsieur, dit froidement le noble jeune homme, avec la confiance naturelle à tous les inventeurs; mais mon père tressaillait de joie intérieurement et jouissait du bonheur que son idée allait produire, des richesses qu'elle allait créer.

— Voyons! voyons! jeune homme.

Et le prévôt n'avait plus faim, et il poussait les verres, les plats, les assiettes, les couteaux, l'argenterie du côté de sa femme, pour faire sur la table, une place aux plans et aux cartes de son hôte, qui, ne trouvant rien d'extraordinaire à l'extrême empressement du Prévôt alla chercher son rouleau de papiers, et l'apporta. De quelle curiosité ne fut pas saisie la famille en voyant dérouler la page cosmographique où je gisais. Les femmes, l'enfant, la servante, le laquais ouvrirent de grands yeux croyant apercevoir un grimoire. A cette époque le bon Lestoille, dont je viens de vous parler, écrivait cette phrase dans son journal : *Le vendredi* 13 *fut brûlée en la plasse de Grève de Paris une femme convaincue d'être dès longtems sorcière!*

Lorsque la carte des pays que devait traverser la route d'eau fut déployée, Lamblerville fit suivre du doigt à monsieur le chevalier Miron du Tremblay une vallée arrosée par une rivière sur laquelle on naviguait en 1490 depuis le village de La Ferté-Aleps[1] jusqu'à la Seine. Puis remontant de ce village à la ville d'Orléans, il lui désigne les affluents, les sources, les ruisseaux qui pouvaient établir un magnifique cours d'eau susceptible de se déverser dans la Loire à je ne sais quelle distance d'Orléans.

— Au point de jonction de ce cours qui irait à la Loire, avec la rivière qui se jette dans la Seine, mon projet est de pratiquer un grand bassin où l'on entrerait par des écluses du côté d'Orléans, et d'où l'on sortirait par d'autres écluses pour entrer dans la rivière qui arrive en Seine au-dessus d'Ablon, maison de campagne de monsieur de Rosny !...

— Vous êtes un homme admirable, *vir*[2] un homme ! s'écria monsieur Miron, et d'ici à peu de jours, une fois la dépense calculée, nous irons ensemble voir Sa Majesté, après avoir conféré de ceci avec le Surintendant des finances. Je réponds de la Bourgeoisie et de la Marchandise de Paris, tous les gens sages mettront la main à l'escarcelle, et moi le premier. Cecy, jeune homme est un coup de fortune pour la ville, et je vous fais excuse de vous avoir raillé tout à l'heure.

— Vous ne voyez pas tout, Messire du Tremblay, dit Lamblerville, toute la Marchandise de la Loire Supérieure viendra à Paris, et les grosses villes de Nantes, Angers, Tours et Blois enverront leurs négoces. Quand s'émouvra la guerre, toutes les marchandises de l'océan prendront cette route !

— Buvons, jeune homme, à la réussite et à la prompte et bonne exécution de ce plan auquel je ne faudrai point. Notre bon Roy sera joyeux !...

Ainsi l'idée conçue sous les voûtes froides du castel de Lamblerville vint éclore sous les planchers de chêne sculptés et travaillés de Messire Miron, chevalier, seigneur du Tremblay, lieutenant civil, etc.

— Demain, Messire de Lamblerville, je convoquerai quelques gens du métier, maçons, géographes, arpenteurs, et nous vérifierons, vous présent, les calculs, plans, descriptions que voici : puis, si rien ne cloche, nous irons chercher un bon Ventre-Saint-Gris du Roy, notre Sire, — je suis de son conseil et il fait état de moi.

Cela dit le souper fut rétabli, le vin remplit les verres du prévôt et du jeune homme, qui, vers neuf heures du soir, sortit accompagné d'un garde de la prévôté, chargé de le défendre et de l'éclairer jusqu'à l'hôtellerie où il demeurait près de la rue de la Licorne. En arrivant à l'arche Pépin d'où il pouvait découvrir la Seine, Lamblerville s'appuya sur le parapet de l'arche et regarda tour à tour cette rivière et le ciel brillant d'étoiles.

— Aurais-je donc, se dit-il, le bonheur d'enrichir cette ville en joignant l'embouchure de la Seine à l'embouchure de la Loire, l'Océan à l'Océan ! Que je meure à l'hôpital, mais que je réussisse !

C'était un noble jeune homme. C'était mon père !... la première victime que devait dévorer l'idée, ou plutôt les hommes qui s'opposèrent au triomphe de l'idée car, voyez-vous, toutes les fois qu'il s'élève quelque chose de grand parmi les hommes, une nuée de vermisseaux accourt pour en ronger la semence. Le lendemain le généreux Miron convoqua les gens de métier, des bourgeois de bonne foi, qui passèrent huit jours à l'hôtel-de-ville en compagnie de Lamblerville et de messire Miron, étudiant les plans, questionnant l'inventeur, torturant l'idée, pour s'assurer de la bonté de l'idée, comme un charron essaye de tordre ses essieux pour en vérifier la bonté. L'idée fut donc bercée à l'hôtel-de-ville, remuée, tiraillée en tout sens, et l'idée criait de ses vigoureux poumons et elle fut jugée excellente, profitable à la ville, merveilleuse en résultats et féconde en produits. Il fut parlé de Lamblerville dans tous les quartiers, et dans tous les syndicats des confréries et des corporations où, sous l'influence de Messire Miron, chaque Maître un peu riche, promit sa finance en s'enrôlant sous la bannière du jeune Lamblerville. Ces bons écus étaient le lait nourricier de la bonne idée qui grandissait et avait déjà son renom dans la cité. Lamblerville écrivit en Gâtinais, en Brie, en Beauce que l'idée à laquelle tenait la prospérité de ces pays, était bien reçue et se portait à merveille, et sa lettre y répandit la joie. Et voilà déjà l'idée chevauchant à travers le monde, saluée par une foule de gens, ayant ses serviteurs dévoués, ses massiers, ses trésoriers, ayant de la puissance et du crédit, bien reçue, elle était jeune et jolie, voyez-vous, elle plaisait.

Un jour, Messire Miron monta sur sa mule, car il obéissait aux us du Palais, et accompagné de Lamblerville qui le suivait sur

un genet et tous deux escortés d'un garde à cheval, allèrent à l'Arsenal où demeurait monsieur de Rosny, pour lui exposer l'idée. Il était cinq heures du matin, et le Prévôt, connaissant les usages du grand Maître de l'artillerie, pressait le pas de sa monture, craignant d'arriver trop tard. Mais l'espace qui se trouve entre la rue de l'Orme-Saint-Gervais et l'Arsenal fut bientôt franchi. A l'aspect de Messire Miron, les gens du premier Ministre, levés comme l'était leur maître, dès quatre heures du matin, laissèrent passer le chef de la Bourgeoisie et Lamblerville qui montèrent l'escalier par lequel les romantiques vont aujourd'hui chez Charles Nodier, et, traversant les appartements de monsieur le Grand Maître, ils arrivèrent à un cabinet ayant vue sur l'Isle Louviers, endroit où, de nos jours, messieurs Alexandre Duval et Alexandre Dumas jouent une partie d'écarté. Ce cabinet était en 1605 la pièce où monsieur de Rosny donnait audience, et ce ne fut pas sans une profonde émotion que Lamblerville aperçut l'ami d'Henri IV. C'était un homme de quarante-quatre ans, à visage brun, remarquable par un front homérique, bombé à la manière des fronts bretons, et certes le trait distinctif du caractère du grand Maître était l'opiniâtreté. Monsieur de Rosny (la terre de Sully n'avait pas encore été érigée en duché-pairie), voyant le Prévôt, lui dit :

— Que voulez-vous, Miron ?

— Monseigneur, répondit le Conseiller, j'ai l'honneur de vous présenter un garçon qui tient à la main la prospérité de douze des plus belles provinces de France, et ce n'est qu'après mûre délibération faite par les plus savants hommes de la Marchandise de Paris qui approuvent le projet et en appuient de leurs deniers l'exécution que je suis venu vers vous afin de ne point vous faire perdre de temps. Vous augmenterez votre gloire et celle du règne de Sa Majesté bien-aimée si vous donnez les mains audit projet qui a pour but de réunir la Loire à la Seine par une route facile dont la navigation ne durera pas plus de cinq jours et n'aura pas plus de trente-six lieues de parcours, le chemin aboutira près de votre domaine d'Ablon.

— Par la Corbleu ! jeune homme ! dit monsieur de Rosny en se levant brusquement, s'il en était ainsi, je me ferais fort de te faire donner par notre bien-aimé Sire, la propriété de ta route !

— Davin ! cria le ministre à l'un de ses secrétaires, les survenants attendront la fin de cette audience, gardez que nous ne soyons empêchés.

Et le Grand Maître, qui connaissait les localités, se fit expliquer de point en point le plan, le projet, les devis, les moyens d'exécution par Lamblerville, et le jeune homme répondit laconiquement et avec la lucidité particulière à ceux qui savent bien une affaire, aux questions du ministre.

— Je ferai surabondamment examiner ceci par des experts que j'ai en ma main, et qui ne me déguiseront rien. Venez tous deux dimanche, et je vous introduirai près du Roy après le Conseil. Adieu, messieurs.

Et les deux solliciteurs sortirent après avoir silencieusement salué l'homme expéditif qui fit plus de choses en vingt ans que ses successeurs en un siècle.

Le dimanche suivant, Lamblerville et Miron se joignirent au cortège du Grand Maître à l'heure où il partit de l'Arsenal pour le Louvre, et ils arrivèrent jusqu'à l'une des salles royales dans laquelle le Grand Maître les pria d'attendre l'issue du Conseil. Le Capitaine des gardes vint les chercher au milieu de la foule des seigneurs et les introduisit dans le cabinet du Roy.

— Ventre-Saint-Gris ! dit Henri IV, mon ami, j'avais grand'hâte de vous voir. Monsieur de Rosny a raison, vous êtes découplé en bon travailleur. J'ai bien du chagrin de la mauvaise besogne faite au Loing et à Briare. Monsieur de Villeroy vous baillera licence de mieux travailler, et si vous achevez cette route en cinq ans, je vous donne ma parole de Béarnais, dit-il en frappant sur l'épaule de Lamblerville, de vous octroyer une pleine et entière propriété de cette belle voie navigable, sauf retour à la Couronne, faute d'héritiers mâles.

— Je te remercie, mon bon Miron, d'avoir déniché cet aigle ! ajouta le Roi frappé du regard étincelant du jeune homme.

— Il a bien pris sa volée lui-même, seulement il s'est abattu chez moi.

— Affaire faite, lui dit le Roy, mon ami Rosny tiendra la main à cecy.

— Sire, répondit Lamblerville au geste que fit Henri IV, ceci communiquera au règne de V[otre] Majesté, autant de gloire que lui en a donné la plus rude bataille.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, Sire, cette magnifique communication entre vos plus riches provinces réparera les malheurs des batailles perdues ou gagnées en entretenant la prospérité du royaume.

— Bien dit ! repartit le Roy.

Le prévôt et le jeune homme sortirent.

— Si son entreprise ne va pas, dit alors monsieur de Villeroy tout bas au président Jeannin, elle aura la vertu de rendre courage à celle de Briare et du Loing.

— Vous êtes gros de quelque chose, monsieur de Villeroy, dit le Grand Maître, parlez, je vous prie.

— Messieurs, fit le Roy, si quelqu'un se met en travers de ceci, je jure de le tremper dans ma disgrâce pour un long temps. Continuons.

Ainsi donc, l'idée féconde, jeune, riche eut pour parrain le grand Sully, pour marraine la Royauté, puis les Bourgeois sous la présidence de Messire Miron lui donnèrent de beaux langes, sous forme d'engagements sur parchemin par lesquels la noble entreprise fut dotée de quelque cent mille écus. En ces temps-là, voyez-vous, seigneurs, bourgeois, justiciards[1], artistes et peuple, tout le monde allait droit au fait, l'on ne connaissait encore ni la discussion, ni les rapports, et la Bureaucratie n'existait point. Cependant les gens de cour écorniflaient les belles affaires et les détroussaient au coin des ministères comme jadis leurs ancêtres faisaient cracher aux juifs et aux marchands leurs écus quand ils passaient sur la Seigneurie. Or donc, à peine née, baptisée, partagée, l'idée eut ses ennemis secrets qui voulurent la violer, la voler, s'en partager les espérances. Écoutez bien ceci. Le Conseil est fini, les ministres se promènent dans les salles du Louvre à la suite du Roy qui partait pour la Messe, et, monsieur de Villeroy, saisi de respect pour la plus féconde des idées, mais voulant l'éventrer à son profit, arrête monsieur de Rosny, lui dit :

— Monsieur le Baron, que vous pronostique cette entreprise pour l'avoir si fort avant poussée ?

— Des millions pour l'État, et pour ceux qui la feront. Elle m'a singulièrement occupé l'esprit, monsieur le Marquis, des biens qui se créent en dehors du sol et des droits utiles de nos seigneuries. Il y a trois richesses en un État, et...

— Rosny ! dit le Roy.

Le Grand Maître laissa le Secrétaire de l'État de France tout pensif.

— J'ai entrepris, dit le narrateur en prenant l'accent le plus creux de sa poitrine creuse, de vous dévoiler la corruption qui infecte les hauts lieux de la société, gangrène de tous les temps, peste qui ronge et dévore sans cesse, espèce de cancer social où se pourrissent les plus nobles idées, et dont je suis encore victime, en 1825 comme en 1805, comme en 1705, comme en 1605.

En tout pays, et à toutes les époques, la concussion, le péculat, la trahison, la simonie, le vol de ce qu'il y a de plus sacré, sous quelque forme qu'il affecte, la lésion du bien public, a été, sera le crime le plus difficile à commettre, le plus promptement aperçu. L'avidité de tous est la sentinelle la plus vigilante contre l'avidité d'un seul. Aussi est-ce le crime le plus habilement commis. Des deux côtés le génie est égal, et si l'on vient à songer au petit nombre des ministres pendus et des favoris tués, la balance est en faveur des flibustiers, qui naviguent sur la grande mer du pouvoir. Puis la justice a joué de malheur, Fouquet, Semblançay...[1] Enguerrand de Marigny étaient innocents, et le maréchal d'Ancre fut moins tué pour lui qu'à cause de la Reine-Mère, espèce de parricide achevé par Richelieu qui n'exila Marie de Médicis qu'en disant à Louis XIII : *Elle ne vous pardonnera jamais le pont du Louvre !* Donc, depuis un temps immémorial les Ministres ne touchent jamais aux écus de l'État, et ils ne seraient point arrivés au pouvoir, s'ils étaient partis avec l'arrière-pensée de mettre la main dans les sacs. Les énormes fortunes des grands Ministres se composaient *de droits utiles*, et monsieur de Villeroy, jaloux des richesses acquises par monsieur de Rosny dont la fortune grossissait de jour en jour, pensait en suivant le Roy à se faire une belle part dans les millions engendrés par l'idée. La famille Villeroy devint, dès 1605, le charançon qui devait, entre les autres vermines attachées à cette plante, en arrêter constamment la croissance et les fructifications, jusqu'à ce que les Villeroys finis, d'autres engeances malignes leur succédassent. Le jour où monsieur de Villeroy reçut officiellement, dirions-nous aujourd'hui, les pièces nécessaires à la confection des lettres patentes, il suggéra à M. d'O, intéressé dans les entreprises des canaux du Loing et de Briare, l'idée de mettre opposition à cette concession au nom des héritiers du premier entrepreneur dont la mort avait arrêté

momentanément les travaux. La belle, la grande idée de Charles de Lamblerville eut donc à subir un emprisonnement au parlement de Paris. Monsieur le duc de Sully se fâcha, monsieur Miron se courrouça, les bourgeois crièrent, mais le parlement était saisi de cette affaire. Puis vinrent les malheurs publics, la mort de Henri IV, la Régence, le renvoi de Maximilien duc de Sully, fait Maréchal de France, dépouillé du pouvoir, auquel on jeta un bâton pour soutenir sa vieillesse désolée. Le Marquis de Villeroy, lui, se fit concéder le péage de la rivière dont Lamblerville voulait se servir, en échange de la terre de Versailles d'où lui venait son titre de Marquis. Mais Charles de Lamblerville, homme de génie, à cheval sur son idée, devint le favori passager de la célèbre Marion, dans le moment où le Cardinal de Richelieu se servait de Marion de l'Orme. Miron était mort, les Bourgeois étaient morts, tous chevauchés par l'idée, les uns ruinés par l'idée, ayant trotté, gémi, le soir au coin de leurs foyers pour l'idée, ayant fait les plus beaux rêves de fortune, marié leurs filles avec les produits de l'idée. Et l'idée s'élevait, grandissait, dévorant, crocquant hommes, enfants, espérances, fortunes. Marion continua Henri IV, l'une et l'autre étaient aussi généreux, aussi amoureux et, un soir ou un matin, on ne sait précisément à quelle heure, entre deux serments d'amour, Charles de Lamblerville fit coucher son idée avec Marion, la prostitua, lui mit des parfums à la tête, aux mains, partout, la mit en cornette de point d'Angleterre, la mit nue, l'offrit à la courtisane, la lui exposa, la mit entre eux, furtivement après un rire ou après une querelle, mais elle avait déjà vingt-sept ans, l'idée, c'était une grande fille. Or ici, je pourrais mettre comme pour sainte Marie l'égyptienne : — *Vecy la sainte payant son passage.* Enfin, en 1634, par la volonté quadrangulaire de monsieur l'Évêque de Luçon, devenu Cardinal, un privilége en bonne forme fut expédié à Charles de Lamblerville qui triompha des Villeroy que n'aimait pas monsieur le Cardinal.

— Bourgeois, à vos escarcelles ! s'écrie Lamblerville, allons, des écus !

Et voilà des terrains achetés, des contrats de ventes, voilà les travailleurs, les ouvriers, les terrassiers ! les pelles, les pioches, les maçons, voilà toute une armée enrôlée sous la bannière de l'idée, du plan, et le pays entier s'émeut, tressaille de joie ! oh !

la belle nuit, que passa Lamblerville rue des Tournelles, chez Marion de l'Orme. La courtisane n'avait eu qu'un tour de jambe à faire, que sa signature de femme à donner, et son plaisir avait eu plus de puissance que la parole de Henri IV, que toute la Bourgeoisie, que vingt-neuf ans de patience, que Miron, que Sully. La femme est la plus haute puissance du Monde, et moins elle vaut plus cher elle se fait priser. Ne méprisez jamais une seule femme, pas même celle d'un tambour bancroche, vous la retrouveriez impératrice de toutes les Russies. Saluez toutes les femmes, humblement, ainsi que faisait Louis XIV qui ôtait son chapeau à plumes pour la femme d'un paysan. Lamblerville acheta-t-il Marion avec l'argent des Miron, des Échevins ? Que fit-il ? je ne sais, mais à cinquante ans, il eut Marion et son privilége. Bon Dieu ! voici toute une vie, une vie jeune usée dans les angoisses, dans les recherches, dans tous les recoins de la faveur, voici un homme qui peut-être eût été l'une des grandes gloires de la France, le voici mourant sous sa magnifique et[1] [. . . .
. . . .]

— Mais[2], s'écria Louis Lambert, dont l'attention ne s'était pas un instant démentie, mais tu n'es pas un homme, toi qui parles, tu es une idée, une idée ayant pris une voix, une idée incarnée.

— Oui, dit l'étranger, je suis LE CANAL DE L'ESSONE !...

A peine ces mots eurent-ils été prononcés, que les auditeurs ne virent plus leur fantasque interlocuteur, tous se frottèrent les yeux, et lorsqu'ils eurent repris leurs sens, ils aperçurent dans un coin du salon un monsieur qui se réveillait, et cherchait son parapluie, afin de s'esquiver. C'était un [. . . . .]

LE PRÊTRE CATHOLIQUE[1].

[VERSION DE 1832.]

[. . . . .]
qu'il[2] y avait eus, la nature de son éducation première, le portèrent à choisir les travaux de la prédication parmi tous ceux de son état.

Les gens du monde ne savaient rien de plus sur la destinée assez naturellement obscure d'un jeune prêtre si récemment sorti du séminaire ; et ceux qui avaient pu le connaître pendant le temps qu'il y était resté, le peignaient comme un homme profondément mélancolique, taciturne, ou comme dévoré d'ambition, car beaucoup de gens prennent le silence pour de l'orgueil ; mais tous ses confrères rendaient justice à l'étendue de ses connaissances, et tous prévoyant son élévation future aux plus hautes dignités ecclésiastiques, le craignaient en lui portant cette sourde envie qui, en province, et peut-être aussi chez les gens d'Église, forme le fonds de la langue.

Depuis environ six mois il occupait d'autant mieux de lui les imaginations qu'il se dérobait entièrement au monde ; il avait refusé la direction de plusieurs consciences ; et, continuant ses études, il disait rarement la messe. Cette conduite était approuvée par tous ses supérieurs. Comme il est dans l'esprit de la province de chercher les causes de tout événement, grand ou petit, quelques

personnes voulaient trouver les raisons de cette retraite dans la vive impression que produisait l'abbé de Vèze. Il réunissait en effet toutes les conditions nécessaires pour remuer fortement les âmes. Il avait une figure noble et douce à laquelle une pâleur d'herbe flétrie, donnait les attraits de la mélancolie et les mystères d'une passion inconnue. Il y régnait un grand calme, et cette sorte de grâce qui résulte de la franchise. S'il tenait ses yeux noirs et perçants toujours baissés, ce n'était ni par contenance, ni pour remplir le rôle modeste qui semble de costume[1] chez les prêtres, mais par une habitude due à ses travaux, à ses méditations et à quelque pensée dominante. La main presque desséchée qu'il levait en prêchant, les contours de sa face légèrement creusée faisaient supposer qu'il était maigre, car l'ampleur de sa soutane ne permettait pas de juger de ses formes, et ne trahissait qu'une taille assez élevée. Plusieurs personnes qui s'intéressaient vivement à lui, craignaient pour sa poitrine, et la richesse, la sonorité particulière et l'accent pénétrant de son organe, semblait confirmer cette opinion. C'était chez cet homme un charme de plus. En entendant cette voix dont les intonations vibraient majestueusement dans le vaste vaisseau de Saint-Gatien, les auditeurs éprouvaient une terreur de plus en pensant que des accents aussi profonds étaient dus à une maladie, et qu'il y avait de la mort et dans les pensées du prédicateur et dans le souffle de sa parole. Ainsi les yeux qui se tournaient vers lui peignaient toujours un grand intérêt, il était écouté religieusement, il réveillait toutes les sympathies du cœur, et il s'établissait entre son auditoire et lui ce phénomène inexpliqué qui ressemble à de la fascination et que l'on peut observer à la tribune comme au théâtre lorsqu'un orateur illustre ou un grand comédien attirent les âmes et absorbent en quelque sorte les rayons de tous les yeux attentifs. Il y a quelque chose de sublime dans ce pouvoir qui permet à un homme de manier tant d'esprits, de les agiter et de les tenir dans sa main, comme nous nous figurons que Dieu tient le monde. Aussi exprimons-nous involontairement cette pensée, en disant d'un grand artiste qu'il y a en lui quelque chose de divin.

L'abbé de Vèze, n'ayant pas prêché depuis les premiers jours du Carême, son apparition en chaire produisit un léger mouvement dans l'Église ; beaucoup de personnes se mouchèrent, presque tous les assistants l'examinèrent avec curiosité, et, quelques

hommes du monde venus pour l'entendre, mais placés dans les nefs latérales, se servirent de binocles et de lorgnons pour le mieux voir. Le texte de son sermon était pris dans une épître de saint Paul et il le traduisit par ces sublimes paroles de saint Jean : *Aimez-vous les uns les autres.* Son sujet fut l'indulgence et la concorde que les membres d'une famille doivent entretenir dans les relations quotidiennes de la vie. Ce thème ne paraissait pas offrir de grandes ressources aux mouvements oratoires, et sembla tout d'abord ingrat ; mais les gens attirés là par une curiosité mondaine furent eux-mêmes surpris du talent avec lequel le prédicateur traita cette matière et de la profondeur du sillon qu'il traça dans la vie privée. Abandonnant les lieux communs qui, depuis Massillon ont trop souvent déshonoré l'éloquence de la chaire, il peignit avec des couleurs vraies les supplices cruels que cause le désaccord des âmes et le défaut d'entente chez ceux qui habitent sous le même toit, il entra dans tous les intérieurs, y porta la main sur les plaies secrètes de tous les ménages, en rechercha les causes par des observations fines, accusa non pas l'orgueil, mais la vanité, le défaut de confiance, l'égoïsme, la paresse, l'envie, le laisser-aller, il révéla les légers torts qui créent des haines durables ; et, après avoir prouvé que de toutes les vertus chrétiennes, les plus difficiles à pratiquer étaient celles qui s'exerçaient à chaque moment, il fit l'éloge de cette indulgence amie, qui jette tant de grâce sur la vie, de manière à plonger son auditoire dans l'attendrissement. Il prouva que les tracasseries, les exigeances, les soupçons, les médisances, qui rendent la vie mauvaise étaient le fait des esprits étroits, sans noblesse, sans générosité, toujours en guerre avec eux-mêmes, mécontents d'eux, avides d'une activité qui leur tienne lieu de la sensibilité dont ils sont privés parce qu'ils l'ont étouffée, et ses portraits furent tellement vrais, qu'il était peu de familles auxquelles ces hautes leçons ne pussent servir. Son débit et ses gestes simples donnèrent encore du prix à ces tableaux fertiles en contrastes. Il y avait dans ce discours un sentiment très-vif de l'éloquence à laquelle le *Petit Carême* de Massillon dut sa célébrité, mais il fut plus senti, qu'admiré par l'auditoire. C'était un chef-d'œuvre littéraire, mais c'était avant tout une œuvre essentiellement chrétienne, animée par l'admirable charité de l'Évangile, et les hommes assemblés comprennent tous les choses du cœur, même quand ils ne s'en souviennent plus

au logis. Aussi l'abbé de Vèze produisit un effet extraordinaire. Quand il descendit de la chaire, tous les yeux le suivirent et l'assemblée témoigna respectueusement son admiration par un profond silence. L'abbé de Vèze sortit furtivement de la sacristie, quitta Saint-Gatien, gagna *le chemin de la Porte Rouline*, petite rue qui se trouve derrière la cathédrale et aboutit à un endroit solitaire du Mail. Le jeune prêtre se dirigea lentement vers cette promenade pratiquée dans les anciens remparts de la ville, et il alla s'y asseoir sur un banc de bois, s'appuya le dos à un arbre, et regarda les jardins des maraîchers qui s'étendaient entre lui, maintenant muet et abattu, et la cathédrale où sa voix retentissait encore.

A cette heure, par le soleil du mois de mai le Mail devait être désert, aussi lorsque le prédicateur eut regardé prudemment autour de lui et qu'il n'eut vu personne, son visage pâle et contracté quitta par degrés son expression sévère ; il contempla le ciel, les arbres, les jardins, la ville avec un visible plaisir. Il semblait oublier qu'il était prêtre ; et après s'être reposé, il alla vers la Loire, en admira la longue nappe, les îles vertes, et surtout les rochers du bord opposé. Des pensées qui furent un secret entre Dieu et lui animèrent ses yeux, il se rendit à une maison du faubourg où il demanda du lait, il le but et revint dans l'allée solitaire où il se promenait habituellement dans le Mail. Après s'être ainsi tacitement épanché avec la nature, il reprit insensiblement sa physionomie mélancolique, et regagna d'un pas lent et grave le quartier de la Cathédrale. Il était environ huit heures et demie quand il arriva dans le cloître, petite place située derrière Saint-Gatien. Sans doute, sa prédication ayant exigé quelque grand effort d'âme, il avait prodigué ses forces et la nature de son génie le portaient [*sic*] autant que la gravité de son état à la récréation douce et simple qu'il venait de prendre. Il semblait quitter à regret les échappées de vue qui s'offrent à chaque pas dans le chemin de la porte Rouline, et il s'était souvent retourné pour les contempler à la lueur du crépuscule et à la lumière de la lune qui se confondaient. Il savourait les poësies du soir avec un sentiment triste et doux, peut-être essayait-il d'user son cœur dans ces [1], comme il fatiguait incessamment par des travaux intellectuels, sa tête et son esprit[2]. [. . . . . . .]

[VERSION DE 1833-1834.]

ENVOI[1].

Madame[2]

Le temps des dédicaces n'est plus. Aujourd'hui l'écrivain a remplacé le prêtre ; il a revêtu la chlamyde[3] des martyrs, il souffre mille maux, il prend la lumière sur l'autel et la répand au sein des peuples, il est prince, il est mendiant, il console, il maudit, il prie, il prophétise, sa voix ne parcourt pas seulement la nef d'une cathédrale, elle peut quelquefois tonner d'un bout du monde à l'autre, l'humanité devenue son troupeau, écoute ses poësies, les médite, et une parole, un vers ont maintenant autant de poids dans les balances politiques qu'en avait jadis une victoire. La presse a organisé la pensée, et la pensée va bientôt exploiter le monde. Une feuille de papier frêle instrument d'une immortelle idée peut niveler le globe. Le pontife de cette terrible et majestueuse puissance ne relève donc plus ni des rois, ni des grands, il tient sa mission de Dieu, son cœur et sa tête embrassent le monde et tendent à le sertir en une seule famille. Une œuvre ne saurait donc être cachetée aux armes d'un clan, offerte à un financier, prostituée à une prostituée. Les vers trempés de larmes, les veilles studieuses et fécondes ne s'avilissent plus aux pieds du pouvoir, elles sont le pouvoir. A l'Écrivain, toutes les formes de la création ; à lui, les flèches de l'ironie, à lui la parole douce et gracieuse qui tombe mollement comme la neige au sommet des collines ; à lui, les personnages de la Scène ; à lui les immenses dédales du conte et des fictions ; à lui, toutes les fleurs, à lui toutes les épines ; il endosse tous les vêtements, pénètre au fond des cœurs, souffre toutes les passions, devine tous les intérêts. Son âme aspire le monde et le reflète. L'imprimerie lui a fait avancer l'avenir, tout s'est agrandi, le champ, la vue, la parole et l'homme. Je ne vous ai donc point fait de dédicace, mais je vous ai obéi. Pourquoi ? Je le sais et je vous le dirai.

> Il[1] y a des anges sur cette terre ; vous ne les voyez pas ; mais Dieu les connaît, il les couvre de ses nuées, et les inonde intérieurement de sa lumière ; il les éprouve par la souffrance et les fait passer du martyre au ciel. L'amour est une image de la vie des anges.
>
> *(Lettres de l'inconnue[2].)*

A une époque de l'année où les Vêpres sont assez volontiers désertées par les plus fervents fidèles ; vers le milieu du mois de mai, par un beau dimanche, par un ciel bleu, malgré les frémissements de la campagne nouvellement vêtue de sa jeune verdure, la cathédrale d'Angoulême se trouvait à quatre heures du soir entièrement remplie par une foule attentive à un sermon. La chaire était occupée par un prédicateur encore jeune et dont l'éloquence avait acquis entre Bordeaux et Poitiers une juste célébrité. Depuis le jour où l'abbé de Vèze parut en public, jusqu'en ce moment où l'on entendait sa voix pour la dernière fois, il avait constamment excité l'intérêt des femmes, vieilles ou jeunes, qui, en province, où elles forment la majorité des auditoires religieux, sont les premiers juges des orateurs ecclésiastiques. A Angoulême commencent et les toits de tuiles creuses et les mœurs du midi de la France ; là déjà se rencontrent les idées superstitieuses des gens du pays contre les étrangers ; là déjà, deux nations, là nulle alliance possible entre les familles qui viennent s'y établir, ou qui s'y sont établies et celles qui appartiennent au terroir. Aussi, grâce à l'imagination méridionale des habitants, l'intérêt que l'on portait au jeune prêtre devint-il promptement de l'enthousiasme, et, s'il fut aussi vif peut-être faut-il attribuer la profondeur de ce sentiment, au mystère qui enveloppait la vie de ce jeune homme ; puis, si la société d'Angoulême se montra jalouse de l'adopter, en oubliant ses préjugés contre les étrangers, elle pensa que les prêtres sont de tous les pays, et n'ont pas d'autre patrie que le ciel vers lequel ils conduisent les enfants de Dieu.

L'abbé de Vèze réunissait toutes les conditions nécessaires

pour remuer fortement les âmes. Il avait une figure longue et douce, à laquelle une pâleur brune donnait les attraits de la mélancolie. Involontairement, les personnes les plus pieuses lui prêtaient le mystère d'une passion inconnue. S'il tenait ses yeux noirs et perçants toujours baissés, ce n'était ni par contenance, ni pour obéir au rôle modeste que les préjugés sociaux assignent au prêtre chrétien, mais par une habitude due à ses travaux et à ses méditations. La main desséchée qu'il levait en prêchant et sa face légèrement creusée faisaient supposer un caractère ardent, une maigreur causée par des austérités nécessaires. L'ampleur de sa soutane ne permettait pas de juger de ses formes, elle ne trahissait qu'une taille médiocrement élevée, mais à laquelle ce vêtement donnait une grandeur factice. Depuis une année, les femmes qui s'intéressaient le plus vivement à lui, craignaient[1] [. . . . .]

LETTRE I[2].

Monsieur,

Trompée peut-être par une ressemblance de nom, j'ai l'honneur de vous écrire pour vous demander des renseignements sur vous-même. Vous aurez de l'indulgence pour une curiosité que rien ne paraît justifier, mais qui, je vous l'assure, est l'effet du seul sentiment que les crimes de la terre ne sauraient corrompre. Vous nommez-vous Emmanuel, Monsieur ? Avez-vous été élevé par un marchand mercier de Larochefoucault ? et mis au séminaire d'Angoulême ? Et, pardonnez-moi la douleur que je puis vous causer, elle a de l'écho ; n'étes-vous pas orphelin ? N'avez-vous pas été, dès votre naissance, abandonné ? Vous répondrez, Monsieur ? Si les sentiments humains vont jusqu'aux pieds du Seigneur, ils peuvent aller frapper les cœurs éloignés sur lesquels on les dirige. Répondez à mademoiselle Joséphine Melcion, poste restante, à Paris.

LA FRÉLORE[1].

Malgré le comique étrange du Roman de Scarron sur les comédiens, et où il semble que la matière soit épuisée, il reste encore bien des choses à dire sur l'état de cette malheureuse profession au milieu du dix-septième siècle. Les guerres de la Fronde, extrêmement nuisibles aux développements du théâtre à Paris, le furent encore plus en province. La paix était nécessaire aux troupes ambulantes pour transporter leur bizarre matériel de ville en ville. Jusqu'à Louis XIV, les routes furent si négligées qu'il était à peu près impossible aux comédiens d'aller ailleurs que dans les capitales de province dont les communications avec Paris, mieux entretenues que celles des autres villes, leur permettaient de voyager. Jusqu'à ce règne, le divertissement du théâtre fut donc exclusivement réservé aux rois ou aux grands seigneurs dont la position offrait les équivalents de la royauté comme moyens pécuniaires.

Durant une cinquantaine d'années et jusqu'au jour où deux théâtres rivaux s'élevèrent à l'hôtel de Bourgogne et au Marais, il y eut en France un monde errant où vivaient ces singuliers personnages que Callot a merveilleusement gravés dans toutes les mémoires, et que dernièrement le style d'Hoffmann, le Berlinois, a dépeints avec une bizarrerie digne de l'artiste lorrain. Sous le

cardinal de Richelieu, le Théâtre français, comptait à Paris peu de talents célèbres, non que le talent manquât, mais, plus que tous les autres artistes, les acteurs ont besoin de temps, de stabilité pour faire des progrès, et de s'exercer journellement pour arriver à toute leur valeur. Les guerres de la Fronde dissipèrent les espérances que les sujets réunis à Paris commençaient à donner, aussi les illustrations destinées à pénétrer jusque dans les siècles suivants n'apparurent-elles qu'au moment où Molière, Racine, les deux Corneille, quelques auteurs inconnus aujourd'hui firent prendre de l'assiette à la scène, enfin quand les comédiens, protégés par le plaisir général obtinrent des priviléges et des édits en leur faveur.

Auparavant, le monde des comédiens tenait beaucoup du monde bohémien, frappé qu'il était d'excommunication, recruté nécessairement parmi les saltimbanques, les déserteurs, les fils de famille ruinés, tous gens de sac et de corde, peu scrupuleux, sans cesse poursuivis par des créanciers, les jouant avec esprit, séduisant les magistrats auxquels ils détachaient leurs jolies filles, vivant au jour le jour, luttant avec le malheur sous mille formes : la soldatesque, l'intempérie des saisons, l'indifférence causée par les troubles qui pendant un siècle agitèrent la France, le défaut d'argent, enfin les vices qui les avaient faits comédiens. Néanmoins, cette singulière nation dut compter des gens de génie, des talents extraordinaires dont parlent plusieurs contemporains sans pouvoir transmettre les noms de ceux auxquels on devait des plaisirs exorbitants et des spectacles sans pareils : tous les siècles ont eu leurs Paganini, leurs hommes à la poupée, leurs Alexandre, leurs imitateurs des cris d'oiseaux, leurs Hercules du nord, leurs Cosaques faisant de la musique avec des morceaux de bois, leurs Comus. Mais le torrent des guerres européennes, religieuses ou civiles emportait le souvenir de ces phénomènes. Il emportait si bien la mémoire des plus prodigieux prodiges, qu'il a fallu tous les efforts de la science pour découvrir l'expérience faite dans le port de Barcelone cent ans avant Papin d'un pyroscaphe[1] brûlé par l'inventeur auquel on refusa le prix de sa découverte en présence des cent mille spectateurs de l'épreuve[2]. Comment, alors que de tels effets de science s'oubliaient, pouvait-on garder la mémoire des grands acteurs qui jouaient les pièces de Hardy, le Lopez de Véga [*sic*] qui précéda le siècle de Louis XIV, glorieux cycle où nous enfer-

mons les œuvres dues à la protection accordée aux lettres et aux arts par le cardinal de Richelieu.

Hardy, l'auteur de cinq cents pièces de théâtre desquelles il ne nous reste que quelques titres et quelques analyses, un esprit qui luttait de fécondité avec les Espagnols, et qui nécessairement a produit dans une semblable portée plus d'un chef-d'œuvre, disputait alors aux nouveaux venus les théâtres de province. Nous savons aujourd'hui à n'en pouvoir douter que ses pièces se grossissaient de l'esprit de chacun en passant de grange en grange et s'y augmentaient d'une scène comique ou tragique, d'un joyeux lazzi, d'un détail drolatique. Le sujet appartenait au fonds commun des mille nouvelles arabes, italiennes, françaises ou espagnoles prises à tous les singuliers événements privés ou publics recueillis par les conteurs de ces quatre nations, littéraires avant toutes les autres. Ainsi ce théâtre aujourd'hui perdu tout entier, pièces et acteurs, était éminemment naïf ; il avait épuisé les formes et les idées, en se pliant au goût de chaque nationalité. La plaisanterie dirigée en Picardie contre les Bourguignons était retournée en Bourgogne contre les Picards. L'esprit si gai de chaque province française y laissait un tour ingénieux, une pensée vive vivement rendue dont ce vaste répertoire faisait son profit : il en est resté l'admirable farce de l'Avocat Patelin, une des perles de notre théâtre. Cet état de choses provoqua sans doute le système d'idéalisation adopté par Corneille, Racine et Molière, lesquels, sous ce rapport, furent inventeurs. Cette génération d'acteurs inconnus donna, sans doute, les sept ou huit grands artistes qui furent les interprètes de ces trois poëtes et qui créèrent la Tradition à la comédie française.

Ces considérations concernent deux des personnages de cette histoire qui devinrent, dit-on, sous d'autres noms, d'illustres comédiens après la mort du cardinal Mazarin. A l'époque où nous les prenons, l'état-civil n'existait que pour la noblesse. Les gens du peuple changeaient impunément de nom. Ce système permettait à plus d'un criminel, d'un bohémien ou d'un comédien d'échapper à la justice, et de recommencer son existence. Un homme pouvait alors se créer plusieurs vies dans sa vie. La défaveur qui s'attachait aux membres d'une troupe comique venait surtout de la presque certitude que le public, l'État et la Justice avaient de l'immoralité des comédiens. Aucun noble ne

pouvait se jeter sur le théâtre sans avoir perdu ses biens ou son honneur, les vertus des bourgeois autant que leur religion leur défendaient également d'y entrer. Les motifs qui déterminaient un homme et surtout une femme à se jeter dans ce monde en dehors de toutes les conditions sociales étaient donc à coup sûr honteux. De là, cette juste réprobation attachée à la profession de comédien, et qu'aucun édit ne put effacer.

Ces causes de mésestime ont subsisté jusqu'à nos jours avec plus ou moins de raison. Il est difficile, pour ne pas dire impossible de rire d'un homme continuellement et de l'estimer, de respecter le matin la femme qui vous montrera le soir ses jambes, et mieux si elle le peut, aux vives lueurs de la rampe. Dans tous les temps et dans tous les pays, la profession d'acteur, d'actrice, de danseur, de danseuse a été réprouvée, et néanmoins les artistes ont été admirés, payés, applaudis. Ceux qui sont arrivés au dernier degré de l'art, les gens de génie ont reçu des témoignages qui les séparaient de leurs camarades. Pourquoi ces non-sens ? Est-ce un non-sens ? Cette question doit se traiter ailleurs. En s'en tenant à l'intérêt de cette histoire, il est permis de dire que l'Art et la Société perdent également à la prétendue moralité qui menace d'envahir le monde comique. Les femmes et la poésie [aussi][1]. Les actrices ne pourront jamais devenir d'honorables bourgeoises, et abdiqueront les royautés de leur boudoir, les extravagances de leur luxe, leurs plaisirs qui les rendaient l'objet de tant d'envies. Ces idoles auxquelles on bâtissait des temples seront les quarteronnes des bonnes et des mauvaises mœurs.

Les raisons qui faisaient jadis d'un mauvais truand un excellent comédien, avaient influé certainement sur la vie publique ou secrète des bizarres personnages enfermés dans le grenier d'une méchante maison de Blois, comme des poissons dans un panier, et qui appartenaient à une troupe de comédiens ambulants. Cette masure fendue par de nombreuses lézardes et située dans une petite rue du faubourg de la ville haute, était une ancienne maison de prostitution, abandonnée aux gens suspects et aux débiteurs forcés de se cacher. Au rez-de-chaussée demeurait un couple de mauvaise mine, un cabaretier et sa femme chez lesquels aucune soirée ne s'achevait sans bataille, et qui recevaient, disait-on, des malfaiteurs. On était aux premiers jours du mois d'avril de l'an 1654, et l'aube jetait ses lueurs sur les quatre murailles de

pisé grossier qui couronnaient cette maison sans la charger. Le toit en chaume offrait à la vue un plan verdâtre chargé de végétations, des plantes grasses, des joubarbes, des mousses et les jolies touffes jaunes ou blanches du *sedum* des vignes. Le plancher était en argile mêlée de bourre. Trois malles presque vides répondaient du loyer. Aucune ordonnance sur les hôteliers ne s'exécutait dans ce taudis où le vent était plus écouté que le Roi. Les gens de justice comptaient au moins un espion dans le ménage du cabaretier, et cette souricière était sans doute tolérée par le lieutenant criminel, car Blois appartenait à la Couronne.

— Nous laisserons-nous mourir de faim, sans tenter un coup ? dit un jeune homme de bonne mine et de belle prestance en se levant de dessus un lit de paille. Mon vieux Lafeuillée, si tu as du cœur et si les galères du roi ne te font pas peur, nous irons chercher fortune ?

— Nous ne saurions rien faire de mieux, répondit Lafeuillée d'une voix rauque et caverneuse. Les galères ! n'y sommes-nous pas déjà ? Mais les occasions de prendre ne se présentent pas aussi souvent que nous en avons le désir. Comme il y a cependant peu de choses à frire ici, qu'il y passe peu de riches seigneurs, encore moins de bourgeois, il vaut mieux descendre en ville, nous prendrons toujours l'air. Si nous avions seulement des habits convenables, en faisant de la Frélore une petite paysanne, une fille de bourgeois, et nous déguisant en parents honnêtes, nous irions au-devant de quelque aventure possible. Elle t'aime assez pour nous aider, Fleurance.

— Si vous avez à faire pendre quelqu'un, s'écria un troisième personnage en se mettant sur son séant, prenez la Girofle, et ne jetez pas un enfant dans les griffes de la Justice. La Girofle est encore assez belle pour allumer des passions.

— Ce Moufflon est comme le public, il trouve toujours sa femme de trop, dit Fleurance en secouant un mauvais manteau et le brossant avec la manche de son pourpoint.

La Girofle dormait, l'épigramme du jeune premier ne la réveilla point, fort heureusement pour la tranquillité publique.

Fleurance, le bel acteur de la troupe, possédait les avantages exigés par son emploi : proportions heureuses, figure agréable, noblesse de pose et de maintien, gestes gracieux, enfin l'élégance que l'imagination attend des amoureux. La blancheur mate de

son visage faisait ressortir de magnifiques cils noirs, des moustaches et une virgule extrêmement fournies. Ses yeux d'un bleu brillant n'étaient pas encore ternis par les débauches et les misères de sa vie errante ; mais ils paraissaient le jour infiniment moins vifs qu'aux chandelles de la scène quand le rouge rehaussait l'éclat du regard. La coupe de son front ressemblait à celle des statues grecques. Enfin ses mains et ses pieds ne manquaient pas de distinction. Le timbre de son organe était fin et sonore comme un métal bien composé. Ses yeux bordés par une meurtrissure brune, ses paupières charbonnées indiquaient une vie aventureuse et décousue, la vie des bohèmes.

Lafeuillée, l'homme avec lequel Fleurance allait partir, était son fidèle compagnon, une espèce de soldat grossier, discret sur sa vie antérieure et doué d'un comique naturel dont le principe était dans un sang-froid imperturbable, conquis sans doute au prix des plus grands périls évités ou dû à l'habitude des châtiments judiciaires. Rien ne surprenait Lafeuillée, ni un éloge à brûle-pourpoint, ni un coup de pied, vous savez où ! Sa figure jaune tirant sur le bronze grimaçait à volonté, mais froidement, avec une incroyable perfection et rapidement. L'œil semblait rire de chaque changement de visage et s'en moquer. La grande supériorité des comiques vient de cette puissance qui révèle deux hommes dans un seul, et permet à Scapin de pleurer devant Géronte en avertissant le spectateur qu'il va mystifier le vieillard. Lafeuillée avait, en outre, une remarquable agilité, quoiqu'il fût court, gros et ramassé. Charretier, homme de peine, comparse de la troupe, certes il ne volait pas le nom de son emploi, Lafeuillée était une *utilité* réelle. Il avait, d'ailleurs, plutôt de la décision que de la bravoure, il tirait sa force de la nécessité perpétuelle où il était de compter sur lui-même, en reconnaissant son intérêt comme la raison suprême de ses actions. Lafeuillée pouvait avoir quarante ans, ses cheveux grisonnaient, son front était chauve et ridé. Sa facilité de se grimer dénotait une vie de pauvre tour à tour menaçant et menacé, de voleur à l'occasion, honnête homme par passe-temps, aujourd'hui sur les planches, demain sous la main de la justice. Il savait monter, démonter les décors avec une habileté qui prouvait que ses doigts s'étaient exercés dans plus d'une boutique d'artisan. Il avait sans doute essayé de tout, rien ne lui avait réussi. Sa voix était formidable, il remplissait à

merveille les fonctions d'aboyeur, de portier. Il savait arracher les dents. Il avait des mains d'acier, larges, épaisses et poilues. Sa mémoire était fidèle, il n'oubliait rien des rôles qu'on lui confiait, et plus d'une fois il avait supérieurement joué les rois et les empereurs. Ses facultés de comique, incomprises par ses camarades, n'étaient appréciées que, de loin en loin, par des gens de goût.

La force, la décision, la laideur de ce gibier de potence rendait compte de la liaison du jeune fils de famille caché sous le nom de Fleurance avec l'échappé des galères caché sous celui de Lafeuillée. Fleurance était lâche, mou, peureux. L'un servait l'autre, et réciproquement. Ils n'avaient pas plus d'âme l'un que l'autre. Fleurance jetait pour ainsi dire des sorts aux femmes, il possédait une séduction invincible et magnétique dans le secret de laquelle il n'était même point. Une fois sur les planches, il devenait sublime. Les chandelles donnaient à son teint relevé par le rouge un éclat surprenant, ses cheveux noirs brillaient, il savait admirablement jouer de ses yeux qui ressemblaient à des étoiles, il connaissait à fond les gestes qui peignaient la passion et les inflexions de voix qui la rendaient dans toutes ses finesses. Ce jeu purement plastique était porté chez lui au plus haut degré. La façon soumise avec laquelle il se mettait aux pieds de l'actrice enlevait les applaudissements, il était impossible d'être plus noble dans l'amour, plus chevaleresque par la tournure, plus grand dans son abaissement. Sa voix flatteuse allait au cœur quand il débitait les couplets de passion, il savait la ménager, l'adoucir, la rendre éclatante, la comprimer, il soupirait comme personne n'a soupiré au théâtre. Aucun jeune premier n'a pris une actrice par la taille ou par la main comme le faisait Fleurance. On lui a dû les traditions du *Cid* au Théâtre Français. Enfin sous le dernier nom qu'il prit à Paris, il fut le maître du grand Baron, qui s'appropria tout le talent de ce génie oublié, venu dans des temps insouciants ou trop agités pour rester dans la mémoire des hommes. Lafeuillée trouvait des bénéfices à servir les amours de Fleurance dont les bonnes fortunes étaient nombreuses. La nullité d'esprit, le vide désespérant du cœur de Fleurance provenaient peut-être de la constante dissipation de ses forces dont il n'usait d'ailleurs que dans ses intérêts. Il ne voyait chez les femmes éprises de lui que des passions à exploiter : il faisait bonne chère, il obtenait du

linge fin, de beaux habits, des bagues, des présents qui disparaissaient comme ils venaient.

Lafeuillée trouvait son compte à veiller au bonheur de son ami. En lui donnant de l'argent sans cérémonie, les chambrières y joignaient des instructions ; en retour, le vieux drôle leur apprenait à dissiper les soupçons, à écarter les maris ; il leur communiquait les bons tours, et parfois les volait un peu pour aiguiser leur défiance. Lafeuillée était joueur et buveur, deux liens de plus qui l'attachaient à Fleurance : le bel acteur cultivait les dés et la bouteille ; mais ce qui contribuait encore mieux à les unir, était leur façon de corriger le hasard. Malgré ces avantages, comme ils vivaient à une époque où tout le monde savait corriger le hasard, leur habileté ressemblait à celle des duellistes fameux qui périssent toujours par l'épée : ils périssaient souvent. Souvent aussi leurs triomphes les mettaient en danger. En cas de querelle, le redoutable Lafeuillée se chargeait du combat, et quelquefois le terminait de manière à obliger la troupe de vider le pays brusquement sans payer ses dettes, autre grief. Dans ces sortes d'aventures, Lafeuillée était admirable, il déménageait le théâtre, les acteurs, les décorations, il trouvait des chevaux, il avait la puissance d'une fée, il déployait une volonté dont la force impétueuse dominait tout. Il était impossible alors d'imaginer que, au repos, Lafeuillée fût complètement dénué d'intelligence.

La plupart des provinces étaient interdites à la troupe du sieur Picandure, ainsi se nommait le directeur de ces comédiens, soit par suite de quelques démêlés avec la justice, soit à cause de ses dettes. En ce moment, il ne leur restait plus à exploiter que les pays situés dans l'ouest de la France. Picandure, en sa qualité de directeur et chef de la troupe, jouait les pères nobles, les financiers, les perruques et les manteaux. Il restait à l'hôtellerie du Soleil-d'Or sur le quai de la rive droite de la Loire, avec le matériel de l'établissement, sa femme, et Dévolio, le *gracioso*[1] chargé de l'emploi de la grande livrée, des crispins, des matamores, des capitans et autres grimes du vieux théâtre forain. Mademoiselle Picandure, femme du directeur, remplissait les premiers rôles, sous le joli nom de Rosalinde.

Personne n'avait jamais pu savoir ce qu'était le sieur Picandure : il parlait italien, espagnol et français, il possédait mille secret de chimie et de physique, il inspirait à ses associés uns

respect formidable, il leur paraissait affilié à tous les voleurs, à tous les bohémiens du royaume et des autres nations. Quand la troupe comique se trouvait dans un mauvais cas, où il s'en allait des galères, Picandure, au lieu de fuir, courait bravement chez le lieutenant criminel, chez le prévôt ou chez le bailli, selon la juridiction du lieu, et revenait blanc comme neige, lui et les siens. Il ne prenait la fuite que dans les engagements légers, devant les batteries, les coups à recevoir ou les dettes. Les comédiens étaient positivement pipés par cet homme d'aspect bizarre et qui les menaçait d'un pouvoir surnaturel : les comédiens de ce temps n'avaient de foi que pour les sorciers.

En ce moment, Picandure, Rosalinde et Dévolio tenaient bon à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, en attendant un hasard. Il n'y avait pas vingt sous dans le trésor commun, la quinzaine de Pâques était commencée, et dans ce pays essentiellement catholique le théâtre chômait. Aussi, pour ne pas grossir le compte ni la dépense, Picandure avait-il envoyé sa troupe dans le bouge de la haute ville, en ne gardant avec lui que sa femme et Dévolio. Pour conserver son crédit et sa dignité près de l'aubergiste, il avait ostensiblement envoyé Lafeuillée dans le Perche, sous prétexte de racheter des chevaux pour remonter ses équipages, le reste de la troupe était censé l'accompagner à Amboise, Tours, Le Mans, Alençon, Mayenne, Saumur, Angers et autres villes, où les comédiens estimaient leurs chances de succès. Picandure enjoignit à ses sujets de se déguiser si bien que les gens de Blois avec lesquels ils avaient eu affaire ne les reconnussent pas.

Certes personne n'aurait pu retrouver le brillant Fleurance dans le pauvre soudard flétri qui habitait le taudis de la ville haute. Pour plus d'une raison, il s'était lavé le visage d'une décoction de brou de noix qui lui avait donné l'air d'un routier brûlé par le soleil, il avait ridé son front, noirci ses dents, mis une perruque à cheveux plats, enjolivée d'un chapeau gris à grands bords, sur lequel battait une aigrette en plumes de coq, il portait une casaque verdâtre qui avait appartenu à quelque soldat du régiment dit des Portes-Cochères envoyé jadis contre le Mazarin, une bandoulière avec une épée à coquille, des bottes misérables, des brayes de paysan, un gilet de peau de daim, où manquaient des boutons, et par la fente duquel se voyait une chemise de grosse toile jaune. Ce costume était porté par le jeune premier

dans le goût des héros de Callot qui vous offrent à l'esprit plusieurs personnages : un mendiant, un soldat, un bravo, un matamore, un pleutre, et tous les détails sont si naturels que le personnage pourrait en réalité passer sous vos yeux sans trop vous effaroucher.

Lafeuillée portait une blouse de charretier. Sa tête rusée était cachée sous un immense feutre de paysan. A le voir, ses guêtres de toile blanche et crottée montant au genou, ses gros souliers et ses larges culottes, assez déguenillé, vous lui eussiez dit : — Mon bonhomme ? Le bonhomme avait à sa ceinture un couteau qui valait un poignard, et à la main un fouet avec lequel il pouvait se défendre contre deux hommes qui n'auraient eu que des épées. Les deux comédiens, chassés hors de leur taudis par la raison qui pousse les loups hors du bois au milieu d'un hiver neigeux, descendirent dans la ville de Blois déterminés à y trouver un déjeûner, un dîner, un souper, et de l'argent.

Quand Fleurance et Lafeuillée eurent dégringolé l'escalier en bois pourri du mauvais lieu à la porte duquel on lisait en lettres rouges : *A l'ange gardien*, Moufflon, débarrassé comme d'un poids, regarda la créature endormie auprès de sa femme et nommée la Frélore.

Frélore est le nom d'une danse citée par Rabelais et probablement fort indécente, or l'inconnue était une remarquable danseuse. Frélore signifie encore *perdue* en vieux français[1]. Peut-être y avait-il toutes ces idées dans ce nom de guerre que la Frélore quitta plus tard pour un autre nom devenu célèbre. Au moment où elle avait demandé à faire partie de la troupe, elle avait seize ans, elle était sortie de Castelnaudary au moment où la troupe en décampait, elle l'avait suivie à la nuit, et s'y joignit sans vouloir dire les raisons qui la poussaient à cet acte de désespoir. Elle vivait depuis quatre ans avec ces excommuniés. Tout portait à croire que Picandure avait fait de cette pauvre [fille] sa maîtresse pendant environ deux ans. Durant ce temps, elle fut soigneusement gardée par la jalousie de ce vieux sorcier qui, pour un soupçon, aurait très-bien empoisonné le meilleur de ses acteurs. Quoique le Gracioso de la troupe eût eu maintes velléités de succéder à Picandure au moment où le directeur se lassa de la Frélore, cette fille fut préservée par une autre jalousie, celle de la Rosalinde, maîtresse femme, aussi redoutée que son auguste

époux, plus terrible, grande tragédienne sur le théâtre, dans la coulisse, à la ville, aux champs, sur la grande route, d'une complexion vigoureuse, et qui s'était attribué Dévolio. Cet arrangement explique pourquoi le comique restait au Soleil d'Or. Picandure savait trop bien vivre pour séparer la Rosalinde de son ami de cœur. Les bonnes fortunes sans profit paraissaient être un travail très disgracieux pour Fleurance, à qui la Frélore plaisait médiocrement. Lafeuillée était un vieux diable cuit et recuit dans toutes les casseroles de l'Enfer, il avait atteint depuis long-temps ce degré d'insensibilité auquel arrivent les grands diplomates, les rois, les financiers qui demandent leurs dernières émotions à la table couverte d'un tapis vert ou d'un surtout. La Girofle, la Rosalinde, Picandure, Lafeuillée étaient trop convaincus de la valeur de ce diamant pour lui permettre des intrigues sans redevance, en sorte que des pensées cupides gardaient en ce moment la Frélore avec autant de soin qu'elle l'avait été depuis quatre années. A travers les courses vagabondes de la troupe, aucun homme ne lui avait, d'ailleurs, inspiré ni caprice ni passion. Après avoir subi Picandure, la liberté lui était devenue chose [si] douce qu'elle vivait comme une religieuse au milieu de ces gens dissolus. Si quelques observateurs trouvent cet état contre nature chez une comédienne, un dernier mot expliquera tout. La Frélore adorait Fleurance sans qu'aucun de ces esprits si éveillés s'en aperçût, hors un seul. Cet homme était le Moufflon.

Le Moufflon appartenait à la classe bourgeoise. Le pauvre diable avait adoré la profession de comédien, en assistant à une représentation de Mirame, au palais Cardinal. Quoique fils d'un chaussetier-pourpointier[1], il avait tout quitté pour devenir comédien, en trouvant l'art du comédien le plus beau de tous les arts. Plein d'âme et de cœur, il n'avait pas voulu chagriner son père et sa mère en montant sur un théâtre de Paris, et s'était mis à courir la province. Il avait rencontré Picandure à Meaux. Picandure qui le surnomma le Moufflon, se l'attacha par d'habiles flatteries, en lui prédisant un glorieux avenir, et s'offrant à lui montrer les finesses du métier : Picandure ne lui montra rien que le fond de sa bourse, mais il le lui montra souvent. Le père et la mère de Moufflon moururent au moment où leur fils s'était amouraché d'une maîtresse de Picandure, la Girofle, qui fut sans doute chargée d'attirer la succession dans la caisse de la troupe, mission

dont elle s'acquitta merveilleusement bien. Grâce aux écus péniblement amassés par le pourpointier et par sa femme, la troupe eut des costumes en abondance et un matériel imposant. Le Moufflon était un honnête homme, le seul de la troupe ; aussi chacun se cachait-il de lui. Picandure et ses dignes acolytes lui dérobaient le chiffre des recettes. Chacun se forgeait des malheurs à lui raconter. Ce bonhomme s'était attaché à ces Bohémiens en les croyant meilleurs qu'ils n'étaient. Après s'être laissé dévorer sa fortune, il tenait à eux comme le joueur tient au tripot où il a tout perdu, comme un roi tient à son favori, comme un financier tient à la terre où il enfouit ses trésors en constructions, en embellissements, sentiment inexplicable, mais certain. Enfin, dernier secret, il aimait la Frélore, il avait eu peur de Picandure, mais depuis que ce terrible rival avait quitté la place, il essayait de se faire aimer, il voulait arracher cette charmante fille au théâtre, la ramener à Paris où il lui aurait donné peut-être une famille en faisant sa paix avec ses parents[1] qui peut-être le remettraient dans une boutique de pourpointier. Le bonhomme Moufflon était âgé de quarante ans, il menait la vie de comédien ambulant depuis douze années, il était parfaitement indifférent à la Frélore qui acceptait ses soins sans aucun retour ; mais elle ne mordait à aucune ouverture relativement à un état stable, elle le rabrouait quand il essayait de la ramener à des idées sages et chrétiennes. Elle avait le fanatisme de sa vocation, et avait l'instinct de son brillant avenir. Sa passion pour Fleurance entretenait en elle le feu sacré.

Insensiblement, le bonhomme Moufflon avait accepté toutes les misères, les courses vagabondes, les départs subits, les querelles de la troupe, il était descendu au niveau de ces gens, sans le savoir. Depuis quelque temps, on ne se gênait plus devant lui, le pauvre homme levait les yeux au ciel et demandait pardon des impiétés, il prenait quelquefois note des dépenses non payées, il raisonnait doucement les récalcitrants, il défendait ses camarades qui l'employaient comme calmant et l'appliquaient au public et aux créanciers. Il avait une figure assez ridicule, plate, sans physionomie. Ses yeux ressemblaient à des yeux artificiels. Il était sans noblesse, mais il disait assez bien, très-emphatiquement et sans nuance, comme tous les gens pleins de sentiment et d'âme. Picandure savait employer Moufflon. D'abord, ce brave homme

n'était jamais ivre, et souvent il avait pu conjurer les orages soulevés par l'état de la troupe quand elle était trop bien traitée par quelque seigneur, ou quelques riches amateurs. Souvent Moufflon avait harangué et fait taire des plaisants qui s'amusaient à faire manquer une représentation.

Le bonhomme Moufflon resta dans ce grenier que le soleil d'avril dorait d'un de ses rayons, à regarder la jeune comédienne endormie. Étendue sur la paille, tout habillée, comme une pauvre fille d'artisan, la Frélore avait un bonnet plissé qui cachait les plus beaux cheveux noirs du Languedoc, et dont le bord s'était imprimé sur la peau de sa joue pendant le sommeil, car, malgré sa couleur brune, son épiderme avait une excessive sensibilité. Aucune rougeur ne nuançait cette teinte générale semblable à du *vélin** dont le poli, dont la finesse se sentaient au toucher de sa peau soyeuse. Aux endroits où, dans toutes les têtes, la peau se fait plus blanche, comme autour des oreilles, aux tempes, sous les yeux, aux contours des joues, on voyait les réseaux violets des petites veines, pareilles aux délicates racines des mousses marines. Les yeux armés de très-longs cils étaient d'un noir de velours et brillants quoique doux, le blanc avait une teinte de bleu qui s'harmoniait avec la couleur sauvage de la prunelle. Il n'y avait de rouge dans ce visage que les narines et les lèvres. Mais la beauté la plus rare était le blanc particulier des dents, l'égalité de leur forme, leur netteté, le poli de l'émail. Le ton de ces dents presque transparentes était celui d'un ivoire sans défaut et limpide. Cette physionomie était, d'ailleurs, d'une étrange maigreur, creuse, fatiguée, ardente. La Frélore avait une taille frêle, les bras maigres, un corps grêle, elle ressemblait à un égyptien de quinze ans, son corsage était plat, ses épaules n'offraient aucune rondeur, enfin son col participait également de cette éthisie[1]. Ses mains avaient de la grâce, mais ses pieds étaient ceux d'une danseuse. Ces désavantages, qui expliquaient le prompt abandon de Picandure et l'insouciance du beau jeune premier, ne nuisaient point à l'effet de l'actrice en scène : elle émouvait profondément, elle avait de l'éclat aux chandelles, surtout quand Lafeuillée les mouchait bien ; aussi aucun homme ne sortait-il du théâtre où elle

* Le vélin, avant l'usage du papier, était une sorte de parchemin fait avec la peau des plus jeunes veaux, et ce nom a été donné au papier qui en avait la consistance et la couleur brune.

avait joué sans emporter d'elle un souvenir impérieux. La faiblesse du corps démentie par la richesse de cette tête, la voix profonde et vigoureusement timbrée, un air souffrant et malheureux qui n'étouffait pas entièrement une certaine sauvagerie, tout de cette fille intéressait vivement. Elle était sublime dans les rôles où elle faisait une princesse d'Orient, une sultane, une fille de calife, un de ces rôles bizarres qui fourmillaient dans les pièces de Hardy. Les costumes riches où le rouge et les broderies étincelaient lui allaient à merveille.

Cependant la Girofle ronflait à faire tomber des esquilles de la paille mêlée dans l'argile roux de la muraille.

— Ange de beauté ! dit le Moufflon, je donnerais ma vie pour toi.

— Je la prends, dit la Frélore qui n'avait pas voulu paraître éveillée, et puisses-tu crever, car tu m'ennuies à me faire périr ! J'ai faim, va me chercher à déjeûner, esclave ! Vole, tue, mais fais-moi faire un bon repas, j'ai faim ! Oh ! des saucisses et du lard !

— Nous entrons dans la semaine sainte, dit Moufflon.

— Une lamproie à la sauce noire ? dit la Frélore, ou je vais aller mendier dans la rue.

— N'éveillez pas la Girofle, reine de mon cœur, elle voudrait de la lamproie.

— Il y aura donc une lamproie ?

— Vous en voulez ?

— Où est-elle ? dit la Frélore en ouvrant ses beaux yeux.

— Je vais la quérir.

La Languedocienne retomba désespérée sur la paille, et le Moufflon s'habilla. Le pauvre homme fondit comme un étourneau sur la ville de Blois, poussé par une rage chaude comme ses deux camarades étaient poussés par leur rage froide.

— Nous sommes donc seules, demanda la Girofle en s'éveillant.

— Seules et sans pain, répondit la Frélore, mais le Moufflon vient d'aller chercher la pitance.

— Sans un denier ! Nous pouvons dormir, le pauvre homme ne mettra pas le feu à la Loire, les gens de Blois n'ont rien à craindre.

La Frélore et la Girofle roulées dans la paille comme des nèfles, y mûrirent leurs réflexions[1].

ADAM-LE-CHERCHEUR[1].

Monsieur Chicot, homme d'une laideur phénoménale, était depuis la révolution, bonnetier rue du Bac à Paris, et, comme tel, il avait trouvé une bonnetière, car la bonneterie offre des séductions si grandes aux bourgeois de Paris qu'un Bonnetier trouve toujours à se marier, les bonnetiers rencontrent tout ce qui constitue un bon mariage, une dot, une bonne et excellente et vieille famille parisienne, puis une jolie fille, bien sage et bien élevée ; mais ce qui peut servir à caractériser la petite Bourgeoisie parisienne, c'est que le bonnetier rencontre tout cela bien avant l'homme de talent, le grand peintre, le grand écrivain, le grand médecin. Or, rien ne faillit au sieur Chicot, bonnetier, il eut tout cela, dès 1789. Il suivit comme tous les bonnetiers, les sillons tracés par la Révolution, il fut assidu à sa section, bon citoyen, il admira le premier Consul, il vota l'Empire, et n'était sa bêtise, il eût été nommé adjoint au maire de son arrondissement. Cet homme avait tout ce qui constitue le bonheur : un bon commerce, une femme citée pour sa beauté, mais une femme fidèle, un nom irréprochable, l'affection de son quartier ; tout enfin excepté un fils ! De 1789 à 1799, il adora sa femme dans l'intention sournoise d'avoir un héritier présomptif, et, quoique madame Chicot fut outre aimée, elle n'eut jamais le plus frêle espoir d'être dans cet

état que les Anglais appellent *intéressant*. En 1800, Chicot, âgé de quarante-cinq ans, se livrait à des doléances dignes des *Nuits* d'Young, à propos de ses nuits conjugales infertiles, au café Desmares en jouant aux dominos, avec un médecin nommé Haudry qui fut une des gloires de la faculté sous l'Empire, il eut avec le docteur Minoret l'honneur d'être médecin consultant de l'Empereur. Le docteur Haudry résolut de faire le bonheur de Chicot, et il lui promit un enfant, s'il voulait lui laisser examiner madame Chicot. C'était là le point vulnérable, la cérémonie atroce qui révoltait les imaginations pures et décentes de monsieur et de madame Chicot ; mais après douze années d'attente, il fallut subir les exigences de l'art. En 1801, monsieur Chicot eut un fils, et il en fut tellement heureux que le docteur Haudry devint un dieu pour lui, comme pour sa femme. Tous les dimanches, Haudry dînait chez son modeste ami, le bon bourgeois, le bonnetier Chicot. Jamais enfant de prince n'eut un tel sort, ne fut l'objet d'un pareil amour. Cet enfant, nommé Adam, ressemblait physiquement à son père ; mais moralement ce fut tout le docteur Haudry. Dès que le petit Adam sut lire, il se passionna pour les choses médicales, il voulut être médecin, et, comme la belle madame Chicot, depuis la fameuse consultation aimait beaucoup le docteur, elle regardait la médecine comme la plus belle des carrières. Le petit Chicot fut mis au collége, de là, l'enfant devint étudiant en médecine, et s'adonna particulièrement à la chimie. En 1825, après un brillant internat, il fut doctor médicus parisiensis. Sa thèse, soutenue sur la vitalité, lui valut la protection de Desplein, et l'amitié du jeune Bianchon. Le docteur Haudry mourut, laissant par son testament six mille francs de rentes au jeune Adam Chicot. Le père Chicot avait vendu son fonds, il avait déjà seize mille francs de rentes, et il était venu occuper avec sa femme un appartement rue de Grenelle dans une de ses maisons. Avec le temps, ce bonnetier, alors âgé de soixante-dix ans, avait singulièrement changé. Sa femme et lui s'étaient brouillés, autant qu'ils pouvaient se brouiller à propos de la vocation d'Adam. Le père Chicot avait regardé comme une plaisanterie les idées médicales préconçues de son fils ; mais, quand, à dix-neuf ans, l'Enfant voulut faire ses cours à l'École de médecine, et manifesta le plus profond dégoût pour la bonneterie, et refusa net d'être : *Chicot bonnetier, successeur de son père,*

il éclata des tempêtes dans le ménage si paisible de monsieur et madame Chicot. On alla fort loin de part et d'autre, et Chicot devint mauvais père, il refusa l'argent nécessaire aux études de son fils, et madame Chicot prodigua ses économies. Cette lutte, où le petit esprit de Chicot se montra dans toute son horreur, finit par une méfiance entre les deux époux, après trente-cinq ans d'union. Chicot se fit avare, et ne donna plus rien ni à sa femme ni à son fils, et une fois lancé dans l'avarice, il ne s'arrêta plus. Cette situation explique le legs du docteur Haudry. Cette fortune donnée à son fils porta l'exaspération du vieux bonnetier au comble, et il en arriva, de conjectures en disputes, de disputes en scènes violentes, à mettre en doute sa paternité, contre l'évidence affreuse de la ressemblance. Le docteur Chicot offrait le masque de son père mais en vieux. La laideur, déjà repoussante chez le bonnetier devint ignoble chez le docteur[1].

PRÉFACES

DE LA COMÉDIE HUMAINE[1].

LES CHOUANS.

AVERTISSEMENT DU GARS[1].

1828[2].

> Il y a une incommensurable distance du siècle de l'esprit à l'époque où nous vivons ; et nous avons vu passer tant de grands hommes oubliés qu'il faut entreprendre aujourd'hui quelque chose de monumental pour vivre dans la mémoire des hommes.
>
> Rivarol.

Le public a été tant de fois surpris dans les pièges tendus à sa bonne foi par des auteurs dont l'amour-propre et la vanité croissent, chose difficile, aussitôt qu'il s'agit de livrer un nom à sa curiosité, que nous croyons bien mériter de lui en suivant une marche toute contraire.

Nous sommes heureux de pouvoir avouer que notre sentiment a été partagé par l'auteur de cet ouvrage — il manifesta toujours une aversion profonde pour ces préfaces semblables à des parades, où l'on s'efforce de faire croire à l'existence d'abbés, de militaires, de sacristains, de gens morts dans les cachots, et à des trouvailles de manuscrits, qui font épancher sur des créatures postiches tous les trésors de la sympathie. Sir Walter-Scott a eu cette manie, mais il a eu le bon esprit de se moquer lui-même de ces superfétations qui ôtent de la vérité à un livre. Si l'on est condamné à monter sur les tréteaux, il faut se résoudre, il est vrai, à y faire le charlatan, mais sans emprunter de mannequin. Nous accueillons avec plus de gravité et d'estime, un homme qui se présente modestement en disant son nom et aujourd'hui il y a de la

modestie à se nommer, il y a une certaine noblesse à offrir à la Critique et à ses concitoyens une vie réelle, un gage, un homme et non une ombre, et sous ce rapport jamais victime plus résignée ne fut amenée aux haches de la Critique. S'il a pu exister quelque grâce dans le mystère dont un écrivain s'enveloppe, si le public a respecté son voile comme le linceul d'un mort, tant de barbouilleurs ont usé du rideau qu'à cette heure il est sali, chiffonné et qu'il n'appartient plus qu'à un homme d'esprit de trouver une ruse nouvelle contre cette prostitution de la pensée qu'on nomme: *la publication.*

L'auteur de l'ouvrage que nous publions a donc consenti de bonne grâce à entrer dans la compagnie des illustres danseurs de corde qui, dit-il, s'efforcent *pour de l'argent* d'amuser le public par leurs tours. Les images qui ne devaient pas sortir de son âme, les tableaux au trait, aussitôt effacés que dessinés qui passaient rapidement dans sa pensée secrète empreints de la grâce des aurores, il les a décrits et en les exposant aux regards de tous il leur verra perdre [leur fleur virginale]. Cette imagination, nous écrit-il, la vraie et fidèle compagne des hommes puissants de *volonté*, cette épouse dont nous devrions ne recevoir que mystérieusement les caresses, va rendre ses épanchements publics : ses images, ses créations, sa vie, gardées pour l'amitié ou réservées à la constante et égoïste amour d'un maître vont devenir banales comme les carrefours et chercheront à plaire sans succès peut-être. Un seul connaisseur ou des milliers, la honte ou le succès vont consommer également un crime et l'on ne sait, tant l'infamie est profonde et inexplicable, quel est le plus déshonorant de un ou de mille, pour ce commerce de l'esprit. N'est-ce pas une antiphrase que de surnommer *vierges* ces muses courant l'Europe et les âges, montrant publiquement leurs nudités et vendant leurs trésors à toutes les imaginations. Combien est plus ravissante et plus belle, la muse chaste dont les pieds délicats ne sont pas sortis de l'enceinte des cœurs ! Avec quel bonheur les esprits recherchés ne pensent-ils pas à ces saintes poésies échappées à mille poètes inconnus ! Qui n'a vu souvent dans ses rêves soit la Canadienne exhalant sans autres témoins que le ciel un chant de douleur confié à une tombe aérienne ! Soit une maîtresse abandonnée, soupirant une sauvage élégie, et des mourants disant adieu à la vie ! Que de sons sublimes, que d'accords fiers, que de célestes musiques se perdent entre la

terre et le ciel ! Quelle supériorité a, sur la création entière, cet oiseau qui chante pour lui seul une ravissante mélodie et meurt entouré de parfums inconnus dérobant sa vie mystérieuse au monde et reportant, sans tache, son âme divine au sein d'un jaloux Créateur. Ceux-là seuls qui vivent de ces idées riches et suaves comprennent les mystères de l'autel sur lequel les Athéniens avaient gravé : *diis ignotis*[1].

Mais lorsqu'un homme a l'ingratitude de mener à travers les dangers du monde une jeune fille joyeusement résignée à lui verser les trésors d'un bonheur renaissant dans la solitude, s'il ébauche ainsi un adultère, il recueille au moins, avant ce fruit amer de son orgueil, les fleurs qu'il a semées et respire quelques moments de bonheur. Alors si une jolie figure, les formes ravissantes victorieuses des préoccupations de ce monde insouciant font murmurer les vieillards, rendent les femmes jalouses, remuent le cœur des adolescents, il a dit avec une vanité délirante : c'est ma femme !... il se nomme avidement, oubliant l'avenir. Ainsi, mes chers messieurs, il faut être conséquent avec soi-même, comme ces bourgeois de Paris qui, sortant leur chien favori, lui mettent un petit collier sur lequel un graveur inscrivit le nom du maître. — Je suis pour les tableaux signés, la littérature est une arène où l'on ne veut plus de visières baissées.

L'auteur de ce livre, longtemps partisan des amants qui poignardent ceux qui regardent trop leurs maîtresses, n'a pas consenti sans de longs débats, et ces raisons forcées en font preuve, à se laisser imprimer — l'indigence est le secret du sacrifice. Quand on se livre à un tribunal, il est plus courageux de dire la cause du crime. Aussi l'auteur en exposant plus que sa vie a senti que son entreprise deviendrait respectable par la franchise avec laquelle il présente sur les grandes planches une actrice nouvelle et il a fait comprendre à son impatiente et curieuse épouse qu'un mariage heureux justifiait le sacrifice, que de glorieux plaisirs légitimaient la honte, que la gloire pouvait être le lustre des vertus à défaut de la pudeur, que personne n'avait encore décidé s'il fallait condamner ou admirer la femme qui déchire sa robe en sauvant son époux, et que, s'il était plus beau de mourir avec lui, il était meilleur de le faire vivre, en l'aidant des sentiments que Judith manifeste dans l'épigraphe de ce livre quand elle s'écrie : — « Je ne me suis point souillée avec lui ! » mais, hélas ! il vaut

mieux n'être pas réduit à des exclamations aussi douloureuses et qui amènent souvent nos fronts à demeurer appuyés dans nos mains.

Ces pensées, extraites d'une lettre écrite par l'auteur à un ami, venu à Paris *pour vendre les enfants*, ami que l'on va reconnaître sans peine, justifient les détails que nous nous permettons de donner sur la vie et les opinions de ce nouveau venu sur la scène littéraire, en livrant son nom à l'insouciance ou au dédain.

M. Victor Morillon[1], auteur du *Gars*, est né en 1788, à Mondoubleau, petite ville du Vendômois. Ses études, faites avec une rare imperfection, sous la férule d'un Ex-Oratorien, caché pendant la Révolution chez ses parents, honnêtes tanneurs de la ville, ne l'auraient pas mené loin, sans un goût immodéré pour la lecture et la méditation. La riche bibliothèque de M. le marquis de Saint-Herem, sauvée par les soins du citoyen Morillon, devenu le président du district de Mondoubleau, nourrit la passion du jeune Victor Morillon pour la lecture et la solitude ; chassé de la maison paternelle par l'odeur du tan, pour laquelle il avait une répugnance invincible, il allait à travers la campagne, muni de livres, se livrer à de longues rêveries. Ce fait est une preuve de plus de la puissante influence des moindres actions du jeune âge sur les destinées à venir de la vie humaine ; c'est un nouveau conseil, donné aux parents par le hasard, de veiller avec scrupule aux jeux et aux caprices de l'enfant, pour y deviner la route tracée par la Nature à l'homme.

Orphelin de bonne heure, M. Victor Morillon végétait, pour ceux qui vivent exclusivement de ce qu'ils digèrent, dans un état voisin de l'indigence. N'importunant personne du spectacle de sa misère, il *poussait* comme une plante, s'abandonnant à une contemplation perpétuelle, possédé d'une haine curieuse pour les réalités et les corps, ignorant sa propre existence physique ; vivant, pour ainsi dire, par les seules forces de ces sens intérieurs qui constituent, selon lui, un double être en l'homme, mais épuisé par cette intuition profonde des choses. Un professeur du Collège de Vendôme le rencontra, par hasard, dans la campagne, en 1814, au temps des vendanges — ils causèrent ensemble et l'humaniste fut étonné de trouver un jeune homme en haillons, plus savant que lui en poésie et en littérature, qui, aux premiers mots, déploya le luxe d'une imagination bizarre et déréglée. L'enfant des cam-

pagnes montrait précisément assez de folie pour faire croire à quelque chose d'original ; la boîte était assez curieusement travaillée pour inspirer le désir de tourner la clef — tantôt abondant en images comme un poëte, tantôt sec comme un avocat, tour à tour plein de logique, paradoxal, ou concis comme une sentence, il surprenait par la confusion des matériaux et se présentait dans le désordre apparent pour l'homme d'une nature où l'on va prendre les éléments d'une maison.

Le Jeune paysan s'efforça dans cette conversation de persuader au professeur qu'au milieu des champs et sous le chaume de sa cabane, il avait la conscience, la possession, les jouissances d'une vie opulente. Il lui décrivit les plaisirs d'une immense fortune avec une étonnante vivacité de couleur ; il lui parla des ivresses ressenties au sein des bals où il avait admiré la nudité des femmes, leurs toilettes, leurs fleurs, leurs diamants, leurs danses et leurs regards énivrés, lui peignit le luxe des appartements qu'il habita, leurs ameublements, la richesse des porcelaines, la beauté des tableaux, les dessins de la soie et des tapis, entra dans le détail des voitures somptueuses, des chevaux arabes ou autres qu'il avait possédés, des modes suivies par les fashionnables et du choix des étoffes, des cannes et des bijoux dont il avait usé, sans avoir rien vu de tout cela par sa prunelle extérieure et visible : il sut empreindre d'une teinte si vigoureuse de réalité la description des paysages de ses parcs, les récits des fêtes de l'Empire, des batailles de Napoléon, des pompes nationales de la Révolution, et des accidents de la vie sociale que le Professeur, un de ces hommes spirituels et pleins de bon sens que l'on rencontre dans les provinces, ne douta nullement qu'il était le jouet d'un homme habile ayant beaucoup vu et beaucoup voyagé, car pour le soupçonner de folie, sa folie aurait peut-être demandé un autre nom.

La conversation changea et le jeune homme se montra particulièrement versé dans la connaissance des langues mortes et principalement des langues orientales : il parlait parfaitement hébreu ; mais il était surtout riche d'observations fines et morales sur les hommes qu'il assurait ne jamais avoir fréquenté[s], et il dévoila une rare connaissance des mystères de la beauté de femmes qu'il n'avait jamais vues. Le professeur l'étudiait en secret et le trouvait, sans modestie mais sans vanité, parlant de soi comme s'il possédait la faculté de s'observer lui-même à

distance, grave et léger, exalté et gai, il était enfin lui-même, semblable aux ronces qui l'entouraient ; portant un fruit bon ou mauvais, présenté par ses branches sauvages avec autant de grâces que trois pas plus loin, le fraisier ses fruits odorants. L'arbuste appelait la culture.

Cette imagination fantasmagorique séduisit le vieux Professeur. Sa curiosité était piquée, il ne voulut pas être pris pour dupe, et resta bientôt stupéfait lorsque de sévères informations lui apprirent la vérité. M. V. Morillon n'était jamais sorti du village de Saumarys que pour aller chez le Maire de Mondoubleau, M. de Veyne. Cet honorable administrateur, héritier de M. le Marquis de S[ain]t-Herem, avait pris plaisir, en reconnaissance des services rendus à sa famille par M. Morillon père, à procurer au fils les livres et les journaux dont il paraissait curieux et qui lui étaient fidèlement rendus. Il se gardait avec cette délicatesse rare chez les bienfaiteurs, de pénétrer les mystères de cette vie orageuse quoique simple et cachée, et il attendait les désirs de son protégé, sans les prévenir, lui laissant ainsi toute l'ardeur de la poursuite. Alors le vieux Professeur expliqua le don particulier de cet être merveilleux pour lui, comme les athées et les médecins philosophes expliquèrent la tentation de S[ain]t Antoine, l'apocalypse de S[ain]t Jean, et les extases de S[ain]te Thérèse, par les ameublissements dont la chasteté enrichissait leurs cerveaux.

M. de Veyne sourit et acheva de donner les détails demandés par le professeur. Une difformité des pieds avait sauvé M. Victor Morillon de la conscription et il vivait de pain et d'eau, satisfaisant à tous ses besoins au moyen de cent livres de rente qui composent encore aujourd'hui toute sa fortune. C'était un solitaire de la thébaïde, un vrai chartreux, mais de religion ?... pas l'ombre, en ce sens qu'il n'allait pas à la messe.

L'homme qui n'a d'imagination que ce qu'il en faut pour faire le soir ou le matin, en se couchant ou s'éveillant, cette rêverie délicieuse nommée *un château en Espagne*, doit concevoir cette suave et mensongère existence plus brillante mille fois qu'une vie réelle et importune. Ces lignes contiennent toute l'histoire de M. Victor Morillon. Les gens excentriques, cherchant toujours à sortir d'un logis vide et querellant l'existence de ce qu'elle ne leur fournit pas assez d'événements ne trouveront dans cette biographie de l'auteur ni faits, ni aventures. Il a eu cinq, sept, quinze,

vingt-cinq ans, trente-neuf ans et pas une pierre jetée dans l'eau n'a troublé la surface de cette vie pleine, limpide et profonde, semblable à un lac tranquille et inconnu où viennent se réfléchir des milliers d'images, et où s'élèvent aussi les vagues dans la tempête. Cette âme était enfin, selon la magnifique expression de Leibnitz, *un miroir concentrique de l'univers.*

M. Buet, ce digne et honorable professeur qui rencontra M. Morillon, l'engagea par des efforts continus et désapprouvés de M. de Veyne, à venir au Collège de Vendôme. M. de Veyne aura, peut-être aujourd'hui, raison dans le sage égoïsme dont il était animé au profit de son jeune ami. Quoi qu'il en soit, M. Buet finit par triompher de cette âme enfantine. On créa pour M. Morillon, une chaire de langues orientales au Collège de Vendôme, et il put se livrer, sans de grands dérangements, à son amour immodéré pour l'étude et la contemplation.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage à cette bienfaisance continue et de tous les moments, dont M. et madame Buet, peu favorisés de la fortune, pratiquent depuis douze ans envers l'auteur, les enseignements les plus délicats. Ils en prennent soin comme d'un enfant et Mme Buet surtout veille à ce que M. Morillon, longtemps privé des ressources généreuses d'une nourriture domestique, et des agréments sociaux, participe à ces fruits de la civilisation contre lesquels sa distraction regimbe, et aux bienfaits desquels les spéculations de l'intelligence sont intimement liées.

Cependant M. et madame Buet regrettaient de voir un amas de connaissances et des travaux inouïs rester sans emploi, ne partageant guère les opinions de l'auteur sur l'usage *saturnien* de la pensée. Enfin ils eurent la joie de voir cette étude opiniâtre prendre, un peu tard, il est vrai, une direction longtemps souhaitée. Qu'on leur pardonne d'avoir jeté un auteur de plus dans la circulation littéraire, mais il leur était bien naturel de désirer voir l'enfant de leur adoption un peu plus fortuné. Ils espèrent encore au moment critique de l'épreuve, avec une simplicité et une candeur qui rappellent le succès, que le public de Paris partagera leurs sentiments pour un être, objet de leurs affections, auquel ils prêtent du talent, oubliant que le héros d'un cercle rétréci ne porte pas toujours son piédestal avec lui, comme une jeune et jolie femme.

Un roman de Sir Walter Scott tomba entre les mains de M. Victor Morillon, et il demeura ravi de cette composition dans le secret de laquelle il était pleinement entré. Il assura avoir vu plus d'une fois des hommes aussi et quelquefois plus curieux que Wamba et Gurth[1], Daddy Rat[2] et Caleb[3] et connaître si familièrement les temps et les mœurs du moyen-âge qu'il raconta le soir même où il finit de lire l'ouvrage, une histoire dans laquelle il encadra le duc de Bourgogne et le roi Charles 6 avec tant de vérité que M. Buet, resta frappé d'un nouvel étonnement. M. Victor Morillon imita les gestes, et peignit les costumes des seigneurs, dessina l'université, les bourgeois, les quarteniers, les soudards, les gens d'église, les usages et les monuments de Paris, sa populace et ses libertés avec des couleurs si vives que M. et madame Buet unirent leurs efforts pour l'engager à lire les œuvres de Sir Walter Scott pour marcher sur ses traces et « se pénétrer de la *poëtique* et des règles de ce genre de composition [»], disait M. Buet, dont les idées appartiennent à la faction des classiques ; et, ajoutait-il, en croyant faire impression sur son pensionnaire, un livre comme ça doit bien rapporter deux cents écus !...

Quoi qu'il en soit, madame Buet répéta si souvent la même chose aux oreilles de M. Morillon qu'il se mit à écrire ses rêves, au grand contentement de ceux qui prenaient intérêt à lui dans la ville. M. de Veyne seul manifesta des doutes et il découvrit dans les intentions des personnes qui aiguillonnaient M. Morillon quelques sentiments de vanité et d'avarice dont son ami était loin d'être complice — « ce sont, disait-il, à l'auteur, des gens qui ne cultivent les fleurs que pour les cueillir !

— Mais madame Buet m'a tant tourmenté ! que c'est uniquement pour lui faire plaisir que j'ai écrit, répondit naïvement M. Morillon. M. de Veyne haussa les épaules et lui déclara qu'il ne ferait pas la moindre démarche dans cette affaire ; — s'il ne s'agissait que de fortune, ajouta-t-il, ne pouvait-on pas venir me trouver...

— Mais n'ai-je pas cent vingt livres de rente, repartit M. Morillon avec surprise...

L'ouvrage que nous publions est un des premiers que M. Morillon ait composés. Nous croyons qu'il n'est pas d'un médiocre intérêt de terminer cet avertissement en donnant quelques réflexions extraites d'une lettre écrite par l'auteur et dont nous

avons déjà cité des passages afin de concevoir cette espèce de préface qu'il s'était refusé à faire, dans le genre de son esprit et répandre une teinte des couleurs qui lui sont familières. Nous avions été engagés, circonstance qui n'est plus inconnue à M. Morillon, à lui écrire pour lui représenter les dangers de son entreprise et la personne honorable qui se servait de notre nom, avait réussi à nous désintéresser dans cette affaire.

« Je ne crois pas, nous répondit-il, qu'une nation soit assez injuste pour repousser comme imitateur l'homme courageux qui prend pour sujet de ses compositions l'histoire et la Nature de son pays parce qu'il essayera de les peindre dans une forme nouvellement consacrée. Je ne sache pas qu'en Allemagne les critiques aient arrêté M. de Goëthe en lui opposant qu'il ne serait que le Singe de Shakespeare. *La Métromanie*, *les Plaideurs*, *le Joueur*[1], etc., ne serai[en]t-ils pas, par hasard, des chefs-d'œuvre pour avoir été composés, dans le système des Comédies de Molière. Le poëte qui compose le second quatrain ou la seconde églogue a-t-il été accablé sous cette effrayante raison qu'il marchait dans un chemin tracé par un autre. De ce qu'on ne réunit pas le double instinct de celui qui enferme ses créations dans un nouveau cercle convenu nommé système, manière, école, s'ensuit-il que l'on doive s'abstenir de créer. Existe-t-il une *école* pour ceux qui veulent peindre des paysages, des costumes et des hommes réels et parce que Teniers a montré le peuple hollandais fumant du tabac et buvant de la bière, est-il interdit à un peintre de représenter le retour des vendanges du peuple napolitain. Enfin en quoi la France généreuse, chantante, rieuse et guerrière ressemble-t-elle à l'astucieuse et anti-poëtique Angleterre, vaudrait autant prétendre qu'un Coq est un renard. Quant à moi, messieurs, je ne prétends attaquer en aucune manière sir Walter-Scott. C'est pour moi un homme de génie, il connaît le cœur humain, et s'il manque à sa lyre les cordes sur lesquelles on peut chanter l'amour qu'il nous présente tout venu et qu'il ne montre jamais naissant et grandissant, l'histoire devient domestique sous ses pinceaux ; après l'avoir lu, on comprend mieux un siècle, il en évoque l'esprit et dans une seule scène en exprime le génie et la physionomie. Cependant, comme créateur d'un genre, je pense que certaines conversations de Champfort, quelques pages de Pigault-Lebrun, homme auquel on ne rend pas assez de justice, des descriptions d'Anne Radcliffe,

Cervantes et Beaumarchais, la vue de ce tableau de Wandyck où Charles Ier est représenté sous les formes choisies dont la succession habilement conçue est devenue sous les doigts et la pensée de l'ébéniste écossais une riche Marqueterie[1]. Sa manière est une heureuse mosaïque, le peintre était en lui supérieur à l'ouvrier et il a laissé d'admirables tableaux — les couleurs sont là pour tout le monde, car, après tout l'homme ne peut mettre que la nature en œuvre et le problème résolu qui constitue l'homme de génie, est de sertir mieux que les autres.

Vos craintes, Messieurs, ont produit sur moi des effets tout contraires à ceux que vous attendiez. J'abhorre les épigraphes. Elles me coupent ma satisfaction, pour me servir d'une expression parisienne, mais j'ai voulu défier l'imitation et tout en ayant soin de ne leur rien faire annoncer au lecteur, j'en ai poussé le luxe jusqu'au ridicule, elles sont les premières et les dernières dont j'embarrasserai mes narrations.

Ces réflexions, Messieurs, pourront prouver à certains esprits dédaigneux avec quelle impertinence j'ai écarté tous ces fantômes de grands hommes, et ces scrupules odieux dont on se plaît à assaillir des imaginations faibles. Je jette à la tête des critiques tous ces morts célèbres et ces réputations acquises sous lesquelles ils veulent étouffer les vivants — il est cependant quelques esprits rares et inconnus avec lesquels je n'ai d'autres sympathies que mes plaisirs d'imagination, esprits trop élevés pour concevoir les vulgaires besoins de leur siècle et qui proscrivent ces quatre éternels volumes au sein desquels meurent les idées les plus généreuses, étouffées comme des nobles dans une foule populaire ; à eux s'adresse l'épigraphe du livre. Nous conviendrons par là une bonne fois entre nous que l'on peut réduire à une page les plus vastes conceptions. Quant à ceux qui se moquent de ces sortes de compositions, donnent des recettes pour les faire, quant à tous les critiques enfin, ils pourront, en m'adressant des avis, me trouver dans mes possessions d'Espagne où nulle voix ne parvient, et voici sur quoi j'appuie mon humble dédain, sifflant à leurs oreilles la *lilla burello*[2] de mon oncle le capitaine Tobie Shandy.

Un homme qui travaille consciencieusement à mettre l'histoire de son pays entre les mains de tout le monde, à la rendre populaire par l'intérêt de la composition secondaire, à inspirer le goût

des études historiques par l'attrait de livres qui satisferont, avant tout, au besoin renaissant qu'a créé la civilisation actuelle, de nourrir l'esprit comme on nourrit le corps, un homme qui essaye de servir à cette faim des mets plus substantiels, qui tente de présenter à ces imaginations lassées du mauvais, des tableaux de genre où l'histoire nationale soit peinte dans les faits ignorés de nos mœurs et de nos usages, de rendre sensibles et familiers à toutes les intelligences les contre-coups que ressentaient les populations entières des discordes royales, des débats de la féodalité, ou des vengeances populaires ; d'offrir les résultats d'institutions de lois érigées au profit d'intérêts particuliers, de besoins éphémères ou des systèmes royal et féodal aux prises, un homme qui tâche de configurer les rois par les peuples, les peuples par certaines figures plus fortement empreintes de leur esprit ; de dessiner les immenses détails de la vie des siècles, de donner une idée des oscillations produites par le fanatisme des religions amplifiées, de ne plus faire enfin, de l'histoire un charnier, une gazette, un état-civil de la nation, un squelette chronologique, cet homme-là, doit marcher longtemps sans s'embarrasser des criailleries, jusqu'à ce qu'il ait été compris ; il lâchera prise en reconnaissant, à la voix de quelques amis fidèles, que la tâche est au-dessus de ses forces ; et s'il a eu le courage d'entreprendre, il aura celui de sentir qu'une idée grande, et une volonté puissante, ne donnent pas toujours le talent de l'exécution.

L'histoire tragi-comique entreprise par lui, est assez vaste pour imposer le respect, assez noble dans son but pour n'être pas injuriée. Elle a des enseignements aussi majestueux, moins ennuyeux, plus pénétrants peut-être que ceux de la Clio classique et son œuvre a droit à l'estime publique tout autant que celles de ces courageux jeunes gens qui s'en vont à travers mille écueils étudier l'esprit des époques les plus sombres de notre histoire, essayant de retrouver la vérité cachée par le sacerdoce, mutilée par l'aristocratie, frayant ainsi la route à ceux qui, avec une imagination plus hardie, viennent sculpter et décorer le monument dont ils ont posé les premières pierres.

La solitude, le silence de la province, l'habitude que j'ai contractée de créer, pour mon plaisir, des personnages et des événements au sein d'une imagination luxuriante, de longues études historiques faites avec bonheur, m'ont fait entreprendre

l'œuvre immense dont voici une première assise. Nul mieux que moi n'en connaît les défauts : Je n'ai pas eu peu à combattre dans mon penchant à ne quitter un tableau qu'après avoir longtemps tourné autour, l'avoir léché en tous sens, *comme un chien*, dit Rabelais, *suçant un os médullaire.* Alors les imaginations ardentes me reprocheront de ne leur rien laisser à deviner ; mais cette faute, car nous aimons à nous les justifier à nous-mêmes, appartient peut-être à notre littérature moderne ; elle n'a plus que l'immense vérité des détails, l'idéalisation des formes, la longue concrétion de ces œuvres sublimes où l'on a mis le germe de tout, de ces situations fécondes à peine effleurées est hors de notre portée. Dans ce genre, tout est dit.

Enfin, j'apprendrai bien vite, par la publication du *Gars* et du *Capitaine des Boutefeux*[1] si je ne suis qu'un ménétrier de village ou un artiste digne de vos concerts — une seule considération m'attirera quelqu'estime, même dans ma chute ; le Ménétrier doit apprendre les mêmes éléments de science que les Lafond, les Baillot et les Jarnovick, et ici la Science est l'histoire avec ses milliers de volumes contradictoires, les éléments sont les hommes et les choses, ce sont les costumes dans leurs modes les plus éphémères, la langue avec le néologisme de chaque événement, les meubles et l'architecture, les lois changeantes, les coutumes, enfin il faut, pour une œuvre même médiocre, avoir prodigieusement lu, étudié, réfléchi. Quoique je sois assez éloigné du centre de la machine à gouvernement, que vous nommez Paris, je sais que les entraves apportées, par les Ministères qui après tout, nous doivent la liberté en littérature comme en politique, au développement des idées dramatiques forcent une multitude d'esprits à prendre le mode de composition que j'adopte, et j'espère que faute d'une illustration capitale, les livres que vous avez la hardiesse d'imprimer ne me nuir[ont] pas dans l'esprit des personnes qui ont la bonté de s'intéresser à moi, et peut-être ne détruirais-je pas les idées que l'on a conçues de mes efforts. Le succès dans l'enceinte modeste que j'habite sera la seule fiche de consolation que je désirerais en livrant au public les secrètes compositions que je ne destinais qu'aux plaisirs de mon sérail, et que je confie à ces âmes heureuses qui prennent comme moi leurs désirs pour des réalités. Au reste, allez où vous voudrez, filles de mon âme ! je vous ai tant possédées que vous pouvez bien

passer dans la circulation ; vous êtes pour moi des feux d'artifice éteints, je vous abhorre ! et semblable au Hollandais qui se décide à vendre ses tulipes, les plus belles resteront dans mon trésor.

Nous croyons que ces renseignements sur un auteur dont le mérite est un problème, que ces révélations d'une pensée inconnue, que l'expression d'une situation périlleuse mais honorable, ne doivent pas être indifférents à ces esprits attentifs aux développements des littératures, qui cherchent les hommes et pèsent les espérances, qui sont maîtres des succès et ne les dispensent qu'avec mesure. Pour ces esprits généreux, mettre en lumière un mérite réel est un devoir. Eux seuls remplissent avec désintéressement la tâche de lire un livre. — Ils se livrent à l'auteur, entrent dans ses secrets, sachant que rien, même une description, n'est risqué sans but, ils ont cette confiante patience qui anime les Allemands et leur font s'enquérir souvent à plusieurs reprises des idées de l'auteur. Pour eux, notre reconnaissance est sans bornes, et si ces nobles esprits, hauts justiciers de la littérature n'avaient par hasard, sauvé ici qu'un singe, ils le replongeront facilement dans la mer.

Un ouvrage consciencieux *(le Capitaine des Boutefeux)*, dont le sujet était pris dans les temps les plus orageux du 15e siècle nous était présenté en même temps que celui-ci ; nous avons opté en faveur du *Gars*. Il contient les événements de l'histoire contemporaine — ils nous ont paru devoir exciter plus d'intérêt et contrasteront avec ceux du *Capitaine des Boutefeux*. La guerre civile à deux époques aussi différentes, l'une en rase campagne, l'autre au sein de Paris, forment deux tableaux à mettre en regard, le public jugera sur les deux.

— Jamais ouvrier du 16e siècle, nous dit l'auteur, n'a été blâmé d'apporter deux chefs de ses œuvres pour être admis dans sa corporation.

Maintenant, les éditeurs désirent bien vivement n'être pas rangés parmi les maladroits qui disent à un auditoire blasé :

— Je vais vous conter une histoire qui va bien vous faire rire.

INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1829.

En prenant le sujet de son ouvrage dans la partie la plus grave et aujourd'hui[2] la plus délicate de l'histoire contemporaine, l'auteur s'est trouvé dans la nécessité de déclarer ici, avec une sorte de solennité, qu'il n'a jamais eu l'intention de livrer au ridicule ou au mépris[3] les opinions et les personnes. Il respecte les convictions[4] ; et, pour la plupart, les personnes lui sont inconnues. Ce ne sera pas sa faute si les choses parlent d'elles-mêmes et parlent si haut. Il ne les a ni créées ni révélées[5]. Il n'a rien demandé à son imagination de tout ce qu'il a traduit sur cette espèce de scène, la seule où un auteur puisse trouver la liberté de la pensée pour exposer un drame dans toute sa vérité. Ici le pays est le pays, les hommes sont les hommes, les paroles sont les paroles mêmes ; et les faits n'ont été reniés ni par les Mémoires publiés aux diverses époques de la Restauration ni par la République française[6]. L'Empire seul les a ensevelis dans les ténèbres de la censure[7] ; et dire que cet ouvrage n'eût pas vu le jour sous le règne de Napoléon, c'est honorer l'opinion publique qui nous a conquis la liberté.

L'auteur a essayé d'exprimer un de ces événements tristement instructifs[8] dont la Révolution française a été si féconde.

La présence de quelques intéressés lui a prescrit[9] d'en accuser la physionomie avec une rigoureuse exactitude et de n'avoir que la passion permise au peintre : celle de bien présenter un portrait, de distribuer naturellement la lumière et de tâcher de faire croire à la vie des personnages. Mais ce mot d'exactitude veut une explication. L'auteur[10] n'a pas entendu ainsi contracter l'obligation de donner les faits un à un, sèchement et de manière à montrer jusqu'à quel point on peut faire arriver l'histoire à la condition d'un squelette dont les os sont soigneusement numérotés. Aujourd'hui, les grands enseignements que l'histoire déroule dans ses pages doivent devenir populaires. D'après ce système, suivi depuis quelques années par des hommes de talent, l'auteur a tenté de mettre dans ce livre l'esprit d'une époque et d'un fait, préférant

la discussion au procès-verbal, la bataille au bulletin, le drame au récit. Donc, nul des événements de cette nationale discorde, si petit qu'il soit, nulle des catastrophes qui ensanglantèrent tant de champs maintenant paisibles, n'ont été oubliés : les personnages s'y verront de face ou de profil dans l'ombre ou au jour, et les moindres malheurs y seront en action ou en principe.

Cependant[1], par respect pour beaucoup de gens dont il est inutile d'indiquer les hautes positions sociales et qui ont miraculeusement reparu sur la scène politique, l'auteur a eu soin d'atténuer l'horreur d'une multitude de faits. Il a singulièrement négligé de montrer la part que le clergé a eue dans ces entreprises désastreuses et inutiles. Cette timidité et ce respect sont nés à la lecture des procédures de quelques tribunaux révolutionnaires de l'Ouest, dont les débats, tout succincts et sommaires qu'ils soient, fourmillent de preuves légales qu'il eût été odieux de faire sortir de l'enceinte des greffes ; quoique pour plusieurs familles, certains jugements soient devenus des témoignages de dévouement et des titres de gloire.

Le caractère donné au *Dernier Chouan* est tout à la fois un hommage et un vœu. Il déposera de ce respect pour les convictions dont l'auteur est pénétré. Si certaines personnes minutieuses veulent rechercher quelle est cette noble victime tombée dans l'Ouest sous les balles républicaines, elles auront à choisir entre plusieurs gentilshommes qui succombèrent en dirigeant les insurrections de 1799. Mais quoique les qualités privées d'un jeune seigneur et les renseignements donnés à l'auteur sur quelques chefs par un vieillard bien instruit des événements, aient servi à perfectionner le caractère du *Dernier Chouan*, il se croit obligé d'avouer ici que le véritable chef ne ressemble pas tout-à-fait au héros de ce livre. En dénonçant ainsi les parties romanesques de l'ouvrage, il espère aider le lecteur à reconnaître la vérité des faits.

Les considérations politiques qui viennent d'être exposées ont engagé l'auteur à mettre son nom à un ouvrage qu'une défiance bien légitime pour un premier livre lui eût conseillé de cacher. Sous le rapport littéraire, il a réfléchi qu'il y a peut-être aujourd'hui de la modestie à signer un livre, lorsque tant de gens ont fait de l'anonyme une spéculation d'orgueil.

Quant à la fable du livre[2], il ne la donne pas comme bien neuve, l'épigraphe en fait foi, mais elle est déplorablement vraie ; à cette

différence[1] près, que la réalité est odieuse, et que l'événement qui emploie[2] ici quatre à cinq jours, s'est passé en quarante-huit heures. La précipitation de la véritable catastrophe n'aura peut-être pas encore été assez adoucie ; mais la nature s'est chargée d'excuser l'auteur.

Ignorant, au moment où il écrivait, les destinées de quelques acteurs de son drame, il[3] a déguisé certains noms. Cette précaution, dictée par la délicatesse, a été étendue aux localités.

Le *district* de Fougères ne lui sera pas assez hostile pour venir l'accuser de l'avoir rendu le théâtre[4] d'événements qui se sont passés à quelques lieues de là. N'était-il pas tout naturel de choisir pour type de *la Bretagne en 1800*[5] un des berceaux de la chouannerie, et le site le plus pittoresque peut-être de ces belles contrées ?

Beaucoup[6] de personnes de goût et de petites maîtresses regretteront sans doute que l'auteur ne leur ait pas fait des Chouans et des soldats républicains costumés et parlant comme les sauvages de la tragédie d'*Alzire* ou de l'opéra-comique d'*Azémia*[7] sont vêtus et s'expriment, relativement aux vrais sauvages ; mais il avait des problèmes plus sérieux à résoudre que celui de chercher à passer une robe à la Vérité.

Puisse cet ouvrage rendre efficaces les vœux formés par tous les amis du pays pour l'amélioration physique et morale de la Bretagne ! Depuis[8] trente ans environ la guerre civile a cessé d'y régner, mais non pas l'ignorance. L'agriculture, l'instruction, le commerce, n'ont pas fait un seul pas depuis un demi-siècle. La misère des campagnes est digne des temps de la féodalité, et la superstition y remplace la morale du Christ.

L'entêtement[9] du caractère breton est un des plus puissants obstacles à l'accomplissement des plus généreux projets. La prospérité de la Bretagne n'est pas une question nouvelle. Elle était le fond du procès entre La Chalotais et le duc d'Aiguillon.

Le mouvement rapide des esprits vers la révolution a empêché jusqu'ici la révision de ce célèbre procès ; mais lorsqu'un ami de la vérité jettera quelque lumière sur cette lutte, les physionomies historiques de l'oppresseur et de l'opprimé prendront des aspects bien différents de ceux que leur a donnés l'opinion des contemporains. Le patriotisme[10] national d'un homme qui ne cherchait peut-être à faire le bien qu'au profit du fisc et de la royauté, ren-

contra cet étroit patriotisme de localité si funeste au progrès des lumières. Le ministre avait raison, mais il opprimait ; la victime avait tort, mais elle était dans les fers[1] ; et en France le sentiment de la générosité étouffe même la raison. L'oppression est aussi odieuse au nom de la vérité qu'au nom de l'erreur.

M. d'Aiguillon[2] a tenté d'abattre les haies de la Bretagne, de lui donner du pain en introduisant la culture du blé, d'y tracer des chemins, des canaux, d'y faire parler le français, d'y perfectionner le commerce et l'agriculture, enfin d'y mettre le germe de l'aisance pour le plus grand nombre et la lumière pour tous : tels étaient les résultats éloignés des mesures dont la pensée donna lieu à ce grand débat. L'avenir du pays devenait une riche et féconde espérance.

Que de gens de bonne foi seraient étonnés d'apprendre que la victime défendait les abus, l'ignorance, la féodalité, l'aristocratie, et n'invoquait la tolérance que pour perpétuer le mal dans son pays ! Il y avait deux hommes[3] dans cet homme : le Français qui, dans les hautes questions d'intérêt national, proclamait, d'une voix généreuse, les plus salutaires principes ; le Breton, auquel d'antiques préjugés étaient si chers, que, semblable au héros de Cervantes, il déraisonnait avee éloquence et fermeté aussitôt qu'il s'agissait de guérir les plaies de la Bretagne. La[4] Chalotais Breton a trouvé des successeurs dans quelques hommes qui se sont récemment déclarés les protecteurs de l'ignorance de ce déplorable pays. Mais aussi M. Kératry a représenté l'autre La Chalotais pour l'honneur de l'homme, de sorte que cet illustre Breton ne pouvait être reconstruit qu'avec les deux opinions extrêmes de la Chambre.

Aujourd'hui, en 1829, un journal annonçait qu'un régiment français, composé de Bretons[5], était débarqué à Nantes, après avoir traversé la France et occupé l'Espagne sans qu'aucun des hommes sût un mot de français ou d'espagnol. C'était la Bretagne ambulante, traversant l'Europe comme une peuplade gallique. Voilà un des résultats de la victoire de M. de La Chalotais sur le duc d'Aiguillon.

L'auteur arrêtera là cette observation. Elle n'était pas de nature à entrer dans le livre, et ses développements auraient trop d'étendue pour une introduction[6].

Si quelques considérations matérielles peuvent trouver place

après tous ces *credo* politiques et littéraires, l'auteur prévient ici le lecteur qu'il a essayé d'importer dans notre littérature le petit artifice typographique par lequel les romanciers anglais expriment certains accidents du dialogue.

Dans la nature, un personnage fait souvent un geste, il lui échappe un mouvement de physionomie, ou il place un léger signe de tête entre un mot et un autre de la même phrase, entre deux phrases et même entre des mots qui ne semblent pas devoir être séparés. Jusqu'ici ces petites finesses de conversation avaient été abandonnées à l'intelligence du lecteur. La ponctuation lui était d'un faible secours pour deviner les intentions de l'auteur. Enfin, pour tout dire, les points, qui suppléaient à bien des choses, ont été complètement discrédités par l'abus que certains auteurs en ont fait dans ces derniers temps. Une nouvelle expression des sentiments de la lecture orale était donc généralement souhaitée.

Dans ces extrémités, ce signe — qui, chez nous, précède déjà l'interlocution, a été destiné chez nos voisins à peindre ces hésitations, ces gestes, ces repos qui ajoutent quelque fidélité à une conversation que le lecteur accentue alors beaucoup mieux et à sa guise.

Ainsi, pour en donner ici un exemple, l'auteur pourrait faire ce soliloque :

— J'aurais bien fait un errata pour les fautes qu'une impression achevée en hâte a laissées dans mon livre ; mais — qui est-ce qui lit un errata ? — personne.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION[1].

1845.

Cet ouvrage est mon premier, et lent fut son succès ; je ne pouvais le protéger d'aucune manière, occupé comme je le suis de la vaste entreprise où il tient si peu de place. Aujourd'hui, je ne veux faire que deux remarques.

La Bretagne connaît le fait qui sert de base au drame ; mais ce qui se passe en quelques mois fut consommé en vingt-quatre heures. A part cette poétique infidélité faite à l'histoire, tous les événements de ce livre, même les moindres, sont entièrement

historiques ; quant aux descriptions, elles sont d'une vérité minutieuse.

Le style, d'abord assez entortillé, hérissé de fautes, est maintenant à l'état de perfection relative qui permet à un auteur de présenter son ouvrage sans en être par trop mécontent.

Des *Scènes de la vie militaire* que je prépare, c'est la seule qui soit terminée, elle présente une des faces de la guerre civile au dix-neuvième siècle, celle de partisan ; l'autre, la guerre civile régulière, sera le sujet des *Vendéens*[1].

Paris, janvier 1845.

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

ERRATA DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1830.

Ceci doit servir à vous prémunir contre les fautes que vous avez faites en lisant cet ouvrage.

Pages 207, 208, 209 *et* 210 *du tome II*[2].

Pour bien comprendre le sens de ces pages, un lecteur honnête homme doit en relire plusieurs fois les principaux passages ; car l'auteur y a mis toute sa pensée.

Dans presque tous les endroits du livre où la matière peut paraître sérieuse, et dans tous ceux où elle semble bouffonne, pour saisir l'esprit de l'ouvrage, équivoquez ?*

Si vous avez redoublé d'attention en lisant les lignes mises entre deux filets, sous prétexte d'axiome ou d'aphorisme, vous avez souvent accusé l'auteur de vanité, ne songeant pas qu'il n'a jamais eu la prétention de les donner pour meilleures que les

* Dans notre ancienne et si admirable littérature, équivoquer, c'était faire une contrepeterie, et contrepeter c'était faire une équivoque ; de sorte que toujours on équivoquait en contrepetant, et qu'on contrepetait en équivoquant. Cette définition est une espèce de contrepeterie. L'équivoque s'obtient en renversant les termes de la proposition, ou plus souvent en échangeant les lettres initiales de deux mots. Rabelais, Verville, Tabourot sont pleins de contrepeteries. La plus célèbre de toutes celles de Rabelais est : *Femme folle à la messe*, etc. Mais, si Rabelais, Verville ou Tabourot eussent vécu au dix-neuvième siècle, ils n'auraient pas certes manqué celle-ci : Allez, pères de la foi, allez fères de la poi !

autres. Le but de ces larges blancs est de donner plus de profondeur et de vitalité au livre ; car c'est en quelque sorte son sommeil, il s'y ravive. Et puis, l'auteur atteint bien plus vite, par ce moyen, aux mots délicieux : *Fin du premier volume.*

Obligé d'être lui-même son Mathanasius[1], l'auteur se voit forcé de faire remarquer à ceux qui se seront permis d'ouvrir un livre qui n'était pas pour eux, que là où ils n'ont rien compris, la faute venait d'eux ; et là où ils l'ont accusé de cynisme, c'était vice de leur naturel. Ainsi, pour en donner un exemple, plus d'un homme moral et plus d'une femme à célibataire auront trouvé fort mauvais que dans la description de *la Femme honnête* (voyez Méditation II, Statistique conjugale), l'auteur ait dit : Cependant il est certains fardeaux qu'elle sait remuer avec une merveilleuse facilité. Ces paroles étaient le prodrome du paragraphe des Névroses. Adieu, Jacques Bonhomme ! tu en as eu depuis *pater* jusqu'à *vitulos*... Ah ! ah !

PROSPECTUS DE L'ÉDITION CHARPENTIER[2].

1838.

En publiant à bon marché, dans un format aussi élégant que commode, une édition des œuvres choisies de M. de Balzac, nous ne faisons que répondre au vœu exprimé par un grand nombre de personnes. En effet, les différentes éditions qui ont été faites jusqu'à présent de chacun des ouvrages de cet auteur ont été plutôt destinées, par l'élévation de leur prix et par le peu de soin apporté à leur fabrication, à l'usage des cabinets de lecture qu'à la composition d'une bibliothèque choisie.

Celle que nous publions aujourd'hui sera, nous l'espérons, accueillie avec empressement, car elle réunira toutes les conditions possibles de correction, d'élégance et d'économie. Revue et corrigée par M. de Balzac, elle sera imprimée par M. Éverat, avec des caractères neufs très-lisibles, sur papier grand jésus vélin, conforme à ce prospectus.

Chaque ouvrage, qui, dans les éditions précédentes, se composait de deux volumes in-8° du prix de 15 francs, n'en formera

plus qu'un seul dans la nôtre, et ne reviendra dès lors qu'à 3 francs 50 centimes, prix inférieur à celui même des contrefaçons belges.

Nous n'avons parlé que des avantages de notre publication, et non de son mérite littéraire, car ce soin nous a paru inutile. Tout le monde a lu aujourd'hui les ouvrages de M. de Balzac, et tout le monde les relira, car ils sont la peinture la plus vraie, la plus dramatique et la plus complète des mœurs, des sentiments, des passions et des caractères de l'époque. Ce qu'il a fallu d'étude, de patience, d'énergie et de talent pour créer tant de drames attachants, pour peindre tant de caractères, pour donner la vie à tant de personnages, paraît prodigieux. Il n'est peut-être pas une situation qui ait échappé à la plume de M. de Balzac ; il a touché tout le clavier de la vie privée de notre époque. Dans leur ensemble, ses ouvrages forment une histoire presque complète de la société française d'aujourd'hui.

Les œuvres choisies de M. de Balzac se composeront des meilleurs ouvrages de cet écrivain, et formeront environ de 12 à 15 volumes. Chaque volume se composera d'un seul ou de plusieurs ouvrages, et se vendra séparément. Il en paraîtra un ou deux par mois.

PRÉAMBULE[1].

1839.

M. Charpentier, qui donne cette nouvelle édition de la *Physiologie du goût*, a eu l'idée, heureuse pour moi, d'y joindre, comme pendant, la *Physiologie du mariage*. La connexité des titres m'oblige à donner ici quelques explications sur le mariage de mon livre avec celui de Brillat-Savarin.

La *Physiologie du mariage* est ma première œuvre, elle date de 1820, époque à laquelle elle fut connue de quelques amis, qui s'opposèrent longtemps à sa publication. Quoique imprimée en 1826, elle ne parut point encore. Il n'y a donc pas eu plagiat relativement à la forme, il y a eu seulement une rencontre bien glorieuse pour moi avec l'un des esprits les plus doux, les plus naturels, les plus ornés de cette époque. Dès 1820, j'avais formé le projet de concentrer dans quatre ouvrages de morale politique,

d'observations scientifiques, de critique railleuse, tout ce qui concernait la vie sociale analysée à fond. Ces ouvrages, tous commencés et à peu près au même point d'exécution, doivent s'appeler *Études analytiques*, ils couronneront mon œuvre des *Études de mœurs* et des *Études philosophiques.*

Le premier a pour titre : *Analyse des corps enseignants.* Il comprend l'examen philosophique de tout ce qui influe sur l'homme avant sa conception, pendant sa gestation, après sa naissance, et depuis sa naissance jusqu'à vingt-cinq ans, époque à laquelle un homme est *fait.* Il embrassera l'éducation humaine fouillée sur un plan plus étendu que ne l'ont tracé mes prédécesseurs en ce genre. L'*Émile* de J.-J. Rousseau n'a pas sous ce rapport embrassé la dixième partie du sujet, quoique ce livre ait imprimé une physionomie nouvelle à la civilisation. Depuis que les femmes des hautes classes ont nourri leurs enfants, il s'est développé d'autres *sentimentalités.* La Société a perdu tout ce que la Famille a gagné. Comme la nouvelle législation a brisé la famille, le mal est plein d'avenir en France. Je suis du nombre de ceux qui considèrent les innovations de J.-J. Rousseau comme de grands malheurs : il a plus que tout autre poussé notre pays vers ce système d'hypocrisie anglaise qui envahit nos charmantes mœurs, contre lequel les bons esprits doivent réagir avec courage, malgré les déclamations de quelques singes de l'école anglaise et genévoise. Le protestantisme, arrivé à toutes ses conséquences, est nu comme ses temples et hideux comme les X d'un problème.

A vingt-cinq ans, l'homme se marie assez généralement, quoique, dans l'état actuel des connaissances sociales, l'époque du mariage devrait être l'âge de trente ans, sauf de rares exceptions. Ainsi le deuxième ouvrage, dans l'ordre naturel des faits et des idées, est la *Physiologie du mariage.* Je l'ai lancé pour savoir si je pouvais risquer les autres théories.

Le troisième est la *Pathologie de la vie sociale*, ou *Méditations mathématiques, physiques, chimiques et transcendantes sur les manifestations de la pensée, prise sous toutes les formes que lui donne l'état social, soit par le vivre et le couvert, soit par la démarche et la parole, etc. (Supposez trente, etc.).* L'homme est élevé, bien ou mal. Il forme un être à part avec son caractère plus ou moins original ; il s'est marié, sa double vie se manifeste, il obéit à toutes les fantaisies que la société a développées en lui, à toutes les lois

qu'elle a portées sans chambres ni rois, sans opposition ni ministérialisme, et qui sont les mieux suivies : il s'habille, il se loge, il parle, il marche, il mange, il monte à cheval ou en voiture, il fume, il se grise et se dégrise, il agit suivant des règles données et invariables, malgré les différences peu sensibles de la mode, qui augmente ou simplifie les choses, mais les supprime rarement. N'était-ce donc pas un ouvrage d'une haute importance que de codifier les lois de cette existence extérieure, de rechercher son expression philosophique, de constater ses désordres ? Ce titre, bizarre en apparence, est justifié par une observation qui m'est commune avec Brillat-Savarin. L'état de société fait de nos besoins, de nos nécessités, de nos goûts, autant de plaies, autant de maladies, par les excès auxquels nous nous portons, poussés par le développement que leur imprime la pensée : il n'y a rien en nous par où elle ne se trahisse. De là ce titre pris à la science médicale. Là où il n'y a pas maladie physique, il y a maladie morale. La vanité est froissée de ne pas avoir telle ou telle chose, de ne pas obtenir tel ou tel résultat, et souvent faute de connaître les véritables principes qui dominent la matière. Vous voyez des millionnaires dépenser vingt mille francs par an à leur écurie, et sortir dans de misérables voitures avec des chevaux de coucous. La *Pathologie de la vie sociale*[1], qui est sous presse, et paraîtra dans les derniers mois de l'année 1839, est donc une Anthropologie complète, qui manque au monde savant, élégant, littéraire et domestique.

Le quatrième est la *Monographie de la vertu*[2], ouvrage depuis long-temps annoncé, qui vraisemblablement se fera long-temps attendre ; mais son titre indique assez son importance, en montrant la vertu assimilée à une plante qui compte beaucoup d'espèces, et soumise aux formules botaniques de Linné. Après avoir examiné comment l'homme social se fait ce qu'il est, se conduit dans le mariage, et s'exprime par sa vie extérieure, les *Études analytiques* n'auraient-elles pas été incomplètes, si je n'avais pas essayé de déterminer les lois de la conscience sociale, qui ne ressemble en rien à la conscience naturelle ?

L'éditeur qui vient d'augmenter, par de nouvelles combinaisons de prix et de format que nécessitaient les contrefaçons belges, la popularité des deux *Physiologies*, imprime en ce moment la *Pathologie de la vie sociale*, où, sous peine d'être incomplet, je dois

donner un *Traité des excitants modernes.* A ses yeux, ce traité semble compléter la *Physiologie du goût.* Ce fragment est donc un extrait de la *Pathologie de la vie sociale*, dont déjà quelques fragments, comme la *Théorie de la démarche* et le *Traité sur la toilette*, ont paru. Ces publications partielles ne nuiront point, je crois, à l'apparition prochaine d'une œuvre où fourmillent des théories et des traités sur toutes les vanités sociales qui nous affligent ou nous rendent heureux ; mais que je regarde comme si utile, que, par un temps où tout homme est plus ou moins maquignon, je ne donnerais pas mes *Principes d'hippiatrique* pour *Corinne*, et à une époque où, plus que jamais, la parole est devenue une puissance, je ne troquerais pas mon *Économie et nomenclature des voix* pour *René.*

Ce préambule, très-personnel, et entaché de la pestilentielle maladie connue sous le nom de l'ANNONCE, était cependant nécessaire pour expliquer l'impertinente prétention de cet appendice, audacieusement placé en manière de dessert, après un livre aimé, fêté par le public comme un de ces repas dont, suivant l'auteur, on dit : *il y a nopces et festins.* (Appuyer sur le p !)

DE BALZAC.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1830.

Il existe sans doute des mères auxquelles une éducation exempte de préjugés n'a ravi aucune des grâces de la femme, en leur donnant une instruction solide sans nulle pédanterie. Mettront-elles ces leçons sous les yeux de leurs filles ?... L'auteur a osé l'espérer. Il s'est flatté que les bons esprits ne lui reprocheraient point d'avoir parfois présenté le tableau vrai de mœurs que les familles ensevelissent aujourd'hui dans l'ombre et que l'observateur a quelquefois de la peine à deviner. Il a songé qu'il y a bien moins d'imprudence à marquer d'une branche de saule les passages dangereux de la vie, comme font les mariniers pour les sables de la Loire, qu'à les laisser ignorer à des yeux inexpérimentés.

Mais pourquoi l'auteur solliciterait-il une absolution auprès des gens de salon ? En publiant cet ouvrage, il ne fait que rendre au monde ce que le monde lui a donné. Serait-ce parce qu'il a essayé de peindre avec fidélité les événements dont un mariage est suivi ou précédé, que son livre serait refusé à de jeunes personnes, destinées à paraître un jour sur la scène sociale ? Serait-ce donc un crime que de leur avoir relevé par avance le rideau du théâtre qu'elles doivent un jour embellir ?

L'auteur n'a jamais compris quels bénéfices d'éducation une mère pouvait retirer à retarder d'un an ou deux, tout au plus, l'instruction qui attend nécessairement sa fille, et à la laisser s'éclairer lentement à la lueur des orages auxquels elle la livre presque toujours sans défense.

Cet ouvrage a donc été composé en haine des sots livres que des esprits mesquins ont présentés aux femmes jusqu'à ce jour. Que l'auteur ait satisfait aux exigences du moment et de son entreprise... c'est un problème qu'il ne lui appartient pas de résoudre. Peut-être retournera-t-on contre lui l'épithète qu'il décerne à ses devanciers. Il sait qu'en littérature ne pas réussir, c'est périr ; et c'est principalement aux artistes que le public est en droit de dire : VÆ VICTIS[1] !

L'auteur ne se permettra qu'une seule observation qui lui soit personnelle. Il sait que certains esprits pourront lui reprocher de s'être souvent appesanti sur des détails en apparence superflus. Il sait qu'il sera facile de l'accuser d'une sorte de *garrulité*[2] puérile. Souvent ses tableaux paraîtront avoir tous les défauts des compositions de l'école hollandaise sans en offrir les mérites. Mais l'auteur peut s'excuser en disant qu'il n'a destiné son livre qu'à des intelligences plus candides et moins blasées, moins instruites et plus indulgentes que celles de ces critiques dont il décline la compétence.

NOTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[3].

Au risque de ressembler, suivant la spirituelle comparaison d'un auteur, à ces gens qui, après avoir salué la compagnie, rentrent au salon pour y chercher leur canne, l'auteur se hasardera à parler encore de lui, comme s'il n'avait pas mis quatre pages en tête de son ouvrage.

En lisant *Anatole*[4], l'une des plus charmantes productions d'une femme qui alors fut sans doute inspirée par la Muse de miss Inchbald, l'auteur a cru y trouver dans trois lignes le sujet du *Bal de Sceaux*.

Il déclare qu'il n'aurait aucune répugnance à devoir l'idée de cette Scène à la lecture du joli roman de madame Gay ; mais il ajoutera que, malheureusement pour lui, il n'a lu que très-récemment *Anatole*, et qu'alors sa Scène était faite.

Si l'auteur se montre si chatouilleux et se met en garde contre la critique, il ne faut pas l'accuser.

Quelques esprits armés contre leurs plaisirs, et qui, à force de demander du neuf, ont conduit notre littérature à faire de l'ex-

traordinaire et à sortir des bornes que lui imposeront toujours la clarté didactique de notre langue et le naturel, ont reproché à l'auteur d'avoir imité, dans le premier de ses ouvrages *(Le Dernier Chouan, ou la Bretagne en 1800)*, une fabulation déjà mise en œuvre.

Sans relever une critique aussi mal fondée, l'auteur croit qu'il n'est pas inutile pour lui de consigner ici l'opinion très-dédaigneuse qu'il s'est formée sur les ressemblances si péniblement cherchées par les oisifs de la littérature entre les ouvrages nouveaux et les anciens ouvrages.

La marque distinctive du talent est sans doute l'invention. Mais, aujourd'hui que toutes les combinaisons possibles paraissent épuisées, que toutes les situations ont été fatiguées, que l'impossible a été tenté, l'auteur croit fermement que les détails seuls constitueront désormais le mérite des ouvrages improprement appelés *Romans*.

S'il avait le loisir de suivre la carrière du docteur Mathanasius[1], il lui serait facile de prouver qu'il y a peu d'ouvrages de lord Byron et de sir Walter Scott dont l'idée première leur appartienne, et que Boileau n'est pas l'auteur des vers de son *Art poétique*.

Il pense, en outre, qu'entreprendre de peindre des époques historiques, et s'amuser à chercher des fables neuves, c'est mettre plus d'importance au cadre qu'au tableau. Il admirera ceux qui réussiront à réunir les deux mérites, et leur souhaite d'y réussir souvent.

S'il a eu l'immodestie de joindre cette note à son livre, il croit avoir obtenu son absolution par l'humble place qu'il lui a donnée ; certain, au reste, qu'elle ne sera peut-être pas lue, même par les intéressés.

LA FEMME DE TRENTE ANS.

NOTE DE L'ÉDITEUR POUR LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1832.

J'avais prié l'auteur d'intituler ce dernier volume : *Esquisse d'une vie de femme*[2], trouvant, dans l'ensemble et le caractère des cinq épisodes qui le composent, un plan suivi, un même personnage déguisé sous des noms différents, une même vie saisie à son début, conduite à son dénouement et représentée dans un grand but de moralité.

Mais, soit que l'auteur n'ait pas voulu se défier de l'intelligence des lecteurs choisis auxquels il s'est constamment adressé ; soit qu'il ait eu des pensées plus artistes, en ne coordonnant point avec régularité les effets de cette histoire ; soit qu'il ait trouvé son idée première suffisamment révélée ou plus poétique au milieu du vague dont elle s'enveloppe, il a refusé d'adopter mon amendement commercial, et ne m'a laissé que la faculté de publier cette note. Elle donne à chacun la liberté d'interpréter l'ouvrage à son gré.

L. Mame-Delaunay.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION[3].

1834.

Plusieurs personnes ont demandé si l'héroïne du *Rendez-vous*, de *la Femme de trente ans*, du *Doigt de Dieu*, des *Deux rencontres* et de *l'Expiation*, n'était pas, sous divers noms, *le même personnage*. L'auteur n'a pu faire aucune réponse à ces questions.

Mais peut-être sa pensée sera-t-elle exprimée dans le titre qui réunit ces différentes Scènes. Le personnage qui traverse pour ainsi dire les six tableaux dont se compose *Même Histoire* n'est pas une figure ; c'est une pensée. Plus cette pensée y revêt de costumes dissemblables, mieux elle rend les intentions de l'auteur. Son ambition est de communiquer à l'âme le vague d'une rêverie où les femmes puissent réveiller quelques-unes des vives impressions qu'elles ont conservées, de ranimer les souvenirs épars dans la vie, pour en faire surgir quelques enseignements. Il se trouvait une trop forte lacune dans cette esquisse entre *le Rendez-vous* et *la Femme de trente ans*, l'auteur l'a comblée par un nouveau fragment intitulé *Souffrances inconnues.* Les femmes achèveront sans doute les transitions imparfaites ; mais être également compris de tous les esprits est la chose impossible. Existe-t-il une religion qui n'ait été l'objet de mille contradictions ? ne serait-ce pas folie de demander pour l'œuvre chétive d'un homme, la faveur que n'obtiennent pas les institutions humaines ?

D'autres reproches ont été adressés à l'auteur, relativement à la brusque disparition d'une jeune fille dans *les Deux rencontres.* Il existerait dans l'œuvre entière de plus fortes incohérences, si l'auteur était tenu d'avoir plus de logique que n'en ont les événements de la vie. Il pourrait dire ici que les déterminations les plus importantes se prennent toujours en un moment ; qu'il a voulu représenter les passions rapidement conçues, qui soumettent toute l'existence à quelque pensée d'un jour ; mais pourquoi tenterait-il d'expliquer par la logique ce qui doit être compris par le sentiment ? D'ailleurs, toute justification serait ou fausse ou inutile pour ceux qui ne saisissent pas l'intérêt caché dans *les Deux rencontres*, et dont les éléments constituent le fragment intitulé *le Doigt de Dieu*, augmenté, dans cette édition, d'un chapitre qui peut-être motivera mieux la fuite de la fille légitime chassée par la haine d'une mère inexorable dont elle ne veut pas accuser la faute. Ces sortes d'aventures sont moins rares qu'on ne le pense. Quoique la vie sociale ait aussi bien que la vie physique, des lois en apparence immuables, vous ne trouverez nulle part ni le corps ni le cœur, réguliers comme la trigonométrie de Legendre. Si l'auteur ne peut peindre tous les caprices de cette double vie, au moins il doit lui être permis de choisir ceux qui lui paraissent les plus poétiques[1].

Ainsi pourraient être justifiées les apparentes bizarreries des *Deux rencontres*. Mais il est au fond de cette scène une pensée que l'auteur avait gardée pour lui seul, un secret dont on se moquerait en France, et qui ne peut avoir de succès qu'en Allemagne ou près de certaines âmes féminines. Il le dévoile aujourd'hui, tant il est insoucieux des critiques. En France, personne ne lit un livre avec l'intention de le creuser, et bien des gens vont s'étonner de n'avoir pas *vu ça*.

Hélène est dans l'âge où la pureté même de l'âme fait que les fautes ont la proportion des crimes, et où la conscience a je ne sais quoi d'acide. Chargée d'un fratricide, elle succombe sous les remords ; elle ne se croit digne de personne ; elle se voit en pensée la camarade des forçats. Son mariage avec un criminel est pour elle un ordre du ciel, une fatalité. Si elle avait eu six ans de plus, elle aurait épousé un agent de change et serait devenue le plus bel ornement de la civilisation.

Cette idée m'a été inspirée par la scène entre *Guillaume Tell* et le *Meurtrier* dans Schiller[1]. Aussi disais-je qu'elle sera plus comprise en Allemagne qu'en France.

Paris, 25 mars 1834.

LA PEAU DE CHAGRIN.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1831.

Il y a sans doute beaucoup d'auteurs dont le caractère personnel est vivement reproduit par la nature de leurs compositions, et chez lesquels l'œuvre et l'homme sont une seule et même chose ; mais il est d'autres écrivains dont l'âme et les mœurs contrastent puissamment avec la forme et le fond de leurs ouvrages ; en sorte qu'il n'existe aucune règle positive pour reconnaître les divers degrés d'affinité qui se trouvent entre les pensées favorites d'un artiste et les fantaisies de ses compositions.

Cet accord ou ces disparates sont dus à une nature morale aussi bizarre, aussi secrète dans ses jeux que la nature est fantasque dans les caprices de la génération. La production des êtres organisés et des idées sont deux mystères incompris, et les ressemblances ou les différences complètes que ces deux sortes de créations peuvent offrir avec leurs auteurs prouvent peu de chose pour ou contre la légitimité paternelle.

Pétrarque, lord Byron, Hoffmann et Voltaire étaient les hommes de leur génie ; tandis que Rabelais, homme sobre, démentait les goinfreries de son style et les figures de son ouvrage... Il buvait de l'eau en vantant la *purée septembrale*[2], comme Brillat-Savarin mangeait fort peu tout en célébrant la bonne chère.

Il en fut ainsi de l'auteur moderne le plus original dont la Grande-Bretagne puisse se glorifier, Maturin, le prêtre auquel nous devons *Eva*, *Melmoth's*, *Bertram*, était coquet, galant, fêtait les femmes, et, l'homme aux conceptions terribles devenait, le

soir, un dameret[1], un *dandy*. Ainsi de Boileau, dont la conversation douce et polie ne répondait point à l'esprit satirique de son vers insolent. La plupart des poëtes gracieux ont été des hommes fort insouciants de la grâce, pour eux-mêmes ; semblables aux sculpteurs, qui, sans cesse occupés à idéaliser les plus belles formes humaines, à traduire la volupté des lignes, à combiner les traits épars de la beauté, vont presque tous assez mal vêtus, dédaigneux de parure, gardant les types du beau dans leur âme, sans que rien transpire au dehors.

Il est très-facile de multiplier les exemples de ces désunions et de ces cohésions caractéristiques entre l'homme et sa pensée ; mais ce double fait est si constant qu'il serait puéril d'insister.

Y aurait-il donc une littérature possible, si le noble cœur de Schiller devait être soupçonné de quelque complicité avec François Moor, la plus exécrable conception, la plus profonde scélératesse que jamais dramatiste ait jetée sur la scène ?... Les auteurs tragiques les plus sombres n'ont-ils pas été généralement des gens fort doux et de mœurs patriarcales ? témoin le vénérable Ducis. Aujourd'hui même, en voyant celui de nos Favart qui traduit avec le plus de finesse, de grâce et d'esprit, les nuances insaisissables de nos petites mœurs bourgeoises, vous diriez d'un bon paysan de la Beauce enrichi par une spéculation sur les bœufs.

Malgré l'incertitude des lois qui régissent la physiognomie[2] littéraire, les lecteurs ne peuvent jamais rester impartiaux entre un livre et le poëte. Involontairement, ils dessinent, dans leur pensée, une figure, bâtissent un homme, le supposent jeune ou vieux, grand ou petit, aimable ou méchant. L'auteur une fois peint, tout est dit. *Leur siège est fait*[3] !

Et alors, vous êtes bossu à Orléans, blond à Bordeaux, fluet à Brest, gros et gras à Cambray. Tel salon vous hait, tandis que dans tel autre, vous êtes porté aux nues. Ainsi, pendant que les Parisiens bafouaient Mercier, il était l'oracle des Russes à Saint-Pétersbourg. Vous devenez enfin un être multiple, espèce de créature imaginaire, habillée par un lecteur à sa fantaisie, et qu'il dépouille presque toujours de quelques mérites pour la revêtir de ses vices à lui. Aussi, avez-vous quelquefois l'inappréciable avantage d'entendre dire :

— Je ne me le figurais pas *comme ça !*...

Si l'auteur de ce livre avait à se louer des jugements erronés

ainsi portés par le public, il se garderait bien de discuter ce singulier problème de physiologie scripturale. Il se serait très-facilement résigné à passer pour un gentilhomme littéraire, de bonnes mœurs, vertueux, sage, bien vu en bon lieu. Par malheur, il est réputé vieux, à moitié roué, cynique, et, toutes les laideurs des sept péchés capitaux, quelques personnes les lui ont gravées sur la face sans même lui en reconnaître les mérites, car tout n'est pas vicieux dans le vice. Il a donc pleinement raison de dégauchir l'opinion publique faussée en son endroit.

Mais, tout bien pesé, il accepterait plus volontiers peut-être une mauvaise réputation méritée, qu'une mensongère renommée de vertu. Par le temps présent, qu'est-ce donc qu'une réputation littéraire ?... Une affiche rouge ou bleue collée à chaque coin de rue. Encore, quel poëme sublime aura jamais la chance d'arriver à la popularité du Paraguay-Roux et de ne je sais quelle Mixture ?...

Le mal est venu d'un livre auquel il n'a point attaché son nom, mais qu'il avoue maintenant, puisqu'il y a péril à le signer.

Cette œuvre est la *Physiologie du mariage*, attribuée par les uns à quelque vieux médecin, par d'autres, à un débauché courtisan de la Pompadour, ou à quelque misanthrope n'ayant plus aucune illusion, et qui, dans toute sa vie, n'avait pas rencontré une seule femme à respecter.

L'auteur s'est souvent amusé de ces erreurs et les agréait même comme autant d'éloges ; mais il croit aujourd'hui que si un écrivain doit se soumettre, sans mot dire, aux hasards des réputations purement littéraires, il ne lui est pas permis d'accepter avec la même résignation une calomnie qui entache son caractère d'homme. Une accusation fausse attaque nos amis encore plus que nous-mêmes ; et lorsque l'auteur de ce livre s'est aperçu qu'il ne se défendrait pas seul en cherchant à détruire des opinions qui peuvent lui devenir nuisibles, il a surmonté la répugnance assez naturelle qu'on éprouve à parler de soi. Il s'est promis d'en finir avec un nombreux public qui ne le connaît pas, pour satisfaire le petit public qui le connaît : heureux, en cela, de justifier certaines amitiés, dont il est honoré, et quelques suffrages dont il est fier.

Sera-t-il maintenant taxé de fatuité, en revendiquant ici les tristes priviléges de Sanchez, ce bon jésuite qui écrivit, assis sur

une chaise de marbre, son célèbre bouquin *De Matrimonio*[1], dans lequel tous les caprices de la volupté sont jugés au tribunal ecclésiastique et traduits au jugement confessionnaire[2], avec une admirable entente des lois qui gouvernent l'union conjugale ? La philosophie serait-elle donc plus coupable que la prêtrise ?...

Y aura-t-il de l'impertinence à s'accuser d'une vie toute laborieuse ? Encourra-t-il encore des reproches en exhibant un acte de naissance qui lui donne trente ans ? N'est-il pas dans son droit en demandant à ceux dont il n'est pas connu, de ne point mettre en question, sa moralité, son profond respect pour la femme, et de ne pas faire, d'un esprit chaste, le prototype du cynisme ?

Si les personnes qui ont gratuitement médit de l'auteur de la *Physiologie*, malgré les prudentes précautions de la préface, veulent, en lisant ce nouvel ouvrage, être conséquentes, elles devraient croire l'écrivain aussi délicatement amoureux qu'il était naguère perverti. Mais l'éloge ne le flatterait pas plus que le blâme ne l'a froissé. S'il est vivement touché des suffrages que ses compositions peuvent obtenir, il se refuse à livrer sa personne aux caprices populaires. Il est cependant bien difficile de persuader au public qu'un auteur peut concevoir le crime sans être criminel !... Aussi, l'auteur, après avoir été jadis accusé de cynisme, ne serait pas étonné de passer maintenant pour un joueur, pour un *viveur*, lui, dont les nombreux travaux décèlent une vie solitaire, accusent une sobriété sans laquelle la fécondité de l'esprit n'existe point.

Il pourrait certes se plaire à composer ici quelque autobiographie qui exciterait de puissantes sympathies en sa faveur ; mais il se sent aujourd'hui trop bien accueilli pour écrire des impertinences à la manière de tant de *préfaciers ;* trop consciencieux dans ses travaux pour être humble ; puis, n'étant pas valétudinaire[3], il ferait décidément un triste héros de préface.

Si vous mettez la personne et les mœurs en dehors des livres, l'auteur vous reconnaîtra une pleine autorité sur ses écrits : vous pourrez les accuser d'effronterie, vitupérer la plume assez mal apprise pour peindre des tableaux inconvenants, colliger des observations problématiques, accuser à faux la société, et lui prêter des vices ou des malheurs dont elle serait exempte. Le succès est un arrêt souverain en ces matières ardues ; alors, la

Physiologie du mariage serait peut-être complétement absoute. Plus tard, elle sera peut-être mieux comprise, et l'auteur aura sans doute un jour la joie d'être estimé homme chaste et grave.

Mais beaucoup de lectrices ne seront pas satisfaites en apprenant que l'auteur de la *Physiologie* est jeune, rangé comme un vieux sous-chef, sobre comme un malade au régime, buveur d'eau et travailleur, car elles ne comprendront pas comment un jeune homme de mœurs pures a pu pénétrer si avant dans les mystères de la conjugalité. L'accusation se reproduirait ainsi sous de nouvelles formes. Mais pour terminer ce léger procès, en faveur de son innocence, il lui suffira sans doute d'amener aux sources de la pensée les personnes peu familiarisées avec les opérations de l'intelligence humaine.

Quoique restreint dans les bornes d'une préface, cet essai psychologique aidera peut-être à expliquer les bizarres disparates qui existent entre le talent d'un écrivain et sa physionomie. Certes, cette question intéresse les femmes-poëtes encore plus que l'auteur lui-même.

L'art littéraire, ayant pour objet de reproduire la nature par la pensée, est le plus compliqué de tous les arts.

Peindre un sentiment, faire revivre les couleurs, les jours, les demi-teintes, les nuances, accuser avec justesse une scène étroite, mer ou paysage, hommes ou monuments, voilà toute la peinture.

La sculpture est plus restreinte encore dans ses ressources. Elle ne possède guère qu'une pierre et une couleur pour exprimer la plus riche des natures, le sentiment dans les formes humaines : aussi le sculpteur cache-t-il sous le marbre d'immenses travaux d'idéalisation dont peu de personnes lui tiennent compte.

Mais, plus vastes, les idées comprennent tout : l'écrivain doit être familiarisé avec tous les effets, toutes les natures. Il est obligé d'avoir en lui je ne sais quel miroir concentrique où, suivant sa fantaisie, l'univers vient se réfléchir ; sinon, le poëte et même l'observateur n'existent pas ; car il ne s'agit pas seulement de voir, il faut encore se souvenir et empreindre ses impressions dans un certain choix de mots, et les parer de toute la grâce des images ou leur communiquer le vif des sensations primordiales...

Or, sans entrer dans les méticuleux *aristotélismes* créés par chaque auteur pour son œuvre, par chaque pédant dans sa théorie, l'auteur pense être d'accord avec toute intelligence, haute

ou basse, en composant *l'art littéraire* de deux parties bien distinctes : *l'observation* — *l'expression.*

Beaucoup d'hommes distingués sont doués du talent d'observer, sans posséder celui de donner une forme vivante à leurs pensées ; comme d'autres écrivains ont été doués d'un style merveilleux, sans être guidés par ce génie sagace et curieux qui voit et enregistre toute chose. De ces deux dispositions intellectuelles résultent, en quelque sorte, une vue et un toucher littéraires. A tel homme, *le faire ;* à tel autre, *la conception ;* celui-ci joue avec une lyre sans produire une seule de ces harmonies sublimes qui font pleurer ou penser ; celui-là compose des poëmes pour lui seul, faute d'instrument.

La réunion des deux puissances fait l'homme complet ; mais, cette rare et heureuse concordance n'est pas encore le génie, ou, plus simplement, ne constitue pas la volonté qui engendre une œuvre d'art.

Outre ces deux conditions essentielles au talent, il se passe, chez les poëtes ou chez les écrivains réellement philosophes, un phénomène moral, inexplicable, inouï, dont la science peut difficilement rendre compte. C'est une sorte de seconde vue qui leur permet de deviner la vérité dans toutes les situations possibles ; ou, mieux encore, je ne sais quelle puissance qui les transporte là où ils doivent, où ils veulent être. Ils inventent le vrai, par analogie, ou voient l'objet à décrire, soit que l'objet vienne à eux, soit qu'ils aillent eux-mêmes vers l'objet.

L'auteur se contente de poser les termes de ce problème, sans en chercher la solution ; car il s'agit pour lui d'une justification et non d'une théorie philosophique à déduire.

Donc, l'écrivain doit avoir analysé les caractères, épousé toutes les mœurs, parcouru le globe entier, ressenti toutes les passions, avant d'écrire un livre ; ou les passions, les pays, les mœurs, les caractères, accidents de nature, accidents de morale, tout arrive dans sa pensée. Il est avare, ou il conçoit momentanément l'avarice, en traçant le portrait du *Laird de Dumbiedikes**. Il est criminel, conçoit le crime, ou l'appelle et le contemple, en écrivant *Lara***.

* Personnage de *la Prison d'Édimbourg*, de Walter Scott.

** Poëme de lord Byron.

Nous ne trouvons pas de terme moyen à cette proposition cervico-littéraire.

Mais, à ceux qui étudient la nature humaine, il est démontré clairement que l'homme de génie possède les deux puissances.

Il va, en esprit, à travers les espaces, aussi facilement que les choses, jadis observées, renaissent fidèlement en lui, belles de la grâce ou terribles de l'horreur primitive qui l'avaient saisi. Il a réellement vu le monde, ou son âme le lui a révélé intuitivement. Ainsi, le peintre le plus chaud, le plus exact de Florence, n'a jamais été à Florence ; ainsi, tel écrivain a pu merveilleusement dépeindre le désert, ses sables, ses mirages, ses palmiers, sans aller de Dan à Sahara.

Les hommes ont-ils le pouvoir de faire venir l'univers dans leur cerveau, ou leur cerveau est-il un talisman avec lequel ils abolissent les lois du temps et de l'espace ?... La science hésitera long-temps à choisir entre ces deux mystères également inexplicables. Toujours est-il constant que l'inspiration déroule au poëte des transfigurations sans nombre et semblables aux magiques fantasmagories de nos rêves. Un rêve est peut-être le jeu naturel de cette singulière puissance, quand elle reste inoccupée !...

Ces admirables facultés que le monde admire justement, un auteur les possède plus ou moins larges, en raison du plus ou du moins de perfection ou d'imperfection peut-être, de ses organes. Peut-être encore, le don de création est-il une faible étincelle tombée d'en haut sur l'homme, et les adorations dues aux grands génies seraient-elles une noble et haute prière ! S'il n'en était pas ainsi, pourquoi notre estime se mesurerait-elle à la force, à l'intensité du rayon céleste qui brille en eux ? Ou faut-il évaluer l'enthousiasme dont nous sommes saisis pour les grands hommes, au degré de plaisir qu'ils nous donnent, au plus ou moins d'utilité de leurs œuvres ?... Que chacun choisisse entre le matérialisme et le spiritualisme !...

Cette métaphysique littéraire a entraîné l'auteur assez loin de la question personnelle. Mais quoique dans la production la plus simple, dans *Riquet à la Houpe*[1] même, il y ait un travail d'artiste, et qu'une œuvre de naïveté soit souvent empreinte du *mens divinior*[2] autant qu'il en brille dans un vaste poëme, il n'a pas la prétention d'écrire pour lui cette ambitieuse théorie, à l'instar de quelques auteurs contemporains dont les préfaces étaient les

petits pèlerinages de *petits Childe-Harold.* Il a seulement voulu réclamer pour les auteurs, les anciens privilèges de la *clergie*, qui se jugeait elle-même.

La *Physiologie du mariage* était une tentative faite pour retourner à la littérature fine, vive, railleuse et gaie du dix-huitième siècle, où les auteurs ne se tenaient pas toujours droits et raides, où, sans discuter à tout propos la poésie, la morale et le drame, il s'y faisait du drame, de la poésie et des ouvrages de vigoureuse morale. L'auteur de ce livre cherche à favoriser la réaction littéraire que préparent certains bons esprits ennuyés de notre vandalisme actuel, et fatigués de voir amonceler tant de pierres sans qu'aucun monument surgisse. Il ne comprend pas la pruderie, l'hypocrisie de nos mœurs, et refuse du reste, aux gens blasés, le droit d'être difficiles.

De tous côtés s'élèvent des doléances sur la couleur sanguinolente des écrits modernes. Les cruautés, les supplices, les gens jetés à la mer, les pendus, les gibets, les condamnés, les atrocités chaudes et froides, les bourreaux, tout est devenu bouffon !

Naguère, le public ne voulait plus sympathiser avec les *jeunes malades*, les *convalescents* et les doux trésors de mélancolie contenus dans l'infirmerie littéraire. Il a dit adieu aux *tristes*, aux *lépreux*, aux langoureuses élégies. Il était las des *bardes* nuageux et des Sylphes, comme il est aujourd'hui rassasié de l'Espagne, de l'Orient, des supplices, des pirates et de l'histoire de France *walter-scottée.* Que nous reste-t-il donc ?...

Si le public condamnait les efforts des écrivains qui essaient de remettre en honneur la littérature franche de nos ancêtres, il faudrait souhaiter un déluge de barbares, la combustion des bibliothèques, et un nouveau moyen âge ; alors, les auteurs recommenceraient plus facilement le cercle éternel dans lequel l'esprit humain tourne comme un cheval de manége.

Si *Polyeucte* n'existait pas, plus d'un poëte moderne est capable de refaire Corneille, et vous verriez éclore cette tragédie sur trois théâtres à la fois, sans compter les vaudevilles où Polyeucte chanterait sa profession de foi chrétienne sur quelque motif de *la Muette*[1]. Enfin, les auteurs ont souvent raison dans leurs impertinences contre le temps présent. Le monde nous demande de belles peintures ? où en seraient les types ? Vos habits mesquins, vos révolutions manquées, vos bourgeois discoureurs, votre reli-

gion morte, vos pouvoirs éteints, vos rois en demi-solde, sont-ils donc si poétiques qu'il faille vous les transfigurer ?...

Nous ne pouvons aujourd'hui que nous moquer. La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes... Aussi l'auteur de ce livre, soumis à toutes les chances de son entreprise littéraire, s'attend-il à de nouvelles accusations.

Quelques auteurs contemporains sont nommés dans son ouvrage ; il espère que son estime profonde pour leurs caractères ou leurs écrits ne sera pas mise en doute ; et proteste aussi d'avance contre les allusions auxquelles pourraient donner lieu les personnages mis en scène dans son livre. Il a tâché moins de tracer des portraits que de présenter des types.

Enfin, le temps présent marche si vite, la vie intellectuelle déborde partout avec tant de force, que plusieurs idées ont vieilli, ont été saisies, exprimées, pendant que l'auteur imprimait son livre : il en a sacrifié quelques-unes ; celles qu'il a maintenues, sans s'apercevoir de leur mise en œuvre, étaient sans doute nécessaires à l'harmonie de son ouvrage.

MORALITÉ DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

François Rabelais, docte et prude homme, bon Tourangeau, Chinonnais de plus a dit :

Les Thélémites estre grands mesnagiers de leur peau et sobres de chagrins[1].

Admirable maxime ! Insouciante ! — Égoïste ! — Morale éternelle !...

Le *Pantagruel* fut fait pour elle ; ou, elle, pour le *Pantagruel*.

L'auteur mérite d'être grandement vitupéré pour avoir osé mener un corbillard sans saulce, ni jambons, ni vin, ni paillardise, par les joyeux chemins de maître Alcofribas, le plus terrible des dériseurs[2], lui, dont l'immortelle satyre avait déjà pris, comme dans une serre, l'avenir et le passé de l'homme.

Mais cet ouvrage est la plus humble de toutes les pierres apportées pour le piédestal de sa statue par un pauvre Lanternois du doux pays de Touraine.

NOTE DE L'ÉDITEUR POUR LA QUATRIÈME ÉDITION[1].

1835.

Plusieurs exemplaires de cet ouvrage ayant porté la rubrique de *Quatrième édition*, celle-ci devrait être la cinquième, et n'est en réalité que la quatrième.

La première, en deux volumes in-8°, faite par les libraires Urbain Canel et Charles Gosselin, et tirée à neuf cents exemplaires au commencement de l'année 1831, était précédée d'une préface que supprima l'auteur dans l'édition suivante.

La deuxième fut éditée dans la même année en trois volumes in-8° par le libraire Gosselin seul, qui manifesta le désir de la séparer en deux tirages et de désigner le second sous le nom de *troisième édition*. L'ouvrage alors entrepris par l'auteur porta le titre général de *Romans et Contes philosophiques*, et fut précédé d'une *Introduction* due à M. P. C.[2]. La première édition était imprimée en caractère dit *Saint-Augustin*, cette seconde le fut en caractère dit *Cicéro*, chez Cosson, et tirée à quatorze cents exemplaires.

La troisième édition réelle, qui porta faussement le nom de quatrième, fut publiée au commencement de 1833, en deux volumes in-8°, imprimés en caractère dit *le Douze de Firmin Didot*, par Barbier, et tirée à quatre cents exemplaires.

L'auteur ne voulant tremper dans aucun charlatanisme commercial, quelque innocent qu'il soit, a désiré que l'éditeur donnât cette explication pour rétablir l'ordre véritable des éditions, et les constater.

Celle-ci, différente des trois autres par une correction sévère, élèvera le tirage total de cette œuvre à près de quatre mille exemplaires. Si nous indiquons scrupuleusement les nombres et la contexture des exemplaires, c'est pour éviter les doutes élevés par certains critiques sur la réalité des éditions qui, selon les ouvrages, accusent ou les caprices de la mode, ou des succès durables.

Aujourd'hui l'œuvre entière prend le seul titre *(Études philosophiques)* que l'auteur avait voulu lui imposer dès l'origine, et auquel s'étaient opposées de mesquines considérations dont il est inutile de parler.

ROMANS

ET CONTES PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

1833[1].

Qu'est-ce que le talent du conteur, sinon tout le talent ? Il renferme en lui, la déduction logique dans sa rigueur, le drame avec sa mobilité, l'essence même du génie lyrique avec son extase intérieure. Le narrateur est tout. Il est historien ; il a son théâtre ; sa dialectique profonde qui meut ses personnages ; sa palette de peintre et sa loupe d'observateur. Non-seulement il peut réunir les talents spéciaux que je viens d'indiquer, mais, pour exceller dans son art, il le doit. Imaginez un conte sans intérêt de drame, sans émotion lyrique, sans couleurs nuancées, sans logique exacte ; il sera pâle, extravagant et faux ; il n'existera pas.

La narration est toute l'épopée ; elle est toute l'histoire ; elle enveloppe le drame et le sous-entend. Le conte est la littérature primitive. De quelle joie, dites-moi, durent être saisis ceux qui, les premiers, découvrirent et ressentirent cette jouissance ! Ils inventèrent de pittoresques symboles en témoignage de leur ivresse nouvelle. Ce fut l'Hercule Gaulois, dont la bouche laissait tomber les chaînes d'or qui retenaient les auditeurs ; ce fut la baguette de Mercure, forçant à s'unir les hommes plus acharnés que les serpents ; c'est le chant de la syrène, entraînant le navigateur dans l'onde d'où ses accents émanaient. Le premier conteur fut un Dieu. Mais les époques primitives une fois passées, conter devint difficile.

Où est le merveilleux ? Qu'est devenue la foi ? L'analyse ronge la société en l'expliquant : plus le monde vieillit, plus la narration est une œuvre pénible. Rendez-moi compte de cet incident ?

Apportez-moi le *comment* de cet acte et le *pourquoi* de ce caractère ? Disséquez ce cadavre et sachez me plaire ! Soyez commentateur et *amuseur !*

Voici un conteur, qui arrive à l'époque la plus analytique de l'ère moderne, toute fondée sur l'analyse : sociétés, gouvernements, sciences reposent sur elle ; elle s'empare de tout, pour tout flétrir. Il naît dans le pays le plus rationnel de l'Europe ; point d'oreilles faciles à duper comme en Italie, où la musique est dans le langage et l'ode dans le son ; point de croyance surnaturelle et populaire ; le scepticisme est partout ; la faculté raisonneuse a pénétré jusqu'aux classes inférieures. De l'ironie, mais peu caustique ; de l'indifférence, excepté pour les intérêts matériels ; par-dessus tout, de l'ennui et de la lassitude.

Quel conte allez-vous faire à de telles gens ? Ils vous répondront qu'ils ont vu Bonaparte, bivouaqué au Kremlin et couché à l'Alhambra. Ils mettront vos sylphides en fuite, et vos magiciens n'auront pas le moindre intérêt pour eux. Ils vous demanderont par quel procédé chimique l'huile brûlait dans la lampe d'Aladin. Ils ont demandé à M. de Balzac ce qui serait advenu, si Raphaël eût souhaité que la Peau de chagrin s'étendît !

Osez donc leur réciter de beaux contes ; enlevez-les, comme il faut qu'un bon narrateur le fasse, dans ce char d'Élie, dans cette narration aux ailes de feu et aux roues brûlantes, qui plonge dans le ciel et fait disparaître les villes, les maisons, les bois, les collines de l'horizon terrestre !

L'analyse, dernier développement de la pensée, a donc tué les jouissances de la pensée. C'est ce que M. de Balzac a vu dans son temps : c'est le dernier résultat de cet axiome de Jean-Jacques : *L'homme qui pense est un animal dépravé*[1].

Assurément il n'est pas de donnée plus tragique ; car, à mesure que l'homme se civilise, il se suicide ; et cette agonie éclatante des sociétés offre un intérêt profond.

Le désordre et le ravage portés par l'intelligence dans l'homme, considéré comme individu et comme être social : telle est l'idée primitive[2] que M. de Balzac a jetée dans ses contes. Il a vu de quels éclatants dehors cette société valétudinaire s'enorgueillit, de quelles parures ce moribond se couvre, de quelle vie galvanique ce cadavre s'émeut et s'agite par intervalles, de quelle lueur phosphorique il scintille encore. Opposant au néant intérieur et

profond du corps social, cette agitation factice et cette splendeur funèbre, il a cru que la mission du conteur n'était pas finie et perdue ; qu'il y avait encore une magie dans ce contraste ; une féerie dans cette industrie créatrice de merveilles ; un intérêt dans le jeu cupide des ressorts sociaux, cachés sous de si beaux dehors, dans ce spectacle d'une société rendant le dernier soupir sous des rideaux de pourpre, d'argent et de soie.

Un conteur, un amuseur de gens, qui prend pour base la criminalité secrète, le marasme et l'ennui de son époque, un homme de pensée et de philosophie, qui s'attache à peindre la désorganisation produite par la pensée ; tel est M. de Balzac.

Voilà sur quelles bases sont appuyés ces contes de nuances diverses, de formes variées, que M. de Balzac a osé lancer dans le dix-neuvième siècle, blasé, indifférent et peu amusable. Ce fonds[1] misanthropique, qu'une verve de gaieté et une fécondité d'invention incontestables raniment et font étinceler, vous[2] le trouvez dans *l'Auberge rouge*[3], dans *l'Élixir de longue vie*, dans *la Comédie du Diable*, farce terrible dont le fantastique Introït lui a été généreusement donné par une des plus mordantes plumes de notre époque. Mais cette pensée première s'élève jusqu'aux proportions de la tragédie dans *El Verdugo*, où le parricide est sublime, parricide ordonné par une famille et au nom d'une chimère sociale ; le parricide pour sauver un titre ! Ainsi, partout l'égoïsme : égoïsme de la famille, égoïsme physique, personnalités féroces qui naissent d'une civilisation sensuelle et raffinée. Tel est spécialement le fonds et la pensée créatrice de *la Peau de Chagrin*[4], livre où, pour faire un péristyle à son édifice, l'auteur a poétiquement formulé l'arrêt éternel porté sur l'homme, considéré comme organisation.

Rabelais, dans un autre temps, avait vu l'étrange effet de la pensée religieuse, qui, à force de pénétrer la société, achevait de la dissoudre. L'âme, divinisée par le christianisme, avait tout envahi. Le spiritualisme effaçait la matière. Le symbole, l'idéalisation régnaient sans partage ; pour un symbole, l'Occident s'était rué sur l'Orient. Il dominait la poésie, qu'il réduisait à l'état de fantôme, en multipliant les personnifications allégoriques, en bannissant de son domaine les êtres vivants, la chair et le sang humains. Rabelais s'arma d'un symbole pour faire la guerre au symbole.

Holà ! Messer Gaster, voici votre règne ! Tonnes pleines d'hypocras, bons saucissons chargés d'épices, bombance gigantesque, culte de la Dive bouteille, douce abbaye de Thélème, dont le *rien faire* est la liturgie ; venez !... Et dans une épopée immense, donnez-nous l'apothéose de ce corps humain que l'on foule aux pieds, et que le curé de Meudon ne se contente pas[1] de mettre à sa place. Il l'installe sur un trône. Or, voici l'ère de Gargantua. On boit plus sec, on mange sans perdre jamais l'appétit : l'élément physique de l'homme se trouve déifié par cette ironie matérialiste, qui semble une prédiction du dix-huitième siècle, et un oracle des destinées futures auxquelles le monde est réservé.

Passe joyeusement la vie et ris-toi du reste ! Trinque ! comme l'a dit M. de Balzac dans *la Peau de Chagrin*, voilà le sens des amères dérisions du Pantagruel, et peut-être l'arrêt définitif de ce livre.

Certes, Rabelais, s'il n'eût pas vécu au commencement du seizième siècle, tout à la fin de ce qu'on appelle moyen-âge, n'eût rien écrit de pareil. Dans Pantagruel et Gargantua, il résuma le passé, railla le présent et s'empara de l'avenir, qu'une civilisation matérielle allait isoler de l'ancienne société chrétienne et spiritualiste, de l'avenir qu'une philosophie sensualiste allait dominer et mouler à son plaisir.

L'ère de Rabelais a expiré. Celle qu'il annonçait parcourt son cycle et l'accomplit. Ce ne sont plus les ravages de la pensée idéaliste, mais[2] tous ceux du sensualisme analytique, que le conteur philosophe peut retracer aujourd'hui.

Aussi, voyez[3], à part le sens intime du livre, tous ces types d'égoïsme civilisé qui se donnent rendez-vous dans *la Peau de Chagrin : Fœdora*, femme sans cœur, type d'une société sans cœur ; *Raphaël*, symbole de la misère éclatante, le dandy sans un écu ; le malheur même que donne l'étude solitaire, avec la gloire en perspective, le grenier pour théâtre, et la souffrance pour escorte.

Le vaste plan, caché sous ces fantaisies, a dû échapper à plusieurs yeux. Des critiques n'ont pas vu que *la Peau de Chagrin* est l'expression de la vie humaine, abstraction faite des individualités sociales ; la vie avec ses ondulations bizarres, avec sa course vagabonde et son allure *serpentine*, avec son égoïsme toujours présent sous mille métamorphoses. La même signification se trouve cachée sous les plus légers incidents de cette fiction[4]. Outre

son intérêt dramatique, le livre renferme un intérêt de philosophie allégorique qui s'attache aux plus minces détails et poursuit sans pitié cette science d'égoïsme que la civilisation fait naître. Voyez Raphaël ? Comme le sentiment de sa conservation étouffe en lui toute autre idée ! Comme dans la scène du duel, chez les paysans, dans son hôtel de Paris, le même sentiment l'absorbe ! Soumis à ce talisman terrible, il vit et meurt dans une convulsion d'égoïsme. N'est-ce pas la vie toute pure[1] ?

C'est cette personnalité qui ronge le cœur et dévore les entrailles de la société où nous sommes. A mesure qu'elle augmente, les individualités s'isolent ; plus de liens, plus de vie commune. La personnalité règne ; c'est son triomphe et sa fureur que *la Peau de Chagrin* a reproduits. Dans ce livre, il y a[2] encore toute une époque.

Là, comme on l'a dit dans un journal*, « vous pouvez, si cela « vous duit[3], voir apparaître, sous forme vivante, notre civilisation » d'hier et d'aujourd'hui : toute parée, toute folle d'ennui et de » luxe, avec son dégoût, son désespoir, ses bons mots, ses velléités » de science et de religion, ses créations qui avortent, ses vertus » qui ne sont pas écloses, son éclat semblable à la lueur émanée » des endroits infects ; ses prétentions de grandeurs[4], de sévérité, » de patriotisme, d'énergie, de rénovation, de génie, d'organisa- » tion, de conservation, de durée ; et son néant réel, son mal » intime ; son manque de foi, sa faiblesse de volonté, son inanité, » sa décrépitude, sa force factice, comme celle de l'ivresse passa- » gère, comme celle que la pile de Volta communique à un » corps mort.

« Il serait curieux de contempler le critique de l'ancienne école, » l'homme de bon goût et de bonnes mœurs, en face de cette » œuvre. Oh ! le pauvre homme ! que fera-t-il de sa toise ? lui » qui veut de la raison ; lui le jugeur, le peseur des mots ; lui, le » compas en main, la loupe appliquée sur l'œil, heureux de décou- » vrir une irrégularité dans un livre, une verrue dans un beau » visage ? Assurément il ne comprendra pas un mot de ce conte. » Il aime la littérature de plain-pied ; ici tout est abîmes, préci- » pices, saillies, excroissances, hautes montagnes, profondeurs » sans fond.

* *Le Messager.*

« Je jure que le plus habile critique de 1800 à 1820 ne se ferait » pas une idée nette sur un pareil ouvrage. Il briserait sa toise, il » jetterait son compas. Autant vaudrait demander à M. d'Agues- » seau l'explication satisfaisante d'un journal de 1831. En vain » diriez-vous à notre Aristarque dans l'embarras, que l'auteur de » *la Peau de Chagrin* a voulu, comme feu Rabelais, formuler la » vie humaine et résumer son époque dans un livre de fantaisie, » épopée, satire, roman, conte, histoire, drame, folie aux mille » couleurs. Le critique vous dira que Pantagruel est une allégorie, » que Panurge est évidemment Rabelais et Pantagruel Fran- » çois Ier ; mais que, dans l'œuvre de M. de Balzac, rien de » pareil ne frappe ses yeux. Et si vous répliquez en disant que la » prétendue allégorie, découverte dans Rabelais par la lubie des » savants, n'a jamais eu d'existence ; que le monstre comique, » créé par le médecin Chinonnais, est une immense arabesque, fille » du caprice accouplée avec l'observation : notre homme vous » tournera le dos, non sans prier Dieu qu'il vous rende votre » raison perdue et vous fasse cadeau d'une bonne édition de » Laharpe.

« Il y a dans l'œuvre de M. de Balzac le cri éclatant, le cri de » désespoir d'une littérature expirante. Œuvre puissante... Je ne » parle pas de la souplesse d'un style qui insulte à tout moment la » critique, et d'une vivacité extrême de teintes chatoyantes et » contrastantes, mais de la portée générale d'un livre, où le siècle » et le pays les plus confus qui aient jamais existé, se concentrent » sous des formes poétiques, réelles, colorées, qui éblouissent le » regard. Avoir trouvé le fantastique de notre époque, ce n'est » ni un petit mérite ni un mince travail. L'avoir vivifié sans » tomber dans la froideur de l'allégorie, c'est chose méritoire, » c'est le témoignage d'un rare talent. Il fallait, pour obtenir » ce résultat, n'oublier aucune des brillantes nuances dont elle » se pare, nous donner les fêtes, l'esprit, le dévergondage, les » riches étoffes, les jouissances effrénées, le jeu, l'amour, la poésie » de costume, qui se pressent dans les grandes villes ; il fallait » n'oublier non plus aucune des misères sociales ; ces cœurs » desséchés, ces existences perdues, ces arts qui augmentent la » richesse sans ajouter rien au bonheur ; il fallait faire voir, au » sein de la civilisation, fleur éclatante et factice, le ver qui la » ronge, le poison qui la tue.

« Ce livre a tout l'intérêt d'un conte arabe, où la féerie et le » scepticisme se donnent la main, où des observations réelles et » pleines de finesse sont enfermées dans un cercle de magie. Vous » y trouverez de grands salons et de grandes orgies, la mansarde » du jeune savant et le boudoir de la femme à la mode, la table » de jeu et le laboratoire du chimiste : tout ce qui influe sur notre » société, depuis le sourire de la jeune fille, jusqu'aux malices » du feuilleton.

« Et n'attendez pas que je vous donne une idée plus exacte de » cet étrange livre ; il est de ceux où chacun trouve pâture à son » goût : à tel la satire, à tel autre le fantastique, à celui-là des » tableaux brillamment colorés. Si la société telle qu'elle est vous » ennuie tant soit peu, et qu'il vous agrée de la voir pincée, » fouettée, marquée, en grande pompe, sur un bel échafaud, au » milieu de tout le fracas d'un orchestre rossinien, d'un tintamarre » et d'un charivari incroyable, et de la décoration la plus étour- » dissante, lisez *la Peau de Chagrin*, vous en avez pour trois nuits » d'images éclatantes et terribles qui soulèveront les rideaux de » votre alcôve pour peu que la nature vous ait doué d'imagina- » tion ; et pour un an de réflexion, si vous êtes né contemplateur, » observateur et penseur. »[1]

Le public, qui a si rapidement enlevé[2] trois éditions, a justifié le critique. Mais l'auteur, docile aux observations qui lui ont été adressées par amis et ennemis, n'a épargné ni ratures, ni veilles, ni suppressions, ni corrections, pour rendre plus parfaite[3] la quatrième édition de son œuvre. Il[4] avait déjà fait le sacrifice de sa préface presque entière, préface consacrée à une justification inutile. Il avait tort de croire que la *Physiologie du Mariage*, œuvre d'ironie et d'analyse, eût marqué son front d'un sceau de cynisme et d'impudence : on ne confond plus les fantaisies de l'art avec le caractère de l'artiste ; on sait que le plus doux des hommes peut devenir, dans sa tragédie, sanguinaire, criminel et implacable. On sait que le poëte le plus ardemment érotique peut ne demander à l'amour que la jouissance des beaux vers. Cependant cette préface, dont le scrupule de l'auteur avait tracé les pages, et dont il[5] a fait le sacrifice, contenait des observations générales et philosophiques, que nous croyons devoir reproduire ici.

L'auteur explique, avec autant de sagacité que de finesse, le procédé physiologique qui préside à la création d'une œuvre d'art

et fait naître dans l'esprit de l'artiste mille fantômes, dont la moralité ne lui est pas imputable[1].

« Quoique restreint dans les bornes d'une préface, cet essai psychologique aidera peut-être, disait-il, à expliquer les bizarres disparates qui existent entre le talent d'un écrivain et sa physionomie. Certes, cette question intéresse les femmes-poëtes encore plus que l'auteur lui-même.

» L'art littéraire, ayant pour objet de reproduire la nature par la pensée, est le plus compliqué de tous les arts.

» Peindre un sentiment, faire revivre les couleurs, les ombres, les demi-teintes, les jeux de lumière, accuser avec justesse les contours, reproduire fidèlement une scène étroite, mer ou montagnes, ruines ou intérieurs, voilà toute la peinture.

» La sculpture est plus restreinte encore dans ses ressources. Elle ne possède guères qu'une pierre et une couleur pour exprimer la plus riche des natures, le sentiment dans les formes humaines : aussi le sculpteur cache-t-il sous le marbre d'immenses travaux d'idéalisation dont peu de personnes lui tiennent compte.

» Mais, plus vastes, les idées comprennent tout : l'écrivain doit être familiarisé avec tous les effets, avec toutes les natures. Leibnitz a résumé cette idée par un mot sublime : *L'âme du poëte est le miroir du monde*[2]. Dans ce miroir concentrique sa fantaisie réfléchit l'univers ; sinon, le poëte et même l'observateur n'existent pas ; car il ne s'agit pas seulement de voir[3] les choses, il faut encore s'en souvenir et empreindre les impressions qu'on a reçues dans un certain choix de mots, en les décorant de toute la grâce des images, en leur communiquant le vif des sensations primordiales...

» Or, sans entrer dans les méticuleux *aristotélismes* créés par chaque auteur pour son œuvre, par chaque professeur dans sa théorie, l'auteur pense être d'accord avec toute intelligence, haute ou basse, en composant *l'art littéraire* de deux parties bien distinctes : *l'observation* — *l'expression.*

» Beaucoup d'hommes distingués sont doués du talent d'observer, sans posséder celui de donner une forme vivante à leurs pensées ; comme d'autres écrivains ont été doués d'un style merveilleux, sans être guidés par ce génie sagace et curieux qui voit et enregistre toute chose. De ces deux dispositions intellectuelles résultent, en quelque sorte, une vue et un toucher littéraires.

A tel homme, *le faire;* à tel autre, *la conception;* celui-ci joue avec une lyre sans produire une seule de ces harmonies sublimes qui font pleurer ou penser ; celui-là compose des poëmes pour lui seul, faute d'instrument.

» La réunion des deux puissances fait l'homme complet ; mais cette rare et heureuse concordance n'est pas encore le génie, ou plus simplement ne constitue pas la volonté qui engendre une œuvre d'art.

» Outre ces deux conditions essentielles au talent, il se passe chez les poëtes ou chez les écrivains réellement philosophes un phénomène moral, inexplicable, inouï, dont la science peut difficilement rendre compte. C'est une sorte de seconde vue qui leur permet de deviner la vérité dans toutes les situations possibles ; ou, mieux encore, je ne sais quelle puissance qui les transporte là où ils doivent, où ils veulent être. Ils inventent le vrai par analogie, ou voient l'objet à décrire, soit que l'objet vienne à eux, soit qu'ils aillent eux-mêmes vers l'objet.

» L'auteur se contente de poser lester mes de ce problème, sans en chercher la solution.

« Donc, selon M. de Balzac, l'écrivain doit avoir l'intuition analytique de tous les caractères : toutes les mœurs il les épouse ; toutes les passions il les ressent : les idées, les pays, les mœurs, les caractères : accidents de nature, accidents de morale, tout se meut dans sa pensée. En traçant le portrait du *Laird de Dumbiedikes*, il se fait avare ; il conçoit l'avarice, il en pénètre les mystères. S'il écrit *Lara* ou le *Giaour*, il assassine, il comprend le meurtre, la tache de sang est sur son front. Le voilà criminel ; il conçoit le crime ; il l'appelle et le contemple.

» Mais à ceux qui étudient la nature humaine, il est démontré clairement que l'homme de génie possède les deux[1] genres de puissance.

» Il traverse en esprit les espaces : les choses, jadis observées, renaissent en lui, belles de la grâce, terribles de l'horreur primitive qui l'avaient saisi. Il a pressenti le monde, et ce pressentiment équivaut à la réalité. Son âme lui révèle tout par intuition. Ainsi, le peintre le plus chaud, le plus exact de Florence, n'a jamais été à Florence, ainsi, tel écrivain a pu merveilleusement dépeindre le désert, ses sables, ses mirages, ses palmiers, sans aller de Dan à Sahara.

» Les hommes ont-ils le pouvoir de faire venir l'univers dans leur cerveau, ou leur cerveau est-il un talisman à l'aide duquel ils abolissent les lois du temps et de l'espace ?... La science hésitera long-temps à choisir entre ces deux mystères également inexplicables. Toujours est-il constant que l'inspiration jette le poëte en des transfigurations sans nombre et semblables aux magiques fantasmagories de nos rêves. Un rêve est peut-être le jeu naturel de cette singulière puissance, quand elle reste inoccupée !...

» Ces facultés que le monde admire à juste titre, un auteur les possède plus ou moins larges, en raison peut-être du plus ou du moins de perfection de ses organes. Peut-être encore le don de création est-il une faible étincelle tombée d'en haut sur l'homme ; et, alors, peut-être les adorations dues aux grands génies seraient-elles une noble et haute prière ! S'il n'en était pas ainsi, pourquoi notre estime se mesurerait-elle à la force, à l'intensité du rayon céleste qui brille en eux ? Ou le degré d'enthousiasme dont nous sommes saisis pour les grands hommes, doit-il se proportionner au degré de plaisir qu'ils nous donnent, au plus ou moins d'utilité de leurs œuvres ?... Que chacun choisisse entre le matérialisme et le spiritualisme !...

» Cette métaphysique littéraire a entraîné l'auteur assez loin de la question personnelle. Mais quoique dans la production la plus simple, dans *Riquet à la houpe*[1] même, il y ait un travail d'artiste, et qu'une œuvre de naïveté porte souvent le signe du *mens divinior* plus profondément empreint qu'il ne l'est dans un vaste poëme, il n'a pas la prétention d'écrire pour lui cette ambitieuse théorie, à l'instar de quelques auteurs contemporains dont les préfaces étaient les petits pèlerinages de petits Childe-Harold. Il a seulement voulu réclamer, pour les auteurs, les anciens priviléges de la *clergie*, qui se jugeait elle-même.

» La *Physiologie du mariage* était une tentative faite pour retourner à la littérature fine, vive, railleuse et gaie du dix-huitième siècle, où les auteurs ne se tenaient pas toujours droits et raides, où l'on ne discutait pas à tout propos la poésie, la morale et le drame, mais où il se faisait du drame, de la poésie et des ouvrages de vigoureuse morale. L'auteur de ce livre cherche à favoriser la réaction littéraire que préparent certains bons esprits ennuyés de notre vandalisme actuel, et fatigués de voir amonceler tant de pierres sans qu'aucun monument surgisse. Il ne comprend

pas la pruderie, l'hypocrisie de nos mœurs, et refuse, du reste, aux gens blasés, le droit d'être difficiles.

» De tous côtés s'élèvent des doléances sur la couleur sanguinolente des écrits modernes. Les cruautés, les supplices, les gens jetés à la mer, les pendus, les gibets, les condamnés, les atrocités chaudes et froides, les bourreaux, tout est devenu bouffon !

» Naguère, le public ne voulait plus sympathiser avec les jeunes malades, les convalescents et les doux trésors de mélancolie contenus dans l'infirmerie littéraire. Il a dit adieu aux Tristes, aux Lépreux, aux langoureuses élégies. Il était las des Bardes nuageux et des Sylphes, comme il est aujourd'hui rassasié de l'Espagne, de l'Orient, des supplices, des pirates et de l'histoire de France walter-scottisée[1]. Que nous reste-t-il donc ?...

» Si le public condamnait les efforts des écrivains qui essaient de remettre en honneur la littérature franche de nos ancêtres, il faudrait souhaiter un déluge de barbares, la combustion des bibliothèques, et un nouveau moyen-âge ; alors, les auteurs recommenceraient plus facilement le cercle éternel dans lequel l'esprit humain tourne comme un cheval de manége.

» Si Polyeucte n'existait pas, plus d'un poëte moderne est capable de refaire Corneille, et vous verriez éclore cette tragédie sur trois théâtres à la fois, sans compter les vaudevilles où Polyeucte chanterait sa profession de foi chrétienne sur quelque motif de *la Muette*. Enfin, les auteurs ont souvent raison dans leurs impertinences contre le temps présent. Le monde leur demande de belles peintures ? où en seraient les types ? Vos habits mesquins, vos révolutions manquées, vos bourgeois discoureurs, votre religion morte, vos pouvoirs éteints, vos rois en demi-solde, sont-ils donc si poétiques ?

» Nous ne pouvons aujourd'hui que nous moquer. La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes... Aussi l'auteur de ce livre, soumis à toutes les chances de son entreprise littéraire, s'attend-il à de nouvelles clameurs. »

M. de Balzac, dont les Contes ont vaincu la formaliste apathie de son temps, et qui, dans *la Peau de chagrin*, a donné preuve de cette énergie, de cette fécondité, de cette verve hardie et poignante, que l'on réclame aujourd'hui, comme un palais blasé veut de l'orpiment et de l'alcool, ne s'en tiendra pas à cet essai. Il a frappé notre époque, en lui empruntant ses propres armes ; en

employant cette frénésie d'invention, cette ironie envenimée, ces couleurs ardentes, sombres et tranchées, dont l'abus serait la perte de l'art. Quand il voudra être simple, il saura l'être, comme il l'a prouvé dans *le Réquisitionnaire*[1], dans *l'Enfant maudit*, *Maître Cornélius* et *Louis Lambert*. On le verra changer les couleurs de sa palette, et de nuance en nuance, d'existence en existence, de mode en mode, parcourir tous les degrés de l'échelle sociale et montrer tour à tour le paysan, le mendiant, le pâtre, le bourgeois, le ministre, attaqués de la même maladie destructive. Il ne reculera pas même devant le roi et le prêtre, ces deux derniers échelons de notre hiérarchie croulante ; le roi, que notre progrès de civilisation a tellement ébranlé sur son trône qu'il n'a plus de confiance à sa couronne ; le prêtre dont la pensée renferme le dernier, le plus large développement de l'intelligence humaine, et qui n'est plus qu'un spectre lorsqu'il cesse d'avoir foi en lui.

La foi et l'amour, s'éloignant des hommes livrés à la culture intellectuelle ; la foi et l'amour, s'exilant pour laisser dans un désert d'égoïsme profond, tous ces hauts esprits, tous ces êtres parqués dans leur personnalité[2] ; telle est une des pensées de M. de Balzac. Dans celui que l'auteur a intitulé *Jésus-Christ en Flandre*, un rayon d'amour et de foi tombe du ciel. Les Pariahs de la société, ceux qu'elle bannit de ses universités et de ses colléges, restent fidèles à leur croyance, et conservent, avec leur pureté morale, la force de cette foi qui les sauve, tandis que les gens supérieurs, fiers de leur haute capacité, voient s'accroître leurs maux avec leur orgueil, et leurs douleurs avec leurs lumières. Cette moralité suprême qui couronne la peinture de tous les types d'individualisme est d'un bel effet.

C'est non-seulement la société dans ses masses, que frappe de mort l'égoïsme, fils de l'analyse et de cette raison approfondissante qui nous ramène sans cesse à notre personnalité, c'est aussi la société dans ses éléments partiels ; c'est encore le gouvernement et la théorie politique. De degrés en degrés, l'auteur s'élèvera jusqu'à cette dernière ironie, la plus haute et la plus en harmonie avec notre temps. Dans l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas*[3], dernière œuvre qui complétera la donnée de ce recueil, il montre la société politique en proie à la même impuissance, au même néant qui dévorent Raphaël dans *la Peau de Chagrin*. Même intensité de désirs, même éclat extérieur, même misère

réelle ; même formule inévitable, éternelle, où la nationalité se trouve[1] renfermée, pressée en son cycle comme l'individualisme dans le sien. Ici un ton de bonhomie plus naïve, une satire moins amère, s'accorderont avec une ironie qui s'attaque non aux hommes, mais aux doctrines, non aux individualités, mais aux systèmes.

Ces récits, mêlés de merveilleux[2], en apparence dictés par la fantaisie, ont conquis un succès populaire dans une époque si contraire à la libre et capricieuse fiction : mais on les a plutôt acceptés comme des inventions brillantes que comme des œuvres de raison. Nous avons pris plaisir à en développer le sens philosophique, la portée morale, inaperçus de la foule. Ce n'est pas là ce qui fait le succès du jour ; mais ce qui le propage et le continue dans l'avenir.

P. CH.[3]

CONTES PHILOSOPHIQUES.

AVIS DU LIBRAIRE-ÉDITEUR. SUR CETTE PUBLICATION[1].

1832.

L'immense et rapide succès de la première édition de *la Peau de chagrin* nous obligea à en publier, peu de semaines après son apparition, une édition nouvelle. M. de Balzac crut devoir joindre à cette édition douze *Romans* ou *Contes philosophiques* dont quelques-uns avaient paru dans deux de nos recueils littéraires les plus accrédités dans les salons de la capitale, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux mondes:* les autres étaient inédits. Cette addition fut considérée par l'un de nos plus spirituels critiques, comme le complément nécessaire du système philosophique développé dans *la Peau de chagrin*, et elle contribua au prompt débit de la seconde édition. Une troisième la suivit de près et sera bientôt épuisée. Ainsi, en moins d'une année, trois éditions, c'est-à-dire plus de quatre mille cinq cents exemplaires de *la Peau de chagrin* auront été enlevés par le public ! Toutefois, les acquéreurs des quinze cents exemplaires[2] de la première édition réclamèrent vivement de nous une publication particulière des douze *Contes philosophiques*, afin de les joindre à *la Peau de chagrin*, et c'est pour satisfaire à ce vœu que nous publions aujourd'hui ces deux volumes que nous faisons précéder de l'*Introduction*, morceau de littérature fort remarquable dû à la plume élégante de M. Philarète Chasles.

Nous avons sous presse un volume de M. de Balzac, intitulé : *Nouveaux Contes philosophiques*. Un tirage à part a été fait ; il est destiné aux acquéreurs de ces deux volumes, afin que leur collection soit toujours complète.

Paris, 1er juin 1832.

HISTOIRE DES TREIZE.

PREMIÈRE PARTIE.

FERRAGUS.

POST-FACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1833.

Cette aventure, où se pressent plusieurs physionomies parisiennes, et dans le récit de laquelle les digressions étaient en quelque sorte le sujet principal pour l'auteur, montre la froide et puissante figure du seul personnage qui, dans la grande association des Treize, ait succombé sous la main de la Justice, au milieu du duel que ces hommes livraient secrètement à la société.

Si l'auteur a réussi à peindre Paris sous quelques-unes de ses faces, en le parcourant en hauteur, en largeur ; en allant du faubourg Saint-Germain, au Marais ; de la rue, au boudoir ; de l'hôtel, à la mansarde ; de la prostituée, à la figure d'une femme qui avait mis l'amour dans le mariage ; et du mouvement de la vie au repos de la mort, peut-être aura-t-il le courage de poursuivre cette entreprise et de l'achever, en donnant deux autres histoires où les aventures de deux nouveaux Treize seront mises en lumière.

La seconde aura pour titre : *Ne touchez pas la hache*, et la troisième : *La Femme aux yeux rouges.*

Ces trois épisodes de l'*Histoire des Treize* sont les seuls que l'auteur puisse publier. Quant aux autres drames de cette histoire, si féconde en drames, ils peuvent se conter entre onze heures et minuit ; mais il est impossible de les écrire.

DE BALZAC.

Deuxième partie.

NE TOUCHEZ PAS LA HACHE.
[LA DUCHESSE DE LANGEAIS.]

NOTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1834.

En ces deux épisodes de leur histoire, la puissance des Treize n'a rencontré d'autres empêchements que l'obstacle éternellement opposé par la nature aux volontés humaines : *La mort* et *Dieu.* Le confident involontaire de ces curieux personnages se permet de donner un troisième épisode, parce que, dans l'aventure toute parisienne de *la Fille aux yeux d'or*, les Treize ont vu leur pouvoir également brisé, leur vengeance trompée, et que cette fois, au dénouement, ils n'ont vu ni *Dieu* ni la *mort*, mais une passion terrible, devant laquelle a reculé notre littérature, qui ne s'effraie cependant de rien.

1834.

Troisième partie.

LA FILLE AUX YEUX D'OR.

NOTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[2].

1835.

Depuis le jour où le premier épisode de l'*Histoire des Treize* fut publié, jusqu'aujourd'hui que paraît le dernier, plusieurs personnes ont questionné l'auteur pour savoir si cette histoire était vraie ; mais il s'est bien gardé de satisfaire leur curiosité. Cette

concession pourrait porter atteinte à la foi due aux narrateurs. Cependant, il ne terminera pas sans avouer ici que l'épisode de *La Fille aux yeux d'or* est vrai dans la plupart de ses détails, que la circonstance la plus poétique, et qui en fait le nœud, celle de la ressemblance des deux principaux personnages, est exacte. Le héros de l'aventure, qui vint la lui raconter, en le priant de la publier, sera sans doute satisfait de voir son désir accompli, quoique d'abord l'auteur ait jugé l'entreprise impossible. Ce qui semblait surtout difficile à faire croire était cette beauté merveilleuse, et féminine à demi, qui distinguait le héros quand il avait dix-sept ans, et dont l'auteur a reconnu les traces dans le jeune homme de vingt-six ans. Si quelques personnes s'intéressent à *la Fille aux yeux d'or*, elles pourront la revoir après le rideau tombé sur la pièce, comme une de ces actrices qui, pour recevoir leurs couronnes éphémères, se relèvent bien portantes après avoir été publiquement poignardées. Rien ne se dénoue poétiquement dans la nature. Aujourd'hui, la Fille aux yeux d'or a trente ans et s'est bien fanée. La marquise de San-Real, coudoyée pendant cet hiver aux Bouffes ou à l'Opéra par quelques-unes des honorables personnes qui viennent de lire cet épisode, a précisément l'âge que les femmes ne disent plus, mais que révèlent ces effroyables coiffures dont quelques étrangères se permettent d'embarrasser le devant des loges, au grand déplaisir des jeunes personnes qui se tiennent sur *l'arrière*. Cette marquise est une personne élevée aux îles, où les mœurs légitiment si bien les Filles aux yeux d'or, qu'elles y sont presque une institution.

Quant aux deux autres épisodes, assez de personnes dans Paris en ont connu les acteurs pour que l'auteur soit dispensé d'avouer ici que les écrivains n'inventent jamais rien, aveu que le grand Walter-Scott a fait humblement dans la préface où il déchira le voile dont il s'était si long-temps enveloppé. Les détails appartiennent même rarement à l'écrivain, qui n'est qu'un copiste plus ou moins heureux. La seule chose qui vienne de lui, la combinaison des événements, leur disposition littéraire est presque toujours le côté faible que la critique s'empresse d'attaquer. La critique a tort. La société moderne, en nivelant toutes les conditions, en éclairant tout, a supprimé le comique et le tragique. L'historien des mœurs est obligé comme ici d'aller prendre, là où ils sont, les faits engendrés par la même passion, mais arrivés à

plusieurs sujets, et de les coudre ensemble pour obtenir un drame complet. Ainsi, le dénoûment de *la Fille aux yeux d'or*, auquel s'est arrêtée l'histoire réelle que l'auteur a racontée dans toute sa vérité, ce dénoûment est un fait périodique à Paris, dont les chirurgiens des hôpitaux connaissent seuls la triste gravité, car la médecine et la chirurgie sont les confidentes des excès auxquels mènent les passions, comme les gens de loi sont témoins de ceux que produit le conflit des intérêts. Tout le dramatique et le comique de notre époque est à l'hôpital ou dans l'étude des gens de loi.

Quoique chacun des Treize puisse offrir le sujet de plus d'un épisode, l'auteur a pensé qu'il était convenable et peut-être poétique de laisser leurs aventures dans l'ombre, comme s'y est constamment tenue leur étrange association.

Meudon, 6 avril 1835.

EUGÉNIE GRANDET.

INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1834.

Il se rencontre au fond des provinces quelques têtes dignes d'une étude sérieuse, des caractères pleins d'originalité, des existences tranquilles à la superficie, et que ravagent secrètement de tumultueuses passions ; mais les aspérités les plus tranchées des caractères, mais les exaltations les plus passionnées finissent par s'y abolir dans la constante monotonie des mœurs. Aucun poëte n'a tenté de décrire les phénomènes de cette vie qui s'en va, s'adoucissant toujours. Pourquoi non ? S'il y a de la poésie dans l'atmosphère de Paris, où tourbillonne un *simoun* qui enlève les fortunes et brise les cœurs, n'y en a-t-il donc pas aussi dans la lente action du *sirocco* de l'atmosphère provinciale, qui détend les plus fiers courages, relâche les fibres, et désarme les passions de leur *acutesse*[2] ? Si tout arrive à Paris, tout passe en province : là, ni relief, ni saillie ; mais là, des drames dans le silence ; là, des mystères habilement dissimulés ; là, des dénouements dans un seul mot ; là, d'énormes valeurs prêtées par le calcul et l'analyse aux actions les plus indifférentes. On y vit en public.

Si les peintres littéraires ont abandonné les admirables scènes de la vie de province, ce n'est ni par dédain, ni faute d'observation ; peut-être y a-t-il impuissance. En effet, pour initier à un intérêt presque muet, qui gît moins dans l'action que dans la pensée ; pour rendre des figures, au premier aspect peu colorées, mais dont les détails et les demi-teintes sollicitent les plus savantes touches du pinceau ; pour restituer à ces tableaux leurs ombres grises et leur clair-obscur ; pour sonder une nature creuse en apparence,

mais que l'examen trouve pleine et riche sous une écorce unie, ne faut-il pas une multitude de préparations, des soins inouïs, et, pour de tels portraits, les finesses de la miniature antique.

La superbe littérature de Paris, économe de ses heures, qu'au détriment de l'art elle emploie en haine et en plaisirs, veut son drame tout fait ; quant à le chercher, elle n'en a le loisir, à une époque où le temps manque aux événements ; quant à le créer, si quelque auteur en émettait la prétention, cet acte viril exciterait des émeutes dans une république où, depuis long-temps, il est défendu, de par la critique des eunuques, d'inventer une forme, un genre, une action quelconque.

Ces observations étaient nécessaires, et pour faire connaître la modeste intention de l'auteur, qui ne veut être ici que le plus humble des copistes, et pour établir incontestablement son droit à prodiguer les longueurs exigées par le cercle de minuties dans lequel il est obligé de se mouvoir. Enfin, au moment où l'on donne aux œuvres les plus éphémères le glorieux nom de *conte*, qui ne doit appartenir qu'aux créations les plus vivaces de l'art, il lui sera sans doute pardonné de descendre aux mesquines proportions de l'histoire, l'histoire vulgaire, le récit pur et simple de ce qui se voit tous les jours en province.

Plus tard, il apportera son grain de sable au tas élevé par les manœuvres de l'époque ; aujourd'hui, le pauvre artiste n'a saisi qu'un de ces fils blancs promenés dans les airs par la brise, et dont s'amusent les enfants, les jeunes filles, les poëtes ; dont les savants ne se soucient guère, mais que, dit-on, laisse tomber, de sa quenouille, une céleste fileuse. Prenez garde ! Il y a des *moralités* dans cette tradition champêtre ! Aussi l'auteur en fait-il son épigraphe. Il vous montrera comment, durant la belle saison de la vie, certaines illusions, de blanches espérances, des fils argentés descendent des cieux et y retournent sans avoir touché terre.

Septembre 1833.

POST-FACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

Ce dénoûment trompe nécessairement la curiosité. Peut-être en est-il ainsi de tous les dénoûments vrais. Les tragédies, les drames, pour parler le langage de ce temps, sont rares dans la nature. Sou-

venez-vous du préambule. Cette histoire est une traduction imparfaite de quelques pages oubliées par les copistes dans le grand livre du monde. Ici, nulle invention. L'œuvre est une humble miniature pour laquelle il fallait plus de patience que d'art. Chaque département a son Grandet. Seulement le Grandet de Mayenne ou de Lille est moins riche que ne l'était l'ancien maire de Saumur. L'auteur a pu forcer un trait, mal esquisser ses anges terrestres, mettre un peu trop ou pas assez de couleur sur son vélin. Peut-être a-t-il trop chargé d'or le contour de la tête de sa Maria ; peut-être n'a-t-il pas distribué la lumière suivant les règles de l'art ; enfin, peut-être a-t-il trop rembruni les teintes déjà noires de son vieillard, image toute matérielle. Mais ne refusez pas votre indulgence au moine patient, vivant au fond de sa cellule, humble adorateur de la *Rosa mundi*[1], de Marie, belle image de tout le sexe, la femme du moine, la seconde Eva des chrétiens.

S'il continue d'accorder, malgré les critiques, tant de perfections à la femme, il pense encore, lui jeune, que la femme est l'être le plus parfait entre les créatures. Sortie la dernière des mains qui façonnaient les mondes, elle doit exprimer plus purement que toute autre, la pensée divine. Aussi, n'est-elle pas, ainsi que l'homme, prise dans le granit primordial devenu mol argile sous les doigts de Dieu ; non, tirée des flancs de l'homme, matière souple et ductile, elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange. Aussi la voyez-vous forte autant que l'homme est fort, et délicatement intelligente par le sentiment, comme est l'ange. Ne fallait-il pas unir en elle ces deux natures pour la charger de toujours porter l'espèce en son cœur. Un enfant, pour elle, n'est-il pas toute l'humanité !

Parmi les femmes, Eugénie Grandet sera peut-être un type, celui des dévouements jetés à travers les orages du monde et qui s'y engloutissent comme une noble statue enlevée à la Grèce et qui, pendant le transport, tombe à la mer où elle demeurera toujours ignorée.

Octobre 1833.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION[1].

1835.

En exprimant, dans notre introduction aux *Études de mœurs*[2], la pensée qui animait l'auteur de cette œuvre*, nous faisions pressentir qu'elle n'était encore que la base sur laquelle il se proposait d'asseoir deux autres ouvrages où se développeraient des idées graduellement plus élevées et où de nouvelles formules qui intéressent l'avenir des sociétés se dérouleraient poétiquement : les *Études philosophiques* forment le premier de ces deux ouvrages.

Préoccupés par les fluctuations politiques qui, dans notre époque de rénovation pénible, semblent être devenues l'état normal de la nation, et n'attachant qu'une importance secondaire aux questions d'art, le public et les journaux ignorent le secret de cette lente, mais incessante édification. Les écrivains d'aujourd'hui, qui se servent de la critique moins pour éclairer les masses et diriger la littérature que pour blesser les poètes et nier la science, pourraient encore envelopper ce long labeur de quelque obscurité, en ne faisant voir dans ces deux titres *(Études de mœurs au dix-neuvième siècle* et *Études philosophiques)* qu'une antithèse favorable à la spéculation des éditeurs, tandis que, selon nous, ce sont deux grandes idées judicieusement exprimées. Il était temps que

* La publication de la quatrième livraison des *Études de mœurs au dix-neuvième siècle*, où se trouve l'introduction faite à cet ouvrage par M. Félix Davin, a été retardée par quelques changements utiles aux intérêts de l'auteur et du libraire, mais cette livraison doit être mise en vente sous peu de jours. *(Note de l'Éditeur.)*

l'auteur pensât à incruster profondément le sens général de son œuvre dans un titre qui frappât le public ; car aujourd'hui nous nous sommes habitués à prendre les gens au mot, et à leur croire la valeur qu'ils se donnent. Le critique ingénieux qui nous a devancé dans l'appréciation de cet ouvrage[1], et à l'originalité, à la profondeur duquel nous rendons d'ailleurs une justice entière, en a cru lui-même sur parole l'humble étiquette que M. de Balzac avait, sur le vœu d'un libraire, primitivement attachée à ses œuvres, et s'était borné à examiner en lui le talent du conteur sous toutes ses faces et avec toutes ses qualités sans doute, mais en le réduisant nécessairement à d'étroites proportions. Et cela devait être. L'auteur lui-même avait-il embrassé d'un coup-d'œil l'étendue du canevas qu'il remplit chaque jour. Nous ne le pensons pas. Si son plan avait pu jaillir complet de sa tête, comme ces belles unités que les artistes d'autrefois mettaient toute une vie à concevoir, et que la dévorante précipitation de notre siècle ne permet presque plus d'accomplir, peut-être aurait-il laissé tomber sa plume ! Eh ! oui, certes, il aurait reculé devant des travaux aussi vastes, et à l'achèvement desquels la persistance de la volonté devait faillir avant la force du talent.

Aussi est-ce un phénomène curieux et digne d'observation que l'enfantement des Œuvres de M. de Balzac, ainsi que les développements inattendus qui les ont fécondées et les larges superpositions dont elles se sont accrues. L'histoire de la littérature offre assurément peu d'exemples de cette élaboration progressive d'une idée qui, d'abord indécise en apparence et formulée par de simples contes, a pris tout à coup une extension qui la place enfin au cœur de la plus haute philosophie.

Maintenant que l'élévation de quelques parties importantes nous laisse entrevoir la physionomie de l'édifice, maintenant que commence à poindre le sens intime de la formule générale dégagée par l'auteur de ses nombreux aperçus sur l'humanité, ne pouvons-nous pas naturellement supposer qu'un jour, en comparant les différentes pensées empreintes dans ses travaux, il a fait comme l'ouvrier qui, par hasard, quitte l'envers de sa tapisserie et vient en regarder le dessin dans son entier. Dès-lors, et parce que le germe d'une haute synthèse était depuis long-temps en lui-même, il s'est mis à rêver l'effet de l'ensemble. Soudain, remplissant dans sa pensée les lacunes de sa construction couverte

de fresques, supposant ici un groupe, là une figure principale, plus loin un second plan ou des teintes de rappel, il s'est épris de ces tableaux et s'est remis à l'ouvrage avec une *furie française*[1], parce qu'il était encore dans l'âge où l'on ne doute de rien. Puis, une fois engagé, cet homme à la constante volonté duquel ceux qui le connaissent rendent un éclatant hommage, et qu'on estimera, certes, un jour autant que son talent, cet homme a toujours marché devant lui sans se souvenir le lendemain ni des efforts ni des fatigues de la veille.

Ces travaux devaient être naturellement soumis à quelques variations de pensée, à quelques caprices d'exécution. Sous peine d'affaissement, l'auteur ne pouvait suivre, comme un ouvrier qui taille son bloc de granit, une ligne tracée au cordeau. La régularité du travail aurait tué chez lui l'inspiration, aurait lassé la verve. De là sont venus ces déplacements de sujets que certaines personnes ont pu lui reprocher, et qui n'étaient que des nécessités de position. La mode, au-devant de laquelle courent les libraires, exigeait des livres à toute force ; peu leur importait le sens des œuvres qu'ils publiaient. Ainsi, tel fragment n'avait rien de philosophique et convenait aux *Scènes de la vie privée*, tandis que telle Scène était une *étude philosophique :* la fatalité du commerce, le besoin du moment les transposait. La première livraison des *Études philosophiques* en offre un exemple. *Adieu*, publié dans le troisième volume des *Scènes de la vie privée*, et dont personne n'a compris la destination dans l'œuvre générale, est certes une des plus justes et des plus fermes déductions du thème inscrit sur *la Peau de chagrin.* L'auteur ne s'inquiétait pas plus de ces transpositions qu'un architecte ne s'enquiert de la place où sont apportées dans le chantier les pierres dont il doit faire un monument. Puis, peut-être, avant de dévoiler son plan au public, voulait-il essayer ses forces ; peut-être attendait-il, pour dégager l'édifice de ses échafaudages et de son enceinte de planches, que plusieurs sculptures fussent achevées, que les principales lignes fussent dessinées, et qu'au moins le fronton s'élevât large et pur.

Mieux informé que ne l'ont été certains critiques empressés déjà d'attaquer M. de Balzac par le côté biographique, et qui l'ont peint fort inexactement, nous avons eu des renseignements sur la partie la plus studieuse et la plus inconnue de sa vie, sur son

moment le plus poétique. Ce fut aux jours d'une misère infligée par la volonté paternelle, alors opposée à la vocation du poète, et qui nous ont valu le beau récit de Raphaël dans *la Peau de chagrin*, ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820 que M. de Balzac, réfugié dans un grenier près de la Bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à comparer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen-âge et des deux siècles précédents, avaient laissé sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection. Si Louis Lambert est mort, il lui reste de Vendôme un autre camarade, également adonné aux études philosophiques, M. Barchou de Penhoën, auquel nous devons déjà de beaux travaux sur Fichte, sur M. Ballanche, et qui pourrait attester au besoin combien fut précoce chez M. de Balzac le germe du système physiologique autour duquel voltige encore sa pensée, mais où viennent se rattacher par essaims les conceptions qui peuvent paraître isolées. De ces premières études a donc surgi une œuvre scientifique dont nous aurions volontiers développé le but, mais que les confidents de l'auteur nous ont conseillé de tenir dans l'ombre jusqu'au jour où il l'aura suffisamment méditée et où elle pourra sans danger se produire dans toute son étendue. Cette science exigeait trop de temps, trop de fortune peut-être, pour devenir l'occupation exclusive d'une jeunesse nécessairement inexpérimentée ou précaire. D'ailleurs bientôt de graves intérêts auxquels on a fait allusion, contrairement aux lois de la bienséance littéraire, condamnèrent M. de Balzac à des travaux qu'aucun critique n'a pu encore embrasser dans leur ensemble. Quoique mystérieusement enfermées, ces occupations primitives et la pente entraînante d'un esprit métaphysique dominèrent les œuvres auxquelles s'adonna M. de Balzac par nécessité. Ses connaissances, aussi variées qu'étendues, transpirèrent et teignirent si vigoureusement ses premiers essais, que certaines personnes auxquelles l'auteur de la *Physiologie du Mariage* était inconnu, attribuaient ce livre à un vieux médecin ou à quelque vieillard enfin veuf ! Ainsi que nous le disions, le jour où l'artiste a quitté l'envers de sa tapisserie pour voir le dessin de son fil et ce que produisaient ses couleurs, il s'est aperçu que, malgré lui peut-être, il développait le texte qu'il avait dans l'âme, qu'il déduisait les preuves de sa science cachée, qu'il faisait une œuvre

analytique dont il portait la synthèse en lui-même, qu'il exprimait le drame et la poésie de son monde avant d'en mettre au jour les formules physiologiques.

Cette digression était nécessaire pour faire comprendre dans son entier le système de ces deux ouvrages et les liens qui les unissent.

Nous avons établi que les *Études de mœurs* étaient une exacte représentation de tous les effets sociaux, une galerie de tableaux heureusement divisée en salles dont chacune a sa destination. Ainsi, les *Scènes de la vie privée*, compositions pleines de fraîcheur, éclatantes de coloris et de jeunesse, sont appelées, quand ce livre sera complet, à figurer la vie humaine dans son réveil matinal, et croissant pour fleurir. Ce sera d'abord l'enfance vue par une seule échappée, mais vivement saisie, peinte dans ses premiers débrouillements d'intelligence ; ce seront, dans *Une Fille d'Ève*, les premières sensations de la jeune fille ; puis les délicieuses timidités des grands enfants de vingt ans ; enfin la vie accusée dans ses premières malices qui trahissent déjà des caractères. Là, donc, principalement des émotions, des sensations irréfléchies ; là des fautes commises moins par volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde ; là, pour les femmes, le malheur vient de leurs croyances dans la sincérité des sentiments ; le jeune homme est pur ; les infortunes naissent de l'antagonisme méconnu que produisent les lois sociales entre les plus naturels désirs et les plus impérieux souhaits de nos instincts dans toute leur vigueur ; là le chagrin a pour principe la première et la plus excusable de nos erreurs. Dans ce livre, la vie est donc prise entre les derniers développements de la puberté qui finit et les premiers calculs d'une virilité qui commence. Cette première vue de la destinée humaine était sans encadrement possible. Aussi l'auteur s'est-il complaisamment promené partout : ici, dans le fond d'une campagne ; là, en province ; plus loin, dans Paris. Au contraire, les *Scènes de la vie de province* sont destinées à représenter cette phase de la vie humaine où les passions, les calculs et les idées prennent la place des sensations, des mouvements irréfléchis, des images acceptées comme des réalités. A vingt ans les sentiments se produisent généreux ; à trente ans, déjà tout commence à se chiffrer, l'homme devient égoïste. Un esprit de second ordre se serait contenté d'accomplir cette tâche ; mais

M. de Balzac, amoureux des difficultés à vaincre, a voulu lui donner un cadre ; il a choisi le plus simple en apparence, le plus négligé de tous jusqu'à ce jour, mais le plus harmonieux, le plus riche en demi-teintes, la vie de province. Là, dans des tableaux dont la bordure est étroite, mais dont la toile présente des sujets qui touchent aux intérêts généraux de la société, l'auteur s'est attaché à nous montrer sous ses mille faces la grande transition par laquelle les hommes passent de l'émotion sans arrière-pensées, aux idées les plus politiques. La vie devient sérieuse ; les intérêts positifs contrecarrent à tout moment les passions violentes aussi bien que les espérances les plus naïves. Les désillusionnements commencent. Ici se révèlent les frottements du mécanisme social. Là, le choc journalier des intérêts moraux ou pécuniaires fait jaillir le drame et parfois le crime au sein de la famille la plus calme en apparence. L'auteur dévoile les tracasseries mesquines dont la périodicité concentre un intérêt poignant sur le moindre détail d'existence. Il nous initie aux secrets de ces petites rivalités, de ces jalousies de voisinage, de ces tracasseries de ménage dont la force, s'accroissant chaque jour, dégrade en peu de temps les hommes, et affaiblit les plus rudes volontés. La grâce des rêves s'envole. Chacun voit juste, et prise dans la vie le bonheur des matérialités, là où, dans les *Scènes de la vie privée*, il s'abandonnait au platonisme. La femme raisonne au lieu de sentir, elle calcule sa chute là où elle se livrait. Enfin, la vie s'est rembrunie en mûrissant. Dans les *Scènes de la vie parisienne*, les questions s'élargissent. L'existence y est peinte à grands traits ; elle y arrive graduellement à l'âge qui touche à la décrépitude. Une capitale était le seul cadre possible pour ces peintures d'une époque climatérique, où les infirmités n'affligent pas moins le cœur que le corps de l'homme. Ici les sentiments vrais sont des exceptions ; ils sont brisés par le jeu des intérêts, écrasés entre les rouages de ce monde mécanique ; la vertu y est calomniée, l'innocence y est vendue ; les passions ont fait place à des goûts ruineux, à des vices ; tout se sublimise[1], s'analyse, se vend et s'achète ; c'est un bazar où tout est coté ; les calculs s'y font au grand jour et sans pudeur ; l'humanité n'a plus que deux formes, le trompeur et le trompé ; c'est à qui s'assujétira la civilisation, la pressurera pour lui seul ; la mort des grands parents est attendue ; l'honnête homme est un niais ; les idées généreuses sont des moyens ; la

religion est jugée comme une nécessité de gouvernement ; la probité devient une position ; tout s'exploite, se débite ; le ridicule est une annonce et un passe-port ; le jeune homme a cent ans, et insulte la vieillesse. De cette société corrompue parce qu'elle est éminemment civilisée, de cette société où la misère et le luxe sont toujours en présence, comme deux athlètes dans un cirque où tous deux doivent périr, où la vie brûle, l'auteur introduira plus tard, si sa puissance de création et le temps ne lui manquent pas, dans deux autres salles de sa galerie où se dérouleront les spectacles atroces mais pompeux des masses sociales luttant entre elles ; il en peindra la vie et les intérêts incarnés dans quelques hommes chargés d'en prévoir les nécessités et de mettre aux prises les individus entre eux. Ce seront les *Scènes de la vie politique* et les *Scènes de la vie militaire*, dont les titres accusent trop bien le but pour que nous ne soyons pas dispensés de l'expliquer. Enfin il reposera la vie, là où elle se repose, à la campagne, où se retrouveront les débris des hommes brisés par la politique, par la guerre et par les orages de la vie. Tel est, en raccourci, le plan que nous avons tâché d'exprimer dans notre précédente introduction, et qu'il fallait résumer ici. Telles sont les *Études de mœurs* dans leur plus simple dessin.

Quelques critiques n'ayant pas l'échelle de proportion ou n'étudiant pas les divers travaux de l'auteur d'aussi près que nous peut-être, qui avons suivi avec amour toutes les phases de son talent, ont critiqué le peu d'étendue des sujets, les appelant ici des *contes*, là des *nouvelles*, et presque partout les amoindrissant. Mais n'en est-il pas de ces prétendues petites choses exactement comme des pierres carrées, des chapiteaux épars, des métopes à demi-couvertes de fleurs et de dragons, qui, vus au chantier, entre la scie ou le ciseau du manœuvre, semblent insignifiants et petits, et que l'architecte, dans son dessin, a destinés à orner quelque riche entablement, à faire des voussures, à courir le long des grandes croisées en ogive de sa cathédrale, de son château, de sa chapelle, de sa maison des champs ? Certes, l'auteur aurait pu donner les proportions du roman ordinaire à chaque détail, et l'on sait bien qu'il n'en est pas à faire ses premières preuves en ce genre. Mais les existences de cinq bénédictins, mises bout à bout, auraient-elles suffi seulement à exécuter ces six parties des *Études de mœurs ?* Et d'ailleurs, dans cette riche galerie de tableaux, dont

les grandes salles s'étendent à l'infini, ne compte-t-on pas des cadres d'une assez remarquable dimension, tels que ceux d'*Eugénie Grandet*, du *Médecin de campagne* et celui des *Chouans*, qui appartiennent évidemment aux *Scènes de la vie militaire ?* Enfin, si l'on veut songer que, dans l'innombrable série des sujets déjà connus, il se rencontre soixante figures féminines, toutes dissemblables, autant de portraits d'hommes, sans compter ces groupes secondaires où les physionomies, pour être moins distinctes, n'en sont pas moins originales, car toutes possèdent véritablement une poésie particulière qui a dû faire regretter souvent à l'auteur de ne pas l'exprimer entièrement, ne trouvera-t-on pas déjà quelque grandeur à ces ébauches éparses, à ces bases commencées, à ces masses de pierres dont le terrain est encombré ? Puis, si l'on vient à comprendre que, forcé de ne dessiner ici qu'un trait, là un profil, plus loin de mettre ce personnage en trois quarts, celui-ci dans la lumière, celui-là dans l'ombre, quelques-uns en pied, d'autres en buste, l'auteur a dû souvent éprouver mille peines à rétrécir ses conceptions dans le cadre qui leur était assigné pour l'harmonie de l'ensemble, assurément on ne lui saura pas moins de gré de ce qu'il n'a pas exécuté que de ce qu'il a fait. Nous ne parlons pas ici de la partie matérielle de ses tableaux, de tant de détails significatifs, d'intérieurs, de façades, de paysages qui, non moins que chaque caractère d'homme, que chaque figure de femme, sont des spécialités. Et n'est-ce point ici le lieu de remarquer qu'un des traits distinctifs de M. de Balzac est d'avoir, le premier, ramené le roman moderne à la vérité, à la peinture des infortunes réelles, tandis que de toutes parts on n'exploitait que des bizarreries et des exceptions, émouvantes sans doute à la manière des topiques, mais qui ne touchaient point et laissaient peu de souvenirs dans l'âme ? En un mot, lorsque l'on ne s'occupait que des images, lui s'est occupé des idées. Le roman, pour arriver à une place honorable dans la littérature, doit être en effet l'histoire des mœurs, dont ne se soucient guère les historiens en toges qui se croient grands pour avoir enregistré des faits. Sous ce rapport, M. de Balzac est un historien qui restera. Qu'importe que le vrai qu'il exploite semble d'abord petit, comparé au faux grandiose de tant de livres contemporains, si l'ensemble doit faire une masse imposante ! Mais cette critique, relative aux détails, nous semble injuste encore. « M. de Balzac a compris (disions-nous dans un

article où nous avons tâché de lui rendre justice) qu'en dehors des grands types et des passions majeures, renouvelés sous tant de faces, il existe des types secondaires et des passions de moyen ordre, non moins dramatiques, et surtout plus neufs. Ces passions et ces types, il est allé les chercher presque tous dans la famille, autour du foyer ; et fouillant sous ces enveloppes en apparence si uniformes et si calmes, il en a exhumé tout à coup des caractères tellement multiples et naturels en même temps, que tout le monde s'est demandé comment des choses aussi familières, aussi vraies, étaient restées si long-temps inconnues. C'est que jamais aussi romancier n'était entré avant lui aussi intimement dans cet examen de détails et de petits faits, qui, interprétés et choisis avec sagacité, qui groupés avec cet art, avec cette patience admirables des vieux faiseurs de mosaïques, composent un ensemble plein d'unité, d'originalité, de fraîcheur. Ce romancier entreprend pour la société actuelle ce que Walter Scott a fait pour le moyen âge. L'un a résumé en types larges et saillants tous les caractères généraux des grandes époques historiques de l'Angleterre et de l'Écosse : hommes et femmes, corporations et castes, partis, sectes, courtisans, bourgeois, princes, manants, il a tout fait poser devant lui, tout classé, tout mis en relief. L'œuvre de M. de Balzac, plus logiquement disposée, non moins grandiose, n'était pas moins difficile, et n'est pas moins merveilleusement exécutée. A travers toutes les physionomies pâles et effacées de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple de notre époque, il choisit ces traits fugitifs, ces nuances délicates, ces finesses imperceptibles aux yeux vulgaires ; il creuse ces habitudes, anatomise ces gestes, scrute ces regards, ces inflexions de voix et de visage qui ne disaient rien ou disaient quelque chose à tous, et sa galerie de portraits se déroule féconde, inépuisable, toujours plus complète, souvent dominée par les visages expressifs de ses femmes, conceptions délicates dont rien ne donnerait l'idée, si nous n'avions ces portraits inouïs auxquels Lawrence a donné une âme, et qui sont à eux seuls des traités de physiognomonie. »

Si l'on trouve çà et là quelques taches, une description un peu longue, une analyse un peu minutieuse, une réflexion refroidissante, un coloris trop vermillonné, des préparations trop coquettes, quelques répétitions de mots, quelques périodes verbeuses qui

échappent à la luxuriante nature de l'auteur, doit-on lui en faire un bien grand crime ? Pour les voir disparaître, ne doit-on pas attendre l'achèvement de l'édifice ? Alors, certes, le terrain se nettoiera. Quel architecte n'a ses trous de boulins à combler, son dernier grattage à faire ? Alors, comme nous l'avons dit, se produira une vue complète de l'humanité, avec tous ses mouvants tableaux ; les phases de la vie individuelle et sociale, l'histoire des instincts, des sentiments, des passions, l'analyse des erreurs, des intérêts, la peinture des vices, en un mot la physiologie générale de la destinée humaine. Ainsi donc, aux *Études de mœurs* la richesse du roman, le luxe des descriptions, les découpures bizarres, la passion à plein cœur, les fleurs à pleines mains, les phases sociales, les maisons de toutes nos villes, tous les styles et tous les genres, en un mot toutes les *individualités* que nous avons signalées. Cette partie du monument, la plus vaste, la plus ardente, multiple en ses combinaisons, devait occuper principalement la jeunesse de l'auteur. Pour pouvoir aborder de si diverses peintures, ne faut-il pas avoir encore quelques facultés exorbitantes, des idées qui débordent, une fécondante chaleur de cœur ? Ces choses accomplies, l'auteur n'aura-t-il pas fait sur des proportions gigantesques une sorte de *speculum mundi*[1] *?* Jadis Shakspeare s'est, dit-on, proposé dans ses compositions scéniques un semblable but ; mais, de son temps, la société n'était-elle pas plus tranchée, conséquemment moins compliquée. Puis le théâtre exclut d'ailleurs les peines inouïes et les obstacles presque infranchissables que soulèvent les transitions auxquelles Boileau faisait une part si large, que l'absence de ce travail lui donnait une moins grande estime pour le beau livre de La Bruyère. Ainsi, d'abord, et en ne comparant que les communes résistances de la matière à ouvrer, l'auteur d'aujourd'hui a trouvé le problème plus difficile à résoudre ; puis, il le trouve agrandi et d'autant plus rude à entreprendre, qu'il compte autour de lui plus de hauts et solennels devanciers.

Telle est la large base sur laquelle vont s'élever les *Études philosophiques*. Après avoir accusé dans ses *Études de mœurs au dix-neuvième siècle* toutes les plaies sociales, dépeint toutes les professions, parcouru toutes les localités, exploré tous les âges, montré l'homme et la femme dans toutes leurs transformations civiles ou naturelles, physiques ou morales, après nous avoir

enfin dépeint les effets sociaux, ici l'auteur tend à remonter aux causes de ces effets. Dans les premières assises de cette construction sont pressées et foulées les individualités typisées[1] ; dans la seconde se dressent des types individualisés. Ce peu de mots révèle la loi littéraire au moyen de laquelle M. de Balzac a su jeter le sentiment et la vie dans ce monde écrit. Ainsi là où, dans les *Études de mœurs*, il a peint, dans le père Grandet, un avare qui semble être l'avarice tout entière ; ici, sa plume met l'avarice aux prises avec elle-même dans maître Cornélius, personnage allégorique qui a toute la saveur d'un avare habilement peint en pied. Les *effets* étant plus considérables que ne le sont les *causes*, les *Études philosophiques* semblent devoir offrir un cercle plus rétréci que ne l'est celui des *Études de mœurs*. Cela est vrai. Mais si l'œuvre paraît aller en diminuant de volume, elle gagne en intensité ; pour tout dire en un mot, elle se condense.

Maintenant, pour dégager par l'analyse l'essence de cette seconde partie du grand ouvrage, il faut montrer l'âme qui la fait mouvoir, il faut marquer les reflets brillants qu'y projette la science inconnue dont la pensée conduit l'auteur malgré lui. Nous l'avouerons, cette découverte demandait chez le critique une conscience de lecture qui manque à notre Critique moderne. Si nous n'avions pas plus vivement senti les beautés que les défauts de ces compositions, peut-être leur sens caché nous aurait-il échappé. Mais quelques passages rapprochés les uns des autres, quelques épigraphes étudiées avec soin, nous ont mis sur la voie. Pour nous, il est évident que M. de Balzac considère la pensée comme la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, conséquemment de la société. Il croit que toutes les idées, conséquemment tous les sentiments, sont des dissolvants plus ou moins actifs. Les instincts, violemment surexcités par les combinaisons factices que créent les idées sociales, peuvent, selon lui, produire en l'homme des foudroiements brusques ou le faire tomber dans un affaissement successif et pareil à la mort ; il croit que la pensée, augmentée de la force passagère que lui prête la passion, et telle que la société la fait, devient nécessairement pour l'homme un poison, un poignard. En d'autres termes et suivant l'axiome de Jean-Jacques, *l'homme qui pense est un animal dépravé*[2]. « Assurément, dit M. Ph. Ch.[3], il n'est pas de donnée plus tragique. A mesure que l'homme se civilise, il se

suicide. Le désordre et le ravage portés par l'intelligence dans l'homme, considéré comme individu et comme être social, telle est l'idée que M. de Balzac a jetée dans ses œuvres. Rabelais avait vu, dans un autre temps, l'étrange effet de la pensée religieuse qui, à force de pénétrer la société, achevait de la dissoudre. L'âme, divinisée par le christianisme, avait tout envahi. Le spiritualisme effaçait la matière ; le symbole, l'idéalisation régnaient sans partage ; pour un symbole l'Occident s'était rué sur l'Orient. Il dominait la poésie, qu'il réduisait à l'état de fantôme, en multipliant les personnifications allégoriques, en bannissant de son domaine les êtres vivants, la chair et le sang humains. Rabelais s'arma d'un symbole pour faire la guerre au symbole. Holà ! messer Gaster, voici votre règne ! Tonnes pleines d'hypocras, bons saucissons chargés d'épices, bombance gigantesque, culte de la dive bouteille, douce abbaye de Thélème, dont le *rien-faire* est la liturgie, venez ! et donnez-nous, dans une épopée immense l'apothéose de ce corps humain que l'on foule aux pieds. L'ère de Rabelais a expiré, celle qu'il annonçait parcourt son cycle et l'accomplit. Ce ne sont plus les ravages de la pensée idéaliste, mais ceux du sensualisme analytique que le romancier philosophe peut retracer aujourd'hui. »

Certes, la phrase de Jean-Jacques, commentée par Godwin, poétisée par lord Byron, atteste combien peu serait neuve la pensée intime de M. de Balzac. Là, néanmoins, commence la grandeur de son œuvre. Les plus immenses découvertes des sciences mathématiques ou physiques ne sont jamais que la preuve cherchée, trouvée ou devinée d'un fait déjà connu. Des générations entières avaient vu les révolutions de la terre et du ciel ; Newton, Kepler, Lagrange, Laplace, Arago en ont dit, en disent encore les causes, ils prouvent en un mot. Le fait physico-moral qui meut le monde social avait été mieux formulé par la sagesse des nations que Rousseau ne l'a formulé lui-même. *La lame use le fourreau*, dit le peuple. M. de Balzac, lui, écrit *Louis Lambert !* Il prouve à la manière des savants. Nous avons à dessein cité l'histoire de *Louis Lambert*. Là se trouve, en germe informe, cette science tenue secrète, science cruellement positive, dit-on, et qui terminerait bien des discussions philosophiques. Pour *Louis Lambert*, y dit-il, *la Volonté, la Pensée étaient des forces vives*. Soit prouvée cette proposition, voyez où elle mène ?

Avant de publier *Louis Lambert*, l'auteur avait dit dans *la Peau de chagrin :* « Elle parut s'amuser beaucoup (Fœdora) en apprenant que la volonté humaine était une force matérielle semblable à la vapeur. » Étudiez l'épigraphe mise en tête de l'*Adieu*[1], où l'auteur nous a peint une femme naissant tout à coup à la vie en retrouvant sa raison ; enfant par la faiblesse, femme pour sentir un bonheur complet ? La vie et l'amour tombent sur elle comme la foudre, elle n'en soutient pas l'assaut, elle meurt ! « Les plus hardis physiologistes, dit la terrible épigraphe, sont effrayés par les résultats physiques de ce phénomène moral qui n'est cependant qu'un foudroiement opéré à l'intérieur, et, comme tous les effets électriques, bizarre et capricieux dans ses modes. » Voyez, dans *le Médecin de campagne*, la discussion sur le suicide ? « Aussi, dit Benassis, est-ce la pensée qui tue et non le pistolet. » Enfin, dans la nouvelle édition de *Louis Lambert*, déjà imprimée pour ces *Études philosophiques*, et dont le libraire nous a confié les épreuves, se trouvent ces mots : « Notre cervelle est le matras où nous transportons ce que nos diverses organisations peuvent absorber de matière éthérée, base commune de plusieurs substances connues sous les noms impropres d'électricité, chaleur, lumière, fluide galvanique, magnétique, etc., et d'où elle sort sous forme de pensée. » Rapprochez ces fragments épars dans l'œuvre des belles pages où Balthazar Claës explique l'absolu chimique et dit à sa femme : « Nos sentiments sont l'effet d'un gaz qui se dégage ? » n'apercevrez-vous pas les éléments d'une œuvre scientifique dont les éclairs jaillissent, malgré l'auteur ? Ici nous sommes loin de *l'homme qui pense est un animal dépravé.* La question est indécise ! Quelle est la fin de l'homme du moment où celui qui ne désire rien, qui vit sous la forme d'une plante, existe cent ans, tandis que l'artiste créateur doit mourir jeune ? « Où est le soleil, là est la pensée ; où est le froid, là est le crétinisme, là est la longévité, est-il dit dans *Louis Lambert.* Ce fait est toute une science. » Ces paroles, et beaucoup d'autres qui les étendent ou les confirment, semées dans cent pages de M. de Balzac, expliquent ses *Études philosophiques.*

Avant d'arriver à la société composée d'hommes, l'auteur a dû s'appliquer à décomposer l'homme, qui en est pour ainsi dire l'*unité.* Or, les critiques n'ont pas vu que *la Peau de chagrin* est un arrêt physiologique, définitif, porté par la science moderne,

sur la vie humaine ; que cet ouvrage en est l'expression poétique, abstraction faite des individualités sociales. L'effet produit par le désir, par la passion, sur le capital des forces humaines, n'y est-il pas magnifiquement accusé ? De là cette morale que peignait si énergiquement le caporal Trim, par le moulinet qu'il trace en l'air avec son bâton et dont M. de Balzac a fait une épigraphe si mal comprise par la plupart des lecteurs. Peu de personnes ont vu qu'après un tel arrêt porté sur notre organisation, il n'y avait d'autres ressources, pour la généralité des hommes, que de se laisser aller à l'allure *serpentine* de la vie, aux ondulations bizarres de la destinée. Donc, après avoir poétiquement formulé, dans *la Peau de chagrin*, le système de l'homme, considéré comme organisation, et en avoir dégagé cet axiome : « La vie décroît en raison directe de la puissance des désirs ou de la dissipation des idées », l'auteur prend cet axiome comme un cicérone prend la torche pour vous introduire dans les souterrains de Rome, il vous dit : Suivez-moi ! Examinons le mécanisme dont vous avez vu les effets dans les *Études de mœurs !* Alors il fait passer sous vos yeux les sentiments humains dans ce qu'ils ont de plus expressif en comptant sur votre intelligence pour revenir par des dégradations aux crises moins fortes dont se composent les événements de la vie individuelle. Il s'élance, il montre l'*idée* exagérant l'*instinct*, arrivant à la passion, et qui, incessamment placée sous le coup des influences sociales, devient désorganisatrice. Ainsi, dans l'*Adieu*, l'idée du bonheur, exaltée à son plus haut degré social, foudroie l'épouse, et par épouse l'auteur entend nécessairement l'épouse et l'amante. Dans *le Réquisitionnaire*, c'est une mère tuée par la violence du sentiment maternel. Voilà donc la femme considérée sous ses trois faces sociales, comme amante, comme épouse, comme mère, et devenant, sous ses trois aspects, victime de l'*idée*. Dans *El Verdugo*, c'est l'idée de dynastie mettant une hache dans la main d'un fils, lui faisant commettre tous les crimes en un seul. « Là, dit encore M. Ph. Ch.[1], le parricide est ordonné par une famille et au nom d'une chimère sociale, le parricide pour sauver un titre ! » Voyez comme dans *l'Élixir de longue vie* l'idée Hérédité devient meurtrière à son tour, et combien est acéré le poignard qu'elle met dans la main des enfants ! Suivez-moi, si vous en avez le courage ? venons assister ensemble à ce terrible *drame* exécuté *au bord de la mer ?*

Le voyez-vous, ce pénitent sinistre, assis immobile au haut de son rocher ? Eh bien, là encore l'idée a porté ses ravages ! la paternité, à son tour, est devenue *tueuse*. Ce pénitent est un père qui a noyé son fils parce qu'il soupçonnait en lui des instincts que la société réprouve, et s'est fait meurtrier pour que son fils ne le devînt pas. Idée sublime ! Examinez maintenant cette autre étude, dont le titre ingénieux est à lui seul toute une biographie : *Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau, marchand parfumeur, chevalier de la Légion d'Honneur et adjoint au maire du deuxième arrondissement de la ville de Paris ;* le développement du décourageant axiome formulé par *la Peau de chagrin* marche à travers le monde en y versant des lumières sur toutes les catastrophes. *César Birotteau*, type parfait du négociant probe, du négociant pour qui la considération est une autre atmosphère indispensable, est tué soudainement par l'idée Probité comme par un coup de pistolet; il a soutenu le malheur goutte à goutte, il ne soutient pas la joie et la vie qui tombent sur lui comme une trombe et le brisent. Cette étude est un chapitre de plus ajouté à l'histoire d'une famille que les pinceaux de M. de Balzac ont surtout affectionnée. Le pauvre vicaire de Saint-Gatien, qui joue un rôle dans les *Études de mœurs*, est représenté ici dans la personne de son frère ; mais *François Birotteau* est une individualité, tandis que *César Birotteau* sera regardé comme le type de cette classe nombreuse à laquelle appartiennent plusieurs personnages semés dans l'œuvre de l'auteur, figures modestes dont la grandeur vient de la manière dont elles se détachent sur le fond commun des souffrances humaines, qu'elles semblent réveiller toutes avec les leurs. Telles sont *la Fosseuse* et *Gondrin*, dans *le Médecin de campagne ;* la grande *Nanon*, madame *Grandet* et sa fille, dans *Eugénie Grandet ; l'Enfant maudit*, *Juana de Mancini*, *le Comte Chabert*, *le père Goriot*, *Pauline de Villenoix*, *Louis Lambert* et plusieurs autres. En effet, nul auteur n'a su mieux assigner sa part à chacune des sphères sociales. S'il transfigure le monde des millionnaires, il semble affectionner, il caresse le monde où l'on souffre ; partout dans son œuvre les gens dépouillés comparaissent auprès des spoliateurs. Un jour cette justice lui sera rendue. Si Walter-Scott plaide pour les habits brodés, M. de Balzac a réveillé nos sympathies pour les infortunes courageuses, pour les chagrins domestiques. Son style n'est mordant, sa raillerie n'est incisive

que pour les riches ; pour les pauvres et les souffrants, sa palette n'a que de douces couleurs. Vient ensuite *Maître Cornélius*, cette forte étude historique, où l'on retrouve si nettement dessinés les traits les plus curieux de cette grande figure de Louis XI, toujours incomplètement reproduite dans les tableaux des romanciers ou dramaturges ; et là, voyez quelle inévitable logique ! c'est l'idée Avarice tuant l'avare dans la personne du vieil argentier. *Le Chef-d'œuvre inconnu* nous montre l'art tuant l'œuvre ; première initiation à la tragédie de *Louis Lambert.* Dans *l'Auberge rouge*, cette sanglante histoire d'un parvenu, la plus terrible peut-être qu'ait imaginée M. de Balzac, se trouve une analogie magnifiquement exécutée entre l'idée d'un crime et le crime même. Là, selon nous, à part les détails de cette composition, se rencontrent les plus sévères déductions du thème général. Un être débile tué par la terreur est le résultat de l'histoire intitulée *l'Enfant maudit*, délicieuse histoire désormais complétée par un nouveau volume que chacun pressentait. La chaude et savante étude des *Proscrits* contient plusieurs propositions identiques : le suicide d'un enfant que l'ambition du ciel dégoûte de la vie, le génie devenant funeste à un grand poète, et l'idée de Patrie faisant crier à ce poète : — Mort aux Guelfes ! au moment où il vient de peindre les supplices infernaux destinés aux assassins. *Jésus-Christ en Flandre* est la démonstration de la puissance de la foi, considérée aussi comme idée. Ici la conclusion habituelle de M. de Balzac eût pu être facilement appliquée, car à combien de martyrs cette idée n'a-t-elle pas été funeste ? mais il a mieux aimé se reposer un instant de son affligeant système et faire luire un rayon du ciel à travers les masses de ténèbres dont il nous montre environnés. « Dans ce conte », suivant l'expression du critique déjà cité, « les pariahs de la société, ceux qu'elle bannit de ses universités et de ses colléges, restent fidèles à leurs croyances, et conservent, avec leur pureté morale, la force de cette foi qui les sauve, tandis que les gens supérieurs, fiers de leur haute capacité, voient s'accroître leurs maux avec leur orgueil, et leurs douleurs avec leurs lumières ». Le rêve fantastique intitulé *l'Église*[1] est une saisissante vision des idées religieuses se dévorant elles-mêmes, et croulant tour à tour les unes sur les autres, ruinées par l'incrédulité, qui est aussi une idée. *Louis Lambert* est la plus pénétrante et la plus admirable démonstration de l'axiome fondamental des *Études philosophiques.*

N'est-ce pas la *pensée tuant le penseur ?* fait cruellement vrai que M. de Balzac a suivi pas à pas dans le cerveau, et dont *Manfred* est la poésie, comme *Faust* en est le drame.

L'ordre adopté par l'éditeur pour la publication successive des *Études philosophiques* nous oblige à garder le silence sur l'*Ecce Homo*[1], terrible contre-partie de *Louis Lambert*. Il faut aussi que nous nous taisions sur ces titres qui annoncent de beaux livres, les puînés de *Louis Lambert*, sans doute ! — *Sœur Marie-des-Anges*[2], — *Le Livre des douleurs*, — *Melmoth réconcilié*, — *Aventures d'unei dée heureuse*[3] ; sur *Séraphîta* même, quoique *la Revue de Paris* en ait publié le commencement. Même silence sur *le Prophète*, sur *le Président Fritot*, sur *le Philanthrope et le Chrétien*[4]. Mais ce que nous pouvons prévoir, c'est que l'auteur n'oubliera aucun sentiment humain, aucune idée, que toute l'âme de l'homme va passer dans son redoutable creuset, comme toute la société a passé sous ses pinceaux. *La Comédie du diable*[5], si bouffonne en apparence, est devenue, dans cette édition, une âpre critique des gouvernements, une sorte de tohu-bohu des politiques, une sarcastique transition pour arriver à la conclusion de l'œuvre, à cette *Histoire de la succession du marquis de Carabas*[6], qui sera la formule allégorique de la vie collective des nations, comme *la Peau de chagrin* est la formule de la vie. « C'est non-seulement, dit M. Ph. Ch., à qui nous emprunterons ce dernier aperçu (car à lui aussi ont été faites quelques confidences sur cet ouvrage), c'est non-seulement la société dans ses masses que frappe de mort l'égoïsme, fils de l'analyse et de cette raison approfondissante qui nous ramène sans cesse à notre personnalité ; c'est aussi la société dans ses éléments partiels, c'est encore le gouvernement et la politique. De degrés en degrés, l'auteur s'élèvera jusqu'à cette dernière ironie, la plus haute et la plus en harmonie avec notre temps. Dans l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas*, dernière œuvre qui complétera la grande vue philosophique de M. de Balzac, nous verrons la société politique en proie à la même impuissance, au même néant qui dévore *Raphaël* dans *la Peau de chagrin ;* même intensité de désir, même éclat extérieur, même misère réelle, même formule inévitable, éternelle, où la *Nationalité* se trouvera pressée comme l'*Individualisme* l'est dans la sienne. »

Ces hautes vues philosophiques seront complétées par plusieurs autres *études* en germe dans la pensée de l'auteur, mais que son

inépuisable verve aura peut-être fait éclore avant que nous ayons achevé nous-même ces pages arides où nous disséquons péniblement le génie le plus chaud, le plus vivace, le plus fécond de notre époque.

Dans notre désir de nous rendre compte à nous-même d'un ouvrage dont la portée effraie, et où la pensée se perd comme un voyageur s'égare dans le dédale des arcades d'une ville qui n'existe plus (comparaison juste pour une ville commencée qui n'existe pas encore, à la différence près des ruines aux constructions neuves), nous avions aperçu dans les *Études philosophiques*, telles que l'auteur nous les montre aujourd'hui, les traces d'une espérance qui vivifie ces désespérantes figures d'*écorchés*. Il nous semblait, si nous pouvons risquer cette image, qu'au sein de ces passions déchaînées et qui crient aussi puissamment que dans le finale de *Don Juan*, une voix religieuse, et pleine de suavités, mystérieuse, mais consolatrice, dominait ces cris horribles et montait vers le ciel. En rassemblant dans la pensée ces grandes poésies : *L'Enfant maudit*, *les Proscrits*, *Louis Lambert*, *Jésus-Christ en Flandre* et *Séraphîta;* en leur supposant quelques anneaux, quelques compositions intermédiaires, nous avons aimé à penser qu'à travers nos sentiments foudroyés par l'analyse, l'auteur faisait courir un radieux rayon de foi, une mélodieuse métempsychose chrétienne qui commençait dans les douleurs terrestres et aboutissait au ciel. Nous l'avons demandé, non sans émotion, à l'auteur, et il nous a confirmé dans cette croyance par un de ces mots qui viennent de l'âme, qui révèlent un beau cœur. Donc, lorsque cet architecte aura fini d'agiter sa baguette magique, des lueurs divines éclaireront sa cathédrale, dont la destination sera double, comme l'est celle de ces beaux monuments du moyen-âge en dehors desquels se pressent les passions humaines sous de fantastiques figures d'hommes ou d'animaux, tandis qu'à l'intérieur rayonnent les beautés pures de l'autel.

Faisons des vœux pour que la Critique soit bienveillante à ce laborieux ouvrier, souhaitons que ni le découragement, ni la maladie, ni la misère ne lui arrachent des mains son outil créateur ; car nous l'aurons dit le premier et nous nous ferons gloire de l'avoir dit, il s'agit ici d'une des plus immenses entreprises qu'un seul homme ait osé concevoir ; il s'agit d'une œuvre qu'un poète ingénieux nommait, devant nous, *les Mille et une nuits de l'Occi-*

dent, sans savoir que ces morceaux, si divers, si poétiques, si vrais, pris séparément, s'enchaînaient et devaient produire le *speculum mundi* dont nous parlions !

Et que sera-ce, lorsque, plus tard, la troisième partie, dont le titre est connu de quelques amis de l'auteur, quand les *Études analytiques*, auxquelles appartiennent évidemment la *Physiologie du mariage* et le *Traité de la vie extérieure*[1], dont plusieurs fragments ont été publiés, quand ces dernières conséquences d'une vaste pensée viendront couronner de leurs riches entablements ce palais littéraire, comparable aux poëmes que les Sarrasins écrivaient en marbre, et sur lequel ils gravaient l'Alcoran en caractères d'or ? A ce dernier labeur, où se concentrera l'examen railleur des *principes* sociaux, appartient encore un livre dont le titre *(la Monographie de la vertu)* a plus d'une fois excité la curiosité de ceux qui, du fond de leurs solitudes, applaudissent aux efforts de l'auteur, qui marquent avec orgueil les phases progressives de son talent, et s'initient par des vœux à ses fatigues et à ses veilles.

Ainsi donc, quand les *Études de mœurs* auront peint la société dans tous *ses effets*, les *Études philosophiques* en constateront les *causes*, et les *Etudes analytiques* en creuseront *les principes*. Ces trois mots sont la clef de cette œuvre étourdissante par sa profondeur, surprenante par ses détails, dont nous avons essayé de faire comprendre ici toute la portée.

FÉLIX DAVIN.

6 décembre [1834].

ÉTUDES DE MŒURS AU XIXe SIÈCLE.

INTRODUCTION[1].

1835.

Nous avons essayé déjà de donner, dans l'*Introduction aux Études philosophiques*, le dessin général du grand ouvrage dont les *Études de mœurs* constituent la première partie, car ici l'auteur définit en quelque sorte les termes de la proposition qu'il doit résoudre ailleurs ; ainsi, notre tâche se borne à montrer les attaches par lesquelles cette première partie, si vaste dans son ensemble. si variée dans ses accidents, se soude aux deux autres dont elle est la base. Toute œuvre humaine se produit en un certain ordre qui permet au regard d'en relier les détails à la masse, et cet ordre suppose des divisions. Si les *Études de mœurs* manquaient de cette harmonie architecturale, il serait impossible d'en découvrir la pensée : tout y serait confus à l'œil et nécessairement fatigant à l'esprit. Avant d'examiner les *Études de mœurs*, il faut donc en saisir les principales lignes, assez nettement accusées d'ailleurs dans les titres des six portions dont elle se compose, et que voici :

Scènes de la vie privée,
Scènes de la vie de province,
Scènes de la vie parisienne,
Scènes de la vie politique,
Scènes de la vie militaire,
Scènes de la vie de campagne.

Chacune de ces divisions exprime évidemment une face du monde social, et leurs énoncés reproduisent déjà les ondulations

de la vie humaine. « Dans les *Scènes de la vie privée*, avons-nous dit ailleurs[1], la vie est prise entre les derniers développements de la puberté qui finit, et les premiers calculs d'une virilité qui commence. Là donc, principalement des émotions, des sensations irréfléchies ; là, des fautes commises moins par la volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde ; là, pour les femmes, le malheur vient de leurs croyances dans la sincérité des sentiments, ou de leur attachement à leurs rêves que les enseignements de la vie dissiperont. Le jeune homme est pur ; les infortunes naissent de l'antagonisme méconnu que produisent les lois sociales entre les plus naturels désirs et les plus impérieux souhaits de nos instincts dans toute leur vigueur ; là, le chagrin a pour principe la première et la plus excusable de nos erreurs. Cette première vue de la destinée humaine était sans encadrement possible. Aussi l'auteur s'est-il complaisamment promené partout : ici, dans le fond d'une campagne ; là, en province ; plus loin, dans Paris. Les *Scènes de la vie de province* sont destinées à représenter cette phase de la vie humaine où les passions, les calculs et les idées prennent la place des sensations, des mouvements irréfléchis, des images acceptées comme des réalités. A vingt ans, les sentiments se produisent généreux ; à trente ans, déjà tout commence à se chiffrer, l'homme devient égoïste. Un esprit de second ordre se serait contenté d'accomplir cette tâche ; l'auteur, amoureux de difficultés à vaincre, a voulu lui donner un cadre ; il a choisi le plus simple en apparence, le plus négligé de tous jusqu'à ce jour, mais le plus harmonieux, le plus riche en demi-teintes, la vie de province. Là, dans des tableaux dont la bordure est étroite, mais dont la toile présente des sujets qui touchent aux intérêts généraux de la société, l'auteur s'est attaché à nous montrer sous ses mille faces la grande transition par laquelle les hommes passent de l'émotion sans arrière-pensées aux idées les plus politiques. La vie devient sérieuse ; les intérêts positifs contrecarrent à tout moment les passions violentes aussi bien que les espérances les plus naïves. Les désillusionnements commencent : ici, se révèlent les frottements du mécanisme social : là, le choc journalier des intérêts moraux ou pécuniaires fait jaillir le drame et, parfois le crime, au sein de la famille en apparence la plus calme. L'auteur dévoile les tracasseries mesquines dont la périodicité concentre un intérêt poignant sur le moindre détail

d'existence. Il nous initie au secret de ces petites rivalités, de ces jalousies de voisinage, de ces tracasseries de ménage dont la force s'accroissant chaque jour, dégrade en peu de temps les hommes, et affaiblit les plus rudes volontés. La grâce des rêves s'envole, chacun voit juste, et prise dans la vie le bonheur des matérialités, là où, dans les *Scènes de la vie privée*, il s'abandonnait au platonisme. La femme raisonne au lieu de sentir, elle calcule sa chute là où elle se livrait. Enfin la vie s'est rembrunie en mûrissant. Dans les *Scènes de la vie parisienne*, les questions s'élargissent, l'existence y est peinte à grands traits ; elle y arrive graduellement à l'âge qui touche à la décrépitude. Une capitale était le seul cadre possible pour ces peintures d'une époque climatérique, où les infirmités n'affligent pas moins le cœur que le corps de l'homme. Ici, les sentiments vrais sont des exceptions et sont brisés par le jeu des intérêts, écrasés entre les rouages de ce monde mécanique ; la vertu y est calomniée, l'innocence y est vendue, les passions ont fait place à des goûts ruineux, à des vices ; tout se subtilise[1], s'analyse, se vend et s'achète ; c'est un bazar où tout est coté ; les calculs s'y font au grand jour et sans pudeur, l'humanité n'a plus que deux formes, le trompeur et le trompé ; c'est à qui s'assujétira la civilisation et la pressurera pour lui seul ; la mort des grands parents est attendue, l'honnête homme est un niais, les idées généreuses sont des moyens, la religion est jugée comme une nécessité de gouvernement, la probité devient une position ; tout s'exploite, se débite ; le ridicule est une annonce et un passeport ; le jeune homme a cent ans, et il insulte la vieillesse. »

Aux *Scènes de la vie parisienne*, finissent les peintures de la vie individuelle. Déjà, dans ces trois galeries de tableaux, chacun s'est revu jeune, homme et vieillard. La vie a fleuri, l'âme s'est épanouie, comme a dit l'auteur, *sous la puissance solaire de l'amour;* puis les calculs sont venus, l'amour est devenu de la passion, la force a conduit à l'abus, enfin l'accumulation des intérêts et la continuelle satisfaction des sens, le blasement[2] de l'âme et d'implacables nécessités en présence ont produit les extrêmes de la vie parisienne. Tout est dit sur l'homme en tant qu'homme. Les *Scènes de la vie politique* exprimeront des pensées plus vastes. Les gens mis en scène y représenteront les intérêts des masses, ils se placeront au-dessus des lois auxquelles étaient asservis les personnages des trois séries précédentes qui les combattaient

avec plus ou moins de succès. Cette fois, ce ne sera plus le jeu d'un intérêt privé que l'auteur nous peindra ; mais l'effroyable mouvement de la machine sociale, et les contrastes produits par les intérêts particuliers qui se mêlent à l'intérêt général. Jusque-là l'auteur a montré les sentiments et la pensée en opposition constante avec la société, mais dans les *Scènes de la vie politique*, il montrera la pensée devenant une force organisatrice, et le sentiment complétement aboli. Là donc, les situations offriront un comique et un tragique grandioses. Les personnages ont derrière eux un peuple et une monarchie en présence ; ils symbolisent en eux le passé, l'avenir ou ses transitions, et luttent non plus avec des individus, mais avec des affections personnifiées, avec les résistances du moment représentées par des hommes. Les *Scènes de la vie militaire* sont la conséquence des *Scènes de la vie politique.* Les nations ont des intérêts, ces intérêts se formulent chez quelques hommes privilégiés, destinés à conduire les masses, et ces hommes qui stipulent pour elles, les mettent en mouvement. Les *Scènes de la vie militaire* sont donc destinées à peindre dans ses principaux traits la vie des masses en marche pour se combattre. Ce ne seront plus les vues d'intérieur prises dans les villes, mais la peinture d'un pays tout entier ; ce ne seront plus les mœurs d'un individu, mais celles d'une armée ; ce ne sera plus un appartement, mais un champ de bataille ; non plus la lutte étroite d'un homme avec un homme, d'un homme avec une femme ou de deux femmes entre elles, mais le choc de la France et de l'Europe, ou le trône des Bourbons que veulent relever dans la Vendée quelques hommes généreux, ou l'émigration aux prises avec la république dans la Bretagne, deux convictions qui se permettent tout, comme autrefois les catholiques et les protestants. Enfin ce sera la nation tantôt triomphante et tantôt vaincue. Après les étourdissants tableaux de cette série, viendront les peintures pleines de calme de la *Vie de campagne.* On retrouvera, dans les scènes dont elles se composeront, les hommes froissés par le monde, par les révolutions, à moitié brisés par les fatigues de la guerre, dégoûtés de la politique. Là donc le repos après le mouvement, les paysages après les intérieurs, les douces et uniformes occupations de la vie des champs après le tracas de Paris, les cicatrices après les blessures ; mais aussi les mêmes intérêts, la même lutte, quoique affaiblis par le défaut de contact, comme les

passions se trouvent adoucies dans la solitude. Cette dernière partie de l'œuvre sera comme le soir après une journée bien remplie, le soir d'un jour chaud, le soir avec ses teintes solennelles, ses reflets bruns, ses nuages colorés, ses éclairs de chaleur et ses coups de tonnerre étouffés. Les idées religieuses, la vraie philanthropie, la vertu sans emphase, les résignations s'y montrent dans toute leur puissance accompagnées de leurs poésies, comme une prière avant le coucher de la famille. Partout les cheveux blancs de la vieillesse expérimentée s'y mêlent aux blondes touffes de l'enfance. Les larges oppositions de cette magnifique partie avec les précédentes, ne seront comprises que quand les *Études de mœurs* seront terminées.

Pour qui veut embrasser dans toutes ses conséquences le thème de chaque série, dont nous venons de dessiner les masses principales ; pour qui sait en deviner les variations, en comprendre l'importance, en voir les mille figures, sans même considérer le lien qui les fera toutes converger vers un centre lumineux, n'y a-t-il pas de quoi nier le monument et douter de l'architecte ? Aussi les doutes ne manquent-ils point. Aussi avons-nous entendu prédire le découragement de l'auteur, et lui pronostiquer des revers, des insuccès par des envieux qui les prépareraient, s'ils en avaient le pouvoir. Nous lisons chaque jour les assertions les plus erronées et sur l'homme et sur ses efforts. L'un de nos critiques les plus émouvants accuse M. de Balzac de rêver des séries fantastiques de volumes qu'il n'écrira jamais, tandis qu'un autre lui demande sérieusement où l'on ira se loger s'il continue son système de publication. Enfin, il nous a été railleusement reproché de prêter notre plume à un écrivain qui, faute de temps, ne peut ni s'expliquer lui-même, ni réfuter la critique[1]. Notre projet est trop honorable pour que nous l'abandonnions. Ce n'est pas notre faute si les mœurs littéraires de cette époque sont telles, qu'il y ait du courage à plaider une cause gagnée, sans avoir d'autre peine que celle de dire la vérité. Des six portions de la première partie d'une œuvre, qu'on peut à bon droit nommer gigantesque, trois sont achevées déjà. Quant aux trois autres, nous pouvons, sans nuire à aucun intérêt, montrer combien elles sont avancées. Les *Conversations entre onze heures et minuit*, dont un fragment a paru dans les *Contes bruns*, et qui ouvrent les *Scènes de la vie politique*, sont achevées. *Les Chouans*, dont la seconde édition est presque épuisée,

appartiennent, aussi bien que *les Vendéens*, aux *Scènes de la vie militaire*. Le titre de ces deux fragments indique assez qu'avant de montrer nos armées combattant au XIXe siècle sous presque toutes les latitudes, l'auteur y a peint la guerre civile sous ses deux faces : la guerre civile régulière, honorable dans *les Vendéens ;* et, dans *les Chouans*, la guerre de partisans qui ne va pas sans crimes politiques ni sans pillage. *La Bataille*, annoncée déjà plusieurs fois, et dont la publication a été retardée par des scrupules pleins de modestie, ce livre connu de quelques amis, forme un des plus grands tableaux de cette série où abondent tant d'héroïques figures, tant d'incidents dramatiques consacrés par l'histoire, et que le romancier n'aurait jamais inventés aussi beaux qu'ils le sont. Les sympathies du public ont déjà, malgré les journaux, rendu justice au *Médecin de campagne*, la première des *Scènes de la vie de campagne. Le Lys dans la vallée*, tableau où se retrouvent, à un degré peut-être supérieur, les qualités du *Médecin de campagne*, et qui dépend également de cette série, va se publier dans l'une de nos Revues. Cet aperçu des travaux de l'auteur laisse voir au public les *Études de mœurs*, aussi riches de tableaux gardés dans l'atelier du peintre que de tableaux exposés. Si donc l'étendue de l'œuvre paraît immense, l'auteur oppose une puissance, une énergie égales à la longueur et à la difficulté de son entreprise. Néanmoins M. de Balzac ne s'abuse point sur ses forces ; s'il a ses moments de courage, il a ses moments de doute. Il fallait ne pas le connaître pour l'accuser d'immodestie et d'exagération dans la croyance que tout homme doit avoir en soi-même quand il veut écrire. L'auteur qui a condamné à l'oubli tous ses livres écrits avant *le Dernier Chouan*, et qui, désespéré de l'imperfection de cet ouvrage, a passé plus d'une année à le recommencer sous le titre de *les Chouans*, cet auteur nous semble à l'abri du ridicule. Aussi la critique nous a-t-elle semblé par trop stérile en venant reprocher à l'écrivain ses premières ébauches. N'y aurait-il pas quelque chose de ridicule à opposer aux créations actuelles de Léopold Robert, de Schnetz, de Gudin et de Delacroix, les yeux et les oreilles qu'ils ont dessinés dans l'école sur leur premier vélin. Dans ce système, un grand écrivain serait comptable des thèmes et des versions qu'il aurait manqués au collége, et la critique viendrait, jusque par-dessus son épaule, voir les bâtons qu'il a tracés autrefois sous les regards de son

premier magister. L'injustice de la critique a rendu ces misérables détails d'autant plus nécessaires, que M. de Balzac ne répond que par des progrès, aux insinuations perfides, aux mauvaises plaisanteries, aux calomnies doucereuses, dont il est l'objet, comme le sera tout homme qui voudra s'élever au-dessus de la masse. A peine a-t-il le temps de créer, comment aurait-il celui de discuter ? Le critique, empressé de lui reprocher des jactances dans lesquelles un esprit moins partial aurait reconnu les plaisanteries faites entre les quatre murs de la vie privée, craignait que l'incessante attention avec laquelle M. de Balzac corrige ses ouvrages n'en altérât la valeur. Comment concilier le reproche fait à l'amour-propre de l'homme, avec la bonne foi d'un auteur si jaloux de se perfectionner ? Les *Études de mœurs* auraient été des espèces de Mille et une nuits, de Mille et un jours, de Mille et un quarts d'heure, enfin une durable collection de contes, de nouvelles, de récits comme il en existe déjà, sans la pensée qui en unit toutes les parties les unes aux autres, sans la vaste trilogie que formeront les trois parties de l'œuvre complète. Nous devons l'unité de cette œuvre à une réflexion que M. de Balzac fit de bonne heure sur l'ensemble des œuvres de Walter-Scott. Il nous la disait à nous-mêmes, en nous donnant des conseils sur le sens général qu'un écrivain serait tenu de faire exprimer à ses travaux pour subsister dans la Langue. — « Il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système, disait-il. Voltaire a été une pensée aussi bien que Marius, et il a triomphé. Quoique grand, le barde écossais n'a fait qu'exposer un certain nombre de pierres habilement sculptées, où se voient d'admirables figures, où revit le génie de chaque époque, et dont presque toutes sont sublimes ; mais où est le monument ? s'il se rencontre chez lui les séduisants effets d'une merveilleuse analyse, il y manque une synthèse. Son œuvre ressemble au Musée de la rue des Petits-Augustins où chaque chose, magnifique en elle-même, ne tient à rien, ne concorde à aucun édifice. Le génie n'est complet que quand il joint à la faculté de créer, la puissance de coordonner ses créations. Il ne suffit pas d'observer et de peindre, il faut encore peindre et observer dans un but quelconque. Le conteur du nord avait un trop perçant coup-d'œil pour que cette pensée ne lui vînt pas, mais elle lui vint certes trop tard. Si vous voulez vous implanter comme un cèdre ou comme un palmier dans notre littérature de

sables mouvants, il s'agit donc d'être, dans un autre ordre d'idées, Walter-Scott plus un architecte. Mais, sachez-le bien, aujourd'hui vivre en littérature, constitue moins une question de talent qu'une question de temps. Avant d'être en communication avec la partie saine du public qui pourra juger votre courageuse entreprise, il faudra boire à la coupe des angoisses pendant dix ans, dévorer des railleries, subir des injustices, car le scrutin où votent les gens éclairés, et d'où doit sortir votre nom glorifié, ne recevra les boules qu'une à une. »

M. de Balzac est parti de cette observation, qu'il a souvent répétée à ses amis pour réaliser lentement, pièce à pièce, ses *Études de mœurs* qui ne sont rien moins qu'une exacte représentation de la société dans tous ses effets. Son unité devait être le monde, l'homme n'était que le détail ; car il s'est proposé de le peindre dans toutes les situations de sa vie, de le décrire sous tous ses angles, de le saisir dans toutes ses phases, conséquent et inconséquent, ni complètement bon, ni complètement vicieux, en lutte avec les lois dans ses intérêts, en lutte avec les mœurs dans ses sentiments, logique ou grand par hazard ; de montrer la Société incessamment dissoute, incessamment recomposée, menaçante parce qu'elle est menacée ; enfin d'arriver au dessin de son ensemble en en reconstruisant un à un les éléments. Œuvre souple et toute d'analyse, longue et patiente, qui devait être long-temps incomplète. Les habitudes de notre époque ne permettent plus à un auteur de suivre la ligne droite, d'aller de proche en proche, de rester dix ans inconnu, sans récompense ni salaire, et d'arriver un jour au milieu du cirque olympique, devant le siècle, en tenant à la main son poème accompli, son histoire finie, et de recueillir, en un seul jour, le prix de vingt années de travaux ignorés, sans l'acheter deux fois en éprouvant, comme aujourd'hui, les railleries dont est accompagnée la vie politique ou littéraire la plus laborieuse comme si elle était un crime. Il lui fallait écouter patiemment un reproche d'immoralité, quand, après avoir raconté une *scène de la vie de campagne*, il passait brusquement à une *scène de la vie parisienne;* essuyer les observations d'une critique à courte vue, en se voyant accusé d'être illogique, de n'avoir ni plan, ni style arrêtés, quand il était forcé d'aller en tous les sens avant d'avoir tracé ses premiers contours, de prendre tous les styles pour peindre une société si multiple en ses détails, et

d'assouplir ses fabulations au gré des caprices d'une civilisation que gagne l'hypocrisie. L'homme était le détail parce qu'il était le moyen. Au XIXe siècle où rien ne différencie les positions, où le pair de France et le négociant, où l'artiste et le bourgeois, où l'étudiant et le militaire ont un aspect en apparence uniforme, où rien n'est plus tranché, où les causes de comique et de tragique sont entièrement perdues, où les individualités disparaissent, où les types s'effacent, l'homme n'était en effet qu'une machine mobilisée par le jeu des sentiments au jeune âge, par l'intérêt et la passion dans l'âge mûr. Il ne fallait pas un médiocre coup d'œil pour aller chercher dans l'étude de l'avoué, dans le cabinet du notaire, au fond de la province, sous la tenture des boudoirs parisiens, ce drame que tout le monde demande, et qui, comme un serpent aux approches de l'hiver, va se cacher dans les sinuosités les plus obscures. Mais, comme nous l'avons dit ailleurs[1] : « Ce drame avec ses passions et ses types, il est allé le chercher dans la famille, autour du foyer ; et, fouillant sous ces enveloppes en apparence si uniformes et si calmes, il en a exhumé tout-à-coup des spécialités, des caractères tellement multiples et naturels en même temps, que chacun s'est demandé comment des choses si familières et si vraies étaient restées si long-temps inconnues. C'est que jamais romancier n'était entré avant lui aussi intimement dans cet examen de détails et de petits faits qui, interprétés et choisis avec sagacité, groupés avec cet art et cette patience admirables des vieux faiseurs de mosaïques, composent un ensemble plein d'unité, d'originalité et de fraîcheur. » Autrefois tout était en saillie, aujourd'hui tout est en creux. L'art a changé. Dans le pays où l'hypocrisie de mœurs est arrivée à son plus haut degré, Walter-Scott avait bien deviné cette modification sociale, quand il s'appliquait à peindre les figures si vigoureusement modelées de l'ancien temps. M. de Balzac a trouvé la tâche plus difficile, mais non moins poétique, en peignant le nouveau. Le grand avantage du romancier historique est de trouver des personnages, des costumes et des intérieurs qui séduisent par l'originalité que leur imprimaient les mœurs d'autrefois où le paysan, le bourgeois, l'artisan, le soldat, le magistrat, l'homme d'église, le noble et le prince avaient des existences définies et pleines de relief. Mais combien de peines attendaient l'historien d'aujourd'hui, s'il voulait faire ressortir les imperceptibles différences de

nos habitations et de nos intérieurs, auxquels la mode, l'égalité des fortunes, le ton de l'époque tendent à donner la même physionomie ; pour aller saisir en quoi les figures et les actions de ces hommes que la société jette tous dans le même moule sont plus ou moins originales. Mais qu'on nous permette cette redite[1] : « A travers les physionomies pâles et effacées de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple de notre époque, M. de Balzac a su choisir ces traits fugitifs, ces nuances délicates, ces finesses imperceptibles aux yeux vulgaires ; il a creusé ces habitudes, anatomisé ces gestes, scruté ces regards, ces inflexions de voix et de visage, qui ne disaient rien ou disaient la même chose à tous ; et sa galerie de portraits s'est déroulée féconde, inépuisable, toujours plus complète. » M. de Balzac n'oublie jamais en effet dans la plus succincte comme dans la plus étendue de ses peintures, ni la physionomie d'un personnage, ni les plis de ses vêtements, ni sa maison, ni même le meuble auquel son héros a plus spécialement communiqué sa pensée. Certes on peut dire de lui qu'il a fait marcher les maximes de Larochefoucault, qu'il a donné la vie aux observations de Lavater en les appliquant. Il a su le parti qu'on pouvait tirer du bric-à-brac et des haillons, du langage d'un portier, du geste d'un artisan, de la manière dont un industriel s'appuie contre la porte de son magasin, aussi bien que des moments les plus solennels de la vie, et des plus imperceptibles finesses du cœur. On ne peut pas comprendre comment il a pu connaître la pauvre demeure de la Mère aux enfants[2] où s'introduit le commandant *Genestas*, en quels lieux il a rencontré *Butifer*, le pâtre révolté contre les lois dans la campagne, et *Vautrin*, l'homme qui se joue de la civilisation entière, la pétrit au cœur même de Paris, et la domine au fond du bagne ; en quel temps il a étudié le village et le château, la petite et la grande ville, le peuple, la bourgeoisie et les grands, l'homme et la femme ; car ne lui a-t-il pas fallu tout apprendre, tout voir et ne rien oublier ; savoir toutes les difficultés qu'on éprouve à faire le bien et toutes les facilités que l'on a pour faire le mal ? Mais quand a-t-il habité la petite ville où s'est passée la lutte qu'il a décrite dans son *Fragment d'histoire générale*[3] ? Comment a-t-il pu être à la fois clerc d'avoué, pour si bien peindre l'étude de *Derville*, et notaire, pour dessiner les notaires qu'il a mis en scène, tous originaux ; et celui qui s'écoute parler dans *la Vendetta*, comme celui qui, dans *le Doigt de Dieu*[4], trouble le bonheur

de deux amants en croyant qu'on l'écoute ; le M. Regnault de *la Grande Bretèche*, ce cousin du petit notaire de Sterne, comme le maître *Pierquin* de Douai, dans *la Recherche de l'absolu ?* Comment a-t-il pu se faire parfumeur avec le *César Birotteau* des *Études philosophiques*, et vicaire à Saint-Gatien de Tours avec le *Birotteau* des *Études de mœurs*, cette sublime victime de *Troubert*. Comment a-t-il pu être habitant de Saumur et de Douai, chouan à Fougères et vieille fille à Issoudun[1] ? Certes nul auteur n'a mieux su se faire bourgeois avec les bourgeois, ouvrier avec les ouvriers ; nul n'a mieux lu dans la pensée de Rastignac, ce type du jeune homme sans argent ; n'a mieux su sonder le cœur de la duchesse aimante et hautaine comme dans *Ne touchez pas à la hache*, et celui de la bourgeoise qui a trouvé le bonheur dans le mariage, *Madame Jules*, l'héroïne de *Ferragus, chef des dévorants*. Il a non-seulement pénétré les mystères de la vie humble et douce que l'on mène en province, mais il a jeté dans cette peinture monotone assez d'intérêt pour faire accepter les figures qu'il y place. Enfin, il a le secret de toutes les industries, il est homme de science avec le savant, avare avec *Grandet*, escompteur avec *Gobseck*, il semble qu'il ait toujours vécu avec les vieux émigrés rentrés, avec le militaire sans pension, avec le négociant de la rue Saint-Denis. Mais ne serait-ce pas une fausse idée que de croire à tant d'expérience chez un aussi jeune homme. Le temps lui aurait manqué. S'il a pu rencontrer *M. de Maulincourt*, l'officier fashionable de la Restauration, auprès de *M. de Montriveau*, le militaire de l'Empire, qui lui a révélé *Chabert*, *Hulot*, *Gondrin*, *La Clef-des-Cœurs* et *Beaupied*, deux soldats de Charlet, et *Merle*, *Genestas*, *M. de Verdun*, *M. d'Aiglemont*, *Diard*, *Montefiore*, *Goguelat*, le narrateur de la vie de Napoléon ; *Castanier*, dans *Melmoth réconcilié*, *Philippe de Sucy*, dans *Adieu*, ces figures guerrières si diversement originales et qui promettent tant d'exactitude dans la peinture de la vie militaire. Non, M. de Balzac doit procéder par intuition, cet attribut le plus rare de l'esprit humain. Cependant, ne faut-il pas avoir souffert aussi, pour si bien peindre la souffrance ! ne faut-il pas avoir long-temps estimé les forces de la société et les forces de la pensée individuelle, pour en si bien peindre le combat ! Ce dont il faut lui savoir surtout gré, c'est de donner de l'éclat à la vertu, d'atténuer les couleurs du vice, de se faire comprendre de l'homme politique aussi bien que du philo-

sophe en se mettant à la portée des intelligences médiocres[1], et d'intéresser tout le monde en restant fidèle au vrai. Mais quelle tâche d'être vrai chez *la Fosseuse*, et vrai chez *madame de Langeais;* vrai dans la *Maison-Vauquer*, et chez *Sophie Gamard;* vrai rue du Tourniquet, chez la pauvre ouvrière en dentelle, et rue Taitbout, chez *mademoiselle de Bellefeuille;* vrai rue Saint-Denis, au *Chat-qui-pelote*, et chez la *duchesse de Carigliano;* vrai chez *Derville*, avoué du comte *Chabert*, et chez le nourrisseur : vrai en peignant le ménage d'une fille des rues, aussi bien que dans la chaumière de *Galope-chopine*, où grandit en un moment *Barbette*, sa femme, la sublime Bretonne ; vrai sur la place du Carrousel en peignant la dernière parade de l'empereur ; vrai chez les *Claës* et chez la *veuve Gruget;* enfin vrai dans l'hôtel de Beauséant et dans le pavillon où pleure *la Femme abandonnée.* Mais vrai dans l'intérieur comme dans la physionomie, dans le discours comme dans le costume. La petite maîtresse la plus exigeante, la duchesse la plus moqueuse, la bourgeoise la plus minutieuse, la grisette, la femme de province, ne trouvent pas la moindre faute dans leurs toilettes. A *madame de Langeais*, sa gracieuse écharpe qu'elle jettera dans le feu ; à *lady Brandon*, sa ceinture grise et tout le deuil exprimé dans sa mise ; à *madame Guillaume*, ses manches et ses barbes ; à *Ida Gruget*, son châle Ternaux qui ne lui tient plus qu'aux poignets, et à sa mère ce sac encyclopédique si risible ; à *madame Vauquer*, son jupon de laine tricotée qui dépasse la robe ; à *mademoiselle Michonneau*, son abat-jour et son châle d'amadou ; à *Sophie Gamard*, ses robes de couleurs dévotes, à *madame d'Aiglemont*, la délicieuse héroïne du *Rendez-Vous*, sa jolie robe du matin. Relisez cette œuvre kaléidoscopique, vous n'y trouverez ni deux robes pareilles, ni deux têtes semblables. Quelles études, pour avoir pu exposer en peu de mots l'un des plus ardus problèmes de la chimie moderne dans *la Recherche de l'absolu*, la nosographie du *Père Goriot* expirant, les difficultés du procès de *Chabert*, dans *la Comtesse a deux maris*[2], et la civilisation progressive d'un village dans *le Médecin de campagne ?* Enfin, n'a-t-il pas fallu tout savoir du monde, des arts et des sciences, pour avoir entrepris de configurer la société avec ses principes organiques et dissolvants, ses puissances et ses misères, ses différentes morales et ses infamies. Ce n'était rien que de tout savoir, il fallait exécuter ; ce n'était rien que de penser, il fallait

incessamment produire ; ce n'était rien que de produire, il fallait constamment plaire. Pour faire accepter à notre époque sa figure dans un vaste miroir, il fallait lui donner des espérances. L'écrivain devait donc se montrer consolateur quand le monde était cruel, ne pas mêler de honte à nos rires, et jeter du baume dans notre cœur après avoir excité nos larmes. Enfin il ne fallait jamais renvoyer le spectateur du théâtre sans une pensée heureuse : laisser croire que l'homme était bon après nous l'avoir peint mauvais, et grand lorsqu'il était petit ; placer *Juana de Mancini* à côté de *Diard*, dessiner la figure de *mademoiselle de Verneuil* dans *les Chouans*, et celle de *mademoiselle Michonneau* dans *le Père Goriot*, deux personnages identiques, dont l'un est tout poésie, et l'autre tout réalité ; l'un magnifique et possible, l'autre vrai mais horrible ; il fallait mettre *Hulot* face à face avec *Corentin;* puis le *colonel Chabert* devant sa femme, *Marguerite Claës* en présence de son père, *Nanon* près du père *Grandet*, la divine *Henriette de Lenoncourt* auprès de *M. de Mortsauf* en son joli castel de *Clochegourde*, dans *le Lys dans la vallée;* peindre dans *la Fleur-des-pois*[1], *mademoiselle Cormon* aux prises avec *M. de Sponde*, *Eugénie* victime de *Charles Grandet*, et *Benassis* dans son village. Il fallait enfin découvrir dans l'unité de la vertu quelques ressources littéraires, et ce n'est pas, auprès des esprits supérieurs, un léger mérite que de les avoir trouvées dans les déviations involontaires que lui imprime le sentiment ? En effet, si la *duchesse de Langeais*, *madame de Beauséant*, *madame de Sponde*, *Eugénie Grandet*, *madame de Mortsauf*, *la Fosseuse*, *madame Firmiani*, *Nanon*, *Benassis*, *Chabert*, *Gondrin*, *César* et *François Birotteau*, *madame Claës*, *Juana de Mancini*, sont aussi dissemblables que peuvent l'être des créations distinctes, elles sont certes toutes marquées du même sceau, celui du sentiment égarant un moment la vertu. Il fallait donc connaître aussi bien la femme que l'homme, faire voir que l'une n'est jamais fautive que par passion, tandis que l'autre pèche toujours par calcul, et ne se grandit qu'en imitant la femme. Mais aussi comme M. de Balzac a deviné la femme ! Il a sondé tous les chastes et divins mystères de ces cœurs si souvent incompris. Quels trésors d'amour, de dévouement, de mélancolie il a puisés dans ces existences solitaires et dédaignées ! La surprise fut bien grande à l'apparition des *Scènes de la vie privée*, quand on vit ces premières études de femme si profondes,

si délicates, si exquises, telles enfin qu'elles semblèrent ce qu'elles étaient, une découverte, et commencèrent la réputation de l'auteur. Déjà pourtant il avait publié *les Chouans*, dont un personnage, *Marie de Verneuil*, avait prouvé sous quel point de vue nouveau il savait envisager la femme ; mais l'heure de la justice n'était pas venue pour lui, et, quoique lents à se faire jour, les succès légitimes sont inévitables.

Pour compléter sa révélation de la femme, M. de Balzac avait à faire une étude parallèle, spéciale, et non moins pénétrante, celle de l'amour. La base était trouvée, la conséquence se produisit naturellement. L'auteur pénétra donc intimement dans les mystères de l'amour, dans tout ce qu'ils ont de voluptés choisies, de délicatesses spiritualistes. Là encore, il s'ouvrit un nouveau monde. En mettant en œuvre ces précieux éléments, et sans que cette admirable psychologie de la femme et de l'amour ralentisse jamais dans ses récits la marche de l'action, il a trouvé l'art de rendre attachante la peinture la plus minutieuse du plus humble détail, du développement scientifique le plus aride, et d'imposer des lignes aux impalpables hallucinations du mysticisme. Chez lui, le drame, comme la resplendissante lueur du soleil, domine tout ; il éclaire, échauffe, anime les êtres, les objets, tous les recoins du site ; ses ardents rayons percent les plus épaisses feuillées, y font tout éclore, frissonner, étinceler. Et quelle harmonie suave dans ses fonds de tableaux ! Comme leurs teintes s'assortissent avec le clair-obscur des intérieurs, avec les tons de chair, et le caractère des physionomies qu'il y fait mouvoir ! Ses plus grands contrastes même n'ont rien de heurté, parce qu'ils se rattachent à l'ensemble, en vertu de cette lumineuse logique qui, dans les spectacles de la nature, marie si doucement le bleu du ciel au vert des feuillages, à l'ocre des champs, aux lignes grises ou blanches de l'horizon. Aussi tous les genres de littérature et toutes les formes se sont-elles pressées sous sa plume, dont la fertilité confond parce qu'elle n'exclut ni l'exactitude, ni l'observation, ni les travaux nocturnes d'un style plein de grâces raciniennes. L'esprit s'étonne de la concentration de tant de qualités, car M. de Balzac excelle en tout, et il le devait, puisqu'il voulait peindre les maisons et les intérieurs, les portraits et le costume, les replis du cœur et les aberrations de l'esprit, la science et le mysticisme, l'homme dans ses rapports avec les choses et avec la nature. Aussi est-il grand

paysagiste. Sa vallée du Dauphiné dans *le Médecin de campagne*, les belles vues de Bretagne qui ornent *les Chouans*, ses paysages de Touraine, et particulièrement celui de Vouvray dans *Même histoire*[1] ; la grande esquisse de la Norwège dans *Séraphîta*, celle d'une île de la Méditerranée dans *Ne touchez pas à la hache*[2], la jolie marine des *Deux Rencontres*[3], son coin de l'Auvergne dans *la Peau de chagrin*, et la vue de Paris dans *le Doigt de Dieu*, sont des morceaux éminents dans notre littérature moderne. Il possède également au plus haut degré le style épistolaire. En quel auteur rencontrera-t-on des lettres comparables à celles de *Louis Lambert*, de *la Femme abandonnée*, de *madame Jules ;* à celles de *madame de Rastignac* et de sa fille dans *le Père Goriot ;* à celle de *madame Firmiani ?* Aussi nul mot n'avait-il encore reçu une extension plus vaste que celui de *romans* ou celui de *nouvelles*, sous lequel on a mêlé, rapetissé ses nombreuses compositions. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! A travers toutes les fondations qui se croisent çà et là dans un désordre apparent, les yeux intelligents sauront comme nous reconnaître cette grande histoire de l'homme et de la société que nous prépare M. de Balzac. Un grand pas a été fait dernièrement. En voyant reparaître dans *le Père Goriot* quelques-uns des personnages déjà créés, le public a compris l'une des plus hardies intentions de l'auteur, celle de donner la vie et le mouvement à tout un monde fictif dont les personnages subsisteront peut-être encore, alors que la plus grande partie des modèles seront morts et oubliés.

Dans les trois séries dont se compose la publication actuelle, l'auteur n'a-t-il pas déjà bien accompli les conditions du vaste programme que nous venons d'expliquer ? Étudions un peu les parties de l'édifice qui sont debout ; pénétrons sous ces galeries ébauchées, sous ces voûtes demi-couvertes qui plus tard rendront des sons graves ; examinons ces ciselures qu'un patient burin a empreintes de jeunesse, ces figures pleines de vie et qui laissent deviner tant de choses sous leurs visages frêles en apparence.

Dans *le Bal de Sceaux*, nous voyons poindre le premier mécompte, la première erreur, le premier deuil secret de cet âge qui succède à l'adolescence. Paris, la cour et les complaisances de toute une famille ont gâté *mademoiselle de Fontaine ;* cette jeune fille commence à raisonner la vie, elle comprime les battements instinctifs de son cœur, lorsqu'elle ne croit plus trouver dans

l'homme qu'elle aimait les avantages du mariage aristocratique qu'elle a rêvé. Cette lutte du cœur et de l'orgueil, qui se reproduit si fréquemment de nos jours, a fourni à M. de Balzac une de ses peintures les plus vraies. Cette scène offre une physionomie franchement accusée et qui exprime une des individualités les plus caractéristiques de l'époque. *M. de Fontaine*, ce Vendéen sévère et loyal que Louis XVIII s'amuse à séduire, représente admirablement cette portion du parti royaliste qui se résignait à être de son époque en s'étalant au budget. Cette scène apprend toute la Restauration, dont l'auteur donne un croquis à la fois plein de bonhomie, de sens et de malice. Après un malheur dont la vanité est le principe, voici, dans *Gloire et malheur*[1], une mésalliance entre un capricieux artiste et une jeune fille au cœur simple. Dans ces deux scènes, l'enseignement est également moral et sévère. *Mademoiselle Émilie de Fontaine* et *mademoiselle Guillaume* sont toutes deux malheureuses pour avoir méconnu l'expérience paternelle, l'une en fuyant une mésalliance aristocratique, l'autre en ignorant les convenances de l'esprit. Ainsi que l'orgueil, la poésie a sa victime aussi. N'est-ce pas quelque chose de touchant et de bien triste à la fois, que ces amours de deux natures si diverses ; de ce peintre qui revient de Rome tout pénétré des angéliques créations de Raphaël, qui croit voir sourire une Madone, au fond d'un magasin de la rue Saint-Denis ; et de cette jeune fille, humble, candide, qui se soumet, frémissante et ravie, à la poésie qu'elle comprend peut-être d'instinct, mais qui doit bientôt l'éblouir et la consumer ? Le refroidissement successif de l'âme du poète, son étonnement, son dépit en reconnaissant qu'il s'est trompé, son mépris ingrat et pourtant excusable, pour l'être simple et inintelligent qu'il a attaché à sa destinée, et qui lui alourdit cruellement l'existence ; ses sursauts de colère lorsque la naïve jeune femme, placée en face d'une fougueuse création de son mari, ne trouve pour répondre à son orgueilleuse interrogation que ces mots bourgeois : « C'est bien joli ! » les souffrances cachées et muettes de la douce victime, tout est saisissant et vrai. Ce drame se voit chaque jour dans notre société, si maladroitement organisée, où l'éducation des femmes est si puérile, où le sentiment de l'art est une chose tout exceptionnelle. Dans *la Vendetta* l'auteur poursuit son large enseignement, tout en continuant la jolie fresque des *Scènes de la vie privée*. Rien de plus gracieux

que la peinture de l'atelier de *M. Servin;* mais aussi rien de plus terrible que la lutte de *Ginevra* et de son père. Cette étude est une des plus magnifiques et des plus poignantes. Quelle richesse dans ce contraste de deux volontés également puissantes, acharnées à rendre leur malheur complet. Le père est comptable à Dieu de ce malheur. Ne l'a-t-il pas causé par la funeste éducation donnée à sa fille dont il a trop développé la force ? La fille est coupable de désobéissance, quoique la loi soit pour elle. Ici l'auteur a montré qu'un enfant avait tort de se marier en faisant les actes respectueux prescrits par le Code. Il est d'accord avec les mœurs contre un article de loi rarement appliqué. En vérité, quand on parcourt ces premières compositions de M. de Balzac, on se demande comment on peut le taxer d'immoralité. Des figures vicieuses se rencontrent sous ses pinceaux, il est vrai ; mais ne dirait-on pas que le Vice n'existe plus au XIXe siècle ? La critique, sous peine d'être stupide, peut-elle oublier la première loi de la littérature, ignorer la nécessité des contrastes ? Si l'auteur est tenu de peindre le vice, et il le peint poétiquement pour le faire accepter, s'il le met au ton général de ses tableaux, doit-on en tirer les conséquences injustes que certaines feuilles répètent aujourd'hui à l'unisson ? Est-il loyal d'isoler quelques parties de l'ensemble, et de porter ensuite sur l'auteur un de ces jugements spécieux qui n'abuseront jamais les gens de bonne foi ? Certes, quand un écrivain veut configurer toute une époque, quand il s'intitule l'historien des mœurs du XIXe siècle, et que le public lui confirme le titre qu'il a pris, il ne peut, quoi qu'en dise la pruderie, faire un choix entre le beau et le laid, le moral et le vicieux ; séparer l'ivraie du bon grain, les femmes amoureuses et tendres des femmes vertueuses et rigides. Il doit, sous peine d'inexactitude et de mensonge, dire tout ce qui est, montrer tout ce qu'il voit. Attendez, pour établir une balance, que l'œuvre soit achevée, et alors, quoi qu'il advienne, n'attribuez l'honneur du plus ou du moins qu'à ses modèles, à moins que ses portraits ne soient pas ressemblants, ce que personne, j'imagine, n'a trouvé jusque aujourd'hui. Si tout est vrai, ce n'est pas l'ouvrage qui peut être immoral. Quant au droit que s'arroge le peintre de gourmander son siècle, d'en accuser les vices, d'en sonder le cœur, il est écrit sur toutes les chaires où montent les prédicateurs. *La Fleur des pois*[1], que l'auteur doit publier incessamment, est encore une histoire vraie,

jumelle d'*Eugénie Grandet*. Là, le cadre est la province. *Mademoiselle Cormon*, cette fille qui se marie à quarante ans avec un fat, ses malheurs, l'avenir de ses enfants, composent un drame aussi terrible par ce que l'auteur dit, que par ce qu'il tait. Ce sera le second chant d'un poème commencé dans *Eugénie Grandet*, et que l'auteur finira sans doute. Mais à cette fleur odorante et fine nous devons laisser et l'exquise fraîcheur de son arome, et son velouté. *La Paix du ménage* est un joli croquis, une vue de l'Empire, un conseil donné aux femmes d'être indulgentes pour les erreurs de leurs maris. Cette scène est la plus faible de toutes et se ressent de la petitesse du cadre primitivement adopté. Si l'auteur l'a laissée, peut-être a-t-il cru nécessaire de plaire à tous les esprits, à ceux qui aiment les tableaux de chevalet, comme à ceux qui se passionnent pour de grandes toiles. Une des créations les plus profondément étudiées de M. de Balzac, une de celles qui, avec *Louis Lambert*, *le Médecin de campagne* et *Séraphîta*, ont voulu chez l'auteur le plus de recherches en dehors des travaux ordinaires du romancier, est *Balthazar Claës ou la Recherche de l'Absolu*. Si cette œuvre n'a pas reçu du public un accueil aussi passionné qu'une foule d'autres qui lui sont inférieures à quelques égards, peut-être la raison de ce dédain momentané vient-elle de la supériorité même de l'œuvre et de la perfidie de certains critiques. Quelques-uns ont cru, d'autres ont répété que les travaux de *Balthazar Claës* aboutissaient à la recherche de la pierre philosophale ; et partout on a dit la même chose en d'autres termes. Certes, si les critiques avaient lu avec quelque attention ce livre, qui en mérite beaucoup, ils auraient vu que le sublime Flamand est aussi supérieur aux anciens ou nouveaux alchimistes, que les naturalistes de notre époque le sont à ceux du moyen âge. Si l'on disait à un romancier, à un poète (et le poète, pour être complet, doit être le centre intelligent de toute chose, il doit résumer en lui les lumineuses synthèses de toutes les connaissances humaines), si l'on disait à un homme d'imagination, au moment où il aborde un sujet qui touche à ce que les sciences physiques ont de plus élevé : « Prenez garde ! le poème que vous rêvez sera incomplet si vous ne pénétrez les mystères les plus intimes de la physique et de la chimie ! » Croyez-vous qu'il eût le courage de substituer à ses vaporeuses créations les calculs ardus et les nomenclatures infinies de la science, jusqu'à ce que le génie de

la chimie et de la physique lui fût apparu dévoilé, nu, éclatant ? S'il l'eût fait, il eût été sans doute un homme à part, un vrai poète. Cette conquête difficile, M. de Balzac l'a tentée, et il a réussi ; car il est doué d'une de ces volontés énergiques et opiniâtres qui sont la première condition des succès. Il a demandé à la chimie ce qu'elle avait fait, jusqu'où elle était allée ; il en a appris la langue ; puis, s'élevant d'un de ces vigoureux coups d'aile de poète qui font entrevoir les hauteurs immenses que la science expérimentale gravit péniblement, il s'est armé d'une de ces éblouissantes hypothèses qui, peut-être un jour, seront des vérités démontrées. Si l'analyse est aux savants, l'intuition est aux poètes. On a quelquefois reproché de l'exagération à M. de Balzac ; on a dit que, tout en partant d'un principe vrai, il en outrait quelquefois l'expression ; mais n'oubliait-on pas que le propre de l'art est de choisir les parties éparses de la nature, les détails de la vérité, pour en faire un tout homogène, un ensemble complet. Les critiques ont trouvé quelque chose de trop idéal dans les quatre individualités de ce roman : les hautes qualités du génie sont trop prodiguées à *Balthazar*, et les dévouements de sa fille aînée ont paru trop magnifiques, trop continus. Existe-t-il ensuite des âmes aussi loyales, aussi candides que celle de l'amant de *Marguerite*, des bossues aussi séduisantes, aussi impériales que *madame Claës ?* Cet excès de perfection ne serait un défaut que relativement à la vérité des mœurs. La mission de l'artiste est aussi de créer de grands types, et d'élever le beau jusqu'à l'idéal. Non moins que les Études dont nous venons de parler, *la Recherche de l'absolu* est une protestation éloquente contre le reproche d'immoralité adressé à l'auteur, et sur lequel nous insistons obstinément parce que depuis quelque temps les critiques s'entendent pour ressasser cette banalité convenue. Quelques personnes ont regretté que les scènes réunies tout récemment sous le titre commun de *Même histoire*, n'aient entre elles d'autre lien qu'une pensée philosophique. Quoique l'auteur ait suffisamment expliqué ses intentions dans la préface, nous partageons ce regret à quelques égards. En effet, dans une œuvre d'imagination, quelque élevée qu'elle soit, l'esprit n'est pas seulement intéressé, et il ne suffit pas que l'on y trouve une succession d'idées bien logique, une fraternité de principes bien sentie ; le cœur et l'imagination veulent aussi leur part ; ils renoncent avec peine à l'attachement

qu'un personnage leur avait inspiré; ils se refroidissent quand ils en voient fréquemment revenir de nouveaux ; et, pour reconnaître la même héroïne dans chaque chapitre, il faut en quelque sorte avoir lu tout le livre. Si cette forme a de la poésie, elle a ses dangers ; l'auteur risque d'être incompris. Mais, en aucune partie de son œuvre, M. de Balzac n'a été ni plus hardi, ni plus complet. *Le Rendez-vous* est un de ces sujets impossibles dont lui seul pouvait se charger, et dans lequel il a été poète au plus haut degré. Si l'influence de la pensée et des sentiments a été démontrée, n'est-ce pas dans la peinture de ce ravissant paysage de Touraine, vu par Julie d'Aiglemont, à deux reprises différentes ? Quel chef-d'œuvre que le tableau de cette jeune femme insouciante, qui n'a trouvé que des souffrances dans le mariage, et qui ne voit rien de beau dans la Touraine, tandis que plus tard elle y respire le bonheur en la revoyant au milieu des enchantements d'un amour qui ne se révèle que pour disparaître ! Les *Souffrances inconnues* sont une œuvre désespérante. Jamais aucun auteur n'avait osé plonger son scalpel dans le sentiment de la maternité. Ce passage de l'œuvre est un gouffre où tombe une femme en jetant un dernier cri. *La Femme de trente ans* n'a plus rien de commun avec la mère que la soif du bonheur, que l'égoïsme et ce je ne sais quel arrêt porté sur le monde ont tuée à Saint-Lange. Là est le point brillant de l'œuvre. Quelle adresse d'avoir entouré ce désespoir des lignes sombres et jaunes d'un paysage du Gâtinais ! Cette transition est un poème empreint d'une horrible mélancolie. La conclusion s'en trouve dans *l'Expiation*, l'un des plus grands tableaux de cette œuvre pour qui veut reconnaître *madame d'Aiglemont* dans *madame de Ballan*, laquelle voit par sa faute l'inceste dans sa famille et sa punition sortir du cœur de son enfant le plus chéri. Ceux qui demandent de la morale à l'auteur peuvent relire ce nouveau quatrième volume des *Scènes de la vie privée*, ils se tairont.

A la tête des *Scènes de la vie de province* se place *Eugénie Grandet*. « Il s'en faut de bien peu, a dit un critique ingénieux, mais quelquefois sévère jusqu'à l'injustice[1], que cette charmante histoire ne soit un chef-d'œuvre, oui, un chef-d'œuvre qui se classerait à côté de tout ce qu'il y a de mieux et de plus délicat dans les romans en un volume. Il ne faudrait pour cela que des suppressions en lieu opportun, quelques allègements de description, diminuer un peu vers la fin l'or du père Grandet et les millions qu'il déplace et

remue dans la liquidation des affaires de son frère : quand ce désastre de famille l'appauvrirait un peu, la vraisemblance générale ne ferait qu'y gagner. » Nous passons volontiers condamnation sur ces imperfections de détail qu'un œil un peu bienveillant n'eût point remarquées, surtout quand il s'agit d'un écrivain dont la plume ne s'est jamais trouvée paresseuse aux corrections utiles ; nous aimons mieux constater un fait que le public en masse a reconnu, le public qui d'ordinaire n'a de préventions ni hostiles ni favorables, et sait toujours à merveille où il place ses affections. *Eugénie Grandet* a imprimé le cachet à la révolution que M. de Balzac a portée dans le roman. Là s'est accomplie la conquête de la vérité absolue dans l'art ; là est le drame appliqué aux choses les plus simples de la vie privée. C'est une succession de petites causes qui produit des effets puissants, c'est la fusion terrible du trivial et du sublime, du pathétique et du grotesque ; enfin, c'est la vie telle qu'elle est, et le roman tel qu'il doit être. *Les Célibataires*[1], nous l'avons dit, sont une des œuvres les plus caractéristiques de l'auteur. Là ne se rencontre aucun des éléments indispensables aux romanciers ordinaires ; ni amour ni mariage ; peu ou point d'événements ; et cependant le drame y est animé, mouvant, fortement noué. Cette lutte sourde, tortueuse des petits intérêts de deux prêtres, intéresse tout autant que les conflits les plus pathétiques de passions ou d'empires. C'est là le grand secret de M. de Balzac : rien n'est petit sous sa plume, il élève, il dramatise les trivialités les plus humbles d'un sujet. Le critique dont nous avons déjà parlé faisait allusion sans doute à cette face de son talent en disant : « M. de Balzac a un sentiment de la vie privée très profond, et qui va souvent jusqu'à la minutie du détail ; il sait vous émouvoir et vous faire palpiter dès l'abord, rien qu'à vous décrire une allée, une salle à manger, un ameublement. Il y a une multitude de remarques rapides sur les vieilles filles, les vieilles femmes, les filles disgraciées et contrefaites, les jeunes femmes étiolées et malades, les amantes sacrifiées et dévouées, les célibataires, les avares. On se demande où il a pu, avec son train d'imagination pétulante, discerner, amasser tout cela. » Nous-même, nous avions cherché long-temps auparavant à lui rendre cette justice en nous exprimant ainsi : « Souvent, M. de Balzac n'a encore décrit que l'intérieur d'une cuisine, d'une arrière-boutique, d'une chambre à coucher, que sais-je ? et déjà

l'intérêt arrive, le drame palpite, l'action est entamée ; de l'arrangement de ces meubles, de la disposition de ces intérieurs et de leur minutieuse description, s'exhale une révélation lumineuse du caractère de ceux qui les habitent, de leurs passions, de leurs intérêts dominants, de toute leur vie en un mot. Les Allemands et les Anglais, déjà si excellents dans ce genre, ont été complétement surpassés par M. de Balzac, qui n'a, en France, ni maître ni égal. » *Le Message*, *la Femme abandonnée* et *la Grenadière* sont une divine trilogie des souffrances de la femme supérieure, et suffiraient à assurer la réputation d'un écrivain. Dans les trois chants fraternels de ce poème exquis, la femme est élevée à une hauteur qui la place d'autant mieux à côté des héroïnes de Richardson et de Rousseau, que les traits principaux en sont empruntés à une nature perceptible pour tous. Ces trois individualités qui font un type unique, réalisent, non pas l'idéal de la vertu, M. de Balzac veut avant tout que ses créations tiennent à la réalité, mais l'idéal de la grâce, de l'élégance, des belles manières, de l'esprit le plus fin, de la sensibilité la plus pénétrante. *L'Illustre Gaudissart* est un portrait un peu chargé du commis voyageur, physionomie si essentiellement de notre époque, et qui, comme le dit l'auteur, relie à tout moment la province et Paris. Ces figures accessoires, qui touchent à la caricature, prouvent avec quel soin M. de Balzac cherche à compléter son œuvre. Ne nous doit-il pas la caricature comme le type, l'individualité comme l'idéal ? *La Grande Bretèche* est une des plus fines esquisses de la vie de province. Le personnage de *madame de Méré*[1] tient au système qui nous a valu *madame de Beauséant* et *madame de Langeais*. Ce drame est le plus terrible de tous ceux qu'a inventés l'auteur ; il doit troubler le sommeil des femmes. Les *Scènes de la vie de province* sont terminées par *le Cabinet des antiques*, *Fragment d'histoire générale*[2], et *Illusions perdues*. Cette livraison étant entièrement inédite, nous respecterons les intérêts du libraire, en laissant apprécier au lecteur comment M. de Balzac a complété son cadre. Aujourd'hui, malheureusement pour l'art, il est impossible de dégager la plus consciencieuse entreprise littéraire de la question pécuniaire qui étrangle la librairie et gêne ses rapports avec la jeune littérature. Les capitaux exigent des ouvrages tout faits, comme cet ambassadeur anglais voulait acheter l'amour.

La Femme vertueuse[3] ouvre les *Scènes de la vie parisienne*.

A cette étude, nous reprocherons son titre, qui est une ironie d'autant plus injuste qu'il existe, dans les œuvres de l'auteur, un grand nombre de femmes belles et pieuses. Sa prétendue *Femme vertueuse* n'est qu'une prude revêche, intolérante et glaciale. Changez le titre, cette étude sera parfaite. Il n'y a pas moins de vérité dans le portrait de la femme illégitime que dans celui de l'épouse fanatiquement orthodoxe. La veuve *Crochard*, mère de *Caroline de Bellefeuille*, est une des créations les plus extraordinaires de l'auteur. Cette vieille comparse de l'Opéra, qui laisse aller sa fille rue Taitbout, et se contente de demeurer loin d'elle au Marais, sans se dire sa mère afin de ne pas lui nuire, est une conception qui, malheureusement, ne peut être appréciée qu'à Paris ; elle est germaine du *Père Goriot*. *Madame Crochard* vend presque sa fille, tandis que *Goriot* est purement heureux du bonheur de la sienne. Pourquoi donc a-t-on admis la *veuve Crochard*, et blâmé *Goriot ?* Paris respire tout entier dans cette scène où abondent les personnages et les intérieurs, celui de la maison rue du Tourniquet, celui du magistrat au Marais, et celui de la rue Teinture à Bayeux. Quel mouvement dans cette œuvre ! quelle jeunesse de talent. La mort de la *veuve Crochard* est un tableau complet croqué en six pages. *La Bourse* est une de ces compositions attendrissantes et pures auxquelles excelle M. de Balzac, une page toute allemande qui tient à Paris par la description de l'appartement habité par une vieille femme ruinée, un de ses plus jolis tableaux de chevalet. Le vieil émigré suivi de son ombre, *Adélaïde de Rouville* et sa mère, sont des figures où le talent de M. de Balzac se retourne pour ainsi dire sur lui-même avec une souplesse inouïe. Ce tableau fait un contraste prodigieux entre *la Femme vertueuse* et le *Papa Gobseck*. En lisant *Gobseck* on est frappé de cette profondeur qui permet à M. de Balzac de deviner les différences qui séparent *Gobseck*, ce cousin de Shylock, et qui est l'avarice intelligente, puissante, haineuse, du père *Grandet* qui est l'avarice dans son instinct, l'avarice pure. Là paraissent, pour la première fois, ces trois personnages, *M. de Trailles*, *M.* [*de*] *Restaud* et sa femme, *Anastasie Goriot*, qui produisent tant d'effet dans *le Père Goriot*. Là commence également le personnage de *Derville*, l'avoué du comte *Chabert*. Une phrase, un mot, un détail dans chaque œuvre, les lie ainsi les unes aux autres et prépare l'histoire de cette société fictive qui sera comme un monde

complet. *Les Marana* offrent trois personnages, *Diard*, *Juana de Mancini*, et *la Marana* qui, lors de leur apparition, ont le plus contribué à mettre l'auteur hors de ligne. L'*Histoire de madame Diard* est un de ces morceaux qui doivent faire rêver aussi bien les hommes que les femmes. Si *Louis Lambert* n'existait pas, cette œuvre, prodigieuse par le talent d'analyse qui s'y déploie, prouverait que M. de Balzac est aussi habile à la peinture métaphysique des sentiments que dans leur jeu dramatisé. Cette seconde partie des *Marana*, l'*Histoire de madame Diard*, est bien supérieure comme idées à la première, qui se recommande par le mouvement et les images ; il semble que M. de Balzac ait pris plaisir à mettre deux systèmes littéraires en présence. Le dénouement si bien préparé est un des plus beaux de l'auteur, qui en compte tant de parfaits, qu'il a conquis le droit de finir ses drames, à la façon de Molière, comme il lui plaît. Toutes les qualités de M. de Balzac se trouvent richement reproduites dans cette *Histoire des Treize*, qui est à elle seule toute une épopée moderne, où la nouvelle Sodome apparaît avec sa face changeante, grimée, mesquine, terrible ; avec son royal pouvoir, ses misères, ses vices et ses ravissantes exceptions. La mystérieuse union des Treize et le pouvoir gigantesque qu'elle leur assure au milieu d'une société sans liens, sans principes, sans homogénéité, réalise tout ce qu'il est permis à notre époque de comprendre et d'accepter de fantastique. Rien de saisissant comme le contraste des chastes amours de monsieur et de madame *Jules* et de la ténébreuse et effrayante physionomie de *Ferragus*. Le terrible ne joue pas un moindre rôle dans le deuxième épisode qui a pour titre : *Ne touchez pas à la hache ;* on y remarque surtout un portrait achevé d'une sœur cadette de *la Femme sans cœur*, ce type de la coquette, ou, si vous l'aimez mieux, de la vie parisienne ; mais auquel il a rendu toutes les saintetés de la femme, en la rendant à l'amour et à la religion. *Madame de Langeais* acceptant le cloître comme le seul dénouement possible de sa passion trompée, est un ressouvenir de mademoiselle de Montpensier, de la duchesse de Lavallière et des grandes figures féminines d'autrefois. *La Duchesse de Langeais* est une œuvre tout aristocratique, qui ne peut être comprise qu'au faubourg Saint-Germain dont M. de Balzac a été, dont il sera le seul peintre. Dans *la Fille aux yeux d'or*, troisième épisode de l'*Histoire des Treize*, et dans *Sarrasine*, M. de Balzac a osé aborder

la peinture de deux vices étranges, sans lesquels sa large vue de Paris n'eût pas été complète. Là, l'auteur s'est pris corps à corps avec la difficulté, et l'a vaincue. Il y a, dans *la Fille aux yeux d'or*, un boudoir vraiment féerique, mais décrit avec une telle exactitude, que pour le peindre ainsi, l'auteur a dû l'avoir sous les yeux. Quoique vrai au fond, le caractère de *Henri de Marsay* est exalté au-delà du réel. Cette observation, également applicable à *Ferragus* et au *général* [*de*] *Montriveau*, n'est point une critique. Dans les trois drames où elles figurent, ces trois individualités devaient être à la hauteur de l'idée ; et c'est là, nous le répétons, que nous reprenons l'idéal. *Madame Firmiani* est encore une réponse à l'allégation qui a été faite contre la moralité de M. de Balzac. Aussi comprenons-nous la boutade légèrement impertinente que cette pudique levée de boucliers a suscitée tout récemment en lui, et qui nous a valu la spirituelle préface du *Père Goriot*. Nous ne répondons pas toutefois que ses rigides aristarques ne le prennent au mot, et ne prennent acte de cette déclaration moqueuse pour corroborer l'anathème qu'ils ont lancé contre lui. *Le Lys dans la vallée*, où M. de Balzac a, si promptement et avec un talent qui tient du prodige, réalisé la railleuse promesse faite dans sa préface, en peignant l'idéal de la vertu dans *Henriette de Lenoncourt*, la femme de *M. de Mortsauf*, nous semble une réponse doublement victorieuse. Maintenant, grâce aux changements heureux que l'auteur vient de faire subir à *la Comtesse à deux maris*, qui a paru dans un journal sous le titre de *La Transaction*, cette étude est une histoire irréprochable. On y remarque un type de l'avoué que la haute comédie adopterait à coup sûr, si nous avions aujourd'hui une haute comédie. La manière dont ce drame est conduit prouve avec quel éclat M. de Balzac paraîtrait au théâtre, si sa volonté n'était pas énergiquement fixée ailleurs. Au théâtre aussi, certes, il ouvrirait une voie nouvelle ; mais il s'est imposé une tâche immense, et veut l'accomplir jusqu'au bout. Il ne peut apporter un jour à la scène que le surplus des forces exorbitantes qui font de lui le plus rude athlète de notre littérature, mais aussi le plus inoffensif des écrivains. En effet, il ne juge personne, il n'attaque ni ses contemporains, ni leurs livres ; il marche, comme l'a dit dernièrement un critique en rendant justice à son caractère, il marche seul, à l'écart, comme un Paria, que la tyrannie de son talent a fait mettre au ban de la littérature. Sa conquête à lui est

le vrai dans l'art. Pour arriver à cette conquête, toujours si difficile, aujourd'hui surtout que l'individualité disparaît dans les lettres comme dans les mœurs, il fallait être neuf. M. de Balzac a su l'être en ramassant tout ce que dédaignait la littérature au moment où elle faisait plus de théories que de livres. Il ne s'est jamais proclamé réformateur. Au lieu de crier sur les toits : « —Ramenons l'art à la nature ! » il accomplissait laborieusement dans la solitude sa part de révolution littéraire, tandis que la plupart de nos écrivains se perdaient en des efforts infructueux, sans suite, ni portée. Chez beaucoup, en effet, une nature de convention succédait au faux convenu des classiques. Ainsi, en haine des formules, des généralités et de la froide stéréotypie de l'ancienne école, ils ne s'attachaient qu'à certains détails d'individualité, à des spécialités de forme, à des originalités d'épiderme ; en un mot, c'était une exagération substituée à une autre, et toujours du système. Ou bien, pour arriver au nouveau, d'autres faisaient des passions à leur usage, ils les arrangeaient et les développaient selon les caprices de leur poétique ; s'ils évitaient le connu, ils rencontraient l'impossible. Ceux-ci partaient d'un principe vrai ; puis l'imagination les emportait sur ses ailes, et les livrait à des illusions d'optique, à des verres grossissants, à des rayonnements prismatiques. Ils empâtaient un trait d'abord pur, anéantissaient les demi-teintes, jetaient çà et là les crudités, puis l'énergie, la passion, la poésie à pleines mains et produisaient une dramatique et grandiose caricature. Ceux-là abandonnaient les individualités, combinaient des symboles, effaçaient les contours, et se perdaient dans les nuées de l'insaisissable, ou dans les puériles merveilles du pointillé. Complétement étranger à tout ce qui était coterie, convention, système, M. de Balzac introduisait dans l'art la vérité la plus naïve, la plus absolue. Observateur sagace et profond, il épiait incessamment la nature ; puis, lorsqu'il l'a eu surprise, il l'a examinée, avec des précautions infinies, il l'a regardée vivre et se mouvoir ; il a suivi le travail des fluides et de la pensée ; il l'a décomposée, fibre à fibre, et n'a commencé à la reconstruire que lorsqu'il a eu deviné les plus imperceptibles mystères de sa vie organique et intellectuelle. En la recomposant par ce chaud galvanisme, par ces injections enchantées qui rendent la vie aux corps, il nous l'a montrée frémissant d'une animation nouvelle qui nous étonne et nous charme. Cette science n'excluait pas l'imagination.

Aussi, loin qu'elle ait manqué à cette patiente élaboration, y a-t-elle déployé sa plus grande puissance : elle a su maîtriser ses écarts, s'asservir à ne donner aux organes de l'œuvre que la quantité de vie nécessaire : rien de moins, rien de plus. Ce travail doit être le plus difficultueux de tous, car d'ordinaire le principe vital est si mal réparti dans la foule des embryons littéraires de notre époque, que les uns ont tout dans la tête et les autres tout dans les jambes, rarement ont-ils un cœur ; tandis que chez M. de Balzac, la vie procède surtout du cœur ; il triomphe là où les autres périssent. Aussi, dans celles de ses œuvres que nous venons d'analyser, nulle fantaisie, nulle exagération, nul mensonge ; ses portraits sont d'une scrupuleuse vérité ; si vous n'avez déjà vu les originaux, vous les rencontrerez infailliblement.

Qu'il marche donc, qu'il achève son œuvre, et ne retourne pas la tête aux cris envieux d'une critique dont la mesure, trop petite pour les beautés de l'ensemble, ne s'attache qu'à des imperfections de détail ! qu'il marche, il sait bien où il va. Ses premières conquêtes nous répondent de celles de l'avenir. Cet avenir ne se rapproche-t-il donc pas, et pour son œuvre et pour lui ? Déjà le public a compris l'importance des *Études de mœurs* et celle des *Études philosophiques.* Quand viendra la troisième partie de l'œuvre, les *Études analytiques*, la critique sera muette devant l'une des plus audacieuses constructions qu'un seul homme ait osé entreprendre. Les esprits attentifs auront facilement reconnu les liens qui rattachent les *Études de mœurs* aux *Études philosophiques ;* mais, s'il fallait, pour les gens superficiels, résumer par une seule réflexion le sens qui se dégage de tous ces effets sociaux si complètement accusés et qui forment un terrain solide sur lequel l'auteur assied l'examen de leurs causes, nous dirions que, peindre les sentiments, les passions, les intérêts, les calculs en guerre constante avec les institutions, les lois et les mœurs, c'est montrer l'homme en lutte avec sa pensée, et préparer magnifiquement le système des *Études philosophiques*, où M. de Balzac démontre les ravages de l'intelligence, et fait voir en elle le principe le plus dissolvant de l'homme en société : belle thèse dont nous avons expliqué déjà les poésies, et dont les *Études analytiques* contiendront la conclusion.

Félix Davin.

27 avril 1835.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

INTRODUCTION[1].

1834.

Ici, disons adieu aux beautés de la jeunesse, à ses fautes, à ses précieuses et naïves espérances. *Une vie de femme*[2], la dernière scène de la précédente partie, n'est-elle pas une transition à des tableaux plus graves, à ceux qui, dans le plan de l'auteur, doivent exprimer la vie humaine, vue sous le sévère aspect que lui donne le jeu des intérêts matériels. Ici, la vérité forcera l'auteur à montrer le plus généreux amour se glaçant sous de froides et positives réflexions. Ce qui, dans les *Scènes de la vie privée*, était un pur et noble sentiment, va se transformer en sombres et douloureuses passions. Ici, les fautes vont devenir des crimes. La femme, toujours si jeune, y sera encore une sublime enfant ; quant à l'homme, son intérêt et ses calculs vont envahir toute sa vie.

La province est un lieu favorable à la peinture de ces événements qui refroidissent le cœur et arrêtent définitivement les caractères. Les *Scènes de la vie privée* pouvaient se passer d'encadrement : partout la jeunesse n'est-elle pas la même ; mais ici les tableaux gagneront sans doute à être enfermés dans un monde spécial ; d'ailleurs, en offrant le contraste parallèle qui existe entre la vie des provinces et la vie parisienne, l'œuvre entière deviendra plus complète. Paris doit être le cadre de l'existence prise à sa décrépitude. Dans une grande ville, la vie n'est jamais jeune que par hasard. Sous ce rapport, la métropole de la pensée a le mérite d'offrir un type complet des hautes dépravations humaines. La dernière scène de la province *(Illusions perdues)* est un anneau qui joint les deux âges de la vie, et montre un des mille phénomènes par lesquels la province et la capitale se marient incessamment.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

INTRODUCTION[1].

1835.

La dernière Étude des scènes précédentes *(Illusions perdues)* a montré la province venant chercher Paris par un calcul d'amour-propre et de vanité. Dans la première Étude des *Scènes de la vie parisienne*[2], Paris se conjoint avec la province sous les auspices de l'Intérêt. Ainsi s'accomplit chaque jour, dans un sens ou dans l'autre, cette fusion constante des deux natures, la nature départementale et la nature parisienne : là où finit la seconde série des *Études de mœurs*, et là où commence la troisième, cette transition perpétuelle est donc fidèlement accusée. Ici vont se dérouler les plus étranges tableaux ; ici l'auteur doit s'armer de courage pour entendre les accusations qui vont pleuvoir sur son œuvre, et les plus absurdes seront portées par ceux-là mêmes qui connaîtront le mieux l'étendue des plaies de cette hydre appelée Paris. Souvenez-vous seulement que l'auteur veut tout peindre du dix-neuvième siècle, et faire en quelque sorte un état de situation de ses vices et de ses vertus. Les calculs de l'auteur ont été dérangés par l'exécution de plusieurs scènes. Ainsi de même que *les Amours d'une laide* et *l'Original*[3], annoncés dans les *Scènes de la vie de province*, n'ont pu y entrer ; de même, ici, *La Torpille*[4] n'a pu trouver place. Les *Conversations entre onze heures et minuit* qui devaient terminer les *Scènes de la vie parisienne*, et qui furent annoncées, serviront d'introduction aux *Scènes de la vie politique*[5], car elles forment une transition naturelle entre la peinture des extrêmes de Paris, qui dissolvent incessamment les principes sociaux, et celle des scènes de la politique, où l'homme se met au-dessus des lois communes, au nom des intérêts nationaux, comme le Parisien s'y met au profit de ses passions fortes et de ses intérêts agrandis.

Paris, 30 août 1835.

LE PÈRE GORIOT.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

1835[1].

L'auteur de cette esquisse n'a jamais abusé du droit de parler de soi que possède tout écrivain, et dont autrefois chacun usait si librement, qu'aucun ouvrage des deux siècles précédents n'a paru sans un peu de préface. La seule préface que l'auteur ait faite, a été supprimée[2]; celle-ci le sera vraisemblablement encore ; pourquoi l'écrire ? voici la réponse.

L'ouvrage auquel travaille l'auteur doit un jour se recommander beaucoup plus sans doute par son étendue, que par la valeur des détails. Il ressemblera, pour accepter le triste arrêt d'une récente critique, à l'œuvre politique de ces puissances barbares qui ne triomphaient que par le nombre des soldats. Chacun triomphe comme il peut[3], les impuissants seuls ne triomphent jamais. Ainsi donc, il ne saurait exiger que le public embrasse tout d'abord et devine un plan que lui-même n'entrevoit qu'à certaines heures, quand le jour tombe, quand il songe à bâtir ses châteaux en Espagne, enfin dans ces moments où l'on vous dit : — A quoi pensez-vous ? et que l'on répond : — A rien ! Aussi ne s'est-il jamais plaint ni de l'injustice de la critique, ni du peu d'attention que le public apportait dans le jugement des diverses parties de cette œuvre encore mal étayée, incomplétement dessinée, et dont le plan d'alignement n'est exposé dans aucune des Mairies de Paris. Souvent donc il aurait dû[4] peut-être, avec la simplicité des vieux auteurs, avertir les personnes abonnées aux cabinets de lecture, que tel ou tel ouvrage était publié dans telle ou telle

intention. L'auteur des *Études de mœurs* et des *Études philosophiques* ne l'a pas fait par plusieurs raisons. D'abord, les habitués des cabinets littéraires s'intéressent-ils à la littérature ? Ne l'acceptent-ils pas comme l'étudiant accepte le cigare ? Est-il nécessaire de leur dire que les révolutions humanitaires sont ou ne sont pas circonscrites dans une œuvre, que l'on est un grand homme inédit, un Homère toujours inachevé[1], que l'on partage avec Dieu la fatigue ou le plaisir de coordonner les mondes ? Ajouteraient-ils foi à ces bourdes littéraires ? Ne les a-t-on pas fatigués de systèmes boiteux, de promesses inexécutées ? D'ailleurs, l'auteur ne croit ni à la générosité, ni à l'attention d'une époque lâche et voleuse qui va chercher pour deux sous de littérature au coin d'une rue, comme elle y prend un briquet phosphorique, qui bientôt voudra du Benvenuto Cellini à bon marché, du talent à prix fixe, et qui fait aux poètes la même guerre qu'elle a faite à Dieu, en les rayant du Code, en les dépouillant pendant qu'ils vivent, et en déshéritant leurs familles quand ils sont morts. Puis, pendant long-temps, sa seule intention en publiant des livres fut d'obéir à cette seconde destinée, souvent contraire à celle que le ciel nous a faite, qui nous est forgée par les événements sociaux, que nous appelons vulgairement *la nécessité*, et qui a pour exécuteurs des hommes nommés *créanciers*, gens précieux, car ce nom veut dire qu'ils ont foi en nous. Enfin, ces avertissements à propos d'un détail lui semblaient mesquins et inutiles ; mesquins parce qu'ils ne portaient que sur de petites choses qu'il fallait laisser à la critique, inutiles, parce qu'ils devaient disparaître quand le tout serait accompli.

Si l'auteur parle ici de ses entreprises, il a donc fallu quelque accusation étrange, imméritée. Cette accusation passera nécessairement dans un pays où tout passe. La préface qui déjà ne signifie pas grand'chose, ne signifiera donc plus rien. Néanmoins il faut répondre. Aussi répond-il.

Depuis quelque temps donc, l'auteur a été effrayé de rencontrer dans le monde un nombre surhumain, inespéré de femmes sincèrement vertueuses, heureuses d'être vertueuses, vertueuses parce qu'elles sont heureuses, et sans doute heureuses parce qu'elles sont vertueuses. Pendant quelques jours de distraction, il n'a vu[2] de toutes parts que des craquements d'ailes blanches qui se déployaient, de véritables anges qui faisaient mine de s'envoler

dans leur robe d'innocence, toutes personnes mariées d'ailleurs, qui lui faisaient des reproches sur le goût immodéré[1] dont il gratifiait les femmes pour les félicités illicites d'une crise conjugale, qu'il a scientifiquement nommée ailleurs le *Minotaurisme*[2]. Ces reproches n'allaient pas sans quelque flatterie, car ces femmes prédestinées aux plaisirs du ciel avouaient connaître par ouï-dire, le plus détestable de tous les libelles, la Très-Horrible *Physiologie du mariage*, et se servaient de cette expression pour éviter de prononcer un mot banni du beau langage, l'adultère. L'une lui disait que, dans ses livres, la femme n'était vertueuse que par force ou par hasard, et jamais ni par goût, ni par plaisir. D'autres lui disaient que les femmes adonnées au Minotaure, mises en scène dans ses œuvres, étaient ravissantes, et faisaient venir l'eau à la bouche de ces fautes qui ne devaient être représentées que comme tout ce qu'il y avait de plus désagréable dans le monde, et qu'il y avait péril pour la chose publique à faire envier la destinée de ces femmes quelque malheureuses qu'elles fussent. Au contraire, celles qui étaient atteintes de vertu, leur paraissaient devoir être des personnes extrêmement disgracieuses et disgraciées. Enfin les reproches furent si nombreux que l'auteur ne saurait les consigner tous. Figurez-vous un peintre qui croit avoir fait une jeune femme ressemblante, et à qui la jeune femme renvoie le portrait, sous prétexte qu'il est horrible. N'y a-t-il pas de quoi devenir fou ? Ainsi a fait le monde. Le monde a dit : — Mais nous sommes blanc et rose, et vous nous avez prêté des tons fort vilains. J'ai le teint uni pour les gens qui m'aiment, et vous m'avez mis cette petite verrue dont mon mari seul s'aperçoit.

L'auteur fut épouvanté de ces reproches. Il ne sut que devenir en voyant ce nombre prodigieux de Rosières qui méritaient le prix Monthyon et qu'il avait envoyées par mégarde à la police correctionnelle de l'opinion. Dans les premiers moments d'une déroute, on ne pense qu'à se sauver ; les plus braves sont entraînés. L'auteur oublia qu'il s'était permis de faire quelquefois, à l'instar de la capricieuse nature, des femmes vertueuses aussi attrayantes que le sont les femmes criminelles. On ne s'était pas aperçu de sa politesse, et l'on criait à propos de la vérité. *Le Père Goriot* fut commencé dans le premier quart d'heure de ce désespoir. Pour éviter de jeter dans son monde fictif des adultères de plus, il eut la pensée d'aller rechercher quelques-uns de ses plus méchants

personnages féminins, afin de rester dans une sorte de *statu quo* relativement à cette grave question. Puis, quand cet acte respectueux fut accompli, la peur de recevoir quelques coups de griffe l'a pris, et il sent la nécessité de justifier ici, par l'aveu de sa panique, la réapparition de madame de Beauséant, celle de lady Brandon, de mesdames de Restaud et de Langeais, qui figurent déjà dans *la Femme abandonnée*, dans *la Grenadière**, dans *le Papa Gobseck***, et dans *Ne touchez pas à la hache*[1]. Mais, si le monde lui tient compte de sa parcimonie à l'égard des femmes reprochables, il aura le courage de supporter les coups de la Critique. Cette vieille parasite des festins littéraires qui est descendue du salon pour aller s'asseoir à la cuisine, où elle fait tourner les sauces avant qu'elles ne soient prêtes, ne manquera pas de dire au nom du public qu'on en avait déjà bien assez de ces personnages ; que si l'auteur avait eu la puissance d'en créer de nouveaux, il aurait pu se dispenser de faire revenir ceux-là[2] ; car, de tous les Revenants, le pire est le Revenant littéraire. Quant à la faute d'avoir donné les commencements du *Rastignac* de *la Peau de chagrin*, l'auteur est sans excuse. Mais si dans ce désastre il a tout le monde contre lui, peut-être aura-t-il de son côté ce personnage grave et positif qui, pour beaucoup d'auteurs, est le monde entier, à savoir *le libraire*. Ce protecteur des lettres paraît compter sur le grand nombre de personnes aux oreilles desquelles ne sont point parvenus les titres des livres d'où sont tirés ces personnages, pour les leur vendre. Opinion tout à la fois amère et douce que l'auteur est forcé de prendre en gré. Certaines personnes voudront voir dans ces phrases purement naïves une espèce de prospectus, mais tout le monde sait qu'on ne peut rien dire, en France, sans encourir des reproches. Quelques amis blâment déjà, dans l'intérêt de l'auteur, la légèreté de cette préface, où il paraît ne pas prendre son œuvre au sérieux, comme si l'on pouvait répondre gravement à des observations bouffonnes, et s'armer d'une hache pour tuer des mouches.

Maintenant, si quelques-unes des personnes qui reprochent à

* Tome VI des *Études de mœurs* (deuxième vol. des *Scènes de la vie de province*).

** Tome IX des *Études de mœurs* (premier vol. des *Scènes de la vie parisienne, sous presse*). *Ne touchez pas à la hache* est dans le t. XI des *Études de mœurs* (troisième vol. des *Scènes de la vie parisienne*).

l'auteur son goût littéraire pour les pécheresses, lui faisaient un crime d'avoir lancé dans la circulation *livresque* une mauvaise femme de plus en la personne de madame de Nucingen, il supplie ses jolis censeurs en jupons de lui passer encore cette pauvre petite faute. En retour de leur indulgence, il s'engage formellement à leur faire après quelque temps employé à chercher son modèle, une femme vertueuse par goût. Il la représentera mariée à un homme peu aimable ; car si elle était mariée à un homme adoré ne serait-elle pas vertueuse par plaisir ? Il ne la fera pas mère de famille, car[1], comme Juana de Mancini, cette héroïne que certains critiques ont trouvée trop vertueuse, elle pourrait être vertueuse par attachement à ses chers anges. Il a bien compris sa mission, et voit qu'il s'agit, dans l'œuvre promise, de peindre quelque vertu en lingot, une vertu poinçonnée à la Monnaie du rigorisme. Aussi sera-ce quelque belle femme gracieuse, ayant des sens impérieux et un mauvais mari, poussant la charité jusqu'à se dire heureuse, et tourmentée comme l'était cette excellente madame Guyon que son époux prenait plaisir à troubler dans ses prières de la façon la plus inconvenante. Mais, hélas ! en cette affaire, il se rencontre de graves questions à résoudre. L'auteur les propose, dans l'espérance de recevoir plusieurs mémoires académiques faits de mains de maîtresse, afin de composer un portrait dont le public féminin soit satisfait.

D'abord si ce phénix femelle croit au paradis, ne sera-t-elle pas vertueuse par calcul ? car, comme l'a dit un des esprits les plus extraordinaires de cette grande époque, si l'homme voit avec certitude l'enfer, comment peut-il succomber ? « Où est le sujet « qui, jouissant de sa raison, ne sera pas dans l'impuissance de « contrevenir à l'ordre de son prince, s'il lui dit : Vous voilà dans « mon sérail, au milieu de toutes mes femmes. Pendant cinq « minutes, n'en approchez aucune ; j'ai l'œil sur vous ; si vous « êtes fidèle pendant ce peu de temps, tous ces plaisirs et d'autres « vous seront permis pendant trente années d'une prospérité « constante. Qui ne voit que cet homme, quelque ardent qu'on le « suppose, n'a pas même besoin de force pour résister pendant un « temps si court ; il n'a besoin que de croire à la parole de son « prince. Assurément les tentations du chrétien ne sont pas plus « fortes, et la vie de l'homme est bien moins devant l'éternité que « cinq minutes comparées à trente années. Il y a l'infini de distance

« entre le bonheur promis au chrétien et les plaisirs offerts au « sujet, et si la parole du prince peut laisser de l'incertitude, celle « de Dieu n'en laisse aucune » *(Obermann*[1]*)*. Être vertueuse ainsi, n'est-ce pas faire l'usure ? Donc, pour savoir si elle est vertueuse, il faut la faire tentée. Si elle est tentée et qu'elle soit vertueuse, il faudrait logiquement la représenter n'ayant pas même l'idée de la faute. Mais si elle n'a pas l'idée de la faute, elle n'en saura pas les plaisirs. Si elle n'en sait pas les plaisirs, sa tentation sera très-incomplète, elle n'aura pas le mérite de la résistance. Comment désirerait-on une chose inconnue ? Or la peindre vertueuse sans être tentée est un non-sens. Supposez une femme bien constituée, mal mariée, tentée, comprenant les bonheurs de la passion : l'œuvre est difficile, mais elle peut encore être inventée. Là n'est pas la difficulté. Croyez-vous qu'en cette situation elle ne rêvera pas souvent cette faute que doivent pardonner les anges ? Alors, si elle y pense une ou deux fois, sera-t-elle vertueuse en commettant de petits crimes dans sa pensée ou au fond de son cœur ? Voyez-vous ? tout le monde s'accorde sur la faute ; mais dès qu'il s'agit de vertu, je crois qu'il est presque impossible de s'entendre.

L'auteur ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de conscience que ses critiques l'ont forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler ses corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux éléments de son monde écrit, était exact relativement à la mesure de vice et de vertu qui entre dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de plus de trente-huit femmes vertueuses, et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus, qu'il prend la liberté de ranger toutes en bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste pas les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées. Puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité.

FEMMES VERTUEUSES.

Études de mœurs.

1-2. Madame DE FONTAINE et madame DE KERGAROUËT, *le Bal de Sceaux*, tome I.

3-4-5. Madame GUILLAUME, madame DE SOMMERVIEUX et madame LEBAS, *Gloire et Malheur* [*la Maison du chat qui pelote*], tome I.

6. GINEVRA DI PIOMBO, *la Vendetta*, tome I.

7. Madame DE SPONDE, *la Fleur des pois*[1], tome II (sous presse).

8. Madame DE SOULANGES, *la Paix du ménage*, tome II.

9-10. Madame CLAËS et madame DE SOLIS, *la Recherche de l'absolu*, tome III.

11-12-13-14. Madame GRANDET et EUGÉNIE GRANDET, NANON et madame DES GRASSINS, *Eugénie Grandet*, tome V.

15-16. SOPHIE GAMARD, la baronne DE LISTOMÈRE, *les Célibataires* [*le Curé de Tours*], tome VI.

17-18-19. Madame DE GRANVILLE, *la Femme vertueuse* [*Une Double famille*] ; ADÉLAÏDE DE ROUVILLE et madame DE ROUVILLE, *la Bourse*, tome IX.

20-21. JUANA (madame Diard), *les Marana;* madame JULES, *Ferragus, chef des dévorants, Histoire des Treize*, tome X.

22-23-24. Madame FIRMIANI, la marquise DE LISTOMÈRE, *Profil de marquise* [*Étude de femme*] ; madame CHABERT, *la Comtesse à deux maris* [*le Colonel Chabert*], tome XII.

25-26. Mademoiselle TAILLEFER, madame VAUQUER*, *le Père Goriot.*

27-28. EVELINA et LA FOSSEUSE, *le Médecin de campagne.*

* Elle est douteuse[2].

FEMMES CRIMINELLES.

Études de mœurs.

1. La duchesse DE CARIGLIANO, *Gloire et Malheur* [*la Maison du chat qui pelote*], tome I.

2-3. Madame D'AIGLEMONT, *Même Histoire* [*la Femme de trente ans*], tome IV.

4-5-6. Madame DE BEAUSÉANT, *la Femme abandonnée;* lady BRANDON, *la Grenadière;* et JULIETTE, *le Message*, tome VI.

7. Madame DE MÉRÉ[3], *la Grande Bretèche* [fin de *Autre étude de femme*], tome VIII (sous presse).

8-9-10. Mademoiselle DE BELLEFEUILLE, *la Femme vertueuse* [*Une Double famille*] ; madame DE RESTAUD, *le Papa Gobseck;* FANNY VERMEIL[4], *la Torpille* [*Esther heureuse*, première partie de *Splendeurs et misères des courtisanes*], tome IX (sous presse).

11. LA MARANA, *les Marana*, tome X.

12. IDA GRUGET, *Ferragus, chef des dévorants (Histoire des Treize)*, tome X.

13. Madame DE LANGEAIS, *Histoire des Treize, Ne touchez pas à la hache* [*la Duchesse de Langeais*], tome XI.

14-15. EUPHÉMIE, marquise DE SAN-RÉAL et PAQUITA VALDÈS, *la Fille aux yeux d'or*, tome XII.

16-17. Madame DE NUCINGEN, mademoiselle MICHONNEAU, *le Père Goriot.*

FEMMES VERTUEUSES.

Études philosophiques.

29. FŒDORA, *la Peau de chagrin*, tome IV.

30. La comtesse DE VANDIÈRE, *Adieu*, tome IV.

31. Madame DE DEY, *le Réquisitionnaire*, tome V.

32-33. Madame BIROTTEAU et CÉSARINE BIROTTEAU (sous presse), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*[1], tomes VI-X.

34-35. JEANNE D'HÉROUVILLE et sœur MARIE, *l'Enfant maudit*, *Sœur Marie-des-Anges*[2], tomes V, XVII, XVIII et XIX.

36-37. PAULINE DE VILLENOIX, *Louis Lambert;* et madame DE ROCHECAVE, *Ecce Homo*[3], tomes XXIII et XXIV.

—

38. FRANCINE, *les Chouans**.

FEMMES CRIMINELLES.

Études philosophiques.

18-19. PAULINE DE WITCHNAU, AQUILINA, *la Peau de chagrin et Melmoth réconcilié*, tomes I-IV et XXI.

20. Madame DE SAINT-VALLIER, *Maître Cornélius*, tome V.

—

21-22. Mademoiselle DE VERNEUIL et madame DU GUA, *les Chouans*.

Quoique l'auteur ait encore quelques fautes en projet, il a aussi beaucoup de vertu sous presse, en sorte qu'il est certain de corroborer ce résultat flatteur pour la société, la balance étant de trente-huit sur soixante en faveur de la vertu, dans l'état actuel où en est la peinture qu'il a entreprise du monde. S'il s'arrêtait là, le monde ne serait-il pas flatté ? Si quelques personnes se sont trompées, en croyant à un résultat contraire, peut-être leur erreur doit-elle être attribuée à ce que le vice a plus d'apparence, il foisonne ; et, comme disent les marchands en parlant d'un châle, il est *très-avantageux*. Au contraire, la vertu n'offre au pinceau que des lignes d'une excessive ténuité. La vertu est absolue, elle est une et indivisible, comme était la république ; tandis que le vice est multiforme, multicolore, ondoyant, capricieux. D'ailleurs, quand l'auteur aura peint la femme vertueuse fantastique, à la

* L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses, pour ne pas ennuyer le lecteur ; mais il les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire.

recherche de laquelle il va se mettre dans tous les boudoirs de l'Europe, on lui rendra justice, et les reproches tomberont d'eux-mêmes.

Quelques raffinées ayant fait observer que l'auteur avait peint les pécheresses beaucoup plus aimables que ne l'étaient les femmes irréprochables, ce fait a semblé si naturel à l'auteur, qu'il ne parle de la critique que pour en constater l'absurdité. Chacun sait trop bien qu'il est malheureusement dans la nature masculine de ne pas aimer le vice quand il est hideux, et de fuir la vertu quand elle est épouvantable.

Paris, 6 mars 1835.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION[1].

1835.

Depuis sa réimpression sous forme de livre, ce qui dans la logique du libraire a constitué une seconde édition, *le Père Goriot* est l'objet de la censure impériale de Sa Majesté le Journal, cet autocrate du dix-neuvième siècle, qui trône au-dessus des rois, leur donne des avis, les fait, les défait ; et qui, de temps en temps, est tenu de surveiller la morale depuis qu'il a supprimé la religion de l'état. L'auteur savait bien qu'il était dans la destinée du Père Goriot de souffrir pendant sa vie littéraire, comme il avait souffert durant sa vie réelle. Pauvre homme ! Ses filles ne voulaient pas le reconnaître parce qu'il était sans fortune ; et les feuilles publiques aussi l'ont renié, sous prétexte qu'il était immoral. Comment un auteur ne tâcherait-il pas de se débarrasser du *San-Benito* dont la sainte ou la maudite inquisition du journalisme le coiffe en lui jetant à la tête le mot *immoralité ?* Si les tableaux dessinés par l'auteur étaient faux, la critique les lui aurait reprochés en lui disant qu'il calomniait la société moderne; si la critique les tient pour vrais, ce n'est pas son œuvre qui est immorale. Le Père Goriot n'a pas été suffisamment compris, quoique l'auteur ait eu le soin d'expliquer comment le bonhomme était en révolte contre les lois sociales, par ignorance et par sentiment, comme Vautrin l'est par sa puissance méconnue et par l'instinct de son caractère.

L'auteur a bien ri de voir quelques personnes, obligées de comprendre ce qu'elles critiquaient, vouloir que le Père Goriot eût le sentiment des convenances, lui, cet Illinois de la farine, ce Huron de la halle aux blés. Pourquoi ne lui a-t-on pas reproché de ne connaître ni Voltaire ni Rousseau, d'ignorer le code des salons et la langue française ? Le Père Goriot est comme le chien du meurtrier qui lèche la main de son maître quand elle est teinte de sang ; il ne discute pas, il ne juge pas, il aime. Le Père Goriot cirerait, comme il le dit, les bottes de Rastignac, pour se rapprocher de sa fille. Il veut aller prendre la Banque d'assaut quand elles manquent d'argent, et il ne serait pas furieux contre ses gendres qui ne les rendent pas heureuses ? Il aime Rastignac, parce que sa fille l'aime. Que chacun regarde autour de soi, et veuille être franc, combien de pères Goriot en jupon ne verrait-on pas ? Or, le sentiment du Père Goriot implique la maternité. Mais ces explications sont presque inutiles. Ceux qui crient contre cette œuvre la justifieraient admirablement bien, s'ils l'avaient faite ! D'ailleurs, l'auteur n'est pas de propos délibéré moral ou immoral, pour employer les termes faux dont on se sert. Le plan général qui lie ses œuvres les unes aux autres, et qu'un de ses amis, M. Félix Davin, a récemment exposé, l'oblige à tout peindre : le Père Goriot comme la Marana*, Bartholoméo di Piombo**, comme la veuve Crochard***, le marquis de Léganès****, comme Cambremer*****, Ferragus******, comme M. de Fontaine*******, enfin de saisir la paternité dans tous les plis de son cœur, de la peindre tout entière comme il essaie de représenter les sentiments humains, les crises sociales, le mal et le bien, tout le pêle-mêle de la civilisation.

Si quelques journaux ont accablé l'auteur, il en est d'autres qui l'ont défendu. Vivant solitaire, préoccupé par ses travaux, il n'a pu remercier les personnes auxquelles il est d'autant plus redevable que ce sont des camarades qui avaient, pour le gour-

* Tome X des Études de mœurs.

** Tome I des Études de mœurs, *la Vendetta.*

*** Tome IX des Études de mœurs, *la Femme vertueuse* [*Une double famille*].

**** Tome V des Études philosophiques, *El Verdugo.*

***** Tome V des Études philosophiques, *Un Drame au bord de la mer.*

****** Tome X des Études de Mœurs.

******* Tome I des Études de Mœurs, *le Bal de Sceaux.*

mander, les droits du talent et d'une ancienne amitié, mais il les remercie collectivement de leurs utiles secours.

Les personnes amoureuses de morale, qui ont pris au sérieux la promesse que, dans la précédente préface, l'auteur a faite de pourtraire une femme complétement vertueuse, apprendront peut-être avec satisfaction que le tableau se vernit en ce moment, que le cadre se bronze, enfin que sans métaphore cette œuvre difficultueuse intitulée *le Lys dans la vallée* va paraître dans l'une de nos Revues.

Meudon, 1er mai 1835.

MELMOTH RÉCONCILIÉ.

NOTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1835.

Ce conte, pour nous servir de l'expression à la mode et sous laquelle on confond tous les travaux de l'auteur, de quelque nature qu'ils puissent être, ce conte est presque inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas le roman du Révérend Maturin, prêtre irlandais, intitulé *Melmoth ou l'Homme errant*, traduit par M. Cohen. Ce roman est pris dans l'idée-mère à laquelle nous devions déjà le drame de *Faust*, et dans laquelle lord Byron a taillé depuis *Manfred ;* l'œuvre de Maturin n'est pas moins puissante que celle de Gœthe, et repose sur une donnée plus dramatique peut-être, en ce sens que la lassitude des sentiments humains y préexiste, et que l'intérêt vient d'une condition dans le pacte qui laisse un espoir au damné. Son salut peut se faire encore, s'il trouve *un remplaçant*, mot technique qui traduit brièvement le sens de cet article secret du pacte. Melmoth passe sa vie et emploie son pouvoir à plonger les hommes dans les plus épouvantables malheurs, sans rencontrer un homme qui veuille changer sa situation contre celle du tentateur. Maturin a fait preuve de bon sens en n'amenant pas son héros à Paris ; mais il est extraordinaire que ce demi-démon ne sache pas aller là où il eût trouvé mille personnes pour une qui eussent accepté son pouvoir. Il est encore plus singulier qu'il n'ait pas montré Melmoth essayant d'obtenir par des bienfaits ce que l'on refuse à sa tyrannie. Aussi l'œuvre de l'auteur irlandais est-elle défectueuse en plusieurs points, quoique surprenante par les détails.

Cette note aidera sans doute à faire comprendre la nouvelle de M. de Balzac.

LE LIVRE MYSTIQUE.

PRÉFACE.

1836[1].

Composé de trois œuvres[2] éparses dans les trente volumes in-12 des *Études philosophiques*, ce livre est destiné à offrir l'expression nette de la pensée religieuse, jetée comme une âme en ce long ouvrage. Aussi ne saurait-il être publié sans quelques observations préliminaires.

Le XIXe siècle, dont l'auteur essaie de configurer l'immense tableau, sans oublier ni l'individu ni les professions, ni les effets ni les principes sociaux, est en ce moment travaillé par le Doute. Remarquez, je vous en prie, que l'auteur ne discute nulle part en son nom : il voit une chose et la décrit, il trouve un sentiment et le traduit ; il accepte les faits comme ils sont, les met en place et suit son plan, sans prêter l'oreille à des accusations qui se contredisent. Il marche inexorable aux raisonnements obtus de ceux qui lui demandent pourquoi cette pierre est carrée quand il en est à un angle, pourquoi celle-ci est ronde quand il achève une tête de femme dans quelque métope[3]. Si la Société qu'il a prise pour sujet de son œuvre, comme d'autres y prennent un mince événement, était parfaite, il n'y aurait aucune peinture possible, il faudrait chanter un magnifique *alleluia* social et s'asseoir au banquet pour y achever sa portion congrue. Mais il n'en est pas ainsi, les gens du monde aussi bien que les hommes d'art le savent ; et néanmoins il se rencontre des critiques qui, trouvant l'auteur occupé à dessiner un forçat, voudraient qu'il le représentât raisonnant comme Massillon en chaire. Dans cette œuvre, chacun

sera ce qu'il est : le juge sera juge, le criminel sera criminel, la femme y sera tour à tour ou vertueuse ou coupable ; l'usurier ne sera pas un mouton, la dupe ne sera pas un homme de génie, et les enfants n'y auront pas cinq pieds six pouces. Ces mille figures qui posent, ces mille situations génériques seront vraies ou fausses, elles seront bien ou mal ajustées, plus ou moins heureusement éclairées, tout y sera confus ou bien ordonné ; d'accord. Mais l'applaudissement et le blâme ne doivent-ils pas attendre que l'œuvre soit terminée ?

Ces paroles ne sont ni des récriminations, ni des plaintes. L'auteur s'est patiemment soumis à l'éternel *Pourquoi* des Parisiens, accoutumés à trouver : *Le public n'entre pas ici*, sur l'enceinte en planches qui garantit de leur curiosité les monuments qu'on leur bâtit. Cette répétition de quelques observations dues à l'un des amis de l'auteur (M. Félix Davin) est ici nécessaire pour prévenir toute mauvaise chicane. De même que les Chouans pillent les voitures de la République, de même que Vautrin parle en forçat, que de Marsay écrit avec le style du jeune homme, et madame de Mortsauf en femme pieuse, solitaire, recueillie ; de même Louis Lambert et Séraphîta parlent et agissent comme doivent agir et parler des Mystiques. Ici nous ne sommes pas dans les *Études de mœurs*, la première partie de l'œuvre où l'auteur peint les choses sociales comme elles sont ; mais dans les *Études philosophiques*, dans la deuxième partie, où les sentiments et les systèmes humains se personnifient. Donc SÉRAPHÎTA, blanche et pure expression du Mysticisme, ne saurait avoir sur les Mathématiques les opinions qu'en a l'Académie des sciences ; elle pouvait être tout, excepté membre de l'Institut ; si elle connaît l'infini, les mesures du fini doivent alors lui paraître mesquines. Malgré cette naïve observation du sculpteur venant vous dire que quand il a taillé dans son marbre une syrène, il a été forcé de la finir en poisson, parce que la syrène une fois admise, elle ne saurait porter les socques de la grisette ; vous rencontrerez beaucoup de gens qui tiendront l'auteur pour fou, assez fou pour avoir voulu prouver que deux et deux ne font pas quatre ; d'autres l'accuseront d'athéisme, ceux-ci prétendront qu'il ne croit à rien de ce qu'il a écrit et qu'il s'amuse aux dépens du public, ceux-là diront que l'œuvre est incompréhensible. L'auteur proteste ici de son respect pour les grands génies[1] occupés à étendre les limites de

la science humaine ; il adore la ligne droite, il aime encore malheureusement un peu trop la courbe ; mais s'il s'agenouille devant les gloires des mathématiques et devant les miracles de la chimie ; il croit, si l'on admet l'existence des Mondes Spirituels, que les plus beaux théorèmes n'y sont d'aucune utilité, que tous les calculs du fini sont caducs dans l'infini, que l'infini devant être comme Dieu, semblable à lui-même en toutes ses parties, la question de l'égalité du rond et du carré doit s'y trouver résolue, et que cette possibilité devrait donner l'amour du ciel aux géomètres. Remarquez bien encore qu'il n'a pas l'impiété de contester l'influence des mathématiques sur le bonheur de l'humanité prise en masse ; thèse soutenue par Swedenborg et Saint-Martin. Mais trop de gens s'avanceront à la défense des Saintes Sciences de l'homme, trop peu prendront intérêt aux lointaines clartés du Mysticisme, pour que l'auteur ne soit pas ici du parti le plus faible, au risque de se voir l'objet de ces plaisanteries[1] souvent calomnieuses, espèce de timbre que la presse périodique met en France à toute idée nouvelle, et qui heureusement rencontrent en lui la plus dure de toutes les cuirasses humaines, le mépris.

Donc le doute travaille en ce moment la France. Après avoir perdu le gouvernement politique du monde, le catholicisme en perd le gouvernement moral. Rome catholique mettra néanmoins tout autant de temps à tomber qu'en a mis Rome panthéiste. Quelle forme revêtira le sentiment religieux, quelle en sera l'expression nouvelle ? la réponse est un secret de l'avenir. Les Saint-Simoniens ont cru que la cotte-de-mailles sociale avait dernièrement offert son plus grand défaut ; à un siècle industriel, ils ont présenté leur religion positive, nette comme un axiome, mystérieuse comme un Compte-fait, un mode de civilisation napoléonienne où les esprits devaient s'enrégimenter, comme les hommes s'échelonnaient dans la garde impériale. Pour eux, la partie semble moins perdue qu'ajournée. Luther fut plus habile observateur de la nature humaine que ne l'a été le Collège Saint-Simonien ; il comprit que vouloir fonder une religion dans un temps d'examen, c'était se donner pour un second Jésus, que Jésus ne se recommençait pas, et que, pour se glisser entre tous les amours-propres sans les froisser, il fallait une religion toute faite. Il voulut donc ramener la cour de Rome à la simplicité de la primitive église. Les froides négations du protestantisme, croyance de

coffres-forts, dogme économique excellent pour les disciples de Barême, religion pesée, examinée, sans poésie possible parce qu'elle est sans mystères, triompha sous les armes de l'évangile.

Le Mysticisme est précisément le Christianisme dans son principe pur. Ici l'auteur n'a rien inventé, il ne propose rien de neuf; il a mis en œuvre des richesses enfouies, il a plongé dans la mer et y a pris des perles vierges pour le collier de sa Madone. Doctrine des Premiers Chrétiens, religion des Anachorètes du Désert, le Mysticisme ne comporte ni gouvernement, ni sacerdoce ; aussi fut-il toujours l'objet des plus grandes persécutions de l'Église Romaine : là est le secret de la condamnation de Fénelon ; là est le mot de sa querelle avec Bossuet. Comme religion, le Mysticisme procède en droite ligne du Christ par saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse ; car l'Apocalypse est une arche jetée entre le Mysticisme chrétien et le Mysticisme indien, tour à tour égyptien et grec, venu de l'Asie, conservé dans Memphis, formulé au profit de son Pentateuque par Moïse, gardé à Éleusis, à Delphes[1], compris par Pythagore, renouvelé par l'aigle des apôtres, et transmis nébuleusement à l'Université de Paris. Au douzième siècle (voyez *les Proscrits*), le docteur Sigier professe, comme la science des sciences, la Théologie Mystique dans[2] l'Université, cette reine du monde intellectuel, à laquelle les Quatre Nations catholiques faisaient la cour. Vous y voyez Dante venant faire éclairer sa *Divine Comédie* par l'illustre docteur qui serait oublié, sans les vers où le Florentin a consacré sa reconnaissance envers son maître. Le Mysticisme que vous trouvez là dominant la société, sans que la cour de Rome s'en inquiétât, parce qu'alors la belle et sublime Rome du moyen-âge était omnipotente, fut transmis à madame Guyon, à Fénelon et à mademoiselle Bourignon par des auteurs allemands, entre lesquels le plus illustre est Jacob Bœhm. Puis, au dix-huitième siècle, il a eu dans Swedenborg un évangéliste et un prophète dont la figure s'élève aussi colossale peut-être que celles de saint Jean, de Pythagore et de Moïse. M. Saint-Martin, mort dernièrement, est le dernier grand écrivain mystique. Il a donné partout la palme à Jacob Bœhm sur Swedenborg ; mais l'auteur de *Séraphîta* accorde à Swedenborg une supériorité sans contestation possible sur Jacob Bœhm aux œuvres duquel il avoue n'avoir rien pu comprendre encore.

L'auteur n'a pas cru qu'il fût honorable pour la littérature

française de rester muette sur une poésie aussi grandiose que l'est celle des Mystiques. La France littéraire porte depuis cinq siècles une couronne à laquelle manquerait un fleuron, si cette lacune n'était remplie même imparfaitement comme elle le sera par ce livre. Après de longs et de patients travaux, l'auteur s'est donc hasardé dans la plus difficile des entreprises, celle de peindre l'être parfait dans les conditions exigées par les lois de Swedenborg sévèrement appliquées. Malheureusement, il a peu de juges. Les inextricables difficultés de son œuvre, le danger même que courait son esprit en se plongeant dans les gouffres infinis ouverts par les Mystiques, aperçus et sondés par eux, qui les appréciera ? Combien peut-on énumérer en France de personnes instruites des sciences mystiques, ou qui connaissent seulement les titres d'œuvres qui comptent en Allemagne des milliers de lecteurs ? Il a fallu s'être passionné dès l'enfance pour ce magnifique système religieux, avoir fait à l'âge de dix-neuf ans une Séraphîta, avoir rêvé l'être aux deux natures, avoir ébauché la statue, bégayé le poëme qui devait occuper toute la vie, pour pouvoir en donner aujourd'hui le squelette.

Ce que l'auteur doit dire pour cette œuvre offre heureusement un intérêt général. La barrière épineuse, qui, jusqu'à présent, a fait du Mysticisme un pays inabordable, est l'obscurité, défaut mortel en France où personne ne veut faire crédit de son attention à l'auteur le plus sublime, où Dante n'aurait peut-être jamais vu sa gloire. Comprend-on que ceux qui proclament la lumière ne présentent en eux que ténèbres ? Les livres tenus pour sacrés dans cette sphère intellectuelle, sont écrits sans méthode, sans éloquence, et leur phraséologie est si bizarre, qu'on peut lire mille pages de madame Guyon, de Swedenborg et surtout de Jacob Bœhm, sans y rien saisir. Vous allez savoir pourquoi. Aux yeux de ces Croyants, tout est démontré : ce ne sont alors que cris de conviction, psaumes d'amour entonnés pour célébrer des jouissances continues, exclamations arrachées par la beauté du spectacle ! Vous diriez les clameurs d'un peuple entier voyant un feu d'artifice au milieu[1] de la nuit. Malgré ces torrents de phrases échevelées, l'ensemble est sublime et les arguments sont foudroyants, quand l'esprit les a pêchés dans ce grand bruissement de vagues célestes. Imaginez la mer embrassée d'un coup d'œil, elle vous ravit, vous transporte, vous enchante ! mais vous êtes sur un cap,

vous la dominez, le soleil lui prête une physionomie qui vous parle de l'infini. Mettez-vous à y nager, tout y est confus ; vous la voyez partout semblable à elle-même, les lignes de l'horizon vous échappent, partout des flots, partout le vert sombre, et la monotonie de sa voix vous lasse. Ainsi, pour avoir une intuition de l'infini démontré dans ces livres étourdissants, vous devez monter sur un cap ; l'esprit de Dieu vous apparaît alors sur les eaux, vous voyez un soleil moral qui les illumine. Ce qui jusqu'à présent manquait au Mysticisme était la forme, la poésie. Quand saint Pierre a montré les clefs du Paradis et l'enfant Jésus dans les bras d'une vierge, la foule a compris ! et la religion catholique a existé. Le rusé saint Pierre, homme de haute politique et de gouvernement, a eu raison sur saint Paul, ce lion des Mystiques, comme saint Jean en est l'aigle.

Si vous pouvez imaginer des milliers de propositions naissant dans Swedenborg les unes des autres, comme des flots ; si vous pouvez vous figurer les landes sans fin que présentent tous ces auteurs, si vous voulez comparer l'esprit essayant de faire rentrer dans les bornes de la logique cette mer de phrases furieuses à l'œil, essayant de percevoir une lumière dans les ténèbres ; vous apprécierez les travaux de l'auteur, la peine qu'il a prise pour donner un corps à cette doctrine et la mettre à la portée de l'étourderie française qui veut deviner ce qu'elle ne sait pas, et savoir ce qu'elle ne peut pas deviner. Mais, de bonne heure, il avait pressenti là comme une nouvelle Divine Comédie. Hélas ! le rhythme voulait toute une vie, et sa vie a exigé d'autres travaux ; le sceptre du rhythme lui a donc échappé. La poésie sans la mesure est peut-être une impuissance ? peut-être n'a-t-il fait qu'indiquer le sujet à quelque grand poète, humble prosateur qu'il est ! Peut-être le Mysticisme y gagnera-t-il en se trouvant dans la langue si positive de notre pays, obligé de courir droit, comme un waggon sur le rail de son chemin de fer.

Les Proscrits sont le péristyle de l'édifice ; là, l'idée apparaît au moyen-âge dans son naïf triomphe. *Louis Lambert* est le mysticisme pris sur le fait, le Voyant marchant à sa vision, conduit au Ciel par les faits, par ses idées, par son tempérament ; là est l'histoire des Voyants. *Séraphîta* est le mysticisme tenu pour vrai, personnifié, montré dans toutes ses conséquences.

Dans ce LIVRE, la plus incompréhensible doctrine a donc une

tête, un cœur et des os, le Verbe des mystiques s'y est incarné ; enfin l'auteur a tâché de la rendre attrayante comme un roman moderne. Il est dans la nature des substances qui, prises à nu, peuvent foudroyer le malade ; la science médicale les approprie à la faiblesse humaine : ainsi de l'auteur, du lecteur et de son sujet. Aussi espère-t-il que les Croyants et les Voyants lui pardonneront d'avoir mis les pieds de Séraphîta dans la boue du globe, en faveur de la popularité qu'elle peut donner à cette sublime religion ; il espère que les gens du monde, affriolés par la forme, comprendront l'avenir que montre la main de Swedenborg levée vers le ciel ; que si les savants admettent un univers spirituel et divin, ils reconnaîtront que les sciences de l'univers matériel n'y sont d'aucune utilité. Aux yeux des poètes, l'auteur a-t-il besoin d'excuse pour avoir poétisé une doctrine, pour en avoir tenté le mythe et lui avoir donné des ailes ? Quoi qu'il puisse arriver d'un écrivain essayant une œuvre de foi dans une époque incrédule, il ne saurait être blâmé par ceux qui ne sont ni savants, ni poètes, ni voyants, pour avoir corporisé un système enseveli dans les ténèbres.

L'auteur est obligé de dire ici que l'*Histoire intellectuelle de Louis Lambert* ne ressemble en rien aux deux premières éditions qui en ont été publiées, la preuve s'en trouve dans la contexture même de l'œuvre, qui, cette fois, est triplée ; mais il ajoutera qu'il a dépensé autant de soins et d'argent à les faire disparaître du commerce, que d'autres écrivains en prennent pour propager leurs œuvres. Il a réussi presque entièrement pour la deuxième édition in-18, elle a été anéantie à deux cents exemplaires près ; quant à la première, il n'a pu en adhirer[1] que trois cents volumes. La critique, trop empressée à rechercher des fautes dont la correction emploie la majeure partie du temps de l'auteur, ne saurait donc, sans mauvaise foi, l'attaquer sur un autre terrain que celui de la présente édition. Sans doute, il se rencontrera dans *Séraphîta* quelques imperfections ; mais pourquoi la Nécessité, représentée par les infortunes de la librairie, la seule ressource de l'auteur, le presse-t-elle outre mesure ? Nous ne sommes plus au siècle de fer où Philippe II, roi d'Espagne, déclarait les artistes exempts de toute charge publique et de tous impôts, ni au siècle de malheur où François Ier envoyait à Raphaël un bassin d'or plein d'or, sans rien demander au pinceau de l'artiste. Aujourd'hui, nous sommes

sous le coup des condamnations d'un conseil de discipline ; aujourd'hui nos écrits, considérés comme marchandise, n'obtiennent ni la protection accordée aux lampes-Carcel et aux serrures-Georget, ni la prime d'exportation octroyée aux sucres de tel ou tel ministre. Les écrivains sont des abeilles dont les naturalistes ont oublié la classification ; et les lois n'ont reconnu, n'ont dégusté le miel de leurs ruches que pour s'attribuer le droit de le prendre. L'opiniâtreté des veilles, la célérité du travail, le bonheur des conceptions ne peuvent, pour aucun écrivain français, remplacer les immunités jadis accordées par les souverains à l'art et aux lettres. Savez-vous pourquoi ? Trois mille exemplaires du *Livre mystique* seront frauduleusement vendus par la voleuse Belgique au détriment des libraires français, précisément dans les pays où se trouvent des lecteurs pour l'ouvrage. La ruine du libraire atteint directement l'auteur. Si les écrivains, les poètes, les savants, les jurisconsultes français n'étaient pas ignoblement dépouillés, certes leurs veilles seraient généreusement récompensées par le public qu'ils ont élu pour maître. Beaucoup d'écrivains, forcés de vivre à tout prix, se donnent au pouvoir, et les exemples de cette odieuse nécessité sont plus abondants sous le règne du libéralisme intronisé d'hier, qu'ils ne l'étaient sous la généreuse monarchie abattue par lui. L'homme qui veut rester libre souffre horriblement ; heureux quand la calomnie, assise à sa porte, n'attend pas son cercueil pour l'escorter d'injures !

Aujourd'hui, l'intelligence a jugé les déplacements de Juillet, après avoir entendu un ministre décourageant en public la jeunesse qui s'avance dans une carrière où lui n'a ramassé que le pouvoir ; sa raillerie sur la fécondité des avortements, adressée à ceux qu'il laisse détrousser à Bruxelles, est une espèce d'absolution que se donnent les gens habiles en dévorant leurs dupes. Si le ministre a trahi l'homme de lettres, le professeur a trahi également le bon sens : la nature se ressemble à elle-même dans tous ses principes ; la quantité des germes littéraires inutiles est une nécessité de la production morale, comme les millions d'œufs que jette un poisson et dont il n'arrive à bien que quelques êtres est une nécessité de la génération zoologique. Quand le ministre de l'intérieur installera dans quelque sinécure l'un de ses familiers au Bureau des Nourrices, nous espérons qu'il ne restera pas en arrière de son collègue et se plaindra de la quantité des Naissances, en blâmant

les mères de ne pas toutes donner à la France des hommes de génie, des professeurs d'histoire. Si les intérêts matériels de la littérature périssent, quand trois gens de lettres, dont un duc, sont au Conseil, nous devons attendre qu'il y arrive des chaudronniers de Saint-Flour, ou quelques bouviers de la vallée d'Auge ; si ceux-là ne comprennent pas la question d'art, peut-être entendront-ils la question commerciale.

Ceci, ne vous y trompez point, est dit moins pour l'auteur que pour de nobles intelligences prêtes à périr, pour des gens de cœur, encore jeunes, qui s'enveloppent dans leurs manteaux en y cachant leur désespoir. Les poètes ne se révoltent pas, eux ! ils meurent en silence. Élevez donc un autel au suicide, au lieu de le calomnier, et gravez dessus : *Diis ignotis*[1].

27 novembre 1835.

NOTE DE L'ÉDITION CHARPENTIER[2].

1842.

Cette nouvelle édition de *Louis Lambert* est la sixième qui aura été faite de ce livre en neuf ans (il a été publié en 1833[3], pour la première fois).

La première a été imprimée chez Crapelet, dans le format in-8° (première édition des *Contes philosophiques*).

La deuxième fut publiée dans le format in-18, et imprimée chez A. Barbier, à Paris.

La troisième a été publiée dans le format in-8°, et imprimée chez P. Baudouin (première édition du *Livre mystique*).

La quatrième a été imprimée chez Bourgogne et Martinet, dans le format in-8° (deuxième édition du *Livre mystique*).

La cinquième a été publiée dans le format in-12, et imprimée chez A. Barbier, à Sèvres.

De toutes ces éditions, dont les tirages réunis équivalent à cinq mille exemplaires environ, il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre de l'édition in-12, qui fait partie des *Romans et Nouvelles* publiés par H. Souverain, collection destinée aux cabinets de lecture.

L'auteur ne regarde comme définitive que cette nouvelle édition tirée à près de deux mille exemplaires, et dont le texte a été soigneusement revu et corrigé.

Quant à *Séraphîta*, cette édition est, depuis six ans, la cinquième de ce livre, en comptant pour une édition la publication partielle qui a paru jadis dans la *Revue de Paris*[1].

La deuxième, tirée à 1.200 exemplaires, a été imprimée, ainsi que *Louis Lambert*, dans *Le Livre mystique*, chez P. Baudouin.

La troisième a paru sous le même titre, et a été imprimée chez Bourgogne et Martinet.

La quatrième a été imprimée in-12 dans les *Romans et Nouvelles* de la collection publiée par H. Souverain.

Ces simples faits prouvent plus en faveur de ces deux ouvrages, qui n'ont pas pour eux l'espèce d'intérêt par lequel les romans arrivent à la vogue, que toutes les recommandations qu'on en pourrait faire, et qui leur ont jusqu'à présent manqué.

L'ÉDITEUR.

LE LYS DANS LA VALLÉE.

PRÉFACES DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1836.

Dans plusieurs fragments de son œuvre, l'auteur a produit un personnage qui raconte en son nom. Pour arriver au vrai, les écrivains emploient celui des artifices littéraires qui leur semble propre à prêter le plus de vie à leurs figures. Ainsi, le désir d'animer leurs créations a jeté les hommes les plus illustres du siècle dernier, dans la prolixité du roman par lettres, seul système qui puisse rendre vraisemblable une histoire fictive. Le *je* sonde le cœur humain aussi profondément que le style épistolaire et n'en a pas les longueurs. A chaque œuvre, sa forme. L'art du romancier consiste à bien matérialiser ses idées. Clarisse Harlowe voulait sa vaste correspondance. Gil Blas voulait le *moi*. Mais le *moi* n'est pas sans danger pour l'auteur. Si la masse lisante s'est agrandie, la somme de l'intelligence publique n'a pas augmenté en proportion. Malgré l'autorité de la chose jugée, beaucoup de personnes se donnent encore aujourd'hui le ridicule de rendre un écrivain complice des sentiments qu'il attribue à ses personnages ; et s'il emploie le *je*, presque toutes sont tentées de le confondre avec le narrateur. *Le Lys dans la vallée* étant l'ouvrage le plus considérable de ceux où l'auteur a pris le *moi* pour se diriger à travers les sinuosités d'une histoire plus ou moins vraie, il croit nécessaire de déclarer ici qu'il ne s'est nulle part mis en scène. Il a sur la promiscuité des sentiments personnels et des sentiments fictifs une opinion sévère et des principes arrêtés. Selon lui, le trafic honteux de la prostitution est mille fois moins infâme que ne l'est la vente

avec annonces de certaines émotions qui ne nous appartiennent jamais en entier. Les sentiments bons ou mauvais dont l'âme fut agitée, la colorent de je ne sais quelle essence, et lui font exhaler des parfums qui en particularisent la pensée ; certes, le style des êtres souffrants ou foudroyés ne ressemble pas au style de ceux dont la vie s'est écoulée sans catastrophes. Mais de cette physionomie sombre ou attendrissante, mondaine ou religieuse, joyeuse ou grave, à la prostitution des plus chers trésors du cœur, il est un abîme que franchissent seuls les esprits impurs. Si quelque poète entreprend ainsi sur sa double vie, que ce soit par hasard et non par un parti pris comme chez J.-J. Rousseau. L'auteur, qui admire l'écrivain dans les *Confessions*, a horreur de l'homme. Comment ce Jean-Jacques, si fier de ses sentiments a-t-il osé libeller la condamnation de madame de Warens, quand il savait si bien plaider pour lui-même ? Entassez toutes les couronnes de la terre sur sa tête, les anges maudiront éternellement ce rhéteur qui put immoler sur le triste autel de la Renommée, une femme en qui s'étaient trouvés pour lui le cœur d'une mère et l'âme d'une maîtresse, le bienfait sous la grâce du premier amour.

L'AUTEUR.

Paris, juillet 1835.

Je[1] ne m'attendais pas, après avoir écrit ces lignes sur la sainteté de la vie privée, que je serais obligé, à dix mois de là, de raconter une partie douloureuse de mon existence, et de comparaître en présence du public, ainsi que je le fais dans le récit suivant qui appartient essentiellement au *Lys dans la vallée*, et que par une volonté bien déterminée, j'entends laisser en tête de mon œuvre, tant qu'elle subsistera ; à moins qu'un arrêt ou mon propre vouloir ne l'en retirent.

DE BALZAC.

Paris, 2 juin 1836.

HISTORIQUE DU PROCÈS AUQUEL A DONNÉ LIEU LE LYS DANS LA VALLÉE[1].

En commençant un récit empreint du *moi*, et qui nécessairement va livrer à la publicité les dégoûts, les tracas, les persécutions d'une vie cachée avec soin jusqu'ici, j'éprouve un mouvement d'amère tristesse. L'âme souffrante a sa pudeur comme les malades ont la leur, et quand il s'agit de montrer pour la première fois une plaie, il n'est personne qui ne tressaille ; or, je vais ici découvrir des plaies morales. Quelque lustre que le caractère puisse recevoir par la révélation des tourments intimes que les passions mauvaises infligent à un artiste, et qui font sa lutte extérieure avec les hommes aussi grande, par rapport à lui, que l'est son combat avec sa pensée, cette exhibition inspire une sorte de compassion, et j'avoue que j'ai horreur de la pitié. Au prix de la gloire de Jean-Jacques, je ne voudrais pas exciter la commisération dont l'accablent les cœurs généreux.

Au moment d'atteindre à la tranquillité, quand je n'avais plus que quelques mois de tortures, parmi tant d'intérêts mesquins qui me sont opposés, parmi tant de sottises, de mensonges, de jalousies, de haines, de médiocrités, je rencontre un adversaire sans moyens personnels, mais armé de deux Revues, accompagné d'une troupe d'écrivains qu'il se vante d'avoir disciplinés, et dont il a fait ses feudataires, ayant conquis assez d'influence dans la presse parisienne pour en disposer. Cet homme m'attaque violemment. J'étais bien décidé à me taire dans cette dernière lutte, à ne jamais user dans mon intérêt littéraire ou privé d'un journal ou d'un livre dans lesquels un écrivain se trouve comme un orateur dans sa chaire, parlant sans contradicteurs à un public prévenu. Je me suis donc tu quand j'avais judiciairement le droit de m'expliquer. J'empêchai M. Labois, mon avoué, de réclamer dans dix-sept journaux de Paris, alors que la presse acceptait, de la main de mes adversaires, *l'annonce d'un fait faux*, calomnieux envers moi, celle d'un jugement qui n'existe pas, qui n'a été rendu *ni par défaut*, *ni contradictoirement*, et l'insérait avec d'outrageantes suppositions, *avant l'échéance même* de l'assignation que la *Revue* m'avait donnée. Pour moi, ces faits étaient du

domaine de la procédure, ils devaient tomber sous les yeux des magistrats. Dans cette circonstance, mon silence complet était trop éloquent ; il me vengeait trop hautement pour que je me crusse obligé d'aller me défendre au coin de toutes les bornes du journalisme avec des adversaires que j'ai le droit de mépriser.

Depuis long-temps, le parti d'un homme mis au ban de la littérature devait être pris envers tous les malheurs prévus de la guerre littéraire. Un jour vient où les blessures sont cicatrisées, où les lâchetés de ceux qui vous ont frappé par derrière sont oubliées ; et, pour l'honneur de notre pays, il faut les laisser dans l'oubli : les injurieux articles passent, les livres restent ; les grands ouvrages font justice des petits ennemis. Tôt ou tard l'avenir ou le présent vous savent gré d'avoir souffert en silence. Il est un grand homme qui, prévoyant sa gloire, s'en est épargné les souffrances : Walter-Scott a gardé pendant trente ans l'anonyme le plus sévère, il a joui sans amertume de toute sa renommée. Lord Byron, moins habile calculateur, a présenté sa poitrine et son front à ses inférieurs, qui se croyaient ses égaux ; dix ans après son premier succès, il quittait à jamais l'Angleterre. Prenez garde, vous qui me lisez ! je ne me plains pas, et surtout je ne me compare ici à personne ; ce n'est pas ma faute si je prends des exemples élevés : nous ne connaissons pas les luttes obscures auxquelles je pourrais comparer la mienne ; et quand il faut chercher des analogies pour justifier les malheurs des existences médiocres, elles ne se rencontrent que dans la vie des hommes illustres. Ainsi donc, j'espère que je trouverai quelque indulgence auprès de ceux qui pourraient m'accuser de manquer ici aux règles secrètes de ma conduite : je les ai observées dans des occasions plus irritantes que ne l'est celle-ci. La critique a souvent calomnié ma pensée. Or, les plus beaux génies n'ont pas été exempts de colère quand des critiques trompaient le public sur la nature de leurs ouvrages en disant que telle page était noire quand elle était blanche ; mais ils riaient alors qu'on les accusait de boire dans un crâne. Un homme probe a sa vie pour se défendre contre une injure, mais que peut la pensée contre une calomnie ? il y a de quoi allumer chez un homme la colère que ressentent les mères en voyant maltraiter leurs enfants.

Ne vous y trompez pas ! En accusant Fréron d'avoir été au bagne, Voltaire, que je n'approuve point en ceci, voulait donner

une horrible leçon aux calomniateurs de la pensée. *Vous prêtez des infamies à mon esprit, que diriez-vous si j'en prêtais à votre personne ?* est le sens de *l'Écossaise*[1]. Il m'est permis de parler de ces choses, à moi qui ne juge point mes contemporains ; à moi qui, nuit et jour emporté par le travail, n'ai jamais écrit, ni dit un mot de blâme sur les œuvres de ceux dont je pourrais envier les talents. Je n'ai point défendu ma personne ridiculisée à plaisir ; elle est connue de mes amis ; elle est indifférente au public. Je ne défendrai jamais mes œuvres, malgré l'exemple de Schiller, qui écrivit vingt-trois lettres pour justifier *Don Carlos*, malgré l'exemple de Voltaire, malgré la jurisprudence de la vieille école où chaque œuvre donnait lieu à d'insultantes polémiques. Quand l'*Esprit des Lois* a été nié par les plus grandes intelligences du dix-huitième siècle, et que Montesquieu a été forcé d'écrire des livres pour la défense d'une œuvre qui lui coûta la moitié de sa vie, ne doit-on pas se résigner ? J'ai remarqué que, si le soleil engendre des nuées de moucherons, il en est de même de toute éclatante poésie : chaque fleur a son insecte particulier ; chaque succès, légitime ou surpris, a ses ennemis.

Mes adversaires ont fondé l'impunité de leurs assertions sur mon silence, en croyant que je me tairais toujours. Cependant je ne pensais pas qu'après avoir suffisamment crié par la fenêtre en plein tribunal, la *Revue de Paris* continuerait chez elle le triste métier qu'elle a fait à l'audience. Or, dimanche dernier, 29 mai, un compte rendu de notre procès, où tous les faits sont encore tronqués, a paru dans la *Revue de Paris*, recueil qui, par sa cherté, s'adresse à la classe la plus élevée de la société. Cet écrit, destiné à influencer mes vrais juges, pose des faits, publie des pièces dont il n'a pas été question à l'audience ; il continue les plaidoiries de l'avocat, et malgré sa promesse d'impartialité, les paroles du mien n'y sont pas. *Le Droit*, seul journal qui ait donné le dessin des improvisations de M. Boinvilliers, les a seulement analysées. Alors mes amis alarmés m'ont appris que les indifférents croyaient les niaiseries dont la presse appâte régulièrement le public. Ils ont essayé de me prouver la nécessité où j'étais de prendre la parole en me rappelant une occasion récente où j'ai durement éprouvé comment la calomnie des plus petits journaux réagit sur la vie et sur les intérêts.

En juillet dernier, de retour à Paris, après une absence de six

semaines, j'ai trouvé mes amis convaincus par mes ennemis que j'avais été mis en prison pour dettes ; ils m'apportèrent je ne sais combien d'articles insérés dans les petits journaux, et dont le premier de tous était, je crois, intitulé *un Grand homme perdu;* si ces courageux gens de lettres ont regardé comme une plaisanterie cette attaque, qui certes n'avait rien de littéraire, ce n'en était pas une pour moi, pauvre écrivain qui, arrivant du fond de l'Allemagne, me trouvais naturellement dénué d'argent. J'eus chez moi une convocation, préparée par le journalisme, des créanciers que toutes les maisons habituées au crédit parisien ont coutume d'avoir. Mes affaires étaient dans un ordre parfait, les comptes bien en règle ; car la basse littérature, manquant de mémoires à publier, s'était amusée à en entasser une certaine quantité sur ma table. Quand je me suis adressé dans ce péril à quelques personnes, toutes se sont enfuies comme devant un lépreux. En présentant les billets de mes libraires aux marchands d'argent, je leur aurais nui, je dus ne pas employer ces ressources ; car, à ma première tentative, un loyal usurier me prévint que c'étaient des effets de complaisance souscrits pour me tirer d'affaire. J'ai, dans une semaine, liquidé cette petite émeute domestique, sans me plaindre ni des hommes, ni des choses. Pendant ce temps, chacun a pu savoir par les plaisanteries même des petits journaux, que je revenais de Vienne. Alors, je suis redevenu beaucoup plus riche que par le passé. Les petits journaux sont tombés d'un excès dans un autre. Un homme, je vous le donne bien organisé, mais facile au découragement, d'un naturel nerveux et impressionnable, comme le sont beaucoup d'artistes, aurait succombé en trouvant à sa porte quinze mille francs ameutés[1] là pendant son absence, et ses amis en voyage. Certes, le désespoir aurait pu s'emparer de lui. Mais l'habitude des luttes inconnues, qui font de ma vie une guerre continuelle, m'avait endurci. Au lieu de faire d'inutiles élégies, j'achevai d'écrire à la hâte *le Lys dans la vallée.*

Je ne raconte pas ce petit trait de convenance littéraire, et cet exemple du savoir-vivre qui régit la république des lettres, sans dessein. Mes amis m'ont fait apercevoir que l'attaque alors dirigée sans succès contre mon crédit, se recommence aujourd'hui contre mon caractère ; que si la partie niaise du public, et qui est la plus considérable, avait cru jadis, suivant une expression d'une lettre

signée Capo-Feuillide et lue la semaine dernière par M. Chaix-d'Est-Ange au tribunal, que je *voyageais à Clichy*, cette partie niaise allait croire Me Chaix-d'Est-Ange en ses plaidoiries, avec d'autant plus de raison que celles de mon avocat ne sont nulle part et que les siennes sont partout ; avec d'autant plus de raison que j'étais présent et que je gardais le silence ; que les niais ne se disent pas : *Il y a procès, attendons ;* ils répètent : *Qui ne dit mot, consent.* Enfin, me dit-on, il existe des crimes de lèse-public ; et quand le public daigne s'occuper de vous, il ne vous pardonne pas de ne point s'occuper de lui ; le voilà sur les gradins de son amphithéâtre, il attend le gladiateur ; si le gladiateur ne paraît pas, il le siffle absent. Enfin, j'ai tant rencontré de personnes qui m'ont dit depuis le 10 janvier dernier : « *Vous avez été condamné*, ou *vous avez donc perdu votre procès contre* la Revue de Paris ? ou *pourquoi quittez-vous* la Revue de Paris ? » que plusieurs fois, sans mes énervants travaux, je fus sur le point de céder à la plus douloureuse des nécessités, celle d'introduire sur la scène, non pas l'auteur qui n'a jamais abusé du droit de parler en son nom, mais l'homme privé. Savez-vous que c'est une grande douleur que d'assister à son inventaire de son vivant ; ceci n'arrive que dans la séparation de corps et de biens quand on est marié, ou dans la faillite qui est une mort civile. Or, il fallait livrer quelque chose de son intérieur, cette douce patrie où l'on souffre, où l'on aime, où l'on est aimé ; il fallait se découvrir la poitrine en public, et crier : — Voyez quelle passion les médiocrités infligent au travail qui réussit ! Voici les calus[1] de ma plume, et voilà les marques de mon crucifiement ! Je reculais par paresse, car chaque jour a son travail, et j'aimais mieux retoucher une page pour les hommes d'élite, que de m'en laisser arracher une au profit des sots.

Je flottais encore indécis, confiant dans les juges, et pensant que la meilleure réponse en cette affaire serait le jugement. Mon avocat et mon ami, Me Boinvilliers, partageait mon opinion sur le profond dédain que mérite[nt] la boue des rues et les criailleries de la foule. Dans la révolution, quand l'abbé Maury entendit tout[2] une place publique crier : *A la lanterne !* il a dit un mot et a continué son chemin. Enfin, une réflexion qui n'est pas sans intérêt pour ma vie littéraire, a vaincu ma répugnance, et j'ai résolu de joindre cet historique à la préface de ce livre. Quoique mes adversaires ne méritent pas cet honneur, leurs attaques

forment une page trop curieuse dans l'histoire littéraire, et prouvent trop contre les progrès de l'esprit humain, en mettant à nu les passions misérables qui, de tout temps, ont assailli les artistes, pour ne pas me faire souhaiter que le livre soit beau afin que la vengeance soit éternelle. Mon ouvrage des *Études* contient déjà plus de soixante sujets achevés ; parmi cette grande quantité d'œuvres, s'il en est qui n'ont que cinq à six feuilles d'impression, beaucoup ont deux volumes ; mais parmi toutes mes compositions, il s'en rencontrait deux : *Le Médecin de campagne* et *le Lys dans la vallée*, qui, outre toutes les conditions nécessaires à l'exécution d'un ouvrage, exigeaient une grande tranquillité d'existence, la plus profonde paix dans l'âme, l'emploi unique de mes forces, la solitude sans bruit, tous les genres de calme, excepté celui de l'intelligence occupée à rassembler les mille petites pierres de ces deux patientes mosaïques. J'avais rêvé de polir avec persévérance deux figures, la Vertu sans reproche et le Repentir employant ses expiations au profit du monde, au lieu de s'ensevelir dans le cloître ; je voulais surtout étudier la langue française aussi bien que les fibres les plus déliées du cœur, et aborder la grande question du paysage en littérature. Chacun de ces ouvrages aura été l'objet d'un procès, long, dispendieux, qui veut des courses, des démarches, des conférences ; chacun de ces tristes débats aura soulevé des calomnies, des mensonges, des luttes sans profit, et où on laisse, quoi qu'il arrive, de sa chair aux blessures, et de son énergie à la Salle des Pas-Perdus. Au lieu de demeurer dans les steppes de l'intelligence à glaner ce que nos prédécesseurs nous ont laissé, la pensée de l'auteur devait aller par la ville, obéir à l'avoué, à l'avocat, elle devait subir la question des affaires, être gehennée par le premier venu, il fallait habiter le champ de bataille au lieu de demeurer dans le cabinet à la lueur des studieuses clartés de la nuit. Quelle fatalité ! Quelle force conspire contre les tentations qui nous saisissent tous de faire quelque chose de grand ? Quelle main est celle qui arrête le pinceau sur la toile commencée ? quelle puissance ordonne à la glaise de se fendre avant que l'ébauchoir n'ait achevé ? Est-ce un instinct des médiocrités qui s'escomptent leur vengeance ? y a-t-il quelque chose de pernicieux dans les arts ? Peut-être la morale de cette histoire de ma vie privée est-elle dans l'exclamation du psalmiste : *Heureux les pauvres d'esprit !*

N'était-ce pas en tête d'une œuvre que je crois belle de pensée, sinon parfaite d'exécution, que je devais faire savoir à la dernière moitié du 19e siècle, qu'après tant d'illustres exemples, le monde a toujours une coquille prête pour tout ostracisme ? Dans la ville où cent quatorze notaires, cent neuf avoués, douze cents avocats, mille comédiens, tous ennemis les uns des autres, sont tous réunis en corps et se soutiennent, les artistes sont isolés ; quand l'un d'eux est calomnié, tous les autres arrivent à l'œuvre, la pelle à la main, et lui creusent sa fosse, espérant qu'il succombera, tandis que le corps entier des avoués, des avocats, se lève si l'on touche à l'un d'eux. Le sacerdoce est ainsi ; mais, quant au sacerdoce de la pensée, tous lui disent : *Raca*[1] *!* N'est-il pas utile de prouver, pour expliquer la déconsidération croissante de l'écrivain que l'on confond avec l'homme de lettres, comme si le magistrat était l'homme de loi, que la littérature se dit *Raca* à elle-même ? Ainsi, dans la lutte actuelle, où je défends les intérêts de *l'exploité* contre *l'exploitant*, de l'écrivain contre le marchand, je suis seul. Pas un de ceux qui devraient, comme les apprentis de la Cité dans *Nigel*[2], crier : *Aux bâtons !* pas un ne bouge. Non, pas une sympathie ! Je dois même rendre justice à la presse, il y a chez elle une honorable unanimité contre moi. Toutesfois, dans la *Gazette de France*, récemment un homme d'un beau talent, un vigoureux critique, sans déguiser sa pensée sur mes œuvres, les condamnant ou les approuvant à son gré, a pris mon parti contre ces lâches, qui viennent effrontément s'asseoir chez moi sans y être jamais entrés, raconter ce qui s'y passe, ce qui s'y fait, y clouer de prétendus tapis, y poser des divans fantastiques, m'habiller des laquais, me vernir des carrosses, après avoir porté le désordre dans mes petites affaires. Critiquer les meubles de l'auteur, pour se dispenser de parler de ses livres, est une des faces de la polémique littéraire. Que M. A... N...[3] trouve ici l'expression de ma reconnaissance pour sa politesse ! Et quelle épigramme contre le temps présent que de considérer comme une belle action l'observance des lois de la bonne compagnie ! Encore si la république des lettres se contentait de me laisser seul ; mais plusieurs véritables hommes de lettres sont intervenus hier en faveur de mon adversaire ; ils le secourent de toutes leurs forces. — *Abattez-le, nous l'achèverons !* a dit naguères un journaliste qui avouait m'avoir poursuivi d'injures pendant trois ans. Seul contre tous,

j'accepte et je commence. Si l'on venait m'accuser d'avoir pris les tours de Notre-Dame, je ne ferais point comme le président de Harlay, je ne m'enfuirais pas, je dirais au juge : Allons ensemble à Notre-Dame. Ici ma défense sera la paraphrase de : Allons ensemble à Notre-Dame.

Dans la vie littéraire, il y a deux points d'appui nécessaires à tout homme qui se produit, et qui sont ses tuteurs naturels : l'un est le libraire, l'autre est le journal ; ces deux points d'appui n'ont été pour moi que des obstacles à vaincre. Quant au premier, tantôt le libraire a fait faillite, tantôt il a voulu que le jour eût cinquante heures, tantôt il s'est plaint du peu de travail et des inexactitudes d'un homme qui publie seize volumes en trois ans ; ses plaintes étaient surtout très-intenses quand il se trouvait en avance avec moi par comptes courants, comme cela se pratique entre négociants, et ici je me présente sous la forme purement commerciale ; je le remboursais alors avec intérêts et indemnités. Aucun de ceux qui ont traité avec moi ne peut dire que je lui aie fait perdre un centime, et ils ont palpé jusqu'à des bénéfices sur les ouvrages que je n'ai point faits. J'ai de tous des *quitus* parfaitement en règle, et quand j'ai rompu des traités avec eux, les indemnités ont été toutes arbitrées par eux seuls ou par des tiers. Cette probité me coûte seize mille francs dont j'ai les quittances. Le dernier avec lequel j'ai terminé mes relations, m'a vendu mes propres ouvrages à raison de quatre et cinq francs le volume. Il n'existe pas dans la librairie une seule maison ayant droit de me demander un sou, ni une page, excepté madame Béchet, à laquelle je dois deux volumes in-octavo qui terminent une publication de douze volumes, commencée en 1834*, et qui sera finie en 1836. Je n'ai eu qu'un procès, à propos du *Médecin de campagne*, et sur mon appel est intervenue une sentence arbitrale rendue au souverain, qui contient un blâme sévère de la conduite de mon adversaire. Cette sentence a résolu nos conventions et stipulé les indemnités que je devais comme bénéfices anticipés d'ouvrages à faire, et dont par de bien justes motifs, je refusais de m'occuper ; j'ai payé les indemnités, la quittance est chez Me Outrebon, notaire.

Or, comme tous les livres vendus par moi aux éditeurs dont

* *Eugénie Grandet* a paru en janvier 1834. *(Note de l'Auteur.)*

je me suis séparé judiciairement ou à l'amiable sont épuisés, que j'ai leurs quittances d'indemnités pour les œuvres que je n'ai pas voulu leur donner, je ne sais ce qu'aucun d'eux pourrait me demander. Des livres ? quand ils ont eu les miens, ils les ont vendus jusqu'au dernier. Pour ceux que je leur ai promis et que je n'ai pas voulu leur livrer, quoi ? des indemnités, ils les ont fixées et touchées. Prétendraient-ils avoir mes sympathies, mon amitié ? Veulent-ils qu'en me séparant d'eux pour des raisons valables sans doute, je leur accorde un culte ? Le libraire est un fermier de littérature, on le prend et on le quitte quand on veut. M. de Lamartine loue l'exploitation de ses ouvrages pour dix ans moyennant une somme, M. de Chateaubriand vend définitivement l'exploitation des siens. Moi, je ne fais de conventions que pour une seule édition. Voilà tout. Du moment où pas un de mes anciens fermiers ne peut se plaindre d'un dommage, il me semble que tout finit là de lui à moi. Mais de moi à lui, si je le quitte, j'ai des raisons, et je n'en dois compte qu'à moi-même.

Aujourd'hui, lassé de mécontentements qui peuvent être réciproques, car souvent un auteur peut être aussi insupportable à son libraire que le libraire l'est à l'auteur ; aujourd'hui madame Béchet, qui s'est montrée en toute occasion fort délicate, quittant le commerce, j'ai fait choix d'un seul libraire, de M. Werdet, qui réunit toutes les conditions d'activité, d'intelligence, de probité que je désire chez un éditeur ; il est probable que les relations amicales qui doivent s'établir entre un auteur et son éditeur ne seront jamais troublées ; car, outre ces qualités, il est plein de cœur et de délicatesse, comme beaucoup de gens de lettres peuvent l'attester ; tout me présage donc la plus grande tranquillité sur ce point. Je ne veux faire ici le procès à personne, mais la compatibilité d'humeur en pareille occasion est extrêmement nécessaire.

Si je vous initie à ces petites affaires domestiques, c'est qu'à l'audience on m'a représenté comme un homme sans foi ni loi, comme un juste-milieu entre le bédouin littéraire qui vit d'emprunts, vend des livres, en touche le prix, ne les fait pas, et l'industriel qui vend, comme mes adversaires ce qui ne lui appartient pas et ce qu'il sait parfaitement ne pas lui appartenir ; c'est qu'en présence d'hommes graves, un jour, un monsieur, en plein salon, a dit que j'avais vendu le même ouvrage à deux libraires ; que sommé par un de mes amis de nommer l'ouvrage et les deux

libraires, mais ne le pouvant, il s'est honteusement retiré ; c'est qu'il y a de par le monde bon nombre de gens qui s'amusent à répéter ces niaiseries, parce que je n'ai pas autant d'amis qu'il y a de niais ; c'est qu'enfin voici quatre ans bientôt que mes amis me supplient de démentir mille billevesées dont je ris. J'ai entendu dire que M. de Villèle, sorti du ministère comme il y était entré, avait gagné quarante millions à la Bourse. Et quoi sur M. de Peyronnet ? et quoi sur tous les hommes publics par cette presse sans dignité qui fait de la France une petite ville à cancans ? Hommes d'état d'aujourd'hui, le journalisme vous traite comme vous avez traité ceux de la Restauration. Demandez à M. Thiers et à M. Guizot ce qu'ils pensent aujourd'hui de la presse qu'ils ont dirigée ?

Ce qui arrive dans la haute sphère des affaires publiques se passe également dans la sphère littéraire. Vouloir démentir un journal, c'est imiter le chien qui aboie après une chaise de poste. Le numéro qui vous tue ou vous déshonore en vous faisant voyager à Clichy, est bien loin de vous quand vous vous plaignez ; ceux qui ont lu l'attaque ne lisent pas toujours la réponse. Je savais cela, je souffrais patiemment.

Le souffle venimeux de la presse a passé dernièrement sur le front pur d'une jeune femme dont le nom est européen ; voici le fait. Une charmante princesse, souffrante et maladive, va respirer l'air de Naples, et les journaux allemands annoncent qu'elle a été surprise par son mari avec un amant dans une loge, en plein spectacle, et tuée par le prince ; tuée !... entendez-vous ? Elle n'était ni tuée ni surprise. Je crois même qu'elle n'était pas encore arrivée à Naples. Tous les journaux démentent le fait *quinze jours après !* Eh bien ! supposez qu'elle ait, par hasard, un Werther inconnu d'elle ? en Allemagne, cela se peut ! Supposez le malheureux apprenant cette fausse nouvelle. Je le demande, dans cette double calomnie qui tue deux choses, l'honneur et la femme, n'y a-t-il pas de quoi amorcer le suicide ? En présence d'un exemple aussi éclatant, comment parlerais-je des misérables articles de journaux publiés sur des ridicules que l'on me prête ; peut-être en ai-je quelques-uns comme tout le monde a les siens, ce sont des amitiés bien cimentées que nos ridicules ; mais enfin je tiens aux miens et n'en veux pas d'autres. Comment pourrais-je intéresser le railleur public de ce temps aux petites infamies men-

songères dont on affuble un pauvre artiste, qui lutte dans un coin avec sa plume. Que Dantan m'accorde la royale prestance de Louis XVIII ; que l'on donne à mon boudoir (où personne de ceux qui en parlent n'est entré) une fastueuse célébrité ; que l'on s'attaque à ma fortune, en me mettant en prison pour dettes, moi qui paie les miennes et celles des autres quelquefois (commercialement, cela arrive) ; que l'on célèbre fantastiquement un jonc surmonté d'une pomme ciselée, comme trente personnes en portent de plus riches, entr'autres le comte V, qui a sur sa canne un diamant de six mille francs, et à qui je dois rendre cette justice qu'il l'a présentée à la mienne (au moins cette plaisanterie était de bon goût) ; que ce siècle si grand devienne si frivole ; que notre pays, si riche d'hommes éminents, s'amuse à les railler, à les poursuivre de cris, en laissant les gamins de la presse empressés de signer *Crédeville*[1] sur tous les monuments frais ; je vous le demande : n'y a-t-il pas de quoi hausser les épaules, sourire de pitié quand c'est pitoyable, ou rire avec les rieurs quand le bouffon est drôle ? Frédéric, voyant qu'une affiche faite contre lui était trop haut placée, la fit mettre plus bas. Mais il était roi ; moi je n'ai pas cinquante mille hommes pour faire adorer mes vices et mes vertus, et la plupart du temps, les gens occupés ne savent rien de ce que l'on dit d'eux, et n'apprennent les calomnies que par leurs amis, qui s'en affligent ou s'en réjouissent.

Si donc quelques personnes trompées par les caricatures, les faux portraits, les petits journaux et les mensonges, m'attribuent une fortune colossale, des palais, et surtout de si fréquents bonheurs, que, si l'on disait vrai, je serais à Nice, mourant de consomption, je leur déclare ici que je suis un pauvre artiste, préoccupé de l'art, travaillant à une longue histoire de la société, laquelle sera bonne ou mauvaise ; mais que j'y travaille par nécessité, sans honte, comme Rossini a fait des opéras, ou comme Du Ryer faisait jadis des traductions et des volumes ; que je vis très-solitairement ; que j'ai quelques amitiés fidèles qui datent de quinze années ; que mon nom est sur mon extrait de naissance comme celui de M. de Fitz-James est sur le sien ; que s'il est celui d'une vieille famille gauloise, ce n'est pas ma faute, mais que mon nom de Balzac est mon nom patronymique, avantage que n'ont pas beaucoup de familles aristocratiques qui s'appellent Odet avant de s'appeler Châtillon, Riquet avant Caraman, Duplessis avant

Richelieu, et qui n'en sont pas moins de grandes familles. Il n'est pas de gentilhomme qui n'ait quelque nom primitif, son nom de soldat franc. Les vieux contes apprennent aux enfants ces choses historiques avec Ogier le Danois, Renaud de Montauban et les quatre fils Aymon. Le nom primitif de la maison de Montmorency, qu'on lui a si sottement reproché en 1793, procède de la même source que celui de la maison de Bourbon. Tout change de face au dix-neuvième siècle, comme tout a changé de face deux fois depuis l'invasion des Romains, depuis l'invasion des hommes du nord. La noblesse a péri en 1789 en tant que priviléges ; aujourd'hui il n'y a plus dans un vieux nom que l'obligation de se faire un mérite personnel, afin de reconstruire une aristocratie avec les éléments de la noblesse. M. de Chateaubriand, M. de Lamartine dans les lettres ; M. de Talleyrand dans les congrès ; beaucoup de généraux et de colonels de vieille roche sur les champs de bataille ont montré par quelle voie il faut procéder pour refaire l'édifice abattu. Si mon nom sonne trop bien à quelques oreilles, s'il est enviable à ceux qui ne sont pas contents du leur, je ne puis y renoncer. Quoique l'on affecte de m'appeler d'Entragues, ce titre ne saurait m'appartenir ; je sais parfaitement que le dernier marquis était grand fauconnier sous Louis XV, et qu'il n'a laissé qu'une fille mariée à M. de Saint-Priest. Je suis forcé de dire ces choses, afin d'être au-dessus des ridicules qu'on voudrait bien me voir accepter. Mon père était parfaitement en mesure sur ce chapitre, ayant eu l'entrée au *trésor des Chartes*. Je ne suis point gentilhomme dans l'acception historique et nobiliaire du mot, si profondément significatif pour les familles de la race conquérante. Je le dis, en opposant orgueil contre orgueil ; car mon père se glorifiait d'être de la race conquise, d'une famille qui avait résisté en Auvergne à l'invasion, et d'où sont sortis les d'Entragues. Il avait trouvé, dans le *trésor des Chartes*, la concession de terre faite au 5e siècle par les Balzac pour établir un monastère aux environs de la petite ville de Balzac, dont copie fut, me dit-il, enregistrée par ses soins au parlement de Paris. Mais ceci est tout-à-fait en dehors de la question, il suffit de savoir que je n'ai pas, Dieu merci, taché mon nom, que j'espère lui donner de l'éclat par moi-même et continuer ce que mon père a commencé. Mon père était, sous Louis XV, secrétaire du Grand-Conseil, dont il rédigeait les arrêts. Le cardinal de Rohan et M. de Calonne

l'avaient pris à cœur ; et plus tard il fit cause commune avec son ami de Bertrand Molleville. Sans la Révolution, il aurait fait une haute fortune sous la vieille monarchie, qu'il a vu crouler. S'il a modestement achevé une vie commencée avec quelques espérances, c'est que, brisé par la Révolution, il s'est trouvé loin des affaires et dans une position inférieure, enfin vieillard en 1814, et repoussé avec M. de Molleville, qui déconseillait la Charte à Louis XVIII. A seize ans, je tenais la plume sous leur dictée, pour rédiger un long mémoire, au moment où M. de Polignac et M. de Villèle refusaient de reconnaître la Charte. Et j'entendais M. de Bertrand, ce vieillard de haute taille, blanchi dans les révolutions, s'écrier : « La Constitution a perdu Louis XVI, la Charte tuera les Bourbons ! On peut aujourd'hui ne pas la donner : plus tard, on ne la retirera pas sans danger. Ceci ne tiendra pas ; mourons en paix, mon cher ami, nous avons vu le commencement, nos fils verront la fin ! » Pendant que ce fidèle ministre de Louis XVI disait ces paroles, que j'écoutais en jouant avec son portefeuille de ministre, Fouché disait à Louis XVIII de se coucher dans les draps de Napoléon. Ainsi, le vieux 93 et le vieux ministre de Louis XVI étaient d'accord sur ce point. Mon père, mort en 1828, Secrétaire au Grand-Conseil sous Louis XV[1], est entré, vous le voyez, jeune aux affaires.

Quelques charitables loustics demandent pourquoi j'étais M. Balzac en 1826 ? Si j'explique ma vie, autant expliquer tout. Quand un éloquent député de la Restauration se faisait imprimeur à la presse, et gagnait trois francs en tirant le décret qui le condamnait à mort, il n'avouait pas son noble nom. A Trieste, un pair de France s'appelait M. Labrosse en se faisant commerçant. M. le baron Trouvé mettait tout uniment : Imprimerie de Trouvé. On doit avoir l'esprit de son état, quand on en prend un ; et je connais en ce moment quelques enfants de familles illustres qui ne mettent pas leurs titres en signant leurs lettres de commerce. Ainsi ai-je fait. Ceci est la fable du *Meunier, son fils et l'âne*. Comme je ne répondrai plus jamais à quoi que ce soit, je suis forcé de descendre ici aux plus menus détails. Aussi, pour en finir sur ce point, dirai-je qu'avec ou sans particule, mon nom a la même valeur. Pour rassurer les commentateurs, j'ajouterai que mon homonyme littéraire, l'illustre Balzac, l'auteur des *Lettres*, s'appelait GUERS[2], et prit son second nom d'une petite terre située près

d'Angoulême, comme M. Arouet s'appela M. de Voltaire. J'irai plus loin : je dirai que, si je m'appelais Manchot ou Mangot, que mon nom me déplût, ou ne fût pas sonore et facile à prononcer comme l'ont été tous les noms illustrés, je suivrais l'exemple de Guers, de Voltaire, de Molière, et d'une foule de gens d'esprit. Quand Arouet s'est appelé Voltaire, il songeait à dominer son siècle, et voilà une prescience qui légitime toutes les audaces.

En voilà, j'espère, assez pour démontrer combien j'ai le droit d'être insensible aux attaques dont mes livres, ma fortune négative, ma personne et mon nom sont l'objet. Passons à l'exposé des faits dans mon affaire avec la *Revue*, qui, en convoquant le ban et l'arrière-ban des calomnies, en les ravivant, les réchauffant depuis cinq mois, m'a obligé à ce préambule auto-biographique, qui aura le mérite d'épargner quelque peine aux faiseurs de notices. J'arrive à MM. Buloz et Bonnaire.

Un auteur et un éditeur font ensemble toutes les conventions qu'il leur plaît de faire, quand il s'agit d'une œuvre littéraire, et voici les miennes avec tous les journaux dans lesquels j'ai inséré des articles. Je concède au journal le droit de les publier dans le journal seulement, de les insérer purement et simplement, et de ne les réimprimer que dans le cas où il serait nécessaire de le faire pour compléter des collections ; si le nombre des abonnés de 1836, par exemple, était supérieur à celui des abonnés de 1833, et que les souscripteurs de 1836 voulussent l'année 1833 ; enfin, je rentre dans tous mes droits de propriétaire après un terme fixé, pour faire de mon œuvre ce que je veux comme si elle n'avait pas été publiée.

Sous l'empire de cette convention, la *Revue de Paris*, qui a publié *pendant trois ans* des plaintes hebdomadaires sur l'abus des contre-façons, qui a nommé Léopold CONTRE-FAÇON Ier, qui a si souvent fulminé des imprécations contre la Belgique, que j'ai compté soixante *articles* sur ce sujet, la *Revue de Paris* a vendu à Saint-Pétersbourg *le Lys dans la vallée*, ouvrage devant former la valeur de deux volumes in-8°, qui se composait pour elle à l'imprimerie de M. Fournier.

Le Lys dans la vallée a paru à Saint-Pétersbourg en OCTOBRE, NOVEMBRE et DÉCEMBRE 1835. Le premier article du *Lys dans la vallée* a paru à Paris, dans la *Revue*, le *vingt-trois* NOVEMBRE.

Pour que *le Lys* parût en octobre à Saint-Pétersbourg, quand il ne devait paraître que le 23 novembre à Paris, il faut, *vu les*

distances, que M. Buloz l'ait livré à Paris à quelqu'un en septembre, à mon insu ; cela est clair.

Vu nos conventions, je laisse les honnêtes gens apprécier ce fait. Les conventions ne sont pas niées ; et comment aurait-on pu les nier, elles sont approuvées par M. Buloz, et entre les mains des magistrats au moment où j'écris.

Ceci n'est rien. Tout art a ses difficultés, chaque artiste travaille à sa manière, les combattants attaquent le taureau comme ils peuvent. M. de Chateaubriand a fait de prodigieux changements entre ses manuscrits et ce que l'on appelle *le bon à tirer*. Bien plus, j'ai lu la préface d'une onzième édition d'*Atala* qu'il dit ne ressembler en rien aux précédentes éditions. Buffon a fait de même. Ingres, en peinture, procède ainsi ; il a, dit-on, refait dix fois le *Saint Symphorien*. Je me suis laissé dire la même chose de Meyerbeer. Ce malheur atteint avant tout l'artiste ; quant au spéculateur, il agit en conséquence. Je travaille ainsi, malheur qui m'oblige à ne dormir que six heures dans les vingt-quatre, et à en consumer près de seize à constamment élaborer mon pauvre style dont je ne suis pas encore satisfait. Ce malheur, heureux en ce qu'il préserve le public d'une fécondité indéfinie, n'est ignoré de personne ; il a dans la typographie une horrible célébrité ; j'ai eu la plaisante surprise d'entendre crier dans l'atelier de M. Éverat : *J'ai fait mon heure de Balzac ; à qui à prendre sa copie!* car les ouvriers font cela par corvée. Ces corrections vont souvent à quarante francs par seize pages (une feuille). La *Revue de Paris* me payait deux cent cinquante francs par feuille. Un jour, M. Buloz se plaignit si amèrement de mes corrections en disant que je ruinais la *Revue*, qu'impatienté, comme tout artiste l'eût été, je lui dis : Je vous abandonne cinquante francs pour avoir mes coudées franches, ne me parlez plus de ceci. Voilà qui va bien. Avec moi (on le sait !), les questions pécuniaires sont bientôt tranchées : j'affirme que, quand j'ai écrit ma *Lettre aux écrivains modernes*[1] sur les grandes questions de propriété littéraire, comme je parlais pour tous, je n'ai rien voulu recevoir, et la *Revue de Paris* serait fort embarrassée de me montrer mes quittances de *la Femme de trente ans* et de *Madame Firmiani*. On m'a dit que, de même que la dette d'un roi mort n'obligeait pas la couronne de France, une direction n'engageait pas l'autre. Ces conventions, relatives aux corrections, ont été faites précisément

pour *le Lys dans la vallée* et pour la fin de *Séraphîta*. Alors, pour ne pas engager dans ces deux œuvres qui devaient être volumineuses, et qu'on voulait publier sans interruption, une grande quantité de caractères, M. Buloz, à l'aise avec cinquante francs par feuille, ce qui pour vingt feuilles faisait mille francs, a fait composer en vieux cicéro, nommé typographiquement *têtes de clous*, TOUT LE MANUSCRIT du *Lys dans la vallée*, qui formait les deux tiers de l'ouvrage, attendu qu'on a composé cent quatre feuillets de mon écriture et que le manuscrit n'en a que cent trente-six. De cette composition (la composition s'entend, en imprimerie, de toutes les lettres assemblées en ligne, en colonne, ni paginées ni divisées), il devait être tiré une seule épreuve pour moi, sur laquelle j'allais opérer toutes les corrections, et qui représentait comme un second manuscrit destiné à être recomposé dans le caractère de la *Revue*, qui est en petit-romain. C'était d'un grand administrateur. Qu'a fait M. Buloz ?

Il a demandé pour lui un second exemplaire, c'est ce second exemplaire qu'il a vendu à Saint-Pétersbourg.

Ainsi, sachant que sur seize pages de primitive composition, il ne restait pas souvent un seul mot dans le *bon à tirer*, il a livré à Saint-Pétersbourg les informes pensées qui me servent d'esquisse et d'ébauches. Non-seulement il a vendu ce qui ne lui appartenait pas, mais il a trahi à l'étranger la cause de la littérature ; il a fait le plus immense tort à l'écrivain.

Ainsi la lettre de madame de Mortsauf à Félix de Vandenesse, qui fait seize pages de la *Revue de Paris*, ne se trouve pas dans la *Revue de Saint-Pétersbourg ;* ainsi toutes les phrases sont tronquées ; ainsi dans mon manuscrit, il y avait des *notes* pour m'expliquer à moi-même, ce que je voulais exécuter, comme dans un *scenario* où l'on met :

Ici la reine reprochera à Pyrrhus son infidélité.

Eh bien, ces notes, ces phrases sans commencement ou sans fin, sont imprimées dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*. Il existe dans cette *Revue* un endroit, le plus palpitant du livre, où vous lisez en grosses lettres : CONTRASTE. Il se trouve au moment où vous verrez Félix de Vandenesse quitter pour la première fois la vallée de l'Indre, emportant la lettre de madame de Mortsauf. J'avais mis ce mot pour me souvenir de placer en cet endroit cette lettre, qui doit servir à faire ressortir la différence qui existe

entre les françaises et les autres femmes, car vous voyez en effet la pensée qu'elle inspire à Félix de Vandenesse, quand il a laissé madame de Mortsauf pour lady Dudley (*voyez* pages 232 à 240, tome 2[1]). Embarrassé de ce mot, l'éditeur russe en a fait un titre.

Mais le comble de la trahison et du tragi-comique, le voici ! La préface de l'auteur, l'envoi de Vandenesse qui raconte sa vie à une femme, le récit qui est, à proprement parler, l'ouvrage même, tout se suit sans division en Russie, où le cadre est alors dans le tableau. En effet, dans les imprimeries, les ouvriers composent ligne à ligne, sans s'informer des divisions, ni des chapitres. L'auteur indique tout à un chef, nommé *metteur en page*, qui scinde les chapitres, dispose enfin la matière typographiquement avec les titres nécessaires. Or, ce travail n'existant pas dans cette informe composition livrée à mon caprice et à mon scalpel, les ouvriers russes l'ont reproduite avec la fidélité du fabricant chinois qui, recevant pour modèle une assiette écornée, a écorné de même tout le service de porcelaine qu'on lui commandait, imaginant, en Chinois, adorateur du bizarre, que les Européens abandonnaient la théorie du beau idéal ; en sorte que, dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*, ce qui est à la page 45, est à Paris à la page 19. Les incorrections de langage, les scories de la pensée qui bouillonnent dans l'encrier de l'écrivain pressé de faire *son carton* avant de peindre sa fresque, tout est publié en Russie. Quand je me suis plaint de cette barbarie à un ami de M. Bellizard, il me répondit : — Bah ! les Russes n'y regardent pas de si près. Pauvres Russes qui nous lisent avec beaucoup plus d'attention que les Parisiens, il a fallu vous calomnier aussi !

Savez-vous, en présence de ce dol[2] et de cet abus de confiance, ce que dit M. Buloz dans la *Revue de Paris* d'hier (p. 340), pour se justifier de ce qu'il y a dans sa trahison de plus monstrueux ? *L'éditeur de Saint-Pétersbourg est obligé de soumettre à la police russe tout ce qui s'imprime dans son journal ; la censure russe lui impose souvent des changements qu'il est forcé de subir.*

Le malheureux ! ceci est bon à dire aux niais, à ce public qui gobe, sans les mâcher, toute espèce d'articles. Ce que j'articule ici me semble assez accablant. La *Revue de Saint-Pétersbourg* est entre les mains des juges ; je suis dispensé de donner des preuves ; mais les exigences de l'amitié m'en ont fait garder d'irrécusables.

J'ai, en un beau volume in-folio relié par Spachmann, et for-

mant deux cent trente-huit pages, l'exemplaire de cette première composition *en têtes de clous*, et dont il devait n'exister que cette seule épreuve ; je l'ai en ma possession, divisée en ces deux cent trente-huit pages, coupées dans les colonnes, reportées chacune sur papier tellière, afin de pouvoir écrire mes changements, mes ajoutés qui y sont, et en conférant la publication faite à Saint-Pétersbourg, dont les juges ont un exemplaire, il est facile de voir qu'*il n'y a pas une suppression ni un changement.* Les mots mal mis y sont reproduits, tout cela est désespérant d'exactitude. Or, j'ai communiqué à M. le président du tribunal ce précieux volume ; je lui ai montré la première composition en têtes de clous, en lui faisant voir que souvent une page en a fait seize, que des pages entières sont biffées. Puis je lui ai montré un autre volume dans lequel se trouvent les sept ou huit épreuves successives, toutes chargées d'ajoutés et de corrections, qui ont été demandées par moi de la seconde composition, faite pour la *Revue* en caractère dit *petit-romain*, et qui prouvent d'énormes travaux entre cette seconde composition et le *bon à tirer*. Puis, les *bons à tirer* étant encore chargés de corrections, j'en ai composé un troisième volume, dont j'ai fait hommage à M. le docteur Nacquart, à qui mon livre est dédié.

L'homme est ainsi fait : Commet-il une action blâmable, il la veut justifier ; il entasse alors mensonge sur mensonge ; puis, pour faire croire à sa véracité, il a besoin de mettre en doute la loyauté de son adversaire ; de là les calomnies. Moi, de qui le métier est d'observer, je reconnais les fils déliés de cette trame intimement tissue dans l'âme par la passion ; oui, tout cela se tient, et me semble très-logique, très-bien conçu. Mais, la main sur la conscience, un enfant jugerait cela. Je ne puis montrer au public ces volumes à l'appui de mes paroles, mais le magistrat les a vus.

Ainsi, non-seulement la vente, faite en fraude de mes conventions est avérée, mais ce qui surpasse aux yeux des artistes ce délit, ce qui fait bondir le cœur de l'homme amoureux de l'art, la lésion de l'œuvre elle-même est irrécusable et, comme je l'ai déjà dit, *la lettre de madame de Mortsauf*, formant seize pages de la *Revue*, ajoutée après la première composition, n'existe pas dans la *Revue étrangère*, dans la publication de laquelle la censure russe n'a rien ôté.

Vous comprenez que je n'ai appris ces spoliations et de ma pensée et de ma propriété que fort tard ; j'étais en pleine exécution du *Lys*, je n'ai su tous ces dommages que vers le 23 décembre. Pour entamer l'instance, il fallait écrire en Russie, se procurer les pièces, car il y avait des délits que je persiste à croire condamnables ; mais, appelé devant les juges ordinaires et ne courant pas après la vengeance, je me suis confié à leur justice, sans prévoir que le public connaîtrait de cette cause.

Vous comprendrez que dans une vie occupée, un écrivain, qui se dispute avec la langue soir et matin, ne s'embarque pas volontiers dans le plus beau procès du monde ; il me répugnait d'attaquer M. Buloz. Un rendez-vous fut pris, non pas chez moi, je ne voulais plus le recevoir, mais chez M. Jules Sandeau. M. Buloz vint, et je m'étais précautionné de témoins : c'étaient M. le comte de Belloy, M. Jules Sandeau et M. Émile Regnault ; ces deux derniers étaient amis de M. Buloz ; enfin, M. Bonnaire, l'associé de M. Buloz, l'accompagnait. Je leur reprochai vivement cette trahison, j'insistai plus sur le fait littéraire que sur le fait pécuniaire, et voilà ce que je leur proposai : solder tous nos comptes avec la fin du *Lys*, et me le laisser, comme indemnité, publier aussitôt en librairie. M. Bonnaire traita ceci d'extorsion. Après leur avoir donné vingt-quatre heures de réflexion, je leur déclarai, sur leur refus de tout arrangement, que je discontinuais tout travail à la *Revue*. MM. Regnault et Jules Sandeau devinrent exclusivement mes amis après cette conférence.

MM. Buloz et Bonnaire calculèrent, en gens habiles, car ils sont habiles en ces sortes d'affaires, ils calculèrent que je ne pourrais pas les attaquer sans pièces, que les pièces n'arriveraient pas avant un mois, et ils m'assignèrent. Ainsi, moi qui devais être l'attaquant, je fus attaqué.

Voici sur quoi ils fondèrent leur demande :

Quand un écrivain donne par an vingt ou trente feuilles à une revue (ce que peu d'écrivains ont donné à la *Revue* depuis qu'elle existe), comme cela fait quatre ou six mille francs, il s'établit naturellement un compte courant. Tantôt je devais à la *Revue*, tantôt elle me devait, et je lui devais plus souvent qu'elle ne me devait, je dois le dire ; car les hasards de la vie sont tels que le travail n'est pas toujours en raison des besoins. Les gens de lettres qui m'attaquent sur tous les points, seront d'accord sur celui-ci.

Mais somme toute, mes comptes se soldent. Si la *Revue* ou le libraire y perd quelques intérêts, moi j'y perds mes nuits. Je souhaite que chacun ait ses comptes aussi clairs et la conscience aussi nette que la mienne. Or, en décembre 1835, je devais à la *Revue* deux mille cent francs ; mais elle avait dix feuilles (deux mille quatre cents francs environ) composées pour elle (la fin du *Lys*). Si nous n'étions pas bout à bout en argent, il y avait balance avec mon travail. Refusant de collaborer, je devais l'argent.

Comment le devais-je ?

M. Buloz, homme d'une profonde instruction, sait tout, ou du moins a tout lu, car il a été long-temps correcteur d'imprimerie ; je ne dis pas cela pour l'humilier, car moi, pour obliger un imprimeur, j'ai été typographe en mon nom ; et, par suite de cette affaire, j'ai perdu une somme considérable, aujourd'hui payée par les produits de ma plume, à quelques milliers de francs près ; mais ce désastre me contraint à travailler encore pour réparer mon patrimoine. Voilà la cause de mes obstinés et rudes travaux. M. Buloz, donc, homme considérable en science, directeur de deux Revues, et qui s'est brouillé avec M. Gustave Planche, avec M. Victor Hugo, pour des questions sans doute purement littéraires, sur lesquelles ils n'étaient pas d'accord ; car il affirme dans son compte-rendu du dimanche 29 mai, n'avoir jamais eu de difficultés avec qui que ce soit ; M. Buloz, après neuf mois de travaux consécutifs faits par moi sur la fin de *Séraphîta*, dont la première partie était publiée en 1834 ; M. Buloz, de qui j'ai vingt lettres me demandant cette œuvre, s'avise de la trouver mauvaise, embrouillée, incompréhensible, de nature à faire tort à la *Revue*...

— Que fait alors un artiste ? a demandé l'avocat de M. Buloz. Il a, s'est-il répondu à lui-même, dans ce cas bien le droit de se retirer. Je réponds à l'avocat de M. Buloz, que je ne le pouvais pas. Je devais. Mais un artiste de cœur dit : — Je reprends mon œuvre. Que me devait M. Buloz ? Une indemnité. Savez-vous ce que je fis ? Je lui dis : — Je paie les trois cents francs de frais faits depuis neuf mois sur la composition et je reprends mon œuvre. Si vous n'en voulez pas, M. Werdet, homme ignare, la ramassera.

M. Werdet paie, et publie *le Livre mystique* dans la huitaine qui

suit la date de la quittance donnée par la *Revue* des trois cents francs de frais faits sur la composition de *Séraphîta*.

Remarquez qu'à l'audience l'avocat de M. Buloz a dit au mien que je l'avais trompé, que l'on n'avait jamais pu m'arracher la fin de *Séraphîta;* tandis que Me Boinvilliers tenait entre les mains une facture de la *Revue de Paris*, portant vente avec détail des frais de toute la composition de *Séraphîta*, livrée à M. Werdet avec cet acquit : *Pour M. Buloz*, ROLLET. La date de cette facture est du 21 novembre, et la date de la publication du *Livre mystique* est du 2 décembre, onze jours après la livraison des *bons à tirer* de *Séraphîta;* ce qui suppose que j'ai mis peu d'obstacles à l'impression, et qu'alors la fin de *Séraphîta* était donc prête pour la *Revue*. Tout ceci dérange un peu l'échafaudage des dates de M. Buloz, qui, dans sa livraison du 29 mai, en se livrant à d'agréables turlupinades sur des travaux qui ont duré neuf mois, et qu'il admirait alors, sinon comme littérature, au moins comme acte de persistance et de courage, a du moins prouvé que je me suis constamment occupé de *Séraphîta* depuis le mois de mars 1835 jusqu'en novembre. Quant à l'intervalle qui sépara la fin du commencement, il a été employé au dépouillement des livres dont je me nourrissais, et rempli d'ailleurs par *le Père Goriot*.

Enfin, pour bien fixer ce point si audacieusement nié par l'avocat de mes adversaires, en pleine audience, et de là dans les journaux, je vais raconter un petit fait qui détermine bien les dates. M. Werdet, en rusé libraire qui aime les articles, dit à M. Buloz : « Si j'achète un ouvrage incompréhensible, il me faut votre secours pour le vendre ; promettez-moi un article sur *le Livre mystique* à la *Revue*, et bien favorable ; j'en fais, dit-il en riant, une clause de la vente. »

M. Buloz promit : « mais, comme il s'agit de mysticisme, et que personne, à la *Revue* n'est en état de faire des articles là-dessus, reprit-il, je vous trouverai un jeune homme à moi, qui, avec des indications, vous satisfera. »

Voici, pour confirmer cette clause de la vente faite le 21 novembre, une lettre de M. Buloz, écrite, datée, signée, par M. Buloz, en date du *premier décembre* 1835, où il est un peu question des corrections que je faisais alors sur le troisième article du *Lys dans la vallée*, tandis qu'il avait paru depuis deux mois à Saint-Pétersbourg. Je n'avais pas voulu, toujours par des motifs de conve-

nance, avoir un article sur *Le Livre mystique*, à côté d'un fragment du *Lys*. Voici la lettre :

Monsieur, nous n'avons pas encore votre livre*, il est bien difficile, par conséquent, de faire un article raisonné d'ici samedi sur *Séraphîta*. Si cependant il vous gênait trop de donner le troisième article du *Lys* pour ce numéro, je pourrais le remplacer par un autre ; faites donc à votre convenance, et faites envoyer (vos placards) à mesure, pour qu'on ait bien le temps à l'imprimerie de faire vos corrections.

Votre dévoué,

Buloz.

L'article parut. La *Revue*, assez sotte vis-à-vis de l'abonné, auquel on avait solennellement promis la fin de *Séraphîta*, que *le Livre mystique* publiait, prit le parti de la raconter de point en point, avec de froides réflexions, sans cette bonne grâce que trouve M. Buloz pour *ses* auteurs ; je ne fais cette remarque que parce que l'auteur était à sa dévotion ; mais les mauvaises plaisanteries continuées sur *Séraphîta*, dans la *Revue* de dimanche, expliquent assez l'aigreur de l'article sur le *Livre mystique*.

Ceci est catégorique, concorde avec tout ce que je viens de dire sur *Séraphîta*, et contredit cruellement les mensonges que MM. Bonnaire et Buloz ont mis dans la bouche d'une des lumières du barreau ; ces pièces démentent les allégations et les dates de l'article publié hier dans la *Revue*, sur l'impossibilité où l'on était d'avoir la fin de *Séraphîta*.

Combien de mains, de cerveaux, supposez-vous à l'homme qui imprime *le Livre mystique* chez Baudoin, du 21 novembre au 4 décembre, qui publie *le Lys* dans la *Revue*, et *la Fleur des pois*[1] (fin octobre), chez madame Béchet ? Dites-moi, vous qui m'avez représenté comme un artiste qui commence tout et n'achève rien, est-ce donc d'un flâneur ces publications obstinées dans leurs dates ? Je me souviens qu'en novembre et décembre, je revoyais *le Médecin de campagne* en troisième édition.

* Il parut le 2 ; mais M. Werdet avait promis à M. Buloz les bonnes feuilles. *(Note de l'Auteur.)*

Quelle récompense de tant de travaux ? L'insulte devant la justice !

Le Livre mystique, imprimé chez Baudoin, fut vendu en dix jours ; réimprimé chez Bourgogne le onzième, il parut en deuxième édition un mois après la première édition. C'était du bonheur pour de l'inintelligible. Je commençai à croire que M. Buloz ne l'avait pas lu : c'était vrai ; il nous l'avoua dans la conférence où se trouvaient MM. de Belloy et É. Regnault. Ma fierté d'écrivain me coûtait huit feuilles à deux cents francs la feuille, ce qui m'enlevait un avoir de seize cents francs dans mes comptes avec la *Revue*. Ainsi je lui devais toujours.

Alors nous substituâmes *le Lys dans la vallée* pour solder mes comptes.

Donc ces messieurs, forts du reliquat, m'attaquèrent en me réclamant : 1º la suite du *Lys ;* 2º les *Mémoires d'une jeune mariée*[1], et demandèrent une somme exorbitante de dommages-intérêts, en s'appuyant surtout sur la somme dont j'étais débiteur, qu'ils divisaient sur ces deux ouvrages, quoique l'un remplaçât évidemment l'autre ; car tous les jours, entre auteurs et directeurs de revues, on change de projets. La preuve en est dans le refus de *Séraphîta*. Mais, sur ce point, il y a quelque chose de plus clair et de plus décisif, qui est une lettre d'envoi de M. Buloz avec mon compte, où M. Buloz met en bloc *le Père Goriot*, *Séraphîta*, *le Lys dans la vallée*, d'un côté ; puis de l'autre, les sommes que l'on m'avait remises à diverses époques. Ce compte embrasse deux années, et prouve victorieusement ce que mon avocat a dit à ce sujet. Or, cette pièce est entre les mains des juges. Je n'en suis pas réduit à des allégations, moi. Je ne me livre pas à des plaisanteries pour justifier des assertions mensongères, je dis : *telle chose est*, et je donne tout bonnement, sans plaisanterie, la pièce probante signée des adversaires ou écrite par eux.

Quant à la demande des deux mille cent francs du reliquat, je fis des offres réelles par huissier ; sur le refus de ces messieurs de prendre le solde, je les déposai à la caisse d'amortissement, dont le récépissé se trouve entre les mains du juge.

Ici se révèlent des faits de nature à corroborer ce que je vous disais pour expliquer la logique de mes adversaires. Tous deux m'avaient menacé de réveiller les dogues faméliques de la presse contre moi, de m'attaquer ; l'on sait à Paris ce que signifie : *Je*

vous ferai empoigner par les journaux! Cela veut dire : — « Je vous calomnierai, je dirai que vous ne vous nommez pas par votre nom, que vous me devez de l'argent, que vous êtes sans foi ni loi. » Je ne sais pas comment les tribunaux entendront le respect dû à la justice ; ils punissent sévèrement les comptes infidèles de leurs séances ; eh bien ! voici par où M. Buloz a commencé le procès. J'étais assigné à comparaître *un vendredi*, 12 janvier (je crois) ; le mardi précédent, trois journaux annoncèrent, Dieu sait avec quels commentaires ! que j'étais condamné. Cette annonce excita un déluge d'articles.

Je n'avais aucune preuve que ces articles émanassent des revues et de M. Buloz, mais il était clair que ce n'était ni moi ni mon avoué qui en étaient les auteurs ; mais voici que *hier*, *dimanche*, 29 *mai*, dans la *Revue de Paris*, M. Buloz, dans une note, se sentant bien coupable à cet endroit, dit qu'il entendait parler d'un jugement par défaut.

Je ne puis pas aller crier aujourd'hui aux magistrats de la première chambre : « Messieurs, voici la procédure, vous avez un greffe, *il n'y a jamais eu de jugement par défaut.* J'étais assigné pour le 12, et, avant ce jour, la nouvelle de ma condamnation courait par toute la France. » En ce moment, nous ne sommes plus devant nos juges, mais je le crie au public devant lequel vous me traînez. Je vous donne les *Mémoires d'une jeune mariée*, M. Buloz, et il y a quelque chose de gracieux à moi, à vous faire un présent qui vous sera de quelque utilité, je vous les donne gratis, si vous pouvez produire dans votre sale procès un jugement par défaut !

Maintenant j'ai quelque orgueil à raconter cette histoire ; elle est instructive, elle prouvera certes à tous ceux qui me liront, que l'on nous vend cher la triste célébrité littéraire, que nous avons de secrètes agonies, que les travaux de l'intelligence sont accompagnés de persécutions horribles, que les spéculateurs, les entrepreneurs sont de cruels bourreaux, car ils gehennent affreusement des intelligences qu'ils devraient laisser calmes, dans leur intérêt bien entendu, quand elles sont laborieuses. Vous voyez que ces messieurs préparaient leur rôle pour l'audience où nous arrivons.

Je n'ai que des remerciements à adresser à l'avocat que MM. Buloz et Bonnaire ont chargé de contrôler les épaules de

cette timide madame de Mortsauf ; il s'est très-spirituellement moqué de mon œuvre, et nous sommes dans un pays où la plaisanterie consacre à jamais les œuvres qui lui résistent. Si *le Lys* n'a pas été coupé par cette ironie fine et tranchante, mon livre aura subi des charges assez fortes pour ne plier sous aucune critique de feuilleton ; d'ailleurs les feuilletons sont dépassés, ils seront pâles après l'avocat. Si je n'avais pas été absent, si j'avais été au Palais, j'aurais ri moi-même des agréments qui ont fait de cette cause, si sérieuse par la parole haute et grave de mon avocat, une *cause grasse* dont les juges ont commencé par rire. Mes remerciements ne s'arrêtent pas là. L'avocat de MM. Buloz et Bonnaire est une des célébrités du barreau, nous le savons ; mais sait-il lui-même combien je lui dois de gracieusetés pour son talent de chasseur ? Ses clients lui ont apporté des lettres qui ont fait lever en pleine audience deux pièces de gibier. En allant chercher M. Pichot, en lisant sa lettre, l'avocat de M. Buloz savait-il qu'il apportait sous ma plume un médecin qui ne pouvant me tuer comme D. M. P[1]. essaie depuis trois ans de me tuer littérairement. Nous arrivons à l'une des maladies dont je suis affligé ; car je suis indisposé de M. Pichot, comme on est malade de la poitrine ; j'ai sur les épaules *le Perroquet de Walter Scott*[2].

Ici, je vais expliquer l'emploi des mots de *dignité personnelle* par lesquels j'ai justifié mes deux refus de collaboration à la *Revue de Paris*. M. Pichot me servira de transition.

MM. Véron et Rabou ont successivement dirigé la *Revue de Paris ;* j'ai été de leur part l'objet de procédés gracieux, continuellement polis, sans mécomptes, et je les ai toujours trouvés pleins d'obligeance. Il y a deux raisons de ceci : d'abord, tous deux peuvent écrire de bons livres ; ne se souciant point d'en faire, ils n'étaient point jaloux, comme hommes, de succès qui les enchantaient comme directeurs. Puis, par une fierté bien ou mal placée, je pense qu'il y a peu de convenance à faire parler de ses œuvres dans un recueil où l'on publie beaucoup d'articles. Le public sait qu'on ne peut pas dire du mal d'un homme chez lui ; et l'on est comme chez soi, dans une Revue où l'on écrit habituellement. La plupart des gens de lettres sont d'un autre avis, je ne les blâme pas. J'ai par conviction un autre sentiment. Les articles de journaux ne peuvent rien contre un bon livre, et ne servent qu'à protéger les mauvais ; je n'ai jamais demandé à qui que ce soit un

article ; j'ai sur ce sujet la plus profonde indifférence. Or, comme je n'ai point d'exigences, et que je ne demande rien à mes collaborateurs, ni aux directeurs de Revues, il est bien difficile de ne pas s'accommoder d'un ouvrier littéraire, excessivement laborieux, qui apporte des falourdes à la cheminée des Revues, et qui s'en retourne avec son argent. M. Pichot était, disons-le, beaucoup plus homme de lettres que médecin, mais il reste toujours un peu du médecin chez lui. En effet, quand M. Pichot est venu diriger la *Revue de Paris*, il a trouvé plaisant de m'administrer des pilules extrêmement amères pour corriger ma trop grande confiance en moi-même ; ayant peu de malades en ville, il a entrepris de guérir des titillations de la vanité les gens qu'il avait sous la main. Naturellement quand un homme marche seul et sans appui, ne reçoit que des boulets ramés dans son esquif, il a besoin de croire en lui pour continuer sa route. Souvent peut-être s'exagère-t-il sa force, sa puissance ; l'usage de l'énergie cérébrale peut en amener l'abus. D'ailleurs, pour prendre la plume, il faut bien s'imaginer que l'on va écrire quelque chose de bon ; si l'on croit n'avoir que de détestables idées à exprimer, que des aventures flasques à raconter, il vaut mieux se faire médecin et tuer le monde que de l'ennuyer, car les morts ne se plaignent pas, tandis que les vivants ennuyés sont bien bavards, et vous font un mauvais renom. Pour empêcher les rechutes d'un malade, il faut lui faire éviter les causes de la maladie, et M. Pichot, qui tenait à guérir les écrivains de leurs accès de vanité, a imaginé de leur ôter l'occasion d'écrire. C'était logique à la manière de M. Prudhomme : *Otez l'homme de la société, vous l'isolez*[1]. M. Pichot travaillait, sous trois pseudonymes, au détriment des rédacteurs de la *Revue:* M. Pickersghill, Sheridan Junior, et H. C. de Saint-Michel, je crois ; mais sans compter M. Amédée, M. Pichot et M. A. et M. P. et M. A. P., tous rédacteurs qui ne reparurent jamais quand M. Pichot eut quitté la *Revue*. M. Pichot serait peu flatté si je publiais le compte des pages glissées par lui sous ces noms, *regnante Pichot*[2], je lui en fais grâce. Il écrivait lui-même *l'Album*. Or, pendant que je recevais des lettres élogieuses du directeur, Pickersghill, Sheridan, surtout ce terrible H. de St-Michel me mordaient, *l'Album* me donnait des férules. J'étais le héros de la littérature secondaire, etc., enfin, j'avais un picotin de lardons[3] qui m'atteignait hebdomadairement et partait d'Écosse,

de Londres, de Paris. Il y a des gens qui me croient observateur, eh bien, j'ai cru à Sheridan Junior, malgré ses balourdises ; j'ai cru à Pickersghill, j'ai cru à Saint-Michel, et j'ai cru à P... jusqu'au jour où venant corriger une épreuve à l'imprimerie, j'ai découvert que M. Pichot était le Cardillac[1] de cette bande de critiques, qui en voulait à ma pauvre bijouterie littéraire. Malheureusement mes amis, qui prennent ma gloire au sérieux, les flatteurs ! qui surtout veulent qu'un homme ne soit pas plaisanté dans sa maison, car alors *il perd de sa dignité*, s'étaient aperçus, et aussi un peu mes éditeurs, que si la *Revue de Paris* payait bien mes articles, elle était horriblement hostile à mes ouvrages publiés en volumes, et ils me dirent : — Vous avez donc bien besoin d'argent pour recevoir les étrivières dans la *Revue* qui vous déclare qu'elle ne peut pas se passer de vous (car ce mot *la providence des Revues* que l'on m'attribue sur moi-même, date de cette époque) ; je sentis combien cette situation était peu convenable, et pendant que je faisais *Ferragus, chef des dévorants*, la *Revue* devenant de plus en plus hostile à l'écrivain, je la quittai pour aller à *l'Europe littéraire*. J'éprouvai même des désagréments si nauséabonds, car la médecine perçait toujours un peu sous la direction, que mes obligations finirent avant la conclusion de *Ferragus*, histoire complète et entière, au-delà de laquelle il n'y avait plus rien à publier. Je signifiai brièvement mes intentions.

Voici la lettre que M. Pichot a écrite à M. Buloz sur ce sujet

« Paris, 16 mars 1836.

» Monsieur,

» En réponse à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, je dois déclarer qu'en effet, M. de Balzac, après avoir inséré la première partie des articles intitulés *Histoire des Treize* dans la *Revue de Paris*, que je dirigeais alors, en vendit la suite à un autre recueil. M. de Balzac a prétendu depuis qu'il n'avait discontinué sa collaboration que par des motifs de dignité personnelle. Mais sa dignité lui paraissait si peu compromise, qu'il ne me laissa pas ignorer que la *Revue de Paris*, dont il se disait poliment l'obligé, aurait toujours la préférence en lui accordant l'augmentation de prix qui lui était offerte ailleurs. J'aurais peut-être, je l'avoue, subi la loi de son talent et contribué aux enchères,

si je n'avais cru la dignité de la *Revue* tout aussi intéressée à la question que la dignité de M. de Balzac.

» Agréez, etc.

» AMÉDÉE PICHOT. »

M. Pichot a oublié, en écrivant cette lettre, une quittance motivée, que voici, donnée en mars 1833 :

« Je soussigné, directeur de la *Revue de Paris*, reconnais que les deux cent quarante pages que M. de Balzac devait fournir à la *Revue de Paris* aux termes du traité signé entre M. de Balzac et moi, finissent à la page 313 du quarante-huitième volume de la *Revue de Paris*, et qu'à dater de cette livraison, M. de Balzac ayant, suivant les clauses du traité, résilié ses engagements, les articles que fournira M. de Balzac après le dernier paragraphe de la première *Histoire des Treize*, qu'il a reconnu devoir être réglée à raison de deux cents francs la feuille, seront l'objet de conventions nouvelles.

» AMÉDÉE PICHOT. »

Puis parmi beaucoup de lettres excessivement élogieuses que M. Amédée Pichot me fit l'honneur de m'écrire à cette époque, je choisis celle-ci que le lecteur comprendra parfaitement, après les explications que je viens de donner.

« Paris, mercredi 10 avril.

» Monsieur,

» On m'a dit que vous vous étiez cru directement attaqué dans une réponse ironique de la *Revue de Paris* à l'annonce que nous a lancée *l'Europe* au moment de notre renouvellement. Cette réponse est de moi, de moi seul, et ne s'adresse qu'à *l'Europe*. Mais je déclare que j'ai parfaitement compris qu'elle serait en même temps une réponse pour ceux qui ont usé de leur droit pour nous abandonner. Ce n'est pas vous seul ; si c'est un peu vous, c'est vous moins que d'autres, car je me plains surtout de mes amis en cette circonstance, et vous avez fait plus pour la *Revue* que certains d'entre eux, puisque vous avez fait des réserves pour elle. *Je ne vous ai jamais rendu à la* Revue *de service d'ami* ; je*

* Sheridan Junior, Saint-Michel, A. et P. lui donnaient des remords. *(Note de l'Auteur.)*

n'ai été pour vous que le directeur : c'est le directeur seul qui doit être blessé de ne pas être assez riche pour payer aussi cher que *l'Europe.* Puisque la littérature est un commerce*, pourquoi n'y aurait-il pas des enchères en littérature ? Un jour, la *Revue de Paris* pourra renchérir à son tour**. D'ici là elle est forcée de répondre commercialement à des annonces commerciales ; il est permis de ne pas se laisser égorger comme des moutons d'Agnelet ; il n'est pas prouvé que nous ayons la clavelée encore.

» Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, qu'il se prépare contre vous des attaques d'amour-propre, par suite de la préférence que vous donne *l'Europe*, sans doute par suite des regrets que j'exprime, car je ne suis pas des derniers à louer ce qu'il y a de remarquable dans votre talent ; il y a long-temps que je l'ai dit et imprimé, j'espère le dire long-temps encore. Ces attaques, monsieur, ne viennent point de la *Revue de Paris* qui en sera fâchée au contraire, espérant toujours vous retrouver, ne pas vous perdre même à présent. Je ne vous en parle que parce que vous avez paru voir une attaque exclusivement dirigée contre vous dimanche dernier. Règle générale, monsieur, j'avoue toutes mes actions et tous mes écrits. Je suis même en position d'accepter quelquefois une responsabilité qui n'est pas la mienne. Dans l'occasion, adressez-vous donc directement à moi : je ne recule jamais devant une explication.

» Je vous dois ici une observation. Il m'est revenu que vous donniez ailleurs la suite des *Treize.* Je ne sais pas alors jusqu'à quel point vous pouvez laisser subsister la note qui terminera votre *Ferragus*, car il ne serait pas juste que nous fissions l'annonce de deux articles que nous n'aurions pas. Remarquez que cette *Histoire des Treize*, dont je vous remercie d'ailleurs bien franchement, coûte plus de mille francs de frais *extrà* à la *Revue de Paris.* Je suis donc prêt à accepter la suite ou du moins une partie de la suite. Il ne serait pas juste que, quelque mérite qu'il y ait dans la *Théorie de la démarche*[1], cet article se trouvât notre

* M. Pichot est le seul à Paris qui travaille par amour de l'art, et il n'a jamais eu d'ateliers de rédaction pour arranger des mémoires, comme il y en a à Londres pour les gravures. *(Note de l'Auteur.)*

** M. Buloz a renchéri sur M. Pichot, mais dans les procédés seulement. *(Note de l'Auteur.)*

seule ressource pour lutter contre l'intérêt si puissant, si révolutionnant de l'*Histoire des Treize*. Du reste, je n'ai d'objection que sur le titre que vous donnerez aux articles qui ne sont pas notre lot.

» Je reste, monsieur, toujours prêt à vous contenter, et j'espère même avoir d'ici à un mois l'autorisation dont je vous ai parlé. Dans ce sens, moi directeur, je serai même servi par le sentiment que fera naître la perte de vos articles à nos actionnaires.

» Mille compliments.

» AMÉDÉE PICHOT. »

Les commentateurs peuvent se trouver très-embarrassés de concilier la lettre envoyée à M. Buloz, lue au tribunal, et imprimée dans les journaux pour achever l'œuvre de ma déconsidération entreprise sur soumission cachetée, avec la quittance et la lettre que je rapporte, forcé par la nécessité de trahir mes habitudes et l'éducation que j'ai reçue. Je ne sais pas pourquoi M. Pichot a publié *le Perroquet de Walter-Scott*, car il a peu de mémoire ; il a oublié même qu'en allant porter ma rédaction à *l'Europe littéraire*, je fis des réserves, comme il le dit, pour la *Revue*, quand ses amis l'abandonnaient complétement. *Ne touchez pas à la hache*, deuxième épisode de l'*Histoire des Treize*, était composé sous les yeux de M. Pichot, en même temps que je finissais *Ferragus*, dans la même imprimerie, chez M. Éverat, où je corrigeais les épreuves de l'un et de l'autre journal. La quittance est du mois de mars 1833, et *Ne touchez pas à la hache* a paru avant mon traité avec *l'Europe littéraire* dont M. Pichot parle dans sa lettre du 10 avril. Cette lettre implique par sa contexture que j'ai commis quelque énormité envers la *Revue*, que j'ai commencé quelque travail, et que je l'ai abandonné. L'avocat de M. Buloz l'a produite avec triomphe : « Messieurs, voilà ce qu'est M. de Balzac ! Il n'en fait jamais d'autre ; il commence des œuvres intéressantes et ne les achève jamais. »

Oui, mes adversaires ont poussé un spirituel avocat à dire ces choses d'un écrivain qui en sept ans a produit TRENTE-SEPT *volumes in-8°*, dans lesquels sont contenus environ cent ouvrages différents, et qui, à l'heure où j'écris, n'a que *le Cabinet des Antiques* et *les Héritiers Boirouge* sur le métier.

Que résulte-t-il de la quittance motivée de M. Pichot ? Qu'en

mars 1833, mon traité se trouvait rempli, que je pouvais m'en aller et laisser *Ferragus* à la 313e page de la 48e livraison de la *Revue*, et que je pouvais exiger un grand prix d'un homme qui me rendait de fort mauvais services *(voir sa lettre)*, et que j'ai consenti, pour le journal, à l'achever sur l'ancien prix. Pour un homme qui a l'habitude de prendre la poste et de s'en aller à l'étranger, distraction assez naturelle aux hommes d'étude accablés de travaux, il me semble qu'en cette circonstance ma conduite est celle d'un homme qui tient au-delà de ses engagements. Je ne demandai mon congé définitif, signé dans la quittance, que pour avoir le droit de publier *Ne touchez pas à la hache*, car M. Pichot m'avait imposé l'obligation de ne travailler que pour la *Revue*. J'ai expliqué pourquoi je la quittais. M. Pichot m'offrit alors au-delà de ce que je demandais, car il voulait convoquer les actionnaires, comme il me le dit dans sa lettre, pour être autorisé à me payer plus cher que ne payait *l'Europe littéraire;* mais quand on se retire avec dédain, il me semble que l'on est loin de demander quelque chose, et la lettre de M. Pichot (celle de 1833) ne me montre pas l'obligé de la *Revue* comme celle de 1836.

Je n'ai pas achevé *Ne touchez pas à la hache*[1] dans *l'Écho de la Jeune France*, pour la raison que voici. Le directeur de ce journal avait publié, *sans mon bon à tirer*, tout un chapitre qui parut en France dans l'état où *le Lys* a paru en Russie ; il s'ensuivit un débat très-aigre, des plaintes du directeur, car quand on a tort, on se plaint de celui qui a raison. Comme il m'avait très-sollicité, je suis comme les femmes, je n'aime pas les paroles dures et les moqueries quand on a obtenu ce que l'on a très fort désiré ; je voulus rompre, et je rompis. Mais voici une pièce qui prouve que j'ai pu faire en cette occurrence ce qui m'a plu :

« Je soussigné, gérant de *l'Écho de la Jeune France*, reconnais avoir reçu de M. de Balzac la somme de deux cents francs, restant due par lui sur celle que je lui ai remise pour prix de deux articles intitulés : *Ne touchez pas à la hache*, après la balance faite du nombre de pages fournies et des paiements faits. Je reconnais qu'au moyen de ladite remise, il n'est plus rien dû par M. de Balzac à *l'Écho de la Jeune France*, et que la propriété desdits deux articles lui revient tout entière quatre mois après leur publication dans *l'Écho de la Jeune France*, auquel il n'en a, suivant

convention verbale, concédé que l'usage pour la publication dudit journal.

» Bon pour quittance et solde de tout compte.

» Paris, 15 octobre 1833.

» J'approuve pour faire la paix avec M. de Balzac.

» FORFÉLIER. »

Est-ce clair ? Voyez-vous la clause sans laquelle je ne traitais avec personne *suivant mon usage ?* Le procès qu'on me fit à l'occasion du *Médecin de campagne* m'avait éclairé. Et moi, travailleur hâté, laboureur pressé d'ensemencer ses champs, depuis ce jour j'ai été forcé de tout mettre par écrit, de verbaliser à tout propos ; c'est ce qui fait que je puis aujourd'hui accabler de preuves et d'actes mes adversaires.

Je crois qu'en lisant ces pièces authentiques, irrécusables, l'avocat de mes adversaires aura quelque regret d'avoir épousé, comme le lui a dit Me Boinvilliers, les passions haineuses de ses clients qui supposent un jugement, font attaquer un homme seul par vingt journaux, pour étouffer sa voix qui va crier leur indélicatesse, une vente faite en fraude de mes droits, la contrefaçon des langes d'un livre ; qui va dévoiler un acte que Walter-Scott qualifierait en disant qu'ils ont noyé le chevreau dans le lait de la mère, en vendant une œuvre informe, un fœtus littéraire, qu'ils savaient ne devoir être amené à terme qu'après six mois de travaux obstinés faits dans l'intérêt commun de la *Revue* et de l'auteur.

Ici se place la lettre que M. Buloz a demandée à M. Capo-Feuillide, qui, *comme vous le savez*, a dit l'avocat des adversaires, est *un homme distingué*. Je distingue en M. Feuillide plusieurs hommes, l'homme politique, beaucoup plus distingué que ne l'est l'homme littéraire ; l'homme littéraire qu'il n'est pas dans mes habitudes de juger ; le directeur de journal de qui je possède une lettre que je lui rendrai sans la publier : procédé chrétien ; mais je déclare que, de la discussion, il va ressortir que je n'ai affaire avec aucun de ces différents personnages. Voici la lettre obtenue par M. Buloz de la magnanimité de M. Feuillide :

« Vous me demandez pour quelle cause M. de Balzac ne donna pas à *l'Europe littéraire*, quand j'en étais le rédacteur en chef-

propriétaire, la suite d'*Eugénie Grandet*, dont il nous avait donné le premier paragraphe ; je suis en mesure de vous satisfaire, d'autant plus qu'en cela *l'Europe littéraire* n'a éprouvé que ce que bien d'autres recueils ont éprouvé avant et depuis. M. de Balzac avait touché une très-forte somme en avance, (douze cents francs, je crois..., oui, douze cents francs), et il nous donna la *Théorie de la démarche*, d'abord. Mais cette *Théorie* était fort loin d'avoir libéré l'auteur envers nous.

» *Eugénie Grandet* fut annoncée, et il en parut le premier chapitre. Ce chapitre paru, M. de Balzac voyage je ne sais où : par exemple... à Clichy[1] ou en Savoie, comme il lui arrive souvent. Un sien parent ou ami nous vient un jour, qui nous dit que M. de Balzac exigeait, pour nous donner la continuation d'*Eugénie Grandet*, l'énorme somme de deux mille francs, avant même que nous eussions une ligne de cette suite. Quelque beau que soit devenu le sujet d'*Eugénie Grandet*, nous trouvâmes que c'était le payer cher ; surtout si l'on veut bien considérer que par les frais de remaniement, les corrections chez l'imprimeur, la nouvelle de M. de Balzac se serait montée à quatre mille francs au moins.

» Notez encore que le prix de deux mille francs était le double de celui que nous aurions dû à M. de Balzac, en suivant le traité verbal fait avec lui pour le prix de ses œuvres. Cette manière de nous demander de l'argent nous déplut.

» Nous n'eûmes donc pas la suite d'*Eugénie Grandet*, dont nous avions le premier chapitre... fort bien payé, ma foi !

» Faites l'usage que vous voudrez de ma lettre, qui dit toute la vérité.

» A vous d'estime et d'amitié.

» Signé : FEUILLIDE. »

Si l'on me demande pour quelle cause je n'ai pas donné à M. Feuillide, rédacteur en chef et propriétaire de *l'Europe littéraire*, la suite d'*Eugénie Grandet*, dont j'avais donné le commencement à *l'Europe littéraire*, je suis en mesure de satisfaire le public qu'il met dans la confidence de ceci, moins parce qu'il est le public que parce qu'il s'agit d'assommer M. de Balzac. Je n'ai point donné mon œuvre à *l'Europe littéraire* de M. Feuillide, parce que j'ai très-énergiquement refusé d'y participer en quoi que ce

soit. *L'Europe littéraire* de M. Feuillide n'était pas plus *l'Europe littéraire* de M. Lefebvre que celle de M. Lefebvre n'était celle de M. Bohain. Cela signifie qu'il y a eu trois sociétés pour *l'Europe littéraire:* 1° celle de M. Bohain, qui a été dissoute et liquidée par M. Bohain, lequel a payé tout ce qu'elle devait aux papetiers, aux imprimeurs et aux gens de lettres, les seuls créanciers possibles d'un journal ! Cette entreprise gigantesque et mal comprise a cessé parce que les actionnaires n'ont versé que les deux tiers de leur mise sociale, et M. Bohain, comme gérant, a tout liquidé à ses dépens.

Puis il a cédé *l'Europe* comme journal à une société nouvelle, dont M. Lefebvre a été le gérant. Moi qui n'avais rien mis dans *l'Europe* de M. Bohain qu'une histoire de Napoléon extraite du *Médecin de campagne*, je travaillai beaucoup à la deuxième *Europe littéraire*, dont M. Lefebvre était le gérant. Le gérant d'une société est le seul administrateur légal ; sachons bien ceci. Mais cette société, voyant qu'il fallait énormément de fonds, s'assembla pour se tâter les capitaux ; il fut résolu d'abandonner *l'Europe.* Dans ces conjonctures, *Eugénie Grandet* parut. Comme la société allait se dissoudre et que nous ne savions pas dans quelles mains tomberait le journal, je déclarai à l'un des hommes les plus éminents de la justice consulaire, et qui aujourd'hui occupe une fonction élevée dans le corps municipal de la ville de Paris, qui alors était bailleur de fonds de cette deuxième *Europe*, que je ne continuerais pas *Eugénie Grandet*, s'il quittait le journal, parce que s'il ne lui donnait pas ses fonds, lui homme riche, je ne donnerais pas ma prose, moi homme pauvre, parce que *six mille francs* qu'il devait ajouter aux six mille francs perdus, étaient moins pour lui que *deux mille francs* pour moi. Je ne cite pas le nom de ce magistrat, il n'est pour rien dans tout ceci, il peut regarder la presse comme très-venimeuse. Il peut ne pas aimer à figurer dans une affaire judiciaire, même pour jouer un beau rôle, mais il ne me démentira pas, même sous le manteau de la cheminée ; car avant d'écrire ceci, je l'ai prié de consulter ses souvenirs.

— Deux mille francs, *Eugénie Grandet!* dit-il avec une franchise commerciale qui est dans son caractère, qu'est-ce que c'est donc ?

— C'est une œuvre toute faite, ce qui arrive rarement aujourd'hui.

Comme j'avais eu un procès dans ce temps pour *le Médecin de campagne*, et qu'on commençait à me calomnier, le magistrat me prit à part et me dit : — Je vous avoue que je ne donnerais pas deux mille francs d'une chose qu'il faudrait attendre ; je suis commerçant : quand je paie, je veux être livré.

Je l'invitai à venir me voir, et il parcourut le manuscrit entier d'*Eugénie Grandet*. Il me pria d'attendre six jours avant d'en disposer, car il ne savait pas encore s'il soutiendrait ou non *l'Europe*, il s'en abstint, et fit bien. Le lendemain il m'écrivit qu'il quittait *l'Europe littéraire*. Ici commença la troisième *Europe littéraire*, celle de M. Feuillide. Pour montrer le cas que les juges doivent faire de la lettre de M. Feuillide, je n'ai qu'à rapporter la déclaration que M. Lefebvre, le gérant de la deuxième *Europe* m'a remise écrite entièrement de sa main, et que j'ai portée au juge.

« Je soussigné déclare à M. de Balzac renoncer à exercer tout recours contre lui pour les publications d'un ouvrage intitulé *Eugénie Grandet ;* en conséquence, ledit M. de Balzac est autorisé à publier ledit ouvrage, où et quand bon lui semblera, y compris ce qui en a été inséré dans *l'Europe littéraire*, considérant que la fin ne peut être séparée du commencement.

» Paris, 1er octobre 1833.

» Le Gérant du Journal,

» LEFÈVRE. »

Ceci est concluant, je pense, et coïncide, comme vous le voyez, avec mon récit. M. Feuillide prétend que je devais à *l'Europe littéraire* des sommes importantes. Si quelqu'un pouvait le savoir, c'était certes M. Lefebvre, et quand on se retire d'une mauvaise affaire, généralement les gérants la liquident. Liquider, c'est payer ce qu'on doit et se faire payer ce qui est dû. Si j'avais dû quelque chose, il est clair que M. Lefebvre ne m'aurait pas laissé vendre à madame Béchet ce qu'il aurait déjà payé, sans me réclamer son dû ; loin de là, il se départit de ses droits, pour m'en faciliter la vente. Ceci me semble d'une excessive clarté, et dément, pièces à l'appui, la lettre de M. Feuillide dans le journal duquel je n'ai rien mis. Voici pourquoi. M. Feuillide prit des arrangements pour acheter *l'Europe* pendant que j'imprimais (de novembre à

décembre) *Eugénie Grandet*, et quand le journal parut sous une autre forme typographique, j'étais en Suisse, où je passai trois mois ; je ne pouvais lui prêter le secours de ma plume ; d'ailleurs, il fit un article contre ma collaboration qu'il trouvait trop chère, et, comme je suis forcé de le dire, vivant de ma plume, ayant des obligations, je ne pouvais pas donner gratis ce que madame Béchet achetait fort cher.

Je ne dirai pas comment a fini *l'Europe littéraire* pour M. Feuillide, j'ai la religion du malheur. Mais il m'est permis de dire qu'en écrivant de semblables lettres contre moi, M. Feuillide abuse de sa position et de la mienne ; il a l'estime et l'amitié de M. Buloz, il peut se passer de M. de Balzac.

Ceci n'est concluant qu'en raisonnement ; mais j'aime mieux les faits.

L'Europe de M. Lefebvre m'a donné douze cents francs. D'accord. Que devais-je ? Soixante colonnes, car on me les payait vingt francs, et je crois que le compte sera juste, si je prouve que j'ai fait soixante colonnes.

La *Théorie de la démarche*, retirée de la *Revue de Paris* pour *l'Europe*, en a fait trente-six ou quarante, que j'ai chez moi.

La *Persévérance d'amour*[1], conte, a donné vingt colonnes ; je n'ai pas les colonnes, car elles ont servi de manuscrit pour mon troisième dixain de contes drolatiques où le conte fait quatre-vingts pages ; cependant je puis faire erreur, n'ayant pas les pièces sous les yeux.

Les deux premiers chapitres d'*Eugénie Grandet* ont fait entre vingt et trente colonnes.

Voici de bon compte entre quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq colonnes. Total, *seize cents francs*.

Comprenez-vous, maintenant, la quittance de M. Lefebvre ? Mon prix de vingt francs est stipulé par un acte particulier, revêtu du timbre de l'étude de Me Clausse, et qui déroge pour moi seulement aux conventions faites avec les autres collaborateurs.

Il est une phrase proverbiale qui nomme ce qui se fait ici, *laver son linge en public ;* que la honte de ces explications qui ne révèlent en moi que travail et pauvreté, retombe sur ceux qui les ont provoquées. Quand par hasard j'ai reçu de la boue en passant dans la rue, je me brosse tranquillement chez moi, sans croire que mon honneur en ait souffert.

Il y a cela d'utile, que ma cause contre MM. Buloz et Bonnaire est maintenant dégagée de tout ce qu'ils y ont apporté d'étranger. Voici les faits dans toute leur simplicité. Si j'avais quelque méchanceté dans le caractère, j'aurais pu rendre ce récit beaucoup plus piquant, mais si je dois quelques succès *au vrai* dans mes conceptions, je crois qu'il ne faut pas le déserter sous les yeux de la justice. Ces explications sont longues, fastidieuses peut-être. Mais la calomnie fait le mal avec une seule phrase, plus ou moins spirituelle, et il faut des pages pour rétablir l'ensemble de petits faits dont se compose la vie de tous les jours, à laquelle s'adresse la calomnie ou l'injure. Or, dites-le-moi, vous qui me lisez, le hasard fait que le malheur m'a rendu méfiant, mais avouez que s'il fallait qu'un artiste tînt compte de ses moindres actions, s'il fallait écrire sa vie tous les soirs, comme sa dépense, avec des pièces justificatives, la vie ne serait pas tenable ?

Maintenant il faut savoir qu'au moment où MM. Buloz, Bonnaire, Brindeau et M. de Saint-Joseph qui appartient, je crois, au tribunal de première instance de la Seine où je suis jugé, achetèrent la *Revue de Paris*, j'avais les plus légitimes motifs de défiance contre M. Buloz. Voici les faits.

M. Buloz est un homme de courage, d'une grande ténacité, à qui j'ai attribué d'abord une connaissance des hommes, mais qui gâte ses qualités par ses défauts dont je ne veux pas parler : ici toute censure serait en moi suspecte ; je raconte et ne juge pas. J'espère me conduire jusqu'au bout de cette narration en honnête homme outragé qui explique les faits et non en écrivain rancuneux. Si la *Revue* n'avait rien dit hier, si ces deux hommes avaient laissé le procès où il devait être, devant les juges ; si au lieu de faire du scandale, ils avaient laissé l'affaire suivre son cours, je vous le jure je leur aurais fait l'aumône de mon silence. Si cette défense voit le jour, ils l'ont quêtée, sollicitée. M. Buloz, lassé d'être correcteur, plein d'ambition, ce qui est louable chez tous les hommes, acheta la *Revue des Deux Mondes*, au moment où la *Revue des Deux Mondes* était tombée, et n'avait plus d'abonnés. A cette époque, en 1831, je crois, M. Buloz, quoique malade, courait dans tout Paris, pour ramener les abonnés fugitifs : il allait de l'Arc de l'Étoile au faubourg St-Antoine, endurait à tous les étages toutes les raisons de tout abonné récalcitrant, et il arrivait à l'Observatoire, chez moi, dans mon pauvre logis, et me contait

ses douleurs en me demandant mon secours. Je fus pénétré d'admiration pour cette lutte insensée ! Car on crée un nouveau journal, mais on ne plonge pas un vieux journal dans la cuve d'Éson. Mais moi-même j'avais entrepris une lutte insensée ! Je combattais la misère avec ma plume ! Je voulais payer une dette immense pour moi, et vivre honorablement. Je voulais arriver à ce grand résultat avec une plume d'oie, une bouteille d'encre et quelques mains de papier, dans une ville où le littérateur n'a point de crédit, et où il faut non-seulement du talent, mais du bonheur, et encore travailler nuit et jour pour gagner six mille francs par an. Moi qui devais huit mille francs d'intérêts annuels pour les capitaux dus ! n'était-ce pas folie ? J'entrepris cette lutte au moment où, pour moins, un de mes amis dont le suicide fut célèbre, se brûlait la cervelle. Je ne sais quoi de fraternel me portait vers M. Buloz, ex-correcteur comme j'étais ex-imprimeur. Souvent nous partagions le modeste, le frugal dîner que je n'ai pas cessé de faire. Quoique les feuilles de la *Revue des Deux Mondes*, d'une *justification* exagérée, accumulassent quarante mortelles lignes et cinquante-six exécrables lettres, ce qui dévorait le manuscrit, et qu'à cette époque, je fusse loin de connaître la langue avec laquelle je me débattais, je donnai d'abord à M. Buloz mes feuilles à cent, et cent vingt francs ; il me paya cent cinquante francs les dernières, lorsque l'abonné, ramené par ses efforts, revint au bercail. J'en fis énormément : *L'Enfant maudit*, *le Message*, *le Rendez-vous*, etc. M. Rabou dirigeait la *Revue de Paris*, et me laissait volontiers secourir M. Buloz, au succès duquel il ne croyait pas. Je donnais à la *Revue des Deux Mondes* pour cent francs, ce que la *Revue de Paris* me payait cent soixante francs. Et remarquez que je ne demandais à M. Buloz ni vasselage, ni éloges, ni rien. Il parle aujourd'hui de mon amour-propre excessif ! Je ne me suis jamais imposé à quelque journal que ce fût ; mais à lui, je n'ai jamais demandé une ligne, ni pour moi ni pour mes amis ; certes, un de ses supplices sera d'avoir à lire ma réplique : qu'il me démente, qu'il cite ce que j'ai fait insérer, moi, que son avocat accuse de connivence avec *les réclames !* moi qui, souvent sollicité par M. Buloz de faire ce que l'on nomme des *têtes d'articles* à des citations prises dans mes livres, n'ai jamais pu formuler une ligne sur moi-même. J'ai essayé. Ou je m'encense trop, et c'est ridicule ; ou je me critique, et c'est dangereux, parce qu'il n'y a que moi

qui connaisse bien mes défauts. Aussi mes libraires se sont-ils fâchés de ce que je ne savais pas faire ce que les autres faisaient pour eux-mêmes très-bien. Eh bien, après deux ans, je publie les *Contes drolatiques*, je le dis avec un courage qui sera mal apprécié, cette œuvre est la plus originalement conçue de cette époque, ce livre n'est pas un pastiche comme on le dit, car il n'y a pas d'œuvre qui puisse être construite de *centons* pris dans Rabelais, quand ces prétendus centons font déjà trois volumes. Non, mes contes sont écrits *currente calamo*[1] dans l'esprit du temps. Aussi, pour échapper à toute contestation, ai-je signé cette œuvre de rénovation littéraire. Si j'en avais fait l'objet d'une plaisanterie à la Macpherson, je n'en aurais point eu la gloire. Si jamais un journal a dû soutenir une œuvre, n'était-ce pas celle-ci. Savez-vous ce que fit M. Buloz ? Il imprima quatre lignes foudroyantes que je ne rapporte pas : il s'agit d'une accusation d'obscénité que je mérite comme la *Vénus* de Pradier la mérite, comme la *Vénus* de Houdon, comme toutes les statues la méritent. Il tua le livre, et cependant, il m'avait égaré les épreuves d'un volume in-8°, intitulé *l'Absolution*[2], et je ne m'étais pas plaint.

Je l'avoue, mes répulsions, après de semblables traits, sont implacables ; je désertai la *Revue des Deux Mondes*, qui me fut toujours hostile. M. Buloz prétend, dans son article de dimanche 29 mai, que ce sont de griefs semblables que je me plains encore, et que je trouve que la *Revue* me traitait en termes irrévérencieux ; il me semble qu'il est bien facile de contenter un rédacteur qui ne demande que le silence.

Quand MM. Antoine de Saint-Joseph, Bonnaire et Brindeau achetèrent la *Revue de Paris*, le bruit courut que la *Revue des Deux Mondes* était pour beaucoup dans cet achat ; je déclarai à M. Brindeau que je ne traiterais jamais avec M. Buloz, et M. Brindeau m'assura qu'il était seul et unique directeur. Ce fut avec lui que je traitai, et c'est surtout dans son traité que se trouvent expliquées les clauses sans lesquelles je ne traitais plus avec aucun journal, et relatives au temps pendant lequel je rentrais dans la propriété de mes articles, en stipulant que la *Revue* n'en avait l'usage que pour le service de ses abonnés. Il est faux que j'aie alors couru après la *Revue*, comme le dit M. Buloz. M. Brindeau vint plusieurs fois chez moi, me trouva très-dégoûté des recueils périodiques, et m'assura que n'étant point littérateur

comme M. Pichot, et ne voulant point l'être, il veillerait à ce que je n'éprouvasse aucun désagrément. M. Brindeau quitta la *Revue* parce que, disait-il, il ne pouvait pas y avoir deux soleils, et il y laissa la planète de M. Buloz régner en liberté. Ce fut au moment de reparaître à la *Revue de Paris*, sous la direction de M. Brindeau, qu'eut lieu une polémique entre M. Pichot et moi. Dès que je parlai de Pickersghill, de Sheridan Junior et de Saint-Michel dont les articles avaient ennuyé beaucoup de lecteurs, quoique M. Pichot désespéré de mes mots *dignité personnelle*, en demandât l'explication, la polémique cessa. M. Pichot est revenu en pleine audience m'attaquer, et vous pouvez apprécier sa générosité en cette dernière rencontre : mon avocat ignorant les lettres données la veille à mes adversaires, se trouvait hors d'état de les combattre.

M. Buloz reparut chez moi, il me fit solliciter par des tiers, j'ai des témoins de ses promesses, de ses regrets ; s'il ne pleura pas comme M. Mendizabal, il fut si explicite qu'un de mes amis me dit : — Si après cela il vous trahissait, ce serait un...

Ce fut alors que, par une lettre approuvée par lui, qui fait pièce au procès, il stipula les conditions suivantes :

La *Revue* n'avait l'usage de mes articles que pour le service de ses abonnés.

Je rentrais dans tous mes droits trois mois après la publication.

J'abandonnais cinquante francs, sur le prix de deux cent cinquante francs, fait avec M. Brindeau, pour les corrections dont on ne devait plus me parler.

Je consentais à finir *Goriot* sur ce pied-là, à finir *Séraphîta*, et je promettais les *Mémoires d'une jeune mariée*, titre friand, que M. Buloz s'empressa d'annoncer. Mais, au lieu de porter à mon cou le collier d'un rédacteur attaché à la *Revue*, je pouvais faire des conditions à chaque article pour le prix, et travailler ailleurs.

Eh bien ! malgré d'apparentes preuves d'obligeance, qui furent sincères sous le rapport pécuniaire, M. Buloz a si bien continué le métier que M. Pichot faisait avec moi ; la *Revue* m'était si hostile, qu'au moment où j'appris la vente à Saint-Pétersbourg, mes éditeurs refusaient d'envoyer mes livres à l'une et l'autre revues, tant ils y étaient maltraités. Et qu'avais-je demandé à M. Buloz ? Le silence le plus absolu sur moi et mes ouvrages. Je ne saurais rapporter les personnalités gauches que M. Buloz laissait passer dans les articles de quelques collaborateurs ; mais je me trouvais

certes à la *Revue* dans la situation d'un homme qui, dans un salon, ne reçoit le salut de personne, et que le maître du logis ne fait pas respecter ; dans ces conjonctures, un homme d'honneur prend son chapeau et s'en va. C'est ce que je voulais faire après la publication du *Lys*, lorsque j'appris l'abus de confiance dont j'étais victime.

M. Buloz, pour atténuer la gravité de son délit, a prétendu hier que *la Fleur des pois*, livre publié par madame Béchet, avait paru aussi à Saint-Pétersbourg, et que je n'attaquais point madame Béchet. Comme madame Béchet n'a que le droit de publier une édition dont le nombre d'exemplaires est déterminé, madame Béchet était en faute ; je me suis plaint et elle m'a, dans le temps, écrit une lettre par laquelle elle me mandait que M. Bellizard de Saint-Pétersbourg avait demandé communication des premières feuilles pour juger si l'ouvrage serait ou non défendu en Russie, afin de savoir s'il en prendrait ou n'en prendrait pas son nombre habituel d'exemplaires. Elle a donné les neuf premières feuilles, et le libraire les a insérées dans sa *Revue*. J'ai été convaincu de la bonne foi de madame Béchet, qui s'est engagée à ne plus rien communiquer ; mais elle ignorait que ces feuilles eussent paru, et c'étaient des *bonnes feuilles*, c'est-à-dire des feuilles tirées et prêtes à être brochées ; ce n'étaient pas même des *bons à tirer*, car les miens sont encore très-chargés de fautes.

J'ai maintenant à discuter la déclaration que quelques gens de lettres ont mise à la sollicitation de M. Buloz, hier dans la *Revue de Paris* et parmi lesquels le nom de M. Sue ne m'a pas médiocrement étonné, car il n'a pas publié deux articles dans la *Revue de Paris ;* il en est de même de M. Dumas. Mais j'accepte ces messieurs, et la fusion des deux *Revues* dans cette affaire est naturelle, elles appartiennent toutes deux à MM. Buloz et Bonnaire. Cette déclaration si haineusement préparée, prouve assez ce que j'ai dit, dans le cours de cet historique, sur les mauvaises dispositions des *Revues* envers moi. J'ai peu de chose à répondre à cette pièce qui me semble tachée de vin de Champagne, tant elle est absurde ! M. Janin y prétend que, pour éviter la contrefaçon, il n'y a pas de meilleur moyen que celui de livrer ses manuscrits à l'étranger, comme M. Buloz a livré les miens. Ceci ressemble au proverbe de Gribouille, qui se jette à l'eau pour éviter la pluie. Si j'avais le temps, je coifferais M. Janin avec ses propres articles

publiés dans la *Revue*, à propos de sa polémique contre les contre-façons ; mais je l'engage à les relire, et il avouera que je ne saurais être aussi éloquent dans ma propre cause qu'il l'a été contre les misérables qui prenaient dans ce temps-là le chemin le plus court pour arriver à son *Chemin de traverse*[1]. Je lui fais grâce du parti que je pourrais tirer en ce moment de M. Janin parlant aux Belges, contre M. Janin parlant à M. Buloz. Quand il me trouvera dans d'aussi terribles contradictions, qu'il ait envers moi l'indulgence que je lui témoigne ici.

Cette déclaration dont les signataires ne sont plus que sept (nous pouvons emporter M. Janin hors du champ de bataille) nuit singulièrement à M. Buloz. Il y a soixante rédacteurs à la *Revue;* les signataires ne donnent pas l'opinion de la majorité, car ils forment à peine un dixième, en comptant MM. Sue et Dumas pour une moitié de rédacteur, puisqu'ils n'y ont pas mis grand'chose. Je n'y vois ni M. Nisard, ni M. Nodier, ni M. Sainte-Beuve, ni M. Hugo, ni M. Rabou, ni M. Véron, ni M. Mérimée, ni M. Scribe, ni M. Pichot qui, comme rédacteur, valait cinq personnes, et qui, comme directeur, était bien autrement important. Mais M. Pichot, homme d'honneur et loyal (à part ses haines littéraires), signerait-il une déclaration semblable, quand il a signé jadis des conventions où il est dit le contraire par rapport à moi. Pour établir un droit aussi directement opposé au bon sens, il fallait des signatures autres que celle de M. Loève-Veimar, qui, ayant fait plus de traductions que d'œuvres originales, se trouve naturellement contrefait, puisque Hoffmann est à Berlin en allemand avant d'être à la *Revue* en français ; il fallait des hommes qui eussent, comme M. Janin, à se plaindre des contre-façons. Enfin, les magistrats apprécieront la valeur d'une déclaration qui se produit le 29 mai, dix jours après les concluantes et nobles plaidoiries de Me Boinvilliers qui ont pu effrayer M. Buloz, et cinq mois après l'assignation donnée. Eh quoi ! de votre propre aveu, fait dans votre compte rendu, vous saviez dès le 30 décembre 1835 sur quoi portait une plainte qui vous menaçait du juge extraordinaire, et au lieu de rassembler tous les rédacteurs pour fixer un point aussi grave, vous avez employé votre temps à curer les égouts de la presse pour y trouver des pierres à me jeter, vous avez été réveiller des passions endormies, vous avez été demander à un médecin, chevalier de la Légion-d'Honneur, une ordonnance

de contradiction avec lui-même, préparée selon la formule, espérant m'en empoisonner. Ne valait-il pas mieux un peu moins songer à une vie irréprochable et penser un peu plus à votre défense ?

Cette déclaration est incompréhensible. Ou elle est une complaisance sans conséquence, ou elle est sincère. Si elle est sincère, l'attribuerons-nous à une réaction du feuilleton contre les livres ? Mais je ne crois pas que ces messieurs dont je ne suis en rien ni le rival ni l'égal, l'aient dirigée en haine de ma personne, ils n'ont à me reprocher que le mal qu'ils ont souvent dit ou écrit contre moi.

Voici d'ailleurs cette pièce, *justificative* dit la *Revue :*

« MM. les directeurs de la *Revue de Paris*, nous demandant s'il n'a pas toujours été dans l'usage entre nous de tolérer la communication de bonnes feuilles de nos articles à la *Revue étrangère* de Saint-Pétersbourg, dans le but de combattre les contrefaçons belges et allemandes*, nous nous faisons un devoir de déclarer que nous n'avons jamais pu songer à refuser notre assentiment à une communication qui sert la *Revue*, sans porter préjudice à nos intérêts.

Paris, le 26 mai 1836.

ALEX. DUMAS. LÉON GOZLAN.
ROGER DE BEAUVOIR.
FRÉDÉRIC SOULIÉ. E. SUE.
MÉRY. »

« Je dis plus, — c'est tout-à-fait le droit de la *Revue*. La contrefaçon, cette ruine de la littérature moderne, étant malheureuse-

* Bruxelles possédera nos œuvres beaucoup plus promptement, si on les publie à Saint-Pétersbourg deux mois avant de les publier à Paris, et la Belgique les répandra sur nos frontières, avant que Paris ne les édite. Ces messieurs ont dépensé tant de logique et de pénétration pour leurs œuvres qu'ils n'en ont plus trouvé pour ce protocole. M. Loëve fera peut-être mieux les affaires de M. Thiers à Saint-Pétersbourg, qu'il ne fait ici celles de M. Buloz. Je ferai observer que MM. Soulié, Roger de Beauvoir et Méry n'ont commencé leur collaboration à la *Revue* que depuis deux ans. Il n'y a de rédacteurs nés avec la *Revue* que MM. Léon Gozlan, Janin et Loève-Veimar, lesquels signent, contre leurs intérêts, une déclaration qu'aucun directeur n'approuve. C'est ce qui s'appelle *se crever un œil pour en crever deux à son voisin. (Note de l'Auteur.)*

ment dans le droit des gens, quoi de plus juste que de se contrefaire soi-même ? Ainsi fait la *Revue* quand elle peut.

JULES JANIN. »

« Non-seulement je regarde cette faculté de communiquer nos feuilles aux Revues étrangères comme un droit concédé par nous à la *Revue de Paris*, qui, sous les directions successives de M. Véron, de M. Pichot, et sous la direction actuelle, a rendu tant de services aux gens de lettres ; mais je pense que c'est le moyen le plus puissant d'attaquer la contrefaçon belge, qui nuit tant aux intérêts des gens de lettres en France. Une évidente mauvaise foi * peut seule élever un différend à ce sujet.

A. LOÈVE-VEIMARS. »

Ah, mes maîtres ! quelle tendresse vous prend pour la contrefaçon russe, et quelle exécration vous portez à la contrefaçon belge ; je crois que si mon affaire avait eu lieu à Bruxelles, vous vous déclareriez pour la Belgique contre la Russie. Ce qui est horrible à Bruxelles devient donc charmant à Saint-Pétersbourg ! Il y a donc deux contrefaçons : une abominable, et une profitable ; celle qui me nuit et que vous protégez, et celle que vous haïssez pour votre compte ; la contrefaçon n'est donc pas partout la contrefaçon ? Il faut donc aller porter nos manuscrits à genoux à M. Bellizard, dans l'intérêt de MM. Bonnaire et Buloz. Je ne puis m'empêcher de rire de cette déclaration et de ceux qui l'ont demandée. Quant à ceux qui l'ont signée, je les plains.

Mais, pour contre-balancer les déclarations par les déclarations, j'annonce avoir entendu parler de certain traité par lequel M. Buloz accorde *cent francs* par feuille à George Sand, en sus du prix convenu, pour avoir le droit de *communiquer* les bonnes feuilles aux Russes, pourvu que George Sand les donne quinze jours avant que l'article ne paraisse à Paris. Comme George Sand est un auteur engagé avec M. Buloz, je ne puis offrir que le témoi-

* Quand la haine va jusque-là, l'on ne peut que se féliciter d'avoir de semblables ennemis. Où est la mauvaise foi ? Chez celui qui VEND ce qui lui est interdit de vendre, et qui le vend pour faire un tort immense au propriétaire, ou chez le propriétaire qui se plaint d'une double trahison, l'abus du droit et l'abus de la chose ? *(Note de l'Auteur.)*

gnage de la personne qui a fait faire le marché. M. Buloz a payé à M. Gustave Planche deux fois le prix d'un article sur Mérimée inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, afin de pouvoir le vendre à St-Pétersbourg. Ceci, M. Planche l'attesterait au besoin. Il en est de même, je crois, pour M. Fontaney qui signait *Lord Feeling*.

Ceci contredit un peu *l'usage* que M. Buloz voudrait faire croire établi aux *Revues*. Quand même cet usage existerait, il ne signifie rien dans la jurisprudence sans règles fixes qui gouverne notre pauvre propriété littéraire. Chacun fait son contrat comme il veut : autant de livres et d'articles, autant de ventes et de conditions différentes. On peut donner ses articles pour rien même si on le peut ; mais ceux-là personne ne les demande : il n'y a pas de manuscrit qui coûte plus cher que ceux qu'on ne paie pas. M. Janin peut prendre la poste et aller porter ses manuscrits lui-même à Bruxelles ; M. Sue peut monter sur un vaisseau et s'aller vendre en Grèce ; M. Loève-Veimar peut forcer ses éditeurs, s'ils y consentent, à opérer de ses œuvres futures autant de contrefaçons qu'il y a de langues en Europe, tout cela sera bien ; nous faisons nous-même notre droit, la *Revue* est aujourd'hui comme un libraire. Or, mes conventions sont faites, écrites, elles sont sous les yeux du juge, elles ne sont pas niées et portent que je ne donnais à la *Revue de Paris* mes articles que pour être insérés seulement dans la *Revue*, et non ailleurs. Si l'on pouvait abuser de ma propriété littéraire, à quoi donc aurait servi la clause par laquelle je rentrais, après trois mois, dans mes droits ? Un enfant jugerait cela dans son innocence. Mais combien l'abus de confiance n'est-il pas odieux ici ? Quoi que vous fassiez, il est une règle certaine qui domine toute cette affaire, et la voici. L'œuvre n'appartient au journal que quand elle est parfaite, que l'auteur y a apposé ces mots significatifs *Bon à tirer!* Or, vous l'avez vendue informe, tout en la vendant en fraude de mes droits ; elle a paru à Saint-Pétersbourg deux mois avant de paraître à Paris. Ceci est une hache qui vous tombe sur le cou à tout moment, car la Revue de Saint-Pétersbourg est arrivée à Paris à votre honte, marchand d'épreuves en *têtes de clous*. Sentant votre cause mauvaise, vous avez supposé un jugement qui n'existe pas ; vous m'avez noirci dans l'opinion ; vous êtes sorti de chez vous pour aller faire écrire des articles mensongers, faits par des écrivains à vos gages ; vous avez été chez un libraire haineux, parce qu'il a contre lui une

sentence arbitrale dont les magistrats peuvent lire les dispositions ; vous avez été chez le médecin sans mémoire, auteur du *Perroquet de Walter Scott;* vous avez été chez M. Feuillide chercher des lettres que je contredis par des pièces heureusement conservées à travers les orages d'une vie occupée ; vous vous êtes moqués, en plein tribunal, du *Lys dans la vallée*, que vous me demandez. Que faisais-je, moi ? Moi, armé de pièces, de lettres, de souvenirs, pendant cette bourrasque de feuilletons, de jugements qui sont insérés dans dix-sept journaux, sans compter la province, je me taisais, j'attendais le jour du jugement. Il a fallu que je lusse l'infidèle récit de la *Gazette des Tribunaux;* il a fallu que pour dernière provocation, la *Revue de Paris* vînt enfin me réveiller. Si nous avons perdu les improvisations de mon éloquent ami et avocat Boinvilliers, surpris d'ailleurs par des lettres sur lesquelles il ne devait pas compter, parce qu'elles sont en dehors de la cause, ce récit, sans les remplacer, aura du moins le mérite de bien expliquer les faits, et pourra servir à la Biographie de quelques contemporains. Ceci terminera le débat entre nous. A vendredi, le jugement du tribunal !

Pressé par le temps, n'ayant qu'un jour, ce précis peut faillir par la précision, par la construction de phrases mal sonnantes ; mais chacun comprendra qu'en cette affaire littéraire, la littérature doit céder le pas à la vérité due au tribunal et au public, à la généreuse indignation d'un écrivain à qui la calomnie se trouve ici trop pesante. Vous m'avez tous porté des coups qui peuvent saigner encore dans quelques mémoires chères, qui peuvent encore affliger mes amis, quand le public aura tout oublié, et M. Pichot aussi. Quant à moi, je vous pardonne. Dans sa lutte avec les hommes et les choses, Beaumarchais a trouvé ses deux diamants, *le Barbier* et *le Mariage*, et il y a de la comédie dans tout ceci.

Lundi, 30 mai.

J'avais dit : « A vendredi, le jugement ! » Ce jugement, le voici :

« Le Tribunal, etc.

» Attendu que si le sieur de Balzac avait promis de donner à la *Revue de Paris* un ouvrage non encore composé et qui devait être intitulé : *Mémoires d'une jeune mariée*, le sieur de Balzac a

depuis renoncé à la composition de cet ouvrage et offert en remplacement aux propriétaires de la *Revue*, *le Lys dans la vallée ;*

» Attendu que les *Mémoires d'une jeune mariée* n'étant pas encore composés au moment où ils ont été promis, il est évident que c'est au nom seul de l'auteur et non à l'ouvrage en lui-même que les propriétaires de la *Revue* attachaient de l'importance :

« Qu'ils n'avaient donc aucun motif de refuser l'ouvrage nouveau qui leur était offert, qu'ils ont effectivement accepté cet ouvrage et en ont commencé la publication ;

» Que rien ne prouve que le sieur de Balzac se soit engagé à fournir tout à la fois les deux ouvrages, et que le contraire est même prouvé, puisque la *Revue* a cessé d'annoncer la publication des *Mémoires d'une jeune mariée* à l'époque où elle a commencé à publier *le Lys dans la vallée*, ce qui démontre qu'il y avait eu substitution d'une œuvre à une autre ;

» Attendu que si le sieur de Balzac n'a pas donné à la *Revue de Paris* la fin du *Lys dans la vallée*, il a eu un motif légitime pour se refuser à l'accomplissement de son engagement :

» Qu'en effet, les propriétaires de la *Revue* ont indûment disposé des épreuves du *Lys* en faveur de la maison de librairie Bellizard et C[ie], de St-Pétersbourg ;

» Attendu que si les propriétaires de la *Revue de Paris* ont pu de bonne foi se croire autorisés, par un usage assez général, à disposer des épreuves en faveur de la *Revue étrangère de Saint-Pétersbourg*, ils ont néanmoins à s'imputer d'avoir livré ces épreuves encore informes et non revêtues du *bon à tirer ;* qu'il est résulté nécessairement de cette publication ainsi faite un préjudice moral pour le sieur de Balzac, mais que ce préjudice n'est pas appréciable en argent ;

» Que ce préjudice d'ailleurs se trouve atténué par la publication faite par la *Revue de Paris*, conformément à la rédaction définitivement arrêtée par l'auteur ;

» Attendu, d'autre part, que les annonces faites dans certains journaux d'une condamnation par défaut contre le sieur de Balzac, *laquelle n'existe pas*, ne peuvent motiver une action en dommages-intérêts contre les propriétaires de la *Revue de Paris*, puisqu'il n'est pas prouvé qu'ils soient les auteurs de ces annonces ;

» Attendu enfin que le sieur de Balzac a offert réellement aux propriétaires de la *Revue de Paris* la somme de deux mille cent

francs montant des avances par eux faites audit sieur de Balzac pour articles littéraires qu'il devait leur livrer ; que ces offres sont reconnues suffisantes ;

» Le tribunal déclare les offres réelles et la consignation qui s'en est suivie bonnes et valables ; déclare en conséquence de Balzac quitte et libéré ; autorise les propriétaires de la *Revue de Paris* à retirer la somme consignée ;

» Déclare les parties respectivement non-recevables et mal fondées dans tous leurs autres chefs de demandes et conclusions ;

» Et CONDAMNE *les demandeurs* pour tous dommages-intérêts aux dépens que de Balzac est autorisé à prélever sur la somme consignée. »

Je crois le jugement tout-à-fait en harmonie avec ma défense ; et s'il n'est pas convenable de remercier les magistrats d'avoir rendu la justice, il peut être permis à l'auteur de faire observer au public la grandeur avec laquelle le tribunal a apprécié le résultat des travaux littéraires, en déclarant que des indemnités pécuniaires ne pouvaient compenser les préjudices qu'on y porte.

S'il ne s'agissait pas ici des intérêts communs de la littérature, je ne me serais permis aucun commentaire sur un jugement aussi complet. Le tribunal a jugé tout ce qu'il avait à juger ; le public jugera le reste.

Vous remarquerez enfin que *le Lys dans la vallée* était prêt, car l'éditeur n'aura mis entre le jour où le jugement est rendu et le jour de la mise en vente que le temps voulu pour faire ses annonces et ses dispositions.

Enfin voici cet ouvrage pendant la composition duquel j'ai subi tant d'amers chagrins, d'odieuses attaques et de basses persécutions ; s'il s'y trouve quelques fautes, vous les imputerez au peu de liberté dont jouissait mon esprit.

Vendredi, [3][1] juin.

DE BALZAC.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITION CHARPENTIER[1].

1839.

L'auteur a considéré comme une tache la préface qui précédait cette œuvre et que des attaques odieuses l'avaient contraint à écrire ; mais il est indispensable de dire qu'il ne la supprime aujourd'hui ni par peur, ni par générosité.

Cette dernière note, également due à la dignité de l'auteur et à celle des haines qu'il a soulevées, ne subsistera certes pas aussi longtemps que la reconnaissance à laquelle ont droit messieurs Alexandre Dumas, A. Pichot, Léon Gozlan, Frédéric Soulié, Roger de Beauvoir, Eugène Sue, Méry, Jules Janin, Loève-Veymar, et autres signataires d'une déclaration par laquelle ces messieurs appuyaient ses ennemis, autorisaient la contrefaçon à domicile, et pouvaient lui faire perdre un procès vraiment ignoble.

Quant aux autres personnes jadis en cause, elles éprouveraient trop de satisfaction d'être encore nommées en compagnie de ces gens illustres avec lesquels l'auteur semblerait avoir transigé, ou qui paraîtraient avoir demandé ce retranchement.

Aux Jardies, juin 1839.

ILLUSIONS PERDUES.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1837.

En trois années, de décembre 1833 à décembre 1836, l'auteur aura publié les douze volumes qui composent les trois premières séries des *Études de mœurs au XIXe siècle*. En terminant cette première édition, il lui sera pardonné de faire observer que les ouvrages réimprimés et les inédits ont nécessité un travail égal, car de ceux-là, la plupart ont été refaits ; il en est où tout a été renouvelé, le sujet comme le style. Il est probable que les trois autres séries, les *Scènes de la vie politique*, les *Scènes de la vie militaire* et les *Scènes de la vie de campagne*, ne demanderont pas un plus grand laps de temps ; ainsi, ceux qui s'intéressent à cette entreprise pourront bientôt voir toutes ses proportions, et comprendre par la seule exposition des cadres les immenses détails qu'elle comporte.

Si l'auteur revient sur la pensée générale de son œuvre, il y est en quelque sorte contraint par la manière dont elle se présente, et qui subit des critiques imméritées.

Quand un écrivain a entrepris une description complète de la société, vue sous toutes ses faces, saisie dans toutes ses phases, en partant de ce principe que l'état social adapte tellement les hommes à ses besoins et les déforme si bien que nulle part les hommes n'y sont semblables à eux-mêmes, et qu'elle a créé autant d'*espèces* que de *professions ;* qu'enfin l'Humanité sociale présente autant de variétés que la Zoologie, ne doit-on pas faire crédit à un auteur aussi courageux d'un peu d'attention et d'un peu de

patience ? Ne saurait-il être admis au bénéfice accordé à la science, à laquelle on permet, alors qu'elle fait ses monographies, un laps de temps en harmonie avec la grandeur de l'entreprise ? Ne peut-il avancer pied à pied dans son œuvre, sans être tenu d'expliquer, à chaque nouveau pas, que le nouvel ouvrage est une pierre de l'édifice, et que toutes les pierres doivent se tenir et former un jour un vaste édifice ? Enfin, n'y a-t-il pas de grands avantages à la faire connaître en détail, quand l'ensemble est aussi considérable ? En effet, ici chaque roman n'est qu'un chapitre du grand roman de la société. Les personnages de chaque histoire se meuvent dans une sphère qui n'a d'autre circonscription que celle même de la société. Quand un de ces personnages se trouve comme *M. de Rastignac* dans *le Père Goriot*, arrêté au milieu de sa carrière, c'est que vous devez le retrouver dans *Profil de marquise*[1], dans *l'Interdiction*, dans *la Haute banque*[2], et enfin dans *la Peau de chagrin*, agissant dans son époque suivant le rang qu'il y a pris et touchant à tous [les] événements auxquels les hommes qui ont une haute valeur participent en réalité. Cette observation s'applique à presque tous les personnages qui figurent dans cette longue histoire de la société : les personnages éminents d'une époque ne sont pas aussi nombreux qu'on peut le croire, et il n'y en aura pas moins de mille dans cette œuvre qui, au premier aperçu, doit avoir vingt-cinq volumes, dans sa partie la plus descriptive il est vrai ; ainsi, sous ce rapport, elle sera fidèle.

L'auteur avoue donc de bonne grâce qu'il lui est difficile de savoir où doit s'arrêter un ouvrage, quand, par la manière dont il se publie, il est impossible de le déterminer en entier tout d'abord. Cette observation est nécessaire en tête des *Illusions perdues*, dont ce volume ne contient que l'introduction. Le plan primitif n'allait pas plus loin ; mais quant à l'exécution tout a changé, la tomaison inexorable était arrêtée, et la spéculation ne pouvait pas attendre ; il lui a donc fallu s'arrêter à la limite qu'il avait posée lui-même à l'œuvre. Il ne s'agissait d'abord que d'une comparaison entre les mœurs de la province et les mœurs de la vie parisienne ; il avait attaqué ces illusions que l'on se forme les uns sur les autres en province par le défaut de comparaison, et qui produiraient des catastrophes réelles si, pour leur bonheur, les gens de province ne s'habituaient pas tellement à leur atmosphère et aux heureux malheurs de leur vie qu'ils souffrent partout

ailleurs, et que Paris surtout leur déplaît. Pour son compte, l'auteur a souvent admiré la bonne foi avec laquelle ces provinciaux vous présentent une femme assez sotte comme un bel esprit, et quelque laideron pour une femme ravissante... Mais en peignant avec complaisance l'intérieur d'un ménage et les révolutions d'une pauvre imprimerie de province ; en laissant prendre à ce tableau autant d'étendue qu'il en a dans l'exposition, il est clair que le champ s'est agrandi malgré l'auteur. Quand on copie la nature, il est des erreurs de bonne foi : souvent en apercevant un site, on n'en devine pas tout d'abord les véritables dimensions ; telle route paraissait d'abord être un sentier, le vallon devient une vallée, la montagne facile à franchir à l'œil a voulu tout un jour de marche. Ainsi les *Illusions perdues* ne doivent plus seulement concerner un jeune homme qui se croit un grand poëte et la femme qui l'entretient dans sa croyance et le jette au milieu de Paris, pauvre et sans protection. Les rapports qui existent entre Paris et la province, sa funeste attraction, ont montré à l'auteur le jeune homme du XIXe siècle sous une face nouvelle : il a pensé soudain à la grande plaie de ce siècle, au journalisme qui dévore tant d'existences, tant de belles pensées, et qui produit d'épouvantables réactions dans les modestes [ré]gions[1] de la vie de province. Il a pensé surtout aux plus fatales illusions de cette époque, à celles que les familles se font sur les enfants qui possèdent quelques-uns des dons du génie, sans avoir la volonté qui lui donne un sens, sans posséder les principes qui répriment ses écarts. Le tableau s'est donc étendu. Au lieu d'une face de la vie individuelle, il s'agit d'une des faces les plus curieuses de ce siècle, d'une face prête à s'user, comme s'est usé l'Empire ; aussi faut-il se hâter de la peindre pour que ce qui est vivant ne devienne pas un cadavre sous les yeux même du peintre. L'auteur croit qu'il y a là une grande mais difficile tâche. En dévoilant les mœurs intimes du journalisme, il fera rougir plus d'un front ; mais il expliquera peut-être bien des dénoûments inexpliqués dans plus d'une existence littéraire qui donnait de belles espérances et qui a mal fini. Puis les succès honteux de quelques hommes médiocres se trouveront justifiés aux dépens de leurs protecteurs et peut-être aussi de la nature humaine. Quand l'auteur pourra-t-il achever sa toile ? il l'ignore, mais il l'achèvera. Déjà cette difficulté s'est présentée plusieurs fois, soit pour *Louis Lambert*, soit pour *l'En-*

fant maudit, soit pour *le Chef-d'œuvre inconnu;* et chaque fois sa patience n'a point été en défaut, mais bien celle du public à qui ces détails sont, disons-le, parfaitement indifférents ; il veut ses livres, sans s'inquiéter de la manière dont ils se produisent.

Paris, 15 janvier 1837.

DEUXIÈME PARTIE.

UN GRAND HOMME DE PROVINCE A PARIS.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1839.

Un Grand homme de province à Paris est la suite de *Illusions perdues*, l'introduction de cette scène, la plus longue peut-être de toutes celles qui composeront les *Études de mœurs.* L'auteur éprouve encore une fois le déplaisir d'annoncer que ce tableau n'est pas fini. Il reste une troisième partie de *Illusions perdues.* Le départ du héros, son séjour à Paris sont en quelque sorte les deux premières journées d'une trilogie que complétera le retour en province. Cette dernière partie aura pour titre *les Souffrances de l'inventeur*, et paraîtra de manière à ne pas laisser refroidir l'intérêt que les personnages de ce drame ont pu faire naître. Les principaux acteurs se retrouveront d'ailleurs au dénoûment avec la ponctualité classique en usage dans l'ancien théâtre, ayant tous perdu assez d'illusions pour que le titre commun aux trois parties de l'œuvre soit justifié.

L'auteur a-t-il rempli les promesses de l'avertissement qui précède *Illusions perdues ?* on en jugera. Les journalistes ne pouvaient pas plus que les autres professions échapper à la juridiction de la comédie. Pour eux, peut-être eût-il fallu quelque nouvel Aristophane et non la plume d'un écrivain peu satirique ; mais ils inspirent à la littérature une si grande crainte, que ni le Théâtre, ni l'Iambe, ni le Roman, ni le Poème comique n'ont osé les traîner au tribunal où le ridicule *castigat ridendo mores*[2]. Une seule fois M. Scribe essaya cette tâche dans sa petite pièce du *Charlatanisme*,

qui fut moins un tableau qu'un portrait. Le plaisir que causa cette spirituelle ébauche fit concevoir à l'auteur le mérite d'une peinture plus ample. Une autre fois, monsieur de Latouche aborda la question des mœurs littéraires, mais il attaquait moins le journalisme qu'une de ces coalitions formées au profit d'un système, et dont la durée est subordonnée à l'obscurité des talents enrégimentés : une fois célèbres, les coalisés ne peuvent plus s'entendre : disciplinés pendant le combat, les Pégases se battent au râtelier de la gloire. Cet homme d'esprit ne fit d'ailleurs qu'un article épigrammatique[1], et néanmoins suffisant, il a eu la gloire de doter la langue d'un mot qui restera, celui de *Camaraderie*, devenu depuis le titre d'une comédie en cinq actes. Ainsi donc, l'auteur a le mérite d'une action d'autant plus courageuse qu'elle a effrayé plus de monde. Comment, par un temps où chacun va cherchant des sujets neufs, aucune plume n'ose-t-elle s'exercer sur les mœurs horriblement comiques de la Presse, les seules originales de notre siècle. L'auteur manquerait cependant à la justice, s'il oubliait de mentionner la magnifique préface d'un livre magnifique, *Mademoiselle de Maupin*, où monsieur Théophile Gautier est entré, fouet en main, éperonné, botté comme Louis XIV à son fameux lit de justice, au plein cœur du journalisme. Cette œuvre de verve comique, disons mieux, cet acte de courage a prouvé le danger de l'entreprise. Le livre, une des plus artistes, des plus verdoyantes, des plus pimpantes, des plus vigoureuses compositions de notre époque, d'une allure si vive, d'une tournure si contraire au commun de nos livres, a-t-il eu tout son succès ? en a-t-on suffisamment parlé ? L'un des rares articles qui le fustigèrent fut plutôt dirigé contre la parcimonie du libraire, qui refusait des exemplaires au journal, que contre le jeune et audacieux auteur. Le public ignore combien de maux accablent la littérature dans sa transformation commerciale. Depuis l'époque à laquelle est pris le sujet de cette scène, les malheurs que l'auteur a voulu peindre se sont aggravés. Autrefois, le journalisme imposait la librairie en nature : il lui demandait une certaine quantité d'exemplaires qui, d'après le nombre des feuilles périodiques, n'allait pas à moins d'*une centaine*, en outre du paiement des articles après lesquels courait indéfiniment le libraire, sans pouvoir souvent les voir paraître, et qui, multiplié par le total des journaux, faisait une somme considérable. Aujour-

d'hui ce double impôt s'est augmenté du prix exorbitant des annonces, qui coûtent autant que la fabrication même du livre, et qui profitent à la contrefaçon belge. Or, comme rien n'est changé aux habitudes financières de certaines critiques, il en est deux ou trois, pas davantage, qui peuvent être partiales ou haineuses, mais qui sont désintéressées, il s'ensuit que les journaux ne sont pas moins funestes à l'existence des écrivains modernes que le vol permanent commis à leur préjudice par la Belgique. Croyez-vous que de nobles esprits, que beaucoup d'âmes indignées aient applaudi à la préface de M. Théophile Gautier ? Le monde a-t-il honoré, célébré la comique poésie avec laquelle ce poète a dépeint la profonde corruption, l'immoralité de ces sycophantes qui se plaignent de la corruption, de l'immoralité du pouvoir ? Quelle épouvantable chose que la tiédeur des honnêtes gens, ils s'occupent de leurs blessures et traitent en ennemis les médecins ! Le monde regarde cette délicieuse arabesque comme dangereuse, quand il ne craint pas d'exposer aux regards quelque *Léda* de Gérard, quelque *Bacchante* de Girodet, qui est cependant en peinture ce qu'est le livre en poésie.

Les mœurs du Journal constituent un de ces sujets immenses qui veulent plus d'un livre et plus d'une préface. Ici, l'auteur a peint les commencements de la maladie, arrivée aujourd'hui à tous ses développements. En 1821, le Journal était dans sa robe d'innocence, comparé à ce qu'il est en 1839. Mais si l'auteur n'a pu embrasser la plaie dans toute son étendue, il l'a, du moins, abordée sans terreur. Il a usé des bénéfices de sa position. Il appartient au très-petit nombre de ceux qui n'ont point de remercîments à faire au journalisme : il ne lui a jamais rien demandé, il a fait son chemin sans s'appuyer sur ce bâton pestiféré, l'un de ses avantages est d'avoir constamment méprisé cette hypocrite tyrannie, de n'avoir imploré d'aucune plume aucun article, de n'avoir jamais immolé dans d'inutiles réclames d'immortels écrivains pour en faire le piédestal d'un livre qui, par le temps actuel, n'a pas six semaines à vivre. Il a enfin le droit, chèrement acheté, de regarder en face ce cancer qui dévorera peut-être le pays. Probablement, à propos de ceci, plusieurs diront que l'auteur simule des blessures pour attirer sur lui quelque intérêt, et que pour lui tout est douceur. Eh bien, hier, encore à son sujet, la calomnie et la diffamation étaient telles que la police correctionnelle, saisie

par un de ses libraires d'un article où l'on attaquait une opération utile à la littérature contemporaine, un effort de la librairie française qui regimbe contre la Belgique, déployait toute la rigueur des lois à l'encontre d'un petit journal. Les magistrats ont appris quelle est l'impuissance de la presse. Le libraire a prouvé l'existence de quatre éditions, imprimées toutes en caractères et dans des imprimeries différentes, du *Médecin de campagne*, livre qui ne compte pas une seule approbation dans quelque journal que ce soit, tandis que l'auteur attend encore une seconde édition d'*Eugénie Grandet*, celle de ses œuvres avec laquelle les critiques essayent d'étouffer les autres par des louanges exagérées. Le journal a tout dit sur l'auteur. L'auteur a supporté, dans un procès assez connu, tout ce que pouvaient les auteurs contre un des leurs ; ainsi, quelle blessure nouvelle lui ferait-on après avoir attaqué sans succès sa personne, son caractère, sa bonne comme sa mauvaise fortune, ses mœurs et ses prétendus ridicules ? Qu'on ne croie pas cependant que la passion, un désir de vengeance ou quelque sentiment mauvais l'ait inspiré dans l'exécution de l'œuvre présente. Il avait le droit de faire des portraits, il s'est tenu dans les généralités. Le journalisme joue d'ailleurs un si grand rôle dans l'histoire des mœurs contemporaines, qu'il aurait peut-être été taxé plus tard de pusillanimité, s'il avait omis cette scène du grand drame qui se joue en France. A beaucoup de lecteurs, ce tableau pourra paraître chargé ; mais qu'on le sache, tout est d'une réalité désespérante, et tout néanmoins a été adouci dans ce livre dont la portée est d'ailleurs restreinte par la nature du sujet. Il ne s'agit ici que de l'influence dépravante du journal sur des âmes jeunes et poétiques, des difficultés qui attendent les débutants et qui gisent plus dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel. Non-seulement le journal tue beaucoup de jeunesse et de talents, mais il sait enterrer ses morts dans le plus profond secret, il ne jette jamais de fleurs sur leurs tombes, il ne verse de larmes que sur ses défunts abonnés. Répétons-le ? le sujet a l'étendue de l'époque elle-même. Le Turcaret de Lesage, le Philinte et le Tartufe de Molière, le Figaro de Beaumarchais et le Scapin du vieux théâtre, tous ces types s'y trouveraient agrandis de la grandeur de notre siècle où le souverain est partout, excepté sur le trône, où chacun traite en son nom, veut se faire centre sur un point de la circonférence, ou roi dans un coin obscur.

Quelle belle peinture serait celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahisons, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances qu'ils ont faites par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes, et dont la voix aboie en mesure ! L'auteur a dû négliger bien des détails, renoncer à plusieurs personnages : l'œuvre eût dépassé les bornes, et d'ailleurs, sa position lui ordonnait d'éviter les personnalités. Mais ce livre empêchât-il seulement un jeune poète, une belle âme, vivant au fond de la province, au milieu d'une famille aimée, de venir augmenter le nombre des damnés de l'enfer parisien qui se battent à coups d'encrier, se jettent à la tête leurs œuvres avortées, et s'arrachent la fourche pour faner à l'envi l'un de l'autre les fleurs les plus délicates, ce livre aurait fait une bonne action. N'est-ce pas beaucoup pour un livre, aujourd'hui que les livres naissent, vivent et meurent comme ces insectes de l'Hypanis, dont les mœurs ont fourni peut-être le premier de tous les articles de journaux à je ne sais quel Grec. Cette œuvre conservera-t-elle quelques illusions à des gens heureux, l'auteur en doute : la jeunesse a contre elle la jeunesse ; le talent de province a contre lui la vie de province dont la monotonie fait aspirer tout homme d'imagination aux dangers de la vie parisienne. Il en est de Paris pour eux comme de la bataille pour les soldats, tous se flattent le matin d'être en vie le soir, les morts ne se comptent que le lendemain. Les Lucien sont comme les fumeurs qui, dans une mine à mofettes[1], allument leur pipe, malgré les défenses. Les abîmes ont leur magnétisme. Au moins apprendra-t-on ici que la constance et la rectitude sont encore plus nécessaires peut-être que le talent pour conquérir une noble et pure renommée.

Paris, avril 1839.

TROISIÈME PARTIE.

DAVID SÉCHARD.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1843.

L'ouvrage que voici, est la troisième partie de *Illusions perdues:* la première a paru sous ce titre, la seconde est appelée *Un Grand homme de province à Paris*, cette dernière partie termine l'œuvre assez longue où la vie de province et la vie parisienne contrastent ensemble ; ce qui devait faire de ce livre la dernière scène des *Scènes de la vie de province.*

Il y a trois causes, d'une action perpétuelle, qui unissent la province à Paris : l'ambition du noble, l'ambition du négociant enrichi, l'ambition du poète. L'esprit, l'argent et le grand nom viennent chercher la sphère qui leur est propre. *Le Cabinet des Antiques* et *Illusions perdues* offrent l'histoire de l'ambition du jeune noble et du jeune poète. Il reste à faire l'histoire du bourgeois enrichi à qui sa province déplaît, qui ne veut pas rester au milieu de témoins de ses commencements et espère être un personnage à Paris.

Quant au mouvement politique, à l'ambition du député, c'est une Scène qui appartient aux *Scènes de la vie politique*, et presque terminée ; elle est intitulée *le Député à Paris*[2].

Une fois la peinture du bourgeois de province à l'étroit chez lui, faite, il ne manquera plus que peu de chose aux *Scènes de la vie de province* pour être complètes, et, dès à présent, il est facile d'apercevoir les lacunes à remplir. C'est d'abord le tableau d'une ville de garnison frontière, celui d'un port de mer, celui d'une ville où le théâtre est une cause de désordre, et où les comédiens et comédiennes de Paris viennent faire leur récolte. Enfin, la province ne serait pas encore achevée, si l'on ne montrait pas l'effet qu'y produisent les Parisiens novateurs qui viennent s'y fixer avec le plan d'y faire du bien.

Ces quatre ou cinq Scènes ne sont que des détails, mais qui permettent de peindre quelques figures typiques oubliées.

Dans cette longue entreprise, un oubli compromettrait les travaux déjà faits. En voulant copier la société tout entière et la reproduisant, si l'auteur négligeait un détail, on l'accuserait alors d'en avoir pris certains autres. Ainsi, certaines critiques lui diraient : Vous avez une prédilection pour les personnages immoraux, ou pour les tableaux scandaleux, puisque vous nous offrez telle ou telle figure, en oubliant le contraste que produirait à l'âme le portrait bienfaisant de telle ou telle autre.

Ce reproche ne peut s'adresser aujourd'hui à *Illusions perdues*, et la vie de David Séchard et de sa femme, au fond de la province, est une opposition violente aux mœurs parisiennes.

Il n'est pas inutile de faire observer que *David Séchard*, quoique terminant un ouvrage qui comprend près de six volumes, offre un tout en lui-même, qui bien que lié aux précédents ouvrages, s'en détache entièrement de manière à ne pas rendre indispensable la connaissance des événements antérieurs.

Il a fallu d'immenses efforts littéraires pour pouvoir encadrer le mouvement littéraire de la vie parisienne dans deux tableaux de la vie de province, celui qui commence et celui qui termine *Illusions perdues*. Mais peut-être l'intérêt social y est-il puissant, car on voit, du moins l'auteur l'espère, comment vient l'expérience dans la vie, et la soudure de la vie de province à la vie parisienne était bien la place où devait se trouver ce grand enseignement. C'est de l'ensemble de cet ouvrage, jusqu'à présent le plus considérable des *Études de mœurs*, que ressortent ses préceptes et sa morale. Aussi ne peut-il être parfaitement jugé que sous sa forme, et lu dans son entier, comme il est dans *la Comédie humaine* dont il forme le tome VIII.

La première partie, *Illusions perdues*, a paru en 1835[1], *Un Grand homme de province* fut publié en 1839, et c'est en 1843 que se publie le dernier fragment. Peu de personnes voudront croire que ces huit années aient été nécessaires pour je ne dis pas exécuter ce long ouvrage, mais en disposer les masses et en trouver les incidents. Aujourd'hui, entre ceux de l'auteur qui l'ont le plus occupé, celui-là est déjà le préféré par quelques personnes ; mais maintenant on peut en reconnaître les difficultés.

Il y aura, dans la [superposition][2] du caractère de Rastignac qui

réussit, à celui de Lucien qui succombe, la peinture sur de grandes proportions d'un fait capital dans notre époque, l'ambition qui réussit, l'ambition qui tombe, l'ambition jeune, l'ambition au début de la vie.

Paris est comme la forteresse enchantée à l'assaut de laquelle toutes les jeunesses de la province se préparent ; aussi, dans cette histoire de nos mœurs en action, les personnages du jeune vicomte de Portenduère *(Ursule Mirouët)*, du jeune comte d'Esgrignon, et celui de Lucien sont-ils les parallèles nécessaires de ceux d'Émile Blondet, de Rastignac, de Lousteau, de d'Arthez, de Bianchon, etc. Dans la comparaison des moyens, des volontés, du succès, il y a l'histoire tragique de la jeunesse depuis trente ans. Aussi l'auteur n'a-t-il cessé de répéter qu'il s'agissait bien mieux, relativement à la question morale, de la partie que du tout, de la figure que du groupe.

Il y a dans David Séchard une mélancolie profonde que l'auteur a négligé de faire sortir. Athanase Granson (dans *la Vieille fille*) se jette à l'eau, il ne se résigne pas ; David Séchard, aimé par une femme d'un caractère simple et fier, accepte la vie calme et pure de la province en reléguant le sceptre de ses espérances, de sa fortune. L'auteur a hésité à le montrer, à dix ans de son abdication, ayant un regret au milieu de son avide bonheur ! Les gens intelligents achèveront cette figure dans leur pensée, et les autres y auraient vu de l'ingratitude envers Ève Chardon. Il y a, dans la comparaison de ces deux figures des *Scènes de la vie de province*, un plaidoyer pour la famille. C'est d'ailleurs le sens général des *Illusions*.

Il n'y a que les esprits d'élite, les gens d'une force herculéenne auxquels il soit permis de quitter le toit protecteur de la famille pour aller lutter dans l'immense arène de Paris.

Si tant de stupides accusations ne se renouvelaient pas chaque jour, et ne trouvaient pas de dignes et vertueux bourgeois assez peu instruits pour les porter à la tribune et à la face du pays, l'auteur se serait bien volontiers dispensé d'écrire cette préface.

L'énergie de la protestation sera toujours ici égale à la violence des attaques.

Il faut que les quatre cents législateurs dont jouit la France, sachent que la littérature est au-dessus d'eux. Que la Terreur, que Napoléon, que Louis XIV, que Tibère, que les pouvoirs les plus

violents, comme les institutions les plus fortes disparaissent devant l'écrivain qui se fait la voix de son siècle. Ce fait-là s'appelle Tacite, s'appelle Luther, s'appelle Calvin, s'appelle Voltaire, Jean-Jacques, il s'appelle Chateaubriand, Benjamin-Constant, Staël, il s'appelle aujourd'hui JOURNAL. Voltaire et les encyclopédistes ont brisé les jésuites qui recommençaient les Templiers, et qui étaient la plus grande puissance parasite des temps modernes. Si quinze hommes de talent se coalisaient en France, et avaient un chef qui pût valoir Voltaire, la plaisanterie qu'on nomme le gouvernement constitutionnel, et qui a pour base la perpétuelle intronisation de la médiocrité, cesserait bientôt.

Une des plus grandes erreurs de ce temps-ci est la poursuite en matière de presse. Vous pouvez supprimer, à grand'peine, un journal, vous ne supprimerez jamais l'écrivain. Le mot *écrivain* est pris ici dans une acception collective (qu'on ne s'y trompe pas). Vous poursuivez les œuvres, elles renaissent, l'écrivain déborde avec sa pensée par mille publications. En d'autres termes, un gouvernement n'a que deux partis à prendre : accepter le combat ou le rendre impossible. La Charte de Louis-Philippe a créé le combat.

Ces quelques mots sont une réponse suffisante aux législateurs qui, à propos de quelques pièces de cent sous, se sont amusés à juger, du haut de la tribune, des livres qu'ils ne comprenaient pas, et à passer de l'état de législateur à celui infiniment plus amusant d'académiciens. Que la parole leur soit maintenue dans l'intérêt de nos plaisirs.

Un jour le sénat romain discuta sur la grande question de savoir à quelle sauce on mettrait un turbot, constatons que dans sa séance de... juin 1843, la Chambre des députés a été saisie de la question de savoir si *les Mystères de Paris* étaient ou non un aliment sain ou malsain pour les abonnés du *Journal des Débats*.

Quand Charles-Quint avait commis une faute, il envoyait une chaîne d'or au Voltaire de ce temps-là, l'Arétin, et un jour l'Arétin dit en recevant une chaîne : — Elle est bien légère pour une si lourde faute ! La littérature a beaucoup perdu à l'établissement de deux Chambres ; il y a trop de souverains.

Nous répéterons ici à l'honorable député qui a mis la littérature en accusation à propos des deux cent mille francs que ce député

croit donner à la littérature, que la littérature n'en touche pas deux liards (ils ne sont pas encore supprimés, malgré la loi qui a la prétention d'établir le système décimal), et que si la littérature en touchait quelque chose, elle trouverait *les encouragements* beaucoup trop chers, s'ils devaient être accompagnés de discours en langue auvergnate. Et nous terminerons ces humbles remontrances par une simple observation dont la portée est de nature à frapper le censeur austère de la littérature contemporaine. Il est, lui comme ses quatre cents collègues, le produit immédiat du *Contrat social* et de l'*Émile*, qui furent brûlés par la main du bourreau en vertu d'un arrêt du Parlement de Paris.

CÉSAR BIROTTEAU.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1838.

Ce livre est le premier côté d'une médaille qui roulera dans toutes les sociétés, le revers est *la Maison Nucingen.* Ces deux histoires sont nées jumelles. Qui lit *César Birotteau,* devra donc lire *la Maison Nucingen,* s'il veut connaître l'ouvrage entier. Toute œuvre comique est nécessairement bilatérale. L'écrivain, ce grand rapporteur de procès, doit mettre les adversaires face à face. Alceste, quoique lumineux par lui-même, reçoit son vrai jour de Philinte :

Si tanta licet componere parvis[2].

LA FEMME SUPÉRIEURE.

[LES EMPLOYÉS.]

LA MAISON NUCINGEN.

LA TORPILLE.

[ESTHER HEUREUSE.]

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1838.

Voici trois fragments qui, plus tard, se retrouveront à leur place dans les *Études de mœurs*. Le premier a le malheur de s'appeler *la Femme supérieure*, titre qui n'exprime plus le sujet de cette Étude où l'héroïne, si tant est qu'elle soit supérieure, n'est plus qu'une figure accessoire au lieu de s'y trouver la principale.

Ici, l'auteur avouera de bonne grâce l'une des mille petites misères de sa vie littéraire, et qui sans contredit, est le seul point qu'il puisse avoir de commun avec un des plus beaux génies des temps modernes, Walter Scott, sur l'autorité duquel il va essayer d'appuyer sa justification. Selon lui, si cette anomalie de l'esprit est critiquable, l'illustre Écossais serait sans excuse, tandis que le pauvre auteur français se présente avec un touchant cortége de circonstances atténuantes, devant l'aréopage personnifié si comiquement par l'ingénieux Écossais, dans ses préfaces, en capitaines Clutterbuck[2], docteurs Dryadust[3], et autres charmantes fantaisies auxquelles il rendait ses comptes, caché sous ses pseudonymes, autres figures non moins charmantes. Avant le désastre qui empoisonna ses derniers jours, sir Walter Scott vivait en gentilhomme dans son château d'Abbotsford au milieu d'une magnificence digne de sa royauté littéraire, dotée d'une liste civile de trois cent mille francs. Il écrivait à son aise et à sa guise un ouvrage par six mois, sans autres engagements que ceux qu'il

prenait avec la gloire. Dans cette situation, un écrivain est tenu de ne publier que des chefs-d'œuvre complets. L'auteur français n'a qu'une liste incivile et des engagements aussi sérieux que ceux inscrits par les jeunes filles sur le vélin de leurs éventails, au bal. Ainsi, les différences qui existent entre lui et ce beau génie dans l'ordre spirituel ne sont pas de moindre étendue dans l'ordre physique.

Walter Scott aurait pu peut-être éviter ce prétendu défaut qu'il a défini lui-même en répondant à des critiques empressés de convertir ses plus brillantes qualités en vices, éternelle manœuvre de la calomnie littéraire. Ce vice consistait à ne pas suivre ses plans primitifs, construits d'ailleurs avec cette profondeur qui distingue le caractère écossais, et dont la charpente se brisait sous les développements donnés aux caractères de quelques personnages. En travaillant d'après ce flamboyant carton que tout peintre littéraire se dessine sur la toile de son cerveau, il voyait grandir, comme aux ombres chinoises, une figure si attrayante, des existences si magnifiques, un caractère si neuf, qu'au lieu d'une place mesquine, il les laissait se carrer dans son œuvre. La changeante déesse, la Fantaisie, l'invitait d'un mouvement si persuasif en remuant ses doigts blancs et roses, elle lui souriait d'un sourire si fascinateur, elle se faisait si coquette dans Fenella[1], si profonde dans le laird de Dumbidikes[2], si variée aux Eaux de Saint-Ronan[3], que lui, enfant aussi naïf qu'il était grand homme, allait et la suivait dans les coins obscurs qu'elle se plaisait à illuminer. Ce grand génie, dupe de sa propre poésie, furetait avec la déesse : il retournait les pierres des chemins sous lesquelles gisaient des âmes de licencié, il se laissait emmener au bord de la mer pour voir une marée, il écoutait les délicieux bavardages de cette fée, et les reproduisait en arabesques feuillues et profondément fouillées, en longs préparatifs, sa gloire aux yeux des connaisseurs, et qui doivent ennuyer des esprits superficiels, mais où chaque détail est si essentiel, que les personnages, les événements seraient incompréhensibles si l'on retranchait la moindre page. Aussi, voyez comme il lance ses railleurs personnages de préface sur les critiques ? Comme de beaux chiens de chasse, ils courent sus à la bête, et d'un coup de gueule mordent à fond ces dits aristarques. Ces ingénieuses préfaces, sans fiel et malicieuses, ironiques avec bonhomie, où brille la raison comme

savait la faire resplendir Molière, ces préfaces sont des chefs-d'œuvre pour les esprits studieux qui ont conservé le goût de l'atticisme. Sir Walter Scott, homme riche, Écossais plein de loisirs, ayant tout un horizon bleu devant lui, aurait pu, s'il l'avait jugé convenable, mûrir ses plans et les composer de manière à y sertir les belles pierres précieuses trouvées durant l'exécution ; il pensait que les choses étaient bien comme il les produisait, et il avait raison.

Si le pauvre et infirme auteur français avait l'outrecuidance de penser ainsi, il aurait grand tort : il n'est, comme nous venons de l'expliquer, ni moralement ni physiquement dans les conditions où les dons du génie, ceux de la fortune, et la ruse écossaise, ruse innocente d'ailleurs, avaient placé sir Walter Scott. D'abord, il est d'un pays où l'on se donne le moins de peine possible ; il n'a ni château d'Abbotsford, quoiqu'il y en ait de bien beaux dans ce pays, ni les magnifiques meubles, ni les domaines, ni les chiens de chasse de Walter Scott : il est sorti de son naturel en travaillant, comme il est sorti de sa province en devenant quasi-Parisien. Puis, il a eu l'imprudence de se montrer dans l'arène la visière relevée, sans casque, tête et poitrine nues, conduite aussi sotte que belle, aussi généreuse qu'imprudente : il ne peut donc pas lancer de meute sur ses critiques pour leur donner la chasse à courre. Au lieu d'être le chasseur, il est le gibier. Au lieu de vivre en paix sous le domino qu'avait ingénieusement revêtu le lion du Nord, et qui permettait à l'Écossais masqué de dire son fait à chacun, il est comme un chrétien de Néron au milieu du cirque, entendant rire de ses efforts, ridiculiser sa manière de combattre, et recevant à bout portant des fusillades qui le tuent à peu près. Celui-ci a oublié de charger le coup avec une balle, et n'envoie à l'auteur qu'une charge de sel ; celui-là met sa chevrotine après la poudre, et l'auteur est sauf ; l'un fait long feu, l'autre n'a qu'un fusil de bois ; enfin, il a eu le surprenant bonheur de n'avoir encore rien attrapé de mortel, bonheur qui vient peut-être du peu de vie des pauvres choses qu'on veut tuer. L'auteur est encore obligé de dire que, quelque réputation d'orgueil ou d'outrecuidance qu'on essaie de lui faire, il ne s'agit point pour lui des fastueuses destinées qu'on lui prête pour s'en moquer. La Touraine a fourni sa quote-part à la gloire de la France, elle lui a donné deux grands hommes : Rabelais et Descartes, deux génies qui se correspondent

plus qu'on ne le croit ; l'un avait mis en épopée satirique ce que l'autre devait mathématiquement démontrer : le Doute philosophique, la triste conséquence du protestantisme ou de cette liberté d'examen qui a enfanté le livre de Rabelais, cette Bible de l'incrédulité. Après cet enfantement, il est permis à une province de se reposer, et l'on se repose en Touraine. Aussi l'auteur est-il plus en droit que tout Français de toute autre province de travailler pour son propre intérêt, et de dire à ceux qui épluchent ses livres : Ceci ne vous regarde pas. Ses œuvres ne portent pas cette belle épigraphe : *Famâ*[1] *!* mais celle que substitua un railleur : *Fame*[2] *!* Comme parfois ses livres lui coûtent quelque argent à publier, il pourrait inscrire aussi celle de Montesquieu : *Prolem sine matre creatam*[3] *;* ainsi donc, jusqu'à un certain point, elles n'ont pas besoin d'être autrement justifiées. Néanmoins il n'est pas inutile d'expliquer que l'auteur ayant peu de loisir, il est, par des raisons autres que celles de ce grand Écossais, sujet au défaut de savoir mieux que ses critiques ou que ses lecteurs où il va quand il compose un livre. S'il abandonne ses idées premières pour des idées surgies après son plan primitif, il les trouve sans doute de plus agréable façon, pour lui s'entend : la main-d'œuvre est moins chère, le personnage exige moins d'étoffe dans son habillement, les couleurs de la description sont moins coûteuses. Il y a, voyez-vous, beaucoup de petites considérations que connaissent ceux qui se plaignent le plus, et qui néanmoins prennent plaisir à ameuter le public contre le fabricant. Cette mauvaise foi réduit la Critique à n'être que des querelles de boutiquier, ce qui déshonore la littérature beaucoup plus que cette *prolem sine matre creatam*, ce livre enfanté sans argent.

Qui sait ! le hasard est un bon ouvrier, il se chargera peut-être de répondre à ces criailleries assassines. Plus tard, il se pourrait que tous ces morceaux fissent une mosaïque : seulement il est certain qu'elle ne sera pas à fond d'or comme celles de Saint-Marc à Venise, ni à fond de marbre comme celles de l'antiquité, ni à fond de pierres précieuses comme celles de Florence, elle sera de la plus vulgaire terre cuite, matière dont sont faites certaines églises de village en Italie ; elle accusera plus de patience que de talent, une probe indigence de matériaux, et la parcimonie des moyens d'exécution. Mais comme dans ces églises, cette construction aura un portail à mille figures en pied, elle offrira quelques

profils dans leurs cadres, des madones sortiront de leurs gaînes pour sourire au passant : on ne les donnera pas pour des vierges de Raphaël, ni de Corrège, ni de Léonard de Vinci, ni d'Andrea del Sarto, mais pour des madones de pacotille, comme des artistes, pauvres de toute manière, en ont peint sur les murailles par les chemins en Italie. On reconnaîtra chez le constructeur une sorte de bonne volonté à singer une ordonnance quelconque, il aura tenté de fleureter[1] le tympan, de sculpter une corniche, d'élever des colonnes, d'allonger une nef, d'élever des autels à quelques figures de saintes souffrantes. Il aura essayé d'asseoir des manières de démons sur les gargouilles, de pendre quelques grosses physionomies grimaçantes entre deux supports. Il aura semé çà et là des anges achetés dans les boutiques de carton pierre. Le marbre est si cher ! Il aura fait comme font les gens pauvres, comme la ville de Paris et le gouvernement qui mettent des papiers mâchés dans les monuments publics. Eh ! diantre, l'auteur est de son époque et non du siècle de Léon X, de même qu'il est un pauvre Tourangeau, non un riche Écossais. Toutes ces choses se tiennent. Un homme sans liste civile n'est pas tenu de vous donner des livres semblables à ceux d'un roi littéraire. Les critiques disent et le monde répète que l'argent n'a rien à faire en ceci. Dites donc ces raisons à la Chambre des députés, dites-lui que l'argent ne signifie rien pour achever un monument ! Vous verrez s'élancer toutes les banquettes d'arrondissement et jeter des clameurs furieuses ! Rubens, Van Dyck, Raphaël, Titien, Voltaire, Aristote, Montesquieu, Newton, Cuvier, ont-ils pu monumentaliser leurs œuvres sans les ressources d'une existence princière ? J.-J. Rousseau ne nous a-t-il pas avoué que *le Contrat social* était une pierre d'un grand monument auquel il avait été obligé de renoncer ? Nous n'avons que les rognures d'un J.-J. Rousseau tué par les chagrins et par la misère. Les Géricault qui auraient continué les grands peintres, les écrivains à synthèses qui lutteraient avec les génies des temps passés, meurent quand ils ne rencontrent pas les hasards pécuniaires, indispensables à l'exécution de leurs pensées ou de leurs peintures : voilà tout. Aussi, sans avoir d'autre ressemblance avec ces glorieux inconnus que celle des mystères de leur vie pénible, l'auteur déclare-t-il qu'il y a beaucoup de chances pour laisser tout commencé, rien de fini, comme cela se voit encore à Pavie, à Florence, en France, partout.

Sans que personne s'en doute, cette réponse à la critique, tirée de l'absence totale d'un budget affecté aux livres de l'auteur ; sa comparaison de son œuvre à un édifice, que certes les critiques déjà nommés trouveront ambitieuse, comme si l'on pouvait se comparer à quelque chose de petit, quand on est déjà si petit qu'une modeste comparaison échapperait alors à l'œil ; cette réponse si grossière, si malheureuse, si dégoûtante, si vous le voulez, tient à l'une des questions les plus importantes de notre état actuel. Elle accuse la nécessité où sont la plupart des écrivains français de vivre du produit de leurs œuvres ; et pour ce qui le concerne, l'auteur de ces fragments avoue qu'il faut, en ce cas, savoir vivre de peu. Un auteur presque aussi illustre par son nom que par la finesse de vues qui caractérise son talent, M. le marquis de Custine, a écrit, à propos de *l'Espagne sous Ferdinand VII*, une fort belle page sur ce sujet. L'auteur n'est pas fâché de la citer pour donner du relief à cette Préface ; elle contient un si magnifique éloge de la pauvreté, qu'il n'a plus la moindre honte à parler de la sienne et de celle des écrivains qui vivent des douloureux produits de l'écritoire. Malgré la beauté de ses pensées, cette page implique une attaque trop violente contre quelques malheureux pour ne pas être réfutée ; d'ailleurs, peut-être ceux qu'elle stygmatise[1] n'oseraient-ils pas répondre, tandis qu'un auteur libre et pauvre sera très à son aise en parlant pour tout le monde :

« En France, Rousseau est le seul qui ait rendu témoignage par ses actes autant que par ses paroles à la grandeur du sacerdoce littéraire ; au lieu de vivre de ses écrits, de vendre ses pensées, il copiait de la musique, et ce trafic fournissait à ses besoins. Ce noble exemple, tant ridiculisé par un monde aveugle, me paraît à lui seul capable de racheter les erreurs de sa vie. Sa conduite était une prédication en action, car sans la célébrité qu'il devait à ses ouvrages, la musique ne lui aurait pas même valu la peine qu'elle lui rapportait... »

L'auteur se permet d'interrompre ici l'écrivain pour lui assurer que, s'il ne sait pas copier la musique, il possède au plus haut degré le talent de faire des fleurs en papier. Si la mensongère célébrité de ses ouvrages pouvait donner à ses bouquets un prix égal à celui qu'il retire de ses livres, il serait enchanté de se livrer à ce gracieux syllogisme de conduite : il ne vendrait plus ses livres, il tiendrait des bottes de fleurs fort bien confectionnées à la disposition des

riches amateurs. Peut-être les grands seigneurs belges saisiraient-ils ce moyen de laver leur pays des crimes atroces qu'il commet ici en dépouillant les écrivains français et les réduisant à la misère la plus honteuse, à des suicides, à des folies que la bienséance ne permet pas de révéler, mais que les auteurs et les journalistes connaissent parfaitement. Reprenons la belle page de monsieur de Custine.

« Il y avait dans cette espèce de mensonge dont il se payait lui-même, une énergie d'orgueil plus noble que les brillantes mais vaines déclamations de ses rivaux. Il pressentait et prouvait d'avance par sa manière de vivre, le règne d'un Messie dont nous n'avons pas vu l'avènement : le génie. On retrouve dans la fierté cynique du philosophe de Genève quelque chose de la grandeur des prophètes hébreux, de ces hommes dont l'existence tout entière n'était qu'un symbole destiné à prouver aux justes la vérité de leurs paroles. Il y a loin de la dignité d'action du pauvre Rousseau à la pompeuse fortune littéraire des spéculateurs en philanthropie, Voltaire et son écho lointain Beaumarchais... »

L'auteur est encore forcé d'interrompre cette page pour faire observer que Voltaire n'a jamais vendu ses ouvrages : *il avait des procès avec les libraires auxquels il les donnait.* L'origine de la fortune de Voltaire vient d'un emprunt viager fait, sous la Régence, à vingt pour cent, dans lequel le contrôleur-général des finances lui conseilla de placer les dons du Régent et sa fortune personnelle : Voltaire avait le pressentiment de sa longue vie, et il eut dès sa jeunesse de très-beaux revenus. Il fut comblé par la cour. A quarante-cinq ans, le roi de France le fit gentilhomme ordinaire de sa chambre, il était chambellan du roi de Prusse, il protégeait Catherine II qui le récompensa magnifiquement à propos de l'*Histoire de Charles XII*, il avait les cent louis de l'Académie, des pensions sur plusieurs cassettes royales, etc. Beaumarchais possédait dix millions quand il perçut ses droits d'auteur au théâtre. Indigné du peu que recevaient les auteurs, il les assembla chez lui, dans son hôtel, rue des Singes, qui n'est pas encore démoli, et les coalisa contre les comédiens pour leur faire obtenir cinq pour cent sur les recettes du Théâtre-Français. Si Beaumarchais avait vécu sous Louis XIII, Boileau ne serait pas venu dire à Louis XIV ces épouvantables paroles : — *Sire, donnez un peu de bouillon à Corneille qui meurt!*

« ... Ces deux hommes, malgré l'éclat de leur esprit et à cause de celui de leur richesse, ne sont que les chefs de file de ces négociants d'idées qu'on appelle aujourd'hui des écrivains. Ces entrepreneurs de livres, ces auteurs-libraires ont fait de notre littérature une métairie aussi lucrative, mais aussi poudreuse, aussi crottée qu'un champ de betteraves ou de colza... »

(Betterave ou colza, nos colzas nous sont chers[1].)

« ... Moi comme tout autre, je voudrais trafiquer du talent que je puis avoir, le peser au poids de l'or ; pourtant, je ne mentirai jamais afin d'en augmenter le prix, fût-il destiné à me procurer le nécessaire ; mais sans falsifier les œuvres de mon esprit, je tâcherai de les vendre le mieux que je pourrai... »

Si, par un de ces escamotages des *Mille et une Nuits* qui ferait passer son âme dans le corps d'un pauvre auteur ne vivant que de sa plume, M. de Custine pouvait connaître, pendant une seule journée, la misère, et rouler dans les abîmes qu'elle ouvre sous les pieds à chaque pas, il admirerait, sans la discuter, la force de ceux qui peuvent surnager sans y périr, eux ou leurs vertus !

« ... Rousseau nous a montré un homme de lettres qui aimait mieux rester pauvre que de s'enrichir du produit de ses œuvres. Ce génie d'action vaut mieux que tous les prestiges d'un beau style. Le talent de Rousseau a eu jusqu'à présent plus d'imitateurs que sa fierté ; mais qui sait ce que le temps nous réserve ? La richesse se passe si bien de gloire, qu'il faut espérer que la gloire finira par se passer de richesse. Mais la gloire mercenaire qui promet tant et se contente de si peu, n'est qu'une ombre, une caricature de la vraie gloire. Celle-ci accompagne la haute renommée, l'autre retarde le règne du génie en en usurpant la charge et la place. Tant que je verrai les œuvres de la pensée arriver à leur rang sur la liste des produits de la société, comme une étoffe brodée à la vapeur ou comme un peloton de laine filé à la mécanique, je dirai : les hommes d'esprit n'ont pas trouvé leur sphère, ils sont des marchands, menteurs comme tous les autres marchands, car tout commerce dégénère en mensonge, et les mensonges des marchands de vérités devraient être punis plus sévèrement que la fraude d'une mesure ; les talents trompeurs volent non-seulement la bourse, ils faussent l'intelligence, etc. »

Hélas ! quel auteur calomnié ne voudrait voir un cadi turc

clouant par l'oreille un journaliste à sa table pour punir les mensonges sur lesquels il appuie sa critique afin de satisfaire sa haine d'eunuque contre celui qui possède une muse ou une musette. L'auteur commencera par répondre à M. de Custine que Rousseau, dans ses *Confessions*, déclare fort au long les négociations très-tiraillées à la suite desquelles il obtint de Marc-Michel Rey d'Amsterdam six cents francs de rente viagère, dont moitié reversible sur Thérèse. Il fera observer, en outre, que, dans cette époque, les manuscrits ne se vendaient pas ce qu'ils se vendent aujourd'hui, que le prix des livres était plus élevé, le nombre des lecteurs extrêmement restreint. Le président de Montesquieu n'a pas vu promptement la seconde édition de l'*Esprit des Lois*. Buffon eût été ruiné par ses publications si le roi n'avait mis à ses ordres l'imprimerie royale. Aucun livre de haut style ne se peut imprimer sans d'immenses frais de corrections, et ces corrections, que les gens médiocres se dispensent de faire, coûtent très-cher. M. de Chateaubriand en fait beaucoup, comme feu Bernardin de Saint-Pierre, comme Voltaire, comme tous ceux qui se battent avec la langue française. Rousseau nous a révélé les travaux de patience admirable par lesquels il suppléait au procédé typographique de l'*épreuve*, en répétant la nuit ses phrases jusqu'à ce qu'elles satisfissent ses oreilles et les recopiant jusqu'à ce qu'elles eussent une tournure qui plût à son œil. Comme M. de Custine, l'auteur admire l'indigence de Rousseau, parce que l'indigence est, dans ce cas, la poésie de l'orgueil ; mais il ne croit pas que Rousseau se serait enrichi par le produit de ses livres. Diderot, qui tirait tout le parti possible des siens, et qui jouissait d'une égale célébrité, eût été tout aussi pauvre sans la succession de son père. Enfin Rousseau s'était résigné à vivre avec une cuisinière, et tout le monde n'a pas le caractère jeté dans le moule du cynisme. Abordons cette question, non pas en travers, par la réponse assez logique des différences de tempérament, mais d'une façon absolue. Certes, pour les grands hommes nés pauvres, la vie n'a que deux faces : ou la mendicité, comme Homère, Cervantes et autres, ou l'insouciance de Lafontaine, de Machiavel et de Spinosa. Ou le cynisme de Jean-Jacques, ce qui est le même système, ou le parti pris par les Calderon, les Lope de Véga, Diderot, Raynal, Mirabeau, Walter Scott, lord Byron, Victor Hugo, Lamartine, *e tutti quanti*[1], de vendre leurs poésies au marché. Cette

page dithyrambique eût été mieux sous toute autre plume que celle de M. le marquis de Custine, à qui sa fortune héréditaire permet de dédaigner celle qu'il pourrait conquérir avec sa plume ; mais est-elle fondée ? Racine a regretté de toucher ses droits d'auteur, il aurait voulu être assez riche pour ne point vendre sa muse ; mais lui comme Boileau, comme la plupart des auteurs, étaient comblés des faveurs pécuniaires du roi, qui leur payait d'une valeur de cent mille francs d'aujourd'hui les quelques lignes historiques écrites par eux sur son règne. Disons-le hardiment. Les grands écrivains doivent être les pensionnaires de leurs Pays. Le sacerdoce dont parle M. de Custine exige une vie toute arrangée, sans préoccupations matérielles ni soucis. Que voulez-vous ? les Pays pensent aujourd'hui qu'ils auraient trop de pensionnaires. Les bureaucrates, chargés par le Pays de donner la pâture à de trop nombreux oiseaux, n'ont aucune méthode pour distinguer les rossignols parmi les pierrots insolents qui fondent sur le grain en venant se percher sur l'épaule du pouvoir et lui disant d'agréables flatteries. A toutes les époques, les rois éclairés ou heureux dans leur choix, les grands seigneurs, enfin la haute intelligence du siècle représentée par de magnifiques existences devenues fabuleuses, mettaient les hommes de génie à même de produire leurs œuvres sans soucis ni contrainte. Il y a de beaux exemples de cette égalité accordée au talent, comme aussi se rencontraient des âmes mesquines qui voulaient un protectorat à bon marché, des cœurs jaloux qui abritaient leurs vengeances sous le manteau d'une pauvre bienfaisance ? Cervantes et le duc de Lerme, Corneille et les trésoriers des finances qui l'ont laissé dans le besoin, sont là pour le prouver. Les madame de La Sablière et d'Hervart, ces deux sœurs de charité qui prenaient soin de La Fontaine, dont elles partagent la gloire, ne sont pas communes. Philippe II, ce roi si terrible, accordait aux artistes une exemption de toutes les charges civiques, patriotiques et financières : il y a loin de son ordonnance aux tourments qu'inflige la garde nationale à quelques écrivains célèbres, et aux cent mille écus accordés par la Chambre pour encourager... (Écoutez !)

Les arts !

Les sciences !

Les lettres !

François Ier envoyait à Raphaël cent mille écus dans un bassin

d'or sans lui rien demander : le peintre répondait par *la Transfiguration*, un des quelques tableaux peints en entier par lui, que la cour de Rome ne voulut pas livrer et qui eût bien soldé le compte. Le poète envié par Charles IX pouvait puiser dans l'épargne royale. D'ailleurs, on sait que ces munificences entraîneraient aujourd'hui l'asservissement de la pensée qui s'exerçait autrefois sur des sujets inoffensifs au pouvoir. Encore y avait-il autrefois des princes et des protections pour toutes les révoltes de la pensée : Luther comptait des souverains parmi ses défenseurs. Frédéric-le-Grand était l'ami des philosophes du dix-huitième siècle. Qui, parmi les souverains d'aujourd'hui, aurait la générosité de Napoléon, tant accusé de comprimer les œuvres de l'esprit, et qui sachant son ennemi Chénier[1] embarrassé dans ses finances, *pour un mobilier imprudemment acheté*, lui fit parvenir cent mille francs en lui laissant ignorer de quelle main ils venaient ? Aujourd'hui le plus touchant récit de la plus touchante des infortunes littéraires obtiendrait une aumône de cinq cents francs. Est-ce un bureaucrate qui peut avoir le large esprit d'un protecteur des arts, des sciences et des lettres ? Il ne s'enquiert pas des belles intelligences en proie à la misère, il pense aux gens médiocres qui lui adressent une demande sur papier Tellière, dont le prix ne se trouve pas toujours dans la poche d'un poète aux abois. N'est-ce pas acheter un licou trop cher ? Aujourd'hui l'on ne paie que les services militaires de la presse : on maquignonne des affaires, on n'élève pas des œuvres d'art. Certes, parmi la conscription des écrivains enrôlés depuis 1830, on peut dire que, hors trois hommes, MM. Thiers, Barthélemy, Mignet, le pouvoir n'a enrichi que des médiocrités.

Ainsi donc, la Propriété Littéraire est une nécessité nouvelle. M. le marquis de Custine a des yeux bien complaisants s'il aperçoit les produits de l'intelligence cotés à la Bourse comme ceux de l'industrie ; c'est précisément parce que les livres ne sont pas admis comme des colzas ou des cotons que les auteurs sont volés en Belgique de leur vivant, et dépouillés après leur mort par l'absurde loi de la Convention. Le peu de faveur qui s'attache à la Propriété Littéraire se conçoit quand le pouvoir considère sa constitution comme la perte d'un moyen corrupteur, et quand des esprits aussi distingués que l'est celui de M. de Custine l'attaquent dans son essence, le sentiment d'honneur. La littérature française

est déjà bien assez appauvrie, elle est assez menacée de mort par la Contrefaçon qui enlève à l'écrivain le fruit de ses veilles, par le Vaudeville qui met en coupe réglée les bois qu'elle a semés, sans que dans ses foyers on lui reproche les restes du festin belge dont elle vit. S'il se publie encore des livres en France, qui doit ses plus belles conquêtes à sa langue et à sa haute littérature, c'est qu'une main de papier, deux plumes d'oie et un godet d'encre valent encore entre cinq cents et mille francs, et qu'à ce prix il y a des auteurs qui peuvent avoir du pain.

Ceci n'est pas une digression, mais une explication positivement littéraire. Les fragments de l'œuvre entreprise par l'auteur subissent alors les lois capricieuses du goût et de la convenance des marchands. Tel journal a demandé un morceau qui ne soit ni trop long, ni trop court, qui puisse entrer dans tant de colonnes et de tel prix. L'auteur va dans son magasin, dit : J'ai *la Maison Nucingen!* Il se trouve que *la Maison Nucingen*, qui convient pour la longueur, pour la largeur, pour le prix, parle de choses trop épineuses qui ne cadrent point avec la politique du journal. *La Maison Nucingen* demeure sur les bras de l'auteur. Eh bien, prenez *la Torpille ?* « *La Torpille* est une grisette, et l'on a déjà crié pour *la Vieille fille*. Nos lecteurs, qui lisent les horreurs de la *Gazette des Tribunaux* et les infamies des annonces, ont hurlé pour les seins trop volumineux de mademoiselle Cormon et pour la comique fraude d'une grisette normande qui se dit grosse afin de se faire donner, par des âmes pieuses et par un vieux libertin, la somme nécessaire pour un petit voyage à Paris. Donnez-nous quelque chose entre le sermon et la littérature, quelque chose qui fasse des colonnes et pas de scandale, qui soit dramatique sans péril, comique sans drôlerie ; guillotinez un homme, ne peignez ni fournisseur impuissant, ni banquier trop hardi, cela n'existe pas. » Que faire de ces tableaux retournés dans l'atelier ? on les expose dans les deux premiers volumes venus. Il faut subir les exigences de la Librairie. La Librairie vient, elle veut deux volumes ni plus ni moins, ou un bout de conte pour mettre à ceci plus d'ampleur. Elle a ses habitudes de format, elle tient à ses marges. Elle abhorre aujourd'hui ces délicieux in-18 nommés *Adolphe*, *Paul et Virginie*, etc. Eh bien, vous qui riez de cet état de choses, ou vous qui pleurez, croyez-vous que l'art y perde ? L'art se plie à tout, il se loge partout, il se blottit dans les angles,

dans les culs de four, dans les segments de voûte ; il peut brille en toutes choses, quelque forme qu'on lui donne. Autrefois il en était ainsi. Un jour, le prieur des dominicains de Milan vient trouver un grand mécanicien, un grand auteur, un grand peintre nommé Léonard, et lui dit : J'ai, au bout de mon réfectoire, un pan de muraille trop long pour son peu de hauteur ; vous devriez voir à y faire quelque chose. Léonard y mit la fameuse *Cène*, la reine des fresques. Ainsi, quant à la manière bizarre ou peu ordonnée dont l'auteur publie son œuvre, c'est la faute des circonstances actuelles et non la sienne. Un des mille inconvénients de la misère qui dévore la littérature, et qui la dévorera longtemps, est le vol, honteux pour l'Europe du dix-neuvième siècle, que consomme la Belgique sur les écrivains français, et qui serait si promptement réprimé, n'en déplaise à M. de Custine, s'il s'agissait de balles de coton. Que les auteurs soient bien tranquilles, quoique la France ait un livre dans ses nouvelles armes, personne parmi les autorités constituées ne prendra leurs intérêts en main, ils ne donneront pas lieu demain à quelque congrès. Si l'auteur se permet de laver ici le linge sale de la librairie, de la littérature et du journalisme en pleine place publique, il le fait moins pour lui que pour bien des misères qu'il connaît, pour des gens qui l'ont injurié ; mais l'injure leur donnait de quoi vivre, il la leur a pardonnée en gémissant de savoir d'aussi belles intelligences réduites à d'aussi laides actions. Les destinées de la littérature française sont fatalement liées aujourd'hui à la librairie et au journalisme : le journal expire sous le fisc, la librairie est quasi-morte sous la contrefaçon. Les écrivains accusés par M. de Custine subissent les malheurs et les exigences de ces deux nécessités. Au moment où la littérature française a trouvé ce qui a manqué au dix-huitième siècle, et ce que le dix-huitième siècle lui a procuré peut-être, une masse énorme de lecteurs et d'acheteurs, la Belgique lui a enlevé les marchés de l'Europe, elle lui enlève jusqu'à la France, où vous trouvez les éditions belges dans les bibliothèques des millionnaires. L'auteur a par trois fois élevé la voix à ce sujet, il y reviendra sans cesse ! S'il tâche d'être railleur et gai quand il ne s'agit que de lui, certes il essaiera d'être grave dans les affaires de la République des lettres. S'il avait les dix millions et l'hôtel de Beaumarchais, cette plaie n'existerait plus : les auteurs français pourraient la fermer ; mais ils ne se réuniront jamais

comme au temps où l'auteur de *Figaro* les a convoqués. Dans ce temps, la République des lettres obéissait à des convenances aujourd'hui foulées aux pieds.

Aucun écrivain ne doit s'enorgueillir de ses talents, quand il en a. Le talent est comme la noblesse, un don du hasard qu'il faut se faire pardonner. Mais on peut tirer quelque relief des difficultés vaincues qui ont manqué vaincre Goëthe lui-même, et tant d'autres. Or, l'auteur ne veut pas laisser ignorer que, non-seulement il ne rencontre, en édifiant son œuvre, ni aide, ni secours ; mais encore qu'il a trouvé de rebutants obstacles dans les instruments, chez les ouvriers, dans la matière et dans la façon, partout.

Ce dire naïf explique déjà beaucoup, mais ce n'est pas tout. La Touraine a un proverbe ancien que Rabelais et Verville disent tout crûment, et qui peut, à cause de la pruderie du temps présent, être traduit par : *on n'a pas toutes les muses à la fois.* Les artistes, sous peine de ne rien faire, sont obligés de commencer plusieurs choses pour en achever une de ci, de là. L'une des plus belles élégies d'André de Chénier peint admirablement l'atelier qu'il portait dans son cerveau. Qui n'a mille sujets dans ses portefeuilles, les uns commencés, les autres presque finis ? Cet état confus où reste le grand ou le petit domaine de chaque écrivain aidera l'auteur dans la démonstration de son innocence, car il n'a pas que les feuilletons sur le dos, il a aussi d'honnêtes gens qui s'intéressent à lui, plus qu'il ne le croyait. Pendant qu'il dort, les chevaux de poste lui apportent, de toute la célérité de leurs jambes, une lettre où, du fond de l'Allemagne, un inconnu l'interpelle en lui demandant de quel droit il a laissé les *Illusions perdues* inachevées ? une autre où un notaire de province lui reproche de ne pas peindre les notaires comme des Grandisson et des Apollon du Belvédère, attendu qu'il y en a de très-honnêtes et très-jolis garçons ; enfin mille réclamations aussi graves et qui dérangent les plans qu'un pauvre auteur a pu former pour son repos et pour son économie domestique. Si les *Illusions perdues* restent une jambe en avant comme ces murs de Paris qui avancent leurs pierres par intervalles égaux, en attendant qu'elles se marient à d'autres, il n'y avait de place que pour un volume et non pour deux ; l'auteur l'a dit dans la préface de ce livre, et rien ne démontre mieux l'inutilité des préfaces pour les lecteurs et leur utilité pour les libraires quand ils tiennent à grossir le dos d'un

volume. On peut les écrire sans danger. Si vous trouvez ici beaucoup d'employés et peu de femmes supérieures, cette faute est explicable par les raisons sus-énoncées : les employés étaient prêts, accommodés, finis, et la femme supérieure est encore à peindre. Si vous voyez *la Maison Nucingen* séparée de son tableau correspondant, *César Birotteau*, (sans comparaison avec Léonard, messieurs les critiques), [c'est parce que] le réfectoire de *l'Estafette* n'avait de place que pour une boutique de parfumeur. Enfin, si *la Torpille*, cette histoire que peut-être un jour vous trouverez touchante entre toutes, est tronquée, et finit brusquement, prenez-vous-en aux libraires, qui déplorent déjà cinq feuilles de trop, attendu que les volumes n'en doivent avoir que vingt-cinq, et que les cabinets littéraires n'ont pas assez d'argent au mois de septembre, pour acheter trois volumes ; ils achètent des tonneaux pour la vendange, et ont bien raison ! *Le lire* ne doit aller qu'après *le boire*. Le jour où les écrivains français ne seront pas les faiseurs de manuscrits de la Belgique, car l'édition française d'un livre est une copie envoyée aux Belges, une copie dont les auteurs paient les corrections en se trouvant de jour en jour plus mal payés ; le jour où ils n'auront d'autre protection et d'autre fortune que le produit de leurs œuvres en libre circulation sous le pavillon du droit des gens, et que l'égide de la charte qui leur permet de payer des contributions ou de se déguiser en patrouilles, ils seront assez riches pour ne pas regretter le temps où les fermiers-généraux faisaient la fortune de Voltaire dès sa jeunesse, et assez libres dans leurs allures pour publier leurs ouvrages en entier et non par fragments. Comment d'ailleurs Buffon a-t-il publié son œuvre ? Par fragments.

L'auteur s'attend à d'autres reproches, parmi lesquels sera celui d'immoralité ; mais il a déjà nettement expliqué qu'il a pour idée fixe de décrire la société dans son entier, telle qu'elle est : avec ses parties vertueuses, honorables, grandes, honteuses, avec le gâchis de ses rangs mêlés, avec sa confusion de principes, ses besoins nouveaux et ses vieilles contradictions. Le courage lui manque à dire encore qu'il est plus historien que romancier, d'autant que la critique le lui reprocherait comme s'il s'adressait une louange à lui-même. Il peut seulement ajouter qu'à une époque comme celle-ci, où tout s'analyse et s'examine, où il n'y a plus de foi ni pour le prêtre ni pour le poète, où l'on abjure aujour-

d'hui ce qu'on chantait hier, la poésie est impossible. Il a cru qu'il n'y avait plus d'autre merveilleux que la description de la grande maladie sociale, elle ne pouvait être dépeinte qu'avec la société, le malade étant la maladie.

Reste l'objection du notaire ! L'auteur n'a pas plus de haine contre le notaire que contre les différents états dont la réunion compose la Société. Il connaît de bons et de spirituels notaires, comme il connaît d'adorables vieilles filles, des marchands estimables et quasi-grands seigneurs, surtout depuis qu'ils passent du comptoir à la pairie. L'auteur pratique de vertueuses bourgeoises, des femmes nobles qui n'ont aucun péché mignon sur la conscience. Mais que faire d'un notaire vertueux et joli garçon dans un roman ? Vertueux et joli garçon, ce ne serait pas littéraire, les deux qualités se contrarient. Le notaire vertueux ne pourrait en aucune manière occuper le parterre à qui les gens de justice, huissiers, notaires, avocats, juges, ont toujours été sacrifiés. Il y a des états malheureux au théâtre. Le notaire est toujours un figurant qui porte une perruque, un rabat, et qui ne dit pas grand'chose, absolument comme quelques notaires : il y a des gens d'esprit et des sots dans toutes les professions. L'auteur a essayé de relever le notaire, en montrant que les notaires, loin d'être ces figurants muets, effacés, sont tout aussi ridicules, tout aussi vicieux que les propriétaires, les juges, les financiers et les mille originaux copiés par les romanciers. Il est d'ailleurs enchanté d'avoir frappé sur certains points douloureux. Indiquer les désastres produits par le changement des mœurs est la seule mission des livres. Mais, pour faire la paix avec un corps qui pourrait être appelé à griffonner des contrats pour lui, le jour où la Belgique ne le volera plus, l'auteur s'engage ici formellement à peindre en pied et en costume, un beau notaire, un magnifique notaire, un vrai notaire, un notaire aimable, un notaire ni trop vieux ni trop jeune, un notaire marié qui pourrait avoir des bonnes fortunes, un notaire qui ait l'affection, l'estime, l'argent de ses clients comme autrefois, enfin un notaire qui satisfera les notaires, et qui nécessitera l'acquisition de l'ouvrage où il sera pourtraict par toutes les Études de notaires. Ce sera, la chose advenant, le seul succès pécuniaire de l'auteur. Vu la difficulté de l'œuvre, le prix en sera un peu plus élevé que celui des commandes ordinaires. L'auteur est sûr qu'aucun notaire du royaume ne regrettera son argent.

Oui, le plus ignare en littérature des notaires de village, comme le plus difficile en poésie des élégants notaires de Paris, le plus brutal comme le plus émollient, le plus retors comme le plus naïf, en lisant ce livre où sera ce benoît portrait, dira, comme une femme qui enfin trouve un admirateur selon son cœur : — Il m'a bien compris !

Cependant, si les autres états réclamaient, si les avoués, les huissiers, les filles, les marchands, les banquiers, si tous ceux qui ont des droits à l'estime publique, ce qui comprend l'immense majorité des Français, envoyaient de pareilles réclamations, il serait impossible à l'auteur d'y satisfaire : les pages de son œuvre ressembleraient trop aux épitaphes du Père-Lachaise où vous trouveriez plus facilement un honnête homme parmi ceux qui s'y promènent qu'un coquin dans les tombeaux.

Aux Jardies, 15 septembre 1838.

LE CABINET DES ANTIQUES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1839.

Il est en province trois sortes de supériorités qui tendent incessamment à la quitter pour venir à Paris, et nécessairement appauvrissent d'autant la société de province, laquelle ne peut rien contre ce constant malheur. L'Aristocratie, l'Industrie et le Talent sont éternellement attirés vers Paris qui engloutit ainsi les capacités nées sur tous les points du royaume, en compose son étrange population et dessèche l'intelligence nationale à son profit. La province est la première coupable de cette impulsion qui la dépouille. Un jeune homme se produit-il en donnant des espérances, elle lui crie : A Paris ! Dès qu'un négociant a sa fortune faite, il ne pense qu'à la porter dans Paris, qui devient ainsi toute la France. Ce malheur n'existe ni en Italie, ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni dans les Pays-Bas, où dix villes capitales offrent des centres d'activité différents, tous remarquables par leurs mœurs, leurs attraits spéciaux. Ce vice, particulier à notre nation, ne devait pas échapper à l'auteur des *Études de mœurs au XIXe siècle. Le Cabinet des Antiques* est une des scènes destinées à peindre les malheurs qui résultent de cette manie. Là gît une des causes principales de la facilité avec laquelle la France change de gouvernements, de dynasties, et se révolutionne au grand détriment de sa prospérité. En accumulant ainsi sur un point toutes les supériorités, on décuple les conditions de la grandeur individuelle et vous obtenez des combats ignobles et acharnés entre d'éclatantes médiocrités qui s'amoindrissent, se désespèrent

et se perdent, tandis qu'ailleurs elles eussent été grandes et bienfaisantes. Ce combat, qui devrait affaiblir les individus et donner de la force au pouvoir, est précisément ce qui le renverse. Toutes ces prétentions veulent le pouvoir, se le partagent par avance, en rendent l'exercice impossible. Elles n'élèvent rien et abattent tout.

Le Cabinet des Antiques est l'histoire de ces jeunes gens pauvres, chargés d'un grand nom, et venus à Paris pour s'y perdre, qui par le jeu, qui par l'envie de briller, qui par l'entraînement de la vie parisienne, qui par une tentative d'augmenter sa fortune, qui par un amour heureux ou malheureux. Le comte d'Esgrignon est la contre-partie de Rastignac, autre type du jeune homme de province, mais adroit, hardi, qui réussit là où le premier succombe.

Illusions perdues, dont la seconde partie est sous presse, et sera publiée sous le titre de : *Un Grand homme de province à Paris*, par l'éditeur même du *Cabinet des Antiques* sera l'histoire complète de ces jeunes gens d'esprit qui vont et viennent de la province à Paris, ayant quelques-unes des conditions du talent sans avoir celles du succès. Le programme de cette œuvre a été donné dans l'avertissement qui précède *Illusions perdues*, il est donc inutile de le répéter. Si l'auteur le rappelle ici, c'est uniquement pour exposer aux personnes qui s'intéressent à son entreprise, l'état dans lequel elle se trouve, et faire comprendre à quelques autres le soin qu'il apporte à la compléter. Car elles ne lui manquent pas, ces sympathies impatientes qui voudraient voir s'élever à la fois et par des lignes égales cette œuvre commencée en tant de places à la fois. Plus d'une amitié le prend par le bras, l'entraîne dans un coin et lui dit : — N'oubliez pas de peindre ceci ? Vous avez encore cela ? Il vous reste à faire cette partie curieuse. Chacun a une histoire extrêmement dramatique, arrivée dans telle ville, et qui, racontée par Boccace lui-même, serait plate et sans intérêt. Il n'est donc pas hors de propos de constater, de temps en temps, les œuvres qui sont sur le chantier, afin de prouver que l'auteur n'abandonne point ses plans, et se souvient de ses annonces.

Les Mitouflet[1], autre livre déjà fort avancé, présentera le tableau des ambitions électorales, qui amènent à Paris les riches industriels de la province, et montrera comment ils y retournent.

Ainsi, dans cette année, la peinture de ces trois grands mouve-

ments d'ascension vers Paris, de la Noblesse, de la Richesse et des Talents, sera terminée.

Ces trois œuvres n'achèveront pas encore le tableau fécond de la vie de province, il serait incomplet sans *les Parisiens en province*, scène destinée à peindre les catastrophes qui précipitent quelques familles de la capitale en province, l'accueil qu'elles y reçoivent, l'effet et les contrastes qu'elles y produisent, ce qui n'est pas un des moins curieux épisodes de cette vie. Les *Scènes de la vie de province* n'auraient-elles pas été incomplètes, si, après avoir accusé le mouvement ascensionnel de la province vers Paris, l'auteur n'indiquait pas le mouvement opposé.

L'auteur n'a pas renoncé non plus au livre intitulé *les Héritiers Boirouge*[1], qui doit occuper une des places les plus importantes dans les *Scènes de la vie de province*, mais qui veut de longues études exigées par la gravité du sujet : il ne s'agit pas moins que de montrer les désordres que cause au sein des familles l'esprit des lois modernes.

Ces deux autres scènes publiées, il ne restera plus que la peinture de la garnison des villes de province et celle de quelques figures assez originales aperçues après coup, pour que cette partie de l'œuvre soit achevée.

Il en a été, pour chacune des portions des *Études de mœurs*, comme de l'ouvrage pris dans son entier : toutes les proportions ont été dépassées à l'exécution. Ces devis littéraires ont singulièrement ressemblé aux devis des architectes. Le désir assez naturel d'être un historien fidèle et complet a jeté l'auteur dans une entreprise qui, maintenant, veut un temps et des travaux inappréciables.

Le Cabinet des Antiques fournira l'occasion de répondre à des critiques qui n'ont pas été faites publiquement à l'auteur.

Beaucoup de gens à qui les ressorts de la vie, vue dans son ensemble, sont familiers, ont prétendu que les choses ne se passaient pas en réalité comme l'auteur les présente dans ses fictions, et l'accusent ici de trop intriguer[2] ses scènes, là d'être incomplet. Certes la vie réelle est trop dramatique ou pas assez souvent littéraire. Le vrai souvent ne serait pas vraisemblable, de même que le vrai littéraire ne saurait être le vrai de la nature. Ceux qui se permettent de semblables observations, s'ils étaient logiques, voudraient, au théâtre, voir les acteurs se tuer réellement.

Ainsi, le *fait vrai* qui a servi à l'auteur dans la composition du *Cabinet des Antiques* a eu quelque chose d'horrible. Le jeune homme a paru en cour d'assises, a été condamné, a été marqué ; mais il s'est présenté dans une autre circonstance, à peu près semblable, des détails moins dramatiques, peut-être, mais qui peignaient mieux la vie de province. Ainsi le commencement d'un fait et la fin d'un autre ont composé ce tout. Cette manière de procéder doit être celle d'un historien des mœurs : sa tâche consiste à fondre les faits analogues dans un seul tableau, n'est-il pas tenu de donner plutôt l'esprit que la lettre des événements, il les synthétise. Souvent il est nécessaire de prendre plusieurs caractères semblables pour arriver à en composer un seul, de même qu'il se rencontre des originaux où le ridicule abonde si bien, qu'en les dédoublant, ils fournissent deux personnages. Souvent la tête d'un drame est très-éloignée de sa queue. La nature qui avait très-bien commencé son œuvre à Paris, et l'avait finie d'une manière vulgaire, l'a supérieurement achevée ailleurs. Il existe un proverbe italien qui rend à merveille cette observation : Cette queue n'est pas de ce chat. *(Questa coda non è di questo gatto.)* La littérature se sert du procédé qu'emploie la peinture, qui, pour faire une belle figure, prend les mains de tel modèle, le pied de tel autre, la poitrine à celui-ci, les épaules de celui-là. L'affaire du peintre est de donner la vie à ces membres choisis et de la rendre probable. S'il vous copiait une femme vraie, vous détourneriez la tête.

L'auteur a déjà souvent répondu qu'il est souvent obligé d'atténuer la crudité de la nature. Quelques lecteurs ont traité *le Père Goriot* comme une calomnie envers les enfants ; mais l'événement qui a servi de modèle offrait des circonstances affreuses, et comme il ne s'en présente pas chez les Cannibales ; le pauvre père a crié pendant vingt heures d'agonie pour avoir à boire, sans que personne arrivât à son secours, et ses deux filles étaient, l'une au bal, l'autre au spectacle, quoiqu'elles n'ignorassent pas l'état de leur père. Ce vrai-là n'eût pas été croyable.

Mais quant à l'ensemble des faits rapportés par l'auteur, ils sont tous vrais pris isolément, même les plus romanesques, comme ceux si bizarres de *la Fille aux yeux d'or*, dont il a vu chez lui le héros. Aucune tête humaine ne serait assez puissante pour inventer une aussi grande quantité de récits, n'est-ce donc pas

déjà beaucoup que de pouvoir les amasser. A toutes les époques, les narrateurs ont été les secrétaires de leurs contemporains : il n'est pas un conte de Louis XI ou de Charles-le-Téméraire *(Les Cent Nouvelles-Nouvelles)*, pas un du Bandello, de la reine de Navarre, de Boccace, de Giraldi, du Lasca, pas un fabliau des vieux romanciers, qui n'ait pour base un fait contemporain. Ces mille caprices de la vie sociale sont plus ou moins bien enchâssés, présentés ; mais, quant à leur vérité, elle se sent, elle perce. Il y a du bonheur dans toute espèce de talent : il s'agit, comme Molière, de savoir prendre son bien où il est. Ce talent n'est pas commun. Si tous les auteurs ont des oreilles, il paraît que tous ne savent pas entendre, ou pour être plus exact, tous n'ont pas les mêmes facultés. Presque tous savent concevoir. Qui ne promène pas sept ou huit drames sur les boulevards en fumant son cigare ? qui n'invente pas les plus belles comédies ? qui, dans le sérail de son imagination ne possède les plus beaux sujets ? Mais entre ces faciles conceptions et la production il est un abîme de travail, un monde de difficultés que peu d'esprits savent franchir. De là vient qu'aujourd'hui vous trouvez plus de critiques que d'œuvres, plus de feuilletons où l'on glose sur un livre que de livres.

Il est aussi facile de rêver un livre qu'il est difficile de le faire.

La plupart des livres dont le sujet est entièrement fictif, qui ne se rattachent de près ou de loin à aucune réalité, sont mort-nés ; tandis que ceux qui reposent sur des faits observés, étendus, pris à la vie réelle, obtiennent les honneurs de la longévité. C'est le secret des succès obtenus par *Manon Lescaut*, par *Corinne*, par *Adolphe*, par *René*, par *Paul et Virginie*. Ces touchantes histoires sont des études autobiographiques, ou des récits d'événements enfouis dans l'océan du monde et ramenés au grand jour par le harpon du génie. Walter-Scott a pris soin de nous indiquer quelques-unes des sources vivantes auxquelles il a puisé. Certes, après avoir reçu la confidence du fait qui a servi à la conception de *la Fiancée de Lammermoor*, il se trouvait dans le cercle de ses connaissances un caractère comme celui du chancelier d'Écosse et une femme comme lady Asthon. Il a pu inventer Ravenswood, mais non ceux-là. Tout personnage épique est un sentiment habillé, qui marche sur deux jambes et qui se meut : il peut sortir de l'âme. De tels personnages sont en quelque sorte les fantômes

de nos vœux, la réalisation de nos espérances, ils font admirablement ressortir la vérité des caractères réels copiés par un auteur, ils en relèvent la vulgarité. Sans toutes ces précautions, il n'y aurait plus ni art ni littérature. Au lieu de composer une histoire, il suffirait, pour obéir à certaines critiques, de se constituer le sténographe de tous les tribunaux de France. Vous auriez alors le vrai dans sa pureté, une horrible histoire que vous laisseriez avant d'avoir achevé le premier volume. Vous pouvez en lire un fragment tous les jours, entre les annonces des remèdes pour les maladies les plus ignobles et les articles louangeurs des livres à soutenir, à côté des mille industries qui naissent et qui meurent, après les débats des Chambres : vous n'en soutiendriez pas la lecture continue.

Si cette explication, utile pour quelques esprits, inutile à la majorité, ne jetait quelques lumières sur la manière dont l'auteur compose une œuvre immense comme collection de faits sociaux, il se serait d'autant plus dispensé de la donner que ces avertissements et ces préfaces doivent disparaître tout-à-fait lorsque l'ouvrage sera terminé et qu'il paraîtra dans sa véritable forme et complet.

UNE FILLE D'ÈVE.

MASSIMILLA DONI.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1839.

Les *Scènes de la vie privée* eussent été moins complètes sans l'ouvrage principal de la présente publication, *Une Fille d'Ève*. Ce croquis fut annoncé jadis par la *Revue de Paris*, mais dans la quinzaine, ce titre, qui d'ailleurs appartient à un charmant conte de Du Cerceau, apparut sur l'affiche du théâtre des Variétés, ce qui détourna l'auteur de poursuivre son œuvre.

Une Fille d'Ève est destinée à peindre une situation dans laquelle se trouvent quelques femmes poussées vers une passion illicite par une foule de circonstances plus ou moins atténuantes, mais qui, ne se voyant pas trop gravement compromises, sont assez sages pour revenir à la vie conjugale. Les malheurs de la passion leur ont appris les douceurs d'un heureux ménage.

Quand l'auteur publia cette œuvre dans un journal, beaucoup de lecteurs s'attendaient à des catastrophes émouvantes, à des pages dramatiques, comme on dit, et le dénoûment vrai, quoique brusque, fit paraître cette scène innocente, et partant un peu fade. Comment l'auteur pouvait-il exiger que le public, de nos jours si distrait, si peu soucieux de littérature, fît attention au titre de *Scène de la vie privée*, qui ne permet aucune des violences ou des condiments épicés que souffre une *Scène de la vie parisienne*. Dans le plan adopté par l'auteur, les *Scènes de la vie privée* étant destinées à représenter cette phase de la vie humaine qui comprend les émotions de l'Enfance, celles de la Jeunesse, leurs premières fautes, les débuts dans le monde social, ne doivent offrir

la peinture d'aucun vice enraciné, d'aucune vieille passion, mais les commencements de toutes les existences, leurs erreurs qui proviennent moins d'un système que d'un désir dont l'entraînement n'est pas calculé, et causées enfin par l'inexpérience de la vie. L'auteur compte dans son œuvre assez de ces dénoûments en harmonie avec les lois de la poétique du roman, pour se permettre de suivre, çà et là, ceux de la nature sociale, où tout paraît se nouer fortement et où tout finit par s'arranger assez bourgeoisement, souvent sans le moindre éclat.

Il n'a donc pas voulu déserter ici les principes qu'il avait adoptés déjà dans les *Scènes de la vie privée*, et qui peut-être ont contribué pour beaucoup à l'accueil qu'elles ont reçu. Plus tard, les différences de ton, de nuance, de couleur et de dessin, qui distingueront les six parties de cette œuvre, seront peut-être senties, appréciées ; et les contrastes qui en résulteront ne seront sans doute pas sans effet. Jusqu'au jour où cette longue histoire des mœurs modernes mises en action sera finie, l'auteur est forcé de recevoir sans mot dire les critiques étourdies qui s'obstinent à juger isolément des parties d'œuvre destinées à s'adapter à un tout, à devenir autre chose par la superposition, par l'addition ou le voisinage d'un fragment encore sur le chantier. Il y a mieux, quelques critiques, pleins de bienveillance et à qui le plan général n'était pas connu, trouvaient dans les *Scènes de la vie privée* certaines parties un peu trop vives, elles ne songeaient pas à la nécessité qui oblige l'auteur à disposer dès cette portion quelques figures qui doivent grandir et seraient fausses plus tard, si au début elles ne se montraient pas avec leur véritable caractère.

Il existera néanmoins un défaut dans cette œuvre volumineuse, défaut sans remède, auquel le public devra s'habituer. Maintenant, il est possible d'évaluer la contexture des *Études de mœurs au XIXe siècle*. Ce livre contiendra plus de cent œuvres distinctes, *les Mille et une Nuits* ne sont pas si considérables ; mais aussi notre civilisation est-elle immense de détails, tandis que la société n'existait pas dans l'Orient que nous racontent les fabulations arabes, l'œuvre de tout un monde. La femme n'y paraît que par accidents, elle est renfermée ; la maison est murée ; il n'y a que le bazar et le palais du Calife où puisse pénétrer le voyageur. L'homme de l'Orient ne recevait l'étranger que dans un appartement spécial. Ces usages ont dominé la vie privée jusqu'à Jésus-

Christ dont la religion a créé d'autres mœurs. Aussi faut-il au conteur arabe des talismans, des hasards étranges pour créer l'intérêt. Tout leur merveilleux est inspiré par la réclusion des femmes. Chez nous, autrefois, le roman rencontrait aussi des éléments fort simples et peu nombreux. Le seul roman possible dans le passé, Walter-Scott l'a épuisé. C'est la lutte du serf ou de la bourgeoisie contre la noblesse, de la noblesse contre le clergé ; de la noblesse et du clergé contre la royauté. Pour arriver à ses grands effets, il lui a fallu les rois, les reines et les grands, leurs points de cohérence avec les faibles. Autrefois tout était simplifié par les institutions monarchiques ; les caractères étaient tranchés : un bourgeois, marchand ou artisan, un noble entièrement libre, un paysan esclave, voilà l'ancienne société de l'Europe ; elle prêtait peu aux incidents du roman. Aussi voyez ce que fut le roman jusqu'au règne de Louis XV ? Aujourd'hui, l'Égalité produit en France des nuances infinies. Jadis, la caste donnait à chacun une physionomie qui dominait l'individu ; aujourd'hui, l'individu ne tient sa physionomie que de lui-même. Les sociétés n'ont plus rien de pittoresque : il n'y a plus ni costumes, ni bannières ; il n'y a plus rien à conquérir, le champ social est à tous. Il n'y a plus d'originalité que dans les professions, de comique que dans les habitudes. La forme faisant défaut, il a fallu que la littérature se jetât dans la peinture de l'idée, et cherchât les émotions les plus délicates du cœur humain. Voilà pourquoi l'auteur a choisi pour sujet de son œuvre la société française : elle seule offre esprit et spontanéité dans les situations normales où chacun peut retrouver sa pensée et sa nature. Cette fécondité n'existe pas en Angleterre, seul pays où les doctrines modernes soient en vigueur comme en France. En Angleterre, la société courbe la tête sous des usages qui ôtent de la grâce et du laissez-aller au cœur, elle est sous l'empire du devoir. L'Italie n'a pas sa liberté ; son seul roman possible a été fait et admirablement, c'est *la Chartreuse de Parme*. En Allemagne, où les vieilles conventions luttent sourdement contre les nouvelles, tout est encore sans caractère, et brouillé comme sont les matières en fusion. En Russie, le pouvoir autocratique comprime les mœurs, il n'y a là qu'une nature, celle des riches, elle comporte peu d'oppositions. L'Espagne se débat plus visiblement que l'Allemagne entre deux systèmes opposés ; aussi est-ce le seul pays à romans. L'auteur

ne sait encore aucun observateur qui ait remarqué combien les mœurs françaises sont, littérairement parlant, au-dessus de celles des autres pays comme variété de types, comme drame, comme esprit, comme mouvement : tout s'y dit, tout s'y pense, tout s'y fait. L'auteur ici ne juge pas, il ne donne pas le secret de sa pensée politique, entièrement contraire à celle du plus grand nombre en France ; mais à laquelle on arrivera peut-être avant peu. Le temps n'est pas loin où la duperie coûteuse du gouvernement constitutionnel sera reconnue. Il est historien, voilà tout. Il s'applaudit de la grandeur, de la variété, de la beauté, de la fécondité de son sujet, quelque déplorable que le fasse[nt], socialement parlant, la confusion des faits les plus opposés, l'abondance des matériaux, l'impétuosité des mouvements. Ce désordre est une source de beautés. Ainsi, n'est-ce pas par gloriole nationale ni par patriotisme qu'il a choisi les mœurs de son pays, mais parce que son pays offrait, le premier de tous l'*homme social* sous des aspects plus multipliés que partout ailleurs. La France est peut-être la seule qui ne soupçonne pas la grandeur de son rôle, la magnificence de son époque, la variété de ses contrastes.

Ainsi donc cette longue histoire, où le public est le sultan, où l'auteur ressemble à Schéhérazade, redoutant chaque soir, non pas de se voir trancher la tête ; mais, ce qui est pis, de se voir remercié comme radoteur, aura malheureusement aux yeux de certaines gens logiques un vice capital. Peut-être ce vice passera-t-il plus tard pour une beauté. Ce vice, le voici.

Vous trouverez, par exemple, l'actrice Florine peinte au milieu de sa vie, dans *Une Fille d'Ève*, Scène de la vie privée, et vous la verrez à son début dans *Illusions perdues*, Scène de la vie de province. Ici l'énorme figure de de Marsay se produit en premier ministre, et dans *le Contrat de mariage*, il est à ses commencements ; plus loin, dans les *Scènes de la vie de province* ou *parisienne*, il comparaît à dix-huit ou à trente ans, le dandy le plus futile, le plus inoccupé qui puisse s'amuser à faire de vieilles bottes sur le boulevard des Italiens, ou de vieux fers en courant à cheval au Bois. Dans la *Fille d'Ève* se rencontrent des personnages comme Félix de Vandenesse et lady Dudley, dont la situation serait éminemment dramatique et remplie de comique social, si leur histoire était connue, et vous ne la lirez que dans la dernière partie de l'œuvre, dans *le Lys dans la vallée*, qui appar-

tient aux *Scènes de la vie de campagne.* Enfin, vous aurez le milieu d'une vie avant son commencement, le commencement après sa fin, l'histoire de la mort avant celle de la naissance.

D'abord, il en est ainsi dans le monde social. Vous rencontrez au milieu d'un salon un homme que vous avez perdu de vue depuis dix ans : il est premier ministre ou capitaliste, vous l'avez connu sans redingote, sans esprit public ou privé, vous l'admirez dans sa gloire, vous vous étonnez de sa fortune ou de ses talents ; puis vous allez dans un coin du salon, et là, quelque délicieux conteur de société vous fait en une demi-heure, l'histoire pittoresque des dix ou vingt ans que vous ignoriez. Souvent cette histoire scandaleuse ou honorable, belle ou laide, vous sera-t-elle dite, le lendemain ou un mois après, quelquefois par parties. Il n'y a rien qui soit d'un seul bloc dans ce monde, tout y est mosaïque. Vous ne pouvez raconter chronologiquement que l'histoire du temps passé, système inapplicable à un présent qui marche. L'auteur a devant lui pour modèle, le dix-neuvième siècle, modèle extrêmement remuant et difficile à faire tenir en place. L'auteur attend 1840 pour vous finir des aventures dont le dénoûment a besoin de trois années de vieillesse. La littérature n'a pas, pour fabriquer le temps, le secret des restaurateurs qui soufflent la poussière de caves fantastiques sur de jeunes bouteilles de vin de Bordeaux ou de vin d'Espagne. Aussi, l'éditeur de ce livre, disait-il assez spirituellement, que, plus tard, on ferait aux *Études de mœurs* une table de matières biographiques, où l'on aiderait le lecteur à se retrouver dans cet immense labyrinthe au moyen d'articles ainsi conçus :

Rastignac (Eugène-Louis), fils aîné du baron et de la baronne de Rastignac, né à Rastignac, département de la Charente, en 1799 ; vient à Paris en 1819, faire son droit, habite la maison Vauquer, y connaît Jacques Collin, dit Vautrin, et s'y lie avec Horace Bianchon, le célèbre médecin. Il aime madame Delphine de Nucingen, au moment où elle est abandonnée par de Marsay, fille d'un sieur Goriot, ancien marchand vermicellier, dont Rastignac paye l'enterrement. Il est un des lions du grand monde *(voy. tome IV de l'œuvre)* ; il se lie avec tous les jeunes gens de son époque, avec de Marsay, Baudenord, d'Esgrignon, Lucien de Rubempré, Émile Blondet, du Tillet, Nathan, Paul de Manerville, Bixiou, etc. L'histoire de sa fortune se trouve dans *la Maison*

Nucingen; il reparaît dans presque toutes les scènes, dans *le Cabinet des Antiques*, dans *l'Interdiction.* Il marie ses deux sœurs, l'une à Martial de La Roche-Hugon, dandy du temps de l'Empire, un des personnages de *la Paix du ménage;* l'autre, à un ministre. Son plus jeune frère, Gabriel de Rastignac, secrétaire de l'évêque de Limoges dans *le Curé de village*, dont l'action a lieu en 1828, est nommé évêque en 1832 (voir la *Fille d'Ève*). Quoique d'une vieille famille, il accepte une place de sous-secrétaire d'État dans le ministère de de Marsay, après 1830 (voir les *Scènes de la vie politique*), etc.

Nous ne continuerons pas cette plaisanterie destinée à faire ressortir les inconvénients que l'auteur a la bonne foi de signaler lui-même, et qui peut-être paraîtront de profondes combinaisons quand cette *Histoire des mœurs* aura des commentateurs, si toutefois elle peut trouver des lecteurs à l'époque difficile à prévoir où le français d'aujourd'hui aura besoin d'être commenté, ce que nous ne souhaitons pas. Pour le moment, les beautés sont en question et les inconvénients sont réels, ou du moins ils le seront jusqu'au moment où l'auteur aura la jouissance de voir reparaître les trois premières séries avec tous leurs développements, ce qui, selon quelques libraires audacieux, ne tardera pas. Sous peu de jours, l'auteur aura publié *Béatrix ou les Amours forcés*, qui avanceront beaucoup les *Scènes de la vie privée*, où ces deux œuvres doivent prendre place.

D'ailleurs pourquoi l'auteur n'avouerait-il pas sa prétention de faire une œuvre digne d'être relue et qui offre de tels attraits à ceux qui voudront la pénétrer, que cette seconde lecture devienne pour lui l'occasion d'une victoire remportée sur l'indifférence de son époque en matière de haute et grave littérature ? N'y a-t-il pas un peu de modestie à demander ce triomphe à des combinaisons habiles, à un vaste imbroglio, semblable à celui qui se noue à nos yeux, tous les jours, dans la grande comédie de ce siècle ?

L'auteur s'est entendu souvent reprocher quelques descriptions ; mais ses critiques ne songent pas que ce prétendu défaut procède d'une excessive ambition : il veut peindre le pays tout en peignant les hommes, raconter les plus beaux sites et les principales villes de la France aux étrangers, constater l'état des constructions anciennes et modernes au dix-neuvième siècle, expliquer les trois systèmes différents qui ont en cinquante ans

donné une physionomie spéciale aux meubles, aux habitations. Grâce au soin qu'il a eu, peut-être saura-t-on, en 1850, comment était le Paris de l'Empire. Par lui, les archéologues apprendront la situation du tourniquet Saint-Jean et l'état du quartier adjacent, aujourd'hui complétement démoli. Il y a dans son histoire la peinture archéologique de maisons qui existaient dans Paris et auxquelles on ne voudrait pas croire en 1850, s'il ne les dépeignait pas d'après nature. Il en sera de même pour quelques coins de province, pour quelques détails de la Vie Militaire, pour des figures historiques immenses dont l'histoire ne tiendra jamais compte. Le plaisir que prennent, à ces peintures locales, plusieurs étrangers illustres, lesquels ont prié l'auteur de songer à ceux pour qui la France est le pays des rêves, et qui aiment à en connaître les lieux, les êtres ou les choses, l'a fait persister avec courage et tenacité dans la voie où il est entré. Il a pensé qu'une des gloires de la France est de remuer l'Europe par la plume comme elle l'a remuée par l'épée. Enfin les accessoires de l'existence n'en sont-ils pas souvent le principal aux yeux des siècles suivants ? Nos archéologues commettent les plus lourdes fautes en attribuant à des meubles du moyen-âge ou de la société romaine des usages étrangers. Quel prix n'a pas à nos yeux la satyre de Pétrone qui n'est après tout qu'une scène de la vie privée des Romains ? Combien de livres ne faut-il pas avoir dévoré[s] pour acquérir la certitude de l'emploi terrible que faisaient les dames romaines des longues aiguilles d'or avec lesquelles elles ornaient leurs cheveux ! Quel trésor pour nous si quelque auteur romain avait eu le courage d'encourir les critiques qui l'eussent sans doute blâmé de raconter la vie romaine aux Romains, en faisant des Études de Mœurs sur le premier siècle de l'ère chrétienne, entre le règne de César et celui de Néron, et nous racontant les mille détails, les existences typiques et grandioses de ce vaste empire. Aussi l'affaire de l'auteur est-elle principalement d'arriver à la synthèse par l'analyse, de dépeindre et de rassembler les éléments de notre vie, de poser des thèmes et de les prouver tout ensemble, de tracer enfin l'immense physionomie d'un siècle en en peignant les principaux personnages. Il recueille lentement, mais il recueille des approbations d'hommes spéciaux, qui tous ont trouvé leur science satisfaite en lisant telle ou telle œuvre. Longtemps l'auteur a cru faire de l'art et de la science en pure perte, pour sa

satisfaction personnelle ; mais chaque jour il revient de son erreur, en apprenant qu'il n'est pas de travail consciencieux qui ne reçoive tôt ou tard sa récompense. Tantôt un grand et illustre médecin lui dira combien il a été frappé du soin avec lequel il construit le physique médical de ses personnages, en ne donnant pas à un homme blond, comme font tant d'autres auteurs, les passions et les idées, les mœurs ou l'idiosyncrasie qui conviennent à un homme brun ; en ne dotant pas de fortes épaules et d'un buste cyclopéen un homme faible, en ne présentant pas comme un homme fort un personnage à poitrine fluette, à mains blanches et froides. Tantôt un savant reconnaît une étude sérieuse des questions les plus graves. Le public ignore à quels travaux de conception un auteur s'engage en poursuivant le vrai dans toutes ses conséquences, et combien d'observations lentement acquises il faut enterrer dans des épithètes, en apparence indifférentes, mais destinées à surprendre un homme sur mille. Il est telle phrase de tel portrait, de *la Torpille*[1], par exemple, qui a pu coûter une nuit de travail, la lecture de plusieurs volumes et qui pose peut-être de grandes questions scientifiques. Croyez-vous qu'il n'en ait pas été ainsi pour cette page ?

« Il n'y a que les races venues des déserts qui possèdent dans l'œil le pouvoir de fascination. Leurs yeux retiennent sans doute quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé. La nature, dans sa prévoyance, a-t-elle donc armé leurs rétines de quelque ta[pis][2] réflecteur pour leur permettre de sentir le mirage des sables, les torrents du soleil, et l'ardent cobalt de l'Éther ? Ou les êtres humains prennent-ils, comme les autres, quelque chose aux milieux dans lesquels ils se développent, et gardent-ils, pendant des siècles, les qualités qu'ils en tirent ? Cette grande solution du problème des races est peut-être dans la question elle-même. Les instincts sont des faits vivants dont la cause gît dans une nécessité subie : les variétés animales sont le résultat de l'exercice de ces instincts. Pous se convaincre de cette vérité si fort cherchée, il suffit d'étendre aux troupeaux d'hommes l'observation récemment faite sur les troupeaux de moutons espagnols et anglais, qui, dans les prairies de plaines, où l'herbe abonde, paissent serrés les uns contre les autres et se dispersent sur les montagnes où l'herbe est rare. Arrachez à leurs pays ces deux espèces de moutons, transportez-les en Suisse, en France, le mouton de montagne

y paîtra séparé dans une prairie basse et touffue, et les moutons de plaine y paîtront l'un contre l'autre, quoique sur une Alpe. Plusieurs générations s'écoulent avant de réformer les instincts acquis et transmis. A cent ans de distance, l'esprit de la montagne reparaît dans un agneau réfractaire comme, après dix-huit cents ans de bannissement, l'Orient brillait dans les yeux et dans la figure juive d'Esther. »

Un autre aura remarqué le soin avec lequel les noms sont adaptés aux personnages. Aussi l'auteur voit-il insensiblement son œuvre appréciée. Peut-être, de romancier, passera-t-il historien à quelques-unes de ces promotions que l'opinion publique fait de temps en temps. Mais cet insigne honneur se retardera nécessairement jusqu'à ce qu'on ait eu l'intelligence de cette longue œuvre. Là est le secret des préfaces explicatives que l'auteur ne ménage plus, depuis qu'il s'est aperçu qu'elles sont nécessitées par le grand discrédit dans lequel sont tombées les critiques auxquelles on ne fait plus la moindre attention, à cause du désaccord que la spéculation met entre les opinions des rédacteurs et celle des éditeurs dans le même journal. Le livre que le journal pourra trouver mauvais, il l'a pompeusement annoncé comme une œuvre étourdissante, dans une réclame payée où l'on immole à l'auteur Swift, Sterne, Voltaire, Molière et Walter-Scott. La pièce de théâtre, qu'au rez-de-chaussée du journal le feuilleton prétend détestable, est vantée au premier étage dans les *Faits-Paris*, comme attirant le monde entier. Pour trente francs, un auteur peut contredire son critique, à la quatrième page du journal, au-dessus de la Moutarde blanche ou des Biberons Darbo. Le caissier a reçu le prix d'une annonce et le feuilletoniste le prix de son opinion. L'un solde l'autre. Aussi, qu'arrive-t-il ? La vente d'une première édition, autrefois significative et glorieuse pour une œuvre littéraire, toujours soumise à un certain temps d'appréciation, ne signifie plus rien aujourd'hui relativement à la valeur d'un livre. La non-vente est même en raison de la bonté de l'ouvrage. Cet état de choses est fatal à la littérature française ; elle en triomphera sans doute, mais elle en souffrira peut-être encore long-temps, aussi long-temps du moins que l'Europe n'aura pas fait disparaître la plaie honteuse de la contrefaçon qui maintenant profite à la France au détriment de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie. Nous en sommes arrivés à ce point, pour avoir

justice, de désirer que la France aggrave le mal. Quand nous aurons fait sentir à nos voisins tous les malheurs que nous souffrons, peut-être obtiendra-t-on un résultat satisfaisant.

Maintenant, il est nécessaire de dire quelques mots sur l'œuvre accouplée à *Une Fille d'Ève* et qui produit des disparates bizarres. *Massimilla Doni* est, comme *Gambara* dans la précédente publication *(le Cabinet des Antiques)*, une *Étude philosophique* ajoutée à une *Étude de mœurs* pour arriver au nombre de feuilles exigé par la jurisprudence bibliographique. Ces œuvres n'ont aucune similitude, leur mariage forcé démontre l'énorme différence qui existe entre le système littéraire des *Études philosophiques* et celui des *Études de mœurs;* peut-être cette réunion momentanée d'œuvres dissemblables servira-t-elle à faire comprendre l'œuvre entière dont la seconde partie se composera des *Études philosophiques* où l'auteur essaie de donner le secret des événements sociaux qui sont le sujet des *Études de mœurs*.

Mais l'auteur s'attend avant tout, aux accusations terribles d'immoralité. Peut-être, ira-t-on même jusqu'à l'obscénité, jusqu'à des comparaisons charitables avec les livres licencieux du dernier siècle. *Massimilla Doni* sera certes salie par de fausses interprétations. Au lieu de voir l'allégorie, on cherchera la réalité ; tandis que chez l'auteur la réalité n'a servi qu'à peindre un des plus beaux problèmes de l'intelligence humaine aux prises avec l'art. C'est de ces questions qu'il faut laisser juger par le temps, il en sera de cette œuvre comme de la *Physiologie du mariage* et comme de *la Peau de chagrin*.

Massimilla Doni, *Gambara*, *le Chef-d'œuvre inconnu*, puis *la Frélore*[1], autre *Étude philosophique* publiée dans un journal, et *les Deux sculpteurs*[2] qui se publiera sans doute avant peu, sont des œuvres qui continuent pour ainsi dire *la Peau de chagrin*, en montrant le désordre que la pensée arrivée à tout son développement produit dans l'âme de l'artiste, en expliquant par quelles lois arrive le suicide de l'Art. Dans aucune de ces Études, le thème n'est plus visible que dans *Massimilla Doni*, où l'auteur a joint, pour mieux expliquer ce phénomène moral, l'exemple d'un phénomène physique de peu de durée, il est vrai, mais qui démontre admirablement la puissance d'action que possède la Pensée sur la Matière. Le ton, le style, la composition, il voudrait pouvoir dire la couleur de ces Études sur l'art, sont en parfaite harmonie

avec *la Peau de chagrin* autour de laquelle elles doivent être groupées le jour où cette œuvre sera publiée à peu près complète, dans le format in-8°. La fantaisie y dominera d'une manière sen sible et s'opposera vigoureusement à la constante réalité qui sera le cachet des *Études de mœurs.*

Peut-être trouvera-t-on encore mauvais que l'auteur se fasse ainsi le cicérone de son œuvre. Aux yeux de beaucoup de gens auxquels les travaux déjà faits sont inconnus ou étrangers et qui liront cette préface, il peut avoir l'air d'un propriétaire expliquant sur un terrain nu les bâtiments qu'il projette. Il ressemblera presque à un des héros à moitié fous d'Hoffmann. Mais nous vivons à une époque où personne ne se souvient en 1839 de 1829, où tout est comme mort-né, où les intérêts littéraires qui eussent préoccupé les esprits dans d'autres temps, disparaissent devant les changeants intérêts d'une politique fondée sur des sables mouvants. Est-ce dans un temps où chacun tremble de voir sa propre maison s'écrouler demain, que l'on peut penser à des œuvres littéraires ? D'ailleurs, l'individualisme a gagné la littérature. Là, comme dans le monde social, règne le : *Chacun pour soi!* Mais l'auteur, plus que tout autre, croit que, malgré l'indifférence qui tue à Paris la littérature, en aucun siècle le mouvement littéraire n'a été plus vif, ni plus grand dans ses causes et dans ses effets. La portée de cette époque est inconnue à la majeure partie de ceux qui en sont les auteurs, et qui se trouvant les pivots ou les rouages de cette grands machine, ne sauraient en avoir le prodigieux spectacle. Le temps de la justice arrivera pour cette génération de grands poètes si singulièrement entassés et qui se nuisent par leur voisinage, il arrivera pour les philosophes et les historiens consciencieux, pour de hardies doctrines morales, pour le journalisme lui-même, dont il faudra bien admirer l'étonnante profusion de cervelles et le génie au jour le jour.

Ceci donc aura du moins servi à prouver aux étrangers que nous sommes avant eux dans le secret des critiques qu'ils peuvent se permettre sur nous, qu'il est en France des esprits qui savent se mettre à distance et distinguer le bien mêlé à tant de mal, et qui ne sont pas enfin les dupes des sottises patriotiques de la nation, dite la plus spirituelle du monde.

Aux Jardies, février 1839.

LE CURÉ DE VILLAGE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1841.

Si cet ouvrage est complet relativement à ce qu'on appelle aujourd'hui le Drame, il est évidemment mutilé dans ce qu'on appellera dans tous les temps la Morale. Il ne s'agissait pas tant ici, de même que dans toutes les *Scènes de la vie de campagne*, de raconter une histoire que de répandre des vérités neuves et utiles, si toutefois il est des vérités neuves ; mais les tentatives insensées de notre époque n'ont-elles pas rendu tout le charme de la nouveauté à des vérités vieilles ?

Ainsi dans le plan de l'auteur, ce livre, loin d'offrir l'intérêt romanesque, assez avidement recherché par les lecteurs et qui fait tourner vivement les pages d'un in-octavo qu'on ne relit plus, une fois le secret connu, lui paraissait si peu intéressant pour le gros du public, qu'il a semblé nécessaire de le relever par une conception dramatique, empreinte des caractères de la vérité, mais en harmonie avec le ton de l'ouvrage. Deux immenses difficultés desquelles le lecteur se soucie fort peu ! Aussi n'est-ce pas tant au public que l'auteur s'adresse ici qu'au petit nombre de ceux à qui les Lettres sont encore chères, et qui étudient les moyens nouveaux de la Poétique moderne. En effet, si l'ouvrage auquel *le Curé de village* servira peut-être un jour de pendant, pour employer une expression vulgaire qui explique tout, si *le Médecin de campagne* est l'application de la philanthropie moderne à la civilisation, celui-ci devait être l'application du repentir catholique. Ainsi, *le Curé de village* devait être une œuvre supé-

rieure à l'autre, et comme plan, et comme idées, et comme images, et comme exécution : la religion n'est-elle pas plus grande que la philanthropie ? elle est divine, l'autre est purement humaine. Dès-lors, *le Curé de village* était évidemment plus difficile et voulait plus d'études, des conceptions creusées jusqu'au vif et cachées sous des formes simples. Toute œuvre, quelque grande et poétique que vous l'imaginiez, est facile à exécuter, en comparaison d'un ouvrage religieux à jeter au milieu d'un peuple ou indifférent ou incrédule, et convié par des gens illustres à de nouvelles révolutions. Les théories politiques qui ressortissent au sujet doivent d'ailleurs être plus hardies encore que celles du *Médecin de campagne*, eu égard au temps où nous vivons. L'homme qui a la charge des âmes admet nécessairement moins de transactions que l'homme chargé du corps. Par quels moyens le curé Bonnet a-t-il fait d'une population mauvaise, arriérée, sans croyances, vouée aux méfaits et même au crime, une population animée du meilleur esprit, religieuse, progressive, excellente ? Là, certes était le livre. Expliquer les hommes qui le secondèrent, les peindre, donner surtout leur intime pensée et la leur laisser développer, tel était le sens de cette composition.

Plus d'un lecteur pensera que l'auteur n'a pas groupé autour de la figure de Véronique des personnes telles que le curé Bonnet, l'archevêque Dutheil, Clousier, Gérard, Roubaud, Grossetête et Ruffin, pour n'en faire que des comparses. Donc il existe, dans l'ordre moral seulement et non dans l'ordre dramatique, une solution de continuité que remarqueront peut-être les personnes qui s'intéressent à ces questions de haute morale et de politique religieuse. Cette lacune se trouve avant le chapitre intitulé *le Coup de grâce*. Jusqu'à l'arrivée de Véronique à Montégnac, les événements ne sont évidemment que les préliminaires du vrai livre. Le principal personnage est M. Bonnet, autour duquel les personnages doivent graviter ; tandis que, dans l'ouvrage tel qu'il est publié, le curé ne joue qu'un rôle secondaire. Pour ceux qui s'apercevront de cette lacune et qui sympathiseront avec les pensées long-temps méditées qui ont dicté *le Curé de village*, l'auteur avoue avoir réservé un livre dont la place se trouve entre l'arrivée de tous les personnages sur la scène et la mort de madame Graslin. Ce livre contient la conversion au catholicisme de l'ingénieur protestant, l'exposition des doctrines de la monarchie pure, tirée

des choses si éloquentes de la vie au fond des campagnes, divers épisodes où, comme dans celui de Farrabesche, le curé Bonnet se voit à l'œuvre, qui servent à expliquer les moyens employés par lui pour réaliser son projet évangélique, et parmi lesquels l'auteur regrette particulièrement *la première communion au village*, *le catéchisme fait par le curé*, *la classe des frères des écoles chrétiennes*, *etc.*

Les raisons de cette omission, tristes d'ailleurs, tiennent à des causes de nature à rester cachées ; mais peut-être n'est-il pas inutile de dire que l'état où le défaut de protection a mis la librairie dite *de nouveautés*, y est pour beaucoup. Peut-être est-ce un devoir, et dans les intérêts d'autres écrivains qui souffrent, d'expliquer qu'en 1840, il est presque impossible à cette librairie de publier un ouvrage en trois volumes, où de graves questions de morale, de politique, de philosophie et de religion l'emportent en étendue sur la partie purement romanesque. Qu'on ne se lasse pas, jusqu'à ce qu'elle soit réparée, d'accuser cette faute du temps et le constant oubli des intérêts les plus vivaces de ce pays qui, durant la paix, agit autant par la plume de ses écrivains qu'il agit, durant la guerre, par l'épée de ses soldats. Jamais les classes lettrées n'ont été plus malheureuses en France que depuis le jour où des écrivains ont été mis à la tête des affaires, et cela se comprend : on ne craint bien que ce qu'on connaît le mieux, et l'on déguise sa crainte par un mépris affecté.

Pour ce qui est de l'ouvrage dans son état actuel, il a son sens, l'histoire y est complète, et peut-être trouvera-t-on qu'elle est une des plus touchantes parmi celles que l'auteur a inventées. La figure de madame Graslin peut soutenir la comparaison avec madame de Mortsauf du *Lys dans la vallée*, avec la Fosseuse du *Médecin de campagne*. Le lecteur et le libraire n'ont donc pas à souffrir de cette secrète imperfection. Aussi peut-être cet ouvrage restera-t-il ainsi, car l'épisode de Farrabesche suffit à faire comprendre les moyens employés par le curé pour changer le moral de sa paroisse, et peut-être est-ce assez qu'on les entrevoie.

Paris, février 1841.

BÉATRIX.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1839.

Il n'est pas toujours inutile d'expliquer le sens intime d'une composition littéraire, dans un temps où la critique n'existe plus.

Sans Calyste, les *Scènes de la vie privée* auraient manqué d'un type essentiel, celui du jeune homme dans toute sa gloire, offrant à la fois beauté, noblesse et sentiments purs.

Sans Béatrix, l'auteur aurait oublié de peindre les sentiments qui retiennent encore les femmes, après une chute. Quand certaines femmes du haut rang ont sacrifié leur position à quelque violente passion, quand elles ont méconnu les lois, ne trouvent-elles pas dans l'orgueil de la race, dans la valeur qu'elles se donnent et dans leur supériorité même, des barrières presque aussi difficiles à passer que celles déjà franchies, et qui sont à la fois sociales et naturelles ? N'était-ce pas aussi l'un des plus beaux accidents de la passion, que cet ennoblissement dû à l'amour vrai et qui peut relever une femme tombée ? Béatrix se purifie par l'affection qu'elle porte et qu'elle inspire à Calyste, elle veut être une grande chose, une figure sainte pour lui, et s'immole à sa propre grandeur. Enfin, n'est-ce pas un enseignement terrible que celui des obligations contractées envers le monde par une faute. Tout n'est pas dit, quand une femme noble et généreuse a résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique. Elle est attachée à jamais à l'auteur de sa ruine, comme un forçat à son compagnon de chaîne, ou si elle brise des liens contractés arbitrairement, elle tombe au

niveau des femmes perdues. Le monde distingue encore entre la passion et la dépravation.

Une fille ayant trouvé, selon la sublime pensée de madame de Staël, dans la gloire, *un deuil éclatant du bonheur*, et rencontrant sur le déclin de la vie, ce pur et premier amour qu'elle a rêvé, qu'elle a mille fois appelé ; mais amenée par son propre génie à prévoir les conséquences, et forcée par une haute raison de renoncer à celui qu'elle aime, sans renoncer à l'amour, gardant au fond de son cœur un ver qui le rongera, comme Béatrix, sera pour toute la vie de Calyste une image meurtrière ; n'est-ce pas encore un de ces graves enseignements que l'on devait aux jeunes filles tentées par des célébrités modernes, lesquelles sont, comme la Camille Maupin des *Études de mœurs*, de monstrueuses exceptions, sur lesquelles ni le moraliste, ni l'individu ne doivent établir aucun système.

Ces trois figures se détachent vivement sur le clair-obscur des mœurs calmes d'une famille, et de gens arrivés très-noblement et presque sans fautes à la fin de la vie, ce qui constitue une des plus complètes oppositions qu'ait pu créer l'auteur.

L'auteur sait que, tout d'abord, ces sortes d'œuvres obtiennent un succès moins éclatant que celles où les situations se succèdent, où le mouvement est vif et pressé ; mais à la longue, les livres comme *Béatrix*, *Eugénie Grandet*, *la Recherche de l'Absolu*, *le Médecin de campagne* arrivent à réunir plus de sympathies et triomphent des trahisons du feuilleton. Il peut lui être permis de faire observer qu'en même temps que Béatrix paraissait dans un journal, il publiait le *Grand homme de province à Paris*, scène pleine d'action, sans descriptions, sans ce qu'on appelle des longueurs. Deux œuvres aussi dissemblables, nées jumelles, n'accusent-elles pas chez l'auteur un choix de moyens nécessaires et appropriés aux singularités du sujet ? A chaque œuvre sa forme, sinon plus de contrastes, et la monotonie arriverait nécessairement dans une histoire aussi longue que celle des mœurs faite d'après la Société elle-même.

PIERRETTE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1840.

L'état du Célibataire est un état contraire à la société. La Convention eut un moment l'idée d'astreindre les célibataires à des charges doubles de celles qui pesaient sur les gens mariés. Elle avait eu là la plus équitable de toutes les pensées fiscales et la plus facile à exécuter. Voyez ce que le Trésor gagnerait à un petit amendement ainsi conçu ?

Les contributions directes de toute nature seront doublées quand le contribuable ne sera pas ou n'aura pas été marié.

S'il existe en France un million de célibataires payant une cote dont la moyenne soit de dix francs, le budget des recettes serait grossi de dix millions.

Et les filles à marier ne cesseraient de rire en pensant à ces cotes doublées et aux leurs qui ne le seraient pas encore.

Et les gens mariés poufferaient de rire.

Et l'école genevoise et anglaise qui veut nous moraliser, tirerait ses lèvres minces sur ses dents jaunes.

Et les percepteurs ne pourraient s'empêcher de rire en écrivant leurs petits carrés de papier azuré, jaune, gris, verdâtre, rouge qui se soldent toujours avec frais.

Ce serait un rire universel.

La publication de cette idée, renouvelée des cartons de la Convention, est d'autant plus courageuse que celui qui la soulève est garçon ; mais il y a des cas où les intérêts sociaux doivent l'emporter sur les intérêts particuliers.

Ceci part d'un principe. Ce principe est la haine profonde de l'auteur contre tout être improductif, contre les célibataires, les vieilles filles et les vieux garçons, ces bourdons de la ruche !

Aussi, dans la longue et complète peinture des mœurs, figures, actions et mouvements de la société moderne, a-t-il résolu de poursuivre le Célibataire, en réservant toutefois les exceptions nobles et généreuses, comme le prêtre, le soldat et quelques dévoûments rares.

La première œuvre où il s'occupa de cette classe de vertébrés fut intitulée à tort : *Les Célibataires ;* elle s'appellera désormais : *L'Abbé Troubert*[1]. Il y avait mis quatre figures différentes qui rendent assez les vices et les vertus du célibataire ; mais ce n'était qu'une indication. Pierrette est la continuation de la peinture du Célibataire, riche trésor de figure et qui doit lui offrir encore plus d'un modèle. Le chevalier de Valois, dans *la Vieille fille*, le chevalier d'Espard dans *l'Interdiction*, figure muette, effacée ; de Marsay, dans plusieurs scènes et notamment *la Fille aux yeux d'or*, *la Fleur des pois*[2], etc. Chesnel, ce vieux et dévoué notaire dans *le Cabinet des Antiques*, Poiret et mademoiselle Michonneau, dans *le Père Goriot*, ne sont jusqu'à présent que des accidents, ils n'ont pas été des figures principales, des types portant au front un sens social ou philosophique.

L'un de nos plus terribles célibataires, Maxime de Trailles, se marie. Ce mariage est en train de se conclure dans *Une Élection en province*[3], scène qui se prélasse entre deux des compartiments d'acajou qui contiennent les scènes inédites et qui ne ressemblent pas mal à des coulisses de théâtre. Oui, cette nouvelle doit être publiée dans l'intérêt des familles qui grouillent entre les mille pages de cette longue œuvre et qui s'alarmaient en sachant Maxime toujours affamé. — *Il le fallait !* a dit l'auteur en se drapant dans sa robe de chambre par un beau mouvement semblable à celui d'Odry qui s'élève en disant ce mot à la grandeur du FATUM[4] des anciens.

Il-le-fal-lait ! Que voulez-vous ! il s'élevait mille accusations contre les dandies des *Études de mœurs*. Une critique imbécile et lâche en voulait à Maxime de Trailles ! on le travaillait dans les journaux, on le prétendait trop immoral, d'un dangereux exemple, on allait jusqu'à nier son existence ! Pour en finir, son père a fini par le marier. On criera encore, car en France on crie à propos de

tout, et on crie bien plus à propos du bien qu'à propos du mal ; mais enfin ! une fois Maxime de Trailles marié, père de plusieurs enfants, rallié sincèrement à la nouvelle dynastie, employé par elle, il aura des défenseurs ; il sera riche d'ailleurs, il pourra payer quelques flatteurs et s'abonnera sans doute à quelques rédacteurs, ce qui est bien plus utile que de s'abonner à des journaux.

Beaucoup de femmes se sont récriées : Comment ! vous mariez ce monstre qui nous a fait tant de mal, qui a séduit et quitté madame de Restaud, qui a joué tant que le Jeu a été debout, et vous le faites heureux, père de famille ? Ce sera d'un horrible exemple, il fallait qu'il finît très-mal, comme Faust, ou comme Don Juan, ou comme les vieux garçons qui ont *fait des siennes*, avec d'horribles souffrances, ayant plus ou moins de névralgies, d'apoplexies, de paralysies.

— Que voulez-vous, ce diable de Maxime se porte bien, a dit l'auteur. Puis où est le danger ? le proverbe : *la mauvaise herbe croît toujours*, mentirait donc ? Vous ne voudriez donc pas que le catholicisme eût quelquefois raison, et que le repentir ne fût pas admis ?

Ces femmes qui étaient des femmes d'esprit ont compris. Elles ont approuvé le mariage de Maxime de Trailles. Ce mariage ne coûte qu'une promesse de la Liste civile, c'est bien peu de chose ; le premier ministre donne une place à de Trailles qui devient d'ailleurs un excellent député.

Vous verrez cet épisode de nos mœurs politiques, d'ici à quelques mois : les mariages et les élections se font plus vite qu'ils ne se racontent.

On a pardonné la figure de de Marsay, à l'auteur ; mais à cause de la certitude où l'on est que de Marsay est mort. Puis de Marsay a été très-utile à son pays, il a été premier ministre, il a fait de grandes choses, il avait du moins l'intention de les faire : ses titres à l'estime de son pays, le rachat des fautes de sa jeunesse, toute sa belle vie est dans les *scènes de sa vie politique*. Ces trop célèbres scènes sont malheureusement encore entre les compartiments d'acajou où dorment tant de marionnettes impatientes de s'élancer dans la vie du cabinet de lecture.

Rastignac a été sous-secrétaire d'État, il est doctrinaire, il est assez pédant, la politique l'a rendu suffisant ; mais il a fini par épouser mademoiselle de Nucingen. Les petits journaux, la Cour

et la ville ont beaucoup glosé de ce mariage, on a beaucoup parlé des relations de Rastignac pendant la Restauration avec Delphine de Nucingen ; mais Rastignac a laissé dire : il est bon gentilhomme, il est spirituel, il s'est montré grand seigneur là où des bourgeois eussent été fort embarrassés. D'ailleurs, il dit que beaucoup de belles-mères en ont fait autant, et il a eu le bon esprit de faire nommer évêque son frère, l'abbé Gabriel de Rastignac, en sorte que madame de Nucingen est reçue à la Cour.

Si donc il se rencontre des Célibataires dans le monde des *Études de mœurs*, attribuez-les à cette nécessité à laquelle nous avons tous obéi d'avoir vingt ans ; mais, quant aux Célibataires, sérieusement célibataires, volant la civilisation, et ne lui rendant rien, l'auteur a l'intention formelle de les flétrir, en les piquant sur le coton, sous verre, dans un compartiment de son Muséum, comme on fait pour les insectes curieux et rares. *Pierrette* est due à ce système de dénonciation sociale, politique, religieuse et littéraire.

N'accusez pas non plus l'auteur d'un parti pris de mordre les gens à la façon des chiens enragés : il n'est pas célibatairophobe. L'une des sottises les plus haineuses, les plus envieuses, les plus ridicules entre toutes celles dont il est l'objet, ou auxquelles il est en butte, est de faire croire qu'il a des idées absolues, une haine constante, indivisible contre certaines classes de la société, contre les notaires, les marchands, les usuriers, les bourgeois, les propriétaires, les journalistes, les banquiers, etc.

Et d'abord, il les aime comme le marquis de Valenciana doit chérir les bien-aimés terrains d'où il tire annuellement ses lingots d'or.

Puis, en honneur et conscience, quand le dessin de la fresque littéraire où se meuvent tant de personnages sera terminé, que vous pourrez la contempler dans son entier, vous serez tout étonné de la quantité de niaiseries, de sottises, de faux jugements, pommes cuites et quelquefois crues qui aura été jetée à l'auteur pendant que son crayon courait sur la muraille, et qu'il était sur ses tréteaux (assez mal assurés), peignant, peignant, peignant.

Car alors vous verrez que s'il était forcé de pourtraire des niais, comme les Rogron, il faisait aussi le portrait du quincaillier Pillerault, que s'il esquissait un Claparon, il mettait à côté la figure de Gaudissart et celle du petit Popinot (aujourd'hui maire

d'un arrondissement, chevalier de la Légion-d'Honneur et très-bien avec le trône, entouré d'institutions citoyennes). Le marquis d'Espard dans *l'Interdiction* compense-t-il pas du Tillet ? César Birotteau ne contraste-t-il pas avec le baron de Nucingen.

Mais l'auteur ne veut pas plus se répéter dans ses préfaces qu'il ne se répétera dans son œuvre. Voici bientôt six ans, il a dans la préface d'une édition du *Père Goriot*[1], opposé à des accusations fausses, ennemies, mensongères, atroces, illégales, impudentes, infâmes, sottes, malvenues, indélicates, saugrenues, portées contre le peuple féminin du monde représenté dans ses ouvrages, une liste exacte de toutes ses femmes, filles, veuves, et prouvé par cette liste que la somme des personnages vertueux était d'un tiers supérieure à celle des personnages qui avaient quelque chose à se reprocher, bénéfice qui certes ne se rencontre pas dans le monde vrai.

Depuis cette préface, il s'est tenu en garde, il a renforcé le bataillon vertueux, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes ; et les accusations ont continué. Que faire ?

Savez-vous en quoi consiste notre immoralité, notre profonde corruption ? à rendre les fautes séduisantes, à les excuser !

Mais s'il n'y avait pas d'immenses séductions dans les fautes, en ferait-on ? Puis s'il n'y avait pas de vices, y aurait-il des vertus ?

Ne devrait-on pas attendre, en bonne conscience, qu'un auteur ait déclaré son œuvre finie, avant de la critiquer ? Avant de dire s'il a ou n'a pas une pensée d'avenir, ou philosophique, ne devrait-on pas chercher s'il a voulu, s'il a dû avoir une pensée ? Sa pensée sera la pensée même de ce grand tout qui se meut autour de vous, s'il a eu le bonheur, le hasard, le je ne sais quoi, de le peindre entièrement et fidèlement. Dans certaines peintures, il est impossible de séparer l'esprit de la forme.

Si, lisant cette histoire vivante des mœurs modernes, vous n'aimez pas mieux, toi boutiquier, mourir comme César Birotteau ou vivre comme Pillerault, que d'être du Tillet ou Roguin ! toi jeune fille, être Pierrette plutôt que madame de Restaud, toi femme, mourir comme madame de Mortsauf, que de vivre comme madame de Nucingen, toi homme, civiliser comme le fait Benassis que de végéter comme Rogron, être le curé Bonnet au lieu d'être Lucien [de] Rubempré, répandre le bonheur comme le vieux

soldat Génestas au lieu de vivre comme Vautrin, certes le but de l'auteur serait manqué. Les applications individuelles de ces types, le sens des mille histoires qui formeront cette histoire des mœurs ne seraient pas compris. Mais, comme le tableau général est fait dans une pensée encore plus élevée, et qu'il n'est pas encore temps d'expliquer, ce ne sera qu'un très-petit malheur.

Pierrette est donc le second tableau, où les Célibataires sont les figures principales, car si Rogron se marie, il ne faut pas prendre son mariage comme un dénoûment, il reste Rogron, il n'a pas long-temps à vivre, le mariage le tue.

Malheureusement cet ouvrage a quelques imperfections de détail qui disparaîtront plus tard, il sera plus fortement relié qu'il ne l'est aux parties antérieures avec lesquelles il doit se marier. Ce défaut vient précisément de la nécessité où se trouve l'auteur de publier séparément les différentes parties d'un grand tout. Il a déjà fait observer que nous ne sommes plus dans ces époques où les artistes pouvaient s'enfermer, vivre paisiblement, à l'écart, et sortir de leur solitude armés d'un ouvrage entièrement fait, et qui se publiait en entier, comme les œuvres de Gibbon, de Montesquieu, de Hume, etc. Au lieu de vivre pour la science, pour l'art, pour les lettres, on est obligé de faire des lettres, de l'art et de la science pour vivre, ce qui est contraire à la production des belles œuvres. Cet état de choses ne changera pas sous un gouvernement essentiellement ennemi des lettres, qui ne cache pas son antipathie, qui refuse une pension alimentaire aux poètes devenus fous de misère, qui laisse dépérir le commerce le plus florissant que la France devrait avoir en temps de paix, *la librairie de nouveautés*, qui encourage par son inaction la piraterie la plus honteuse pour le droit public de l'Europe, *la contrefaçon*, qui distribue comme vous le savez, les fonds destinés aux beaux-arts, qui consacre des millions à des pierres, et refuse quelques mille francs à la littérature. Quelque jour, la statue de ce pauvre Louis XIV, érigée dans la cour de Versailles, lèvera le bras, ouvrira la bouche et dira : — Que ces pierres redeviennent des écus, et nourrissent vos hommes de talent !

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est de voir ces mêmes gens, qui n'ont que le sens des choses matérielles, ou leurs organes, ou ce qui me semble plus original, quelques puritains stupides, accuser la littérature de mercantilisme : les sauvages sont moins inconsé-

quents. Disons mieux, ils sont moins naïfs. En accordant le dire et le fait, il est impossible de déclarer plus nettement à une littérature qu'on ne veut pas d'elle.

Nul ne connaît mieux que l'auteur les défauts de *Pierrette*, il est quelques endroits où des développements sont nécessaires, et une main amie les lui avait indiqués ; il y avait aussi quelque chose à redresser dans la maladie dont meurt l'héroïne ; quelques figures voulaient encore des coups de pinceaux, mais il est des moments où les retouches gâtent au lieu de perfectionner une toile ; il vaut mieux la laisser dans sa nature, jusqu'à ce que le goût, cet éclair du jugement, revienne. Malgré les suppositions de beaucoup de paresseux et de fainéants, incapables d'écrire une page en français, ou de créer un drame, ou de composer un personnage, d'inventer une situation ou de suer un livre par leur tête de bois, imaginant que la fécondité exclut la Réflexion et le Faire, comme si Raphaël, Walter-Scott, Voltaire, Titien, Shakespeare, Rubens, Buffon, lord Byron, Boccace, Le Sage ne donnaient pas d'éclatants démentis à leurs niaises assertions ; comme si l'esprit, par la rapidité de ses recherches et de ses mouvements, par l'étendue de son point de vue, ne donnait pas au temps, pour les travailleurs, une mesure autre que celle que lui trouvent les oisifs et les écervelés ? Voici bientôt dix ans que d'autres écervelés accusent l'auteur d'annoncer des ouvrages et de ne pas les publier, mais essayez d'accorder des hannetons ? Vous serez bientôt forcé de les laisser là, ce que l'auteur fait de tous ceux dont il s'agit.

Le Bonhomme Rouget[1] sera la troisième *Scène de la vie de province* où il essayera de peindre les malheurs qui attendent les Célibataires pendant leur vieillesse. Le sujet ne sera pas encore épuisé, mais il y aura bien assez de célibataires pour le moment. *Sat prata biberunt*[2].

Ah ! il y a encore quelques autres niais qui accusent l'auteur d'avoir un excessif amour-propre, il est bien aise de leur faire observer que la preuve de son peu d'amour-propre existe dans la publication de ses ouvrages, qui donnent lieu à tant de critiques raisonnables.

Aux Jardies, juin 1840.

MÉMOIRES
DE DEUX JEUNES MARIÉES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1842.

Chacune de ces lettres se composait de fragments. Si quelques-unes, faciles d'ailleurs à reconnaître, sont sorties d'un seul jet et comme une flamme, de cœurs oppressés ou heureux, les autres ont été écrites à diverses reprises. Ces dernières étaient alors ou le résultat des observations faites pendant quelques jours, ou l'histoire d'une semaine. Le livre, cette chose plus ou moins littéraire qui doit passer sous les yeux du public, a exigé la fusion de ces éléments. Peut-être fut-ce un tort. La critique ou la louange, d'indulgentes amitiés, des inimitiés tout aussi fidèles le diront à celui qui mit en ordre cette succession curieuse, à lui léguée par une main amie et sans aucune circonstance romanesque. Si le succès le voulait ainsi, en recourant aux originaux on pourra rétablir les lettres dans leur première expression. Nous donnerons alors toutes les réponses de Renée parmi lesquelles nous avons dû faire un choix, uniquement pour éviter les longueurs. La publication d'une correspondance, chose assez inusitée depuis bientôt quarante ans, ce mode si vrai de la pensée sur lequel ont reposé la plupart des fictions littéraires du dix-huitième siècle, exigeait aujourd'hui les plus grandes précautions. Le cœur est prolixe.

Tout le monde approuvera le changement des noms, déférence due à des personnes qui sortent de maisons historiques dans deux pays.

Cette correspondance, en désaccord avec les vives et attachantes compositions de notre époque si amoureuse de drame,

et qui fait momentanément bon marché du style, pourvu qu'on l'émeuve, demande une certaine indulgence. Elle se place naturellement sous la protection des lecteurs choisis, rares aujourd'hui, et dont les tendances d'esprit sont en quelque sorte contraires à celles de leur temps.

Si l'éditeur avait voulu faire un livre au lieu de publier une des grandes actions privées de ce siècle, il s'y fût pris autrement : on doit le croire. Cependant il ne renie point la part qu'il a dans la correction, dans l'arrangement, dans le choix de ces lettres ; mais son travail ne va pas au-delà de celui du metteur en œuvre.

De Balzac.

Aux Jardies, mai 1840.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1843.

La plupart des *Scènes* que l'auteur a publiées jusqu'à ce jour ont eu pour point de départ un fait vrai, soit enfoui dans les mers orageuses de la vie privée, soit connu dans quelques cercles du monde parisien, où tout s'oublie si promptement ; mais quant à cette seconde *Scène de la vie politique*, il n'a pas songé que, quoique vieille de quarante ans, l'horrible aventure où il a pris son sujet pouvait encore agiter le cœur de plusieurs personnes vivantes. Néanmoins il ne pouvait s'attendre à l'attaque irréfléchie que voici :

« M. Balzac a donné naguères, dans le journal *le Commerce*, une « série de feuilletons sous le titre de : *Une ténébreuse affaire.* Nous « le disons dans notre conviction intime, son travail remarquable, « sous le rapport dramatique et au point de vue du roman, est « une méchante et mauvaise action au point de vue de l'histoire, « car il y flétrit, *dans sa vie privée*, un citoyen qui fut constamment « entouré de l'estime et de l'affection de tous les hommes honnêtes « de la contrée, le bon et honorable Clément-de-Ris, qu'il repré- « sente comme l'un des spoliateurs et des égorgeurs de 1793. « M. Balzac appartient cependant à ce parti qui s'arroge fort « orgueilleusement le titre de *conservateur.* »

Il suffit de textuellement copier cette note pour que chacun la puisse qualifier. Cette singulière *réclame* se trouve dans la biographie[2] d'un des juges dans l'affaire relative à l'enlèvement du sénateur Clément-de-Ris. A propos de ce procès, les rédacteurs

de cette biographie trouvent le mot de l'affreuse énigme de l'arrêt criminel dans les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, et ils en citent tout le passage suivant, en l'opposant par leur note accusatrice à *Une ténébreuse affaire :*

« On connaît le fameux enlèvement de M. Clément-de-Ris. « C'était un homme d'honneur, d'âme, et possédant de rares « qualités dans des temps révolutionnaires. Fouché et un autre « homme d'état, encore vivant aujourd'hui comme homme privé « et comme homme public, ce qui m'empêche de le nommer, non « que j'en aie peur (je ne suis pas craintive de ma nature), mais « parce que la chose est inutile pour ceux qui ne le connaissent « pas, et que ceux qui le connaissent n'ont que faire même d'une « initiale ; ce personnage donc, qui avait coopéré comme beaucoup « d'autres à la besogne du 18 brumaire, besogne qui, selon leurs « appétits gloutons, devait être grandement récompensée, ce per- « sonnage vit avec humeur que l'on mît d'autres que lui dans un « fauteuil où il aurait voulu s'asseoir. — Quel fauteuil, me dira- « t-on ? Celui de sénateur ? — Quelle idée ! non vraiment. — Celui « de président de la Chambre des députés ? — Eh non ! — Celui « de l'archevêque de Paris ? — Ma foi ! Mais non. D'abord il n'y « en avait pas encore de remis en place. — De fauteuil ? — Non, « d'archevêque. Enfin ce n'était pas celui-là non plus. Mais ce « qui est certain, c'est que le personnage en voulait *un* qu'il n'eut « pas, ce qui le fâcha. Fouché, qui avait eu bonne envie de s'asseoir « dans le beau fauteuil de velours rouge, s'unit non pas de cœur, « mais de colère avec le personnage dont je vous ai parlé ; il paraît « (selon la chronique du temps) qu'ils commencèrent par plaindre « la patrie (c'est l'usage).

« — Pauvre patrie ! pauvre république ! moi qui l'ai si bien « servie ! disait Fouché.

« — Moi qui l'ai si bien desservie ! pensait l'autre.

« — Je ne parle pas pour moi, disait Fouché, un vrai républicain « s'oublie toujours. Mais vous !

« — Je n'ai pas un moment pensé à moi, répondait l'autre. « mais c'est une affreuse injustice que de vous avoir préféré « Calotin.

« Et de politesse en politesse, ils en vinrent à trouver qu'il y « avait deux fauteuils, et que leur fatigue politique pouvait souffler, « en attendant mieux, dans les deux fauteuils tant désirés.

« — Mais, dit Fouché, il y a même trois fauteuils.

« Vous allez voir quel fut le résultat de cette conversation, « toujours d'après la chronique et elle n'a guère eu le temps de « s'altérer, car elle est de l'an de grâce 1800. Cette histoire que je « vous raconte, j'aurais pu vous la dire dans les volumes précé- « dents, mais elle est mieux dans son jour maintenant. C'est par « les contrastes qu'eux-mêmes apportent dans leur conduite qu'on « peut juger et apprécier les hommes, et Dieu sait si l'un de ceux « dont je parle en ce moment en a fourni matière ! Le premier « exemple qu'il donna, exemple qui pourrait être mis en tête de « son catéchisme (car il en a fait un), fut celui d'une entière sou- « mission aux volontés de *l'empereur*, après avoir voulu jouer au « premier consul le tour que voici : c'est toujours, comme je l'ai « dit, la chronique qui parle.

« Tout en devisant ensemble sur le sort de la France, ils en « vinrent tous deux à rappeler que Moreau, ce républicain si « vanté, que Joubert, Bernadotte, et quelques autres, avaient « ouvert l'oreille à des paroles de l'Espagne, portées par M. d'Azara « à l'effet de culbuter le Directoire, lequel, certes, était bien digne « de faire la culbute, même dans la rivière ; il y avait donc abus « à rappeler le fait et à comparer les temps. Mais les passions ne « raisonnent guère, ou plutôt ne raisonnent pas du tout. Les deux « hommes d'état se dirent donc :

« — Pourquoi ne ferions-nous pas faire la culbute aux trois « consuls ? car puisque vous voulez le savoir, je vous dirai donc « enfin que c'était le fauteuil de consul-adjoint que convoitaient « ces messieurs ; mais, comme la faim vient en mangeant, tout en « grondant de n'avoir ni le second ni le troisième, ils jetèrent leur « dévolu sur le premier, ils se l'abandonnèrent sur le tapis avec « une politesse toute charmante, se promettant bien, comme je « n'ai pas besoin de vous le dire, de le prendre et de le garder le « plus long-temps qu'ils pourraient, chacun pour soi. Mais là ou « jamais, c'était le cas de dire qu'*il ne faut pas vendre la peau de* « *l'ours, avant de l'avoir jeté par terre.*

« Clément-de-Ris était, comme je vous l'ai rapporté, un hon- « nête homme, un consciencieux républicain, et l'un de ceux qui « de bonne foi s'étaient attachés à Napoléon, parce qu'il voyait « enfin que LUI SEUL pouvait faire aller la machine. Les gens qui « ne pensaient pas de même probablement, puisqu'ils avaient le

« projet de tout changer, lui retournèrent si bien l'esprit en lui « montrant en perspective le troisième fauteuil, qu'il en vint au « point de connaître une partie de leur plan et même de l'approu- « ver. C'est en ce moment qu'eut lieu le départ pour Marengo. « L'occasion était belle, il ne fallait pas la manquer ; si le premier « consul était battu, il ne devait pas rentrer en France, ou n'y « rentrer que pour y vivre sous de bons verrous. De quoi s'avisait-il « aussi d'aller faire la guerre à plus fort que lui ? (C'est toujours « la chronique.)

« Clément-de-Ris était donc chez lui un matin, déjà coiffé de sa « perruque de sénateur, quoiqu'il eût encore sa robe de chambre, « reçut cette communication dont je viens de parler, et comme il « faut toujours penser à tout (observe la chronique), on lui « demanda de se charger de proclamations déjà imprimées, de « discours et autres choses nécessaires aux gens qui ne travaillent « qu'à coups de paroles. Tout allait assez bien, ou plutôt assez mal, « lorsque tout à coup arrive, comme vous savez, cette nouvelle « qui ne fut accablante que pour quelques méchants, mais qui « rendit la France entière ivre de joie et folle d'adoration pour son « libérateur, pour celui qui lui donnait un vêtement de gloire « immortelle. En la recevant, les deux postulants aux fauteuils « changèrent de visage (c'est ce que l'un d'eux pouvait faire de « mieux), et Clément-de-Ris aurait voulu ne s'être jamais mêlé « de cette affaire. Il le dit peut-être trop haut, et l'un des *candidats* « lui parla d'une manière qui ne lui convint pas. Il s'aperçut assez « à temps qu'il devait prendre des mesures défensives, s'il voulait « prévenir une offense dont le résultat n'eût été rien moins que la « perte de sa tête ; il mit à l'abri une grande portion des papiers « qui devenaient terriblement accusateurs. Il le fit, et fit bien, « dit la chronique, et je répète comme elle qu'il fit *très-bien*.

« Quand les joies, les triomphes, les illuminations, les fêtes, « toute cette première manifestation d'une ivresse générale fut « apaisée, mais en laissant pour preuves irréfragables que le pre- « mier consul était l'idole du peuple entier, alors ces hommes aux « pâles visages, dont je vous ai parlé, ne laissèrent même pas errer « sur leurs lèvres le sourire sardonique qui les desserrait quelque- « fois. La trahison frémissait devant le front radieux de Napoléon, « et ces hommes, qui trouvaient tant d'échasses loin de lui, rede- « venaient pygmées en sa présence. Clément-de-Ris demeura

« comme il était, parce qu'il se repentit, et que d'ailleurs il n'en « savait pas assez pour avoir le remords tout entier. Néanmoins « il se tint en garde contre les hommes pâles, mais il avait affaire « à plus forte partie que celle qu'il pouvait jouer.

« Ce fut alors que la France apprit, avec une surprise que des « paroles ne peuvent pas exprimer, qu'un sénateur, un des hommes « considérables du gouvernement, avait été *enlevé* à trois heures de « l'après-midi, dans son château de Beauvais, près de Tours, tandis « qu'une partie de ses gens et de sa famille était à Tours pour voir « célébrer une fête nationale (je crois le 1er vendémiaire de « l'an IX). Il y avait bien eu de ces enlèvements lorsque le Direc- « toire nous tenait sous son agréable sceptre, mais depuis que le « premier consul avait fait prendre, dans toutes les communes de « l'Ouest qui vomissaient les chauffeurs, brûlante écume de la « chouannerie, des mesures aussi sages que vigoureuses, cette sorte « de danger s'était tellement éloignée, surtout des habitations « comme celles du château de Beauvais, qu'on n'en parlait presque « plus. Les bandes qui furent quelque temps inquiétantes, en 1800 « et 1801, étaient sur les bords du Rhin et sur les frontières de la « Suisse. Ce fut donc une stupéfaction générale. Le ministre de « la police d'alors, Fouché, dit *de Nantes*, comme l'appelle une « autre chronique, se conduisit fort bien dans cette circonstance ; « il n'avait pas à redouter la surveillance de Dubois, notre préfet « de police, qui n'aurait pas laissé échapper vingt-cinq hommes « enlevant en plein jour une poulette de la taille et de l'encolure « de Clément-de-Ris, sans qu'il en restât des traces après lesquelles « ses limiers, du moins, auraient couru. L'affaire s'était passée à « soixante lieues de Paris ; Fouché avait donc beau jeu, et pouvait « tenir les cartes ou bien écarter à son aise : ce fut ce qu'il fit. « Pendant dix-sept à dix-huit jours on eut quelques éclairs d'in- « dices sur la marche des fugitifs, qui entraînaient Clément-de- « Ris, sous prétexte de lui faire donner une somme d'argent consi- « dérable. Tout à coup Fouché reçoit une lettre, qui lui était « adressée par Clément-de-Ris lui-même, qui ne voyant que le « ministre de la police qui pût le sauver, lui demandait secours et « assistance. Ceux qui ont connu l'âme pure et vertueuse de Clé- « ment-de-Ris ne seront pas étonnés de cette candeur et de cette « confiance. Il avait bien pu avoir quelques craintes, mais je sais « (du moins la chronique me l'a-t-elle dit) que c'était plutôt un

« sentiment vague de méfiance pour l'autre visage pâle que pour « Fouché, qui lui avait fait prendre quelques précautions. Enfin « cette lettre, mise avec grande emphase dans *le Moniteur*, fut « apparemment un guide plus certain que tous les indices que la « police avait pu recueillir jusque-là, chose cependant fort éton-« nante, car Clément-de-Ris n'y voyait pas clair, et ne savait pas « où il était. Toujours est-il que peu de jours après l'avoir reçue, « Fouché annonce que Clément-de-Ris est retrouvé. Mais où « l'a-t-il été ?... Comment ?... Dans une forêt, les yeux bandés, « marchant au milieu de quatre coquins qui se promenaient aussi « tranquillement qu'à une partie de colin-maillard ou de quatre « coins. On tire des coups de pistolet, on crie, et voilà la victime « délivrée, absolument comme dans *Ma tante Aurore;* excepté « cependant que l'honnête et bon Clément-de-Ris fut pendant « trois semaines au pouvoir d'infâmes scélérats, qui le promenaient « au clair de lune pendant qu'ils faisaient les clercs de Saint-« Nicolas[1].

« Dès la première effusion de sa reconnaissance, il appela « Fouché son sauveur, et lui écrivit une lettre que l'autre fit aussi-« tôt insérer dans *le Moniteur* avec un beau rapport. Mais cette « lettre n'eût pas été écrite peut-être quelque temps après, lorsque « Clément-de-Ris, voulant revoir ses papiers, n'y trouva plus ceux « qu'il avait déposés dans un lieu qu'il croyait sûr. Cette perte lui « expliqua toute son aventure ; il était sage et prudent, il se tut, « et fit encore bien ; car avec les gens qui sont méchants *parce « qu'ils le veulent*, il faut bien se garder de leur *faire vouloir*, et « surtout par vengeance. Mais le cœur de l'homme de bien fut « profondément ulcéré.

« Quelques jours après son retour chez lui (je ne sais pas préci-« sément l'époque), une personne que je connais fut voir Clément-« de-Ris à Beauvais... Elle le trouva triste, et d'une tristesse tout « autre que celle qu'eût produite l'accablement, suite naturelle « d'une aussi dure et longue captivité. Ils se promenèrent ; en ren-« trant dans la maison, ils passèrent près d'une vaste place de « gazon, dont les feuilles jaunes et noircies contrastaient avec la « verdure chatoyante et veloutée des belles prairies de la Touraine « à cette époque de l'année. La personne qui était venue le visiter « en fit la remarque, et lui demanda pourquoi il permettait à ses « domestiques de faire du feu sur une pelouse qui était en face de

« ses fenêtres et Clément-de-Ris regarda cette place, qui pouvait « avoir quatre pieds de diamètre, mais sans surprise. Il était évi- « dent qu'il la connaissait déjà. Néanmoins son front devint plus « soucieux ; une expression de peine profonde se peignit sur son « visage toujours bienveillant. Il prit le bras de son ami, et s'éloi- « gnant d'un pas rapide :

« — Je sais ce que c'est, dit-il... Ce sont *ces misérables*... Je « sais ce que c'est... je ne le sais que trop. — Et il porta la main « à son front avec un sourire amer.

« Clément-de-Ris revint à Paris. Il n'avait pas assez de preuves « pour attaquer celui qui avait voulu le sacrifier à sa sûreté... « Mais un monument s'éleva dans son cœur, et quoique inaperçu « alors, il n'en fut pas moins durable. »

Maintenant, il faut dire que les rédacteurs de ces Biographies qui se piquent d'écrire l'histoire avec *impartialité*, *vérité*, *justice*, ont fait la biographie du maréchal Bourmont, et lui ont attribué la part la plus étrange dans cette affaire, d'après ce passage relatif à Clément-de-Ris, *fourni par Fouché:*

« Vers cette époque arriva l'étrange événement que nous allons « raconter, et sur les véritables causes duquel le gouvernement « n'a jamais voulu s'expliquer. Le 1er vendémiaire an IX (23 sep- « tembre 1800), M. Clément se trouvant presque seul à sa maison « de Beauvais, près de Tours, six brigands armés entrèrent chez « lui, s'emparèrent de l'argent monnayé et de l'argenterie, le for- « cèrent à monter avec eux dans sa propre voiture, le conduisirent « dans un lieu inconnu, et le jetèrent dans un souterrain, où il « resta dix-neuf jours sans qu'on pût avoir de ses nouvelles. Cet « événement fit grand bruit. A peine la police en eut-elle été infor- « mée, que le ministre Fouché, qui dirigeait ce département, manda « quelques chefs de chouans, qui se trouvaient à Paris ; on eut par « eux la confirmation de ce qu'on croyait déjà savoir, c'est que « M. de Bourmont n'était pas étranger à cette affaire (*Voy.* « BOURMONT). Appelé lui-même chez le ministre, on ne lui laissa « pas ignorer qu'on ne se tiendrait satisfait d'aucune dénégation ; « qu'il ne s'agissait pas d'éluder les questions, mais d'y répondre ; « qu'on n'ignorait pas qu'il était instruit du lieu où avait été déposé « M. Clément ; qu'il répondait de sa vie sur la sienne, et qu'on « lui donnait trois jours pour le faire retrouver. M. de Bourmont, « qui jugea bien qu'il n'avait pas le choix du parti qu'il avait à

« prendre, en demanda huit, et donna, dans cet espace de temps, « toutes les indications nécessaires ; en effet, quelques personnes, « beaucoup moins étrangères à la police qu'on ne serait porté à le « croire d'après le parti politique auquel elles appartenaient, furent « envoyées sur la trace des brigands. Ayant rencontré M. Clément-« de-Ris lorsqu'on le transférait dans un autre lieu, elles mirent « en fuite son escorte, et le ramenèrent au sein de sa famille. Ce « guet-à-pens, exécuté en plein jour, passa alors pour être l'ou-« vrage des bandes de chouans dont M. de Bourmont, qui trahis-« sait, au gré de ses intérêts personnels, le premier consul pour son « parti et son parti pour le premier consul, n'avait pas cessé d'être « secrètement le chef. Pour ennoblir un attentat qui, sans l'acti-« vité de la police, eût pu avoir un dénoûment tragique, on a pré-« tendu qu'il avait été dirigé par des royalistes qui voulaient avoir « dans la personne de Clément-de-Ris, un otage important pour « garantir la vie menacée de quelques-uns de leurs chefs ; mais « rien n'a indiqué que cette conjecture eût quelque vraisemblance. »

Personne ne doit être étonné d'apprendre que le conquérant d'Alger qui, pour prix des infamies qu'on lui prête, a donné un empire à la France, ait traité ceci de calomnie. Aussi les biographes sont-ils forcés d'annoter cette autre citation par cette note où ils font au Maréchal de singulières excuses :

« C'est, disent-ils, cette *version* que nous avons accueillie dans « notre article consacré au général Bourmont ; nous croyons devoir « le rappeler comme *atténuation des accusations* que nous avons « portées contre ce personnage, qui, dans son intimité, a qualifié « *notre assertion* de calomnie. N'eût-il pas mieux fait de nous « adresser à nous-mêmes ses propres réclamations, ou rectifica-« tions, que nous avions offert d'insérer dans notre ouvrage, et « que l'un de ses fils avait pris l'engagement de nous faire « parvenir ? »

Admirez ce conseil anodin donné par les rédacteurs de biographies faites sans le consentement de ceux sur lesquels on écrit de leur vivant, d'aller trouver leurs biographes pour s'entendre avec eux. On vous maltraite et l'on exige les plus grands égards de la part du *maltraité*. Telles sont les mœurs de la presse actuelle, la voilà prise en flagrant délit, et l'auteur est assez satisfait de prouver qu'il n'y a rien de romanesque dans le plus léger détail d'un ouvrage intitulé : *Un Grand homme de province à Paris.*

L'existence de ces trois ou quatre entreprises de biographies où, pour ce qui le concerne, l'auteur a déjà été l'objet des plus grossiers mensonges, est un de ces faits qui accusent l'impuissance des lois sur la presse. Dût-on croire que l'auteur s'arroge fort orgueilleusement le titre de *conservateur*, il trouve que, sous l'ancienne monarchie, l'honneur des citoyens était un peu plus fortement protégé quand, pour des chansons *non publiées*, qui portaient atteinte à la considération de quelques écrivains, J.-B. Rousseau, condamné aux galères, a été forcé de s'expatrier pour le reste de sa vie. Il y a dans ce rapprochement entre les mœurs littéraires du temps présent et celles d'autrefois, la différence qui existe entre une société de cannibales et une société civilisée.

Maintenant, venons au fait. Vous avez pu comprendre que le prétendu romancier, quoiqu'il ait fait un travail remarquable sous le rapport dramatique, ne vaut pas madame d'Abrantès sous le rapport historique. Sans cette note (et quelle note ?), l'auteur n'eût jamais révélé le petit fait que voici :

En 1823, dix ans avant que madame la duchesse d'Abrantès n'eût la pensée d'écrire ses Mémoires, dans une soirée passée au coin du feu, à Versailles, l'auteur causant avec madame d'Abrantès du fait de l'enlèvement de Clément-de-Ris, lui raconta le secret de cette affaire que possédait une personne de sa famille à qui Clément-de-Ris montra l'endroit où les proclamations et tous les papiers nécessaires à la formation d'un gouvernement révolutionnaire avaient été brûlés.

Plus tard, quand madame la duchesse d'Abrantès mit dans ses Mémoires le passage cité, l'auteur lui reprocha moins de l'avoir privé d'un sujet, que d'avoir tronqué l'histoire dans sa partie la plus essentielle. En effet, malgré sa surprenante mémoire, elle a commis une bien grande erreur. Feu Clément-de-Ris avait brûlé, lui-même, les imprimés qui furent la cause de son enlèvement, et là est l'odieux de la conception de Fouché qui, s'il avait fait espionner l'intérieur de Clément avant d'exécuter un pareil tour, se le serait épargné. Mais la grande animadversion de madame la duchesse d'Abrantès envers le prince de Talleyrand, lui a fait aussi tronquer la scène que l'auteur lui raconta de nouveau et qui sert de conclusion à *Une ténébreuse affaire*.

Ainsi, la note des biographes devient une de ces choses plaisantes, que des écrivains qui tiennent à paraître sérieux devraient éviter.

Maintenant arrivons à cette terrible et formidable accusation d'avoir commis *une méchante et mauvaise* action, en flétrissant la vie privée de feu M. le comte Clément-de-Ris, sénateur.

Il est presque ridicule d'avoir à se défendre de cette inculpation gratuite : D'abord, il n'y a entre le comte de Gondreville, censé encore vivant, et feu Clément-de-Ris, d'autre similitude que l'enlèvement et la qualité de sénateur. L'auteur a cru d'autant mieux pouvoir, après quarante ans, prendre le fait sans prendre le personnage, qu'il mettait en scène un type bien éloigné de ressembler à feu Clément-de-Ris. Qu'a voulu l'auteur ? Peindre la police politique aux prises avec la vie privée et son horrible action. Il a donc conservé toute la partie politique en ôtant à cette affaire tout ce qu'elle avait de vrai par rapport aux personnes. Depuis long-temps d'ailleurs, l'auteur essaye de créer dans le comte de Gondreville, le type de ces républicains, hommes d'État secondaires, qui se sont rattachés à tous les gouvernements. Il aurait suffi de connaître les œuvres où il a déjà mis en scène ce comparse du grand drame de la Révolution, pour s'éviter une pareille balourdise ; mais l'auteur n'a pas plus la prétention d'imposer la lecture de ses œuvres aux biographes que la peine de connaître sa vie. Peut-être est-ce dans la peinture vraie du caractère de Gondreville que gît *la méchante et mauvaise action* aux yeux des radicaux. Certes, il n'y a rien de commun entre le personnage de la scène intitulée : *La Paix du ménage*, qui reparaît dans celle intitulée : *Une Élection en Champagne*[1], et le comte Clément-de-Ris : l'un est un type, l'autre est un des personnages de la Révolution et de l'Empire. Un type, dans le sens qu'on doit attacher à ce mot, est un personnage qui résume en lui-même les traits caractéristiques de tous ceux qui lui ressemblent plus ou moins, il est le modèle du genre. Aussi trouvera-t-on des points de contact entre ce type et beaucoup de personnages du temps présent ; mais qu'il soit un de ces personnages, ce serait lors la condamnation de l'auteur, car son acteur ne serait plus une invention. Voyez à quelles misères sont exposés aujourd'hui les écrivains, par ce temps où tout se traite si légèrement ? L'auteur s'applaudissait du bonheur avec lequel il avait *transposé*, dans un milieu vrai, le fait le plus invraisemblable.

Si quelque romancier s'avisait d'écrire comme il s'est passé, le procès des gentilshommes mis à mort malgré leur innocence pro-

clamée par trois départements, ce serait le livre le plus impossible du monde. Aucun lecteur ne voudrait croire qu'il se soit trouvé, dans un pays comme la France, des tribunaux pour accepter de pareilles fables. L'auteur a donc été forcé de créer des circonstances analogues qui ne fussent pas les mêmes, puisque le vrai n'était pas probable. De cette nécessité, procédait la création du comte de Gondreville que l'auteur devait faire sénateur comme feu Clément-de-Ris et faire enlever comme il l'a été. L'auteur a le droit de le dire : ces difficultés eussent été peut-être insurmontables, il fallait pour les vaincre un homme habitué, comme l'auteur est (hélas !) forcé de l'être, aux obstacles de ce genre. Aussi, peut-être ceux à qui l'histoire est connue et qui liront *Une ténébreuse affaire*, remarqueront-ils ce prodigieux travail. Il a changé les lieux, changé les intérêts, tout en conservant le point de départ politique ; il a enfin rendu littérairement parlant, l'impossible, vrai. Mais il a dû atténuer l'horreur du dénouement. Il a pu rattacher l'origine du procès politique à un autre fait vrai, une participation inconnue à la conspiration de MM. de Polignac et de Rivière. Aussi en résulte-t-il un drame attachant, puisque les biographes le pensent, eux qui se connaissent en romans. L'obligation d'un peintre exact des mœurs se trouve alors accomplie : en copiant son temps, il doit ne choquer personne et ne jamais faire grâce aux choses : les choses ici, c'est l'action de la police, c'est la scène dans le cabinet du ministre des affaires étrangères dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute ; car elle fut racontée, à propos de l'horrible procès d'Angers, par un des triumvirs oculaires et auriculaires. L'opinion de la personne à qui elle fut dite a toujours été que, parmi les papiers brûlés par feu Clément-de-Ris, il pouvait s'en trouver de relatifs aux princes de la maison de Bourbon. Ce soupçon, entièrement personnel à cette personne et que rien de certain ne justifie, a permis à l'auteur de compléter ce type appelé par lui le comte de Gondreville. De l'accusation portée par les biographes contre l'auteur d'avoir commis moins un livre qu'une mauvaise action, il ne reste donc plus que la propension mauvaise de prêter aux gens des actions peu honorables, si elles étaient vraies, tendance qui, chez des biographes, ne prévient pas en faveur de l'impartialité, de la justice et de la vérité de leurs écrits.

L'auteur a d'ailleurs trouvé d'amples compensations dans le

plaisir qu'a fait *Une ténébreuse affaire* à un personnage encore vivant, pour qui son livre a été la révélation d'un mystère qui avait plané sur toute sa vie : il s'agit du juge même de qui les Biographes ont écrit la vie. Pour ce qui est des victimes de l'affaire, l'auteur croit leur avoir fait quelque bien, et consolé le malheur de certaines personnes qui, pour s'être trouvées sur le passage de la police, ont perdu leur fortune et le repos.

Un mois environ après sa publication dans *le Commerce*, l'auteur reçut une lettre signée d'un nom allemand, Frantz de Sarre-louis, avocat, par laquelle on lui demandait un rendez-vous au nom du colonel Viriot, à propos de *Une ténébreuse affaire*. Au jour dit, vinrent deux personnes, monsieur Frantz et le colonel.

De 1819 à 1821, l'auteur, encore bien jeune, habitait le village de Villeparisis, et y entendait parler d'un certain colonel avec un enthousiasme d'autant plus communicatif, qu'en ce temps il y avait du péril à parler des héros napoléoniens. Ce colonel, aux proportions héroïques, avait fait la guerre aux alliés avec le général de Vaudoncourt, ils manœuvraient avec son armée en Lorraine, sur les derrières des alliés, et allaient, malheureusement à l'insu de l'Empereur, dégager la France et Paris au moment où Paris capitulait, et où l'Empereur éprouvait trahison sur trahison*. Ce colonel n'avait pas seulement payé de sa personne, il avait employé sa fortune, une fortune considérable ; et comme il était difficile d'admettre de pareilles réclamations en 1817, ce soldat plantait ses choux, selon l'expression de Biron.

En 1815, le colonel avait recommencé son dévoûment de 1814, en Lorraine et toujours sur les derrières de l'armée ennemie avec le général de Vaudoncourt, et même après l'embarquement de Napoléon. A cause de ce sublime entêtement, le général de Vaudoncourt, qui avait failli prendre en flagrant délit les alliés, fut condamné à mort conjointement avec Frantz, et par le même arrêt rendu par la cour prévôtale de Metz.

Pour un jeune homme, ces détails révélaient ces audacieux partisans d'une poésie merveilleuse ; il se figurait ce colonel comme un demi-dieu, et s'indignait de ce que les Bourbons n'employaient point, après la chute de l'Empereur, des dévoûments si français.

* Voir *le Moniteur* (21 juin 1839) : Rapport de la pétition de M. Frantz et le discours de M. le baron de Ladoucette, ancien préfet de la Moselle.

L'opinion personnelle de celui qui appartient moins au *parti conservateur* qu'au *principe monarchique* est que la défense du pays est un principe aussi sacré que celui de la défense de la royauté. A ses yeux, ceux qui ont émigré pour défendre le principe royal sont tout aussi nobles, tout aussi grands et courageux que ceux qui sont restés en France pour défendre la patrie. Selon lui, les obligations du trône, en 1816, étaient les mêmes envers les compagnons de l'exil et les défenseurs de la France : leurs services étaient également respectables. On devait autant au maréchal Soult qu'au maréchal Bourmont. En révolution, un homme peut hésiter, il peut flotter entre le pays et le roi ; mais quel que soit le parti qu'il prenne, il fait également bien : la France est au roi comme le roi est à la France. Il est si certain que le roi est tout dans un État que, le chef du gouvernement abattu, nous avons vu depuis cinquante ans autant de *pays* que de *chefs*. Une pareille opinion paraîtra bien conservatrice et ne plaira point aux Radicaux, parce que c'est tout bonnement la raison.

L'auteur entendit l'avocat Frantz qui passa le premier lui annoncer le colonel Viriot, l'un de ses amis qui, dit-il, habitait Livry. Et le colonel parut, un grand et gros homme, qui avait dû avoir une superbe prestance, mais les cheveux blanchis, vêtu d'une redingote bleue ornée du ruban rouge, une figure débonnaire et où l'on ne découvrait la fermeté, la résolution, qu'après l'examen le plus sérieux.

Nous voilà tous trois assis, dans une petite mansarde, au cœur de Paris, devant un maigre feu.

— Nous avons fait la guerre à nos dépens, monsieur, me dit le bon petit avocat Frantz, qui ne marche qu'à l'aide de béquilles et paraissait avoir servi de modèle à Hoffmann pour une de ses figures fantastiques.

L'auteur regarde l'avocat qui, malgré sa tournure bizarre, était simple, naïf, digne comme le père de Jeanie Deans dans *la Prison d'Édimbourg*[1], et l'auteur trouvant si peu dans ce visage la guerre et ses épouvantables scènes, crut à quelques hallucinations. Les paysans et les fermiers de Livry, Villeparisis, Claye, Vauxjours et autres lieux, auront fait de la poésie, pensa-t-il.

— Oui, me dit le colonel, Frantz est un vigoureux partisan, un chaud patriote, et en bon Sarrelouisien qu'il est, il fut un de nos meilleurs capitaines.

En ce moment, l'auteur éprouvait une joie profonde, la joie du romancier voyant des personnages fantastiques réels, en voyant se métamorphoser l'avocat Frantz en un capitaine de partisans ; mais tout à coup il réprima la jovialité naturelle du Parisien qui commence par se moquer de tout, en songeant que l'avocat devait peut-être ses béquilles à des blessures reçues en défendant la France. Et sur une demande à ce sujet, commencèrent des récits sur les opérations faites en 1814 et en 1815, dans la Lorraine et l'Alsace, que l'auteur se gardera bien de reproduire ici, car ces messieurs lui ont promis de lui donner tous les renseignements nécessaires, pour les mettre dans les *Scènes de la vie militaire*, mais qui sont à désespérer en pensant que tant d'héroïsme et de patriotisme fut inutile, et que la France ignore de si grandes choses.

Le petit avocat avait deux cent mille francs de fortune pour tout bien : en voyant la France attaquée au cœur, il les réalise et les réunit aux restes de la fortune de Viriot pour lever un corps franc avec lequel il se joint au corps levé par le colonel Viriot, ils prennent Vaudoncourt pour général, et les voilà faisant lever le siége de Longwy assiégé par quinze mille hommes et bombardé par le prince de Hesse-Hambourg, un fait d'armes surprenant d'audace ; enfin battant les Alliés et défendant le pays ! Les Bourbons revenus, ces hommes sublimes passent chenapans ou gibier de conseil de guerre, et sont obligés de fuir le pays qu'ils ont voulu défendre. Revenus, à grand'peine, l'un en 1818, le capitaine Frantz seulement en 1832, il a fallu vivre dans l'obscurité, par le seul sentiment des devoirs accomplis. Le colonel avait dépensé en deux fois une fortune de quatre à cinq cent mille francs, et l'avocat plus de deux cent mille, eux qui avaient gagné sur l'ennemi des valeurs estimées plus de deux cent mille francs, et qu'ils avaient remises à l'État en espérant la victoire. Où trouverions-nous aujourd'hui, par les mœurs que nous a faites l'individualisme de l'industrie, entre deux hommes, près d'un million pour défendre la France ?

L'auteur n'est pas d'un naturel pleureur ; mais une demi-heure après l'entrée de ces deux vieux héroïques partisans, il se sentit les yeux humides.

— Eh bien, leur dit-il, si les Bourbons de la branche aînée n'ont pas su récompenser ce dévoûment qu'on leur a caché, qu'a fait 1830 ?

Frantz de Sarrelouis, un peu mis en défiance par la qualification d'auteur, avait eu soin de dire que ces campagnes et ces sacrifices étaient appuyés de pièces probantes, que la Lorraine et l'Alsace avaient retenti de leurs faits et gestes. L'auteur s'était contenté de penser qu'on ne promène pas clandestinement plusieurs milliers d'hommes en infanterie, cavalerie et artillerie, qu'on ne fait pas lever le siège à un prince de Hesse-Hambourg, au moment où il attend la reddition d'une place comme Longwy, sans quelques dégâts.

Ces deux Décius presque inconnus étaient en réclamation !

1830 qui a payé la honteuse dette des États-Unis, espèce de vol à l'Américaine, a opposé la déchéance *à des condamnés à mort!* 1830 qui a soldé le patriotisme de tant de faux patriotes, qui a inventé des honneurs pour les héros de Juillet, qui a dépensé des sommes folles à ériger un tuyau de poële sur la place de la Bastille, 1830 en est à examiner les réclamations de ces deux braves, et à jeter des secours temporaires à Frantz à qui l'on n'a même pas donné la croix de la Légion-d'Honneur, que Napoléon aurait détachée de sa poitrine pour la mettre sur celle d'un si audacieux partisan.

Faisons un roman au profit de ces deux braves ?

Paris a tenu trois jours, Napoléon est apparu sur les derrières des Alliés, les a pris, les a fouaillés de sa mitraille, les Empereurs et les Rois se sauvent en déroute, ils se sauvent tous à la frontière : la peur va plus vite que la victoire, ils échappent !... L'Empereur, qui a peu de cavalerie, est au désespoir de ne pas leur barrer le chemin, mais à quarante lieues de Paris, un intrépide émissaire le rencontre.

— Sire, dit-il, trois partisans, le général Vaudoncourt, le colonel Viriot, le capitaine Frantz ont réuni quarante mille Lorrains et Alsaciens, les Alliés sont entre deux feux, vous pouvez marcher, les partisans leur barreront le passage. Maintenez l'intégrité de votre empire !

Qu'aurait fait Napoléon ?

Vaudoncourt, le proscrit de 1815, eût été maréchal, duc, sénateur. Viriot serait devenu général de division, grand officier de la Légion-d'Honneur, comte et son aide-de-camp ! et il l'eût doté richement ! Frantz aurait été préfet ou procureur-général à Colmar ! Enfin deux millions seraient sortis des caves des Tuileries pour les indemniser, car l'empereur savait d'autant mieux récompenser que l'argent ne lui coûtait rien. Hélas ! ceci est bien un

roman ! Le pauvre colonel plante ses choux à Livry, Frantz raconte les campagnes de 1814 et 1815, va se chauffer sur la place Royale, au Café des Ganaches ; enfin le livre de Vaudoncourt est sur les quais ! Les députés qui parlent d'abandonner Alger sont comblés des faveurs ministérielles ! Richard Lenoir est mort dans un état voisin de l'indigence, en voyant avorter la souscription faite pour lui, pour lui qui, en 1814, imitait dans le monde commercial l'héroïsme des partisans de la Lorraine. La France ressemble parfois à une courtisane distraite : elle donne un million à la mémoire d'un parleur éloquent appelé Foy, dont le nom sera, peut-être, un problème dans deux cents ans ; elle fête le 17e Léger comme s'il avait conquis Alger, et par de telles inconséquences, le pays le plus spirituel du monde écrit en lettres infâmes cette infâme sentence : *Il faut se dévouer à temps!* la maxime des hommes du lendemain. Salut au gouvernement de la majorité !

L'auteur et les deux partisans se trouvaient alors bien loin de *Une ténébreuse affaire*, et néanmoins bien près, car ils furent au cœur du sujet par cette simple interrogation que l'auteur fit au colonel :

— Comment n'êtes-vous que colonel et sans aucune retraite* ?

— Je suis colonel depuis 1800, et je dois ma longue disgrâce à l'affaire qui fait le fonds de votre ouvrage. La lecture du journal *le Commerce* m'a seule appris le secret du mystère qui, pendant quinze ans, a pesé sur mon existence.

Le colonel Viriot commandait à Tours, quand s'est passé aux environs de cette ville l'affaire Clément-de-Ris, et après la cassation du premier arrêt, car les accusés ont été soumis à deux juridictions, le colonel fut nommé membre de la Cour militaire spéciale instituée pour rejuger l'affaire. Or, le colonel, comme commandant la place de Tours, avait *visé* le passeport de l'agent de la police, l'acteur de ce drame, et, quand il devint juge, il protesta contre l'arrêt, se rendit auprès du premier consul afin de l'éclairer ; mais il apprit à ses dépens combien il est difficile d'éclairer le chef d'un État : c'est tout aussi difficile que de vouloir éclairer l'opinion publique ; il n'est pas de rôle plus ingrat que celui de Don Quichotte. L'on ne s'aperçoit de la grandeur de Cervantes qu'en

* Le colonel Viriot n'a plus que quatre cents francs de rente. Et il a une femme et un fils.

exécutant une scène de Donquichottisme. Le premier consul vit, dans la conduite du colonel Viriot, *une affaire de discipline militaire!* La main sur la conscience, vous tous qui lirez cela, demandez-vous si Tibère et Omar exigeaient davantage ? Laubardemont, Jeffries et Fouquier-Tinville sont une pensée identique, avec celle qu'a eue alors et qu'a professée celui qui fut Napoléon. Toute domination a soif de cet axiome : *Il ne doit pas y avoir de conscience en fait de justice politique.* La Royauté commet alors le même crime que le Peuple : elle ne juge plus, elle assassine.

Le colonel Viriot, qui ne savait pas Fouché en tête[1], resta colonel sans emploi pendant quatorze ans de guerre, et pour un homme qui devait faire la guerre aux alliés, comme le prince de Radziville[2] la fit à Catherine II, à son compte, chacun concevra combien dure était la disgrâce !

Le dénoûment, entièrement historique, de *Une ténébreuse affaire*, l'avait éclairé.

Depuis le jour où l'auteur a eu l'honneur de recevoir cet homme, aussi grand par sa fermeté de conscience, comme juge, qu'il l'a été, comme volontaire en 1814 et 1815, sa biographie, où sont consignés ses différents titres de gloire, a été publiée, et il faut croire que la note concernant *Une ténébreuse affaire* y fut insérée à son insu ; car les témoignages d'admiration de l'auteur pour un si noble caractère n'étaient pas équivoques : il comptait toujours rendre compte de la visite de ces deux braves partisans, dont l'un est le témoignage vivant des ténèbres, aujourd'hui dissipées, du plus infâme procès politique fait à d'innocents gentilshommes, et dont l'autre, après avoir sacrifié tout ce qu'il possédait, corps et biens, à la France, a, malgré tant d'ingratitude, écrit, en tête d'un remarquable document sur l'organisation militaire de la Prusse, ces paroles :

La vertu, c'est le dévoûment à la patrie !

Pour ce qui concerne l'auteur, il pardonne bien l'accusation facétieuse dont il est l'objet en lisant les biographies du capitaine Frantz et du colonel Viriot où sont inscrits les témoignages de dévoûment à la France donnés par des hommes dignes de Plutarque. Y a-t-il un roman qui vaille la vie du capitaine Frantz, condamné à mort en France, recondamné à mort en Prusse, et toujours pour des actions sublimes ? (Voyez leurs biographies.)

SPLENDEURS
ET MISÈRES DES COURTISANES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1845.

L'aplatissement, l'effacement de nos mœurs va croissant. Il y a dix ans, l'auteur de ce livre écrivait qu'il n'y avait plus que des nuances ; mais aujourd'hui, les nuances disparaissent. Aussi, selon l'observation très-spirituelle de l'auteur de *Louison d'Arquien* et du *Pauvre de Montlhéry*[2], n'y a-t-il plus de mœurs tranchées et de comique possible que chez les voleurs, chez les filles, et chez les forçats, il n'y a plus d'énergie que dans les êtres séparés de la société. La littérature actuelle manque de contrastes, et il n'y a pas de contrastes possibles sans distances. Les distances se suppriment de jour en jour. Aujourd'hui, la voiture tend à se mettre au-dessous du piéton, et c'est le fantassin qui bientôt éclaboussera le riche dans la petite voiture basse. L'habit noir triomphe. Ce qui est dans les habits et dans les roues anime également les esprits, vit dans les manières et dans les mœurs. Un ministre va très-bien en demi-fortune[3] chez le roi ; nous avons vu des fiacres dans la cour des Tuileries. Les habits brodés du ministre, du général, du membre de l'Institut, le costume en un mot est honteux de se montrer, et a l'air d'une mascarade. Nous avons trop raison contre notre époque, et, comme le vice auquel nous nous attaquerons est une effroyable hypocrisie, il va sans dire que nous devenons immoraux.

Ceci nous a paru très-nécessaire à dire en tête d'un livre où sont peintes les existences, dans toute leur vérité, des espions, des

filles entretenues et des gens en guerre avec la société qui grouillent dans Paris.

Faire les *Scènes de la vie parisienne* et y omettre ces figures si curieuses, c'eût été le fait d'une couardise de laquelle nous sommes incapables. D'ailleurs, personne n'a osé aborder le profond comique de ces existences, la censure n'en veut plus au théâtre, et cependant Turcaret[1], madame la Ressource[2] sont de tous les temps.

Pour compléter les *Scènes de la vie parisienne*, l'auteur a encore *le Palais de Justice*[3], *le Monde du théâtre*[4], et *le Monde des savants*[5] à faire, car *le Monde politique* appartient à la série des *Scènes de la vie politique.*

Cela fait, il y aura eu peu d'oublis, car l'auteur prépare comme contrepoids et comme opposition, un ouvrage où se verra l'action de la vertu, de la religion et de la bienfaisance au cœur de cette corruption des capitales, et c'est une œuvre à la fois si longue et si difficile, qu'il y a bientôt trois ans qu'il y travaille sans pouvoir la terminer. *Les Méchancetés d'un saint* et *la Baronne de La Chanterie* sont deux fragments extraits de cet ouvrage[6], formidable de vertus et où chacun pourra compter les misères affreuses sur lesquelles repose la civilisation parisienne.

En commençant les *Scènes de la vie parisienne* par *les Treize*, l'auteur se promettait bien de les terminer par la même idée, celle de l'association, faite au profit de la charité, comme l'autre au profit du plaisir.

On ne peut guère pénétrer dans le corps social dogmatiquement, à la façon d'un traité de Dalembert sur le goût, il faut bien aller dans les prisons et dans les profondeurs de la justice, mené par un criminel, et de même qu'ici le banquier nous conduit au milieu des intrigues de la vie exceptionnelle des Lorettes.

Ce roman, composé de détails profondément vrais, et pour ainsi dire historiques, pris enfin à la vie privée, s'arrête au seuil de la Force et au cabinet du juge d'instruction. Aussi doit-il avoir une suite. Le monde judiciaire avec ses figures tient trop de place dans Paris pour ne pas être scrupuleusement étudié, dépeint, reproduit.

Aussi, sous peu, la grande et immense figure de Paris au dix-neuvième siècle sera terminée, nous l'espérons ; pas une de ses particularités ne sera omise. Ici Corentin, Peyrade et Contenson

représentent l'espionnage sous ses trois faces, comme Vautrin est à lui seul toute la corruption et toute la criminalité.

Bien des gens ont eu la velléité de reprocher à l'auteur la figure de Vautrin. Ce n'est cependant pas trop d'un homme du bagne dans une œuvre qui a la prétention de daguerréotyper une société où il y en a cinquante mille (Ferragus dans *les Treize* est un accident) dont les existences incessamment menaçantes attireront tôt ou tard l'attention du législateur. Quelques plumes animées d'une fausse philanthropie font, depuis une dizaine d'années, du forçat, un être intéressant, excusable, une victime de la société ; mais selon nous, ces peintures sont dangereuses et antipolitiques. Il faut présenter ces êtres-là ce qu'ils sont, des êtres mis à toujours *hors la loi.* Tel était le sens infiniment peu compris de la pièce intitulée *Vautrin*, où le personnage concluait à son impossibilité sociale, en offrant le combat dramatique de la police et d'un voleur incessamment aux prises.

Peut-être rendra-t-on plus tard justice à l'auteur en voyant avec quels soins il a mis en scène ces figures, si curieuses, de la courtisane, du criminel, et de leurs entourages, avec quelle patience il est allé chercher le comique, avec quel amour du vrai il a trouvé les côtés beaux de ces caractères, par quels liens il les a rattachés à l'étude générale du cœur humain. Certainement, le baron de Nucingen est le Géronte moderne, le vieillard de Molière moqué, dupé, battu, content, vilipendé, dans le costume et avec les moyens modernes. Ce livre offre donc une des mille faces de Paris, et, dans *la Comédie humaine*, il vient après [*les Secrets de*] *la princesse de Cadignan*, *les Fantaisies de Claudine*[1] et *la Maison Nucingen ;* peut-être trouvera-t-on Esther pleine de grandeur dans les environs de la corruption élégante et froide de la princesse, et des monstruosités de la Haute Banque. A moins de ne pas se rendre compte du but et des moyens de l'auteur, qui, en définitive, a entrepris l'analyse et la critique de la société dans toutes ses parties, aucun lecteur ne peut lui refuser le courage d'aller au fond des questions, et de les examiner sous tous leurs aspects. En ceci consiste, selon lui, la philosophie d'une œuvre ; quant au jugement définitif, à la morale, au sens, il ne se fera pas attendre.

Si l'auteur écrivait aujourd'hui pour demain, il ferait le plus mauvais des calculs, et pour lui le drap serait pire que la lisière ;

car, s'il voulait le succès immédiat, productif, il n'aurait qu'à obéir aux idées du moment et à les flatter comme ont fait quelques autres écrivains. Il connaît mieux que ses critiques les conditions auxquelles on obtient la durée d'une œuvre en France ; il y faut le vrai, le bon sens, et une philosophie en harmonie avec les principes éternels des sociétés. Mais ces conditions ne peuvent pas être acquises à tous les détails, elles doivent se trouver dans l'ensemble, et jusque-là, les gens superficiels auront le droit de médire, il faut bien accorder quelque chose au Dieu moderne, *la majorité*, ce colosse aux pieds d'argile dont la tête est bien dure, sans être en or, car elle est en alliage.

LE COUSIN PONS.

AVERTISSEMENT QUASI-LITTÉRAIRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

1847.

Primitivement, l'*Histoire des parents pauvres* devait commencer par la partie appelée *les Deux musiciens;* mais des raisons, qu'il serait superflu d'expliquer et qui ne concernent que l'art littéraire, ont obligé l'auteur à la publier en dernier. *La Cousine Bette* n'avait pas encore pris ces développements peut-être excessifs et dus à la nature même du sujet, qui ont fait d'une simple nouvelle presqu'un livre. Walter-Scott, avec sa fine bonhomie, a dit le premier qu'il partait au début d'une œuvre pour réaliser des plans, la plupart du temps abandonnés dans l'exécution, à propos d'un personnage ou d'un incident. Il y a des sujets qui deviennent de fort mauvais sujets et des sujets pauvres qui s'amendent. C'est dans la vie des romans, comme dans la vie réelle.

Ces observations paraissent avoir tant de similitude avec l'annonce d'un régisseur venant prévenir le public que la basse, ne voulant pas faire remettre le spectacle, sollicite l'indulgence du parterre pour un enrouement causé par le vin de Champagne d'un dîner d'artistes, que l'auteur est obligé d'avouer qu'elles sont uniquement écrites pour expliquer aux *abonnés* du *Constitutionnel* le changement du titre : *les Deux musiciens* en *le Cousin Pons.*

L'abonné n'est pas un *lecteur ordinaire*, il n'a pas cette liberté pour laquelle la Presse a combattu ! C'est là ce qui le rend abonné. L'abonné, qui subit nos livres, a douze raisons à vingt sous pièce dans la banlieue, quinze dans les départements et vingt à l'étranger, pour vouloir, pendant tout un trimestre, cinquante francs

d'esprit, cent francs d'intérêt dramatique et sept francs de style dans le feuilleton. Les écrivains ont imité l'abonné. Tous ceux qui publient leurs ouvrages en feuilletons n'ont plus la liberté de la forme ; ils doivent se livrer à des tours de force qui, depuis quelque temps, les assimilent, hélas ! aux célèbres ténors ; ils en ont les appointements et la gloire viagère. Or, dans l'intérêt de cet avenir trimestriel, il nous a paru nécessaire de rendre très-visible l'antagonisme des deux parties de l'*Histoire des parents pauvres* en appelant la seconde *le Cousin Pons*. Ceci est une raison bien plus décisive que toutes les autres ; mais peut-être les gens graves ne l'accepteront-ils pas.

NOTE ÉMINEMMENT COMMERCIALE[1].

La prétention émise, dit-on, par la *Société des Gens de Lettres* de considérer les réimpressions d'ouvrages achetées par les journaux, comme des *reproductions*, nous oblige à faire observer ici que l'auteur n'appartient plus, depuis long-temps, à la Société des Gens de Lettres ; qu'il est libre de céder la reproduction de ses œuvres anciennes et nouvelles, en en garantissant la reproduction exclusive aux cessionnaires.

LE PROVINCIAL A PARIS.

[LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR.]

AVANT-PROPOS[1].

1847.

Si le dix-neuvième siècle a vu naître et grandir beaucoup de réputations, si beaucoup d'écrivains ont conquis dans les rangs de la littérature moderne une place élevée, due à leurs succès et à leurs talents, il faut avouer que bien peu de ces réputations, bien peu de ces écrivains sont destinés à franchir les limites de ce siècle, et que la postérité saura réduire considérablement la liste des hommes illustres de notre époque. Il en a été ainsi de tout temps, et certes, s'il était donné à certains auteurs d'assister au jugement que la postérité portera sur leurs œuvres, leur vanité essuierait de singuliers mécomptes.

Cependant, il est quelques écrivains que la supériorité incontestable de leurs œuvres, et la faveur intelligente et enthousiaste qui s'attache à leurs noms, ont séparés de la foule et élevés au premier rang ; ceux-là appartiennent de droit à la postérité, et ils seront l'admiration de l'avenir comme ils ont été celle du présent. Les uns sont des poètes divins, les autres des historiens éminents, ceux-là des auteurs dramatiques, ceux-ci des romanciers. Quelque sympathie que l'on professe, romantique ou classique, que l'on appartienne à telle école ou à telle autre, aujourd'hui, que toutes ces distinctions sont jugées et que la cause de la littérature moderne a été noblement gagnée, après avoir été noblement défendue, il n'y a plus, de part et d'autre, que des écrivains, et les hommes des deux partis que la passion n'aveugle plus applaudissent et saluent sans s'inquiéter des couleurs du drapeau.

Parmi ces écrivains dont la renommée a dit la gloire à toutes les parties du monde connu, il en est un qui, peut-être plus que

les autres, justifie la colossale réputation dont il jouit. — Cet écrivain, c'est M. de Balzac, l'auteur de *la Comédie humaine!*

M. de Balzac jouit d'une réputation universellement acceptée ; et, certes, on sait par quels travaux il l'a achetée. Il a dit lui-même, dans un de ses livres, quels combats il a livrés, quelles luttes il a soutenues, combien de défaites il a essuyées. Soldat courageux, infatigable, on l'a vu sur toutes les brèches, il a pris sa part de toutes les batailles, sa gloire dans tous les triomphes. *Je soutenais une lutte insensée*, s'écrie-t-il quelque part, *je combattais la misère avec ma plume!* Noble et terrible lutte, celle-là : le génie aux prises avec les misérables réalités de la vie !

Les souvenirs de cette époque de sa vie percent à chaque page dans les livres de M. de Balzac ; il se rappelle avec amertume ce qu'il a souffert : le fantôme du passé est son hôte habituel, et aujourd'hui même, aujourd'hui que, grâce à cette plume féconde avec laquelle naguères il combattait la misère, il a conquis une fortune princière et une gloire européenne, c'est avec une douloureuse mais sympathique émotion qu'il se rappelle les jours mauvais de son existence littéraire. Ce fut une rude époque, et les hommes qui ont résisté à de semblables épreuves étaient solidement trempés.

« Mon pauvre enfant, fait-il dire par un de ses personnages[1], Étienne Lousteau, je suis venu comme vous, plein d'illusions, avec l'amour de l'art, porté par d'invincibles élans vers la gloire ; j'ai trouvé les réalités du métier, les difficultés de la librairie et le positif de la misère. Mon exaltation maintenant concentrée, mon effervescence première me cachaient le mécanisme du monde ; il a fallu le voir, se cogner à tous les rouages, heurter ses pivots, me graisser à ses huiles, entendre le cliquetis des chaînes ou des volants. Vous allez, comme moi, savoir que, sous toutes ces belles choses, s'agitent des hommes, des passions, des nécessités. Vous vous mêlerez forcément à d'horribles luttes, d'œuvre à œuvre, d'homme à homme, de partis à partis, où il faut se battre systématiquement pour ne pas être abandonné par les siens. Ces combats ignobles désenchantent l'âme, dépravent le cœur et fatiguent en pure perte ; car vos efforts servent souvent à faire couronner un homme que vous haïssez, un talent secondaire présenté malgré vous comme un génie. La vie littéraire a ses coulisses. Les succès surpris ou mérités, voilà ce qu'applaudit et voit le parterre ; les

moyens toujours hideux, les comparses enluminés, les claqueurs et les garçons de service, voilà ce que recèlent les coulisses. Vous êtes encore au parterre. Il en est temps encore, abdiquez avant de mettre un pied sur la première marche du trône que se disputent tant d'ambitions, et ne vous déshonorez pas comme je le fais pour vivre. »

Nul auteur n'a sondé plus profondément que M. de Balzac les mille replis du cœur humain ; il a touché en se jouant à toutes les plaies de la société ; il a dit avec cette magie de style, cette finesse d'observation, ces prodiges d'imagination qui distinguent ses œuvres, toutes les joies, toutes les douleurs, et l'espoir et le doute, et la lutte et le triomphe. Épris d'une splendide conception, dont la grandeur n'a pas un seul instant effrayé son génie, il est entré, dès les premiers pas, dans cette voie que nous l'avons vu suivre jusqu'aujourd'hui. Ses romans sont autant de jalons placés sur la route qu'il a tenue, et qui témoignent suffisamment du plan qu'il s'était tracé. Maintenant que l'édifice est à peu près achevé, il est permis à tous d'en admirer l'élégance, la force et la solidité.

M. de Balzac est un écrivain qui ne peut être comparé à personne dans le présent ; entre ses œuvres et celles des autres écrivains de ce temps-ci, il n'y a nulle assimilation possible ; nous irons plus loin, nous dirons qu'à aucune époque littéraire, une conception aussi vaste, aussi habilement coordonnée, aussi parachevée dans presque toutes ses parties que celle de *la Comédie humaine* n'est sortie du cerveau d'aucun homme ! Et comme la nature de cet homme était bien faite pour un tel travail, et comme son talent se trouvait bien à la hauteur de l'œuvre ! M. de Balzac avait toutes les qualités requises : il était vif, ardent, spirituel, moqueur ici, grave là, léger quelquefois, profond souvent, doué d'un prodigieux esprit d'observation, plein d'une originalité piquante et neuve.

Les héros de M. de Balzac sont des types ; avant de les rencontrer dans ses livres, on les a vus dans le monde, dans la rue, dans les cercles, partout... C'est votre camarade, votre ami, votre frère ; ses héroïnes ont passé devant vos regards éblouis, au théâtre, dans les bals de la Chaussée-d'Antin, dans les salons du faubourg Saint-Germain. Ce ne sont point des personnages auxquels l'imagination seule prête un instant une vie factice, une forme vague et fugitive ; ce sont des hommes, ce sont des femmes

en chair et en os, qui se meuvent et s'agitent dans le cadre imaginaire du roman, comme ils se meuvent et s'agitent dans le cadre officiel de la vie réelle.

Et quel est le lecteur dans l'esprit duquel ne soient pas profondément gravées les innombrables créations de l'écrivain !... Et Lucien de Rubempré, douloureuse personnification de la poésie luttant avec le positivisme littéraire, et Gobseck, et Dauriat, et Lousteau, et Finot, et Vautrin !... Puis, auprès de ces natures si bien prises sur le fait, si régulièrement daguerréotypées, ces autres natures charmantes sur lesquelles l'auteur semble avoir répandu tout ce qu'il y avait dans son cœur de poésie touchante, et de saint enthousiasme !... Eugénie Grandet, Coralie, Modeste Mignon, madame de Mortsauf !... Quel homme a peint l'amour avec de plus chastes pinceaux, ou des couleurs plus vives... J'en passe et des meilleures...

Aussi, comme le public attentif à toutes les nouveautés s'inquiète de l'apparition d'un livre de M. de Balzac... Un livre de cet écrivain, c'est un succès ; c'est-à-dire une fortune pour l'éditeur, une joie pour le lecteur ; qu'on se reporte pour un instant à quelques années, après 1831, et l'on se rappellera sans peine quelle émotion, quelle avidité, quelle curiosité folle, ardente, inouïe, accueillait chaque production nouvelle de M. de Balzac... il y avait de tout dans ces productions : du rire et des larmes, de l'action et de l'analyse, du drame et de l'observation. C'est ainsi qu'ont paru, soulevant de tous côtés un concert unanime de bravos, la plupart des livres que vous connaissez... *Eugénie Grandet*, *le Père Goriot*, *la Physiologie du mariage*, *le Lys dans la vallée*, *Modeste Mignon*, *le Curé de village*, les *Petites misères de la vie conjugale*, *les Parents pauvres*, *le Provincial à Paris;* et jamais l'auteur ne s'est fatigué, jamais le public ne s'est blasé...

Lorsque le roman-feuilleton opéra dans la littérature moderne cette révolution que vous savez, on aurait pu croire que M. de Balzac, talent d'observation et d'analyse, se trouverait mal à l'aise entre les maigres colonnes du feuilleton, et qu'il se garderait de tenter jamais cette nouvelle voie. Après tout, il avait assez fait pour sa réputation, pour sa gloire ; il n'avait pas besoin d'une publicité nouvelle ou plus étendue, son nom était connu, aimé, admiré ; le journalisme ne pouvait rien ajouter à sa couronne ; il eût pu se retirer de la lice, qu'il n'eût été ni moins grand ni moins

complet. Mais, comme nous le disions en commençant, M. de Balzac a été vu sur toutes les brèches, il a pris sa part dans toutes les batailles, sa gloire dans tous les triomphes ; il n'a pas voulu que l'on pût lui montrer une seule voie qu'il n'eût pas tentée ; c'est sa nature, d'ailleurs, d'être hardi, aventureux, d'aller en avant toujours, cherchant sans trêve des chemins ignorés ; les journaux s'ouvrirent à l'envi devant cet hôte connu et déjà apprécié, et M. de Balzac retrouva pour cette nouvelle littérature un nouvel élan qui rappelait les jours les plus actifs de sa jeunesse littéraire, et il se remit à écrire avec cette même fécondité variée qui est un des dons les plus heureux dont la nature l'ait doué.

C'est alors que parurent : *Modeste Mignon*, *la Lune de miel*[1] et *le Provincial à Paris*.

Nous n'avons pas la prétention d'analyser une à une les productions de M. de Balzac, ni de rappeler, dans ces quelques pages, l'histoire de sa vie littéraire ; ce serait pour nous une tâche trop rude, et nous ne nous en sentons ni la force ni le talent.

Toutefois, nous voulons nous résumer en terminant et dire un dernier mot sur ce talent qui, malgré toute l'admiration dont il est entouré, ne nous semble pas occuper la place qui lui est due. L'avenir la lui fera plus élevée encore, nous n'en doutons pas ! Les hommes comme M. de Balzac ne sont réellement grands, que lorsqu'ils ne sont plus : et à ce propos, qu'on nous permette d'ajouter que dans toutes les nomenclatures littéraires des différents siècles qui ont donné au monde les hommes dont il s'honore à juste titre, nous ne voyons qu'un seul nom auprès duquel nous placerions volontiers M. de Balzac... Et ce nom, c'est *Molière.*

Qu'est-ce donc que Molière, si non le poète qui a peint avec le plus de vérité, la société du dix-septième siècle, qu'est-ce que M. de Balzac, si non le moraliste, le philosophe qui a le mieux compris, le plus fidèlement peint le dix-neuvième siècle. Si M. de Balzac avait vécu sous Louis XIV, il eût fait *les Femmes savantes*, *Tartufe*, *Georges Dandin*, *le Misanthrope;* si Molière vivait de nos jours, il écrirait *la Comédie humaine.*

De quel écrivain contemporain pourrait-on en dire autant. Quel plus bel éloge pourrait-on faire d'un auteur !... — L'oubli aura jeté le linceul sur bien des réputations, que celle de M. de Balzac n'aura pas été seulement entamée.

L'ÉDITEUR.

PETITES MISÈRES
DE LA VIE CONJUGALE.

PROSPECTUS DE L'ÉDITION CHLENDOWSKI[1].

1845.

Voilà un livre qui était en quelque sorte prédit par un autre livre ; après l'histoire du supplice, il fallait l'histoire du martyre ; M. de Balzac avait écrit la *Physiologie du mariage*, il vient d'écrire les *Petites misères de la vie conjugale.* Le cercle infernal est maintenant complet ; c'est l'alpha et l'oméga de l'hymen.

C'est là un livre essentiellement européen, on en conviendra, mais aussi essentiellement français. Il y a des pays, pays lointains, pays fantastiques, pays fabuleux, naïfs comme un chalet et jeunes comme le matin, où le mariage est encore une association ; en France, c'est une lutte. La France, organisée pour la guerre, a fait du mariage un combat. C'est l'histoire de cette bataille quotidienne, qui compte tant de revers, que M. de Balzac a eu l'heureuse fantaisie de raconter. Ailleurs on trouvera le récit de la déroute et du repos superbe qui la suit quelquefois ; ici, c'est la narration drolatique des escarmouches de chaque jour, des protocoles de chaque nuit, et de toute cette stratégie conjugale qui transforme chaque femme, pour si candide qu'elle soit, en un Machiavel embéguiné.

Le mariage a été, est, et sera toujours la plus bouffonne des choses graves, ou la plus sérieuse des choses comiques, comme on voudra ; les *Petites misères de la vie conjugale* sont donc ce qu'elles devaient être : un livre tout plein d'une extravagante sagesse, où tout le monde trouvera matière à rire aux éclats en voyant la vérité face à face.

PETITES MISÈRES

DE LA

VIE CONJUGALE

PAR M. H. DE BALZAC.

ILLUSTRÉES PAR BERTALL.



50 LIVRAISONS A 30 CENTIMES.

Un volume grand in-8 orné de 300 dessins dont 50 tirés à part

Car, chose miraculeuse, M. de Balzac a rendu joyeuse la terrible vérité elle-même. C'est un prodige ! Les femmes seules pouvaient l'inspirer. Toutes ces chères petites misères qui courent d'un air si délibéré vers le même but, comme des chats en quête de souris, ont des allures si plaisantes qu'on ne peut s'empêcher de sourire en les comptant ; elles sont gracieuses et souples comme tout ce qui est féminin. On les voit, on les comprend, on les subit, et, chose plus étrange encore, on les adore quelquefois !

On connaît le mot de cette femme, l'une des plus spirituelles Parisiennes de notre temps, qui disait en parlant de son mari : « Si je ne le tourmentais pas tant, il serait bien moins heureux ! »

M. de Balzac a mis toutes les petites misères dans son livre, et cependant elles sont plus nombreuses que les hirondelles au printemps. La petite misère prend toutes les formes, parle toutes les langues, paraît à tous les instants ; c'est tout et ce n'est rien ! C'est votre femme tout entière qui vous bat avec sa santé et sa maladie, sa mère et son père, sa gaîté et sa tristesse, sa tendresse et son dédain, ses regrets et ses espérances, ses amies et vos amis. Vos amis ! Nous avons écrit ce mot au pluriel; s'il était au singulier, il rentrerait dans la catégorie des grandes misères.

Les petites misères de la vie conjugale sont comme les gouttes d'eau qui usent le granit ; ce sont mille et mille coups d'épingle qui transpercent l'airain. Livrez un homme fort à une femme faible, et vous verrez ce qu'elle en fera. Tous les Berzélius de la terre perdraient leur chimie jusqu'à la dernière cornue avant de trouver un dissolvant plus actif que le sourire et les larmes d'une femme. C'est l'histoire de cette chimie occulte que M. de Balzac a écrite après en avoir surpris les secrets ; un autre en aurait fait l'analyse : il a mieux aimé en faire un chapitre de la vie humaine.

Toutes les femmes y sont résumées en une seule femme. Cette femme, c'est Caroline, le type, le symbole, le phénix éternellement jeune et beau. Près d'elle, c'est Adolphe, Adolphe le mari, l'époux, le père, le martyr !

Toutes les femmes souriront en se reconnaissant dans Caroline ; mais, chose non moins charmante, tous les maris souriront plus fort en reconnaissant leur voisin dans Adolphe.

A ces vaudevilles sans nombre et sans fin qui recommencent à tout propos, à ces mille saynètes que la plume étincelante et philosophique de M. de Balzac a esquissées si finement, il fallait

le concours de l'illustration. Pour compléter cette œuvre, nous nous sommes adressé à un talent qui, loin d'être fatigué, loin de reproduire les mêmes physionomies, est toujours varié, toujours vrai, gai, de bon goût, toujours éminemment français : M. Bertall s'est chargé de dessiner les physionomies et les croquis de ce drame, afin que l'œuvre fût faite à souhait pour le plaisir des yeux et de l'esprit. Dans cette lutte, le crayon vaut la plume. M. Bertall, qui avait une réputation déjà toute faite, a cependant dessiné comme s'il voulait en conquérir une plus brillante encore.

AVIS DE L'ÉDITEUR POUR LA DEUXIÈME ÉDITION[1].

1846.

Les *Petites misères de la vie conjugale* que nous publions aujourd'hui forment un ouvrage complet, et cependant ce livre est la suite et le complément indispensable de la *Physiologie du mariage*, cet ouvrage qui a obtenu un succès à la fois si élevé et si populaire, qui se trouve non seulement dans les cabinets de lecture, mais encore dans toutes les bibliothèques particulières, et dont cinq éditions ont à peine suffi pour satisfaire la curiosité du public.

On comprend facilement le succès du célèbre romancier dont le nom est à la tête de cet ouvrage ; car il est du petit nombre des écrivains qui ne font pas commerce de leur plume, et restent constamment fidèles à l'étude et au progrès de l'art, au lieu de prendre l'argent pour unique but de leurs travaux. Aussi l'œuvre du consciencieux écrivain restera comme un monument dans lequel on pourra toujours, dans la suite des temps, puiser la connaissance exacte des mœurs du dix-neuvième siècle.

Dans peu nous publierons un ouvrage qui diffère entièrement de celui-ci, *la Femme de soixante ans*. On sait combien M. de Balzac excelle à peindre les types de femmes les plus précieux et les plus caractéristiques ; le livre que nous annonçons contient l'étude la plus remarquable que l'auteur ait faite en ce genre. On voit par le portrait de la femme de soixante ans que chaque âge a sa beauté et ses charmes. Bien des femmes arrivées à cette époque de la vie y retrouveront l'expression fidèle de leurs mérites, et celles qui en

sont encore éloignées y puiseront de précieuses espérances pour l'avenir.

On retrouve donc dans ce livre les plus belles pages de l'écrivain qui nous a donné *le Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, *le Curé de village*, *Modeste Mignon* et tant d'autres chefs-d'œuvre.

G. R.[1]

PARIS MARIÉ

PHILOSOPHIE DE LA VIE CONJUGALE.

PROSPECTUS[2].

1846.

Jamais la merveilleuse et délicate observation de M. de Balzac, jamais l'esprit si charmant et la raillerie si fine de ce profond et gracieux historien de la Femme, n'avaient accompli une œuvre plus piquante et plus vraie que la *Philosophie de la vie conjugale*, que nous illustrons aujourd'hui.

En effet, dans cette ravissante étude, si sérieuse par le sujet, et si riante par l'allure, l'histoire entière du mariage est suivie pas à pas, ruse par ruse, bonheur par bonheur, désillusion par désillusion, et résumée avec l'ingéniosité et la verve bien connues de l'auteur.

Le dialogue et l'axiome, la réflexion et le récit, toutes les séductions du style s'y mêlent et s'entr'aident, pour expliquer, peindre, ou voiler ces nuances légères qui se fondent dans le ciel conjugal, depuis le chaste éclat de la lune de miel jusqu'aux tempêtes de la lune rousse, jusqu'au calme plat de la résignation.

Mais pour interpréter par le dessin ces scènes si spirituellement étudiées, il ne fallait rien moins qu'un talent aussi fin, aussi charmant, aussi railleur, aussi puissant que l'esprit même du texte. Or, s'il est des affinités dans le monde de la grâce et de la fantaisie, c'est évidemment entre Gavarni et l'auteur de ce livre. — Gavarni seul pouvait donc commenter à sa façon pleine d'élégance et d'humour les admirables feintes, les bouderies cauteleuses, les tristesses adorables, les joies malicieuses, et toute la DIVINE COMÉDIE de la Femme dans le duel de la vie conjugale.

Aussi, est-ce au talent si brillant et à l'observation si fine de Gavarni, que nous avons demandé, non pas une inutile traduction, mais un libre commentaire de l'œuvre de M. de Balzac. De cette façon, le Texte et le Dessin se compléteront mutuellement sans se répéter. — Une scène de l'écrivain s'illuminera d'une boutade de l'artiste, et une satire de celui-ci se développera dans une pensée de celui-là. Le vrai titre de cette publication devrait donc être : LA VIE CONJUGALE *écrite et dessinée en partie double*, par MM. DE BALZAC et GAVARNI.

Ajoutons que si les maris de Paris doivent trouver ressemblant le tableau qui est tracé ici et à leur usage, des petites infortunes de leur vie conjugale, il est probable que les maris de province pourront s'y reconnaître à leur tour dans plus d'un passage. Toutes les femmes, en effet, ne sont-elles pas un peu des Parisiennes pour leurs maris ?

Nous publierons prochainement, et dans le même format, un nouvel ouvrage de M. *Henry Monnier*, sous le titre de PARIS A L'ÉGLISE.

Dans ces nouvelles études de la vie bourgeoise qui respectent, il n'est pas besoin de le dire, le fond en même temps que la forme de nos croyances, qui n'atteignent que les interprétations ridicules qu'en fait tous les jours l'ignorance, le spirituel auteur des scènes populaires a traduit, ridicule par ridicule, toutes les tribulations, toutes les misères, petites ou grandes, toutes les médisances intimes qui entourent les actes solennels de la vie, depuis le baptême jusqu'à l'extrême-onction. La vérité des portraits, la naïveté étourdissante des dialogues, le naturel à la fois effrayant et comique des situations, toutes les qualités d'artiste et d'observateur de M. Monnier, se rencontrent au plus haut degré dans *Paris à l'église*.

Illustré par M. Henry Monnier, dont le dessin n'a pas moins d'originalité que l'esprit, ce livre sera une des plus amusantes satires, une des comédies de mœurs les plus admirablement vraies de notre temps, et continuera la série d'études de mœurs parisiennes que nous avons commencée par la publication de *Paris dans l'eau* et de *Paris à table*, actuellement en cours de publication.

NOTES.

Aux 17 volumes de l'édition Furne, reproduits en fac-similé, succèdent les œuvres de Balzac non contenues dans cette édition et publiées ici dans un nouvel établissement scientifique des textes. C'est dire que pour chacune d'elles, nous repartirons des sources mêmes laissées par Balzac après sa mort.

Sauf cas particuliers (éditions posthumes, inédits, etc.), notre principe de publication est la reproduction rigoureuse du dernier état des textes publiés du vivant de l'auteur. Ces textes de base ainsi que les documents de contrôle et de vérifications sont indiqués. Les coquilles typographiques et fautes manifestes sont corrigées. Les cas douteux de lecture ou d'interprétation sont signalés en notes.

Parmi les anomalies que nous avons relevées au cours des volumes précédents, nous signalons ici une fois pour toutes les cas les plus fréquents :

Orthographe particulière de Balzac ou de son temps : wisth ou wisk pour *whist*, laissez-aller pour *laisser-aller*, chassez-croisez pour *chassé-croisé*, long-temps pour *longtemps*, paroxisme pour *paroxysme*, rhythme pour *rythme*, piége, collége, arpége pour *piège*, *collège*, *arpège ;* graphies anciennes : paschal pour *pascal*, harmonier pour *harmoniser*, cen dessus dessous pour *sens dessus dessous*.

Avec l'excuse de l'héritage des siècles passés, Balzac double ou dédouble les consonnes avec une désinvolture que les typographes ne semblent pas toujours remarquer : allanguie pour *alanguie*, clientelle pour *clientèle*, codicile pour *codicille*, ensorcèle pour *ensorcelle*, envellope pour *enveloppe*, falotte pour *falote*, frippe pour *fripe*, furetta pour *fureta*, harcelle pour *harcèle*, jetter pour *jeter*, pate pour *patte*, naperon pour *napperon*, etc.

Selon une habitude du temps, Balzac accorde le verbe avec son dernier sujet : La multiplicité des causes et le nombre de jets *explique* la création. Puis il écrit : C'est des lacs pour *ce sont* des lacs, tout nues pour *toutes* nues, affaire tout judiciaire pour affaire *toute* judiciaire. Il préfère souvent le participe présent à l'adjectif qualificatif : l'actrice toujours souriant, plutôt que : l'actrice toujours *souriante*.

Balzac ne répugne pas à employer parfois quelques anglicismes : *partner*, *comfort*, *comfortable*, *spleen*, etc. Ses expressions latines, comme souvent à cette époque, sont accentuées : *ultrà*, *ergò*, *vice versâ*, *meâ culpâ*, etc.

Nous ne relevons pas les graphies trop souvent fautives des noms propres cités par Balzac, mais remarquons ici qu'il écrit généralement *Roberspierre*, *Shakspeare*.

Signalons aussi que Balzac, ou les typographes, oublie le plus souvent de souligner, ou de mettre en italique, les titres des œuvres citées dans le texte. Enfin nous avons renoncé à signaler chaque fois l'emploi fautif du point d'interrogation ou d'exclamation.

Le lecteur attentif aura remarqué combien Balzac enrichit de néologismes son vocabulaire : *bénévolence*, *chafrioler*, *chanteronner*, *compatissance*, *impressible*, *improbe*, *inexpériente*, *signifiance*, *somnolescence*, etc.

Page de garde du début.

Le fac-similé du *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »*, dressé par Balzac en 1845, est publié ici pour la première fois.

Balzac qui l'avait fait composer typographiquement en avait découpé et collé deux fragments sur les pages de garde des t. 1 (en fin) et 5 (en tête) du « Furne corrigé ». Mais bien que reproduit plus ou moins fidèlement dans diverses publications, depuis les articles d'Amédée Achard (*l'Époque*, 22 mai 1846 et *l'Assemblée nationale*, 25 août 1850), le texte original semblait perdu (cf. t. 1, p. 48 des *Transcriptions et notes*). En procédant à des classements à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, en septembre 1966, Roger Pierrot en a retrouvé 6 exemplaires maintenant conservés sous la cote A 245 bis. Nous en donnons le fac-similé aux dimensions exactes de la justification typographique originale.

PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

Page 1.

1. Le texte de base pour l'établissement de notre texte est celui d'un exemplaire de l'édition Chlendowski (1845), portant des corrections manuscrites de Balzac et conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 185. L'édition Roux et Cassanet (1846) ne tient pas compte de ces corrections. Pour la fin du texte nous avons imprimé le passage terminal du *Diable à Paris* (t. 1, p. 211), qui a peut-être été oublié par Balzac pour les éditions et dont la suppression ne se justifie guère. Cf. plus loin, note 2 de la p. 155. Notons que cette fin est également reproduite dans *Paris marié. Philosophie de la vie conjugale* (Hetzel, 1846, pp. 82-84).

Les *Petites misères de la vie conjugale*, qui ne sont pas mentionnées dans le Catalogue de 1845 (cf. en tête de ce volume), devaient faire partie de la *Physiologie du mariage*. C'est d'ailleurs sous le double titre *Physiologie du*

mariage, *Petites misères de la vie conjugale* qu'elles ont été publiées, en 1846, chez Roux et Cassanet.

Le texte des *Petites misères de la vie conjugale* a été établi par Jean A. Ducourneau.

Page 3.

1. Ou en latin, *avi* et *atavi :* aïeux et quadri-aïeux.

Page 4.

1. « Petite lame, fil d'or, d'argent tortillé sur un laiton. » (Boiste.) Balzac l'emploie déjà, notamment dans *Eugénie Grandet* (t. 5), *le Père Goriot* (t. 9). Cf. les notes de ces œuvres.

Page 7.

1. C'est-à-dire : rendu inutiles les travaux de trois années.

Page 8.

1. Cf. plus loin la note 2 de la p. 635.

Page 22.

1. Ou plus correctement : coquette. Cajoler.

Page 24.

1. Lingot brut, tel qu'il est sorti de la fonte.

Page 25.

1. Décret de la Diète germanique, du conseil aulique ou de toute autre assemblée de ce genre.

2. Conseil gouvernemental établi dans les principales villes de Suisse, pour expédier les affaires d'un intérêt local et pour discuter les questions avant qu'elles soient soumises à la Diète.

Page 26.

1. Robert Macaire et son complice Bertrand, les deux escrocs de la pièce de Benjamin Antier, *Robert Macaire*. Frédérick Lemaître y interprétait le rôle principal.

Page 27.

1. *Moyen terme.*

2. Jusqu'ici le fils de Caroline et d'Adolphe se prénommait comme son père. Plus loin il sera de nouveau appelé Adolphe.

Page 31.

1. Graphie presque habituelle chez Balzac. Cependant, plus loin (p. 127, ligne 15), on trouve : *châle*.

Page 36.

1. Allusion au conte de La Fontaine, *Pâté d'anguille* (IV, 11).

Page 40.

1. Le dictionnaire de Boiste recense le masculin de ce mot : moustiquier. Celui de Bescherelle mentionne bien *moustiquière* en renvoyant à la définition de *moustiquaire*.

2. Balzac veut sans doute dire : *tintinnabuler*, qui signifie : produire un son de clochettes.

Page 41.

1. Mot d'origine chinoise qui désigne un petit cylindre de coton cardé entouré d'une bandelette de toile, que l'on brûle sur la peau pour cautériser une plaie. Balzac l'emploie notamment dans *l'Auberge rouge* (t. 15), la *Physiologie du mariage* (t. 16), *le Cousin Pons* (t. 17). Cf. les notes de ces œuvres.

Page 42.

1. En rhétorique : expressions employées dans un sens figuré.

Page 48.

1. Edme Champion qui distribuait les aumônes et la soupe à ses pauvres, vêtu d'un petit manteau bleu. Balzac y fait déjà allusion dans *la Cousine Bette* (t. 17, p. 270, ligne 27) et dans *les Petits bourgeois* (t. 18, p. 178, ligne 15).

Page 49.

1. C'est le titre primitif de *la Duchesse de Langeais : Ne touchez pas la hache*. Ces paroles furent prononcées par Charles Ier, roi d'Angleterre, au moment de son exécution, en 1649.

Page 50.

1. Exemple, que l'on rencontre souvent chez Balzac, de l'accord avec le dernier sujet seulement. Cf. aussi plus loin, p. 61, ligne 37.

Page 51.

1. La nosographie est la classification et la description des maladies.

Page 53.

1. Qui ne contient pas d'eau.

Page 58.

1. Période ajoutée à celle qui pourrait finir un morceau de musique, mais qui ne le terminerait pas avec autant d'éclat. Cf. plus loin, la note 2 de la p. 152.

Page 61.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 50.

Page 65.

1. Balzac oublie parfois la particule de ce nom au cours du récit.

Page 69.

1. Nom donné aux étagères et collections de curiosités. Littré précise qu'à Dunkerque il y avait un quartier affecté à la vente des objets en ivoire et autres curiosités. A Paris existait, à l'angle des rues Ménars et Richelieu, une boutique de bibelots à l'enseigne du *Petit Dunkerque*. Balzac l'emploie déjà, notamment dans *la Cousine Bette* (t. 17). Cf. les notes de cette œuvre.

Page 72.

1. C'est-à-dire une figure et un ventre aussi ronds que la lune.

2. Terme du jeu de tric-trac qui signifie : oublier de marquer ses points ou en marquer mal à propos. Ici ce terme est employé pour : erreur.

Page 74.

1. Allusion ironique à la phrase célèbre de la première édition d'*Atala* : « Ses yeux modestement baissés, son nez aquilin, sa longue barbe, avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre. » Cette phrase fut supprimée par Chateaubriand dans la deuxième édition.

Page 75.

1. Le *trismus* est une sorte de tétanos partiel, borné aux muscles élévateurs de la mâchoire, qui occasionne le serrement des maxillaires accompagné d'un grincement de dents.

Page 77.

1. Dans *la Presse* du 2 décembre 1845 où commença à paraître la deuxième partie des *Petites misères de la vie conjugale*, une note, rédigée par Théophile Gautier, précédait cette préface :

« M. de Balzac a déjà fait, comme vous savez, la *Physiologie du Mariage*, un livre plein d'une finesse diabolique et d'une analyse à désespérer Leuwenhoeck et Swammerdam, qui voyaient des univers dans une goutte

d'eau. Ce sujet inépuisable lui a inspiré encore un livre charmant plein de malice gauloise et d'*humour* anglaise, où Rabelais et Sterne se rencontrent et se donnent la main à chaque instant, — les *Petites Misères de la Vie conjugale.* La première partie de cet ouvrage, qui a paru chez Chlendowsky, avec de spirituelles et comiques illustrations de Bertall, renferme tous les petits supplices intimes, les cent mille coups d'épingle que la femme peut infliger à son compagnon de boulet. On ne saurait rien imaginer de plus amusant, et à plus d'une page Bilboquet étonné dirait : *Ceci est de la haute comédie.* Celle que nous publions, et qui est inédite, fait pendant à la première ; seulement, les rôles sont intervertis : c'est la femme qui est le martyr. Tous les désappointements, les désillusions qu'un Adolphe fait subir à sa Caroline sont décrits avec cette exactitude impitoyable, ce style incisif comme un scalpel, et cette perspicacité de lynx qui n'appartiennent qu'à M. de Balzac. — Mais hâtons-nous de lui céder la place ; chacune de nos lignes est un vol fait au lecteur. »

Page 78.

1. Ou plus correctement : *conjugium.*

2. Farce divertissante d'Anseaume, dont Grétry composa la musique (1789).

Page 82.

1. *Un grand homme de province à Paris,* titre de la deuxième partie d'*Illusions perdues* (t. 8, pp. 119-393). Quelques mois après la publication de ce chapitre des *Petites misères de la vie conjugale* dans *la Presse* (2 décembre 1845), Balzac publiera dans *le Courrier français* (avril 1846), un épisode intitulé *la Comédie gratis* consacré à Chodoreille. Cet épisode sera inséré dans *le Provincial à Paris (les Comédiens sans le savoir)*, en 1848, sous le titre *Un grand littérateur.* C'est ce texte que nous avons publié au t. 12, pp. 31-34 des *Transcriptions et notes.*

Page 83.

1. Il s'agit d'H. de Latouche et de l'article intitulé *la Camaraderie littéraire* qu'il publia dans la *Revue de Paris,* en octobre 1829. Cf. plus loin, p. 710, lignes 3-12.

Page 84.

1. Personnage de *Tristram Shandy* de Sterne.

2. *La Presse* (2 décembre 1845), les éditions Chlendowski, Roux et Cassanet, impriment ici : *titulaires* qui ne peut avoir aucun sens. Nous pensons qu'il s'agit d'une mauvaise lecture du premier typographe et que cette erreur a échappé à la relecture de Balzac. Nous prenons la liberté de corriger ainsi la phrase : « ce que les libraires appellent le bonheur ». Bien souvent Balzac s'est plaint de l'incompréhension des libraires (c'est-à-dire des éditeurs) qui jugent une grande œuvre comme une réussite hasardeuse, un « bonheur » de l'écrivain. Pour lui, — il le dit plus loin, non sans une amère ironie — « ce bonheur, c'est la volonté, le travail continu, le mépris de la

renommée obtenue facilement, une immense instruction et la patience ». C'est aussi la souffrance du créateur et il en savait quelque chose. A la fois le sens, la position de Chodoreille, les libraires cités à la page précédente (ligne 25), tout concourt à justifier, nous semble-t-il, notre correction. On trouvera d'ailleurs dans ce volume, notamment dans les Préfaces, maints passages où Balzac prend à parti les libraires.

3. Note de *la Presse* du 2 décembre 1845 : « Caroline est, dans le livre, le type de la femme, comme Adolphe est celui du mari ; l'auteur a pris, pour les maris et pour les femmes, le parti que les journaux de modes ont pris pour les robes en créant une *figurine.* »

Page 85.

1. L'édition Roux et Cassanet imprime : « née Heurtaut-Viviers ». On notera que plus loin (p. 90) ce nom est orthographié : « Heurtault ».

Page 86.

1. Allusion à l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas*. Cf. plus loin, la note 3 de la p. 474.

Page 89.

1. C'est-à-dire : de bas-bleu.

Page 90.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 85.

2. Allusion ironique à la « naissance » d'Émile de Girardin. Mais dans *la Presse* du 3 décembre 1845, la phrase s'arrête plus haut, après le mot *récemment.*

Page 94.

1. *L'École des femmes*, acte II, scène 5.

2. Cf. note 2 de la p. 709.

3. Cf. *Autre étude de femme* (t. 2, pp. 441-450). Le début de *la Femme comme il faut*, publiée dans le tome I des *Français peints par eux-mêmes*, en 1840, a été inséré dans *Autre étude de femme*. Cf. t. 2, pp. 441-449.

Page 96.

1. Dents incisives qui, larges et plates, ont la forme d'une petite pelle. (Familier.)

Page 100.

1. Discours de Cicéron contre Catilina.

2. Discours de Démosthène contre Philippe, roi de Macédoine, et par extension ceux de Cicéron contre Marc Antoine.

3. Cette réplique n'existe ni dans l'édition Chlendowski ni dans celle de Roux et Cassanet. Nous l'avons rétablie grâce au texte de *la Caricature* du 22 décembre 1839 où elle figure. Balzac ne s'est pas aperçu de sa disparition non plus que les éditeurs modernes.

Page 102.

1. De *la Presse* du 3 décembre 1845 aux éditions Chlendowski et Roux-Cassanet on lit : *gouvernement.* Il semblerait que gouver*neur* convienne mieux. L'édition Houssiaux corrige.

Page 106.

1. *Petite colombe.*

Page 107.

1. Allusion à la célèbre affaire Lafarge où l'on jugea Marie Capelle accusée d'avoir empoisonné son mari à l'arsenic (1840).

Page 109.

1. Note de *la Presse* du 4 décembre 1845 :

« Dans le livre, l'ami de la maison est intitulé Ferdinand, comme Adolphe est le mari, comme la femme est Caroline. Sans ces précautions, les cas sont si semblables à ce qui se passe dans plusieurs ménages, qu'on aurait trouvé des personnalités dans un ouvrage seulement théorique. »

Page 113.

1. C'est la graphie habituelle de Balzac pour ce mot. On rencontre cependant *paroxysme* (cf. p. 125, ligne 5).

Page 114.

1. Dans les années 1820, la famille Balzac habitait Villeparisis. Honoré, alors apprenti littérateur et imprimeur à Paris, faisait parfois le trajet entre la capitale et Villeparisis.

Page 117.

1. Balzac, sans doute par distraction, avait écrit *Angélique.*

2. Chaussures découvertes à ligatures attachées à la semelle et enroulées autour de la jambe.

Page 121.

1. Rouelles grasses de veau.

Page 122.

1. Ou *funghi trifolati*, petits champignons frits dans du beurre.

2. Allusion à l'imprimeur strasbourgeois Silberman, ami de Balzac et passionné d'entomologie.

3. *A partir d'un seul exemple, apprends à les connaître tous.*

Page 124.

1. Note de *la Presse* du 5 décembre 1845 :

« L'auteur a établi, dans la partie déjà publiée de cet ouvrage, ce qu'est l'affaire Chaumontel. Bertall, ce spirituel dessinateur, a finement montré le mari dans un rendez-vous pris pour traiter l'affaire Chaumontel. La scène est dans un cabinet particulier, chez Véry. L'affaire Chaumontel est expliquée le verre en main, au dessert, par une *agréée.* L'affaire Chaumontel est le prétexte éternel pris par les maris. Généralement, quand le mari rend compte de sa journée le lendemain, il a toujours manqué des créanciers au rendez-vous pris pour terminer. — On ne sait pas où sont les pièces — une autre fois, le syndic est absent. — On soupçonne les gens d'affaires d'avoir un intérêt à faire traîner l'affaire Chaumontel. — On ne veut pas non plus ruiner Chaumontel, etc., etc. »

L'illustration de Bertall dont parle Balzac est située à la p. 135 de l'édition Chlendowski, au chapitre *la Misère dans la misère* (première partie des *Petites misères de la vie conjugale*).

2. Cf. plus haut, p. 55.

Page 125.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 113.

2. Margherita Cogni, boulangère de son état.

Page 127.

1. Petit chapeau de femme très à la mode vers 1845.

Page 128.

1. L'air de la calomnie dans *le Barbier de Séville* de Rossini. Lapsus pour *calunnia.* Mais Balzac confond : c'est don Basile qui chante cet air et non Bartolo.

Page 134.

1. Cf. plus haut, p. 30.

Page 138.

1. Cf. plus haut, p. 55.

Page 139.

1. Autrement dit la méninge. C'est la plus extérieure des trois membranes qui enveloppent le cerveau et la moelle spinale. Elle est dite *dure* à cause de sa résistance, et *mère* parce qu'on croyait qu'elle formait, par ses prolongements et ses expansions, toutes les membranes du corps.

Page 141.

1. Nous avons cependant lu plus haut, p. 103, que Mme de Fischtaminel se plaint de l'oisiveté de son mari qui ne la quitte pas de « toute la sainte journée !... »

2. Cf. la note ci-dessus.

Page 142.

1. Opéra en 5 actes, paroles de Scribe et Germain Delavigne, musique de Meyerbeer (1831).

Page 143.

1. Divinités mystérieuses de la haute antiquité, adorées en Égypte, en Phénicie, en Asie Mineure et en Grèce.

Page 144.

1. Mauvais cheval de louage. Substantif familier et peu usité.

Page 149.

1. *La Presse* du 7 décembre 1845 imprime : *ton*. Les éditions Chlendowski et Roux-Cassanet : *son*. Ferdinand étant le cousin d'Adolphe, et non celui de Caroline, il faudrait lire : *mon*.

2. Nom donné, à Paris, aux voitures publiques du genre omnibus.

Page 150.

1. *Dernier argument.*

Page 151.

1. Ou plus correctement : *felicità*.

Page 152.

1. En musique la *strette* est comparée à un dialogue pressé et véhément.

2. Cf. la note de la p. 58.

3. *Petit duo.*

Page 154.

1. Saint Joseph était charpentier de son état et utilisait la besaiguë, outil de fer, taillant par les deux bouts, dont l'un est en bec d'âne et l'autre en ciseau.

2. La question qui suit, posée par « la jeune personne », ainsi que la réponse de sa mère, ne figurent pas dans l'édition Chlendowski. Elles se trouvent dans le texte du *Diable à Paris* (I, 210). Cf. plus loin, la note 2 de la p. 155.

Page 155.

1. A mi-voix. Cf. plus loin, p. 376, ligne 31.

2. Le texte de l'édition Chlendowski, que nous avons suivi, se termine ici. Celui du *Diable à Paris* (t. I), après un petit filet au bas de la p. 210, continue sur toute la hauteur de la p. 211. Comme nos prédécesseurs, nous publions cette suite dont on comprend mal la suppression dans les éditions Chlendowski, Roux et Cassanet. Ajoutons que *Paris marié* publie également ces quelques lignes finales.

PATHOLOGIE DE LA VIE SOCIALE.

Page 157.

1. Nous avons groupé sous ce titre, qui est celui du troisième volet des *Études analytiques*, quatre textes publiés en 1830, 1833 et 1839, qui correspondent à la définition de *Pathologie de la vie sociale* donnée par Balzac (cf. p. 545, dernier paragraphe). Ce prolongement de *la Comédie humaine*, nous l'avions tenté pour la première fois avec Albert Béguin, en 1952, dans une édition partielle des Œuvres de Balzac. Nous avons exclu de cette réunion la *Physiologie de la toilette* dont nous savons, aujourd'hui, qu'elle a pour auteur Eugène Boutmy. Bien que d'autres monographies de Balzac écrites au début de sa vie d'écrivain eussent pu entrer dans le cadre de cette *Pathologie de la vie sociale*, il eût été hasardeux, ici, d'aller au-delà de notre choix. On trouvera ailleurs, dans notre édition des *Œuvres complètes illustrées*, les autres essais analytiques de Balzac.

Les textes de la *Pathologie de la vie sociale* ont été établis par Jean A. Ducourneau.

DES MOTS A LA MODE.

Page 159.

1. Ce texte a paru dans *la Mode* du 22 mai 1830. Balzac avait conservé un jeu de bonnes feuilles de cette publication, collées et prêtes pour une édition future, peut-être pour la *Pathologie de la vie sociale*. C'est ce jeu de la Bibliothèque Lovenjoul (A 224, fol. 82-87) que nous utilisons pour notre édition. Cf. la note 2 ci-dessous.

2. Ce sous-titre, qui ne figure pas dans *la Mode* du 22 mai 1830, est un ajouté manuscrit de Balzac sur A 224, fol. 82.

3. Groom de très petite taille.

Page 160.

1. Allusion à la fable de La Fontaine, *le Singe et le dauphin* (*Fables*, IV, 7).

Page 161.

1. Orthographe souvent employée par Balzac, notamment dans les divisions en dixains des *Contes drolatiques*.

2. C'est-à-dire : magique.

Page 162.

1. Roman étrange et fantastique de Jules Janin (1837).

2. Graphie de Balzac. On la retrouve plus loin, p. 284, ligne 31.

3. Apostrophe d'Hernani à don Gomez et que le public entendit : *vieil as de pique* le soir de la célèbre bataille d'*Hernani*. Elle déclencha un tonnerre de vociférations.

Page 163.

1. Balzac avait publié les premières *Scènes de la vie privée* chez Mame en 1830 et ne manque pas de le rappeler discrètement. Les *Scènes populaires* sont de son ami Henri Monnier ; *les Mauvais garçons*, roman historique de Barbier et Royer ; *les Deux fous*, autre roman historique, de Paul Lacroix. Ces ouvrages ont été publiés en 1830.

Page 164.

1. La mode libérale s'était emparée du nom célèbre de l'homme d'État bolivien qui venait de mourir (1830). Un bolivar était une sorte de chapeau, mais ce mot désignait aussi une « fantaisie remplissant l'usage de flanelle de santé ».

Page 165.

1. Allusion au *Lac* de Lamartine. Les poètes lakistes avaient chanté les lacs du nord de l'Angleterre ; et, parmi eux, Coleridge et Southey.

2. Coquille typographique dans *la Mode* qui écrit : a reçu.

TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE.

Page 166.

1. Le *Traité de la vie élégante* a été publié dans *la Mode* des 2, 9, 16, 23 octobre et 6 novembre 1830. Un exemplaire de bonnes feuilles, portant quelques corrections manuscrites de Balzac, est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 224, fol. 32-81. C'est ce jeu que nous avons utilisé pour notre édition en lui ajoutant toutefois un début du § II composé pour *la Mode* mais non utilisé. Cf. plus loin, les notes des pp. 205 et 209.

2. *L'esprit est le moteur de la matière* (*Énéide*, VI, 727).

Page 168.

1. Forme elliptique employée pour désigner une voiture de remise ou de louage.

2. Allusion au vers de Dante : *Per me si va nella città dolente* (*Par moi l'on va dans la cité dolente*) — *La Divine comédie, Enfer*, III, 1). On la rencontre souvent dans *la Comédie humaine*, notamment dans *Adieu* (t. 15), *les Proscrits* (t. 16), *les Petits bourgeois* (t. 18). Cf. les notes de ces œuvres.

3. De la mode.

Page 169.

1. C'est-à-dire : l'Opéra-Comique.

Page 170.

1. Calèche de voyage très légère. L'orthographe de Balzac est douteuse.

Page 171.

1. Correction de Balzac sur A 224, fol. 38. Le texte de *la Mode* était : « notre honorable ami E. de G. », c'est-à-dire Émile de Girardin. Cf. aussi plus loin, pp. 181 et 182.

Page 172.

1. Allusion au proverbe : « Partage de Montgommeri, tout d'un côté et rien de l'autre. » Nous l'avons déjà rencontrée, notamment dans *Illusions perdues* (t. 8) et dans *les Petits bourgeois* (t. 18). Cf. les notes de ces œuvres.

2. Coussin pour s'asseoir ou se mettre à genoux à l'église.

3. *Mortiers :* Espèce de bonnets ronds de velours noir, bordés de galon d'or que portent certains magistrats. *Simarres :* Sortes de robes que revêtent aussi les magistrats.

Page 173.

1. « Se réjouir, se moquer de quelqu'un. » (Boiste.) Ce verbe semble avoir servi à Balzac pour former le nom de Gaudissart. On le rencontre ailleurs, notamment dans *la Fille aux yeux d'or* (t. 9). Cf. les notes de cette œuvre.

2. Arrière, Satan (*Matthieu*, IV, 10).

Page 175.

1. Catherine et Marie de Médicis.

2. Anne et Marie-Thérèse d'Autriche.

3. Le *citoyen romain.*

4. Ou plutôt : l'homme noble.

Page 177.

1. Gentilhomme qui réunissait les titres nécessaires pour porter la bannière à l'armée.

2. Petit coquillage qui tenait lieu de monnaie dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique.

3. C[e] q[ui] e[st] à d[émontrer]. La p. 12 est un renvoi au numéro de *la Mode* du 2 octobre 1830 qui correspond à nos pp. 171-172.

Page 180.

1. Cf. plus haut, la note 2 de la p. 166.

2. Voiture légère à deux roues.

3. Correction de Balzac sur A 224, fol. 49. Texte de *la Mode :* « notre honorable ami L.-M. », c'est-à-dire Lautour-Mézeray, ami de Balzac, dont il sera question nommément dans la *Théorie de la démarche*, pp. 210 et 234.

Page 181.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 171. Ici Balzac supprime les initiales « E. de G. », mais oublie de les remplacer par « A-Z. » comme p. 171.

2. C'est-à-dire, autrefois, le bétail. Il avait pour pluriel bestiaux qui est, aujourd'hui, celui de bétail.

Page 182.

1. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 181.

Page 184.

1. *L'un et l'autre égaux.*

Page 185.

1. Sir William Craddock.

Page 189.

1. La *Monographie de la vertu* ne fut jamais rédigée. Balzac en cite souvent des extraits en exergue à des œuvres qu'il publie, notamment à *l'Élixir de longue vie* dans la *Revue de Paris* du 24 octobre 1830.

Page 190.

1. Balzac changera d'opinion. Dans la dédicace de *la Cousine Bette* il écrit : « Tout est double, même la vertu. » Cf. t. 17, p. 2, ligne 7 de la dédicace.

Page 191.

1. Correction de Balzac sur A 224, fol. 61. Texte de *la Mode :* « au ciseau des Cortot ou des David ? »

2. Sans doute Mme Amable Tastu, célèbre poétesse bien oubliée aujourd'hui.

Page 192.

1. On rencontre ce célèbre astrologue, auteur du fameux Almanach de Liége, dans *les Petits bourgeois* (t. 18, p. 224, ligne 13).

Page 193.

1. C'est-à-dire : des économies.

2. *Toujours prêt.*

3. *S'il est permis de comparer les grandes et les petites choses. (Si parva licet componere magnis).* Citation incorrecte de Virgile (*Géorgiques*, IV, 176), que Balzac déforme d'une façon différente dans la préface de *César Birotteau.* Cf. plus loin, p. 719.

Page 194.

1. *Sans quoi rien n'est possible.*

Page 198.

1. Les 2 aphorismes annoncés sont, en réalité, au nombre de 5.

Page 199.

1. Dictionnaire de poche.

Page 202.

1. Correction de Balzac sur A 224, fol. 73. Texte de *la Mode :* « Nous devons à M. Auger, jeune écrivain ».

2. Coiffure imitée de celle des bustes de l'empereur Titus, cheveux courts et petites mèches aplaties sur la tête.

3. Sorte de bourrelet que les femmes plaçaient immédiatement au-dessous de la taille.

4. Néologisme de Balzac pour désigner les spécialistes de la mode.

Page 203.

1. Vêtement que l'on plaçait sur la cotte d'armes.

2. Art de l'harmonie entre le vêtement et celui qui le porte.

Page 204.

1. Les signes extérieurs que l'on remarque dès l'abord et qui ne trompent pas.

Page 205.

1. Pour le § II, voir plus loin la note de la p. 209. Les paragraphes suivants annoncés ici n'ont jamais été rédigés, malgré les nombreuses notes prises par Balzac.

Page 209.

1. Le *Traité de la vie élégante* se terminait ainsi, dans *la Mode* du 6 novembre 1830, malgré une note précisant : « La prochaine livraison contiendra la suite de ce chapitre ». Nous publions un fragment inédit de cette suite qui avait été composé pour *la Mode* et qui porte des corrections de Balzac. Il est constitué par le début du § II annoncé p. 205. Ce fragment est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul (A 224, fol. 6).

THÉORIE DE LA DÉMARCHE.

Page 210.

1. Nous suivons le texte de la *Théorie de la démarche* publié dans *l'Europe littéraire* des 15, 18, 25 août et 5 septembre 1833. Quelques fragments du manuscrit sont conservés à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 221. L'un des feuillets de ce manuscrit, relié par erreur dans le dossier A 166 (fol. 33), nous a permis d'apporter des précisions sur deux personnages que Balzac cite par leur initiale. Cf. plus loin, notes 1 des pp. 230 et 231.

2. Cf. dans *Louis Lambert*, t. 16, p. 150 (lignes 5-9), le texte de cet exergue légèrement différent de celui que cite ici Balzac.

3. C'était ce que nous appelons aujourd'hui la Publicité qui faisait alors ses premiers pas. César Birotteau dira d'Anselme Popinot qu'il a inventé l'annonce éternelle. Cf. t. 10, p. 348, ligne 36.

Page 211.

1. *Des pantoufles des anciens*, dans l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux* (1830).

Page 212.

1. *De la démarche !...*

Page 213.

1. Virgile. *Énéide*, I, 405.

Page 214.

1. Dans le *Contre Panétète* (981).
2. Dans les *Caractères* (III, 2).
3. Cf. plus haut, la note 2 de la p. 177.

Page 215.

1. C'est-à-dire : appliquent avec force.

Page 216.

1. Brin d'herbe.
2. Allusion au poète grec Lycophron, quelque peu confus et obscur.

Page 217.

1. Ou plus exactement : Fust. Il s'agit de Jean Fust, l'associé de Gutenberg. Balzac avait déjà fait la même confusion dans *Illusions perdues.* Cf. t. 8, p. 10 des *Transcriptions et notes*, la note 1 de la p. 423.

Page 218.

1. Renflé, boursouflé.
2. Abandonner, renoncer.
3. Décortiqué.
4. Ouvrière qui sépare fil à fil d'un galon, d'une étoffe, l'or et l'argent qui recouvrent la soie.

Page 221.

1. *De tant de battements de cœur.* C'est le premier vers de la cabaletta finale de *Tancrède*, opéra de Rossini.

Page 223.

1. Indifférent.
2. Ou plus correctement : *De motu animalium.*

3. « Avez-vous lu Baruch ? » est la question, devenue célèbre, que posait La Fontaine lorsqu'il eut découvert ce prophète.

Page 224.

1. *Moïse en Égypte*, opéra de Rossini. Cf. *Massimilla Doni*, t. 15, p. 1.

Page 226.

1. Allusion aux *Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*.

2. Ou plus exactement : le médecin naturaliste Mayranx, qui sert de modèle au docteur Mayraux dans *Illusions perdues* (cf. t. 8, p. 176), ami de Louis Lambert et membre du *Cénacle* (cf. t. 16, p. 167).

Page 230.

1. Sous cette initiale on a désigné tantôt le financier Ouvrard, tantôt le banquier Odier. Sur son manuscrit A 166, fol. 33, Balzac a écrit : « O.....d », ce qui permet de penser qu'il s'agit bien d'Ouvrard.

Page 231.

1. Leçon du manuscrit A 166, fol. 33 : « S...n ». Il s'agit d'Armand Séguin (1765-1835), chimiste, économiste et financier. Il découvrit le moyen de tanner le cuir en trois semaines et exploita son procédé dans deux grandes tanneries, l'une située près de Nemours et l'autre dans l'île de Sèvres. Pendant la Révolution il amassa une fortune considérable et participa à l'avance de 2 millions qu'Ouvrard fit au premier consul après le 18 brumaire, puis à celle de 150 millions faite en 1804. Il n'est pas impossible que Balzac se soit inspiré des idées scientifiques et financières de Séguin dans plusieurs œuvres de *la Comédie humaine*, notamment dans *les Employés*.

2. Allusion au personnage du *Marchand de Venise* de Shakespeare.

Page 233.

1. Ou plutôt : ces 2 axiomes.

Page 235.

1. Dans la *Physiologie du goût*, Méditation XXI, *De l'obésité*, où Brillat-Savarin écrit : « Je n'ai pas toujours regardé mon ventre comme un ennemi redoutable ; je l'ai vaincu et fixé au majestueux. » (Édit. Charpentier, 1839, p. 247.) Le baron Hector Hulot maintenait aussi son ventre « au majestueux ». Cf. *la Cousine Bette*, t. 17, p. 40, lignes 11-13.

Page 237.

1. Lame de baleine, de bois ou de métal qui maintient la rigidité du devant des corsets.

Page 238.

1. Docteurs juifs qui lisent et expliquent les textes de la Bible.

2. *Voilà*.

Page 239.

1. Nous disons aujourd'hui : *corsetée.* Les dictionnaires de Boiste, Bescherelle et Littré ne recensent ni l'un ni l'autre de ces verbes avec l'acception donnée ici par Balzac. Cf. aussi plus loin, p. 419, ligne 24.

Page 240.

1. Balzac fait une confusion avec le narrateur qui arrive « le nez au vent » (p. 378) et M. Villemain qui « avait la tête penchée et le menton à l'ouest » (p. 382). Cf. *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, éd. Charpentier, 1839.

Page 246.

1. C'est toujours ainsi que Balzac cite cette pensée de Rousseau mais le texte exact est : « Si [la Nature] nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer, que l'état de réflexion est un état contre Nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. » *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* 1re partie. Cf. aussi plus loin, p. 565, ligne 29 et p. 595, lignes 37-38.

Page 249.

1. La vie humaine.

Page 250.

1. *Il y a une mesure en tout.*

Page 251.

1. *Tout est vanité.*
2. Allusion à l'oracle de la dive bouteille. (*Pantagruel,* livre V.)

TRAITÉ DES EXCITANTS MODERNES.

Page 252.

1. Le texte de base pour notre établissement est celui d'un jeu d'épreuves corrigées par Balzac conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 225, fol. 1-15. Il s'agit sans doute d'une composition faite pour une deuxième édition de ce *Traité* chez Charpentier. Les corrections manuscrites de Balzac ont été utilisées seulement dans la publication faite à la suite des *Paysans,* chez de Potter, en 1855. Elles sont reprises ici pour la première fois, à l'ex-

ception de deux corrections aux aphorismes VII et VIII qui figurent, on ne sait pourquoi, dans l'édition Conard.

2. Cf. plus loin, p. 272.

Page 256.

1. Gras de cadavres d'animaux après décomposition dans la terre ou dans l'eau.

Page 257.

1. *Et tous leurs semblables.*

2. *Aux Dieux inconnus.*

3. *La Pie voleuse (Gazza ladra)*, opéra de Rossini (1817).

Page 262.

1. C'était la devise du théâtre forain de Nicolet.

2. Simple cafetière en fer-blanc dont l'usage est encore pratiqué de nos jours.

Page 265.

1. La légende veut que Hercule ait défloré cinquante vierges en une seule nuit.

Page 267.

1. C'est en effet George Sand qui initia Balzac à la pratique du houka, lorsqu'il lui rendit visite, à Nohant, en février 1838. Il en parle longuement à M[me] Hanska dans une lettre du 2 mars de cette même année. Cf. *Lettres à Madame Hanska*, t. I, p. 588.

Page 270.

1. Espèce de bateau à vapeur, sans cheminée, en usage principalement en Russie. Cf. aussi plus loin, p. 505, ligne 34.

ÉBAUCHES POUR LA COMÉDIE HUMAINE.

Page 273.

1. Nous avons publié, dans le tome 18, trois œuvres inachevées de Balzac : *le Député d'Arcis*, *les Paysans* et *les Petits bourgeois*.

Nous recueillons ici 22 ébauches retrouvées dans les papiers de Balzac

ou publiées partiellement de son vivant. Toutes étaient destinées à prendre place dans *la Comédie humaine*. Nous les avons classées dans les différents « livres » des *Études de mœurs* ou dans les *Études philosophiques*, en suivant les indications plus ou moins précises données par Balzac. Pour les fragments mentionnés dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »*, dressé par Balzac en 1845 et reproduit en tête de ce volume, nous suivons l'ordre indiqué dans chaque livre ou partie ; les ébauches non mentionnées dans ce Catalogue sont publiées à la suite dans chaque série et dans l'ordre chronologique de composition. Nous avons exclu de ce volume les trop courts fragments de quelques lignes que nous donnons ailleurs, dans une division spéciale des *Œuvres complètes illustrées*.

Les textes de ces ébauches de *la Comédie humaine* ont été établis par Roger Pierrot et Jean A. Ducourneau qui ont également rédigé ensemble les notes de ces textes.

SŒUR MARIE DES ANGES.

Page 275.

1. Texte établi sur le manuscrit A 203, fol. 23-24 de la Bibliothèque Lovenjoul. Ce manuscrit est composé de deux feuillets numérotés 2 et 4 par Balzac. Au verso de chacun d'eux Balzac avait inscrit le titre de l'ouvrage et commencé un texte abandonné après quelques lignes. Nous transcrivons également le plus long de ces débuts abandonnés (A 203, fol. 23 v°).

Nous plaçons cette ébauche dans les *Scènes de la vie privée* selon les indications données par Balzac dans sa *Correspondance*.

2. Fin du texte du feuillet 23 v°.

3. Début du feuillet 23 (numéroté 2 par Balzac).

Page 276.

1. Fin du feuillet 23 (numéroté 2 par Balzac).

2. Début du feuillet 24 (numéroté 4 par Balzac, le feuillet 3 manque).

3. Accord habituel du verbe avec le dernier sujet.

Page 277.

1. Fin du feuillet 24 (numéroté 4 par Balzac).

PERDITA.

Page 278.

1. L'autographe de ce texte est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 203, fol. 11-13. Le premier feuillet porte non seulement le titre *Perdita*, mais aussi celui d'autres œuvres : *Le vieillard amoureux. Léon de Lora. Un gendre.* Les 2 derniers feuillets sont numérotés 1 et 2 par Balzac.

Nous avons très peu de renseignements sur cette ébauche qui date probablement de 1839. Nous la plaçons, sous toutes réserves, dans les *Scènes de la vie privée.*

Page 279.

1. Le manuscrit s'arrête au milieu du feuillet 13 (numéroté 2 par Balzac).

LA COMÉDIENNE DE SALON.

Page 280.

1. L'autographe portant ce titre et le texte est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 203, fol. 2 (numéroté 1 par Balzac).

Cette esquisse est à mettre en rapport avec *Une scène de boudoir* qui constitue maintenant le début d'*Autre étude de femme* (cf. t. 2, pp. 423-457). Nous la classons donc dans les *Scènes de la vie privée.*

Page 281.

1. Sans doute s'agit-il de la duchesse Diane de Maufrigneuse dont de Marsay fut l'amant. Cf. *les Secrets de la princesse de Cadignan*, t. 11, p. 86, ligne 29 et p. 96, lignes 29-30. Une autre duchesse a été aussi la maîtresse de l'ancien ministre, la duchesse Charlotte de ***. Cf. *Autre étude de femme*, t. 2, pp. 428 sq.

VALENTINE ET VALENTIN.

Page 282.

1. Le manuscrit autographe de cette ébauche, conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 237, se compose de 7 feuillets numérotés par Balzac.

Ce texte, écrit en février 1842, était destiné aux *Scènes de la vie privée.*

2. Balzac devait bien connaître la maison de Racine puisque lui-même habita le 17 de la rue des Marais-Saint-Germain (actuelle rue Visconti), où était installée son imprimerie, de 1826 à 1828.

Page 283.

1. Lapsus pour : à gauche. Balzac le corrige d'ailleurs un peu plus bas, ligne 33.

Page 284.

1. Graphie de Balzac déjà rencontrée p. 162, ligne 23.

Page 285.

1. Balzac indique ici de mettre un ajouté, mais il a écrit celui-ci dans la marge mutilée du feuillet 3. Cf. la note ci-dessous.

2. Le feuillet 3 est mutilé ; il manque une dizaine de lignes manuscrites qui devaient contenir le début du portrait de Peyrade.

3. Cf. plus loin, la note 2 de la p. 288.

4. Cf. plus loin, la note 2 de la p. 288.

Page 288.

1. Cf. la note 2 ci-dessous.

2. Lapsus de Balzac. Peyrade, en 1824, doit avoir soixante-huit ans. Cf. plus haut, p. 285 et ci-dessus, lignes 8-9.

3. Le feuillet 7 ne contient que les neuf lignes de ce dernier paragraphe.

LE PROGRAMME D'UNE JEUNE VEUVE.

Page 289.

1. Le manuscrit autographe, conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 197, se compose d'une page de titre et de 4 feuillets numérotés 1 à 4 par Balzac. La page de titre comporte en sous-titre : *Scènes de la vie privée.*
Cette œuvre esquissée pendant l'hiver 1843-1844 était destinée à compléter le t. 4 des *Scènes de la vie privée*, mais Balzac la remplaça finalement par *Modeste Mignon*. Cf. t. 4.

Page 290.

1. Petit chariot servant au transport des munitions.

Page 294.

1. Le texte s'arrête sur ce mot, au milieu du feuillet 4.

LA FEMME AUTEUR.

Page 295.

1. Le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 75, se compose d'une page de titre et de 16 feuillets numérotés par Balzac. Ce texte rédigé à Wierzchownia, à la fin de 1847, est postérieur aux différents plans de *la Comédie humaine*. Nous le plaçons, sous toutes réserves, dans les *Scènes de la vie privée*. Il peut s'agir de la réalisation tardive d'un vieux projet destiné à cette série : *Gendres et belles-mères*.

Page 297.

1. *Fruits de la guerre.*

Page 298.

1. *Sic* pour : *sportsmen*.
2. Roman épique de J.-F. Marmontel.

Page 299.

1. C'est-à-dire des Tuileries, résidence de la famille royale.

2. Allusion à George Sand.

Page 300.

1. Boiste ne reconnaît que *tête à tête.*

2. Cf. la note ci-dessous.

3. Pour la publication, Balzac aurait sans doute fait cesser l'ambiguïté entre la tenture et la concierge ci-dessus.

Page 302.

1. En septembre 1832, Balzac avait rédigé un « manuscrit assez long intitulé *Du Gouvernement moderne* » où il est question de l'impôt. Notons aussi que Théodose de la Peyrade avait écrit, pour Thuillier, un ouvrage intitulé *De l'Impôt et de l'amortissement.* Cf. *les Petits bourgeois*, t. 18, p. 252.

Page 305.

1. Balzac a hésité sur l'orthographe de ce nom qu'il écrit ainsi dans *Béatrix*, mais avec un *w* dans *la Cousine Bette* et *l'Initié.*

Page 306.

1. Il s'agit de « l'illustre Gaudissart », mais Balzac, ici, termine son nom avec un d.

Page 307.

1. C'est-à-dire de « marchandes à la toilette » dont le type le plus célèbre de *la Comédie humaine* est Jacqueline Collin, tante de Vautrin. Cf. *Splendeurs et misères des courtisanes*, t. 11, 12 et 18.

Page 308.

1. A partir d'ici, Balzac orthographie ainsi ce nom ; peut-être par attraction avec celui de Fanny Malvaut, femme de l'avoué Derville, dans *Gobseck.*

Page 310.

1. Le manuscrit s'arrête brusquement sur ce mot, le bas du feuillet 16 étant resté blanc.

LES HÉRITIERS BOIROUGE.

Page 311.

1. Le manuscrit autographe est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 91 ; il se compose de 10 feuillets numérotés par Balzac et d'un béquet collé sur le feuillet 1. Mentionné, dès 1833, pour figurer dans les *Scènes de la vie de province* au t. 5 des *Études de mœurs au XIXe siècle*, ce sujet est encore, en 1845, dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »* (n° 45), parmi les ouvrages à faire. Le fragment publié ici date probablement de 1836.

2. Bois de chêne fendu en menues planches, dont on fait des panneaux et des douves de tonneaux.

3. Pousser. Terme d'agriculture.

Page 312.

1. Dans le roman dont l'héroïne sera Ursule, le nom sera orthographié Mirouët. Cf. t. 5, p. 1.

2. Ouvrier qui travaille de ses mains et à la journée.

Page 313.

1. Le manuscrit (fol. 3) porte bien 1822, cependant Balzac précise ensuite que le père Boirouge « âgé d'environ quatre-vingt-dix ans » est né en 1742 ; il faudrait donc lire 1832. Mais on verra, p. 315, que Balzac situe le début de son histoire « vers la fin de l'année 1821 ». Il y a donc erreur de Balzac sur l'âge d'Espérance Boirouge et non sur la date de l'action.

Page 315.

1. On trouve déjà cette abréviation de *Châtelet* dans *la Vieille fille* (t. 7, p. 5, ligne 38) et dans *le Colonel Chabert* (t. 10, p. 4, ligne 38).

2. Balzac sur son manuscrit corrige *six* en *dix*, mais il oublie cette correction un peu plus bas, ligne 32.

3. Cf. la note 2, ci-dessus.

Page 317.

1. Terme de physiologie qui concerne l'action des phénomènes nerveux et que Balzac emploie ici dans le sens d'infiltration, de ramifications.

Page 319.

1. Il y a là une confusion, sans doute volontaire de la part de Balzac, entre la plante de la famille des labiées, dont on extrait de l'huile, et le serpent fabuleux dont la légende dit qu'il pouvait tuer d'un simple regard.

Page 320.

1. Fin du manuscrit, le bas du feuillet 10 est resté blanc. En 1841, Balzac reprendra le personnage d'Ursule Mirouët pour en faire l'héroïne du roman qui porte ce titre.

UN GRAND HOMME DE PARIS EN PROVINCE.

Page 321.

1. Le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Lovenjoul, sous la cote A 228, comprend 4 feuillets numérotés par Balzac. Le titre même de cette ébauche incite à la classer dans les *Scènes de la vie de province.*

Rédigé probablement pendant l'hiver de 1843-1844, ce fragment fut sans doute définitivement abandonné au moment de la conception de *Modeste Mignon.*

Page 323.

1. Œuvre principale de Klopstock, grandiose épopée qui chante la passion et la résurrection de Jésus-Christ.

2. Fin du manuscrit à la troisième ligne du feuillet 4.

LES MÉFAITS D'UN PROCUREUR DU ROI.

Page 324.

1. Le manuscrit autographe, coté A 146, est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul. Il comprend une page de titre, portant en sous-titre *Scènes de la vie de province,* et 12 feuillets (1-11 avec un f° 8 bis) numérotés par Balzac de 1 à 8 (Introduction) et de 1 à 4 (chapitre premier).

Mentionné dans plusieurs lettres à M[me] Hanska en 1846, ce titre figure dans les programmes de travail pour 1847 dans l'Album de Balzac, *Pensées, sujets, fragmens* (fol. 72 et 75) pour prendre place dans les *Scènes de la vie de province*, ainsi que sur les pages de garde des tomes 5 et 7 du « Furne corrigé ». Cf. en tête de ces tomes.

Page 332.

1. Cf. plus loin, la note de la p. 333.

Page 333.

1. Cf. *les Paysans*, t. 18, p. 33 des *Notes*, la note 1 de la p. 525. C'est ainsi que Balzac orthographie généralement le nom des habitants du Morvan, mais sans être très sûr de lui, comme on l'a vu à la page précédente, ligne 35. Cf. aussi la note 1 de la p. 334.

Page 334.

1. Balzac orthographie « Morvan » un peu plus bas, ligne 17.

2. Ce n'est pas « la fille de la maison », mais le cousin du Morvan qui vient de parler. Cf. aussi plus haut, la note de la p. 333.

3. Instrument à deux branches en forme de ciseaux avec lequel on mouchait les chandelles.

4. *Sainte simplicité !*

LA GLOIRE DES SOTS.

Page 335.

1. Le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 88 comprend 3 demi-feuillets numérotés par Balzac. Ce sujet figure dans un « Programme de 1847 », au folio 72 de l'Album de Balzac, *Pensées, sujets, fragmens*.

Une fois de plus, Balzac prend Nemours pour cadre, ce qui nous incite à placer ce court fragment dans les *Scènes de la vie de province*.

Page 336.

1. Fin du feuillet 3.

LE THÉÂTRE COMME IL EST.

Page 337.

1. Le manuscrit autographe est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 216 ; il se compose d'une page de titre (cf. reproduction face à la p. 337) où l'on peut lire :

Le Théâtre comme il est.
1re Partie

Les acteurs en province.
Scène de la vie de province.

———

Wierzchownia Xbre 1847.

Robert Médal
Florine
Blanche de Cheylus
Casimir
M. Mme de Cheylus
M. de Boisenard

et de 7 feuillets numérotés par Balzac de 1 à 7.

Dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »* de 1845, cette œuvre, sous le n° 68, était prévue pour faire partie des *Scènes de la vie parisienne* (cf. au début de ce volume). Balzac la place déjà parmi ces scènes dans plusieurs lettres à Mme Hanska de 1844. Entre le projet et le début de la rédaction il avait donc modifié son sujet.

2. Le feuillet 1 porte en tête : *Les acteurs en province. Introduction.*

Page 338.

1. Graphie habituelle de Balzac. Nous avons dit ailleurs que lorsque ce nom est orthographié normalement c'est que le typographe a corrigé Balzac. Maurice Regard signale l'origine de cette graphie : « le nom serait, en effet, d'origine anglaise : Robert's Peter. » (*Les Chouans*, Garnier, 1957, p. 64.)

2. Seule graphie donnée par Boiste pour ce mot, toujours employée par Balzac, mais généralement corrigée par les typographes.

Page 340.

1. Subtiliser, voler. Cette acception moderne semble venir de Balzac.

Page 341.

1. Balzac laisse quelques points à la place du nom de la rue qu'il n'a pas à l'esprit au moment qu'il écrit. Il s'agit de la rue Transnonain. Doyen fit bâtir sur les ruines d'une chapelle attenante à l'ancien cimetière Saint-Michel, une salle de spectacle où l'on jouait la comédie bourgeoise.

2. Courroie ou lanière de cuir dont les cordonniers et selliers se servent pour fixer leur ouvrage sur leur genou. On a vu plusieurs fois dans ces pages que Balzac écrit ce nom en un seul mot alors qu'on l'écrivait généralement *tire-pied*.

3. Graphie fréquente de Balzac pour ce verbe.

Page 342.

1. Ou plus exactement Boneau, personnage de la comédie de Georges Duval, *la Journée de Versailles ou le Discret malgré lui*.

2. Allusion au *Roman comique* de Scarron.

Page 344.

1. Fin du manuscrit au folio 7, tout le bas du feuillet est resté blanc.

UN CARACTÈRE DE FEMME.

Page 345.

1. Le manuscrit autographe, conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 227, comprend 19 feuillets. On a relié en tête du dossier un feuillet autographe (fol. B) portant, au recto, la liste des personnages et, au verso, un plan de l'ouvrage. Nous indiquons, dans les notes qui suivent, l'ordre dans lequel nous publions les différents fragments qui composent ce manuscrit.

Rédigé à Wierzchownia à la fin de 1847 ou en janvier 1848, ce texte semblait destiné aux *Scènes de la vie de province*, d'après le plan que nous publions p. 346.

Page 347.

1. Comme le vicomte de Lovenjoul qui avait préparé une copie de ce texte en vue de l'édition, nous donnons d'abord, d'après l'autographe de Balzac, trois feuillets numérotés 1-3 par l'auteur (A 227, fol. 16-18).

2. On verra plus loin (p. 353) que Balzac a hésité sur l'âge du colonel Sautereau, qui aura trente-six ans et n'en paraîtra pas trente.

Page 349.

1. Le feuillet 3 (A 227, fol. 18) s'arrête sur ces points de suspension et ne comprend qu'une ligne et demie de texte.

2. Nous donnons maintenant une autre rédaction de dix feuillets numérotés par Balzac (A 227, fol. 1-10).

3. Ces quatre derniers mots figurent en marge dans le manuscrit ; il s'agit d'un complément de description laissé en suspens par Balzac.

Page 351.

1. Nom donné à quelques voitures publiques dont les entrepreneurs affichaient la prétention d'aller avec une plus grande rapidité.

2. Dont la forme et la matière pouvaient les faire ressembler de loin à des baleines.

3. Le bien que l'on possède.

Page 352.

1. Espèce grossière de soie.

Page 353.

1. Cf. plus haut, la note 2 de la p. 347.

2. Bottes légères et élégantes.

Page 355.

1. « Faire un trou à la lune » est une expression qui signifie : dépenser l'argent qui appartient aux autres.

Page 356.

1. Allusion à Napoléon. Cf. plus loin, p. 385, ligne 20.

Page 358.

1. Fin du texte du folio 10, le bas du feuillet est resté blanc.

2. Nous terminons ce récit par deux feuillets numérotés 1-2 par Balzac (A 227, fol. 14-15).

3. C'est-à-dire : deux jeux sur la série de trois que l'on dispute au whist.

Page 359.

1. Balzac avait écrit d'abord : « aux Écclésiastiques » ; ces deux mots sont rayés. En marge on lit : « aux hauts dignitaires », également rayés.

2. Juridiction de la cour de Rome, composée de douze docteurs ecclésiastiques nommés auditeurs de rote, et pris dans les quatre nations d'Italie, de France, d'Espagne et d'Allemagne.

3. Fin du manuscrit aux deux tiers du folio 15.

L'HÔPITAL ET LE PEUPLE.

Page 360.

1. Le manuscrit autographe est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 102 ; il comprend une page de titre (fol. B) portant en sous-titre : *Scènes de la vie parisienne*, et 6 feuillets numérotés par Balzac de 1 à 5 avec un f° 3 bis.

Dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »*, ce texte, classé dans les *Scènes de la vie parisienne*, porte le n° 61 avec une variante dans le titre : *Les Grands, l'hôpital et le peuple*. Cf. au début de ce volume. Cette ébauche a été rédigée en 1844, Balzac l'utilisant en partie pour *Ce qui disparaît de Paris* publié dans les deuxième et troisième livraisons du *Diable à Paris* (t. II, pp. 11-19), mises en vente en janvier 1845.

2. Ces six lignes imprimées correspondent à sept lignes manuscrites figurant sur le feuillet numéroté 1 par Balzac, le reste de ce feuillet est blanc.

3. Nous extrayons ce début de phrase de *Ce qui disparaît de Paris* (*le Diable à Paris*, t. II, p. 13).

4. Début du feuillet numéroté 2 par Balzac. Signalons que le feuillet 1 complet qui s'enchaîne avec ce f° 2 est classé en A 60 dans les fragments destinés au *Diable à Paris (Ce qui disparaît de Paris)*. Cf. plus haut, la fin de la note 1.

Page 361.

1. Sorte de chaufferette en terre.

Page 362.

1. Néologisme probable de Balzac pour désigner le marchand de marrons chauds.

2. Arbre de la famille des rutacées qui croît au Mexique et aux Antilles. Son bois, excellent sudorifique, entrait dans la composition de certains médicaments réputés guérir la syphilis.

3. L'Afrique noire.

Page 363.

1. Fin du feuillet 3. Le texte que l'on vient de lire, depuis la ligne 8 de la p. 360, a été repris par Balzac, avec des variantes considérables, dans *Ce qui disparaît de Paris* (éd. cit., pp. 13-19).

2. Début du feuillet 3 bis.

3. Petite pièce ajustée à un soulier.

4. Allusion au *Compagnon du Tour de France* de George Sand.

Page 365.

1. Graphie de Balzac.

Page 366.

1. Fin du manuscrit au feuillet 5 qui ne contient que sept lignes.

ÉCHANTILLON DE CAUSERIE FRANÇAISE.

Page 367.

1. Ce texte a été publié, en août 1844, en appendice au troisième volume de l'édition de Potter de *Splendeurs et misères des courtisanes, Esther* (volume daté 1845). Balzac avait découpé le texte de cette édition et y avait apporté d'assez nombreuses corrections autographes (Bibliothèque Lovenjoul, A 64, fol. 2-40).

Nous suivons ce texte corrigé par Balzac pour notre édition. Dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine », Échantillons de causeries françaises* figurent parmi les *Scènes de la vie parisienne*, sous le n° 64. Nous maintenons ici le titre au singulier, comme dans l'édition de Potter. Balzac réutilise dans cette édition des récits ayant fait partie, en 1832, des *Contes bruns*, sous le titre *Conversation entre onze heures et minuit.*

Page 368.

1. C'est la leçon de l'édition de Potter, mais il semble qu'il manque ici un mot. Sans doute faut-il lire : « avaient *élevé* [ou *fait*] un petit rempart ».

Page 369.

1. Sabre court et légèrement recourbé.

2. *Corps de Bacchus !*

Page 372.

1. Le récit de l'évasion du chevalier de Beauvoir a été supprimé d'*Échantillon de causerie française* et Balzac l'a réutilisé dans *la Muse du département* (cf. t. 6, pp. 405-410). Il a omis de corriger cette réplique après la suppression.

Page 373.

1. C'est-à-dire à la seconde étape du voyage, là où ils passèrent la nuit.

Page 376.

1. Cet homme, dont Balzac appréciait l'esprit, n'était autre que Stendhal qui s'apprêtait, en 1831, à rejoindre son nouveau poste de consul à Civita-Vecchia.

2. *A mi-voix*. Cf. plus haut, p. 155, ligne 1.

Page 377.

1. *Voici l'homme !...*

Page 378.

1. Orthographe de Balzac pour ce mot que l'on trouve parfois écrit sans g.

Page 380.

1. Plus tard, cet historien sera Balzac lui-même et *la Comédie humaine* aura ses *Scènes de la vie de campagne*.

2. Soldat établi au domicile des parents qui n'ont pas répondu à l'appel de la loi, ou des déserteurs qui ont abandonné les drapeaux.

Page 382.

1. Dans *les Deux amis*, on lit : « Serait-ce que Caïn aurait laissé aux environs de Chinon (Caïnones) quelques-uns de ses enfants à l'extraction desquels s'emploient les gens du Roi ? » Cf. *les Deux amis*, t. 23 et la note 2 ci-dessous.

2. A partir d'ici jusqu'à la ligne 24 de la p. 383, ce récit du voyage avec le jeune paysan meurtrier faisait primitivement partie du conte *les Deux amis*. Nous en avons la preuve dans le dossier A 58 (manuscrit des *Deux amis*), où le feuillet 58 contient ce court récit et, au verso, un fragment des *Deux amis*, publié, sous le titre *Croquis*, dans *la Caricature* du 25 novembre 1830.

Page 383.

1. Fin du récit emprunté au conte *les Deux amis*. Cf. ci-dessus, les notes 1 et 2 de la p. 382.

Page 385.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 356.

2. Épaule ou cuisse du mouton séparée de l'animal.

Page 386.

1. Dans A 64, Balzac substitue partout *lieutenant-colonel* à *capitaine*, mais, ici, il a oublié de faire cette correction.

ENTRE SAVANTS.

Page 394.

1. Ce texte laissé, en grande partie, inédit par Balzac a été établi de la façon suivante :

A. Les pages 394-404 reproduisent le texte publié par Balzac sous le titre : *une Rue de Paris et son habitant ;* ce fragment vendu à Hetzel pour figurer au t. II du *Diable à Paris* avait été composé à l'imprimerie Lacrampe, comme le montre un jeu d'épreuves conservées à la Bibliothèque Lovenjoul (A 70, fol. 45-50), mais, finalement, il ne fut pas inséré dans le recueil d'Hetzel, qui le revendit au journal *le Siècle*, où il fut publié, le 28 juillet 1845, avec en sous-titre : *la Journée d'un savant*. Balzac, toujours sous le titre *une Rue de Paris et son habitant*, le republia, en 1848, à la fin du 3e volume de *la Dernière incarnation de Vautrin*, où, précédé des *Martyrs ignorés* (cf. ci-dessous, p. 442), il occupe les pages 245-298. C'est cette version, la dernière parue du vivant de Balzac, que nous suivons ici ; une comparaison avec le manuscrit A 70, fol. 29-34 (numérotés 1-6 par Balzac) révèle que le romancier a effectué des corrections sur épreuves, il a en particulier changé les noms de ses savants et ajouté à la fin un développement servant de conclusion à cette publication partielle.

B. Les pages 404-413 (à partir du ch. IX) suivent le texte du manuscrit A 70, fol. 35-41 (numérotés 7-13 par Balzac), en reproduisant les noms propres de cette partie, sans chercher à uniformiser arbitrairement avec ceux figurant dans la précédente.

C. Les pages 414-422 suivent le texte autographe conservé dans le même recueil A 70, fol. 16-27 (numérotation de Balzac) ; il s'agit d'une version plus ancienne dont Balzac a détruit vraisemblablement le début (sauf deux feuillets ; cf. ci-dessous, notes de la p. 414) après l'avoir récrit.

Dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »*, *Entre Savants* figure parmi les *Scènes de la vie parisienne*, sous le n° 67. L'album *Pensées, sujets, fragmens*, dans un programme d'œuvres à faire en 1847 (fol. 75), annonce *les Savants*, il s'agit vraisemblablement du même sujet.

2. Début du texte publié en 1845 et en 1848, sous le titre *une Rue de Paris et son habitant*.

3. On dit aussi *fondis*, terre qui fond dans une carrière.

Page 397.

1. Lunettes plates pour conserver la vue sans grossir énormément les objets.

Page 401.

1. Sorte de redingote fort ample à plusieurs collets superposés ou à collet très long. C'est le vêtement que porte le colonel Chabert.

Page 404.

1. Il s'agit de la belle-sœur de madame de Saint-Leu. On verra plus loin (p. 409) que ce nom deviendra *Vermont.*

2. Fin du texte imprimé d'*une Rue de Paris et son habitant.*

3. Nous suivons maintenant le manuscrit A 70, fol. 35 à 41 (numérotés 7 à 13 par Balzac). Ce chapitre est numéroté VI de la main de Balzac, nous lui avons donné le n° [IX] pour tenir compte des modifications de chapitres faites sur épreuves pour le début du texte. De même les chapitres VII, VIII, IX, X et XI du manuscrit deviennent [X], [XI], [XII], [XIII] et [XIV] de notre édition.

Page 405.

1. Balzac a hésité sur le nom de son savant distrait ; il l'appelle successivement Jorry des Fongerilles (cf. plus loin, p. 414), Jorry de Saint-Vaudrille (et non Saint-Vandrille), Marmus de Saint-Vaudrille et, à partir de la version du *Siècle*, Marmus de Saint-Leu. Nous respectons désormais le nom porté sur le manuscrit.

2. Dans cette partie (A 70, fol. 35), ce nom surcharge Vermont ; de même à la p. 406, ligne 16. Cf. plus loin, la note de la p. 409.

Page 406.

1. Cf. plus haut, la note 2 de la p. 405.

2. Ici, et plus loin, Balzac oublie la particule au nom de Saint-Vaudrille.

Page 409.

1. A partir d'ici (A 70, fol. 38), Balzac ne surcharge plus *Vermont* par *Vernet.* Cf. plus haut, la note 2 de la p. 405.

Page 412.

1. Plus haut, pp. 404 sq., ce nom était orthographié *Hansard.* Même observation pour Vermont que l'on trouve écrit *Vermond* à la fin de l'avant-dernier paragraphe de cette page.

Page 413.

1. Ce titre de chapitre figure au milieu du feuillet 41 (numéroté 13 par Balzac). Il n'est suivi d'aucun texte rédigé par Balzac.

Page 414.

1. Nous poursuivons par les feuillets numérotés 16 à 27 par Balzac, figurant dans le même volume A 70. Il s'agit certainement d'une version antérieure. Balzac a refait le début de son œuvre telle qu'on vient de la lire, réutilisant, en les corrigeant, deux feuillets du manuscrit primitif (de la p. 400, 8[e] ligne du chap. VI, *Wytheimler*, jusqu'à la fin du même chapitre,

p. 402). Il n'a pas comblé la lacune entre le feuillet 13 de la nouvelle version et le feuillet 16 de l'ancienne.

2. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 405.

3. En marge du manuscrit (A 70, fol. 17), Balzac a noté : « (Laissez trois lignes de blanc pour les citations). »

Page 415.

1. Balzac a également hésité sur le nom de l'antagoniste de Marmus. Avant de devenir Sinard (cf. p. 399, ligne 38), il fut Badenier, Total, Sinus. Sur le manuscrit (fol. 17 à 27) Total surcharge Badenier.

Page 419.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 239.

Page 421.

1. Balzac a hésité avant de nommer ainsi le jeune peintre ; ce nom apparaît en marge du fol. 25, après divers autres essais de noms soigneusement raturés. Dans *la Comédie humaine*, le prénom définitif de ce personnage sera Joseph.

Page 422.

1. Fin du manuscrit à la huitième ligne du feuillet 27.

LA FIN D'UN DANDY.

Page 423.

1. Le manuscrit autographe est constitué par un feuillet conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 166, fol. 18. Dans un autre recueil de cette bibliothèque figure un feuillet (A 1, fol. 4) portant un titre calligraphié *les Malices d'une femme vertueuse* et au-dessous en plus petite écriture : *la Fin d'un dandy*. Cette page, couverte de comptes et de titres d'ouvrages concernant la collaboration de Balzac au *Diable à Paris*, peut être datée de 1844. Au verso, le même feuillet porte le titre calligraphié *la Fin d'un dandy*, de nombreux comptes et titres d'œuvres et la date de 1845. Une annotation précise que cette œuvre est destinée aux *Scènes de la vie parisienne*. Toutefois, rien ne prouve que le fragment que nous publions est de cette date, l'écriture et le ton suggérant une rédaction beaucoup plus ancienne.

Page 424.

1. *Les Natchez* ont été publiés en 1826. Eugène Ney, dans un article de la *Revue des deux mondes* du 1er mars 1833, avait mis en doute la réalité des descriptions de Chateaubriand. *La Salamandre*, récit fantaisiste d'Eugène Sue, a été publiée en février 1832. Ces allusions ironiques tendent à prouver que le narrateur n'était pas à Rome.

2. Balzac s'amuse à placer le Rhône à Rome et à situer la ville éternelle près d'un lac ; il pense donc à Genève.

3. Fin du manuscrit au bas du fol. 18.

MADEMOISELLE DU VISSARD.

Page 425.

1. Le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 124 comprend une page de titre et 19 feuillets numérotés par Balzac.

Cette ébauche a été rédigée en 1847. Dans un plan de 1847 de l'Album de Balzac, *Pensées, sujets, fragmens* (fol. 75), Balzac indique qu'elle était destinée aux *Scènes de la vie politique*.

2. Orthographe habituelle de Balzac. Cf. notamment t. 15, p. 27 des *Transcriptions et notes*, la note de la p. 346. Nous retrouverons ce mot plus loin, p. 435, ligne 14 et p. 439, ligne 28.

Page 428.

1. *Spencer :* habit sans basques. *Tartan* : sorte d'étoffe de laine à carreaux de diverses couleurs dont s'habillent les habitants du nord de l'Écosse.

Page 430.

1. Orthographe de Balzac.

Page 432.

1. Pour rétablir le sens de cette phrase incomplète, P.-G. Castex ajoute ici : « [lui permit d'affronter] ». (J. Corti, 1950, p. 50.)

Page 433.

1. Caressantes.

Page 434.

1. Petit bâtiment de guerre à un mât et à larges voiles.

2. Chaloupe ou corvette au-dessous de vingt canons.

Page 435.

1. La Caverne aux crabes.

Page 436.

1. Graphie de Balzac.

Page 437.

1. Sorte de ratafia qui est surtout employé comme stomachique. On y fait entrer un grand nombre d'ingrédients, et entre autres, de l'écorce d'orange, du safran et de l'anis.

2. Liqueur des îles, dite de la Veuve Amphoux, fabriquée à la Martinique par une Marseillaise, Madeleine Achard-Amphoux-Chassevant. On la rencontre aussi dans *les Petits bourgeois* et dans *les Paysans* (t. 18). Cf. les notes de ces volumes.

3. Graphie de Balzac.

Page 441.

1. Fin du manuscrit au milieu du feuillet 19.

LES MARTYRS IGNORÉS.

Page 442.

1. Ce texte a été publié par Balzac en 1837, au tome XII de l'édition Delloye et Lecou des *Études philosophiques* (3[e] livraison). Dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine », le Phédon d'aujourd'hui* (dont *les Martyrs ignorés* sont un fragment), sous le n° 106, est encore indiqué comme devant prendre place en tête des *Études philosophiques*. En 1848, pour compléter *la Dernière incarnation de Vautrin*, Balzac publiera à nouveau *les Martyrs ignorés*.

Notre texte est établi sur un exemplaire des *Martyrs ignorés* de 1837 portant quelques corrections manuscrites de Balzac (Bibliothèque Lovenjoul, A 131).

Page 443.

1. Néologisme de Balzac déjà rencontré dans *César Birotteau* (t. 10, p. 281, ligne 21).

Page 445.

1. Baume extrait d'un arbre du Brésil appelé copaïer et employé en médecine contre les maladies vénériennes.

Page 447.

1. Jeu anglais qui se joue avec des dés.

Page 452.

1. Orthographe admise par Boiste qui écrit plutôt : fakir. Cf. aussi plus loin, p. 479, ligne 26.

Page 454.

1. Tragédie de Casimir Delavigne, représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 30 mai 1829. Elle était adaptée du drame de Byron.

2. Discours.

Page 459.

1. Officier de justice anglaise chargé des enquêtes concernant les suicides et les morts violentes.

2. Titres des *Contes* d'Hoffmann. Le nom exact du dernier est *le Petit Zacharie.*

Page 462.

1. Périmètre de l'église Saint-Martin.

Page 465.

1. *Toujours verdoyants.*

2. Plantes de la famille des strychnées comprenant plusieurs espèces fortement vénéneuses ; de certaines d'entre elles on extrait la strychnine.

Page 466.

1. C'est-à-dire : une angine de poitrine.

Page 467.

1. *Dans le cœur.*

2. Néologisme un peu barbare.

Page 468.

1. Sans doute faut-il lire : *manouvriers*, comme plus haut. Cf. la note 2 de la p. 312.

Page 469.

1. *Ce n'est pas ici l'endroit.*

AVENTURES ADMINISTRATIVES D'UNE IDÉE HEUREUSE.

Page 474.

1. Le début de ce texte a été publié par Balzac, en 1834, dans *les Causeries du monde*, revue dirigée par Sophie Gay. Cf. ci-dessous la note 2. La fin, restée inédite, a été établie d'après le manuscrit autographe A 4, fol. 3-14 (numérotés 11 à 21 par Balzac qui oublie de numéroter le feuillet 22) de la Bibliothèque Lovenjoul.

Comme la précédente, cette œuvre est mentionnée dans le Catalogue de 1845, pour prendre place parmi les *Études philosophiques*, sous le n° 129, avec un titre un peu différent : *la Vie et les aventures d'une idée.*

Voici la note que l'on pouvait lire dans la *Revue de Paris* du 15 février 1835 : « La prochaine livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES de M. de Balzac doit contenir une œuvre de haute importance, dont le titre a déjà soulevé la curiosité de quelques administrateurs. En effet, les *Aventures administratives* offrent une histoire vraie qui met à nu les passions ignobles et les intérêts mesquins qui entravent, en France, la réalisation des idées les plus importantes. Le fait est encore vivant dans celle de nos administrations où devrait se rencontrer le plus de bonne foi, où sont beaucoup de gens à talent, et où néanmoins des intrigues pleines de petitesses arrêtent l'essor des idées les plus utiles. »

2. Pour le début de cette œuvre, nous suivons le texte des *Causeries du monde* corrigé par Balzac (Bibliothèque Lovenjoul, A 4, fol. 16-23), en vue de l'édition in-12 des *Études philosophiques* où finalement elle n'a pas été insérée.

3. Cet ouvrage que Balzac mentionne souvent de 1831 à 1834, ne vit jamais le jour. Le « futur auteur » écrivait à M[me] Hanska, le 22 novembre 1834 : « J'ai besoin de préparer loin des coups d'épingles, deux grands coups d'assommoir, la tragédie de *Philippe II* et l'*Histoire de la succession du m[arqu]is de Carabas* où la question politique sera nettement décidée en faveur du pouvoir monarchique absolu. » (Cf. *Lettres à Madame Hanska*, t. I, p. 273.) Cf. aussi plus haut, p. 86, ligne 39 ; et plus loin, p. 575, lignes 35-36 ; p. 601, ligne 20.

Page 476.

1. Allusion à Swedenborg et Bœhm.

2. Juron anglais. *Dieu me damne !*

Page 477.

1. Qui a quelque ressemblance avec l'homme.

2. Personnage du conte de Nodier qui porte ce nom.

Page 479.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 452.

Page 480.

1. Parodie du nom de Hesse-Homburg.

Page 481.

1. Expression italienne qui signifie : *et tous tant qu'ils sont.*

2. La maîtresse. Ce nom, qui est celui d'une courtisane grecque, maîtresse d'Alcibiade, désigne communément les femmes de mœurs légères.

3. Qui a deux bouches. Nom d'un genre d'entozoaire.

Page 482.

1. Louis Lambert développe cette théorie philosophique dans le roman qui porte son nom. Cf. t. 16, p. 149.

2. L'incube est un démon qui prend la forme d'un homme pour goûter avec une femme les plaisirs de l'amour ; le succube prend la forme d'une femme pour se livrer à un homme. *Le Succube* est le titre d'un conte drolatique de Balzac. Cf. *les Cent Contes drolatiques* (Second dixain), t. 20.

Page 483.

1. C'est-à-dire : les membres de l'Académie française.

2. L'onagre est le type sauvage de notre âne domestique. Il est connu depuis la plus haute antiquité et on le trouve mentionné dans les livres de Moïse qui, le croyant d'une autre espèce que l'âne domestique, défendit de les accoupler. Balzac le cite dans *la Peau de chagrin* (t. 14, p. 25, ligne 28 et p. 172, ligne 32).

3. Pont situé au-dessus d'un abîme de feu sur lequel devaient passer les âmes des morts. A la fin du monde, les démons et les âmes qu'ils persécutaient s'y livraient une lutte et les vaincus étaient précipités dans les flammes.

Page 484.

1. Balzac cite incomplètement deux phrases du *Télémaque* de Fénelon : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. » La première est déjà citée par Balzac dans *la Muse du département.* Cf. t. 6, p. 397, lignes 2-3.

2. Il faut lire : *sept.* En effet, dans A 4, fol. 23, Balzac ajoute Henri IV et Louis XIII aux cinq règnes déjà mentionnés, mais il oublie de changer le nombre total.

Page 485.

1. Fin du texte des *Causeries du monde.*

2. Début du texte manuscrit A 4, fol 11 (numéroté par Balzac). Mais en tête de ce feuillet 11 figure un sommaire qu'il nous a semblé préférable de placer en pied de page afin de ne pas rompre le cours du récit.

Page 486.

1. Ou plus correctement : *Aldermen*, bien que l'Académie écrive au pluriel *aldermans*. En Angleterre, sorte d'échevins nommés par les électeurs municipaux pour assister le maire dans ses fonctions. Une loi de George Ier a attribué aux aldermen les fonctions de juges de paix.

Page 488.

1. Boiste déclare ce néologisme « inadmissible ».

Page 489.

1. Ou : La Ferté-Alais, localité située près d'Étampes.

2. Expression chère à Balzac et que nous avons déjà rencontrée dans *Louis Lambert*. Cf. t. 16, p. 12 des *Transcriptions et notes*, la note de la p. 136, lignes 32-33.

Page 493.

1. Néologisme de Balzac, qui signifie probablement : hommes de justice.

Page 494.

1. Balzac met ici quelques points de suspension destinés, peut-être, à être remplacés plus tard par un nom (A 4, fol. 11, numéroté 19 par Balzac).

Page 496.

1. Fin du manuscrit. Le bas du feuillet 13 (numéroté 21 par Balzac) est blanc.

2. Début du texte de dix lignes manuscrites du feuillet 14 (22, non numéroté par Balzac).

LE PRÊTRE CATHOLIQUE.

Page 497.

1. De ce texte destiné aux *Romans et contes philosophiques*, on a retrouvé dans les papiers de Balzac deux ébauches, la première de 1832, la seconde de 1833-1834. Nous donnons d'abord le texte de 1832 (Bibliothèque Lovenjoul, A 196, fol. 9-14), sans reproduire les feuillets 2 à 7 du même dossier qui

nous semblent appartenir à une autre œuvre : un « faux départ » du *Curé de Tours*, sous le titre de *la Vieille fille*.

2. Début du manuscrit A 196, fol. 9 (numéroté 2 par Balzac). Le premier feuillet manque.

Page 498.

1. Forme archaïque de *coutume*, déjà rencontrée dans *le Père Goriot* (t. 9) et *le Colonel Chabert* (t. 10). Cf. les notes de ces œuvres.

Page 500.

1. Balzac a laissé un blanc à cet endroit sur son manuscrit (feuillet 7).

2. Fin du texte au fol. 14 (numéroté 7 par Balzac). Ce feuillet ne contient que quinze lignes manuscrites.

Page 501.

1. Nous donnons maintenant la seconde version écrite en 1833-1834, sous l'inspiration de Mme Hanska. Cette version comprend un feuillet de titre (A 196, fol. 16) portant simplement : *Le Prêtre catholique ;* trois versions de l'envoi à Mme Hanska (fol. 17-19) et le début du texte (fol. 21-23).

2. Cet envoi figure au fol. 17. C'est la version la plus complète.

3. Vêtement commun aux Grecs et aux Romains consistant en une sorte de manteau de laine tout ouvert et retroussé sur l'épaule gauche, où il s'attachait avec une agrafe afin que le bras droit fût libre.

Page 502.

1. Épigraphe et texte des feuillets 21 et 22.

2. Il n'est pas impossible que cette épigraphe soit tirée d'une des lettres détruites de Mme Hanska à Balzac.

Page 503.

1. Arrêt du manuscrit aux trois quarts du fol. 22.

2. Fragment manuscrit de dix-sept lignes du fol. 23.

LA FRÉLORE.

Page 504.

1. Le manuscrit de ce fragment rédigé en 1839 est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 86. Il porte en sous-titre : *Étude philosophique*.
Nous publions ici le texte d'un troisième jeu d'épreuves corrigées par Balzac figurant dans ce même dossier A 86, fol. 44-50.

Page 505.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 270.

2. Il s'agit de Salomon de Caus. Dans *les Ressources de Quinola*, Balzac utilise l'histoire de cet inventeur. Cf. t. 22. Salomon de Caus est cité plusieurs fois dans l'œuvre de Balzac. Cf. *les Comédiens sans le savoir* (t. 12, p. 190, ligne 27) ; *Sur Catherine de Médicis* (t. 15, p. 468) et la préface des *Ressources de Quinola.*

Page 507.

1. Balzac avait écrit : « Les femmes, l'Art et la poésie y perdent. » Se rendant compte des répétitions avec les deux lignes précédentes, il cancelle trois mots : *l'Art, y perdent* et laisse la phrase inachevée.

Page 511.

1. Bouffon du théâtre classique espagnol.

Page 513.

1. Ce mot, recensé par le dictionnaire de l'Académie (1798) et par celui de Boiste, vient de l'allemand *verloren* qui signifie, en effet, *perdu.* Il n'était plus guère employé au XIX[e] siècle. Pierre Citron signale que Rabelais ne l'emploie que dans un passage en jargon : « Tout est frelore bigoth » (*Pantagruel*, IV, 18).

Page 514.

1. Qui fait et vend des bonnets et des pourpoints.

Page 515.

1. Le Moufflon aurait eu du mal à faire la paix avec ses parents puisqu'ils moururent au moment qu'il s'était amouraché de la Girofle. Cf. page précédente, lignes 36-38.

Page 516.

1. Ou plus correctement : étisie. Qui avait l'aspect maigre et desséché des phtisiques. Cf. plus loin, la note de la p. 651.

Page 517.

1. Fin du manuscrit, la suite manque.

ADAM-LE-CHERCHEUR.

Page 518.

1. Le manuscrit de cette œuvre conçue en 1846 est conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 1. Il se compose d'une page de titre (fol. B) et de 3 feuillets numérotés par Balzac de 1 à 3.

Page 520.

1. Fin du texte aux deux tiers du fol. 3.

PRÉFACES DE LA COMÉDIE HUMAINE.

Page 521.

1. Nous avons réuni ici toutes les introductions, préfaces, postfaces, avant-propos, avertissements, notes, avis, prospectus qui accompagnaient les premières œuvres de *la Comédie humaine* et qui ont été soit rédigés, soit inspirés par Balzac.

Tous ces textes qui, œuvre par œuvre, initiaient le lecteur à la pensée encore fragmentaire de l'auteur, ont été supprimés et remplacés par l'Avant-propos de *la Comédie humaine* où Balzac, en pleine conscience des structures de son œuvre, expose magistralement ses idées de romancier et d'historien. Cf. t. 1, pp. 7-32.

Plusieurs textes préliminaires ont été maintenus par lui en tête de certaines œuvres comme, par exemple, la préface de l'*Histoire des Treize* (t. 9, pp. 1-6) ou l'Introduction de la *Physiologie du mariage* (t. 16, pp. 337-345). Ces textes figurant déjà dans notre édition, nous ne les avons pas recueillis ici. Nous avons également exclu les articles publiés par Balzac sur ses propres œuvres, comme celui, anonyme, du *Mercure du XIX[e] siècle* de février 1830 sur la *Physiologie du mariage ;* il en a été de même pour certains débuts de romans, considérés à tort comme des préfaces ; c'est le cas pour *le Député d'Arcis, Véronique (le Curé de village)* ou *Ecce Homo.* Tous ces textes auront leur place ailleurs dans notre édition des *Œuvres complètes illustrées* de Balzac.

Précisons enfin que la date que nous donnons pour chaque œuvre est celle qui figure sur la page de titre de l'édition de référence. Cette date est parfois différente de celle de la mise en vente.

Les textes des *Préfaces* de *la Comédie humaine* ont été établis par Jean A. Ducourneau.

LES CHOUANS.

Page 523.

1. Cet avertissement n'a jamais été publié du vivant de Balzac. Nous en établissons le texte d'après le manuscrit du romancier, conservé à la Bibliothèque Lovenjoul sous la cote A 13. *Le Gars* était le titre primitif des *Chouans*.

2. Dans son édition des *Chouans* (Garnier, 1957), Maurice Regard a établi la date problable d'écriture de cet Avertissement : août 1828.

Page 525.

1. *Aux dieux inconnus.*

Page 526.

1. Balzac ne comptait sans doute pas publier *le Gars* sous son nom. Le portrait qu'il brosse de Victor Morillon est son propre portrait.

Page 530.

1. Personnages d'*Ivanhoe*.

2. Personnage de *la Prison d'Édimbourg*.

3. Personnage de *la Fiancée de Lammermoor*.

Page 531.

1. *La Métromanie*, comédie en 5 actes et en vers d'Alexis Piron (1738) ; *les Plaideurs*, comédie de Jean Racine (1668) ; *le Joueur*, comédie en 5 actes et en vers de Jean-François Regnard (1696).

Page 532.

1. Balzac s'est perdu dans le dédale des incidentes et a laissé cette longue phrase inachevée.

2. Ou plus exactement : *Lillibullero*, chanson irlandaise que siffle l'oncle Tobie dans *Tristram Shandy*.

Page 534.

1. *Le Capitaine des Boutefeux*, dont Balzac nous donne succinctement le sujet à la page suivante (lignes 21-22), n'a jamais été écrit.

Page 536.

1. Cette introduction est publiée en tête de l'édition Urbain Canel. Elle a été reprise, en 1834, dans l'édition Vimont, très allégée et corrigée. Nous

donnons le texte de 1829, plus complet, mais nous signalons les variantes et les coupures faites en 1834.

2. 1834 : grave et la plus
3. 1834 : mépris, *ni* les opinions *ni* les personnes.
4. 1834 : convictions. Les personnes
5. 1834 : révélées. Ici le pays
6. 1834 : française ; l'Empire seul les *avait* ensevelis
7. 1834 : censure. Dire que cet ouvrage [...] Napoléon *n'est-ce pas* honorer
8. 1834 : instructifs *pour tous les peuples et* dont
9. 1834 : prescrit d'accuser *les* physionomies
10. 1834 : l'auteur n'entend *pas* contracter

Page 537.

1. 1834 : Les trois paragraphes qui suivent sont supprimés.
2. 1834 : livre, *l'auteur* ne la donne

Page 538.

1. 1834 : différence, que la réalité
2. 1834 : emploie *quelques* jours
3. 1834 : il *en* a déguisé *les* noms.
4. 1834 : théâtre d'*aventures* qui se sont passées
5. 1834 : *la Bretagne en 1799*
6. 1834 : Tout le paragraphe est supprimé.

7. *Alzire*, tragédie de Voltaire en 5 actes et en vers (1736) ; *Azémia*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Lachabeaussière, musique de Dalayrac (1787).

8. 1834 : Depuis environ trente ans la guerre [...] mais non l'ignorance. L'agriculture [...] commerce n'*y* ont fait *aucun progrès* depuis [...] temps *féodaux*, et la

9. 1834 : L'entêtement du caractère breton est un des *grands* obstacles

10. 1834 : Le patriotisme *royal* d'un homme [...] fisc et *du trône*.

Page 539.

1. 1834 : fers. *Or*, en France [...] vérité qu'*elle peut l'être* au nom

2. 1834 : d'Aiguillon *avait* tenté [...] de donner du pain *à cette province* en *y* introduisant [...] chemins, *creuser* des canaux, faire parler le français, perfectionner [...] mettre *un* germe d'aisance pour le plus grand nombre et *d'y faire arriver* la lumière [...] pays *s'enrichissait des plus belles* espérances. Combien de gens

3. 1834 : hommes *en* cet homme

4. 1834 : Toute la fin du paragraphe est supprimée.

5. 1834 : Bretons, *avait* débarqué

6. 1834 : Le texte de la préface s'arrête ici. Il est suivi de la date : Paris, 15 janvier 1829.

Page 540.

1. Cette préface est celle de l'édition Furne-Hetzel. On verra au t. 13, p. 1, que Balzac en a rayé de sa plume toutes les lignes afin de la supprimer définitivement des éditions futures.

Page 541.

1. Ce « tableau de guerre civile au XIXe siècle » n'a jamais été écrit. Mais il figure dans les *Scènes de la vie militaire* parmi les « œuvres qui restent à faire ». Cf. au début de ce volume, le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »* (1845).

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

Page 542.

1. Ces errata figurent, en fin, dans la première édition publiée chez Charles Gosselin et Urbain Canel et dans la deuxième chez Ollivier.

2. Ces pages correspondent, dans notre édition, aux pp. 536-564 du t. 16. Cf. aussi, dans ce même tome, la note de la p. 28 des *Transcriptions et notes.*

Page 543.

1. Docteur Chrysostome Mathanasius, pseudonyme sous lequel Saint-Hyacinthe écrivit *le Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1714) où il fait en deux cents pages le commentaire d'une chanson de quarante vers. Cf. aussi p. 550, ligne 17.

2. Ce prospectus se trouve dans les volumes de la *Physiologie du mariage*, du *Père Goriot* (1839) et du *Médecin de campagne* (1839) de l'éditeur Charpentier. Il est placé généralement à la fin de ces volumes. Un « avis important » du tirage Charpentier de la *Physiologie du mariage* précise :

« Cette édition de la *Physiologie du mariage* est semblable à celle de la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, publiée récemment par le même éditeur. Chacun de ces deux ouvrages fera *pendant* à l'autre, dans les bibliothèques, comme ils se le font depuis longtemps dans l'opinion des gens d'esprit et de goût.

« Ces deux nouvelles éditions de la *Physiologie du goût* et de la *Physiologie du mariage* réimprimées chacune en *un seul* volume, format in-18, grand jésus vélin, SONT AUSSI COMPLÈTES que les précédentes qui formaient séparément deux volumes in-8°. »

Page 544.

1. Ce Préambule figure dans l'édition Charpentier de la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin où le *Traité des excitants modernes* de Balzac était publié en appendice à cette œuvre de « méditations de gastronomie transcendante ». Le texte que nous publions est situé en tête de ce *Traité* (pp. 445-449) mais, comme on le verra, il se rattache aux *Études analytiques* dont faisait partie la *Physiologie du mariage.* La justification de notre titre *Préambule* se trouve au début du dernier paragraphe de ce texte, p. 547.

Page 546.

1. Cette affirmation est pour le moins prématurée. Nous avons vu plus haut que Balzac n'avait pas rédigé l'ensemble des œuvres qui devaient entrer dans la *Pathologie de la vie sociale* (cf. la note de la p. 157). Au dernier para-

graphe de la p. 545, il explique ce que sera cette *Pathologie*. Le dossier A 224 de la Bibliothèque Lovenjoul contient une page de titre manuscrite (fol. 31) qui est un peu plus précise encore sur le champ d'observations que devait embrasser cette œuvre. Elle est très proche de la définition donnée par Balzac dans la *Physiologie du mariage*. Cf. t. 16, p. 578.

2. Cf. plus haut, la note de la p. 189.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

Page 548.

1. En tête de l'édition Mame-Delaunay.

Page 549.

1. *Malheur aux vaincus !*
2. Besoin de beaucoup parler.
3. Cette note est située au t. 2 de l'édition Mame-Delaunay, pp. 375-378.
4. Roman de Sophie Gay, publié en 1815.

Page 550.

1. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 543.

LA FEMME DE TRENTE ANS.

Page 551.

1. Il s'agit de la première édition des 5 récits, qui deviendront *la Femme de trente ans*, publiés au t. 4 de la deuxième édition des *Scènes de la vie privée*. La signature de l'éditeur sous ce texte n'exclut pas l'inspiration ni même la rédaction de Balzac.

2. Cf. plus loin, la note 2 de la p. 631.

3. Cette préface est placée en tête du t. 4 de l'édition des *Études de mœurs au XIXe siècle*, chez Mme Béchet, qui contient *Même histoire (la Femme de trente ans)*.

Page 552.

1. Les trois paragraphes suivants ne figurent pas dans l'édition. C'est dans un exemplaire de *Même histoire* (1834) que le vicomte de Lovenjoul les a trouvés, écrits par Balzac à la suite du texte imprimé.

Page 553.

1. Cf. *la Femme de trente ans*, t. 3, p. 114, lignes 22-29.

LA PEAU DE CHAGRIN.

Page 554.

1. Publiée chez Charles Gosselin et Urbain Canel. La « moralité », que nous publions p. 562, était située à la fin du t. 2, pp. 373-374.

2. C'est ainsi que Rabelais nomme le vin nouveau. Balzac la cite dans *Illusions perdues* (t. 8, p. 14, ligne 7).

Page 555.

1. Se dit d'un homme qui s'attache à plaire aux femmes, qui fait le beau.

2. Nous trouvons ici *physiognomie* pour *physiognomonie*, mais *physiognomonie* p. 593, lignes 34-35.

3. Allusion au mot célèbre de René Aubert, abbé de Vertot, relatif au siège de Rhodes dans son *Histoire des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. Il refusa de consulter des documents importants sur ce siège et répondit : « Mon siège est fait. »

Page 557.

1. *De Matrimonio (Du Mariage)* du jésuite espagnol Thomas Sanchez.

2. Soumis à la confession. Vieux mot.

3. Qui est d'une santé délicate. Balzac veut sans doute dire, et il le prouvera plus tard, que sa « santé » intellectuelle lui permet d'écrire mieux que ces préfaces où les auteurs parlent d'eux-mêmes pour attendrir le lecteur.

Page 560.

1. Conte de Perrault. Orthographe de Balzac qui écrit *houpe* comme *houper*. Cf. aussi plus loin, p. 573, ligne 23.

2. *Esprit plus divin.*

Page 561.

1. *La Muette de Portici*, opéra en 5 actes de Scribe et Germain Delavigne, musique d'Auber (1828).

Page 562.

1. Il est fort probable que cette phrase n'est pas de Rabelais, mais de Balzac.

2. Celui qui tourne en dérision des choses respectables, qui se joue et se rit de tout. Balzac l'emploie déjà dans *la Messe de l'athée* (t. 10, p. 79, ligne 26).

Page 563.

1. Il s'agit de l'édition des *Études philosophiques* publiées chez Werdet. Cette note, vraisemblablement écrite par Balzac, est située entre l'Introduc-

tion signée Félix Davin, que nous publions pp. 585-603, et le texte de *la Peau de chagrin.*

2. C'est-à-dire : Philarète Chasles. Cf. l'Introduction, pp. 564-576.

ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES.

Page 564.

1. Cette Introduction a été insérée dans l'édition publiée chez Gosselin en septembre 1831, puis reprise dans les éditions de 1832 et 1833. C'est le texte de cette dernière (marquée 4e mais en réalité la 3e) que nous publions car il a été remanié et complété par Balzac. Nous donnons en variantes les différences de l'édition de 1831 (identique à celle de 1832). De cette dernière édition de 1832 nous indiquons deux variations de la citation faite par Chasles à la préface de Balzac pour *la Peau de chagrin.* On pourra comparer le passage cité par Chasles avec le texte de Balzac que nous avons publié plus haut, pp. 558-562. Cf. plus loin, la note 1 de la p. 571.

Page 565.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 246.

2. 1831 : primitive *qui règne dans les œuvres de Byron et de Godwin.* M. de Balzac a jeté

Page 566.

1. Balzac écrit presque toujours *fonds,* quelle que soit l'acception de ce mot. Cf. plus bas, ligne 26.

2. 1831 : vous le retrouvez dans *l'Auberge rouge, que la Revue de Paris a récemment publiée,* dans *l'Élixir*

3. *L'Auberge rouge* se trouvera dans les *Nouveaux contes philosophiques,* publiés chez Gosselin (1832).

4. 1831 : Les trois lignes qui suivent n'existent pas.

Page 567.

1. 1831 : pas de *re*mettre à sa place.

2. 1831 : mais ceux du sensualisme

3. 1831 : Aussi, voyez tous ces types d'égoïsme

4. 1831 : fiction. *A part l'*intérêt dramatique *du* livre, *il* renferme

Page 568.

1. 1831 : Cette dernière phrase interrogative n'existe pas.

2. 1831 : il y a toute une époque.

3. Vous plaît, vous convient.

4. 1831 : de grandeur.

Page 570.

1. Comme Chasles l'indique lui-même à la p. 568, cet article, avec ici quelques variantes, est extrait du *Messager des Chambres*. Publié dans ce journal le 6 août 1831, il a été reproduit dans *le Voleur* du 10 août avec la note suivante : « Les abonnés du *Voleur* ont souvent trouvé dans ce recueil des fragments remarquables dus à M. de Balzac, dont le nom et le talent leur sont devenus familiers. Nos éloges auraient pu être regardés comme un tribut de reconnaissance et l'effet d'une partialité que nous avouons hautement envers notre collaborateur. Alors nous avons emprunté au *Messager des Chambres* l'article suivant qui exprime tout à la fois l'opinion des salons sur ce livre, et l'impression vive et puissante que sa lecture a produite sur nous. Cet article, le seul qui ait encore paru sur *la Peau de chagrin*, est plein de verve, et à la hauteur du livre. Au surplus, cette page si chaude a été écrite par l'un de nos écrivains les plus distingués, critique sagace et consciencieux auquel la *Revue de Paris* doit ses jugements les plus philosophiques sur les littératures étrangères.

« Quant au succès du livre, il suffit d'annoncer que la première édition a été épuisée en quatre jours, que la seconde est sous presse et contiendra huit nouveaux contes philosophiques. »

2. 1831 : enlevé *la première* édition

3. 1831 : plus parfaite la *seconde* édition

4. 1831 : Il *a même* fait

5. 1831 : dont il fait le sacrifice

Page 571.

1. A partir d'ici Chasles fait une longue citation de la préface de Balzac pour la première édition de *la Peau de chagrin*. Le texte original de cette citation commence à la p. 558, ligne 13 et prend fin à la p. 562, ligne 6. Mais on remarquera des différences sensibles en comparant les deux textes. Il est difficile d'admettre que Philarète Chasles ait pu prendre de telles libertés avec le texte de Balzac et de ne pas croire, au moins, à la collaboration de ce dernier à cette Introduction. Nous indiquons ci-dessous 2 variations de cette citation par rapport à l'édition de 1832.

2. On remarquera que la citation de Leibniz ne figure pas dans la préface de Balzac p. 558.

3. 1832 : La fin de ce paragraphe est conforme au texte donné par Balzac (p. 558, lignes 34-36).

Page 572.

1. 1832 : Fin du paragraphe conforme au texte de Balzac (p. 560, ligne 4).

Page 573.

1. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 560.

Page 574.

1. Dans le texte de Balzac (p. 561, ligne 25) nous lisons : *walter-scottée.*

Page 575.

1. 1831 : *le Réquisitionnaire*, dans l'*Étude de femme*, dans *les Proscrits* et *l'Enfant maudit*. On le verra

2. 1831 : personnalité ; tel est *le but des contes* de M. de Balzac.

3. Cf. plus haut, la note 3 de la p. 474.

Page 576.

1. 1831 : trouve *pressée* comme l'individualisme dans l*a* sien*ne*. Ici

2. 1831 : merveilleux *et* dictés

3. 1831 : P. Dans les deux cas il s'agit bien entendu de Philarète Chasles.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Page 577.

1. Cet avis, probablement écrit par Balzac, figure dans l'édition Gosselin de 1832. Cette édition s'ouvre également sur l'Introduction de Philarète Chasles qui avait été publiée déjà en 1831 et dont nous donnons le texte de l'édition de 1833 pp. 564-576.

2. Ces chiffres de tirages sont différents de ceux annoncés dans la Note de l'éditeur pour la quatrième édition. Cf. plus haut, p. 563.

HISTOIRE DES TREIZE.

Page 578.

1. Cette postface a été publiée dans la *Revue de Paris* en mars 1833, p. 34 (fascicule complémentaire livré en avril).

Page 579.

1. Cette note est publiée à la fin de ce deuxième épisode de l'*Histoire des Treize* dans le 3e volume des *Scènes de la vie parisienne (Études de mœurs au XIXe siècle)* chez Mme Béchet, pp. 288-289.

2. Cette longue note est insérée après ce troisième épisode de l'*Histoire des Treize*, dans le 4e volume des *Scènes de la vie parisienne (Études de mœurs au XIXe siècle)* chez Mme Béchet, pp. 107-110.

EUGÉNIE GRANDET.

Page 582.

1. Cette Introduction est publiée dans l'édition Béchet en tête du premier volume des *Scènes de la vie de province (Études de mœurs au XIXe siècle)*, pp. 19-22.

2. Mot d'origine italienne *(acutezza)*. État de ce qui est aigu, pointu. Il semble que ce mot soit un néologisme de Balzac. Le dictionnaire de Besche-

relle le dit « nouveau et d'un heureux emploi au figuré », et cite en exemple une phrase de Balzac tirée de l'Introduction d'*Eugénie Grandet*. On le rencontre aussi dans *Catherine de Médicis* (t. 15, p. 776, ligne 34).

Page 583.

1. Cette postface est située aux pp. 382-384 du premier volume des *Scènes de la vie de province* (*Études de mœurs au XIXe siècle*).

Page 584.

1. *Rose du monde*. Balzac eut en projet un roman philosophique portant ce titre. Cf. le plan manuscrit à la fin du t. 14. *Rosa mundi* ne figure pas dans le Catalogue de 1845 que nous donnons en tête du présent volume.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

Page 585.

1. Cette importante Introduction, à laquelle Balzac a dû collaborer dans une grande proportion, est publiée dans l'édition Werdet. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 563.

2. Cf. plus loin, p. 604.

Page 586.

1. Il s'agit de Philarète Chasles. Cf. plus haut, l'Introduction aux *Romans et contes philosophiques*, pp. 564-576.

Page 587.

1. La *furia francese*, dont parle Balzac plus haut (p. 282), était légendaire en Italie depuis la bataille de Fornoue où Charles VIII battit les Milanais et leurs alliés qui voulaient s'opposer à son retour en France (1495). On retrouve cette expression dans *la Muse du département* (t. 6, p. 387, ligne 11).

Page 590.

1. Sans doute faut-il lire : *subtilisé*, qui est la leçon de l'extrait cité dans l'Introduction aux *Études de mœurs au XIXe siècle*. Cf. p. 606, ligne 17.

Page 594.

1. *Miroir du monde*.

Page 595.

1. Néologisme probable de Balzac. Plus loin, il explique son idée d'individualités et de types en donnant des exemples de personnages.

2. Cf. plus haut, la note de la p. 246.

3. Philarète Chasles dans son Introduction aux *Romans et contes philosophiques* (pp. 566-567) que Davin cite inexactement et incomplètement. Ici encore il est difficile de ne pas croire que, seul, Balzac pouvait se permettre de telles libertés envers lui-même.

Page 597.

1. Cette épigraphe, qui a disparu en 1846, se trouvait dans la quatrième édition des *Études philosophiques* (1835). Elle était extraite de *César Birotteau* alors inédit et destiné, lui aussi, aux *Études philosophiques*. La voici : « Les plus hardis physiologistes sont effrayés par les résultats physiques de ce phénomène moral, qui n'est cependant qu'un foudroiement opéré à l'intérieur, et comme tous les effets électriques, bizarre et capricieux dans ses modes [*Études philosophiques*, tome V, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, marchand parfumeur*, etc.]. » On pourra lire le texte définitif de ce passage dans *César Birotteau*, t. 10, p. 191, lignes 12-16.

Page 598.

1. Cf. plus haut, la note 3 de la p. 595.

Page 600.

1. Ce conte termine maintenant *Jésus-Christ en Flandre*. Cf. le t. 14 où il va de la p. 235, ligne 11, à la fin.

Page 601.

1. Cf. plus haut, *les Martyrs ignorés*, p. 442.
2. Cf. plus haut, p. 275.
3. Cf. plus haut, p. 474.
4. Ces trois ouvrages ne seront jamais écrits.
5. Cf. tome 23.
6. Cf. plus haut, la note 3 de la p. 474.

Page 603.

1. Sans doute le *Traité de la vie élégante*. Cf. plus haut, p. 166.

ÉTUDES DE MŒURS AU XIXe SIÈCLE.

Page 604.

1. Pour cette importante Introduction et la collaboration de Balzac nous renvoyons à la note 1 de la p. 585. Elle a été publiée en tête des *Études de mœurs au XIXe siècle* (premier volume des *Scènes de la vie privée*) chez Mme Béchet.

Page 605.

1. Davin se cite lui-même non sans quelques variantes. Ce passage, qui va de la ligne 4 de cette page à la ligne 26 de la page suivante, est extrait

de son Introduction aux *Études philosophiques* (de la p. 589, ligne 17 à la p. 591, ligne 3). Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit pour l'Introduction de Philarète Chasles aux *Romans et contes philosophiques.* Il est difficile d'admettre que Félix Davin ait pu prendre de telles libertés avec le texte de Balzac et de ne pas croire, au moins, à la collaboration de ce dernier à cette Introduction.

Page 606.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 590.

2. Néologisme probable.

Page 608.

1. Balzac prend des précautions pour laisser croire aux lecteurs que Davin est seul responsable de l'introduction aux *Études philosophiques.*

Page 612.

1. Cf. plus haut, l'Introduction aux *Études philosophiques,* p. 593, lignes 3-14. La comparaison des deux textes fait apparaître quelques variantes.

Page 613.

1. Cf. plus haut, p. 593, lignes 23-29. La multiplication des citations de soi-même est aussi en faveur de la collaboration de Balzac aux Introductions de Chasles et de Davin.

2. Il s'agit de la maison de la femme Martin dont Pierre Citron a établi l'existence à Pont-de-Ruan et la visite que Balzac lui fit le 25 juillet 1830. Cf. *De la Scène de village au Médecin de campagne* (*RHLF*, octobre-décembre 1959). Ajoutons que le lieu dit *l'Alouette* où demeurait la femme Martin est le nom du château que possède le bonhomme Coudreux dans *les Deux amis*, et qui est situé « entre le Cher, l'Indre et la Loire ». Cf. *les Deux amis*, t. 23.

3. Cf. plus haut, p. 311, *les Héritiers Boirouge.* Notons que dans le titre du manuscrit le mot *Fragmens* est au pluriel.

4. *La Femme de trente ans* (4e partie).

Page 614.

1. Peut-être y a-t-il là un lapsus : Issoudun pour Alençon.

Page 615.

1. Voici qui n'est guère aimable pour l'homme politique et le philosophe...

2. *Le Colonel Chabert.*

Page 616.

1. L'un des premiers titres de *la Vieille fille* qu'il ne faut pas confondre avec *la Fleur des pois,* titre primitif du *Contrat de mariage.*

Page 618.

1. *La Femme de trente ans.*
2. *La Duchesse de Langeais.* Le titre exact est *Ne touchez pas la hache.*
3. *La Femme de trente ans* (5e partie).

Page 619.

1. *La Maison du Chat-qui-pelote.*

Page 620.

1. *La Vieille fille.*

Page 623.

1. Il s'agit de Sainte-Beuve dans son article *M. de Balzac, la Recherche de l'absolu*, paru dans la *Revue des Deux mondes* du 15 novembre 1834.

Page 624.

1. *Le Curé de Tours.*

Page 625.

1. Première orthographe de ce nom que Balzac écrira ensuite *Merret.*
2. Cf. plus haut, la note 3 de la p. 613.
3. *Une double famille.*

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

Page 631.

1. Cette Introduction figure, sans titre, en tête du t. 1 des *Scènes de la vie de province (Études de mœurs au XIXe siècle)* publié chez Mme Béchet en décembre 1833, avant l'Introduction à *Eugénie Grandet* que nous publions pp. 582-583.

2. Ce fut le titre provisoire de *la Femme de trente ans* parue dans le dernier volume des *Scènes de la vie privée (Études de mœurs au XIXe siècle)* en septembre 1834. Balzac hésita longtemps sur le titre à donner à cette œuvre qui dut s'appeler aussi *Esquisse d'une vie de femme.* Cf. p. 551, la note de l'éditeur.

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Page 632.

1. Cette Introduction figure en tête du t. 1 des *Scènes de la vie parisienne (Études de mœurs au XIXe siècle)* publié chez Mme Béchet, en 1835.

2. *Une double famille* dont le titre primitif était *la Femme vertueuse.*

3. Ces deux œuvres n'ont jamais été publiées.

4. *Esther heureuse*, début de *Splendeurs et misères des courtisanes*. Cf. plus loin, p. 720.

5. Cette affirmation est restée à l'état d'intention et les *Conversations entre onze heures et minuit* ne sont jamais entrées dans *la Comédie humaine*, bien que certains des récits qui les composent aient été utilisés par Balzac dans plusieurs de ses romans. Cf. plus haut, la note de la p. 367.

LE PÈRE GORIOT.

Page 633.

1. Cette préface est en réalité celle de la première édition (Werdet et Spachmann) en librairie. Mais la publication dans la *Revue de Paris* était arbitrairement considérée comme l'édition originale. La préface a été réimprimée, la même année, dans la troisième édition (2e). C'est le texte de cette dernière que nous donnons, car il a été travaillé à nouveau par Balzac. Nous indiquons les variantes de la deuxième édition (1re), référencée ici : 1835(2).

2. Il s'agit de la préface de *la Peau de chagrin* (p. 554) qui, on vient de le voir, n'était pas la *seule* préface écrite par Balzac.

3. 1835 2) : peut, *il n'y a que* les impuissants *qui* ne triomphent *pas*. Ainsi donc, il ne *peut pas* exiger

4. 1835(2) : dû peut-être avertir les personnes abonnées aux cabinets de lecture, avec la simplicité des auteurs, que tel

Page 634.

1. 1835(2) : inachevé, *et* que l'on [...] mondes ? *Le croi*raient-ils ? Ne

2. 1835(2) : vu de toute part que

Page 635.

1. 1835(2) : immodéré *qu'il prêtait aux* femmes

2. En réalité Balzac parle de la *minotaurisation* dans la *Physiologie du mariage*. Cf. t. 16, pp. 414-415. Dans les *Petites misères de la vie conjugale*, Caroline *minotaurise* Adolphe. Cf. plus haut, p. 8, ligne 12.

Page 636.

1. *Gobseck* et *la Duchesse de Langeais*.

2. 1835(2) : ceux-là. Quant

Page 637.

1. 1835(2) : car *si*, comme Juana [...] elle *avait des enfants aimés, elle* pourrait

Page 638.

1. Ouvrage de Senancour que Balzac cite plusieurs fois dans des romans de *la Comédie humaine.*

Page 639.

1. Cf. la note de la p. 616.

2. Elle est certainement à placer dans la colonne voisine. Avec elle, Balzac aurait pu mettre Fœdora de *la Peau de chagrin* et M[me] Chabert que le colonel rencontra dans une maison du Palais-Royal où l'on ne pratiquait pas la vertu.

3. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 625.

4. Il n'y a pas de personnage de ce nom dans *Splendeurs et misères des courtisanes.*

Page 640.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 597.

2. Cf. plus haut, p. 275.

3. Ce récit a été incorporé plus tard aux *Martyrs ignorés.* Cf. plus haut, p. 442.

Page 641.

1. C'est en réalité la deuxième édition, où cette préface accompagnait celle que nous publions pp. 633-641.

MELMOTH RÉCONCILIÉ.

Page 644.

1. Cette note est placée à la fin de *Melmoth réconcilié* dans l'édition du *Livre des conteurs,* t. VI, pp. 125-127. Ce volume réunissait des nouvelles de plusieurs auteurs.

LE LIVRE MYSTIQUE.

Page 645.

1. Cette préface a été imprimée pour la première fois dans l'édition Werdet en 1835 et reprise, l'année suivante, dans un nouveau tirage du *Livre mystique.* C'est ce deuxième texte que nous donnons, Balzac ayant apporté de très légères corrections. Nous signalons 5 variantes du texte de 1835.

2. *Les Proscrits, Louis Lambert* et *Séraphîta.*

3. Intervalle qui se trouve entre les triglyphes de la frise dorique et dans lequel on met les ornements sculptés.

Page 646.

1. 1835 : génies dont s'honore la science humaine

Page 647.

1. 1835 : plaisanteries, espèce de timbre

Page 648.

1. 1835 : Delphes, *et* compris par [...] apôtres, transmis

2. 1835 : dans *cette* Université, *la* reine

Page 649.

1. 1835 : milieu *d'une* nuit.

Page 651.

1. Ou plus correctement : adirer. Égarer, perdre. Balzac ajoute souvent un *h* aux vieux mots qu'il utilise. Cf. plus haut, la note de la p. 516.

Page 653.

1. *Aux dieux inconnus.*

2. Elle était intitulée « *Louis Lambert* suivi de *Séraphîta* » et ne contenait plus *les Proscrits*. Cette note signée de « l'Éditeur » nous semble avoir été écrite par Balzac.

3. Plus exactement en 1832, dans les *Nouveaux contes philosophiques*, chez Gosselin.

Page 654.

1. Dans les livraisons de juin et juillet 1834.

LE LYS DANS LA VALLÉE.

Page 655.

1. Cette préface a paru une première fois en tête du *Lys dans la vallée*, dans la *Revue de Paris* de novembre 1835. Elle a été reprise, l'année suivante, dans l'édition Werdet. C'est ce dernier texte que nous publions ici. Cf. ci-dessous la note de la p. 656.

Page 656.

1. Dans l'édition Werdet de 1836, Balzac ajoute cette courte préface à la première.

Page 657.

1. Cet historique du procès qui opposa Balzac à la *Revue de Paris* et, surtout, à François Buloz a été publié une première fois dans la *Chronique de Paris*, dirigée par Balzac, le 2 juin 1836. L'auteur l'inséra ensuite dans l'édition Werdet. C'est ce dernier texte que nous recueillons ici.

Page 659.

1. *Le Café ou l'Écossaise*, comédie en 5 actes et en prose de Voltaire, était une violente satire personnelle contre Fréron, désigné dans le texte imprimé sous le nom de Frélon. Elle fut représentée au Théâtre français le 26 juillet 1760.

Page 660.

1. Balzac donne à ce verbe une acception particulière. Les exemples de cette mutation du vocabulaire où, par la suggestion de l'image, l'idée acquiert plus de force et de vie sont fréquents dans *la Comédie humaine*.

Page 661.

1. Indurations causées à la peau.

2. Ou plus correctement : toute. Cette faute est très fréquente chez Balzac qui semble, une fois de plus, avoir sa règle personnelle.

Page 663.

1. Injure syriaque qui signifie : *vain, sans esprit, homme de rien*. C'était, chez les Hébreux, la plus grande marque de mépris. On la prononçait en crachant et en détournant la tête. Jésus-Christ déclare dans l'Évangile que celui qui dira à son frère *raca* sera traduit devant le conseil et condamné.

2. *Les Fortunes de Nigel*, roman de Walter Scott.

3. Alfred Nettement avait été le seul écrivain à prendre parti pour Balzac, dans la *Gazette de France*, les 11, 17 et 24 février 1836.

Page 667.

1. On ne sait si ce Crédeville est un personnage réel ou imaginaire. M. Georges Lubin le dit très populaire depuis 1832 environ et cite ce passage du *Petit Poucet* de 1832, t. I, IIe livraison : « Il n'est pas que vous n'ayez remarqué, si peu observateur que vous soyez, un nom qui décore édifices, monuments, maisons en construction, murailles, etc., un nom inscrit sur toute surface solide de couleur blanche ou approchant ; un nom qui rivalise de publicité avec le nez incommensurable du digne M. Bouginier, et qui ne le cède qu'à la fameuse poire, à la poire populaire, pullulante, immuable ; un nom enfin qu'on trouve inscrit jusque sur les pyramides d'Égypte, à côté du nom de Napoléon : *Crédeville voleur !* [...] l'Hercule des contrebandiers et des escrocs [...] il se fait contrebandier, grand seigneur, honnête homme, industriel [...]. » Cf. Georges Lubin, *Correspondance* de George Sand, éd. Garnier, t. IV, p. 767.

Page 669.

1. Lapsus pour : Louis XVI. Bernard-François Balzac est entré au Conseil du roi Louis XVI, comme secrétaire de M. Albert, maître des requêtes, le 1er janvier 1776. Louis XV est mort le 10 mai 1774.

2. Ou : Guez, Jean-Louis, seigneur de Balzac.

Page 671.

1. Le titre exact est : *Pro Aris et Focis. Lettre adressée aux écrivains français du XIXe siècle.* Elle a été publiée dans la *Revue de Paris* du 2 novembre 1834.

Page 673.

1. Ces pages correspondent aux pp. 448-454 du t. 7 de notre édition.

2. Manœuvre frauduleuse dont on se sert pour tromper une personne.

Page 678.

1. *Le Contrat de mariage.*

Page 679.

1. *Mémoires de deux jeunes mariées.*

Page 681.

1. Amédée Pichot, directeur de la *Revue de Paris*, était docteur en médecine. Les trois initiales signifient : *Doctor Medicus Parisiensis.* Nous retrouvons cette expression dans *Adam-le-chercheur*. Cf. plus haut, p. 519, ligne 26.

2. « Esquisses de voyages, légendes, romans, contes biographiques et littéraires », publiées par Pichot en octobre 1834.

Page 682.

1. C'est la citation finale de la *Théorie de la démarche*. Cf. plus haut, p. 251.

2. *Sous le règne de Pichot.*

3. Une mesure de sarcasmes, de railleries piquantes. Balzac reprend l'une des expressions employées par Pichot qui écrivait, sous la signature H.-C. de Saint-Michel : « L'auteur de cette lettre a voulu évidemment m'embarrasser, me tendre un piége, me compromettre avec une de nos puissances du second ordre en littérature, avec M. de Balzac, par exemple, dont je n'aurais pas voulu charitablement signaler les nouveaux *Contes drolatiques* comme une œuvre de honteuse prostitution. » (*Revue de Paris*, juillet 1833, p. 120.) Cet article nous est signalé par René Guise.

Page 683.

1. Personnage d'Hoffmann, voleur d'orfèvrerie.

Page 685.

1. Cf. plus haut, p. 210.

Page 687.

1. Deuxième épisode de l'*Histoire des Treize* devenue *la Duchesse de Langeais*. Le titre exact est : *Ne touchez pas la hache.*

Page 689.

1. C'est-à-dire : à la prison pour dettes.

Page 692.

1. Cf. t. 20, *les Cent contes drolatiques* (troisième dixain).

Page 695.

1. *Au courant de la plume.*

2. Ce conte philosophique, que Balzac indique comme fini, ce qui semble confirmé par le fait que Buloz en avait perdu les épreuves, était en principe destiné aux *Romans et contes philosophiques*. Cf. *Pensées, sujets, fragmens*, A 182, fol. 11. Nous pensons qu'il subsiste au moins un feuillet de *l'Absolution*. Nous nous en expliquons dans les notes du t. 23.

Page 698.

1. Roman que Jules Janin venait de publier.

Page 704.

1. La leçon de l'édition est : « Vendredi 2 juin », mais nous savons que ce vendredi de juin 1836 était un 3.

Page 705.

1. Dans l'édition Charpentier cet avertissement remplace les deux préfaces et l'Historique du procès qui opposa Balzac à la *Revue de Paris* et que le romancier gagna.

ILLUSIONS PERDUES.

Page 706.

1. Cette préface figure dans le tome 4 des *Scènes de la vie de province (Études de mœurs au XIXe siècle)* publiées chez Werdet en 1837. La première partie de cette œuvre de Balzac n'était pas encore intitulée *les Deux poètes*, mais portait le titre général d'*Illusions perdues*.

Page 707.

1. *Étude de femme.*

2. *La Maison Nucingen.*

Page 708.

1. Leçon fautive de l'édition : *religions*.

Page 709.

1. Cette préface est publiée dans l'édition Souverain où cette deuxième partie d'*Illusions perdues* avait déjà son titre définitif.

2. *Châtie les mœurs en riant.* C'est la devise de la Comédie. Cf. plus haut, p. 94, ligne 36.

Page 710.

1. Cf. plus haut, la note de la p. 83.

Page 713.

1. Ou encore : moffettes, moufettes. Exhalaisons pernicieuses qui s'élèvent dans les lieux souterrains et surtout dans les mines.

Page 714.

1. Préface publiée dans l'édition Dumont où cette troisième partie était intitulée *David Séchard.* Dans le « Furne corrigé » son titre définitif deviendra *les Souffrances de l'inventeur.* Cf. t. 8, p. 393.

2. *Le Député d'Arcis.* Cf. plus loin, les notes 3 et 1 des pp. 760 et 777.

Page 715.

1. Plus exactement : en 1837. Cf. plus haut, la note de la p. 706.

2. Leçon fautive de l'édition : *superstition.*

CÉSAR BIROTTEAU.

Page 719.

1. Cette préface figure en tête de l'édition offerte par *le Figaro* et *l'Estafette* à leurs abonnés, à la fin de l'année 1837.

2. *S'il est permis de comparer les grandes et les petites choses.* Cf. plus haut, la note 3 de la p. 193.

LA FEMME SUPÉRIEURE.

Page 720.

1. Cette préface collective figure en tête de l'édition en 2 volumes parue chez Werdet en 1838 et qui renfermait cette première version des *Employés, la Maison Nucingen* et le début de *Splendeurs et misères des courtisanes.*

2. Personnage du *Monastère* de Walter Scott.

3. Ou : Dryasdust, personnage de Walter Scott qui apparaît dans les préfaces d'*Ivanhoe* et des *Fortunes de Nigel.* Cf. plus haut, la note 2 de la p. 663.

Page 721.

1. Personnage de *Péveril du Peak*, roman.
2. Personnage de *la Prison d'Édimbourg*, conte.
3. *Les Eaux de Saint-Ronan*, roman.

Page 723.

1. *La Renommée.*
2. *Par la faim.*
3. *Descendance créée sans mère.*

Page 724.

1. *Fleureté*, *fleuré* ou *fleuronné*. Terme de blason. Se dit des bordures, orles et autres pièces qui ont leur bord en forme de fleurs. Balzac l'emploie déjà notamment dans *César Birotteau* (t. 10), *la Maison Nucingen* (t. 11), *Une ténébreuse affaire* (t. 12). Cf. les notes de ces œuvres.

Page 725.

1. Orthographe de Balzac.

Page 727.

1. Parodie des *Femmes savantes* (II, 7) : « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. »

Page 728.

1. Cf. plus haut, la note 1 de la p. 481.

Page 730.

1. Il s'agit de Marie-Joseph Chénier, frère d'André et auteur de *Charles IX ou l'École des rois*.

LE CABINET DES ANTIQUES.

Page 737.

1. Cette préface est publiée dans l'édition Souverain qui contient *le Cabinet des Antiques* et *Gambara*. Dans ce texte Balzac ne parle pas de cette dernière œuvre.

Page 738.

1. Deux personnages de *la Comédie humaine* portent ce nom, dans *l'Illustre Gaudissart* et dans *la Cousine Bette*. Mais nous n'en savons pas plus sur *les Mitouflet* que ce que Balzac nous en dit ici.

Page 739

1. Cf. plus haut, p. 311.

2. C'est-à-dire : d'y mettre des événements qui embarrassent le déroulement de l'action.

UNE FILLE D'ÈVE.

Page 743.

1. Cette préface collective figure dans l'édition Souverain qui réunit *une fille d'Ève* et *Massimilla Doni.*

Page 750.

1. *Esther heureuse*, début de *Splendeurs et misères des courtisanes.* Le passage cité par Balzac un peu plus bas se trouve dans notre t. 11, de la p. 369, ligne 27 à la p. 370, ligne 13. La citation comporte quelques variantes.

2. La leçon fautive de cette préface indique ici *talent.* Nous corrigeons, d'après la leçon du texte primitif (Werdet, 1838, t. II, p. 434), *tapis* qui traduit l'intention de Balzac. Cf. t. 11, p. 369, ligne 31.

Page 752.

1. Cf. plus haut, p. 504.

2. Nous ne savons rien de ce projet.

LE CURÉ DE VILLAGE.

Page 754.

1. Cette préface figure dans l'édition Souverain.

BÉATRIX.

Page 757.

1. Cette préface est publiée en tête de l'édition Souverain.

PIERRETTE.

Page 759.

1. Préface de l'édition Souverain.

Page 760.

1. Mais elle deviendra *le Curé de Tours.*

2. *Le Contrat de mariage.*

3. *Le Député d'Arcis*. Cf. aussi plus haut, la note 2 de la p. 714 et, plus loin, celle de la p. 777.

4. Le destin des fatalistes.

Page 763.

1. Cf. plus haut, p. 633.

Page 765.

1. *Un ménage de garçon* qui deviendra *la Rabouilleuse*.

2. *Les prés ont assez bu*. (Virgile, *Bucoliques*, III, 111.)

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.

Page 766.

1. Préface publiée en tête de l'édition Souverain. Elle ne figure pas dans les feuilletons de *la Presse* (1er novembre 1841-15 janvier 1842) bien qu'elle soit datée de « mai 1840 ». Ce texte ne contribue pas à éclaircir la genèse des *Mémoires de deux jeunes mariées*, l'une des œuvres les plus attachantes et, sans doute, les plus mystérieuses de Balzac.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.

Page 768.

1. Préface publiée en tête de l'édition Souverain.

2. *Biographie des hommes du jour* (1835-1842), de Saint-Edme et Sarrut, t. VI, première partie, 1841, pp. 83 sq., ouvrage d'une très grande partialité en faveur de Napoléon.

Page 773.

1. Allusion au conte *les Trois clercs de Saint-Nicholas*. Cf. t. 20, *les Cent contes drolatiques* (deuxième dixain).

Page 777.

1. Cf. plus haut, la note 2 de la p. 714 et la note 3 de la p. 760.

Page 780.

1. Cf. plus haut, la note 2 de la p. 721.

Page 784.

1. Il semble qu'un bourdon typographique rende le début de cette phrase incompréhensible. Balzac veut sans doute dire que Fouché avait en tête le colonel Viriot, c'est-à-dire que le ministre de la Police était hostile au militaire.

2. Ou plus exactement : Radziwill.

SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.

Page 785.

1. Cette préface est placée en tête de l'édition de Potter, publiée en novembre 1844, sous le titre *Splendeurs et misères des courtisanes. Esther.* Cf. plus haut, p. 720, la préface collective de *la Femme supérieure, la Maison Nucingen* et *la Torpille.*

2. C'est-à-dire : Charles Rabou.

3. Voiture particulière à quatre roues, tirée par un seul cheval.

Page 786.

1. Texte fautif : *Lucaret.* Personnage du financier malhonnête dans la comédie de Lesage qui porte ce nom. Balzac le cite déjà, notamment dans *la Maison Nucingen* et *Splendeurs et misères des courtisanes* (t. 11). Cf. les notes de ces œuvres.

2. Usurière de la comédie de Regnard, *le Joueur.* C'est sans doute à Regnard que Balzac a emprunté au moins une partie du titre de son article intitulé : *Une marchande à la toilette ou Madame la Ressource en 1844,* et publié dans *le Diable à Paris* (I, 271-277).

3. Il s'agit probablement d'*une Vue du palais* qui ne fut jamais écrite. Cf. le Catalogue de 1845 en tête de ce volume.

4. Qui doit correspondre au *Théâtre comme il est.* Cf. plus haut, p. 337.

5. Sans doute *Entre savants.* Cf. plus haut, p. 394.

6. *L'Envers de l'histoire contemporaine.*

Page 787.

1. *Un prince de la Bohême.*

LE COUSIN PONS.

Page 789.

1. Cet avertissement ne figure pas dans l'édition Pétion. Il a été publié dans *le Constitutionnel* du 18 mars 1847.

Page 790.

1. Cette note « éminemment commerciale » insérée dans *le Constitutionnel* à la suite de l'avertissement est à rapprocher de celle que Balzac publiait dans *la Presse* du 3 décembre 1844, dès le premier feuilleton des *Paysans.* Cf. t. 18, p. 30 des *Notes,* la fin de la note de la p. 479.

LE PROVINCIAL A PARIS.

Page 791.

1. Cet avant-propos qui figure en tête de l'édition Roux des *Comédiens sans le savoir*, publiée sous le titre *le Provincial à Paris*, est signé par « l'éditeur ». Il est probable que Balzac l'a au moins inspiré. Gabriel Roux semble avoir tenu volontiers la plume sous la dictée ou l'inspiration de Balzac. Cf. plus loin, pp. 798-799.

Page 792.

1. Dans *Illusions perdues*. Cf. t. 8, p. 199. Balzac reproduit ici ce texte avec quelques variantes et ne tient pas compte d'une correction manuscrite portée en marge de la p. 199.

Page 795.

1. C'était le titre de la troisième partie de *Béatrix* dans l'édition Chlendowski (1845).

PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

Page 796.

1. Ce prospectus est inséré en tête de l'édition Chlendowski illustrée par Bertall et nous pensons qu'il a été, au moins en partie, rédigé par Balzac.

Page 798.

1. Cette édition a paru chez Roux et Cassanet sous le double titre *Physiologie du mariage. Petites misères de la vie conjugale.* Ce fait semble confirmer que les *Petites misères* ne devaient être qu'une partie de la *Physiologie du mariage* dont le seul titre subsiste dans le *Catalogue des ouvrages que contiendra « la Comédie humaine »*. Cf. en tête du présent volume. Pour la rédaction de cet avis de l'éditeur, cf. plus haut, la note de la p. 791.

Page 799.

1. Initiales de Gabriel Roux.

2. Ce prospectus était encarté dans l'édition fragmentaire des *Petites misères de la vie conjugale* chez J. Hetzel et illustrée par Gavarni.

TABLES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ÉBAUCHES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PRÉFACES.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉTUDES ANALYTIQUES.

PATHOLOGIE DE LA VIE SOCIALE.

ÉBAUCHES POUR LA COMÉDIE HUMAINE.

PRÉFACES DE LA COMÉDIE HUMAINE.

Notes.

PATHOLOGIE DE LA VIE SOCIALE :

ÉBAUCHES POUR LA COMÉDIE HUMAINE.

PRÉFACES DE LA COMÉDIE HUMAINE.

FIN DE LA TABLE.

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

dirigée par

Jean A. Ducourneau

est publiée sous le patronage
d'un Comité national
comprenant

André Maurois

de l'Académie française

Jean Pommier

de l'Institut

Julien Cain

de l'Institut

Gaëtan Picon

Directeur des Arts et des Lettres

Pierre-Georges Castex

Professeur à la Sorbonne.



CE DIX-NEUVIÈME VOLUME DE L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

contient le second complément
de La Comédie humaine
faisant suite à l'édition
Furne de 1848.
Textes nouvellement établis
d'après les manuscrits
et les imprimés
de la Bibliothèque Lovenjoul.

Il a été composé en Didot corps 9
tiré sur vergé antique des
Papeteries de Navarre
et achevé d'imprimer le 20 *novembre* 1968
sur les presses de l'Imprimerie
Darantiere à Dijon.

La reliure identique à celle de
l'exemplaire personnel de Balzac
pour La Comédie humaine
a été exécutée dans les ateliers
d'André Piel relieur à Paris.

Le tirage original de cette édition
a été limité à cinq mille exemplaires :
quatre mille neuf cent quatre-vingts exemplaires
numérotés de 1 *à* 4 980 *réservés aux membres*
de l'Association

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE

et vingt exemplaires numérotés de I *à* XX
destinés aux animateurs de l'Association.
Le numéro de chaque collection
est inscrit dans le dernier volume.

Les Bibliophiles de l'Originale. 6, rue de l'Oratoire. Paris 1.

HONORÉ DE BALZAC.

ROMANS

DE JEUNESSE

Publiés
sous les pseudonymes
Horace de Saint-Aubin
et
lord R'Hoone
de 1822 à 1825.

TEXTE INTÉGRAL
DES ÉDITIONS ORIGINALES
EN FAC-SIMILÉ



Paris
LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE.
6, rue de l'Oratoire.